25 — 7 — 1909.

Une Fédération Spirite Française

Depuis quelque temps, l'idée de grouper les spirites français en une vaste association est dans l'air. La *Revue Spirite* du mois de juin, sous le titre *Ligue spiritualiste française*, publie un article dans lequel le rédacteur fait appel à tous ceux qui ont à cœur de voir notre doctrine prendre dans notre pays la place à laquelle elle a droit :

> Parlez, dit-il, directeurs de journaux, présidents de Sociétés, chefs de groupes et vous tous militants de notre grande philosophie, parlez dès maintenant de notre projet de ligue, parlez-en tous, vous en devenez les lignes principales ; vous en voyez, comme nous, le but élevé et vous pouvez en calculer d'avance les immenses bienfaits. Parlez, parlez suivant votre cœur ; nous vous dirons bientôt toute notre pensée ; mais déjà nous présageons que cette pensée sera la vôtre. A l'œuvre donc, et en avant pour le grand combat qui nous assurera la plus belle victoire que nous recherchions, c'est-à-dire la paix et le progrès parmi les hommes de bonne volonté.

On ne saurait mieux dire. Oui, je crois aussi que le moment est venu de grouper réellement tous les partisans du Spiritisme, de les réunir en un faisceau solide, non seulement afin qu'ils ne se sentent plus isolés, mais encore pour que d'une part, ils organisent une propagande toujours plus active et que, de l'autre, ils puissent discipliner leurs efforts en vue de la marche progressive de notre jeune science. Le moment est venu de ne plus laisser se disperser les énergies qui, de tous côtés, s'emploient à lutter pour le triomphe de la grande vérité spiritualiste. A notre époque de syndicalisme à outrance, chacun sent la force irrésistible de l'association. Jusqu'alors chacun, dans sa sphère, a commencé de s'unir à ceux qui partageaient les mêmes idées. Il existe à Paris, à Lyon, à Nancy, à Nice, à Bordeaux à Périgueux, Avignon, etc. des sociétés locales qui ont un but nettement défini et qui font une besogne des plus utiles, aussi ne saurait-il venir à l'idée de personne de vouloir entraver ou restreindre leur œuvre. Au contraire, il faut essayer de leur donner un nouvel essor, de leur fournir les

moyens de se développer afin qu'elles puissent agir plus efficacement encore dans leurs milieux respectifs.

Il est certain que le nombre des spirites est considérable ; il n'est pas de département qui n'en compte des centaines, mais beaucoup, soit par suite de leur situation, soit parce qu'ils redoutent la persécution, n'osent pas affirmer hautement leurs croyances. On n'a pas oublié que le Dr Gibier et M. de Rochas ont perdu leur situation officielle pour avoir eu le courage de penser librement, et que bien d'autres, plus obscurs, ont subi les mêmes désagréments. Le jour où une association puissante sera solidement constituée, quand des dizaines de milliers de Spirites seront fortement et légalement groupés, nos ennemis y regarderont à deux fois avant de s'attaquer à cette société, qui saura faire respecter ses membres.

Il résulte de nos études que nous avons un idéal moral et philosophique qui est le plus noble que l'humanité ait entrevu jusqu'alors. Notre devoir absolu est de le faire connaître à tous, car il porte en lui la solution des conflits qui agitent si cruellement les sociétés modernes. L'heure est bien choisie pour proclamer très haut que les nations ne sont pas des troupeaux humains groupés accidentellement sur les différents territoires de la terre, mais des membres d'une même famille spirituelle, indissolublement solidaires les uns des autres. La guerre de classe, déchaînée par l'égoïsme général, nous conduirait à l'anarchie et à la dissolution des sociétés, tandis que la certitude de la responsabilité des actes, celle des vies successives et du progrès de tous les êtres incarnés, est la solution rationnelle et équitable de tous les conflits actuels.

Nous ne saurions nous désintéresser de ces hautes questions qui mettent en jeu l'avenir spirituel de l'humanité ; mais pour agir efficacement, pour que nos faibles voix ne se perdent pas dans le fracas des agitations politiques, pour que nous puissions pénétrer dans tous les milieux, frapper toutes les intelligences, il est indispensable que nous soyons puissamment organisés, car sans cette union nos efforts seraient stériles.

Comment réaliser ce programme ? Quels moyens devons-nous mettre en œuvre pour constituer ce faisceau de toutes les forces vives du Spiritisme ? C'est la question qu'il faut absolument résoudre si nous voulons devenir une puissance sociale Pleinement d'accord avec le Rédacteur de la *Revue Spirite*, je juge qu'il est utile de faire

appel à toutes les bonnes volontés, à tous les concours, pour élaborer le programme de cette grande œuvre. Il faut que les statuts en soient mûrement réfléchis et qu'ils satisfassent à toutes les exigences d'un programme aussi vaste que celui que nous voulons remplir.

Nous engageons nos confrères à mettre cette question à l'ordre du jour et à formuler dès maintenant leurs vœux, pour que le comité qui sera nommé puisse en tenir compte.

Afin de donner l'exemple, je voudrais exposer aujourd'hui quelques idées, sans prétention aucune à les faire prévaloir, mais à titre de simple indication.

Il faudrait, suivant moi, que l'organisation nouvelle se superposât à celles qui existent déjà, sans toucher en rien à leur autonomie absolue. Ce qui me semble surtout nécessaire, c'est une centralisation de tous les efforts qui donnerait à la propagande une impulsion énergique. Il serait désirable de former un comité composé par les élus de toutes les sociétés et de lui reconnaître les pouvoirs nécessaires pour qu'il pût effectivement représenter tous les groupements. Ce comité devait être impersonnel, en ce sens qu'il prendrait ses décisions après le vote de ses membres, ce qui en ferait le représentant autorisé de tous les Spirites.

Son premier devoir serait de formuler un programme qu'il proposerait à l'adhésion de tous les fédérés, qui s'engageraient ensuite à l'exécuter. Il ferait appel au dévouement de tous les militants, car ses fonctions devraient être gratuites. Mais comme aucune société ne peut vivre sans avoir les moyens matériels de subsister, la première question pratique à résoudre serait celle d'une cotisation à demander à tous les adhérents. Celle ci devrait être des plus minimes, car il ne faut pas perdre de vue que les spirites, en général, ne sont pas riches et qu'ils s'imposent déjà des sacrifices pour soutenir les sociétés particulières auxquelles ils appartiennent. En fixant à un franc par an seulement le montant de cette cotisation, je suppose que la fédération trouverait dans le grand nombre de ses adhérents les ressources nécessaires pour assurer son fonctionnement. Bien entendu, les dons que feraient de généreux bienfaiteurs seraient acceptés avec reconnaissance et ainsi, assez rapidement, pourrait se constituer une caisse centrale pour faire face aux dépenses de différentes natures que nécessiterait la mise en œuvre du programme.

Au point de vue Spirite, on se plaint quelquefois que les grands médiums ne puissent presque jamais être étudiés dans les centres de province. Une des premières préoccupations du Comité devrait être de satisfaire ce désir si légitime, et je crois qu'une fédération aurait l'autorité nécessaire et des ressources suffisantes pour traiter avec les médiums dont les facultés seraient authentiquement constatées et pour les envoyer successivement dans les différents centres de la fédération. Si, en même temps, on organisait des conférences et que l'on conviât les incrédules à venir constater par eux-mêmes la réalité des phénomènes, un grand pas serait fait dans la voie de la propagande et nous verrions, au bout de peu de temps, le spiritisme prendre la place à laquelle il a droit.

D'autre part, il est une quantité de questions relatives à la meilleure manière de diriger les séances, de former des médiums, d'apprécier la valeur des communications, etc. etc. qui ne sont pas suffisamment connues et qui devraient faire l'objet de l'étude des membres de la fédération. Ces questions seraient mises à l'ordre du jour et les solutions, centralisées par le comité, seraient portées ensuite à la connaissance des intéressés.

Allan Kardec, en 1869, a formulé un programme pour l'organisation future du spiritisme. Il sera bon d'étudier les dispositions proposés par cet esprit si éminemment sage et pratique et qu'il ne lui a a pas été permis de réaliser. Alors, si les ressources de la fédération le permettent, on pourra songer enfin à créer des œuvres de mutualité et de secours, car notre doctrine de fraternité et d'amour ne sera qu'un vain mot tant que nous n'aurons pas mis en pratique les grands principes qu'elle préconise. Lyon a donné le signal. Il existe dans cette ville une crèche où de nobles femmes prodiguent gratuitement aux enfants les soins nécessaires, quand leurs parents sont retenus au dehors par la nécessité de gagner le pain quotidien. Des secours aux vieillards nécessiteux y sont distribués tous les ans ; il est bien à souhaiter que ces pratiques se généralisent, afin que nous prêchions surtout par l'exemple, et l'association de toutes les bonnes volontés ne sera pas de trop pour mener à bien la multiplication de ces actes nécessaires de solidarité sociale.

Quel bien nous pourrions faire si l'on nous voyait au premier rang de ceux qui se dévouent pour autrui ! Aimez-vous, secourez-vous les uns les autres, nous crient chaque jour les voix de l'es-

pace. Ecoutons-les. Ce n'est qu'en surmontant notre formidable égoïsme que nous améliorerons l'état social, que nous aurons l'autorité morale pour imposer nos convictions, pour dresser le drapeau libérateur au milieu des haines et des convoitises déchaînées.

La mission du spiritisme est double. Il faut d'abord qu'il démontre avec toute la rigueur scientifique la certitude de l'existence de l'âme et de l'immortalité, car c'est dans les phénomènes qu'il puise la force inébranlable de ses démonstrations. Mais il résulte de nos rapports avec l'au delà des certitudes morales aussi solidement étayées et ce sont celles-là qui sont véritablement utiles et bienfaisantes. Ne cherchons pas à être seulement des savants ou des philosophes, ne regardons pas avec un scepticisme démoralisateur les efforts tentés pour faire avancer l'humanité ; soyons surtout des hommes que touchent les misères et les douleurs d'ici-bas. N'oublions pas que la lutte est ardente et le poids de la vie bien lourd pour la plupart de nos frères qui ployent sous le fardeau. Isolés nous ne pouvons presque rien, réunis nous serons invincibles.

Il est certain qu'il existe partout des bonnes volontés qui ne demandent qu'à s'employer. Beaucoup de Spirites voudraient savoir comment s'y prendre pour faire connaître aux autres cette doctrine qui les a consolés, encouragés, fortifiés aux heures douloureuses de la vie. Offrons leur le moyen de s'employer utilement, de faire partie de la phalange de ceux qui veulent le progrès de l'humanité, et la réussite sera la récompense de nos efforts.

Que tous ceux qui sentent la grandeur de l'œuvre à entreprendre nous viennent en aide. Que tous collaborent à cet effort collectif, car nul concours n'est à dédaigner. La force irrésistible de la mer est formée de celle de toutes les petites vagues. Que tous ceux qui ont une idée nous la communiquent. Nous leur donnerons avec plaisir toute la publicité possible. Ce qui nous a manqué jusqu'alors, c'est de nous unir plus largement. Groupons-nous donc sans plus tarder, et quand solidement unis nous serons pénétrés tous de la noblesse du but à atteindre, nous trouverons en même temps que le courage nécessaire l'énergie pour y atteindre, et notre passage ici-bas n'aura pas été inutile, puisque nous aurons la satisfaction d'avoir travaillé au bonheur de nos semblables.

Gabriel DELANNE.

DE LA PREUVE SUFFISANTE

DE LA

Survivance de l'Etre spirituel humain

PAR LE PHÉNOMÈNE INTELLECTUEL

(*Suite et fin*) (1)

Les mystificateurs ne sont pas plus rares dans l'*au-de là* que dans la vie terrestre : nous nous en sommes souvent aperçu. Un jour, nous en avons même découvert un qui s'était laissé surprendre. Voici le fait :

Le 1er septembre 1905, dans une séance chez M. et Mme C.F., quelques jours avant notre départ pour un voyage en Dauphiné, une personnalité psychique se présenta sous le nom de : *Trévoux, propriétaire a Saint-Antoine (Isère), décédé le 24 octobre 1868*, et nous dit : « *je vous verrai bientôt vous occuper de moi* ». Cette phrase énigmatique me fit penser qu'elle venait peut-être d'un cousin décédé, très enclin à la plaisanterie de son vivant, et nous ayant dejà prouvé, par quelques facéties, qu'il était encore tel dans *l'au-de là*. Je l'évoquai à la séance suivante et je lui demandai immédiatement : — As-tu connu un nommé *Trévoux, de Saint-Antoine ?* — « *Oui* ». — Quelle était sa profession ? — « *Propriétaire cultivateur* » — Merci ; mais veux-tu être sérieux ? Prouve-moi que tu n'es pas le produit de notre *imagination subconsciente*, en m'apprenant un simple fait que j'ignore absolument, et dont je pourrai bientôt vérifier l'exactitude sur place, puisque je dois aller dans ton pays. Je n'en ai reçu aucune nouvelle depuis plus de six mois. — L'*esprit* dicta : « *Valentin s'est montré ici au mois de juillet* ». (C'était un de ses fils, servant dans l'infanterie coloniale). — Où est-il maintenant ? — « *En mer* ». — Comment se portent ta femme et ta sœur ? — « *Ma femme va bien ; mais ma sœur est malade* ».

Le 30 septembre, en arrivant à T. H. (Isère), où habitait la famille de mon cousin, ma première visite fut pour la veuve de celui-ci. Après quelques paroles de condoléance sur la mort de son mari, datant déjà de plus d'nn an, je lui demandai des nouvelles de toute sa famille : « Mes enfants et moi, me répondit-elle, nous nous portons bien ; mais ma belle-sœur a été malade pendant plus d'un mois ; aujourd'hui elle est à peu près guérie. J'attends une lettre de mon fils Valentin, qui doit être maintenant au Tonkin : car, au mois de juillet dernier, il est venu passer huit jours auprès de nous, avant de s'embarquer ».

Tout était donc parfaitement exact dans la communication typtologique faite par l'*esprit* de mon cousin, qui nous donnait une preuve aussi complète de sa survivance avec ses facultés, en nous montrant qu'il avait appris un fait postérieur à son décès physique et connaissait la situation présente de ses proches : il n'y avait rien à objecter. Aussi n'ayant plus

(1) Voir le n° de juin, p. 716 et suiv.

aucun soupçon au sujet de la communication *Trévoux*, j'écrivis à une personne de *Saint-Antoine*, que je connaissais, pour la prier de faire les recherches nécessaires sur les registres de l'Etat civil, à la mairie. Elle me répondit, quelques jours après qu'elle n'avait pas trouvé la moindre trace dudit *Trévoux*, et je sus, une fois de plus, que nous avions été mystifiés. Oui, mais la déconvenue était, dans ce cas, bien compensée par la satisfaction d'avoir surpris notre mystificateur, qui ne pouvait être que mon cousin, puisqu'il s'était lui-même trahi d'avance, en disant avoir connu ce *Trévoux* qui n'avait jamais existé. Ce mélange de vérité, de mensonge, et d'inconséquence, chez un *esprit désincarné*, n'est-il pas une des caractéristiques de notre humanité terrestre ?

Pendant nos voyages, nous avons aussi fait quelques essais de télégraphie sans fil par l'intermédiaire d'un *esprit*, notre bon ami *Rupont*. Leur résultat a été assez médiocre ; mais nous nous proposons de les renouveler dans de meilleures conditions et en tenant compte de l'expérience acquise : nous savons déjà que le succès est possible.

Le vendredi 6 septembre 1907, ma femme et moi nous étions à Constance. Le soir, en rentrant à l'hôtel, nous étant rappelé qu'il était l'heure de la séance hebdomadaire de M. et Mme C. F., à Nancy, l'idée nous vint de leur envoyer un message télétyptologique Une chaise de bois, très incommode, nous servit, à défaut de guéridon, pour demander le concours d'un agent du monde invisible. Cet agent se présenta : c'était notre ami *Rupont*. Il nous dit que cinq personnes étaient réunies chez M. et Mme C.F., et que la séance était commencée. Ce nombre cinq nous surprit, puisque notre absence laissait au groupe quatre assistants seulement ; mais, vu l'incommodité de notre instrument typtologique, nous ne demandâmes pas d'explication. Je priai *Rupont* de porter à nos amis nos meilleurs compliments signés : *Collet*, et nous ne pensâmes plus à cet essai, dont le succès nous semblait bien problématique.

Quelques jours après notre retour à Nancy, au commencement du mois d'octobre, M. et Mme C. F. nous dirent : « Nous avons reçu une singulière communication typtologique, pendant votre absence ; elle était ainsi conçue : « *Nous pensons à vous ; amitiés à chacun. Collet à Bon...* » Ce dernier mot n'a pas été achevé, mais il ne peut signifier *Bondy*, où vous allez quelques fois, puisque vous étiez en Suisse. Le mystérieux agent ne s'est pas fait connaître. » C'était exactement le sens de notre message de Constance, et la comparaison des notes prises, d'une part et de l'autre, montrait la concordance complète du jour, de l'heure approximative et du nombre des assistants (1). Quant au mot *Bon...* inachevé, c'était, sans

(1) Pour l'heure, nous avions tenu compte de la différence de 50 m. entre l'heure de Paris et celle de l'Europe centrale. Il y avait, exceptionnellement, cinq assistants au lieu de quatre, parce que, ce jour-là, Mme S. avait amené une de ses parentes.

doute, le commencement du mot Constance, la lettre B ayant été prise pour sa voisine C.

Cette transmission du message dans un sens absolument exact, mais dans une forme plus nette et plus concise que celle donnée par l'expéditeur, ne prouve-t-elle pas l'action intelligente, volontaire et libre, d'une force naturelle consciente, qui ne peut être qu'un *esprit ?*

Mais nous eûmes encore une autre surprise. Nous venions d'arriver de Paris, dernière étape de notre voyage, où nous étions restés plusieurs jours, lorsque je rencontrai M. R., qui parut très étonné de me voir : « Quel jour êtes-vous rentrés à Nancy, me demanda-t-il. Votre beau-père, M. V., ne vous attendait pas avant dimanche prochain ? » — « Nous sommes revenus hier au soir, 10 octobre, lui répondis-je ; un peu plus tôt que nous ne l'avions prévu. » — « C'est vraiment extraordinaire, s'écria M. R. Il y a plus d'un mois, dans une séance chez Mme M. N., où ma fille Mme C. N. assistait, on demanda à un *esprit* quel jour vous reviendriez à Nancy, il répondit : « *le jeudi 10 octobre* ». Et la prédiction s'est réalisée ! En effet, étant allés chez Mme M. N., elle nous fit lire les notes de la séance du 7 septembre, où l'incident se trouvait ainsi relaté : «*Nous demandons à Rupont quel jour M. et Mme Collet seront de retour à Nancy*. — Réponse : *le 10 octobre, un jeudi* ».

Dans une séance qui eut lieu le lundi 4 novembre, chez Mme M. N., je dis à notre ami *Rupont*, à propos de ce fait curieux : Vous connaissez donc l'avenir ? — « *Dieu seul connaît l'avenir*, répondit-il, *j'ai simplement suggéré a Mme Collet l'idée de rentrer à Nancy le* 10 *octobre pour faire réaliser ma prédiction* ». Où et quand avez-vous fait cette suggestion ? — « *Chez le Commandant F., rue Lécluse dans la soirée du 9 octobre* ». Il était, en effet, parfaitement exact que ce soir-là, au moment où nous allions prendre congé de nos amis, Mme F. avait demandé à ma femme : « Quel jour vous reverra-t-on ? » et que celle-ci avait répondu : « On ne nous attend à Nancy que dimanche prochain ; mais depuis un instant, je pense qu'il serait plus prudent de partir demain ; car il me semble que le beau temps ne sera pas de longue durée. Nous vous faisons donc nos adieux ». Cette décision subite m'avait surpris, mais je l'avais trouvée raisonnable. Ce fait absolument vrai, ajouté à d'autres faits de même nature que nous avons observés, ne montre-t-il pas l'action évidente d'une intelligence indépendante et volontaire pouvant exercer une influence suggestive, bonne ou mauvaise, sur notre esprit ? On a déjà fait de nombreuses remarques à ce sujet, et je crois qu'on y trouverait plus d'une fois le secret de ces intuitions, de ces impulsions et même de ces inspirations étonnantes que la physio-psychologie matérialiste ne peut expliquer, que par d'invraisemblables hypothèses.

Etant à Nice, le 30 mars 1908, ma femme et moi, à l'heure approximative de la séance de Mme M. N., à Nancy, nous nous plaçâmes à un petit guéridon trouvé à l'hôtel où nous étions, et *Rupont* nous apporta bientôt le message suivant : « *Nous pensons à vous ; reviendrez-vous bientôt ?* —

M. N. et C. N. » Nous répondîmes : « *Nous partirons mercredi* » ; mais *Rupont* revint, quelques minutes après, et nous dicta ces mots : « *Votre réponse ne peut être remise* ; *la séance est levée* chez Mme M. N. » A notre retour à Nancy, la vérification démontra que le message nous avait été transmis textuellement ; mais que Mmes M. N. et C. N. ayant levé la séance immédiatement après l'avoir donnée, notre réponse ne leur était pas parvenue : l'expérience avait donc réussi.

Le lundi 7 septembre, étant à Walchwil (Suisse), nous reçûmes, par le carton alphabétique ou *oui-ja*, à l'heure de la séance de Mme M. N., à Nancy, cette phrase : « *Donnez-moi de vos nouvelles, cela me fera plaisir. — Plus puissant de la part de* Mme M. N. ». Un échange de cartes-postales nous fit connaître qu'il n'y avait pas eu de séance chez Mme M. N. ce jour-là : mais que celle-ci, à l'heure voulue, avait, néanmoins, jeté son message verbalement, en priant un *bon esprit* de le porter. Et, contre toute attente, le message nous était parvenu. Ce fait, absolument vrai, paraît si invraisemblable, que j'ai hésité à le rapporter. (1)

Avant de quitter Walchwil pour aller à Lugano, nous avions chargé notre bon messager *Rupont* de transmettre deux ou trois mots latins à M. et Mme C. F. (ces mots ne pouvant être prévus par les percipients), et nous ignorions si cette transmission avait été faite lorsque, le 11 septembre, à l'heure où M. et Mme C. F. devaient être en séance à Nancy, Rupont nous dicta par le *oui-ja* ou carton alphabétique : « *On vous enverra demain la preuve écrite que j'ai transmis votre message* ; *mais on n'y a rien compris* ; *on ne m'a pas laissé parler* ». Le 14 septembre, nous recevions, en effet, une carte postale de Mme C. F., nous apprenant que Rupont leur avait apporté, de notre part, des mots incompréhensibles.

Nous avons encore fait d'autres essais de télégraphie *spirite*, par la *télé-typtologie* ; mais leur insuccès, plus ou moins complet, a presque toujours été imputable au manque de méthode et d'exactitude des opérateurs : nous les recommencerons à la première occasion. En attendant, il nous est déjà démontré, par quelques expériences suffisamment probantes, que notre agent transmetteur a bien été un être *spirituel*, intelligent, volontaire et indépendant ; car il est bien difficile, dans les cas de ce genre, d'admettre l'hallucination, la lecture de pensée, l'influence de la subconscience sur un guéridon, de Constance ou de Nice à Nancy et *vice versa* : l'extériorisation de la motricité n'a pas cette portée, et l'action télépathique ne s'est jamais fait sentir de cette façon.

Notre ami invisible, *Rupont*, nous a donné de nombreuses preuves de

(1) Pourquoi invraisemblable ? Le meuble dont on se sert habituellement n'est utile que pour faire connaître la pensée de l'esprit lorsqu'il n'a pas d'autre moyen de nous la transmettre, mais lui entend notre parole, comprend notre pensée, et la table n'est pour rien dans ses perceptions. Dès lors, le phénomène rentre bien dans le cadre des phrases qu'un esprit transmet d'un cercle à un autre, et n'a rien d'invraisemblable (G. Delanne).

son existence spirituelle ayant tous les caractères intellectuels et moraux de notre humanité terrestre. Il est, le plus souvent, gai et enjoué, et nous a, quelquefois, amusés, par des traits tout à fait originaux. Un soir, chez Mme M. N., il nous dicta ce commencement de phrase : « *Us et coutumes diaboliques seront, un jour...* », et il ajouta : « *A jeudi la suite, bonsoir* », terminant ainsi la séance avant l'heure habituelle. Le jeudi suivant, à la séance de Mme M. T., au grand étonnement des assistants, une *personnalité psychique* vint dicter ces mots n'ayant aucun sens apparent : « *les vérités de la nouvelle religion que vous prêchez* », c'était la suite de la phrase commencée le lundi précédent chez Mme M. N. Je fis le rapprochement des deux membres de phrase et l'étonnement des assistants se changea en admiration. — Dans une autre séance, chez Mme M. N., une dame ayant dit qu'elle n'avait jamais vu une table tourner, *Rupont* interrompit la phrase commencée et dicta : « *N'écrivez plus, nous allons rouler un peu* ». Je cessai d'écrire les mots déjà formés, et la petite table rectangulaire à quatre pieds, dont on se servait, se mit aussitôt à tourner sur un de ses pieds comme une toupie, puis à marcher dans un sens et dans l'autre, soit à petits pas, soit à grandes enjambées, passant entre les fauteuils et les chaises avec une adresse admirable, pour exécuter les ordres qui lui étaient donnés verbalement ou mentalement ; enfin elle revint à sa place, et la phrase interrompue fut achevée.

Mais ce sont toujours les faits d'ordre intime et personnel qui sont les plus nombreux et les plus convaincants, parce qu'ils se rapportent, le plus souvent, aux assistants ou à leur famille et présentent des particularités caractéristiques d'autant plus troublantes, pour les intéressés, qu'elles sont plus secrètes ; on comprend que ces faits ne puissent être cités. Il est temps, d'ailleurs, de terminer cet entretien, qui vous a sans doute paru un peu long, et de vous remercier de la bienveillante attention que vous lui avez accordée.

En soumettant à votre appréciation impartiale et éclairée quelques expériences *métapsychiques*, d'ordre intellectuel, faites méthodiquement dans le seul but de vous instruire et rigoureusement contrôlées, ainsi que peuvent l'attester les témoins dignes de foi qui sont parmi vous dans cette salle, j'ai voulu vous montrer comment, mes coopérateurs et moi, par des procédés paraissant puérils aux savants et aux ignorants, imbus des mêmes préjugés, et par des essais très simples, mais exigeant beaucoup de patience et de persévérance, nous sommes passés, peu à peu d'un scepticisme prudent et naturel à la conviction raisonnée et non moins naturelle *de la survivance de l'être humain et de la possibilité de communiquer avec lui après sa mort physique, ou, plutôt, son changement d'état* ; *c'est-à-dire de l'existence d'un monde spirituel invisible pénétrant notre monde physique visible et opérant avec lui de continuels échanges*. Mais, permettez-moi de le répéter, je n'ai pas la prétention de faire partager notre conviction, laborieusement acquise, à ceux qui ne veulent ni ne peuvent croire à ce qu'ils appellent des *sottises* : leur opinion m'importe

peu ; je voudrais seulement donner aux gens de bonne foi, que la question intéresse, le désir de chercher à voir de leurs propres yeux ; car je sais que les faits *métapsychiques* les mieux constatés n'ont une réelle autorité démonstrative, au point de vue de la survivance de l'être spirituel humain, que pour ceux qui ont été les témoins sincères et consciencieux de ces faits et sont parfaitement sûrs des conditions dans lesquelles ils se sont opérés. Nous sommes dans ce cas ; mais la conviction, toute profonde qu'elle soit, n'étant basée que sur le témoignage de nos sens imparfaits et le jugement de notre intelligence limitée, ne peut venir que d'une certitude relative. J'attendrai donc, pour tirer une conclusion positive et solide de nos observations, que la solution ferme et irréductible du problème ait été trouvée par des chercheurs plus instruits, plus compétents et plus autorisés que moi.

En attendant la manifestation éclatante de la vérité, qui se fera tôt ou tard, il nous est permis de souhaiter que l'*hypothèse spirite*, expliquant naturellement tant de phénomènes en contradiction apparente avec les lois connues de la nature, soit admise par le plus grand nombre, dans un temps peu éloigné, afin que la philosophie si belle, si pure et si consolante, qui en découle comme d'une source vivifiante, vienne retremper les ressorts moraux et intellectuels de l'humanité civilisée, depuis longtemps fatigués et affaiblis par les actions et réactions du spiritualisme dogmatique et du matérialisme aveugle distribués par les Eglises et les Universités.

Colonel E. COLLET.

Contemplons la Nature

Toujours désireux de signaler à ses innombrables lecteurs les diverses phases du mouvement scientifique et littéraire, le *Matin* m'a fait le très grand honneur de m'inviter à dire ici quelques mots à propos de mon ouvrage *Contemplations scientifiques*, qui parait aujourd'hui. C'est avec reconnaissance que je réponds à cette bienveillante requête (1).

(1) Nous reproduisons avec plaisir cet article car nul, mieux que l'auteur, n'aurait su aussi brillamment résumer cette œuvre nouvelle de l'illustre astronome dont l'ardeur pour l'étude de toutes les parties de la Nature est infatigable. Pour nous qui croyons au passage du principe intelligent à travers la filière des êtres vivants, rien n'est plus instructif que de constater que l'intelligence, à tous les degrés et sous toutes ses formes, existe chez ceux que l'on a si justement nommés « nos frères inférieurs ». (*N. d. l. r.*).

Volume in-8°, chez Ernest Flammarion, à Paris. Prix 3 fr. 50.

Ce livre est une galerie de tableaux représentant les scènes principales de la nature vivante. La civilisation moderne a tellement éloigné l'homme de la nature que son esprit s'est engagé dans une direction fausse et arbitraire qui l'écarte de plus en plus de la vérité. Les habitants de la terre vivent sur leur planète sans savoir où ils sont et sans se douter des merveilles qui les environnent,

L'observation de la moindre plante nous plonge dans l'admiration. Un secret voluptueux frémit au fond de toute corolle. Les parfums sont des sortes d'extases. Toute fleur attend la réalisation de l'ordre divin. Il y a dans la vie des plantes des jours de bonheur et de bien-être, des jours de souffrance et de tristesse. La vallisnérie épanouit ses charmes à la surface de l'onde, tandis que le générateur du pollen reste enchaîné à ses pieds, jusqu'au moment où, brisant ses liens, il s'élance à la surface pour enserrer la fiancée palpitante qui dès lors descend au fond des eaux mûrir le fruit de ses amours. Heures fiévreuses, agitées ; on croirait que le sang court précipitamment dans leurs veines. L'arum atteint parfois 24 degrés. La sensitive est nerveuse, se ferme au plus léger attouchement. La plante est un être. J'ai connu un orme qui, altéré dans un terrain sec, a envoyé une racine vers un puits voisin et a fini par desceller les pierres pour y aller boire. On s'en est aperçu par l'abaissement du niveau de l'eau. D'autres ont fait passer leurs racines au dessous d'un fossé que l'on avait creusé pour les séparer d'un champ où elles se régalaient.

***

De la plante à l'animal, l'intérêt va grandissant. Ici nous rencontrons, dans les insectes, dans les abeilles, dans les fourmis, et plus haut, dans la hiérarchie vivante, chez le chien, chez le cheval, l'éléphant, le singe, les manifestations les plus curieuses de l'instinct et de l'intelligence. J'ai essayé de mettre en évidence ces témoignages de l'esprit et du cœur des bêtes. Le chien se montre fidèle jusqu'à la mort, attaché jusqu'au désespoir et au suicide. Il a le sentiment de la justice.

Arago raconte que se trouvant un jour forcé par un orage de s'arrêter dans une auberge et étant à se chauffer au feu de la cuisine, où l'on venait de mettre un poulet à la broche, le chien, auquel on voulait faire jouer le rôle de Tournebroche, s'y refusa absolument. Ils étaient deux chiens chargés de ce rôle et ce n'était pas son tour. Il fallut aller chercher l'autre assoupi dans une pièce voisine, il se mit à l'œuvre sans sourciller . Dupont de Nemours a observé le même fait. Au collège du Plessis le favori du cuisinier

ne tournait que le lundi et le mercredi ; comme il n'était pas là à l'une de ces deux dates, le cuisinier voulut faire entrer dans la roue le chien des autres jours qui était présent. Celui-ci grogne, montre les dents et se sauve, court à la place voisine, où son camarade jouait avec des compagnons du quartier, le bouscule, le ramène à coups de gueule jusqu'aux pieds du cuisinier en paraissant dire : « Le voilà, c'est son tour. »

Le chien du peintre Doyen avait eu la patte cassée et un chirurgien la lui avait remise. Quel ne fut pas l'étonnement du peintre de voir un jour son petit chien lui en amener un autre qui avait également la patte cassée, en ayant l'air de lui demander le même service pour son ami !

Un éléphant, à Pondichéry, est chargé de porter chez un chaudronnier une chaudière percée pour la raccommoder. L'ayant rapportée on s'aperçoit que la chaudière coule encore et on la montre au brave pachyderme. Que fait-il ? Il la rapporte à l'ouvrier maladroit, la remplit d'eau à une fontaine voisine et, la trompe haute, l'élève au dessus de la tête du chaudronnier qui reçoit une douche éloquente.

Un autre éléphant, chargée d'emplir une auge à la pompe, s'aperçut qu'il n'y arriverait jamais parce que l'un des deux troncs d'arbre sur lesquels elle était posee avait glissé et qu'elle penchait fortement. Soulevant l'auge, il arracha le soutien resté, et la voyant d'aplomb, se mit à la remplir.

Au Jardin des Plantes de Paris, un jeune chimpanzé, Edgar, était arrivé à se fabriquer un miroir à l'aide d'un morceau de verre et d'un chiffon noir. Il s'y regardait complaisamment.

Nos ex-parents les singes forment l'un des tableaux les plus importants de cette galerie des *Contemplations scientifiques*.

***

Les sauvages modernes, les anthropophages, l'homme primitif, nos ancêtres préhistoriques, Paris il y a cent mille ans, conduisent graduellement le lecteur à l'explication naturelle de l'origine de l'homme. L'unité de plan est évidente. L'organisation générale de la nature se révèle par elle-même L'univers obéit à des lois et la loi du progrès est l'une des plus capitales.

Ces contemplations nous montrent que la nature entière est construite sur le même plan et manifeste l'expression permanente de la même idée. La grande loi d'unité et de continuité se révèle depuis l'humble végétal jusqu'à l'homme le plus éminent. Contempler la nature dans ses fleurs ou dans ses étoiles, c'est s'élever

à la notion du vrai par des voies diverses, c'est s'initier aux mystères de l'infini par des expressions différentes.

Comment suivre la pensée sous le crâne d'un chien ou d'un cheval, comment assister à la répartition du travail chez les abeilles, comment observer les mœurs des fourmis, leurs expéditions, leurs troupeaux de pucerons, leurs combats, leurs carnages, leurs cimetières, sans reconnaître l'intelligence enfermée dans ces têtes minuscules, sans remarquer les leçons de juste et parfait socialisme données par ces petits êtres en apparence insignifiants?

Les oiseaux ne sont pas moins intéressants, même ceux qui semblent les plus stupides. Les corbeaux n'ont pas moins de vingt-cinq mots dans leur langue uniforme.

Ainsi nous pouvons étudier la nature entière dans toutes ses vivantes productions. Il est temps d'y revenir. La littérature n'a-t-elle pas un peu trop célébré les fictions? Pourquoi ne se consacrerait-elle pas à la manifestation de la vérité? Les romans recommencent toujours la même histoire, les théâtres jouent toujours la même pièce. Pourtant la nature est là, l'immense univers, les splendeurs du ciel et de la terre. Ouvrons les yeux. Regardons, doublons, décuplons, centuplons pour nos esprits le plaisir de vivre.

Le Matin CAMILLE FLAMMARION.

Biographie d'Allan Kardec

Nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs le travail que notre ami M. Henri Sausse a consacré au maître Allan Kardec. Il a paru d'abord sous forme d'une brochure, rapidement épuisée. Aujourd'hui, c'est une biographie complétée avec des documents nouveaux, qui en fait une œuvre nouvelle d'un intérêt captivant, non seulement à cause des détails inédits qu'elle renferme, mais ausi par l'exposé des idées de celui que les spirites latins appellent le Maître. Plus tard, ces articles formeront un livre qui prendra place dans l'histoire du spiritisme. Nous remercions M. Sausse d'avoir bien voulu faire profiter nos lecteurs de ses recherches.

La Rédaction.

PRÉFACE

Nous croyons qu'il est inutile de présenter au public l'auteur de la biographie d'Allan Kardec. Notre ami, M. H. Sausse, est connu depuis longtemps et classé au premier rang des Spirites militants, aussi bien

pour ses remarquables recherches expérimentales sur les phénomènes médianimiques que par son ardeur infatigable pour la propagande et pour la défense des idées qui nous sont si chères.

Nous sommes heureux de la bonne pensée qu'il a eue de retracer, en quelques pages, la vie de dévouement, de travail, du grand esprit philosophique qui a su démontrer l'existence du monde des esprits et tracer magistralement les grandes lignes de l'évolution spirituelle de tous les êtres.

L'œuvre d'Allan Kardec est impérissable, car elle est claire, logique et basée sur l'observation impartiale des faits. En vain a-t-on essayé de détruire ses doctrines, elles ont résisté à tous les assauts. Les sarcasmes des prêtres, les attaques des matérialistes, les anathèmes des religions, ont été impuissants à vaincre cette force que la vérité porte en soi; plus vigoureux que jamais, le Spiritisme se développe comme un arbre puissant dont les racines sont implantées dans toutes les couches de la société.

Depuis la mort du maître, le nombre des adeptes a toujours augmenté. Le Congrès de 1889, (1) *avec ses quarante mille adhérents, est la dernière manifestation de cette vitalité, et les recherches entreprises par le monde officiel des savants est un témoignage de l'importance de ces études.*

Quel problème, en effet, est plus digne de fixer notre attention? Savoir si nous sommes de passagères agrégations d'atomes que la mort doit rejeter au néant, avec l'anéantissement de toutes nos affections, de nos rêves, de nos espoirs, ou si nous revivons dans un monde nouveau, où nous retrouverons les êtres aimés et où s'exerce la sanction de l'éternelle justice si souvent violée ici-bas.

Nous ne sommes plus à ces époques où la foi suffisait pour assurer la certitude de la vie future. Il faut à l'esprit moderne autre chose que des affirmations: c'est ce qu'Allan Kardec a merveilleusement compris. Tout son enseignement repose sur l'observation rigoureuse des faits.

Il a montré que le rapport entre les vivants et les désincarnés était la pierre angulaire de la philosophie scientifique de l'avenir. Plus de vagues spéculations métaphysiques dans ses ouvrages, mais des déductions immédiates, tangibles, à la portée de toutes les intelligences. L'étude de la vie dans l'espace se développe avec une rigueur inattaquable. La responsabilité des actes se constate dans toutes les communications. On assiste au

---

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, le Congrès de 1900, tenu à Paris, a obtenu le même succès.

lendemain de la mort, avec toutes les conséquences qu'il comporte, suivant une vie bien ou mal employée ici-bas.

Puis c'est la démonstration de ces touchantes lois d'amour et de fraternité, qui ne sont pas de vaines formules sentimentales, mais des réalités effectives. On sent que la grande loi d'évolution qui fait passer tous les êtres sous le niveau égalitaire des réincarnations, à tous les degrés de l'échelle sociale, est une nécessité qui s'impose à la raison, avec autant de rigueur qu'elle se constate par l'expérience. On entrevoit alors la possibilité d'une société plus équitable, lorsque ces vérités, pénétrant dans le cœur des foules, y auront fait éclore ces fleurs de l'âme encore à l'état embryonnaire.

La pureté de ces enseignements est un sûr garant de leur authenticité. Se basant sur la justice et la bonté de Dieu, il a rétabli la véritable doctrine du Christ, altérée par dix-huit siècles d'interprétations intéressées. Ce sont les voix de l'espace qui appellent l'humanité à des destinées supérieures, vers un avenir de concorde et d'amour.

Oui, il faut le faire connaître, le grand misssionnaire qui fut un homme simple, juste et bon. Il faut montrer son labeur acharné, sa préoccupation incessante de mener à bien l'œuvre commencée, au milieu des embûches de l'envie, des perfidies et des haines soulevées par la bonne parole qu'il semait dans le champ des idées.

Mais il eut pour le soutenir la reconnaissance profonde de tous ceux auxquels il donna le moyen de correspondre avec leurs morts aimés ; il fut récompen·é par la joie d'adoucir les souffrances d·s déshérités de ce monde en ouvrant la porte de l'idéal à ceux qui succombent sous les étreintes de la douleur ou de la misère. C'est pourquoi il sera placé bien haut dans le cœur des peuples, quand on saura comprendre et pratiquer la sublime doctrine dont il fut l'ardent apôtre et l'infatigable propagateur.

GABRIEL DELANNE.

AVANT-PROPOS

Lorsque, en Mars 1896, l'idée me vint d'esquisser, à la hâte, une courte notice biographique d'Allan Kardec. je n'avais en vue qu'une causerie à faire, à l'occasion de l'anniversaire du 31 Mars, à nos amis de la Fédération Spirite Lyonnaise. Lyonnais d'adoption, et m'adressant à un public Lyonnais, je fis ce travail, presque exclusivement, au point de vue de l'auditoire auquel il était destiné. Je n'avais pas, d'ailleurs, l'intention de faire publier cette causerie,

qui n'a été éditée, par la suite, que sur les vives instances de mes amis. L'édition, que j'en fis alors, étant depuis longtemps épuisée, à la suite de nombreuses demandes, je formai le projet d'en faire un nouveau tirage ; mais en complétant, de mon mieux, les lacunes de la première édition.

Pour arriver à ce résultat, je m'adressai aux rares survivants qui avaient été dans l'intimité du Maître ; mais soit que leur mémoire leur fut infidèle, ou qu'ils n'aient pas voulu exhumer de leur poussière des souvenirs vieux de quarante ans, toutes mes démarches à ce sujet restèrent sans effet. Je dus donc demander à une autre source, les éléments dont j'avais besoin pour, établir une biographie, moins sommaire, que le premier essai.

Une chose qui m'a souvent peiné et que j'ai constatée bien des fois à regret, pendant les vingt-cinq années où j'ai, comme président, dirigé les travaux de la Société Fraternelle, c'est l'indifférence des Spirites pour la lecture des premières années de la Revue Spirite. De ces années 1858 à 1869 où Allan Kardec ébaucha les ouvrages fondamentaux de la doctrine Spirite, et où l'on sent toujours couler à plein bord la foi ardente, la conviction profonde, qui l'animaient ; foi et conviction qu'il savait rendre si communicatives. On croit, mais à tort, que ces écrits ont vieilli, qu'ils ne sont plus d'actualité, que l'idée ayant marché depuis à pas de géant, cette lecture n'offre de nos jours aucun intérêt. Erreur profonde, autant que regrettable. Non les écrits d'Allan Kardec n'ont pas vieillis, ne sont pas devenus caducs ; ils ont au contraire conservé toute leur vigueur, tout leur à propos, et dans leur limpide clarté sont plus que jamais, d'actualité.

Que de sages préceptes, que de conseils prudents et éclairés, que d'exemples vécus fourmillent dans ces douze premières années de la *Revue Spirite* et combien, à mon avis, nous avons tort de négliger cette source de renseignements sur tous les points qui nous peuvent préoccuper, touchant la doctrine spirite.

Pour me documenter sur Allan Kardec, je viens, à nouveau, de refaire ce réconfortant pélerinage, c'est à dire que je viens de relire ces pages où le Maître traçait, au jour le jour, à l'instigation des événements, ses pensées intimes, ses réflexions si judicieuses, ses conseils si clairs, si précis, si méthodiques. A chaque ligne de ces pages, ont sent vibrer l'âme de leur auteur et dans un clair rayonnement, Allan Kardec se montre lui-même, tel qu'il fut toujours : bon, généreux, bienveillant à tous, même à ses ennemis ; on a beau l'attaquer, le décrier, le calomnier, il reste tolérant et cal-

me ; ripostant, par des arguments irréfutables, aux attaques contre la doctrine spirite ; mais ayant l'air d'ignorer les invectives et les méchancetés, qui de toutes parts, arrivaient à son adresse personnelle. C'est en relisant ces pages que j'ai le mieux compris et admiré Allan Kardec ; et c'est en reproduisant les perles, les bijoux, les diamants, qui se trouvent dans ce riche écrin, qu'il me sera le plus facile de mieux le faire connaître ; de la sorte, cette biographie deviendra une autobiographie, où, par des extraits pris sur le vif, Allan Kardec, en quelque sorte, viendra se peindre lui-même et se révéler tel qu'il fut toujours : penseur profond, loyal, méthodique, écrivain alerte et précis ; Spirite éclairé autant que convaincu, affable et tolérant, et faisant toujours effort pour régler sa conduite, sur ses principes, qu'il enseigne aux autres en les pratiquant lui-même.

Voilà l'homme qui a donné au Spiritisme sa belle devise : *Hors la charité pas de salut*. Cette devise, non seulement il la proclame, mais il la met en pratique, et son unique désir est de la voir régler aussi la conduite de tous ceux qui se disent et se croient Spirite.

Mon seul mérite en cette nouvelle étude sur Allan Kardec, se réduit donc à un travail de copiste. Ayant été séduit par la vérité, la grandeur, la beauté de certains des enseignements du Maître, j'ai cru pouvoir les extraire, des douzes volumes où ils sont enchassés, pour les soumettre à *mes frères et sœurs en croyance*, sans autre prétention, et sans autre désir, que de les leur faire admirer à leur tour.

Bien que cette étude ne s'adresse plus spécialement aux Spirites Lyonnais, en souvenir du motif qui m'avait guidé dans mon premier travail, je ne crois pas devoir en modifier le début.

Lyon le 31 Mars 1909. HENRI SAUSSE.

BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC

MESDAMES, MESSIEURS,

Bien des personnes qui s'intéressent au Spiritisme témoignent souvent le regret de n'avoir qu'une connaissance très imparfaite de la biographie d'Allan Kardec et de ne savoir où trouver, sur celui que nous appelons le Maître, les renseignements qu'elles désireraient connaître. Puisque c'est pour honorer Allan Kardec et fêter sa mémoire que nous sommes aujourd'hui réunis ; puisqu'un même sentiment de vénération et de reconnaissance fait vibrer tous nos

cœurs à l'égard du Fondateur de la philosophie spirite, permettez-moi, pour essayer de répondre à un si légitime désir, de vous entretenir quelques instants de ce Maître aimé, dont les travaux sont universellement connus et appréciés, et dont la vie intime, l'existence laborieuse, sont à peine soupçonnées.

S'il a été facile, à tous les chercheurs consciencieux, de se rendre compte de la haute valeur et de la grande portée de l'œuvre d'Allan Kardec par la lecture attentive de ses ouvrages, les éléments faisant défaut jusqu'à ce jour, bien peu ont pu pénétrer dans la vie de l'homme privé, et le suivre pas à pas dans l'accomplissement de sa tâche si grande, si glorieuse et si bien remplie. Non seulement la biographie d'Allan Kardec est peu connue, mais elle est encore à écrire. L'envie et la jalousie ont semé sur elle les erreurs les plus manifestes, les calomnies les plus grossières, les plus éhontées. Je vais donc essayer de vous montrer, sous un jour plus vrai, le Grand Initiateur dont nous sommes fiers d'être les disciples.

Vous savez tous que notre ville peut s'honorer, à juste titre, d'avoir vu naître dans ses murs ce penseur hardi autant que méthodique ; ce philosophe sage, clairvoyant et profond, ce travailleur obstiné, dont le labeur a ébranlé l'édifice religieux du vieux monde, et préparé les nouvelles assises devant servir de base à l'évolution et la rénovation de notre société caduque, en la poussant vers un idéal plus sain, plus élevé, vers un avancement intellectuel et moral assuré. C'est à Lyon, en effet, que le 3 octobre 1804, est né d'une vieille famille lyonnaise du nom de Rivail, celui qui devait plus tard illustrer le nom d'Allan Kardec et lui acquérir tant de droits à notre profonde sympathie, à notre filiale reconnaissance.

Voici à ce sujet un document positif et officiel :

« Le 12 vendémiaire de l'an XIII, acte de naissance de *Denizard-*
« *Hyppolyte-Léon Rivail*, né hier soir 7 heures, fils de *Jean-Baptiste-*
« *Antoine Rivail*, homme de loi, juge, et de *Jeanne Duhamel* son
« épouse, demeurant à Lyon, rue Sala, 76 (1).

« Le sexe de l'enfant a été reconnu masculin.

« Témoins majeurs : *Syriaque-Frédéric Dittmar*, directeur de
« l'établissement des eaux minérales de la rue Sala, et *Jean-François*

(1) La maison où naquit Allan Kardec a disparu lors de l'élargissement et du redressement de la rue Salla de 1840 à 1852.

« *Targe*, même rue Sala, sur la réquisition du médecin *Pierre Radamel*, rue Saint-Dominique n° 78.

« Lecture faite, les témoins ont signé, ainsi que le Maire de la division du Midi ».

« *Le Président du Tribunal*,
« Signé : MATHIOU.

Pour extrait conforme :
« *Le Greffier du Tribunal*,
« Signé : MALHUIN. »

Le jeune Rivail fut baptisé le 15 juin de l'année suivante, comme en fait foi l'extrait suivant, dont M. Leymarie a bien voulu nous donner l'original.

« Extrait des Registres de Baptême de la paroisse de Saint-Denis « en Bresse (1), diocèse de Lyon.

« Le quinze du mois de juin de l'année mil huit cent cinq a été « baptisé en cette paroisse Hypolite Léon Denizard né à Lyon le « trois octobre mil huit cent quatre, fils de Jean-Baptiste Antoine « Rivail homme de loi et de Jeanne Louise Duhamel, parrain « Pierre Louis Perrin, marraine Suzanne Gabrielle Marie Vernier « demeurant en la ville de Bourg — Signé Barthe curé, pour copie « conforme délivrée le vingt-huit octobre mil huit cent treize ».

Signé : CHASSIN, *curé*. (2)

Le futur fondateur du Spiritisme reçut dès son berceau un nom aimé et respecté et tout un passé de vertus, d'honneur, de probité; bon nombre de ses ancêtres s'étaient distingués dans le barreau et la magistrature, par leur talent, leur savoir et leur scrupuleuse probité. Il semblait que le jeune Rivail devait rêver, lui aussi, des lauriers et des gloires de sa famille. Il n'en fut rien, car dès sa première jeunesse il se sentit attiré vers les sciences et la philosophie.

Rivail Denizard fit à Lyon ses premières études, il compléta ensuite son bagage scolaire à Yverdun (Suisse) auprès du célèbre professeur Pestalozzi, dont il devint bientôt un des disciples les plus éminents et le collaborateur intelligent et dévoué. Il s'était adonné, de tout cœur, à la propagation du système d'éducation, qui eut une

(1) Eglise Saint-Denis de la Croix Rousse qui ne faisait pas alors partie de Lyon.

(2) Ce document est établi sur papier timbré coûtant 25 centimes.

si grande influence sur la réforme des études en France et en Allemagne.

Dès l'âge de 14 ans il expliquait à ses petits camarades, moins avancés que lui, les leçons du maître, lorsque ceux-ci ne les avaient pas comprises, alors que son intelligence, si ouverte et si active, les lui avait fait saisir au premier énoncé. C'est à cette école que se sont développées les idées qui devaient plus tard faire de lui un observateur attentif, méticuleux, un penseur prudent et profond. Les ennuis qu'il éprouva, au début, lui catholique en pays protestant, le portèrent de bonne heure, à aimer la tolérance, et firent de lui un véritable homme du progrès, un libre penseur avisé, voulant comprendre d'abord, avant de croire ce qu'on lui enseignait.

Très souvent, alors que Pestalozzi était appelé par les gouvernements, un peu de tous côtés, pour fonder des instituts semblables à celui d'Yverdun, il confia à Denizard Rivail le soin de le remplacer dans la direction de son école; l'élève devenu maître avait d'ailleurs, avec les droits les plus légitimes, les capacités voulues pour mener à bien la tâche qui lui était confiée. Il était bachelier ès lettres et ès sciences, docteur en médecine ayant fait toutes ses études médicales et présenté brillamment sa thèse (1) ; linguiste distingué, il connaissait à fond et parlait couramment l'allemand et l'anglais, l'italien et l'espagnol ; il connaissait aussi le hollandais et pouvait facilement s'exprimer dans cette langue.

Denizard Rivail était un grand et beau garçon, aux manières distinguées, d'humeur gaie dans l'intimité, bon et serviable. La conscription l'ayant pris pour le service militaire, il se fit exempter et deux ans après vint à Paris pour fonder, 35, rue de Sèvres, un établissement semblable à celui d'Yverdun. Pour cette entreprise, il s'était associé avec un de ses oncles, frère de sa mère, qui était son bailleur de fonds.

Dans le monde des lettres et de l'enseignement qu'il fréquentait à Paris, Denizard Rivail rencontra Mlle Amélie Boudet, qui était institutrice avec diplôme de 1re classe. Petite, très bien faite cependant, gentille et gracieuse, riche par ses parents et fille unique, intelligente et vive, par son sourire et ses qualités elle sut se faire

(1) Ces renseignements me furent fournis par M. G. Leymarie en 1896.

remarquer de M. Rivail, en qui elle devina, sous l'homme aimable à la gaieté franche et communicative, le penseur savant et profond alliant une grande dignité au meilleur savoir-vivre.

L'état civil nous apprend que :

« Amélie Gabrielle Boudet, fille de Julien-Louis Boudet, proprié-« raire et ancien notaire, et de Julie Louise Seigneat de Lacombe, « est née à Thiais (Seine) le 2 frimaire an IV (23 novembre « 1795). »

Mademoiselle Amélie Boudet avait donc neuf ans de plus que M. Rivail, mais en apparence elle en avait dix de moins lorsque le 6 février 1832, à Paris, fut établi le contrat de mariage de Hippolyte-Léon-Denizard Rivail, chef de l'Institut technique, rue de Sèvres (Méthode de Pestalozzi), fils de Jean-Baptiste Antoine et de dame Jeanne Duhamel, domiciliés à Château du-Loir, avec Amélie-Gabrielle Boudet, fille de Julien Louis et de dame Julie-Louise Saigneat de Lacombe, domiciliés à Paris, 35, rue de Sèvres.

L'associé de M. Rivail avait la passion du jeu ; il ruina son neveu en perdant de grosses sommes à Spa et à Aix-la-Chapelle. M. Rivail demanda la liquidation de l'Institut, et il revint 45,000 fr. à chacun d'eux au partage. Cette somme fut placée par M. et Mme Rivail chez un de leurs amis intimes, négociant, qui fit de mauvaises affaires et dont la faillite ne laissa rien aux créanciers.

Loin de se décourager par ce double revers, M. et Mme Rivail se mirent courageusement à l'ouvrage ; il trouva et put tenir trois comptabilités qui lui rapportaient environ 7.000 francs par an, et, sa journée terminée, ce travailleur infatigable faisait le soir, à la veillée, des grammaires, des arithmétiques, des volumes pour les hautes études pédagogiques ; il traduisait des ouvrages anglais et allemands et préparait tous les cours de Levy-Alvarès suivis par des élèves des deux sexes du faubourg Saint-Germain. Il organisa aussi chez lui, rue de Sèvres, des cours gratuits de chimie, de physique, d'astronomie, d'anatomie comparée, qui étaient très suivis, de 1835 à 1840.

Membre de plusieurs sociétés savantes, notamment de l'académie royale d'Arras, il fut couronné, au concours de 1831, pour un mémoire remarquable ayant pour thèse : « *Quel est le système d'étude le plus en harmonie avec les besoins de l'époque ?* »

Parmi ses nombreux ouvrages, il convient de citer par ordre

chronologique : *Plan proposé pour l'amélioration de l'instruction publique* en 1828 ; en 1829, d'après la méthode de Pestalozzi, il publiait, à l'usage des mères de famille et des professeurs : *Cours pratique et théorique d'arithmétique* ; en 1831, il fit paraître la *Grammaire française classique* ; en 1846, *Manuel des examens pour les brevets de capacité* : solutions raisonnées des questions et problèmes d'arithmétique et de géométrie ; en 1848 fut publié le *Catéchisme grammatical de la langue française* ; enfin, en 1849, nous trouvons M. Rivail professeur au Lycée Polymathique où il fait des cours de physiologie, d'astronomie, de chimie, de physique. Dans un ouvrage très estimé, il résume ses cours, puis il édite : *Dictées normales des examens de l'Hôtel de Ville et de la Sorbonne ; Dictées spéciales sur les difficultés orthographiques.*

Ces divers ouvrages ayant été adoptés par l'Université de France et se vendant grandement, M. Rivail put se constituer, grâce à eux et son labeur opiniâtre, une modeste aisance. Comme on peut en juger par ce trop rapide aperçu, M. Rivail était admirablement préparé pour la rude tâche qu'il allait avoir à remplir et faire triompher. Son nom était connu et respecté, ses travaux justement appréciés, bien avant même qu'il immortalisât celui d'Allan Kardec.

Poursuivant sa carrière pédagogique, M. Rivail eût pu vivre heureux, honoré et tranquille, sa fortune étant reconstituée par son labeur acharné et le brillant succès qui avait couronné ses efforts, mais sa mission l'appelait à une tâche plus lourde, à une œuvre plus grande et, comme nous aurons souvent l'occasion de le constater, il se montra toujours à la hauteur de la mission glorieuse qui lui était réservée. Ses instincts, ses aspirations eussent poussé M. Rivail vers le mysticisme, mais son éducation, son jugement sain, son observation méthodique le tinrent également à l'abri des emballements irraisonnés et des négations non justifiées.

De bonne heure il s'occupa des phénomènes du Magnétisme ; il avait tout au plus 19 ans lorsque, vers 1823, il se sentit poussé à étudier les phases du somnambulisme dont les mystères troublants étaient pour lui du plus haut intérêt. C'est donc en parfaite connaissance de cause, qu'il écrira un jour, dans sa *Revue Spirite* de mars 1858, page 92 :

« Le Magnétisme a préparé les voies du Spiritisme, et les rapides

progrès de cette dernière doctrine sont incontestablement dus à la vulgarisation des idées sur la première. Des phénomènes du magnétisme, du somnambulisme et de l'extase aux manifestations spirites, il n'y a qu'un pas ; leur connexion est telle, qu'il est pour ainsi dire impossible de parler de l'un sans parler de l'autre. Si nous devions rester en dehors de la science magnétique, notre cadre serait incomplet, et l'on pourrait nous comparer à un professeur de physique qui s'abstiendrait de parler de la lumière. Toutefois, comme le magnétisme a déjà parmi nous des organes spéciaux justement accrédités, il deviendrait superflu de nous appesantir sur un sujet traité avec la supériorité du talent et de l'expérience ; nous n'en parlerons donc qu'accessoirement, mais suffisamment pour montrer les rapports intimes de deux sciences qui, en réalité, n'en font qu'une. »

Mais n'anticipons pas ; nous n'en sommes pas encore là. Allan Kardec n'a pas encore trouvé la voie glorieuse qui le conduira à l'immortalité.

Allan Kardec avait commencé à s'occuper du magnétisme vers 1823, il avait alors 19 ans.

Ce fut en 1854, que M. Rivail entendit parler pour la première fois des tables tournantes, d'abord à M. Fortier, magnétiseur, avec lequel il était en relation pour ses études sur le magnétisme. M. Fortier lui dit un jour : « Voici qui est bien plus extraordinaire, non seulement on fait tourner une table en la magnétisant, mais on la fait parler ; on l'interroge et elle répond. — Ceci, répliqua M. Rivail, est une autre question : j'y croirai quand je le verrai, et quand on m'aura prouvé qu'une table à un cerveau pour penser, des nerfs pour sentir, et qu'elle peut devenir somnambule ; jusque-là, permettez-moi de n'y voir qu'un conte à dormir debout. »

Tel était au début l'état d'esprit de M. Rivail, tel nous le retrouverons souvent, ne niant rien de parti pris, mais demandant des preuves et voulant voir et observer pour croire ; tels devons-nous nous montrer toujours dans l'étude si captivante des manifestations de l'au-delà.

Jusqu'à présent, nous n'avons eu à nous occuper que de M. Rivail professeur émérite, auteur pédagogique renommé ; mais, à cette époque de sa vie, de 1854 à 1856, un nouvel horizon s'ouvre pour ce penseur profond, pour cet observateur sagace ; alors le nom

de Rivail rentre dans l'ombre pour faire place à celui d'Allan Kardec que la renommée portera sur tous les coins du globe, que rediront tous les échos et que chérissent tous nos cœurs.

Voici comment Allan Kardec nous apprend ses doutes, ses hésitations et aussi sa première initiation :

« J'en étais donc à la période d'un fait inexpliqué en apparence, contraire aux lois de la nature, et que ma raison repoussait. Je n'avais encore rien vu ni rien observé ; les expériences faites en présence de personnes honorables et dignes de foi, me confirmaient dans la possibilité de l'effet purement matériel, mais l'idée d'une table *parlante* n'entrait pas encore dans mon cerveau.

« L'année suivante, c'était au commencement de 1855, je rencontrai M. Carlotti, un ami de vingt-cinq ans, qui m'entretint de ces phénomènes pendant plus d'une heure avec l'enthousiasme qu'il apportait à toutes les idées nouvelles. M. Carlotti était Corse, d'une nature ardente et énergique ; j'avais toujours estimé en lui les qualités qui distinguent une grande et belle âme, mais je me défiais de son exaltation. Le premier il me parla de l'intervention des Esprits, et il augmenta mes doutes. Vous serez un jour des nôtres, me dit-il. Je ne dis pas non, lui répondis-je ; nous verrons cela plus tard.

« A quelque temps de là, vers le mois de mai 1855, je me trouvai chez la somnambule Mme Roger, avec M. Fortier, son magnétiseur ; j'y rencontrai M. Pâtier et Mme Plainemaison, qui me parlèrent de ces phénomènes dans le même sens que M. Carlotti, mais sur un tout autre ton. M. Pâtier était un fonctionnaire public, d'un certain âge, homme très instruit, d'un caractère grave, froid et calme ; son langage posé, exempt de tout enthousiasme, fit sur moi une vive impression, et, quand il m'offrit d'assister aux expériences qui avaient lieu chez Mme Plainemaison, rue Grange-Batelière n° 18, j'acceptai avec empressement. Rendez-vous fut pris pour le mardi (1) mai à huit heures du soir.

« Ce fut là, pour la première fois, que je fus témoin du phénomène des tables tournantes, sautantes et courantes, et cela dans des conditions telles que le doute n'était pas possible.

(1) Cette date est restée en blanc sur le manuscrit d'Allan Kardec.

« J'y vis aussi quelques essais très imparfaits d'écriture médianimique sur une ardoise à l'aide d'une corbeille. Mes idées étaient loin d'être arrêtées, mais il y avait là un fait qui devait avoir une cause. J'entrevis, sous ces futilités apparentes et l'espèce de jeu que l'on faisait de ces phénomènes, quelque chose de sérieux et comme la révélation d'une nouvelle loi que je me promis d'approfondir.

« L'occasion s'offrit bientôt d'observer plus attentivement que je n'avais pu le faire. A l'une des soirées de Mme Plainemaison, je fis connaissance de la famille Baudin, qui demeurait alors rue Rochechouart. M. Baudin m'offrit d'assister aux séances hebdomadaires qui avaient lieu chez lui, et auxquelles je fus, dès ce moment, très assidu.

« C'est là que je fis mes premières études sérieuses en Spiritisme, moins encore par révélations que par observations. J'appliquai à cette nouvelle science, comme je l'avais fait jusqu'alors, la méthode de l'expérimentation ; je ne fis jamais de théories préconçues : j'observais attentivement, je comparais, je déduisais les conséquences : des effets je cherchais à remonter aux causes par la déduction, l'enchaînement logique des faits, n'admettant une explication comme valable que lorsqu'elle pouvait résoudre toutes les difficultés de la question. C'est ainsi que j'ai toujours procédé dans mes travaux antérieurs depuis l'âge de quinze à seize ans. Je compris tout d'abord la gravité de l'exploration que j'allais entreprendre ; j'entrevis dans ces phénomènes la clef du problème si obscur et si controversé du passé et de l'avenir de l'humanité, la solution de ce que j'avais cherché toute ma vie : c'était, en un mot, toute une révolution dans les idées et dans les croyances ; il fallait donc agir avec circonspection, et non légèrement ; être positiviste et non idéaliste, pour ne pas se laisser aller aux illusions.

« Un des premiers résultats de mes observations fut que les Esprits, n'étant autres que les âmes des hommes, n'avaient ni la souveraine sagesse ni la souveraine science ; que leur savoir était borné au degré de leur avancement, et que leur opinion n'avait que la valeur d'une opinion personnelle. Cette vérité, reconnue dès le principe, me préserva du grave écueil de croire à leur infaillibilité, et m'empêcha de formuler des théories prématurées sur le dire d'un seul ou de quelques-uns.

« Le seul fait de la communication avec les Esprits, quoi que ce

soit qu'ils puissent dire, prouvait l'existence d'un monde invisible ambiant ; c'était déjà un point capital, un champ immense ouvert à nos explorations, la clef d'une foule de phénomènes inexpliqués ; le second point, non moins important, était de connaître l'état de ce monde, ses mœurs, si l'on peut s'exprimer ainsi ; je vis bientôt que chaque Esprit, en raison de sa position personnelle et de ses connaissances, m'en dévoilait une phase, absolument comme on arrive à connaître l'état d'un pays en interrogeant les habitants de toutes les classes et de toutes les conditions, chacun pouvant nous apprendre quelque chose, et aucun, individuellement, ne pouvant nous apprendre tout ; c'est à l'observateur de former l'ensemble à l'aide des documents recueillis de différents côtés, collationnés, coordonnés et contrôlés les uns par les autres. J'agis donc avec les Esprits, comme je l'aurais fait avec des hommes ; ils furent pour moi, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, des moyens de me renseigner et non des *révélateurs prédestinés*.

(*A Suivre*) HENRI SAUSSE.

La Religion Biologique

Depuis longtemps la Science combat la Religion, ou pour mieux dire, savants et prêtres se combattent les uns les autres ; ils luttent pour la domination ; ils se disputent la direction et l'exploitation des peuples et les faveurs des gouvernants.

Ne pouvant réussir à détruire toute idée et tout sentiment religieux, les savants ont changé leurs batteries et ont entrepris de remplacer la religion existante par une autre de leur invention. La religion nouvelle est *scientifique*, au lieu d'être *mystique*, comme l'ancienne.

Haeckel avait déjà proposé la religion de l'Idéal, dont les principes sont en contradiction manifeste non seulement avec la doctrine moniste de l'inventeur, mais avec toutes les doctrines vraiment scientifiques

La religion moniste a eu peu de succès ; mais ce *fiasco* ne décourage pas les savants et voici que M. le Dantec, chargé de cours à la Sorbonne, auteur d'un volume intitulé l'*Athéisme*, tente à son tour d'édifier une nouvelle doctrine qu'il baptise : *Religion biologique*.

« La biologie générale, dit l'auteur, est surtout une religion ; je

veux dire par là qu'elle résout les problèmes les plus passionnants qui se posent à nous, ceux qui intéressent notre nature même, et auquels nous tenons par dessus tout, parce que leur solution ne nous sert à rien, du moins à rien de pratique. La religion biologique est l'antipode du « pragmatisme » qui semble séduire de plus en plus les jeunes philosophes. »

L'antipode du pragmatisme, c'est déjà quelque chose ; mais on aimerait peut-être à savoir avec plus de précision en quoi consiste la religion biologique, quels sont ses dogmes, ses rites, sa morale. C'est à cette légitime curiosité que répond le dernier livre publié par M. le Dantec : *Science et Conscience* (1) que nous allons essayer de résumer à ce point de vue.

Plus discret et plus prudent que Haeckel, M. le Dantec ne dit rien du nouveau culte. Nous n'avons donc plus à nous en occuper et nous passons de suite aux dogmes.

***

Ces dogmes, nous sommes obligés de les pêcher de ci de là dans le volume, car ils ne sont pas encore groupés sous forme de catéchisme.

M. Le Dantec a d'abord « une foi ardente dans la mécanique universelle » (p, 6 note). Il considère l'homme comme une marionnette, c'est-à-dire qu'il lui dénie toute activité pour la transférer dans les choses extérieures qui agissent sur lui et lui donnent l'illusion de la conscience, de la volonté, de la liberté.

La mémoire et la conscience ne sont que des épiphénomènes. « La mémoire élémentaire est l'épiphénomène subjectif de l'assimilation fonctionnelle et l'assimilation fonctionnelle caractérise précisément les corps vivants par rapport aux corps bruts. »

Pour démontrer ces assertions l'auteur compare l'homme au cinématographe et au résonateur, qui croit raisonner quand il résonne. Si les comparaisons sont des raisons, celles-ci sont irréfutables.

Un autre dogme de la religion biologique est celui de la conservation de l'énergie.

« L'homme est une marionnette consciente qui a l'illusion d'être libre » (p. 28). « Les mesures faites jusqu'à présent m'amènent à croire à la conservation de l'énergie aussi bien pour un espace contenant des hommes que pour un espace dépourvu de corps vivants. » (p. 29). « Le dogme de la conservation de l'énergie en-

(1) *Science et conscience. Philosophie du XXe siècle*, par Félix Le Dantec. 1 vol. in 16. Paris. E. Flammarion.

traîne la nécessité des *liaisons* entre les diverses parties d'un système dans lequel l'énergie se conserve. » (p. 275).

La religion biologique est anti créationniste : « Rien ne se crée pas plus dans l'homme qu'en dehors de l'homme. » (p. 40). Et cependant « la fonction *crée* l'organe, quand elle se répète souvent identique à elle-même.» (p 84) Et les biologistes eux-mêmes *créent* des systèmes biologico-religieux.!

Enfin la religion biologique est évolutionniste et équilibriste. « La science n'eût-elle établi que deux dogmes, celui de l'évolution et celui de l'équilibre, sa valeur comme religion serait indiscutable ; j'entends comme religion négative,comme destructrice des dogmes préexistants. » (p. 280).

On voit que les dogmes ne manquent pas dans ce Nouveau Testament et la religion biologique n'est pas seulement *négative*, ne se borne pas à détruire les dogmes préexistants ; elle ne se prive pas d'en élever d'autres. Sont-ils meilleurs que que leurs aînés ?

***

M. Le Dantec a une foi ardente dans la mécanique universelle. Admettons que cette foi soit fondée ; ce n'en est pas moins une foi.

L'auteur de *Science et conscience* considère l'homme comme un automate dépourvu de toute activité propre. Et pourtant il existe de l'activité dans le monde. D'où provient-elle ? Des corps extérieurs ? Pourquoi ces corps seraient-ils actifs et l'homme passif ?

Un résonateur ne fait que reproduire des sons qu'il ne produit pas ; « il n'est mis en branle que par des vibrations préexistantes » ; mais ces dernières vibrations sont-elles des effets sans causes ?

Ce que M. Le Dantec appelle le « principe », le « dogme » de la conservation de l'énergie, n'est ni un principe ni un dogme ; c'est une pure hypothèse. Nous ne savons pas si l'énergie se conserve, si rien ne se crée et rien ne se perd, et nous n'avons aucun moyen de le savoir.

La méthode de M. Le Dantec comme de beaucoup d'autres savants, consiste à procéder de l'inférieur au supérieur, a expliquer celui-ci par celui-là, à nous faire connaître l'homme par l'animal et par le dernier des animaux, le protozoaire, auquel il accorde des éléments de conscience et de volonté pour les refuser ensuite à l'homme. C'est là renverser la vraie méthode ; c'est vouloir expliquer le mieux connu par le moins connu.

Une pareille faute de logique serait excusable de la part d'ignorants qui voudraient se mêler de créer des systèmes philoso-

phiques ou religieux ; mais il est incompréhensible que des hommes de science pourvus de diplômes, des professeurs d'Université s'y laissent tomber aussi.

Et l'on ne s'étonne plus que leurs élèves, les législateurs, les politiciens, les diplomates, etc, etc, nous aient mis, et nous maintiennent et nous enfoncent de plus en plus, dans le gâchis politique et social où nous dépérissons.

*
* *

La morale de la *Religion biologique* est-elle plus solide et plus rationnelle que sa dogmatique ?

M. Le Dantec pose cette question dans les termes suivants : « La science peut-elle remplacer les anciennes religions au point de vue de la morale ? Peut-elle nous donner des règles de conduite ? C'est là, à mon avis, la question la plus intéressante qui puisse se poser à notre époque au sujet de l'établissement du règne de la Science dans l'humanité. »

La réponse se trouve dans le titre même du chapitre, que voici : LA SCIENCE NE NOUS DICTE PAS DE MORALE PRATIQUE.

Il va sans dire que la Science ne nous dicte pas plus de morale théorique que de morale pratique, puisqu'on peut toujours déduire une pratique d'une théorie.

Au surplus, l'auteur nous le dit lui-même. « Les lois naturelles découvertes par les savants et qui constituent la vérité scientifique, sont des lois inéluctables et qui s'appliquent sans que nous y prenions garde ; elles ne peuvent, en aucun cas, prendre l'aspect d'un *devoir* à accomplir. La notion de *devoir* ne peut venir que de la croyance à des principes. »

Je ne puis m'arrêter ici à faire la part de vérité contenue dans cette citation, cela m'écarterait de mon sujet ; je me borne à enregistrer l'aveu, et je pourrais en enregistrer bien d'autres. Exemples :

« Chacun veut imposer aux autres la formule dans l'application de laquelle il trouve, altuiste, la réalisation de son bonheur personnel. Chacun a trouvé la *vérité* définitive ; et les hommes s'entre-déchirent au nom de la *vérité* !

« C'est donc qu'il n'y a pas *une*, mais *des* vérités humaines ; il y en a autant qu'il y a d'hommes ; chacun a la sienne. Seules les vérités scientifiques ont un caractère impersonnel. Autrement dit, le mot vérité n'a aucun sens en dehors de celui de vérité scientifique. Malheureusement, les vérités scientifiques, par cela même

qu'elles ne sont pas personnelles, n'ont pas beaucoup d'importance dans les relations d'homme à homme. »

Alors, où cela va-t-il nous conduire ? « Des esprits généreux ont souhaité l'avènement du règne de la science, parce qu'ils y ont vu la promesse du règne de la justice ! Il faut en rabattre ; le règne de la science, s'il est possible, si une humanité logique est capable de vivre, ne sera pas le règne de la justice, car la justice n'est pas une vérité scientifique. »

Pas de *devoir*, pas de *justice*, quoi donc ?

« Là où la Science se tait, l'empirisme reprend ses droits, provisoirement au moins ; et je crois au *mensonge social nécessaire* dont parle Vigny... Pour être sage, il faudrait se résigner à un mensonge perpétuel : croire aveuglément à ses principes directeurs, quand cela serait nécessaire pour agir, et appeler la Science à la rescousse quand les principes (lisez *les mensonges*) directeurs deviendraient trop exigeants. Mais, à ce compte, il est bien difficile d'être sage ! »

C'est aussi mon opinion et nous nous trouvons ici d'accord, pour une fois. Mais le mensonge social, le mensonge perpétuel, la religion catholique nous le fournit. Pourquoi donc la combattez-vous si le mensonge est *nécessaire* à la vie sociale ? A quoi bon changer de mensonge ? Pourquoi substituer le mensonge biologique au mensonge catholique ? N'y aurait-il là qu'une question de boutique ?

***

Le mensonge social est-il vraiment *nécessaire* ? N'y a-t-il rien dans la religion, prise dans son sens général, qui soit compatible avec la science ?

Il y a quelque chose, mais c'est précisément ce que M. le Dantec a le plus en horreur. Il y a le principe de l'immortalité de l'âme.

« Le véritable intérêt de la biologie, dit l'auteur, *c'est qu'elle est une religion*. Elle est surtout une religion négative ; elle montre l'absurdité philosophique de toutes les religions basées sur la croyance à l'individualité, au libre arbitre ; elle réduit à néant, en montrant que c'est un ramassis de mots dépourvus de signification, le dogme terrifiant de l'immortalité de l'âme. »

Je ne vois pas ce que ce dogme a d'essentiellement *terrifiant*. Il est possible qu'il soit terrifiant pour les uns, pour ceux qui se conduisent mal, qui violent la justice ; mais il est certainement consolant pour les autres, pour ceux qui la respectent et souffrent persécution pour elle.

Au surplus, que ce dogme soit terrifiant ou non, c'est là une af-

faire de sentiment. La question au point de vue scientifique n'est pas de savoir si l'immortalité de l'âme est terrifiante, mais si elle existe réellement, question dont la solution relève de l'expérience et de la raison.

Or, dans l'hypothèse même de M. Le Dantec et de ses collègues de la Science : la conservation de l'énergie, l'âme étant certainement une énergie, ne peut être anéantie. Elle peut changer d'état, échapper à nos sens, mais nous ne sommes nullement autorisés à en conclure qu'elle est morte.

A ce témoignage de la raison, et plusieurs autres que nous pourrions invoquer, viennent s'ajouter les preuves expérimentales de l'autonomie de l'âme et de sa survivance au corps.

Les preuves de fait de l'indépendance de l'âme se tirent des opérations qu'elle exécute sans le secours du corps, non seulement dans ce corps, mais au dehors et à de très grandes distances. Si M. le Dantec est curieux de ces preuves, les sources ne manquent pas, et nous pouvons lui indiquer un ouvrage qui vient de paraître et qui contient une multitude de faits de ce genre bien et dûment controlés par les savants (1).

Les preuves de la survivance de l'âme sont le résultat de ses manifestations posthumes, non moins authentiquement établies par l'expérience, que ses manifestations extra-corporelles pendant la vie.

Une religion basée sur le principe de l'immortalité de l'âme est donc aussi rigoureusement scientifique qu'on peut le désirer. Il suit de là que le *mensonge social*, le *mensonge perpétuel* n'est nullement nécessaire pour que les sociétés humaines vivent, prospèrent et progressent.

Le grand point est de tirer de ce principe les conséquences qui en découlent naturellement et d'éviter les fausses conséquences qu'en ont déduites, illogiquement, la plupart des religions passées et présentes.

ROUXEL.

Nécrologie

Ce n'est que par les journaux que nous avons appris la désincarnation de M. le Dr Baraduc, un spiritualiste de la première heure,

(1) Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts, t. I, *Les Fantômes de vivants*, par Gabriel Delanne, 1 vol. in 8°, Paris, Leymarie, 1909.

et un cœur dévoué qui doit avoir trouvé dans l'Au-delà la récompense d'une vie consacrée tout entière à la recherche et à la défense de la vérité. Un des premiers, M. le Dr Baraduc, a compris l'importance des recherches expérimentales pour démontrer la réalité de l'existence en nous de forces inconnues de la science officielle. Ayant modifié l'appareil de l'Abbé Fortin, il en fit le biomètre et basa toute une thérapeutique sur les indications de son instrument.

Un jour viendra où les efforts de tous les chercheurs qui ont voulu démontrer l'existence du fluide humain extériorisé porteront leurs fruits et, à ce moment, on rendra justice aux travaux du Dr Baraduc dont une partie au moins sera acquise à la science.

Plus tard encore, il vit dans la photographie des effluves humains un procédé pour démontrer l'existence de cette *âme* qui rayonne autour de chaque être vivant. Son livre : *L'âme humaine, ses mouvements, ses lumières* est des plus curieux. Sans doute, on peut différer avec l'auteur au sujet de ses interprétations des faits, qui sont pour la plupart très-mystiques, mais il n'en reste pas moins quelques expériences très intéressantes que l'on ne pourra négliger lorsqu'on fera l'historique de cette question.

D'un commerce très agréable, M. le Dr Baraduc ne laissera que des regrets chez ses nombreux amis. La vie l'avait durement éprouvé, mais sa foi profonde l'a aidé à supporter les coups de l'adversité et nous sommes assuré qu'il a retrouvé dans l'autre monde ceux dont le départ avait été pour lui si cruel. Nous lui envoyons un souvenir ému et nous espérons qu'il nous aidera encore à soutenir la lutte, lui qui a si vaillamment combattu ici-bas.

G. D.

Comment obtenir des phénomènes

Coup d'œil d'ensemble sur le psychisme

A Gabriel Delanne
et Warcollier, ingénieurs

Examinez toutes choses et retenez ce qui est bon.

Nous avons vu précédemment quelle était l'attitude intermédiaire qu'il est sage de conserver entre une affirmation trop facile et une négation trop obstinée. Le psychisme, une fois dépouillé des puérilités qui le dé-

considéraient, jouera un rôle moral de premier ordre dans les sociétés modernes désemparées. Il lui apportera à la fois des éléments de science pure, la lumière au milieu de la poussière des idées et du chaos des opinions, une consolation inespérée dans la détresse.

Le psychisme prouve l'existence du principe animique. C'est un élément de nouveauté à l'égard du matérialisme démoralisateur, qui a force d'analyser rationnellement perdait le sens de l'idéal.

Le psychisme donne une sanction aux actes, aux paroles, aux pensées. Il faut concevoir nettement le grand chapitre des responsabilités. A cet égard il exerce une répercussion éminemment heureuse sur les religions et les philosophies. Les religions paralysées par le dogme s'ossifiaient, les philosophies, devenues trop spéculatives s'éloignaient du domaine profond de la vie et cela en face d'une civilisation avide de faits.

La psychisme éclaire également les Ecritures, la Bible, d'un jour tout nouveau.

Il est impossible de rester indifférent devant lui. Il provoque l'hostilité ou la sympathie dans tous les milieux où il pénètre et cela selon le degré de compréhension et d'évolution qu'il y rencontre.

Il est aussi urgent d'enrayer la métaphysique négative qui conduit aux abimes de la désespérance, que de rénover les dogmatismes surannés qui ont provoqué le matérialisme.

Il faut de la lumière, de l'air et du soleil dans le vieux temple verrouillé, cadenassé et souillé de toiles d'araignées dûes à la négligence de ses marchands et à la fausse orientation de leurs aspirations.

La vérité tout entière — et c'est elle que l'on veut à notre époque — est aussi bien scientifique que philosophique et religieuse. C'est au psychisme qu'il appartiendra de la formuler selon cette conception d'ensemble.

Première Causerie

La grande nature est à la fois simple et complexe. Le mystère dans lequel reste plongé le grand pourquoi de la vie, l'ignorance des causes qui président à nos destinées initiales et à l'existence de tout l'Univers, sont des aliments sans cesse renouvelés et jetés en pâture à l'insatiable besoin de savoir grâce auquel le champ de la matière tangible, quoique vaste, ne suffit pas à nos aspirations, à nos désirs.

Toute limite, si loin qu'elle soit reculée, semble nous enfermer comme dans une prison. C'est plus loin, au delà que nous voulons atteindre, éternelle histoire d'Eve, animée de la nostalgie de l'idéal et de l'attrait de l'inconnu.

L'Eve biblique semble être le symbole de notre intelligence toujours insatiable de mystère, délaissant souvent les déductions accessibles pour ce qu'on lui dit être l'inaccessible.

Par contre d'autres personnes craignent de dépasser la somme de connaissance et de vérité dont ils supposent la nature humaine capable.

Quand la science ne réalise pas ses promesses, il leur semble qu'il en résulte pour elle une impuissance définitive.

Des accès de désespérance succèdent aux enthousiasmes ; mais l'enthousiasme renaît toujours plus vivant, et l'homme reprend son labeur à la recherche du bonheur.

Il ne faut jamais limiter ou restreindre le domaine des recherches scientifiques. Ce serait aller à l'encontre de l'absolu, de la souveraine justice et de l'équilibre harmonique de l'Univers.

Le besoin d'ascension n'existe pas si puissamment en nous pour être étouffé.

Mais si la connaissance est un devoir, la vraie science est difficile à acquérir. Il faut aller lentement et sûrement dans l'étude de l'Invisible où l'illusion fait souvent obstacle.

Nos sens ne suffisent pas à juger exactement les forces et les influences au milieu desquelles nous vivons, inconsciemment plongés. Tout ce qui dépasse leur domaine nous échappe virtuellement.

L'influence électrique et magnétique remplissant l'atmosphère nous échappent.

Par contre, il arrive que l'on ait la perception très nette de certains états de l'atmosphère, par exemple, à certains jours d'été, avant l'orage. Ces forces agissent avec plus ou moins de perception de notre part, mais elles agissent constamment sur nos organes. Si nous ne la saisissons pas, cela est dû à notre impuissance.

Cette force, répandue à l'infini, doit jouer un rôle très important dans les phénomènes psychiques.

Raoul Pictet en faisant jaillir des étincelles par la rotation d'une machine statique, étincelles visibles qu'il recueillait aussi à distance au moyen d'un cerceau spécial assez délicat, prouvait que le courant bien qu'invisible en cet endroit n'en existait pas moins.

Le médium ne serait il pas, tout au moins dans certains cas, ce récepteur de forces invisibles, notamment dans les phénomènes de tables et de coups frappés? Toutefois le phénomène ne s'explique pas quand les coups frappés sont obtenus sur commande.

Disons-nous que ce fluide explique la faculté qu'ont certains magnétiseurs d'opérer longtemps sans fatigue ? Ils reçoivent sans doute autant de fluides qu'ils en dépensent, en vue d'une œuvre déterminé, peut-être ignorée de leur moi conscient.

L'objection des coups frappés intelligemment conserve néanmoins toute sa force.

La foudre semble aussi agir parfois avec intelligence. On en connait les curieux effets. Il lui arrive de brûler les vêtements, ou tel vêtement ou le corps seul. On signale en 1857 le curieux cas d'une paysanne qui gar-

dait une vache en Seine-et-Marne. La vache fut foudroyée, la femme s'évanouit et l'on trouva l'image de la vache gravée sur sa poitrine !

(*A suivre*). Paul Nord.

Egypte, Grèce, Judée

I

Est-il vraisemblable, quand nous trouvons éparse dans la vie de la Nature une telle somme d'intelligence, que cette vie ne poursuive pas une fin de bonheur, de perfection, de victoire sur ce que nous appelons le mal, la mort, les ténèbres, le néant ?

Maurice Maeterlinck.

Il y a quelque quarante ans, un médecin allemand, Louis Büchner, bien connu de tous ceux qui s'intéressent à la science, publiait un ouvrage qui a fait grand bruit, « *Force et matière* ».

Il contenait l'exposé des doctrines matérialistes. Avouons-le, elles répondaient à nos idées. C'est avec enthousiasme que nous lisions les chapitres intitulés : Immortalité de la matière et de la force ; dignité de la matière ; le ciel ; cerveau et âme ; la pensée ; Siège de l'âme ; force vitale, etc., etc.

Les citations empruntées à Moleschott, à Strauss, à Tuttle, à Fuerbach, à Burmeister, etc., etc. venaient confirmer nos convictions.

La *volonté de vivre* de Schopenhauer, et *l'Inconscient* de Hartmann auraient achevé de nous convaincre, si nous avions eu le moindre doute.

Mais comme ces doctrines étaient tristes et décourageantes ! La mort nous terrifiait. L'idée du néant nous épouvantait. Hélas ! pensions-nous, cette belle verdure, ces beaux couchers de soleil, ces nuits éclairées par les doux rayons de la lune, ces admirables spectacles réjouiront encore des yeux humains et nous ne les verrons plus ! A quoi sert donc la vie ? Où est la base de la morale que nous essayons de pratiquer ? Si les principes qu'on nous a inculqués avaient été contraires à l'honnêteté, que serions-nous devenu ?

Un des ouvrages que nous aimions le plus, parce qu'il nous semblaient le plus convaincant, était celui d'Herbert Spencer « *Les premiers principes* ». Dans ce livre, fort remarquable d'ailleurs, l'auteur montre que le développement de l'intelligence est parallèle à celui du Système nerveux et du cerveau, ce qui est vrai, d'où nous concluions naïvement que l'intelligence était *produite* par le cerveau.

Un jour, grâce à une circonstance fortuite, nous eûmes le bonheur de connaître le spiritisme. Oh ! alors, tout s'illumina ! Nous dîmes à la mort avec le poète :

Tu n'anéantis pas, tu délivres !

Et nous répondîmes en nous-même à Herbert Spencer :

Considérons une collection d'orgues depuis le plus simple jusqu'au plus perfectionné. Est-ce que ces instruments jouent d'eux-mêmes ? Non, il leur faut un organiste et cet artiste obtiendra les effets les plus beaux et les plus puissants avec l'instrument le plus perfectionné.

Considérons maintenant la série des animaux, depuis le rayonné jusqu'à l'homme. Eux aussi sont des instruments ; eux aussi ont besoin d'un organiste.

Eh bien ! cet organiste c'est l'AME et l'âme de l'homme obtiendra avec son instrument des effets beaucoup plus puissants que l'âme de l'échinoderme ou du mollusque.

Et maintenant, lecteurs, vous qui savez que le grand principe de la vie est l'évolution, écoutez la définition de l'évolution d'Herbert Spencer : « L'évolution est une intégration de matière accompagnée d'une dissipation de mouvement pendant laquelle la matière passe d'une homogénéité indéfinie incohérente, à une hétérogénéité et pendant laquelle aussi le mouvement retenu subit une transformation analogue. »

Cette définition qui se trouve dans l'ouvrage cité plus haut ou dans les « principes de psychologie », s'explique très bien quand il s'agit de la matière. Nous avons parfaitement compris après avoir lu l'ouvrage tout entier. Herbert Spencer est un des plus grands savants de l'Angleterre et nous serions ridicules, si, petit pygmée que nous sommes, nous voulions nous moquer d'un tel géant. Cette définition est admirable, mais comme elle laisse froids ceux qui croient à l'âme et à son évolution.

Eh bien, c'est de l'âme, de ses destinées et de son évolution que

nous allons entretenir nos lecteurs. Les doctrines religieuses antiques suffiront pour nous éclairer.

En 1892, un voyageur s'embarquait à Marseille pour l'Orient : « *Ex oriente lux* » ! s'était-il écrié. C'est qu'en effet, il allait arracher leurs secrets aux ruines des temples antiques ; il allait y chercher les doctrines religieuses que, bien longtemps avant le Christ, les prêtres y enseignaient aux initiés. Ces doctrines faisaient précisément connaître l'évolution et les destinées de l'Ame.

Ce voyageur est un de nos plus grands écrivains, M. Edouard Schuré, et c'est dans un ouvrage admirable, « *Sanctuaires d'Orient* » qu'il a raconté son voyage et ses impressions.

Nous ne pouvons résister au plaisir de le faire connaître, non en en donnant le résumé, ce qui serait beaucoup trop long, mais en nous attachant surtout à l'idée. Heureux si nous réussissons à intéresser nos lecteurs autant que l'ouvrage lui-même nous a intéressé.

L'auteur a parcouru successivement l'Egypte, la Grèce et la Judée. Suivons-le.

C'est probablement à Abydos que se trouve le plus ancien Sanctuaire de l'Egypte.

Abydos ! Osiris ! Hermès ! — La ville, le dieu et le prophète des mystères égyptiens.

Ces trois noms enveloppent le grand inconnu de cette vieille civilisation et de sa doctrine sacrée qui a ébloui l'antiquité et dont un mince, mais inextinguible rayon, a percé les ténèbres des siècles pour inquiéter et peut-être pour réveiller le nôtre.

Dans le temple d'Abydos se trouvent trois tableaux offrant l'image condensée de la doctrine du Verbe-Lumière, d'après laquelle l'homme est une parcelle émanée du principe intellectuel (Osiris) et de la Lumière intelligible et plastique (Isis), parcelle descendue dans la matière par sa propre faute ou pour l'épreuve nécessaire et appelée à remonter à son principe d'un libre effort.

(*A suivre*) ISIDORE LEBLOND.

Les apparitions matérialisées DES Vivants et des Morts (1)

Quand parut, il y a vingt-quatre ans, le premier livre de M. Gabriel Delanne : Le *Spiritisme devant la Science*, le jeune auteur, par un noble sentiment filial, le dédia à ses parents dont la tendresse et la sollicitude lui avaient rendu si douces les premières années de sa vie.

Son père, mon très cher ami regretté, Alexandre Delanne me pria d'écrire ce que je pensais de l'ouvrage. Je me souviens d'en avoir fait l'éloge mérité, en insistant sur des qualités solides de style qui ne me paraissaient pas sans parenté avec la langue sobre et correcte des Encyclopédistes du 18e siècle. C'était déjà, en effet, ce style clair et précis, sans ornements littéraires, qui convient aux hommes de science.

Plusieurs autres ouvrages ont paru depuis du même auteur. *l'Ame est immortelle*, le *Phénomène spirite*, l'*Evolution animique*, *Les recherches sur la Médiumnité*, ainsi que de très nombreux articles dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, qu'il dirige depuis 14 ans. Dans tous, nous avons retrouvé, avec les mêmes qualités de forme, cet esprit de recherches et d'analyse critique qui le distinguent entre tous les écrivains de notre doctrine. Chaque problème posé par l'exposition rigoureuse des faits est abordé de front, sans autre préoccupation que de trouver la solution juste, sans autre souci que la recherche et la manifestation de la vérité qui se dégage de l'observation et de l'expérience.

Voici un nouvel ouvrage de M. Gabriel Delanne : *Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts*. Le premier volume qui vient de paraître traite des fantômes des vivants ; le second traitera des fantômes des morts.

Par fantômes des vivants, nous devons entendre le corps spirituel appelé périsprit, l'extériorisation de l'âme, qui joue, comme le

(1) Leymarie, éditeur, 42 rue St-Jacques à Paris. Ouvrages *grand in-8o*, de 525 pages orné de nombreuses gravures, photographies et portraits. Prix 6 francs.

prouvent les matérialisations, un rôle capital dans la formation de notre organisme mortel. C'est le périsprit, comme l'explique et l'a montré si souvent M. Delanne, l'indispensable auxiliaire dans la production des faits de somnambulisme, de télépathie, d'apparitions et autres phénomènes de même ordre, niés d'abord, puis scientifiquement constatés, mais encore fort mal interprétés. L'auteur s'est premièrement attaché à mettre hors de doute l'existence chez les vivants du corps fluidique de l'âme, par lequel, de tout temps, les hauts sensitifs ont été impressionnés. Les preuves abondent dans l'ouvrage, et beaucoup ressortent des recherches persévérantes et des travaux de la *Société anglaise de recherches psychiques*.

M. Gabriel Delanne a raison de considérer l'étude du périsprit, avec ses innombrables manifestations, comme fournissant une preuve nouvelle de l'existence de l'âme indépendante de notre organisation physiologique. Le périsprit (autour de l'Esprit) serait comme l'atmosphère fluidique du principe pensant. Ce mot atmosphère exprimerait un état général indépendant de tout mode d'être particulier, un véritable champ de force, au sens physique du mot.

De nombreuses observations tendraient à prouver que l'esprit peut se manifester sous diverses formes. Or, ce qui peut prendre toutes les formes n'en a aucune d'essentielle. Certains médiums voient l'Esprit entouré d'un halo plus ou moins éclairé. D'autres ne les perçoivent que sous l'apparence d'un point brillant diversement coloré. Nous savons, d'autre part, que le périsprit ou atmosphère radiante de l'âme va en s'épurant dans les incarnations successives. Aucune impossibilité logique ne s'oppose à concevoir l'âme très évoluée, principe pensant et libre, sous la forme d'une étoile, pareille aux gouttes de lumière ou à ces clous d'or qui, dans la nuit sombre, brillent au firmament. Qui pourrait affirmer que cette conception n'est qu'une image poétique, oubliant que l'esprit ne se manifeste peut-être à nous sous la forme humaine que parce que, sans elle, nous ne pourrions pas le reconnaitre. Je m'excuse près du lecteur de cette digression pour revenir au beau livre de M. Delanne.

Nous ne pouvons entrer dans l'exposé des faits, des témoignages et des analyses qui abondent dans les 500 pages de ce volume. Ce travail dépasserait de beaucoup les limites d'un article ordinaire. Il est des ouvrages qui ne peuvent pas être analysés ; tel est celui de M. Delanne. Nous en recommandons la lecture attentive à tous

les spirites, à tous ceux qui veulent se connaître et qui sont soucieux de notre devenir. Ceux-là verront avec quel soin méthodique l'ouvrage est ordonné · chaque chapitre a des divisions nombreuses qui en rendent la lecture attractive et éclairent le sujet dans toutes ses parties.

Ce que l'on admirera surtout, avec la pureté et la clarté du style qui manquent souvent dans les œuvres didactiques, c'est l'effort constant de la pensée dans la recherche et la claire exposition des phénomènes les plus propres à fortifier la thèse de notre spiritualité actuelle : c'est la sûreté du jugement pour apprécier l'importance des faits, pour savoir les différencier les uns des autres et pour en déduire les conséquences légitimes ; c'est la finesse de l'esprit critique dans la discussion des théories, plutôt imaginées que scientifiquement établies, souvent contradictoires, par lesquelles on a la prétention, dans le monde savant et officiel, d'infirmer la thèse spirite.

On remarquera l'utile discussion sur les hallucinations. Par définition, l'hallucination est une perception fausse ; mais les hommes de science s'accordent généralement à admettre qu'il y a des hallucinations dites *véridiques*. Sans nous arrêter en ce qu'il y a d'absurde à admettre qu'une hallucination puisse être une perception vraie, disons seulement que celle-ci se rapporte à un objet extérieur véritable, réel, et dont la réalité objective se prouve par la perception d'autrui du même objet.

Les mots visions, apparitions, ne conviennent pas aux savants ; ils préfèrent le mot imprécis d'hallucination, qui garde un petit air de négation, d'irréel, de rêve chimérique : il est plus propre à maintenir l'esprit dans l'incrédulité ou le doute, dont ils ne sont pas encore sortis.

L'abusif emploi des termes équivoques succombe devant la clarté des faits et des explications qu'en donne M. Delanne ; ses dissertations logiques, ses analyses, sont des modèles de précision, et c'est bien là ce qui manquait à l'interprétation rigoureuse des phénomènes. Sa théorie sur le rôle immense du double, nous la connaissions déjà. Son dernier ouvrage la fortifie et la rend à nos yeux inattaquable.

« Je reviendrai plus loin sur ce point important, dit-il, à la fin de son livre, mais alors seulement que nous aurons vu les faits qui établissent que l'âme survit à la désagrégation corporelle, à cette formidable transformation que l'on appelle la mort. Il va nous être facile de constater que nous avons sur ce sujet des cer-

titudes aussi bien établies que celles qui démontrent l'existence de l'âme pendant la vie, et que si l'humanité reste encore angoissée par le problème de la survivance, c'est qu'elle ignore trop les preuves positives qui viennent fortifier la croyance immémoriale à l'immortalité. »

En résumé, ce premier volume donne de notre *spiritualité* présente des preuves scientifiques que la philosophie classique ne nous avait pas données. Le second, qui sera certainement digne de son aîné, fournira des preuves de même nature pour démontrer notre *immortalité*. Grande et noble tâche qui impose la reconnaissance, non seulement des spirites, mais de tous les amis de la vérité qui la recherchent avec passion et amour.

FIRMIN NÈGRE.

Phénomènes Psychiques

Mlle Lolla, jeune fille russe, étant dans une habitation de campagne de sa famille en Russie, rêve qu'elle voit entrer dans sa chambre sa mère qui lui crie : « Lolla n'aie pas peur, le feu est à la grange ». La nuit suivante Mlle Lolla est brusquement réveillée par sa mère qui pénétrant dans sa chambre lui crie : « Lolla n'aie pas peur, le feu est à la grange » exactement les mêmes paroles entendues en rêve. En effet le feu dévorait une grange située à une faible distance.

Mlle Lolla se marie, elle épouse M. de R. officier Russe. Son beau père meurt Quelque temps après, la jeune Mme de R. accompagne sa belle-mère pour aller au cimetière, dans une chapelle de famille, prier sur la tombe du défunt. Agenouillée et priant, elle entend distinctement une voix qui lui dit: « Toi aussi tu seras veuve « mais tu n'auras pas la consolation de venir prier sur la tombe de « mon fils ». La jeune femme en entendant cette voix s'évanouit; sa belle-mère vient à son secours, et bientôt revenant à elle, elle raconte la cause de son émotion ; les deux femmes très émues quittent le cimetière, cherchant en vain à comprendre la signification exacte de cette prophétie, qui est un phénomène de communication auditive.

Madame de R a un premier enfant, et était enceinte du second,

lorsque son mari, colonel, reçut l'ordre de partir pour la guerre Russo-Japonaise.

L'esprit de Mme de R. était péniblement impressionné par les mauvaises nouvelles qui arrivaient du théâtre de la guerre en Mandchourie, et sa pensée se reportait constamment avec inquiétude vers le cher absent. Elle occupait dans la chambre qu'elle habitait à la campagne chez sa mère un des deux lits en fer disposés en lits jumeaux : une nuit elle se réveille et voit avec terreur que le lit jumeau, jadis occupé par son mari est relevé et plaqué contre le mur; dans son émoi elle ferme les yeux et quelques instants après les rouvrant elle voit le lit en place. Il faisait petit jour, et Mme de R. affirme qu'elle était bien éveillée et même assise sur son lit; malgré les affirmations de Mme de R. non convaincu qu'elle était bien éveillée, je serais plutôt disposé à croire à un rêve prémonitoire symbolique.

Peu après, dans le même domicile, Mme de R. accompagnée d'une de ses amies longeait un corridor aboutissant à sa chambre, lorsque tout à coup elle est prise d'un malaise subit qui l'oblige à s'appuyer le dos au mur. Là, elle reste raide, immobile, dans un véritable état cataleptique ; son amie se précipite pour la soutenir; au bout d'environ 2 ou 3 minutes, elle revient à elle, et poussant un soupir déclare qu'elle a la sensation de revenir de bien loin, sans pouvoir se rendre autrement compte du malaise qui l'avait subitement saisie, mais elle en fut tellement frappée qu'elle garda le souvenir du jour et de l'heure.

Quelques jours après, un télégramme annonçait à la famille la mort du colonel, qui cruellement blessé par des éclats d'obus venait de succomber.

Le frère du colonel, une sœur de charité et le soldat ordonnance avaient assisté à ses derniers moments. Revenus en Russie, voici le récit qu'ils en firent à la famille : A un moment le colonel se redressant péniblement sur son lit, s'écria les yeux grands ouverts, les bras tendus: « Ah ! te voila enfin ma chère femme » et refermant les bras sur sa poitrine il retomba en rendant le dernier soupir.

Le jour et l'heure de la mort du colonel, officiellement connus, correspondent exactement au jour et à l'heure où sa femme subissait ce bizarre état cataleptique.

Les trois récits correspondent exactement, bien que rapportés à des époques différentes.

Nous voyons ici un double phénomène de télépathie et de dédoublement.

Mme de R. devenue veuve vint à Nice pour la santé de ses enfants ; des relations intimes et affectueuses s'établirent entre elle et ma femme ; nous nous voyions journellement et elle a pu nous confirmer avec détails tous les faits que je viens de rapporter, j'ai mèm econnu son père et sa mère.

Il y a environ 3 mois, Mme de R. vint nous faire part de son anxiété, une lettre de sa famille lui annonçait que sa plus jeune sœur mariée,habitant la Russie,se mourait d'une affection du cœur ; elle avait rêvé qu'elle voyait une ancienne domestique de sa famille, morte depuis 15 ans, qui lui disait. « Ma pauvre Lolla tu vas « avoir bien du chagrin, ta sœur que tu aimes tant va mourir à « 4 h. du matin. »

Huit jours après, une dépêche de la famille annonçait que cette sœur venait de mourir à 4 h. du matin.

Nouveau rêve prémonitoire.

Le brave soldat d'ordonnance du colonel a rapporté à la famille l'uniforme ensanglanté, les décorations et un des morceaux de l'obus qui avait tué son chef.

D'après les renseignements recueillis plus tard, le corps du colonel et celui de plusieurs autres officiers supérieurs mis en bière furent transportés à Moukden pour de là être expédiés en Russie, mais le détachement qui transportait leurs restes mortel dut les abandonner pendant la retraite générale de l'armée russe. Malgré de nombreuses recherches on ne put jamais savoir ce que ces corps étaient devenus.

La prophétie de l'esprit, père du colonel de R., s'était accomplie, la jeune veuve ne pourra jamais prier sur la tombe de son mari.

Cependant voici la communication obtenue par un médium femme. Ce sujet endormi, mis en rapport avec Mme de R. déclara voir distinctement le colonel, elle donne des détails exacts sur sa personne et sur son caractère, elle assure que l'esprit du colonel lui dit : « On ne retrouvera jamais mon corps, les Chinois l'ont jeté dans un trou plein d'eau pour s'emparer du cercueil. Il en fut de même pour les corps des autres officiers.

L'Esprit du colonel déclara en outre qu'il avait eu l'intention de reprendre en l'attirant à lui l'aîné de ses enfants, mais qu'il y a renoncé en songeant au chagrin qu'il infligerait à la pauvre mère. Que l'esprit du colonel ait eu cette intention, c'est possible ; mais en aurait-il eu le pouvoir ?

Mme de R. fut vivement frappée par cette communication. Or, un an après, l'autre médium, Mme Blanc, fit la même déclaration.

ces deux médiums ne se connaissent en aucune façon, il y a là tout au moins une singulière concordance.

Nous connaissions les mœurs chinoises. Mme de R. aussi, mais le médium les ignorait complètement.

Cette communication remonte à un an. Tout dernièrement, alors que Mme de R. était si inquiète sur la santé de sa sœur, d'après les nouvelles de la famille, et après son rêve prémonitoire, nous obtenons avec un autre médium femme la communication suivante: Le médium étant endormi, Mme de R. lui met entre les mains une lettre écrite par sa sœur aînée qui était au chevet de leur sœur cadette mourante. Le médium froissant cette lettre dans sa main se trouve aussitôt transporté en Russie auprès de la malade, elle décrit très exactement sa personnalité et celle de deux femmes présentes, qui sont facilement reconnues par Mme de R. comme étant sa sœur aînée et une vieille domestique. Le médium donne toutes espèces de détails sur le dispositif des meubles et de la chambre, et particulièrement d'une table sur laquelle elle voit sa sœur aînée écrivant la lettre qu'on lui a mise dans la main. Mme de R. reconnaît la parfaite exactitude de tous ces détails, mais ce qu'elle voudrait, ce sont quelques renseignements sur l'état présent et à venir de la malade.

Je prends les mains du médium, et sachant combien dans ces états d'hypnose les sujets ont peu conscience du temps et de l'espace, j'ordonne au médium de se placer devant le lit de la malade, avec moi à côté d'elle, à l'instant présent, et d'examiner son cœur. Je savais que la malade était atteinte d'une affection cardiaque, mais j'ignorais le genre et la nature de cette affection. Mme de R. était dans la même ignorance.

Le médium, dans un langage confus, cherchant des termes de comparaison, m'explique ce qu'elle voit, je réunis tous ces éléments, les transformai en un langage médical et posai un diagnostic hypothétique. Interrogé sur l'avenir de la malade le médium déclare qu'elle est bien faible, mais qu'elle ne voyait la mort nulle part autour de cette personne.

Cinq jours après cette communication et huit jours après le rêve prémonitoire, la jeune sœur de Mme de R. mourait à 4 h. du matin.

La lucidité du médium avait donc été parfaite en ce qui concerne les lieux et les personnes au temps présent, mais complètement en défaut en ce qui concernait l'avenir.

Mme de R est de retour en Russie depuis quelques jours, elle m'a promis formellement de me faire connaître le diagnostic exact

des médecins qui ont soigné sa sœur, il serait curieux que le diagnostic fût identique avec celui que j'ai hypothétiquement formulé d'après les dires de la médium.

***

Les 2 femmes médiums dont j'ai parlé sont : 1° Mme de Saïs (se faisant appeler ainsi) le colonel de Rochas a fait avec elle chez moi et chez Mme de B. des expériences fort intéressantes de dédoublement, de régression de la mémoire et d'extériorisation de la sensibilité.

J'ai pu répéter ces expériences.

2° La seconde est Mme Baptistine Blanc, couturière, veuve, F. environ 30 ans — un enfant — assez nerveuse.

Ces deux médiums m'ont donné, sous contrôle, des preuves d'une grande lucidité, toutes les deux sont plus ou moins journalières dans l'action de leur médiumnité, qui varie du tout au tout suivant la personne qui les consulte. Il semble que le champ psychique de certaines personnes est impénétrable pour certains médiums.

Ces deux médiums sont triturés par les uns et les autres, qui les traitent comme des chevaux de fiacre et sont exploités par des managers sans scrupules, dans un but de lucre.

Il faut remarquer que Mme de R. est douée d'une véritable sensitivité médianimique ; très frappé par cette communication du 1er médium, le 2e médium a pu lire dans le champ de la conscience de Mme de R., le 1er médium Mme Saïs a pu lire dans le champ de conscience de Mme de R. les faits se rattachant au corps abandonné du colonel, puisque Mme de R. connaissait les mœurs chinoises que le médium ignorait, mais les indications donné par l'Esprit du colonel paraissent plutôt d'ordre spirite.

En ce qui concerne les communications du 2e médium, Mme Blanc, 3 hypothèses : 1° le médium a pu lire dans le champ de la conscience de Mme de R. tous les details qu'elle a donnés sur les lieux et les personnes, mais elle n'a pu y lire la description de la nature des lésions organiques cardiaques, ignorés de moi et de Mme de R.

2° Une entité de l'au-delà a pu montrer au médium toute une série de clichés se rapportant aux lieux et aux personnes

3° Il y a eu réellement dédoublement du médium et c'est là l'explication la plus logique.

J'ajoute que les facultés de sensitivité et de médiumnité de Mme de R. ont pu aider les deux médiums.

Nice 15 juin 1909.

Dr Breton,
Président de la Société psychique de Nice.

La Photographie transcendantale

Réunion du Comité (1)

Le Comité d'Etude de photographie transcendantale s'est réuni le 15 mai, à 4 heures, 15, rue de l'Université, chez M. Charles Richet, président. Celui ci a déclaré la séance ouverte et a fait part des lettres d'excuses de membres qui ne pouvaient venir, le colonel Albert de Rochas ; Mlle Dupin, professeur de Sciences ; MM. Delville, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles et le docteur Prosper van Velsen, directeur de l'Institut hypnotique et psychothérapique de Bruxelles.

M. Charles Richet a remercié M. Emmanuel Vauchez de l'honneur qu'il lui avait fait en lui réservant la présidence de son Comité, dès sa formation. Il a ajouté que la Société étant devenue adulte, riche et pleine d'avenir, il se voyait, à regret, dans l'obligation d'en abandonner la direction, à cause de sa santé et des nombreux travaux qu'il avait entrepris.

Sa décision étant irrévocable, l'assemblée n'a pu que se soumettre et voter à son président ses remerciements avec ses regrets de le voir rentrer dans le rang des simples chercheurs.

Le voix se sont portées alors sur le nom de M. Vauchez pour le titre de président, mais le fondateur de la Société a dit que son titre lui suffisait. M. Camille Flammarion a tenu à ne rester que vice-président, ses travaux l'absorbant au point de l'empêcher de remplir les fonctions plus actives de président.

A l'unanimité, le nom de M. le docteur Foveau de Courmelles a été acclamé et, à la grande satisfaction de tous, l'aimable docteur a bien voulu assurer à la Société, comme président, sa bienveillance reconnue, ses connaissances scientifiques indiscutables et sa grande activité.

Le Comité accepte l'offre gracieuse de la *Nouvelle Presse*, 161, rue Montmartre, qui met à sa disposition son local et son personnel pour fournir des renseignements au public.

(1) Extrait de la *Nouvelle Presse*.

Des règlements provisoires d'ordre intérieur ont été élaborés, concernant la Société, son but, sa composition, la gestion des fonds, etc.

Une Commission composée de MM. le docteur Foveau de Courmelles, Emmanuel Vauchez, le commandant Darget, a été chargée d'établir un projet de statuts qui seront soumis à la ratification de la prochaine assemblée.

Une Commission chargée de l'examen des photographies qui seront présentées a été ensuite nommée. Elle se compose du docteur Foveau de Courmelles, d'Emmanuel Vauchez, du docteur Regnault et du commandant Darget Elle fera un rapport et l'assemblée statuera sur les solutions à prendre.

Les comptes ont été exposés par le trésorier et approuvés au chiffre de 46.595 francs 30, en dépôt à la Société Générale.

L'assemblée confirme les décisions prises à la première réunion et relatives à des prix supplémentaires qui seraient crées avec les intérêts des sommes recueillies et qui seraient attribués aux candidats qui présenteraient des photographies obtenues par des procédés nouveaux ou déjà connus et qui feraient faire un pas en avant à la question.

Il a été insisté sur les conditions imposées pour le prix en vue duquel a été ouverte la souscription par la Société. Il a été bien spécifié que le moyen à trouver doit permettre à *tout le monde* de pouvoir obtenir *à volonté*, des photographies des êtres invisibles et des radiations de l'espace.

Les termes de la formule établie à la première réunion ont été maintenus intégralement.

Plusieurs photographies curieuses ont été examinées, mais en raison de leur caractère fortuit d'obtention, elles n'ont pas paru rentrer dans la catégorie de celles auxquelles il est fait allusion pour l'attribution de prix supplémentaires dont aucun n'a été décerné.

Après une courte discussion d'ordre général, la séance a été levée et le président a été chargé du soin des convocations, lorsqu'il sera utile, en vue de la prochaine réunion.

Commandant DARGET.



Le Comité

Le Comité d'Etude de photographie transcendentale est ainsi composé :

Président : M. le docteur Foveau de Courmelles, Paris ;

Vice-présidents : MM. Camille Flammarion, Paris, et colonel Albert de Rochas d'Aiglun, Grenoble ;

Secrétaire général : M. Emmanuel Vauchez, Sables-d'Olonne (Vendée).

Trésorier : M. le commandant Darget, Tours ;

Membres : MM. Belle, sénateur d'Indre-et-Loire ; docteur Regnault, directeur de l'*Avenir Médical*, Sèvres ; docteur Paul Joire, président de la

Société universelle d'Etudes psychologiques de Lille ; docteur Bourras, professeur d'anatomie à Toulon ; de Vesme, rédacteur en chef des *Annales Psychiques* ; Delanne, directeur de la *Revue scientifique du Spiritisme* ; docteur le Mesnant de Chesnay, Paris ; Mlle Dupin, professeur de Sciences à Trévoux ; M. Pierre Decroix, Lille ;

Section belge : MM. le chevalier le Clément de Saint-Marcq, Anvers ; docteur Prosper Van Velsen, directeur de l'Institut psychothérapique de Bruxelles ; Foccroule, directeur du *Messager*, Liège ; docteur Félix, professeur à l'Université Nouvelle, Bruxelles, Jean Delville, professeur à l'Académie des Beaux-Arts, Bruxelles ; Mlle le professeur Yoteyko, chef du laboratoire physiologique, Bruxelles.



Autour de la réunion

Le nouveau président du Comité d'Etudes de photographie transcendentale n'est pas un inconnu pour les lecteurs. Dernièrement encore nous relations une intéressante conférence qu'il venait de faire à l'Académie de médecine.

Licencé ès-sciences physiques, ès-sciences naturelles,et en droit, médecin électricien,lauréat de l'Académie de médecine, professeur libre d'électrothérapie et de radiographie, président de la Société internationale de médecine physique, vice-président de la Société française d'hygiène, membre des Comités d'organisation des expositions internationales de Paris 1900 et de Liège, membre correspondant ou associé étranger de l'Académie de médecine de Lima, des Sociétés royales de médecine de Londres, de Belgique, de Luxembourg, de l'Institut médical national de Mexico, de la Société de médecine et de chirurgie de Rio-Janeiro, directeur de l'*Année Electrique*, etc., tels sont les titres du docteur Foveau de Courmelles.

Son accession au fauteuil présidentiel où il succède au professeur Charles Richet sera des plus utiles à la Société d'Etude de photographie transcendantale. C'est un savant, mais, ce qui est plus rare, c'est un savant courageux qui ose manifester sa curiosité pour les problèmes non résolus par la science officielle. Il a eu le courage, dans sa conférence à l'Académie de médecine, à laquelle nous faisons allusion plus haut, de parler du double humain. Il l'a fait en termes tels que ses auditeurs ont été conquis et charmés.

Nous sommes persuadé que, dans les délicates fonctions de président qu'il a bien voulu assumer, le docteur Foveau de Courmelles montrera la même ardeur de conviction, la même indifférence du criterium souriant des savants esprits forts qui se cantonnent dans les données acquises et hésitent devant les problèmes les plus mystérieux qu'ils n'osent aborder.

Nous adressons toutes nos félicitations au docteur Foveau de Cour-

melles dont l'élection a eu lieu à l'unanimité et qui a pu juger ainsi des sympathies que lui ont attirées son urbanité et sa cordialité.



La transformation prochaine du Comité en Société nous oblige à ouvrir une parenthèse.

La loi sur les Associations exigeant que le Conseil d'administration des sociétés soit composé de personnes de nationalité française, il nous semble devoir en résulter que les collaborateurs de l'étranger ne pourront plus en faire partie de droit, tout au moins en tant que section. Mais leur concours n'en deviendra ainsi que plus précieux puisqu'ils pourront alors fonder des Comités en Belgique, en Angleterre, en Italie, en Hongrie, etc.. sociétés qui seront en quelque sorte le prolongement à l'étranger, de la Société Française. Leur action sera plus active, car leur autonomie leur donnera une plus grande force de propagande dans les contrées de leur ressort.



Ajoutons pour terminer que les photographies que nous avons eues sous les yeux nous montrent que scientifiquement le problème est résolu. Certes la glose pourra encore paraitre nécessaire pour beaucoup d'entr'elles, mais pour éviter cela, il ne reste plus qu'à trouver le moyen pratique de mettre à la portée de tous, le moyen de photographier, *à volonté* et sans conditions spéciales (médiums ou fluides) les êtres et les radiations de l'invisible.

Notre ami Vauchez a annoncé qu'il y avait lieu de publier, — en manière d'encouragement pour les chercheurs — un album où seraient présentées, avec annotations appropriées, les meilleures photographies reçues et se rapportant à la question.

Cet album, superbement illustré et retraçant l'histoire de la photographie transcendantale depuis Crookes, et Russel Wallace jusqu'à nos jours, serait d'une grande utilité au point de vue de la propagande.

René Boismont.

Echos de Partout

Un bureau de Communications avec l'Au-delà

Le grand journaliste anglais William Stead vient d'établir un bureau permanent de communications avec les Esprits, au moyen de médiums. C'est chez lui : Mowbray house Norfolk Street, W. C que se tiendront les séances. Il a exposé dans la *Revue* quels étaient ses projets. Voici : « Je veux montrer, dit-il, qu'il est possible de jeter un pont sur l'abîme

du tombeau et de communiquer avec ceux qui sont sur l'autre bord. Cette prétention paraîtra sans doute audacieuse, mais elle est le corollaire strictement logique de mon premier article (celui que nous avons reproduit dans le n° de Mai). Ce serait une preuve de l'irréalité de mes connaissances acquises et de l'insécurité de ma foi, si je me contentais d'affirmer que je suis en possession de cette précieuse certitude, sans en faire profiter les autres. »

C'est sous la suggestion d'une de ses amies de l'Au-delà, miss Julia A. Ame décédée en 1891, qu'il s'est décidé à prendre cette grave résolution. Nous espérons que les résultats en seront bons, mais pour ceux qui savent combien la médiumnité est aléatoire, même chez les meilleurs sujets, il peut rester une crainte que cette tentative ne soit pas couronnée de succès. Quoi qu'il en soit, voici les dispositions prises par M. Stead :

Une consultation coûtera 25 francs. L'expérimentateur aura droit à trois communications, mais il faudra qu'il écrive au préalable dans une enveloppe fermée la question qu'il doit poser et celle ci ne peut avoir pour objet des intérêts matériels.

« Quand la direction a approuvé et quand celui qui s'adresse à elle a accepté les conditions du bureau, l'expérience peut commencer. Accompagnée d'un sténographe qui a juré le secret, la personne qui demande la communication est mise en rapport successivement avec trois sensitifs d'une intégrité éprouvée, mais doués de dons différents. Le premier pourra être un clairvoyant naturel, le deuxième un médium en trance, le troisième un scribe automatique. Les séances auront lieu séparément. Aucune communication ne sera permise entre les médiums. Le sténographe inscrira chaque parole dite de part et d'autre. Le travail sténographique sera soumis au contrôle de celui qui l'a demandé en vue d'avérer l'exactitude de la teneur, avec attestation du succès ou de l'échec de chacun des sensitifs, dans l'obtention de communications pouvant venir des défunts. Si dans dix cas sur cent celui qui a demandé la communication a la conviction qu'il l'a obtenue et qu'elle vient authentiquement d'outre-tombe, l'expérience vaudra la peine d'être tentée. Mais à en juger par les essais préliminaires, la proportion sera beaucoup plus grande que dix pour cent. »

Voilà un homme conséquent avec ses croyances. Ils sont rares ; il faut un grand courage moral quand on occupe la situation de M. Stead pour prendre une pareille initiative, souhaitons donc qu'elle porte ses fruits.

Le Congrès de Jemmapes

On sait que grâce au dévouement inlassable de quelques spirites convaincus, tous les groupes de Belgique se sont unis en une fédération qui a pris un grand développement. Le Comité national est formé par :

Président : M. le Chevalier *Le Clément de Saint-Marcq*, à Anvers ; Vice Président : M. *Fraikin* à Liège ; Secrétaire général : *J. Van Gueeber-*

gen à Roux ; Secrétaire-adjoint : *Van Marck*, de Lummon (Namur) ; Trésorier : *O. Houart*, à Lize Seriang ; Assesseurs ; *G. Arsouze*, à Liège ; *Beyns* à Uccle Stalle ; *Pierrard*, à Bruxelles ; E. *Wery* à Jemmapes ; *Biron*, à Arlon ; *Ducène*, à Charleroi.

La Fédération Belge a tenu au mois de mai, à Jemappes, son Ve Congrès annuel les 30 et 31 mai ; il a brillamment réussi. Plus de 300 spirites ont été reçus à la gare par la musique et le cortège a traversé la ville, drapeaux en tête, pour gagner la salle de l'Eden-Salon où devaient se tenir les séances. L'accueil bienveillant qui fut fait par la population montre que le spiritisme gagne du terrain dans ce pays, où l'on en connaissait à peine le nom il y a deux ans. Voilà les bienfaits d'une propagande bien comprise.

Pendant deux jours, le Congrès a entendu la lecture de rapports très variés et bien étudiés. *M. Pierrard* renseigne l'assemblée sur la marche de la section fédérale de Bruxelles. *M. Pirotte* sur celle de la région de Mons. *M. Arsouze* traite les questions scientifiques qui se rattachent au spiritisme. *M. de Baeker* étudie les moyens de propagande à proposer. *M. Laloux* rapporte les résultats photographiques obtenus à Liège, *M. Bouillon* ceux obtenus à Bruxelles (avec projections), *M. Verniers* ceux d'Anvers.

M. Dumoulin, de Liège, étudie les procédés pratiques pour l'enseignement mutuel du spiritisme dans les groupes et *M. Deplace*, de la section de Namur, traite le sujet des associations spirites de retraite.

La section de perfectionnement n'est pas restée inactive. On a recherché les meilleures méthodes pour assurer le développement intellectuel des membres de la fédération ; on a étudié les conséquences des doctrines spirites au point de vue social ; Comment il fallait développer la médiumnité ; Sur ce que l'on peut faire pour les enfants dans les groupes ; Sur la forme à donner aux associations spirites de mutualité, etc. etc.

On le voit, les matières traitées sont des plus diverses. C'est un travail utile et qui sera fécond en résultats.

Un banquet a réuni la plupart des congressistes et il a été suivi d'une soirée musicale des mieux réussies.

Le Congrès a chargé le comité national d'organiser pour l'année prochaine UN CONGRÈS INTERNATIONAL A BRUXELLES à l'occasion de l'exposition. La fédération y exposera tous les documents spirites intéressants qu'elle aura pu réunir d'ici-là.

Adressons-nos plus chaleureuses félicitations à nos frères de Belgique pour l'intelligente activité qu'ils déploient et souhaitons que les spirites français sortent enfin de leur inertie pour suivre un si bel exemple.

Société d'expérimentation psychique pour la vulgarisation des faits

Le cercle spirite de la rue St-Jacques ouvert en 1906 sous le patronage d'Allan Kardec, vient de se transformer en adoptant le titre ci-dessus.

Les nouveaux statuts ont été approuvés dans l'assemblée générale tenue le 5 mai. Le siège de la Société est toujours dans l'ancien hôtel de Marion Delorme, 67 rue St-Jacques. Le prix de la cotisation a été fixé à quinze francs par an. Notre ami et collaborateur M. Chevreuil a été nommé président. On ne pouvait faire un meilleur choix. Nous avons le ferme espoir que sous sa direction éclairée la Société rendra de grands services à la cause spiritualiste, qui a besoin, à l'heure actuelle, du concours de tous ses partisans.

Le triomphe prochain du Spiritisme

Dans la *Revue Spirite*, sous le titre : *Notes brèves*, M. Albin Valabrègue écrit :

« L'immortalité de l'âme, disait Ernest Renan à M. Yacinthe Loyson, N'Y COMPTEZ PAS ! »

« Malgré l'affirmation de Renan, on va pouvoir y compter.

« Sur tous les points du monde, des savants établissent, par la méthode expérimentale, l'existence de l'âme, indépendante du corps, agissont hors du corps.

« C'est la débâcle prochaine et, cette fois, définitive du matérialisme.

« J'ai entendu le professeur Flournoy dire à son cours de psychologie de l'Université de Genève :

« J'ai constaté des faits en opposition ABSOLUE avec les affirmations « de la science *actuelle*. Le spiritisme ne m'est pas encore suffisamment « démontré, mais je souhaite que la démonstration éclatante soit faite « bientôt, ne serait-ce que pour confondre les matérialistes. » Ainsi « soit-il ! »

Ouvrages Nouveaux

Les Mystères du Verbe

DONNANT LA CLÉ SYMBOLIQUE DE LA VIE

Par les Couleurs, les Formes et le Nombre

Par

Dr ELY STAR, Astrologue et Occultiste.

Bel ouvrage in-8 carré, imprimé sur papier de luxe
et enrichi d'une superbecouverture symbolique due au crayon de MAINELLA,
orné de nombreuses gravures dans le texte et de six planches hors
texte, dont trois en couleur. — Prix : 7 francs.

CHACORNAC, éditeur, 11 *quai Saint-Michel*. Paris

On sait que les contraires appellent les contraires. Ely Star qui, pour ses livres, affectionne ce titre : « Mystères », est cependant l'homme le moins *mystérieux* qui soit !

Après avoir fait paraître *Les Mystères de l'Horoscope*, chez Dentu, en 1888, il publia en 1902, chez Chacornac, *Les Mystères de l'Etre.* Enfin, voici sa dernière œuvre. *Les Mystères du Verbe*, par laquelle l'auteur expose clairement et méthodiquement ses idées sur le Symbolisme dans la nature et dans l'art de fixer la pensée.

« Le « Verbe », — dit-il, — c'est la pensée en nous, c'est la suprême manifestation de la Vie. La pensée passe de puissance en actes par la parole et l'écriture, par les couleurs et les formes géométriques. Toutes formes et toutes nuances sont représentatives d'une idée ; tout symbole est l'expression d'une pensée vivante. »

Partant de ce principe, Ely Star expose son plan de divulgation avec un très grand charme, démontrant tout d'abord la clé du Symbolisme par des signes simples : *un cercle*, *un triangle* et *un carré*, figures qui toutes trois sont générées par un signe unique et naturel, *le signe de la croix*, symbole du mouvement de la lumière.

Toute personne s'intéressant aux choses de l'occulte, trouvera plaisir et profit aux révélations intuitives, aux aperçus inédits et curieux que renferme ce livre suggestif, que le sympathique auteur termine par un glossaire d'aphorismes philosophiques du plus haut intérêt.

(*Communiqué de l'Editeur*) (1)

*
* *

Réflexions sur le second foyer de l'orbite terrestre

Par Jean SARYER

CHACORNAC, éditeur, 11 *quai Saint-Michel.* Prix : 1 fr.

Voici une brochure paradoxale, mais qui mérite l'attention. L'orbite de la terre est une ellipse ; une ellipse a deux foyers ; à l'un des foyers de l'orbite terrestre on voit le Soleil, à l'autre rien. Ce second foyer est-il donc vide ? C'est la question que se pose l'auteur. Sans aucun appareil algébrique, par des raisonnements que tout le monde peut comprendre et qui sont fondés sur des principes ou des faits admis par la science, il est amené à penser qu'à ce second foyer existe un astre invisible ainsi qu'au second foyer de toutes les orbites planétaires. M. Jean Saryer essaie d'expliquer pourquoi ces astres échappent à nos regards. Une conclusion spiritualiste, insistant sur la puissance infinie de Dieu et sur l'inconcevable richesse de son œuvre, termine cette brochure qui contient des vues vraiment nouvelles. Le problème qu'elle discute est digne du plus sérieux examen et intéressera certainement beaucoup de lecteurs.

(*Communiqué de l'Editeur*).

(1) La direction de la *Revue Scientifique et morale du Spiritisme*, rappelle qu'elle ne prend pas la responsabilité des appréciations contenues dans les communiqués des éditeurs.

CHRISTIANISME ÉSOTÉRIQUE

L'Adiérèse. — L'Eucharistie de la Liberté

Par Albert JOUNET

CHACORNAC, éditeur, 11 *quai Saint Michel*. Paris 0 fr. 60

C'est, sous une forme très condensée et très claire, le Dogme, le Rituel et l'Eglise de l'Esotérisme, dégagés des surcharges magnifiques mais obscurcissantes d'Eliphas Lévi. Pour la première fois la religion initiatique se manifeste, simple et complète, dans un *Credo*, des associations et des cérémonies calqués sur les vérités occultes et adaptés à notre temps. En particulier *l'Eucharistie de la Liberté* et la *Cordaltation*, ces deux cérémonies concentrant le sens et l'efficacité des lois divines et cosmiques (Involution, Evolution, Matérialisation, Glorification) attireront la sympathie des Initiés, surtout de ceux qui cherchent à établir des rapports actifs et religieux avec l'Invisible.

(*Communiqué de l'Editeur*).

***

La Vie

Ouvrage médianimique obtenu par MM. Paul Pillault, Jésupret et Béziat. — Un fort volume, franco à domicile. Prix : 3 fr. 50. — Adresser les demandes à M. Paul Pillault, faubourg de Valenciennes, à Douai (Nord).

Cette importante publication traite des origines et des fins de tous les êtres d'après les données des communications spirites reçues par les auteurs, tous trois médiums.

Il est évidemment un certain nombre de ces enseignements spirituels qui auraient besoin d'être contrôlés pour être définitivement admis, mais il n'en est pas moins vrai qu'il ressort de cette œuvre une philosophie et une morale de haute envergure.

Les questions les plus diverses et les problèmes les plus ardus concernant l'évolution des êtres y sont traités et si un grand nombre de mots nouveaux semblent tout d'abord rendre la compréhension du texte quelque peu difficile, le lecteur s'y habitue bien vite, car les explications y sont données en suffisance pour permettre de dégager l'esprit de la lettre.

(*Communique de l'Editeur*).

***

La Volonté magnétique dominatrice

Guide secret du succès à tirage restreint

par LOUIS BOYER-REBIAB.

Un beau volume illustré, in-8° carré, cartonné toile.

Prix recommandé : 10 francs.

Leymarie Editeur, 42 rue St-Jacques. Paris.

M. Boyer-Rebiab était tout indiqué pour présenter à tous les esprits avisés, dans la *Volonté magnétique dominatrice*, cette énergique et infailli-

ble éducation du Poumon, du Regard et de la Pensée, divulguant ainsi, contre un simple demi-louis (ce qui se vend *trois fois plus*, et moins complet, en Amérique), ces *omnipotents secrets du Succès* dans tous les milieux, qui permettent à tous (chefs et subalternes voulant s'en donner la peine) d'améliorer considérablement leur sort matériel et de se bonifier moralement : le bien-être complet !

Contrairement à l'habitude des livres antérieurs plus ou moins incomplets, celui de M. Boyer-Rebiab a soin d'expliquer ce qu'est le Magnétisme personnel et, pour mieux le faire comprendre, de décrire sommairement d'abord les autres formes du **Magnétisme général** : *Magnétismes classique ou électrique, naturel, physiologique, thérapeuthique*, avec notions essentielles de *Physiognonomie* et de *Graphologie*. — Puis vient la IIe partie, l'**Energie** : *Energie physique* (avec alimentation économiquement fortifiante, travail et repos rationnels) et *Energie morale* complémentaire, avec un plan très détaillé. — Et la IIIe partie, qui est à elle seule supérieure aux deux premières réunies, traite magistralement de la **Domination** : *Domination volique* par la concentration des pensées, les vibrations mentales, la respiration dynamique, la puissance volique : *Domination directe* par le rayonnement total, la quiétude intégrale, le regard fixe central, l'absorption condensatrice, *Domination latente* par la tactique rationnelle, le domptage des contreforces, la thérapeutique pulmonaire, l'action indéfectible, etc. Le tout basé au fond sur la *Mécanique et l'Electricité magnéto-physiologiques*, — belles sciences interprétées ici d'une manière élémentaire et inédite, les mettant à la portée de tous les lecteurs sérieux. Ceux-ci pourront alors se convaincre qu'en notre monde il n'y a pas que des voleurs et des volés (comme le prétendait en correctionnelle un bandit fameux), mais partout des *Dominateurs* et des *Dominés*, aussi bien en affaires que dans tous les cas passionnels exigeant l'usage décisif de la Volonté humaine...

Enfin M. Boyer-Rebiab, dans sa belle conclusion, « *supplie ses Amis de garder pour eux seuls et leurs proches les secrets naturels* » qu'ils auront appris à connaitre, grâce à sa Bible psychique pleine d'idées pratiques, bourrée de faits palpables, clairement illustrée ; en un mot burinée par la main d'un Dominateur érudit, qui a beaucoup vécu et profondément observé... Pour conclure, nous n'aurions prêté aucune attention à cet ouvrage, si nous n'étions intimement persuadés de la capitale utilité qui en émane pour tous nos lecteurs. Ils nous en remercieront volontairement ; car ce chef d'œuvre leur permettra, non seulement d'amorcer des petites pièces d'or, mais encore d'aimanter de très gros billets de banque, — grace à leur bonification physique et morale : tout le **secret du bonheur** !

(*Communiqué de l'Editeur*).

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Expériences de Clairvoyance

Nous avons rendu compte, d'après *Atlanta Journal*, d'un fait de promesse de communication après la mort, suivi de succès. Dans le même journal, M. Harrisson rapporte une expérience de clairvoyance qu'il organisa avec le concours de son frère, juge à Lumpkin. Il fut convenu que le samedi suivant, à 3 h. 30 de l'après-midi, ce dernier écrirait à son frère ce qu'il était en train de faire, tandis que M. Harrisson lui ferait connaître ce qu'il aurait observé à la même heure. Les deux lettres se croiseraient et on verrait si leur contenu coïncidait.

Au moment convenu, M. Harrisson dit à un médium en état de trance : « Rendez-vous à Lumpkin par tel train. » Le médium annonce qu'il arrive dans la ville ; il la traverse, se rend au Palais de Justice, entre dans une pièce où se trouvent trois messieurs.

A cette description, M. Harrisson reconnait le Shérif, son substitut et un employé. Il dit : « Vous vous êtes trompé de chambre. Descendez dans le hall. » — « Je suis, dit le médium, dans une autre pièce; je vois un homme debout devant une fenêtre. « — « Demandez-lui son nom ! » — « Il dit qu'il s'appelle John ! » Puis il le décrit, signale ses cheveux et ses yeux noirs et fait une description complète de son costume et ajoute : « Il est devant la fenêtre et regarde deux petits nègres qui se battent dans la rue. »

Le lendemain M. Harrisson recevait de son frère une lettre dans laquelle celui-ci lui racontait qu'à l'heure convenue il avait ouvert la fenêtre et jeté un morceau de sucre dans la rue à deux petits nègres, qui se disputaient.

Mais voici le côté le plus remarquable de cette lettre. M. John Harrisson ajoutait qu'au moment où il se tenait à la fenêtre, *il vit nettement entrer dans la pièce le médium*, qui se trouvait entrancé à plusieurs milles de distance et lui demanda son nom. Le fantôme lui répondit qu'il se nommait John.

Autres faits

Le même observateur, qui est président de *The Atlanta Psychological Society*, raconte que la mère du Lieutenant Riddle, qui faisait partie des officiers de la flotte de l'amiral Evans, dans son fameux tour du monde, inquiète de ne pas recevoir de nouvelles de son fils, vint à Atlanta et lui demanda s'il ne pourrait pas la mettre en communication avec lui.

Il promit d'essayer et commanda à son médium de rechercher le lieutenant Riddle. Le médium répondit que le lieutenant était à San Diego et

se préparait à prendre la mer avec la flotte. Il le voyait suivi sans cesse par une fillette, qui semblait parfois l'importuner.

Tout ceci étonna beaucoup Mme Riddle, qui ne croyait pas que son fils connût personne à San Diego. Le médium ajouta : « Vous recevrez dans trois jours une lettre qui vous expliquera tout. »

En effet, au jour dit, la lettre arriva. Le lieutenant racontait à sa mère qu'il avait rencontré à San Diego un cousin, qu'ils ne savaient pas fixé là et que ce cousin avait une petite fille, qui s'était prise pour lui d'une telle amitié, qu'elle ne voulait pas le quitter.

—

M. Arnold Broyles, greffier de la cour suprême, remit une montre d'or à M. Harrisson, qui la plaça dans la main de son médium.

Celui-ci dit : « Elle vient de faire un long voyage ; je la vois traversant les rues pleines de monde d'une ville énorme, pleine de très hautes maisons. »

M. Broyles dit que ce n'était pas possible, car depuis de longues années, elle n'avait cessé d'être entre ses mains, sauf pendant quelques jours, où elle fut remise à un horloger, pour la réparer.

Plus tard il revit M. Harrisson et lui apprit que son horloger lui avait avoué que, ne pouvant faire le travail lui-même, il avait envoyé la montre à New-York.

Un bureau de Correspondance avec l'Aude-là

Nos lecteurs connaissent les articles si remarquables dans lesquels M. Stead raconte comment il est devenu spirite et comment il se maintint en communication avec l'esprit de Julia, depuis que celle-ci est passée dans l'au-delà.

Il continue en faisant connaitre un projet suscité depuis 14 ans par ce même esprit et certainement destiné à produire une profonde émotion. Il ne s'agit de rien moins que la création d'un *Bureau de communication* entre les deux mondes, visible et invisible.

Dans ses communications Julia insistait sur l'angoisse éprouvée par les désincarnés, qui ne trouvent pas le moyen de communiquer avec ceux dont ils sont séparés par le changement appelé mort et sur les doutes cruels éprouvés par les incarnés sur le sort des parents et amis disparus. Elle affirmait que si M. Stead pouvait s'assurer la collaboration de quelques médiums d'une moralité certaine et de facultés différentes, il serait possible de faire cesser un tel état de choses.

Enfin M. Stead se déclara convaincu et il fait connaitre aujourd'hui qu'il inaugure le *Bureau de Julia* à Mowbray House, Norfolk Street, Londres A ce bureau sera annexée une bibliothèque d'ouvrages et de Journaux traitant les questions psychiques. Moyennant la souscription annuelle d'une guinée, on aura droit à la communications des livres et journaux et à une consultation. Celle-ci ne devra actuellement avoir d'au-

tre but que de mettre en rapports incarnés et désincarnés, en laissant de côté toute expérience ou recherche scientifique, pour lesquelles un bureau annexe pourra être organisé plus tard.

Voici dans quelles conditions ces consultations devront être tentées : Le consultant signera une formule, H, indiquant les preuves qui devront être considérées par lui comme satisfaisantes. Les séances ayant eu lieu, il devra signer une seconde formule, D, déclarant si ces preuves ont été obtenues. L engagement ayant été pris par le consultant, il sera mis successivement en rapport avec trois médiums possédant des facultés différentes et chaque parole prononcée de part et d'autre sera recueillie par un sténographe assermenté. Les médiums ignoreront absolument leurs communications réciproques. On comparera alors les preuves réclamées par la formule H et les résultats des séances et le tout formera un dossier déposé dans le bureau et pourra, en cas de besoin, être publié, en réservant naturellement les noms véritables.

M. Stead termine son article en déclarant que souvent la mémoire des désincarnés manque de précision et que jusqu'ici il n'a jamais obtenu *tous* les détails réclamés dans la formule H, ce qui n'étonnera personne.

Que va-t-il advenir de la mise à exécution d'un projet si extraordinaire ? Il est certain que les sceptiques vont l'accueillir avec toute la série de plaisanteries auxquelles il prête si facilement et qui n'ont manqué jusqu'ici à aucune tentative audacieuse. L'avenir leur donnera-t-il raison ? *Chilo sa* ?

Nouvelles expériences avec les sœurs Bangs

Nous avons rendu compte, à plusieurs reprises, d'expériences paraissant faites dans de bonnes conditions par l'amiral Moore avec les sœurs Bangs, dont la sincérité a été niée par certains observateurs.

Dans le N° du 5 juin 1909 de *Light*, M. Holland fait le récit de séances tenues dans des conditions particulières par Mme Holland. Cette dame enferma une lettre adressée à son fils décédé et plusieurs pages blanches dans une enveloppe et par précaution spéciale, colla dans la fermeture de cette enveloppe le bout d'un ruban dont l'autre extrémité était fixée à un de ses doigts. Ceci préparé chez elle, elle se rendit chez les médiums. La séance se tint en pleine lumière et il fut convenu que les sœurs Bangs resteraient à une certaine distance de la table. Mme Holland prit deux ardoises, inséra entre elles l'enveloppe préparée comme ci-dessus, à laquelle adhérait un bout de ruban dont l'autre bout était fixé au doigt de l'assistant, qui lia solidement ensemble les ardoises, puis les déposa sur la table, loin des médiums, qui ne les touchèrent à aucun moment.

Lorsque trois raps eurent annoncé que le résultat était obtenu, Mme Holland détacha les ardoises, reprit l'enveloppe et, la laissant toujours attachée à son doigt, montra à plus de cent témoins qu'elle était absolu-

ment intacte. Les feuilles ajoutées à la lettre étaient couvertes d'une écriture constituant une réponse au contenu de la lettre.

Nous nous demandons comment une substitution aurait pu être opérée dans ces conditions.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Le professeur Bottazzi et les Phénomènes médianimiques.

Dans le double numéro de mai-juin de *Luce e Ombra*, L'avocat Zingaropoli consacre un article remarquable à l'étude du volume dans lequel le professeur Bottazzi rend compte des huit séances avec Eusapia, tenues d'Avril à Juillet 1907, par lui et Messieurs Cardarelli, Galeotti, De Amicis, Scarpa, Lombardi, Pansini et Jona, tous professeurs ou électriciens distingués. M. Bottazzi à la fin de son volume propose, mais avec beaucoup de réserve, une interprétation telle qu'on pouvait l'attendre d'un groupe de positivistes, bien décidés à convenir de ce qu'ils ont vu et à en affirmer la réalité, tout en restant en dehors de l'hypothèse spirite.

Ces messieurs étudièrent le médium de toutes les façons et se munirent d'appareils enregistreurs perfectionnés. La présence de ces appareils, détestés de John King, et les dispositions mentales des assistants n'étaient pas faites pour faciliter la production des phénomènes. Aussi la première séance fut-elle presque nulle ; mais comme les assistants furent toujours les mêmes et que malgré leur désir de découvrir *le truc*, ils se montrèrent pleins de prévenances pour le médium, le milieu harmonieux si nécessaire à l'évolution des phénomènes ne tarda pas à s'établir. Aussi le résultat fut-il tout différent de celui qui couronna les longues et laborieuses séances de l'Institut Parisien, où les assistants changeaint sans cesse ; produisant chez Eusapia un sentiment d'isolement, sinon d'hostilité, bien fait pour annihiler toutes ses facultés et à la suite des quelles fut péniblement rédigé ce rapport où ne sont reconnus que les faits qu'il ne fut pas possible de mettre en doute.

Dès le début de son article, Zingaropoli relève une réflexion de Bottazzi au sujet des spirites : « qui assistent à une séance avec un esprit tout disposé à admirer et dont la foi est aussi absolue que celle de tous les croyants. (1) » Zingaropoli fait observer qu'en toute justice la proposition

(1) Je ferai observer que presque toutes les personnes qui sont devenues spirites étaient, à l'origine, profondément incrédules, autant que M. Bottazi et ses collaborateurs. Mais après avoir vu et bien vu, forcés de se rendre à l'évidence, ils ne peuvent plus, évidemment, garder une attitude sceptique, pas plus que M. Bottazzi ne la conserve lui-même aujourd'hui. Le reproche de crédulité ou de foi n'est donc pas fondé. (*N. d. l. r.*).

pourrait être retournée contre les sceptiques, qui assistent à une séance avec l'intime conviction qu'ils se trouvent en présence d'un fraudeur et qui s'attachent à l'idée de l'impossibilité de la survivance, comme à un dogme absolu.

Après avoir minutieusement décrit les précautions prises aussi bien contre la fraude que contre l'hallucination, le professeur Bottazzi transcrit le compte-rendu des huit séances. Nous ne le suivrons pas dans tous ces détails et nous nous contenterons de citer quelques-uns de ceux sur lesquels Zingaropoli appelle plus spécialement l'attention et dont les huit assistants n'ont pas hésité à proclamer la sincérité. Nous verrons ensuite à quelle interprétation ils se sont arrêtés.

Après avoir dit quelle profonde impression lui ont laissé les séances, il fait ressortir l'obstacle apporté à l'évolution des phénomènes par la constitution du cercle :

« Eusapia fait de pénibles efforts, elle s'agite sur sa chaise, de temps à autre elle dit que le milieu est peu favorable, qu'elle sent quelque chose de dur dans l'atmosphère médianimique. Elle n'a peut-être pas tort. Il s'est rarement rencontré autour d'elle un tel ensemble d'esprits aussi prévenus, aussi rigides et attentifs, de personnes plus sérieusement disposées à juger, autant qu'il est humainement possible de le faire, de la réalité ou du caractère illusoire des phénomènes observés. »

Cependant dès la seconde séance la confiance, la sympathie s'établissent et voici les conséquences qui en résultent :

A deux reprises, le rideau du cabinet s'entr'ouvre et une tête, *nettement vue par tous les assistants, se montre,* reste quelques instants et se retire. Comme dans toutes les séances, des coups sont entendus sur la table. Ils varient depuis le coup d'ongle à peine perceptible, jusqu'au vigoureux et éclatant coup de poing. Une main noire et un avant-bras effleurent la joue de Mme Bottazzi, puis lui frappent sur les épaules des coups que tous entendent. Une autre main se montre à cinquante centimètres audessus de la tête du médium. Des flammes, du volume d'une flamme de bougie et d'un bleu verdâtre, semblent sortir de la tête d'Eusapia et disparaissent après avoir lentement flotté. Un stéthoscope est retiré de la poche du prof. Cardarelli, sans qu'il s'en aperçoive ; le pavillon en est monté et démonté ; le lorgnon du même professeur est enlevé puis replacé evec une grande délicatesse, malgré le très faible éclairage L'ingénieur Jona, pesant 78 kilos, monte sur la table ; une main lui caresse la tête et la barbe et ensuite *la table est enlevée de terre avec M. Jona.*

Nous n'entrons dans aucun détail au sujet de ces faits si souvent décrits et nous en passons même un certain nombre sous silence, pour nous arrêter à l'explication qu'essayent d'en donner ceux qui, en affirmant de manière absolue leur réalité, ne se résignent pas encore à admettre pour un certain nombre d'entre eux, une intervention étrangère. Bottazzi, comme tant d'autres, fait intervenir un prolongement fluidique des membres du médium. Cette théorie est parfaitement admissible pour les phé-

nomènes physiques, attouchements, mouvements d'objets divers, vibrations de cordes d'instruments de musique, etc...

C'est déjà plus difficile à admettre, lorsqu'on observe des mouvements complexes, comme monter et démonter le pavillon du stéthoscope, où une main ne suffit pas. Que dire d'un membre de médium qui soulève une table avec son poids de 78 kilos? Quel prolongement fluidique du médium a créé ces deux têtes vues par tous et qui ne lui ressemblent pas D'où vient cette *tête d'homme?* Quel prolongement du bras du médium est allé dans le cabinet *saboter* l'appareil électrique et rendre son fonctionnement impossible? (1)

Devant cette série de questions, Bottazzi n'affirme pas comme Morselli l'intervention de forces psycho-dynamiques; et s'écrie simplement *Mystère* !

On voit que dans tout ceci il n'a été question que de phénomènes physiques et d'un seul médium. On sait, du reste, que les phénomènes intellectuels sont assez rares avec Eusapia. Cependant Zingaropoli, à la fin de son article, signale une séance à laquelle il assistait avec quelques dames Anglaises et au cours de laquelle une tête matérialisée, restée derrière le rideau, causa *en anglais* avec ces dames, comme le père de M. Youriéwicht causa en *russe* avec son fils, à Gênes, chez M. Gellona, dans une séance intime avec Eusapia.

Que faut-il conclure de tout cela? Les phénomènes physiques sont désormais hors de toute contestation, puisque l'Institut Parisien lui-même a été obligé d'en reconnaître (avec une sorte de regret, c'est vrai), quelques-uns. A quand les phénomènes intellectuels? Ce sera peut-être plus tôt qu'on ne le pense. De si grands pas ont été faits depuis 10 ans!

Phénomènes médianimiques à distance

Dans son étude sur les maisons hantées, Césare Lombroso en admet de deux sortes : celles dans lesquelles se trouve un médium au moment de la production du phénomène et celles qui sont abandonnées depuis un certain temps.

Minusculus (prof. Tummolo) en propose une troisième catégorie comprenant celles dans lesquelles les phénomènes sont sous l'influence d'une personne habitant à une distance assez considérable et il cite à l'appui le fait suivant :

Une certaine Carnevali Clementina était fréquemment atteinte de convulsions, pendant lesquelles elle était jetée à terre sans connaissance.

(1) Et la simultanéité des mouvements exécutés par *plusieurs* mains, dans des *directions différentes*, comme le faisait déjà observer Lombroso, qu'en fait-on, et quelles explications peut-on en fournir avec les seules ressources du psychodynamisme? (*N. d. l. r.*)

Pendant la durée de ces convulsions des coups retentissaient dans toute l'habitation ; des chaises et des bouteilles étaient transportées çà et là. Un clou fixé dans le parquet devenait rouge comme sous l'action du feu.

La malade fut changée de domicile et alla demeurer à 1500 mètres de là. Dans son nouveau logement les convulsions se reproduisirent et *au même moment* les phénomènes perturbateurs se manifestaient dans l'ancien domicile et duraient autant que les accès cataleptiques.

Tel est le résumé d'une lettre d'une dame Giuseppina Comencini, receveuse des postes, témoin oculaire. En même temps Minusculus apprenait qu'un prêtre, venu pour exorciser la malade, avait été témoin des faits et avait eu lui-même à supporter une attaque de la part de la force intelligente, cause des phénomènes. Il lui écrivit et en reçut la réponse suivante, que nous traduisons intégralement :

Monsieur et distingué professeur,

« En réponse à votre lettre, je m'empresse de vous exposer la pure vérité au sujet de certains phénomènes spirites, dont je fus témoin oculaire. Je vous dirai d'abord que j'ai eu l'occasion de constater un certain nombre de phénomènes purement spirites, aussi bien pendant que la pauvre malade habitait sa demeure, que lorsqu'elle en fut éloignée et que, *tandis qu'elle se trouvait loin de sa maison, saisie par de violentes convulsions, il se produisait dans cette maison des phénomènes si étranges, qu'ils jetaient la terreur dans l'âme des personnes présentes. Les convulsions de cette véritable obsédée prenant fin, les phénomènes cessaient dans sa précédente habitation* (1).

Je puis affirmer la vérité absolue de ce rapport d'autant plus que j'ai été en outre témoin des faits suivants : J'ai vu un clou fixé dans le parquet d'une chambre au rez-de-chaussée, entouré de feu et celui-ci étant éteint, j'ai touché le clou et constaté sa haute température. Pendant que je causais de ce fait, j'ai vu un gros rouleau de toile, posé sur une chaise d'une pièce voisine, être enlevé comme par une main vigoureuse, mais invisible, et lancé contre moi. J'ai vu encore une porte s'ouvrir et se refermer dans l'espace d'un clin d'œil et les fenêtres s'ouvrir et se fermer avec un bruit indescriptible.

J'ai vu encore d'autres faits, tels que des chaises et des tables lancées avec une extrême violence d'une extrémité à l'autre de la pièce sans blesser personne. Tous ces faits se produisaient aussi bien en plein jour que pendant la nuit.

Voilà ce que peut affirmer celui qui se dit votre tout dévoué.

Giov. Pancera, prêtre.

Curé. »

(1) Cette coïncidence permet de faire l'hypothèse que c'est le double de la malade qui produisait les phénomenes, car on a observé, au presbytère de Cideville et dans beaucoup d'autres endroits des bruits et des déplacements analogues, qui étaient dus à l'action de fantômes de vivants. (*N. d. l. r.*)

Borgoglieto (Cremona)

Ceci nous semble bien de nature à justifier la proposition de Minusculus. Il serait fort intéressant de recueillir les autres faits de même genre, observés par des personnes autorisées.

Avant de terminer, nous signalerons une circonstance, notée en passant dans la lettre de l'abbé Pancera, et que nous retrouvons dans un certain nombre de cas de maisons hantées : c'est que des projectiles, arrivant avec violence du dehors ou de la pièce même, retombent à terre dès qu'ils ont touché une personne, sans lui faire aucun mal, ce qui ne pourrait s'observer dans aucun cas normal. Quelle force psycho-dynamique peut rendre compte d'un phénomène aussi paradoxal ?

Dr DUSART.

AVIS

Un spirite parisien, très militant, dans la force de l'âge, excellent comptable et très au courant des affaires désire trouver une situation à Paris dans le commerce ou l'industrie. Pouvant répondre absolument de lui sous tous les rapports, nous prions instamment ceux de nos lecteurs qui connaîtraient une place, de bien vouloir nous en avertir, ou de s'adresser aussi au Rédacteur de la *Tribune psychique*. M. V. Chartier, 89 rue des Pyrénées, à Paris.

AVIS

M. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs que ses réceptions sont suspendues jusqu'à nouvel ordre, pour cause de santé. Devant se rendre dans le Midi, il prie ses lecteurs de l'excuser s'il ne peut pas répondre aux lettres qui lui sont adressées.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

2 — 8 — 1909.

Les Vies successives

Si le spiritisme a conquis des millions d'adeptes dans le monde entier, ce n'est pas seulement parce qu'il apporte à l'humanité la démonstration scientifique de l'existence de l'âme et de son immortalité. C'est aussi parce qu'il propose des solutions logiques pour toutes les énigmes que les religions ou les philosophies n'ont pu résoudre jusqu'alors. Il ne se contente pas de consoler ceux que le chagrin de perdre ceux qu'ils aimaient avait réduits au désespoir, il répond à nos interrogations sur notre origine et nos destinées par des théories qui s'accordent aussi bien avec la justice et la bonté de Dieu, qu'avec les exigences de la science.

Quelle plus angoissante question que celle de l'existence du mal ? Comment un être tout puissant le laisse-t-il subsister, s'il ne dépend que de sa volonté que ce mal disparaisse ? Pourquoi les biens naturels, santé, force, intelligence, semblent-ils distribuées au hasard, aussi bien que la fortune et les honneurs, alors que, le plus souvent, ils sont l'apanage de ceux qui en sont le moins dignes ? Pourquoi ces calamités qui ravagent des pays tout à coup en plongeant dans la douleur des milliers d'êtres innocents ? Interrogez les religions et elles ne vous répondront qu'en invoquant l'arbitraire de la Divinité qui peut, à son gré, faire des vases d'élection ou d'impureté. Le monstrueux arbitraire d'une telle doctrine saute aux yeux. Un père juste et bon ne peut pas, sous peine d'une monstrueuse partialité, *prédestiner* les uns à l'abjection, alors que d'autres n'auront qu'à se laisser vivre pour arriver au bonheur.

La doctrine des vies multiples nous fait entrevoir une partie de la solution du problème. Si l'on revient un grand nombre de fois sur la terre, le jeu des réincarnations nous placera successivement dans toutes les positions possibles et l'inégalité réelle qui existe pour une seule vie, se compense quand on embrasse la multiplicité des conditions physiques, morales, intellectuelles et sociales, que l'on a tour à tour occupées ici-bas. Ce qu'il y aurait d'arbitraire disparaît si tous les êtres intelligents subissent des épreuves semblables ; et le

sentiment de justice que chacun porte gravé en soi en est satisfait.

Le mal n'est plus alors une fatalité inéluctable et méchante de laquelle on ne pourrait pas s'affranchir, il apparaît comme un aiguillon, comme une nécessité destinée à pousser l'homme dans la voie du progrès. Il est certain que le progrès n'est pas une utopie. L'existence de l'homme à l'époque quaternaire, errant à travers les forêts ou gitant dans les cavernes, n'est pas comparable à celle du plus misérable paysan de nos pays actuels. La civilisation lui assure une sécurité que ses précurseurs ne connaissaient pas, de même que l'agriculture et l'industrie lui ont procuré un bien-être que ses ancêtres n'auraient jamais osé rêver. Les communications rapides entre toutes les parties du monde ont fait disparaître ces famines périodiques qui ont été le fléau du moyen âge, comme les progrès de l'hygiène ont diminué les épidémies.

Au point de vue moral, les progrès ont été plus lents ; la lutte pour l'existence est encore cruelle, surtout dans les villes, mais qui aurait le front de l'esclave antique ? Si les guerres ne paraissent pas sur le point de disparaître, elles ont perdu une partie de leur horreur primitive. On n'arrache plus des populations entières de leurs foyers pour être vendues à l'encan et les souverains ne passent plus leur temps, comme en Assyrie ou en Egypte, à crever les yeux des prisonnières ou à élever des pyramides avec leurs membres mutilés. Après l'horreur du carnage, les blessés sont recueillis et soignés, la fureur homicide s'éteint quand la bête humaine est repue. On soigne les blessés au lieu de les achever. Le sentiment de la solidarité s'affirme par la multiplication des hôpitaux, par les pensions aux vieillards, par l'aide apportée aux infirmes aussi bien que par les associations qui garantissent leurs membres contre les risques de la maladie et du chômage. On sent qu'un nouvel état de choses est en train de s'élaborer ; s'il est encore rudimentaire et trop défectueux sur beaucoup de points, il n'est pas interdit de penser qu'il prendra de jour en jour un plus grand essor. L'évolution vers le mieux apparaît comme la conséquence de l'élévation intellectuelle de la masse sociale, que l'instruction libéralement distribuée commence à faire sortir de la torpeur dans laquelle elle croupissait pendant tant de siècles pour le profit exclusif de ses exploiteurs. On n'attend plus le bonheur d'une in-

tervention surnaturelle. On comprend qu'il sera le résultat de l'effort collectif de chacun. Il faut laisser aux amateurs de paradoxes faciles la négation du progrès, car celui-ci apparaît comme la loi spirituelle qui régit l'univers entier.

La science nous démontre d'une manière certaine que l'évolution a fait sortir la multiplicité de l'unité originelle. Les nébuleuses ont donné naissance aux soleils, ceux-ci aux planètes. Les aspects de la matière se sont multipliés et la vie apparut sous des formes rudimentaires avant de s'épanouir dans la merveilleuse complexité des êtres animaux et végétaux qui peuplent aujourd'hui non seulement la surface du globe, mais les eaux, les airs et l'intérieur de la terre. On constate que les manifestations de l'intelligence sont, d'une manière générale, corrélatives à la complexité des organismes. Si curieuses que soient les habitations des fourmis, des abeilles ou des castors ; si ingénieuses que se révèlent les dispositions de certains nids, toutes ces constructions ne peuvent se comparer aux nôtres et la différence mesure précisément le degré d'évolution qui nous en sépare.

L'animal ne connaît pas les outils ; ses membre lui servent uniquement pour exécuter tous ses travaux ; la grande conquête de l'homme sera de fabriquer ce qui lui fait défaut.

Dans cette immense et prodigieuse multiplicité des êtres vivants, on observe tous les degrés ; les manifestations de l'intelligence se confondent presque dans les règnes inférieurs avec des réactions purement physico-chimiques déterminant ces mouvements mécaniques auxquels les physiologistes ont donné le nom de *tropismes*. Quand on s'élève sur l'échelle des êtres, toute indécision disparaît. Un véritable *psychisme* se manifeste ; non seulement les instincts se compliquent, mais l'intelligence se traduit par des actes comparables aux nôtres, car l'éléphant, le chien ou le singe montrent qu'il n'existe pas une différence de nature entre certaines de leurs actions et celles que nous accomplissons à la suite d'une délibération raisonnée.

L'hypothèse de Descartes, que les animaux ne seraient que des automates réagissant mécaniquement aux excitations du milieu extérieur ou intérieur, me paraît insoutenable, à quelque point de vue que l'on se place. Si l'on admet, avec les matérialistes, que l'intelligence est fonction du cerveau, comme il existe chez les vertébrés

supérieurs un système nerveux très compliqué, qu'il présente avec le nôtre une analogie de composition, de disposition et de réactions, ce qui a lieu chez nous doit se produire chez eux. Le cerveau d'un singe ou même d'un chien ne diffère du cerveau humain que par une simplicité plus grande, mais la topographie est à peu près la même, les neurones semblables, dès lors, il faut logiquement admettre que les manifestations extérieures que nous qualifions d'intelligentes chez nous, doivent porter le même nom si on les observe chez les animaux.

Ce n'est pas seulement l'anatomie qui nous démontre l'identité de composition et de fonctionnement vital des tissus animaux et humains. C'est maintenant l'expérience. En parlant comme le ferait M. Le Dantec, on peut dire que de la « substance chien » peut vivre dans de « la substance homme » et s'y adapter parfaitement. Mieux encore, c'est l'emplacement dans le corps de l'animal qui donne aux tissus vivants leur spécificité. Une artère peut être greffée dans un autre corps et y jouer le rôle d'une veine ou réciproquement — quand elle remplace une partie malade de celle-ci. Il existe donc un plan organique et la matière vivante y obéit à ce point qu'elle *change sa fonction* si on lui impose de vivre à un autre endroit que celui par lequel elle a été organisée. Je n'invente rien. Les expériences du chirurgien Carrel l'établissent péremptoirement. Voici ce qui a été constaté :

Grâce à sa technique, le Dr Carrel, chose inouïe, arrive à *rapiécer* plusieurs centimètres détruits *d'aorte abdominale* avec un morceau de *péritoine*. Et cela tient ! Et le morceau de péritoine se transforme bientôt en une paroi vasculaire ! Quel avenir pour la cure radiale des anévrismes.

Au lieu de péritoine, on peut employer une veine, mettre par exemple un morceau de veine fémorale à la place d'un fragment de carotide. Et la circulation se fait aussi bien ! *Et la veine se transforme en artère* !

Une chienne du laboratoire du Dr Carrel porte, depuis deux ans, à la place d'une artère abdominale, un morceau d'artère poplitée prise *à un jeune homme* dont on venait de couper la jambe et cette *artère humaine* fonctionne admirablement *chez l'animal*.

Chose inattendue, le Dr Carrel peut conserver plus de dix mois, dans des tubes spécialement disposés, des fragments de vaisseaux, veines ou artères, et memes d'autres tissus, sans que la vitalité de ces derniers s'en trouve atteinte. On les greffe et ils se soudent. Le cours du sang se rétablit dans leurs vaisseaux demeurés vides si longtemps. Ainsi revivifiés, *ils s'adaptent aussitôt aux fonctions nouvelles qu'on leur impose*...

Enfin, fait qui dépasse tout ce qu'on attendait et qu'on ne croirait pas si le professeur Pozzi ne l'avait constaté lui-même, le Dr Carrel *échange des membres*. Il y a, dans son laboratoire, un chien blanc et un chien noir de même taille, *chacun d'eux porte la jambe droite de derrière de l'autre*. Aucun d'eux n'a l'air de s'en douter et la jambe noire du chien blanc et la jambe blanche du chien noir sont aussi solides, aussi vigoureuses, aussi exemptes d'infériorités fonctionnelles que lorsqu'elles appartenaient encore à leurs anciens propriétaires... (1)

On voit donc que mon assertion sur l'identité des tissus vivants humains et animaux est sérieusement fondée et que puisque les vertébrés supérieurs ont un système nerveux semblable comme composition et d'une disposition analogue au nôtre, il est peu philosophique de leur refuser la faculté de penser, quand on admet que celle-ci est attachée au fonctionnement de la cellule cervicale.

Nous, spirites, qui avons la preuve de l'existence indépendante du principe animique, nous ne pouvons guère nous refuser à croire qu'il existe chez les animaux, car nous avons, en dehors des raisons logiques qui nous portent à l'admettre, un certain nombre de faits qui sont démonstratifs. Il a été possible de constater parfois, dans les séances de matérialisation, que des animaux défunts ont reparu avec leur ancien corps physique, de même que le dédoublement de certains autres a été observé quelquefois. (2) Si ces faits sont réels, il en résulterait qu'il existe au point de vue spirituel la même unité générale que celle que la science nous a fait connaître pour les êtres vivants. Ceux-ci sont formés de cellules ; ils proviennent toujours d'un être semblable à eux ; ils se développent et meurent par les mêmes procédés ; ils ont des exigences identiques pour entretenir leur vie. Depuis l'origine des temps, les incalculables myriades d'êtres qui ont passé sur notre globe en s'engendrant d'une manière ininterrompue, ont changé d'une manière si prodigieuse que lorsqu'on en découvre des restes ils semblent des créations apocalyptiques; cependant c'est leur succession qui nous a amenés au point où nous en sommes, puisque la génération spontanée n'existe pas.

La science a formulé un certain nombre d'hypothèses pour expliquer la transformation des êtres. Lamarck, Darwin, ont imaginé

(1) *Journal des Accoucheurs*, 1er Août, p. 8.

(2) Voir l'ouvrage de Dassier : *L'Humanité posthume* où des exemples sont donnés.

des théories séduisantes, que celles de MM. Quinton et De Vriès complètent jusqu'à un certain point. Mais la véritable cause de l'évolution doit être cherchée, suivant moi, dans les efforts que le principe intelligent a faits pour se dégager de plus en plus des langes de la matière. Lamarck a très bien montré la force de l'influence des milieux pour modifier les organismes ; Darwin nous a fait comprendre comment la lutte pour la vie amenait la survivance des plus aptes, de ceux qui savaient le mieux s'adapter. Les variations spontanées ne font que mettre en relief le travail latent accompli au sein des organismes et la loi de constance du milieu organique, découverte par M. Quinton, indique l'effort que les êtres vivants exécutaient pour maintenir les conditions essentielles du fonctionnement vital, malgré les changements du monde extérieur. Toutes ces causes ont été adjuvantes pour dégrossir l'être spirituel, pour l'amener à faire jaillir les virtualités qui dormaient en lui, afin qu'il devînt de plus en plus capable de prendre connaissance de lui-même et de la nature.

De nos jours, il existe encore des représentants de toutes les mentalités possibles. Depuis les plantes jusqu'à l'homme, en passant par tout le règne animal, c'est une série graduelle et continue qui part de l'inconscience presque totale, jusqu'à la pleine lumière de la raison qui éclaire les hommes supérieurs. Au lieu de ne voir dans cette grandiose hiérarchie que des unités séparées dont chacune serait une étincelle éphémère, la théorie des vies successives nous enseigne que tout être arrivé au sommet a passé par les phases inférieures et que son développement n'est pas dû au caprice d'un créateur qui l'aurait privilégié,mais qu'il le doit à son propre effort. Du coup, l'ordre, la justice, l'harmonie s'introduisent dans l'explication de la nature ; l'évolution n'est plus une succession de hasard heureux, mais le développement d'un plan logique pour amener le triomphe de l'esprit sur la matière.

Cette magnifique interprétation des faits naturels a été admise par l'antiquité presque tout entière. André Pezzani,dans son ouvrage sur *La pluralité des existences*, le démontre avec un grand luxe de preuves à l'appui. Depuis l'Inde jusqu'à la Gaule, la palingénésie était la doctrine réservée aux Initiés. Dans les pagodes de l'Indoustan, dans les sanctuaires de Memphis ou de Thèbes, dans les temples de la Grèce ou au milieu des profondes forêts armoricaines,

la même croyance était enseignée. Après la disparition des druides dans notre pays, elle ne s'est pas perdue. Au siècle dernier une phalange de penseurs l'a défendue. Dupont de Nemours, Ballanche, Esquiros, Pierre Leroux, Jean Reynaud et Flammarion en sont les protagonistes, et c'est une chose bien remarquable que les Esprits l'aient imposée au fondateur du Spiritisme, qui ne l'admettait pas tout d'abord.

Si séduisante que soit cette doctrine, au point de vue philosophique, on peut se demander si elle repose sur des bases solides. Pour entrer dans le domaine de nos connaissances positives, il faudrait qu'elle s'appuyât, comme toutes les sciences, sur l'observation et l'expérience. Nous n'en sommes pas encore là. Il n'existe à l'heure actuelle qu'une ébauche de la démonstration scientifique de la réincarnation, mais le développement des recherches spirites dans le monde entier nous permet d'espérer qu'elle aura lieu un jour, grâce aux documents que la patience des chercheurs accumule avec une ardeur inlassable.

En compulsant les annales du Spiritisme, on peut constater qu'il y a trois grandes classes de phénomènes qui tendent à démontrer que le retour de l'âme ici-bas est autre chose qu'une simple hypothèse. Ce sont :

1° Les cas de réincarnation annoncés à l'avance, qui se sont réalisés dans des conditions telles,que l'explication par la clairvoyance pure et simple est insuffisante pour comprendre ce qui s'est produit.

2° Les faits de souvenirs d'existences antérieures que les phénomènes de paramnésie, c'est-à-dire de fausse reconnaissance, pas plus qu'une soi-disant mémoire ancestrale ne peuvent expliquer ;

3° Enfin la preuve donnée par les esprits eux-mêmes qu'ils ont habité plusieurs fois sur la terre.

J'ai esquissé,il y a déja douze ans,cette démonstration par les faits, dans un mémoire présenté au Congrès Spirite de Londres et je me propose, plus tard, de la reprendre et de la développer plus à fond. Aujourd'hui, je voudrais appeler l'attention sur un argument qui me paraît très-précieux, parce qu'il se déduit de l'étude desrésultats obtenus dans les séances de matérialisation.

On sait que les spirites ont été les premiers à chercher des preuves objectives que les apparitions provoquées au moyen des mé-

diums ne sont pas de nature hallucinatoire. Il est certain que si l'on voit l'être matérialisé déplacer un objet quelconque et que celui-ci ne soit plus à sa place primitive, mais à l'endroit où on a vu l'apparition le poser, après qu'elle a disparu, il reste un témoignage que les sens des observateurs n'ont pas été trompés. Mais des résultats de cette sorte ne renseignent pas suffisamment sur la nature de la cause agissante. Souvent, ce sont bien des mains fantômales qui agissent, mais sont-elles semblables aux nôtres ? Ont-elles une organisation comme les mains humaines ? Des nerfs, des muscles, des tendons, de la chair ou leurs équivalents ? En un mot, sont-elles constituées anatomiquement ? Pour le savoir, il fallait obtenir des reproductions de ces mains afin de pouvoir les étudier à loisir. On y parvint de différentes manières.

Ce furent d'abord des traces qui furent laissées par les mains fluidiques dans de la farine ou de la fleur de soufre.

Mais ces substances étaient trop friables pour conserver longtemps des dessins aussi délicats. Alors on eut recours au noir de fumée et l'empreinte put en être photographiée. Plus tard, on voulut savoir encore si ce n'était pas une espèce de projection qui avait lieu, autrement dit si le dessin que l'on trouvait n'aurait pas pu être en quelque sorte décalqué, on employa du mastic, de la terre glaise, de la plastiline, c'est-à-dire des matières capables de se laisser pénétrer et ce furent des moulages en creux que les mains mystérieuses laissèrent. Cette fois, il ne s'agissait plus de simulacres, c'étaient bien des parties de corps à trois dimensions, des spécimens identiques à ceux qu'un être humain produirait. Non contents de ces résultats, les expérimentateurs spirites imaginèrent le procédé à la paraffine, qui donne un gant complet et reproduit la cause agissante avec une finesse qui ne laisse rien à désirer.

Enfin la photographie, ou plus exactement l'effluviographie, vint apporter son contingent de preuves. Or, tous les modèles de mains fluidiques que l'on possède, de ces mains qui s'évanouissent avec la rapidité de l'éclair ou qui *fondent* sous l'étreinte de ceux qui veulent les retenir, sont des mains *humaines*, elles en ont le dessin, la complexion, les caractères anatomiques. Elles sont parfois chaudes au toucher ; elles ont des doigts, des ongles, une paume, des dessins épidermiques, des saillies osseuses, etc. Comment cela peut-il se produire ? D'où viennent ces mains ? Pourquoi, si elles appartien-

nent à des Esprits désincarnés, sont-elles encore si terrestres ? c'est ce que je me propose d'étudier la prochaine fois.

Gabriel DELANNE.

Il n'y a pas d'autre terrain que celui des faits

Voici que les Annales ont fait revivre le réquisitoire, prétendu terrible, de M. Bourdeau contre la Survie ; en publiant une analyse de son livre : *Le problème de la mort*, la rédaction fait très justement remarquer que ce qui ressort de pareilles études c'est la nécessité de les remplacer par autre chose de plus substantiel.

Les Spirites ne craignent aucune discussion de ce genre, car la métaphysique ne subsiste point contre des faits, et une telle argumentation ne peut se soutenir qu'à la condition de tenir pour nulle et non avenue la Science méta-psychique la plus élémentaire. C'est le cas de M. Bourdeau qui déroule sa thèse imperturbablement, à l'encontre de faits qu'il semble ne pas connaitre. Le Spiritisme doit se sentir très fort devant cette faiblesse des adversaires qui devinent que la moindre concession faite dans le domaine de la télépathie, ou des facultés transcendantes du Subliminal, amènerait la débâcle de leurs théories. La méthode expérimentale, la preuve par le fait, est à la base du Spiritisme, et on ne pourra jamais la contester au fond, elle n'est contestable que dans ses interprétations ; de sorte que le Spiritisme a ouvert la seule voie capable de nous conduire vers la solution du grand problème.

Chose curieuse, il semble que les rôles soient intervertis. Les Spiritualistes s'efforcent aujourd'hui d'accumuler des preuves matérielles en faveur de l'âme, tandis que les matérialistes en sont réduits aux vieilles spéculations métaphysiques, par lesquelles on plaide le pour et le contre, et ils feignent d'ignorer les pertes qu'ils viennent d'éprouver du côté des faits.

Les faits nous prouvent que l'intelligence peut se manifester en dehors de toute fonction cérébrale, que la vision n'est pas toujours liée à la fonction d'un appareil oculaire, que l'âme possède des facultés qui lui sont propres, ce sont des faits perdus pour eux. Le néantiste est un monsieur qui est aveugle et sourd, et qui persiste

à vivre sur les objections ridicules qui, de tout temps, ont illustré la mentalité des négateurs de parti pris. Le négateur de la vie future continue de dogmatiser sur des erreurs, qui étaient classiques hier, mais qu'il faut abandonner aujourd'hui.

Et quels sont leurs arguments ? — M. Bourdeau discute la valeur des traditions. Mais à quoi bon discuter les traditions, et la forme des croyances anciennes, alors que des faits nouveaux nous mettent en présence d'un mode d'observation positive ; alors que nous pouvons expérimenter sur l'âme et constater son indépendance du corps, aussi sûrement que l'on peut isoler un gaz d'une combinaison ?

Ce sont là des discussions à côté, une tactique de diversion devant l'attaque ; ces philosophes se donnent la satisfaction innocente de réfuter des arguments théologiques qui n'ont plus rien à voir dans une question que nous avons amenée sur le terrain scientifique. Toute l'originalité du Spiritisme moderne est d'avoir placé la question sur le terrain des faits palpables.

Pendant que cette révolution s'opère, M. Bourdeau continue à discuter sur l'origine des croyances spiritualistes de l'homme primitif et il conclut que nous sommes les héritiers naïfs de la tradition des peuples en enfance. Ainsi égaré à la recherche des origines, il ne connaît même pas la cause du mouvement spiritualiste actuel, il ignore que nous sommes terrassés par des faits, il n'a encore rien compris.

Ce qu'il faut comprendre, c'est que nous avons retourné le problème, désormais suceptible de recevoir une solution directe. C'est à cette solution que nous devons désormais nous attacher ; et nous laissons aux enfonceurs de portes ouvertes le monopole de la réfutation plus ou moins philosophique. Devant des observations qui nous permettent de conclure à l'extériosation de nos facultés, que m'importent les opinions des Chaldens, où les lois de Manou, ou celles de Confucius ? Que m'importe que l'opinion de ces grands esprits ait été partagée au dix-huitième siècle ? Ces grands esprits n'ont pas pu envisager le problème du côté qui se présente aujourd'hui. Et puis qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce qu'on prétendrait, par hasard, que la nature spirituelle de l'homme a besoin, pour être démontrée, d'avoir été universellement enseignée partout, et par tous ! Je ne vois, dans l'analyse qui nous est presentée, rien de bien terrible. — Et quoi encore ? — On s'en prend à la révélation ? — Mais si les anciens ont été favorisés de quelque révélation nous n'en pouvons rien savoir ; contentons-nous de la nôtre,

nous n'acceptons, comme révélation, que celle qui tombe sous la lumière immédiate de notre compréhension, la science est la grande révélatrice moderne.

Et que nous révèle la Science ? — Que la perception peut s'effectuer sans qu'aucun organe visuel ou auditif préside à cette fonction qui atteint le sens interne. Voilà, ce me semble, une révélation qui ne me permet plus de confondre l'organe avec sa fonction, la disjonction est faite, expérimentalement ; et je ne comprends plus l'état d'âme des tardigrades qui usent leur encre à m'expliquer comment l'idée d'une âme aurait pu éclore, sans motif, dans la cervelle des hommes primitifs, au cours de ses progrès ontologiques.

Il me suffit d'avoir un motif d'y croire aujourd'hui. Je ne peux plus croire à l'identité de la sensation et de la fonction depuis que je sais que la disjonction est constatée entre la faculté extériorisée et son organe qui demeure inerte. Comment ? — Pourquoi ? Je constate le fait avant de l'expliquer ; et, comme le Spiritisme m'enseigne que la fonction s'exerce dans un médiateur plastique extériorisable, que d'un autre côté, je ne puis pas imaginer une fonction sans substance, il ne me reste pas d'autre solution que d'accepter cette hypothèse d'un organe, que nous désignons sous le nom de périsprit, et que nous supposons extériorisable.

Ainsi il n'est pas nécessaire que le corps et l'âme diffèrent par essence, comme le prétend M. Bourdeau ; et cette affirmation me parait vide de sens, devant la science actuelle qui ne sait pas même encore ce que c'est qu'une substance.

L'atôme que l'on croyait immuable n'existe plus. — « L'immutabilité des lois de la nature, disait Buchner, est une certitude, il n'y a pas de miracles... Est-ce qu'il ne faut pas ranger sous la rubrique des miracles ces tables parlantes et roulantes, ces esprits frappeurs, ces médiums et ces êtres à quatre dimensions qui s'enorgueillissent d'un si grand nombre de disciples et il ajoutait : — *les lois naturelles ne souffrent pas plus d'exception que d'intervention de la part d'un être quelconque.* — Voilà l'affirmation monstrueuse... Ne croirait-on pas entendre une fourmi soutenir que la bêche du jardinier ne pourra pas bouleverser sa demeure ? Cela violerait les lois immuables !

Voilà où conduit l'imagination quand on refuse de se rendre devant les faits. Pratiquement nous constatons certains phénomènes par lesquels s'affirme une intelligence autre que celle de l'homme ; est-il possible d'affirmer, dogmatiquement, qu'une telle intervention soit un miracle qui viole les lois de la nature ? Si j'arrête une

balle, en la saisissant au bond, j'interviens, sans miracle, simplement comme une cause modificatrice. De même si D. D. Home saisit, sans se brûler, un charbon incandescent, il me semble que l'intervention d'une cause modificatrice intelligente est indispensable, et cette intelligence est autre que celle de l'homme, puisqu'elle modifie par un procédé que la science humaine ne connait pas.

Ce n'empêche point les lois d'être immuables, c'est même le seul moyen de les croire immuables que de supposer l'intervention d'une intelligence étrangère. Mais nos métaphysiciens matérialistes ne sont pas heureux dans le choix de leurs comparaisons, ils en reviennent toujours à leur violon. L'âme, pour eux, est la mélodie qui se dégage de l'instrument; le violon brisé, adieu la musique. Cette ineptie n'a qu'un défaut, c'est qu'elle néglige le musicien. L'âme du violon, c'est le musicien, et le violon brisé, la mélodie prendra corps sur un autre instrument.

Où donc est-il le terrible réquisitoire ? Est-ce avec le dédoublement de la personnalité que l'on niera l'unité de notre essence première?. — C'est encore une confusion; l'unité ne peut pas être confondue avec les éléments de la connaissance acquise. L'unité est indivisible dans la faculté qu'elle a de se sentir, de se connaître elle-même, de juger la qualité des choses. Dira-t-on de l'homme qui exerce trois fonctions successives qu'il a cessé d'être un individu ? L'homme qui écoute un discours est, intérieurement et extérieurement, différent de ce qu'il sera tout-à-l'heure, quand il parlera lui-même. Les états successifs n'impliquent point la division, et le même homme peut admirer un tableau, écouter la musique, ou se livrer à un calcul mathématique. La diversité de ses aspects extérieurs, dans le temps qu'il agit différemment, ne fera point supposer qu'il représente trois entités distinctes. L'homme terrestre, avec son organisation complexe, peut avoir une multitude de perceptions différentes, c'est toujours le sens central qui les reçoit et qui les apprécie; il n'y a jamais dédoublement de l'être central. Il n'y a de dédoublements que dans la substance, dans les cas d'extériorisation, laissant parfaitement inerte la partie substantielle d'où l'âme est absente.

Les âmes prétendues multiples des anciens ne sont que des formes subtiles; et, par le fait, on peut très bien les concevoir comme des corps répondant à nos facultés. Par exemple le sentiment et l'intelligence peuvent avoir leurs organes subtils qui expliqueraient la perception télépathique, comme l'œil et l'oreille expli-

quent l'image visuelle et auditive. De ce que nous avons cinq sens, nous ne concluons pas qu'il y ait en nous cinq divisions de l'unité. Il en est de même pour l'âme des anciens.

J'en arrive maintenant à l'objection tirée des prétendues lois de la génération. C'est là surtout qu'il est difficile d'éviter les pièges de l'imagination pure, car le mystère de la génération n'est pas connu et l'idée que le chêne est contenu tout entier dans un gland est d'une haute fantaisie. Il n'y a pas de germes créés par la génération, le germe est un organe en formation qui ne commence à apparaître qu'après que le mouvement initial a permis à la vie de se manifester. La cause de ce mouvement demeure un mystère, l'affirmation que les aptitudes psychiques viennent des parents est aussi d'une agréable effronterie, l'expérience nous montrant chaque jour, entre frères et sœurs, des dissemblances inexplicables ; en tous cas, les ressemblances s'expliqueraient tout aussi bien par des rapports psychiques et la terrible objection matérialiste qui semble en cette circonstance s'appuyer sur des faits, invoque en réalité l'inconnu.

Le connu est tout en faveur de l'influence psychique ; le seul cas où nous puissions remonter à la cause, en fait de génération de formes, c'est celui des *nævi*. Là le mouvement initial est donné par la pensée pure ; c'est l'idée d'une femme enceinte qui a généré une cerise sur le corps de sa fille. Voilà donc une formation matérielle qui a pour point de départ une opération purement psychique, M. Sage a fort bien traité la question dans son livre : — *La Zone frontière*. J'en cite ce passage :

« — Plus l'impression de la mère a été forte, plus le stigmate « ressemble à l'objet qui a causé cette impression. En Italie, une « chauve-souris s'étant égarée dans une salle de bal, les dames se « précipitèrent pour la chasser avec leurs mouchoirs ; la malheu- « reuse bestiole se laissa choir sur l'épaule nue d'une de ces dames « qui en eut une syncope. Peu après, cette dame mit au monde « une fille qui portait sur l'épaule l'image parfaite d'une chauve- « souris avec les ailes étendues. Tout y était : les poils gris, les « griffes, le museau. La jeune fille devenue grande ne put jamais « se décolleter.

« Les impressions faibles, quand elles durent, produisent le « même résultat que les impressions violentes et soudaines. Lie- « bault raconte qu'un vigneron ressemblait d'étonnante façon à « la statue du saint patron de son village, qui se trouvait à l'église.

« Pendant sa grossesse, la mère avait eu une idée fixe que son enfant ressemblerait à ce saint. » (1)

Comme on le voit, les faits prouvent qu'on ne doit point attribuer la ressemblance à une sorte de disposition matérielle inhérente au germe. La cohabitation est encore une cause de ressemblance physique et morale, la forme est influencée par des causes psychiques et l'affirmation qu'un individu est la résultante de plusieurs milliers d'ancêtres est une thèse tout à fait gratuite.

Laissons aux représentants d'une philosophie vieillotte ces arguments usés contre la vie future, laissons-les disserter à perte de vue sur les attributs de Dieu et sur les imperfections de son œuvre, la bonne méthode est celle qui ne prend que des faits comme point de départ, c'est celle appliquée par M. G. Delanne dans son livre : — *Les apparitions matérialisées des vivants et des morts.* — Devant cette preuve documentée de la survie, les objections de M. Bourdeau ne peuvent plus m'émouvoir ; les critiques ayant trait aux sanctions que la justice réclame, à la métempsychose, aux conditions d'existence dans une vie future, me laissent parfaitement froid. Ce sont là des efforts d'imagination, auxquels l'imagination pourra facilement répondre.

Le système d'une évolution, au cours de laquelle tout s'élève, au prorata de l'effort et de l'expérience, satisfait toutes les objections possibles. La réincarnation n'est pas sujette aux mêmes critiques que la métempsychose. Quant aux arguments, tirés de ce que nous ne pouvons pas concevoir cette condition à venir de la vie future, ils valent tout juste ce qu'auraient valu les réflexions de la gent aquatique si elle s'était mise, dès le commencement du monde, à disserter sur la possibilité d'une autre vie, elle aurait nié la vie aérienne ; il a suffi que le temps coule, et la vie est venue peupler les airs. L'impossible se réalise malgré notre inaptitude à le concevoir. Toutefois ce n'est pas le cas du philosophe spirite qui peut très bien concevoir un nouveau mode d'existence en s'appuyant sur des faits déjà observés. En effet, une existence télépathique, à laquelle les organes visibles ne sont pas nécessaires, suffirait très bien à mettre tous les êtres en communication et à constituer ce monde spirituel dont les élus, suivant une hiérarchie organique, seraient liés, plus ou moins intimement, avec les pensées et les sentiments de tout ce qui vit.

---

(1) M. Sage. — *La Zône frontière entre l'autre monde et celui-ci.* page 131. Leymarie, éditeur.

En toute sincérité, il m'est bien impossible de trouver aussi formidable qu'on voudrait nous le faire croire ce fameux réquisitoire. Les faits ont, pour moi, une bien autre portée que les aphorismes de M. Bourdeau déclarant : — Il n'y a pas à chercher ce que devient la mélodie quand l'instrument est brisé.

Eh bien... si !! — Cherchons-le au contraire !... Cherchons l'instrument brisé. Il me semble qu'un corps, privé de l'usage de ses organes, est assez comparable à un violon sans cordes. Il me semble que, si l'aphorisme est vrai, un corps privé de la vue, de l'ouïe et de la parole ne peut être qu'une masse de chair sans âme puisque, selon vous, l'esprit relève du corps et en suit la fortune ; et, si l'esprit est la musique du corps, voilà un instrument qui doit être muet.

Il sera muet, en effet, par l'impuissance où il se trouve de s'exprimer ; mais, dans cette prison de chair, bouillonne une âme ardente qui surmontera tous les obstacles matériels. Je n'en veux pour preuve que l'exemple de miss Hellen Keller dont le cas a été rapporté dans les *Lectures pour Tous*, n° d'août 1909. Cette jeune américaine, aveugle, sourde et muette, sut joindre, à toutes les qualités du cœur et de l'intelligence, une science très étendue, parvint à écrire cinq langues, et à posséder à fond la géométrie et l'algèbre.

Depuis elle écrivit, elle-même, une histoire de sa vie ; c'est là qu'on peut suivre l'éclosion de cette âme charmante, les cordes brisées n'empêchaient point les vibrations secrètes d'aspirer à l'air libre, et miss Hellen Keller a puisé, dans ses énergies propres, le courage nécessaire à son impatiente mais tardive manifestation.

Si l'esprit suit la fortune du corps, Hellen devait demeurer dans l'inconscience du nouveau-né ; songez-donc !... pas d'autre moyen de communiquer avec elle que de tracer des signes dans sa main Pendant ce temps-là, que se passait-il en elle ? Il faut lire ce qu'elle écrit elle-même : — « Je ne saurais aujourd'hui fixer l'époque où je m'aperçus, pour la première fois, que je différais des autres ; je m'en étais rendu compte, cependant, avant l'arrivée de mon institutrice. J'avais remarqué que ma mère et mes amis ne s'exprimaient pas comme moi par signes. Quelquefois il m'arrivait de me placer entre deux personnes qui conversaient, et de poser mes doigts sur leurs lèvres ; c'est ainsi que je compris qu'ils avaient, pour échanger des idées, un moyen qui m'était inconnu. J'étais très affectée de ne pouvoir les comprendre. Je me mettais alors, moi aussi, à

remuer les lèvres, et je gesticulais, avec une sorte de frénésie, sans obtenir, hélas ! le résultat désiré. Ces insuccès provoquaient en moi de telles colères que je frappais du pied avec rage et poussais des cris perçants jusqu'à complet épuisement. — »

Et plus loin nous lisons. — « Le désir que j'éprouvais d'exprimer mes pensées allait croissant chaque jour, et je sentais de plus en plus l'insuffisance des gestes. Mon impuissance à me faire comprendre était invariablement suivie, maintenant, d'accès de colère. Il me semblait que des mains invisibles me tenaient prisonnière, et je faisais, pour me libérer, des efforts furieux. Quoique je me débattisse vainement, mon tempérament combattif m'incitait à la lutte quand même. Je finissais le plus souvent par éclater en sanglots et, quand ma mère se trouvait près de moi, je me refugiais dans ses bras, si épuisée et si misérable que j'en oubliais la cause de mon chagrin. Enfin le besoin de communiquer avec mes semblables devint si poignant que je ne passais pas de jour, presque pas d'heure, sans voir se renouveler mes crises (1).

Pour donner une idée de l'intelligence de la petite Hellen, je ne puis résister au désir de citer le passage où elle rend compte d'une des phases de son éducation.

— « Dès que je pus épeler quelques mots, mon institutrice me donna des morceaux de carton portant des mots en relief. J'eus vite compris que chacun d'eux représentait un objet, un acte, une qualité. J'avais un cadre dans lequel je pouvais arranger les mots en petites phrases, mais je m'exerçais d'abord à les placer sur les objets mêmes qu'ils représentaient. Je trouvais successivement, par exemple, les bouts de carton *la — poupée — est — au — lit*, et je plaçais chaque mot sur son objet. Puis je mettais la poupée au lit avec les mots *est — au — lit* groupés à côté d'elle. Cela faisait une phrase et établissait dans mon esprit la relation entre les mots et l'acte que, par leur association, ils exprimaient. — »

On pourrait tout citer. La façon dont les idées abstraites purent entrer dans cette âme isolée donne lieu à des pages ravissantes. Puis enfin elle jouit de son triomphe. Citons encore, à titre d'exemple, cette page de sentiment. — « De longtemps je ne me risquai pas à grimper sur un arbre ; cette simple pensée m'emplissait même de terreur. Cependant la séduction d'un mimosa en fleurs triompha un jour de mes craintes. C'était par une belle matinée de

(1) *Sourde, muette et aveugle. Histoire de ma vie* par Miss Hellen Keller- Librairie Félix Juven. Paris.

printemps. J'étais seule dans la serre et je lisais. Un parfum pénétrant et subtil était épandu dans l'air. Je me levai et, d'instinct, j'étendis les mains en avant. C'était comme si le printemps entier avait traversé la serre. « Qu'est-ce donc ? me demandai-je, et au même instant, je reconnus l'odeur de la fleur du mimosa. A tâtons, je me dirigeai vers le fond du jardin où je savais trouver l'arbre, près de la clôture, au détour du sentier. Oui, il était bien là, baigné de chaud soleil. Ses branches chargées de fleurs touchaient presque l'herbe grasse. Y eut-il jamais au monde quelque chose de plus exquisement beau ? Je me figurai un arbre du paradis transplanté sur la terre. Je m'approchai du tronc imposant au pied duquel je demeurai un instant irrésolue. Enfin prenant mon parti, je posai le pied sur la fourche qui divisait l'arbre et je me hissai dans le feuillage. J'eus d'abord quelque peine à m'assurer un équilibre stable, car les branches étaient très grosses et leur écorce rugueuse m'écorchait les mains. Mais j'étais pénétrée d'un sentiment de fierté comme si j'accomplissais un haut fait. Je continuai donc de grimper toujours plus haut, jusqu'à ce que j'eusse atteint un petit banc placé là, sans doute, depuis de longues années, et qui semblait faire aujourd'hui partie intégrante de l'arbre. J'y restai lontemps, m'identifiant à une fée assise sur un nuage rose.

Plus tard je revins souvent m'asseoir dans cet arbre de paradis où je passai des heures entières, l'âme pénétrée de poésie, l'esprit plein de beaux rêves. —

N'est-ce pas qu'elle est charmante, qu'elle est délicieuse la mélodie de cette jeune âme chantant l'hosanna de sa délivrance, alors que la mort des sens devait la tenir à jamais séquestrée dans les ténèbres ? N'est-ce pas que, devant une expansion si prodigieuse, il n'y a plus qu'une exclamation possible. — *Mens agitat molem !!*

L. CHEVREUIL.

Egypte, Grèce, Judée

II (1)

La durée d'un être ne se borne point à cet intervalle de temps compris entre la naissance et la mort; elle embrasse tous les segments d'existence dont la succession forme à travers les interruptions et les reprises, la véritable unité de la vie.

ALPHONSE ESQUIROS.

Pour s'en faire une idée appprochante il faut lire le *Livre des Morts*, qu'on mettait dans le Sarcophage des défunts. C'est lui qui nous permettra d'esquisser le voyage de l'âme tel que se le figuraient les prêtres égyptiens.

I. *L'Amenti ou le gouffre des ombres.* — Les dernières cérémonies funèbres sont terminées. Maintenant le mort est scellé et muré dans sa chambre de pierre, dans « la demeure d'éternité ». Que fait l'âme à ce moment ? Il s'agit d'une âme peu initiée aux choses divines, ni perverse, ni supérieure.

Elle n'est plus qu'une ombre. Pourtant elle se sent un corps et des membres comme un homme. Ils sont lourds ; elle ne peut les mouvoir. Elle voudrait appeler, mais elle n'a pas de voix. Elle cherche à voir, mais un voile épais s'étend entre elle et les choses. Elle flotte oppressée de silence, murée dans les ténèbres et l'angoisse.

Mais voici la nuit. Des mains, des bras, des larves humaines s'ébauchent. Les unes opaques, les autres grises ; d'autres s'allument et s'éteignent tour à tour. Des mains la frôlent, la saisissent. Parmi ces visages elle reconnaît d'anciens vivants, mais en plus grand nombre sont des inconnus. Ils ont l'expression renforcée des vices ou des crimes auxquels l'âme s'est laissée entraîner pendant sa vie. Rictus lascifs, masques de haine, profils cruels et rapaces, grimaces hypocrites. Maintenant elle croit comprendre leurs chuchotements. « Nous sommes les comploteurs des ténèbres, nous ouvrons le gouffre où tombent les mânes. Tu es à nous, viens ! Et ils l'entraînent comme dans un ouragan. Ils l'emportent au loin dans le cône de ténèbres que la terre projette derrière elle. Là elle roule éperdue avec des milliers d'ombres. Là des multitudes d'âmes téné-

(1) Voir le n° de Juillet, p. 36 et suiv.

breuses se pourchassent, tantôt pour s'étreindre, tantôt pour se déchirer et recommencent la ronde des passions terrestres. Quand l'âme parvient à s'échapper de ce gouffre, elle se réfugie dans la chambre mortuaire de son hypogée.

II. *Le dédoublement ou le ressouvenir de l'âme.* — Mais, voici que du fond de ses ténèbres elle aperçoit dans les hauteurs de l'air une forme lumineuse portant un sceptre et un casque ailé et qui lentement descend. Elle s'entend appeler par son nom. — « Qui es-tu ? » s'écrie-t-elle. — « Appelle-moi Hermès. Je suis ton génie-guide. Les dieux m'ont ordonné de faire pour toi une vérité de la parole d'Osiris : J'ouvre les voies ; je fraye les chemins. Regarde ! » Hermès touche l'ombre de son sceptre où s'enlacent deux serpents. Aussitôt elle recouvre le mouvement, la vie et la parole. Tout en haut, une lueur aveuglante fait une trouée dans l'air opaque et secoue de son sommeil funèbre l'âme cramponnée à son tombeau. Sous cette irruption de lumière elle se souvient de sa vie divine passée.

— « Je ne suis donc pas une larve maudite ? Je suis une âme vivante, une parcelle d'Osiris ! »

— « Pour mieux te souvenir, monte avec moi dans la région du soleil. »

— « Hélas ! je n'ose, je ne puis ! Le poids de ma vie terrestre me retient, je suis prisonnière de mon ombre, dans le réseau d'Anubis, dans les entrailles de Set. »

— « Esprit immortel, il faut te séparer de ton ombre mortelle. »

— « La laisser dans son angoisse ? Je ne veux pas. »

— « Alors tu ne monteras pas avec moi comme une flamme pure, tu ne t'élèveras pas comme l'épervier d'Horus dans le ciel d'où tu es descendue. Et quand Hermès t'aura dit adieu, la destruction, l'oubli et la mort tomberont sur toi pour t'effacer du livre des vivants. »

— « J'entends deux voix. Mon ombre rivée à la terre, supplie : « reste ! la lumière me fait peur ». L'esprit d'en haut crie : « monte et brave tout. Périsse ton ombre, plutôt que de ne pas voir le ciel ! » A quelle voix obéir ? horreur ! je suis double ! »

— « Je suis le bon pilote, n'écoute pas l'autre. Il te mènerait à la demeure de l'anéantissement. Moi seul je mène à la barque d'Isis. Je veux faire de toi un lotus pur, une âme d'éternité. Allons, courage !

— « Tu m'entraînes ? Affreux déchirement !...... Mon ombre qui pleure et la terre qui disparaît..... »

Les voilà à la limite du monde sublunaire appelée *Muraille de fer* par le *Livre des Morts*. La sortie en est gardée par des Esprits élémentaires dont la fluidité revêt toutes les formes tant animales qu'humaines, protoplasmes d'âmes futures sans individualité fixe. Ces gardiens du seuil sont représentés dans la mythologie égyptienne par les cynocéphales (hommes à tête de chien). Anubis à tête de chacal est leur maître. Les Grec en ont fait Cerbère. Le Génie de l'âme, Hermès, les écarte d'un geste royal. Les voilà hors de l'attraction terrestre. Le soleil émerge des sombres abîmes de l'espace. L'âme le regarde en face, éblouie par son disque.

— « Tu vois Ammon-Râ le Dieu des planètes, lui dit Hermès, et ce n'est que l'ombre du dieu de Vérité. Mais il renferme ses effluves créateurs. Sur son disque vont t'apparaître les sept dieux, verbes du dieu unique. Si tu supportes leur éclat, tu deviendras le juge de ta propre âme. » Les sept dieux apparaissent successivement.

Ils disent à l'âme : « Nous t'avons donné nos souffles : la justice et la miséricorde, la science et la beauté, la sagesse, l'amour et la force. T'en souviens-tu ? Qu'en as-tu fait dans le monde du mensonge et des ténèbres ? » A chacun de ces noms, l'âme se sent traversée comme par un coup de foudre. A chacun, elle voit s'ouvrir la splendeur d'un ciel retrouvé. En même temps, elle voit la misère et la noirceur de sa vie terrestre. Défaillante, elle s'écrie : « L'ombre se désespère ! L'ombre agonise ! Je la sens qui m'appelle d'en bas. Descendons ! » Ils rejoignent la roue qui enferme la terre comme une couche de verre opaque. Leur passage y ouvre une trouée. Puis le gouffre noir se referme sur eux et les voilà replongés dans le cercle douloureux des générations, dans les limbes d'Amenti. Effarée, l'âme regarde tour à tour son Génie lumineux au casque ailé, au sceptre tutélaire, et l'ombre noire affaissée sur son cercueil. Souriant et impassible, le Guide divin répond par ces paroles plus redoutables qu'un arrêt : « Tu *sais* maintenant ; sois ton propre juge. »

III

Les êtres inconnus qui habitent dans ces mondes de l'espace, ce sont des hommes partageant une destinée semblable à la nôtre.

CAMILLE FLAMMARION.

III. *Le jugement ou la seconde mort.* — L'âme éclairée par la mémoire divine de l'esprit, voit défiler devant elle toute sa vie et, devenue étrangère à son passé, se juge sous cette clarté implacable. Alors, elle va où elle doit aller, selon les affinités engendrées par ses actions, ses volitions et ses pensées secrètes, et cela, par une loi aussi naturelle que celle qui fait flotter le liège sur l'eau et le plomb s'y enfoncer. Les Egyptens expriment cette conception par le jugement de Toth (Hermès). Symboliquement figuré dans une vignette du *Livre des Morts* et reproduit en peinture dans plusieurs tombeaux de rois à Thèbes. Le lieu du jugement est appelé « salle de la Vérité ». Le juge Osiris assis sur son trône, le sceptre et le fouet en main, figure l'esprit divin présent dans l'homme lui-même. Toth jouant ici le rôle de témoin et de greffier apporte les tablettes qui sont nommées « les mystérieuses archives des dieux ». Or, ces archives signifient l'éther subtil où les actions, les désirs et même les pensées de l'homme s'impriment comme des images plus ou moins fortes et durables selon leur fréquence et leur intensité. Ces images ravivées par Hermès (le Génie-Guide) se déroulent devant l'âme comme un vaste tableau. Pour savoir de quel côté l'homme a penché, Hermès met dans un plateau de sa balance le cœur de l'homme, dans l'autre la statue de la Vérité. Ce sont les intentions secrètes, non les actions elles-mêmes qui décident de la destinée future de l'âme. Ceux qui se sont endurcis dans le mal ont tué en eux-mêmes le dernier souvenir de la vie céleste ; ils ont prononcé leur propre anéantissement, c'est-à-dire la dispersion de leur conscience dans les éléments. Ceux en qui le désir du bien subsiste, mais dominé par le mal, se sont condamnés eux-mêmes à une nouvelle et plus laborieuse incarnation. Ceux en qui l'amour de la vérité et la volonté du bien l'ont emporté sur les instincts d'en bas, sont prêts pour le voyage céleste, malgré leurs erreurs et leurs fautes passagères. Alors l'esprit divin recueille en lui tout ce qu'il y a de pur dans les souvenirs terrestres

de l'âme, tandis que tout le faux, l'impur et le périssable se dissolvent dans l'Amenti avec l'ombre vaine.

IV. *La Sortie au jour ou la résurrection.* — Armée par Hermès du sceptre de la volonté souveraine et de l'anneau crucial, signe de l'immortalité, l'âme s'élance dans le monde divin comme dans sa patrie. Le monde matériel a disparu. Dégagée de son écorce opaque elle rentre de l'envers à l'endroit de la vie et l'intérieur des choses lui apparaît. Purifiée, elle s'immerge dans l'Ame du monde qui contient les archétypes de tous les êtres. Elle monte toujours. D'un point incandescent partent quatre fleuves qui se répandent dans toutes les directions. Hermès dit à l'âme : « Le fleuve d'or vient d'Osiris, l'Intelligence ; le fleuve azur vient d'Isis, l'Amour ; le fleuve pourpre vient de Râ, la Vie ; le fleuve émeraude vient de Nephtys, la Substance universelle ». Sur ces eaux célestes vogue la barque d'Isis ; la déesse est assise au gouvernail ; son fils Horus, armé de la lance, est debout à la proue.

Au centre de la barque se dresse une chapelle dont les chapiteaux à colonnes de lotus, supportent un globe brillant, reflet du soleil d'Osiris. Dans ce temple resplendissent les sept divinités. Car, dans le monde céleste, toutes les idées apparaissent comme des personnes et chaque esprit les perçoit selon sa force. A cette vue, l'âme s'écrie : « Je sens passer en moi le souffle des dieux. Je suis Osiris, Isis, Râ et Nephtys. » Les nautoniers répondent : « Monte dans la barque aux millions d'années pour accomplir ton cycle divin ». Reçu dans la barque, l'homme devenu un Osiris s'écrie : « Je suis hier et je connais demain. Je suis maître de renaître une seconde fois. Je traverse le ciel en y faisant la lumière. Je m'envole pour illuminer les mânes. J'ouvre et je ferme ». Dans cette barque, l'esprit voit les âmes monter et descendre, se libérer et se réincarner : il voit les générations sortir du chaos et rentrer dans le sein d'Isis qui les rend à son époux. La terre d'Annsou où aborde la barque d'Isis est une planète spirituelle éclairée par le soleil de vérité où les élus se créent un monde à leur image, selon la loi d'affinité, d'amour et d'harmonie.

Tel est le voyage de l'âme que les fresques d'Abydos déroulent de leurs barques lumineuses. Quand on songe que ces peintures datent d'avant Moïse et que le *Livre des Morts* remonte plus haut encore, on est saisi de respect devant l'antiquité des plus augustes symboles de l'esprit humain.

Nous avons parlé plusieurs fois d'Osiris et d'Isis ; ne quittons pas l'Egypte sans rappeler le mystère d'Isis et d'Osiris que ce pays devait léguer au monde comme la fleur de sa pensée.

Quand les barbares d'Asie eurent soumis la terre d'Hermès, les prêtres thébains répandirent dans le peuple cette légende qui enveloppait d'un voile protecteur, impénétrable pour l'étranger, l'arcane de la religion et l'espoir le plus sacré de la patrie.

Voici ce qu'ils racontèrent :

Osiris, fils aîné du Ciel et de la Terre, régnait en Egypte avec sa sœur céleste Isis, devenue son épouse en ce monde. Ce Dieu incarné dans un roi était sage et beau. Si parfaite était leur union qu'elle remplissait l'univers de joie. Ils enseignèrent aux hommes l'art de cultiver la terre et celui de l'écriture. Osiris voulut aussi instruire les barbares. Il partit pour l'Asie, laissant Isis régner en Egypte. Cependant Set-Typhon, le dieu de l'abîme et du feu, jaloux des gloires de son frère, guettait les heureux et méditait sa vengeance. Il avait pour femme Nephtys, la déesse des régions humides. Quand Osiris revint de l'expédition où il avait charmé les barbares par la musique, Typhon engagea sa femme à attirer Osiris dans un guet-apens. Nephtys déroba à Isis sa robe lumineuse et parfumée Enveloppée dans ses plis, elle prit l'apparence de sa sœur et attira Osiris dans sa couche, au bord du Nil. De cette union naquit Anubis, le gardien redoutable des ombres et le chef des fantômes élémentaires. Pendant qu'Osiris sommeillait, terrassé par la volupté et la lassitude, Set-Typhon se jeta sur lui, le tua de son trident, mit son corps en pièces et en jeta les membres dans le fleuve.

Des clameurs mêlées à des lamentations coururent le long du Nil et parvinrent jusqu'à Thèbes.

Isis éperdue sortit de son palais, vêtue de noir, en poussant des cris et des gémissements. Elle fit construire une barque et une arche pour chercher les fragments épars du corps d'Osiris et prenant le gouvernail, elle se laissa descendre sur le Nil.

A mesure qu'elle en trouvait un, elle le plaçait dans l'arche.

(à suivre)

ISIDORE LEBLOND.

Biographie d'Allan Kardec

(*Suite*) (1)

A ces renseignements puisés dans les *Œuvres posthumes d'Allan Kardec*, il convient d'ajouter qu'au début M. Rivail, loin d'être un enthousiaste de ces manifestations, et absorbé par ses autres occupations, fut sur le point de les abandonner, ce qu'il eût fait peut-être sans les pressantes sollicitations de MM. Carlotti, René Taillandier, membre de l'Académie des sciences, Thiedeman-Marchèse, Sardou père et fils, Didier, éditeur, qui suivaient depuis cinq ans l'étude de ces phénomènes et avaient réuni *cinquante cahiers de communications diverses*, qu'ils ne parvenaient pas à mettre en ordre. Connaissant les vastes et rares aptitudes à synthétiser de M. Rivail, ces Messieurs lui remirent les cahiers en lui demandant d'en prendre connaissance et de les mettre au point. Ce travail était ardu et exigeait beaucoup de temps, en raison des lacunes et des obscurités de ces communications, et le savant encyclopédiste se refusait à cette tâche ennuyeuse et absorbante en raison de ses autres travaux.

Un soir, son Esprit protecteur Z. lui donna par un médium une communication toute personnelle, dans laquelle il lui disait entre autres choses l'avoir connu dans une précédente existence, alors qu'au temps des Druides ils vivaient ensemble dans les Gaules; il s'appelait alors Allan Kardec, et, comme l'amitié qu'il avait eue pour lui n'avait fait que s'accroître, il lui promettait de le seconder dans la tâche très importante pour laquelle on le sollicitait et dont il viendrait facilement à bout.

M. Rivail se mit donc à l'œuvre : il prit les cahiers, les annota avec soin, après une lecture attentive, écarta les redites et mit à leur rang chaque dictée, chaque rapport de séance ; il signala les lacunes à combler, les obscurités à éclaircir, prépara les demandes voulues pour arriver à ce résultat.

« Jusqu'alors, dit il lui-même, les séances chez M. Baudin n'avaient aucun but déterminé ; j'entrepris d'y faire résoudre les

(1) Voir le nº Juillet p. 14 et suiv.

problèmes qui m'intéressaient au point de vue de la philosophie, de la psychologie et de la nature du monde invisible ; j'arrivais à chaque séance avec une série de questions préparées et méthodiquement arrangées ; il y était toujours répondu avec précision, profondeur et d'une façon logique. Dès ce moment, les réunions eurent un tout autre caractère ; parmi les assistants se trouvaient des personnes sérieuses qui y prirent un vif intérêt, et s'il m'arrivait d'y manquer on était comme désœuvré, les questions futiles avaient perdu leur attrait pour le plus grand nombre. Je n'avais d'abord en vue que ma propre instruction ; plus tard, quand je vis que tout cela formait un ensemble et prenait les proportions d'une doctrine, j'eus la pensée de les publier pour l'instruction de tout le monde. Ce sont ces mêmes questions qui, successivement développées et complétées, ont fait la base du *Livre des Esprits* ».

En 1856, M. Rivail suivit les réunions spirites qui se tenaient rue Tiquetone, chez M. Roustan, avec M[lle] Japhet, somnambule, qui obtenait comme médium des communications très intéressantes à l'aide de la corbeille à bec ; il fit contrôler par ce médium les communications obtenues et mises en ordre précédemment. Ce travail eut d'abord lieu aux séances ordinaires ; mais, sur la demande des Esprits, et pour qu'il fût apporté plus de soins, plus d'attention à ce contrôle, il fut poursuivi dans des séances particulières.

« Je ne me contentai pas de cette vérification, dit encore Allan Kardec, les Esprits m'en avaient fait la recommandation. Les circonstances m'ayant mis en rapport avec d'autres médiums, chaque fois que l'occasion se présentait, j'en profitais pour proposer quelques-unes des questions qui me semblaient les plus épineuses. C'est ainsi que plus de dix médiums ont prêté leur assistance pour ce travail. C'est de la comparaison et de la fusion de toutes ces réponses, coordonnées, classées et maintes fois remaniées dans le silence de la méditation, que je formai la première édition du *Livre des Esprits*, qui parut le 18 avril 1857, sous le format d'un grand in 4° en deux colonnes, une pour les demandes, une en regard pour les réponses ; l'auteur, au moment de le publier, fut très embarrassé pour savoir comment il le signerait, soit de son nom Denizard-Hippolyte-Léon Rivail, ou sous un pseudonyme. Son nom étant très connu du monde scientifique en raison de ses travaux antérieurs et pouvant amener une confusion, peut-être même nuire au

succès de son entreprise, il adopta le parti de le signer du nom d'Allan Kardec, que lui avait révélé son guide, il le portait au temps des Druides.

L'ouvrage eut un tel succès, que la première édition fut bientôt épuisée. Allan Kardec le réédita en 1858 sous la forme actuelle, in-12, revu, corrigé et considérablement augmenté. (1)

Le 25 mars 1856, Allan Kardec était dans son cabinet de travail en train de compulser ses communications et de préparer le *Livre des Esprits*, lorsqu'il entendit des coups répétés se produire contre la cloison; il en chercha la cause sans la découvrir, puis il se remit à l'ouvrage. Sa femme, entrant vers dix heures, entendit les mêmes bruits; ils cherchèrent, mais sans succès, d'où ils pouvaient bien provenir. M. et Mme Kardec demeuraient alors rue des Martyrs, n° 8, au deuxième étage, au fond de la cour.

« Le lendemain étant un jour de séance chez M. Baudin, écrit Allan Kardec, je racontai le fait, et en demandai l'explication :

Dem. : Vous avez entendu le fait que je viens de citer ; pourriez-vous me dire la cause de ces coups, qui se sont fait entendre avec tant de persistance ? — *Rép.* : C'était ton Esprit familier.

Dem. : Dans quel but venait-il frapper ainsi ? *Rép.* : Il voulait se communiquer à toi.

Dem. : Pourriez-vous me dire qui il est et ce qu'il me voulait ? — *Rép.* : Tu peux le lui demander à lui-même, car il est ici.

Dem. : Mon Esprit familier, qui que vous soyez, je vous remercie d'être venu me visiter ; voudriez-vous me dire qui vous êtes ? — *Rép.* : Pour toi, je m'appellerai *la Vérité*, et tous les mois, ici, pendant un quart d'heure, je serai à ta disposition.

Dem. : Hier, quand vous avez frappé pendant que je travaillais, aviez-vous quelque chose de particulier à me dire ? — *Rép.* : Ce que j'avais à te dire était sur le travail que tu faisais ; ce que tu écrivais me déplaisait et je voulais te faire cesser.

Remarque : Ce que j'écrivais était précisément relatif aux études que je faisais sur les Esprits et leurs manifestations.

Dem. : Votre désapprobation portait-elle sur le chapitre que j'écrivais ou sur l'ensemble du travail ? — *Rép.* : Sur le chapitre d'hier

(1) La 2me Edition parut en avril 1860, — la 3me en août 1860 ; — la 4me en février 1861, soit trois éditions en moins d'un an.

je t'en fais juge ; relis-le ce soir, tu reconnaîtras tes fautes et tu les corrigeras.

Dem. : Je n'étais pas moi-même très satisfait de ce chapitre, et je l'ai refait aujourd'hui ; est-ce mieux ? — *Rép.* : C'est mieux, mais pas assez bien. Lis de la troisième à la trentième ligne, et tu reconnaîtras une grave erreur.

Dem. : J'ai déchiré ce que j'avait fait hier ! — *Rép.* : N'importe ! Cette déchirure n'empêche pas la faute de subsister ; relis et tu verras.

Dem. : Le nom de *Vérité*, que vous prenez, est-il une allusion à la vérité que je cherche ? — *Rép.* : Peut-être, ou du moins c'est un guide qui te protègera et t'aidera.

Dem. : Puis-je vous évoquer chez moi ? — *Rép.* : Oui, pour t'assister par la pensée ; mais pour des réponses écrites chez toi, ce n'est pas de longtemps que tu pourras en obtenir.

Dem. : Pourriez-vous venir plus souvent que tous les mois ? — *Rép.* : Oui, mais je ne promets qu'une fois par mois jusqu'à nouvel ordre.

Dem. : Avez-vous animé quelque personnage connu sur la terre ? — *Rép.* : Je t'ai dit que pour toi j'étais la Vérité ; ce nom pour toi voulait dire discrétion ; tu n'en sauras pas davantage. »

De retour chez lui, Allan Kardec s'empressa de relire ce qu'il avait écrit et put constater la grave erreur qu'en effet il avait commise. Le délai d'un mois fixé entre chaque communication de l'Esprit *Vérité* fut rarement observé, il se manifesta fréquemment à Allan Kardec, mais non chez lui où, pendant un an environ, il ne put recevoir aucune communication d'aucun médium, et, chaque fois qu'il espérait obtenir quelque chose, il était entravé par une cause quelconque et imprévue qui venait s'y opposer.

Ce fut le 30 avril 1856, chez M. Roustan, par Mlle Japhet, médium, qu'Allan Kardec reçut la première révélation de la Mission qu'il avait à remplir ; cet avis, d'abord assez vague, fut précisé le 12 juin 1856 par l'entremise de Mlle Aline C., médium. Le 6 mai 1857, Mme Cardone, par l'inspection des lignes de la main d'Allan Kardec, lui confirma les deux précédentes communications qu'elle ignorait ; enfin le 12 avril 1860, chez M. Dehan, par l'intermédiaire de M. Crozet, médium, cette mission fut à

nouveau confirmée dans une communication spontanée, obtenue en l'absence d'Allan Kardec.

Il en fut de même au sujet de son pseudonyme ; de nombreuses communications venues des points les plus divers vinrent contrôler et corroborer la première communication obtenue à cet égard.

Pressé par les événements et par les documents qu'il avait en sa possession, Allan Kardec avait, en raison du succès du *Livre des Esprits*, formé le projet de créer un journal spirite ; il s'était adressé à M. Tiedman pour lui demander son concours pécuniaire, mais celui-ci n'était pas décidé de prendre part à cette entreprise. Allan Kardec demanda à ses Guides, le 15 novembre 1857, par l'entremise de Mme E. Dufaux, ce qu'il devait faire. Il lui fut répondu de mettre son idée à exécution et de ne s'inquiéter de rien.

« Je me hâtai de rédiger le premier numéro, dit Allan Kardec, et je le fis paraitre le 1er janvier 1858, sans en avoir rien dit à personne. Je n'avais pas un seul abonné, et aucun bailleur de fonds. Je le fis donc entièrement à mes risques et périls, et n'eus pas lieu de m'en repentir, car le succès dépassa notre attente. A partir du 1er janvier, les numéros se succédèrent sans interruption et, comme l'avait prévu l'Esprit, ce journal devint pour moi un puissant auxiliaire. Je reconnus plus tard qu'il était heureux pour moi de n'avoir pas eu de bailleur de fonds, car j'étais plus libre, tandis qu'un étranger intéressé aurait pu vouloir m'imposer ses idées et sa volonté, et entraver ma marche ; seul je n'avais de compte à rendre à personne, quelque lourde que fût ma tâche comme travail. »

Et cette tâche devait aller en augmentant toujours en travail et en responsabilités, en luttes incessantes contre des entraves, des embûches, des périls de toutes sortes ; mais, à mesure que la peine devenait plus grande, la lutte plus âpre, cet énergique travailleur s'élevait aussi à la hauteur des événements, qui ne le surprirent jamais, et pendant onze années, dans cette *Revue Spirite*, que nous venons de voir commencer si modestement, il tint tête à tous les orages, à toutes les compétitions, toutes les jalousies, qui ne lui furent pas épargnées, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, et comme l'annonce lui en avait été faite lorsque sa mission lui fut révélée. Cette communication et les réflexions dont Allan Kardec l'a anno-

tée nous montrent sous un jour peu flatteur la situation à cette époque, mais elles font ressortir aussi la grande valeur du fondateur du Spiritisme et son mérite d'avoir pu en triompher.

Médium, Mlle Aline C., 12 juin 1856 :

Dem. : Quelles sont les causes qui pourraient me faire échouer ? Serait-ce l'insuffisance de mes capacités ? — *Rép.* : Non ; mais la mission des réformateurs est pleine d'écueils et de périls ; la tienne est rude, je t'en préviens, car c'est le monde entier qu'il s'agit de remuer et de transformer. Ne crois pas qu'il te suffise de publier un livre, deux livres, dix livres, et de rester tranquillement chez toi ; non, il te faudra payer de ta personne : tu soulèveras contre toi des haines terribles ; des ennemis acharnés conjureront ta perte ; tu seras en butte à la calomnie, à la trahison même de ceux qui te sembleront les plus dévoués ; tes meilleures instructions seront méconnues et dénaturées ; plus d'une fois tu succomberas sous le poids de la fatigue : en un mot, c'est une lutte presque constante que tu auras à soutenir, et le sacrifice de ton repos, de ta tranquillité, de ta santé, et même de ta vie, car tu ne vivras pas longtemps. Eh bien ! plus d'un recule quand au lieu d'une route fleurie, il ne trouve sous ses pas que des ronces, des pierres aiguës et des serpents. Pour telles missions, l'intelligence ne suffit pas. Il faut d'abord, pour plaire à Dieu, de l'humilité, de la modestie et du désintéressement, car il abat les orgueilleux, les présomptueux. Pour lutter contre les hommes, il faut du courage, de la persévérance et une fermeté inébranlable ; il faut aussi de la prudence et du tact pour conduire les choses à propos et ne pas en compromettre le succès par des mesures ou des paroles intempestives ; il faut enfin du dévouement, de l'abnégation, et être prêt à tous les sacrifices.

Tu vois que ta mission est subordonnée à des conditions qui dépendent de toi.

Esprit Vérité.

Remarque (c'est Allan Kardec qui s'exprime ainsi). — « J'écris cette note au 1er janvier 1867, dix ans et demi après que cette communication m'a été donnée, et je constate qu'elle s'est réalisée en tous points, car j'ai éprouvé toutes les vicissitudes qui m'y sont annoncées. J'ai été en butte à la haine d'ennemis acharnés, à l'injure, à la calomnie, à l'envie et à la jalousie ; des libelles infâmes

ont été publiés contre moi ; mes meilleures instructions ont été dénaturées ; j'ai été trahi par ceux en qui j'avais mis ma confiance, payé d'ingratitude par ceux à qui j'avais rendu service. La Société de Paris a été un foyer continuel d'intrigues ourdies par ceux qui se disaient pour moi, et qui en me faisant bonne mine par devant, me déchiraient par derrière. Ils ont dit que ceux qui prenaient mon parti étaient soudoyés par moi avec l'argent que je recueillais du Spiritisme. Je n'ai plus connu le repos ; plus d'une fois j'ai succombé sous l'excès du travail, ma santé a été altérée et ma vie compromise.

« Cependant, grâce à la protection et à l'assistance des bons Esprits qui m'ont sans cesse donné des preuves manifestes de leur sollicitude, je suis heureux de reconnaître que je n'ai pas éprouvé un seul instant de défaillance ni de découragement, et que j'ai constamment poursuivi ma tâche avec la même ardeur, sans me préoccuper de la malveillance dont j'étais l'objet. D'après la communication de l'Esprit Vérité, je devais m'attendre à tout cela, et tout s'est vérifié. »

Lorsqu'on connaît toutes ces luttes, toutes les turpitudes auxquelles Allan Kardec fut en butte, combien il grandit à nos yeux et combien son triomphe éclatant acquiert de mérite et de splendeur ! Que sont-ils devenus, ces jaloux, ces pygmées qui cherchaient à lui barrer la route ? Pour la plupart, leur nom est inconnu ou n'éveille plus aucun souvenir ; l'oubli les a repris et pour toujours ensevelis sous ses ombres, tandis que celui d'Allan Kardec, le vaillant lutteur, le pionnier hardi, passera à la postérité avec son auréole de gloire si légitimement acquise.

Voici comment Allan Kardec envisageait la lutte pour le triomphe du Spiritisme et comment il voulait, prêchant d'exemple, que les spirites répondent aux attaques des adversaires de la doctrine.

Polémique spirite

R.S. 1858, p. 293. — On nous a plusieurs fois demandé pourquoi nous ne répondions pas, dans le journal, aux attaques de certaines feuilles dirigées contre le Spiritisme en général, contre ses partisans, et quelques fois même contre nous. Nous croyons que, dans ce cas, le silence est la meilleure réponse. Il est d'ailleurs un genre de polémique dont nous nous sommes fait une loi de nous abstenir, c'est celle qui peut dégénérer en personnalité ; non seu-

lement elle nous répugne, mais elle nous prendrait un temps que nous pouvons employer plus utilement, et serait fort peu intéressante pour nos lecteurs, qui s'abonnent pour s'instruire et non pour entendre des diatribes plus ou moins spirituelles; or, une fois engagé dans cette voie, il serait difficile d'en sortir, c'est pourquoi nous préférons ne pas y entrer, et nous pensons que le Spiritisme ne peut qu'y gagner en dignité. Nous n'avons jusqu'à présent qu'à nous applaudir de notre modération; nous n'en dévierons pas, et ne donnerons jamais satisfaction aux amateurs de scandale...

R.S. p. 294. — Remarquons encore que, parmi les critiques, il y a beaucoup de gens qui parlent sans connaître la chose, sans s'être donné la peine de l'approfondir; pour leur répondre il faudrait sans cesse recommencer les explications les plus élémentaires et répéter ce que nous avons écrit, chose que nous croyons inutile. Il n'en est pas de même de ceux qui ont étudié et qui n'ont pas du tout compris, de ceux qui veulent sérieusement s'éclairer, qui soulèvent des objections en connaissance de cause et de bonne foi; sur ce terrain nous acceptons la controverse, sans nous flatter de résoudre toutes les difficultés, ce qui serait trop présomptueux. La science Spirite est à son début, et ne nous a pas encore dit tous ses secrets, quelques merveilles qu'elle nous ait dévoilées. Quelle est la science qui n'a pas des faits encore mystérieux et inexpliqués? *Nous confesserons donc sans honte notre insuffisance sur tous les points auxquels il ne nous sera pas possible de répondre.* Ainsi, loin de repousser les objections et les questions, nous les sollicitons, pourvu qu'elles ne soient pas oiseuses et ne nous fassent pas perdre notre temps en futilités, parce que ce n'est pas un moyen de s'éclairer. C'est là ce que nous appelons une polémique utile et elle le sera toujours quand elle aura lieu entre gens sérieux qui se respecteront assez pour ne pas s'écarter des convenances. On peut penser différemment et ne s'en estimer pas moins.

Diatribes

R.S. 1859 p. 67. — Nous dirons également peu de chose pour ce qui nous touche personnellement; si ceux qui nous attaquent ostensiblement ou par dessous mains, croient nous troubler, ils perdent leur temps; s'ils pensent nous barrer le chemin, ils se trompent également, puisque nous ne demandons rien, et n'aspi-

rons à rien qu'à nous rendre utile dans la limite des forces que Dieu nous a données ; quelque modeste que soit notre position, nous nous contentons de ce qui, pour beaucoup, serait de la médiocrité ; nous n'ambitionnons ni rang, ni fortune, ni honneurs ; nous ne recherchons rien, ni le monde, ni ses plaisirs ; ce que nous ne pouvons avoir ne nous cause aucun regret : nous le voyons avec la plus complète indifférence ; cela n'est pas dans nos goûts, par conséquent nous ne portons envie à aucun de ceux qui possèdent ces avantages, si avantages il y a, ce qui à nos yeux est une question, car les puériles jouissances de ce monde n'assurent pas une meilleure place dans l'autre, loin de là ; notre vie est toute de labeur et d'étude, consacrant au travail jusqu'aux instants du repos : il n'y a pas là de quoi faire des jaloux. Nous apportons, comme tant d'autres, notre pierre à l'édifice qui s'élève ; mais nous rougirions de nous en faire un échelon pour arriver à quoi que ce soit ; que d'autres en apportent plus que nous ; que d'autres travaillent autant que nous et mieux que nous, nous le verrons avec une joie sincère ; *ce que nous voulons avant tout, c'est le triomphe de la vérité, de quelque part qu'elle vienne*, n'ayant pas la prétention d'avoir seul la lumière ; s'il doit en rejaillir quelque gloire, le champ est ouvert à tout le monde, et nous tendrons la main à tous ceux qui, dans cette rude carrière, nous suivront loyalement, avec abnégation et sans arrière-pensée personnelle.

Nous savions bien qu'en arborant ouvertement le drapeau des idées dont nous nous sommes fait un des propagateurs, en bravant les préjugés, nous nous attirerions des ennemis, toujours prêts à décocher des traits envenimés contre quiconque lève la tête et se met en évidence ; mais il y a cette différence entre eux et nous, c'est que nous ne leur en voulons pas du mal qu'ils cherchent à nous faire, parce que nous faisons la part de la faiblesse humaine, et c'est en cela que nous croyons leur être supérieur ; *on s'abaisse par l'envie, la haine, la jalousie et toutes les mesquines passions ; on s'élève par l'oubli des offenses*. C'est là la morale spirite ; ne vaut-elle pas celle des gens qui déchirent leur prochain ? c'est celle que nous ont dictée les Esprits qui nous assistent, et l'on peut juger par là s'ils sont *bons* ou *mauvais*. Elle nous montre les choses d'en haut si grandes et celles d'en bas si petites qu'on ne peut que plaindre ceux

qui se torturent volontairement pour se donner quelque éphémère satisfaction d'amour-propre.

La Société Parisienne des études spirites avait été fondée le 1er avril 1858. Jusque-là, les réunions avaient eu lieu chez Allan Kardec, rue des Martyrs, avec Mlle E. Dufaux comme principal médium ; son salon pouvait contenir de quinze à vingt personnes, il en réunit bientôt plus de trente. Se trouvant alors trop à l'étroit et ne voulant pas imposer toutes les charges à Allan Kardec, quelques-uns des auditeurs proposaient de former une société spirite et de louer un local où auraient lieu les réunions. Mais il fallait, pour pouvoir se réunir, se faire reconnaître par la préfecture et y être autorisé. M. Dufaux, qui connaissait personnellement le préfet de police d'alors, se chargea des démarches à cet effet, et, grâce au ministre de l'intérieur, le général X., qui était favorable aux idées nouvelles, l'autorisation fut obtenue en quinze jours, alors que par la filière ordinaire elle eût demandé des mois sans grande chance d'aboutir.

« La Société fut alors régulièrement constituée et se réunit tous les mardis dans le local qu'elle avait loué au Palais-Royal, galerie de Valois. Elle y resta un an, du 1er avril 1858 au 1er avril 1859. N'ayant pu y demeurer plus longtemps, elle se réunit tous les vendredis dans un des salons du restaurant Douix, au Palais-Royal, galerie Montpensier, du 1er avril 1859 au 1er avril 1860, époque où elle s'installa dans un local à elle, rue et passage Sainte-Anne, 59. »

Après avoir rendu compte des conditions dans lesquelles la société s'est formée et de la tâche qu'il a eu à remplir, Allan Kardec s'exprime ainsi (*Revue Spirite*, 1859, p. 169) :

« J'ai apporté dans mes fonctions, que je puis dire laborieuses, toute l'exactitude et tout le dévouement dont j'ai été capable ; au point de vue administratif, je me suis efforcé de maintenir dans les séances un ordre rigoureux, et de leur donner un caractère de gravité sans lequel le prestige d'assemblée sérieuse eût bientôt disparu. Maintenant que ma tâche est terminée et que l'impulsion est donnée, je dois vous faire part de la résolution que j'ai prise de renoncer pour l'avenir à toute espèce de fonction dans la Société, même celle de directeur des études : je n'ambitionne qu'un titre, celui de simple membre titulaire, dont je serai toujours heureux et honoré. Le motif de ma détermination est dans la multiplicité de

mes travaux, qui augmentent tous les jours par l'extension de mes relations, car, outre ceux que vous connaissez, j'en prépare d'autres plus considérables, qui exigent de longues et laborieuses études, et n'absorberont pas moins de dix années; or ceux de la Société ne laissent pas de prendre beaucoup de temps, soit pour la préparation, soit pour la coordination et la mise au net. Ils réclament une assiduité souvent préjudiciable à mes occupations personnelles, et que rend indispensable l'initiative presque exclusive que vous m'avez laissée. C'est à cette cause, Messieurs, que je dois d'avoir si souvent pris la parole, regrettant bien souvent que les membres éminemment éclairés que nous possédons nous privassent de leurs lumières. Depuis longtemps déjà j'avais le désir de me démettre de mes fonctions : je l'ai exprimé d'une manière très explicite en diverses circonstances, soit ici, soit en particulier, à plusieurs de mes collègues, et notamment à M. Ledoyen. Je l'aurais fait plus tôt sans la crainte d'apporter de la perturbation dans la Société : en me retirant au milieu de l'année, on aurait pu croire à une défection, et il ne fallait pas donner cette satisfaction à nos adversaires. J'ai donc accompli ma tâche jusqu'au bout; mais, aujourd'hui que ces motifs n'existent plus, je m'empresse de vous faire part de ma résolution afin de ne point entraver le choix que vous ferez. Il est juste que chacun ait sa part des charges et des honneurs. »

Hâtons-nous d'ajouter que cette démission ne fut pas acceptée et qu'Allan Kardec fut réélu à l'unanimité moins une voix et un bulletin blanc. Devant ce témoignage de sympathie, il s'inclina et conserva ses fonctions.

« *Le Spiritisme expérimental est entouré de beaucoup plus de difficultés qu'on ne le croit généralement, et les écueils quon y rencontre sont nombreux;* c'est ce qui cause tant de déceptions chez ceux qui s'en occupent sans avoir l'expérience et les connaissances nécessaires. Notre but a été de prémunir contre ces écueils qui ne sont pas toujours sans inconvénients pour quiconque s'aventure avec imprudence sur ce terrain nouveau. Nous ne pouvions négliger un point si capital, et nous l'avons traité avec un soin égal à son importance. »

Le *Livre des Médiums* avait été précédé d'un ouvrage moins étendu : *Instruction pratique sur les manifestations spirites* « contenant l'exposé complet des conditions nécessaires pour commu-

« niquer avec les esprits et les moyens de développer la faculté mé-
« diatrice chez les médiums ».

Lorsque l'édition de ce volume fut épuisée, Allan Kardec le remplaça par le *Livre des Médiums* actuel qui est encore le vade-mecum de tous ceux qui veulent se livrer avec fruit à l'étude du Spiritisme expérimental ; c'est encore le guide le plus sûr pour ceux qui veulent explorer sans danger le terrain de la médiumnité. Il n'a rien paru de mieux depuis et les auteurs qui ont abordé le même sujet n'ont fait que suivre les grandes lignes de ce magistral ouvrage.

*
* *

Pendant l'année 1861, Allan Kardec fait un nouveau voyage spirite à Sens, Mâcon et Lyon, et il constate que dans notre ville le Spiritisme a déjà atteint la virilité.

« Ce n'est plus en effet, dit-il, par centaines que l'on y compte les Spirites, comme il y a un an : c'est par milliers, ou, pour mieux dire, on ne les compte plus et l'on estime qu'en suivant les mêmes progressions, dans un an ou deux ils seront plus de trente mille. Le Spiritisme s'y est recruté dans toutes les classes, mais c'est surtout dans la classe ouvrière qu'il s'est propagé avec le plus de rapidité, et cela n'est pas étonnant : cette classe étant celle qui souffre le plus, elle se retourne du côté où elle trouve le plus de consolation. Vous qui criez contre le Spiritisme, que ne lui en donnez-vous autant : elle se tournerait vers vous ; mais au lieu de cela vous voulez lui ôter ce qui l'aide à porter son fardeau de misère ; c'est le plus sûr moyen de vous aliéner ses sympathies et de grossir les rangs qui vous sont opposés. Ce que nous avons vu de nos yeux est tellement caractéristique et renferme un si grand enseignement, que nous croyons devoir donner aux travailleurs la plus large part de notre compte rendu.

« L'année passée il n'y avait qu'un seul centre de réunion, celui des Brotteaux, dirigé par Dijoux, chef d'atelier, et sa femme ; depuis il s'en est formé sur différents points de la ville, à la Guillotière, à Perrache, à la Croix-Rousse, à Vaise, à Saint-Just, etc., sans compter un grand nombre de réunions particulières. A peine y avait-il deux ou trois médiums assez novices ; aujourd'hui il y en a dans tous les groupes, et plusieurs sont de première force ; dans un seul groupe nous en avons vu cinq écrire simultanément. Nous avons également vu une jeune personne très bon médium voyant,

et chez laquelle nous avons pu constater cette faculté développée à un très haut degré.

« C'est beaucoup sans doute que les adeptes se multiplient, mais ce qui vaut mieux encore que le nombre, c'est la qualité. Eh bien ! nous déclarons hautement que nous n'avons nulle part vu des réunions spirites plus édifiantes que celles des ouvriers lyonnais, sous le rapport de l'ordre, du recueillement et de l'attention qu'ils apportent aux instructions de leurs guides spirituels ; il y a là des hommes, des vieillards, des femmes, des jeunes gens, des enfants même, dont la tenue respectueuse contraste avec leur âge ; jamais un seul n'a troublé un instant le silence de nos réunions souvent fort longues ; ils semblaient presque aussi avides que leurs parents de recueillir nos paroles. Ce n'est pas tout ; le nombre des métamorphoses morales est, chez les ouvriers, presque aussi grand que celui des adeptes ; des habitudes vicieuses réformées, des passions calmées, des haines apaisées, des intérieurs devenus paisibles, en un mot les vertus les plus chrétiennes développées, et cela par la confiance désormais inébranlable que les communications spirites leur donnent en l'avenir auquel ils ne croyaient pas ; c'est un bonheur pour eux d'assister à ces instructions d'où ils sortent réconfortés contre l'adversité ; aussi en voit-on qui s'y rendent de plus d'une lieue par tous les temps, hiver comme été, et qui bravent tout pour ne pas manquer une séance ; c'est qu'il n'y a pas chez eux une foi vulgaire, mais une foi basée sur une conviction profonde, raisonnée et non aveugle. »

A l'occasion de ce voyage, un banquet réunit à nouveau sous la présidence d'Allan Kardec les membres de la grande famille spirite lyonnaise. Le 19 septembre 1860, les convives étaient à peine une trentaine ; le 19 septembre 1861 leur nombre était de cent soixante « représentant les différents groupes qui se considèrent tous comme les membres d'une même famille, et entre lesquels il n'existe pas l'ombre de jalousie et de rivalité, ce que — dit le Maître — nous sommes bien aise de faire remarquer en passant. La majorité des assistants était composée d'ouvriers, et tout le monde a remarqué l'ordre parfait qui n'a cessé de régner un seul instant ; c'est que les vrais spirites mettent leur satisfaction dans les joies du cœur et non dans les plaisirs bruyants. »

*
* *

Le 14 octobre de la même année nous trouvons Allan Kardec à Bordeaux, où, comme dans toutes les villes où il passe, il sème la bonne nouvelle et fait germer la foi en l'avenir.

Rendant compte de l'état du Spiritisme à Bordeaux, Allan Kardec s'exprime ainsi :

« *R. S.* 1861, p. 327. — Si Lyon a fait ce qu'on pourrait appeler son pronunciamento en fait de spiritisme, Bordeaux n'est pas resté en arrière, car il veut, lui aussi, prendre rang un des premiers dans la grande famille... Ce n'est pas en quelques années, c'est en quelques mois que la doctrine y a pris des proportions importantes dans toutes les classes de la société. Constatons d'abord un fait capital, c'est que là, comme à Lyon et comme dans beaucoup d'autres villes que nous avons visitées, nous avons vu la doctrine envisagée au point de vue le plus sérieux, et dans ses applications morales ; là, comme ailleurs, nous avons vu d'innombrables transformations, de véritables métamorphoses ; des caractères qui ne sont plus reconnaissables ; des gens qui ne croyaient plus à rien, ramenés aux idées religieuses par la certitude de l'avenir, maintenant palpable pour eux. Cela donne la mesure de l'esprit qui règne dans les réunions spirites, déjà très multipliées ; dans toutes celles où nous avons assisté, nous y avons vu le recueillement le plus édifiant, un air de bienveillance mutuelle entre les assistants ; on se sent dans un milieu sympathique qui inspire la confiance.

S'adressant à ce public Bordelais qui lui est si sympathique et voulant lui témoigner sa reconnaissance, Allan Kardec s'exprime ainsi :

« *R.S.* 1861, p. 347. — Si je suis heureux de cet accueil cordial, c'est que j'y vois un hommage rendu à la doctrine que nous professons et aux bons Esprits qui nous l'enseignent, bien plus qu'à moi personnellement qui ne suis qu'un instrument dans les mains de la Providence. Convaincu de la vérité de cette doctrine et du bien qu'elle est appelée à produire, j'ai tâché d'en coordonner les éléments ; je me suis efforcé de la rendre claire et intelligible pour tous ; c'est toute la part qui m'en revient, aussi ne m'en suis-je jamais posé comme le créateur : l'honneur tout entier en est aux Esprits ; c'est donc à eux seuls que doivent se reporter les témoignages de votre gratitude, et je n'accepte les éloges que vous

voulez bien me donner que comme un encouragement de poursuivre ma tâche avec persévérance.

« Dans les travaux que j'ai faits pour atteindre le but que je me suis proposé, j'ai sans doute été aidé par les Esprits, ainsi qu'ils me l'ont dit plusieurs fois, mais sans aucun signe extérieur de médianimité. Je ne suis donc point médium dans le sens vulgaire du mot, et aujourd'hui je comprends qu'il est heureux pour moi qu'il en soit ainsi. Par une médianimité effective, je n'aurais écrit que sous une même influence ; j'aurais été porté à n'accepter comme vrai que ce qui m'aurait été donné, et cela peut-être à tort ; tandis que, dans ma position, il convenait que j'eusse une liberté absolue de prendre le bon partout où il se trouve et de quelque côté qu'il vînt ; j'ai donc pu faire un choix des divers enseignements, sans préventions, et avec une entière impartialité. J'ai beaucoup vu, beaucoup étudié, beaucoup observé, mais toujours d'un œil impassible, et je n'ambitionne rien de plus que de voir l'expérience que j'ai acquise mise à profit par les autres. auxquels je suis heureux de pouvoir éviter les écueils inséparables de tout noviciat.

« Si j'ai beaucoup travaillé et si je travaille tous les jours, j'en suis bien largement récompensé par la marche si rapide de la doctrine, dont les progrès dépassent tout ce qu'il était permis d'espérer, par les résultats qu'elle a produits, et je suis heureuse de voir que la ville de Bordeaux non seulement ne reste pas en arrière dans ce mouvement, mais se dispose de marcher à la tête par le nombre et la qualité des adeptes. Si l'on considère que le Spiritisme doit sa propagation à ses propres forces, sans l'appui d'aucun des auxiliaires qui font d'ordinaire les succès, et malgré les efforts d'une opposition systématique, ou plutôt à cause même de ces efforts, on ne peut s'empêcher d'y voir le doigt de Dieu.

(*A suivre.*) HENRI SAUSSE.

L'armée Spiritualiste et Humanitaire

Une réunion amicale a groupé, le dimanche 27 juin, au Palais des Sociétés Savantes, des représentants des écoles spiritualistes et

humanitaires dans le but de se concerter et de se concilier en vue de la plus grande influence morale et sociale possible.

Cet effort de concentration des bonnes forces, en vue du progrès commun intéresse l'Elite indépendante, tend à l'union fédérale des doctrines et des écoles en vue du progrès et de la paix universelle par la science et par l'amour.

La Confédération Humanitaire Internationale, Académie Sociale (1), poursuit activement cette œuvre d'entente cordiale, but essentiel qui a déterminé sa fondation.

Que tous les amis du progrès sous toutes ses formes viennent fusionner par l'esprit, fraterniser par le cœur autour de notre emblème de concorde et d'espérance : L'Arc en Ciel.

L'idée humanitaire est destinée à devenir l'axe même des relations d'individu à individu, de peuple à peuple. Elle rayonne au dessus de tous les idéals particuliers. Nous voulons réaliser le grand idéal qui les confond tous et que le savant, l'artiste et le philosophe, peuvent concevoir simultanément.

Claude Bernard a dit qu'un jour viendrait où le physiologiste, le poète et le philosophe parleraient la même langue et sauraient s'entendre. Cette époque est venue, ou tout au moins elle s'élabore activement, et c'est à cette grande synthèse du vrai, du beau et du bien que nous voulons travailler, en y associant les représentants des diverses nuances de la pensée.

On s'aperçoit, à la réflexion, combien le champ à cultiver est immense et combien il y a de choses nouvelles à notre époque où tant de nos contemporains croient la pensée humaine éteinte et s'imaginent connaître tous les secrets de l'univers et de la vie. Faire dans toutes les doctrines le choix du beau, du vrai et du bien essentiels, voilà l'œuvre de synthèse pressentie et attendue de nos jours.

De grandes doctrines ont régné sur le monde. Mais le cycle d'évolution auquel nous appartenons n'en a pas connu d'assez puissante qui soit capable de prendre sur la pensée humaine une emprise suffisante pour la guider vers la vérité et qui soit capable de satisfaire le double besoin d'analyse et de synthèse qui est en nous, mais qui s'est trouvé trop souvent scindé en deux parts, en quelque sorte étrangères l'une à l'autre, presque adverses, hostiles par-

(1) Conférence académique de Paris. Organe d'arbitrage intellectuel permanent. 86. Bouley, du Port-Royal. Paris. .

fois, conformes en cela aux vues trop relatives, trop spéciales et superficielles des orthodoxies religieuses et athées.

Les générations nouvelles sont lasses des contradictions que leur offrent leurs devancières, qui, en leur montrant le résultat de recherches longues et patientes, n'aboutissant qu'au doute, leur disent : « Toute la science est là. »

On conçoit que les doctrines en vogue aient satisfait plus ou moins la pensée humaine. Si, en effet, l'on s'arrête à l'une quelconque de ces doctrines particulières, elle se présente avec un ensemble d'arguments qui l'étayent suffisamment pour lui donner raison. En réalité, chacune d'elles a raison, mais partiellement, et il faut s'élever au dessus de toutes pour juger le rôle que chacune de ces méthodes joue dans la recherche de la vérité intégrale, dans l'ensemble de la Connaissance : l'Universalisme.

C'est donc aux esprits libres de toute contrainte étroite, affranchis de tout sectarisme obstiné, libérés du tout endoctrinement invétéré, c'est à l'élite que nous faisons appel.

Chacune des manifestations de la pensée humaine est une aspiration vers le mieux, une tentative de progrès, un pas en avant, un effort vers la vérité, vers la vie absolue vers laquelle nous tendons tous plus ou moins consciemment.

A nous d'en dégager les principes, de découvrir la trame qui les unit et les guide vers des notions toujours et simultanément plus précises, plus vastes et plus profondes. —

Les contradictions entre les sciences humaines sont d'ailleurs plus apparentes que réelles. Les sciences, les philosophies, les arts et les religions sont des faces partielles et des phases particulières de l'évolution progressive vers la compréhension de la loi intégrale qui est une et qui régit tout.

La vérité, même relative, doit être conciliatrice de toutes les divergences, unique et intégrale. La tradition et la création, le passé et l'avenir doivent s'harmoniser en elle et vivre par elle.

Cette doctrine générale et centrale, cette trame secrète qui unifie et qui relie toutes les modalités théoriques, en un mot l'Universalisme, met fin à l'éternel conflit entre le mode de penser matérialiste, positiviste d'une part et la nuance spiritualiste, mystique, ésotérique d'autre part. Il est le terrain commun qui les relie, mieux : qui les unit, et il prouve à leurs adeptes réciproques qu'ils ne sont que la continuité les uns des autres. Il rapproche toutes les doctrines sans les détruire. Il les fusionne par ce qu'elles ont de plus juste et de meilleur. Il est le foyer central d'où rayonne la plus

grande somme de vérité et de beauté accessible à notre degré d'évolution. Il est comme l'âme de l'œuvre d'encyclopédie vivante, d'éclectisme rationnel que la pensée moderne cherche à formuler à travers le chaos intellectuel et surtout moral, la poussière des idées, l'agonie des sentiments élevés.

Tous ceux qui se rendront compte de l'importance d'une centralisation de bonnes forces travailleront dès maintenant au grand œuvre social, avec courage, avec amour pour savoir davantage et pour mieux aimer. Les trésors de science et d'amour que nous aurons su accumuler se répandront autour de nous en pluie fécondante. Ce sont là les vraies richesses, celles qui sont inpérissables et que ni les vers ni la rouille ne désagrègent.

Et quelle est la place des sciences psychiques dans ce travail d'ensemble ? Cette place est de premier ordre et c'est ici-même qu'apparait l'importance des études psychiques, de l'Ecole de la Pensée, de l'étude du probième de l'être et de ses destinées, de l'étude plus approfondie des initiations : druidisme, théosophie, occultisme, etc.

Les sciences psychiques sont seules capables de nous donner les certitudes inébranlables qui nous permettront de poursuivre sans défaillance notre œuvre commune.

En outre, nous faisons appel aux humanitaires de toutes les écoles susceptibles de s'unir à nous dans une grande pensée de tolérance et d'amour, de s'allier à nos efforts et à nos espoirs. La liaison du spiritualisme et des doctrines humanitaires sera la partie la plus vivante de notre œuvre. C'est par là que nous pourrons influencer la masse dont nous sentirons battre le cœur au grand souffle de la pensée fraternelle et que nous nous efforcerons d'entrainer vers le grand idéal. Les questions sociales, les problèmes d'éducation, la philosophie de la politique : la sociologie et la biologie intégrale ressortissent de ce domaine,

Et nous verrons notre chère France reprendre son beau rôle d'initiatrice de l'Humanité. Nous sommes des humanitaires convaincus, mais comment ne ferions nous pas à notre pays une place toute spéciale dans notre cœur alors que tant d'étrangers l'aiment à l'égal de leur pays !

La France est l'âme du monde, et Paris, sa capitale, en est le cerveau C'est elle qui fut l'émancipatrice en 1793. C'est vers elle que se tournent les regards inquiets de l'avenir et que se dirigent les aspirations de tous les opprimés.

Après avoir fait la Révolution dans le plan physique au prix de

violences malheureuses, mais semble-t-il, inévitables, il lui reste à achever son œuvre en formulant la Révolution intellectuelle et morale qu'elle prépare lentement et progressivement depuis quatre-vingt-treize. Ce sera la Révolution pacifique et généreuse par la Science, évolution de notre humanité vers une phase plus élevée de son éternelle ascension vers le Vrai, le Beau et le Bien.

L'heure est venue pour la France de rendre au monde la lumière de l'esprit, la vie du cœur, le sentiment de l'initiation perdue et déformée par ceux-là mêmes qui avaient mission de la transmettre de génération en génération. Initiés des religions partielles ou fidèles de la libre pensée. les uns et les autres ignorent la grande vérité intégrale.

L'Humanité est arrivée à ce point où toutes les vérités trouvées arrivent à converger pour former le même foyer et illuminer toute la terre. Chaque nation sera appelée à se partager ce grand travail, chaque peuple apportera sa pierre à l'édifice du temple universel.

La synthèse nouvelle que l'humanité réclame doit être simple comme tout ce qui est beau, puissante comme tout ce qui est vrai, grandiose comme tout ce qui est juste. Elle doit suffire aux aspirations de l'esprit le plus vaste et être comprise du plus humble.

Elle doit répondre à la vie morale, à la vie sociale et surtout à la science. Elle doit pénétrer dans tous les rangs de la société, correspondre à toutes les branches du savoir humain et donner à toutes les aspirations des hommes, à tous leurs travaux, une base commune. La synthèse d'orient et la synthèse d'occident fusionneront dans un Universalisme unitaire et fraternel.

La forme de notre Société Universaliste « Confédération Humanitaire Mondiale » permet de réaliser l'union en laissant pleine et entière liberté aux éléments de cette union. Dans une semblable confédération morale, où la seule cotisation est la bonne volonté et le dévouement sincère à la cause du progrès commun, les individus et les groupements conservent leur autonomie propre, leur organisation et leur action particulière. La Confédération les relie dans un plan supérieur et, en quelque sorte, impersonnel, où fusionnent les meilleures qualités et les plus hautes aspirations de chacun.

Dans nos comités d'étude, la Présidence n'est réservée spécialement à personne. La présidence de chaque séance est dévolue à tour de rôle par ordre alphabétique. Le comité comprend des membres du Congrès de l'Humanité, de l'Ecole de la Pensée, des Spiritualistes (Spirites, Psychistes, Théosophes, Occultistes, Chrétiens ésotéri-

ques, Swedenborgiens, orthodoxes, catholiques, libéraux, Protestants et Modernistes). Le but principal à poursuivre dès maintenant est exprimé par notre sous-titre « Union fédérale des doctrines et des écoles en vue du progrès et de la paix universelle par la science et par l'amour ».

PAUL NORD.

Les Fantômes des Vivants ou l'Homme double

Livre, que me veux-tu ? Je suis venu me réfugier ici, à la frontiète du monde civilisé, pour fuir le bruit, la poussière, l'étude — affliction de la chair, dit le sage, — et chercher le repos du corps, la paix de l'âme, le calme de l'esprit ; me retremper dans la bonne et belle nature ; jouir du merveilleux spectacle de la mer, de la terre et du ciel. Et tu viens me relancer dans mon dernier repaire? Livre, que me veux-tu ?

— Je viens te fournir la démonstration scientifique de l'existence de l'âme, de son indépendance du corps, de...

— Tu te trompes de porte. Je n'ai pas besoin de tes preuves, je suis convaincu d'avance.

— Je t'apporte des arguments anciens et nouveaux pour convaincre les autres.

— Alors, je vais te prêter à mon voisin A, matérialiste invétéré. Il y a des matérialistes partout aujourd'hui, même au fond de la mystique Bretagne. Nous verrons ce qu'il dira de toi.

Je prêtai donc *les Apparitions matérialisées des vivants et des morts* à mon voisin A, qui me rendit le volume quelques jours après en me disant : « Vous vous moquez de moi, de me donner à lire des contes de revenants. On ne les offre même plus aux petits enfants ».

— Les grands enfants, répondis-je, n'en sont peut-être pas meilleurs. Mais lisez tout de même, ou du moins parcourez, ne fût-ce que pour me faire plaisir.

— J'ai lu une bonne partie du volume, mais je vous avouerai que je n'ai pas eu le courage d'aller jusqu'au bout. Cela ne tient pas debout.

— Que pensez-vous donc avoir à objecter ?

— Tout, tous les points traités, tous les faits allégués, tous les arguments présentés sont inadmissibles.

Sur ce, la conversation suivante s'engagea entre A et moi B. Peut-être intéressera-t-elle quelques personnes de bonne foi, c'est pourquoi j'ai cru bon d'en prendre note et de la résumer ici.

* * *

A. Tout est absurde dans vos *fantômes de vivants.*

D'abord, les témoignagnes de l'antiquité n'ont aucune valeur. Les hommes primitifs sont simples, naïfs, ignorants, crédules, mystiques, enthousiastes du merveilleux ; ils n'observent que superficiellement, ils généralisent trop précipitamment et s'entêtent ensuite dans leurs préjugés avec une opiniâtreté irréductible.

Tout ce que les anciens ont dit des apparitions et autres manifestations des prétendus esprits ou âmes des morts n'a donc aucune valeur scientifique et est dénué de toute autorité.

B. L'ignorance est un gage de sincérité et d'impartialité chez l'observateur, doué d'autorité, bien plus que la prétendue science des modernes, qui sont de parti pris, qui ont leur siège fait, qui ne veulent pas même, dans leur présomption, prendre la peine d'énumérer les faits et de peser les arguments qu'on leur présente.

La crédulité, conséquence de la curiosité, est la base de tout savoir. Bacon même en convient : celui qui apprend doit croire, dit-il, celui qui sait doit examiner.

La tendance au merveilleux n'est pas une preuve suffisante de l'existence des apparitions, mais elle peut bien être une indication. Toute tendance implique une fin. Si l'âme n était qu'un produit de la matière, comme vous le prétendez, on ne conçoit pas comment cette tendance pourrait exister.

Cette tendance n'est pas un effet sans cause. Elle ne dérive pas des sens, puisqu'elle les dépasse, elle va au-delà de leur portée. Elle ne peut donc être expliquée dans l'hypothèse matérialiste. Il s'ensuit que, si elle ne prouve pas, elle indique du moins fortement qu'il existe au monde autre chose que la matière.

Notez que l'antiquité n'a pas été composée uniquement d'ignorants et de miraculistes ; or, tous les anciens ont cru aux revenants. Ce n'est pas seulement Pythagore, Socrate, Platon, mais Zénon, Aristote, Hippocrate et mille autres qui n'étaient certes pas des esprits étroits et bornés, des exaltés, des illuminés.

Et ces croyances ont été admises par la grande majorité, presque l'unanimité des savants de Rome et du moyen-âge, tant chez les musulmans que chez les chrétiens. Et on les a admises parce que

basées sur des faits nombreux et indiscutables. L'opinion contraire n'a guère prévalu que depuis la Révolution française...

A. Précisément. Jusqu'à la Révolution, les peuples, y compris les savants, ont été plongés dans la superstition, le dogmatisme et le mysticisme. Eclairés sur les questions naturelles, les savants restaient aveugles, volontaires ou involontaires sur le reste. Dès qu'il s'agissait du surnaturel, ils renoncaient à leur raison et la sacrifiaient à leur foi.

B. Je pourrais retourner votre argument contre vous-même et prouver que les superstitions ne sont pas plus rares aujourd'hui qu'autrefois ; que le socialisme, par exemple, n'est rien de plus qu'un article de foi, un tissu de contradictions sans aucune base solide ; que le scientifisme lui-même, dont vous faites tant de cas, a ses dogmes, son inquisition, etc., qui ne repose que sur de pures hypothèses.

Mais cela nous écarterait de notre sujet. Je me contente de dire — et je pense que nous serons d'accord sur ce point, — que ce n'est pas sur l'autorité des savants, pas plus que sur celle des ignorants, qu'il faut se baser, mais sur les faits.

A. Parfaitement d'accord pour cette fois ; mais vos faits ne sont pas des faits réels ; ce sont des illusions, des hallucinations, des aberrations des sens et de l'esprit.

B. Vous croyez ? Examinons un peu ce qu'il en est.

***

B. Qu'est-ce qu'une hallucination ?

A. C'est une sensation qui n'a pas pour cause un stimulus extérieur, un objet réel ; c'est le délire d'un ou de plusieurs sens.

B. Bien. L'hallucination n'a pas d'objet extérieur. Et pourtant elle existe, au moins pour l'halluciné. Il peut donc y avoir d'autre *stimuli* que les objets extérieurs, ce sont les objets intérieurs. Toutes nos perceptions ne nous viennent donc pas des sens, comme le prétendent les matérialistes.

A. Ce sont des perceptions subjectives.

B. *Subjectif* n'est qu'un mot. La distinction entre *objectif* et *subjectif* n'est qu'un subterfuge, un faux fuyant ; elle ne peut exister dans l'hypothèse matérialiste.

Pour que le sujet agisse sur lui-même et croie voir ce qui n'existe pas *objectivement*, il faut qu'il soit double, et non simple, comme le suppose le monisme. Cette distinction n'est invoquée que pour le besoin de la cause. Si nous la proposions, comme les matérialistes se moqueraient de nous !

A. Je puis vous concéder que les apparitions ne sont pas, ou pas toujours, de pures hallucinations ; ce sont ce que nos savants ont appelé des *hallucinations véridiques.*

B. Aux choses nouvelles, ou qu'ils considèrent comme telles, vos savants devraient au moins donner des noms corrects ; hallucination véridique est une expression absurde et contradictoire. Elle signifie : *erreur vraie, vérité fausse.* C'est du galimatias. Mais, au fait, à quoi reconnaissez-vous les hallucinations véridiques des autres ?

A. Les véridiques ont un rapport avec un événement grave survenu au personnage dont le sujet a vu le fantôme.

B. Comment ce fait de voir, ou croire voir quelqu'un peut-il être à la fois hallucinatoire et véridique ?

A. Parce qu'il y a action télépathique de *l'agent* (celui qui est vu) sur le *percipient*, (celui qui voit). Vous n'ignorez pas que la télépathie est l'action à distance causée par la pensée d'un agent sur l'imagination du percipient.

B. Je ne l'ignore pas en effet ; mais je dis que cette action à distance, sans l'intermédiaire des organes physiques est en contradiction avec les principes de votre science matérialiste.

*
* *

A. Vous parlez de la science d'autrefois. Vous nous reportez au temps de Brown-Séquard, qui affirmait que l'action nerveuse ne pouvait pas aller plus loin que le trajet des nerfs. Aujourd'hui la science admet la transmission de pensée, la suggestion, l'autosuggestion. Et c'est par ces moyens qu'elle explique les appréciations des vivants et des morts.

B. Le moyen est ingénieux ; mais est-il efficace ? Observons d'abord que les transmissions de pensée et de volonté d'un sujet à un autre sont encore inconciliables avec la philosophie matérialiste.

Si ces transmissions ont lieu directement de pensée à pensée, de volonté à volonté, sans le concours des organes, la pensée et la volonté sont indépendantes de l'organisme, sont autonomes, et la psychée n'est plus un simple épi phénomène de la physiologie.

Pour qu'un être soit suggestible, pour qu'il puisse donner ou recevoir une suggestion sans le secours des organes corporels, il faut de toute nécessité qu'il y ait dans notre organisme autre chose que le corps. Pour qu'il puisse se suggestionner lui-même, il faut, en quelque sorte, qu'il se dédouble ; or, pour se dédoubler, il faut être double. De toute façon, nous sortons de l'hypothèse moniste.

A. Il n'en reste pas moins que les prétendues apparitions n'existent que pour celui qui les voit, et n'ont pas d'existence objective pour les autres personnes. On ne peut donc les admettre dans le domaine scientifique, car, n'ayant pas de critère pour s'assurer de leur réalité, on ouvrirait la porte à toutes les impostures.

B. Je conviens que, si elles se bornaient là, il ne faudrait pas les admettre, mais il ne faudrait pas non plus les rejeter, car chacun est juge de ses propres sensations. Il faudrait seulement les mettre en réserve jusqu'à ce qu'on eût des preuves plus certaines de leur existence.

A. Nous voilà d'accord. Mettons-les en réserve et que ce soit fini.

***

B. Un instant. Je ne vous lâche pas si facilement. J'ai dit : « si elles se bornaient là ». Mais elles ne s'y bornent pas. Les apparitions peuvent être vues par plusieurs personnes à la fois.

A. Nous savons cela, ce sont des hallucinations collectives, n'ayant pas plus d'objectivité que les hallucinations individuelles.

B. Si elles sont vues dans le même endroit par toutes les personnes voyantes ?

A. C'est de la transmission de pensée ou de la suggestion.

B. Si elles se déplacent et que les dites personnes donnent la même description de leurs mouvements ?

A. Suggestion, transmission de pensée.

B. Si elles sont vues par des enfants ? Si elles influencent des animaux ? Si elles laissent des traces matérielles de leur passage ? Si elles font des actes qui dénotent de l'intelligence et de la volonté ? Si on les photographie ? Si...

A. Alors ce serait plus embarrassant ; mais cela n'a pas lieu.

B. Vous croyez ? Eh bien ! Lisez *les Fantômes des Vivants* (1), vous y trouverez une multitude de faits de ce genre bien et dûment constatés par des savants dont la compétence et l'honnêteté sont au dessus de toute suspicion.

A. Mon Dieu, je peux bien vous faire cette concession. Mon temps n'est pas si précieux en cette saison de villégiature que je ne puisse en donner une partie à des lectures qui changeront un peu le cours de mes idées Mais notez que je ne m'avoue pas vaincu.

---

(1) *Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts*, par Gabriel Delanne, tome I, *Les Fantômes de vivants*, 1 vol. in-8, Paris, librairie Spirite. Leymarie éditeur, 1909.

B. Vous avez bien raison. Il ne faut jamais se rendre sans combattre jusqu'à la dernière extrémité. C'est le moyen de n'avoir rien à se reprocher. Moi-même, j'ai bataillé longtemps avant d'admettre la réalité des fantômes de vivants et de morts. Nous reprendrons la discussion, si vous voulez, après votre lecture.

A. C'est entendu, au revoir.

ROUXEL.

Une innovation

Les Spirites Belges, qui au point de vue de l'organisation pratique marchent si souvent à la tête du progrès, viennent de donner un nouvel exemple de leur esprit de véritable fraternité, en instituant l'œuvre de l'*Assistance Discrète*. L'idée est si heureuse que nous croyons devoir lui donner le plus de publicité possible. C'est une belle et bonne institution et nous ne saurions trop féliciter nos frères Belges, de se souvenir que la devise du Spiritisme est : Hors la charité pas de salut.

(*N. d. l. r.*)

Un nouvel organisme vient de naître au sein de la Fédération Spirite de la région de Liège, dû à l'initiative de M. Henri Frissen, président du Cercle Liégeois d'études spirites qui, de concert avec les membres du dit Cercle, vient de former une œuvre d'assistance appelée à jeter sur le Spiritisme une vive lumière et une grande sympathie.

Cette œuvre qui a pris le titre : *Assistance Discrète du Cercle Liégeois d'études spirites*, prit naissance au mois de mai dernier. C'est dans le plus grand silence qu'elle a commencé à faire ses premières armes. Aujourd'hui l'œuvre est établie sur des bases durables ; ses promoteurs sont arrivés à intéresser à cette œuvre admirable une assez grande quantité de personnes qui permettra à l'œuvre de continuer sa route.

A l'encontre des groupements spirites qui n'accordent des secours qu'à leurs propres membres, l'*Assistance Discrète* va, distribuant sans compter les offrandes qu'elle a recueillies, à toute personne qui se trouve dans la nécessité et cela sans s'inquiéter de la croyance ; elle ne voit qu'un frère malheureux qui a droit à l'assistance de ses autres frères plus heureux que lui.

La Caisse de l'*Assistance discrète* est alimentée par des dons volontaires, par les cotisations des membres protecteurs et par les subsides que lui accorde la caisse du Cercle Liégeois d'Etudes Spirites.

Depuis le mois de Mai jusqu'à fin Juillet, l'œuvre a secouru 19 familles en dehors du spiritisme. La grandeur de cette œuvre et le but éminemment charitable lui a valu la reconnaissance officielle de la Ville. Ces ressources vont s'augmenter des produits des collectes hebdomadaires que les membres du Cercle Liégeois d'Etudes Spirites vont faire dans les cafés, M. le Commissaire en chef de la Ville de Liège ayant autoriser à collecter.

Nous ne saurions qu'applaudir à un aussi bel élan de solidarité qui fait que la devise brodée sur le drapeau spirite : « Hors la Charité point de salut » n'est point un vain mot.

Nous félicitons M. Frissen et les membres de son Cercle du courage et de l'abnégation dont ils font preuves en parcourant les cafés pour récolter les petits sous qui permettront à l'œuvre de grossir la part des pauvres et d'en secourir un plus grand nombre.

Merci à ces vaillants qui vont partout faire connaître que le Spiritsme, c'est la Fraternité, l'Amour et la Charité.

Ne croyez pas que l'*Assistance discrète* distribue des secours à tort à travers, non, toute demande de secours est précédée d'une enquête afin de ne faire la charité qu'à bon escient.

Le Comité de la F. S. de Liège, dans sa séance du 10 juillet, a voté des félicitations avec inscription au procès-verbal, à M. Henri Frissen et à tous les membres du Cercle Liégois d'Etudes spirites. C'est le plus bel encouragement que puissent recevoir les fondateurs de l'*Assistance discrète*.

Les membres de la Fédération qui auraient connaissance de familles se trouvant dans le besoin, n'ont qu'à adresser leur demande soit à M. Friessen, le président, ou à M. Furnémont, le trésorier de l'Œuvre.

Nous comptons, maintenant que nos frères et sœurs connaissent officiellement le but philanthropique de l'*Assistance discrète*, qu'ils ne l'oublieront pas et qu'ils apporteront leur obole, petite ou grande, pour le soulagement des malheureux.

G. Arsouze.

Nécrologie

C'est avec regret que nous avons appris le départ pour l'au-delà de notre confrère, M. Gaston Méry, directeur de l'*Echo du Merveilleux*. Alors même que ses opinions, aussi bien politiques que philosophiques, différassent radicalement des nôtres, il nous convient de rendre un juste hommage à sa mémoire, car ce fut un homme loyal qui ne craignit pas d'affirmer la réalité des phénomènes lorsqu'il en avait été témoin. D'un esprit très-fin, très-délié, il avait donné à son journal la note qui devait plaire à son public un peu spécial, lequel se recrute surtout parmi les lecteurs de la *Libre Parole* et les gens dits « bien pensants ».

Nos rapports avec M. Gaston Méry furent toujours très agréables. Journaliste de grand talent, il était doué d'une remarquable ingéniosité pour tourner les difficultés qu'il rencontrait sur sa route lorsqu'il s'agissait d'interpréter les phénomènes spirites. Dans le fond, son argumentation ne différait pas de celle des théologiens : il attribuait ces manifestations à l'action des démons, mais son originalité consistait à présenter cette thèse sous un jour nouveau et avec des arguments qui ne froissaient pas trop directement l'esprit moderne. C'est ce qu'il appelait faire « Du catholicisme expérimental ». Consciemment ou non, il était dominé par ses croyances religieuses, de sorte que cette lisière morale lui enlevait un peu de l'indépendance intellectuelle qui est indispensable dans des recherches de cette nature.

Mais il a eu le grand mérite d'attirer l'attention de son public sur tout cet ensemble de faits : hantises, prédictions, recherches astrologiques, chiromancie, etc., trop négligé par la grande presse, et son intervention a été très utile pour faire toucher du doigt l'intérêt que présente l'étude de ces questions.

Orateur aussi agréable à entendre qu'aimable écrivain, M. Gaston Méry enlevé en pleine force de l'âge, laissera un vide dans la presse spiritualiste, car ceux qui le remplaceront n'auront peut-être pas son tact délicat ni les ressources de sa dialectique si souple et si avisée.

En cette triste circonstance, nous offrons nos sentiments de respectueuse condoléance à sa veuve éplorée et à sa famille, inconsolable d'une grande perte.

G. D.

Correspondance

Une Fédération Spirite Française (1)

Mon cher ami,

Je viens de lire dans la Revue de juillet, l'article que vous publiez sous ce titre. A votre appel je réponds : Présent, et vous prie de me compter parmi les partisans et les adhérents de ce projet.

Il est incontestable que les spirites français sont fort nombreux ; il est d'autant plus regrettable qu'ils manquent de cohésion entre eux. A peine si dans quelques centres, des groupements sérieux les mettent-ils en rapport.

Ce qui nous manque, c'est que l'organisation présentée par Allan Kardec, en décembre 1868, soit restée à l'état de projet ; et que ce programme si clair, si rationnel, si pratique, n'ait jamais été mis en action.

Ce qu'il faut, avant tout, pour qu'une œuvre semblable soit menée à bien, et produise les fruits que nous croyons pouvoir en attendre, c'est d'asseoir cette organisation sur des bases sérieuses, positives, pour éviter les déboires survenus à la suite du décès de madame Allan Kardec et de M. Guérin. Pour cela, profitant des avantages de la loi du 1er juillet 1901, article 5, § 2 et 3, il faut donner à cette Fédération la personnalité civile qui lui permettra d'ester en justice et de pouvoir disposer des dons manuels ou testamentaires qui lui seront faits ; c'est ainsi que sous le couvert de cette loi nous avons, en 1903, réorganisé La Fédération Spirite Lyonnaise conformément à la loi.

Pour éviter que cette œuvre se trouve, un jour ou l'autre, accaparée par une personnalité trop absorbante, supprimons la présidence effective et attribuons-en les pouvoirs à un comité de plusieurs membres ; ce comité ne dirigeant les travaux que selon les vœux exprimés de la Fédération et faisant nommer pour chaque assemblée un président de séance.

Comme vous le dites, on ne peut rien faire sans argent, une cotisation personnelle est donc indispensable et l'essentiel est qu'elle soit à la portée de tous.

Pour l'organisation du bureau central les conseils donnés par Allan Kardec sont trop pratiques, trop réels pour que j'y voie quelque chose à modifier.

Pour maintenir la cohésion entre les adhérents, il serait bon, je crois, qu'un bulletin trimestriel ou même semestriel les tienne au courant de ce qui se fait de nouveau et des résultats importants qui seraient acquis ou des résolutions prises.

Respectant l'autonomie de tous les groupes ou fédérations existantes,

---

(1) En réponse à notre premier appel, nous avons reçu déjà un certain nombre de lettres. Nous les publierons au fur et à mesure que l'espace nous le permettra. (*N. d. l. r.*)

la Fédération projetée aurait pour but : de centraliser les travaux des organisations adhérentes, d'en faire connaître les résultats et les conditions dans lesquelles ils ont été obtenus ; elle aurait surtout pour but une propagande plus active, plus sérieuse et plus efficace des principes de la philosophie spirite. Œuvre impersonnelle, elle respecterait toutes les opinions intimes n'ayant pour but que la recherche et le triomphe de la vérité.

Au sujet des œuvres de solidarité spirite, elle pourrait en susciter l'organisation dans les différents centres, sans poursuivre, comme le dit Allan Kardec, la création d'œuvres spéciales qui, suivant le Maître, n'iraient pas ainsi à leur but. Notre caisse de secours aux vieillards fonctionne modestement depuis 1887, la crèche Spirite Lyonnaise, grâce au dévouement de Mlle Dayt, entre dans sa sixième année ; que sous ces formes ou sous d'autres s'affirme la solidarité spirite, peu importe le titre, l'essentiel est que le but soit atteint.

Renouvelez vos appels, réitérez vos efforts, l'œuvre indiquée est non seulement utile mais nécessaire, il faut, coûte que coûte, la faire aboutir.

Je suis avec vous de cœur et entièrement dévoué à la réalisation de l'œuvre que vous proposez et que, j'espère, vous ferez triompher.

HENRI SAUSSE.

Les fantômes de vivants peuvent communiquer à distance

M. Fernand Girod, un jeune expérimentateur, vient de faire une série d'expériences sur la communication à distance à l'aide de sujets dédoublés.

Ces expériences ont fait l'objet d'un rapport spécial à la Société magnétique de France.

Nous sommes heureux de donner, d'après l'auteur lui-même, un extrait de ses comptes rendus.

Deux sujets servent aux expériences, Mlle Louise B. à Bordeaux, jeune fille ignorant tout des phénomèmes du magnétisme ; Mlle Edmée, sujet personnel de M. Girod, qui servit à H. Durville pour ses premières recherches sur le fantôme des vivants, restée à Paris aux mains de Mme Stahl, sa directrice.

Contrôle rigoureux ; les comptes rendus sont attestés de part et d'autre par les personnes assistant aux expériences.

Dans une première expérience, Louise, sans être prévenue de quoi

que ce soit, voit apparaître, alors qu'elle était dédoublée, un fantôme semblable au sien. C'est le fantôme d'une femme, dit-elle au bout d'un instant, elle est plus petite que moi et plutôt blonde. Elle me parle, mais c'est curieux, on dirait que son fantôme est plus habitué que le mien à se trouver ainsi, il est moins gêné et paraît beaucoup plus lumineux. Mais je reconnais cette personne, je l'ai déjà vue quelque part.

— Où l'avez-vous vue ?

— L'autre jour quand vous m'avez envoyée à votre cabinet pour voir ce qui s'y passait, j'ai vu cette personne, mais oui, c'est bien elle.

A la même heure, Edmée dédoublée à Paris envoyait son fantôme à Bordeaux et rapportait de son côté ses impressions.

J'ai vu une jeune fille brune, assise dans un fauteuil et un fantôme comme le mien, se promener dans la pièce ; nous nous sommes dit bonjour, et je lui ai serré la main. Ce fait avait été également signalé par Louise.

Dans deux autres expériences, Louise a pu répéter mot à mot des phrases qu'Edmée avait dites tandis qu'elle était dédoublée dans une précédente expérience. Ainsi une phrase dite le mardi était retrouvée intégralement le jeudi ; une autre dite le jeudi était retrouvée le samedi (1).

M. Girod s'appesantit beaucoup sur ce fait de la persistance des clichés.

A cette même expérience du samedi, Louise a prononcé plusieurs fois une phrase dont le sens a été parfaitement interprété par Edmée ; elle a pu faire la description exacte d'Edmée et de l'opérateur (Mme Stahl). Physionomie, coiffure, toilette et jusqu'aux moindres détails de l'appartement, elle a décrit notamment un livre qui se trouvait à ce moment dans le salon où l'on opérait à Paris. (2)

Plusieurs expériences ont été ensuite tentées pour tâcher de faire

(1) Au point de vue critique, il faut que les expérimentateurs soient bien sûrs de leurs sujets, car, sans cela, rien ne serait plus simple que d'expliquer ce retard par une lettre apportant la phrase (*N. d. l. r.*).

(2) Ici encore, il faudrait savoir si la transmission de pensée de l'opérateur au sujet n'a pas pu intervenir et savoir dans quelle mesure. *N. d. l. r.*)

lire un mot inscrit sur une pancarte et placé dans la pièce où devait se rendre le fantôme visiteur. Un mot écrit à Bordeaux devait être lu à Paris et vice-versa.

De part et d'autre, les sujets, sans être prévenus, ont fort bien vu qu'ils avaient un mot à lire, ils ont pu dire le nombre de lettres composant le mot, mais n'en ont traduit que quelques-unes sans pouvoir dire exactement ce mot.

Les expériences se poursuivent dans cet ordre d'idées. Signalons enfin, pour terminer, une expérience faite cette fois de Versailles à Paris et antérieure à toutes les précédentes.

Un sujet dédoublé à Versailles se met ainsi en communication avec Edmée qui, elle, se trouve en somnambulisme. Edmée voit parfaitement le double qui la consulte sur plusieurs affaires à lui personnelles. Elle entend distinctement les phrases dites par le double, les répète et y répond.

Plus tard on sut que les phrases dites par le double étaient concordantes à celles qu'Edmée avait entendues.

Ces diverses expériences jettent un jour nouveau sur les phénomènes si contestés et pourtant si fréquents de la télépathie, nous ne pouvons qu'encourager fermement les auteurs de ces tentatives à persévérer dans la voie qu'ils viennent de tracer, afin qu'ils puissent nous donner sur le problème des communications psychiques à distance le plus de lumière possible.

(*Communiqué*).

Ouvrages Nouveaux

Aimez-vous

PAR

SALVATOR DELAVILLE (CHARLES LETORT) : *un volume à 3 fr. 50, franco 3 fr. 85, Beaudelot éditeur, 8, rue du Cloître Notre-Dame.*

Voici un beau livre dont nous voulons dire quelques mots, bien qu'il ne soit pas du genre d'ouvrages dont nous rendons habituellement compte dans cette revue. *Aimez-vous* est un roman, mais un roman qui a pour

base la plus pure philosophie spiritualiste, dégagée de tout dogme quel qu'il soit, un roman qui va plus loin qu'une œuvre de fiction ordinaire, puisqu'il dépeint avec une simplicité et une sobriété qui rappellent certaines œuvres de Dickens et de George Eliot, des événements d'un réalisme dramatique intense. Les spirites n'auront pas de peine à reconnaître dans l'auteur un des leurs ; il prouve d'ailleurs sa parfaite connaissance des phénomènes psychiques en y faisant allusion deux ou trois fois au cours d'*Aimez-vous*, avec une exactitude rigoureuse et avec la sobriété qui caractérise ce livre.

L'auteur ne peut qu'être félicité pour son sujet, qui est de s'aimer et d'être juste et miséricordieux les uns envers les autres, non seulement pour que le poids des épreuves terrestres soit rendu supportable au plus grand nombre, mais encore parce que l'amour seul est capable d'élever l'homme et de le rendre heureux à quelque degré qu'il se trouve placé sur l'échelle sociale. La vie de souffrances du principal personnage, Yvon Kerkoff, fait réfléchir. Quels enseignements donne au lecteur l'état d'âme de cet homme que la sévérité de la peine encourue jadis, après l'avoir jeté dans l'enfer social, a rempli de haine. Mais au fond de tout être il y a quelque chose de bon, et Kerkoff, qui n'a jamais été un malfaiteur, un méchant homme, garde au cœur, peut-être à son insu, et malgré toutes les injustices qu'il a subies, le sentiment du bien et du vrai, et le besoin d'amour. Après sa rencontre avec l'abbé Gouessant, ce damné social se transforme et se régénère, et sa mort, dramatique, palpitante, est un acte d'amour et de pardon qui contraste avec toute sa vie misérable.

Quelle belle création que cet abbé Gouessant, admirable de simplicité et de profondeur, cet apôtre sans prétentions qui ne vit que pour la grande loi d'amour, qui sait comprendre les hommes et les élever en faisant appel à ce qu'il y a de meilleur en eux !

Aimez-vous est une œuvre vraiment attachante, qu'on lit tout d'une haleine. Elle repose de la littérature courante, le plus souvent vide, traitant de sujets inutiles, sans aucune portée littéraire ou sociale. C'est un livre qu'on voudra posséder et relire, qui fera passer d'agréables heures et exercera une influence bienfaisante sur tout lecteur.

X.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Matérialisation et voix directe

L'amiral Usborne Moore continue dans *le Light* les comptes-rendus de ses visites aux principaux médiums des Etats-Unis. Dans le numéro du

26 juin il nous raconte ce qu'il a vu chez Mme Wriedt, de Détroit, Michigan. Ce médium ne tombe jamais en trance et parle tantôt au nom de ses guides, tantôt au nom des Esprits évoqués. Les séances peuvent se tenir en pleine lumière ; mais les résultats ne sont vraiment satisfaisants que dans l'obscurité complète. Le tube ou trompette est placé debout sur le parquet et le médium se place en tel endroit de la pièce que lui désigne l'assistant.

Le 8 janvier, l'amiral se trouva seul avec le médium. Au bout d'un quart d'heure un nuage flotta d'abord entre les deux, puis se condensant peu à peu, prit la forme d'un homme, qui ne fut pas reconnu. Vinrent ensuite *deux parents de l'amiral*, décédés l'un depuis 16 ans, l'autre depuis 4 ans. Enfin un quatrième fantôme fut celui d'une certaine Joséphine, qui déjà s'était manifestée à Toledo et répondit au moyen de la trompette aux questions de l'amiral.

Plusieurs personnalités répondirent ensuite par la trompette, mais sans se matérialiser. Aucune des voix ne reproduisait le caractère de la voix des personnages prétendus, pendant leur vie.

A une séance suivante, en présence de M. Hodges, écrivain spiritualiste, plusieurs amis se manifestèrent par la trompette ; l'un d'eux prédit des faits qui se sont enfin réalisés. D'autres, pour prouver leur identité, rappelèrent à l'amiral des détails parfaitement exacts, mais tout à fait futiles, de leur dernière entrevue.

Dans une séance M. Usborne Moore entendit une voix qui parlait par la trompette, tandis que deux autres se faisaient entendre, l'une dans l'oreille droite, l'autre dans la gauche.

Clairvoyance

M. Colville raconte le fait suivant : Il se rendit chez Madame Saint-Léonard, avec le Dr Cohen, qui était venu de Saint-Louis (Etats-Unis en Angleterre. Le médium décrivit minutieusement le père du Dr et affirma qu'il le voyait mort. Ceci étonna d'autant plus le consultant, qu'il venait de recevoir une lettre lui donnant les nouvelles les plus satisfaisantes de la santé de son père. Le médium ajouta que le Dr allait recevoir une dépêche l'obligeant à retourner d'urgence en Amérique. Tout ceci fut reconnu absolument exact.

Circonstance digne de remarque. La mort du père du Dr Cohen ne survint que deux jours après que le médium l'eût *vue* dans cette séance. Il y a donc eu tout à la fois clairvoyance et prévision.

La S. P. R. et Eusapia

Au cours d'une séance spéciale de la *Society for psychical Researchs* tenue le 18 juin de cette année, M. Everard Feilding a rendu compte d'une série de 11 séances tenues à Naples avec Eusapia et dans lesquelles il se trouvait accompagné de Messieurs Baggali et Hereward Carrington, le sceptique irréductible.

Sir Oliver Lodge ouvrit la séance par une allocution, au cours de laquelle il déclara que dans ces dernières années la S. P. R. avait suivi toute une série de recherches et d'études des manifestations les plus purement psychiques, avec la préoccupation d'arriver à la solution du problème de la survie ; mais que les phénomènes dont il allait être question ne lui semblaient pas de nature à atteindre ce but. A ses yeux, la question reste encore *sub judice*. Les phénomènes produits en présence d'Eusapia sont surtout physiques : ils ouvrent un nouveau chapitre de l'étude des facultés humaines et révèlent des forces jusqu'ici peu étudiées : voilà tout.

Il fait ensuite allusion aux séances de Carqueiranne, (chez M. Richet) qui lui ont laissé l'impression de se trouver devant un inconnu inexplicable. Ce qui nous a le plus étonné, dans cette harangue, c'est qu'il ait encore parlé, comme de choses sérieuses, des séances de Cambridge, ou des expérimentateurs mal préparés, animés d'un scepticisme dont ils ne cherchaient pas à masquer la malveillance à cette sensitive si délicate, provoquaient la fraude par tous leurs actes.

M. Carrington étant retourné en Amérique, nous ne pouvons connaître ses impressions. Quant à M. Feilding, il n'hésite pas à proclamer la parfaite sincérité des phénomènes dont il a été témoin. Non seulement le médium a été constamment tenu avec rigueur, mais la *lumière* a toujours été satisfaisante, parfois même éclatante. Les yeux ont toujours pu suivre les phénomènes. C'est cette dernière circonstance qui fait l'originalité et l'importance de ces onze séances. Quant aux phénomènes, lévitation avec et *sans* contacts, coups parfois très violents, attouchements multiples, mains des expérimentateurs saisies et même pincées vivement, mouvements plus ou moins violents des rideaux du cabinet et des objets déposés dans ce cabinet, ils ont été les mêmes que dans toutes les autres séances, aujourd'hui connues de tous. M. Feilding dit qu'ils sont censés produits par le contrôle du médium, John King et il signale ce fait sur lequel nous appelons spécialement l'attention : que le contrôle et le médium ne sont pas toujours d'accord et qu'il survient même entre eux *une véritable bataille*. Comment interpréter ce dernier fait et même de *giffles violentes* reçues par Eusapia, si John King n'est qu'un simple produit de l'imagination du médium ?

Le compte-rendu auquel nous faisons allusion ci-dessus a été publié dans le numéro du *Light*, du 26 juin. Nous trouvons dans le numéro du 3 juillet deux lettres dont le journal ne cite pas les signataires, mais dont le contenu concorde d'une façon si frappante, que nous croyons pouvoir leur accorder toute confiance.

L'une et l'autre de ces lettres affirment qu'après la communication de M. Feilding, sir William Crookes sollicité de donner son avis, prit la parole et rappela que *chez lui*, *en pleine lumière*, en présence de Home, il avait vu une carafe pleine d'eau et un verre être soulevés sans contact et que le verre frappant sur la carafe un nombre de coups conventionnel,

avait répondu aux questions posées. On se trouvait donc en présence d'une force *intelligente*.

Après l'illustre savant, M. Barret prit la parole et confirma de tous points la réalité des phénomènes physiques.

On ne saurait trop insister sur l'importance de l'intervention de sir William Crookes venant affirmer une fois de plus que Home agissait constamment *en pleine lumière*, après tout ce que l'on a osé dire, même de nos jours, aussi bien au sujet de la loyauté du médium, qu'à propos de la prétendue mystification du grand savant, qui n'a jamais cessé de lui rendre hautement témoignage.

Ch. Bailey et les sceptiques

Depuis plus d'un an nous rendons compte sommairement des séances de Ch. Bailey chez M Stanford, à Melbourne. Nous avons énuméré une partie des apports faits en sa présence et qui constituent aujourd'hui un important musée, malgré la destruction d'une grande partie formant collection à l'Institut de San Francisco. Nous avons signalé les conférences aussi savantes que variées, histoire, géologie, archéologie, philosophie, faites à chaque séance hebdomadaire et prononcées par cet employé peu instruit, au nom de professeurs décédés et dont, chaque mois, *Harbinger of Light* reproduit une partie. Mme Ch. Bright nous signale fréquemment les diverses et minutieuses précautions, fouilles et examens complets du médium, etc., prises contre la fraude possible. Tout récemment la Douane ayant manifesté la prétention d'imposer des droits sur une partie des objets *apportés*, M. Stanford imagina d'enfermer le médium dans une solide cage en bois, dont les côtés sont garnis d'une fine moustiquaire et dont la portée est scellée par des étrangers, après avoir fait examiner et scruter le médium par plusieurs personnes. Cette fois la douane se déclara convaincue. Vous croyez peut-être qu'il en fut de même des sceptiques ? Ce serait bien peu les connaître ! Sans doute, aucun d'eux ne présenta d'objection, ne trouva de défaut au moyen employé ; aucun n'essaya d'expliquer où le médium ainsi déshabillé, palpé, frappé sur tous les points du corps, aura pu cacher des oiseaux vivants, des nids avec des œufs intacts, des costumes complets, des pierres, armes, mosaïques et manuscrits... etc. Mais il s'est trouvé des hommes assez ingénieux pour passer tout cela sous silence et pour déclarer qu'ils ne seraient tout à fait satisfaits que, lorsque, la cage étant à deux compartiments parfaitement clos et indépendants, les apports se feraient dans le compartiment vide. D'autres ont demandé que l'un des apports consistât en un journal imprimé à Londres le jour-même et ils triomphent de ce que les Esprits transformés en simples postiers soumis et dociles, n'aient pas encore satisfait à leurs fantaisies. Enfin un catholique, admettant la réalité des apports, mais les attribuant aux puissances infernales, déclare qu'il ne modifiera son opinion, que lorsque le spiritisme pourra citer ses martyrs ! Comme si les plus mauvaises causes n'avaient pas toujours eu

leurs martyrs ! Du reste, il oublie que, rien que pendant le moyen âge, c'est par milliers que les siens ont torturé, massacré et brûlé des malheureux qui n'avaient d'autres crimes que d'être des médiums !

Cependant il faut bien constater que peu à peu l'indifférence et l'incrédulité perdent du terrain et reculent devant la masse toujours croissante des faits authentiques. Aussi persistons-nous à les porter à la connaissance des lecteurs, bien convaincu que tantôt ici, tantôt là une oreille s'ouvrira, une conviction se formera.

Dans son n° de Mai, *Harbinger of Light* rapporte que le 16 Avril, le jour même de son retour d'un voyage de huit semaines, le médium, quoique très fatigué, tint une séance dans les conditions indiquées plus haut. C'était la 120e chez M. Stanford. Les apports consistèrent d'abord en une pluie de sable aurifère ; puis on entendit un oiseau voltiger dans la cage du médium. La lumière étant faite, on reconnut un oiseau-mouche, que *le guide* Abdoul affirma venir des environs de Mexico. Comme il n'aurait pu vivre sous le climat australien, il disparut comme il était venu, après que tous les assistants eurent eu tout le loisir de l'examiner. Enfin vint une sorte de *panier magique*, que le journal reproduit dans une grande planche photographique formant supplément et constitué par des semences d'un arbre indien enfilées comme des perles. Ce panier contenait deux pièces de monnaie.

Parlant au nom de son guide le Dr Robinson, le médium prononça un discours sur l'*Aiguillon de la Mort*, plein de considérations morales d'une haute élévation.

Le professeur Willy Reichel étant de passage à Melbourne, assista à plusieurs séances. Dans la première, dont il rend compte dans le *Light* du 17 juillet, le guide Dr Witcomb fit d'abord une conférence sur une question de médecine, puis le Dr Robinson parla d'archéologie. Après les discours de ces trois guides, très supérieurs à ce que l'on peut attendre d'un simple employé dans une manufacture de chaussures, Abdoul demanda quelques instants d'obscurité et, après trois minutes, la lumière étant faite, on trouva le médium enveloppé d'une grande bande de tissu, mesurant six pieds six pouces de longueur, sur une largeur de quatre pieds onze pouces. D'après le guide, ce tissu viendrait de Samoa. Vint ensuite un pinson, que l'on entendit voleter et que l'on trouva enfermé dans une cage aux parois de verre, que l'on avait enfermé avec Bailey.

Dans la 123e séance, le guide remit au docteur une semence de Mango, afin qu'il pût dans l'intervalle de deux séances y faire une marque. Nous en reparlerons. Il lui donna en outre des fibres servant aux indigènes de Bornéo à tisser leurs vêtements. En *pleine lumière* deux oiseaux vivants sont apportés.

Dans la 124e séance le signor Valetti, autre guide du médium, fit un discours sur « la Source de l'inspiration », que reproduit *Harbinger of Light*, puis le professeur Reichel planta dans un pot la semence de Mango

dont nous avons parlé. Lorsqu'elle eut donné une tige de deux pouces, il la retira de la terre et on put constater que c'était bien la semence marquée au préalable. Vint ensuite une tablette entourée d'argile, puis une amulette de l'Inde et l'on examina une seconde fois le médium. Sa cage ayant été de nouveau fermée et scellée, un nid fut apporté avec deux œufs très fragiles et encore tièdes. Lorsqu'ils eurent été suffisamment examinés, ils disparurent, pour être rendus à la mère qui les couvait, d'après l'affirmation du *guide*.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Songes prémonitoires.

La très importante revue *Ultra* rapporte le fait suivant, dans son numéro de juin :

« Notre ami G. R. de Trieste, dont nous garantissons le caractère sérieux et sincère, nous adresse la communication suivante :

Madame Pénéloppe Zaffiropulo, veuve d'un commerçant grec bien connu, habitant à Trieste près de la famille Komotar, place Giuseppe Verdi, maison du Théâtre au 4e étage, est toujours prévenue par sa mère décédée depuis plusieurs années, au moyen d'un songe symbolique, chaque fois qu'un décès doit se produire parmi ses parents.

Les songes lui présentent sa mère bouleversant le lit de la personne qui doit bientôt mourir. Voilà quatre fois que le même fait se reproduit. Ce fut d'abord avant la mort de son mari, puis avant celle de son fils, puis de son père et enfin tout récemment avant celle de sa fille, âgée de 16 ans et admirable de beauté et de santé :

Je puis citer au moins quarante témoins de ce dernier fait, parmi lesquels la famille Komotar et moi-même. Cette dame me raconta en pleurant qu'elle avait vu dans un rêve sa mère pénétrer dans sa chambre et mettre sens-dessus dessous le lit de sa chère Maria. Elle ajoutait au milieu de ses larmes que ce songe l'avertissait certainement d'une catastrophe prochaine. Je cherchai à la calmer et l'exhortai à ne pas attacher d'importance aux songes et à ne pas se laisser ainsi accabler par de sinistres pressentiments. Son médecin abondait dans le même sens, affirmant qu'il ne voyait rien de grave dans le cas de son enfant, qui avait pris froid à la suite d'un bain. « Dieu veuille que je me trompe, répondait-elle, mais j'en doute fort. » Effectivement ce n'était que trop vrai ! Le mal s'aggrava rapidement, et, contre toute prévision, envahit le poumon, se transformant en phtisie galopante et deux mois après le funèbre avis, la mère eut à pleurer la perte de sa chère enfant.

Délire ou vision réelle ?

Le *Messagero* du 15 Mai rend compte d'un procès qui a soulevé à Naples et aux environs une profonde émotion. Il s'agit d'un certain A. Feccia âgé de 75 ans, qui fut condamné à 25 ans de réclusion, pour avoir violé, puis étranglé une fillette nommée Angelina. Voici surtout la circonstance qui porta l'émotion à son comble. Cette brute avait étranglé sa victime en enroulant une corde autour de son cou, puis l'avait abandonnée au milieu des champs où on la retrouva le matin, après une affreuse nuit au milieu de tempête. La fillette dont les membres étaient enflés respirait encore. Les médecins manifestèrent l'espoir de la sauver et dès qu'elle put parler, non seulement elle dénonça son bourreau, mais elle ajouta que pendant toute cette nuit de tempête elle avait vu à ses côtés une belle dame, vètue de blanc, qui la réconfortait et disparut le matin.

La fillette guérit ; le bruit de la vision s'étant répandu, on cria au miracle et elle fut portée processionnellement à travers tout le pays.

Ce fait nous rappelle qu'à la suite de la catastrophe de Messine qui donna lieu à tant de légendes, on raconta qu'une enfant retrouvée vivante après être restée ensevelie pendant de longs jours, avait affirmé qu'elle avait été, pendant tout ce temps, secourue par une belle dame vêtue de blanc.

Remarquables phénomènes médianimiques

Sous ce titre *Luce e Ombra* résume deux articles du *Pungolo* de Naples, dont l'importance ne peut échapper à nos lecteurs et qui sont signés par Mme Bréatrice de Renzis Villani.

Dans le premier article l'auteur signale quelques cas d'identité spirite, entre autres celui d'un oncle qui rappela par la typtologie des faits, des noms, des circonstances absolument ignorés de sa nièce. Un autre médium écrivain lui donna une étrange calligraphie avec des lettres rondes et détachées, qui fut ensuite reconnue pour celle du défunt professeur Amicarelli.

L'auteur remarque cependant que dans aucun des cas qu'elle observa elle ne retrouva intégralement la personnalité du décédé, dans le contenu de l'écrit, mais elle observait une façon de dire typique, ou le ressouvenir d'un fait infime tout à fait oublié, ou une parole prononcée dans une circonstance spéciale, et c'était tout.

Comme elle en demandait la raison, il lui fut répondu :

« Il ne vous est pas possible de vous imaginer combien il est difficile pour nous d'annihiler la personnalité du médium et de lui imposer nos vibrations. »

Du reste le spiritisme ne nous rend pas nos morts, tels qu'ils étaient au départ, mais il nous prouve leur existence dans le monde des invisibles.

Viennent ensuite des phénomènes de la plus haute importance, produits en présence d'un médium qui prend le pseudonyme de Luigi Arcoldi, dont les facultés sont des plus variées, mais qui présente surtout des incorporations.

Une des entités ainsi incorporées se donna comme étant un certain Ardino, qui raconta toute sa vie et qui, surtout, produisit les étranges phénomènes que nous allons signaler.

Après avoir fait le récit de ses souffrances, il prit l'index de la main de Lebrecht, l'approcha du front de Zingaropoli et y traça un signe de croix ; prenant ensuite l'index de la main de Zingaropoli, il fit le même geste sur le front de l'auteur ; enfin avec l'index de la main de Mme de Renzis, il fit le signe de la croix sur le front du médium. On fait ensuite la pleine lumière et l'on constate sur chaque front une grosse croix, en traits larges comme un doigt, noire, dense, semblant tracée avec du noir de fumée, tandis que tous les doigts du médium et des assistants étaient parfaitement nets (1).

La même entité avait pris l'habitude de se servir de l'index des assistants pour écrire de la façon suivante : Il prenait le doigt, le tendait dans la direction d'une porte, d'un entablement de fenêtre, ou d'un mur, sans arriver au contact et en se maintenant à une distance de 30 à 40 centimètres ; il lui faisait tracer dans l'air un nom ou des dessins et sur le point indiqué on trouvait le nom ou les dessins écrits à la mine de plomb. (2)

A maintes reprises il a fait appuyer l'index sur la surface d'une porte fermée ou sur l'imposte également fermée, y traçant ainsi des noms ou des dessins et on retrouvait noms et dessins écrits *sur l'autre face.* Le phénomène s'étant souvent répété, il fut facile de prendre toutes les mesures de contrôle. C'est ce que peuvent attester C. Della Gatta, Gabriele Morelli et messieurs Ermanno et Vincenzo d'Apollonio.

A l'état normal le médium parle l'italien, avec un léger accent napolitain ; mais pendant la trance il parle des langues étrangères qu'il ne connaît pas et une infinité de dialectes, avec une volubilité surprenante.

Il y a une grande variété dans les entités qui s'incorporent. En deux années de séances il en est passé de vraies cohortes, aussi différentes par le langage que par l'accent et le caractère, ainsi que par mille particularités : Entités plaintives ou gaies, mystificatrices, libres de liens terrestres ou attachées passionnément aux affections terrestres ; guerriers, poètes,

(1) Avis aux catholiques qui s'imaginent que c'est le démon qui agit dans les manifestations spirites. Si l'on chasse les esprits infernaux avec la croix, il faut bien croire que ce ne sont pas ces êtres de perdition qui la tracent sur le front des Spirites. (*N. d. l. r.*)

(2) Ce phénomène a été souvent produit par Eusapia ; il est signalé par MM. Ch. Richet, Ochorowicz, Siemiradoki, Bozzano, Carreras, etc. Voir l'ouvrage de M. de Rochas : *L'Extériorisation de la Motricité.* (*N. d. l. r.*)

prélats, manœuvres, musiciens ou jeunes enfants, mais presque tous se déclarant des âmes *souffrantes*. Un seul, faisant exception, se montra d'une gaité radieuse ; il connaissait les moindres détails de l'existence de chacun des assistants. Pour lui communiquer une pensée, il n'était besoin d'aucune parole. A peine était-elle formulée mentalement, qu'il y répondait sans hésiter. Ce dernier se présentait au nom du Christ (!!)

Enfin Mme de Renzis signale plusieurs cas d'*Elongation* (1) scrupuleusement observés et mesurés non seulement par elle, mais encore par Morelli et Zingaropoli, ainsi que par Compagna et Della Gatta.

Il faut reconnaître que l'Italie est singulièrement favorisée depuis trente ans, au point de vue médianimique, et il est bon d'ajouter que si chez elle, on trouve encore beaucoup d'aveugles volontaires et routiniers parmi ses hommes de science, on y rencontre aussi une brillante phalange d'hommes de haute science et considération qui n'hésitent pas à profiter de toutes les occasions qui leur sont données d'expérimenter et de proclamer ce qu'ils ont vu. Les spirites du monde entier leur en doivent une grande reconnaissance.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Le spiritisme et les obsesseurs.

Nous pensons, avec un certain nombre d'écrivains spirites, que si beaucoup de cas d'aliénation sont dus à des lésions cérébrales et ne relèvent que de la médecine ordinaire, il en est d'autres qui ne sont que le résultat d'obsessions, spécialement sous forme d'hallucinations auditives, et dans lesquels le malheureux persécuté cherche un refuge dans le suicide ou voit sa raison sombrer définitivement.

Nous avons la conviction que si les médecins aliénistes étaient accompagnés de bons médiums et s'attaquaient aux obsesseurs plutôt qu'aux obsédés, les maisons de santé se verraient bientôt en partie dépeuplées.

Il est bien probable qu'ici, comme dans les cas de maisons hantées, un avenir, peut-être prochain, nous montrera le spiritisme provoquant une véritable révolution, aussi bien dans la façon de traiter un certain nombre de cas de folie, que dans l'interprétation des faits de maisons hantées.

Ces réflexions nous revenaient à l'esprit à la lecture d'un article du *Buen Sentido*, de Puerto-Rico, dans lequel sont relatés un certain nom-

(1) A rapprocher également des cas observés avec Home. (*N. d. l. r.*)

bre de cas, non pas, il est vrai, d'hallucinations, mais bien de manie aiguë et par conséquent d'incarnations qui se sont trouvés guéris d'une façon presque instantanée par l'intervention du médium D. Jose Sanchez, après une ou plusieurs séances d'imposition des mains et quelquefois de passes magnétiques. Le récit avec citations de noms et d'adresses est confirmé par la signature de plusieurs témoins.

En lisant ces rapports on se rappelle naturellement les nombreux faits cités dans l'Evangile et aussi dans les vies des saints, qui furent certainement, dans beaucoup de cas, de grands médiums.

Clairvoyance ou Télépathie ?

El Boletin Espéritista de Mayaguez, raconte que dans une séance du cercle *Aurora*, le médium S[ta] Rosario tomba en trance et vit deux scènes, l'une dans la rue Rafael Cordero, l'autre dans Santurce, représentant des intérieurs où des malades gisaient en proie à la plus grande misère. Réveillée, elle se rappela ses visions et voulant s'assurer qu'elle n'avait pas été victime d'un simple rêve, elle se rendit d'abord à Santurce, qu'elle ne connaissait pas, et au fond d'une impasse, dans un misérable taudis, elle reconnut tous les personnages de sa vision, ainsi que les détails de leur habitation. Le même fait se reproduisit calle Rafael Cordereau. Il est à noter que les deux familles étaient spirites. Comment interpréter ce double cas ? (1)

D[r] DUSART.

(1) On peut admettre que ce sont les guides du médium qui ont provoqué la clairvoyance pour attirer l'attention sur des malheureux dignes d'intérêt, car la télépathie ne s'établit pour ainsi dire jamais avec des inconnus. (*N. d. l. r.*)

AVIS

M. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs que ses réceptions sont suspendues jusqu'à nouvel ordre, pour cause de santé. Devant se rendre dans le Midi, il prie ses lecteurs de l'excuser s'il ne peut pas répondre aux lettres qui lui sont adressées.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

3 — 9 — 1909.

Les Vies successives

(*Suite*) (1)

J'ai résumé dans le premier volume de l'ouvrage sur *les Apparitions matérialisées des Vivants et des morts*, un certain nombre d'exemples authentiques qui démontrent que, pendant la vie, l'âme peut sortir de son corps physique pour se montrer au loin avec un second corps, identique au premier, et, dans certains cas, jouissant temporairement des mêmes propriétés. Il ne s'agit plus ici de théories plus ou moins contestables : c'est la nature elle-même qui parle. L'illustre journaliste anglais W. Stead a vu durant plus d'une heure le double matérialisé d'une de ses amies qui, pendant ce temps, était couchée dans sa chambre.

Le sosie avait assez de force pour pousser une porte, tenir un livre et marcher. Le double était si semblable au corps charnel que les assistants ne se sont pas doutés qu'ils étaient en présence de l'apparition matérialisée d'une vivante.

Il existe bien d'autres cas semblables et l'on ne saurait trop appeler l'attention des chercheurs sur ces manifestations spontanées. Ici aucun médium n'est nécessaire. C'est dans son propre organisme que l'esprit trouve les forces suffisantes pour donner à son corps spirituel les apparences de la matière. Or pour marcher, pour tenir un livre, il faut que le fantôme soit organisé. Il est indispensable qu'il ait des appareils extra-physiologiques qui jouent le même rôle que ses membres charnels. La dame de Stead tenait *avec sa main fantômale* le livre qu'on lui offrit, exactement comme elle l'eût fait avec sa main ordinaire ; c'est là un *fait* et non une hypothèse.

De même quand le fantôme d'un passager écrivait sur une ardoise l'indication qui devait sauver le navire en détresse sur lequel son corps physique se trouvait endormi, il agissait encore comme il l'eût fait pour écrire dans la vie ordinaire ; il avait un organe de préhension qui lui permettait de tenir la craie. Il dirigeait les mouvements

(1) Voir le n° d'Août, p. 65.

du crayon en leur imprimant les changements de direction nécessaires pour produire le graphisme. En un mot, il y avait une véritable duplication du corps physique et elle devait s'étendre jusqu'aux plus petits détails de la constitution anatomique, puisque les actes exécutés sont les mêmes. Je rappellerai également que le double de Mme Fay, dans la célèbre expérience de Crookes et Varley, apparut entre les rideaux du cabinet tenant un livre à la main, qu'elle donna à un assistant, alors que son corps de chair et d'os, en léthargie, était parcouru par un courant électrique qui assurait qu'il n'avait pas bougé.

La déduction qui s'impose immédiatement à l'esprit, c'est qu'il existe en chacun de nous un second corps, identiquement semblable au premier, qui peut s'en séparer, et momentanément le remplacer, afin de permettre à l'âme extériorisée d'entrer en rapport avec le monde extérieur. Parlant de la bilocation d'Alphonse de Liguori, lequel assista le pape Clément XIV à ses derniers moments à Rome, pendant que ses serviteurs constataient, le même jour, que le vénérable prélat dormait dans sa cellule d'Arienzo, province de Naples, Durand (de Gros), un médecin de haute envergure philosophique, est amené à écrire :

Si le fait en cause et les faits ou prétendus faits semblables qui nous sont décrits journellement dans les publications de la télépathie scientifique sont avérés, sont prouvés, si, en un mot, force nous est de les admettre, *quoi qu'il nous en coûte*, eh bien ! une conséquence me paraît découler de là avec la plus limpide et la plus irrésistible évidence. C'est que, à la nature physique apparente est associée *une nature physique occulte, qui est fonctionnellement son équivalente*, quoique de constitution tout autre.

C'est que l'organisme vivant que nous voyons, et que l'anatomie dissèque, a également pour *doublure* (si ce n'est plutôt lui-même qui est la doublure) *un organisme occulte* sur lequel n'a prise ni le scapel ni le microscope et qui pour cela n'en est pas moins pourvu — mieux que l'autre peut-être — de tous les organes nécessaires au double effet qui est toute la raison d'être de l'organisation vitale : recueillir et transmettre à la conscience les impressions du dehors et mettre l'activité psychique à même de s'exercer sur le monde environnant et de la modifier à son tour.

C'est, sous une forme lapidaire, la conclusion à laquelle on ne pourra plus échapper désormais. Allan Kardec, (1) voici plus de 50

(1) Allan Kardec. *Le Livre des Médiums*. Chapitre VII. Bicorporéité et transfiguration, p. 142 et suiv.

années, enseignait déjà cette duplication de l'organisme, que nous vérifions aujourd'hui avec tout le luxe de précautions qu'exige la méthode scientifique. Si, en effet, le scalpel et le microscope sont impuissants à révéler l'existence du périsprit, la photographie, d'une part, peut déceler la présence du fantôme extériorisé d'un vivant, même invisible pour l'œil, car nous en avons des exemples parfaitement authentiques, de même que les expériences du colonel de Rochas nous font assister à l'exode de la sensibilité et de la motricité du sujet en expérience, ou bien, avec M. Durville, nous constatons que le périsprit peut augmenter l'éclat d'un écran de sulfure de calcium. Ces phénomènes objectifs font heureusement intervenir l'expérience dans un domaine qui semblait réservé exclusivement à l'observation ; en même temps, ils enlèvent jusqu'à l'ombre d'une incertitude sur la véritable cause. Dans tous les cas, c'est l'âme humaine, et elle seule, qui intervient, car lorsque l'on veut obtenir des dédoublements expérimentaux, on choisit le lieu, le temps, les conditions, et celui qui agit peut même parfois se souvenir de ce qui s'est produit pendant qu'on le voyait à distance. Il a la sensation d'être transporté à l'endroit même où il a été visible et il ne se trompe pas, car il peut décrire avec exactitude les choses inconnues qui se trouvaient dans les lieux qu'il a visités anormalement.

Mieux encore, dans les séances avec Eusapia, par exemple, on assiste au synchronisme des mouvements physiques du corps charnel et de ceux du corps fluidique : l'effort physique, physiologique, s'est transporté à distance et il reste des traces objectives de cette action extra-corporelle. Ce sont des meubles déplacés, des pressions exercées sur des appareils enregistreurs et surtout, résultat précieux, des empreintes et des moulages qui permettent de se rendre compte, *de visu*, de la nature de la cause agissante.

En présence de pareilles constatations, apparaît l'inanité des théories catholiques, occultistes, théosophiques qui font intervenir des êtres étrangers pour l'explication des phénomènes. Lorsque M. de Siemiradsky constate que les empreintes laissées sur du noir de fumée par la main fluidique, que l'on a sentie ou que l'on a vue opérer, sont *identiques* aux dessins de l'épiderme de la main d'Eusapia, il faut avoir une robuste imagination et une absence totale d'esprit scientifique, pour s'imaginer que c'est un démon qui s'est amusé à ce petit jeu. De même quand on obtient une empreinte en creux

de son visage dans du mastic, pas n'est besoin des cohortes infernales pour l'explication. Il n'y a là aucun miracle, nulle intervention étrangère, mais seulement l'action du corps fluidique, dont ces phénomènes démontrent l'existence avec une force irrésistible.

Si réellement on cherche la vérité, en dehors de toute idée préconçue,il est nécessaire de suivre les faits pas à pas et de ne pas multiplier les causes sans nécessité. Lorsqu'on trouve dans l'être humain la raison suffisante d'un phénomène, il est anti-scientifique de les interpréter par des causes étrangères — surtout lorsque celles-ci sont hypothétiques — comme c'est le cas pour les démons, les anges, les loques, les coques astrales, les élémentaires, etc., ou toutes autres entités jusqu'alors imaginaires.

Il ressort directement de l'observation que l'individu humain est capable, dans des circonstances spéciales, de se séparer en deux parties : d'une part, on voit le corps physique, généralement inerte, plongé dans un sommeil profond et, de l'autre, un second corps, duplicata absolu du premier, qui agit au loin intelligemment, d'où il faut en inférer que l'intelligence accompagne le sosie et que celui-ci n'est pas une simple image, une effigie sans conscience.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le doublement s'observe aussi bien chez les personnes parfaitement vivantes, qu'avec celles qui sont sur le point de mourir, ou enfin qui ont disparu depuis plus ou moins longtemps de notre monde objectif. Les fantômes des morts sont aussi nombreux, aussi bien observés que ceux des vivants. Ils ont exactement les mêmes apparences extérieures et souvent la même objectivité que les doubles de vivants matérialisés, ce qui nous contraint logiquement à leur attribuer la même cause : l'âme humaine, d'où il résulte péremptoirement ce fait si important que la mort ne l'a pas anéantie. C'est la preuve de la survivance qui se révèle à nous par l'observation des phénomènes naturels,et chaque jour qui s'écoule voit s'augmenter le formidable dossier que nous possédons déjà.

Tantôt le fantôme du défunt révèle des faits inconnus du voyant et de toute autre personne vivante. Dans certains cas,il se montre avec les stigmates ou les blessures qui ont occasionné son trépas, alors même que l'on ignorait son décès, et dans des conditions telles que toute action télépathique de la part de personnes vivantes est inconcevable. Parfois l'apparition est celle d'un individu inconnu et l'on

ne l'identifie que par la description que le percipient en fait à des personnes de son entourage. Pas d'auto-suggestion, dans ce cas, mais le fait brut, si éloquent dans sa simplicité. Enfin, il arrive que le fantôme est vu collectivement, et même en premier par des animaux, phénomène qui enlève aux sceptiques leur épée de chevet : l'hallucination. Voilà ce que l'observation nous fait toucher du doigt. N'oublions pas qu'elle est faite par des savants difficiles sur le choix des témoignages, qui discutent les plus petits incidents et qui n'admettent dans leur collection que les récits qui leur paraissent absolument irréprochables. On conçoit alors que Durand (de Gros) ait pu écrire encore à ce sujet : (1).

Si l'existence distincte et indépendante d'une physique et d'une physiologie occultes, à côté de la physique et de la physiologie que nous connaissons, peut s'inférer logiquement des scènes de la télépathie active où les acteurs sont des vivants, c'est une démonstration matérielle et péremptoire qui nous en est fournie par les actes télépathiques que, en dépit de toutes les horripilations de la science et de toutes les révoltes du préjugé philosophique, notre raison se voit contrainte et forcée d'attribuer aux morts. Car si en l'autre cas on peut encore, en désespoir de cause, imaginer, pour se rendre compte du miracle télépathique, je ne sais quelle propriété nouvelle de la cellule cérébrale de produire toutes les fantasmagories de la télépathie sans l'aide d'aucun organe ou d'aucun véhicule apparents, c'est là une branche de salut à laquelle notre rationalisme à l'eau cesse de pouvoir s'accrocher, quand ce cerveau, qui pouvait à la rigueur sauver les apparences, n'est plus qu'une pulpe désorganisée et putréfiée, ou même un peu de poussière dans un crâne vide de squelette.

Je prends les Dieux à témoin que les spirites ne disent pas autre chose depuis un demi-siècle et ce n'est pas un mince avantage que de se rencontrer avec un esprit aussi scientifique que celui de Durand (de Gros), un des pères de l'hypnotisme, et un savant physiologiste de premier ordre. Je continue ma citation.

Et justement il se rencontre que la *Société de Recherches psychiques* de Londres, et la rédaction des *Annales Psychiques* de Paris, avec le professeur Ch. Richet en tête, ayant organisé une vaste enquête sur les fantômes de personnes vivantes — *Phantasms of the living* — les fantômes de cette classe, les seuls scientifiquement admis tout d'abord, se sont montrés d'une rareté désolante (2), tandis que, en revanche, c'est par

(1) Durand (de Gros), *Le Merveilleux Scientifique*, p. 61.

(2) Il existe ici une petite exagération, car les fantômes de vivants sont aussi nombreux que ceux des morts.

légion que les fantômes des morts sortaient de l'enquête. Et ce n'est pas tout, ces fantômes de l'autre monde qui sont sans cerveau, et par conséquent sans cellules cérébrales, se montrent, par une bizarrerie singulièrement paradoxale, en quelque sorte les *plus vivants de tous*, car ils sont au moins les plus bruyants et les plus remuants et il en est pas mal qui ont à leur charge des faits comme ceux-ci : bousculer des meubles, enfoncer des portes, briser de la vaisselle, casser des carreaux, frapper et blesser les gens, au grand et bien naturel désespoir des locataires et des propriétaires.

On ne peut pas y échapper, les faits, quand on les analyse minutieusement, nous mettent en présence d'êtres posthumes qui ont un corps physique puisque celui-ci agit sur la matière; mais il fallait pouvoir examiner de plus près ces fantômes pour en connaître la nature, car les apparitions naturelles sont trop fugitives, ou se produisent dans des circonstances si émotionnantes pour les témoins, qu'ils est difficile à ces derniers de conserver un sang-froid suffisant pour noter avec soin toutes les particularités.

Les spirites ont été les premiers à organiser des séances expérimentales, dans des endroits déterminés, à des jours choisis, et en s'entourant des précautions nécessaires pour observer avec fruit les apparitions. Du jour où l'on sut que les médiums pouvaient servir aux matérialisations, une vaste enquête s'organisa et elle fut fructueuse à plus d'un titre.

Il ne faudrait pas s'imaginer que les apparitions provoquées furent acceptées d'emblée par les premiers expérimentateurs. Même parmi les spirites, de furieuses polémiques s'engagèrent entre les convaincus et les incrédules. Toutes les suppositions que l'on nous oppose encore aujourd'hui furent émises : était-il croyable qu'un *esprit*, c'est-à-dire un être d'essence immatérielle, allait revêtir un grossier corps charnel ? Où l'aurait-il pris ? Pourquoi se montrait-il avec des draperies et parfois, horreur ! avec une redingote ou un chapeau à haute forme ? N'était-ce pas la preuve que les assistants étaient : ou hallucinés, ou honteusement trompés par des imposteurs ? Ces objections, et bien d'autres, n'arrêtèrent pas les chercheurs. Les précautions prises contre la fraude furent innombrables. Tantôt le médium était ficelé sur sa chaise, celle-ci fixée au parquet et les bouts de la corde étaient tenus en dehors du cabinet par un des assistants. Une autre fois, on mettait le sujet dans un sac fermé soigneusement autour du cou par une tresse, à laquelle on faisait des

nœuds et ceux ci étaient cachetés. Ou bien on enfermait le médium dans une cage et, malgré tout, les apparitions se jouaient des entraves dans lesquelles on croyait les retenir. On alla même, avec Florence Cook, jusqu'à clouer ses cheveux sur le parquet. A la fin, on s'aperçut, qu'avec de vrais médiums, toutes ces mesures étaient parfaitement inutiles ; les êtres qui se montraient et disparaissaient devant les assistants,ou fondaient sous leurs yeux,ont assez de pouvoir pour se jouer de nos précautions,car,bien souvent, ils sortirent le médium de ses liens, sans qu'aucun nœud fût défait,sans qu'il fût possible de se rendre compte de leur manière d'opérer.

Ceux qui voudront prendre la peine de compulser les riches *Annales du Spiritisme* pourront se convaincre que, sous d'autres noms, toutes les hypothèses et théories actuelles ont été discutées par les premiers chercheurs. On eut d'abord recours à l'imagination somnambulique du médium en lui attribuant les créations temporaires qui se montraient aux assistants. C'était une suggestion que le sujet faisait subir à ceux qu'une longue attente et l'obscurité prédisposaient à ces hallucinations. Hartmann n'a pas eu la primeur de cette invention. Il fallut modifier cette hypothèse quand il fut certain que les fantômes étaient objectifs. Alors on prétendit que tout se comprenait parfaitement par une extériorisation du double et par ses transfigurations. Le médium puisait dans la subconscience des assistants les types sur lesquels il modelait son corps fluidique, pour lui donner les apparences d'un ou de plusieurs décédés connus de quelqu'un du cercle. C'est là qu'en sont encore les savants modernes, qui n'ont pas suffisamment étudié.

L'Esopsychisme, l'idéoplastie, le psycho-dynamisme, le panpsychisme, etc., ne sont que des expressions diverses pour signifier la même chose. Malgré l'ingéniosité de cette acrobatie intellectuelle, ces théories sont fort loin de suffire à l'explication de tous les cas. Il arrive que l'apparition s'exprime ou écrit dans une langue inconnue du médium et des assistants et voilà l'ésopsychisme à l'eau. Dans d'autres circonstances, ce sont deux, trois, quatre fantômes qui parlent et s'agitent en même temps, ou font un concert dans lequel chacun tient sa partie, et l'on doit dire adieu à l'idéoplastie, à moins de la douer d'un pouvoir miraculeux. Enfin des identités certaines sont venues établir irrésistiblement l'indépendance de l'apparition, comme cela a eu lieu dans les cas d'apparitions spontanées.

Que la science officielle n'avance qu'avec la plus extrême circonspection dans ces régions encore si peu explorées, rien de plus juste; il est de son devoir de ne rien aventurer et d'épuiser les possibilités naturelles, ou prétendues telles, avant d'admettre une cause si imprévue. Mais ses représentants ont mauvaise grâce à se prononcer trop catégoriquement avant d'avoir une expérience suffisante. Nous, spirites, qui les avons devancés de beaucoup, nous avons le droit, en nous appuyant sur notre passé, de nous étonner de leur morgue, de leur reprocher leur ignorance des résultats acquis antérieurement, de leur dire que leurs interprétations sont erronées et qu'ils finiront par le reconnaître lorsqu'ils auront expérimenté davantage. Je sais bien que le progrès ne se fait que par étapes. Qu'il faut beaucoup de temps pour que l'opinion publique s'accoutume aux nouveautés, aussi est-ce sans impatience que j'attends la venue de nouveaux médiums, avec lesquels on pourra continuer ces passionnantes découvertes. Puisque les phénomènes sont réels et qu'ils se sont produits déjà un peu partout, il est certain qu'on les reverra, et ce jour-là nous triompherons, car la vérité finit toujours par s'imposer.

Pour en revenir à l'objet de la présente étude, on a pu constater par la photographie des fantômes, (celles de Crookes, Aksakof, Boutlerow, etc. etc.) que ceux-ci ont des formes réelles; que, pendant la matérialisation, ils possèdent tous les caractères des êtres vivants comme taille, volume du corps, etc. leurs membres, bras ou jambes sont identiques aux nôtres. Ils marchent, ils parlent, ils écrivent. Quand on leur prend la main, celle-ci produit l'impression d'une main humaine ordinaire. Mais cela n'était pas encore suffisant pour étudier les différences qui existent entre le médium et l'apparition. Il fallait qu'on pût voir celle-ci assez souvent, et dans d'assez bonnes conditions, pour noter les particularités qui en font une individualité distincte de celle du médium. Les expériences de Crookes — pour ne prendre qu'un exemple authentique — répondent à ces exigences.

Je rappelle les propres paroles du célèbre savant, qui opérait *chez lui*, toutes portes closes : (1)

(1) Crookes. *Recherches sur le Spiritualisme. Médiumnité de Florence Cook*, p. 12.

Avant de terminer cet article, je désire faire connaître quelques-unes des différences que j'ai observées entre Mlle Cook et Katie. La taille de Katie est variable : chez moi je l'ai vue *plus grande de six pouces* que Mlle Cook. Hier soir, ayant les pieds nus et ne se tenant pas sur la pointe des pieds, elle avait *quatre pouces et demi de plus* que Mlle Cook. Hier soir, Katie avait le cou découvert, la peau était parfaitement *douce au toucher et à la vue*, tandis que Mlle Cook a au cou une cicatrice qui, dans des circonstances semblables, se voit distinctement et est rude au toucher. Les oreilles de Katie ne sont pas percées, tandis que Mlle Cook porte ordinairement des boucles d'oreilles. Le teint de Katie est très blanc, tandis que celui de Mlle Cook est très brun. Les doigts de Katie sont *beaucoup plus longs* que ceux de Mlle Cook, et son visage est aussi *plus grand*. Dans les façons et manières de s'exprimer il y a aussi bien des différences marquées.

Pour apprécier la valeur de ces différences, il est bon de se souvenir que dans les centaines de cas de dédoublements de vivants qui ont été vérifiés, *toujours et partout* on a observé que l'être extériorisé est la reproduction *absolue* du corps physique de l'agent. C'est une règle qui, à ma connaissance du moins, ne souffre pas d'exception. Lorsque l'on obtient des empreintes ou des moulages d'un double de vivant, soit avec Eglinton, soit avec Eusapia, c'est une *copie anatomique* du corps réel que montre le moulage. Les moindres détails du membre fluidique sont visibles. Les saillies produites par les muscles,les veines ou les os, les dessins épidermiques, tout vient comme si on avait opéré *in anima vili*. Dès lors, scientifiquement, en raison des divergences signalées, on n'est pas autorisé à voir dans le fantôme de Katie le double de Mlle Cook et,jusqu'à preuve du contraire, je croirai que ce sont deux personnes distinctes.

Voici encore d'autres divergences. Pour la taille, Crookes a pu s'assurer, par un procédé ingénieux, que ses appréciations antérieures étaient exactes, en opérant de la manière suivante :

Une des photographies les plus intéressantes est celle où je suis debout à côté de Katie ; elle a son pied nu sur un point particulier du plancher. J'habillai ensuite Mlle Cook comme Katie ; elle et moi nous nous plaçâmes exactement dans la même position, et nous fûmes photographiés par les mêmes objectifs placés absolument comme dans l'autre expérience, et éclairés par la même lumière. Lorsque ces deux dessins sont placés l'un sur l'autre, les deux photographies de moi-même *coïncident parfaitement* quant à la taille, etc., mais Katie est *plus grande d'une demi-tête* que Mlle Cook, et auprès d'elle elle semble *une grosse femme*. Dans beaucoup d'épreuves la largeur de son visage et la grosseur de son corps

diffèrent essentiellement de son médium, et les photographies font voir plusieurs autres points de dissemblance.

Mais la photographie est aussi impuissante à dépeindre la beauté parfaite du visage de Katie, que les mots le sont eux-mêmes à décrire le charme de ses manières. La photographie peut, il est vrai, donner un dessin de sa pose ; mais comment pourrait-elle reproduire la pureté brillante de son teint, ou l'expression sans cesse changeante de ses traits si mobiles, tantôt voilés de tristesse quand elle racontait quelque amer événement de sa vie passée, tantôt souriant avec toute l'innocence d'une jeune fille lorsqu'elle avait réuni mes enfants autour d'elle, et qu'elle les amusait *en leur racontant des épisodes de ses aventures dans l'Inde.*

L'apparition affirme donc qu'elle a vécu autrefois, puisqu'elle est morte, en un mot, qu'elle est un esprit. Pourquoi douter de sa parole ?

Bah ! répondent certains sceptiques, ne nous laissons pas prendre aux apparences. Katie peut parfaitement n'être qu'un personnage subconscient de Mlle Cook, un « clivage » de sa personnalité, un type idéal qu'elle crée et qu'elle extériorise en *transfigurant son double*. Vraiment, en parlant des manifestations spirites, il semble que les meilleurs critiques, révérence gardée, perdent la tramontane. Il faudrait d'abord établir que la transfiguration est un phénomène résultant de la volonté du médium, chose qui n'a jamais été démontrée. De ce que l'esprit est capable d'agir sur la force psychique pour lui donner les apparences de la réalité, il n'en résulte pas du tout qu'il soit à même de se modifier lui-même. Un sculpteur peut manier à sa guise la terre glaise pour façonner des hommes ou des animaux, mais on ne pensera pas, j'espère, que cette faculté lui permette de changer la forme de son propre nez. C'est donc une objection injustifiable que celle qui voit dans le médium l'auteur, conscient ou non, de l'apparition. Cette interprétation apparaît dans tout son caractère fantaisiste lorsque l'on examine la question plus à fond. Il faudrait doter le médium d'un pouvoir créateur sans égal, d'une puissance de génération spontanée vraiment miraculeuse, pour produire instantanément un individu qui diffère si profondément de lui-même au point de vue physiologique. En voici des preuves, toujours empruntées à Crookes.

J'ai si bien vu Katie récemment, lorsqu'elle était éclairée par la lumière électrique, qu'il m'est possible d'ajouter quelques traits aux différences que dans un précédent article j'ai établies entre elle et son médium. J'ai *la certitude la plus absolue* que Mlle Cook et Katie *sont deux*

individualités distinctes, du moins en ce qui concerne leurs corps. Plusieurs petites marques qui se trouvent sur le visage de Mlle Cook font défaut sur celui de Katie. La chevelure de Mlle Cook est d'un brun si foncé qu'elle paraît presque noire ; une boucle de celle de Katie, *qui est là sous mes yeux*, et qu'elle m'avait permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après l'avoir suivie *de mes propres doigts jusque sur le haut de sa tête et m'être assuré qu'elle y avait bien poussé*, est d'un riche chatain doré.

C'est déjà bien complet ; mais voici mieux encore :

Un soir, je comptais les pulsations de Katie : son pouls battait régulièrement 75, tandis que celui de Mlle Cook, peu d'instants après atteignait 90, *son chiffre habituel.* En appuyant mon oreille sur la poitrine de Katie, je pouvais *entendre un cœur battre à l'intérieur*, et ses pulsations étaient encore plus régulières que celles du cœur de Mlle Cook, lorsqu'après la séance elle me permettait la même expérience. Eprouvés de la même manière, les poumons de Katie se montrèrent *plus sains* que ceux de son médium, car au moment où je fis mon expérience Mlle Cook suivait un traitement médical pour un gros rhume.

Ainsi, l'apparition possède un cœur et des poumons ! Ceux-ci ont un mécanisme physiologique qui diffère de celui de Mlle Cook et sans faire aucune supposition on doit en déduire ce qui en découle naturellement : c'est que ce sont deux organismes différents, puisqu'au même moment l'un est sain et l'autre malade.

Je le demande en toute sincérité, où se trouve le véritable esprit scientifique ? Est-il avec ceux qui forgent les hypothèses les plus fantastiques, ou avec ceux qui ne dépassent jamais ce que l'observation la plus rigoureuse leur permet de constater ? Il me semble que la réponse n'est pas douteuse. Il est mille fois plus invraisemblable d'imaginer que Katie est une création de Mlle Cook, que de croire qu'elle est ce qu'elle dit elle-même, c'est-à-dire un esprit.

S'il fallait encore d'autres preuves de l'indépendance du fantôme, on les trouverait dans les conversations que Florence Cook entretenait avec Katie pendant les premiers temps de sa médiumnité, et le jour de la dernière séance. A moins de soutenir des absurdités évidentes : par exemple que l'on peut être en même temps conscient et inconscient et simultanément dans son propre corps et dans un autre, avec des idées tout à fait différentes et un caractère opposé au sien, la fin du rapport de Crookes démontre avec la plus puissante évidence que Katie était bien une individualité distincte du médium et des assistants. Ecoutons le récit émouvant de la dernière entrevue de l'esprit et du médium :

Ayant terminé ses instructions, dit Crookes, Katie m'engagea à *entrer dans le cabinet avec elle et me permit d'y demeurer jusqu'à la fin.*

Après avoir fermé le rideau elle causa avec moi pendant quelque temps, puis elle traversa la chambre pour aller à Mlle Cook qui gisait inanimée sur le plancher. Se penchant sur elle, Katie la toucha et lui dit : « Eveillez-vous, Florence, éveillez-vous ? il faut que je vous quitte maintenant.

Mlle Cook s'éveilla, et tout en larmes elle supplia Katie de rester quelque temps encore. « Ma chère, je ne le puis pas ; ma mission est accomplie, que Dieu vous bénisse ! » répondit Katie, et elle continua à parler à Mlle Cook. Pendant *quelques minutes elles causèrent ensemble*, jusqu'à ce qu'enfin les larmes de Mlle Cook l'empêchèrent de parler. Suivant les instructions de Katie, je m'élançai pour soutenir Mlle Cook qui allait tomber sur le plancher et qui sanglotait convulsivement. Je regardai autour de moi, mais Katie et sa robe blanche avaient disparu. Dès que Mlle Cook fut assez calmée, on apporta une lumière, et je la conduisis hors du cabinet.

N'oublions pas que c'est un membre de la *Société Royale*, un des plus grands savants de notre époque qui affirme ces choses. Si je l'ai cité tout de suite, c'est pour n'avoir pas à batailler au préalable pour établir l'authenticité du témoignage. Mais on en possède bien d'autres qui sont, à leur manière, aussi démonstratifs. Le défaut d'espace m'interdit de donner à cette étude tous les développements qu'elle comporte, je le ferai dans mon second volume sur les *Apparitions matérialisées des morts*, mais je terminerai le mois suivant en citant d'autres exemples qui démontreront que certaines apparitions sont des êtres autonomes, qui ont un corps et une intelligence différents de ceux du médium et qui, bien qu'étant désincarnés, possèdent encore un mécanisme physiologique *terrestre*. Pourquoi emportent-ils dans l'espace un organisme qui leur devient inutile, puisque le mode de leur vie est totalement changé ? C'est ce que je me propose de rechercher la prochaine fois.

(*A suivre*). Gabriel DELANNE.

Rapport

SUR

quelques communications médianimiques

Reçues surtout au moyen de Mme Piper

Par sir OLIVIER LODGE (1)

Le fascicule 58 du 23e volume des *Proceedings* de la S. P. R., contenant 300 pages in-8°, est consacré d'une façon presque exclusive à des rapports sur des communications médianimiques obtenues par l'intermédiaire de Mme Piper, attribuées pour la plupart à l'esprit de Hodgson, et quelques-unes à Myers et à Gurney.

Il débute par un rapport du professeur William James, puis par une note de Mme Sidgwick. Vient ensuite l'étude de sir Olivier Lodge, occupant plus de 150 pages du fascicule et ayant trait surtout aux communications obtenues en 1906 et 1907. Nous reviendrons avec quelques détails sur tous ces documents.

Aujourd'hui, nous nous bornerons à traduire intégralement les conclusions auxquelles l'éminent auteur a cru pouvoir s'arrêter :

« Je n'ai pas rapporté, dit-il, toutes les séances auxquelles j'ai assisté ; cela serait devenu fastidieux. J'ai passé sous silence celles qui ont été tenues avec le professseur Muirhead, parce qu'elles ne furent pas particulièrement bonnes et que ce serait un abus d'introduire le lecteur, sans aucune nécessité, dans un nouveau groupe de personnalités.

Les contrôles n'ont pas agi avec lui comme pour une étude générale, mais dans un intérêt particulier, ainsi qu'ils le firent jadis à l'époque de Phinuit. Je n'ai pas à rechercher s'il leur eût été plus facile de s'occuper de questions générales que des obscurs incidents de famille. Quoi qu'il en soit, celles-ci ont été ce que l'on pouvait prévoir, car chaque série de séances avec un étranger provoque une préoccupation analogue à celle qui attend le lecteur lorsqu'il commence la lecture d'une nouvelle œuvre. A moins que le récit soit franchement intéressant, il ne mérite pas la peine qu'il impose.

A mon avis, les séances passées sous silence n'auraient apporté aucune lumière dans cette étude. Pour moi, je ne vois qu'une seule question : Que peut-on conclure de tout ce que j'ai vu dans ces séries de faits ?

(1) Pour apprécier l'importance des déclarations qui suivent, il faut se souvenir que Sir Olivier Lodge est membre de la *Société Royale*, l'Académie des sciences de nos voisins, recteur de la Faculté de Birmingham et qu'il a été surnommé de l'autre côté de la Manche le : « Darwin de la physique. » (*N. d. l. r.*)

En somme, elles tendent à rendre certaine l'existence de quelque intelligence ou contrôle extérieur, distinct de la conscience, et aussi, autant que j'ai pu en juger, de la subconscience de Mme Piper ou d'autres médiums. Elles tendent encore à rendre probable l'hypothèse de travail, sur laquelle j'ai cru bon de poursuivre cette étude, que l'affirmation que présentent sur leur nature les intelligences qui se communiquent a quelque chose de vrai. En d'autres mots, je pense que nous sommes de seconde ou de troisième main, en contact, au moins occasionnellement, avec quelque partie de la personnalité survivante des individus qui sont présentés comme envoyant les messages.

Je dis un contact secondaire, parce que c'est toujours par l'intermédiaire d'un médium et non directement. Si je parle généralement de transmission de troisième main, c'est qu'elle se présente presque toujours elle-même comme n'arrivant au médium que par l'entremise d'un autre interprète *Rector* ou *Phinuit*. Ces dernières personnifications sont-elles réellement elles-mêmes des individualités, je ne me hasarderai ni à l'affirmer ni à le nier. Cependant il est difficile ou impossible de les attribuer à un livre, et l'examen de leur vraie nature doit être ajourné. Ce sont des personnifications d'individualités contrôlables que l'on a connues sur terre, auxquelles il convient tout d'abord de prêter attention.

Ainsi donc je crois devoir dire que jadis, lorsque je conversai avec Gurney, contrôlant Mme Piper, comme cela est rapporté au chapitre II, j'ai très nettement senti que je causais, non sans difficultés, avec Edmond Gurney. A ce moment j'avais la conviction qu'il était le vrai contrôle, car les hésitations, les erreurs et les confusions occasionnelles étaient absolument rares.

Cependant mes impressions ne furent pas les mêmes lorsque je reçus par Mme Piper les messages de Myers et d'Hodgson. Dans ces occasions ils me firent l'effet de communicants assez troubles et en quelque sorte sans intérêt. Il est vrai que je ne leur donnai ni aide ni encouragement et que, traités avec bienveillance, ils se développèrent et s'épanouirent, comme on le voit dans le rapport de M. Piddington. Mais j'avoue que si je ne tenais compte que de mes séances avec Mme Piper pour me former une opinion, je devrais reconnaître que ces personnifications ne m'ont pas vivement impressionné.

Quoi qu'il en soit, lorsque Isaac Thompson fut le communiquant, je fus tout à fait bien impressionné et je considère que cette partie de mon compte-rendu fortifie, au lieu d'affaiblir, l'opinion non seulement d'une survivance, mais même d'une intervention intelligente et affectueuse. Je pense spécialement que la séance rapportée d'Amérique par Hodgson, lorsque Isaac Thompson entra en scène après le départ de son fils pour l'Angleterre, fut particulièrement bonne et dramatique.

Les attestations de Myers qui m'ont le plus vivement impressionné furent celles qui se produisirent dans deux séances avec Mme Thompson (alors à Hampstead) peu de temps après son décès, comme on en trouvera

un compte rendu sommaire au Chapitre IV, qui est peut-être une des parties les plus importantes de tout ce document. Il faut bien admettre, en effet, que bien peu de chose, peut-être même rien, de ce qui a été obtenu par un médium aussi bien familiarisé que Mme Thompson l'était avec Myers, ne peut être considéré comme franchement probant. Mais malgré cela, la vraisemblance fut vraiment frappante, surtout dans quelques parties qui ne furent pas citées (1).

Il reste maintenant le cas de Mme Grove, que je pus observer en partie. Ces séances doivent, pour différentes raisons, être considérées comme les plus rigoureusement *probantes* de toutes. Une remarquable unité de caractère et de communication fut maintenue, quel que fût du reste le médium qui servit à la transmission. Cependant l'hypothèse de Télépathie de la part de l'assistant, si on la forçait suffisamment, pourrait s'adapter à toutes les parties rapportées et dans ce cas, cette notion serait une source de difficultés qu'il serait difficile d'éviter. Mais en même temps je dois dire que je ne trouve pas cette hypothèse très probable et qu'elle ne constitue pas à mes yeux une explication satisfaisante. En résumé, l'hypothèse d'une intelligence survivante et se communiquant *s'impose à moi comme la plus acceptable.*

Les lecteurs qui, par hasard, savent que je suis convaincu du fait de la survivance de la personnalité humaine après la mort du corps, seront peut-être surpris de mon attitude critique, car ils peuvent la considérer comme peu en rapport avec cette croyance. Mais la question principale qui se présente à nous est si une nouvelle preuve apportée ajoute de la force à l'affirmation déjà faite en faveur de la possibilité d'une communication consciente. Il n'est pas facile de la fortifier, car elle est absolument forte.

Une analyse rigoureuse et une discussion des faits pour et contre l'action réelle des communicants décédés a été faite par le Dr Hodgson, comme on pourra le voir dans son rapport, vol. 13, pages 357 à 412. Il a été amené à proposer et à défendre une forme prudente et bien discutée de théorie spirite, non seulement à titre d'hypothèse de travail, mais comme la véritable représentation des faits. Son expérience était si grande et ses facultés critiques si éveillées, qu'une telle conclusion de sa part impose la plus grande considération. Si j'étais mis en demeure de manifester instantanément une opinion formelle, je la donnerais conforme à la sienne.

Les précédentes séries de séances avec Mme Piper m'avaient convaincu de la survivance, pour des raisons que je ne m'attarderai pas à formuler, mais tel fut sur moi leur effet bien net. Elles rendirent aussi douteux pour

(1) C'est, malheureusement, toujours la même chose ! Les parties les plus convaincantes des messages ne peuvent être reproduites, parce qu'elles sont trop intimes, de sorte que le public est privé de ces preuves qui ont établi la certitude morale des témoins. (*N. d. l. r.*)

moi, et même plus que douteux, que dans certains cas les intelligences survivantes se communiquaient consciemment, quoiqu'elles soient conscientes dans quelques cas rares. Selon toute probabilité, les messages proviennent le plus ordinairement de quelque plan inconscient et sont reçus par le médium dans une sorte d'inspiration analogue à la psychométrie.

L'utilité de ce rapport, s'il en a une, doit surtout consister dans l'addition des informations que l'on pourra y trouver à propos de la marche et des difficultés que rencontre la communication entre nos propres pensées et ce plan quelconque de la conscience de ceux qui sont dans l'au-delà. L'hypothèse de la survivance de l'intelligence et de la personnalité, qui non seulement survit mais désire ardemment et peut communiquer avec difficulté, est la plus simple, la plus logique et la seule qui s'adapte à tous les faits. Mais la marche des communications est troublée par beaucoup d'influences, de telle sorte qu'il est bien difficile, peut-être même impossible, de dégager et de montrer nettement la part de chacun des facteurs.

Une chose qui nous vient naturellement à l'esprit est que nous sommes bien certains, grâce à ces faits pleins de trivialité, mais aussi de force probante, qu'il existe un moyen, que la masse croyante a toujours reconnu et affirmé, d'établir des relations entre incarnés et désincarnés, c'est-à-dire d'établir des rapports d'esprit à esprit, dans plusieurs formes d'existence, par des moyens différents et indépendants du mécanisme temporaire du corps.

Les faits ouvrent la voie à la notion d'une influence générale de l'esprit agissant comme guide dans les affaires humaines et terrestres, et intervenant non seulement dans quelques cas exceptionnels au moyen de la trance, mais en tous temps et à l'état normal, d'une façon si uniformément constante, que cette intervention reste cachée et insoupçonnée pour le vulgaire.

La plupart des hommes sont trop occupés par les affaires ; leur esprit est totalement absorbé par les préoccupations qui leur semblent actuellement les plus graves. Une race de personnes inspirées ne pourrait être imaginée, mais la Société est ordinairement très heureuse de l'existence et de l'intervention de quelques individualités de ce genre.

Le fait que ces communications sont obtenues grâce à une action subconsciente est parfois considéré comme diminuant leur importance comme sujet d'étude. Mais des hommes de génie n'ont-ils pas quelquefois affirmé que leurs brillantes idées arrivent à leur conscience de quelque couche profondément submergée, dans certains cas, lorsque leur attention est incomplètement éveillée aux choses de ce monde ? L'opinion générale est qu'un cabinet obscur favorise la réception consciente de quelque chose de la nature de l'inspiration et repousse les préoccupations ordinaires au second plan, en permettant à des idées nouvelles et inaccoutumées de se présenter et de germer dans l'esprit.

Une trance ou un état de complète inconscience rend beaucoup plus

manifeste l'activité, normale quoique obscure, d'une région psychique, avec laquelle on n'est pas familiarisé. Ce n'est certes pas au patient, qui ignore totalement les phénomènes ou ne se les rappelle que vaguement, comme s'il s'agissait d'un rêve, mais c'est à l'observateur et à l'expérimentateur qu'il est permis de développer ses connaissances, et de recueillir des impressions par cet intermédiaire. Par là il acquiert, de seconde main, quelques-uns des privilèges d'intuition, de clairvoyance, même de génie, tandis que, en réalité, lui-même n'a pas cessé d'être dans la condition d'un homme d'affaires ordinaire. En fait, son expérience peut être considérée comme sans mérite, quelquefois même d'une valeur discutable, sorte d'inspiration d'origine étrangère.

Pour la traduction
Dr DUSART.

Le Spiritisme devant la conscience

On rencontre assez communément des personnes scrupuleuses qui repoussent la manifestation spirite, ou lui refusent tout caractère probant d'identité, parce que la foi le leur interdit. Selon elles, l'homme décédé est au ciel ou en enfer, son compte est réglé, à quoi bon le faire revenir sur la terre.

Cependant les mêmes personnes, obligées d'admettre les manifestations merveilleuses dont est parsemée la littérature pieuse, n'ont plus d'autres ressources que d'attribuer ces effets à des créatures spéciales, anges ou démons, agissant avec la permission de Dieu, pour le bien comme pour le mal, mais, en tous cas, étrangères à l'humanité.

C'est une opinion qui ne tient pas debout et, qui plus est, une thèse toute moderne, dont la tendance ne s'est manifestée que depuis la renaissance, sous une forme nouvelle, du vieux spiritisme. Les théologiens d'autrefois considéraient bien ces manifestations comme des prestiges démoniaques, mais les attribuaient très volontiers aux âmes des réprouvés, agissant à l'instigation du grand maitre Satan sous la domination de qui elles étaient tombées.

Dans ces conditions ce seraient bien des créatures humaines, ayant vécu sur la terre, qui se manifesteraient à nous, et leurs méfaits appartiendraient, quand même, aux annales du spiritisme.

Mais les vieux théologiens ne se bornaient pas là, ils ne faisaient nulle difficulté de reconnaître l'identité des malheureux qui venaient réclamer une prière et, dès lors, il n'y a plus d'objection possible à la manifestation des désincarnés.

Si l'Église voulait condamner le spiritisme sous prétexte que les communications constituent un commerce illicite avec les démons, il est aujourd'hui trop tard. L'objection ne s'est jamais présentée quand il s'agissait des âmes du purgatoire ; de celles-ci, le salut est assuré, elles appartiennent déjà irrévocablement à l'Eglise triomphante, et l'on ne saurait nous interdire le commerce avec les élus.

L'objection de la piété naïve est, le plus souvent, qu'il est absurde de supposer qu'une âme va quitter ses occupations célestes pour venir nous débiter des futilités. Mais rien n'est futile de ce qui tend à nous donner des preuves de survie, et nous pouvons d'ailleurs leur accorder que ces esprits n'ont rien de céleste. S'ils n'ont ni sagesse, ni science, ils sont comme la moyenne des hommes, et nous pouvons contenter les personnes pieuses en admettant que ce sont des âmes du purgatoire. En effet personne ne sait ce que c'est que le purgatoire ; mais je crois bien que, sur la terre, nous y sommes déjà, et encore un peu dans l'au-delà. Une succession d'existences nous est offerte pour parfaire notre évolution; c'est au cours de ces longues épreuves que nous apprenons à nous purger de nos défauts, et ce purgatoire durera aussi longtemps que dureront les réincarnations. Voilà en quoi la conception spirite diffère de la routine religieuse qui convoite un bonheur immédiat et qui suppose, gratuitement, une transformation merveilleuse de l'homme en créature céleste.

Mais nous, qui admettons l'évolution lente dont la nature nous donne le spectacle, nous croyons que les individus demeurent dans le degré d'avancement où la mort les a surpris. Dans l'au-delà, il est vrai, le plein exercice de la faculté psychique se substitue aux fonctions corporelles, mais ce n'est pas là une modification de qualité. Les êtres ne peuvent plus se manifester à nous qu'en exerçant une action sur la matière et, dans cette action, nous voyons la preuve de l'existence d'un monde invisible ; là-dessus les théologiens sont d'accord avec nous, mais ils tendent, aujourd'hui, à repousser l'action des morts pour n'admettre que celle des anges ou des démons.

Pourtant l'action spirite a été affirmée, bien avant nous, par des théologiens qui étudiaient la question mieux qu'on ne le fait aujourd'hui. La mystique est pleine de faits qui ne diffèrent de nos

documents classiques qu'en cela qu'ils n'avaient jamais été soumis à l'examen scientifique. Autrefois, quand il voulait édifier le lecteur, le théologien lui citait le témoignage d'un homme grave, sa preuve n'allait jamais au-delà.

La parfaite similitude qui existe entre les faits de la mystique et ceux observés de nos jours, réhabilitent ceux-là, en les rendant beaucoup plus croyables. Le miracle fera son entrée dans le domaine scientifique et il cessera d'être miraculeux. Dieu ne vient pas, individuellement, violer ses propres lois, mais il met en action certaines forces qui sont toujours susceptibles d'interprétation naturelle.

Cette physique du miracle aurait déjà été constituée par les théologiens eux-mêmes si l'action paralysante du dogme n'était venue les arrêter. La mystique de Gorres s'orientait déjà vers l'interprétation naturelle et il suffira d'en citer un passage pour montrer combien sa conception s'harmonisait avec la nôtre. (1)

« L'homme peut entrer de deux manières dans un rapport visible « avec les esprits. Et d'abord il n'est pas tellement renfermé dans « son corps que son regard ne puisse, en certaines circonstances, « percer son enveloppe, pénétrer jusqu'au fond des choses, et « considérer ce qui est caché sous le voile grossier des phénomènes « extérieurs. Cette faculté, dans ses degrés inférieurs, est à la « vérité bornée aux objets matériels, dans lesquels l'esprit con« temple les puissances invisibles qui y résident ; mais lorsqu'elle « est arrivée à un degré plus élevé, l'homme peut quelquefois « contempler l'esprit d'un autre homme sous le voile du corps qui « le cache, deviner ses secrets et lire dans son avenir. Il peut aller « plus loin encore : son œil intérieur peut acquérir une telle pers« picacité et une telle énergie, que semblable à un télescope « puissant, il aperçoit dans un immense lointain les formes les « plus délicates et les plus insaisissables. Il n'y a plus besoin alors « d'un corps étranger, comme d'un point de départ pour sa vision ; « mais il peut contempler les âmes séparées et les reconnaître plus « ou moins clairement. En effet, quoique la mort ait brisé les « liens qui attachaient ces âmes à leur corps, elles n'ont pas perdu « néanmoins toutes les forces de la vie corporelle ; mais il leur « est resté quelque chose qui doit servir plus tard, lors de la « résurrection générale, à recomposer ces organes dont elles ne se « sont pas séparées pour toujours. Elles peuvent donc, à l'aide de

(1) *Gorres*, t. III, page 342 :

« ces forces qui leur sont restées, se rendre sensibles aux hommes « qui vivent sur la terre, et converser avec eux. Bien plus, elles « peuvent, par certaines opérations naturelles, en faisant usage de « ces forces, manifester leur présence, même à ceux dont le regard « intérieur ne se distingue par aucune disposition extraordinaire.

« Cependant les faits de ce genre ne peuvent être très fréquents : « c'est même la facilité avec laquelle on a débité et cru une multi- « tude d'histoires fausses ou douteuses en cette matière, qui a « contribué à l'obscurcir ; et, par une réaction nécessaire, après « avoir cru trop légèrement, on a refusé de croire, même à ce qui « était incontestable. Ce monde et le monde des défunts ne se « touchent que rarement, et par quelques points seulement ; pour « tout le reste, ils sont séparés par un abîme infranchissable. Mais « quelque rares que soient ces conjonctions de deux personnes « d'un monde différent, elles ont eu lieu quelquefois néanmoins, « soit parce que le regard de l'homme, par suite de quelque déve- « loppement extraordinaire, voit dans une lumière naturelle ce « qu'il ne peut voir ordinairement, soit parce que l'âme séparée « se rend visible à l'homme, à l'aide des forces physiques qui lui « sont restées. Dans les deux cas, ces faits seront plus ou moins « rares, selon la condition des personnes qui sont acteurs dans ces « sortes de scènes ; de telle façon, néanmoins, que dans le premier « cas la position de l'homme qui voit, et dans le second celle de « l'âme qui est vue a plus d'influence.

« Les régions invisibles renferment plusieurs ordres d'esprits. « Plus ceux-ci sont rapprochés de nous, plus aussi nos rapports « avec eux doivent être fréquents et faciles. Or il n'en est point « qui soient plus voisins de l'homme que ceux qui ont une nature « commune avec lui, qui ont été autrefois ce que nous sommes « nous-mêmes, et qui doivent par conséquent tenir toujours à « nous par les liens d'une sympathie particulière. On conçoit donc « que l'homme puisse quelquefois, sans même avoir besoin que « son regard intérieur soit élevé à une très grande puissance, que « l'homme puisse converser avec les esprits de cet ordre. Le som- « nambulisme spontané peut donner lieu aussi à des rapports de « ce genre, en aiguisant le sens général et en lui donnant une « perspicacité extraordinaire. Mais pour monter plus haut dans la « hiérarchie des esprits, pour entrer en rapport avec les anges, le « somnambulisme et la magie naturelle ne suffisent plus : il faut « une élévation mystique de l'âme, produite par une ascèse longue

« et sévère, telle qu'on la trouve dans la vie d'un grand nombre « de saints.

Telle était, il y a un siècle à peu près, la doctrine du savant Jésuite qui avait étudié les faits sans parti pris, elle est en analogie parfaite avec la doctrine spirite. Tout s'y trouve, la communication avec l'invisible y est affirmée, et expliquée par le jeu de facultés naturelles. Le périsprit y est reconnu, sous forme d'une force corporelle et permanente que le bon père réserve aux fins de résurrection générale, mais qui nous est indispensable pour les réincarnations. Il reconnait encore que les forces naturelles aident les esprits à se rendre sensibles aux hommes, mêmes s'ils ne sont pas des voyants, c'est reconnaître un degré de matérialisation plus ou moins effective. Enfin il n'y a pas, selon lui, d'esprits plus proches de l'homme que ceux qui viennent de quitter la terre, et c'est avec ceux-ci qu'on communique le plus facilement. On voit, par ce texte, combien on aurait tort de croire qu'il soit condamnable, aux yeux de l'Eglise, d'adhérer à la croyance spirite, qui est admise, ici, tout entière.

Il est donc facile de se débarrasser de tout scrupule de ce côté. Malheureusement ceux qui, de nos jours, ne veulent plus rien approfondir n'obéissent pas à un scrupule, mais à la crainte. Ils craignent qu'une explication naturelle des rapports qui peuvent s'établir entre nous et l'au-delà, les prive du collaborateur qui leur est cher, le grand diable d'enfer.. ! Ceux-là croient à l'efficacité de cet épouvantail bien plus qu'à la bonté divine ; celui pour qui la vie se borne à la seule existence présente ne peut mettre sa foi dans l'évolution future ; il n'y a plus, pour lui, d'autre morale possible que celle de la grâce et de la prédestination. C'est-à-dire, plus d'autre sanction que le caprice d'un Dieu qui absoudrait ou condamnerait les hommes selon leur tempérament natif, ce dont lui-même serait l'auteur responsable.

La doctrine des réincarnations échappe à cette terrible objection. L'homme puise, lui-même, son expérience dans la vie illimitée, c'est dans la liberté qu'il évolue, il représente la somme de son passé, et son avenir sera la sanction naturelle de ses actes présents et il n'y a rien là qui puisse contrarier le sentiment religieux. La réincarnation justifie Dieu des crimes dont la philosophie l'accuse et satisfait la raison en respectant les lois de la nature.

C'est ce respect des lois de la nature qui effarouche le dogmatisme. On redoute qu'une explication naturelle des choses ne fasse le jeu des sceptiques, c'est une crainte enfantine puisque, par des

processus parfaitement déterminés, l'intervention de l'invisible sera scientifiquement prouvée, et que ce sera l'effondrement du matérialisme.

En matière de foi les interprétations restent facultatives. On ne saurait exiger que l'individu comprenne les choses autrement qu'elles ne lui apparaissent ; on ne peut pas lui demander compte de ses erreurs mentales ; Dieu n'est pas comme le Sphinx qui abattait sous sa griffe quiconque ne pouvait deviner son énigme. Tout ce qu'on peut demander au nom de la foi, ou de l'obéissance, c'est de croire ; le *comment* reste un mystère qu'il sera toujours permis d'approfondir. Les discussions des théologiens sont là pour attester la vérité de cette proposition.

Croire à l'évolution vers une justice finale, croire à la survie, cela résume toute la croyance de la primitive Église, pour qui la résurrection du Christ était la preuve fondamentale. C'est-à-dire que la foi a été soutenue, dès les premiers temps, par des faits identiques aux faits spirites.

Si le don des langues, communiqué aux apôtres, a jamais dépassé ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de xénoglossie, il a dû, tout au moins, se présenter sous une forme analogue. La lumière odique de Reichembach explique l'auréole des saints. La dissociation de la matière explique que St Pierre ait été délivré de ses liens, ce phénomène physique se présente fréquemment dans la mystique chétienne. Enfin les apparitions des martyrs que virent les premiers chrétiens étaient des apparitions de même nature que celles qui se produisent de nos jours au moment du décès.

Ce sont ces phénomènes que les premiers chrétiens crurent avec simplicité ; nous sommes devenus, aujourd'hui, plus exigeants et nous ne les acceptons que contrôlés par la Science ; grâce à eux nous acquérons la même foi et la même espérance en la vie future ; il n'y a donc aucune opposition entre notre croyance spirite et la foi chrétienne, sinon que la nôtre est plus sûre d'elle-même. Et si l'on nous reprochait d'appuyer notre croyance en la vie future sur des expériences et des contrôles objectifs, nous répondrions que cela n'est pas plus délictueux que de soumettre à l'analyse spectrale le sang liquéfié de St Janvier.

Le miracle s'expliquera par des lois encore peu connues. Si l'Église était entrée d'elle-même, dans cette voie révélatrice, elle ne se verrait pas menacée de perdre sa souveraineté, elle détiendrait toujours cette autorité qui appartient désormais à la Science. La foi s'est dé-

placée à mesure que la Science a conquis l'autorité morale et c'est de celle-ci, maintenant, que l'on attend la révélation.

Il est vrai qu'elle a mal débuté ; elle s'est servie de l'autorité acquise dans le domaine pratique, pour nous imposer l'erreur dans le dogmatisme qui l'incitait fatalement à prendre le contre-pied des affirmations religieuses, dans une question d'où les passions ne sont jamais exclues. Mais voici que quelques-uns, parmi les plus respectés, se sont aperçus que si les théories changent, les faits sont éternels. Ils reprennent l'étude des faits qui étaient niés dogmatiquement et ils les réhabilitent scientifiquement et le philosophe réfléchit et les rieurs hésitent. Nous assistons maintenant à ce reflux et l'on se demande ce que la vague laissera sur le rivage.

La Science voudra-t-elle réparer le mal qu'elle a déchaîné sur la Société ? Ses affirmations, répandues comme une traînée de poudre dans la monde des simples et des ignorants, ont acquis la valeur d'un dogme. C'est que la foi est la lumière des simples, et c'est dans la Science que la conscience moderne avait mis toute sa foi, celle-ci aura-t-elle le courage de dire : — Je me suis trompée ?

En affirmant l'anéantissement final, on a ruiné toute espèce de morale, et la logique le veut ainsi, dès que l'idéal ne peut plus sortir de la vie présente. Le but de la vie devient la jouissance personnelle, c'est la ruée vers la conquête, par quelque moyen que ce soit, ruse ou force. Le scrupule ne serait que de la lâcheté.

D'une telle propagande nous touchons les effets. Voici la lutte de classe qui n'est plus qu'une convoitise réclamant satisfaction à brève échéance. Un récent congrès nous informe que les adolescents, malgré l'instruction, plus répandue, fournissent à l'armée du crime l'équivalent de l'effectif de dix régiments. Quel remède proposent les savants ? O sainte naïveté... ! Ils proposent de supprimer l'alcoolisme !

Non messieurs.. ! pour opérer un changement de direction dans l'évolution morale, notre époque a besoin d'une seule chose : qu'on lui montre le but de la vie. Le but final est le seul moteur de l'homme. Si je persuadais au jeune collégien qu'il n'entrera jamais dans la carrière qu'il se prépare, et que la mort le frappera avant l'heure de ses examens, croyez-vous qu'il apporterait beaucoup de cœur à l'ouvrage ? C'est pourtant ce que vous avez fait, par rapport à la morale, et vis-à-vis des hommes !

En supprimant la morale vous avez ruiné l'édifice social ; et c'est pourquoi je ne crains pas de le dire, le Spiritisme qui lutte pour l'affirmation des phénomènes psychiques, avec leur conséquence,

représente désormais la seule force capable de rendre une direction à la conscience humaine. Car vous avez désorienté l'idéal en affirmant, dogmatiquement, la philosophie du néant.

L'Eglise, en affirmant, non moins dogmatiquement, l'immortalité de l'âme, paraît en désaccord avec la science, ce qui lui retire tout crédit auprès des indifférents.

Entre ces deux dogmatismes, le Spiritisme est venu expérimenter les facultés de l'âme, il a fait parler la mort, il a prouvé la survie. On ne doit plus ignorer cela. Le Spiritisme ne menace ni la science, ni la religion, mais il fait la preuve de ce que la religion enseigne, et il pratique les méthodes que la science réclame.

L. CHEVREUIL.

La transmutation et la création des éléments [1]

Je relisais ces jours-ci, quoiqu'il soit déjà vieux de trois ans, le remarquable discours prononcé par le professeur Emmanuele Paterno à l'inauguration du Congrès international de chimie pratique de Rome, le 26 avril 1906. Les trois années écoulées ne l'ont point rendu caduc, car aucune découverte nouvelle n'a depuis ce moment fortifié, ni ébranlé les conclusions de l'illustre chimiste italien.

M. Paterno rappelle d'abord qu'aux débuts de la Chimie moderne, l'hypothèse de la conversion des corps réputés simples les uns dans les autres avait paru aussi absurde que celle de la quadrature du cercle ou du mouvement perpétuel, puisqu'on considérait alors l'atome comme une masse homogène et insécable, dernier degré de division de la matière.

Mais il montre aussitôt après que, dès 1816, Faraday supposait l'existence d'un quatrième état de la matière plus ténu, plus subtil que l'état gazeux, et concluait sinon à la probabilité, à la non-

(1) Extrait de la *Revue Scientifique* du 21 août 1909. Nos lecteurs pourront juger par cet article du changement profond qui s'est produit dans le monde savant, à la suite de la découverte des phénomènes de la radioactivité.

absurdité tout au moins, de l'hypothèse de la décomposition et de la recomposition des métaux.

Si son discours, forcément très limité en étendue, le lui avait permis, le savant italien aurait ajouté sans doute que cette hypotèse n'avait jamais été abandonnée depuis. Il aurait mentionné l'idée de Jean-Baptiste Dumas, d'après laquelle les atomes de tous les corps auraient été formés par des agglomérations d'atomes d'hydrogène, substance primordiale.

Cette idée était erronée. Les poids atomiques rigoureusement déterminés des divers éléments ne sont pas, en effet, des multiples de celui de l'hydrogène, comme ce serait le cas si elle était exacte.

Mais le fait que tous les atomes élémentaires ne proviennent pas de la condensation d'un nombre plus ou moins grand d'atomes d'hydrogène ne prouve en aucune manière qu'ils ne soient pas le produit de la condensation de particules infiniment plus petites que l'atome d'hydrogène lui-même. C'est à cette hypothèse que s'était arrêté M. Graham qui avait donné à ces particules le nom d'ultimates.

L'unité de la matière n'a donc jamais cessé d'avoir des défenseurs ; mais il faut bien reconnaître que jusqu'aux dernières années du XIX[e] siècle ces discussions étaient d'ordre plutôt métaphysique que scientifique, aucun phénomène d'observation ou d'expérience n'étant venu apporter la moindre preuve en faveur de l'un ou de l'autre système.

Il n'en est plus ainsi depuis que la découverte des rayons cathodiques et de la radioactivité a mis hors de doute la division des atomes en particules, d'une masse égale au plus à la sept centième partie de celle d'un atome d'hydrogène, et actuellement désignées sous le nom d'électrons.

La théorie des electrons, si séduisante, dit M. Paterno, et qui explique admirablement tant de phénomènes, a banni de la science le dogme de l'invariabilité de l'atome chimique. Le problème a même été abordé dans les dernières années, du côté expérimental ; et s'il a été facile de démontrer que le phosphore ne se transforme pas en arsenic, la transformation du radium et d'autres substances en Hélium ne nous reste pas moins comme un lumineux rayon d'espérance.

M. Paterno est donc un partisan très résolu de l'unité de la matière, mais il s'efforce de concilier cette théorie avec celle de l'immutabilité des atomes.

Sans aller jusqu'à admettre, avec lord Kelvin, que les atomes sont des tourbillons formés dans le fluide universel unique, et avec

Helmholtz, qu'une fois formés, ces tourbillons sont indestructibles, il est porté à croire que, tout au moins pendant la durée d'un même corps sidéral, et en particulier de notre planète, la matière demeure ce qu'elle est.

Je ne suis pas éloigné d'admettre, dit-il, que, de l'éther répandu en une masse homogène dans tout l'espace infini, au bout d'un temps impossible à évaluer, soit en années, soit en siècles, et comme conséquence de cette loi universelle de l'instabilité de tout ce qui est homogène, d'après laquelle tout tend perpétuellement à l'agrégation, la matière se soit en partie réunie ou condensée en électrons qui, eux-mêmes, une fois constitués, auraient formé les atomes des divers éléments, par un procédé d'évolution d'une lenteur excessive, comparable à la série extrêmement lente des phénomènes qui ont préludé ultérieurement, sur la terre, à la transformation de la matière morte en matière organisée et à la création des différentes espèces Les études relatives à l'origine des espèces doivent servir de guide dans l'explication de la genèse des atomes. De même que du protoplasma s'est formée la cellule, et de la cellule l'individu organique, de même de l'Ether ont pu se former les électrons, et de ceux-ci les atômes.

Si nous considérons les atomes comme des produits de l'évolution de la matière primordiale, nous ne pourrons évidemment pas leur refuser la possibilité de subir une évolution ultérieure. *Mais cela exigera un temps infini, et tant que la terre sur laquelle nous vivons restera ce qu'elle est, ils devront rester ce qu'ils sont.* Supposer qu'un élément, c'est-à-dire un atome puisse se transmuter en un autre, c'est comme si l'on admettait, pour un animal ou pour une graine, la faculté de se transformer en une autre graine ou en un autre animal, uniquement parce que tous les animaux et toutes les plantes sont formés des mêmes éléments essentiels. Le concept de l'unité de la matière, l'hypothèse que les électrons sont les éléments constitutifs de l'édifice atomique ne conduisent pas nécessairement à admettre la possibilité de leur transformation réciproque. Les atômes et les corps simples doivent être considérés comme résultant d'un processus évolutif de la matière primordiale, comme les espèces animales et végétales sont le résultat de l'évolution du protoplasma et de la cellule primitive.

Si donc nous examinons avec ampleur le problème de la transmutabilité des corps, et sans même recourir à la théorie des tourbillons éternellement immuables d'Helmholtz, nous pouvons, avec le même critérium que nous appliquons à l'origine des espèces, conclure que le problème n'est pas de ceux que l'homme peut résoudre par ses efforts persévérants de laboratoire. Dans le temps infini, et dans la mutabilité infinie des choses, toutefois, rien ne doit être taxé d'impossible.

Comme j'ai eu l'occasion de le dire à M. Paterno lui même, au cours d'une récente et amicale visite qu'il a bien voulu me rendre, son argumentation ne me convainc pas. Je crois la transmutation des éléments possible, et possible même la création d'éléments nouveaux.

Sir William Ramsay a affirmé la transformation en hélium de l'émanation du radium, et, sous l'influence de cette même émanation, la conversion du cuivre en lithium.

« Mais cela est-il bien prouvé ? » se demande M. Paterno. Malheureusement pas encore ! puisque Mme Curie nie ce que sir William Ramsay affirme, et puisqu'entre deux savants de cette envergure, de nouvelles expériences seules peuvent décider.

Mais si même l'hélium et le lithium ne se formaient pas aux dépens ou sous l'influence de l'émanation du radium (1), il n'en resterait pas moins démontré :

1° Que, dans la formation des rayons cathodiques et dans les phénomènes de radioactivité, il se produit des électrons provenan de la dissociation des atomes ;

2° Que le radium, l'uranium, le polonium, sont radioactifs, que ce sont des sources d'énergie, et que ce dégagement spontané d'une quantité d'énergie, qui n'est pas empruntée au dehors, indique de la part de ces corps, ou une décomposition lente, ou tout au moins une évolution.

Or, si des atomes évoluent ou se détruisent sous nos yeux, il ne nous est plus permis de dire que « tant que la terre sur laquelle nous vivons restera ce qu'elle est, les éléments resteront ce qu'ils sont. »

Et si, comme l'affirme M. Gustave Lebon, tous les corps deviennent radioactifs sous de certaines influences, telles que l'action des rayons ultra-violets, ce qu'il faut conclure des faits observés, c'est que, loin de demeurer ce qu'ils sont, tous les éléments évoluent ou se décomposent pour revenir à l'état d'électrons et retourner ensuite à l'éther primordial.

Mon savant ami, M. Paterno, compare la genèse des atomes à celle des espèces animales et végétales, et nous dit que supposer l'évolution des atomes serait la même chose que supposer celle des espèces existantes.

J'accepte la comparaison. Les espèces animales et végétales procèdent d'une longue évolution ; mais rien ne démontre que cette évolution soit parvenue à son terme. Je crois, dès lors, parfaitement possible que le transformisme auquel est dû tout ce que

(1) Si la production du lithium aux dépens du cuivre reste douteuse, celle de l'hélium aux dépens du radium, à la suite des expériences de contrôle de Indrikson, P. Curie, Dewar, Deslandres, Debierne, Rutherford, etc., n'est plus contestée. (N. D. L. R.)

nous connaissons se continue dans l'avenir comme dans le passé. Je pense même que si l'évolution était arrivée à son apogée, elle ne s'arrêterait pas pour cela. La période du déclin commencerait et voilà tout. Le cycle n'est achevé que lorsque ce qui s'était créé, à un moment donné, sous l'empire des lois universelles, disparaît entièrement pour retourner à la forme initiale dont tout émane.

Et ici j'ai fait à M. Paterno une comparaison que j'ai eu plus d'une fois déjà l'occasion de produire.

Sur la terre, il y a de la matière organisée et de la matière minérale.

Entre ces deux formes de matières, le cycle est interrompu. Lorsqu'un être a vécu, il meurt et la substance organisée dont il se composait retourne au réservoir de matière minérale. Mais, au même moment, sur d'autres points, des germes donnent naissance à des individus nouveaux qui font passer la matière minérale à l'état de matière organisée, de sorte qu'entre la substance vivante et la substance minérale, le va et vient est continu.

Un cycle analogue me paraît devoir exister entre le pondérable et l'impondérable. A un moment donné, une portion de ce fluide inconnu qui remplit l'espace, que nos savants occidentaux appellent l'éther, et que les métaphysiciens de l'Inde appellent akasa ou mulah-prakriti, se condense et donne naissance à la matière minérale.

Or, comme tout ce qui a eu un commencement a une fin, comme l'infini seul est éternel dans son éternelle variabilité, si la matière pondérable se forme aux dépens de l'éther, elle doit se détruire pour revenir à l'éther. Des astres naissent, donc des astres meurent. Et comme la conservation indéfinie des cadavres est contraire à tout ce qu'il nous est donné d'observer, si des astres meurent, ils doivent se dissocier pour retourner au milieu dont ils sont sortis.

Seulement le cycle de l'impondérable au pondérable et du pondérable à l'impondérable exige peut-être des milliards d'années pour s'effectuer, tandis que celui de la matière minérale à la matière organisée et de la matière organisée à la matière minérale n'exige qu'un temps relativement court. Il en résulte que ce dernier est facilement observable, tandis que l'autre dépasse, par sa durée, nos moyens d'observation. Cela ne signifie pas qu'il ne se produit pas. Cela signifie seulement qu'il est trop lent pour nous être perceptible. Nous ne le voyons pas. Mais nous ne voyons pas non plus une feuille pousser, ou l'aiguille d'une montre tourner,

ce qui n'empêche pas que l'aiguille ne tourne et que la feuille ne pousse.

M. Paterno objecte que cela est fort possible, mais que cela dépasse l'action humaine, et que c'est une évolution reléguée dans l'infini, c'est-à-dire étrangère au domaine de la science et appartenant au domaine de la seule métaphysique.

Il n'en sait absolument rien. Quand un animal, et *a fortiori* un végétal, meurt, si on l'enterre, ou même si on l'abandonne sur le sol, il faut des années pour que la matière dont il se composait fasse entièrement retour au réservoir minéral.

Si, par contre, nous plaçons le cadavre sur un foyer ardent, si nous le brûlons, le retour s'effectue en quelques minutes. Les moyens artificiels employés par nous hâtent la transformation.

Pourquoi n'en irait-il pas de même pour le retour du pondérable à l'impondérable ? pourquoi, par l'emploi de forces puissantes, n'arriverions-nous pas à précipiter l'évolution et à la rendre appréciable ?

C'est ce qu'il faudra conclure — si l'exactitude de ses travaux se confirme — des expériences de Sir William Ramsay sur la production de l'hélium aux dépens du radium et du lithium aux dépens du cuivre.

Et si ces travaux ne sont pas confirmés, la possibilité de phénomènes de cet ordre devra quand même être considérée par nous comme admissible et comme simplement subordonnée à la découverte de sources d'énergie assez puissantes pour les produire.

Non seulement on doit dès lors envisager comme possible la transmutation d'un élément dans un autre, puisque tous sont vraisemblablement formés d'électrons primordiaux identiques entre eux, mais encore la création de corps simples nouveaux entièrement inconnus jusqu'à ce jour.

Lorsque les Kolbe, les Melsens, les Wurtz, les Berthelot, les Kekulé ont eu réussi à produire synthétiquement les substances définies que, jusqu'à eux, on n'avait pu extraire que des corps vivants, la chimie ne s'est pas arrêtée là ; des masses de substances nouvelles ont été fabriquées dans nos laboratoires, auxquelles aucun être vivant n'avait donné naissance.

Vraisemblablement, lorsqu'on saura détruire facilement les atomes — ce que l'on commence à entrevoir aujourd'hui — on arrivera de même à les reconstituer ; et à ce moment-là, non seulement avec un élément on en produira un autre déjà connu, mais

d'autres aussi qui viendront combler les lacunes existantes aujourd'hui dans la classification méthodique de Mendeleieff.

Cette conception de l'univers et de la puissance humaine est la plus belle et la plus vaste que l'on puisse imaginer. Elle satisfait l'esprit ; elle est d'accord avec toutes les analogies, et elle promet aux savants de l'avenir une moisson scientifique telle que tout ce qui a été fait jusque-là peut être envisagé comme un simple travail d'approche.

M. Paterno auquel j'ai exposé ces idées en a été frappé, et c'est lui qui m'a engagé à publier cet article non pour combattre les théories émises dans son discours, mais pour les compléter.

C'est pour répondre à cette invitation si affectueuse et si courtoise que je viens d'écrire ces lignes.

ALFRED NAQUET.

Biographie d'Allan Kardec

(*Suite*) (1)

« Si ses ennemis sont puissants, (2) puisqu'ils n'ont pu en paralyser l'essor, il faut donc convenir qu'il est plus puissant qu'eux, et que comme le serpent de la fable ils usent en vain leurs dents contre une lime d'acier.

« La force du Spiritisme a deux causes prépondérantes : la première, c'est qu'il rend heureux ceux qui le connaissent, le comprennent et le pratiquent ; or, comme il y a beaucoup de gens malheureux, il recrute une innombrable armée parmi ceux qui souffrent. Veut-on lui enlever cet élément de propagation ? Qu'on rende les hommes tellement heureux moralement et matériellement, qu'ils n'aient plus rien à désirer, ni en ce monde ni dans l'autre ; nous ne demandons pas mieux, puisque le but sera atteint. La seconde, c'est qu'il ne repose sur la tête d'aucun homme qu'on puisse abattre ; puisqu'il n'a point de foyer unique qu'on puisse éteindre ; son foyer est partout, parce que partout il y a des médiums qui peuvent communiquer avec les Esprits ; qu'il n'y a pas de famille qui n'en puisse

(1) Voir le nº d'Août, p. 88 et suiv.

(2) Ceux du Spiritisme.

trouver dans son sein, et que cette parole du Christ s'accomplît : *Vos fils et vos filles prophétiseront et ils auront des visions*; parce qu'enfin le Spiritisme est une idée, et qu'il n'y a point de barrières impénétrables à l'idée, ni assez hautes pour qu'elle ne les puisse franchir. On a tué le Christ, on a tué ses apôtres et ses disciples ; mais le Christ avait lancé dans le monde l'idée chrétienne, et cette idée a triomphé de la persécution des césars omnipotents...

R. S., p. 343. — « Si les ennemis du dehors ne peuvent rien contre le Spiritisme, il n'en est pas de même de ceux du dedans, je veux dire de ceux qui sont plus spirites de nom que de fait, sans parler de ceux qui n'ont du Spiritisme que le masque. *Le plus beau côté du Spiritisme, c'est le côté moral ; c'est par ses conséquences morales qu'il triomphera, car là est sa force, par là il est invulnérable.* Il inscrit sur son drapeau : *Amour et charité* et devant ce palladium plus puissant que celui de Minerve, car il vient du Christ, l'incrédulité elle-même s'incline. Que peut-on penser d'une doctrine qui conduit les hommes à s'aimer comme des frères ? Si l'on n'admet pas la cause, du moins on respectera l'effet ; or, le meilleur moyen de prouver la réalité de l'effet, c'est d'en faire l'application à soi même, c'est de montrer aux ennemis de la doctrine, par son propre exemple, qu'elle rend réellement meilleur ; mais comment faire croire qu'un instrument peut produire l'harmonie, s'il rend des sons discordants ? De même comment persuader que le Spiritisme doit conduire à la concorde, si ceux qui le professent ou qui sont censés le professer, ce qui est tout un pour les adversaires, se jettent la pierre ? Si une simple susceptibilité d'amour-propre, de préséance suffit pour les diviser ? N'est-ce pas le moyen de se faire renvoyer son propre argument ? *Les ennemis les plus dangereux du Spiritisme sont donc ceux qui le font mentir à lui-même, en ne pratiquant pas la loi qu'eux-mêmes viennent proclamer.* Il y aurait puérilité à faire dissidence pour des nuances d'opinion ; il y aurait malveillance évidente, oubli du premier devoir du vrai Spirite, de se séparer pour une question personnelle, car le sentiment de la personnalité est le fruit de l'orgueil et de l'égoïsme. »

*
* *

L'Autodafé de Barcelone

En dehors des voyages et des travaux d'Allan Kardec, cette année 1861 restera mémorable dans les annales du Spiritisme par un fait

tellement monstrueux, qu'il semble presque incroyable. Je veux parler de l'autodafé qui eut lieu à Barcelone et sur lequel furent brûlés, par la torche des inquisiteurs, trois cents ouvrages spirites.

M. Maurice Lachâtre, était à cette époque établi libraire à Barcelone, en relations et communauté d'idées avec Allan Kardec, il lui demanda de lui adresser un certain nombre d'ouvrages spirites pour les mettre en vente et faire de la propagande à la philosophie nouvelle.

Les ouvrages, au nombre de trois cents environ, furent expédiés dans les conditions ordinaires, avec une déclaration régulière du contenu des colis. A leur arrivée en Espagne les droits de douane furent réclamés au destinataire, et perçus par les agents du gouvernement espagnol, mais la livraison des colis n'eut pas lieu : l'évêque de Barcelone, ayant jugé ces livres pernicicieux pour la foi catholique, fit confisquer l'expédition par le saint-office. Puisqu'on ne voulait pas remettre ces ouvrages au destinataire, Allan Kardec en réclama le retour, mais sa réclamation resta sans effet, et l'évêque de Barcelone, se faisant policier de la France, motiva son refus par la réponse suivante : « L'Eglise catholique est universelle, et ces livres étant contraires à la foi catholique, le gouvernement ne peut consentir à ce qu'ils aillent pervertir la morale et la religion des autres pays. » Et non seulement les livres ne furent pas rendus, mais les droits de douane restèrent entre les mains du fisc espagnol. Allan Kardec aurait pu soulever une action diplomatique, et obliger le gouvernement espagnol à faire le retour des ouvrages. Mais les Esprits l'en dissuadèrent, lui représentant qu'il était préférable, pour la propagande du Spiritisme, de laisser cette ignominie suivre son cours.

Renouvelant les fastes et les bûchers du moyen âge, l'évêque de Barcelone fit brûler en place publique, par la main du bourreau, les ouvrages incriminés.

Voici, à titre de document historique, le procès-verbal de cette infamie cléricale :

« Ce jour, neuf octobre mil huit cent soixante-un, à dix heures et demie du matin, sur l'esplanade de la ville de Barcelone, au lieu où sont exécutés les criminels condamnés au dernier supplice, par ordre de l'évêque de cette ville, ont été brûlés trois cents volumes et brochures sur le Spiritisme savoir :

« *La Revue Spirite*, directeur Allan Kardec ;

« La *Revue Spiritualiste*, directeur Piérart ;

« *Le Livre des Esprits*, par Allan Kardec ;

« *Le Livre des Médiums*, par le même ;

« *Qu'est-ce que le Spiritisme ?* par le même ;

« *Fragment de Sonate dicté par l'esprit de Mozart ;*

« *Lettre d'un catholique sur le Spiritisme*, par le Dr Grand ;

« *L'Histoire de Jeanne d'Arc*, dictée par elle-même à Mlle Ermance Dufau ;

« *La Réalité des esprits démontrée par l'écriture directe*, par le baron de Guldenstubbé.

« Ont assisté à l'autodafé :

« Un prêtre revêtu des habits sacerdotaux, portant la croix d'une main et une torche de l'autre main ;

« Un notaire chargé de rédiger le procès-verbal de l'autodafé ;

« Le clerc du notaire ;

« Un employé supérieur de l'administration des douanes ;

« Trois mozos (garçons) de la douane, chargés d'entretenir le feu ;

« Un agent de la douane représentant le propriétaire des ouvrages condamnés par l'évêque ;

« Une foule innombrable encombrait les promenades et couvrait l'esplanade où se dressait le bûcher.

« Quand le feu a eu consumé les trois cents volumes ou brochures spirites, le prêtre et ses aides se sont retirés couverts par les huées et les malédictions de nombreux assistants qui criaient : A bas l'inquisition !

« Plusieurs personnes se sont ensuite approchées du bûcher et en ont recueilli des cendres. »

Ce serait amoindrir l'horreur de tels actes que d'en accompagner le récit de commentaires ; constatons seulement qu'à la lueur de ce bûcher le Spiritisme prit un essor inespéré dans toute l'Espagne, et, comme l'avaient prévu les Esprits, il y recruta un nombre incalculable d'adhérents. Nous ne pouvons donc, comme le fit Allan Kardec, que nous réjouir de l'immense réclame que cet acte odieux fit au Spiritisme. Mais, à propos de la propagande que nous devons faire nous-même à notre philosophie, nous ne devrons jamais oublier ces conseils du Maître (*Revue spirite*, 1863, p. 367) :

« Le Spiritisme s'adresse à ceux qui ne croient pas ou qui doutent, et non à ceux qui ont une foi et à qui cette foi suffit ; il ne dit à personne de renoncer à ses croyances pour adopter les nôtres, et en cela il est conséquent avec les principes de tolérance et de liberté de conscience qu'il professe. Par ce motif, nous ne saurions approuver les tentatives faites par certaines personnes pour convertir à nos idées le clergé de quelque communion que ce soit. Nous répéterons donc à tous les Spirites : Accueillez avec empressement les hommes de bonne volonté ; donnez la lumière à ceux qui la cherchent, car avec ceux qui croient vous ne réussirez pas ; ne faites violence à la foi de personne, pas plus du clergé que des laïques, car vous venez ensemencer les champs arides ; mettez la lumière en évidence pour que ceux qui voudront la voir la regardent ; montrez les fruits de l'arbre et donnez-en à manger à ceux qui ont faim et non à ceux qui se disent rassasiés. »

Ces conseils, comme tous ceux d'Allan Kardec, sont clairs, simples et surtout pratiques ; à nous de nous en souvenir et d'en faire notre profit à l'occasion.

*
* *

L'année 1862 fut fertile aux travaux favorables à la diffusion du Spiritisme. Le 15 janvier parut l'excellente petite brochure de propagande : *le Spiritisme à sa plus simple expression*. « Le but de cette publication, dit Allan Kardec, est de donner, dans un cadre très restreint, un historique du Spiritisme et une idée suffisante de la doctrine des Esprits, pour mettre à même d'en comprendre le but moral et philosophique. Par la clarté et la simplicité du style, nous avons cherché à la mettre à la portée de toutes les intelligences. Nous comptons sur le zèle de tous les vrais spirites pour aider à la propagation. » Cet appel fut entendu, car la petite brochure se répandit à profusion, et beaucoup doivent à cet excellent travail d'avoir compris le but et la portée du Spiritisme.

S. R. 1863 p. 70. — « Lorsque nous eûmes fait la petite brochure : *Le Spiritisme à sa plus simple expression* nous demandâmes à nos guides spirituels quel effet elle produirait. Il nous fut répondu : Elle produira un effet auquel tu ne t'attends pas, c'est-à-dire que tes adversaires seront furieux de voir une publication destinée, par son extrême bon marché, à être répandue en masse et à pénétrer partout. Il t'a été annoncé un grand déploiement d'hostilités, ta brochure en

sera le signal. Ne t'en préoccupe pas, tu connais la fin. Ils se fâchent en raison de la difficulté de réfuter tes arguments. Puisqu'il en est ainsi, dîmes-nous, cette brochure qui devait être vendue 25 centimes sera donnée pour deux sous. L'événement a justifié ces prévisions, et nous nous en félicitons. »

A l'occasion du 1er janvier 1862, Allan Kardec ayant reçu des Spirites Lyonnais une adresse sympathique, dont les témoignages de gratitude et de respect étaient appuyés de nombreuses signatures, près de 200, le Maître fit à nos aînés la réponse suivante, qui était également adressée à tous les Spirites de France et de l'Etranger.

« MES CHERS FRÈRES ET AMIS DE LYON,

« L'adresse collective que vous avez bien voulu m'envoyer à l'occasion de la nouvelle année m'a causé une bien vive satisfaction, en me prouvant que vous avez conservé de moi un bon souvenir; mais ce qui m'a fait le plus de plaisir dans cet acte spontané de votre part, c'est de trouver parmi les nombreuses signatures qui y figurent, des représentants d'à peu près tous les groupes, parce que c'est un signe de l'harmonie qui règne entre eux. Je suis heureux de voir que vous avez parfaitement compris le but de cette organisation dont vous pouvez déjà apprécier les résultats, car il doit être évident pour vous maintenant qu'une société unique eût été à peu près impossible.

« Je vous remercie, mes bons amis, des vœux que vous formez pour moi; et ce sont ceux que Dieu écoute. Soyez donc satisfaits, car il les exauce chaque jour en me donnant la joie inouïe, dans l'établissement d'une nouvelle doctrine, de voir celle à laquelle je me suis dévoué grandir et prospérer de mon vivant avec une merveilleuse rapidité; je regarde comme une grande faveur du ciel d'être témoin du bien qu'elle fait déjà. Cette certitude, dont je reçois journellement les plus touchants témoignages, me paye avec usure de toutes mes peines, de toutes mes fatigues; je ne demande à Dieu qu'une grâce, c'est de me donner la force physique nécessaire pour aller jusqu'au bout de ma tâche, qui est loin d'être achevée; mais, quoi qu'il arrive, j'aurai toujours la consolation d'être assuré que la semence des idées nouvelles, maintenant répandue partout, est impérissable; plus heureux que beaucoup d'autres, qui n'ont travaillé que pour l'avenir, il m'est donné d'en voir les premiers

fruits. Si je regrette une chose, c'est que l'exiguïté de mes ressources personnelles ne me permette pas de mettre à exécution les plans que j'ai conçus pour son avancement, plus rapide encore; mais, si Dieu, dans sa sagesse, a cru devoir en décider autrement, je lèguerai ces plans à nos successeurs, qui, sans doute, seront plus heureux. Malgré la pénurie des ressources matérielles, le mouvement qui s'opère dans l'opinion a dépassé toute espérance; croyez bien, mes frères, qu'en cela votre exemple n'aura pas été sans influence. Recevez donc nos félicitations pour la manière dont vous savez comprendre et pratiquer la doctrine.

« Au point où en sont les choses aujourd'hui, et à voir la marche du Spiritisme à travers les obstacles semés sur sa route, on peut dire que les principales difficultés sont vaincues; il a pris son rang et s'est assis sur des bases qui défient désormais les efforts de ses adversaires. On se demande comment une doctrine qui rend heureux et meilleur peut avoir des ennemis; cela est naturel; l'établissement des meilleures choses froisse toujours des intérêts en commençant; n'en a-t-il pas été ainsi de toutes les inventions et découvertes qui ont fait révolution dans l'industrie? Celles qui sont regardées aujourd'hui comme des bienfaits dont on ne pourrait plus se passer n'ont-elles pas eu des ennemis acharnés? Toute loi qui réprime un abus n'a-t-elle pas contre elle tous ceux qui vivent des abus? Comment voudriez-vous qu'une doctrine qui conduit au règne de la charité effective ne soit pas combattue par tous ceux qui vivent d'égoïsme? et vous savez s'ils sont nombreux sur la terre! Dans le principe, ils ont espéré le tuer par la raillerie; aujourd'hui ils voient que cette arme est impuissante, et que sous le feu des sarcasmes il a continué sa route sans broncher; ne croyez pas qu'ils vont s'avouer vaincus; non, l'intérêt naturel est plus tenace; reconnaissant que c'est une puissance avec laquelle il faut désormais compter, ils vont lui livrer des assauts plus sérieux, mais qui ne serviront qu'à mieux prouver leur faiblesse. Les uns l'attaqueront directement en paroles et en actions et le poursuivront jusque dans la personne de ses adhérents, qu'ils essayeront de décourager à force de tracasserie, tandis que d'autres, en sous-main et par des voies détournées, chercheront à le miner sourdement. Tenez-vous pour avertis que la lutte n'est pas terminée. Je suis prévenu qu'ils vont tenter un suprême effort; mais soyez sans

crainte, le gage du succès est dans cette devise, qui est celle de tous les vrais Spirites : *Hors la charité point de salut.* Arborez-la hautement, car elle est la tête de Méduse pour les égoïstes.

« La tactique déjà mise en œuvre par les ennemis des Spirites, mais qu'ils vont employer avec une nouvelle ardeur, c'est d'essayer de les diviser en créant des systèmes divergents et en suscitant parmi eux la défiance et la jalousie. Ne vous laissez pas prendre au piège, et tenez pour certain que quiconque cherche par un moyen, quel qu'il soit, à rompre la bonne harmonie ne peut avoir une bonne intention. C'est pourquoi je vous invite à mettre la plus grande circonspection dans la formation de vos groupes, non seulement pour votre tranquillité, mais dans l'intérêt même de vos travaux.

« *La nature des travaux spirites exige le calme et le recueillement ;* or point de recueillement possible si l'on est distrait par des discussions et l'expression de sentiments malveillants. Il n'y aura pas de sentiments malveillants s'il y a fraternité ; mais il ne peut y avoir fraternité avec des égoïstes, des ambitieux, des orgueilleux. Avec des orgueilleux qui se froissent et se blessent de tout, des ambitieux qui seront déçus s'ils n'ont pas la suprématie, des égoïstes qui ne pensent qu'à eux, la zizanie ne peut tarder de s'introduire, et de là, la dissolution. C'est ce que voudraient nos ennemis et ce qu'ils cherchent à faire. Si un groupe veut être dans des conditions d'ordre, de tranquillité et de stabilité, il faut qu'il y règne un sentiment fraternel. Tout groupe ou société qui se formera sans avoir la charité *effective* pour base n'a pas de vitalité ; tandis que ceux qui seront fondés selon le véritable esprit de la doctrine se regarderont comme les membres d'une même famille, qui, ne pouvant habiter tous sous le même toit, demeurent en des endroits différents. La rivalité entre eux serait un non-sens ; elle ne saurait exister là où règne la vraie charité, car la charité ne peut s'entendre de deux manières. *Reconnaissez donc le vrai Spirite à la pratique de la charité en pensées, en paroles et en actions*, et dites-vous que quiconque nourrit en son âme des sentiments d'animosité, de rancune, de haine, d'envie ou de jalousie se ment à lui-même s'il prétend comprendre et pratiquer le Spiritisme.

« L'égoïsme et l'orgueil tuent les sociétés particulières, comme ils tuent les peuples et la société en général... »

Tout serait à citer dans ces conseils aussi justes que pratiques,

mais il faut nous borner en raison du temps dont nous avons à disposer.

Sur la demande des Spirites de Lyon et de Bordeaux, Allan Kardec fit en septembre et octobre un long voyage de propagande, semant partout la bonne nouvelle et prodiguant ses conseils à ceux-là seulement qui les lui demandaient. L'invitation faite par les groupes lyonnais était couverte de cinq cents signatures. Un ouvrage spécial a rendu compte de ce voyage de plus de six semaines, pendant lequel le Maître présida plus de cinquante réunions dans vingt villes où il reçut partout le plus cordial accueil et fut heureux de constater les immenses progrès du Spiritisme.

Au sujet des voyages d'Allan Kardec, certaines influences hostiles ayant répandu le bruit qu'ils étaient faits aux frais de la Société parisienne des études spirites, sur le budget de laquelle il prélevait également tous ses frais de correspondance et d'entretien, le Maître réfute ainsi cette erreur :

« Plusieurs personnes, surtout en province, avaient pensé que les frais de ces voyages étaient supportés par la Société de Paris ; nous avons dû relever cette erreur quand l'occasion s'en est présentée : à ceux qui pourraient encore la partager, nous rappellerons ce que nous avons dit dans une autre circonstance (numéro de juin 1862, p. 167, *Revue spirite*), que la Société se borne à pourvoir à ses dépenses courantes et n'a point de réserves ; pour qu'elle pût amasser un capital, il lui faudrait viser au nombre ; c'est ce qu'elle ne fait pas et ne veut pas faire, parce que la spéculation n'est pas son but et que le nombre n'ajoute rien à l'importance des travaux ; son influence est toute morale et dans le caractère de ses réunions, qui donnent aux étrangers l'idée d'une assemblée grave et sérieuse ; c'est là son plus puissant moyen de propagande. Elle ne pourrait donc pourvoir à une pareille dépense. Les frais de voyage, comme tous ceux que nécessitent nos relations pour le Spiritisme, sont pris sur nos ressources personnelles et nos économies accrues du produit de nos ouvrages, sans lequel il nous serait impossible de subvenir à toutes les charges qui sont pour nous la conséquence de l'œuvre que nous avons entreprise. Cela dit sans vanité, mais uniquement pour rendre hommage à la vérité et pour l'édification de ceux qui se figurent que nous thésaurisons. »

*
* *

En 1862, Allan Kardec fit aussi paraître une *Réfutation des critiques contre le Spiritisme* au point de vue du matérialisme, de la Science et de la Religion.

R. S. 1860, p. 299. « Les adversaires — du Spiritisme — ne le combattent que parce qu'ils ne le comprennent pas ; c'est à nous, c'est aux vrais Spirites, à ceux qui voient dans le Spiritisme autre chose que des expériences plus ou moins curieuses, de le faire comprendre et de le répandre en prêchant d'exemple autant que de paroles. Le *Livre des Esprits* a eu pour résultats d'en faire voir la portée philosophique ; si ce livre a quelque mérite, il serait présomptueux à moi de m'en glorifier, car la doctrine qu'il renferme n'est point ma création ; tout l'honneur du bien qu'il a fait revient aux Esprits sages qui l'ont dicté et qui ont bien voulu se servir de moi. Je puis donc en entendre l'éloge sans que ma modestie en soit blessée et sans que mon amour-propre en soit exalté. Si j'avais voulu m'en prévaloir, j'en aurais assurément revendiqué la conception, au lieu de l'attribuer aux Esprits ; et si l'on pouvait douter de la supériorité de ceux qui y ont coopéré, il suffirait de considérer l'influence qu'il a exercée en si peu de temps, par la seule puissance de la logique et sans aucun des moyens matériels propres à surexciter la curiosité. »

Mis en cause et pris à parti à différentes reprises par M. le curé Marouzeau, qui non seulement l'attaquait en chaire, mais qui publiait des libelles contre le Spiritisme et son fondateur, Allan Kardec lui répond :

R. S. 1863, p. 219. — « Je suis un homme positif, sans enthousiasme, jugeant tout froidement ; je raisonne d'après les faits et je dis : Puisque les Spirites sont plus nombreux que jamais, malgré la brochure de M. Marouzeau et toutes les autres, malgré tous les sermons et mandements, c'est que les arguments qu'on y fait valoir n'ont pas persuadé les masses, qu'ils ont produit un effet contraire ; or, juger la valeur de la cause par ses effets, je crois que c'est de la logique élémentaire ; dès lors à quoi bon les réfuter ! Puisqu'ils nous servent au lieu de nous nuire, nous devons nous garder d'y mettre obstacle...

... « Lorsque je traite d'une manière générale des questions soulevées par quelque adversaire, ce n'est pas pour le convaincre, je

n'y tiens nullement, et encore moins pour le faire renoncer à sa croyance que je respecte quand elle est sincère, c'est uniquement pour l'instruction des Spirites, et parce que j'y trouve un point à développer ou à éclaircir. Je réfute les principes et non les individus ; les principes restent et les individus disparaissent ; c'est pour cela que je m'inquiète peu des personnalités qui peut-être demain ne seront plus, et dont on ne parlera plus quelle que soit l'importance qu'elles cherchent à se donner. Je vois l'avenir bien plus que le présent, l'ensemble et les choses importantes plus que les faits isolés ou secondaires. »

Pour mettre les Spirites en garde contre toutes les attaques de quelque part qu'elles viennent, si véhémentes, si injustes soient-elles, Allan Kardec les prévient que :

R. S. 1863 p. 69. — « Une véritable croisade a lieu en ce moment contre le Spiritisme, ainsi que cela nous avait été annoncé ; de divers côtés on nous signale des écrits, des discours et même des actes de violence et d'intolérance ; tous les Spirites doivent s'en réjouir, car c'est la preuve évidente que le Spiritisme n'est pas une chimère. Ferait-on autant de tapage pour une mouche qui vole ?

« Ce qui excite surtout cette grande colère, c'est la prodigieuse rapidité avec laquelle l'idée nouvelle se propage malgré tout ce qu'on fait pour l'arrêter.

p. 70. — « Tout ce qui se passe a été prévu et devait être pour le bien de la cause. Quand vous verrez quelque grande manifestation hostile, loin de vous en effrayer, réjouissez-vous-en, car il a été dit : Le grondement de la foudre sera le signal de l'approche des temps prédits. Priez alors, mes frères ; priez surtout pour vos ennemis, car ils seront pris de vertige.

« Mais tout n'est pas encore accompli ; la flamme du Bûcher de Barcelone n'a pas monté assez haut. Si elle se renouvelle quelque part, gardez-vous de l'éteindre, car plus elle s'élèvera, plus, semblable à un phare, elle sera vue de loin, et restera dans le souvenir des âges. Laissez donc faire, et nulle part n'opposez la violence à la violence ; souvenez-vous que Christ a dit à Pierre de remettre son épée au fourreau. N'imitez pas les sectes qui se sont entre-déchirées au nom du Dieu de paix, que chacun appelait en aide à ses fureurs. *La vérité ne se prouve point par les persécutions, mais par le raisonnement ;* les persécutions ont de tout temps été l'arme des

mauvaises causes, et de ceux qui prennent le triomphe de la force brutale pour celui de la raison. La persécution est un mauvais moyen de persuasion ; elle peut momentanément abattre le plus faible, le convaincre, jamais ; car, même dans la détresse où on l'aura plongé, il s'écriera comme Galilée dans sa prison : *e pur si muove!* avoir recours à la persécution, c'est prouver que l'on compte peu sur la puissance de sa logique. *N'usez donc jamais de représailles, à la violence opposez la douceur et une inaltérable tranquillité ; rendez à vos ennemis le bien pour le mal ;* par là vous donnerez un démenti à leurs calomnies et les forcerez de reconnaître que vos croyances sont meilleures qu'ils ne le disent. »

Pour nous faire une idée de la virulence des attaques dont le Spiritisme et Allan Kardec étaient l'objet, en plus de tous les sermons, mandements, excommunications, dont l'Eglise Romaine avait le monopole ; les polémiques et les libelles les plus éhontés étaient également mis en œuvre ; pour nous en rendre compte, relevons le passage suivant d'une brochure publiée à Alger, par un ancien officier, ex-représentant du peuple en 1848 ; qui, en 1863, occupait ses loisirs à déblatérer contre le Spiritisme et Allan Kardec.

Après avoir essayé d'établir par des calculs ultrafantaisistes, que Allan Kardec devait se faire un revenu annuel net, de 250.000 frs. sans compter celui de la vente des *Livres des Esprits et des Médiums*, il ajoute :

« Au train dont marche l'épidémie, la moitié de la France sera bientôt spirite, *si cela n'est déjà fait*, et comme on ne peut être bon Spirite si l'on n'est au moins associé libre et abonné à la *Revue*, il y a probabilité que sur 20 millions d'habitants dont se compose cette moitié, il y aura 5 millions d'associés et autant d'abonnés à la Revue. Conséquemment, le revenu des présidents et vice-présidents des Sociétés Spirites sera de 100 millions par an, et celui de M. Allan Kardec, propriétaire de la Revue et souverain pontife, 68 millions.

« Si le Spiritisme gagne l'autre moitié de la France, ce revenu sera doublé, et, si l'Europe se laisse infester, ce ne sera plus par millions qu'il faudra compter, mais bien par milliards. —

« Eh bien ! naïfs Spirites ! Que pensez-vous de cette spéculation basée sur votre simplicité ? Eussiez-vous jamais cru que, du jeu des tables tournantes, il pût sortir de pareils trésors, et êtes-vous édi-

fiés maintenant sur l'ardeur que mettent à fonder des sociétés les propagateurs de la doctrine.

« N'a-t on pas raison de dire que la sottise humaine est une mine inépuisable... »

Tous les jésuites ne portent pas la soutane et Basile, même parmi les laïcs, a de nombreux adeptes ; plus loin, ce pamphlétaire ajoute :

« Un autre effet du Spiritisme est de tranformer la foi, qui est un acte de libre arbitre et de volonté, en une aveugle crédulité.

« Ainsi pour faire réussir la spéculation du Spiritisme ou des tables tournantes, M. Allan Kardec prêche une doctrine dont la tendance est *la destruction de la Foi, de l'Espérance et de la Charité.*

« Cependant que le monde chrétien se rassure, le Spiritisme ne prévaudra pas contre l'Eglise : « On reconnaîtra toute la valeur d'un principe religieux (comme dit Mgr l'évêque d'Alger, dans sa lettre du 13 février 1863, aux curés de son diocèse), car il suffit à lui seul pour vaincre tous les tâtonnements, toutes les oppositions et toutes les résistances.

« Mais y a-t-il de vrais spirites ? — Nous le nierons tant qu'un homme sentira que l'Espérance n'est pas éteinte dans son cœur.

« Qu'y a-t-il donc dans le Spiritisme ? Rien autre chose qu'un spéculateur et des dupes. Et du jour où l'autorité temporelle comprendra sa solidarité avec l'autorité morale et se bornera seulement à interdire les publications spirites, cette immorale spéculation tombera pour ne plus se relever ».

Voilà avec quelles armes des adversaires, sans scrupules, prétendaient dénaturer et combattre le Spiritisme et le réduire à néant. Où sont-ils ces tombeurs, qui devaient le faire rentrer sous terre ; où sont-ils, ces Don Quichotte, qui prétendaient l'exterminer d'estoc et de taille ? Hélas ! curés, moines, monseigneurs, publicistes sont ensevelis dans la poussière du temps ; l'oubli n'a même pas épargné leurs noms ; il n'en reste rien, qu'un pénible souvenir, et le Spiritisme, sans même riposter à leurs attaques, n'en a pas moins sûrement poursuivi sa marche constante vers le progrès, vers l'avenir et la vérité.

Répondant, en bloc, à toutes les attaques dont il fut abreuvé, Allan Kardec nous dira en décembre 1868 :

R. S. p. 371. — « On a beaucoup parlé des produits que je retirais

de mes ouvrages ; personne de sérieux assurément ne croit à mes millions, malgré l'affirmation de ceux qui disaient tenir de bonne source que j'avais un train princier, des équipages à quatre chevaux et que chez moi on ne marchait que sur des tapis d'Aubusson. (*Revue* de Juin 1862, page 179). Quoi qu'en ait dit, en outre, l'auteur d'une brochure que vous connaissez, et qui prouve, par des calculs hyperboliques, que mon budget des recettes dépasse la liste civile du plus puissant souverain de l'Europe, parce que, en France seulement, vingt millions de Spirites sont mes tributaires (*Revue* 1863, page 175), il est un fait plus authentique que ses calculs, c'est que je n'ai jamais rien demandé à personne, et que personne ne m'a jamais rien donné pour moi personnellement : en un mot, que je ne vis aux dépens de personne puisque sur les sommes qui m'ont été volontairement confiées dans l'intérêt du Spiritisme, aucune parcelle n'a été distraite à mon profit (1).

« Quiconque a vu notre intérieur jadis et le voit aujourd'hui, peut attester que rien n'est changé à notre manière de vivre depuis que je m'occupe de Spiritisme ; elle est tout aussi simple maintenant qu'autrefois. Il est donc certain que mes bénéfices, si énormes soient-ils, ne servent pas à nous donner les jouissances du luxe. Est-ce donc que j'aurais la manie de thésauriser pour avoir le plaisir de contempler mon argent ? Je ne pense pas que mon caractère et mes habitudes aient jamais pu le faire supposer. À quoi donc cela passe-t-il ? Du moment que cela ne me profite pas, plus la somme est fabuleuse, plus la réponse est embarrassante. Un jour on en saura le chiffre exact, ainsi que l'emploi détaillé, et les faiseurs d'histoires en seront pour leurs frais d'imagination ; aujourd'hui je me borne à quelques données générales pour mettre un frein à des suppositions ridicules. Je dois à cet effet entrer dans quelques détails intimes dont je vous demande pardon, mais qui sont nécessaires.

« De tout temps nous avons eu de quoi vivre, très modestement, il est vrai, mais ce qui eût été peu pour certaines gens nous suffisait, grâce à nos goûts et à nos habitudes d'ordre et d'économie. À notre petit revenu venait s'ajouter en supplément le produit des ouvrages que j'ai publiés avant le Spiritisme, et celui d'un modeste emploi

(1) Ces sommes s'élevaient à cette époque au total de 14.000 francs, dont l'emploi, au profit exclusif de la doctrine, est justifié par les comptes,

que j'ai dû quitter quand les travaux de la doctrine ont absorbé tout mon temps.

« Le Spiritisme, en me tirant de l'obscurité, est venu me lancer dans une nouvelle vie ; en peu de temps je me suis trouvé entraîné dans un mouvement que j'étais loin de prévoir. Lorsque je conçus l'idée du *Livre des Esprits*, mon intention était de ne point me mettre en évidence et de rester inconnu ; mais, promptement débordé, cela ne m'a pas été possible : j'ai dû renoncer à mes goûts de retraite, sous peine d'abdiquer l'œuvre entreprise et qui grandissait chaque jour ; il m'a fallu en suivre l'impulsion et en prendre les rênes.

(*A suivre*) HENRI SAUSSE.

Phénomènes psychiques

Lorsque dans une réunion la conversation tombe sur les phénomènes psychiques, il arrive fréquemment qu'une ou plusieurs des personnes présentes, citent des faits dont elles ont été les sujets ou les témoins, dans leur famille, ou bien qu'ils ont entendu raconter.

Scientifiquement, tout phénomène de ce genre doit être observé et contrôlé conformément aux règles de la méthode scientifique.

Mais lorsque ces faits nous sont relatés par les percipients ou les témoins, le contrôle est en général presque impossible : ces prersonnes ne se rappelant ni les noms, ni les lieux, ni les dates ; et nous ne devons accorder à la réalité des phénomènes que le degré de confiance que nous pouvons attribuer à la moralité des percipients ou des narrateurs.

Néanmoins parmi ces récits, il y en a de fort intéressants et qui présentent un ensemble de preuves morales suffisantes pour être citées.

On a constaté que dans certaines localités, dans certaines familles il existait comme des centres de médiumnité. En voici un exemple familial.

Juliette Maindru est une femme de 40 ans, née à Paris, très intelligente et très pratique, ni rêveuse, ni peureuse, ni imaginative. Santé robuste, aucune tare pathologique. Ne connaît rien du spiritisme. Mariée en premières noces à Baudoin, devenue veuve en 1902. Remariée à Albrieux, elle a un fils de 19 ans 1/2 bien portant, n'ayant jamais été le sujet d'aucune manifestation.

Juliette est servante au service de Mme la baronne de B... Environ un

an après la mort de son premier mari, elle est réveillée brusquement la nuit, par la sensation d'une main glacée qui lui serre la jambe ; elle y porte la main et sent des doigts, une main, un poignet glacé. Cette sensation fut rapide, et elle eut aussitôt la pensée que cette main devait être celle de son mari. Peu de temps après, en plein midi, à la campagne elle vit nettement son mari qui lui souriait. L'apparition était à 4 ou 5 mètres, la partie inférieure du corps cachée par un arbre.

Ces phénomènes firent une impression des plus pénibles sur Juliette.

La mère de Juliette venant de déménager rêva que sa mère venait l'informer qu'elle avait oublié différents objets dans le logement qu'elle venait de quitter. C'était exact.

Ces phénomènes éprouvés par la mère et la fille ne présentent rien de particulier et peuvent s'expliquer par un cauchemar, une hallucination, le rappel de la mémoire pendant l'état de sommeil.

Mais les phénomènes éprouvés par le père de Juliette sont plus intéressants.

Julien Maindru était marin du commerce. Se trouvant un soir au théâtre de Bordeaux assis derrière son frère, il aperçoit, à quelques rangs en avant, son père qui se retournait en lui souriant : très étonné il se penche vers son frère qui lui aussi voit leur père ; les deux frères sachant que leur père était à l'île Saint-Martin-de-Ré, furent vivement impressionnés par cette apparition. Ils sortirent du tréâtre et rentrèrent chez eux où ils trouvérent une dépêche leur annonçant la mort de leur père.

Nous sommes ici, en présence d'une apparition peu après la mort, se manifestant aux deux frères dans le même lieu et sous la même apparence.

Ces deux frères étaient doués d'une voyance commune. Maindru quitte la marine, se marie et va s'établir cloutier à Tours. Il perd successivement 6 enfants. Les deux derniers jumeaux, âgés de 6 ans, meurent presque en même temps.

Le pauvre père ne pouvait se consoler de la mort de tous ses enfants et particulièrement de ses deux derniers. Il fait connaissance d'un spirite qui l'amène à plusieurs réunions : là on l'invite à essayer d'écrire. Il trace des caractères indéchiffrables, illisibles, mais un médium en trouve l'interprétation. Ce sont les deux jumeaux qui se manifestent, ils recommandent à leur père de se consoler, parce que bientôt il va les revoir. Ils vont se réincarner par le même père et la même mère.

Un an après madame Maindru accoucha de deux jumelles ; Juliette est l'une d'elles.

Quelques années après, une dame Peyrès meurt dans la maison habitée par Maindru, trois jours après celui ci descend à la cave tenant un bougeoir, et il aperçoit bien net, bien distinct, le fantôme de cette femme qui relevant légèrement sa robe s'apprêtait à remonter l'escalier, elle se penche vers Maindru et souffle sa bougie. Maindru étend la main et ne rencontre

que le mur ; il cherche en vain les allumettes qui étaient dans sa poche et celles qui étaient sur le bougeoir.

Terrifié, blême il remonte et encore tout en proie à son émotion, raconte aux personnes qu'il rencontre dans l'escalier ce qui vient de lui arriver.

Mais Maindru se reprend bien vite, il veut se rendre compte du phénomène et redescend à la cave après avoir rallumé sa bougie, il cherche partout il ne trouve rien. Mais en fouillant dans sa poche, il y retrouve ses allumettes.

On pourrait arguer que Maindru, plus ou moins préoccupé de la mort de sa voisine, a eu une hallucination ; qu'un courant d'air a pu éteindre sa bougie et que dans son trouble il n'a pas retrouvé dans sa poche les allumettes qui cependant s'y trouvaient toujours. Quant aux allumette placées sur le bougeoir elles ont pu tomber à terre par suite du tremblement de la main. Cette explication serait suffisante pour une personne quelconque, mais pas pour Maindru qui avait déjà subi un phénomène de voyance, ayant ainsi que son frère vu le fantôme de leur père dans un lieu bien éclairé, comme une salle de spectacle.

Le fait du fantôme soufflant la bougie n'a rien d'étonnant, le double fluidique pouvant être assez matérialisé pour produire un acte physique de ce genre et pour prendre et rendre les allumettes (1).

Tels sont les phénomènes racontés par Juliette ; elles les avaient entendu dire et redire nombre de fois par son père, qui du reste les racontait souvent à ses amis.

Nous sommes là en présence de propriétés médianimiques peu accentuées chez la mère et la fille, mais bien caractéristiques chez le père Maindru et chez son frère — surtout chez Julien.

Maindru n'a pas eu d'autres manifestations pendant sa vie. Né à l'île Saint-Martin-de-Ré, il est mort à 59 ans, d'une affection pulmonaire, après avoir été un fervent spirite.

Dr F. BRETON.
Président de la Société d'études psychiques de Nice.

Nice 30 août 1909.

La Crèche Spirite Lyonnaise

L'Assemblée générale de la Crèche a eu lieu le 4 juillet, à 3 heures, en son local place de la Croix Rousse, 8, où une assistance nombreuse se pressait, enveloppant de ses regards curieux et charmés cette crèche aimée dont l'aspect agréable la fait une en sa grâce et en sa simplicité.

(1) On peut lire dans les *Annales Psychiques* de Juillet, un récit de M. le Dr Ochorowicz, dans lequel un double souffle dans une petite trompette. (*N. d. l. r.*)

Parmi les assistants, et avec les membres de la Commission, se trouvaient les représentants de différentes sociétés spirites de la ville de Lyon dont, entre autres : M. Brun, président de la Société spirite lyonnaise ; Mme Damian, l'une des doyennes vénérées du Spiritisme à Lyon, M. Deschamps, trésorier de la Société fraternelle, et bien d'autres dont la présence rendait témoignage de l'intérêt croissant qu'inspire la Crèche à ses sociétaires et donateurs.

Mme Stéphen ouvre la séance en remerciant l'Assemblée de sa présence au nom des trois mamans de la Crèche, puis elle donne lecture des lettres affectueuses par lesquelles M. Bouvier, Président de la Fédération des spiritualistes modernes, et M. Sausse expriment leurs regrets de ne pouvoir assister à l'Assemblée.

Mme Stéphen rappelle ensuite, en quelques mots, que cette Assemblée est la 5e et que, de jour en jour, grandissent les efforts que réclame la Crèche dont le nombre des présences journalières des enfants va croissant toujours. Elle parle des bienfaits de la Crèche spirite pour l'enfant qui, dès ses premiers mois, y reçoit les premières notions du devoir et de l'amour dans le doux langage à sa portée : le langage maternel ! Elle fait aussi entendre comme un appel en faveur de l'Asile, l'école spirite où l'enfant, au sortir de la Crèche, continuerait de recevoir des notions plus grandes du devoir, de la responsabilité de ses actes, de la réincarnation.

M. Meffre, secrétaire, donne ensuite lecture du procès-verbal de l'Assemblée générale du 21 Juin 1908 et en l'absence motivée de M. H. Deladure, trésorier, M. Malosse donne lecture du compte financier qui porte à 4237,95 le chiffre des dépenses et à 4237.25 le chiffre des recettes avec un reste en caisse de 325. 15. Ce reste en caisse est comme l'avance que Dieu fait à la Crèche pour lui faire attendre les cotisations et les dons qui ont besoin de pleuvoir mois par mois pour répondre à ses besoins.

Vient ensuite la lecture de la belle poésie de M. de Faget : « La prière des Enfants », laquelle pénètre tous les cœurs. Elle a été donnée à tous les assistants avec : « Pensées et Réflexions d'une Mère », « Réflexions et Enseignemens de deux savants de l'espace ! » « Code humain ; » « Argumentation » et le « Secret de la vie ». C'est là le don de la Crèche à ses amis et soutiens.

La séance s'est terminée par la parole du Gardien spirituel de la Crèche. Il a béni son poste ! Près de nos bébés il fait sa garde vigilante..Près d'eux, nous dit-il, il a appris à aimer l'enfant ! .. Dans son passé ce fut un mauvais père !

A son tour le Protecteur et Fondateur spirituel de la Crèche a pris la parole avec grande force et chaleur. Il s'est adressé aux assistants et les a remerciés de l'aide et du soutien qu'ils accordent à la Crèche. Il les a encouragés dans leurs efforts et les a bénis en leur disant que sur eux est le soutien des Protecteurs de la Crèche et de ses bébés.

Un Esprit repentant s'est communiqué ensuite avec bien de la force !

Il voulait, par le récit de ses manquements, de ses regrets, de ses souffrances, pénétrer le cœur de toute femme du sentiment de la grandeur de la tâche maternelle et des tristes conséquences des infractions à la loi.

On se sépara sur les 5 heures, emportant en soi l'impression puissante produite par les enseignements donnés.

Un assistant.

Egypte, Grèce, Judée

IV (1)

> Comme les mérites sont indéfinis, il n'est aucun monde, même des plus heureux, qui nous soit fermé ; mais nous y arrivons progressivement, à mesure que nous nous en montrons dignes.
>
> André Pezzani.

Lorsqu'elle découvrit la tête d'Osiris, échouée parmi les lotus, elle l'arrosa de ses larmes, la pressa sur son cœur, la regarda longtemps... Soudain, les yeux du dieu s'ouvrirent flamboyants et leur rayon pénétra jusqu'au cœur de la déesse. De ce rayon elle conçut Horus, le Libérateur ! A ce moment, un enfant moqueur qui s'était caché dans les roseaux se mit à rire ; Isis se retourna et lui lança un regard si foudroyant qu'il en tomba mort.

Sur ces entrefaites, Set-Typhon s'empara de Thèbes avec son armée et l'Egypte fut accablée de fléaux. Mais Horus grandissait dans la retraite d'Abydos. Il avait la beauté et la force de son père et un éclat solaire dans toute son apparition. Il apprivoisait des lions et domptait des chevaux pour ses futurs combats. Devenu adulte, il s'attacha de nombreux partisans et sut même gagner Nephtys, la femme de son ennemi. Après de longues luttes, il défit l'armée de Set-Typhon. Blessé par sa lance, celui-ci tomba en son pouvoir. Isis accorda la vie au rebelle terrassé, en disant que Typhon était nécessaire au monde, que si la terre porte le ciel, l'abîme porte la terre. Mais Horus irrité de la clémence qui épargnait le meurtrier de son père, arracha le bandeau royal du front de sa mère. Hermès le remplaça par un casque.

Alors Isis et Horus convoquèrent tous les dieux dans leur palais de

(1) Voir le n° d'Août, p. 82 et suivantes.

Thèbes et firent apporter l'arche qui renfermait les membres d'Osiris. Horus toucha l'arche de son sceptre ; Isis la toucha également de son lotus magique. Puis ils étendirent au-dessus du cercueil les mains qui tiennent la croix ansée, le signe de la vie éternelle et, les joignant, mère et fils prononcèrent le serment de l'invincible amour. Aussitôt Osiris ressuscita à leurs yeux dans une splendeur surnaturelle. Alors la tête d'Isis transfigurée se couvrit d'une résille d'azur. Des épaules de la déesse jaillirent deux ailes immenses. Et le Seigneur de toutes les vérités emporta dans le ciel son épouse immortelle, la mère des dieux. Et les dieux tremblèrent ; car, devant la lumière de l'Ineffable, ils se sentirent consumés et comme réduits à néant. Soudain ils entendirent une voix et regardèrent Horus en tressaillant de joie. Ils avaient reconnu dans sa parole le verbe de son père et dans ses yeux, la lumière divine de sa mère.

Telle est la légende qui devint l'histoire sainte de l'Egypte et qui donna naissance chez les Grecs aux mystères orphiques et à ceux d'Eleusis. Plus singulières étaient les paroles que l'hiérophante confiait à l'adepte au sommet du temple : « Osiris, l'esprit infini, disait-il, ne peut se manifester sans se fragmenter dans le temps et dans l'espace. Tandis que son essence demeure immuable, le monde qui est son émanation se divise et se torture sous mille formes dans la multiplicité des êtres. Mais Isis, sa divine moitié, l'Ame universelle, et la Lumière intérieure qui pénètre et unit toute chose, ne s'éteint jamais. En s'attachant à elle, Horus, l'homme, remonte à sa source et devient librement le verbe d'Osiris. »

Puis le maître, après avoir expliqué au disciple le triple sens cosmogonique, historique et psychique de la légende, ajoutait en un langage hiératique les paroles suivantes que, faute de mieux, nous traduirons ainsi : « Aucun verbe humain n'a jamais exprimé l'ineffable vérité. Les religions, les mythes, les philosophies et les poèmes sacrés sont les pâles reflets de ce qu'un jour l'esprit affranchi verra, concevra et redira. Mais le principe suprême de l'initiation est, pour l'homme, de percevoir dès ici-bas dans la trinité de son être (physique, intellectuel et spirituel) la loi d'hiérarchie et l'unité des trois mondes (naturel, humain et divin) afin d'ouvrir avec cette clef les arcanes de l'univers et de pressentir ceux de Dieu. Tel est le sens de la croix ansée, le symbole de l'initiation et de la vie éternelle, que tiennent Isis et Osiris, et après eux tous les dieux de l'Egypte ».

Quittons la terre des Pharaons, abordons en Grèce et étudions les mystères d'Eleusis ; des témoignages des auteurs grecs et les découvertes de l'archéologie permettent de reconstituer le drame sacré d'Eleusis. C'est ce que nous allons tenter en nous aidant de la lumière que la doctrine d'Osiris et d'Isis jette sur cette légende. Faisons-la connaître à nos lecteurs.

A la source des choses, dans le fond des Cieux et des Temps, l'Esprit vivant, l'Homme parfait, Dionysos se mouvait heureux et libre dans le sein de son Père et de sa Mère, avec sa sœur Perséphone, l'âme intelligente et docile.

Ils pouvaient à volonté se fondre l'un dans l'autre pour être la Vie, une et complète, ou se dédoubler pour se mirer dans leur divinité jumelle. Ils pouvaient suspendre le temps ou le précipiter, faire le jour et prêter l'oreille au concert des monades en puissance, ou faire la Nuit et n'être plus que la Pensée et l'Amour. A eux deux ils étaient le Verbe vivant. Ils pouvaient évoquer les formes charmantes ou terribles de toute chose. Mondes, âmes, animaux montaient du gouffre, visions rapides. A leur voix, ils sortaient du néant, à leur voix ils y rentraient et dans tous ces êtres, ils reconnaissaient les fragments épars d'eux-mêmes... Jeu merveilleux qui leur donnait tous les ravissements.

Mais à force de le renouveler, Perséphone s'en lassa. Le désir naquit en elle de donner la réalité et la vie indépendante à tous ces êtres. « Prends garde, lui dit Dionysos, tu ne peux faire cela qu'en leur donnant une partie de toi-même. Alors nous serons à jamais séparés. Tu t'engloutiras dans un gouffre de souffrance et tu perdras jusqu'au souvenir de notre ciel ! » Mais une curiosité aiguë alourdissait le cœur de Perséphone : elle se laissa glisser dans le gouffre... et l'âme humaine s'incarna sur la Terre.

Dionysos en ressentit une effroyable douleur. La sauver fut son seul désir. Il résolut de suivre sa sœur dans l'abîme. Mais à peine fut-il parvenu sur la terre que les Titans le surprirent, mirent en pièces son corps divin et jetèrent ses membres épars dans une chaudière. Le cœur et la tête de Dionysos, l'Amour et la Conscience du Dieu, remontèrent dans le sein de l'Archétype. De la fumée de son corps se forma la divine apparence et la beauté du monde matériel. Par son sacrifice, Dionysos embellit la demeure de Perséphone et y fit passer le souffle divin.

Or, Perséphone, l'âme humaine devenue Femme, incarnée en des corps mortels, errait sous mille formes sur la terre maudite. Les Titans et les monstres l'épiaient pour la dévorer. Un matin elle s'était lavée dans une source, au fond d'une grotte obscure. Debout, au bord de l'onde, elle déroulait ses cheveux ruisselants. Le soleil qui se levait projeta l'ombre de la déesse sur le fond de la caverne. Elle l'aperçut avec épouvante et dit : « Je suis aussi noire que mon ombre... Que ne puis-je rentrer comme elle dans les ténèbres du rocher ! » Puis, s'agenouillant au bord de la source, elle en sonda la profondeur limpide. Quel fut son étonnement en y voyant son visage pâle sous ses cheveux défaits ! Alors, il lui vint un obscur, mais poignant ressouvenir du ciel quitté. Elle s'écria dans l'immensité de sa douleur : « A moi, mon Frère divin ! »

(*A Suivre*) ISIDORE LEBLOND.

Correspondance

A propos d'une Fédération

Paris le 8 août 1909.

Cher Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup d'attention et de plaisir votre excellent article intitulé « Une Fédération Spirite Française », paru dans le N° de Juillet de votre revue, article qui corrobore et précise celui paru dans la *Revue Spirite* de juin.

Les comptes-rendus qui nous parviennent sur le congrès de Jemmapes semblent venir à point pour nous indiquer le chemin, et nous inciter à suivre l'exemple de nos voisins, qui, eux, ont certainement dû rencontrer autant de difficultés pour la réalisation de leur œuvre, que nous en rencontrerions en pareil cas, et qui cependant ont surmonté tous les écueils.

Cette question m'intéresse d'autant plus vivement qu'à plusieurs reprises j'ai déjà eu l'occasion de prendre part à des projets semblables : ce fut d'abord la création du Cercle Allan Kardec, projetée et mise à exécution par une douzaine de fervents qui se rencontraient une fois par semaine à la Librairie Leymarie, pour échanger leurs idées.

Il y a deux ans, un autre projet fut formé, plus grandiose celui-là. L'instigation en venait de la rédactrice d'un journal d'études psychiques très répandu ici et en Angleterre, et qui avait groupé sous sa bannière un noyau de personnages parmi les plus connus du monde entier. Ce projet, insuffisamment mûri sans doute, n'aboutit pas.

J'avais à ce moment demandé l'aide et les lumières d'un ami de bon conseil et très versé dans les questions de constitutions de groupements et sociétés, et il avait bien voulu élaborer dans ses grandes lignes un projet de société, que je vous envoie ci-inclus, pensant que vous y glanerez peut-être par-ci par-là une idée qui pourrait vous être utile.

Je ne vous l'envoie qu'à titre purement documentaire et historique, bien entendu, les principes de la société d'alors et ceux de celle de demain étant très différents, quelquefois même opposés.

Il existe en France une société qui, par la perfection de son idéal et la parfaite mise en œuvre de tous les moyens pour y atteindre, a su grouper autour d'elle 100.000 adhérents en un temps relativement court, et, par la force même de ce nombre, est devenu une puissance formidable. C'est le Touring Club de France.

Ses statuts sont d'une netteté parfaite, et leur étude pourrait être des plus utiles pour la Fédération Spirite. Il y aurait d'excellentes choses à y prendre, entre autres la publication d'un bulletin mensuel indiquant les faits et gestes de la F. S. et de toutes les sociétés françaises et étrangères affiliées.

La cotisation minima serait une excellente chose, mais un franc ne serait peut-être pas assez. Cent mille personnes y vont bien de leur pièce de cent sous pour le T. C. F., ce chiffre ne serait certainement pas trop élevé pour être membre de la F-S, dont le but est au moins aussi noble que celui du T. C. F.

D'ailleurs il y a une certaine similitude : ne sommes-nous pas un peu des touristes, chercheurs du beau et du vrai, et le but de la Société ne serait-il pas justement de nous donner le goût d'excursionner dans l'inconnu, en nous facilitant la route et en nous indiquant les moyens les plus simples d'arriver au but désiré.

Les fonds de première installation seraient très facilement trouvés, non pas par dons, qu'il serait interdit d'accepter tant que la Société ne serait pas reconnue d'utilité publique (1), mais simplement par l'inscription de membres à vie, qui verseraient en une fois un capital dont l'intérêt représenterait le chiffre de cotisation annuelle. Le T. C. F. demande 100 frs., soit une base d'intérêt de 5 o/o.

Je suis parfaitement de votre avis au sujet de l'indépendance des Sociétés existantes, ce qui n'empêcherait pas leurs membres de relever également de la fédération. Il y aurait peut-être même là une combinaison pécuniaire intéressante : En supposant le chiffre de cotisation de 1 franc, comme vous le proposez, la Société ou Cercle Privé ferait payer à ses membres 50 centimes en plus de la cotisation existante, prélèverait de son

(1) La dernière loi sur les Sociétés permet d'accepter des dons, mais ils ne peuvent excéder la somme de 500 francs par donataire. Ce sont les legs, qui ne peuvent être valables, car seules les Sociétés reconnues d'utilité publique peuvent légalement les recevoir. (*N. d. l. r.*)

côté 50 centimes sur ses revenus, et enverraient un franc à la Fédération. De cette façon, tous les membres des petites sociétés seraient d'emblée membres de la Fédération, tout en ne payant que très peu en plus. Les sociétés devraient naturellement s'imposer un petit sacrifice, qui serait d'ailleurs largement compensé par la publicité qui leur serait accordée dans l'organe de la fédération, sans compter la possibilité de tournées de médiums en province, comme vous le dites dans votre article, et dont bénéficieraient justement ces sociétés locales.

Ce système s'adapterait tout aussi bien si le chiffre de cotisation était plus élevé, 3 frs ou 5 fr. par an. A ce prix, la Fédération pourrait s'offrir le luxe de faire le service gratuit de son organe mensuel à tous les membres, comme le fait le T. C. F.

Il y aurait là une propagande par le livre qui aiderait certainement beaucoup à la vulgarisation de nos recherches et de notre doctrine.

Votre principe du comité central est excellent, ses membres, ayant les suffrages de tous les membres de leur groupe, ne pourraient faire prévaloir une opinion personnelle, mais forcément celle d'une collectivité. Ce serait en somme un genre de Chambre des Députés (moins les 15000, bien entendu).

Plus tard, beaucoup plus tard, y aura-t-il peut-être lieu d'envisager le principe de l'internationalisation. A ce moment je me promets de vous donner un sérieux coup de main.

Mais nous n'en sommes pas encore là !

Je présume qu'à la rentrée d'octobre le projet sera étudié plus à fond. J'irai vous voir à ce sujet, si vous voulez bien me le permettre, car j'aurai quelques idées à vous soumettre.

Je vous avoue que j'attends ce moment avec impatience, et j'ai hâte de voir se réaliser ce projet dont les conséquences seront incalculables, à condition qu'il ne soit pas tué dans l'œuf par les petites luttes intestines et mesquines qui font si souvent la perte des petits groupes.

Comptez sur moi si je puis vous être de quelque utilité, et, avec toutes mes excuses pour cette longue épître.

Je vous prie d'agréer, cher monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

R. AYLMER.

Vice-Président de la Société d'Expérimentation Psychique, pour la vulgarisation des Faits.

*
* *

Nice, le 11 août 1909.

Mon cher ami,

Je trouve excellente votre idée de former une fédération de tous les groupes spirites et vous en expliquez bien tous les avantages.

La science psychique ne peut progresser que par l'expérimentation : *le Spiritisme sera scientifique ou ne sera pas*, a dit Allan Kardec.

Toutes les écoles spiritualistes visent un but commun, c'est l'amé-

lioration et l'évolution de l'homme : elles ne diffèrent guère que sur des points secondaires et par la voie suivie.

Toutes les sciences ont progressé grâce à l'invention d'instruments perfectionnés que nous savons régler et dont nous connaissons l'erreur instrumentale.

Mais dès que nous entrons dans le domaine du psychisme, l'instrument indispensable c'est l'être humain lui-même, lorsqu'il est doué de facultés spéciales.

Or cet instrument est des plus délicats et des plus variables dans l'exercice de ses facultés. Dans toutes les expériences il est indispensable de faire une étude complète du médium, de bien la connaître, et c'est faute d'une connaissance éclairée du médium que nous voyons dans certains petits centres,se produire tant d'erreurs,tant de croyances irraisonnées et tant de négations souvent systématiques.

Ce qu'il nous faut donc, ce sont des médiums sérieux, bien entraînés, ayant des facultés réelles. Or il en est des forts médiums comme des forts ténors, il faut les couvrir d'or.

Les nombreuses sociétés d'études psychiques en France n'ont que de faibles ressources ; il leur est impossible de faire face aux dépenses nécessaires pour faire venir des médiums pouvant produire des phénomènes sérieux.

Une fédération aurait pour premier avantage de pouvoir adresser aux différentes sociétés des médiums vrais, bien étudiés ; deuxièmement d'aider dans la plus large mesure ces sociétés à couvrir les dépenses nécessaires.

Mais les moyens d'investigation ne suffisent pas, il faut ajouter la propagande et les instructions orales. Dans les mêmes conditions, une fédération permettrait d'envoyer dans les différentes villes des conférenciers qui donneraient l'impulsion nécessaire aux travaux locaux.

Enfin un des rôles de la fédération serait de mettre tous les groupes en garde contre les exploiteurs indignes en démasquant les faux médiums.

La cotisation fixée à 1 fr. par membre sociétaire de chaque groupe me paraît très raisonnable.

Maintenant, mon cher ami, je crois qu'il serait utile que vous dressiez les statuts de cette fédération afin que les présidents des différentes sociétés puissent les présenter à leurs membres au mois d'octobre où les réunions de ces sociétés recommencent — il est en effet indispensable de présenter à la discussion des Sociétés un projet bien étudié.

A vous bien cordialement.

F. Breton.

président de la Société d'études psychiques de Nice.

*
* *

Mon cher Delanne,

On met en avant l'idée d'une fédération spirite Française ; J'y adhère, autant qu'il dépendra de moi, si l'on croit que l'heure est venue d'as-

seoir cette organisation sur des bases sérieuses ; si nous avons des hommes à placer à la tête ; si nous avons des collaborateurs désintéressés et des adhésions généreuses.

Les organisateurs devront être très prudents, ne point se poser en pontifes conservateurs de la saine doctrine, mais il leur faudra faire preuve de la plus large tolérance en s'efforçant seulement de concilier les opinions divergentes, autour du seul principe capable de faire l'unité parmi les adhérents, la foi dans la Survie.

La fédération ne devra jamais manquer l'occasion de relever le prestige moral du Spiritisme qui a une si facile tendance à sombrer dans les préoccupations mesquines des petits intérêts personnels. L'obtention de faits personnels n'a d'utilité qu'autant que ceux-ci sont livrés à l'investigation la plus sérieuse et qu'ils peuvent servir de preuves manifestes. Ne l'oublions pas : — notre but est immense, nos moyens sont mesquins. C'est pourquoi nous avons surtout pour devoir de ne pas laisser tomber l'idéal qui doit, un jour, tirer de sa somnolence la conscience apathique de nos contemporains,

Toutes les écoles spiritualistes font de louables efforts pour se liguer en vue d'exercer une meilleure influence sociale ; il s'agit de combler le vide creusé par le matérialisme qui est venu ravager la conscience des peuples. Cela est très bien ; mais nulle considération religieuse, ni humanitaire, ne peut à présent provoquer ce mouvement. Une impulsion nouvelle ne peut plus être donnée que par une idée neuve qui éclate en conviction.

C'est le Spiritisme qui porte en lui cette force cachée et cette conviction nouvelle. L'immortalité de l'âme soustraite aux ténèbres de l'enseignement dogmatique, et rendue éclatante à la lumière de nos recherches, voilà la force irrésistible qui jaillit du Spiritisme. Voilà le fait nouveau capable de tirer du sommeil l'esprit paresseux des hommes engourdis.

L. CHEVREUIL.

Ouvrages Nouveaux

Appel aux Esprits Supérieurs

POÉSIE MÉDIANIMIQUE. — Signée Edgard Poë. Musique de H. ALBERT (1).

Les Esprits, ces amis de l'invisible qui sous mille formes font acte de présence auprès de nous, affirment de plus en plus leur sollicitude pour leurs frères d'ici-bas.

(1) Le produit de la vente est destiné, pour moitié, à des œuvres Spirites. S'adresser à l'auteur M. Albert, 56, rue Boisdenier à Tours. Prix : 1 franc.

Ils semblent vouloir fonder, eux aussi, une grande fédération d'aide-mutuelle qui rapprocherait les distances et relierait les âmes !

Déjà l'hymne en a été dicté par eux dont les paroles touchantes semblent être un signe de ralliement.

C'est sur ce thème, d'une poésie mystique, qu'un de leurs amis M. H. Albert a adapté une harmonie d'inspiré. Sa mélodie simple, large, élevée, berce les mots, en souligne la valeur fervente et semble absolument « couler de source ». Le plus grand éloge qu'on en puisse faire est dans le plaisir de l'avoir entendu et le désir de le retenir.

Il me semble tout indiqué pour l'ouverture des séances spirites, aussi privées qu'elles soient. Ce serait un appel harmonieux aux entités bienfaisantes ; il traduirait nos pensées en un mode vibratoire facile à émettre, éveillant dans nos âmes l'écho des sentiments élevés qu'il contient.

On pourrait l'utiliser aussi pour les séances à matérialisations dans lesquelles, si souvent, on n'entend que des chants populaires bien peu appropriés à la circonstance.

Souhaitons à cet essai si réussi d'art spirite, tout le succès qu'il mérite si bien.



La Philosophie et la Métaphysique sont-elles mortes?

Par Jacques Brieu.

Broch. in-8 carré chez l'auteur, 1 fr.

Dans une étude récente sur la philosophie en France, l'éminent philosophe M. Boutroux constate qu' « une multitude de sciences distinctes et autonomes : psychologie, sociologie, logique des sciences, histoire de la philosophie » se substituent indûment à la philosophie générale et doublent inutilement la science et il conclut qu'il n'y a plus de philosophie générale, plus de métaphysique.

M. J. Brieu lui répond que *La Philosophie et la Métaphysique ne sont pas mortes*, que, quarante ans auparavant, Strada avait fait la même constatation que M. Boutroux et démontré que la métaphysique doit avoir pour objet l'étude *des propriétés des antinomies à l'état général, dit abstrait.*

L'auteur fait voir ensuite que la métaphysique est la véritable science générale, que, par elle, se fera *l'unité* du savoir et qu'unie à la *Science des Correspondances,* — trait d'union des sciences occultes, — elle réalisera la synthèse générale des sciences.

M. Brieu se propose d'ailleurs de démontrer ultérieurement, que la science des correspondances, fondée sur l'analogie universelle, est étroitement unie à la métaphysique et d'exposer les lois fondamentales des antinomies, dont relèvent toutes les sciences.

Essai Critique sur la Forme

D'après la Théosophie, l'Occultisme et la Kabbale, par Jacques Brieu, broch. p. in-8, Librairie du Magnétisme, 1 fr.

Dans cet *Essai sur la Forme*, l'auteur s'est proposé d'étudier les origines de la Forme, ses rapports avec la Pensée, le *processus* de la Création ou des trois Personnes divines, d'après les données comparées de la Théosophie, de la Kabbale, du Zoroastrianisme et de la philosophie Védanta. Il montre l'impossibilité de représenter l'Absolu ou le Préantinomique et quel est le véritable symbolisme du point, de la ligne et de l'angle. Il dit le passage de l'Absolu au Relatif, comment l'Idée s'objective, comment ses virtualités se matérialisent et pourquoi ses réalisations sont diverses et jamais semblables. Il note enfin les aspects de l'existence au point de vue *formel* et soulève incidemment le problème des espaces ou des êtres à *n* dimensions. Sur ces différentes questions, M. Brieu n'est pas toujours de l'avis des occultistes et il en donne les raisons.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Willy Reichel et Ch. Bailey.

Nous avons signalé la présence de Willy Reichel aux séances de Ch. Bailey chez M. Stanford. Celui-ci a tenu à donner toute satisfaction à son visiteur et les *guides* du médium semblent l'avoir favorisé d'une façon toute spéciale. Nous voyons en effet, dans le compte rendu qu'il publie dans le *Light*, qu'il a reçu directement divers objets, tels que talisman doué de propriétés merveilleuses, etc...

En outre, M. Stanford l'ayant invité à son domicile privé, lui fit visiter, en présence de Bailey, les collections d'objets apportés pendant les séances et spécialement les quarante oiseaux des Iles conservés vivants dans sa volière ; la collection des tablettes avec impressions, les costumes, les manuscrits, etc...

Pendant cette visite Bailey étant tombé en trance, M. Reichel put constater que les yeux du médium étaient convulsés en haut et en dedans. Les *guides* lui adressèrent la parole, puis l'un d'eux lui donna deux sphynx en stéatite, qu'il affirma provenir du temple chinois des mille divinités, visité récemment par le Globe trotter. Le jour même où M. Reichel devait quitter Melbourne, Bailey lui rendit visite à l'hôtel et là, en pleine lumière, tomba dans la main du voyageur un sceau chinois représentant un dragon sculpté dans la pierre.

Bailey, dit-il, est un homme simple, sincère, timide, étranger aux questions d'affaires de ce monde et toujours prêt à accepter tous moyens de

contrôle. Quant à M. Stanford, c'est un homme de toute honorabilité, vivant assez retiré, quoique au milieu des plus grands éléments de luxe, et consacrant tous ses soins et sa fortune à faciliter la diffusion de connaissances qu'il croit de la plus haute utilité au genre humain.

Communication d'un enfant né avant terme

M. Stearns White habitant Chicago, 760 Adams-Street, correspondant du *Light*, pose de nouveau dans ce journal la question, si souvent débattue et résolue de façon si diverse, de l'âge et de la croissance des esprits. Pour nous, le corps seul, qui naît, croît et se dissocie, a un âge. Quant à l'esprit, il ne diffère de ceux qui l'entourent que par son *degré de développement* intellectuel et moral. Mais telle ne nous semble pas être en général l'opinion des Anglo-Saxons, comme on peut le voir dans beaucoup de leurs publications et dans l'Enquête de la Société Dialectique de Londres. M. Stearns White parait bien admettre aussi que la croissance dans l'Au-delà se fait dans les mêmes conditions que sur terre. Voici du reste sa communication :

Un enfant du sexe féminin vint avant terme. Ses parents lui donnèrent le nom de Lucile et enterrèrent le petit corps dans leur jardin. Trois ans plus tard, le père, à sa grande surprise, vit son enfant se poser sur ses genoux, le caresser et lui murmurer ces mots : « Eh ! bien, papa, je suis votre petite Lucile. Vous n'avez guère pris garde à moi, puisque vous m'avez enterrée dans votre jandin. » En effet, les parents ne l'avaient pas enterrée dans le cimetière, car ils ne la regardaient pas comme ayant été douée d'une âme. Il est bon de remarquer que ces parents, habitant à plus de cinq cents milles de Chicago, y étaient totalement inconnus et n'avaient aucune notion de spiritisme.

Le fait démontre que l'enfant connaissait ses parents, leurs noms et le sien et était venu les retrouver à leur passage à Chicago. Elle se trouvait blessée de n'avoir pas été enterrée comme les autres.

Comme les parents avaient eu l'année suivante une autre enfant appelée Grâce, Lucile leur reprocha d'avoir pensé à la nouvelle venue plus qu'à elle-même. Elle affirmait qu'elle fréquentait leur maison, assistait aux leçons de Grâce, chez eux et à l'école.

Plus tard, au camp spirite de Cassadaga, chez un médium *à trompette*, il fut dit par Lucile à ses parents, qu'elle leur donnerait son portrait. En effet, étant allés chez les sœurs Bangs, une photographie se produisit d'une jeune enfant dont les traits rappelaient d'une façon frappante ceux de la mère de Lucile.

Faut-il conclure de ceci que l'enfant s'est développée comme si elle eût été sur terre ? Il est bien plus rationnel d'admettre qu'en vertu de la puissance de formation de notre volonté sur les fluides, l'esprit de Lucile s'est constitué dans ses apparitions le corps qui lui a paru le plus propre à porter la conviction dans l'esprit de ses parents et nous pensons que nos lecteurs n'hésiteront pas à partager notre avis.

Le Bureau de Julia

Dans son numéro de Juillet, *Harbinger of Light* donne en supplément un long article de W. Stead sur le Bureau de Julia. Il annonce en outre, qu'il consacre une somme de 25000 fr. au fonctionnement de ce Bureau et entre dans quelques détails sur les communications quotidiennes qui lui sont faites par cet esprit, à propos du fonctionnement de ce Bureau, et des questions qui pourront y être traitées avec chance de succès, Signalons à ce propos le passage suivant d'une de ces communications. Après avoir dit qu'il ne faut pas que les incarnés abandonnent tout esprit d'initiative et comptent sur les esprits pour les guider en toute circonstance et leur épargner toute peine et tout effort personnel, elle ajoute : « Mon cher ami. Quelle erreur serait la vôtre ! Proposeriez-vous de cesser de naviguer, sous prétexte qu'il faut craindre les tempêtes et les rochers ? Non, non ! Ce qui est nécessaire, c'est de reconnaître que la frontière, (Borderland) est aussi importante à franchir que l'Atlantique, mais qu'il n'existe rien de plus sûr. Ce que vous paraissez oublier, c'est que le Bureau, avec tous ses risques, fera l'œuvre la plus importante de toutes. Il abolira pratiquement la conception de la mort, telle qu'elle prévaut encore dans le monde. Vous êtes devenus presque matérialistes. Il faudra renverser cette muraille de la matière qui étouffe encore vos âmes. Le Bureau tracera le chemin qui conduit vers la lumière qui brille de l'autre côté. N'est ce pas assez pour vous autoriser à courir les risques dont je vous ai parlé ? »

Dans un autre passage Julia, protestant contre toute demande de conseils à propos des intérêts terrestres, ajoute : « Hélas ! mon cher ami, lorsque vous me demandez de vous guider, je sens souvent que je serais gravement coupable à votre égard si je cédais à vos désirs. Ce que je puis, tout ce que je puis, c'est de vous dire comment les choses me semblent être,et de vous rappeler que si je vois souvent certaines chosess mieux que vous, vous qui vivez dans des conditions différentes de celles de ce côté, vous êtes mieux placé que moi pour en voir beaucoup d'autres. Il m'est quelquefois permis de vous faire connaître d'avance certaines choses qui doivent arriver, afin de vous servir de preuves et d'augmenter votre assurance. Mais, je vous le répète, je serais coupable vis-à-vis de vous si je vous dictais votre conduite. Je serais comme une mère qui ne cesse de porter son enfant dans ses bras : jamais il n'apprendrait à marcher. Du reste, je ne sais pas tout et vous auriez tort de me considérer comme devenue omnisciente, parce que j'ai quitté mon corps terrestre. »

Toujours les apports de Ch. Bailey

Nos lecteurs savent que désormais Ch. Bailey, après un sérieux examen de son corps; est renfermé dans une cage rigoureusement scellée et que les objets les plus divers et les plus volumineux pénètrent dans cette cage. Dans plusieurs séances, des oiseaux *vivants* ont même été in-

troduits dans une cage à parois de verre placée auprès de Bailey. Récemment, outre les tablettes venant des ruines de Babylone et des manuscrits du Thibet, on a trouvé dans la cage de de Bailey le *havresac* d'un jeune soldat anglais tué aux Indes en 1865 ou 1866. Ce sac, dont *Harbinger* donne la photographie dans une grande planche supplémentaire, portait deux écussons avec dates et, en outre, il contenait un vieil exemplaire d'une Bible, donnée sans doute par la mère au jeune soldat au moment de son départ, car il portait une dédicace. On en trouve également la photographie dans le numéro du journal.

Nous ne demanderons pas aux sceptiques de nous dire par quel procédé le havresac militaire a pénétré dans la cage de Bailey. Nous savons qu'ils n'essaieront pas de répondre. Il est bien plus facile d'ignorer ! Mais le silence ne sera pas toujours possible ! Attendons ; le temps fera son œuvre.

Nous ne pouvons cependant nous abstenir de manifester notre étonnement à propos du silence de la plupart des organes spirites européens ! N'auraient-ils pas connaissance de faits aussi constants et aussi irréfutables ?

Lugubre prophétie attribuée à Renan

Nous ne savons quel journal italien a publié la communication obtenue par M. Candiotti, attribuée à Renan et d'où nous extrayons le passage suivant, trouvé dans *Harbinger* :

« Mon frère, un grand cataclysme frappera la terre dans un prochain avenir ; le deuil et la désolation seront universels, car des millions de nos chères créatures, bonnes et mauvaises, seront sacrifiées sur les autels de Mars, pour assouvir l'ambition d'un homme, l'empereur d'Allemagne ! Dans *très peu* de temps l'Allemagne, la France, l'Autriche, l'Italie, l'Angleterre et la Russie seront entraînées dans une vaste conflagration. Néanmoins ne craignez pas que l'injustice triomphe ! Non, mes chers frères. Réjouissez-vous, car la justice prévaudra. Des chefs pacifiques comme Edouard VII, Victor Emmanuel et le Président de la République Française sortiront victorieux de la mêlée et aussitôt après se produira un désarmement général, suivi par une ère de gouvernement socialiste, précurseur d'un autre plus parfait. Telle est l'aurore qu'il m'est permis de vous annoncer. Il ne m'est pas possible de vous fixer une date exacte, mais je puis vous assurer que cette suite d'événements commencera pendant la vie de la présente génération. Ce que je puis vous assurer, c'est que vous verrez cette Aurore ».

Que vaut cette prophétie ? Nous rappelant à quel point s'est trompé le Christ lui même, lorsque, loin de songer à constituer une Eglise éternelle, il prédit, avec cette insistance que tous connaissent, la fin du monde et la Parousie avec jugement dernier, *avant la disparition de sa génération*, nous l'aurions sans doute passée sous silence, comme pouvant être attribuée au médium lui-même, frappé comme nous tous par ce profond malaise

que produisent à la fois les armements formidables, qui ruinent presque tous les peuples de la terre, et la fermentation profonde qui agite toutes les couches de la société, à la poursuite d'un état social dont la formule n'est pas encore trouvée.

Mais cette prophétie n'est pas un cas isolé ; les journaux et les revues, surtout les catholiques, fourmillent de prédictions analogues : interprétations des quatrains de Nostradamus, déclarations de la Salette, de Lourdes et autres lieux semblables, oracles d'un certain nombre de nonnes, de prêtres, horoscopes d'Astrologues, tous semblent se confirmer les uns les autres pour annoncer le prochain bouleversement et en fixer la date entre 1910 et 1914.

Quelle que soit la nationalité des prophètes, il faut reconnaître que l'empereur Guillaume n'a pas une *bonne presse*.

Si l'on essaye de résumer ces documents, il semble en résulter que la France, d'abord vaincue, prendra finalement le dessus, grâce à l'apparition de celui que la grande majorité des prophètes et des somnambules appellent le *Grand Monarque*, dans lequel chaque parti voit le prétendant de son choix, tandis que *Amo*, dans la *Paix Universelle*, semble désigner le Christ lui-même, dont la loi, dans sa pureté primitive, si complètement oubliée aujourd'hui, règnerait sur l'Univers entier et y établirait la paix et la concorde.

Nous savons que des événements ont parfois été prédits ; est-ce le cas aujourd'hui, ou bien faut-il ne voir là que le résultat de la perturbation générale des esprits dont nous parlons plus haut ? En tout cas nous n'y pouvons rien et nous n'avons qu'une ligne de conduite à suivre, c'est de travailler sans relâche à notre progrès intellectuel et moral et d'attendre avec calme et confiance.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Catalina Spéemans et Guillaume Ier

A propos de la communication attribuée à l'Esprit de Renan et publiée par *Harbinger of Light*, nous faisions la remarque que la majorité des prédictions, de quelque part qu'elles vinssent, étaient peu favorables à Guillaume II et affirmaient que la force ne prévaudrait pas toujours contre le droit. Une lettre, signée Berthe Delaunay, que nous trouvons dans le numéro du 27 juin de *Constancia*, nous semble assez curieuse pour être reproduite, *sous toute réserve*, cela va sans dire ; la voilà :

« Si l'Empereur Guillaume est aussi superstitieux que son aïeul, il doit se rappeler en ce moment l'étrange prédiction que fit jadis à Guil-

laume Ier la célèbre pythonisse Bavaroise, Catalina Speemans, qui, vers 1828, fonda à Berlin un *Cabinet de Consultations* sur l'avenir, au moyen de l'examen des lignes du front et des mains.

En peu de temps la réputation et la fortune de Catalina se développèrent à Berlin.

Sa vogue fut telle, qu'on n'entreprenait rien sans la consulter et on affirme que Frédéric IV suivait ses conseils.

Le frère du roi, le prince Guillaume, jeune, ardent et ambitieux, qui ne trouvait pas à satisfaire la fougue de ses 32 ans dans le poste secondaire que lui imposait sa situation, vint, lui aussi, avec son uniforme de colonel, demander à Catalina quand il pourrait enfin rendre service à son pays et attirer sur lui l'attention du public, qui semblait jusque-là ignorer son existence.

Après un examen prolongé des traits de la face et des lignes de la main, la pythonisse lui dit :

Prince, vous êtes très ambitieux, courageux et tenace. Il vous est réservé le plus brillant avenir et vous couvrirez de gloire notre pays. Vous craignez la maladie plus que la mort. Si le cas se présentait, vous ne sauriez pas souffrir.

— Quand donc s'accomplira votre prédiction ? Quand pourrai-je jouer un rôle actif dans l'État ? Quand cesserai-je d'être relégué au rang d'un officier quelconque ?

Tenant toujours entre ses mains celle du prince, Catalina murmura d'un ton mystérieux :

— Nous sommes en 1829 :

Puis elle prit sur une table une feuille de parchemin, la présenta au prince avec une plume et lui dit d'écrire cette date, en répétant verticalement les mêmes chiffres et de les additionner ainsi :

$$\begin{array}{r} 1829 \\ 1 \\ 8 \\ 2 \\ 9 \\ \hline 1849 \end{array}$$

— La somme est donc 1849, n'est-ce pas? Eh! bien à cette époque vous réprimerez un mouvement démocratique venu de France, qui troublera les têtes des Allemands. Vous vaincrez les mutins et vous rétablirez l'ordre.

— Pourrai-je réaliser quelque jour l'unité de l'Allemagne et régner sur un empire ?

— Oui : vous serez empereur d'une Allemagne unifiée.

— Quand ? demanda le prince avec anxiété.

— Nous avons trouvé 1849 ; renouvelez l'opération précédente sur ce même chiffre et vous aurez la réponse :

Le prince obéit et trouva :

1849
1
8
4
9
1871

— Je serai empereur en 1871 ! s'écria le jeune homme. Catalina si votre prédiction se réalise, votre fortune sera faite. Mais votre science peut-elle aller plus loin ? Pouvez-vous me dire en quelle année je mourrai ?

— Je n'aime pas à révéler aux hommes une date de ce genre ; personne n'a l'âme assez bien trempée pour affronter sans crainte cette fatale échéance.

— Mais n'avez-vous pas dit vous même que je suis fort et que la mort m'effraye moins que la maladie ? Pouvez-vous me répondre, ou votre science ne va-t-elle pas jusque-là ?

— Eh ! bien, puisque vous le désirez, répétez la même opération ; les chiffres répondront pour moi : ils ne mentent pas.

1871
1
8
7
1
1888

— Catalina, vous me promettez une bien longue existence. Si elle doit être heureuse et glorieuse, j'en accepte l'augure. Mais je voudrais vous faire encore une question. L'empire allemand que j'aurai fondé aura-t-il une longue vie ? A quelle époque mon pays souffrira-t-il de l'invasion des idées libérales ? Quand le souverain perdra-t-il son prestige ? Le régime constitutionnel parviendra-t-il à s'implanter en Allemagne ?

Cette fois ce fut la pythonisse qui prit la plume et fit elle-même l'addition :

1888
1
8
8
8
1913

— 1913 ? Si tôt ? murmura le prince, poussant un profond soupir de désillusion, et il s'éloigna, en emportant le précieux parchemin.

Signé : « Berthe Delaunay ».

Pour nous qui nous rappelons que la très grande majorité des somnambules, voyants et astrologues ont prédit la mort d'Edouard VII, lorsqu'il

fut frappé d'une terrible maladie, à son avènement au trône, nous nous bornons à reproduire cette lettre à titre de curiosité et nous attendons sans impatience.

Expériences avec une somnambule

La Revista de studios psiquicos, de Valparaiso, dans son numéro de juin, publie une lettre de M. Ballesteros, dont voici le résumé :

« Vers la fin de l'année 1904, il réunit diverses personnes chez Mme V... pour faire des expériences de somnambulisme.

La somnambule était Mme V... personne très honorable, très bien connue de M. Ballesteros. Il suffisait de quelques passes pour la plonger dans le sommeil. Un soir, aussitôt endormie, elle déclara qu'elle voyait un grand nombre d'esprits envahir la salle des séances, par les portes, les fenêtres et même les parois. Ils parlaient tous en même temps, mais enfin elle put distinguer la voix plus forte de l'un d'eux, qui déclara se nommer Julio Gardel, décédé trois mois auparavant calle de Sazie, nº 381. Il demandait que l'on fît savoir à sa veuve « qu'il désirait qu'elle ne se préoccupât plus de lui. »

M. Ballesteros se rend à l'adresse indiquée, où le locataire actuel déclare n'avoir aucune connaissance d'un Julio Gardel, décédé dans cette demeure. Il s'adresse alors au propriétaire, un Français, qui lui répond que Julio Gardel est bien décédé, il y a trois mois, calle de Sazie 381 ; mais que sa veuve demeure actuellement Passage Dupré, nº 11. M. Ballesteros la trouva effectivement et après avoir calmé l'émotion de la bonne dame, qui ne voulait pas entendre parler des opérations diaboliques des spirites, il lui transmit le message de son mari. Ce message si peu ordinaire, qui avait étonné tout le monde et la veuve, s'expliqua lorsque l'on apprit que Julio Gardel était impliqué danse un affaire, où il réclamait une somme d'argent qui ne lui était pas due, comme il l'avoua dans une séance ultérieure, au cours de laquelle il fut évoqué.

M. Ballesteros affirme que le cercle était privé, tous les assistants bien connus, la somnambule honorable et que personne n'avait jamais entendu parler de Julio Gardel.

D[r] DUSART.

AVIS

M. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs que ses réceptions sont suspendues jusqu'à nouvel ordre, pour cause de santé. Se trouvant dans le Midi, il prie ses correspondants de l'excuser s'il ne peut pas répondre aux lettres qui lui sont adressées.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

18 — 10 — 1909.

La défense d'Eusapia

Il semblerait que les vérités nouvelles ne doivent être propagées qu'à des doses homéopathiques pour les faire absorber par le grand public ; c'est du moins ce qui paraît ressortir des rapports publiés par certains savants. Ils ont vu, et bien constaté, des faits spirites indéniables, mais ceux-ci sont tellement en opposition avec toutes les idées actuelles, que si l'on n'ose pas décidément les passer sous silence, on entoure le récit des observations de restrictions telles, de sous entendus si nombreux,qu'elles perdent toute valeur pour ceux qui ne prennent pas la peine de raisonner et c'est,malheureusement, le plus grand nombre.

J'ai signalé cette tactique au sujet du rapport de M. Courtier et c'est avec une vive satisfaction que je constate qu'un savant bien connu, M. Julien Ochorovicz, s'élève également contre ces procédés,qui ont pour résultat de discréditer injustement les phénomènes et les médiums. Voici la note qui a paru dans les *Annales Psychiques* de septembre. (1) Je la reproduis intégralement, en rappelant qu'il s'agit des séances tenues à l'*Institut Général Psychologique*,avec Eusapia Paladino comme médium.

L'idée d'entourer les pieds de la table d'une gaîne, empêchant l'application d'un levier quelconque par dessous les pieds appartient à M.d'Arsonval. Elle était excellente ; seulement on n'a pas su en tirer parti ni dans un sens ni dans l'autre. Dans une interview publiée par le *Matin*, M. le président de l'Institut raconte ainsi cette expérience capitale. (Voir aussi les *Annales* du 1er-16 mars 1908) :

« Pour éviter que la table puisse être soulevée au moyen des genoux ou des pieds, on avait scellé au plancher quatre gaînes en bois, dans lesquelles entraient les quatre pieds de la table ; ces gaînes, de la hauteur des pieds de la table, étaient enfin reliées entre elles par des traverses. Ainsi, il ne semblait pas possible que la table fût déplacée ou soulevée par les pieds ou les genoux.

« Plusieurs fois, cependant, la table fut soulevée, *suffisamment haut pour que les pieds sortent des gaines*. La table retomba à côté.

« A cette séance assistaient : Curie, le commandant Krebs et deux

(1) *Annales Psychiques* 1er-15 septembre p. 275, en note.

autres savants. On me fit remarquer — chose curieuse — que l'intérieur d'une gaîne était *phosphorescent*. Je me penchai vers l'autre, qui était à droite : elle était également *lumineuse*. Eusapia, *dont on tenait les genoux* et dont les mains étaient placées *au dessus de la table* était assise sur une chaise, placée elle même sur une balance. Cette balance, au moyen d'un tube à vide en caoutchouc, indiquait, dans la pièce à côté, les variations de poids. Elle enregistrait le poids d'Eusapia ; mais lorsque la table était soulevée, le poids d'Eusapia s'augmentait de celui de la table. (C'était une expérience très ingénieuse et son résultat fort intéressant quoique *a priori* admissible. La table étant soulevée par les membres fluidiques du médium et non par un être indépendant, son poids devait nécessairement s'ajouter à celui du médium. Reste à savoir s'il en serait de même dans le cas d'un dédoublement complet et à une distance plus grande du médium. L'expérience n'a pas été faite et son résultat ne peut pas être prévu d'avance).

Cette dernière partie, entre parenthèses,est toujours de M. Ochorowicz et elle est très-juste.On voit que l'extériorisation d'un *double* assez matérialisé,quoiqu'invisible,pour soulever une table, est admise par ce savant. Mais M. d'Arsonval n'y a rien compris ; il n'a pas su en tirer ces conséquences pas plus, d'ailleurs,qu'il n'a été capable d'expliquer la luminosité. Aussi, immédiatement après la description de ce fait *inimitable*, arrive un autre récit où la supercherie n'est pas non plus possible, dans lequel rien de suspect n'est signalé, mais on va affirmer qu'Eusapia n'aime pas le contrôle et qu'elle cherche à le supprimer quand cela lui est possible, afin de laisser planer une suspicion illégitime, qui aura pour résultat de diminuer la valeur générale des faits. Je reprends la citation de M. Ochorowicz :

« Tous ces moyens de contrôle, ajoute M. d'Arsonval, déplaisaient beaucoup à Eusapia. Un jour elle dit :

« — Je vais briser ce tube ; vous ne pourrez plus enregistrer ainsi toutes ces mesures.

« On sentit qu'elle faisait un effort, puis, brusquement :

« — *È fatto*, dit-elle.

« On entendit un bruit sec à un mètre cinquante de sa chaise : le tube à vide, en *caoutchouc épais*, était rompu. Nous essayâmes de le briser plus loin pour voir s'il fallait déployer une force assez considérable, et nous ne pûmes y arriver qu'à grand'peine. Cette chose est restée également inexplicable ». (On ne demandait pas aux savants de l'Institut une *explication*, on s'attendait seulement à une *constatation* ou une réfutation rigoureuse). On peut supposer cependant, dit M. d'Arsonval, qu'elle aurait pris le tube avec son pied et qu'elle aurait fait un mouvement en arrière. *Toutes les hypothèses sont permises* ».

Voilà bien l'insinuation d'une tricherie et, cela, sans aucun motif. Aussi M. Ochorowicz la relève-t-il sévèrement :

Sauf, peut-être, — dit-il, en parlant des hypothèses — celles qui sont par trop absurdes... Eusapia était assise sur une chaise et cette chaise était posée sur la balance. On contrôlait ses pieds, ses genoux et ses mains, et, sans attirer l'attention de ses contrôleurs, près avoir annoncé le phenomène, elle aurait allongé son pied derrière sa chaise, jusque dans le cabinet, fait un mouvement violent et rompu un tube élastique, en caoutchouc épais, à un mètre cinquante de distance *de sa chaise*...

J'avoue que cette hypothèse ne me paraît pas permise. Il est vrai que le rapporteur officiel de l'Institut, comme pour rendre plus plausible l'opinion de son président, réduit cette distance à... 45 centimètres, mais, eût-elle été d'un millimètre seulement, elle n'eût pas été encore raisonnablement « permise », car on ne casse pas un tube à vide avec un coup de pied.

Il était évident, pour un observateur sans parti-pris, que la seule chose qui importait dans cette circonstance, c'étaient les conditions du contrôle. Mais M. d'Arsonval ne s'en inquiète guère ; il est tellement convaincu que les prestidigitateurs possèdent des moyens invraisemblables pour agir à distance, que la seule chose qu'il a comprise de ce phénomène, c'est que le médium en brisant ce tube a voulu se soustraire au contrôle.

« Eusapia, dit-il, est un sujet détestable pour ce genre de recherches. Elle s'arrange *toujours* de façon à rendre impossible tout contrôle sérieux et permanent ».

Mais c'est une assertion gratuite. Pendant les cent dix séances que j'ai eues avec Eusapia, je n'ai *jamais* observé de sa part une tendance volontaire, consciente, à rendre le contrôle inefficace. Au contraire, elle m'a souvent réparé des appareils de contrôle endommagés par accident, et une fois elle a perfectionné, en le rendant plus sérieux, un appareil de contrôle imaginé par M. Reichmann. Seulement, il ne faut pas oublier qu'elle-même est un instrument vivant, sensible, irascible même, et que c'est une femme sans instruction. Si on le traite comme un ampèremètre ou un voltmètre, on risque bien de prouver, non pas la non existence des phénomènes, mais sa propre incompétence. Et de l'autre côté, comme c'est une femme privée de toute instruction, il ne faut pas s'étonner qu'elle ne comprenne pas l'utilité de la plupart des arrangements dont on l'entoure en secret, y voyant seulement une preuve de méfiance. Mais si on se donne la peine de les expliquer, elle ne recule jamais devant aucun moyen de contrôle.

A Varsovie, elle a eu les mains et les pieds garnis de contacts électriques et ne s'en plaignit pas. Seulement j'avais eu la précaution d'appliquer les mêmes appareils à tous les assistants en expliquant au médium, expérimentalement, qu'il s'agissait de pouvoir être sûr, dans l'obscurité, que personne n'ait rompu la chaîne, dont elle comprenait l'utilité. Et elle

rit de bon cœur lorsqu'un de ses contrôleurs lâcha le contact par mégarde et que la sonnerie se mit à vibrer. Il faut être un peu psychologue, quand on veut conduire une étude psychologique. Que dirait M. d'Arsonval si, sans rien lui expliquer, on le faisait asseoir sur un fauteuil à électrocution « pour une expérience » ? Je crois qu'il ne s'y prêterait pas de bonne grâce. Eh bien ! telle était subjectivement la situation d'Eusapia vis à vis de la plupart des mesures de contrôle à l'Institut Général Psychologique. On effarouchait le médium, sans rien lui expliquer et on paralysait les phénomènes, dans le but de les contrôler. C'est toujours la même histoire des savants qui s'arrogent le droit d'être juges sévères d'une catégorie de phénomènes auxquels ils ne comprennent pas le premier mot.

Bravo ! voilà qui est catégorique et franc. On nous a si souvent rebattu les oreilles de la nécessité qu'il y avait pour les spirites de faire authentiquer les faits par des « savants officiels », qu'il est bon que l'un d'eux fasse des restrictions de bon sens, à savoir : que la première de toutes les conditions est que les dites autorités sachent au moins le B. A. Ba, de ces études. On peut répéter à ce propos le mot célèbre : « C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière ». M. Ochorowicz y va de bon cœur ; on sent que ses réflexions lui sont inspirées par l'amour désintéressé de la vérité, et c'est un soulagement que quelqu'un d'aussi compétent signale enfin, après les spirites, ce qu'il y a d'un peu révoltant dans les procédés de ces savants qui n'osent jamais s'affranchir du respect humain, justement parce qu'ils sont si peu préparés à ces recherches spéciales, que les faits les plus connus, mille fois décrits par leurs prédécesseurs, leur semblent à tel point stupéfiants, qu'ils croient toujours à la fraude. C'est une phobie dont il faudra qu'ils se guérissent ; des protestations comme celle de M. Ochorowicz aideront puissamment à cette cure mentale, qui est devenue indispensable. Voici la fin de la note :

Le président de l'Institut conclut :

« J'ai assisté en tout à quinze séances *qui m'ont suffi amplement pour me faire mon opinion, nous avons maintes fois convaincu Eusapia de fraude* ».

C'est encore une simple calomnie. Ils n'ont jamais *convaincu Eusapia de fraude*. Ils ont seulement constaté la fraude inconsciente qui est un fait physiologique, inséparable du médiumnisme (1), comme la simulation

(1) Ici, à mon tour, je fais des réserves, car j'ai connu d'excellents médiums qui n'ont jamais trompé, même inconsciemment, et il ne faudrait pas généraliser une disposition particulière à Eusapia, celle de se dédoubler, pour croire

inconsciente est inséparable de l'hypnotisme. Ce qui n'empêche pàs que ces deux domaines intimement liés, constituent les deux plus grandes découvertes du siècle dernier.

Mais comment voulez vous que ces grandes découvertes fussent étudiées convenablement dans un « Groupe Psychique » sans psychologue, sans hypnotiseur expérimenté et sous la direction d'un « président » qui ne sait même pas distinguer la trance de l'état normal, et qui confond tout le temps Mme Paladino, plus ou moins responsable, avec la somnambule Paladino, absolumeut irresponsable ? Il est vrai que M. Courtier lui a fourni une étude physiologique sur le médium, mais malheureusement, cette étude a l'air d'avoir été conduite par une personne privée de la faculté de réflexion. On y a mis tout ce qui était inutile ou sans importance et on a omis tout ce qui pouvait se rattacher à la médiumnité.

L'Institut Général Psychologique devait s'occuper *principalement* de ces questions. J'en sais quelque chose, puisque c'est moi qui,(à la suite d'une série de conférences avec MM. Youriewitch et O. Murray) avait proposé la création de cet Institut au Congrès de 1900 (1). Il devait être vraiment international, comme le Congrès lui-même, dont l'idée mère m'appartient. (Voir *Revue Philosophique*, de Ribot : Projet d'un congrès international de Psychologie, 1881). On en a fait aujourd'hui une petite chapelle nationale et on n'ose pas aborder franchement l'étude de ces questions troublantes, pour ne pas s'aliéner la protection de notabilités de toutes sortes qui, pour l'Institut, ne forment qu'une longue suite de figurants. Parmi les « membres pour la France », il n'y a qu'un seul psychologue, M. Ribot, qui ne vient jamais à l'Institut, et parmi les membres d'honneur, pas un seul. Pour être membre d'honneur de cet Institut *Psychologique*, il faut être ambassadeur : il y en a sept déjà et pas un seul savant.

Pour le quasi-comité de recherches médiumniques, comité modifié et complété tous les jours (ce qui est une condition certaine pour n'avoir jamais rien de bon), il n'y avait pas de spécialistes non plus, mais il y avait des noms si célèbres et parmi eux tant de bonne volonté, qu'il sera désormais difficile de réunir une seconde fois un comité aussi éminent et aussi impartial. Par malheur, une direction incompétente et incohérente, le désordre, la neurasthénie, les intrigues, la prétention de certains personnages de se faire passer pour des savants, ont tout gâté. Grandes étaient les espérances, mais plus grande encore la déception : la monta-

---

que tous les médiums à matérialisation ou à effets physiques transcendants agissent de même.

(1) je pourrais également fournir quelques indications sur le but primitivement poursuivi, car j'ai fait partie de la réunion qui s'est tenue chez Camille Flammarion, dans laquelle se trouvaient justement quelques personnalités éminentes, très connues dans le monde « psychique », que l'Institut Général s'est bien gardé d'appeler dans son sein. (G. Delanne).

gné accoucha d'une souris, d'une souris précieuse, il faut le dire, puisqu'elle a coûté 25.000 francs.

C'est, en effet, un peu cher, pour aboutir au rapport de M. Courtier. En Italie, on a dépensé infiniment moins, à Milan, à Naples ou à Gênes et on a obtenu quelques certitudes.

Une autre turlutaine des incrédules est raillée agréablement par M. Ochorowicz, c'est celle des prestidigitateurs. A en croire certain rapporteur, il n'y aurait de vraiment compétents en ces matières que ceux qui savent avec dextérité escamoter des muscades. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a fait intervenir ces honorables artistes. Déjà on avait invoqué leur art pour expliquer la lecture sans le secours des yeux, quand il s'agissait des somnambules. Mais lorsqu'un homme aussi habile que Robert Houdin assista à une séance d'Alexis, il dut déclarer qu'il lui était *impossible* d'en faire autant (1). Même attestation de la part de Samuel Bellanchini, prestidigitateur de la cour d'Allemagne, en faveur de Slade (2). Nous avons vu, il y a deux ans, Maskelyne échouer piteusement quand il voulut reproduire sur son théâtre les apparitions matérialisées décrites par l'archidiacre Colley.

On peut être assuré d'avance que *jamais* un prestidigitateur, sans compères, n'acceptera de se placer dans des conditions semblables à celles où l'on met les médiums. Que ferait-il dans une maison étrangère si on lui tenait les pieds et les mains comme cela se pratique avec Eusapia ? Il avouerait son impuissance. C'est ce qui a eu lieu.

Pendant le séjour d'Eusapia dans ma maison, — dit encore M. Ochorowicz — ayant entendu qu'un prestidigitateur très connu M. Rybka, se faisait fort de produire les mêmes « tours » qu'elle, je l'avais invité pour une séance spéciale, durant laquelle il a eu toutes les facilités de contrôle et de vérification.

Il a été bouleversé dans ses opinions, mais en homme intelligent et honnête, il n'hésita pas à m'écrire immédiatement après la séance, qui dura trois heures, le certificat suivant :

« Je certifie par la présente, qu'ayant assisté dans la maison de M. le docteur Ochorowicz, à une séance d'Eusapia Paladino, et en assurant de ma part un contrôle rigoureux, je n'ai pas remarqué la moindre astuce, ni une tricherie quelconque de la part de Mme Paladino.

(1) Voir le livre de M. de Mirville : *Le monde des Esprits.*

(2) Eugène Nus. *Choses de l'autre Monde.*

« J'ai vu des choses étonnantes, que je suis obligé de considérer comme de vrais phénomènes médiumniques. »

LADISLAS RYBKA,
Prestidigitateur.
Varsovie le 15 décembre 1893.

Est-ce à dire qu'on ne pourrait pas *imiter* quelques-uns des phénomènes produits par Eusapia ? Pas du tout, car rien n'est plus facile dans un théâtre devant un auditoire inexpérimenté, quand le médium n'est pas fouillé, pas tenu et qu'il a des compères, de simuler des apparitions, de l'écriture directe, de la lévitation même, au moyen de procédés d'une extrême simplicité. Mais, je le répète, ils sont *impossibles à reproduire* par n'importe quel habile homme, si on le place dans des conditions de contrôle semblables à celles qui étaient usitées avec Eusapia.

M. Barsini, reporter du *Corriere della Sera*, de Milan, qui connaît bien la prestidigitation, écrit : (1).

Ma première impression a été qu'il devait exister des trucs ingénieux, mais incompréhensibles. Je m'amusais comme devant des tours de passe-passe bien exécutés et j'avais une forte envie de crier :« Bravo Eusapia ! » au lieu de l'habituel : « Mercie, John ! »... Mais quand j'eus le contrôle des *deux* mains et que les phénomènes se sont reproduits et même manifestement *en dehors de la portée du médium*, alors j'ai dû reconnaître mon erreur. Les faits sont sincères, mais ils ne s'expliquent pas.

Ils s'expliquent très bien, mais il faut être plus savant que ne l'est M. Barzini en ces matières.

Voici aussi l'opinion de M. Morselli, primitivement très sceptique, qui a longuement étudié Eusapia : (2)

Il ne peut plus y avoir de doutes sur la réalité des phénomènes produits par Mme Paladino. Trop d'expérimentateurs les ont désormais constatés dans des conditions excellentes de « contrôle », c'est-à-dire avec la *certitude complète* que le médium n'avait pas les mains et les pieds libres ; sans compter que plusieurs de ces phénomènes ont eu lieu *à une telle distance du médium*, qu'il *ne peut plus être question d'une surpercherie...*

Il n'est plus possible de s'arrêter aux explications fondées sur une substitution des mains et des pieds dans l'obscurité ; des phénomènes se sont produits en pleine lumière ; son attitude est excellente au cours des séances, surtout quand elle est surveillée par des personnes qui ne sont

(1) *Nel Mondo dei mistéri.*
(2) *Annales Psychiques.* Août 1907, p. 114.

pas liées *par des idées préconçues et une peur irraisonnable de la supercherie* (1) de personnes, enfin, auxquelles elle se fie. Aucun médium, même des plus célèbres, n'a à son actif des déclarations si explicites venant de savants de premier ordre ; personne, depuis Home, Slade et miss Cook n'a accepté qu'on introduisit dans les séances des intruments et des méthodes scientifiques avec autant de tolérance qu'en a montrée Mme Paladino.

M. Bottazzi, directeur de l'Institut de Physiologie de Naples, autre savant officiel, déclare également : (2)

Dans nos séances, il n'y a donc jamais eu, ni des supercheries, ni des fraudes ; je puis l'affirmer avec *certitude solennellement*, aussi au nom de tous les assistants... Nous nous sommes trouvés tous d'accord dans la conviction que les phénomènes que nous avons observés n'ont *jamais été produits par des moyens frauduleux*, mais qu'ils ont été des phénomènes réels, bien que mystérieux et dont la nature nous échappe.

Je pourrais accumuler d'autres témoignagnes aussi importants et non moins autorisés, mais il me suffira, en terminant, de signaler que la *Société Anglaise de Recherches psychiques*, vient de faire une espèce d'amende honorable, par la voix de M. Fielding, en reconnaissant enfin, elle aussi, l'authenticité des phénomènes produits par Eusapia, après les avoir niés,à la suite des séances de Cambridge, en 1895.

Il a fallu quatorze ans et des affirmations sans cesse réitérées, émanant de savants bien qualifiés, pour que cette Société revînt sur l'espèce d'ostracisme dont elle avait frappé le médium. C'est fait maintenant, car en acceptant la lecture publique du rapport de MM. Carrington et Fielding elle reconnaît implicitement qu'elle s'était trompée jadis. Cette fois ci, ce sont de véritables prestidigitateurs, ou du moins des hommes très versés dans la pratique de cet art illusionniste, qui affirment la sincérité des faits. Il est bon de signaler ce point, puisqu'il est si important aux yeux de beaucoup d'incrédules. Voici ce que dit M. Fielding :

On disait que les savants, habitués à avoir affaire avec les forces de la nature qui ne trichent pas, ne sont pas les meilleurs investigateurs des forces de la nature humaine médiumique. Pour cela, il aurait bien mieux valu un prestidigitateur. C'est pourquoi le choix du conseil tomba sur un prestidigitateur. Ils trouvèrent en M. Hereward Carrington un

(1) C'est moi qui souligne, car cela s'applique admirablement aux membres de l'*Institut psychologique*, et à quelques autres.

(2) *Annales psychiques*. Avril, septembre, octobre 1907.

homme qui en outre de s'être occupé de prestidigitation pendant plusieurs années, avait fait pendant quelque temps des investigations pour le compte de l'*American Society for psychical Research*, et après un examen profond de la plupart des médiums physiques de l'Amérique, avait écrit, à leur grand ennui et confusion, des articles parus dans le journal de cette société, en montrant comment ils exécutaient leurs trucs ; il avait même publié un gros volume sur *Les phénomènes physiques du spiritisme*, dans lequel il exprime l'avis qu'il n'y avait rien d'authentique dans tout ce qu'il avait vu, bien qu'il ne contestât point qu'il pouvait y avoir quelque chose de vrai dans ce qu'il n'avait pas vu.

Bref, M. Carrington est ce que les Américains appellent : « un chasseur de fraude », c'est-à-dire un des hommes les moins disposés à se laisser tromper. Il a pris la succession de Hodgson et il semble que, comme ce dernier, il finira par adorer ce qu'il brûlait jadis. Revenons à Mr Fielding :

Nous n'avions pas uniquement un prestidigitateur, mais deux, puisque M. Bagally, membre du conseil de la Société, s'unit à M. Carrington et à moi pour assister à la cinquième séance. M. Bagally, lui aussi, bien qu'il ne soit pas un prestidigitateur de profession, avait acquis une grande pratique dans l'art de la prestidigitation, particulièrement pour ce qui se rapporte aux phénomènes spirites, et le résultat de son examen de presque tous les médiums parus à l'horizon spirite dans les trente dernières années, l'avait amené aux mêmes conclusions que M. Carrington, bien qu'à la différence de ce dernier, il ne faisait pas de réserve du tout.

On conviendra qu'il a fallu que les phénomènes produits par Eusapia fussent bien réels pour amener sur le chemin de Damas des chercheurs aussi fortement prévenus ! Mais voici l'avantage d'avoir affaire à des spécialistes : c'est que quand ils ont bien vu, ils sont *sûrs de l'authenticité des phénomènes*, et, honnêtement, ils l'affirment sans crainte du ridicule. Désormais, il sera bon d'envoyer nos savants critiques faire un stage chez les successeurs de Robert Houdin, ils pourront peut-être, alors, nous renseigner un peu mieux que ne l'a fait l'Institut psychologique.

M. Fielding était aussi incrédule que ses deux collègues. Lui aussi avait une grande expérience de tous les tours exécutés par les faux médiums et il était arrivé à un scepticisme si complet qu'il s'est attiré, dit-il, « des critiques publiques et privées des investigateurs d'un tempérament plus mesuré. »

Quel fut le résultat de l'examen de ce redoutable trio ? Une affirmation catégorique de la réalité des faits : (1).

Je comprends parfaitement qu'au point de vue des preuves les assertions que je suis en train de faire n'ont absolument aucune valeur ; je ne prétends d'ailleurs pas que les conditions dans lesquelles se déroulèrent les manifestations eussent la même valeur probative pour tous les phénomènes. Je dois cependant déclarer *la ferme conviction* de mes deux collègues et de moi-même, que pour certains phénomènes parmi lesquels se trouvent quelques-uns des plus remarquables, nous obtînmes des *preuves d'une solidité inattaquable*. Ensuite, s'il est vrai que nous devons considérer un grand nombre de ces manifestations prises en elles-mêmes, comme manquant de preuves suffisantes, nous n'avons cependant aucune raison pour croire *qu'aucune d'elles* a été produite d'une manière frauduleuse.

A la bonne heure, voilà qui est vraiment honnête ! Les investigateurs, si prévenus qu'ils fussent par leurs déconvenues antérieures, ne se croient pas tenus de voir quand même, toujours et partout, des subterfuges. Ils sont réservés, méfiants, mais ils ont la loyauté de signaler que si certains faits ne leur paraissent pas encore suffisamment démonstratifs, rien ne les autorise à les classer parmi les fraudes. C'est justement le contraire de ce qui a eu lieu à l'Institut Psychologique, où tout ce qui semblait inexplicable aux observateurs novices était porté, *sans preuves*, dans le chapitre des supercheries.

Je terminais mon étude du rapport de M. Courtier par ces mots : (2)

« Oui, un jour viendra enfin où la parfaite honnêteté de cette femme, qui a tant fait pour la propagande du Spiritisme, sera universellement reconnue par les savants et on lui rendra la justice qui lui est due, car la postérité venge les méconnus des dénis de justice de leurs contemporains. » Je ne m'attendais pas à ce que cette prévision se réalisât si vite, mais on doit s'en féliciter, car c'est tout profit pour la science de l'âme, que ces études sont en train de rénover de fond en comble.

Et M. Fielding ne fait pas comme les « psychistes », qui affec-

(1) Lire le détail dans les *Annales Psychiques* des 1er-15 septembre des observations de ces messieurs. M. le Dr Dusart, toujours bien informé, a signalé dans notre *Revue* d'août p. 121, cette séance du 18 juin de la *S. P. R.*, mais n'a pas pu reproduire, faute d'espace, le rapport complet de M. Fielding.

(2) Voir le no de Juin p. 715.

tent de ne voir dans ces manifestations que le jeu de « forces inconnues » ; il comprend toute la nouveauté, toute l'importance de cette action extra-corporelle du médium et, bravement, il va même jusqu'à supposer qu'il peut y avoir intervention d'intelligences désincarnées, car, en vérité, c'est ce que, parfois, les phénomènes nous conduisent inéluctablement à supposer. Au moins, il a le courage de ses opinions et cela tranche avec trop d'éclat sur la veulerie de nos savants français pour que je ne me fasse pas un devoir de citer en entier ses conclusions. Les voici :

Une seule chose me reste à dire, comme conclusion. Alors que je me suis convaincu de la réalité de ces phénomènes et de l'existence de quelque force qui n'a pas été généralement reconnue et qui peut s'exercer sur la matière, simuler ou créer l'apparence de la matière, je m'abstiens pour le moment de toute spéculation sur sa nature. C'est toutefois dans cette spéculation que repose *tout l'intérêt du sujet* (1). Cette force, si nous parvenons, comme je l'espère, à établir qu'il ne s'agit pas de pure prestidigitation, doit résider, soit dans le médium lui-même et avoir la nature d'une extension de la faculté humaine au delà des limites généralement reconnues, où elle doit être une force ayant son origine *en quelque chose d'apparemment, intelligent et extérieur à lui* (2), qui opère soit directement par lui-même, soit indirectement par l'intermédiaire ou conjointement avec le médium, grâce à quelque faculté spéciale de son organisme. Les phénomènes — si absurdes et futiles en eux-mêmes, manquant en tous cas de valeur éthique, religieuse ou spirituelle, — sont donc malgré tout symptomatiques de quelque chose qui, même si l'on doit s'en tenir à la première hypothèse, doit, quand il sera infiltré graduellement dans notre savoir commun, *modifier profondément toute notre philosophie sur l'être humain*.

Oui, le fait de l'extériorisation de la motricité, de la sensibilité se produisant au moyen de *mains véritables*, ayant une organisation, une chaleur, une anatomie semblables aux nôtres, pose aux physiologistes, aussi bien qu'aux philosophes, une série de problèmes dignes de leur plus sérieuse attention, car c'est la révélation de tout un ordre de *faits* qui, désormais, s'imposeront quand même à la science, malgré toutes les dérobades de la majorité de ses représentants. M. Fielding va encore plus loin, car il dit :

Si la première hypothèse est trouvée insuffisante *il est même possible* que l'on doive avoir recours à une explication impliquant, non pas uni-

(1) C'est moi qui souligne.

(2) Celle de l'extériorisation du médium, autrement dit son dédoublement,

quement cette modification, mais une autre plus large encore, c'est-à-dire notre connaissance des rapports entre l'humanité et *une sphère intelligente extérieure à elle*. Ceux-là même qui envisageraient l'investigation des phénomènes avec un esprit léger et même badin — (je pense quelquefois que c'est là le seul moyen pour garder tout l'équilibre mental nécessaire à l'examen d'un pareil sujet) — devront les considérer comme les jouets d'une force qu'ils révèlent, et la révélation la plus parfaite de cette force, quelle qu'elle soit, par l'étude des phénomènes, est certainement une tâche aussi digne de la plus profonde considération que tout autre problème dont s'occupe la science moderne Si notre compte-rendu, à raison de sa forme et de ses détails, peut contribuer à fournir de nouvelles preuves sur ce sujet et attirer ainsi l'attention des savants de notre pays sur les recherches bien plus importantes et élaborées qui ont été publiées par plusieurs de nos plus éminents prédécesseurs, et amener ces savants à prendre part aux recherches, j'estimerai avoir pleinement atteint le but que je m'étais proposé.

On le voit, l'examen le plus critique, pourvu qu'il soit réellement impartial, conduit nécessairement à l'animisme en premier lieu, au spiritisme ensuite, qui n'est en réalité qu'une suite logique du premier puisque, dans les deux cas, c'est toujours une âme humaine, temporairement ou pour toujours sortie de son corps, qui en est l'auteur. Laissons avec patience s'ébattre le psycho-dynamisme, l'ésopsychisme, et tous les ectoplasmes imaginables ; le jour est proche maintenant où la pure et simple théorie spirite triomphera, tout simplement parce qu'elle est l'expression de la verité, vers laquelle s'acheminent invinciblement tous les chercheurs indépendants, quand ils ont suffisamment étudié.

Gabriel DELANNE.

Réponse aux objections contre la survie

Ce sont les faits psychiques qui éclairciront le problème de la vie future ; nous avons dit que cette voie, nouvellement ouverte, rend les spéculations philosophiques désormais inutiles. Grâce aux faits spirites dont la connaissance s'impose, grâce à des conceptions scientifiques plus

étendues, la vie future apparaît, aujourd'hui, comme une chose tout au moins possible ; on ne peut plus soutenir qu'elle soit inimaginable. Les derniers efforts que fera le matérialisme, dans ce sens, sont voués d'avance à l'avortement, car, tout d'abord, on ne fait point la preuve d'une négation, et ensuite, il est bien remarquable que ceux qui tentent cette preuve paraissent tous ignorer l'obstacle que les faits psychiques ont posé devant eux.

L'idée de l'âme, que l'on a pu croire supposée, est une vue intuitive, elle relève de l'introspection ; mais elle s'impose expérimentalement, à présent qu'il a été constaté que la faculté *qui sent et qui pense* peut accompagner le corps extériorisable.

Le fait de l'évolution lente veut que l'homme n'arrive que tardivement à la notion de sa spiritualité ; mais le fait, que tous les hommes n'ont pas cette vue intuitive, ne prouve rien contre sa réalité. Il était inévitable que des hommes ignorants, n'ayant pas encore la connaissance de soi-même, émissent des opinions diverses sur le principe qui les animait.

Pourquoi une évolution, qui est évidemment progressive depuis le commencement des temps, s'arrêterait-elle aujourd'hui ? Nous avons pour nous conduire vers l'évolution future la voie étroite et la voie tortueuse, la voie morale et l'immorale, c'est à nos risques et périls que nous empruntons cette dernière, et les déceptions qu'on y rencontre sont une sanction suffisante à influencer notre liberté. Le grand nombre des hommes peut nier l'évolution et la survie, que nous importe... ! si un petit nombre de survivants nous en apportent la preuve. C'est le seul point qu'il convienne de discuter.

La négation de l'âme ne sera jamais que la négation d'un système, la négation de Dieu ne sera jamais que l'affirmation d'une conception particulière à celui qui nie.

C'est une question à laquelle il ne faut pas s'attarder parce que, évidemment, Dieu est inconcevable ; et cependant le sceptique nous présente, de Dieu, une conception déterminée qu'il se donne le plaisir de réfuter. Il est absurde de faire servir à la négation, l'incompréhensibilité d'une cause supérieure, puisqu'une antinomie semblable se rencontrera dans l'hypothèse contraire. En niant Dieu vous affirmez l'existence d'une vie sans cause, ce qui est inconcevable ; après cela vous arguez de ce qu'une vie future serait inconcevable pour nier sa possibilité. Vous placez ainsi l'inconcevable à l'origine des choses et vous croyez vous faire une arme utile de cette inconcevabilité, contre leur finalité. C'est dans cette absurdité que le matérialisme se débat, en affirmant sans preuves que la cause de la vie est en bas, qu'elle se cache dans les formes inférieures de la matière. Mais la nature donne un éternel démenti à cette façon de concevoir les choses, c'est toujours aux forces générales, aux forces cosmiques

qu'il nous faut recourir pour expliquer les moindres phénomèmes, c'est à une force universelle que nous attribuerons l'expansion vitale partout manifestée. D'ailleurs toute vie vient d'une vie, tout œuf vient d'un œuf, donc notre conscience vient d'une conscience. Cela est inconcevable, peut-être, mais, entre deux inconcevables, l'analogie est le seul guide que puisse accepter la raison.

Mais la mort est tout aussi inconcevable que la vie. Nous ne pouvons pas concevoir qu'on détruise un atome de matière, c'est pourquoi nous disons que celle-ci est indestructible, elle ne fait que subir des transformations ; comment donc pourrions-nous concevoir la destruction d'une portion de vie ? La vie ne peut subir que des modifications.

D'ailleurs, pour expliquer la naissance, autrement que par le miracle d'une création instantanée, il n'y a pas d'autres ressources que d'admettre le retour d'un être, précédemment évolué, à sa modification antérieure.

La vie future est une modification qui nous est inconnue et contre laquelle on élève bien des difficultés imaginaires ; mais l'action télépathique, aujourd'hui expérimentée, répond victorieusement à toutes ces objections et Myers reconnaissait qu'elle rend possible toute communication entre l'universalité des êtres. De nombreux exemples nous montrent que c'est précisément au moment de la mort que cette fonction télépathique s'affirme de préférence, car dans le moment transitoire de la modification le rapport est plus facile entre les deux plans ; l'être appartient déjà à un autre monde sans avoir cessé tout à fait d'appartenir à celui-ci. Ces faits, qu'il est impossible d'ignorer, constituent un ensemble de documents qui donnent, à la vie future, une telle probabilité, que les sceptiques ont dû se torturer la cervelle pour leur trouver des interprétations fantastiques, et d'ailleurs invraisemblables ; car il leur a fallu accorder, à la faculté télépathique des vivants, une puissance dont, la communication spirite mise à part, elle n'a jamais donné d'exemple.

Si le mode télépathique satisfait aux conditions réclamées pour la survivance de l'être, d'une part, les conceptions nouvelles sur la matière répondent, d'autre part, d'une façon non moins satisfaisante à la question : — Où est l'au-delà ? — En effet nous pouvons, aujourd'hui, concevoir l'existence d'un monde physique parfaitement inconnu, quoiqu'interpénétrant le nôtre.

Qui oserait arguer d'impossibilité après la dure expérience de tant de savants qui, ayant entravé les débuts des grandes inventions, se sont trouvés souffletés par l'expérience. Si nous ne connaissons pas mieux les limites du possible, dans l'ordre des choses matérielles, comment osera-t-on poser des conditions aux possibilités psychiques ? C'est au tour des philosophes de nous poser les conditions qu'ils jugent indispensables, mais leur point de vue n'est pas celui de l'au-delà, et la perspective s'en trouve changée.

L'homme, en voie d'évolution, ne fait pas ce bond mystique vers l'absolu que les sceptiques réfutent si naïvement, la nature ne fait pas de bonds, elle crée seulement des points critiques où surviennent des changements de conditions. L'homme, que la vie matérielle a conduit à prendre connaissance de ses hautes facultés intellectuelles et sentimentales, doit avoir besoin d'exercer ces mêmes facultés en dehors de la chair. Cela ne supprime pas la joie et la souffrance morale qui sont les conditions de tout mouvement de vie actuelle ou future. Que l'on s'afflige de retrouver des émotions, douces ou pénibles, dans l'au-delà, ce détail n'est pas lié à la question de fait. Nous ferons mieux de regarder les facultés qui sont capables de nous survivre, ce sont celles qui s'extériorisent et qui permettent à l'homme terrestre de correspondre et d'apparaître en dehors des limites naturelles des sens. Il n'en faut pas plus pour rétorquer toute objection basée sur les conditions physiques du corps humain.

Actuellement la matière se spiritualise, même aux yeux de la physique et de la chimie ; nous aussi nous spiritualisons le corps humain, mais si nous lui accordons un corps spirituel c'est que nous avons de sérieuses raisons pour cela.

Nous n'avons pas à répondre à ceux qui espèrent s'immobiliser, pour l'éternité, dans la jouissance d'un bonheur absolu. Disons seulement, à ceux qui réfutent cette manière de voir, que le spiritisme a donné une solution raisonnable au grand problème que le concept d'une félicité absolue ne pouvait pas résoudre ; il a trouvé une solution équitable, et conforme aux lois de la biogénèse, là où les philosophes et les religions, n'avaient trouvé que la cruelle loi du plus fort, ou le caprice d'une divinité affublée de nos vices. La sanction réclamée par notre besoin de justice trouve son application naturelle dans le jeu des contingences déterminées par la vie antérieure.

L'au-delà n'est pas un lieu fermé qui se suffise à lui-même, et qu'on puisse considérer isolément. Chaque créature meurt et naît sur quelque plan, on meurt dans tous les milieux, l'esprit ne peut survivre que dans la transformation, l'essence psychique elle-même a besoin de se revivifier, et ce mouvement intéresse les différents mondes qui s'interpénètrent. L'homme terrestre se croit confiné dans la matière, mais ses correspondances spirituelles sont beaucoup plus étendues, et elles le mettent en communication avec tous les plans. Il serait téméraire d'affirmer que la famille spirituelle soit sans connextion avec le plan matériel sous le rapport de la procréation. L'être psychique s'incarne, et c'est bien plutôt la procréation terrestre qui pourrait être sans rapport avec la famille véritable, l'incarnation n'étant qu'une épreuve destinée à accroître l'expérience de la vie.

Il n'y a point d'affection en dehors d'une affinité intellectuelle ou sentimentale, aussi n'avons-nous pas à craindre de savoir en enfer ceux que

nous aurons chéris. Cela pourrait arriver à ceux qui n'ont que des affections matérielles, mais dans l'au-delà où il n'y aura que des rapports psychiques, les liens psychiques formés sur la terre seront indissolubles. Là, où nous serons, ceux que nous aurons chéris seront aussi. Par contre il ne faut pas craindre la société des êtres insupportables, car par l'antipathie qu'ils dégagent naturellement ils seront, pour nous, comme s'ils n'existaient pas. Une loi psychique toute naturelle assurera l'harmonie d'une façon automatique, en plaçant chacun dans sa sphère intellectuelle et sentimentale.

Une singulière objection est celle d'une entente impossible entre des esprits qui ne sont pas omniscients, sous prétexte qu'ils seraient sujets à erreur et d'opinions discordantes. Mais est-ce que déjà, sur notre pauvre terre, les âmes élevées seraient incapables de vivre en harmonie ? Est-ce que des vues divergentes, en matière scientifique, diminuent en quoi que ce soit le charme de l'étude et la joie des découvertes.

Quant au nombre des morts qui pourraient encombrer l'au-delà, c'est une idée bouffonne. Les naissances n'encombrent pas notre globe et celui des morts, qui est exactement le même, n'encombrerait l'au-delà que si on le considérait comme un lieu fermé, sans rapport avec les autres mondes.

On objecte encore que la vie dans l'au-delà pourrait bien ne pas satisfaire nos conceptions politiques ou philosophiques actuelles. Est ce bien le moment de se servir d'un tel argument, alors que tant de découvertes marquantes triomphent aujourd'hui, qui n'avaient point satisfait aux conceptions scientifiques et philosophiques de ceux qui nous ont précédés. Nous avons mieux à faire que d'ergoter sur ces questions subsidiaires, en recueillant des faits que nos connaissances actuelles ne peuvent expliquer que par la survie.

Le fait d'une apparition est-il une présomption de survie ? Nullement... s'il s'agissait d'une apparition accidentelle où l'hallucination pourrait être supposée. Mais nous avons démontré comment celle-ci diffère de l'apparition. L'apparition ne se présente qu'une fois dans la vie d'une personne qui n'a jamais rien vu d'approchant, tandis que l'hallucination est un état morbide persistant. Le grand nombre des apparitions qui coïncident avec une mort ignorée du percipient, nous oblige à reconnaître à quelle cause appartient l'effet ; il y a là une présomption de survie. Quand l'apparition est celle d'une personne décédée depuis longtemps, c'est souvent pour annoncer une mort prochaine ; il y a là plus qu'une présomption. Enfin quand cette apparition se complète d'une prescience de l'avenir qu'elle fournit des données précises, qui agissent comme une révélation sur l'entourage intime, alors il y a preuve, autant que preuve humaine peut exister.

— Un mort est-il venu se révéler, oui ou non ! — Voilà la question

devant laquelle devraient s'effacer les vaines discussions sur l'état de béatitude plus ou moins absolue.

Il est bien vrai que toute vie tend à la mort, aussi ne pouvons-nous vivre que par des morts successives. Le sommeil est quelque chose de plus qu'une image de la mort, il est la mort partielle des éléments organiques. Le sommeil fait disparaître les morts du champ de bataille des activités cellulaires et il y amène de nouvelles recrues ; et le corps ne perd rien de son unité, il ne perd rien de ses facultés acquises malgré cette mort des cellules. Il n'y a pas le moindre obstacle à ce que l'âme aille ainsi se revivifier dans l'au-delà et se réincarne comme une cellule qui n'a rien perdu de ses facultés ; tout se recommence, dans les vies successives l'âme s'expérimente elle-même. La biologie s'est élevée de cette manière vers le progrès organique. Par des tâtonnements, au cours de vies successives, elle expérimentait la matière, elle a créé des sens de plus en plus parfaits.

Plus sérieuses seraient les objections qui paraissent attaquer l'unité du moi. Mais nous venons de faire voir que notre unité corporelle n'est pas même entamée par la mort partielle ; en quoi les changements psychiques seraient-ils plus funestes à notre unité consciente ? Nos pensées, nos sentiments sont des objets qui peuvent changer, nous ne devons pas les confondre avec ce qui pense et ce qui détermine. Cela, c'est *moi*. C'est celui-là qui se dépouille volontairement des idées qu'il met au rebut ou des sentiments qu'il condamne. Il arrive un moment où une halte est nécessaire, c'est celui-là qui se réveille dans l'au-delà ; devant lui une transformation fait tomber les masques, l'âme se regarde elle-même ; et, si elle s'aperçoit qu'elle est nue, c'est la sanction de sa vie passée et le jugement de sa vie future. Il se peut que quelques-uns aspirent au néant, mais que pèse notre sentiment personnel devant la marche imposante de la nature ?

Une vie plus haute que la nôtre nous envahit, et nous ne pouvons pas nous en défendre. Croyants, sceptiques ou athées, sont étreints dans un même idéal. Chacun prêche l'effort vers le mieux ; et c'est une contradiction étrange que les négateurs de tout principe nous prêchent la morale, que les adversaires de la vie future mettent leur idéal au service de cet avenir qu'ils renient.

Si les négateurs sont dans le vrai, l'individu n'a plus d'autre mobile que la jouissance immédiate ; il n'a plus, selon la raison, d'autres devoirs qu'envers soi-même ; sa conscience se recroqueville, et il se confine dans son égoïsme, puisqu'il n'y a plus rien que le présent ! Et bien, et c'est là un véritable phénomène psychique, ces philosophes, qui suppriment tout avenir, s'empressent d'en reconstituer un de leur cru. L'avenir appartiendra au type, à la race, et ils nous enseignent qu'il faudra agir conformément à cette finalité. Nous voilà avertis, mais non convertis, Buchner, Hœckel, Bourdeau... etc., ils y viennent tous à cette religion;

il faut selon eux, entrer en communion avec l'humanité, la morale consistera à rendre à l'avenir ce que nous avons reçu du passé et de collaborer ainsi à l'œuvre éternelle. — L'œuvre éternelle de qui ? L'œuvre éternelle de quoi ? Ils sont intrépides ces apôtres du néant !! — Eh ! messieurs, ce que vous dites-là, je le pensais encore hier ; hier je ne vous avais pas lu et j'avais encore quelque noblesse dans l'âme, aujourd'hui je suis votre disciple et vous avez abaissé mon niveau moral, vous m'avez rétrogradé jusqu'à l'âme mesquine de Mme Cardinal, vous vous souvenez... Mme Cardinal... ? *Il vaut mieux faire envie que pitié*... etc., grâce à vous j'en suis réduit à ses aphorismes : — ce que j'ai reçu je le garde, — on n'a pas de trop pour soi. — Voilà ce que je répondrai à M. Bourdeau me disant de m'acquitter, en bienfaits transmis, des bienfaits reçus du passé. Je ne travaille pas pour ceux du trente-sixième siècle.

M. Bourdeau ne se contente pas d'enseigner la morale, il a encore pensé à la consolation des affligés, et voici sa trouvaille : — Si la mort vous chagrine songez que les résultats de votre activité propre peuvent durer après que vous ne serez plus. O candide ! Oh bon docteur Pangloss.. ! est-ce toi qui a transmis à M. Bourdeau la douce mentalité que tu avais reçue du passé ! Sans doute, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes : — Mon bon monsieur, dira l'apache à sa victime, nous sommes dans la nécessité de nous débarrasser de votre personne compromettante, mais consolez-vous, on vous précipitera du haut du pont. Comme cela, quand vous serez disparu, ça fera des ronds dans l'eau, vous survivrez ainsi dans une certaine mesure. — Telle est la compensation posthume que nous offre la morale néantiste, scientifique et stoïque.

La masse du peuple, qui n'est pas du tout stoïque, n'écoutera que la voix de la raison qui lui dit : — N'ayant que la vie présente il faut en jouir, et le plus tôt possible, il ne faut pas attendre la vieillesse. Pour posséder de suite, il n'y a que la ruse ou la violence, on ne s'enrichit pas avec des scrupules. Du moment qu'on nie Dieu et l'âme, le vrai stoïcisme doit enseigner que le scrupule est une lâcheté. Comment se fait-il que cela n'arrive pas ? D'où vient que des hommes nous proposent un idéal contraire à leurs principes ? Je l'ai déjà dit, c'est qu'on ne discute pas ce qui s'impose à la conscience ; il y a une forme surpérieure du mouvement qui, comme la chaleur, la lumière et l'électricité, pénètre l'humanité sans qu'elle le sache.

Le sceptique peut être une âme d'élite et, quand il prêche la communion des hommes, c'est qu'il est lui-même en communion avec les courants fluidiques de l'au-delà ; quelque chose pèse sur lui, la conscience divine l'écrase. C'est un phénomène psychique normal qu'on ne remarque pas parce qu'il agit constamment dans l'humanité.

L. CHEVREUIL.

Coup d'œil d'ensemble sur le Psychisme

DEUXIÈME CAUSERIE

A. MM. Delanne et Warcollier
Ingénieurs.

La lecture de pensée est l'une des modalités de la force fluidique. La science des fluides révèlera, dès le siècle présent, des merveilles insoupçonnées. Quoi de plus mystérieux et de plus captivant que les lois de la pensée, cette force intelligenciée qui s'accompagne de mouvement. La pensée rayonne et va impressionner les cerveaux à distance, selon leur degré de réceptivité. Il arrive souvent, à des personnes vivant ensemble, de penser simultanément à une même idée, de fredonner un même air. Le mouvement-pensée ou le mouvement-image dépasse donc la périphérie du corps.

Il s'en suit que nos pensées engagent notre responsabilité. Elles propagent au loin des influences bienfaisantes ou néfastes. Aussi bien il est évident que les pensées peuvent agir beaucoup sur les phénomènes psychiques. On a abusé de cette action pour expliquer tous les phénomènes, ou presque, par une intervention psychique, plus ou moins collective de l'assistance. Il est clair que cette influence n'est pas niable, mais il devrait en résulter plutôt un chaos qu'un phénomène précis. Or c'est sur des phénomènes précis qu'est basé le véritable spiritisme. En fait, les deux influences existent. La difficulté réside dans leur diagnostic et il faut avoir vu bien des expériences pour l'établir avec une précision aussi approchée que possible. Il faut une réserve constante, une observation pénétrante et une impartialité entière.

L'enchevétrement de certains rêves et des résultats de certaines expériences de lucidité peuvent provenir de cette complexité. Elle est extrême, puique les personnes ont déjà en elles une subconscience considérable, somme des existences passées, qui peuvent se réveiller sous certaines impressions. Ajoutons-y les formes-pensées et l'intervention d'êtres supra-humains et nous aurons un petit aperçu du rébus permanent dont l'Invisible offre le déchiffrage au chercheur. Quelle que soit d'ailleurs la voie que l'on suive, on aboutit toujours au même résultat : la preuve de l'immortalité, de la vie éternelle, des existences multiples et progressives et de la

grande et profonde solidarité qui relie tous les êtres dans la Nature.

Chaque personne rayonne, à l'état de veille ou de repos, une certaine somme de forces, cette lumière odique qui permet au chien de suivre à la piste la trace de son maître, cette ambiance faite de chaleur et d'autre chose que la chaleur qu'il s'agira de déterminer exactement. Il est possible que ce magnétisme latent détermine une certaine quantité de phénomènes, car il rentre vraisemblablement, à des degrés divers, dans toutes les catégories de phénomènes.

On peut donc contrarier le médium ou l'aider par une disposition d'esprit hostile ou favorable. Mais on ne peut pas le suppléer. Il ne faut donc pas décider à l'emporte-pièce que la cause des phénomènes est uniquement le médium, ou seulement l'assistance, visible ou invisible. Il y a en réalité une combinaison de tout cela. On a dit que le désir peut aller jusqu'à auto suggestionner un expérimentateur, à tel point qu'il se répondra lui-même. C'est possible, mais à un titre assez exceptionnel chez l'observateur sérieux.

Une autre difficulté est de savoir si la communication obtenue provient réellement de la personnalité invisible qui en accuse la propriété. Ici encore, c'est par la multiplicité des expériences que l'on pourra obtenir une authenticité bien établie. A cet égard, nous croyons qu'il est bon de ne pas poursuivre avec obstination ce genre de recherches, mais plutôt d'observer attentivement les résultats spontanés de l'expérience et de noter au passage tous les éléments susceptibles d'établir une identité. On obtient généralement beaucoup plus de preuves et de belles preuves par cette méthode de réserve attentive.

(*à suivre*).

*
* *

Un fait psychique. — Un de nos amis, ingénieur et philosophe ésotériste éminent, auteur d'ouvrages sur le Mysticisme, l'Evolution de la vie et de la conscience et la Fraternité des Religions, nous a raconté le fait suivant. Il était de service dans le Nord de la France. Il s'agissait de provoquer l'éboulement d'une falaise pour faciliter l'accès d'une voie ferrée, lorsqu'au cours des travaux un glissement se produisit, enfermant un certain nombre d'ouvriers dans la partie avancée de l'excavation. Les sauvetages furent organisés, mais un contremaître manqua à l'appel. Un ouvrier prétendit l'avoir vu se diriger dans telle direction et les travaux de sauvetage continuèrent sur ces indications.

Pendant ce temps, le petit garçon du contremaître était arrivé

sur les lieux. Il restait constamment à côté de l'ingénieur, pleurant à chaudes larmes et affirmant que son père était mort et devait se trouver dans une direction tout opposée, couché plein de sang auprès d'un pilier.

Les recherches faites sur les indications de l'ouvrier qui, le dernier, avait vu le disparu, n'ayant donné aucun résultat, on les dirigea, sur l'insistance de l'enfant, dans la direction qu'il indiquait. Pendant que l'on rivalisait d'énergie pour sauver une vie humaine, l'ingénieur apprit que l'enfant avait été réveillé en sursaut (tout ceci se passait nuitamment, au moment même où l'accident se produisait). Il disait voir son père ensanglanté et étendu raide mort au pied d'un pilier. Après plusieurs heures de travail on trouva le malheureux contremaître dans la position exacte décrite par l'enfant.

PAUL NORD.

La Science et la Poésie

à l'Académie des jeux floraux de Toulouse (1)

Lorsque les spirites parlaient des « fluides », c'est-à-dire d'états impondérables de la matière, ils semblaient ressusciter de vieilles conceptions démodées et employer un terme vague sans réalité scientifique. Ils enseignent aussi, depuis Allan Kardec, que l'infinie diversité des corps qui existent ne sont que des modifications d'une substance primordiale, unique, dont nous ne connaissons pas encore toutes les modalités, car la matière impondérable, celle qui forme le monde invisible qui nous pénètre de toutes parts, est encore ignorée de nos savants.

Mais voici que peu à peu tombent les barrières anciennes entre notre milieu terrestre et celui de l'au-delà. Les notions scientifiques se modifient ; il se produit une révolution dans les idées. L'atome n'est plus le fondement éternel de l'univers ; lui-même est composé de parties plus simples et on entrevoit toute une genèse des éléments. Cette justification tardive des enseignements spirites a une importance capitale pour démontrer que les esprits qui ont guidé Allan Kardec avaient des notions plus précises sur la véritable constitution de l'Univers que la majorité des savants du siècle dernier. Le discours de M. Paul Sabatier, doyen de la

(1) Ce discours est le « remerciement » que M. Paul Sabatier, élu « Mainteneur », a lu en séance publique, le 14 février 1909, à l'Académie des Jeux floraux. Il a été publié par la *Revue Scientifique*, du 29 Mai 1909.

faculté des sciences de Toulouse, après l'article de M. Naquet, résume admirablement la question, c'est pourquoi nous croyons utile de le reproduire complètement, car il montre comment le progrès finit par s'imposer, en dépit des obstacles qu'il rencontre toujours sur sa route, (*N. d. l. r.*).

Messieurs,

Ce n'est pas sans une certaine crainte que j'ai accepté le grand honneur que vous m'avez fait en m'appelant à prendre place au milieu de vous, et mes inquiétudes viennent encore de s'accroître en entendant louer la personnalité éminente et sympathique de mon prédécesseur, M. Fernand de Rességuier, dont M. Deloume vient si éloquemment d'évoquer la noble figure.

S'asseoir au milieu des poètes est une aventure quelque peu inattendue pour celui qui n'a coutume de fréquenter que les laboratoires et qui, familier de l'antre de Vulcain, éprouve une timidité bien naturelle à pénétrer dans le palais d'Apollon.

Certes, noble dame Clémence Isaure devait tenir en médiocre estime les alchimistes de son temps, gens à coup sûr très hirsutes, que la rumeur populaire tenait pour sorciers et quelque peu familiers du diable, et nul doute qu'elle eût été fort surprise d'apprendre qu'un de leurs continuateurs serait admis aux réunions du Gay-Savoir.

Fille civilisée et diserte de la ténébreuse alchimie, la chimie moderne paraît encore austère et redoutable. Aux yeux de bien des personnes, elle semble être en quelque mesure complice de ceux qui s'en servent pour des œuvres perverses. Volontiers, on répète que la chimie instruit les fraudeurs, qu'elle procure aux criminels des poisons foudroyants ou invisibles, que c'est grâce à elle qu'ont été élaborées ces matières explosives si effrayantes dans leurs effets destructeurs ; et l'appréhension est peut-être encore plus vive des maux que le développement de cette science fatale pourra déverser sur la société future.

Peut-être trop partial en la matière, je ne partage pas ces craintes. Comme mon cher collègue M. Deloume, je crois que les progrès de la chimie finiront par devenir dans leur ensemble plus favorables que nuisibles au bien-être de l'humanité, et telle est certainement votre pensée, puisque vous avez accepté qu'un chimiste devienne votre confrère.

J'ai d'ailleurs la notion bien précise qu'en m'admettant dans vos rangs vous avez voulu surtout exprimer vos sympathies au régionalisme dont je suis le fervent adepte. L'Académie des Jeux Floraux qui, vieille de près de six siècles, a vu sans jalousie grandir les Académies parisiennes plus jeunes qu'elle, m'a accueilli parce qu'elle a vu en moi un ami dévoué et fidèle de Toulouse, et pour ce Toulousain d'adoption, bien décidé à le demeurer toujours et quand même, faire partie de votre illustre compagnie, devait être l'honneur le plus précieux parce que l'Académie des Jeux Floraux est, de toutes les institutions dont se glorifie la cité Palladienne,

celle qui incarne le mieux son génie et qui, aux yeux du monde intellectuel, paraît être comme le cœur même de Toulouse.

Vous avez voulu aussi, et je vous en suis non moins reconnaissant, témoigner que la science et la poésie ne sont point ennemies ; que loin de se repousser et de se déplaire, elles peuvent être l'objet du même culte et sont capables de s'intéresser aux mêmes objets. La poésie s'adresse à l'univers entier. Elle est la vision de toutes choses au travers du prisme chatoyant de l'imagination et du rêve ; elle est l'envolée vagabonde de la pensée vers le domaine prestigieux de l'idéal et de l'irréel, et fréquemment, dans ce domaine, la science, se dégageant des liens que semble lui imposer la rigueur habituelle de ses méthodes, se plaît à la retrouver.

Certes, de toutes les sciences, celle à qui j'ai consacré ma vie, la chimie, paraît peut-être la plus positive, la plus hostile au rêve, par suite semble devoir être la plus éloignée des poètes. Le décor pittoresque et troublant où les précurseurs de la chimie, les alchimistes, enveloppés par d'épais nuages de vapeurs fétides, accomplissaient une sorte de rite mystique, a disparu dans la science moderne. Dans nos laboratoires propres et clairs, inondés d'air et de lumière, où la matière, torturée avec précision selon des règles numériques par un outillage compliqué, paraît obéir aux injonctions du savant dans les transformations qu'il lui inflige, il semble que la rêverie n'ait plus rien à faire.

L'œuvre déjà accomplie par la chimie paraît immense. La barrière qui, il y a un siècle, s'élevait infranchissable entre le règne minéral et les êtres vivants, plantes ou animaux, a complètement disparu. On sait aujourd'hui préparer de toutes pièces au laboratoire, à partir de produits minéraux, de l'alcool identique à celui que procure la fermentation naturelle du jus de raisin ; des sucres tout à fait semblables à ceux que les végétaux élaborent dans leurs fruits ; des matières grasses qui ne diffèrent en rien de celles que fournissent les graines ou les tissus animaux. Instruite par la chimie, l'industrie fabrique des parfums aussi suaves que ceux qu'exhalent les fleurs les plus délicates ; elle sait reproduire, avec tout leur éclat et leur solidité, les couleurs que fournissaient certaines plantes, la garance et l'indigo.

Les progrès réalisés garantissent la possibilité des conquêtes qui demeurent encore à faire ; et on peut, sans témérité excessive, prévoir le our où les substances si complexes qui constituent l'albumine de l'œuf ou la caséine du lait seront à leur tour l'objet de véritables synthèses.

Les puissances de la nature paraissent même dépassées, puisque, à côté des matières qu'elle fournit et que l'on a su reproduire, le chimiste sait en préparer un nombre indéfini de nouvelles que le monde n'avait jamais engendrées.

Grisé par un tel succès, qui ne semble connaître aucune limite, un savant très illustre a osé commencer un de ses livres par cette phrase :

« Le monde est aujourd'hui sans mystère. »

Assertion stupéfiante où l'on ne saurait voir que le rêve orgueilleux d'un poète.

Sans mystères ! Mais le mystère nous environne de toutes parts ; nous le rencontrons partout, décevant et profond, comme un défi permanent à la curiosité humaine. Nous le trouvons dans toutes les lois qui régissent le monde physique !

Quelles notions avons-nous sur la nature intime de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, ce merveilleux agent dont on tire si bien parti sans le connaître ? On a imaginé, pour satisfaire à notre désir d'expliquer toutes choses, des théories que nous savons être inexactes, mais que nous conservons parce qu'il est impossible d'en établir de meilleures. Ces thories ont déjà changé plusieurs fois, et elles changeront encore sans doute souvent, avant que soit soulevé le voile épais qui nous cache l'essence réelle de ces phénomènes.

Avons-nous une idée quelconque des causes fondamentales qui coordonnent les mouvements des myriades d'astres parsemés dans l'immensité des cieux ? L'astronomie en détermine la place exacte, et pour un petit nombre d'entre eux, elle est parvenue à définir leurs trajectoires régulières. La loi de l'attraction universelle que nous devons au génie de Newton paraît bien, au premier examen, expliquer cette magnifique ordonnance ; mais le principe même de l'attraction nous demeure absolument inconnu.

Plus mystérieux encore demeure le problème de la vie. Les forces physiques ou chimiques, si puissantes qu'elles soient, demeurent incapables de créer la vie, et, de ce côté, il semble que les prétentions ambitieuses de la science humaine aient dû subir un véritable recul. La première moitié du XIXe siècle admettait comme établie la génération spontanée d'organismes inférieurs au sein de milieux convenables. Le génie puissant de Pasteur a fait justice de cette doctrine : il a démontré d'une manière irréfutable que les ferments figurés ne peuvent provenir que de ferments vivants identiques ; on n'en trouve jamais dans un milieu quelconque, si on s'oppose à l'accès des germes apportant le principe nécessaire de la vie. Dans aucun cas, la moindre bactérie, le plus infime microbe, ne résultent d'une simple action chimique : ils sont nécessairement la conséquence de germes primordiaux issus eux-mêmes de la vie.

Alors même que nous aurions pu réaliser au laboratoire une cellule toute semblable à une cellule vivante, par sa forme, par sa composition chimique et par les conditions de distribution de sa matière, saurions-nous donner à cette forme inerte la faculté de se développer et de reproduire une cellule identique, douée des mêmes fonctions et des mêmes aptitudes ? En d'autres termes, saurions-nous lui donner la vie ?

Et si, par impossible, ce premier pas avait été franchi, pourrions-nous remonter l'échelle des être vivants innombrables distribués à la surface de la terre et à partir de cette cellule primordiale, créer successivement des plantes, des animaux, pour arriver jusqu'à l'homme, étape la plus

haute de la prétendue évolution naturelle ? Avons-nous même une idée quelconque des causes qui amèneraient cette différenciation de plus en plus parfaite des organismes, dont les transformations successives ne deviendraient stables que si elles correspondent à un véritable progrès ? Cette loi du perfectionnement de l'être vivant ne saurait d'ailleurs être une loi générale et nécessaire. Lorsque, après une longue série de siècles, le soleil refroidi n'enverra plus à la terre assez de chaleur et de lumière, les conditions de la vie y deviendront de plus en plus mauvaises ; les organisme ne cesseront d'y décliner jusqu'au jour où notre globe sera figé tout entier dans une immobilité de tombe. (1)

Ainsi, partout autour de nous, le mystère nous étreint. Nous le trouvons, plus insondable peut-être, au fond de nous-mêmes, quand notre raison essaie de définir ce qu'est la pensée, ce qu'est la conscience.

Au nord de l'Hindoustan, l'Himalaya dresse la chaine ininterrompue de ses pics géants et de ses neiges inviolées : c'est pour le voyageur, venu du Midi, une barrière infranchissable qui ferme son horizon et semble défier à jamais ses tentatives. Tel le mystère se dresse devant l'homme comme un rempart inaccessible : les efforts de la science le rapprochent de plus en plus du pied de cette muraille, mais il n'en voit que plus clairement l'impossibilité de la gravir.

La chimie n'échappe pas à la loi commune ; quelque grands qu'aient été ses progrès, quelque nombreuses qu'aient été ses conquêtes, elle demeure toujours environnée d'inconnu, et comme par le passé, elle ne peut franchir les barrières qui l'arrêtent qu'en empruntant aux poètes les ailes du rêve.

D'ailleurs, les rêves de la chimie moderne, je puis bien appeler de ce nom les théories fondamentales qu'elle a conçues, ne sont pas bien différents de ceux que jadis édifiait la science rudimentaire des siècles reculés. Après les avoir rejetées avec dédain nous revenons aux idées primitives, et ce retour, qui est un peu humiliant pour notre orgueil, n'en est que plus instructif sur l'inanité des efforts tentés pour apercevoir l'essence intime des choses.

On dit volontiers que la chimie date seulement d'un peu plus d'un siècle. Les admirables travaux de Galilée, de Pascal, de Descartes, de Newton avaient transformé la méthode scintifique et montré la nécessité de fonder l'explication des phénomènes physiques, non sur des théories philosophiques, mais sur l'expérience seule.

De leur influence sortit, à la fin du dix-huitième siècle, cette pléiade de savants : Lavoisier, Priestley, Scheele, pour ne nommer que les plus il-

(1) C'est, là encore, une hypothèse. Mme Clémence Royer soutient que le soleil ne s'éteindra pas, car, suivant elle, les planètes finiraient par tomber toutes sur l'astre central ; ce qui entretiendrait son rayonnement pendant des périodes incalculables. Voir son bel ouvrage : *La Constitution du monde*. (**G. Delanne**).

lustres, qui, sur le fatras informe de recettes empiriques et de pratiques plus ou moins mystiques, issues du labeur d'une longue série de siècles, édifièrent, pour ainsi dire de toutes pièces, la chimie, science positive, qui devait prendre un si rapide et si puissant essor.

Toutefois, il serait injuste de méconnaître l'importance des travaux qu'avaient accomplis les précurseurs de la chimie.

Dès la civilisation égyptienne, les transformations profondes que peut subir la matière avaient attiré la curiosité des chercheurs. Malheureusement, l'esprit d'observation ne cessa d'être asservi aux doctrines des philosophes : l'expérimentateur cherchait plutôt à vérifier les conséquences d'idées préconçues inspirées par ces doctrines, qu'à fonder une théorie sur des faits précis et constatés. Cette prédominance des conceptions *a priori*, basées sur la vision d'ensemble de la nature, s'affirma plus impérieuse encore, sous l'impulsion des philosophes grecs, surtout avec Platon et Aristote, dont l'influence dominait encore, au moyen âge, tout le monde ntellectuel.

Ainsi observés, au travers de théories toutes faites, les phénomènes n'apparaissaient que déformés en quelque manière par cette interposition. Ces doctrines étaient pour les chercheurs un véritable dogme qu'ils n'osaient ni discuter, ni révoquer en doute ; et, si les travaux acharnés que les alchimistes poursuivaient sans relâche au fond de leurs mystérieux repaires ont été si inféconds, cela tient surtout à ce que leur foi absolue dans les assertions des philosophes les immobilisait à la poursuite d'un problème que la chimie moderne est encore incapable de résoudre, et qu'elle n'est même pas bien sûre de pouvoir atteindre jamais, je veux parler de la *transmutation des métaux*.

L'or, le *roi des métaux*, dont l'éclat et la belle couleur ne sont jamais ternis, même dans les atmosphères les plus méphitiques, apparaissait comme le but suprême de tous les efforts. Considéré de temps immémorial comme la matière précieuse entre toutes, il était et il n'a cessé d'être le symbole et la source de la richesse. Produire de l'or, à partir de substances communes et sans valeur, fut le rêve constant des alchimistes, parce que la réalisation de ce rêve représentait non seulement la conquête de la fortune et de toutes les félicités que celle-ci peut procurer, mais encore l'affirmation la plus éclatante de la puissance créatrice de l'homme, ainsi devenu capable d'engendrer la plus noble et la plus belle de toutes les matières.

Que le problème fut insoluble, personne n'eût songé à le soupçonner ! La notion platonicienne d'une substance primordiale unique, susceptible par ses transformations multiples de produire toute espèce de substances, était depuis l'antiquité la plus reculée, implicitement admise comme un dogme indiscuté. Le serpent *ouroboros* qui mord sa queue, en est le symbole mystique, que l'on retrouve partout, sur les vieux papyrus de l'Égypte, sur les parchemins des alchimistes grecs, encerclant la devise « ἓν τὸ πᾶν : *un le tout.* »

Seule variait la conception, très indistincte d'ailleurs, de la manière dont les divers corps pourraient sortir de ce principe fondamental, que sans le connaître, on avait nommé le *mercure des philosophes*.

La doctrine des quatre éléments : l'air, l'eau, la terre, le feu qui date d'Empédocle et que conserva tout le Moyen âge, n'était pas, contrairement à ce qu'on pourrait penser au premier abord, en opposition avec l'idée de l'unité de matière. A vrai dire, elle n'était qu'une sorte de représentation théorique des changements physiques que subissent les substances. L'air, l'eau, la terre figuraient ce que nous appelons aujourd'hui l'état gazeux, l'état liquide, l'état solide, formes successives que peut revêtir une même matière. Le feu n'était autre chose que la chaleur, qui tantôt apparaît comme la conséquence des modifications intimes que subissent les corps, tantôt au contraire, se trouve être la cause même de ces modifications, et la théorie du *phlogistique* de Stahl, qui fut si florissante au cours du XVIII[e] siècle, ne fut en réalité que le développement un peu plus précis de cette vieille conception.

Pour arriver à l'or, corps lourd, difficile à fondre, dont l'éclat ne se ternit jamais et semble une émanation de la splendeur solaire, les alchimistes ont souvent choisi, comme point de départ de leurs efforts, le mercure, ce liquide étrange, plus dense que le plomb, aussi brillant que l'argent poli. Mais le mercure est liquide et facile à vaporiser sous l'action du feu : il fallait donc tout d'abord lui enlever un certain air, d'où lui vient sa volatilité, une certaine eau, qui est cause de sa liquidité, et cela étant fait, il ne resterait plus sans doute qu'à le teindre en lui donnant le reflet de l'or. Cet éclat si merveilleux, qu'ils croyaient apercevoir dans les foyers incandescents, les alchimistes espéraient se le procurer dans les matières capables d'engendrer le feu, et la recherche de la substance mystérieuse, permettant de terminer la transformation, et qu'ils appelèrent la *pierre philosophale*, ne cessa d'être l'objet de leurs tentatives. Jamais, hélas ! le *grand œuvre* n'aboutit ; jamais la plus petite parcelle d'or n'avait pu être engendrée, le jour où la précision scientifique de la chimie moderne parut démontrer l'inanité du rêve chimérique si longtemps poursuivi.

Des idées nouvelles, basées non plus sur des théories philosophiques, mais exclusivement sur les résultats positifs de l'expérience, s'établirent en souveraines sur les ruines du passé. Elles conduisent à admettre, au lieu d'une matière primordiale unique, toute une série d'éléments, qu'on a appelés *corps simples*, et dont le nombre s'est élevé au voisinage de quatre-vingts. Les métaux tels que l'or, l'argent, le cuivre, le mercure, figurent parmi les corps simples et ne peuvent, en aucun cas, se changer les uns dans les autres.

Les substances autres que les corps simples sont produites par l'association de ces derniers, selon des proportions régulières et définies. Il est permis de les imaginer comme de véritables édifices, dont les corps simples sont les matériaux infiniment solides, différenciés les uns des autres par leurs poids relatifs, qu'on a nommés poids atomiques.

La construction de ces édifices, plus ou moins compliqués, peut être variée à l'infini et réaliser ainsi non seulement tous les corps naturels, mais une multitude d'autres encore. Leur destruction, toujours assez facile, permet d'apercevoir les matériaux qui les ont fournis. Au contraire, ces derniers demeurent indestructibles ; quelques opérations qu'ils aient subies, quelque puissants que soient les agents de désagrégation qu'on leur oppose, on les retrouve toujours semblables à eux-mêmes, conservant leur poids et leurs propriétés caractéristiques.

Cette notion d'éléments assez nombreux, incapables de se transformer l'un dans l'autre, a constitué, pendant tout le dix-neuvième siècle, l'une des bases fondamentales des doctrines chimiques.

Pourtant, sa complexité répugnait à quelques esprits indépendants, qui, tout en la conservant provisoirement comme une simple étape de la science, s'appliquèrent à chercher des arguments en faveur de l'antique théorie de la matière unique.

Dans ses remarquables leçons professées au Collège de France *sur la philosophie chimique*, Jean-Baptiste Dumas ne craignit pas de se déclarer partisan de la vieille doctrine. Reprenant une idée émise quarante ans auparavant par Proust, il pensait que les poids atomiques des corps simples sont des multiples exacts de celui de l'hydrogène ou tout au moins de sa moitié. L'atome d'hydrogène serait alors formé par la réunion de deux atomes de la substance primordiale, du *pantogène* inconnu ; de mêmes les autres atomes simples seraient issus du groupement d'un nombre plus grand de ces matériaux primitifs.

Des recherches minutieuses, entreprises pour vérifier l'hypothèse de Proust, lui furent défavorables et parurent devoir l'écarter à jamais.

Cependant, des arguments plus puissants que de simples relations de nombres pouvaient être invoqués en faveur de l'unité de la matière.

Aperçues tout d'abord par Dumas, définies d'une manière plus précise et plus étendue par le chimiste russe Mendelejeff, les relations si remarquables qui existent entre les propriétés des corps simples et la grandeur de leurs poids atomiques sont tout à fait inexplicables, s'il n'existe entre ces diverses matières aucune relation d'origine. Pour tout esprit impartial et non prévenu, elles évoquent invinciblement l'idée de la condensation progressive d'une substance primordiale, fournissant les divers atomes, l'un après l'autre, par une sorte d'oscillation régulière.

L'astronomie elle-même parut favoriser ces conceptions. En appliquant le spectroscope à l'observation des étoiles, on peut facilement analyser leur lumière et y reconnaître la présence de nos corps simples. Les étoiles *jaunes*, telles que le soleil, montrent un spectre continu, sillonné de raies sombres, fines et nombreuses, indiquant l'existence de l'hydrogène, de l'hélium, ainsi que de la plupart des éléments que nous connaissons.

Au contraire, les étoiles *blanches*, comme Sirius, fournissent un spectre formé d'un petit nombre de lignes brillantes, attestant la présence à peu près exclusive de l'hydrogène. D'après Normann Lockyer, ces étoiles

blanches seraient des astres jeunes, encore très chauds : leur rayonnement prolongé vers les immensités de l'espace les refroidit, et, comme conséquence de ce refroidissement, l'hydrogène primitif s'y condenserait progressivement, en produisant l'un après l'autre les divers corps simples, d'abord les plus légers comme l'hélium, puis ceux de poids atomiques plus lourds comme les métaux ; enfin, lorsque la température serait devenue assez basse, les corps simples pourraient à leur tour se combiner et produire des substances composées. L'hydrogène serait, à peu près comme dans l'idée de Proust, le point de départ commun de toutes les matières.

Malgré ces rêveries de savants audacieux, la stabilité indéfinie des corps simples demeurait pratiquement établie ; rien ne permettait de prévoir quelles forces naturelles seraient capables de la compromettre.

Il y a une dizaine d'années à peine, la découverte de quelques parcelles d'une nouvelle substance a soulevé dans le monde savant la plus vive émotion. Un physicien français, dont la science déplore la perte récente, Henri Becquerel, observa que les composés de l'uranium possèdent la propriété d'émettre certains rayons capables de traverser les corps opaques et d'impressionner les plaques photographiques.

En poursuivant l'étude de ces rayons uraniques, M et Mme Curie les rencontrèrent beaucoup plus intenses dans certains minerais d'uranium, et ils parvinrent à en extraire des poids minimes de sels, dont les propriétés tout à fait inattendues ont jeté une sorte de désarroi dans les esprits, parce qu'au premier abord elles paraissaient devoir renverser les lois fondamentales du monde physique, la conservation de la matière et la conservation de l'énergie.

Ces sels qui, par leurs caractères physiques et chimiques ordinaires, rappellent les sels du baryum, semblent donc provenir d'un corps simple analogue à ce dernier : on l'a nommé *radium*, à cause de son aptitude à dégager certaines radiations analogues à celles qui émanent de l'uranium, mais incomparablement plus puissantes et plus imprévues.

Soustrait à toute influence extérieure, le radium ne cesse de distribuer autour de lui de la chaleur et de la lumière, et semble constituer une source permanente et inépuisable de force vive calorifique. Les rayons qui s'en échappent constamment rappellent par leurs effets les rayons X, découverts quelques années auparavant par le physicien Rontgen.

Au travers du papier noir, ils fournissent des impressions photographiques très intenses ; ils provoquent l'illumination de certaines matières. Ils sont capables de déterminer dans le verre et dans les pierres précieuses des colorations variées, et ils exercent sur la peau une action corrosive redoutable. Une observation attentive des phénomènes a permis d'établir que la cause précise de ce dégagement continu de chaleur, de lumière et d'autres énergies radiantes, réside dans la désagrégation lente que subit constamment le radium. Car en même temps que tous ces effets se pro-

duisent, il se dégage peu à peu une sorte de gaz incolore, inerte au point de vue chimique, environ cinquante fois plus pesant que l'hydrogène. C'est ce qu'on a appelé l'*émanation* du radium. Cette émanation, qui est encore capable d'émettre des rayons uraniques, n'est qu'une étape instable et éphémère dans la métamorphose du radium ; elle subit elle même une transformation lente dont l'étude au spectroscope permet de suivre les progrès. Au bout de quelques semaines, elle s'est changée en *hélium*, ce gaz simple, sept fois plus léger que l'air, qui fut découvert par les astronomes dans les protubérances du soleil, quarante ans avant d'être isolé par Ramsay.

Ainsi, le radium pourrait à la longue s'émietter totalement en un autre corps simple, l'hélium. Cette transformation, qui ne s'effectue qu'avec une extrême lenteur, est la cause incessante d'un dégagement d'énergie, primitivement engagée dans le métal, et c'est cette énergie ainsi libérée qui se manifeste sous les formes variées de chaleur, de lumière, de travail chimique. Ces effets doivent se poursuivre tant qu'il demeurera du radium encore indécomposé, c'est-à-dire pendant une très longue période qu'on a estimée être environ de deux cent cinquante années (1).

Ces résultats si inattendus, qui heurtaient violemment les idées admises, ne pouvaient guère être mis en doute, car ils étaient l'œuvre de sir William Ramsay, l'illustre savant anglais, auquel la chimie devait déjà tant d'éclatantes découvertes, et d'ailleurs ils avaient été contrôlés par plusieurs autres expérimentateurs dignes de foi.

Les observations de Ramsay sont plus surprenantes encore.

L'émanation du radium maintenue au contact de l'eau la décompose en ses éléments connus, hydrogène et oxygène ; mais dans ce cas, au lieu de se changer en hélium, elle engendre un autre gaz simple analogue, cinq fois plus lourd, le *néon*.

En présence d'une dissolution d'un sel de cuivre, l'émiettement est encore moins avancé : à la place du néon, on voit naître un autre gaz simple, deux fois plus lourd que le néon, dix fois plus lourd que l'hélium, *l'argon*. En même temps, sous l'action de l'énorme quantité d'énergie libre que procure l'écoulement de l'atome primitif du radium, le cuivre lui-même est atteint, une portion se change en un métal beaucoup plus léger, le *lithium*, bien facile à caractériser par les raies spéciales qu'il fournit.

Ces faits sont encore peu nombreux ; mais, *s'ils sont réellement bien établis*, il faut s'attendre à voir se généraliser cette dégradation de nos

(1) Il faut ajouter que le Dr Gustave Le Bon, et d'autres savants, ont démontré que le phénomène de la radio-activité semble général ; il se produit dans la nature sous l'influence de causes diverses : influence de la lumière, réactions chimiques, etc., de sorte que, suivant Crookes et Lodge, toute la matière terrestre serait appelée à s'émietter, à disparaître, pour retourner à l'éther d'où elle provient. (G. Delanne).

éléments simples en autres éléments simples de poids atomiques moindres. C'est en réalité l'inverse de la transmutation si longtemps poursuivie par l'alchimie. Pour produire de l'or à partir des métaux communs, il faudrait, au lieu d'émietter ceux-ci, arriver à les compliquer.

Toutefois, il est permis de penser que si la transformation peut être réalisée dans un certain sens, on ne tardera pas trop à savoir l'effectuer en sens inverse. Si le radium ne pouvait que se détruire, quelques siècles auraient suffi pour le faire disparaître tout entier, et il n'en resterait plus aucune trace dans les minéraux du sol. Son existence actuelle, quelque minime qu'en paraisse la proportion, suffit pour démontrer que, dans certaines conditions qui nous sont d'ailleurs pour le moment absolument inconnues, du radium se reforme constamment pour compenser celui qui se détruit.

La science paraît donc en marche vers la réalisation du rêve alchimique ; s'il n'est pas encore accompli, nous prévoyons qu'il pourra l'être un jour ou l'autre.

Quelques décigrammes de matière, péniblement amassés par un prodigieux labeur, ont suffi pour révolutionner les théories admises.

A travers la haute muraille qui limitait l'horizon de la chimie moderne, une porte est entr'ouverte sur un nouveau champ d'explorations et de conquêtes futures ; quelques lueurs à peine en éclairent les formes indistinctes. Un avenir prochain y déversera d'abondantes lumières.

Hier encore, nous affections quelque dédain pour les illusions des alchimistes ; leurs efforts stériles, poursuivis pendant plusieurs siècles, nous inspiraient quelque pitié ; et voici que l'idée qui avait suscité ces tentatives inlassables, la vieille doctrine des philosophes grecs, la notion d'une matière unique capable d'engendrer toutes les substances, semble acclamée par la science d'aujourd'hui et redevient le fanal directeur des recherches nouvelles.

Nous imaginons actuellement l'atome comme une sorte de système planétaire en miniature, où de nombreux corpuscules, portant des charges électriques, se meuvent rapidement selon des trajectoires régulières. Ces corpuscules ou *électrons* constitueraient l'élément ultime de la matière : la masse de chacun d'eux serait d'ailleurs fort petite, puisque le plus léger de tous les atomes, celui de l'hydrogène, posséderait un millier de ces électrons, leur nombre croissant dans les autres cas comme le poids des atomes.

Ces mondes planétaires ultramicroscopiques sont d'une solidité extrême. Sauf pour celui du radium, qui est fragile et se disloque de lui-même lentement, les températures des foyers les plus ardents, aussi bien que les forces chimiques habituelles mises en œuvre dans nos laboratoires, sons impuissantes à en dissocier les éléments et à en altérer l'ordonnance. Leur destruction ne peut être accomplie que par l'effort d'énergies énormes,

comme celles que procure la désagrégation du radium.(1) Libérés par l'action de ces mystérieuses puissances, les électrons, issus d'un atome, tendent, selon les conditions du milieu, à régénérer soit l'atome primitif, soit un atome distinct.

Que survivra-t-il au vingt et unième siècle des idées que proclame la science d'aujourd'hui ? La notion de l'électon, élément primordial unique, n'aura-t-elle pas cédé la place à quelque autre ? L'exemple du passé nous fait voir combien sont précaires et éphémères les théories scientifiques, étapes successives de la marche de l'homme vers la vérité. Leurs débris jalonnent l'histoire des sciences, et c'est pour l'orgueil hnmain une dure et salutaire leçon.

Seuls, bien établis par l'expérience ou par l'observation précise des phénomènes. les faits demeurent définitivement acquis ; mais les causes intimes et profondes ne cessent de nous échapper.

Sans proclamer la faillite de la science, tout en croyant au développement illimité de ses investigations positives et à la fécondité sans bornes de ses progrès, nous pensons que toujours on finira par aboutir au mystère.

Parcelle infime dans l'œuvre immense du Créateur, l'homme ne pourra jamais avoir la clarté absolue de toutes choses.

Vous me pardonnerez, Messieurs, de vous avoir entraînés sur un terrain si austère. L'affection passionnée que je porte à la chimie me rend aveugle à son endroit et m'a fait méconnaître mes devoirs de discrétion vis-à-vis de vous.

Parlant chimie dans la maison des poètes, j'aurais dû évoquer la vision pittoresque des alchimistes, courbés sur de vieux grimoires illisibles, auprès de fourneaux mystérieux et d'alambics aux formes étranges, dans la pénombre enfumée d'un logis respecté des profanes, qui craignaient d'y rencontrer Satan ou quelqu'un de ses acolytes. Mais cet antique décor a disparu de notre vie, et les chimistes y ont perdu quelque peu de leur prestige ; aussi les tient-on comme moins redoutables, et la meilleure preuve est l'accueil que Clémence Isaure fait à l'un d'eux en l'appelant auprès d'elle.

J'aurais souhaité d'être plus éloquent pour vous en exprimer ma gratitude ; mais la chimie prépare mal à l'art de bien dire, et quelque indulgent que vous soyez, vous venez d'en avoir la preuve.

PAUL SABATIER,
Correspondant de l'Institut,
Doyen de la Faculté des Sciences de Toulouse.

(1) Ceci ne serait pas tout à fait exact, si les recherches des savants dont j'ai cité plus haut les noms sont vérifiées ultérieurement. Des causes relativement assez faibles, telles que les radiations de la lumière ultra-violette, rendent certains corps radio actifs. Il faut donc un *excitant approprié*, et son action spéciale, particulière, est capable de désagréger l'atôme quand d'autres énergies, beaucoup plus puissantes, n'y réussiraient pas. Suivant Le Bon, ce n'est donc pas *l'intensité* de l'effort qui importe le plus, mais sa *qualité*. (G. Delanne).

Biographie d'Allan Kardec

(Suite) (1)

Si mon nom a maintenant quelque popularité, ce n'est assurément pas moi qui l'ai recherchée, car il est notoire que je ne la dois ni à la réclame, ni à la camaraderie de la presse, et que je n'ai jamais profité de ma position et de mes relations pour me lancer dans le monde, alors que cela m'eût été facile. Mais, à mesure que l'œuvre grandissait, un horizon plus vaste se déroulait devant moi, et en reculait les bornes ; je compris alors l'immensité de ma tâche, et l'importance du travail qui me restait à faire pour la compléter ; les difficultés et les obstacles, loin de m'effrayer, redoublèrent mon énergie ; je vis le but, et je résolus de l'atteindre avec l'assistance des bons Esprits. Je sentis que je n'avais pas de temps à perdre, et je ne le perdis ni en visites inutiles, ni en cérémonies oiseuses ; ce fut l'œuvre de ma vie : j'y donnai tout mon temps, j'y sacrifiai mon repos, ma santé, parce que l'avenir était écrit devant moi en caractères irrécusables.

« Sans nous écarter de notre genre de vie, cette position exceptionnelle ne nous eût pas moins créé des nécessités auxquelles mes seules ressources ne me permettaient pas de pourvoir. Il serait difficile de se figurer la multiplicité des dépenses qu'elle entraîne, et que j'aurais évitées sans cela.

« Eh bien ! messieurs, ce qui m'a procuré ce supplément de ressources c'est le produit de mes ouvrages. Je le dis avec bonheur, c'est avec mon propre travail, avec le fruit de mes veilles que j'ai pourvu, en majeure partie du moins, aux nécessités matérielles de l'installation de la doctrine. J'ai ainsi apporté une large quote-part à la caisse du Spiritisme ; ceux qui aident à la propagation des ouvrages ne pourront donc pas dire qu'ils travaillent à m'enrichir, puisque le produit de tout livre acheté, de tout abonnement à la Revue profite à la doctrine et non à un individu.

« Loin de moi, messieurs, la pensée de tirer la moindre vanité de ce que je viens de vous exposer ; il a fallu la persévérance de certaines diatribes pour m'engager, quoique à regret, à rompre le si-

(1) Voir le n° de septembre p. 149 et suiv.

lence sur quelques uns des faits qui me concernent... La seule chose qui m'importait pour le moment, c'était que vous fussiez édifiés sur la destination des fonds que la Providence fait passer entre mes mains; quelle qu'en soit l'origine, je ne me considère que comme le dépositaire, même de ceux que je gagne, à plus forte raison de ceux qui me sont confiés.

*
* *

En avril 1864, Allan Kardec publia l'*Imitation de l'Evangile selon le Spiritisme* contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Le titre de cet ouvrage fut modifié par la suite ; c'est aujourd'hui *l'Evangile selon le Spiritisme*.

Le 20 août 1864, Allan Kardec fait en Suisse un voyage d'agrément; il visite tour à tour, Neuchatel, Berne, Zimmerwald, le lac de Thoun, Interlaken, Oberland, la vallée de Lauterbrun, la cascade du Staubach, la vallée de Grinndelwald, le lac de Brieutz d'où il va admirer la cascade du Giésbach ; Fribourg, ses orgues et le pont suspendu sur la Sarinn, puis revenant par Lausanne, Vevey, le château de Chillon dont il parcourt les souterrains, il arrive à Genève par le lac Léman, et rentre à Paris le 4 septembre, pour repartir aussitôt en Belgique, où l'appellent les sollicitations des nombreux Spirites de Bruxelles et d'Anvers.

Visitant l'exposition d'Anvers il dit avoir admiré une toile représentant : *une scène d'intérieur de paysans spirites*. Allan Kardec prononce alors à Anvers un magistral discours dont les passages suivants sont à retenir :

R. S. 1864 page 322. — « J'aurais certes le droit de m'enorgueillir de l'accueil qui m'est fait dans les différents centres que je vais visiter, si je ne savais que ces témoignages s'adressent bien moins à l'homme qu'à la doctrine dont je ne suis que l'humble représentant et doivent être considérés comme une profession de foi, une adhésion à nos principes ; c'est ainsi que je les envisage en ce qui me concerne personnellement.

» J'ai dit que je n'étais que le représentant de la doctrine. Quelques explications sur son véritable caractère appelleront naturellement votre attention sur un point essentiel que l'on n'a peut-être

pas suffisamment considéré jusqu'à présent. Certes, en voyant la rapidité du progrès de cette doctrine, il y aurait plus de gloire à m'en dire le créateur ; mon amour-propre y trouverait son compte, mais je ne dois pas faire ma part plus grande qu'elle ne l'est ; loin de le regretter, je m'en félicite, car alors la doctrine ne serait qu'une conception individuelle, qui pourrait être plus ou moins juste, plus ou moins ingénieuse, mais qui par cela même perdrait de son autorité. Elle pourrait avoir des partisans, faire école peut-être comme beaucoup d'autres, mais à coup sûr elle n'aurait pu acquérir en quelques années le caractère d'universalité qui la distingue.

Examinant quel a été son rôle dans l'avènement du Spirite, Allan Kardec le réduit aux proportions suivantes :

R. S. 1864, 328. — « Ce n'est — dit-il — ni celui d'inventeur, ni celui de créateur ; j'ai vu, observé, étudié les faits avec soin et persévérance ; je les ai coordonnés et j'en ai déduit les conséquences : voilà toute la part qui m'en revient ; ce que j'ai fait, un autre aurait pu le faire à ma place. En tout ceci j'ai été un simple instrument des vues de la Providence, et je rends grâce à Dieu et aux bons Esprits d'avoir bien voulu se servir de moi ; c'est une tâche que j'ai acceptée avec joie, et dont je m'efforce de me rendre digne en priant Dieu de me donner les forces nécessaires pour l'accomplir selon sa sainte volonté. Cette tâche cependant est lourde, plus lourde que personne ne peut le croire ; et si elle a pour moi quelque mérite, c'est que j'ai la conscience de n'avoir reculé devant aucun obstacle, ni aucun sacrifice ; ce sera l'œuvre de ma vie jusqu'à mon dernier jour, car devant un but aussi important, tous les intérêts matériels et personnels s'effacent comme les points devant l'infini. »

Exposant aux Spirites belges ses vues sur les groupes et sociétés spirites, il rappelle ce que déjà il avait dit à Lyon en 1861 : « Mieux vaut donc dans une ville cent groupes de dix à vingt adeptes, dont aucun ne s'arroge la suprématie sur les autres, qu'une seule société qui les réunirait tous. Ce fractionnement ne peut nuire en rien à l'unité des principes, dès lors que le drapeau est unique et que tous marchent au même but. »

Les Sociétés nombreuses ont leur raison d'être au point de vue de la propagande, mais pour les études sérieuses et suivies il est préférable d'en faire l'objet des groupes intimes.

*
* *

Le 1er août 1865, Allan Kardec fit paraître un nouvel ouvrage, *le Ciel et l'Enfer ou la Justice divine selon le Spiritisme.*

R. S. p. 387. — « La première partie de cet ouvrage, intitulée *Doctrine*, contient l'examen comparé des diverses croyances sur le ciel et l'enfer, les anges et les démons, les peines et les récompenses futures ; le dogme des peines éternelles y est envisagé d'une manière spéciale et réfuté par des arguments tirés des lois mêmes de la nature, et qui en démontrent non seulement le côté illogique, déjà signalé cent fois, mais l'impossibilité matérielle. Avec les peines éternelles tombent naturellement les conséquences qu'on avait cru pouvoir en tirer. »

« La seconde partie renferme de nombreux exemples à l'appui de la théorie, ou mieux qui ont servi à établir la théorie. »

Les succès étonnants du Spiritisme, son développement presque incroyable, lui suscitent de nombreux ennemis, et, à mesure qu'il grandit, grandit aussi la tâche d'Allan Kardec. Le Maître a une volonté de fer, une puissance de combativité extraordinaire; c'est un travailleur infatigable ; debout en toute saison dès 4 heures et demie, il répond à tout, aux polémiques véhémentes dirigées contre le Spiritisme, contre lui-même; aux nombreuses correspondances qui lui sont adressées, à la direction de la *Revue Spirite* et de la Société parisienne des études spirites, à l'organisation du Spiritisme, à la préparation de ses ouvrages. A ce surmenage physique et intellectuel sa santé s'épuise, et à plusieurs reprises les Esprits doivent le rappeler à l'ordre afin de l'obliger à ménager sa santé. Mais il sait qu'il ne doit durer que dix années en tout : de nombreuses communications l'ont prévenu de ce terme et lui ont même annoncé que sa tâche ne se finira que dans une nouvelle existence qui suivra de près sa prochaine désincarnation ; aussi ne veut-il perdre aucun instant pour donner au Spiritisme tout ce qui est en son pouvoir de force, de vitalité.

I
Un rêve instructif

R. S. 1866, p. 172. — « Pendant la dernière maladie que nous avons faite dans le courant d'avril 1866, nous étions sous l'empire d'une somnolence et d'une absorption presque continuelles ; dans ces moments-là nous rêvions constamment à des choses insignifiantes, et auxquelles nous ne prêtions aucune attention ; mais la

nuit du 24 avril, la vision offrit un caractère si particulier que nous en fûmes vivement frappé.

« Dans un lieu qui ne rappelait rien à notre souvenir et qui ressemblait à une rue, se trouvait une réunion d'individus qui causaient ensemble ; dans le nombre, quelques-uns seulement nous étaient connus en rêve, mais sans que nous puissions les désigner nominativement. Nous considérions cette foule et nous cherchions à saisir l'objet de la conversation, lorsque tout à coup parut dans l'angle d'une muraille une inscription en petits caractères, brillants comme du feu, et que nous nous efforcions de déchiffrer ; elle était ainsi conçue : *Nous avons découvert que le caoutchouc roulé sous la roue fait une lieue en dix minutes, pourvu que la route*... Pendant que nous cherchions la fin de la phrase, l'inscription s'effaça peu à peu, et nous nous réveillâmes. Dans la crainte d'oublier ces singulières paroles, nous nous hâtâmes de les transcrire.

« Quel pouvait être le sens de cette vision, que rien absolument dans nos pensées ni dans nos préoccupations ne pouvait avoir provoquée ? Ne nous occupant ni d'inventions ni de recherches industrielles, ce ne pouvait être un reflet de nos idées. Puis, que pouvait signifier ce *caoutchouc* qui, roulé sous une roue, fait une lieue en dix minutes ? Etait-ce la révélation de quelque nouvelle propriété de cette substance ? Serait-elle appelée à jouer un rôle dans la locomotion ? Voulait-on nous mettre sur la voie d'une découverte ? Mais pourquoi s'adresser à nous plutôt qu'à des hommes spéciaux, ayant les loisirs de faire les études et les expériences nécessaires ? Cependant ce rêve était trop caractéristique, trop spécial, pour être rangé parmi les rêves de fantaisie ; il devait avoir un but ; quel était-il ? c'est ce que nous cherchions inutilement. »

S'il eût été donné à Allan Kardec de vivre quelques années de plus, il aurait pu se rendre compte de la réalité et de l'importance de ce rêve et du rôle primordial réservé au caoutchouc dans la locomotion des bicyclettes dont la vitesse dépasse souvent celle rêvée et de son emploi dans les pneus des autos qui dans leur course vertigineuse sont arrivés à quintupler souvent cette vitesse.

*
* *

En 1867, Allan Kardec a fait un rapide voyage à Bordeaux, Tours et Orléans, puis il se remet à la besogne pour publier en janvier 1868

la Genèse, les Miracles et les prédictions selon le Spiritisme. Cet ouvrage est des plus importants, car il est, au point de vue scientifique, la synthèse des quatre premiers volumes déjà parus.

Allan Kardec s'occupe ensuite d'un projet d'organisation du Spiritisme par lequel il espère donner plus de vigueur, plus d'action à la philosophie dont il s'est fait l'apôtre, il cherche à en développer le côté pratique et lui faire rapporter ses fruits. Le but constant de ses préoccupations est de savoir qui le remplacera dans son œuvre, car il sent que sa fin est prochaine et la constitution qu'il élabore a précisément pour but de pourvoir aux besoins futurs de la Doctrine Spirite (1).

Dès les premières années du Spiritisme, Allan Kardec avait acheté avec le produit de ses ouvrages pédagogiques 2,666 mètres carrés de terrain, avenue Ségur, derrière les Invalides ; cet achat ayant épuisé ses ressources, il fit au Crédit foncier un emprunt de 50,000 francs pour faire construire sur ce terrain six petites maisonnettes avec jardin ; il nourrissait la douce espérance de se retirer dans l'une d'elles, la Villa Ségur, et d'en faire après lui une maison de retraite où pourraient se réfugier sur leurs vieux jours les défenseurs indigents du Spiritisme.

En 1869, la Société Spirite était reconstituée sur de nouvelles bases en société anonyme, au capital de 40,000 francs, divisé en quarante parts de 1,000 francs pour l'exploitation de la librairie et de la *Revue Spirite* et des ouvrages d'Allan Kardec. La nouvelle société devait s'installer le 1er avril, dans la rue de Lille, au n° 7. Allan Kardec, dont le bail, passage Sainte-Anne, était sur le point d'être terminé, comptait se retirer à la villa Ségur pour travailler plus activement aux ouvrages qui lui restaient à écrire et dont le plan et les documents étaient déjà réunis. Il était donc dans tous ses préparatifs de changement de domicile, nécessité par l'extension de ses nombreux travaux, lorsque le 31 mars la maladie de cœur qui le minait sourdement eut raison de sa robuste constitution et l'enleva comme un coup de foudre à l'affection de ses disciples.

(1) Ce travail très important est publié dans la *Revue Spirite* de décembre 1868, c'est comme un testament philosophique d'Allan Kardec et l'indication de la ligne de conduite à suivre pour assurer la bonne marche et le triomphe définitif du Spiritisme.

Cette perte fut immense pour le Spiritisme, qui voyait disparaître en lui son fondateur et son plus puissant propagateur et jeta dans une profonde consternation tous ceux qui l'avaient connu et l'avaient aimé.

M. Hippolyte-Leon-Denizard Rivail-Allan Kardec est décédé à Paris, 59, passage Sainte-Anne, 25, rue Sainte-Anne, IIe arrondissement et mairie de la Banque, le 31 mars 1869, à l'âge de 65 ans, succombant de la rupture d'un anévrisme.

(*A suivre*) HENRI SAUSSE.

En communication avec les morts

POURQUOI J'AI CRÉÉ LE BUREAU JULIA

Un entretien de W. T. Stead avec l'aviateur Lefebvre tué en aéroplane (1)

M. W. T. Stead, qui nous communique aujourd'hui l'article qu'on va lire, est, non seulement en Angleterre, mais encore dans tous les pays de langue anglaise, un publiciste de haute notoriété, et pour son grand talent, pour sa culture intellectuelle, et encore et surtout pour la noble élévation de son idéal moral.

Il ne craignit pas, il y a vingt ans, d'encourager, comme rédacteur en chef de la *Pall Mall Gazette*, les sévérités de la justice anglaise pour sa campagne contre la traite des blanches.

M. W. T. Stead a aussi combattu souvent par la plume pour une idée qui lui est chère et dont il est un des principaux protagonistes en Europe : le pacifisme.

C'est enfin un croyant sincère en l'immortalité de l'âme ; il va même jusqu'à croire que des communications sont possibles entre le monde des vivants et l'au-delà. C'est pourquoi il vient de fonder le « bureau Julia », sur lequel il nous communique les renseignements suivants.

***

Le fait de parler d'ouvrir un bureau de communication entre ce monde et le suivant, ce qui paraît à certains une proposition étonnante et fantastique, est cependant logique et pratique. Toutes les grandes

(1) *Le Matin*, 24 Septembre 1909.

religions ont été fondées d'après la conviction qu'il existe un autre monde. De nombreux documents religieux parlent du retour des âmes de l'au-delà de la tombe.

Des philosophes ont argüé en faveur de la probabilité de la persistance de la personnalité après la mort. D'une façon presque générale, l'instinct de la race humaine affirme la vérité d'une existence après la mort. Mais jusqu'ici l'existence même du lieu occupé par cette vie future n'a pas été soumise à l'examen scientifique. Qu'y a-t-il alors de plus manifestement naturel que de soumettre cette grande hypothèse à une série d'expériences faites sous la garantie des plus grandes précautions ?

Les savants sont avides de rechercher s'il y a des habitants dans Mars. Ils discutent sérieusement la possibilité d'envoyer de notre planète des signaux aux êtres qui peuvent se trouver sur cette étoile lointaine. Mais lorsque je propose que l'on s'adonne à une petite étude patiente et à des expériences destinées à s'assurer si ceux que nous avons aimés et perdus peuvent communiquer avec ceux qu'ils ont laissés derrière eux, quel *tolle* !

Quels cris d'indignation et d'horreur ! Quel ridicule et quelle aberration ! C'est absurde, c'est monstrueux, c'est présomptueux et je ne sais quoi encore.

A tous ces cris, ces rires et ces insultes, je réponds qu'il est raisonnable tout au moins d'essayer. Les méthodes employées sont simples et pratiques et les résultats ont déjà plus que justifié cette tentative. C'est aussi simple que la solution de l'œuf de Colomb. L'hypothèse que toutes les religions, la plupart des philosophies et l'instinct général de l'humanité suggèrent à notre entendement est qu'après le changement que l'on appelle la mort, la personnalité survit. S'il en est ainsi, ce que nous devons faire pour démontrer la véracité de cette hypothèse est d'entrer en communication avec quelques-uns des disparus. Si cela est impossible, l'hypothèse restera quand même une hypothèse, car la personnalité peut exister malgre le manque de preuves entre eux et nous. Si d'autre part, la communication peut être établie, ceux qui se trouvent de l'autre côté peuvent régler la question de la continuation de leur existence une fois pour toutes. L'hypothèse deviendra un fait.

Je créai donc le « bureau de Julia » pour soumettre cette question à une épreuve sévère. Le résultat a dépassé mes espérances. Au commencement, je me disais que si seulement dans un cas sur dix,j'aurai pu dire un cas sur un million, l'existence de la vie après la mort pouvait être péremptoirement démontrée, c'en serait assez pour justifier mon initiative. Mais la moyenne des résultats heureux est de beaucoup supérieure à un cas sur dix ; elle approche davantage de cinq sur dix. C'est-à-dire que, sur dix cas dans lesquels des personnes éprouvées ont demandé au bureau de les mettre en communication avec leurs morts, au moins cinq ont déclaré qu'elles sont absolument convaincues qu'elles ont reçu des preuves concluantes que leurs soi-disant morts sont toujours

en communication consciente avec ceux qu'ils ont été forcés de quitter. En d'autres termes, le bureau a élargi la tombe pour eux, à leur grande satisfaction.

Chaque personne qui désire entrer en communication avec les morts est priée de fixer elle-même, avant que le bureau accepte la tentative, les faits qu'elle considererait comme prouvant de façon irréfutable qu'elle a été en communication directe avec le disparu. Il est surprenant de voir la confusion des pensées qui assaillent le sujet.

Nous ne faisons encore que commencer. Nous avons jeté une ligne par dessus la rivière de la mort, ligne par laquelle nous pouvons communiquer avec ceux qui sont de l'autre côté. C'est un commencement .Plus tard, d'autres lignes seront jetées, un pont suspendu sera graduellement construit, et un temps viendra où un pont de construction solide unira les deux rives, pont à l'aide duquel les vivants et les morts pourront établir des communications constantes et régulières. Il est impossible, vu le peu de temps dont je dispose, de décrire en détail ou même d'indiquer les preuves qui ont été données aux personnes qui se sont adressées à notre bureau. J'aurai peut-être l'occasion d'en parler une prochaine fois.

Mais il est beaucoup plus intéressant de relater un incident remarquable qui s'est produit la semaine dernière au « bureau de Julia ». Il sort du cadre des affaires régulières du bureau, mais comme il éclaire un côté de ses opérations, il mérite d'être cité avec quelques détails. Les membres du « bureau de Julia », à Mowbray House, se réunissent chaque matin, à dix heures, pour conférer avec leur directrice qui, visible aux clairvoyants, occupe le fauteuil présidentiel du cercle. Après des prières et une brève lecture, on lit les messages reçus par les secrétaires automatiques de Julia. Le clairvoyant, couvrant alors sa face avec ses mains, décrit les formes qu'il voit, mais qui sont invisibles pour les autres, et répète les messages qu'il entend. Généralement, ces derniers se rapportent à des affaires du bureau ; mais quelquefois les esprits, attirés par les vibrations sympathiques créées par la petite réunion, font leur apparition et délivrent des messages à ceux qui sont présents. C'est une intervention inattendue de ce genre que je vais vous raconter.

C'était dans la matinée du jeudi 16 septembre. Le jour précédent, j'avais promis à la princesse Wiassemsky de l'accompagner à Mourmelon-le Grand, près de Châlons, pour assister à des essais d'aéroplane auxquels son fils devait procéder le lundi suivant. Après avoir reçu deux brefs messages de Julia, le clairvoyant dit : « J'entends une autre voix qui parle. » Je cite maintenant les notes suivantes prises sur le carnet du secrétaire :

— Si vous allez à Châlons je vais avec vous.

— M. W. T. Stead. — Qui est-ce qui parle ?

Le clairvoyant. — Je suis mort depuis quelque temps ; mon nom est « Lefebvre ».

(Aussi étrange que cela paraisse, ce nom n'évoquait en moi aucun souvenir. J'étais à l'étranger lorsque Lefebvre se tua et je pensais que ce pouvait être quelqu'un mort depuis longtemps.)

Aucun membre du cercle ne reconnut le nom.

— M. W. Stead. — Connaissez-vous l'aéroplane de Bolotoff?

— Oui. Dites à ce jeune homme de ne pas être trop téméraire. Car il est très probable que son moteur ne va pas marcher normalement. Je ne pense pas qu'il y aura ce que vous appelez un accident, mais qu'il vérifie soigneusement son moteur ; modérez son impétuosité. Vous-même, ne montez pas. Il me faut aller là-bas avec vous, car je désire écrire ensuite sur ce sujet par votre intermédiaire.

— M. W. T. Stead. — Bolotoff vous connaissait-il ?

— Non ; je l'ai rencontré.

— M. W. T. Stead. — Que faisiez-vous de votre vivant ?

— J'étais mécanicien.

Un autre esprit se mit alors à parler et l'incident en resta là.

Le jour suivant, Julia fit au cours de ses communications cette remarque : « Cet homme nommé Lefebvre dit qu'il va avec vous à Châlons. Il espère que vous irez. »

— M. W. T. Stead. — Demandez à Lefebvre si c'est lui qui a été tué dans un accident d'aéroplane.

— Oui ; je pensais que vous le saviez.

— M. W. Stead. — Vous pouvez communiquer directement avec moi. Parlez-vous anglais ?

— Non, pas beaucoup : mais je transmets mes pensées au médium et il les traduit en anglais.

— M. W. T. Stead. — Connaissiez-vous Bolotoff ?

— Je me suis trouvé avec lui. Je pense que son triplan est très bon, mais il fera bien de surveiller son moteur et de voir si tout va bien.

— M. W. T. Stead. — Qu'est-ce qui a causé votre chute si rapide ?

— Je n'ai pas eu le temps de penser ; vous n'avez guère le temps de réfléchir lorsque vous tombez.

— M. W. T. Stead. — Dans votre chute si inattendue avez vous conservé votre sang-froid ?

— Voici ce que j'ai ressenti. J'eus conscience que je tombais, mais avant de toucher la terre j'avais perdu connaissance. Je ne ressentis aucune douleur ni autre sensation dans mon corps physique. Il me sembla que mon esprit était projeté au dehors. J'eus une sensation de rotation rapide, puis quelque chose céda soudainement et je me trouvai dans l'air, voyant au-dessous de moi mes restes mortels et l'appareil. Ce n'était pas désagréable. Je me rendis compte aussi qu'un être très puissant et qui me calmait était auprès de moi et demain ce même être essaiera d'écrire par votre main lorsque vous serez à Châlons.

Le samedi soir 18 septembre, je téléphonai à M. Bolotoff l'avertissement que j'avais eu à propos de son moteur et qui me venait d'un esprit

disant s'appeler Lefebvre. Il me répondit qu'il se tiendrait sur ses gardes.

Le lundi, nous arrivâmes à Mourmelon. Le moteur soigneusement vérifié paraissait très bien fonctionner. Aucune personne au courant des aéroplanes ne pensait que ce moteur pût donner des ennuis. C'était un Panhard à quatre cylindres. Il avait subi tant d'épreuves et avait été essayé si souvent qu'il semblait impossible qu'il vînt à manquer.

Mais à six heures, lorsque M. Bolotoff monta sur son siège, il fut impossible de faire partir la machine. Quelque chose ne fonctionnait pas, la manivelle de mise en marche se brisa et à notre grand regret les essais durent être abandonnés.

Je laisse à d'autres le soin d'expliquer le phénomène. Quant à moi, je me contente de me porter garant de l'exactitude absolue du récit que l'on vient de lire, exactitude que confirment d'ailleurs le compte rendu sténographique ainsi que les déclarations de quatre ou cinq personnes qui entendirent cet avertissement.

W. T. STEAD.

*
* *

PRÉDICTION RÉALISÉE

M. de Bolotoff confirme le récit de M. Stead

[Nos lecteurs se rappellent le troublant article de M. W.-T. Stead, dans lequel l'éminent écrivain anglais, créateur du « bureau Julia », office désormais fameux de communication avec les morts, affirmait avoir assisté à l'évocation de l'âme de l'aviateur Lefebvre, tué à Juvisy. Le défunt informait M. Stead qu'un accident surviendrait, tel jour, à Mourmelon, au moteur de M. de Bolotoff; au jour prédit, — un témoin, M. Colliex, s'en est porté garant — le moteur de M. de Bolotoff subissait une inexplicable avarie. Nous avons voulu avoir, sur ce fait étrange, le témoignage de M. Bolotoff lui-même. Le voici :]

Priory-de-Reigate, 25 septembre.

« Je me fais un plaisir de confirmer les détails suivants :

« Samedi 18 courant, M. W.-T. Stead me téléphona durant la matinée. Il m'annonça que l'aviateur Lefebvre était entré en communication avec lui dans son bureau de Mowbray House et lui avait déclaré par l'intermédiaire du clairvoyant qu'à mon premier essai un accident surviendrait au moteur de mon triplan.

« Le lendemain matin, je reçus de M. W.-T. Stead une lettre me donnant tous les détails relatés dans le *Matin* du 24 septembre. Ce même jour, nous partîmes pour Mourmelon.

« Durant le voyage, M. W.-T. Stead, qui nous accompagnait, renouvela ses déclarations et insista fortement sur la nécessité de prendre toutes les précautions possibles en ce qui concernait le moteur.

« A diverses reprises, à Mourmelon même, M. W.-T. Stead, dont l'inquiétude allait toujours croissant, me répéta :

« — Prenez garde au moteur, il ne fonctionnera pas.

« J'aurais pu m'attendre à bien des petits désagréments de la part du triplan — comme il en arrive toujours pendant la mise au point — mais certes je n'attendais pas un ennui du côté du moteur, car je n'ai toujours eu qu'à me féliciter de la marche régulière de mon moteur, en lequel j'ai la plus entière confiance.

« Cependant, je me décidai à partir. Je fis sortir le triplan. Pendant une heure, mes mécaniciens tournèrent la manivelle. Mon frère Georges, M. Farman, M. Colliex nous aidèrent.

« Ce moteur, qui toujours se mettait en marche au quart de tour, ne donnait que quelques explosions, sans arriver à partir. Finalement, un retour se produisit. Le moteur tourna en sens inverse durant une vingtaine de révolutions. La manivelle, faussée, heurta le tuyau d'échappement et se trouva violemment arrachée de son support. Les essais durent être abandonnés.

« Je ne suis point spirite. Mon rôle se borne à constater un fait : c'est que la prédiction de M. Stead s'est trouvée réalisée. »

SERGE DE BOLOTOFF.

Matérialisation

DU

même Esprit avec des médiums differents

Les manifestations spirites ont offert tous les genres de preuves que l'on peut désirer pour arriver à se faire une conviction, car il semble que les intelligences de l'Au-Delà ont voulu répondre, par des faits, à toutes les hypothèses imaginées par les incrédules pour expliquer ces phénomènes sans l'intervention des Esprits.

Un écrivain anglais bien connu, Mme Florence Marryat, a publié un livre : *There is no death* (Il n'y a pas de mort) dans lequel elle relate une série d'expériences du plus haut intérêt. Un de ses amis décédé n'est arrivé à se montrer à elle, complètement matérialisé et bien reconnaissable, que bien longtemps après sa mort. Si comme le veulent certains critiques, le modèle de l'apparition était pris dans la subconscience de l'opérateur, il serait logique que le fantôme fût plus facile à reproduire quand son image est encore toute fraîche dans le souvenir de l'assistant. Or, nous allons le voir, c'est le contraire qui a eu lieu pour John Powles, un ami défunt de

Mme Marryat. Sa sœur s'est montrée, également, avec des signes caractéristiques inconnus du médium et des assistants ; dans ce cas, où donc l'image de la défunte aurait-elle été prise ? N'est-il pas plus logique de croire que c'est elle-même qui se montre ? Voici les faits :

*
* *

L'histoire de John Powles nous montre que des efforts persévérants ne sont couronnés de succès que beaucoup plus tard, car ce n'est que 22 ans après sa mort que Mme Marryat le vit parfaitement et entièrement matérialisé à Boston. Obligé d'abréger, je vais résumer les principaux incidents relatifs à cet esprit.

John Powles

Mme Florence Marryat raconte qu'elle perdit dans l'Inde, le 14 août 1860, un ami très cher du nom de John Powles, qui était officier et en relations intimes avec son premier mari. De retour en Angleterre, elle entendit parler de Spiritisme par M. Dum phy qui lui donna l'adresse de Mme Holmès, médium américain de, passage à Londres. Avec une amie, Mme Annie Thomas, incognito, elles se rendent chez M. et Mme Holmès et le temps étant affreux, elles furent les seuls assistants à cette séance.

Après une visite de la salle, la porte donnant sur le palier fut fermée à clef et des scellès posés ; la fenêtre fut aussi condamnée ; et dans l'ouverture de l'autre porte communiquant avec la seconde chambre, un rideau de calicot noir était tendu avec une ouverture carrée à travers laquelle des visages pouvaient se montrer. L'attente fut très longue; enfin une masse blanche, floconneuse, apparut et une figure de femme s'en dégagea : c'était incontestablement celle de la mère de Mme Thomas, que Mme Marryat avait bien connue. « En justice, dit l'auteur, le témoignage de deux personnes est suffisant, la société doit aussi l'accepter. » L'apparition ne put parler, mais elle répondait par des signes de la tête aux questions que sa fille lui posait. Voici le fait qui indique l'identité :

J'étais fort impressionnée par la vision de cette chère vieille amie, une seule chose m'étonnait : c'était le bonnet en tulle blanc qu'elle portait étroitement plissé autour du visage, coiffure toute différente de celle que je lui connaissais. J'en parlai à voix basse à Annie, qui me répondit : c'est le bonnet avec lequel elle a été enterrée. Madame Thomas avait un visage bien agréable et peu commun ; de grands yeux noirs brillants et le teint blanc et rose, d'une enfant...

Ensuite se présenta un ami décédé de Mme Thomas, le capitaine Gordon, qui put causer, et le jeu des muscles de la gorge correspondait bien aux paroles prononcées. Enfin voici ce qui a trait à l'esprit Powles :

Puis nous apparut le visage d'un homme qui semblait un buste moulé en plâtre de Paris. (1) Il avait sur la tête une sorte de calotte ; ses cheveux étaient bouclés, il portait de la barbe, mais étant absolument incolore, il ne semblait pas naturel de sorte que je ne pouvais le reconnaître comme un ami, bien qu'il me regardât constamment, *inclinant la tête de mon côté* pour me faire conprendre qu'il venait pour moi. Je cherchais à l'idendifier lorsqu'il *eut un sourire grave et amusé* qui m'éclaira. Je reconnus mon vieil ami John Powles. Je m'élançai vers lui en l'appelant, mais ce brusque mouvement le fit disparaître. Je regrettai mon imprudence, car il était l'ami que je désirais le plus revoir. Je me rassis en priant l'esprit de revenir, mais il ne se montra plus...

Mme Marryat devait revoir son ami, un peu plus tard, grâce à la médiumnité de Mlle *Schowers*, âgée de 16 ans, fille du général Showers, de l'armée des Indes qui, bien entendu, n'était pas un médium professionnel. Je dois mentionner un détail : c'est que Mme Marryat, de son premier nom de femme se nommait Mme Ross Church et qu'elle avait conservé une cravate verte, comme souvenir de John Powles. Celui-ci se communiquait assez souvent par la table ou l'écriture, mais il avait renoncé à essayer de se faire voir quand Mme Marryat était seule, car elle était très effrayée par ses tentatives. Voici deux séances où il se montra matérialisé ; mais avec beaucoup de difficultés, n'arrivant pas encore à reconstituer complètement son ancienne forme terrestre :

A la première séance que miss Showers me donna pour voir « les visages d'esprits », elle s'assit sur une chaise derrière les rideaux de la fenêtre qui étaient épinglés jusqu'à la moitié, de façon à laisser dans le haut une ouverture en forme de V. La voix de Peter (principal guide de miss Showers) se fit entendre dans le cabinet pendant toute la séance, faisant des remarques sur les figures à mesure qu'elles apparaissaient. Il me dit : « Mme Ross Church, voici un ami qui dit s'appeler Powles et voudrait vous parler, seulement il ne tient pas à se montrer, parce qu'il ne ressemble guère à ce qu'il était. » — « Dites-lui de ne pas s'inquiéter de cela, répondis-je,

(1) Cette apparence bizarre se retrouve aussi dans quelques photographies spirites obtenues par MM. Aksakof et Boutlerof en compagnie de Mme d'Espérance. Je possède quelques-unes de ces photographies, où l'on s'imaginerait être en présence d'une grossière supercherie, si les expériences n'avient pas été faites par des hommes aussi honorables et aussi sérieux. (G. D.)

je fais la part des circonstances... Aussitôt apparut un visage dans lequel, malgré tous mes efforts je ne pouvais retrouver les traits de mon fidèle ami. Peter, dit : Powles vous fait savoir que si vous venez souvent aux séances de Rosie (Miss Showers) il arrivera peu à peu à se montrer tel qu'il était...

Il est utile de remarquer que, malgré son désir, Mme Marryat ne se laisse pas suggestionner, et qu'elle ne reconnaît pas son ami, tant que le fantôme n'en reproduit pas suffisamment la physionomie. C'est une bonne note en faveur de son sang-froid et de sa faculté d'observation. Voyons la seconde séance :

Pour la réunion suivante, il me vint à l'idée de mettre la cravate verte dans ma poche. Mes deux filles m'accompagnaient, *mais je ne leur en parlai pas*. Aussitôt Peter me dit : « Mme Ross Church, *donnez la cravate*, Powles vient. Quelle cravate, demandai-je ? — Celle *de Powles que vous avez dans votre poche* : il veut que vous la mettiez à son cou » Tous les assistants me regardaient interrogativement lorsque je la tirai de ma poche. Le visage de Powles apparut, très différent de la dernière séance, car on *pouvait reconnaître ses traits et son teint*, mais sa barbe et ses cheveux, au lieu d'être châtains comme pendant sa vie *semblaient phosphorescents*, on eût dit un feu vif. Je montai sur une chaise, nouant la cravate autour de son cou en lui demandant s'il voulait m'embrasser ; il secoua la tête, et Peter me dit de tendre la main à Powles ; j'obéis, et il la baisa, mais ses moustaches me brûlèrent. Je relate simplement ce fait que je ne puis expliquer. Ensuite il disparut avec la cravate, *que je n'ai jamais revue*, malgré les plus minutieuses recherches dans la petite chambre, *il fut impossible de la trouver*.

Cette disparition est semblable à celle de la croix de Bertie (1) et nous met en présence de la désagrégation de la matière opérée par les esprits. La sensation de brûlure est aussi à signaler ; elle dépend d'une utilisation imparfaite de la force psychique et a été observée parfois dans des manifestations spontanées, que l'ignorance de nos aïeux attribuait à l'état souffrant des âmes du purgatoire (2).

L'expérience suivante fut tout à fait concluante pour Mme Marryat, car miss Showers vint coucher chez elle, dans son propre lit, et

(1) Dans les expériences de MM. Reimers et Oxley, se montrait un esprit féminin du nom de « Bertie ». Mme Reimers lui avait donné une croix en or, et ce fantôme la portait toujours quand il apparaissait matérialisé. Mais cette croix disparaissait avec l'esprit et elle était introuvable, soit sur le médium, soit dans la salle. (G. D.)

(2) Voir *Annales Psychiques. Le cas de Presbourg* et *Revue Scient. et Morale du Spiritisme*. 1900-1903.

deux matérialisations se produisirent, celle du guide Peter et d'un autre esprit. Pour être certaine que les attouchements qui se produisaient était bien attribuables à des esprits, Mme Marryat demanda au médium de se laisser attacher les mains :

Elle y consentit de bonne grâce. Je me levai ; et lui ayant bien lié les mains dans les manches de sa robe de nuit, je fixai ces manches au matelas par des coutures. Elle me dit avoir très sommeil (il était plus de deux heures du matin) et me tournant le dos, position qu'elle était obligée de garder à cause de ses bras *fixés au lit*, elle parut s'endormir, mais ce que je vais raconter me prouve qu'elle était en trance. Les figures avaient disparu, les voix ne se faisaient plus entendre,(1) je croyais que tout était fini, lorsque je sentis une main se poser sur ma tête ; les doigts commençaient à toucher doucement les boucles de cheveux qui tombaient sur mon front et à les relever. Je demandai : « Qui êtes-vous ? » On me répondit aussitôt : « Ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis Powles ! Enfin, enfin, après un silence de dix années je vous revois et puis vous parler. » Je repris : « Qui me dit que c'est votre main ? Peter peut en matérialiser une pour me tromper. » Immédiatement le revers de cette main fut présentée à ma bouche et je sentis qu'elle était *couverte de poils* ; Je me rappelais combien les mains de J. Powles étaient devenues velues à force d'être exposées au soleil des Indes ; je l'avais même surnommé Esaü en le plaisantant à cause de cela Je me souvins aussi qu'il avait eu un poignet brisé par une balle de cricket et lui dis de me laisser tâter son bras ; ma main fut *aussitôt placée sur l'os déformé.* « Je veux suivre votre main pour savoir d'où elle vient, » demandai-je ensuite. Ayant reçu la permission de le faire, en suivant ses doigts, je tâtai le poignet, le bras jusqu'au coude et à l'épaule, qui se *terminait dans le milieu du dos de Miss Showers.*

Lorsque les matérialisations sont imparfaites, souvent les membres surnuméraires semblent fixés au corps du médium, comme on a pu le noter avec Eusapia et d'autres sujets. Je poursuis la citation :

Je n'étais cependant pas encore satisfaite, je trouve que l'on ne prend jamais trop de garanties lorsqu'il s'agit de l'identité d'une personne chère et j'avais une crainte extrême d'être trompée. Je dis : « Il faut que je voie votre figure. » La voix répondit : « Je ne puis pas vous la montrer ce soir, mais vous la sentirez. » Un visage avec de la *barbe et des moustaches fut posé un instant contre le mien*. Puis la main se replaça sur ma tête, jouant avec les boucles de mes cheveux, et la voix de J. Powles me parlait *de tout ce qui nous était arrivé d'important quand nous étions amis sur la terre...* Voulant me prouver son identité, Powles me parlait de tous les chagrins qui m'avaient accablée et m'attristaient encore ; il mentionnait les scènes heureuses ou pénibles dont nous avions été les témoins, me rappelait des

(1) Il faut savoir que miss Showers avait une médiumnité qui permettait à plusieurs esprits de parler et de chanter simultanément. (G. D.)

noms *connus par nous seuls*. Si j'avais été incrédule au Spiritisme, cette nuit là m'aurait entièrement convertie. Pendant ce temps, miss Showers dormait, me tournant le dos, les mains cousues dans les manches de sa robe de nuit qui étaient fixées au matelas. Mais quand même elle aurait été réveillée et les mains libres, elle n'aurait pu trouver la *voix inoubliée de John Powles* pour me parler de choses qui étaient arrivées à des milliers de lieues de distance d'elle, quand elle était petite fille. Le jour était venu qu'il me parlait encore. Nous étions si fatiguées, miss Showers et moi, que nous pouvions à peine soulever nos têtes sur nos oreillers.

Tous les caractères nécessaires à établir l'identité se trouvent réunis : physiquement par cette main velue et ce poignet brisé que le médium dédoublé n'aurait pu simuler et, surtout, par les souvenirs de John Powles, et sa voix, que miss Showers n'avait jamais entendue.

Madame Marryat aurait voulu voir son ami complètement matérialisé, mais celui-ci ne put le faire en Angleterre et ce ne fut que douze ans plus tard qu'il y parvint enfin (1).

Chez les sœurs Berry, Madame Marryat avait revu sa chère fille et ce fut encore chez elles que Powles se montra parfaitement semblable à ce qu'il était ici-bas, vingt-deux années auparavant. Voici la narration de cette émouvante entrevue :

Vers la fin de la séance M. Abrow (le directeur) dit : « Il y a là un esprit très désireux de se montrer, mais comme c'est la première fois qu'il essaye de se matérialiser *complètement*, il craint de ne pas réussir. Il ajoute qu'il y a parmi les assistants une dame récemment arrivée en Amérique ; il y a bien des années, elle a chanté à son lit de mort un air qu'il la prie de venir lui faire entendre encore. Il lui demande de s'approcher du cabinet, et il va essayer de se montrer à elle. »... Je m'approchai du cabinet toute tremblante ; j'avais si souvent essayé sans succès de communiquer avec ce cher et ancien ami que sa venue me semblait une véritable résurrection d'un mort... Je ne pensais guère voir que son visage et je commençai d'une voix entrecoupée ce chant qu'il aimait tant :

Tu as disparu de mon regard

. . . .

Je finissais à peine les derniers mots que les rideaux du cabinet étaient tirés si fortement que l'on entendait rouler les anneaux sur les tringles et John Powles était devant moi, non pas un visage, un corps à demi formé,

(1) Je suis obligé de renvoyer le lecteur au livre de Mme Marryat pour les autres communications de Powles, entre autres la fidèle description de sa mort par le médium Fletcher, qui venait pour la première fois en Angleterre.

ou une apparition craignant de se montrer à la lumière, mais *Powles lui-même, vivant* qui me prit dans ses bras, m'embrassant plusieurs fois, comme un frère absent depuis longtemps... Je lui dis : « Oh ! Powles ! est-ce réellement vous ? — Regardez-moi donc, fit-il ». En effet c'était bien lui ; sur terre il avait les yeux très bleus, de jolis traits, le teint frais, les cheveux châtains, la barbe et la moustache dorées ; on le retrouvait ainsi, mais il était plus pâle et ne portait pas de barbe. Comme je lui faisais observer ce dernier détail, il me rappela que juste au moment de sa mort, il l'avait fait couper en obéissance à un ordre du gouvernement, *ce dont je me rappelai aussitôt.*

Dans la conversation qui suivit, Powles fit montre des mêmes souvenirs du passé que jadis avec Miss Showers et prouva qu'il était au courant des évènements survenus à son amie depuis cette époque. Alors et, *simultanément*, elle revit son beau-frère Edward Church :

A ce moment, le rideau s'ouvrit encore, et mon beau-frère Edouard Church apparut, non plus triste et abattu comme chez Mme Hatch, mais gai, souriant, en *costume de soirée,* comme J. Powles dont je remarquai alors le vêtement. Je ne savais que dire et les regardai l'un après l'autre...

Dans une autre séance, donnée pour elle et une de ses amies, Mme Marryat vit en même temps : Florence, sa fille, son beau-frère, Ted et son ami Powles. Tous trois causaient naturellement, comme s'ils eussent été encore vivants. Ou toutes ces histoires ne sont que d'audacieux mensonges, et je ne le crois pas, ou la preuve de l'immortalité s'en déduit d'une façon aussi certaine que celle de notre vie terrestre (1).

Les Manifestations d'Emilie

Voici quelques faits, relatifs à une sœur décédée de M. Marryat, qui nous font encore assister à des manifestations diverses du même esprit, par la vision et la matérialisation. Voilà d'abord l'apparition :

Tout en faisant mes préparatifs pour le deuil et l'enterrement, je ne pensais qu'à Emilie ; Comment, de quoi était-elle morte ? et surtout je me demandais ce qu'elle sentait et pensait en ce moment. J'avais tendrement aimé cette sœur et j'aurais voulu lui dire au revoir. Toute la nuit j'évoquais une vision qui ne se produisit pas.

Ceci me fait supposer que Mme Marryat n'était pas auto-sugges-

(1) La véracité de Mme Marryat semble démontrée par l'exactitude des descriptions qu'elle fit de certaines séances auxquelles assistait aussi W. Crookes. Celui-ci, dans un de ses rapports, se réfère, en effet, à un des récits de cette dame. (G. D.)

tible, et la suite va prouver que l'apparition qui eut lieu, par les caractères particuliers qu'elle présenta, ne pouvait pas provenir de la subconscience de la voyante :

Le lendemain soir, je me couchai brisée de fatigue, mais à peine endormie, je *fus réveillée* et je vis debout au pied de mon lit, Emilie qui me souriait... elle tenait entre ses bras Florence (une petite fille infirme) que Mme Marryat avait perdue qui appuyait sa tête contre son épaule. Je les reconnus toutes deux à l'instant même, seulement la coiffure d'Emilie me parut étrange ; ses longs cheveux noirs étaient relevés sur son front, *à la chinoise*, ce qui la changeait beaucoup en faisant paraître le front extrêmement élevé. Elle paraissait être très belle et heureuse : ma petite fille se serrait contre elle.

Emilie ne parla pas ; ses yeux allaient de Florence à moi, et ses lèvres s'agitaient comme pour dire : « Petit bébé » nom qu'elle avait toujours donné à l'enfant. Le matin, je racontai ma vision à mes filles aînées, leur disant combien cette coiffure changeait tante Emilie...

Nous allons constater, maintenant, que l'aspect de l'apparition était celui du cadavre, ce qui montrera, une fois de plus, que le corps fluidique reproduit toutes les modifications physiques de l'organisme duquel il sort et, en même temps, que ce n'était ni un rêve ni une hallucination de Madame Marryat :

Ceci, la vision, avait eu lieu le mercredi soir ; le vendredi suivant je partis pour Charmouth où l'enterrement était fixé au lendemain .. Bien qu'il fût tard, j'allai de suite avec Cécile (autre sœur de Mme M.) dans la chambre mortuaire. Notre sœur était étendue pâle et calme, un sourire sur les lèvres, *ses cheveux noirs relevés sur son front*. Les servantes l'avaient coiffée ainsi, trouvant que c'était plus soigné. A cette heure je ne pouvais rien changer, mais le lendemain Emilie fut menée à son tombeau avec sa figure habituelle, ses cheveux bouclés entourant son visage pâle, une couronne de syringa sur la tête, une croix de violettes sur la poitrine, trois lis blancs dans ses belles mains de cire. On verra dans la suite pourquoi je donne tous ces détails.

Arrivons à une séance de matérialisation avec Eglinton, qui eut lieu deux ans après le décès d'Emilie, dans les salles de l'Association Nationale des spiritualistes, où nul compérage n'était à redouter. Mme Marryat était accompagnée de son second mari, le colonel Lean. Je lui cède la parole :

A la première séance, nous étions une douzaine de personnes étrangères les unes aux autres ; la salle était *bien éclairée au gaz*.

M. Eglinton se retira dans le cabinet qui était installé au centre de la pièce, *les assistants faisaient le cercle autour*. Ce cabinet ressemblait à une grande armoire en bois divisé en deux : la séparation était un grillage de

fer, de sorte que l'on pouvait enfermer le médium ; un rideau tombait devant les deux parties du cabinet. Au bout d'un instant, une voix nous dit de ne pas être effrayés parce que le médium allait sortir pour nous prendre des forces : en effet, Eglington entrancé vint devant le cercle ; il touchait tous les assistants l'un après l'autre et s'arrêtant devant le colonel Lean fit des passes magnétiques. Ensuite il retourna dans le cabinet, dont les rideaux s'agitèrent à l'intérieur dès qu'il s'approcha, et Eglinton *tenant le rideau d'un côté, permit à la forme matérialisée de sortir du cabinet avant qu'il y entrât.*

C'était une femme vêtue de blanc de la tête aux pieds ; elle avait les yeux noirs, de longs cheveux noirs flottaient sur ses épaules ; je pensais que ce pouvait être ma sœur, mais chaque assistant était convaincu que l'esprit venait pour lui. Je ne dis rien, souhaitant mentalement que si c'était Emilie, je pusse avoir une preuve de son identité.

Je remarque encore que le désir de Mme Marryat de revoir sa sœur ne la porte pas à accepter d'emblée l'apparition pour celle d'Emilie, ce qui est encore une bonne note en faveur de son discernement et de la retenue qu'elle exerce sur son imagination. Cette observation tend à donner du crédit à ses affirmations antérieures car aussi bien pour sa fille que pour son ami Powles, elle ne s'est rendue que lorsque le doute n'a plus été possible. Nous avons aussi comme garant de l'exactitude des faits le colonel Lean, ce qui ajoute de la valeur à ce cas, puisque nous allons voir comment l'identité fut doublement établie par la ressemblance du fantôme avec Emilie et par un signe convenu, en dehors de la présence d'Eglinton. Je poursuis :

Le lendemain, le colonel et moi nous étions en séance à la table lorsqu'Emilie se présenta, nous disant que c'était bien elle que nous avions vue la veille, et que le lundi suivant, elle se montrerait plus distinctement ; je lui demandai comment elle pourrait nous convaincre de son identité : elle me répondit qu'elle lèverait la main droite. *Nous ne parlâmes à personne* de cette promesse.

Le lundi, à notre séance avec Eglinton, la même apparition se montra et se dirigea vers nous *en levant la main droite.* Le colonel craignant d'être abusé par ses sens, demanda aux assistants : Que fait-elle ? Tous répondirent, elle lève la main droite. Du reste, ce soir-là, Emilie se présenta, *avec tous ses traits caractéristiques.* Nous ne pouvions mettre en doute son identité.

Ainsi, entre les séances, en l'absence du médium qui servait à lui faciliter la matérialisation, l'esprit d'Emilie faisait une promesse qui fut tenue, ce qui établit qu'elle avait une réelle individualité, une conscience, une volonté, autrement dit qu'elle possédait les mêmes facultés qu'ici-bas. Mais, même physiquement, si on pou-

vait voir les esprits comme on voit les humains, ils se montreraient avec le même extérieur qu'ici-bas, ayant conservé des apparences corporelles tout à fait semblables. En voici un exemple qui a encore trait à l'esprit d'Emilie :

L'année suivante, en automne, nous habitions une maison de famille rue de Vienne, à Bruxelles ; beaucoup d'Anglais inconnus de nous s'y trouvaient en même temps ; il y avait entre autres plusieurs jeunes filles tout à fait ignorantes du Spiritisme, et que le récit de mes expériences intéressait vivement. Un soir que je gardais la chambre, étant mal portante, ces demoiselles prièrent le colonel Lean de venir dans la salle à manger et de leur raconter dans l'obscurité des histoires de fantôme ; il se rendit à leur désir.

L'une d'elles, miss Hélène Hill, âgée de seize ans, dit à mon mari au bout de peu de temps : « Je vois très distinctement une dame à l'extrémité de la table ; elle vous regarde en souriant. — Comment est-elle ? fit le colonel. — Très jolie, les yeux et les cheveux noirs ; on dirait qu'elle veut me faire remarquer sa bague qui a *une grosse pierre bleue*, elle me l'indique et la retourne à chaque instant. Oh ! maintenant, elle se lève et se promène dans la chambre. Est-il possible ! elle lève ses pieds pour me les montrer ! ils sont nus et très blancs, mais *ses doigts sont recourbés* ».

Miss Hill, prise de terreur, demanda de la lumière, elle déclara que le fantôme s'était approché d'elle et lui avait *arraché la dentelle de ses manches*. En effet, on put vérifier que la ruche cousue le matin aux poignets de son corsage *avait disparu*. Les jeunes filles évouvantées quittèrent la chambre. Le colonel sur la description de Miss Hill, avait reconnu Emilie. Il vint sans préambule me demander si ma sœur avait une bague offrant une particularité. Je lui répondis que sa bague favorite était *une turquoise non taillée*, si grosse et inégale qu'elle l'appelait ma pomme de terre. »

« Avait-elle quelque chose de singulier aux pieds ! » continua-t-il. — Mais, que voulez vous dire ? lui répondis-je, elle *avait les doigts recourbés*, voilà tout. Il s'écria alors : « Elle était bien avec nous ce soir dans la salle à manger ».

Je n'ai jamais revu miss Hill, et ne sais si elle a développé la faculté de voyance qu'elle avait montrée à un degré remarquable, car elle n'avait jamais entendu parler de ma sœur et se montra fort ennuyée et troublée quand on lui dit que cette apparition était réelle et non un effet de son imagination.

Le cas est d'autant plus intéressant que les détails concernant l'esprit d'Emilie ont été donnés en l'absence de toute personne connaissant les particularités de la bague et des pieds récourbés. Ce sont des faits de cette nature qui, joints aux matérialisations proprement dites, permettent d'affirmer expérimentalement la survivance de l'âme, et ils sont aujourd'hui si nombreux que la critique super-

ficielle qui consiste à les rejeter en bloc n'a plus aucune valeur. Il faudrait supposer que tous les témoins se trompent ou nous trompent, ce qui est réellement absurde, car l'honorabilité des témoignages que nous possédons ne laisse rien à désirer et, ils n'ont pas pu être trompés, car les esprits matérialisés ont donné des preuves si manifestes de leur existence que toute autre supposition devient plus difficile à soutenir que la pure et simple réalité : celle de la survivance.

Gabriel DELANNE.

Egypte Grèce Judée

V. (1)

> La vraie vie de l'animal, aussi bien que de l'homme n'est pas plus dans l'enveloppe corporelle qu'elle n'est dans l'habillement ; elle est dans le principe intelligent qui préexiste et survit au corps.
>
> Allan Kardec.

Ce cri monta dans les espaces et retentit jusqu'au fond de l'Archétype où veillait la plus pure essence de Dyonysos. Il en tressaillit d'une joie immense. Pour faire remonter sa sœur du gouffre des ténèbres et des douleurs, il résolut de s'incarner à nouveau, et non plus, cette fois-ci, dans les éléments, mais dans les sages, dans les héros et les demi-dieux. Ils allaient manifester son pouvoir de souffrir et de lutter pour Perséphone. Eux seuls pourraient attirer la divine Egarée vers sa patrie perdue. Car en eux elle reconnaîtrait les reflets du visage, les échos de la voix de son Frère et ce fut la seconde manifestation du Dieu, en Souverain Libérateur.

Ainsi, disaient les disciples d'Orphée, Dionysos descend vers sa sœur, ainsi, Perséphone remonte vers lui. Quand toutes les âmes se seront retrouvées en eux, alors le frère sera devenu l'époux et la sœur l'épouse, dans un plus profond et plus puissant amour, ils seront de nouveau le Verbe vivant.

Telle était la vérité Sainte qu'enseignaient les Orphiques (disciples

(1) Voir le n° de septembre p. 176.

d'Orphée) sous le voile transparent de la poésie. C'était un essai d'expliquer l'origine et la fin de la vie par l'histoire de l'âme, tour à tour opprimée sous le joug de la matière ou rendue à la liberté de l'esprit. Traduction de la doctrine égyptienne d'Osiris et d'Isis elle était trop haute pour être comprise du vulgaire. Aussi fut-elle toujours le privilège des rares initiés.

Au cours des fêtes d'Eleusis, voici ce que disait l'Hiérocéryx : « C'est ici le lit dressé pour l'immortelle Perséphone, et c'est celui dont vous êtes nés, car lorsque deux époux s'unissent dans l'amour sacré et que l'épouse a conçu, une âme descend du ciel attirée par Erôs. Inquiète et troublée, elle voltige autour de la mère amoureuse. Hécate l'a revêtue d'un corps subtil avant qu'elle ne descende au royaume terrestre de Déméter (la Terre-Mère et comme la déesse de l'Agriculture). Elle se souvient encore de l'immense empyrée, comme d'un songe confus. La terre l'enchaîne déjà et, pendant neuf mois, la lune va l'envelopper de ses cercles magiques et la lier à sa mère terrestre. Enfin par le pouvoir d'Anterôs, un sommeil de mort l'accable et la plonge dans le corps de l'enfant nouveau-né. Elle a tout oublié. »

Un chœur de jeunes filles venait déposer aux pieds d'Erôs des corbeilles d'argent pleines de figues. Elles disaient : « Au nom d'Erôs, soyez heureux, jeunes époux ! » Des jeunes gens vêtus de noir déposaient aux pieds d'Antérôs (dieu de l'amour réciproque) des vases funéraires en terre cuite et disaient : « Divine Psyché (l'Ame) qui vas venir au nom des morts, que tes compagnons célestes te protègent ! » Puis on semait des branches de cyprès et des narcisses sur la couche.

Ce spectacle singulier semblait soulever avec précaution un coin du voile qui recouvre l'énigme profonde de la génération.

Les néophytes commençaient à comprendre que l'histoire de Perséphone était leur propre histoire, que la vie de tous les jours leur cachait par sa lourde toile et son fracas bruyant.

Puis on jouait le drame sacré d'Eleusis; après la représentation avait lieu l'initiation. La grande salle où elle se faisait est la seule du temple d'Eleusis dont la structure soit restée parfaitement visible. Elle a échappé à la destruction parce qu'elle était presque entièrement taillée dans le roc. On y voyait quarante-deux colonnes entre lesquelles des torchères brûlaient sur des trépieds de

bronze. Des prêtres chantaient des mélodies sacrées. Dans les intervalles du chant, l'hiérophante lisait de vieilles invocations sur une tablette de pierre, c'est alors qu'avaient lieu les apparitions dont les auteurs anciens parlent avec ravissement. L'auteur de l'Epinomis dit que c'est ce qu'il y a de plus beau à voir au monde. Himérius les appelle « des visions divines ». Platon les compare aux spectacles dont jouiront les âmes bienheureuses après la mort. Selon Proclus et Phorphyre, la salle s'emplissait de nuages empilés que traversaient des fulgurations de lumière ; puis des formes translucides d'une beauté radieuse s'y montraient.

Ce devaient être des *matérialisations* d'entités spirituelles par les fluides des opérateurs et les assistants, phénomène bien connu des spirites.

Dionysos a beau se morceler dans le monde et Perséphone y souffrir mille mort, une fois qu'ils ont pris conscience de leur origine, ils savent qu'au bout de l'odyssée cosmique ils devront se retrouver un jour au sein du Père et de la Mère infinis. La joie éleusinienne n'était plus troublée par le regard cruel des astres inaccessibles, mais elle était aimantée par leur lumière fraternelle. Ce sentiment s'exprime dans l'inscription d'un sarcophage grec trouvé à Aix en Provence. Ainsi parle cet inconnu du fond de son tombeau : « Les âmes des morts sont divisées en deux troupes.

« L'une erre vagabonde sur la surface de la terre, l'autre forme des chœurs avec les astres qui brillent aux cieux. C'est à cette dernière troupe que j'appartiens, car j'ai eu le bonheur d'avoir un dieu pour guide ».

Ce fut aux mystères de Samothrace, différents de ceux d'Eleusis par la mise en scène, mais analogues par l'esprit, que le roi Philippe de Macédoine rencontra la jeune Olympias qui devint sa femme. De leur union naquit Alexandre le Grand. Quand pareil à un jeune Dionysos, Alexandre âgé de vingt ans partit pour la conquête de l'Asie, il distribua tous ses biens à ses amis comme si le monde lui appartenait. Son compagnon d'armes Perdiccas lui dit :

— Si tu donnes tout, que te restera-t-il ?

— L'espérance, répondit Alexandre.

C'est quelque chose de semblable à cette espérance que les grandes âmes rapportaient des mystères... Et ce n'était pas seulement une espérance pour l'autre vie, mais encore une force pour

celle-ci. Pendant près de quatorze siècles, Eleusis joua dans l'histoire d'Athènes le rôle d'inspiratrice et de modératrice. On n'a pas assez réfléchi sur ce fait que ses plus grands hommes furent les fervents des grandes Déesses. C'est dans leur temple que Solon puisa la sagesse de ses lois; Thémistocle, sa foi à la victoire; Aristide, le génie de la justice ; Périclès, l'art de gouverner les âmes ; Eschyle et Sophocle, la compréhension des légendes antiques et de leur symbolisme sublime. Pour tout dire, les représentations et les visions du sanctuaire fournirent à Phidias, à Lysippe et à Praxilèle les modèles de ces formes et de ces expressions divines qui nous ravissent et nous désespèrent.

Arrivons maintenant à la Terre Sainte. Si l'on considère Jérusalem d'un point élevé, le regard est fasciné par deux énormes coupoles noires qui dominent les autres. L'une se dresse au centre de la ville, — c'est le saint Sépulcre ou le tombeau du Christ ; l'autre occupe l'emplacement du temple de Salomon à l'angle sud-ouest, — c'est la mosquée d'Omar. Ce sont les arches mystiques des plus profonds sentiments qui aient remué le cœur des hommes, des plus grandes idées qui aient bouleversé la face du monde.

Le monde juif, le monde musulman et le monde chrétien vivent côte à côte dans la ville sainte en trois camps hostiles. Trois races, trois religions, trois univers dont chacun nie les deux autres. Et pourtant une même tradition, un même Dieu les rive à cette place. Le judaïsme tourné vers le passé, ne songe qu'à sa grandeur nationale et rêve toujours la domination du monde, avec le sentiment d'une mission à remplir.

L'Islam se repose, immobile, dans son fatalisme et sa foi en l'Absolu divin. La conscience chrétienne, concentrée dans le mystère de la Douleur, de l'Amour et de la Mort, s'oriente peu à peu vers l'avenir, vers une rénovation de l'Ame et du Monde. Laquelle ? Ici les sectes, les églises, les doctrines se divisent. Et pourtant l'orientation est la même. Elle suit la parole et la vie du Christ. Qu'elle vibre et qu'elle oscille à tous les orages, boussole inquiète, l'âme de l'Occident se fixe toujours sur un point de la terre ou du ciel où brille ce mot : *Résurrection* !

(*A suivre*) ISIDORE LEBLOND.

La photographie spirite

Syllabus de la 2e leçon du cours public, donnée à l'Anselmo, le Mardi 3 Novembre 1908, à 9 heures du soir. (1)

1. La photographie est une des méthodes les plus largement accessibles, dans le domaine de l'étude des phénomènes spirites ; un peu de soin et de patience suffisent généralement pour obtenir des résultats intéressants ; fournissant des éléments de preuve en vue de l'édification d'une conviction personnelle.

2. Toutefois, les premiers insuccès ne doivent pas rebuter les débutants : il semble que pour plusieurs procédés, il y ait un développement considérable provoqué dans les facultés nécessaires par leur simple exercice.

3. Les diverses espèces de photographie spirite peuvent se grouper en deux genres principaux : 1e les photographies obtenues sans appareil par l'action du rayonnement humain sur les plaques sensibles et 2e les photographies de phénomènes spirites obtenues avec appareil.

4. Les photographies par action directe du corps humain ont pour première utilité de démontrer l'existence d'un fluide, d'un rayonnement d'une radio-activité spéciale, propre à l'homme et d'en étudier des propriétés et des modifications.

5. Comme dans les phénomènes de typtologie on peut également mettre en évidence, par ces photographies, l'existence d'une force intelligente opérant par l'intermédiaire du fluide.

6. Les divers résultats obtenus permettent de rattacher parfois cette intelligence à la pensée de l'opérateur ; dans d'autres cas, il semble plus plausible d'y voir l'effet d'une personnalité indépendante.

7. Lorsque l'on veut vérifier l'influence de la pensée de l'expérimentateur sur la formation des figures photographiées, on pourra, si les circonstances le permettent, renforcer l'activité mentale du sujet en la stabilisant, par l'hypnose ou le magnétisme.

8. Les photographies de phénomènes spirites avec appareils ne peuvent guère s'exécuter que lorsqu'on se trouve en présence d'un médium extraordinaire, dont les facultés permettent la production de figures matérialisées ou d'apports.

9. L'utilité de ces photographies est considérable ; elles permettent : 1e d'appuyer la réalité et l'authenticité des faits observés ; 2e de poursuivre une étude plus attentive et plus détaillée des diverses circonstances du phénomène ; 3e de découvrir des éléments particuliers qui échappent à la vue ordinaire.

(1) Le groupe spirite d'Anvers, sous la direction de M. le Clément de St-Marcq, fait un cours de spiritisme. Voici un extrait de ces leçons qui concerne la photographie, nous croyons utile de le reproduire comme specimen de la vulgarisation de nos idées. (*N. d. l. r.*).

10 Comme certaines médiumnités sont contrariées par l'emploi des lumières artificielles, il sera utile de chercher à se munir des plaques les plus sensibles qui existent afin de pouvoir opérer dans la demi-obscurité des séances.

11. L'emploi d'appareils stéréoscopiques est d'une grande utilité pour échapper aux erreurs pouvant provenir de défauts dans les plaques sensibles, de malpropreté des bains développateurs, etc.

12. Le cas échéant, il pourrait être d'un grand intérêt de cinématographier des phénomènes particulièrement sensationnels; l'étude préparatoire de cette question pourrait également être entamée théoriquement par notre section de photographie.

13. Un écrivain spiritualiste français Emmanuel Vauchez a posé le problème de la photographie directe des esprits ; il estime possible la découverte de substances impressionnées par le rayonnement des êtres de l'espace au point d'en conserver l'image, comme nos plaques photographiques le font pour les objets éclairés par la lumière ordinaire.

14. Il est incontestable que si ce résultat pouvait être obtenu, il fournirait un moyen d'investigation d'une puissance incomparable qui nous permettrait de nous renseigner d'une façon complète et universelle sur toutes les particularités de ce que l'on a appelé l'au-delà ou le monde invisible.

15. Mais, cette idée est-elle réalisable ? Si les esprits désincarnés ont un mode d'existence étranger à l'espace, ils n'ont point de forme et ne sauraient être saisis par un procédé de ce genre ; s'ils habitent, comme d'aucuns l'ont prétendu, un espace à 4 dimensions ou même à un nombre de dimensions encore plus élevé, l'appareil photographique ne ourra pas davantage en fixer l'aspect. (1)

16. Mais c'est précisément en s'efforçant de résoudre la question énoncée par Vauchez, qu'on rencontrera l'occasion et l'obligation de sonder d'une façon particulièrement précise les indéterminations que nous venons d'exposer.

17. La photographie spirite touche donc aux notions expérimentales les plus élémentaires, comme aux théories les plus transcendantes de l'étude des phénomènes spirites ; partout elle est appelée à rendre de précieux services à ces recherches et à contribuer ainsi au progrès de la plus élevée et de la plus utile de toutes les sciences.

---

(1) Il semble bien que la pratique spirite, depuis un demi-siècle, a répondu à cette question, puisque les médiums voyants décrivent les habitants de l'espace, sans même que ceux-ci se doutent qu'on les examine. Ils conservent donc une forme ; et les expériences de photographie d'esprits invisibles oculairement, aussi bien que les matérialisations, démontrent que c'est le type humain qu'ils emportent dans l'espace La nature encore inconnue des états supérieurs de la matière rend le problème très-difficile, mais pas insoluble, puisque l'on peut essayer d'abord de reproduire le fantôme extériorisé d'un incarné, dont l'esprit se trouve, momentanément, dans un état semblable à celui qu'il occupera plus tard. Quand il sera désincarné. (G. Delanne).

Correspondance

A propos de la fédération spirite française

Nîmes le 7 septembre 1909.

MONSIEUR GABRIEL DELANNE,

Permettez-moi de joindre mon adhésion pleine et entière à toutes celles que vous avez reçues, concernant le projet d'une Fédération spirite.

Le Gard ne peut rester en arrière du mouvement et je suis persuadé que vous recevrez d'autres adhésions d'Alais et de Vauvert, où l'on me signale des groupements importants.

Laissons rire nos adversaires et serrons nos rangs, non pas pour nous défendre, mais pour nous compter et organiser une propagande active et soutenue au moyen de la cotisation de tous.

Les spirites sont nombreux, même ici dans la ville ; seulement chacun reste chez soi ; les séances se font un peu partout chez les riches, comme chez les pauvres, mais il manque la force voulue pour grouper toutes ces bonnes volontés.

Eh bien, le jour où nous serons organisés, où il sera possible de faire une conférence tous les 15 jours, il se formera des groupes sérieux d'où sortiront de jeunes conférenciers qui iront partout, même dans les villages. Nos idées étant répandues à profusion amèneront des milliers de recrues qui à leur tour travailleront.

Nous ne progressons pas beaucoup, du moins en apparence, par la raison que nous ne faisons rien pour nous faire connaître.

Nous prêtons quelques livres ; mais cela ne suffit pas.

Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est attirer les masses par le talent des orateurs ; on écoute avec plaisir un de nos conférenciers ; on lit nos livres comme on lirait un roman.

Ah ! si nous pouvions, comme ceux qui critiquent notre projet de Fédération Spirite, jouir de grands locaux sans bourse déliée et posséder les moyens financiers dont ils disposent, nous ferions certainement des milliers d'adeptes, même dans leur camp et nous pourrions leur répondre : Rira bien qui rira le dernier.

N'importe, organisons-nous, la Divine Providence nous aidera à poursuivre notre route.

Faisons appel à toutes les bonnes volontés et que des conférences nombreuses soient faites *partout et toujours*.

Je ne dirai pas que là est le salut ; mais je dirai que là est le triomphe final.

Spirites — debout et à l'œuvre.

Veuillez agréer, Monsieur et cher F, E. C. l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

C. HÉBRARD.
(34, rue Madeleine)
Président du groupe Copernic.

Congrès international
DE
psychologie expérimentale

Appel à tous les spiritualistes

La *Société magnétique de France*, adoptant la proposition de M. Hector Durville, a décidé l'organisation d'un grand *Congrès international de Psychologie expérimentale*, qui tiendra ses assises à Paris, à la fin de 1910.

Ce *Congrès* a pour but d'asseoir l'expérimentation psychologique sur des bases plus solides et moins discutables, et d'établir les bases d'une *Psychologie* véritablement scientifique. Il resserrera plus étroitement les liens de sympathie, de confraternité et de solidarité qui unissent déjà les spiritualistes et leurs groupements. Il fera connaître, au moyen d'études spéciales, d'expositions, de concours, tous les progrès accomplis depuis dix ans dans le domaine de la *Psychologie expérimentale*.

Le *Congrès international de Psychologie expérimentale de 1910* sera une manifestation plus grandiose que les Congrès précédents, qui ont pourtant donné des résultats très imposants. Il n'est pas organisé dans le but de favoriser une *Ecole*, une *Méthode* ou une *Idée*, car toutes les écoles y seront représentées, on étudiera toutes les Méthodes et les idées les plus opposées pourront y être discutées.

Désireuse de profiter de toutes les idées, la *Société magnétique de France* envoie un *Référendum* aux chefs du mouvement spiritualiste de France et de l'Etranger en leur demandant :

1° Ce qu'ils pensent du mouvement projeté, et s'ils jugent à propos d'en modifier l'organisation. La base de cette organisation consiste à diviser les travaux du *Congrès* en sections indépendantes : *Spiritisme*, *Magnétisme*, *Hypnotisme*, *Occultisme*, *Théosophie*, *Psychologues indépendants*, *Photographie transcendantale*, etc , etc.

2° Quelles sont les questions qu'ils voudraient voir traiter ou mettre au concours ;

3° Quel doit être le taux de la cotisation exigée de tous les membres du *Congrès* ;

4° Enfin, leurs observations motivées.

En novembre prochain, la *Société magnétique de France* réunira les personnalités du monde spiritualiste, dont beaucoup ont déjà promis leur adhésion, et fera connaître les réponses au Référendum. Le comité d'organisation sera constitué à ce moment avec des représentants de chaque branche des connaissances qui seront traitées au Congrès.

Les frais de l'organisation sont supportés par la *Société magnétique de France* qui, dans sa dernière séance, a voté un crédit dans ce but. Son président M. G. Fabius de Champville, a invité tous les chercheurs à se

mettre résolument au travail pour que cette manifestation pose définitivement les sciences psychiques sur un terrain scientifique.

Toutes les communications et les réponses doivent être adressées à la *Société magnétique de France*, 22, rue Saint-Merri, Paris, au nom de M. Henri Durville fils, chargé de rassembler les documents avant la formation de la Commission d'organisation.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Le médium italien Carancini à Londres

Le jeune médium Carancini, dont nous avons parlé ici dès ses débuts, attire vivement l'attention générale et les journaux reproduisent les photographies prises pendant sa trance qui montrent des tables, des instruments de musique pendant leur lévitation et même la jaquette du médium dont il fut dépouillé tandis que ses deux mains étaient solidement tenues par les assistants. Les lévitations du médium lui-même ont été constatées.

Il est actuellement à Londres et a déjà donné, au siège de la *London spiritualist Alliance*, deux séances, les 3 et 11 septembre courant. Le *Light* a parlé très sommairement de la première et il rend compte de la seconde dans son numéro du 18 courant.

Sauf un, les assistants avaient déjà été témoins de la première, ce qui est un avantage considérable que semblent avoir ignoré, ou tout ou moins négligé, les savants organisateurs des séances d'Eusapia à l'Institut psychologique. Les précautions ordinaires furent prises : portes et fenêtres fermées et scellées et un cabinet noir installé dans un angle de la pièce et formé de deux rideaux glissant sur une corde au moyen de leurs anneaux.

Dès le début de la séance, un des rideaux fut repoussé complètement, autant que ses anneaux permirent de le faire en glissant sur la corde. Comme l'un des anneaux était remplacé par une épingle de sûreté qui ne glissait que très difficilement, il fallut à la force en action un notable effort pour arriver à refouler ainsi ce rideau, dont tous les anneaux finirent par être appliqués l'un contre l'autre.

L'autre rideau fut non seulement poussé en avant, mais lancé au-dessus de la tête du médium et de son voisin, puis vint retomber sur la table, dont il recouvrit la moitié. Les mains du médium étaient sévèrement tenues et des photographies du phénomène furent prises de diverses parties de la pièce, de façon à rendre avec sûreté les divers aspects des deux rideaux.

Plus tard, un papier plié fut enlevé de la poche de gauche de la veste de

l'assistant placé à la droite du médium et jeté sur la table, ainsi que le montrent des photographies.

Des *lueurs* furent vues à plusieurs reprises, au cours de la séance. Elles n'étaient pas projetées au hasard, mais circulaient en décrivant des courbes variées. On les aperçoit dans deux des photographies.

A plusieurs reprises les assistants voisins du médium furent touchés. La dame qui tenait la main gauche du médium entendit et sentit comme le crissement des ongles d'une main sur sa robe de soie ; sa chaise fut écartée et elle dut se tenir debout. Une fleur qu'elle portait à son corsage fut enlevée, promenée autour de sa tête, placée sous ses narines, de sorte qu'elle pût en sentir le parfum, puis enfin replacée où elle était d'abord.

Une chaise fut traînée avec bruit sur le parquet et la table soulevée par un de ses bouts, mais sans quitter complètement le parquet.

Sur un plateau couvert de noir de fumée, disposé sur une chaise, hors de la portée du médium, on trouva écrits ces deux mots latins : *Credete et sperate*. (Croyez et Espérez). De temps à autre les asssistants ressentaient un courant d'air aussi vif que si on eût ouvert une fenêtre.

Le Bureau de Julia

Ce n'est pas sans une très vive préoccupation que nous attendions des nouvelles de ce *Bureau* que M. Stead, sous l'impulsion de Julia, a eu l'extraordinaire confiance de créer, en consacrant une somme importante à son fonctionnement. Eh ! bien, voilà plusieurs mois qu'il fonctionne et, d'après le *Light* du 18 septembre, *c'est un succès* ! Le journal écrit :

« Le numéro de septembre de l'*International* reproduit et met en vedette un article de M. Stead intitulé : « *Un pont sur le fleuve de la Mort* » qui est un compte rendu des résultats obtenus par l'œuvre du *Bureau de Julia* pendant les trois premiers mois de son existence. Il ne faut pas oublier que Julia n'intervient pas elle-même dans le procédé qui fournit aux solliciteurs les preuves qu'ils demandent de la présence persistante de ceux qu'ils ont aimés. Elle se borne à recevoir les demandes et à décider de leur admission, en indiquant les médiums qui conviennent dans chaque cas. Julia est aussi active et régulière dans ces fonctions qu'un membre quelconque de son bureau.

M. Stead dit : « Tout ce qui se passe au Bureau est sous le contrôle personnel et direct de Julia elle-même. Elle assiste chaque matin au rapide travail du dépouillement de la correspondance du jour. Sa forme vue par ceux des clairvoyants présents, qui la dépeignent assise dans le fauteuil qui lui est réservé au haut bout de la table et se prononçant sur chacune des questions posées par la correspondance de la journée. Elle use de deux procédés pour faire connaitre ses décisions : soit par clairaudience lorsqu'il se trouve un médium clairvoyant et clairaudient dans la réunion ; soit par écriture automatique dans le cas contraire. Il lui arrive même de les transmettre par les deux procédés simultanément. Elle se sert des deux médiums écrivains qui sont là comme ses secrétaires. Julia ne pèse

pas sur les décisions de la réunion, sauf dans les cas d'une importance capitale, dans lesquels son avis est toujours sollicité ».

M. Stead décrit les arrangements adoptés pour recevoir et traiter les demandes et adresser les assistants à trois médiums différents, dont on recueille les réponses. Il constate que sur une centaine environ de demandes, la plupart ont été admises par Julia ; quelques-unes ont été rejetées et d'autres ont été ajournées par défaut de forme. Il ajoute :

« J'estime que parmi ceux qui ont passé par la triple épreuve, soixante-quinze pour cent, au moins, ont reçu des témoignages qui ont été pour eux la source de profondes satisfactions ; dans plus de la moitié des cas les intervenants se sont déclarés absolument convaincus que par l'un ou l'autre des trois médiums ils ont reçu des preuves leur donnant la plus complète conviction qu'ils ont bien réellement été mis en communication avec leurs bien-aimés disparus ».

M. Stead cite plusieurs exemples frappants de preuves répétées de protection et de communications, dans des conditions toutes spéciales, de la part des esprits. Il raconte comment, par l'intermédiaire de Peters, le général Gordon lui parla un jour d'une façon absolument naturelle et convaincante. Seule la question financière donne des soucis à M. Stead. Jusqu'ici il a fait face avec ses propres deniers aux dépenses nécessitées par l'organisation du Bureau de Julia et comme les demandes affluent, il espère qu'un généreux concours financier viendra lui permettre de faire face à la situation.

De son côté, le *Daily News* publie sur le bureau de Julia le compte-rendu dans lequel un de ses reporters raconte qu'il a accompagné un de ses amis, auteur bien connu, que personne ne croira capable de plaisanter sur ces questions. Admis par Julia, il prit séance successivement avec trois médiums, en présence d'un sténographe. Les trois rapports sténographiés lui furent soumis, afin qu'il pût présenter ses observations. Dans l'un il trouva la description exacte de son habitation, avec tous ses détails ; le second contenait un message qui ne pouvait, selon lui, provenir que d'un de ses amis récemment décédé. Il insiste surtout sur ce fait que les clients de Julia appartiennent aux classes instruites : Médecins, professeurs, chefs d'institutions et surtout avocats

Dr DUSART.

AVIS

M. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs que ses réceptions sont suspendues jusqu'à nouvel ordre, pour cause de santé. Se trouvant dans le Midi, il prie ses correspondants de l'excuser s'il ne peut pas répondre aux lettres qui lui sont adressées.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

22 — 11 — 1909.

Les Vies successives

(*Suite et fin*) (1)

Il existe dans les *Proccedings* de la Société Anglaise de *Recherches psychiques* deux mémoires sur les apparitions des morts, celui de M. Gurney complété par F. W. H. Myers, et un autre de Mme Sidgwick, dans lesquels il est possible d'observer tous les genres d'apparitions.

On y remarque des hallucinations télépathiques proprement dites, celles que le voyant construit lui-même ; puis des visions clairvoyantes, enfin des apparitions collectives, comme cela a lieu pour les fantômes de vivants. Nous savons que l'on peut obtenir *expérimentalement* la même série de phénomènes entre deux opérateurs vivants dont l'un, sans prévenir l'autre, agit sur lui pour apparaître à ce dernier (2). Ici la cause du phénomène n'est pas douteuse : c'est l'agent, (3) et lui seul, qui est l'auteur de la vision, dont il a fixé à son gré le jour et l'heure ; parfois il a conservé le souvenir de son déplacement et a pu noter des détails de ce qu'il a observé pendant que le percipient le voyait.

Après la mort, des faits absolument semblables se produisent ; les apparitions de défunts ont des caractères identiques à celles des fantômes de vivants, et si c'est bien l'âme humaine qui produit ces derniers, l'induction la plus légitime permet d'attribuer les fantômes des morts à la même cause, c'est-à-dire à l'âme, que la mort corporelle n'a pas anéantie. Celle-ci continue donc sa vie et possède encore une substantialité qui perpétue son type terrestre. L'hallucination doit être exclue pour l'explication lorsque la vision *d'un décédé* possède un des caractères suivants :

1° — Le fantôme, s'il est connu du percipient, montre par des signes particuliers, *ignorés du voyant*, qu'il était ainsi de son vivant

(1) Voir le n° de septembre, p. 129.

(2) Voir : *Les Apparitions des Vivants et des morts*. Vol. I, Chapitre V: *Essais d'Apparitions volontaires*, p. 199.

(3) On appelle *agent* : celui dont on voit le fantôme et *percipient* : celui qui éprouve la vision.

(blessures, cicatrices, vêtement spécial, etc.). Il est clair que si la vision est seulement clairvoyante, il faut néanmoins que celui qui la produit soit là, sans quoi elle n'aurait pas lieu.

2° — L'apparition est celle d'une personne que le sujet n'avait *jamais vue auparavant* ; cependant, la description qu'il en fait est suffisament précise pour *en établir l'identité*. Il serait absurde d'attribuer au hasard la reconstitution assez fidèle d'un individu pour qu'elle permette de le reconnaître ; il faut donc que celui-ci soit présent ; ce n'est pas une simple image, une sorte de cliché coloré, car ces manifestations montrent un caractère intentionnel qui décèle une intelligence. En effet.

3° — L'apparition donne un renseignement dont l'exactitude est reconnue ultérieurement, ou elle relate un fait réel *totalement inconnu du percipient*.

4° — On a pu obtenir, accidentellement ou volontairement, des photographies de ces fantômes.

5° — Plusieurs témoins ont été successivement ou simultanément affectés par la manifestation de l'être matérialisé.

6° — Enfin des animaux et des hommes ont perçu collectivement l'apparition.

Tous ces faits sont inexplicables autrement que par l'action directe de l'être désincarné. La télépathie entre vivants, ou la télépathie retardée ne s'appliquent pas à ces phénomènes, qui sont des démonstrations directes de l'immortalité du moi.

Il en résulte que les rapports entre les vivants et les morts sont des faits naturels, se produisant spontanément lorsque les circonstances physiques et intellectuelles le permettent. Il n'existe là ni surnaturel, ni merveilleux, ni intervention miraculeuse : c'est seulement une action *animique*, du même genre que celle qui a lieu entre les vivants. Si l'extériorisation du sujet prouve l'existence du périsprit pendant la vie — et les photographies et les empreintes du double ne permettent pas d'en douter — les mêmes faits obtenus après la mort de l'opérateur établissent avec la même force la persistance du périsprit.

C'est en cela que l'expérimentation spirite est si précieuse. Les apparitions spontanées sont généralement fugitives et se produisent dans des conditions trop émotionnantes pour que le témoin soit capable d'une observation détaillée. Au contraire, dans les séances d

matérialisation,organisées avec un groupe homogène et un bon médium, il est possible de bien voir l'apparition. On peut comme Crookes et Aksakof,M. Ch. Richet et moi-même l'avons fait,photographier le même fantôme avec lequel on venait de causer, qui vous avait donné des preuves indiscutables de sa présence réelle. Il se peut que l'on obtienne des moulages de mains, de pieds, de visages tels que ceux obtenus par MM. Remiers, Oxley, Ashead, Ashton,le professeur Denton, Epes Sargent, etc. Alors il n'est plus possible de nier que le corps fluidique objectivé ne soit semblable de tous points, et même anatomiquement identique, au nôtre. C'est positivement un être à trois dimensions dont la morphologie est terrestre. Ce n'est pas un dédoublement du médium parce qu'il en diffère physiquement et intellectuellement. L'esprit qui est là, qui se forme sous les yeux des assistants à la Villa Carmen ou dans le laboratoire du Dr Gibier, quand il reparaît dans notre monde objectif, reprend instantanément tous ses attributs terrestres. Ceux-ci ne se créent pas à ce moment, ils préexistaient, mais à l'état latent parce que les conditions d'existence de l'au-delà ne sont pas les nôtres et qu'il n'existe pas pour l'âme de nécessités physiques analogues à celle du millieu terrestre.

William Crookes n'a pas été le seul à avoir le privilège d'ausculter des fantômes matérialisés. Le Dr Hitchman, président de la Société d'anthropologie de Liverpool, a été aussi favorisé. Dans un cercle particulier, avec un médium non professionnel qui ne voulait même pas que son nom fût prononcé, il put photographier les apparitions et les soumettre à un examen médical approfondi.

Dans une lettre adressée au savant Aksakof, il dit,après avoir décrit ses opérations photographiques :

Il m'arrivait souvent d'entrer dans le cabinet à la suite d'une forme matérialisée, et alors *je la voyais en même temps que le médium* (Mr B.). Par le fait, je crois avoir obtenu *la certitude la plus scientifique qu'il soit possible d'obtenir*, que chacune de ces formes apparues était une individualité distincte de l'enveloppe matérielle du médium,car je les ai examinées à l'aide de divers instruments ; j'ai constaté chez elles *l'existence de la respiration et de la circulation* ; j'ai mesuré leur taille, la circonférence du corps, *pris leur poids*, etc.

Ces apparitions avaient l'air noble et gracieux au moral et au physique ; elles semblaient *s'organiser graduellement aux dépens d'une masse nébuleuse*, alors qu'elles disparaissaient *instantanément et d'une manière absolue*...

Ayant eu souvent l'occasion (en présence de témoins compétents) de me tenir entre le médium et « l'esprit matérialisé », de serrer la main à ce dernier et de *lui causer pendant près d'une heure*, je ne me sens plus disposé à accepter des hypothèses fantaisistes, telles que les illusions de la vue et de l'ouïe, la cérébation inconsciente, la force psychique ou nerveuse et tout le reste ; la vérité en ce qui touche les questions de la *matière* et de *l'esprit* ne pourra être acquise qu'à force de recherches.

Oui, sans aucun doute, mais d'ores et déjà nous possédons des documents en assez grand nombre, émanant d'hommes qualifiés, pour connaître un peu mieux que les philosophes ou les physiologistes le principe intelligent de l'homme. Nous sommes scientifiquement certains maintenant qu'il survit à la dissolution du corps matériel et qu'il emporte dans l'au-delà un corps spirituel approprié au nouveau milieu dans lequel il poursuit son évolution ininterrompue.

Ce ne sont pas toujours des Esprits inconnus qui se montrent dans les séances. Parfois le fantôme est un être cher que l'un des assistants reconnaît avec une joie indicible, et alors s'évanouissent tous les sophismes de la critique. C'est M. Livermore, un banquier américain, à l'esprit calculateur et froid, qui revoit sa chère compagne Estelle et qui en obtient de l'écriture identique à celle de son vivant ; c'est le Dr Nichols qui embrasse sa fille et peut conserver un moulage de sa main, ainsi que des dessins et des messages écrits par elle ; c'est une tante qui cause en français à sa nièce Blanche chez le Dr Gibier, alors que le médium ne sait pas notre langue, etc.

Avec Eusapia, que l'on s'est trop habitué à considérer comme un simple médium à effets physiques, l'illustre Lombroso, dont nous déplorons la perte récente, a vu sa mère ; le grand publiciste italien Vassallo, son fils Naldino ; le professeur Porro, sa fille Elsa ; le Dr Venzano son père et une de ses parentes, sans compter les apparitions reconnues par M. Bozzano, le prince Ruspoli, etc.,etc (1). Ces derniers témoins n'étaient guère disposés à se payer de vagues apparences, à prendre leurs désirs pour des réalités. S'ils ont été con-

(1) Voir dans notre Revue, Année 1901, n° de décembre, les séances au *Circolo Minerva*. Consulter également le n° février 1902, p. 473, pour ce qui concerne M. Bozzano, et le n° de mai 1903, p. 651, le rapport de M. Carreras au sujet du prince Ruspoli.

vaincus, ce n'est qu'après avoir scruté minutieusement toutes les circonstances et reconnu qu'aucune autre hypothèse n'était capable d'expliquer ces magnifiques manifestations.

Le Spiritisme n'a rien inventé. Tous ses enseignements reposent sur les connaissances qu'il a acquises en communiquant avec les Esprits, et c'est pour ses adeptes une joie sans égale de voir combien chacun des points de la doctrine se confirme, à mesure que l'enquête commencée il y a un demi-siècle s'étend davantage. Chaque pas en avant fait par l'investigation indépendante conduit fatalement vers nous. Jadis, négation totale, obstinée, absolue des manifestations spirites sous toutes leurs formes: depuis les simples mouvements de table et l'écriture automatique jusqu'aux apports et aux matérialisations. De nos jours, il n'existe plus guère que des tardigrades, des ignorants, pour contester encore la réalité les faits. L'immense majorité de ceux qui se sont occupés de la question les admet sans réserve, quitte à discuter leur origine et leur nature. Puis une seconde évolution a lieu ; parmi les savants, des hommes tels que Lodge, Myers, Hodgson, Hyslop, etc., arrivent, par les preuves intellectuelles obtenues au moyen de la trance ou l'écriture, à se convaincre qu'ils ont été indiscutablement en rapport avec quelques-uns de leurs amis ou parents disparus, sans que la télépathie puisse rendre compte de tous les faits. Ce sont donc bien les pratiques du Spiritisme ordinaire, banal même, qui triomphe. Ensuite les manifestations transcendantales ont lieu : des apparitions tangibles se produisent et alors nous voyons apparaître des contrefaçons de la théorie du périsprit sous les vocables les plus variés. Pour expliquer ces mains qui agissent à distance, M. Ochorowicz parlera « d'une main dynamique » ou M. Ch. Richet « d'un ectoplasme », M. Morselli d'un « psychodynamisme », etc. Mais qui ne voit que ce ne sont que des mots, puisque le dédoublement de l'être humain nous fait assister naturellement à l'extériorisation complète du corps fluidique ?

Que l'on pèse bien la valeur de tous ces témoignages, que l'on s'attache rigoureusement aux faits eux-mêmes, et alors apparaîtra l'inanité de toutes les théories imaginées pour se passer des esprits dans l'explication. Les hypothèses psycho-dynamiques, bio-psychiques, les création ou transfigurations de personnalités secondes sont si forcées, si artificielles, si arbitraires, elles accumulent de telles impossibilités rationnelles, qu'elles paraîtront absolument in-

vraisemblables avant dix ans d'ici, comme la théorie de l'hallucination collective de Hartmann, qui charmait la majorité les critiques superficiels, a sombré devant les photographies, les empreintes et les moulages.

Sans doute la vérité spirite causera une véritable révolution chez les spiritualistes purs qui croyaient l'âme complètement *immatérielle*, aussi bien que chez les physiologistes qui s'étaient habitués à compter sans elle. Mais le FAIT a une existence éternelle, pour cette seule raison *qu'il existe*, et tôt ou tard, malgré toutes les dénégations, il finit par s'imposer souverainement et alors s'ouvrent devant les chercheurs de nouveaux horizons.

Puisque l'esprit est capable, dans certaines conditions, de reconstituer son ancien corps matériel, c'est qu'il possède en lui le statut organique qui préside à l'organisation, à l'entretien et à la réparation du corps terrestre. De même il faut admettre que puisque le périsprit persiste après la mort, c'est une démonstration qu'il préexistait à la naissance, de sorte que celle-ci nous apparaît alors comme une matérialisation de longue durée, tandis que les apparitions tangibles n'ont qu'une existence éphémère, parce qu'elles ont été produites en dehors des procédés de la génération. Cette interprétation des faits semble expliquer logiquement comment l'ordre et l'harmonie se maintiennent dans le formidable enchevêtrement de phénomènes qui constitue un être vivant. Si, réellement, il existe dans l'homme un second corps qui est le modèle indéfectible suivant lequel la matière charnelle s'ordonne, on comprend que malgré le tourbillon de matière qui passe en nous, le type individuel se maintienne au milieu des incessantes mutations qui résultent de la désagrégation et de la reconstitution de toutes les parties du corps, qui est semblable à une maison dont a chaque seconde on changerait les pierres dans toutes ses parties. Le périsprit est le régulateur des fonctions, l'architecte qui veille au maintien de l'édifice, car cette tâche ne peut guère dépendre des activités aveugles de la matière.

Si l'on songe à la diversité des organes dont est fait le corps humain, à celle des tissus qui servent à construire les organes, au chiffre prodigieux de cellules (plusieurs trillons) agrégées qui forment tous les tissus, au nombre colossal des molécules du protoplasma et enfin à celui presque infini des atômes qui constituent cha-

que molécule organique, alors on se trouve en présence d'un véritable univers, et si diversifié qu'il dépasse en complexité tout ce que l'imagination peut concevoir. La merveille, c'est l'ordre qui règne dans ces milliards d'actions enchevêtrées.

Les groupements successifs de phénomènes s'harmonisent dans des séries qui aboutissent à l'unité totale. « Sans que nous en ayons aucunement conscience, dit M. Bourdeau (1), qui a été ici bien inspiré, en nous s'opère un travail permanent de synthèse, qui a pour effet de lier, dans le phénomène individuel de la vie, une immense multitude d'éléments, par des actions à la fois mécaniques, physiques, chimiques, plastiques et fonctionnelles. La puissance accumulée dont chaque groupe est dépositaire et les résultantes de plus en plus complexes que leur union détermine donnent le vertige à l'esprit qui plane un instant sur ces abîmes. »

Chacune des cellules travaille pour son compte, aveuglément ; les forces du monde extérieur sont elles-mêmes inconscientes, qui donc alors discipline tous ces éléments pour les conduire au but final qui est l'entretien de la vie ? Il existe manifestement un plan qui se maintient et il exige une force plastique, directrice, qui ne peut avoir pour cause une suite d'accidents fortuits. Comment supposer une continuité d'efforts, toujours suivant la même direction, dans un ensemble dont les parties changent perpétuellement ? Si au milieu de ce tourbillon quelque chose reste stable, il est logique de voir en lui l'organisateur auquel la matière obéit, or ce *quelque chose*, c'est le périsprit, puisque l'on constate objectivement son existence pendant la vie et qu'il résiste à la mort ; lorsqu'on le connaîtra mieux, des connaissances nouvelles, très précieuses, en résulteront pour la physiologie et la médecine.

Ce que les anciens appelaient la *vis médicatrix naturæ*, c'est le mécanisme stable, incorruptible, toujours en éveil, qui défend l'organisme contre les actions mécaniques, physiques, chimiques, microbiennes qui l'assaillent sans relâche et qui reconstitue incessamment l'intégrité de l'être vivant quand elle est détruite. En un mot, le corps n'est pas seulement un amas de cellules simplement juxtaposées ou accolées, c'est un tout dont chaque partie a un rôle bien défini, mais subordonné à la place qu'elle occupe dans le plan géné-

(1) Bourdeau. — Le Problème de la vie.

ral (1). Le périsprit, c'est cette « idée directrice » que Claude Bernard signale comme la vraie caractéristique de la vie ; c'est aussi le « dessin vital » que chacun de nous réalise et conserve pendant toute la durée de son existence. Voici comment s'exprime le grand physiologiste dans son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* et dans *La science expérimentale, Définition de la Vie* :

S'il fallait définir la vie, conclut Claude Bernard, je dirais : la vie, c'est la création... Ce qui caractérise la machine vivante, ce n'est pas la nature de ses propriétés physico-chimiques, c'est la création de cette machine d'après une idée définie...

Ce groupement se fait par suite des lois qui régissent les propriétés physico-chimiques de la matière ; mais ce qui est essentiellement du domaine de la vie, ce qui n'appartient ni à la physique ni à la chimie, c'est *l'idée directrice* de cette évolution vitale.

Il y a, dit-il encore, comme un *dessin vital* qui trace le plan de chaque être, de chaque organe, en sorte que si, considéré isolément, chaque phénomène de l'organisme est tributaire des forces générales de la nature, pris dans leur succession et dans leur ensemble, ils paraissent révéler un lien spécial, ils semblent dirigés *par quelque condition invisible*, dans la route qu'ils suivent, dans l'ordre qui les enchaine.

Enfin, en termes encore plus exprès :

La vie *est une idée*, c'est l'idée du résultat commun dans lequel sont associés et disciplinés tous les éléments anatomiques, l'idée de l'harmonie qui résulte de leur concert, de l'ordre qui règne dans leur action.

Les milliards de vies individuelles des cellules sont régies par un organisme supérieur qui les hiérarchise et leur impose leurs conditions d'existence ; c'est le périsprit qui agit automatiquement pour produire ces effets, bien que nous n'avons aucunement conscience de son action incessante. A proprement parler, il constitue l'inconscient physiologique, de même qu'il est la base physique de cette subconscience qui existe en chacun de nous pour la conversation des souvenirs, et qui est encore plus complexe que ne l'imaginent les psychologues qui ne connaissent que la matière, car il renferme en soi les résidus de nos vies passées, dont la résultante est ce phénomène absolument individuel que l'on nomme le caractère.

On voit, par ce qui précède, que si l'âme emporte avec elle dans l'espace un organisme aussi complexe que le périsprit, qui ne lui

(1) Voir le n° d'août, p. 68, dans lequel je cite l'expérience du Dr Carrel, qui montre qu'une veine peut se transformer en artère, si on en greffe une partie dans cette partie du système circulatoire.

sert pas dans l'au-delà pour entretenir sa vie, c'est qu'elle doit revenir ici bas,sans quoi le mécanisme qui sert à l'entretien de la vie terrestre ne persiterait dans l'espace, car c'est une loi de la nature que le défaut d'exercice atrophie les organes inutiles et les fasse disparaître à la longue.

Mais où et comment ce merveilleux mécanisme a-t-il pu prendre naissance et se fixer d'une manière indélébile dans l'enveloppe fluidique ? Ayant étudié ailleurs cette question très complexe, (1) je ne puis donner ici que quelques indications sommaires et nécessairement incomplètes. Voici les points principaux qui ressortent de l'observation des faits et qui paraissent légitimer l'hypothèse du passage de l'âme humaine dans la série des règnes intérieurs à l'humanité.

Une des plus magnifiques découvertes du XIX[e] siéécle a été la démonstration de l'unité de composition de tous les êtres vivants. Les plantes, comme les animaux ou les hommes,sont formés par des cellules qui, par la diversité de leurs formes, de leurs assemblages et de leurs propriétés ont donné naissance en se diversifiant à l'innombrable multitude des êtres qui peuplent l'air, l'eau et la terre. Les créatures les plus simples peuvent vivre sous la forme de cellules isolées comme celles du sang,ou les microbes ; mais,chez toutes, il existe une substance fondamentale : le protoplasme, qui est la partie vraiment vivante. Tous les êtres, quels qu'ils soient, sont *organisés*, se *reproduisent*, fabriquent avec des matériaux hétérogènes de la substance analogue à la leur,en un mot se *nourrissent* et *évoluent*, c'est-à-dire naissent, croissent et meurent.Il leur faut à tous de l'eau, de la chaleur, de l'air et un milieu nutritif. Tous sont *irritables*, c'est-à-dire réagissent par un mouvement à une excitation extérieure. On peut affirmer qu'à tous les degrés de l'échelle vitale les opérations de la respiration et de la digestion sont, au fond, les mêmes ; ce qui varie, ce sont les instruments destinés à produire ces résultats. La reproduction est également identique,tout être provenant d'un autre être par un germe. Le sommeil est aussi une nécessité qui s'impose à tous. On reconnaît sous ces effets une unité générale d'action qui montre comment la variété a pu surgir de l'uniformité originelle.

(1) G. Delanne. — L'*Evolution Animique*. Leymarie éditeur.

Il existe donc une indéniable identité dans les procédés vitaux de tous les organismes, et alors l'idée d'une parenté universelle entre tous les êtres en résulte naturellement. Puisque la génération spontanée n'existe pas, tous les êtres, végétaux ou animaux, qui existent aujourd'hui proviennent directement d'ancêtres qui les ont précédés, et cela depuis les millions d'années qui se sont écoulé pendant les périodes géologiques. Les recherches faites dans les terrains anciens ont fait découvrir que les animaux et les plantes sont de plus en plus simples à mesure que l'on remonte dans le passé. Comment s'est produite cette évolution ? Plusieurs théories ont été imaginées : celle de Lamarck, celles de Darwin et plus récemment celles de MM. Quinton et de Vries ; la première attribue au milieu cosmique une action prépondérante ; la seconde donne la préférence à l'influence de la lutte pour la vie, qui ne laisse substituer que les mieux adaptés et accumule en eux, par l'hérédité, les qualités qui les ont fait triompher de leurs concurrents ; la troisième voit dans la lutte de l'être vivant pour conserver la constance du milieu intérieur originel la cause des transformations des organismes, alors que la dernière fait remarquer qu'il existe des variations brusques, qui naissent spontanément.

Il est plus que probable que ces théorie renferment chacune une part de vérité ; mais nous n'avons pas besoin de nous inféoder à l'une plutôt qu'à l'autre. Il suffit de remarquer que tout être qui naît, reproduit pendant sa vie fœtale toutes les formes, plus simples, qui l'ont précédé chez ses ascendants. L'homme lui-même, dans le sein maternel, n'est d'abord qu'une simple cellule qui, fécondée, se diversifie et présente en raccourci un tableau de tout les organismes qui devaient, au bout de millions d'années, aboutir au sien. L'embryon est un témoin irrécusable de nos origines :

Nous voyons dans l'évolution de l'embryon, dit encore Claude Bernard, apparaître une simple ébauche de l'être avant toute organisation. Les contours du corps et des organes sont d'abord simplement arrêtés, en commençant par les échafaudages organiques provisoires qui serviront d'appareils fonctionnels et temporaires du fœtus. Aucun tissu n'est alors distinct. Toute la masse n'est alors constituée que par des cellules plasmatiques et embryonnaires. Mais dans ce canevas vital est *tracé* le *dessin idéal* d'un organisme encore invisible pour nous, qui a assigné à chaque partie et à chaque élément sa place, sa structure et ses propriétés. Là où

doivent être des vaisseaux sanguins, des nerfs, des muscles, des os, etc., les cellules embryonnaires se changent en globules de sang, en tissus artériel, veineux, musculaire, nerveux et osseux,

Puisque c'est le périsprit qui organise la matière, comme celle-ci ressuscite des formes disparues, il paraît logique d'en conclure qu'il renferme en lui des traces de ce passé et qu'il a fallu qu'il ait évolué lui-même à travers ces stades inférieurs, avant d'arriver au point le plus élevé de l'évolution.

Le principe intelligent aurait donc gravi lentement tous les échelons de l'immense série des êtres avant de s'épanouir dans l'humanité. Les animaux présentent une gradation indéniable dans les manifestations intellectuelles, depuis les plus rudimentaires jusqu'à l'homme, de sorte que l'hypothèse de la réincarnation du même être s'élevant par ses propres efforts à un degré toujours plus élevé, lui permettrait d'arriver jusqu'à nous sans discontinuité.

Mais ce que nous voyons réalisé sous nos yeux, c'est-à-dire la continuité des formes qui se relient les unes aux autres comme les anneaux d'une chaîne gigantesque, a eu lieu aussi dans le passé ; dès lors, on peut concevoir que le progrès est dû non plus à des causes exclusivement extérieures, mais en même temps à la psyché intelligente, cherchant à briser la gangue de la matière et faisant des efforts interrompus pour l'assouplir, en permettant à ses facultés d'entrer en rapports de plus en plus intimes avec la nature extérieure. La création des sens, puis d'organes de plus en plus perfectionnés, seraient donc les résultats d'un effort intentionnel et non les produits d'heureux hasards, comme le veulent les matérialistes.

La réincarnation animale n'est pas une simple hypothèse ; elle peut déjà s'appuyer sur quelques faits, que l'avenir multipliera considérablement. Alors on comprendra le rôle des animaux ici-bas, et à la théorie purement matérialiste d'une évolution physique, se substituera celle du principe intelligent passant par la filière des règnes inférieurs pour arriver à l'homme et s'élever plus tard vers d'autres destinées, lorsqu'il se sera libéré de toutes les entraves terrestres.

Sans doute, il reste encore pas mal d'obscurités en ce qui concerne le *comment* de cette évolution ; il faudra des études persévérantes pour justifier chacun des points de cette théorie, mais telle quelle, elle offre à l'esprit un tableau rationnel de nos origines et

elle se concilie aussi bien avec les découvertes scientifiques qu'avec ce que l'expérimentation spirite, encore si peu développée, nous a déjà permis de constater d'une manière certaine.

On comprend maintenant la grandiose portée théorique et pratique des séances de matérialisations, car elles prouvent d'abord l'immortalité de l'âme et ensuite, par la connaissance du périsprit, elles ouvrent devant nous des perspectives dont aujourd'hui nous ne pouvons encore que soupçonner l'immensité.

GABRIEL DELANNE.

Phénomènes d'écriture directe et d'apport

Madame N. est médium écrivain intuitif; elle écrit avec une grande rapidité, sa main est entrainée en dehors de l'action de sa volonté, l'écriture obtenue diffère souvent, tandis que son écriture normale est une belle anglaise allongée, les communications ainsi obtenues sont signées de noms divers.

Madame C. est médium passif; elle écrit de la main gauche d'une façon brusque, saccadée, et en miroir, alors que normalement elle écrit de la main droite ; son écriture en miroir présente toujours le même graphique (1).

De plus, Mme C. possède une médiumnité qui la rend apte à la production des phénomènes d'apport. Ceux ci ne se réalisent jusqu'ici que chez elle et ses communications sont presque toujours ornées d'un signe distinctif représentant un triangle avec trois points à l'intérieur.

Un soir madame C, voulant s'assurer si elle pourrait écrire pendant son sommeil, plaça une feuille de papier sur sa table de nuit, s'attacha un crayon à la main droite et s'endormit après avoir rabattu sa moustiquaire ; le lendemain elle trouva sa feuille de papier couverte d'écriture en miroir.

Cet essai donna à Mme C. et à son amie Mme N. qui ne demeurent pas ensemble, l'idée de tenter quelques expériences d'écriture directe en plaçant du papier et un crayon dans des boites fermées, ficelées, cachetées. Dans chacune de ces expériences dont je vais rendre compte, c'est toujours

(1) Mesdames N. et C. occupent une situation sociale indépendante et n'étudient les phénomènes spirites que pour leur instruction personnelle ; pour des raisons de famille, elles désirent que leurs noms ne soient pas publiés.

Mme N. qui, par l'écriture, a été prévenue que le phénomène était produit.

Il faut remarquer qu'à chacune de ces expériences Mme C. a subi un état de malaise, de fatigue générale avec céphalgie violente et cauchemards, alors qu'en dehors de ces périodes d'expériences elle jouit d'une parfaite santé.

1° Boite disparue

Le 15 septembre 1909, ces dames placent un papier et un crayon de graphite dans une boîte en carton ayant contenu des cigarettes (Dimensions 11 c. sur 8 c. hauteur 3 c. 1\|2) collée, ficelée, avec cachets de cire, cette boîte reste chez Mme C. tandis que Mme N. emporte le cachet qui a servi.

Huit jours après, Mme C. se rendant chez son amie Mme N., prend cette boite, la place sur sa table, puis sort, oubliant l'objet ; mais arrivée chez Mme N. l'oubli est constaté, et une communication obtenu par Mme N. ordonne impérativement à Mme C. de retourner chez elle chercher la boîte. Il fait mauvais temps, il pleut, néanmoins Mme C. se résigne à obéir à cet ordre. Mais, arrivée chez elle, c'est en vain qu'elle cherche sa boite, elle est introuvable. Le soir nouvelles recherches infructueuses.

On peut supposer que madame C. a placé, quelques instants avant de sortir, cette boite non pas sur la table comme elle le croit, mais à un endroit quelconque de son appartement où elle la retrouvera un jour, au moment où elle y pensera le moins. On peut encore supposer que Mme C a perdu cette boite dans le trajet de chez elle chez son amie. Nous allons voir ce qu'il faut penser de ces hypothèses.

2° Boite ronde

Le soir même de la disparition de cette boîte, Mme C., M. André D. et son frère Robert D. qui l'ont accompagnée chez elle tentèrent un nouvel essai. Ils prirent une boite ronde en carton qui s'engageait complètement dans son couvercle.

(Dimensions: diamètre 7 c., hauteur 5 c.) ils choisissent un morceau de papier; à l'un des angles, M. André D. dessina une figurine ; plié en quatre ce papier et un bout de crayon bleu sont inclus dans la boite. Sur la surface externe de la boîte, deux petits traits sont tracés à l'encre, correspondant avec deux traits sur la surface interne du couvercle, comme signe de reconnaissance. La boîte et le couvercle sont fixés au moyen d'une petite bandelette de papier collée, sur laquelle M. André D. appose sa signature. C'était le 24 septembre ; M. D. enferme la boîte dans un tiroir chez Mme C. et emporte la clef.

Le 27 septembre on procède à l'ouverture de cette boite ; le papier est bien celui qui y a été enfermé, il porte d'un coté un triangle au crayon bleu avec trois points à l'intérieur, de l'autre côté de la feuille on lit tracé au crayon bleu et en miroir ces mots :

Impossible de rematérialiser la boite

avec la signature *Andréa.*

3° Boite à l'épi

Le soir même, Mme C. et M, André D. font un nouvel essai, auquel M. André D. procède seul. Il prend une boite en carton. (Dimensions, longueur 14 c, 1\|2 : largeur 3 c. hauteur 2 c. 1\|2) y place un papier et un crayon et ferme la boite au moyen d'une tresse blanche de 1 c. de largeur qui embrasse la boite dans toute sa longueur ; deux cachets de cire fixent cette tresse aux deux extrémités : un cachet est placé sur une seule des faces latérales, puis il cache cet objet dans une des chambres de l'appartement. Mme C. désirant même ne pas connaître la cachette.

Le 29 une communication faite à Mme N. ayant annoncé qu'il y avait quelque chose dans sa boîte, cette dame et M. André D. se rendent chez Mme C. M. André D. va chercher la boite dans sa cachette et on procède à l'ouverture, après s'être assuré de l'intégrité des cachets,et on y trouve, roulé dans le papier, un épi de blé dont la tige est sectionnée nettement et en biseau. Le papier portait au crayon noir le triangle cabalistique avec ses trois points.

La conviction de ces dames était faite ; c'étaient bien de l'écriture directe et un apport qui avaient eté obtenus.

C'est alors qu'elle me firent part de leurs expériences ; la boite ronde, la boîte à l'épi et les papiers me furent remis.

Je fis remarquer à ces dames :

1° Que la fermeture de la boite ronde était illusoire,rien n'étant plus facile que de décoller la languette de papier de sûreté et de la recoller ensuite.

2° Pour la boîte à l'épi il n'était pas difficile de soulever avec une lame chauffée les trois cachets de cire très épais, puis de les recoller; et que même sans toucher aux cachets, on pouvait déprimer la face latérale de la boîte (qui n'avait pas été cachetée,) suffisamment pour y glisser un objet comme l'épi.

Que, par conséquent, leurs expériences manquaient des précautions nécessaires ; que si leur conviction était parfaite pour elle personnellement, cela ne suffisait pas : ces expériences étaient assez intéressantes pour essayer de communiquer leur conviction à d'autres personnes et qu'il fallait pour atteindre ce but faire des expériences conformément aux exigences des méthodes scientifiques car, tout en reconnaissant que la bonne foi de ces dames était hors de cause, on pourrait supposer l'intervention d'une tierce personne.

4°. — Vase en cristal

Le 30 septembre, Madame C. et Monsieur André D, prennent deux morceaux de papier à lettre réglé, de dimensions différentes ; le plus petit mesure 7 c 1\|2 et porte le filigrane EXPR, le plus grand mesure 8 c 1\|2 et porte le filigrane YTU, tous les deux ont la même largeur. Ces deux morceaux de papier sont pliés en deux et introduits dans un étui de carton cylindrique,analogue à ceux qui servent de boite à certains

produits pharmaceutiques ; sa hauteur est de 9 centimètres, son diamètre de 2 cen. 1|2.

La partie supérieure s'emboite sur la partie inférieure de 2 c1/2 et la séparation de ces deux parties se fait juste au milieu de la hauteur ; un petit crayon y est ajouté.

Ce tube fermé est maintenu par 2 tresses en coton de I c 1|2 de largeur, l'une de bout en bout, l'autre en travers, recouvrant l'ouverture mediane. Ces tresses sont maintenues très tendues par quelques points de couture à leur entrecroisement ; 3 scellés de cire jaune dorée sont apposés sur les deux extrémités, et au milieu, noyant les fils de couture ; 3 cachets différents sont imprimés dans la cire.

Ainsi préparé, ce tube est placé dans un petit vase de cristal taillé, porte-fleurs de forme tronconique, haut de 9 c. 1|2 et présentant 7 c. à son plus grand diamètre. L'ouverture mesurant 4c 1|2 est recouverte avec une rondelle de carton maintenue par 3 tresses fortement tendues, et fixées à leurs deux extrémités sur les parois du vase au moyen de 6 scellés à la cire jaune dorée ; 6 cachets différents sont imprimés dans la cire.

Ce vase ainsi confectionné est porté avec tous les cachets qui ont servi chez Madame N. par M. André D.

En recevant le vase, Madame N. obtient une communication qui l'informa que le phénomène de l'écriture directe ne pourra pas se produire chez elle, et qu'il faut renvoyer le vase chez Madame C. qui se trouve actuellement dans un état de calme et de tranquillité favorable à la production du phénomène.

En conséquence, M. André D. accompagné de son frère Robert, rapporte le vase chez Madame C. Ils l'enveloppent dans une espèce de sac en paille et le placent dans le tiroir du milieu d'un secrétaire, les deux extrémités de ce tiroir sont scellées avec de la cire, et deux cachets différents ; le tiroir est fermé à clef, et ces messieurs rapportent chez Madame N. la clef et les deux cachets.

Avant d'enfermer le vase, MM. André et Robert D. ainsi que Madame C. se sont assurés de l'intégrité des cachets et des tresses. Trois jours après, à 3 heures, M. et Madame N. le docteur Breton, et M. André D. se rendent chez Madame C. Monsieur André D. porte les cachets et la clef du secrétaire.

On constate que les scellés du tiroir sont bien intacts, ils ont été appliqués en plein sur le bois ; on les brise, on ouvre le tiroir et l'on retire le vase de son enveloppe en paille : cachets et tresses paraissent intacts ; on décide alors d'aller procéder à son ouverture chez notre ami Delanne.

Là se trouvent réunis : M. Delanne, Madame Pellé, M. et Madame N. Madame C. Madame Breton, Monsieur André D. et le docteur Breton.

MMrs Delanne et Breton, entourés des autres personnes, procèdent à un examen minutieux, loupe en main, des cachets et des tresses ; celles-ci sont bien tendues, bien maintenues par les cachets. On reconnaît qu'il

est matériellement impossible de faire sortir le tube en carton a travers les espaces angulaires formés par l'entrecroisement des tresses, même en faisant glisser au maximum la rondelle de carton de 2 ou 3 millimètres sans briser les scellés, ou couper les tresses.

Les trois tresses sont sectionnées près des cachets, et le tube en carton est retiré du vase en cristal.

On procède alors à l'examen le plus attentif. Cachets, tresses, surface du tube, fonds supérieur et inférieur sont examinés à la loupe : tout est intact ; il est matériellement impossible d'ouvrir ce tube dont les deux moitiés rentrent l'une dans l'autre de 2 c. 1/2 sans soulever les cachets ou couper les tresses ; pour le tube comme dans le vase en cristal, les surfaces courbes très prononcées ne permettraient que difficilement de soulever les cachets avec une lame chauffée d'un couteau ou d'un canif, il faudrait une grande adresse. On sectionne les deux tresses près des cachets, et au milieu de la curiosité anxieuse de tous , on ouvre le tube ; le petit crayon s'en échappe tout d'abord, puis on retire les deux papiers, ils sont couverts d'une écriture en miroir. On s'assure que les deux morceaux de papier sont bien ceux qui ont été enfermés dans le tube, puis on procède a la lecture.

Le morceau de papier le plus petit porte en haut et au centre le dessin d'une ancre, et de chaque côté un triangle avec trois points inscrits.

L'écriture en miroir se lit facilement :

Ames de peu de foi !!!
Adieu pour toujours.

ANDRÉA.

Le second papier, le plus grand, présente aussi dans la partie supérieure, au centre, une ancre mais plus légèrement dessinée et de chaque côté, un triangle avec trois points, et au dessous, on lit écrit au miroir, bien nettement :

Au recto : Ames de peu de foi ! Serez-vous plus persuadés ? non. Pour monter à la source des lumineuses vérités trois chemins vous sont ouverts :

Celui de la raison, celui de la souffrance, celui de la foi.

Au verso : Le 1er tortueux et long, nul humain ne l'a encore parcouru jusqu'au bout... Chaque civilisation et chaque siècle y a laissé ses pionniers... La science et la logique auxquelles on demande seuls d'éclairer la route ne sont pas encore des phares assez puissants.

Plus d'âmes arrivent par le chemin de la souffrance vous savez tous de quelle dureté en sont les cailloux.

Le 3e est le seul lumineux et clair, mais sa clarté trop vive vous aveugle pauvre sceptiques ! je vous y donne rendez-vous à tous quand enfin vous comprendrez avec nous quelle erreur il y a à vouloir prouver et expliquer l'*inexplicable*.

ANDRÉA.

En examinant l'intérieur du tube on trouve, au fond, un triangle vaguement crayonné, estompé et, près de l'ouverture, en dedans, aux deux points opposés du diamètre deux triangles, avec trois points au centre. Triangles et écriture sont au crayon noir.

Dans cette expérience, au point de vue rigoureusement critique, la multiplicité des cachets posés d'abord sur le tiroir, puis sur les tresses, entourant les objets, rendait bien difficile l'ouverture du vase et de la boîte centrale. Mais le soulèvement des cachets pouvait peut-être encore se produire ; en tous cas, il n'était pas absolument impossible, bien que peu probables ; il fallait donc prendre encore des précautions plus rigoureuses.

(*A suivre.*)

F. BRETON.
Médecin en chef de la marine en retraite. Président de la société d'études psychiques de Nice.

La mort de César Lombroso

L'Italie vient de perdre un de ses Savants les plus éminent. César Lombroso est mort à Turin, le 19 octobre dernier, à l'âge de 74 ans. Auteur de très nombreux ouvrages sur l'anthropologie criminelle, Lombroso laisse une œuvre considérable, mais il est connu surtout dans le grand public comme le protagoniste de la thèse de « L'homme criminel », c'est-à-dire de celui qui vient au monde avec des tares physiologiques qui en font irrésistiblement un malfaiteur. Suivant cette théorie, un tel individu est fatalement criminel, comme un autre sera épileptique ou aliéné,

On conçoit que de telles idées étaient appelées à produire une révolution profonde dans la psychiâtrie, dans l'anthropologie, dans la médecine légale, dans la jurisprudence et dans l'opinion publique. Du moment que le criminel est un malade, il serait absurde de le punir ; il faut le soigner et le mettre simplement dans l'impossibilité de nuire, en le détenant pendant toute sa vie. Si les théories de Lombroso sur les aliénés et les criminels ont été accueillies avec enthousiasme par toute une école composée de médecins, de philosophes et de sociologues, elles ont rencontré aussi une opposition passionnée, surtout lorsqne l'illustre savant a soutenu que le génie

n'est pas incompatible avec une certaine dégénérescence. C'était déjà la thèse de Lélut chez nous, aux environs de 1840, mais elle n'a pas triomphé dans notre pays.

Ce n'est pas le lieu de discuter ici la valeur de ces hypothèses ; mais si l'on doit faire des réserves générales avant de les accepter, il n'en est pas moins vrai, suivant M. le Dr Lacassagne, qui les a combattues, que « Partout les travaux de Lombroso sont connus et estimés, non seulement à cause de l'importance de sa doctrine et de l'intérêt que s'y attache, mais encore parce qu'il a eu le mérite de la continuité de l'effort, et surtout parce qu'il a été l'apôtre de la pitié pour les malheureux, de la justice pour les déshérités. Il a été un *médicus animi*, il a soufflé un esprit nouveau. »

Il est certain que Lombroso fut non seulement un esprit très ouvert, très éloigné de toutes les routines, mais il eut surtout un courage moral bien rare parmi ses collègues, celui de rechercher la vérité, même dans des pratiques qu'il avait presque toute sa vie considérées comme puériles, et par là indignes d'attention. Quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas pour avoir osé faire publiquement son *mea culpa* au sujet du Spiritisme ! C'est certainement à lui que nous devons le magnifique élan scientifique qui florit depuis une dizaine d'années en Italie et qui a amené les Broffério, les Morselli, les Pio Foa, les Porro, les Bottazzi, etc., tous professeurs de facultés, à se prononcer catégoriquement au moins en faveur de la réalité des phénomènes, s'ils n'acceptaient pas encore leur explication spirite. Mais l'exemple leur a été donné par le maître et il n'est pas douteux qu'ils arriveront, comme lui, lorsqu'ils auront suffisamment expérimenté, à reconnaître que seule l'explication des faits par l'intervention d'intelligences indépendantes des assistants, permet de comprendre rationnellement *toutes* les manifestations observées.

Associons dans un juste tribut de gratitude le nom du Chevalier Chiaïa à celui de Lombroso, car il faut se rappeler que c'est au premier que nous devons la conversion du second. On se souvient que Chiaïa mit au défi Lombroso, alors un adversaire irréductible, de persister dans ses négations, s'il consentait à vérifier lui-même l'authenticité des faits. Les séances de Naples eurent lieu avec Eusapia comme médium, et c'est alors que, sans crainte du respect humain, le chef de l'école psychiatrique Italienne, le savant au re-

nom européen eut le courage d'écrire en 1891 : « Je ne suis tout confus et aux regrets d'avoir combattu avec tant de persistance la possibilité des faits dits spirites ; je dis des faits, parce que je reste encore opposé à la théorie. Mais les faits existent et je me vante d'en être l'esclave. »

Le temps passe ; les expériences de Lombroso se multiplient, alors il sent la fragilité de ses hypothèses premières. « Je suis — écrivait-il en 1900 au professeur Falcomer — vis-à-vis des théories spirites, comme le petit galet sur la plage ; je suis encore à découvert, mais je sens que chaque marée m'entraîne un peu plus vers la mer. »

Enfin, le savant poursuivant ses études, voit le fantôme de sa mère et cette fois, sa conviction est définitive. Aussi, parlant du Dr Pio Foa qui obtint sur une plaque l'empreinte d'un des doigts de la main qui luttait pour la lui arracher, il admet l'existence d'un organisme fluidique existant après la mort, autrement dit du périsprit. « C'est la première fois, si je ne me trompe (1) écrit-il, que nous nous approchons intimement, expérimentalement des phénomènes et pour ainsi dire de *l'organisme spirite*, de ces représentations passagères, transitoires *de la vie de l'au-delà*, dont on voudrait pouvoir nier l'existence (les incrédules) malgré l'opinion universelle *confirmée par des milliers de faits* qui se multiplient sans cesse sous nos yeux... »

L'évolution de Lombroso, passant progressivement du plus profond scepticisme à la reconnaissance de l'intervention des esprits, est typique ; elle montre comment un esprit réellement scientifique est contraint petit à petit d'abandonner successivement les différentes hypothèses psycho-dynamiques, au fur et à mesure qu'elles se heurtent à des impossibilités logiques ou expérimentales. Quelle leçon « de chose » quand on constate que des hommes aussi positifs, aussi perspicaces, aussi savants et expérimentés que Wallace, que Zoellner, que Lodge, que Myers, que Hodgson etc. ont passé par les mêmes phases pour aboutir à proclamer leur certitude finale que le spiritisme fournit la preuve de l'immortalité.

Il n'est pas de constatation plus consolante pour ceux qui ont passé leur vie à soutenir la réalité des faits et leur explication par les

---

(1) Il se trompait, en effet, parce que les expériences de Mac-Nab et d'autres chercheurs ont précédé celle-là.

manifestations des Esprits, que de voir que soit dans les expériences transcendantales des matérialisations, soit par les phénomènes de la trance ou de l'écriture, toujours la même conclusion s'impose : l'intervention des intelligences désincarnées. C'est la preuve décisive que les premiers chercheurs étaient dans le vrai et que l'âme humaine continue de vivre après avoir quitté son manteau de chair, pour évoluer dans l'espace qui est sa véritable patrie.

Sans souci du qu'en dira-t-on,presque à la fin de sa carrière,Lombroso eut la noblesse d'âme de soutenir une vérité impopulaire, sachant fort bien qu'il courrait le risque de se diminuer aux yeux de ses confrères académiques, qu'il déclare dans la préface de son der-livre (1) atteints de *misonéisme*, c'est-à-dire d'une sorte de maladie mentale, qui a pour résultat d'inspirer l'horreur de toutes les nouveautés à celui qui en est atteint.

La postérité, toujours plus équitable que les contemporains, comptera parmi les titres de gloire du grand crininaliste ses recherches sur le spiritisme car, bientôt, on comprendra l'importance considérable de cette séance qui a pour objet de démontrer que la mort n'est pas l'anéantissement final, mais une simple étape sur la route infinie de notre voie évolutive.

Pascal disait à peu près : « Que rien ne nous importe davantage que de savoir si l'on ne meurt pas et qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour rester dans l'indifférence de connaître, ce qu'il en est. » Nous devons saluer recpectueusement les grands savants qui consacrent à cette tâche ardue une partie de leur temps, car, hélas ! la science ne s'allie pas toujours avec le courage moral et l'indépendance de la pensée, c'est pourquoi le nom de Lombroso prendra place chez les spirites parmi ceux auxquels ils vouent une profonde reconnaissance,et une admiration justifiée pour leur intégrité morale et la haute valeur de leur intelligence libérée de tous les dogmatismes. Maintenant que la route est déblayée, que l'exemple vient de haut, espérons qu'une foule des jeunes savants s'y engagera, afin de créer sur des bases inébranlables cette science de l'âme, la plus haute et la plus précieuse parmi celles qui ont aidé l'humanité à s'élever vers la connaissance de ses véritables destinées.

G. D.

(1) L'édition Américaine, la seule parue à l'heure actuelle, porte ce titre : After the death — What ? Après la mort — Quoi ?

L'Avenir des forces invisibles[1]

I

A l'une des dernières séances de l'Académie des Sciences, le commandant Darget, l'inventeur des rayons V, présenta des photographies de mots imprimés obtenus en plaçant sur le front, sous triple enveloppe, des plaques sensibles et des feuilles imprimées portant les mots à reproduire. Les rayons V, c'est-à-dire les radiations émises par le front, avaient traversé les enveloppes à la manière des rayons Rœntgen. Mais, observation non moins curieuse, sur certaines plaques, les mots étaient en positif et sur d'autres en négatif.

Ainsi s'affirmait la parente des rayons V, des rayons X, et des différents invisibles qui sont en train de constituer la physique et la chimie nouvelle, et même, au delà de celle ci, une biologie fournissant les causes inconnues de certaines activités des êtres vivants.

Les forces invisibles, celles qui ne tombent sous aucun du nos sens, sont dévoilées avec une étonnante rapidité : ondes de l'électricité induite ou de Hertz, rayons obscurs de l'ampoule de Crookes et des matières radio-actives, nouveaux rayons émanant de certains corps en transformation atomique ou des corps vivants, tous ces inconnus sortent du monde profond des insensibles Et par eux se complète la théorie de Maxwel sur l'identité de transmission des formes de l'énergie, c'est-à dire la physique unitaire.

Sir William Crookes, qui est sans doute le plus grand physicien du XIXe siècle, écrivait, dans sa *Genèse des Eléments*, en parlant des groupes de corps peu différenciés, qu'il semblent « une espèce de chantier cosmique où se sont fixés les éléments dans un état d'arrêt de développement ». Or, par l'uranium, le radium et leurs analogues, la science est en train d'explorer ce formidable chantier du monde. Et dès ses premiers pas, elle est obligée, pour expliquer les phénomènes nouveaux, de recourir à l'hypothèse d'une transformation essentielle, d une « transmutation » des corps dits simples. Et ainsi se confirme rapidement la vieille hypothèse d'une chimie unitaire.

Par la découverte des forces invisibles se construit donc, au delà des sciences analytiques et descriptives, le superbe monument de la science synthétique, continue et réelle, la science de l'avenir.

(1) Article tiré de la *Revue* du 15 octobre 1909. Cette publication montre les progrès accomplis par les idées que nous défendons ici depuis si longtemps. C'est-à-dire l'existence de ces forces qu'on avait appelées *fluides*, mais que les physiciens tournaient en ridicule. Décidément, quelque chose a changé maintenant dans la mentalité de nos contemporains et, ceci, pour de plus grand bien du Spiritisme (*N. d. l. r.*)

Il suffit de remonter à une vingtaine d'années pour se retrouver à l'origine de cet admirable mouvement de la science moderne. C'est en 1887 que Hertz découvre son oscillateur, et par celui-ci peut donner à l'électricité induite une forme spéciale qui lui permet de se propager comme la lumière, la chaleur, le son, etc., par des ondes concentriques, qui ont encore la propriété nouvelle et très spéciale de ne pas se laisser arrêter par les obstacles, sur lesquele ils semblent glisser. L'oscillateur de Hertz fournissait ainsi le moyen de se servir de l'électricité sans fil, et théoriquement à toute distance.

Mais il fallait, pour recevoir ces ondes extrêmement faibles, un récepteur infiniment sensible. Le savant français Branly le découvrit, en 1890, par la construction de son cohéreur. Un tube à limaille métallique, intercalé dans un circuit de pile, interrompt le courant, comme un isolant ; mais il devient conducteur quand une étincelle électrique éclate à distance. Par un choc, le tube redevient isolant. C'est toute la base du cohéreur, ou radio-conducteur de Branly, qui est lui-même l'organe essentiel du récepteur. Des étincelles plus ou moins longues, lancées d'une manière analogue aux signes du télégraphe Morse, sont en effet reçues, grâce au cohéreur, dans la forme longue ou courte où elles sont envoyées.

Il ne s'agissait plus, à partir de ce moment, que de diriger les ondes du transmetteur dans la direction du récepteur, et de tenter d'isoler celui-ci de manière qu'il ne soit pas influencé par des ondes venues d'autres postes. C'est à quoi se sont attachés, depuis cette époque, et avec des chances diverses, Branly, Marconi et quelques autres chercheurs.

Les ondes de Hertz et le cohéreur de Branly permettaient également, par des dispositifs spéciaux, la commande de mouvements électriques à distance. Ils formaient toute la base d'une télémécanique sans fil dont le développement peut être énorme.

II

Mais les invisibles de l'électricité étaient loin d'être tous connus. En 1895, on apprit la découverte, qui eut un si grand retentissement, des fameux rayons de Rœntgen. En examinant les rayons produits dans une ampoule de Crookes, le professeur Rœntgen, de l'Université de Wurtzbourg, remarqua que des sels de platino-cyanure de baryum, placés à une certaine distance de son ampoule, étaient illuminés comme si la lumière venait d'eux-mêmes. Le même phénomène se produisait encore lorsque l'ampoule était enveloppée d'une feuille de papier, de carton ou de quelque autre corps parfaitement opaque.

Le savant remplaça son platino-cyanure de baryum par une plaque photographique, qui fut impressionnée. Un morceau de bois, même très épais, n'arrêtait pas ce singulier rayonnement. Un morceau de métal, au contraire l'interceptait presque entièrement, et développait sa silhouette en noir sur la plaque photographique.

Les expériences furent poursuivies, avec la fièvre que l'on peut deviner par tous les savants qui avaient des tubes de Crookes : et l'on constata que le verre, pour ces nouveaux rayons, est moins transparent que le bois ou le charbon ; la cire jaune se laisse traverser avec facilité tandis que le sel gemme est opaque ; les parties molles du corps humain sont beaucoup plus transparentes que les os ; les métaux, peu transparents, le sont environ par ordre inverse de la densité ; l'épaisseur des métaux diminue leur transparence, mais celle-ci décroît beaucoup moins vite que ne croît l'épaisseur des plaques employées.

On se trouvait ainsi en présence de rayons invisibles, ne se manifestant, à l'ordinaire, par aucune sorte d'apparence sensible, et qui bouleversaient toutes les notions admises sur la transparence des corps.

Les physiciens se voyaient placés, par la découverte des rayons Rœntgen, non seulement dans le domaine de l'invisible, mais dans le domaine de l'insensible. Et l'on apprit bientôt que ces rayons, que rien ne révélait, pouvaient avoir sur l'organisme des êtres l'action la plus puissante.

III

Une année seulement après la découverte de Rœntgen, en 1896, Monsieur Henri Becquerel démontrait que les sels d'uranium peuvent donner des impressions photographiques à travers du papier noir ou diverses autres substances opaques. Le savant physicien, après une série d'expériences, admit que l'uranium et ses composés émettent des rayons particuliers, qui se comportent, aux points de vue de la propagation, de la réfraction et de la polarisation comme les rayons Rœntgen. Il nomma ces rayons nouveaux « rayons uraniques », mais les savants les nommèrent aussitôt « rayons de Becquerel ». Et les substances qui les émettaient prirent le nom de « radio-actives ».

Mme Curie (1), qui suivait ces recherches avec une très grande attention et qui préparait sa thèse de doctorat sur ces nouvelles substances, intervint alors pour la mensuration de l'intensité de rayonnement des diverses substances radio-actives, qui toutes contenaient de l'uranim et du thorium.

Mme Curie basa sa méthode de mesure sur la propriété, commune aux rayons Rœntgen et aux rayons Becquerel, de rendre l'air conducteur de l'électricité. Mais il s'agissait de mesurer des rayonnements de très faible intensité. La jeune savante fut merveilleusement servie en cela par deux découvertes de son mari. Celui-ci, en effet, avait démontré que le quartz soumis à une pression ou à une traction dégage de l'électricité Il avait établi sur cette propriété du quartz un électromètre infiniment sensible,

(1) Mme Curie, après avoir été chargée pendant deux ans d'un cours de physique à la Sorbonne, vient d'être nommée à la chaire occupée par son illustre mari : celle de physique générale.

dont il s'était servi pour la mesure du magnétisme, et dont on s'était servi, d'autre part, pour la mesure des faibles courants et pour celle des rayons Rœntgen.

La mesure de l'activité des substances radiantes devenait, sinon très facile, au moins très simple. Ces substances sont étendues sur un plateau électrisé. Comme elles rendent l'air bon conducteur, un second plateau, placé en face du premier, se charge par conductibilite. Un électromètre indique la charge. La mesure de cette charge devient encore plus simple, si on la compense par l'électricité produite par un quartz de Curie soumis à une traction, de manière à maintenir l'électromètre au zéro.

La mesure de la conductibilité, établie par la différence de charge entre les deux plateaux, donne la mesure de l'énergie des substances radiantes.

Cette méthode appliquée à un très grand nombre de corps, jusqu'aux plus rares, montra que l'uranium est plus énergiques que ses sels, qui, tous, cependant, sont énergiques. Mme Curie ne trouva pas de radiations, en d'autres corps que les composés de l'uranium et du thorium. Les travaux plus récents — en 1903 — de MM. Mac Lennan et Burton entre autres, semblent indiquer pourtant que la radio-activité appartient à tous les corps à un degré infiniment faible.

Toutes ces mesures, longues et compliquées, n'avaient rien donné de fort extraordinaire, lorsque Mme Curie s'avisa de mesurer l'énergie de certains minerais. Elle trouva les cœfficients d'intensité suivants :

Uranium	2,3
Pechblende de Johanngeorgenstadt	8,3
— de Joachimstal. . .	7,0
— de Pzibran	6,5
Chalcolite	5,2
Autunite	2,7
Carnotite	6,2

Nous ne mettons avec intention que les minerais — tous contenant de l'uranium ou du thorium — dont l'énergie est plus grande que celle de ces corps eux-mêmes. Cette « intensité du phénomène pour certains minéraux, dit Mme Curie, était inattendue ». Il y avait lieu de vérifier la moindre activité des sels d'urane. Mme Curie prépara de la chalcolite pure et trouva que son activité était égale à 1, c'est-à-dire très inférieure à celle de l'uranium, et encore plus à celle de la chalcolite naturelle.

« Il devenait dès lors très probable écrit-elle (1), que si la pechblende, la chalcolite, l'autunite ont une activité si forte, c'est que ces substances renferment en petite quantité une matière fortement radio-active, diffé-

(1) Mme Curie, *Recherches sur les substances radio-actives.* Gauthier-Villars, 1908 p. 21.

rente de l'uranium, du thorium et des corps simples actuellement connus ».

Mme Curie était sur la voie de la découverte du radium. Son mari, qui suivait ces recherches avec un très grand intérêt, « abandonna, selon, l'expression même de la jeune savante, ses travaux en train, pour se joindre à elle. . en vue d'aboutir à l'extraction des substances radio-actives nouvelles ».

Les deux savants se trouvaient devant ce formidable problème : « Trouver dans un minerai, dont l'activité radiante est d'environ trois fois celle de l'uranium, une nouvelle matière dont l'activité allait se démontrer plus d'un million de fois plus grande ».

On a dit souvent par quel magnifique effort ils le résolurent, comment ils créèrent, pour ainsi dire, le radium, et comment ils découvrirent en même temps une sorte de mélange de bismuth radio-actif, *le polonium*, pendant que leur collaborateur, M. Debierne, étudiait un mélange de thorium radio actif, l'*actinium*, ces deux derniers corps, non isolés, restant à l'état hypothétique.

Les propriétés du radium se montrèrent surprenantes, et de nature à détruire le principe d'invariabilité des corps simples, déjà très compromis par la théorie des valences de Mendeléeff et par l'hypothèse de l'unité de la matière si fortement soutenue par W. Crookes et Strindberg.

Le radium est une source vive de lumière et de chaleur. En une année il fait fondre 10 000 fois son poids de glace. Il décompose et détruit de nombreux sels chimiques et les matières vivantes. Enfin il active les corps voisins par une sorte d'induction, indépendante de la nature de ces corps.

Il faut dire encore que le rayonnement du radium est fort complexe. Il se compose de trois sortes de rayons, *alpha*, *bêta* et *gamma* de plus en plus pénétrants, les premiers peu déviables par l'action magnétique, les seconds très déviables comme les rayons cathodiques, les troisièmes non déviables.

Comment expliquer le formidable développement d'énergie de ce corps si complexe ? La physique et la chimie anciennes y sont impuissantes. Aussi Mme Curie, comme le célèbre physicien Rutherford par sa théorie de « l'émanation », ont-ils penché vers l'hypothèse d'une transformation essentielle du radium, d'une transformation atomique. Des expériences récentes de Ramsay et Soddy tendent à montrer que cette transformation donne naissance à un autre corps dit simple, l'hélium.

Il ne serait pas sans ironie de constater que la transformation naturelle du radium en hélium puisse forcer nos chimistes à reconnaître l'unité de la matière — pas plus étonnante que l'unité de l'énergie — la transmutation des vieux alchimistes.

IV

La découverte des invisibles, d'ailleurs, n'était pas arrêtée. On semblait

être sur la voie de cette énergie inconnue, de cette cause première, à laquelle il faudra bien s'élever un jour, malgré les protestations académiques.

En 1903, le Dr Blondlot, de Nancy, en étudiant les rayons X, découvrit de nouveaux rayons qu'il retrouva dans la lumière émise par un bec Auer ou une lampe Nernst.

Ces nouveaux rayons, que leur inventeur nomma rayons N, traversaient les corps opaques comme les rayons Rœntgen et les rayons du radium ; mais à l'inverse de ceux-ci, ils pouvaient être réfléchis, réfractés et polarisés comme les rayons lumineux.

Ils n'influençaient pas les plaques photographiques. Et le Dr Blondlot ne put les découvrir que par leur action, sur une étincelle électrique ou sur une petite flamme, qu'ils rendaient plus vives. Le docteur constata par la suite que l'action N, si elle rendait plus vive la partie de la lumière émise normalement, rendait au contraire plus faible la lumière émise tangentiellement. Il découvrit ensuite des rayons N, sorte de rayons inverses, qui avaient une action exactement contraire, en augmentant la lumière tangentielle et diminuant la lumière normale.

La suite de ses expériences amena le Dr Blondlot à constater que les rayons N existaient dans la lumière solaire, et qu'ils étaient produits par la plupart des corps portés au rouge, sur un bec Bunsen, par exemple.

Or, le bec Bunsen ne produisant pas lui-même de rayons N, on ne pouvait admettre que ces derniers résultassent de la combustion du gaz, c'est-à-dire fussent une sorte d'énergie de combinaison.

On ne pouvait admettre davantage que les rayons N provinssent d'une transformation de la lumière au travers des corps interposés, puisque cette transformation n'avait lieu que pour certaines lumières.

Il y avait donc tout lieu de croire que les rayons N provenaient d'une transformation physique des atomes des corps — manchons du bel Auer, etc., — portés au rouge.

Il semble bien que cette hypothèse ait été confirmée par la découverte, que fit le Dr Blondlot, des rayons N dans certains corps soumis à la pression, à la torsion ou à la trempe, c'est-à-dire subissant des variations dans l'état physique de leurs atomes.

L'émission des rayons N par les corps trempés semble indéfinie. On a retrouvé des couteaux datant environ du VIIIe siècle qui émettent encore des rayons N avec une intensité comparable à celle de l'acier récemment trempé. On ne peut guère expliquer ce pouvoir constant que par l'effort des atomes pour reprendre leur constitution normale.

Par ces rayons N, on touchait peut-être à l'énergie atomique immédiate, c'est-à-dire au principe de constitution physique des corps.

V

On n'était pas, d'ailleurs, au bout des découvertes que faisait naître cette profonde plongée de la science expérimentale dans le domaine de l'ancien inconnu.

Le professeur Charpentier, de Nancy, qui, en collaboration avec le Dr Blondlot, avait orienté ses recherches des rayons N dans le sens des êtres vivants, remarqua que si l'on approchait une partie quelconque du corps d'un écran enduit de platino-cyanure de barium, sur lequel était placé une partie de sel de radium, l'écran s'éclairait d'une lueur plus ou moins vive. Le corps humain agissait donc à la manière des rayons N. en renforçant la phosphorence.

Mais, d'autre part, et depuis 1894, le commandant Darget, de Tours, avait pu impressionner des plaques photographiques à travers une ou plusieurs enveloppes de papier noir et rouge, par la simple approche des doigts ou de certaines parties du corps. Ces expériences, maintes fois répétées depuis 1874 par leur inventeur et par nombre de personnes, donnent de puissantes impressions photographiques, parfois colorées, et qui permettent de constater facilement la présence de deux sortes de rayonnements de sens contraire.

Comme les rayons N n'impressionnent pas les plaques photographiques, on se trouvait en présence, chez les êtres vivants, d'un rayonnement nouveau, relativement très puissant. Le commandant Darget donna à ces radiations le nom de rayons V (émis par les êtres vivants).

Les rayons V, comme le démontre le commandant Darget, par la photographie, sont extrêmement pénétrants. Ils traversent les métaux, et la plupart des corps solides ou liquides. L'eau, le bois, l'ivoire, etc., comme l'avaient démontré les remarquables expériences de Thore, sont, pour eux, bons conducteurs. Le même physicien montra qu'ils sont insensibles à l'action de la chaleur, de la lumière et surtout du magnétisme. Ils se comportent donc, dans leurs propriétés fondamentales, comme les rayons *gamma* du radium et les rayons primaires de Rœntgen

Mais ces rayons, qui, comme ceux du radium, sont peut-être fort complexes, jouissent de propriétés particulières. Ils sont dynamiques. Nous ne rappellerons que pour mémoire les phénomènes dynamiques obtenus par des sujets spéciaux, comme le médium Home et rigoureusement contrôlés par William Crookes. Mais ces phénomènes, qui prennent chez les médiums une ampleur particulière, se produisent chez tous les êtres vivants, comme le montrent des appareils fort simples, ceux de Thore, de Baraduc, du comte de Tromlin, le sthénomètre de Joire, etc.

Sous l'action des rayons V — dont le commandant Darget a démontré, par la photographie, la présence en tous les êtres vivants — ces divers appareils se mettent en mouvement, avec des variations selon les individus.

Il faut probablement rattacher à l'action des rayons V tous les phénomènes de l'hypnose, de la télépathie, de la télévision, et sans doute divers

« instincts » des animaux, que la Science, naguère, s'était refusée, sinon à admettre, au moins à étudier.

Les phénomènes produits par les rayons V sont infiniment plus apparents que ceux, par exemple, des corps radio actifs. Les photographies du commandant Darget sont aussi distinctes, aussi nette que des photographies ordinaires. L'appareil de Thore ou celui du comte de Tromelin ne tournent pas d'une manière indécise ; mais ils tournent nettement de gauche à droite en présence de la main gauche, et en sens inverse en présence de la main droite. Ce mouvement est de 10, 15 ou 20 tours à la minute, et il a duré, dans certaines expériences, pendant plus d'un quart d'heure.

Il a été démontré par les ingénieuses et très scrupuleuses expériences de Thore, de William Crookes, du Dr Richet, du colonel de Rochas, du commandant Darget, du Dr Bonnaymé et de nombreux autres observateurs, que ces phénomènes ne peuvent être attribués à la lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, ni à aucune des énergies connues.

Il y a donc le plus grand intérêt scientifique à continuer vigoureusement l'étude des rayons V.

La force qui sort des corps vivants, d'une manière constante, par ce rayonnement — et tout à fait en dehors de la force musculaire — est énorme. Elle ne peut être comparée qu'à l'énergie du radium. Et cela vient encore confirmer l'hypothèse d'une « transmutation » possible des corps chimiques, car les atomes de ces corps se trouvent dans les êtres vivants, en des états d'équilibres physique et chimique essentiellement instables. Cette double instabilité expliquerait la présence simultanée, chez les vivants, des rayons N et des rayons V. L'organisme est une réduction de ce chantier cosmique dont parlait William Crookes.

On retombe ici, d'ailleurs, dans ce grand principe de conservation de l'énergie, si conforme à la raison, et qui parait l'une des bases les plus inébranlables de la science moderne.

Comment expliquer, en effet, ce que devient l'énergie développée par un corps au repos, si l'on n'admet point ce rayonnement vital ? L'organisme, dans cet état de repos, développe presque autant d'energie que lorsqu'il est en exercice, et de toute manière, une énergie infiniment supérieure à celle qui est nécessaire pour l'excitation du cœur, le fonctionnement des poumons et des quelques autres organes actifs. Il faut donc nécessairement que ce surplus d'énergie inemployé se transforme, soit par une accumulation physiologique, soit par une extériorisation. Or, l'accumulation physiologique, en admettant qu'elle existe, ne pourrait être indéfinie, tandis que l'état de repos, avec un exercice à peu près normal de l'organisme peut être en quelque sorte indéfini. Il faut donc nécessairement, à une heure donnée, que l'énergie en excédent quitte le corps vivant, comme la vapeur sous trop forte pression se dégage des moteurs, comme l'électricité statique ou dynamique sous un potentiel trop élevé se dégage de ses fils ou de ses accumulateurs.

L'étude des rayons V dira quelle est la puissance et la circulation de ces fluides dans les différents êtres vivants, de quels échanges entre les individus ils sont susceptibles, quelles sont leurs relations avec les énergies invisibles dont nous venons d'écrire, et avec celles qu'on pourra découvrir par la suite, quelles influences ils peuvent avoir sur l'énergie cosmique et réciproquement. C'est la vie même des hommes, des êtres vivants, de leurs échelons dans le temps, qui se présente ici à l'examen de la science.

Jamais problème plus immense et plus passionnant n'a été posé devant les hommes. C'est tout un monde nouveau, celui des invisibles, le monde profond de l'avenir, qui s'ouvre devant les pas des hardis chercheurs.

C.-M. SAVARIT.

Sur les Communications médianimiques

PAR SIR OLIVER LODGE

Nous avons donné les conclusions de l'important travail de Sir Oliver Lodge, paru dans le 58me fascicule, Volume XXIII, des *Proceedings* de la S. P. R. L'auteur y signalait spécialement les communications obtenues par Mme Grove.

Voici la courte notice par laquelle il les fait précéder :

Une curieuse et spécialement probante série de communications fut obtenue, partie en ma présence et l'autre sans moi, par une dame bien connue de moi, que je nommerai Mme Rupert Grove, pseudonyme rendu nécessaire par des raisons de famille.

Cette dame, d'âge moyen, est intelligente, admettant nettement la réalité des phénomènes psychiques de toute nature, mais avec une tendance au scepticisme qui la porte à réclamer souvent la répétition des expériences. Cette répétition, elle la demandait de temps en temps à l'intermédiaire de son mari, familiarisé depuis longtemps avec ces phénomènes. Celui-ci connaissait fort peu M. Marble, quoiqu'il vécût dans son voisinage ; mais à ce moment il ignorait encore l'étroite affection qui avait existé entre sa femme et M. Marble. Il est encore vivant et je crois que ce passé lui est aujourd'hui bien connu et qu'il n'en éprouve aucun ennui. Cependant la possibilité que la divulgation du fait lui cause quelque peine

est une des raisons qui me font adopter un pseudonyme, ce qui, dans le cas actuel, n'a aucune importance.

Je vais donner au préalable une constatation due à Mme Grove, le 14 juin 1907.

« M. Joseph Marble et sa sœur, Mme Kate Sandford qui étaient voisins et vivaient dans le voisinage de ma mère, dont ils étaient de vieux amis, habitaient près d'Ashton. M. Marble avait une petite usine non loin de Stalybridge. Tous deux étaient instruits, intelligents et assez sceptiques. Ils me connaissaient mieux que personne et s'intéressaient à tout ce qui me concernait. En fait, il existait entre nous une forte et profonde affection, que personne ne connaissait.

Quelques années après mon mariage, lorsque j'acquis quelques notions de spiritisme, à la suite de quelques visites à un médium en 1896, je leur en parlai souvent, surtout à lui, m'efforçant de les décider à s'en occuper et à chercher à voir ces choses, avec lesquelles je commençais à me familiariser, quoique toujours avec beaucoup d'hésitation ; mais ce fut sans aucun succès. Il écoutait comme il avait l'habitude d'écouter tout ce que je lui disais, mais avec plus d'intérêt que de conviction.

Mme Sandford était également incrédule et disait très nettement qu'elle n'aimait pas ces sortes de choses. Je ne m'attendais donc pas à recevoir jamais aucune communication se présentant comme venant d'eux.

Cependant, dans deux séances avec Mme Thompson, au printemps de 1900, trois ans environ après la mort de M. Marble, je fis un essai, en prenant avec moi un objet qui lui avait appartenu et des communications se produisirent, paraissant presque tout le temps dues à M. Marble. Il me citait bien des faits qui ne pouvaient être connus d'aucun autre, sa sœur, alors veuve, vivait encore.

Dans ces communications on trouve un passage écrit, dans lequel entre autres choses il trace les mots suivants : « Je n'ai jamais cru que je me serais efforcé d'une façon aussi confuse de vous démontrer la vérité de votre étrange croyance ; mais *je vis, je vis*, etc. »

Les communications reçues de lui et de sa sœur, par la médiumnité de Mme Piper, sont de tous points conformes à leur individualité. Mme Sandford était désignée par ses nièces, filles de M. Marble,

sous le nom de Tante Kitty. J'avais les rapports les plus amicaux avec ces jeunes filles, dont la plus intelligente portait le nom de Peggy.

La famille reste dans son incrédulité primitive et sa vive répugnance pour ce qui est spiritisme ; mais les deux membres décédés semblent désirer très vivement de vaincre ce scepticisme en leur donnant une efficace série de preuves et s'ils y arrivent, ce sera aussi heureux qu'étonnant à mes yeux. »

Signé : « Alice F. Grove. »

Voici maintenant quelques passages des séances de Mme Grove avec Mme Thompson en 1900.

Les observations de Mme Grove sont entre crochets carrés.

(Nelly, contrôle, parle) M. Myers est ici. Oui je suis très heureux de faire quelque chose pour les autres.

(Je donne au médium un plaid Ecossais qui a appartenu à mon ami M. Marble.)

Ceci me porte à dire Stalybridge.

Mme Grove. C'est bon.

Je ne sais, où cela se trouve ; c'est une horrible et fumeuse localité, aussi désagréable que Dudley-Port. Elle possède une forte et excellente influence, calme, honnête et gaie. Une sorte de nom Ecossais y est associé. Je ne sais si cela est produit par cet objet.

(Touchant un médaillon que je portais et qui avait été donné à ma mère par mon père).

Vous connaissez le vieillard à qui a appartenu ce médaillon. Il connait à fond toute la mer Baltique. (Il était marin).

(Je donne une lettre écrite par mon ami décédé).

Ceci est écrit par l'homme qui a porté le plaid. (Exact)

Il me semble qu'il y a une séparation entre le plaid et la lettre, ne serait-ce pas la même influence ?

Ce Monsieur portait des favoris, mais pas de barbe. (Exact).

Auriez-vous réellement eu 2 ou 3 pères ? Car il semble que vous en ayez un autre que M. Grove.

Le monsieur aux favoris porte un chapeau de feutre. Il n'aime pas les chapeaux à haute forme. Mme Cartwright lui vient en aide, car il ne peut s'exprimer facilement. Elle l'aide à surmonter cette

difficulté. C'était un de ceux qui n'aiment pas à faire connaître leurs affaires aux autres. (Il était très réservé).

Il désire que vous lui manifestiez votre affection, pour lui venir en aide.

Il (M. Marble) dit qu'il n'est pas mort depuis aussi longtemps que le vieillard qui a donné le médaillon. (Certainement : car ce dernier était mort depuis longtemps).

Quelle est cette dame qui pleure à cause de sa mort. Est-ce votre sœur ?

Elle dit que c'était son Joe. (C'était le nom que lui donnait toujours sa femme).

On se trompa beaucoup sur l'âge qu'avait cet homme à sa mort. (Il avait 60 ans, mais présentait encore toutes les apparences de la force).

Sa mort n'a pas été due à une cause externe, mais à une cause interne. Son estomac est tout brouillé. (En réalité il avait une appendicite).

Il a eu une difficulté très grande pour respirer, puis il a été mieux. (On a cru qu'il avait une pneumonie, ce qui me fait penser que sa respiration était difficile). Il semble avoir besoin de tousser et ne respire pas très bien. Joseph Limestone (Pierre calcaire).

Le nom véritable est Marble (malheureusement la lettre au moment où elle fut remise au médium, était entrouverte et le nom *a pu* être lu. Dans cette lettre on dit également qu'il est difficile de croire. Il ne *semble* cependant pas qu'elle ait été lue).

Vous savez, Alice, il semble dire qu'il a toujours douté que ceux qui sont morts viennent jamais se communiquer ; mais il sait aujourd'hui que c'est vrai.

Il semble qu'il existe une sorte de parenté, comme beau frère. (Il n'y a pas de parenté).

Il dit qu'il a promis de vous dire si c'était vrai. Il a désiré venir parce que vous et Rupert n'aviez pas cru que c'était vrai et il tient à vous le démontrer avec soin.

M. Limestone dit que les enfants ont coutume de venir aux lieux où il a vécu et d'y rester. (Oui, quelques cousins, mais il ne les aime pas).

Mme Grove, ma chère, savez-vous que le vieillard est tout-à-fait heureux. Il dit qu'il a eu une pneumonie.

(Il a été traité pour une pneumonie ; mais on a constaté ensuite une appendicite).

Il dit que vos jeunes fillettes avaient l'habitude de s'accrocher à lui de chaque côté.

(Ceci est très possible).

Avez-vous porté l'anneau qu'il vous a donné ?

Je ne puis comprendre la pensée de parenté, sinon parce qu'il existe entre vous une affection si profonde, qu'on n'en rencontre guère de semblable entre les personnes ordinaires.

Chère Alice, il dit qu'il désire que vous consoliez la personne qui le pleure si amèrement ; il désire que vous lui disiez que ce fut pour lui comme un choc ; il ne lui sembla pas avoir été malade pendant longtemps. (Sa maladie ne dura que trois jours).

Malgré toutes les affections qu'il a quittées, il ne désire pas revenir.

Il attend Alice.

Il dit que dans le ciel on ne cesse pas de s'aimer.

Le pense-t-il ?

Mais dites-le lui si ftanchement (c'est-à-dire M. Grove).

Ma pauvre petite femme, comme j'ai été peiné à votre sujet.

Il dit qu'il vous a dit de ne pas porter un bonnet, il voulait vous voir toujours avec un chapeau (Exact).

Maintenant vous le laisserez vous embrasser, vous qui aviez l'habitude de vous écarter de lui. Il dit qu'il aurait dû avoir plus de patience. Il peut voir maintenant la sincérité de votre affection.

Ceci frappe vivement ses sentiments. Il désirait toujours vous faire des cadeaux, mais vous vous y opposiez. Il dit que parfois vous étiez maîtresse de vos actes et d'autres fois non.

Mais il dit que ni l'un ni l'autre n'aurait voulu nuire à autrui.

Quelle voix mâle il avait ; une voix qu'on n'entendait nulle autre part et qui n'avait rien d'ordinaire. (Exact)

Il dit que lorsqu'il vous voyait, il eût voulu plutôt que quelqu'un autre se fût trouvé là et qu'il était à la place d'un autre.

Il dit que vous étiez plus aimable pour lui dans le train et que ce fut la seule fois où vous fûtes vous-même. Il reconnait qu'il

vous a causé quelque ennui, mais que tout est mieux et correct aujourd'hui. A cette époque il ne s'en rendait pas compte.

Il dit que c'est vous qui le préoccupez le plus ; vous avez tant à supporter. Il lui semble que c'est par égoïsme qu'il vous a causé tant de soucis.

Il me semblait faire quelque chose qu'il n'aurait pas dû.

Il parait qu'il ne voudrait pas me dire quelque chose de vive voix. Peut-être pourrait-il écrire. (Tout cela est pour moi parfaitement correct et intelligible. La main du médium se met à écrire des choses parfaitement appropriées, avec son nom Marble écrit correctement en entier).

Qui est cette personne avec des dents si nettes et si régulières et une oreille si bien faite ? (Elle avait de belles dents et une oreille élégante et bien appliquée sur la tête).

Il dit que vous avez sa photographie, mais que vous l'avez mise de côté. (Exact).

Pourquoi cela m'est-il si pénible ? Le souvenir de tout ce que nous avons été l'un pour l'autre me poursuivra jusqu'à ce que nous nous retrouvions et soyons unis.

Mme Grove — Et maintenant qu'est-ce qu'il y a au sujet de mon Rupert ?

Oh ! Il n'y a ni jalousies ni question de parenté, mais des cœurs unis. Il est certain que Rupert ne voudrait pas s'opposer à l'union des esprits.

Il parait dire : « Alice m'aime autant que celui-là » et il semble trembler constamment,

Il semble commencer par votre départ dans le train.

(Mme Grove lui demande le nom d'une certaine localité). (sans réponse).

Il dit de lui demander autre chose.

Oh ! Dieu ! — Mais il ne croit pas en Dieu, n'est-ce pas ? (six ans plus tard, dans une séance avec Mme Piper, il est représenté comme disant par l'intermédiaire de Rector : « Je crois en Dieu, maintenant).

Que se trouve-t-il à sa gorge ? Vous voyez comme c'est volumineux ! (Il avait la pomme d'Adam très forte) et un col repoussé en bas. Il ne savent rien de cela chez lui et il ne le désirait pas non plus.

Quelle a été la cause de sa mort si prompte ? Il me semble que quelque chose est déformé dans son abdomen.

Savez-vous ce que peut-être un amour passionné chez l'un, auquel répond d'autre part une amitié de sœur. Eh ! bien ! c'est ce qui existe réellement. Il ne pouvait pas se résigner à un amour platonique.

Seconde séance, le jour suivant

Où est son frère ?

(Madame Grove demande à Nelly de s'assurer s'il se rappelle l'Ecole des Arts).

Avez-vous fait un portrait, Mme Grove ? C'est parce qu'il dit qu'il vous voit avec une blouse de peintre. Il a l'habitude de vous regarder peindre.

(Exact ; et il est également vrai que j'ai fait récemment un portrait).

Mme Grove — Pouvez-vous me dire quel était ce portrait ? (En réalité, c'était un portrait de lui-même, d'après une photographie).

(Long silence). — Vous paraissez copier un modèle. Il y a toute une série d'impressions de suicide, en rapport avec cette personne.

(Son frère s'était suicidé et il savait que je connaissais le fait).

Eh ! bien, il y a ici un poison qui détruit l'intérieur, mais il craint de vous faire de la peine. Mais c'est écrit.

(Si on veut dire que M. Marble s'est suicidé, c'est inexact).

Tous les Elliott le connaissent. Il a aimé uniquement une Elliott ; (Elliott était mon nom de fille). Mais vous n'avez pas à être jalouse. Il a aimé une Alice Elliott. Vous ne vous y opposerez pas, n'est-ce pas ? Il ne l'a pas épousée.

(Questionné s'il se rappelle où il est allé avec elle).

Il est allé prendre des vues sur des cours d'eau avec Alice Elliott.

Vous ne voudriez pas lui être hostile, n'est-ce pas ? Mais vous savez que son affection s'est portée sur elle plus que que sur aucune autre.

(Nelly ne parait aucunement connaître mon nom de famille ni) soupçonner que c'est réellement de moi qu'il est question).

Qu'est-ce qu'un Agnostique ? Dites-lui que je suis un Agnostique. (Exact).

Il dit que dans moins d'un an, il viendra parler avec vous. Il ajoute qu'il n'est pas dans la même demeure que Nelly. Il affirme que lorsqu'il viendra, ce qui, il l'espère, ne peut tarder, il pourra parler avec elle sans éprouver aucun trouble.

(Il est probable qu'il veut dire par là qu'il n'est pas encore aussi développé que le controle supposé).

Le médium prend alors un crayon et commence à écrire. L'écriture ne contient d'abord que des questions inintelligibles. Puis :

Ce que je me rappelle cependant, c'est que j'ai été heureux à cause de vous, de vous tous et que je suis encore heureux.

Je ne puis penser que vous êtes mon Alice, car vous ne diriez pas que vous l'avez oublié. Comment puis-je croire que vous êtes mon Alice, puisque je ne puis vous voir plus que vous ne pouvez me voir vous même. Il y a des croquis que je vous ai donnés. Ils sont chez moi ou chez vous.

(Je ne me rappelle pas avoir reçu des croquis de M. Marble).

(L'écriture continue) « Ma chère Alice, ce n'est pas que je sois mécontent, mais aujourd'hui je pense autrement que jadis et je suis convaincu qu'il vaudrait mieux pour nous deux laisser là notre amour. Cette vie m'a procuré la joie et le bonheur que j'avais toujours vainement espérés. Je m'étais laissé aller à un sentiment excessif, mais maintenant je vois qu'il vaut mieux que je reste seul. Essayez ma chère Alice de m'oublier, comme vous avez toujours si bien feint de le faire. Pourquoi me traitiez-vous toujours si froidement ! Vous ne pensiez pas me faire tant de peine. J'ai souffert pour le mal que j'aurais voulu faire aux autres mais maintenant il vaut mieux pour moi ne plus me laisser aller dans cette voie. Je vous aime encore mais je vous le prouve en vous disant que, dans notre position, il vaut mieux rester séparés pour un an. Rappelez-vous que dans un an je vous donnerai toutes les preuves désirables ; mais, ma très chère, ne me les demandez pas maintenant. Je n'aurais jamais cru que je m'efforcerais d'une façon aussi confuse de vous démontrer la vérité de votre propre croyance si étrange.

Mais je vis, je vis et cela me suffit et pour le moment et plus, beaucoup plus que tout ce que j'ai jamais pu penser.

Je ne veux pas essayer de vous en dire davantage ; il ne vous coûtera pas sûrement beaucoup d'attendre une année, etc....

(Ici l'écriture devient illisible et je ne puis plus déchiffrer la fin.

Tout ce qui est ci-dessus est extrêmement approprié).

(Après avoir écrit diverses autres choses sans importance, Nelly dit :)

Quelle est cette chère vieille dame nommée Annie ? Elle porte un bonnet en point d'Angleterre, elle porte habituellement un petit tablier de soie noire, bordé de dentelle. Elle dit que vous avez communiqué avec quelqu'un et pense que vous auriez mieux fait de ne pas accorder votre amour a Ruppert. Elle est très élevée, presque aussi élevée que la brillante Dame.

Je ne sais de qui il est question. Cela doit être une tante mais son nom n'était ni Annie ni Anne.

Elle vous demande de ne pas faire d'évocation.

Elle pense qu'il vaudrait mieux faire d'abord son éducation, car il est vraiment opposé à tout. (Cette phrase s'applique nettement à M. Marble).

Observations présentées par O. Lodge.

Tout ce qui concerne M. J. Marble ci-dessus est extrêmement bon. C'est plus vivant que la personnification subsequente avec Mme Piper, six ou sept ans plus tard. A cette époque, en effet, les efforts ayant pour but de donner des preuves promises ici, furent faits réellement, et le contrôle montre qu'il avait connaissance de ce qui avait été dit, en écrivant : « *Maintenant* il croit en Dieu ». S'il se confirme que des communications signées J. Marble se produisent ou se soient déjà produites par l'intermédiaire de Mme Verrall ou d'autres médiums étrangers, cela sera excellent.

La substitution, dans un passage, de Limestone à Marble, caractérise le controle de Nelly et rappelle la substitution de Happyfield à Merryfield, rapportée dans le vol. 17, p. 208. Ces petits détails ont de l'intérêt comme tendant à jeter de la lumière sur le mécanisme du processus.

Pour la Traduction : Dr DUSART.

Égypte, Grèce, Judée

VI. (1)

> Professons l'universalité de la loi du progrès. Toutes les créatures qui vivent dans la lumière et dans la liberté, les supérieures non moins que les inférieures, lui sont également soumises et c'est même dans le ciel, bien plus que sur la terre qu'elle a son règne.
>
> JEAN REYNAUD.

Dans la cour du temple de Jérusalem on voyait apparaître quelquefois un personnage étrange: Un petit cortège l'accompagnait. Il n'avait pas d'autre signe distinctif que la robe blanche des Esséniens et une longue chevelure, la chevelure de ceux qui étaient voués dès leur enfance au Seigneur. Un grand front bombé par la méditation ; une longue figure ascétique d'une douceur infinie ; des yeux immenses, des yeux de voyant, extatiques et perçants. Il y avait dans son cortège un groupe de pauvres gens timides. C'étaient les malades qu'il avait guéris.

Après avoir prêché l'Evangile du royaume de Dieu en Galilée, cet homme était venu dans ce temple dire son divin message aux enfants d'Israël, aux docteurs de la loi, aux Scribes et aux Pharisiens. C'est là qu'il avait glorifié le denier de la veuve, pardonné à la femme adultère et chassé les marchands du temple. Il avait peu de fidèles et beaucoup d'ennemis. Les Pharisiens le nommaient « le Galiléen », le peuple l'appelait « le Messie », lui même s'intitulait « le fils de l'Homme », ses disciples lui donnaient le titre de « Fils de Dieu ».

Depuis son enfance, des visions sublimes le hantaient. Deux ou trois fois en sa vie, pendant sa retraite de dix ans chez les Esséniens, à Engaddi, au dessus de la mer Morte, dans l'affreux désert des monts de Judée, une vision fulgurante lui était apparue, ce soleil transcendant était pour lui le cœur du monde. Il était son soleil d'Ammon-Râ, son temple vivant. Que lui disaient après cela les temples de marbre et la fumée des encensoirs ? Il rêvait de faire

(1) Voir le numéro d'octobre p. 246.

de tous les hommes un temple vivant et fraternel. Mais il savait qu'il devait mourir pour ressusciter le monde avec lui. Il le savait... depuis la nuit terrible dans le désert d'Engaddi, que les Evangélistes ont rapportée sous le nom de *tentation* et où il s'était senti devenir le MESSIE. Alors déjà il avait vu venir...... la croix !

Maintenant la vision redoutable allait s'accomplir, l'heure décisive était venue.

Deux groupes ennemis étaient en présence : d'un côté, Jésus entouré de ses disciples ; de l'autre, les Pharisiens pâles de colère. Soudain l'un d'eux s'avance vers le Galiléen et, désignant de superbe édifice, il s'écria :

— Et ce temple, qu'en feras-tu ?

Alors l'Essénien, le Nazir de Galilée aux longs cheveux tombant sur ses épaules, sembla resplendir et grandir d'une coudée. Il leva son doigt au ciel et répondit :

— En trois jours je puis le renverser et le rebâtir. En vérité je vous le dis, il n'en restera pas pierre sur pierre.

Les Pharisiens avaient atteint leur but ; ils tenaient la parole qu'il fallait au Sanhédrin pour condamner le prophète de Galilée.

Ce qui advint ensuite est écrit dans les Evangiles et dans les Actes des Apôtres ; chaque enfant le sait : Jésus crucifié ; les disciples fondant l'Eglise chrétienne au nom du maître ressuscité ; Paul, son persécuteur, renversé de cheval sur la route de Damas, converti par la lumière et la voix du Christ, devenant l'apôtre des Gentils.— Mais suivons l'histoire du temple et rappelons comment les événements confirmèrent la prophétie du Galiléen.

Quarante ans après, la nation juive se révoltait une fois encore contre le joug romain. Titus mettait le siège devant Jérusalem.

Les Juifs se défendirent avec une rage héroïque ; le sang coulait à torrents sur les escaliers de marbre. Enfin un soldat romain jeta un brandon par une des fenêtres de l'édifice sacré. Aux lueurs de l'incendie, les légionnaires plantèrent leurs aigles devant le pylône d'entrée et proclamèrent Titus empereur sur les ruines du temple de Jéhovah.

Et ceci n'est pas la seule confirmation de la prophétie du Christ. Celle qui eut lieu au IVe siècle sous le règne de l'empereur Julien est plus curieuse. Constantin avait proclamé le christianisme dans tout l'empire. Son successeur Julien crut pouvoir rétablir le paga-

nisme. Il eut le tort de méconnaître la grandeur du Christ et sa puissance de fraternisation humaine. Ceux qui vont contre la logique profonde de l'humanité et contre les puissances providentielles qui la dirigent, peuvent être de nobles âmes et de grands héros, mais ils succombent infailliblement. Julien eut l'idée de rebâtir le temple de Jérusalem et de rendre aux Juils le culte national de Jéhovah, afin de faire mentir la prophétie du Christ. Il consacra une somme considérable à cette restauration. On déblaya les ruines, on creusa la terre ; mais, lorsqu'on voulut poser les fondements, des explosions de feu éclatèrent dans la roche et tuèrent un grand nombre d'ouvriers. Les autres refusèrent de continuer.

Au moment où Julien reçut cette nouvelle à Antioche, il allait partir pour combattre les Parthes. Il déclara qu'à son retour il poserait lui-même la première pierre du temple des Juifs. Mais peu après il tombait frappé d'une flèche en Perse. Il mourut noblement en s'entretenant de l'immortalité de l'âme en héros de Plutarque et en disciple de Platon.

Trois siècles à peine se sont écoulés. Bysance règne sur Jérusalem. Un patriarche chrétien gouverne au Saint-Sépulcre. Mais le Bas-Empire recule d'un côté devant les barbares, et de l'autre devant l'Islam. Mahomet vient de fonder en Arabie une religion nouvelle. Bysance ne sait pas défendre Jérusalem. Le Khalife Omar occupe le mont des Oliviers avec une armée arabe et la ville se rend. La scène qui suit caractérise d'une manière admirable la situation religieuse du monde en l'an 638.

La rédaction du traité achevée, le khalife dit au patriarche : « Conduis-moi au temple de David. » Le patriarche le conduisit d'abord à l'église de la Résurrection, puis à celle de Sion : « C'est ici le temple de David, dit-il. — « C'est un mensonge répartit Omar et il se dirigea vers la porte qu'on nomme Bab-Mohammed. L'emplacement où se trouve aujourd'hui la mosquée était tellement encombré d'immondices que les escaliers conduisant à la rue en étaient couverts et que les décombres atteignaient presque le sommet de la voûte. « On ne peut pénétrer ici qu'en rampant, dit le patriarche. » — « Soit, dit Omar ». Le patriarche passa le premier. Omar et ses gens suivirent et on arriva à l'espace qui forme aujourd'hui le parvis de la mosquée. Tout le monde put s'y tenir debout. Après avoir jeté les yeux à droite et à gauche et avoir

attentivement considéré le lieu, Omar s'écria : « *Allah Akbar* ! c'est ici le temple de David dont le Prophète m'a donné la description. »

Il trouva la Sakrah couverte d'immondices que les chrétiens y avaient accumulés en haine des Juifs. Alors Omar étendit son manteau sur la roche et se mit à balayer : Tous les musulmans qui l'accompagnaient suivirent cet exemple.

Cet épisode du khalife conquérant, ancien compagnon du Prophète, balayant le sanctuaire de Salomon, méprisé et profané par des chrétiens, est un fait historique et religieux d'une haute signification. Omar est venu plein de respect accomplir un acte de réparation envers le premier sanctuaire du monde qui ait proclamé le Dieu unique devant tout l'univers.

Et voici le dernier acte de ce qu'on pourrait appeler le drame du temple de Jérusalem.

Quatre siècles encore se sont écoulés. L'Europe féodale et chevaleresque a voulu reprendre la Ville-Sainte. Le jeune Occident bardé de fer s'est élancé vers le vieil Orient. Jérusalem est reprise. En mémoire du temple, l'ordre des Templiers est créé. Trois cents ans après, cet ordre est devenu le plus riche et le plus puissant de l'Europe. Alors un roi de France et un pape s'allient pour le détruire. Le grand maître Jacques Molay, homme intègre et vénérable, est brûlé avec son grand conseil ; tous les membres sont traqués et massacrés.

Mais sur son bucher, Jacques Molay avait dit : Je requiers Dieu pour juge. » Et il avait assigné pour comparaître au tribunal divin le roi dans trois mois, le pape dans un an. Trois mois après, jour pour jour, le roi meurt ; un an plus tard, le pape expire.

Dernière coïncidence. En 1793, avant de monter à l'échafaud, Louis XVI et sa famille étaient enfermés dans la prison du Temple, sur l'emplacement même où Jacques Molay et les derniers Templiers avaient crié et protesté sous les chevalets, les cordes et les fers rouges de la torture.

Ironie des faits, jeux sanglants du hasard, diront les historiens sceptiques d'aujourd'hui. Quant à nous, il nous est permis de reconnaître en tout ceci la Némésis des Lois éternelles et les éclairs lointains du temple de Jérusalem. Ils sont pareils, il est vrai, aux rayons d'un soleil éteint qui, vu leur immense éloignement, voyagent encore des milliers d'années à travers les espaces. Ils

sortent de l'Insondé et vont à l'Insondable, mais ce sont des éclairs dans la nuit, *Sunt verba cæli* !

La limite de la théologie chrétienne a été fixée au concile de Nicée par la définition de la divinité de Jésus Christ. Cette définition fait de lui non seulement *une émanation directe de Dieu,* ce que peuvent admettre, en un seul, ceux qui croient à l'antériorité des âmes et au monde invisible, mais encore *la puissance cosmogonique essentielle et la seconde personne de la Trinité.* C'est en un mot, *l'identification de Jésus de Nazareth avec le Verbe,* ce qui est contraire aux lois universelles et absurde à tous les points de vue. Et, de ce dogme, l'Eglise a fait sa pierre angulaire. Que cette identification ait été nécessaire, à un moment donné, pour triompher de la décadence païenne et pour frapper l'esprit des barbares, on peut le soutenir.

Mais les initiés de tous les temps ont su que ce dogme n'est qu'une machination de prêtres et un instrument de politique cléricale. Depuis trois siècles, il est en contradiction avec la raison croissante et dirigeante de l'humanité. Cependant l'Eglise y tient parce que *Sur cette confusion se fonde le pouvoir sacerdotal arbitraire et sans contrôle scientifique.* — Et pourtant il faut que ce voile se déchire complètement. Oui, il faut que ce dogme tombe, pour que le Christ se lève derrière les prêtres qui nous le cachent dans sa force libératrice et dans sa splendeur vraiment divine.

ISIDORE LEBLOND.

L'Hallucination autrefois et aujourd'hui

S'il est une vérité certaine c'est que le *moi* possède une vie distincte de celle des sens. Il y a, en nous, un être interne qui ne peut pas être confondu avec les serviteurs qui l'informent.

Quand il arrive que cet être interne entend des mots en l'absence de toute personne qui aurait pu les prononcer, lorsqu'il voit une image qui n'a rien de commun avec ce qu'il sait être devant ses yeux, ce n'est plus du monde immédiat que lui viennent ces infor-

mations, et la première explication qui se présente c'est que cette image est interne, que le sujet s'illusionne et l'on dit alors qu'il est halluciné.

Mais, bientôt, on apprend que les mots entendus ont été réellement prononcés, que l'image perçue se trouve être une reproduction fidèle de ce qui est arrivé et, comme ni l'œil ni l'oreille ne se trouvaient dans les conditions requises, pour percevoir ce qui a été perçu, il faut admettre que les sens ont été influencés d'une manière mystérieuse, et par un mode de perception télépathique. C'est ainsi qu'on a fait entrer la télépathie dans l'hallucination et que l'on a commis ce contre sens d'accoupler ces deux mots : hallucinations télépathiques.

Il faudrait pourtant savoir ce que c'est que l'hallucination par laquelle, si souvent, on explique les apparitions ; car l'hallucination, pour les physiologistes, a toujours été synonyme d'illusion, et nous ne pouvons pas admettre que toutes les apparitions soient illusoires.

La distinction me parait simple et facile : Il y a hallucination toutes les fois qu'un sujet ajoute foi à une création dont il est, lui-même, l'auteur ou la cause. Il n'y a jamais hallucination lorsque l'image, quelle que soit sa nature, a été créée par une volonté étrangère. Ainsi l'apparition ne présente aucun des caractères attribués à l'hallucination par Brierre de Boismont.

Ce dernier n'a jamais observé que des faits de la première catégorie ; son observation, appliquée au seul percipient, ne s'est jamais tournée du côté de l'agent ; aussi les vapeurs d'un cerveau échauffé lui suffisent à tout expliquer et, lorsqu'il se trouvera devant une véritable apparition, c'est encore avec le cerveau échauffé qu'il se tirera d'affaire.

S'il avait connu les faits que nous connaissons aujourd'hui, il n'aurait pas pu généraliser de la sorte ; car les exemples qu'il nous montre revêtent un caractère qui fait absolument défaut aux apparitions, la permanence de l'état morbide.

L'hallucination a toujours une cause saisissable, alcoolisme, frayeur, idée fixe. Ce type est constant dans les citations de B. de Boismont. Voici un des nombreux exemples de fantôme créé par l'imagination du sujet : *Obs.* 130. — Une jeune fille de neuf à dix ans avait passé le jour de sa fête, en compagnie de plusieurs autres

enfants, à se livrer à tous les divertissements de son âge. Ses parents, d'une religion peu éclairée, n'avaient cessé de lui raconter des histoires du diable, de l'enfer et de la damnation éternelle. Le soir en allant à sa chambre pour se coucher, le diable lui apparut et la menaça de la dévorer. Elle poussa un grand cri, s'enfuit dans les appartements de ses parents, et tomba comme morte à leurs pieds. — Un médecin ayant été appelé parvint à la rappeler à la vie au bout de quelques heures. Cette enfant dit alors ce qui lui était arrivé, ajoutant qu'elle était certaine d'être damnée. Cet accident fut immédiatement suivi d'une maladie nerveuse longue et grave.

Cette sorte de vision était très fréquente autrefois. M. le Dr Macario, dans ses études cliniques sur la démonomanie, émet l'opinion que cette forme de folie est fréquente dans les maisons d'aliénés de province, ce qu'il attribue à ce que le matérialisme n'a pas jeté dans le sol français d'aussi profondes racines qu'on pourrait le croire.

La crainte du diable, dit B. de Boismont, p. 134, la peur des châtiments futurs avaient autrefois une influence immense sur les esprits... dans l'espace de six ans nous en avons observé environ quinze faits dans notre établissement.

L'idée fixe peut aussi créer des apparitions. A ce type appartient la vision des criminels poursuivis par l'image apparente de leur victime. Brierre de Boismont rapporte, entre autres, le cas de Manoury qui avait fait preuve, envers Urbain Grandier, de la plus insigne barbarie. *Obs. 124.* — Un soir, sur les dix heures, revenant de l'un des bouts de la ville visiter un malade, et marchant de compagnie avec un autre homme et son frater, il s'écria tout à coup comme en sursaut : — Ah ! voilà Grandier ! Que me veux-tu ? Et il entra dans un tremblement et une frénésie dont les deux hommes qui l'accompagnaient ne purent le faire revenir. Ils le ramenèrent à sa maison, toujours parlant à Grandier, qu'il croyait avoir devant les yeux, et on le mit au lit saisi de la même frayeur et avec le même tremblement. Pendant le peu de jours qu'il vécut encore, son état ne changea point. Il mourut en croyant toujours voir Grandier, et en tâchant de le repousser pour en éviter l'approche, et en proférant des discours terribles.

Persistance, ou répétition du trouble. Voilà le caractère qui manque aux apparitions.

Sully, continue B. de Boismont, rapporte que les heures solitaires de Charles IX étaient devenues affreuses par la répétition des cris et des hurlements qui l'assaillirent durant le massacre de la Saint-Barthélémy.

Enfin l'abbé Guillon, auteur d'un livre sur le suicide, raconte l'histoire d'un duelliste qui, ayant tué dix-sept personnes, se trouvait poursuivi en tous lieux par les fantômes de ses victimes.

Si maintenant nous voulons bien jeter un coup d'œil impartial du côté des apparitions, nous verrons que leur caractère habituel de sérénité et d'à-propos a toujours fait défaut aux hallucinations ; que si celles-ci ont pour cause la maladie, le remords, l'alcoolisme ou la frayeur, celles-là ont pour cause une volonté distincte de sujet, comme la preuve en a été faite chaque fois qu'il a été possible de remonter aux sources.

B. de Boismont et ses contemporains ne pouvaient pas faire cette distinction parcequ'ils ne connaissaient point les faits. Mais il est certain que, pour eux, l'hallucination était inséparable de l'idée d'illusion ; ils ne confondaient pas ces deux choses, mais la distinction était purement théorique. Ainsi, en disant que l'hallucination est un fait et l'illusion un jugement erroné, B. de Boismont entend que l'une n'est pas plus véridique que l'autre, mais qu'il faut déclares sain d'esprit l'halluciné qui se rend compte de l'irréalité de sa vision, tandis qu'il faut le déclarer fou s'il croit à sa réalité.

Il est évident que ceci part d'un jugement arrêté d'avance :
— Il n'y a pas de revenant, donc celui qui croit en voir est halluciné, l'autre, celui qui n'a eu qu'un cauchemar, est un malade qui se rend compte de sa maladie, c'est un halluciné qui ne se fait pas d'illusion.

D'après ce principe tous les auteurs et collaborateurs, ou correspondants des *Pantasms of the living*, devraient être déclarés fous, car tous ont cru à la réalité de la chose perçue.

Même jugement préconçu chez Ferriar, un physiologiste anglais, qui définissait les hallucinations : — Toutes les impressions trompeuses. — Il va sans dire qu'une apparition étant, dans la pensée de Ferriar, une impression trompeuse, seront déclarés hallucinés tous ceux qui raconteront avoir eu une vision de décédé. Ferrier ne nous a pas donné de recette pour reconnaître l'impression trompeuse de celle qui ne l'est pas. Toutes ces définitions sont excessi-

vement naïves, ne s'appuyant pas sur la comparaison des faits, elles émanent du bon plaisir de leurs auteurs.

Pour Esquirol, ce sont des sensations internes que le malade croit éprouver, bien qu'aucun agent extérieur n'agisse matériellement sur les sens. -- C'est mieux. Cependant le parti pris subsiste de n'accorder aucune réalité aux sensations dont l'agent n'est pas visible ; or nous savons, aujourd'hui, par le livre de Gurney, Myers et Podmore, que la télépathie crée des sensations internes pour lesquelles nous admettons un agent extérieur et une action matérielle. Les sensations provoquées par l'action des vivants doivent donc échapper à l'hallucination suivant la définition d'Esquirol et il faudra bien se garder de les classer comme telles, comme se sont empressés de le faire les traducteurs des *Phantasms.* On voit, par là, dans qu'elle confusion nous sommes plongés.

Leuret disait : — Les hallucinations sont des images qui ont pour l'halluciné la même valeur que les objets. — Nous connaissons aujourd'hui une autre classe d'hallucinés, celle des négateurs du fait, théoriciens de l'hallucination collective, pour qui les objets n'ont pas plus de valeur que les images trompeuses. De deux hommes mis en présense l'un, d'une image trompeuse qu'il croit réelle, l'autre, d'un objet réel qu'il croit trompeur, je ne sais pas lequel méritera le mieux le titre d'halluciné.

Ces messieurs n'ont eu recours qu'à l'imagination, alors qu'il fallait chercher la définition dans l'examen des faits. Ils ont pris quelques faits, à leur convenance, et se sont empressés de généraliser.

Le premier fait, de Brierre de Boismont, est celui d'un jeune homme qui, ayant abandonné son amie entend, peu après, une voix : — Enfin, je t'ai donc trouvé... ! Cette voix lui parle de mariage, menace du diable... etc, Ainsi c'est une obsession qui le poursuit pendant longtemps. Eh bien, dit B. de Boismont, cet homme jouit de toute sa raison, il sent fort bien que la femme dont il entend la voix n'est pas auprès de lui. Acceptons cela pour une hallucination, mais conclure de là que celui qui entendra, de la même manière, la voix d'un absent sera halluciné, c'est l'erreur où sont tombés nos physiologistes. Les faits mieux observés le prouvent.

Le cas suivant est emprunté à Flammarion (*l'Inconnu et les pro-*

blèmes psychiques). Le narrateur est M. D'Arbois de Jubainville, conservateur des eaux et forêts, à Nancy.

Ma grande tante, Mme de Thiriet, se sentant mourir parut quatre ou cinq heures avant sa mort, entièrement recueillie en elle-même.

— Avez-vous plus de mal ? — lui demanda la personne de qui je tiens ce récit. — Non, ma chère, mais je viens d'appeler Midon pour mon enterrement.

Midon était une personne qui l'avait servie et qui demeurait à Eulmont, village situé à 10 kilomètres de Nancy, où se trouvait Mme de Thiriet. La personne qui assistait aux derniers moments de celle-ci crût qu'elle rêvait ; mais, deux heures après, elle fût bien étonnée de voir arriver Midon, ses vêtements noirs dans ses bras, et disant qu'elle avait entendu Madame l'appeler pour la voir mourir et lui rendre les derniers devoirs.

Ce fait est beaucoup plus instructif que le précédent. Le jeune homme halluciné est en proie à une obsession dont on ne connait pas l'agent. B. de Boismont suppose, sans en être bien sur, que c'est le sujet lui-même, mais, dans le second cas, le sujet reçoit une perception réelle dont on connait la cause. Cette cause est en dehors du percipient et elle se trouve résider dans une volonté consciente. Donc voici deux phénomènes semblables qui, si l'on accepte l'interprétation de B. de Boismont, appartiennent à deux catégories bien différentes.

Continuons. — Mme A.., mère de la personne qui m'a rapporté ce récit, avait eu pendant des années à son service une domestique à laquelle elle était très attachée. Cette femme se maria et alla habiter une ferme assez éloignée de la petite ville ou vivait Mme A. Une nuit elle se réveilla en sursaut et dit à son mari : — Entends-tu, entends-tu ? Madame m'appelle. — Mais tout était calme et silencieux et son mari chercha à la tranquilliser. Au bout de quelques minutes la pauvre femme, de plus en plus agitée, dit : — Il faut que j'aille chez Madame, elle m'appelle, je suis sure que je dois y aller. — Son mari continuant à la croire sous l'empire d'un mauvais rêve se moqua d'elle et, au bout de quelque temps, elle finit par se calmer.

Le lendemain matin cet homme, en allant à la ville, apprit que Mme A., prise la veille au soir d'une indisposition subite, était

morte dans la nuit et n'avait cessé en mourant d'appeler son ancienne bonne, au moment même où celle-ci entendait la voix de sa maitresse.

Ce cas, semblable à celui de Midon, en diffère en ce que l'appel ne fut pas obéi Mais, comme toujours, ces sortes de phénomènes diffèrent de l'obsession, ou de l'hallucination, en cela que le phénomène ne se renouvelle pas; on remarquera que la perception s'éteint avec la cause et le percipient se calme après le décès de l'agent. Nous avons donc raison de dire que, chez les malades de B. de Boismout, les hallucinations se montrent avec un caractère évident de persistance et de tenacité, tandis que le caractère le plus remarquable des sensations télépathiques c'est leur constante fugacité.

Notre auteur n'a pas paru faire attention à ce détail, mais ayant observé chez ses malades des visions, il en conclut que celui qui a des visions est un malade. On éviterait de semblables écarts d'imagination en observant les faits.

Stainton Mosès résolut, un soir, d'apparaître à Z. qui se trouvait à quelques milles de distance. Il y réussit pleinement. Quelques semaines plus tard il renouvela l'expérience avec le même succès, (Hall. Télépath. p. 37).

Mr S. H. B. ayant résolu, avec toute la force de son être, d'apparaître dans une chambre à coucher du second étage, où dormaient deux personnes de sa connaissance, à trois milles de là, fût aperçu debout près du lit de l'une d'elles ; celle-ci éveilla sa sœur qui le vit aussi.

Ces dames, les sœurs Vérity, ont été interviewées par les auteurs des *Phantasms*, elles ont donné des témoignages explicites et Gurney ajoute : — Mlle Vérity est un témoin très exact et très consciencieux ; elle n'aime nullement le merveilleux, et elle craint et déteste surtout cette forme particulière du merveilleux.

Gurney demanda alors à Mr S. H. B. de recommencer l'expérience en lui donnant un avertissement préalable, cela fut fait; et Mlle V. tout en étant parfaitement éveillée, vit très nettement l'apparition dans sa chambre.

Des effets semblables devant être attribués à des causes semblables il est tout naturel d'attribuer à l'action d'une volonté étrangère ce qui, expérimentalement, n'a jamais été obtenu que par l'action

d'une volonté étrangère. Ces apparitions expérimentales ne sont pas mensongères ; elles sont la représentation voulue d'une image réelle et la déduction qui s'impose, c'est que les apparitions de décédés ne peuvent pas être attribuées à l'imagination du percipient. Quand cela arrive, par exemple, chez le meurtrier que poursuit sa victime, cela se présente sous une autre forme, on ne peut plus délivrer le le malade de son idée fixe. Donc chaque fois qu'une apparition se présentera avec le caractère fugace que nous lui connaissons, il faudra l'attribuer à la volonté d'un agent qui est la seule cause connue jusqu'ici.

Il faut tout au moins l'attribuer à un rapport persistant entre les êtres ; ce rapport n'est pas toujours créé par la volonté, il suffit quelquefois d'un état de sympathie, de désir ou d'inquiétude. Des milliers de témoignages attestent que des échanges de sensations visuelles, auditives, tactiles, olfactives ont eu lieu entre vivants, que l'on a pu voir l'effet et observer la cause et que le rapport est certain entre l'agent et le percipient. Est-ce que cela ne doit point guider notre diagnostic dans les cas ou l'évidence est moindre ? Est-ce que nous avons le droit de rechercher dans l'hallucination l'explication des apparitions *post-mortem*, qui s'expliquent infiniment mieux par des rapports analogues à ceux qui sont partout constatés ?

(*page 227 des Phantasms*) M. John Done entend une voix qui l'appelle distinctement pendant que sa belle-sœur est à l'agonie. Sa nièce a entendu le même appel.

(*page 249*). Mme Ollivier, femme d'un médecin, se préparait à se mettre au lit lorsqu'elle eut le pressentiment qu'il venait d'arriver un accident à son mari. Un tremblement nerveux la saisit et elle appela sa bonne : — Venez vite, j'ai peur, il est arrivé quelque malheur, mon mari est mort ou blessé ! C'était exact.

(*page 188*). Mme Severn est réveillée en sursaut par un coup violent qui sembla lui frapper les lèvres. Elle fut étonnée de n'y voir aucune trace de sang. Or cette sensation ne lui venait pas du rêve, mais d'une blessure que recevait, dans l'instant même, son mari faisant une partie de bateau. Un coup de barre venait de le frapper à la lèvre supérieure.

Ces pressentiments et ces sensations physiques ne naissent donc point spontanément dans l'imagination du percipient ; ils sont intimement liés à la commotion psychique d'un agent qui les a géné-

rés et transmis. Cette interprétation repose sur des bases plus sérieuses que celle du cerveau échauffé.

De son côté, la théorie du cerveau échauffé s'applique mal aux apparitions, qui ne sont pas du tout obsédantes, mais qui se produisent à propos, et s'évanouissent souvent trop rapidement. De plus l'hallucination est un phénomène à facteur simple tandis que, dans l'apparition, le facteur est double. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que ceux qui se contentent des explications faciles n'ont, le plus souvent, aucune notion expérimentale et que cette notion, désormais bien acquise, nous oblige à distinguer deux ordres de phénomènes si différents.

Mieux documentés nous savons aujourd'hui qu'il y a des apparitions de vivants. Si un vivant est apparu, ce n'est pas le cerveau échauffé d'un dormeur non prévenu qui a pu créer cette image. Il n'y a de possible que la cause observée déjà, la volonté de ce vivant.

Cela nous autorise à croire que la volonté des morts, appliquée au même objet, peut anssi produire des apparitions ; et nous ne sommes plus autorisés à recourir à l'imagination du percipient, depuis que nous avons vu que cette imagination n'était pour rien dans la transmission des sensations. La sensation perçue correspond à une action vraie et à une émission de force ; ce serait fausser la notion des choses que de traiter d'halluciné celui qui perçoit à distance.

Aujourd'hui on est arrivé à classer le fait télépathique dans la catégorie des hallucinations. Où allons-nous en changeant ainsi le sens des mots ? L'interprétation ancienne du mot n'était que... fantaisie du cerveau.., impressions trompeuses.., aujourd'hui on a mis sous la même étiquette des faits télépathiques et des impressions vraies. Tout cela pour ne pas donner aux apparitions le nom qui leur convenait ; on croyait les rendre, ainsi, plus facilement admissible, on a cru les laver de toute teinte suspecte de Spiritisme.

C'est une tactique déjà employée contre le magnétisme et contre tous les faits à tendence spirite. Il est à remarquer qu'en l'employant contre les apparitions on est encore obligé de changer le cadre. L'hallucination n'encadrait autrefois que des illusions, on a voulu lui faire encadrer des apparitions, aussitôt il a éclaté, il lui faut des rallonges, on les a trouvées dans des adjectifs immenses,

l'hallucination est devenue télépathique et même véridique. Làdedans on peut mettre ce qu'on veut ; c'est un cadre passe- partout.

L. CHEVREUIL.

A nos sœurs et frères en croyance

Il y a cinq ans que je poursuis le but de fonder à Oran, où le spiritisme semble être bien peu connu, une société de propagande, nécessaire pour rattacher à notre belle cause bien des âmes qui souffrent dans leur méconnaissance des justes lois, bien des cœurs qui momentanément oublient le Créateur et qu'un éclair pourrait ramener dans la voie de la Vérité. Il y a cinq ans que je poursuis ce but. Seul d'abord, pendant les trois premières années, sans pouvoir rencontrer une âme qui partageât nos croyances, j'ai rêvé — rêve qui deviendra réalité — j'ai rêvé de faire briller à Oran la lumière qui semblait voilée. Puis, il y a environ deux ans, j'ai pu rencontrer sur ma route des âmes que je cherchais et, me sentant alors fort par le nombre, j'ai essayé de mettre à exécution les projets que j'avais formés.

Depuis deux ans, je n'ai eu aucune trêve, aucun repos. Visitant non seulement ceux que j'avais pu grouper autour de moi, afin de maintenir en eux le dévouement, la foi, le courage dans lesquels je les exhortais sans cesse, je donnai encore tout mon temps disponible aux personnes qu'il m'était permis d'instruire dans nos doctrines. Travaillant de jour à mon bureau, libre seulement à six heures du soir, je consacrais mes soirées à la propagande de nos idées, prolongeant mes visites jusqu'à onze heures et minuit, sans prendre de nourriture jusqu'à ma rentrée chez moi. De constitution débile, affligé d'une gastrite aiguë qui ne me laissait aucun répit, j'aurais sûrement succombé à la tâche, si ma force de volonté, aidée puissamment par les Invisibles, n'avait été là pour me faire surmonter toute faiblesse, toute déperdition de forces. J'ai eu le bonheur de voir mes efforts couronnés de succès, car j'ai pu éclairer et diriger quelques personnes qui aujourd'hui sont remplies de zèle et d'amour pour le spiritisme et aussi de dévouement dans le but que je poursuis.

Combien de luttes n'ai-je pas eu à entreprendre, de combats à soutenir ! Combien de déceptions ne me sont elles pas survenues pendant ces

deux années de travail constant. Rien ne m'a abattu, découragé. Rempli de foi, certain que l'œuvre à laquelle je m'étais voué en entier était conforme aux vues du Créateur, les vicissitudes n'avaient pas de prise sur moi. J'étais certain de réussir. Je suis heureux aujourd'hui de ma persévérance, car enfin, ayant tout préparé, je me sens prêt à entrer dans la lice, à combattre hardiment pour le bon droit, pour la Vérité.

Nous avons été neuf à affronter la lutte, neuf petits, neuf ouvriers, à la situation modeste. Depuis deux ans, joignant nos cotisations mensuelles, les uns donnant un franc, d'autres deux, les mieux salariés trois francs, nous sommes parvenus à réunir la somme de trois cents francs, somme pouvant paraître peu importante, mais en réalité énorme pour d'humbles travailleurs qui espèrent. Ces trois cents francs peuvent assurer à notre œuvre, en nous précautionnant d'une sage prudence, une vitalité d'au moins un an. — Ceci dans le cas où les cotisations viendraient à ne plus être aussi régulièrement versées.

Nous essaierons, restreints comme nombre au début, de parer aux frais courants de loyer et d'entretien, par nos propres versements mensuels, espérant que par la suite de nouveaux adeptes, voire aussi des spirites qui pour le moment se tiennent dans l'ombre, viendront nous renforcer. Les trois cents francs que nous possédons seront conservés précieusement, comme fonds de caisse, nous réservant de n'y faire appel qu'en cas d'éventualités possibles, mais que notre confiance ne nous permet pas d'appréhender.

Mais nous aurons des frais d'installation, il nous faudra un mobilier, modeste au possible, tables, sièges, bibliothèque pour nos livres et autres imprévus — que nos moyens, malgré toute notre bonne volonté, ne nous permettent pas d'acquérir. Nous avons, il y a un an, adressé un appel à nos frères en croyance, les priant de nous aider à constituer notre bibliothèque. Cet appel a été entendu de quelques âmes généreuses qui nous ont envoyé un certain nombre d'ouvrages que nous avons mis aussitôt entre les mains de lecteurs. Aussi avons-nous pensé, certains du dévouement de nos frères, à tenter un autre appel dans le but de nous permettre d'acquérir ce mobilier si nécessaire et, s'il se peut, d'augmenter notre fonds de réserve, ce qui nous permettra d'être assurés de pouvoir travailler pendant longtemps avec ardeur à la cause que nous soutenons.

C'est pourquoi j'ai pensé à vous, chers frères et chères sœurs en croyance et en humanité, et je viens aujourd'hui vous dire : Nous travaillons à la même cause, nos désirs sont les mêmes. Nous voulons, heureux du bonheur que nous avons trouvé dans la doctrine spirite, assurer le même bonheur à ceux qu'aujourd'hui encore aucune foi raisonnée n'éclaire, dont aucune consolation ne vient apaiser les souffrances, aucun amour embraser et faire vibrer le cœur. De par la loi de Dieu, nous sommes solidaires les uns des autres ; de par la loi d'Amour, nous devons nous entr'aider ici-bas, donnant aux autres ce que nous avons reçu

pour eux. La Lumière n'a pas été notre seul partage ; elle doit briller pour tous, à tous nous devons la donner. Marchons ensemble à la conquête des âmes en détresse ballottées par les vents du doute ; démolissons les remparts de l'ignorance, de l'ignominie et du mensonge, et qu'à la place des ténèbres règne la vraie lumière que fera naître, en tout être qui cherchera dans nos enseignements la Lumière et la Vérité du Spiritisme.

Et je vous dis : sœurs et frères, venez-nous en aide. Aidez-nous dans notre œuvre qui est aussi la vôtre ; aidez nous en accomplissant votre devoir avec nous, Frères, ne restez pas insensibles à notre appel : c'est un appel que Dieu fait à votre âme en faveur d'autres âmes à qui il prodigue également son amour. Nous sommes en pleine régénération, notre époque est celle du retour des êtres au Bien, le spiritisme vient l'affirmer. Que par votre concours nos croyances si douces et si chères puissent être diffusées dans notre Ville, où cent mille habitants dorment encore, où dominent encore l'oubli, le scepticisme non affermi, le matérialisme et surtout les croyances erronées. Place à la Lumière, telle est notre devise. Portons hautement le flambeau de la Vérité ; l'étendard de la Foi, de l'Espérance et de la Charité.

Nous comptons sur vous, sœurs et frères en croyances ; nous espérons en votre dévouement et en votre amour pour l'humanité. Que l'Algérie ne reste pas en retard dans le progrès général qui s'affirme à grands pas. Aidez à son avancement par l'aide pécuniaire que vous accorderez à ceux qui se sentent prêts à pénétrer hardiment dans la lutte mais qui, faute de ressources matérielles, se trouvent momentanément entravés dans leurs désirs.

ADOLPHE WERLY
RAVIN RAZEL AÏN (ROND-POINT)
ORAN
(Algérie)

Notre bibliothèque est peu importante. Les ouvrages fondamentaux du spiritisme nous font presque totalement défaut. Nous serions bien heureux si des personnes généreuses désiraient se défaire en notre faveur de quelques ouvrages usagés.

Ouvrages nouveaux

La « Voyante » de Jeanne d'Arc

(Les apparitions d'Orrouy, près de Compiègne), par Georges MEUNIER. — Paris, *Librairie des Saints-Pères*, 83, rue des Saints-Pères. Un volume illustré de plusieurs gravures et portraits. Prix 1 franc *(franco :* 1 fr. 15).

Tout le monde a entendu parler des apparitions de Jeanne d'Arc qui, depuis plusieurs mois, se produisaient dans un petit village de l'Ile-de-France, à Orrouy, près de Compiègne.

C'est une enquête, sérieusement et minutieusement conduite, sur ces apparitions que M. Georges Meunier nous donne aujourd'hui, dans *La « Voyante » de Jeanne d'Arc.*

Après avoir enregistré tous les témoignages qu'il a pu recueillir, fait connaître les prédictions de la « Dame » et cité les prophéties annonçant que la Pucelle d'Orléans devait apparaître dans quelques villes françaises et notamment à Compiègne, M. Georges Meunier étudie le « cas » de la petite Suzanne Bertin, la « Voyante » de Jeanne d'Arc.

Ecrite avec la compétence, le souci de l'exactitude et l'impartialité parfaite que chacun reconnaît à M. Georges Meunier — qui fut le plus intime des collaborateurs du regretté Gaston Mery, l'un des maîtres en ces matières délicates — la *Voyante de Jeanne d'Arc*, en même temps qu'elle a le charme d'un reportage très littéraire, a la valeur d'un document historique.

(*Comuniqué de l'Editeur.*)

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Une Séance spirite à Melbourne

The Ballarat Star publie le récit d'une des séances de Ch. Bailey par M. Leslie Macarthur. Nos lecteurs nous approuveront sans doute de le reproduire intégralement, quoiqu'il soit très long. Les phénomènes observés sont de telle nature, que l'on ne saurait appeler trop vivement l'attention sur eux. Voici cet article intitulé *The Sting of Death.*

Pendant son récent passage à Melbourne, l'écrivain fut assez favorisé pour assister à l'une des séances avec Ch. Bailey, tenue chez M. Stanford.

Arrivant ponctuellement à l'heure chez M. Stanford, Russell-Street, où se tiennent ces séances, célèbres dans le monde entier, l'écrivain fut introduit dans une vaste salle, au premier étage, meublée comme un bureau d'affaires, avec l'addition d'une longue table, à l'extrémité de laquelle se trouvait une sorte de construction en forme de cage, de 3 pieds 6 pouces de large sur 6 pieds 3 pouces de hauteur, dont les parois étaient formés par une sorte de moustiquaire et dont la porte s'ouvrait vers la table. Environ 20 dames et messieurs étaient assis au hasard autour de

cette table. En apprenant les noms des assistants, il constata que la compagnie se composait surtout de clercs et de littérateurs.

Il fut prié de se rendre, avec M. Stanford et un autre assistant, dans une antichambre où M. Ch. Bailey se tenait prêt à être visité. Ceci fut fait de fond en comble par les deux assistants jusqu'à ce qu'ils fussent convaincus qu'aucune substance étrangère, si minime qu'elle pût être, n'avait été cachée dans les vêtements très sommaires qu'il avait gardés. Son gilet et sa jaquette furent retirés avant cet examen et scrutés sur toutes les coutures. On me demanda ensuite d'accompagner le médium dans la salle, où il fut enfermé dans la cage à la moustiquaire. Je pris et gardai la clef de la porte de cette cage autour de laquelle on appliqua en outre toute une série de papiers de timbres-poste, de sorte qu'il était impossible de l'ouvrir sans briser ces papiers. Mon siège fut placé près de ce cabinet, de telle sorte que le médium restait absolument sous mes yeux ; en fait, n'étant séparé de lui que par ce léger tissu, je gardais en outre la clef de la cage dans ma poche.

Pendant quelques minutes régna un silence absolu ; la lumière fut baissée, mais jamais éteinte. Même, près de moi se tenait une dame sténographe, avec une lumière tellement vive, que je vis nettement le médium pendant toute la séance. En un mot il eût été impossible de recourir à aucun truc et de transmettre la moindre chose au médium, bien enfermé dans sa cage.

Cependant comme quelques-uns de vos lecteurs pourraient sans doute dire : « L'habileté de la main trompe les yeux », il n'est pas hors de propos de faire remarquer que si je ne suis pas un professeur de prestidigitation, je n'y suis nullement étranger. Aussi pendant l'examen du médium dans l'antichambre, toutes les *possibilités* furent si bien épuisées, que le médium m'offrit, si je le désirais, de se mettre à nu et de se rhabiller avec des vêtements venus du dehors. Je m'assurai bien que le médium ne pouvait cacher aucun œuf et ne le quittai pas avant qu'il fût enfermé dans sa cage.

Bientôt, au bout de cinq minutes, le médium commença à s'agiter sur sa chaise et aussitôt on entendit un flot précipité de baragouin anglais, considéré comme prononcé par un esprit indien, qui, après une conversation générale avec les assistants, annonça qu'il allait apporter des poissons. Peu d'instants plus tard, deux *poissons vivants* firent leur apparition aux pieds du médium, se débattant avec vigueur et mouillant le plancher de la cage. Ils furent ensuite *subtilisés* par l'esprit hindou, affirmant par la bouche du médium qu'étant des poissons de mer ils ne pourraient vivre dans l'eau douce.

Un *nid* d'oiseau se montra ensuite dans la main du médium, puis un fragment de glaise renfermant une tête de lance en pierre. Ensuite un morceau de parchemin sembla venir du plafond de la cage et se déposer dans la main du médium, en bonne lumière.

Quelque étonnants que fussent ces premiers phénomènes, des sceptiques pourront peut-être sourire et dire : « Habile tour de main que tout cela ! » Passons donc immédiatement à ce qui me parut le plus incompréhensible et donnerait matière à réflexion, à ceux que n'aveuglent pas de tenaces préjugés et des préventions déraisonnables.

Quelques instants après ce que nous appelons des apports venus des sphères invisibles, un nouveau silence se fit. Puis un particulier « *Bonsoir* » sortit des lèvres du médium, avec un son de voix tout à fait différent de tout ce que nous avions entendu jusque-là. Je ferai d'abord remarquer qu'on n'avait formé aucune chaîne, dames et hommes étant assis sans ordre autour de la table, causant entre eux de tous sujets et s'adressant même aux contrôles parlant par la bouche du médium. Un « *bonsoir* » fut répondu en chœur par tous les assistants. « Je suis très heureux que vous nous ayez rendu visite ce soir », dit M. Stanford au Dr Robinson. « Oui, répondit celui-ci, j'ai eu quelque peine à venir, à cause du nombre des assistants. »

Puis il fit pendant trois quarts d'heure une paraphrase de ce texte : « O Mort, où est ton aiguillon ; ô tombe, où est ta victoire ! »

Je n'hésite pas à constater qu'ayant entendu maints discours prononcés par les maîtres de la parole, dans les débats politiques ou au sein des réunions électorales, je ne trouve rien qui puisse être en parallèle, tant au point de vue du choix du langage que de la facilité d'élocution, de la chaleur persuasive, avec ce qui nous fut donné d'entendre sortir des lèvres du médium, que cette éloquence soit attribuée à l'esprit du Dr Robinson ou à toute autre personne habitant notre sphère terrestre ou l'au-delà. Un tel langage a vraiment quelque chose de supernaturel. Il est à noter ici que Ch. Bailey n'a jamais eu la possibilité de s'instruire, sa profession étant celle d'ouvrier cordonnier. Avant d'assister aux séances chez M. Stanford, j'avais entendu dire par des hommes absolument compétents que, au point de vue de l'éducation, Bailey était plutôt au-dessous qu'au-dessus du niveau moyen des artisans.

Tandis que je l'examinais dans l'antichambre, avant la séance, j'engageai une conversation avec lui et j'observai, avec un soin spécial la cadence de sa voix naturelle et les liaisons de mots qu'il ommettait pour la plupart ou qu'il plaçait à contre-sens. Or, tous ceux qui ont entendu le discours du Dr Robinson ont pu constater l'élégance, la propriété et la correction absolue de tous les termes, l'exactitude de leur prononciation, en même temps que l'élévation de la pensée et du sentiment. On était tenté de dire : « Sûrement, jamais un homme n'a parlé ainsi ! »

Il recommandait d'abandonner les dogmes obscurs et l'esprit de secte. A aucun moment il ne parla de *Notre Sauveur* ni du *Fils de Dieu* ; mais à maintes reprises il insista sur son conseil de prendre pour guide ses enseignements moraux du Christ. Il dit que tous les esprits n'ont pas la faculté de communiquer avec leurs amis terrestres ; les communications

sont facilement interrompues par l'intervention d'autres esprits et les meilleurs esprits ne sont pas libres de tout dire. Il insista sur cette notion que la mort n'est qu'une simple transformation. Il discuta le choix entre les termes *Spiritualisme* et *Science psychique*. A propos de l'Atlantide, il invoqua les données les plus récentes fournies par les divers sondages sous-marins, depuis celui du Challenger, après avoir analysé les opinions d'Hérodote, de Pline, etc...

On retrouve en un mot, dans ce discours prononcé avec la plus grande pureté de langage, tout ce que la morale la plus élevée, la science la plus exacte peuvent inspirer.

L'*Argus* de Melbourne, ayant publié un compte-rendu caricatural et de la plus mauvaise foi de cette séance, provoqua les énergiques protestations des autres témoins et une réfutation très étendue de M. Macrathur. L'un de ceux *qui ont vu* cite ce fait que les mêmes phénomènes se sont produits avec la même abondance dans des séances tenues chez d'autres personnes que M. Stanford, entre autres chez un chirurgien, d'abord sceptique, et qui aujourd'hui se porte garant de la sincérité des phénomènes,

Nous devons borner nos citations, en faisant remarquer que *Harbinger of Light* consacre la presque totalité de son numéro du 1er août aux séances de Bailey et publie, dans une grande planche hors texte, la photographie d'un des nids apportés en séance. Il contient trois œufs volumineux et est formé de crins.

Apparitions matérialisées des vivants

Le même numéro contient une analyse fort bien faite et très élogieuse du premier volume de l'œuvre de G. Delanne. Cet article expose clairement la nature et le rôle du Périsprit et se termine par ces mots : « Tout cela est surtout mis en lumière avec une telle éloquence par l'auteur, qu'il est à désirer qu'une édition anglaise puisse être bientôt mise à la disposition des lecteurs australiens. »

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Le *Pungolo*, grand journal politique de Naples, publie l'article suivant, dû à la plume de Enrico Carreras, bien connu de nos lecteurs, sous le pseudonyme de Beatrice Villani de Renzis.

Tandis qu'un trop grand nombre d'incrédules se contentent d'une simple lévitation de table pour se convertir au spiritisme et se lancer aveuglément à la recherche de Socrate, du Dante, de Michel-Ange, de Napo-

léon, croyant à la possibilité d'établir une communication téléphonique avec l'autre monde, les chercheurs scientifiques appliquent prudemment à très peu de phénomènes l'hypothèse spirite. Pour qu'un spirite admette l'intervention d'un esprit dans les manifestations médianimiques, il doit posséder des preuves indiscutables d'identité, sur lesquelles nous ne nous arrêterons pas ici, parce que les phénomènes dont nous voulons entretenir nos lecteurs dans cet article sont de ceux qui ne fournissent pas de nouvelles preuves spirites, mais des curiosités médianimiques des plus intéressantes. Il est vrai que nous obtenons parfois une preuve d'identité nullement personnelle mais générique de la part de certains philosophes, qui ne sont, hélas ! que trop ennuyeux. Leur éloquence somnifère ne diffère pas de celle qui fleurit ici-bas dans le camp philosophique. Les idées les plus simples sont parfois exprimées sous une forme sibylliane, avec recherche de phrases grandiloquentes, bien faites pour abasourdir l'esprit le plus clair.

Cependant dans l'autre monde, aussi bien que dans le nôtre, tous les philosophes ne sont pas ennuyeux et il est de notables exceptions. Par le médium Luigi Arcoldi se présente à nous, par le procédé habituel de l'incorporation, l'esprit d'un philosophe profondément sympathique, affirmant avoir été un cardinal. Le susdit porteur de pourpre aimait à s'entretenir avec Gabriel Morelli. Leur conversation aboutissait parfois à une vraie polémique, intéressante surtout au point de vue littéraire, car l'Eminence était un puriste et Morelli un précieux. Quelquefois celui qui dirigeait les séances ne tolérait pas ces discussions si prolongées et, ayant une fois fait respectueusement observer à l'Eminentissime que ce n'était pas le moment de se laisser aller à des divagations, sur le terrain de la dialectique, il reçut la riposte suivante : *Monsieur est un bigot du spiritisme !*

Un soir, nous étions autour de la table, le médium, Mlle Rosetti et moi-même ; l'esprit d'un Russe s'incorpora de la façon habituelle et me parla d'abord en russe. Comme je lui déclarais que je ne comprenais pas, il se décida à parler en français, me racontant une foule de détails sur sa fin, lorsque, au plus beau de son récit, il s'interrompit pour dire : *Il faut que je m'en aille, vous allez connaître un esprit très intéressant. Bonsoir Mesdames.*

Ude secousse, une pause, un soupir, la figure du médium se transforme, ses yeux deviennent profonds, hagards, sous le froncement des sourcils ; les lèvres extraordinairement contractées ont une expression d'amertume et de mépris. Ces regards impressionnants me fixaient avec sévérité. Je lui demande son nom. Une voix tonnante, impérieuse me répond : *Où sommes-nous ! Qui êtes-vous ! D'où venez-vous et que voulez-vous ! Mais voulez-vous cesser ces questions, Madame !*

— *Dites-moi alors ce que je dois dire et faire ?* lui demandai-je timidement.

— *Ouvrez le balcon*, me commanda-t-il, et je me levai aussitôt pour ouvrir la prosaïque fenêtre de mon salon. L'esprit hautain un peu radouci me fit connaître son origine d'une façon assez concise, par phrases de forme antique, avec un accent toscan, à peine adouci par une teinte légère de vénitien. *J'ai été commissaire de la République Florentine, je me nomme Francesco Ferruccio et je fus battu à Gavinana.*

J'ai hâte maintenant de déclarer que je n'ai pas la plus lointaine idée de vouloir démontrer l'identité d'un pareil esprit. Cependant, par respect pour la vérité, je tiens à dire que ni le médium, ni Mlle Rossetti ni moi-même n'avions de notions bien étendues sur l'histoire et aucun de nous n'avait lu *Niccolo dei Lapi*. J'affirme que l'esprit prétendu nous a appris bien des choses : mais qui voudra me croire ? Eh bien ! je dirai comme Ferruccio : « Qu'importe ! Qu'importe ! » Il n'aime à parler ni du siège de Florence, ni de la déroute de Gavinana. Son esprit reste encore affecté d'une profonde douleur et il n'y a pas moyen de le distraire.

Un soir, deux de mes amies, blondes et gracieuses, prirent part à la séance. Le lendemain je lui demandai si elles lui avaient plu. Il répondit : « Inepties ! » et il se retira pour nous enlever la possibilité de lui répliquer. Il nous a prouvé, à Messieurs Morelli, Della Gatta, Compagna et à moi-même, qu'il ne tolérait ni opposition ni contradiction. La ressemblance avec un être courageux, souffrant, fier et même féroce, était si exacte et si frappante, que nous nous trouvions forcés de croire momentanément et de parler comme si réellement nous nous étions trouvés en présence de Francesco Ferruccio.

Quelles raisons ont pu déterminer un esprit de ce genre à daigner venir au milieu de nous ? Il ne serait guère possible de les chercher, sans se plonger dans une foule de questions d'ordre éthique assez compliquées. Pour des raisons des plus étranges, notre héros voulait communiquer avec un de nos amis et ne pouvait le faire que par notre intermédiaire. Son rude langage s'adoucissait lorsqu'il parlait de *Carlo il Piacentino*, un capitaine des *Bandes Noires*, beau, valeureux, orateur fascinant, âme d'artiste, mort à 28 ans par guet-apens. Pour le rappeler, Ferruccio voulait tenter de faire jouer par le médium, *qui ne connaît pas une note de musique*, une romance que Mme Béatrice Cellini, la fiancée passionnément aimée de Carlo et parente éloignée de Benvenuto, avait l'habitude de chanter, en s'accompagnant sur la *Guzla*. Une fois il me commanda de le conduire au clavecin. Je lui fis observer qu'aujourd'hui on se servait de pianos. « *Qu'importe* ! » et il s'avance vers le piano et aborde sa difficile tentative. De temps en temps il s'arrête, pour m'avertir de suivre en tout *son* Carlo, qui viendra à nous (pour d'autres raisons aussi extraordinairement étranges) sans la pleine conscience de son état, mais en croyant d'être toujours en vie. Après environ une demi-heure de patientes recherches sur le clavier, Ferruccio parvint à nous faire entendre vingt-cinq mesures

d'une musique extrêmement douce, de style antique. L'illustre maître C. de Nardis a trouvé qu'elle appartenait à notre système de 1600. Plus tard, le médium *en trance* l'ayant exécutée pour la centième fois, nous sommes parvenus à la lui faire jouer en pleine lumière, de telle sorte que le maître Vincenzo Wan Westerhout a pu l'écrire, et nous pourrons un jour la faire publier et la mettre en vente.

Mais revenons à la séance.... Lorsque Ferruccio eut joué par trois ou quatre fois la douce mélodie, il s'éloigna de nous en nous disant : *Maintenant je m'en vais. Je vous recommande, Madame et Messieurs, de ne pas me retenir.* Il nous trouvait extrêmement loquaces.

Après le soubresaut habituel qui précède une incorporation, le médium changea d'expression ; ses traits semblaient se détendre, un sourire d'une finesse indescriptible errait sur ses lèvres, ses yeux à demi clos prirent une expression de mélancolie. Nous devinâmes aussitôt que c'était *Carlo il Piacentino* ; mais aucun de nous n'osait l'interroger et nous attendions qu'il prît la parole. Il promena autour de lui un regard étonné, puis avec un accent vénitien et une forme délicatement toscane (comme si nous disions : une langue toscane dans une bouche vénitienne), il commença à parler, demandant plutôt à lui-même qu'à nous : *Où sommes-nous? Où sommes-nous ? N'est-ce pas ici la tombe des ducs de Savoie ?* J'appelai à demi voix : *Carlo* ! Il se retourna, encore plus étonné : *Qui êtes-vous ?* — *Ton ami Francesco m'envoie.* Mon accent le frappa étrangement : *Comment parlez-vous ? D'où venez-vous ? Et mon Cesco, pourquoi ne vient-il pas ?* Mais le souvenir de ses souffrances le reprit : *J'ai été frappé dans le dos de huit coups de poignard. Que Cesco le sache... les malfaiteurs furent envoyés par Maria Salviati. Ainsi je meurs, oui, je meurs !* Et il s'abattit, disparaissant comme une vision.

Mais voilà que de nouveau Ferruccio revient, anxieux de savoir enfin quels furent les assassins de don Carlo et, lorsque je lui dis simplement : *Maria Salviati*, il me répond par un hurlement à faire trembler les voûtes et s'agite convulsivement. Dès qu'il fut un peu calmé, il me dit : « Viens » et il me donne ces explications : *Vous ne savez pas qui était cette Salviati ; c'était la femme de Jean de Médicis, du héros qui mourut dans la demeure de ces traîtres de Gonzague.* Peu à peu il se laisse aller à parler de Jean de Médicis, nommant à l'occasion Morgante de Parme, Renzo Ceri, Paolo Lucciasco, et bien d'autres comme s'ils avaient été nos contemporains. Puis il revient à son Carlo, nous racontant une série d'épisodes, trop longue pour être reproduite ici et qui font ressortir le courage, l'intelligence et la bonté du *Piacentino.*

Dans une autre séance, pour réclamer de nouveau son ami, Ferruccio fait jouer par le médium quelques mesures d'une marche funèbre qui fut exécutée à la mort de Monna Bianca Cellini, mère de Béatrice. *Madame Béatrice, retenez bien quelques mesures au moins de cette marche, puis faites la lumière et reveillez le jeune homme. Vous verrez ; quand même cent lu-*

mières brilleraient, il se rendormira. Je suis exactement les instructions de Ferruccio et voilà que dès les premières mesures de la marche, le médium pâlit d'une façon impressionnante, reste quelques minutes comme étourdi, puis s'endort. Nous adoucissons la lumière par l'interposition d'une feuille de papier vert et nous entendons de nouveau la douce voix de Carlo, qui nous parle un langage d'une rare élégance. Ces quelques notes de musique ont réveillé de tristes souvenirs. Il délire, il croit être à Santa-Maria-del-Fiore, avec la bien-aimée, qu'il cherche à consoler en lui disant des phrases qui sont un poème d'amour et de douleur. Pour détourner sa pensée, je l'appelle et lui dis à voix basse : *Regarde, ce monsieur* (je lui montre della Gutta) *s'appelle comme toi.* Mais Carlo comme Ferrucio nous l'avait prédit, n'a pas conscience de son état. Avec un geste de folie, il se passe la main sur le front et appelle Della Gatta *Carlo Buondel monte* ; il donne le nom de *Marino* à Piero Compagna. A tous deux il parle d'un tournoi auquel il ne prendra aucune part, car personne n'oserait se mesurer avec lui. Il s'y rendra seulement pour offrir des roses à sa Dame.

Frappés d'admiration, nous l'écoutons, nous efforçant d'imiter la correction de son langage. Quand il se lève pour se promener, il fait le geste de s'ajuster une *genouillère*, cherche une *miséricorde*, une *cotte de mailles*, son *cheval Clelia*, se mouvant avec une désinvolture, une noblesse admirables.

Toutes les recherches que nous avons faites jusqu'ici dans l'histoire de Cantu ; du Guichardin ; de Ricotti, qui a écrit un volume sur les chevaliers errants ; de Rossi qui a consacré un petit volume à Giovanni des Bandes Noires, je n'ai pu encore parvenir à trouver le nom de Carlo il Piacentino. Mais, qu'il ait ou non existé, qu'il ait vécu au milieu de nous en même temps que le grand Ferrucio, ou qu'il soit simplement un produit de l'imagination subliminale du médium, une exaltation hypnotique, une fiction ou une stupéfiante réalité, il nous reste la belle musique ancienne que ni nous-mêmes, ni le médium n'aurions pu composer. Il nous reste une représentation de beauté qui nous a ravis pendant bien des soirs. Nous refusons de rechercher d'où nous vient tant de beauté.

Signé : Béatrice Villani de Benzis

(Enrico Carreras)

Ultimes paroles de C. Lombroso

Dans son numéro de septembre-octobre, *Luce e Ombra* reproduit la remarquable déclaration suivante, extraite du nouveau volume (*Recherches sur les phénomènes hypnotiques et spirites*), que le célèbre et respectable psychiâtre italien est en train de publier et qui forme comme son testament moral et intellectuel :

« Quand, arrivé au terme d'une carrière riche, sinon en victoires, du moins en rudes batailles, en faveur des nouveaux courants de la pensée

humaine dans la Psychiâtrie et l'Anthropologie criminelle, j'ai débuté dans l'étude et plus tard dans la publication d'un volume sur les phénomènes dits spirites, j'ai vu se lever de toutes parts mes amis les plus chers, qui me criaient : « Vous voulez donc ternir un nom honoré, une carrière qui, après tant de luttes, arrivait enfin à son but, en adoptant une théorie que tout le monde non seulement répudie, mais, ce qui est pire, méprise et finalement trouve ridicule ? »

Eh bien, tout cela ne m'a pas fait hésiter un seul instant à persévérer dans la voie où je m'étais engagé. Je ne me sentis que plus délibérément décidé ; en effet, il me parut nécessaire de couronner une vie consacrée à la recherche du nouvel idéal, en combattant pour l'idée la plus vivement attaquée et la plus tournée en dérision de ce siècle. Il me sembla que c'était mon devoir de me trouver jusqu'au dernier de mes jours, comptés désormais, précisément sur le point où surgissaient les obstacles les plus sérieux, les adversaires les plus acharnés.

Je sais bien qu'aucun d'eux ne paraissait avoir tort. Car moi-même, il n'y a pas bien longtemps, je comptais parmi les plus irréductibles d'entre eux. En effet, considérés comme ils le sont par le plus grand nombre, les phénomènes spirites semblaient vouloir supprimer cette grande conception du monisme, qui est un des fruits les plus précieux de la culture moderne. Car, en présence de la précision, de la continuité des phénomènes observés, toujours égaux à eux-mêmes, dans le temps comme dans l'espace, toujours concordants entre eux, les observations et les expériences spirites, si souvent variables selon les médiums, selon les heures du jour, selon les états d'âme des assistants, quelque répétés et quelque sérieusement confirmés par les instruments de précision ; quelque puissamment appuyés sur le témoignage des observateurs les plus sévères (qu'il me suffise de nommer Morselli, C. de Vesme, Crookes, Richet, Lodge, James, Hyslop. Wallace, Bottazzi, De Rochas, Herliztka, Foà, d'Arsonval, etc...), ont toujours cette apparence d'incertitude, d'imprécision des vieilles observations du moyen-âge.

Mais, si chacune d'elles peut être ou paraître incertaine, leur ensemble forme une masse tellement compacte de preuves, qu'il résiste aux attaques du doute le plus sévère ; d'autant plus qu'aujourd'hui, ce grand principe, qu'il n'est pas de fonction sans organes, pas de manifestation d'énergie sans perte de substance, se heurte à une sorte d'exception dans les études sur la radio-activité.

Les lois principales du monisme ne disparaissent pas devant les nouvelles conclusions spirites, d'autant plus que, en se réduisant à une matière fluidique, qui n'est visible et palpable que dans certaines circonstances spéciales, l'âme continue à appartenir au monde de la matière. C'est ainsi que pour la première fois nous apparait conciliée l'observation scientifique avec celle qui, multipliée dans le temps et dans l'espace, depuis les peuples les plus antiques et les plus barbares, cristallisée enfin dans la légende religieuse, prend, sinon dans la qualité, au moins dans

le nombre et dans l'uniformité des suffrages, une autorité égale sinon supérieure aux conceptions des grands philosophes.

C'est pourquoi, au cours de ces recherches, je me suis toujours abstenu de toute théorie ; j'ai voulu que celle-ci se fit autour d'elle-même dans l'âme du lecteur, amenée par la masse des faits, à laquelle vint s'ajouter l'autorité puisée dans le consentement général des peuples.

Du reste, après tout, nous sommes bien loin de prétendre que nous avons atteint la complète certitude. L'hypothèse spirite nous apparaît, après tant de laborieuses recherches, comme ces immensités océaniques d'où on voit émerger çà et là quelques points plus élevés qui, au dire des géographes, sont les restes d'un ancien continent, tandis que le vulgaire se moque de cette hypothèse qui lui paraît si audacieuse.

Avant de terminer ces lignes, j'adresse mes plus vifs remerciements à ceux qui m'ont aidé de leurs conseils et de leur travail : Marzorati, Ochorowicz, Imoda, Richet, De Vesme et Audenino.

1er janvier 1909. Signé . CÉSAR LOMBROSO.

Au moment où nous terminons la traduction de ces lignes, nous avon appris par les journaux la mort subite de l'illustre et vénérable savant, dont le bon sens, la loyauté et le courage ne se sont jamais démentis et lui ont créé une place à part parmi les nombreux chercheurs qui se sont, depuis près d'un siècle, livrés à l'étude des phénomènes psychologiques, déformés encore chaque jour par ceux qui ne veulent pas voir, n'ont pas l'énergie de faire table rase de leurs préjugés scientifiques et restent esclaves de la routine.

Phénomènes d'apport à Naples

Zingaropoli, que nous avons si souvent l'occasion de citer, vient de publier dans le *Mattino* de Naples un cas d'apport bien observé et dont nous résumons le récit pour nos lecteurs :

Il apprit que, dans une famille de Naples, on observait les faits suivants : D'une cuisine isolée et fermée hermétiquement, des plats, des assiettes, des chaudrons, un très lourd mortier, un fourneau de campagne et des fers à repasser étaient transportés à travers deux chambres.

Ils passaient au-dessus des lits où dormaient trois bambins, sans les toucher et ne les réveillaient que par le bruit de leur chute.

Zingaropoli résolut de tenir une séance dans cette maison, avec le concours d'un jeune médium puissant et en présence de ses amis, Emmanuel Centouze, l'avocat Gustave de Laurentis et les frères Ermano et Vincenzo d'Appollonio, élèves de l'Université. L'appartement ne se composait que de deux pièces. Dans la première on plaça sur une console un plateau contenant 12 verres à liqueur et une bouteille. La porte séparant cette pièce de celle dans laquelle devait se tenir la séance fut soigneusement fermée à clef.

Plusieurs phénomènes se produisirent bientôt, parmi lesquels Zingaropoli signale le suivant : Tous les assistants formaient la chaine autour

d'une table, le médium faisait partie de cette chaîne et ayant les deux mains sévèrement tenues par ses voisins. En pleine lumière, dirigeant ses mains toujours tenues vers la porte de communication, dit : « diminuez la lumière ! » puis il tomba en trance et on entendit aussitôt le choc d'un corps dur sur la table. La lumière relevée, on vit que ce corps n'était autre qu'un des verres à liqueur contenus dans le plateau cité plus haut. Effectivement, on passa dans la première pièce et on constata l'absence de ce verre.

Le médium raconta qu'au moment où il avait dirigé ses mains vers la porte, il avait senti une vive impression de froid, avant de tomber en trance.

Nous citons ce fait, parce que la présence de Zingaropoli et de ses amis nous semble une garantie sérieuse de bonne observation ; mais nous devons reconnaître qu'il présente de regrettables lacunes.

L'auteur l'intitule *Cas de dédoublement*, sans nous donner d'autre preuve *de la réalité de ce phénomène* que le symptôme si fréquent du refroidissement des mains ; en revanche, il ne nous parle pas de la composition de la famille habitant cet appartement. S'y trouvait-il une personne que l'on pût croire douée de facultés médiaminiques et a-t-on essayé de l'éloigner ? Il n'en dit rien.

Il ne nous dit pas davantage si on a essayé d'évoquer le perturbateur, s'il y en eut un.

Qu'on nous permette de regretter vivement d'avoir à constater presque toujours que les observations des cas de ce genre sont incomplètes et ne permettent d'en tirer aucune conclusion dans l'intérêt de la science.

Dr DUSART.

L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro la suite de l'intéressante Bibliographie d'Allan Kardec, de notre ami M. Henri Sausse.

A NOS LECTEURS

Par suite de l'éloignement causé par la nécessité pour M. Delanne de séjourner dans le Midi, en raison de l'état précaire de sa santé, la Revue a subi depuis trois mois quelque retard dans la date de son apparition. Nos lecteurs sont priés de nous excuser pour cette inexactitude involontaire, qui n'aura plus lieu, car des mesures sont prises pour qu'elle ne se renouvelle pas à l'avenir.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

21 — 12 — 1909

Jeanne d'Arc Médium

Tel est le titre du nouvel ouvrage que Léon Denis vient de faire paraître. Nos lecteurs connaissent depuis longtemps la beauté du style de cet écrivain, ses envolées poétiques, sa foi profonde et communicative, en même temps que la rectitude de son jugement. Ce sont ces qualités diverses qui en font un des meilleures propagandistes et lorsque le sujet s'y prête, comme c'est ici le cas, le lecteur séduit et charmé arrive à la fin de l'ouvrage regrettant, malgré ses 450 pages, qu'il ne soit pas encore plus volumineux.

La chaste et grandiose figure de la pucelle est, sans contredit, la personnification la plus haute de la médiumnité. Elle a incarné le type du médium dans ce qu'il a de plus sublime, car la hauteur morale de l'héroïne a permis aux grands esprits de l'espace de l'assister pendant presque toute sa vie et elle se prêtait à leurs conseils avec une docilité qui assurait le succès de leurs desseins. Bien des volumes ont été écrits sur sa vie, qui semblerait une légende, si les témoignages les plus authentiques ne nous assuraient que cette épopée s'est bien déroulée dans notre pays, à une des époques les plus sombres de son histoire. Personne n'était mieux qualifié qu'un spirite pour faire ressortir tout ce que le commerce entre les humains et l'au delà peut avoir de providentiel, à certaines heures de la vie des nations. Léon Denis a bien compris que ce côté de la vie de Jeanne a été trop peu étudié par ses prédécesseurs, c'est pourquoi, dans toutes ses pages, il insiste sur les visions et les voix qui devaient la conduire de son village vers le roi, puis la protéger au milieu des camps et lui inspirer les mesures militaires qui lui permirent de battre les Anglais, jusqu'alors victorieux.

C'est ici qu'apparaissent dans toute leur faiblesse les théories matérialistes qui n'ont voulu voir dans ces voix que des hallucinations ! Comment confondre les inspirations de ces puissances invisibles qui transforment les événements terrestres, avec les divagations d'un cerveau malade ? A qui fera-t-on croire que la science militaire s'acquiert sans travail et sans études préalables ? Cependant, il est manifeste que la science stratégique montrée par Jeanne

d'Arc, aussi bien que son emploi de l'artillerie, dénotent une connaissance approfondie des ressources que l'on pouvait tirer de cette arme, encore relativement si nouvelle à son époque. Sans aucun doute, sa douce figure de vierge intrépide était bien faite pour susciter l'enthousiasme dans les âmes ardentes, naïves et brutales, des hommes du moyen-âge ; mais son prestige n'aurait pas suffi, d'abord pour s'imposer au roi, puis aux courtisans astucieux et dissolus et enfin à l'assemblée de Poitiers, si les secours d'en haut ne lui avaient donné ce calme intrépide et cette assurance par lesquels elle a su relever le moral de ces guerriers, qu'une série de défaites sans précédents avaient démoralisés.

Quelle énergie elle sait déployer pour ramener au combat ceux qui fuient. Toujours en avant, elle se précipite au milieu du danger et, souvent blessée, elle n'a aucune des faiblesses de son sexe pendant la durée de la lutte. Mais à peine l'ivresse du combat est-elle dissipée, qu'elle redevient femme et qu'elle s'interpose pour sauver la vie des blessés et faire preuve de cette douceur qui lui gagne tous les cœurs. Fille du peuple, le succès ne la grise cependant jamais. A peine vient-elle d'assister au premier rang, dans la cathédrale de Reims, au sacre du roi, au milieu des grands seigneurs qui l'envient, entourée de toute la pompe sacerdotale qui lui fait comme une apothéose, qu'elle va se jeter aux pieds de son vieux père et qu'elle lui demande pardon d'être partie de Domrémy sans sa permission. Ce sont ces contrastes qui la rendent si admirable, car jamais autant de véritable noblesse morale ne s'est alliée à tant de simplicité. Son âme brille comme un pur joyau au milieu de la bassesse des courtisans, et lorsque commencera son calvaire, en proie aux pires tourments, aux insultes et aux sévices ignobles de ses geôliers, elle restera calme, digne, et trouvera dans son âme généreuse des accents d'une si poignante vérité qu'elle fera trembler ses juges impitoyables. Quelles luttes entre ces inquisiteurs retors et cauteleux et cette simple fille des champs ! Jamais la beauté d'une âme pure ne s'est affirmée avec autant d'éclat.

Henri Martin l'a nommée : le « Messie de France », c'est une qualification qui lui convient parfaitement, puisque c'est grâce à elle que nous avons conservé notre nationalité. Sans distinction de parti, tous les Français doivent lui vouer une profonde reconnaissance ; mais c'est aux Spirites surtout qu'il appartient de

glorifier la vierge glorieuse dont le martyre a proclamé la réalité des communications entre l'humanité terrestre et celle qui est désincarnée.

Avec quelle incomparable puissance elle revendique à Rouen le droit d'obéir à ses voix ! C'est la conscience humaine qui se dresse en face du dogme, alors tout puissant. L'Eglise, qui a la prétention de représenter Dieu sur la terre, ne pouvait pas admettre qu'on niât son autorité ; mais Jeanne d'Arc si douce, si pieuse, trouve des réponses sublimes de simplicité et de grandeur pour défendre la communion avec l'invisible. « De croire à mes révélations, dit-elle à Rouen, je n'en demande pas conseil à évêque, curé ou autre. » Nous remontons ainsi jusqu'à l'enseignement de Jésus, qui nous apprend aussi que pour communiquer avec Dieu il n'est pas besoin d'intermédiaire, puisqu'il suffit de l'invoquer « dans le secret ».

En vérité, ce n'est pas là du mysticisme, c'est simplement l'enseignement qui ressort de l'histoire. Moïse a communiqué avec les puissances supérieures sur le Sinaï. Numa a reçu des Esprits les lois qui ont fait de Rome la première ville du monde antique. Mahomet écrit le Coran sous la dictée d'un être invisible, comme Socrate était inspiré par son génie familier. A toutes les époques, dans tous les pays, l'humanité a été dirigée dans sa marche évolutive par des missionnaires, qui lui ont montré les seules voies qui peuvent la rendre plus heureuse, en l'arrachant à l'esclavage de l'égoïsme et des passions.

On a prétendu que les voix de Jeanne d'Arc n'avaient pas de réalité, parce que les « Saintes » auxquelles elles appartenaient n'ont jamais existé. Mais c'est ici que les travaux modernes peuvent nous expliquer ce qui s'est passé.

Il est très probable que Ste-Catherine et Ste-Marguerite ne sont que des personnifications créées par Jeanne elle-même, comme l'archange Michel, qui est lui aussi purement légendaire. Nous savons que l'action télépathique a pour résultat d'éveiller, dans le cerveau de la voyante, une image ; ce sera celle d'êtres vénérés chez une âme religieuse comme celle de la vierge lorraine. Mais si la vision n'est pas objective dans le sens propre du mot, elle n'en est pas moins *réelle*, car il n'est pas besoin que l'esprit soit matérialisé pour être perçu, et les guides de Jeanne connaissant sa mentalité et celle de son époque,

ont choisi les moyens les plus appropriés pour arriver à leurs fins. Il faut remarquer, en effet, qu'ils emploient les facultés que nous voyons encore mises en œuvre de nos jours, autrement dit : ils se servent des lois naturelles, sans faire usage du miracle.

Léon Denis appuie avec raison sur l'intervention continue dans notre monde de ces puissances invisibles :

On dira peut-être, écrit-il, c'est là du surnaturel. Non ! ce que l'on désigne par ce mot, ce sont les régions élevées, les hauteurs sublimes et pour ainsi dire, le couronnement de la nature. Or, par l'inspiration des voyants et des prophètes, par les Puissances médiatrices, par les Esprits messagers, l'humanité a toujours été en rapport avec les plans supérieurs de l'univers.

Les études expérimentales, poursuivies depuis un demi-siècle (1), ont jeté une certaine lueur sur la vie de l'Au-delà. Nous savons que le monde invisible est peuplé d'êtres innombrables, occupant tous les degrés de l'échelle d'évolution. La mort ne nous change pas, au point de vue moral. Nous nous retrouvons dans l'espace avec toutes nos qualités acquises, mais aussi avec nos erreurs et nos défauts. Il en résulte que l'atmosphère terrestre fourmille d'âmes inférieures, avides de se manifester aux humains, ce qui rend parfois les communications dangereuses et exige, de la part de ses expérimentateurs, une préparation laborieuse et beaucoup de discernement.

Ces études démontrent aussi qu'il y a au-dessus de nous, des légions d'âmes bienveillantes et protectrices, les âmes des hommes qui ont souffert pour le bien, pour la vérité et la justice. Elles planent au dessus de la pauvre humanité, pour la guider dans les voies de sa destinée. Plus haut que les horizons étroits de la terre, toute une hiérarchie d'êtres invisibles s'étage dans la lumière. C'est l'échelle de Jacob de la légende, l'échelle des Intelligences et des Consciences supérieures qui se gradue et s'élève jusqu'aux Esprits radieux, jusqu'aux puissantes Entités, dépositaires des forces divines.

Ces Entités invisibles, nous l'avons dit, interviennent quelquefois dans la vie des peuples, mais elles ne le font pas toujours d'une manière aussi éclatante qu'aux temps de Jeanne d'Arc. Le plus souvent, leur action reste obscure, effacée, d'abord pour sauvegarder la liberté humaine, et, surtout, parce que, si ces Puissances veulent être connues, elles veulent aussi que l'homme fasse effort et se rende apte à les connaître...

En général, avons-nous dit, les Esprits supérieurs qui se manifestent aux hommes ne se nomment pas, ou bien, s'ils se nomment, ils empruntent des noms symboliques, qui caractérisent leur nature ou le genre de mission qui leur est assigné.

(1) Voir Léon Denis : *Après la Mort* et *Dans l'Invisible.*

Pourquoi donc, alors qu'ici bas l'homme se montre jaloux de ses moindres mérites, si empressé à attacher son nom aux œuvres les plus éphémères, pourquoi les grands missionnaires de l'Au-delà, les glorieux messagers de l'invisible, s'obstinent-ils à garder l'anonymat ou à prendre des noms allégoriques ? C'est que, bien différentes sont les règles du monde terrestre et celles des mondes supérieurs,où se meuvent les Esprits de rédemption.

Ici-bas, la personnalité prime et absorbe tout. Ce *moi* tyrannique l'impose : C'est le signe de notre infériorité, la formule inconsciente de notre égoïsme. Notre condition présente étant imparfaite et provisoire, il est logique que tous nos actes gravitent autour de notre personnalité, c'est-à-dire de ce *moi* qui maintient et assure l'identité de l'être dans son stade inférieur d'évolution, à travers les fluctations de l'espace et les vicissitudes du temps.

Dans les hautes sphères spirituelles, il en est tout autrement. L'évolution se poursuit sous des formes plus éthérées, formes qui, à une certaine hauteur, se combinent, s'associent et réalisent ce que l'on pourrait appeler la compénétration des êtres.

Plus l'esprit monte et progresse dans la hiérarchie infinie,plus les angles de sa personnalité s'effacent, plus son moi se dilate et s'évanouit dans la vie universelle, sous la loi d'harmonie et d'amour. Sans doute, l'identité de l'être demeure, mais son action se confond de plus en plus avec l'activité générale, c'est à-dire avec Dieu, qui, en réalité, est *l'acte pur*.

C'est en cela que consistent le progrés infini et la vie éternelle : se rapprocher sans cesse de l'Etre absolu sans l'atteindre jamais et confondre toujours plus pleinement notre œuvre propre avec l'œuvre éternelle.

Parvenu à ces sommets, l'Esprit ne se nomme plus de tel ou tel nom ; ce n'est plus une individualité, une personnalité, mais bien une des formes de l'activité infinie. Il s'appelle : Légion. Il appartient à une hiérarchie de forces et de lumières, comme la parcelle de flamme appartient à l'activité du foyer qui l'engendre et la nourrit. C'est une immense association d'Esprits harmonisés entre eux par des lois d'affinité lumineuse, de symphonie intellectuelle et morale, par l'amour qui les identifie. Fraternité sublime dont celle de la terre n'est qu'un pâle et fugitif reflet.

Un chapitre bien intéressant est celui où l'auteur montre l'accord qui existe entre la vie de Jeanne d'Arc et l'idéal Celtique, qui a sommeillé si longtemps, mais qui refleurit de nos jours avec le Spiritisme. Progrès indéfini de l'âme par des vies successives, telle était la croyance de nos ancêtres ; c'est celle que nous retrouvons dans les enseignements des Esprits. Les existences antérieures de Jeanne d'Arc l'ont fait vivre souvent dans cette Bretagne dont la terre granitique et les forêts de chênes ont vu se dérouler les mystères des Druides. Elle s'est imprégnée là de l'amour de la Gaule,et elle

y apprit à pratiquer le renoncement des choses terrestres, à mépriser la mort et à obéir aux grandes voix qui lui parlaient déja du rôle qu'elle aurait plus tard à remplir.

Quelques réserves seraient à faire sur l'utilité de la guerre, thèse que Léon Denis adopte, mais qui ne me semble pas très justifiée, car ce fléau ne me paraît pas plus nécessaire que la peste et le choléra qui, eux aussi, développent le courage de ceux qui survivent, sans pour cela que leur utilité soit bien manifeste.

L'ouvrage de Léon Denis renferme des passages d'une poésie tendre et austère qui vous pénètre d'une manière indicible. Soit qu'il évoque l'enfance de Jeanne, allant rêver sous les ombrages du Bois Chesnu, soit qu'il la suive dans les sombres cachots de Rouen, il sait trouver le chemin du cœur, parce que l'on sent que lui-même a été ému profondément.

Le portrait qu'il trace de notre héroïne nationale est aussi éloigné du type traditionnel de la « sainte » suivant l'église catholique, que de l'espèce de virago qu'elle aurait été, si l'on en croyait MM. Thalamas, Bérenger ou Anatole France, ou de la quasi malade des physiologistes de l'Ecole de Lélut et consorts. L'étude impartiale de sa vie nous la fait connaître comme un admirable spécimen d'humanité, réunissant toutes les délicatesse et toutes les grâces de la femme, à la ferme raison et à l'énergie virile de l'homme. Elle est aussi réservée dans la modestie de son triomphe qu'admirable dans l'adversité et, tout le temps, elle puise dans la prière et dans ses entretiens avec ses guides la force et les lumières nécessaires pour accomplir sa tâche.

Il était absolument indispensable, en ce moment où l'on cherche de divers côtés à accaparer la mémoire de Jeanne d'Arc, qu'un Spirite fît ressortir la sublimité de son rôle de médium, et personne ne pouvait le faire avec plus d'autorité que Léon Denis, dont les travaux sur le spiritisme sont maintenant classiques. Souhaitons donc bon et grand succès à cette œuvre magistrale, qui fera connaître les enseignements du Spiritisme dans des milieux où ils sont encore presque totalement inconnus.

GABRIEL DELANNE.

Phénomènes d'Ecriture directe et d'apport

(*Suite*) (1)

5° Vase en fayence

Le 6 octobre, Mr C. quelque peu sceptique en présence des expériences précédentes, voulut à son tour faire un essai pour sa conviction personnelle ; en présence des deux dames médium il prit un petit vase à fleurs en fayence, à peu près de même forme que le vase en cristal qui avait servi à l'expérience précédente, à goulot très bas et assez large ouverture — il y introduisit avec un bout de crayon, sa carte de visite revêtue de trois signatures, la sienne et celles de Mmes C. et N. Une rondelle de carton est placée sur l'ouverture, par dessus une feuille de papier fortement enserrée autour du goulot par une ficelle rouge.dont les bouts sont ramenés en dessous du vase et noués par un double nœud — trois cachets fixent ces bouts en dessous et sur les côtés.

Ainsi préparé, ce vase est enveloppé dans un papier cacheté, et le tout placé dans une petite boite d'emballage,elle-même ficelée et cachetée.

Une communication informe Mme N. qu'il y aura quelque chose dans le vase en fayence et que si on le peut il y aura un minéral de la planète Mars.

Le 9 octobre,le petit paquet est apporté chez Mme N. Sont présents : Mmes N., M. et Mme C., Mme Breton, Mme Pelé et le Dr Breton.

M. C., affirme que les ficelles et cachets du petit paquet sont intacts ; on les coupe et on retire le vase dans son enveloppe. Nouvel examen de M. C., qui affirma l'intégrité des cachets.

On brise ceux-ci et on défait l'enveloppe en papier ; le vase apparait avec son ficelage et ses cachets, que M. C., déclare intacts. On coupe les ficelles près des cachets et l'on découvre l'ouverture du vase d'où l'on retire : 1° la carte de visite de M. C., avec les trois signatures, elle est vierge de toute écriture ; 2° un papier plié enroulé,un peu froissé, c'est le papier qui avait été primitivement trouvé dans la boite ronde. Il n'y a pas d'erreur, c'est bien lui authentiquement, portant écrit en miroir « impossible de rematérialiser la boite » ; en secouant le vase on en fait tomber le petit bout de crayon. On secoue encore le vase, on y plonge le doigt, on ne trouve plus rien.

Ici un doute surgit. Mr C., croit se rappeler que cet écrit était sur la table au moment où il confectionnait le vase. Mme C., croit avoir montré cet écrit à M. C., le lendemain. Bref il y a doute pour M. C., a-t-il vu ce

(1) Voir le numéro de Novembre p. 268 et suiv.

papier avant ou après la confection du vase? De plus, M. C. avoue franchement qu'il n'a pas eu la précaution de regarder s'il n'y avait rien dans le vase avant d'y mettre sa carte et le crayon. Les deux dames médium sont très émues ; elles sentent qu'une suspicion peut planer sur elles. Je fais alors remarquer que dans toutes leurs expériences elles ont négligé d'appeler un témoin accrédité, comme Delanne, pour assister à la confection des boites et des vases ; que moi-même je ne pouvais constater que ce que je voyais à l'ouverture des vases en cristal et en fayence, que par suite.je ne pouvais me faire une opinion précise,et que dans les expériences de ce genre il fallait apporter une précision, un rigorisme aussi étendus que possible.

Ce vase en fayence est rapporté chez Mme C., et placé tout découvert sur un meuble quelconque. Or,le lendemain,M, C.,l'ayant pris et secoué, il en tomba, enveloppés dans un petit morceau de journal, 2 petits morceaux de marbre de forme triangulaire,aux arrêtes arrondies comme les petits cailloux roulés qu'on trouve au bord de la mer. Etait-ce le minéral de la planète Mars promis? N'importe qui, un enfant, aurait bien pu mettre les deux petits morceaux de marbre dans le vase. Or, la veille chez Mme N., le vase une fois vidé, je n'avais vu ni senti rien dedans. Mettons que c'est un fait divers sans importance.

6° Le flacon en verre cylindrique

Le 10 octobre, M. Delanne M. C. et le Dr Breton procèdent à la fermeture d'un flacon de verre cylindrique ; H. 6 c. Diamèt 2 c. dans lequel on place,avec un bout de crayon noir, un morceau de papier portant leurs trois signatures et dont un coin a été déchiré pour servir de témoin.

L'ouverture est fermée par un bouchon coupé au ras — une tresse de fil métallique (provenant d'un ancien ruban d'argent très difficile à trouver aujourd'hui) composé de 6 brins, enveloppe le vase de verre, en hauteur et au milieu. Elle est fixée par un double nœud coupé au ras — tous les points d'entrecroisement sont fixés à la cire rouge et reçoivent l'empreinte de 4 cachets différents : en haut un cachet armorié, en bas un cachet chinois,sur les autres points un cachet à initiales et un grand nombre d'empreintes avec un petit cachet à caractères japonais. La cire enveloppe le haut et le bas comme un capuchon et porte sur son pourtour de nombreuses impressions de ce cachet japonais, dont quelques-unes sont intentionnellement imprimés en partie seulement, surtout sur les bords où la cire est très mince.

Sur le flacon est collé un petit carré de papier emprisonnant un produit chimique.

On examine avec soin les dispositifs de la cire et des cachets, les boursouflures, les bavures,les petits ilots ; chacun de nous retient un ou deux de ces détails.

Le vase de verre est enveloppé par 3 tours dans un papier portant les 3 signatures et imprégné d'une colle chimique — cette enveloppe de pa-

pier est rabattue en haut et en bas, fixée par une tresse analogue à la précédente et disposée de même façon. Des cachets de cire sont placés en haut en bas et sur tous les points d'entrecroisement de la tresse — avec les mêmes 4 cachets — chacun de nous retient un détail de ces cachets, comme il l'avait fait précédemment.

Tous les cachets ayant servi sont mis sous scellés et restent chez Delanne ; le cachet à initiale ayant servi à faire ces scellés est emporté par le Dr Breton, le vase ainsi collé, ficelé, ciré est porté par M. C. chez Mme C.

Le 12 octobre une communication de Mme N. informe qu'il y a quelque chose dans le flacon. Le Dr Breton et M. C. vont chez Delanne procéder à l'ouverture — examen minutieux et à loupe de toute la surface du papier d'enveloppe — et de tous les détails des scellés et cachets remarqués par chacun d'eux — tout est intact.— Je reconnais entre autres certaines bavures et îlots de la cire et certaines défectuosités voulues dans l'empreinte des cachets sur les bords de la cire.

Pour procéder à l'ouverture, on sectionne les 4 brides de la tresse et on fait une première ouverture longitudinale.La pointe du canif rencontre un corps résistant qui est formé par un des cachets intérieurs, mais en faisant alors une légère incision perpendiculaire à l'extrémité de la première et relevant l'angle du papier ainsi formé,on dégage un petit morceau de marbre blanc de forme triangulaire, aux bords arrondis, et portant sur sa face plane un triangle au crayon bleu avec 3 points (1) le papier d'enveloppe est sectionné alors de haut en bas et puis circulairement en haut et en bas au niveau des deux capuchons de cire du flacon de verre — cette enveloppe n'a pas adhéré au verre. — On la mouille pour en séparer les trois feuillets,qu'on examine par transparence et à la loupe afin de s'assurer qu'il n'existe ni déchirure ni fine section par où on aurait pu glisser ce petit morceau de marbre entre le verre et l'enveloppe.

Nous ne trouvons aucune trace ni de déchirure ni de section dans ces 3 doubles de papier d'enveloppe ; — ou bien alors il aurait fallu que par une coïncidence presque inadmissible,j'aie commencé mon incision longitudinale juste, exactement, mathématiquement sur une incision frauduleuse.

Le flacon est dépouillé de sa triple-enveloppe de papier ;nouvel examen des cachets scellés et tressés : tout est intact.

Le flacon ouvert,on retire le papier,qui est vierge de toute écriture ne portant que nos signatures.

Il paraît bien difficile de soulever par une lame fine et chauffée tous ces nombreux cachets variés de formes, d'épaisseur et de défectuosités vou-

(1) Ce petit morceau de marbre est identique aux deux morceaux trouvés dans le vase en fayence le lendemain de son ouverture.

Il mesure 1 c. 1/2 de long sur 6 millimètres a sa plus grande largeur.

lues — en supposant même qu'une personne d'une habileté rare y parvienne.

Il n'y avait qu'un moyen : avec une fine lame, chauffer et sectionner en le circonscrivant le cachet supérieur de l'enveloppe de papier du côté du bouchon, l'enlever en le séparant du nœud et des 4 tresses en croix. Sectionner les 4 tresses près du centre. Recommencer la même opération pour les cachets, les tresses et le nœud recouvrant directement le bouchon, et retirer celui-ci, puis reconstituer le tout en ramenant les bouts coupés sous leurs cachets respectifs chauffés, ramollis ou recollés (1).

Quelles que soient l'adresse et la patience d'un opérateur, il me semble presque impossible de réaliser une pareille reconstitution. D'ailleurs au contrôle, en faisant fondre la cire, on trouverait les tresses coupées, car les nœuds de ces tresses ne laissant dépasser aucun bout, il serait absolument impossible de refaire les nœuds.

Enfin des observateurs sagaces examinant à la loupe les cachets y trouveraient certainement trace de leur sectionnement circonscrit.

Impossible de refaire de nouveaux cachets, ceux employés exigeraient un long travail de graveur pour être reproduits — d'autant plus qu'un graveur, si habile qu'il soit, ne peut reproduire un cachet armorié que s'il a pour modèle une empreinte irréprochable. Or j'avais intentionnellement. irrrégulièrement appliqué ce cachet armorié et incomplètement le cachet chinois, — ce qui constituait pour moi des signes de contrôle.

Quant à décoller les triples tours du papier il fallait absolument employer de l'eau ou de la vapeur d'eau. Mais alors le produit colorant aurait révélé la fraude, et si on avait voulu remplacer le papier d'enveloppe par un autre roulé et collé de même, il aurait fallu connaître la composition chimique de la colle que nous avons employée ; un brin de papier imprégné de notre colle trempée dans l'eau nous fournissant une réaction spéciale — de plus il aurait fallu contrefaire nos trois signatures, enfin comment remplacer nos fils spéciaux ?

Les difficultés accumulées par nous pour révéler toute tentative de pénétration dans notre flacon de verre nous paraissent de nature telle que, matériellement,elle était impossible sans laisser des traces indéniables.

Seulement nous aurions préféré trouver cet apport dans l'intérieur du flacon, le phénomène aurait été plus probant, car si improbable que cela fût, comment imaginer cette rarissime coïncidence de mon coup de canif portant juste exactement, mathématiquement, sur une incision frauduleuse ayant permis d'introduire cette petite pierre triangulaire entre le verre et l'enveloppe en dégageant le petit flacon de verre de ses enveloppes, ca-

(1) On pourrait aussi prendre l'empreinte de chaque cachet avec une substance très plastique et les détruire,car on pourrait ensuite les reconstituer avec les moules. Mais cette opération, assez difficile, laisserait des traces visibles sur le papier, les nouveaux cachets ne pouvant coïncider exactement avec ceux posés la première fois.

chets et attaches, nous avons constaté combien cette opération était difficile pour ne pas détruire les moyens de défense et de contrôle.

Mais malgré toutes ces difficultés à vaincre pour enlever sans traces appréciables des cachets de cire, certaines personnes soutiendront toujours que c'est possible.

Nous avons alors résolu de chercher un autre mode d'obturation sans cachet : ce qu'il fallait réaliser, ce n'est pas tant pour un fraudeur l'impossibilité matérielle d'ouvrir ces paquets, mais bien pour nous un procédé certain permettant de reconnaitre toute tentative d'effraction.

Dr F. BRETON,
Médecin en chef de la marine, en retraite,
président de la Société d'études psychiques de Nice

(A Suivre)

Contre le surnaturel

J'entends encore parler de surnaturel à propos du Spiritisme, j'entends parler des facultés d'apparence surnaturelle des médiums. Mais qu'est-ce que cela peut bien être une apparence surnaturelle ? — C'est l'apparence que prête, aux choses naturelles, l'imagination des sceptiques et des incrédules ; je ne vois pas d'autre définition.

Il y a donc encore des personnes qui envisagent, comme une chose surnaturelle, la communication spirite ? — Les mêmes personnes regarderaient, sans doute, comme une chose naturelle, que nous puissions communiquer avec la planète Mars ; de sorte que si, par impossible, le désincarné nous envoyait sa communication de cette planète, il n'en faudrait pas plus pour que le miracle rentre dans l'ordre de la nature, et pour que la raison de ces personnes soit satisfaite.

L'inconnu n'est pas le surnaturel ; nous ne connaissons rien de la vie et nous ne disons pas qu'elle est surnaturelle, nous disons qu'elle est mystérieuse. Le sceptique convient donc, comme nous, que la vie est naturelle, seulement, si elle se prolonge, il prétend que cela est surnaturel. C'est-à-dire qu'il trouvera naturel qu'il y ait de l'oxygène dans l'eau, mais quand il mettra la bouillotte sur le feu, jusqu'à évaporation complète, il dira : — plus de liquide, plus d'oxygène !... et il trouvera surnaturel que l'oxygène subsiste quelque part en dehors de son corps liquide. C'est ainsi qu'on traite

l'âme, il n'y aurait pas de naturel en dehors de l'anéantissement absolu, dès qu'il y a dissociation d'éléments.

C'est dans cet esprit d'absurdité scientifique, qu'on aborde souvent l'étude du phénomène spirite. L'âme doit mourir, cela sera naturel. C'est une disparition dont il n'y a aucun exemple dans la nature ; cela n'y fait rien, il a été décidé que le contraire serait surnaturel. Cela revient à dire que c'est la matière qui est consciente, que c'est elle qui pense, qui souffre et qui raisonne.

Partant de ce point, le matéraliste prétend appliquer aux phénomènes psychiques la méthode d'examen qu'il emploie pour analyser la matière, et cela le conduit à affirmer que la survie serait contraire aux faits positifs établis par la science. Une machine disloquée est nulle dans ses effets et, puisque c'est la matière qui pense, votre corps n'est qu'une machine à parole, quand vous serez mort ça vous rendra muet.

Voilà qui me ferme la bouche, c'est entendu Mais, quand je serai muet, qui vous dit que je ne trouverais pas un autre moyen de m'exprimer ? Les sourds-muets le font par gestes. — Quand vous serez mort vous ne ferez plus de gestes. — Alors qu'est-ce que la télépathie ?... Qu'est-ce que les manifestations du corps fluidique, si ce ne sont pas des gestes ? — On me répond encore que là où il n'y aura plus de sensation, il n'y aura plus de télépathie et que là où il n'y aura plus de corps matériel, il n'y aura plus d'émissions fluidiques ; mais c'est ce qu'il faudrait démontrer. Puisque, selon vous, c'est la matière qui sent et qui pense et que, dans mon corps organisé, cette matière sent et pense au loin, il n'y aurait rien de surnaturel à ce que l'association continue à distance entre ces éléments moléculaires auxquels vous attribuez la conscience initiale et à ce que les émanations fluidiques, émanées d'elles, se reconstituent en un organe complet. Cette extériorisation, dont il y a des exemples dans l'homme vivant, devient-elle surnaturelle dans le cas de la décomposition ? — Assurément non, puisqu'elle est conforme aux exemples que nous donne la chimie.

Cette action du corps fluidique survivant n'est pas niée absolument ; mais on a décidé en haut lieu que ce qui restait ainsi devait se dissoudre ; on admet les manifestations *post mortem*, mais ce sont les forces naturelles de la vie qui agissent encore en dehors du corps et pour peu de temps seulement. Pendant quelque temps cela est

naturel, au-delà cela deviendrait surnaturel, voilà la logique.

Et c'est encore pour éviter le surnaturel qu'on attribue à la faculté télépathique une puissance qu'elle n'a jamais possédée, en vertu de ce beau raisonnement : La télépathie est naturelle, l'hypothèse spirite est surnaturelle, il faut recourir à l'explication naturelle avant d'accepter l'autre. Et plutôt que de croire à une manifestation *post mortem*, on dira : — C'est un cas de télépathie retardée ; voilà qui est commode !

Les expériences entre vivants nous ont appris qu'une volonté, appliquée à projeter son image au loin, peut y réussir dans le temps où elle produit cet effort, mais je ne connais personne qui ait réussi à apparaître le lendemain. Nous voyons des sensitifs percevoir une pensée sur laquelle on a concentré ses forces, un tracé que l'on a sous les yeux, et cela s'obtient expérimentalement, avec des efforts et des tâtonnements plus ou moins pénibles, mais on n'a jamais vu cette perception venir après coup.

Mais qu'est-ce que cette lucidité vague, comparée aux notions complexes qu'il faudrait posséder pour jouer le rôle d'un personnage que l'on ne connaît pas, comme l'a fait Mme Piper ?

De ce qu'une somnambule peut jouer, avec conviction, le rôle de Napoléon, il ne faudrait pas en déduire qu'elle puisse jouer celui de Mme Piplet, en donnant les noms de ses locataires. C'est un fait dont ne semblent pas tenir compte ceux qui font si bon marché des séances de Mme Piper. Converser avec quelqu'un en lisant dans son cerveau... cela est déjà fort ; mais y mettre le ton du personnage et la couleur du rôle que l'on doit tenir, cela passe en merveilleux le fait de mettre le doigt sur une carte pensée.

Si les consultants étaient les collaborateurs inconscients de Madame Piper, il ne pourrait jamais arriver ce qui arriva à Hyslop qui, voulant faire causer son père sur un certain Samuel Cooper, en reçut des réponses qui ne se rapportaient pas à lui, mais qui s'appliquaient à un autre personnage nommé Joseph Cooper, avec cette complication que Hyslop, ayant fait poser ses questions par le docteur W. Hodgson, ne pouvait pas, lui-même, avoir influencé le sujet.

Enfin ceux qui voient partout du surnaturel déclarent qu'il est absurde de concevoir l'existence d'un esprit sans corps. Alors pourquoi n'est il pas absurde, ou surnaturel, de concevoir l'exis-

tence de l'éther, matière sans pesanteur, et qui ne saurait être une substance chimique ? Ils savent bien, cependant, qu'un corps éthérique est à la base de nos hypothèses, et constitue le substratum de nos facultés conscientes. L'esprit, qui n'a plus qu'un corps éthérique, peut bien, vulgairement parlant, être appelé un esprit sans corps. Il n'y a là aucune offense à la raison, puisque la physique nous donne l'exemple.

Tant que nous ne connaîtrons pas le fond des choses, nous n'aurons pas le droit de dire : ceci est absurde. Que certaines facultés télesthésiques d'un médium soient utilisées, au petit bonheur, par quelques désincarnés, et qu'ils emploient, à cela, les moyens de suggestion dont ils pourraient disposer, je ne trouve en cela aucune absurdité. Ce n'est pas plus absurde que les efforts que nous pourrions faire pour envoyer une projection optique à planète Mars ; les habitants diraient, je crois, pas mal de bêtises avant d'en découvrir la cause ; et, si cette projection pouvait être cinématographique, vous devinez le sourire des académiciens de Mars, auxquels on dirait : — Ce sont les ombres des habitants de la terre.

Pour la conquête de l'Au-delà, aucun moyen ne semble absurde. J'admets que l'action simultanée de plusieurs influences vienne jeter quelque confusion sur ces expériences ; et je ne m'étonne pas qu'un appareil organique présente quelque lacune, ou soit exposé, par intermittence, à l'invasion de suggestions plus ou moins suspectes, ou mystérieuses. Je vois que les critiques font grand cas des mauvaises communications, ils en tirent argument contre le Spiritime et ne semblent pas comprendre que, scientifiquement, ce qui est mauvais ne compte pas ; on ne peut tirer argument que de ce qui est bon. La prétention des faux médiums à incarner de faux personnages sont des incidents tout à fait étrangers au débat.

Maintenant, il est évident que les idées du vulgaire, sur les rapports de l'homme avec l'au delà, sont cristallisées dans la forme des légendes poétiques, et de l'imagination religieuse, qui a peuplé la terre de visions célestes. Il est certain qu'en soumettant les faits à l'examen scientifique, le Spiritisme dépoétise un peu. Celui qui attend un phénomène surnaturel pour se convertir trouvera que les effets ne sont pas en rapport avec l'image que les vieilles lé-

gendes ont créée dans son cerveau. Il y a loin, des messagers célestes, aux messages automatiques, et le ciel, qui s'ouvrait pour laisser passer les anges, était bien une conception surnaturelle. Dans cette conception, la mort aussi était poétisée : c'était l'envolée immédiate dans l'infini, la possession immédiate de l'absolu.

Il n'est donc pas étonnant que celui qui attend un *revenant*, de ce monde surnaturel, éprouve une déception de voir que son ami est resté lui-même ; il est scandalisé, il n'admet même pas qu'il opère une reconstitution de son passé dans le but de lui donner une preuve d'identité, et il trouve invraisemblable qu'on descende de la vie sublime de l'au-delà pour venir contrefaire les blagues dont on était coutumier sur la terre.

Tout cela parce qu'on ne peut pas s'arracher à la suggestion des vieilles légendes et des dissertations philosophiques sur l'infini. L'infini est, comme le surnaturel, une source d'aberration pour l'esprit humain. Mais l'infini vous ne l'atteindrez que dans l'inépuisable infinité du temps, c'est-à-dire dans un temps qui ne sera jamais épuisé, et vous croyez qu'au lendemain de la mort l'homme peut faire ce bond prodigieux ? Le pas de la mort vous rapproche de l'infini comme la première marche de votre maison vous rapproche du soleil, on nous dit que l'homme qui est là possède la solution du grand problème qui nous tourmente, allons donc ! Cet homme là n'a pas bougé ; sur le seuil de l'infini il se retrouve vivant, il est pour nous comme l'oiseau par rapport au poisson ; est-ce son ombre que nous voyons passer à la surface ? voilà notre problème.

Ce qu'il aurait à nous dire de son changement de milieu, nous ne pourrions sans doute guère le comprendre ; je crois que bien des paroles dites, sur ce sujet, ne sont que des analogies ; mais je ne trouve pas invraisemblable que l'homme qui a conservé des affections terrestres cherche à donner des preuves, et que, pour y arriver, il essaye de se portraiturer, de se singer, de se blaguer lui-même. Je ne trouve pas invraisemblable que, pour se faire reconnaître de ses frères de la terre, il emprunte le langage et les fictions terrestres.

Pour moi je n'ai pas besoin du surnaturel. La nature me parle assez haut pour que je croie en son avenir et j'en comprends la

sublimité. J'ai le sentiment de sa grandeur, assez pour ne pas m'illusionner, au point de croire que celui qui, hier, marchait devant moi sur la route, arrive aujourd'hui au but. J'ai le sentiment du chemin que j'ai parcouru ; je sais qu'entre moi et mon ancêtre monocellulaire il y a eu place pour des millions d'existences, et mon idéal ne conçoit plus de limites. La Nature est assez féconde en possibilités pour rassasier mon besoin d'idéal ; ses formes sont inépuisables et elle offre à mon libre choix, des voies infiniment nombreuses. Que je cherche la joie ou que je cherche la douleur, que je cherche la haine ou que je cherche l'amour, c'est toujours par une loi naturelle que je reviendrai dans le sentier où Dieu m'appelle. Il n'y a pas de surnaturel, il n'y aurait que du contre nature ! Le contre nature, ce serait la destruction de ce qui existe, ce serait la mort, ce serait le néant. Ou pis encore, ce serait l'enfer du moyen âge qui affuble Dieu de tous les vices de Satan.

L. CHEVREUIL.

Rapports des Esprits et des Vivants

Quand une nouveauté ou une renouveauté apparaît dans le monde, aussitôt il se forme au moins deux partis à son sujet.

Les uns y attachent une importance exagérée ; les autres la dénigrent à l'excès et systématiquement. C'est ce qui est arrivé pour le spiritisme, comme pour bien d'autres choses.

Les spirites de la première heure, voyant que l'on pouvait entrer en communication avec les Esprits, crurent qu'il suffisait d'être débarrassé de son corps matériel pour devenir omniscient et omnipotent et que les Esprits devaient avoir la science infuse.

Ils s'imaginèrent qu'ils pouvaient entrer en correspondance avec des Esprits de tous les temps et de tous les pays, et obtenir d'eux des renseignements de toutes sortes, des données nouvelles sur l'histoire, même sur la préhistoire, des révélations scientifiques, religieuses, sociales etc. En un mot, on croyait obtenir des merveilles, des miracles. Le spiri-

(1) Conférence faite à la *Société française d'Etude des phénomènes psychiques*, 57, faubourg Saint-Martin, à Paris.

tisme, pour ces adeptes, n'était pas moins qu'une nouvelle révélation, qui devait régénérer l'espèce humaine et nous apporter « de nouveaux cieux et une nouvelle terre ».

Je ne fais pas un crime à nos prédécesseurs d'avoir eu trop de foi et d'enthousiasme. Je constate seulement. Je pourrais même le justifier en disant que, sans enthousiasme, on ne fait pas beaucoup de grandes choses. Je dis seulement que cet enthousiasme est très excusable.

Les spirites suivaient l'esprit de leur temps, qui était fortement orienté vers l'utopisme, vers le messianisme. Les socialistes et autres réformateurs sociaux et religieux, très nombreux à cette époque : Saint-Simoniens, Fouriéristes et autres, se trouvaient dans les mêmes dispositions d'esprit et n'étaient pas moins mystiques et fidéistes que les spirites.

Et les socialistes modernes le sont encore plus, quoiqu'ils se disent scientifistes.

L'enthousiasme des spirites est fort compréhensible. Dans l'ardeur du début, favorisés d'ailleurs par les événements et par des communications exceptionnellement remarquables, ils ont pu croire qu'il n'était pas impossible d'entrer en relations avec des esprits supérieurs qui nous auraient apporté non seulement des conseils — même des ordres — sur nos intérêts temporels et autres, mais aussi des sciences nouvelles, une nouvelle morale, une nouvelle religion, une nouvelle cité, la Jérusalem toujours rêvée ; bref, une régénération universelle. Tout était au renouveau : *Recedant vetera, nova sint omnia, corda, voces et opera.*

D'un autre côté, les adversaires du spiritisme niaient les faits, sans même vouloir les observer, ou ceux qui ne les niaient pas *a priori* cherchaient à prouver, ou qu'il n'y avait là que des fraudes, des supercheries, des *trucs*. Les plus raisonnables soutenaient que les phénomènes en question provenaient d'autres causes que des Esprits, des Ames des morts.

Ceux-ci se divisaient en deux classes :

1° Les catholiques reconnaissant la réalité des phénomènes, les exagérant même souvent, pour le besoin de leur cause, y voyaient l'œuvre du Démon.

2° Les hommes de science, fraîchement émancipés de l'Eglise, entrevoyaient dans le spiritisme une nouvelle source de superstitions non moins dangereuses que les autres, notamment la catholique. Et pour étouffer la nouvelle doctrine dès son berceau, ils attribuèrent les phénomènes spirites à des causes physiques : électricité, magnétisme, ou autre force inconnue ou mal connue.

Les catholiques commencent un peu à reconnaître leur erreur. Quand on compare, par exemple, les livres de Lapponi et ceux de plusieurs autres écrivains catholiques modernes — même sans être modernistes — à ceux du Père Pailloux, jésuite, et d'autres théologiens d'il y a 50 ans, on constate une grande différence.

On sait que Lapponi admet souvent, sinon toujours, l'intervention des âmes des morts dans la production des phénomènes spirites ; mais il per-

siste à considérer comme dangereuses les évocations et les expériences spirites.

Le fait est qu'elles sont dangereuses pour la doctrine catholique. « Satan, a dit Voltaire, c'est tout le christianisme ». Si le dogme de Satan tombait, tous les autres suivraient.

De leur côté, les savants — sauf quelques rares exceptions — ne nient plus les faits. Ils insinuent toujours, autant qu'ils peuvent, que les trucs et les manœuvres frauduleuses des médiums y jouent le plus grand rôle; mais ils conviennent que ce n'est pas tout et qu'il y a autre chose.

Cette autre chose, ils nient que ce soient les Esprits, et ils indiquent comme cause des phénomènes l'inconscient des médiums et des assistants.

Les spirites éclairés, de plus en plus nombreux, sont maintenant revenus des exagérations du début et se rendent un compte plus exact de ce que sont les Esprits et de ce que nous pouvons obtenir d'eux.

Quelques-uns même sont peut-être trop revenus et sont tombés dans l'*occultisme* ou tout au moins dans l'*animisme*.

Il n'y a plus maintenant que les moins instruits, ceux qu'on pourrait appeler la plèbe du spiritisme, — et qui comprend presque autant de riches et de savants que d'ignorants et de pauvres — qui soient restés dans l'erreur primitive, et croient toujours que les Esprits doivent savoir une foule de choses que nous ignorons et qu'ils peuvent nous les dire, qu'ils peuvent nous instruire de tout et nous guider infailliblement dans tous les actes de notre vie temporelle aussi bien que spirituelle.

Je dis que les savants tombent aussi bien dans ce travers que les ignorants. En effet, les hommes de science, en général, ne sont sortis de leur négativisme que pour se jeter dans l'erreur des spirites de *bas étage*, — soit dit sans injure — et croire que les Esprits doivent tout savoir.

C'est ainsi que la principale objection qu'ils opposent à la théorie spirite se réduit à ceci :

« Les prétendus Esprits ne nous apprennent rien que nous ne sachions déjà ou que nous ne puissions découvrir par nos seules forces intellectuelles, ni en science, ni en morale, ni en religion. Donc, ils n'existent pas.

« Souvent même ils nous induisent en erreur. Donc,s'ils existent, ils se trompent et il vaut mieux ne pas s'occuper d'eux.

« *Ergo*, les phénomènes spirites proviennent ou du conscient, ou de l'inconscient des expérimentateurs, principalement des médiums. »

Tel est le dernier mot de leur raisonnement, tel est leur argument suprême.

Je ne discuterai ici ni l'opinion des savants, ni celle des catholiques, des occultistes et des animistes. Je l'ai fait — avec et après beaucoup d'autres — assez souvent et depuis longtemps, et je ne désespère pas de le faire encore.

Mais, pour le moment, je m'adresse à des spirites ; je suppose acceptés les faits et la théorie spirite, et je me propose d'examiner, la théorie étant

supposée vraie : quels sont les rapports des Esprits avec nous ; que pouvons et devons-nous attendre d'eux.

*
* *

Pour juger de ce que nous pouvons espérer des esprits, il faut d'abord savoir ce qu'ils sont.

Les Esprits sont des âmes désincarnées. Ils sont donc de la même essence que nous.

La nature ne faisant point de sauts, ces âmes conservent, après leur séparation du corps, les mêmes caractères essentiels que de leur vivant ; leur nature ne se modifie qu'à la longue. Ils ont mêmes sentiments, mêmes passions, mêmes goûts, mêmes inclinations, même langue que les vivants.

C'est donc par la connaissance de nous même, qu'il faut commencer pour arriver ensuite, par analogie, à connaître les Esprits.

Que sommes-nous donc ? Notre âme, qui est notre principe essentiel, est une monade douée de sensibilité et d'activité et tendant à se perfectionner. Voilà ce que l'observation de nous mêmes et de nos semblables nous apprend.

Les tendances indiquent les destinées :

Puisque nous tendons vers la perfection, notre destinée est donc, non pas seulement de nous connaître, comme l'a prescrit l'oracle de Delphes, mais encore de nous agrandir, de nous faire et parfaire.

A cet effet, notre âme possède un corps, un organisme, qu'elle fabrique — comme nous, nous fabriquons nos outils et machines — et qui lui sert d'instrument pour agir sur les autres corps, pour exercer et, par conséquent, développer ses facultés, ses possibilités, pour l'élever de la puissance à l'acte, en un mot, pour la perfectionner.

Ce corps est toute la différence qui existe entre les vivants et les Esprits. Ceux ci l'ont rejeté ou en ont changé. Mais ils ont conservé ce qui relève de l'âme : la somme de leurs acquisitions morales et spirituelles pendant la vie (1).

L'exercice modéré et bien ordonné développe l'activité. C'est là un fait d'expérience reconnu par les physiologistes aussi bien que par les psychologues.

C'est donc par notre activité, par l'exercice convenable de nos diverses facultés physiques, intellectuelles et morales que nous développons et que

(1) Je dis la *somme*, parce que l'âme désincarnée ne conserve pas indéfiniment présent à sa mémoire le détail de toutes les connaissances qu'elle a acquises dans ses vies passées, pas plus qu'un comptable ne retient tous les chiffres qui sont entrés dans son bilan de fin d'année.

L'âme sortie de la vie terrestre n'a plus besoin de connaissances spéciales à cette vie ; elle n'en conserve que le résultat, c'est-à-dire le perfectionnement de ses facultés intellectuelles qui est résulté des efforts qu'elle a faits pour acquérir ces connaissances.

nous atteignons graduellement, progressivement une perfection toujours plus étendue et plus élevée.

Il suit de ces principes que, quand même les Esprits pourraient nous guider en toutes choses, ce qui n'est pas, quand même ils pourraient nous renseigner sur nos intérêts, sur les sciences, sur la morale, etc., ils ne le devraient pas, car ce serait retarder notre avancement.

C'est à chacun de nous de chercher, de comparer, de juger, de vouloir, d'agir, à nos risques et périls, afin d'acquérir l'expérience, mère de tout progrès.

Nos rapports avec les Esprits se déterminent par analogie avec nos rapports entre nous, vivants.

Prenons pour exemple les rapports des parents avec leurs enfants, des professeurs avec leurs élèves.

C'est d'esprit à esprit, mais *indirectement*, c'est-à dire par l'intermédiaire des sens, que nous entrons en rapport les uns avec les autres.

C'est donc aussi d'esprit à esprit, mais *directement*, sans le secours des sens, que les rapports s'établissent entre les Esprits et nous.

Les théologiens distinguent deux modes d'action des Esprits : Ils agissent 1° par *insinuation* ou *instigation* et 2° par *communication*. Le premier moyen est employé par les bons Esprits, (les anges de la théologie catholique) ; le second par les mauvais esprits, les démons.

Cette division est conforme au dogme catholique, qui met une séparation *absolue* entre les bons et les mauvais esprits ; mais elle n'est pas conforme à la nature des êtres.

Pour nous, puisque la nature ne fait pas de sauts, pas plus au spirituel qu'au matériel, il y a des esprits de tous les degrés d'intellectualité et de moralité, et chacun d'eux agit en conformité avec ce degré et par analogie avec nous-mêmes.

Insinuation et *communication* sont deux extrêmes entre lesquels sont insérés une infinité de termes moyens.

Exemple. Une mère, un père, un professeur, disent à un enfant :

« Tu pourrais faire ceci ».

« Tu devrais ou ne devrais pas faire cela. »

« Si tu faisais ceci au lieu de cela ? »

Ce sont là des insinuations, plus ou moins pressantes, mais ne s'adressant qu'à l'esprit de l'enfant.

Si l'on dit : « Fais ou ne fais pas ceci », sans y ajouter de sanction, c'est un commandement, une suggestion, c'est déjà un acte d'autorité, intermédiaire entre l'insinuation et la communication.

Ajoutez : « Si tu fais ou ne fais pas ceci, tu seras puni » ; vous aurez un commandement comminatoire, déjà plus brutal que le précédent.

Si l'on arrive à joindre l'action corporelle à l'action spirituelle, la force à la parole : « Tu vas faire ceci ou je te bats, ou je te jette à la porte » et qu'on exécute la menace, on agit par *communication*. La volonté du sujet

n'est plus pour rien dans l'acte. Ce sujet n'est plus responsable, n'a plus de mérite ni de démérite.

De façons analogiques, les Esprits agissent sur nous. Plus ils sont élevés plus leurs moyens d'action sont directs et doux, et réciproquement.

Douceur, bonté, bienveillance est la loi des bons esprits envers nous ; de même qu'il en est de nous envers nos inférieurs, les enfants, les animaux.

Plus les esprits sont inférieurs, plus leurs moyens d'action sont matériels et brutaux ; leur action est plus physique qu'intellectuelle ; ils agissent plus sur les corps que sur les esprits ; quand ils sont d'un assez bas degré de matérialité, ils en viennent jusqu'à obséder et même posséder les personnes qui s'abandonnent à eux.

Il suit de ces principes :

1° Que les esprits inférieurs se manifestent ordinairement à nous — et même ne peuvent guère faire autrement — par des moyens matériels, en produisant des phénomènes physiques.

C'est à des esprits de cette catégorie, dirigés ou non par des esprits plus élevés, que nous devons la plupart des phénomènes physiques du spiritisme : raps, coups frappés, mouvements d'objets sans contact, lévitation, maisons hantées, et même beaucoup d'apparitions.

C'est aussi pour cette raison que les sauvages obtiennent de plus merveilleux phénomènes de ce genre que les civilisés, et que les médiums américains, par l'intermédiaire des Esprits des Peaux-Rouges, sont supérieurs aux médiums européens sous le rapport des effets physiques.

2° Une autre conséquence des mêmes principes, c'est que les esprits supérieurs agissent sur nous par intuition, par inspiration ; actions que nous sentons d'autant moins que l'influence est plus délicate et que nous y sommes moins attentifs, mais actions qui n'en sont pas moins réelles. Nous n'acquérons le sentiment et la conscience de ces influences qu'à force d'y porter notre attention soutenue.

3° Autre conséquence. Nous sommes tous médium à un plus ou moins haut degré, plus ou moins inconscients, plus ou moins attentifs et plus ou moins dociles aux *insinuations* ou aux suggestions qui nous sont données.

A noter que les meilleurs médiums, les mieux partagés, ne sont pas ceux que l'on croit.

Il n'y a donc pas autant d'utilité qu'on se l'imagine à poursuivre le développement des médiumnités physiques, qui sont inférieures, et il n'y a pas lieu d'attacher autant d'importance qu'on le fait aux phénomènes de cet ordre.

4° Enfin, il s'ensuit que les esprits supérieurs ne sont pas ceux qui se manifestent le plus souvent dans les séances. Ce ne sont pas ceux qui s'imposent, qui viennent à tout propos, sans même être demandés, et qui font le plus d'embarras quand ils jugent à propos de se communiquer.

Il faut donc se méfier des Esprits qui prennent de grands noms, sans

les justifier ; qui se posent en Guides qui font de mirifiques promesses dont ils ajournent sans cesse la réalisation. On ne risque rien de considérer les Esprits de cette sorte comme des politiciens désincarnés.

Il est même prudent de se méfier des Esprits qui font des promesses et qui les tiennent, car leur réussite ne dure pas et, quand elle cesse, on tombe d'autant plus bas qu'on s'est élevé plus haut.

* * *

De ce que les esprits supérieures se communiquent plus rarement que les autres, il ne faut pas croire que le spiritisme en soit amoindri.

Son but essentiel, qui est de prouver la survivance de l'âme, n'en est pas moins atteint et ses conséquences morales n'en sont pas moins solidement établies.

En effet, si les esprits inférieurs survivent, ce qui se prouve facilement par la fréquence de leurs manifestations, à plus forte raison les esprits superieurs doivent-ils survivre.

Des philosophes et des théosophes ont soutenu que les esprits supérieurs seuls sont immortels et deviennent des héros ou des demi-dieux ; tandis que les inférieurs suivent le sort du corps et meurent avec lui. Mais jamais personne n'a eu l'idée d'avancer l'inverse, et ce serait en effet absurde

En outre des preuves de la survie que nous fournissent les esprits, que pensons-nous obtenir d'eux et que devons-nous leur demander ?

Dans l'autre monde, comme dans celui-ci, puisque c'est parmi nous que l'au delà se recrute et que, ne nous lassons pas de le redire, il n'y a pas de sauts dans la nature, surtout en spiritualisme, les plus ignorants sont les plus présomptueux, les plus empressés à endoctriner les autres, et les plus autoritaires, les plus outrecuidants.

Nous nous gardons de notre mieux des ignorants de ce monde ; gardons-nous encore plus de ceux de l'autre, car il sont plus difficiles à démasquer et leur direction n'est pas moins dangereuse pour nous.

Il faut beaucoup plus de discernement qu'on ne le suppose pour juger les communications des Esprits, surtout de ceux qui se disent supérieurs et se posent en Guides.

Le mieux, surtout pour les personnes inexpérimentées, serait peut-être de s'abstenir d'évoquer, de ne rien demander de spécial, de rester sur l'expectative, de laisser les esprits qui se manifestent dire et faire ce qu'ils veulent, à condition, bien entendu, qu'ils ne fassent rien de nuisible.

Les communications que nous recevons des Esprits peuvent concerner nos intérêts matériels, intellectuels ou moraux.

Puisque nous devons nous faire nous-mêmes, le mieux serait de ne leur rien demander, de ne chercher notre point d'appui et notre boussole qu'en nous-mêmes.

Dieu, a dit Sénèque, a donné à chacun la garde de soi-même.

Nous pouvons ajouter qu'il ne pouvait pas choisir de gardien plus vigilant et plus avisé.

Ce n'est pourtant pas ainsi que procèdent la plupart des spirites. Le premier mouvement — et quelquefois le dernier — des nouveaux venus au spiritisme est de demander aux esprits la bonne aventure, de les consulter sur leurs intérêts temporels : affaires d'argent, de mariages, etc.

L'expérience, dit on, prouve que les Esprits devinent et prédisent. Ils peuvent donc nous donner de bons conseils relatifs à notre commerce, aux opérations de bourse, aux jeux de courses et autres.

D'autres, moins intéressés, mais pas plus éclairés, demandent des instructions scientifiques sur notre monde et sur le monde des Esprits.

Pour savoir ce qu'il y a lieu d'espérer des questions de ce genre, il faut se rappeler que nous avons tous quelques bons esprits, plus ou moins élevés, qui s'intéressent particulièrement à nous par inclination, comme nous-mêmes nous nous intéressons en notre monde à telle personne et même à tel animal (1).

Mais ces Esprits ne sont pas omniscients ; il y en a aussi qui ne valent pas cher et qui se plaisent à nous jouer de mauvais tours, ne fût-ce que pour nous mystifier et nous corriger de notre niaiserie.

Les bons Eprits ne manquent pas de nous venir spontanément en aide, en cas de besoin réel, de nous inspirer ce que nous devons faire dans les circonstances embarrassantes. Il est donc inutile et indiscret de les interroger sur nos affaires. Nous n'avons qu'à attendre, à nous en rapporter à eux ; ils sauront bien nous conseiller ou déconseiller à temps, s'il y a lieu.

Et c'est ce qu'ils font. J'en ai vu beaucoup d'exemples, et tout observateur attentif ne manquera pas d'en constater, pour lui même ou pour les autres.

Il est à noter que les conseils des bons Esprits sont plus généralement négatifs que positifs Ils disent plutôt ce que nous devons éviter, nous laissant le soin de chercher nous-mêmes et qu'il faut faire. C'était le cas du démon de Socrate et de bien d'autres.

Et cette conduite est conforme au principe posé plus haut : que nous devons nous faire nous-mêmes.

Nous en avons un bel exemple en ce monde : Une mère intelligente et bonne laisse son enfant jouer en toute liberté, afin qu'il développe ses diverses facultés ; elle se contente de l'avertir du danger quand il s'en présente.

Si nous évoquons des esprits, si nous les consultons, observons du moins soigneusement de nous servir d'eux, mais évitons de nous y asservir.

---

(1) De même que la garde des troupeaux n'est pas confiée aux bêtes, mais aux hommes, de même la garde des hommes a été confiée aux démons. (Platon). Il ne faut pas oublier que les démons, dans le paganisme, sont de bons esprits, des moniteurs des dieux.

N'admettons jamais *d'ordres* venant de leur part : nous savons que ceux qui commandent sont des esprits inférieurs ; ne recevons que des *conseils*, et encore, ayons soin de les examiner, de les discuter. Si nous avons affaire à de bons Esprits, ils ne se formaliseront pas, au contraire, de ce que nous suivions les lumières de notre raison et de notre conscience.

C'est nous qui sommes responsables de nos actes, c'est nous qui en subissons les conséquences ; c'est donc nous qui devons décider, vouloir, agir, après avoir bien pesé le pour et le contre. Un vrai ami ne se formalise pas de ce qu'on discute ses conseils.

Et c'est cet exercice de notre intelligence et de notre volonté qui même en cas d'insuccès, nous instruit pour l'avenir et nous élève au-dessus de nous-mêmes.

Tandis que si nous subissons aveuglément l'influence, même bonne,des esprits ou des vivants, si nous suivons moutonnièrement les conseils qu'on nous donne, nous n'avons aucun mérite aux résultats et n'en tirons aucun profit spirituel. Ne faisant pas d'efforts, nous ne pouvons faire de progrès.

Rien n'est pourtant plus commun parmi les spirites, — même et surtout parmi les riches — que de s'asservir à leurs « bons guides » ou à ceux des somnambules ou des tireuses de cartes, esprits pontifiants, presque toujours au dessous du médiocre, mais infatués d'eux-mêmes, se donnant avec aplomb et sans preuves, — que d'ailleurs on ne leur demande guère, — pour tel ou tel grand personnage historique.

Je connais des spirites, et vous en connaissez tous aussi bien que moi, qui ne font rien sans consulter leur prétendu guide. A tout propos ils ont les mains sur le guéridon ou prennent le crayon. Les contradictions les plus flagrantes de leur « cher et vénéré Guide », rien ne les décourage, ou ne les désillusionne.

J'en ai connu qui ont quitté leur position, refusé de s'en créer et même d'en accepter une autre, décliné de bons partis, parce que leur Guide ou celui de diseurs de bonne aventure leur conseillait d'attendre et que, à telle époque, dans telles conditions, une brillante situation leur serait faite, ou un beau — et surtout riche — mariage les sortirait d'embarras.

Le temps passait,rien ne venait,mais la superstition restait et les suivait jusqu'à la tombe.

Ce qui encourage à entrer dans cette voie et à persister, c'est qu'il arrive quelquefois que les conseils des Esprits profitent à leurs consultants, pendant un cetain temps. On croit que cela peut toujours durer. Mais un beau ou plutôt un vilain jour tout s'écroule comme un château de cartes.

J'ai vu plus fort et surtout pire que cela.

On pourrait croire que ce sont seulement les gens des basses classes qui, par ignorance, tombent dans ces travers. Au contraire, ce sont plutôt les riches. Cela se comprend : les riches ont les moyens de se payer les mé-

diums en renom et croient volontiers que les Esprits sont comme beaucoup de vivants et se plaisent à flatter les puissants de ce monde.

Je ne dis pas que les pauves n'imiteraient pas les riches à cet égard s'ils le pouvaient ; mais heureusement pour eux, au point de vue matériel comme sous le rapport moral, leur pauvreté les en préserve.

J'ai donc vu, dis je, une personne très riche, une grande dame, rompre des engagements pris, sous le prétexte que son guide, — l'esprit d'un maître — le lui avait ordonné. Je ne fais rien, dit-elle, sans consulter mon Guide et j'exécute ponctuellement tout ce qu'il m'ordonne.

Manquer à la parole donnée, même après lui avoir donné un commencement d'exécution et avoir provoqué des frais et démarches à l'autre partie, cela ne parait pas une faute bien grave par le temps qui court ; j'en ai vu bien d'autres, et je ne m'y arrêterais pas.

Mais le plus grave : c'est la raison donnée pour ne pas tenir ses promesses, c'est la responsabilité rejetée sur les Esprits.

Cette dame ne fait rien sans consulter son guide et fait tout ce qu'il lui commande.

Toute riche qu'elle est, elle n'est donc qu'une esclave, esclave d'un soi-disant moine désincarné.

Si elle ne fait rien sans consulter son Guide, elle l'avait donc consulté pour prendre cet engagement. Il lui dit ensuite de le rompre. Il s'est donc trompé et l'a trompée la première ou la seconde fois.

N'importe. Elle persiste à lui accorder sa confiance, — car je suppose qu'elle-même est sincère. — Le sens moral, le bon sens ne la retient pas. Elle croit même bien faire.

Si cet état d'esprit devait s'étendre et se généraliser, si le spiritisme devait servir de chaperon à la mauvaise foi, s'il devait légitimer les manquements à la parole donnée, la bonne foi étant la base de toute morale et de tous les rapports sociaux, mieux vaudrait mille fois que le spiritisme n'existât pas (1).

Pour mon compte, j'aurais de profonds remords d'avoir tant travaillé à l'étudier et à le vulgariser. Car bientôt toutes les trahisons, toutes les vilenies, tous les forfaits y trouveraient leur légitimation, tous les criminels se retrancheraient derrière cette doctrine. Voyez-vous à la Cour d'assises :

Le Président : Pourquoi avez-vous fait un faux, volé ou tué ?

L'Accusé : Monsieur le Président, je suis spirite ; je ne fais rien sans consulter mon guide et je fais tout ce qu'il me prescrit. C'est mon guide qui m'a ordonné de tuer, de voler ou de fabriquer des faux ; c'est donc lui que vous devez mettre en accusation et condamner.

Sachons donc et n'oublions jamais qu'un bon esprit ne s'impose pas ainsi, et que nous devons repousser les esprits de cette sorte.

---

(1) « Chassez d'entre les hommes la bonne foi, le meilleur est ôté » a dit La Fontaine dans *Belphégor*.

Comme nous l'avons vu plus haut, un bon esprit propose, mais ne dispose pas ; ordinairement, il indique plutôt ce qu'il faut imiter que ce qu'il faut faire ; s'il insiste, quand nous résistons à ses *insinuations*, c'est toujours avec discrétion et modération.

Dès que vous voyez un Esprit, se disant Guide ou non, prendre des airs autoritaires, mettez vous en garde contre lui, et, quand il se jette dans des contradictions manifestes, tenez pour certain que vous avez affaire à un sot, à un ignorant, à un imposteur, comme il y en a tant en ce monde et, par conséquent, en l'autre.

⁂

Pour résumer ces considérations et en tirer les enseignements qu'elles contiennent, je dirai donc :

I. Il existe des rapports continuels entre les Esprits et nous. Ces rapports, de notre part, sont conscients ou non, directs ou indirects, (c'est-à dire avec ou sans moyens physiques).

Les rapports directs ont lieu par intuition, inspiration, audition, ou vision spontanée, sans recours à aucun artifice.

Les rapports indirects se font par des moyens physiques : table, écriture, vision dans le verre d'eau, boule de cristal, cartes, etc.

II. Nous sommes tous plus ou moins médiums, conscients ou inconscients, et les meilleurs ne sont pas, comme on le croit généralement, les médiums à effets physiques.

III. Nous avons tous de bons esprits qui s'intéressent à nous, mais qui, en règle générale, nous laissent voler de nos propres ailes, comme ils le doivent pour notre bien et notre perfectionnement, dussions nous quelquefois tomber. Ils n'interviennent que dans les circonstances critiques, exceptionnelles et, même alors, par des moyens persuasifs, insinuants et non par acte d'autorité, encore moins de contrainte.

IV. Nous avons aussi, dans notre ambiance spirituelle, des Esprits médiocres et même mauvais ; mais il nous est facile de les connaître à leur manière d'agir, et, pour nous préserver de leurs méfaits, il nous suffit de ne pas leur donner pied chez nous, de les tenir à distance respectueuse.

Qui se ressemble, s'assemble. Chacun a les esprits qu'il mérite et les a selon son cœur et selon ses œuvres, plutôt que selon son esprit.

V. A nous, par conséquent, de nous tenir toujours en état de recevoir les intuitions et les inspirations des bons esprits. A nous de discerner les bons des mauvais, en jugeant l'arbre par ses fruits.

Pour se tenir en cet « état de grâce », il suffit de mener une vie sage et raisonnable. Non par des macérations, mais de la modération. *Rien trop ; In medio virtus*, comme disaient les anciens sages.

La vie ne nous a pas été donnée pour en dédaigner les joies et se tourmenter gratuitement, sans utilité. Ce serait résister à sa destinée, puisque l'exercice modéré développe les facultés.

La vie nous a été donnée pour en jouir et, par ce moyen, en faire l'ap-

prentissage et nous préparer à une vie plus haute et plus pleine. Donc, il faut user de tout sans abuser de rien et sans nuire aux autres.

VI. C'est par ce moyen, — une vie digne et exemplaire — que nous ferons des prosélytes au spiritisme plus que par tout autre, même plus que par la science.

Si le christianisme s'est répandu dans le monde romain, ce n'est pas qu'il fût, ni scientifiquement, ni moralement, supérieur aux autres religions, ni que les chrétiens fussent plus savants que les Gentils.

Non, c'est 1° parce que les autres religions étaient déchues et avaient été faussées par leurs prêtres : 2° et surtout parce que les premiers chrétiens étaient plus moraux et plus fraternels.

Que les spirites fassent de même et la victoire est à eux.

Je suis loin de mépriser la science, puisque j'y ai sacrifié toute ma vie ; mais je suis de plus en plus forcé de reconnaître que plus nous apprenons, plus nous découvrons l'immensité de l'inconnu et l'inanité du connu.

Nous ne pouvons donc guère compter sur la science, toujours muable, pour régler notre vie privée et sociale ; et je crois qu'avec beaucoup de science nous pouvons avoir très peu de conscience, et qu'avec beaucoup de conscience nous aurons toujours assez de science.

ROUXEL.

Eusapia et l'Institut général Psychologique

Lorsque le maître a parlé il sied au disciple de garder le silence Je ne l'ignore pas. Aussi, je prie l'aimable directeur de cette Revue de vouloir bien me pardonner, si j'ose ajouter quelques mots à son magistral plaidoyer en faveur d'Eusapia Paladino.

Il reste entendu que les membres de « l'Institut général Psychologique » *ne peuvent se déclarer scientifiquement certains des phénomènes constatés*, et, force nous est, en lisant les conclusions du sinueux rapport de Monsieur Courtier, de nous demander où est *l'acquis* de ces trois années d'expériences. Evidemment nous attendions quelque chose de plus substantiel. Le distingué rapporteur a soin, il est vrai, de nous prévenir que ses *fréquents correctifs* ne sont que l'expression d'une sage et prudente réserve. Soit. Acceptons cette explication pour ce qu'elle vaut. — « Mais, me permettrai-je de lui demander, est-ce bien la prudence scientifique qu'il convient

d'invoquer dans cette circonstance ? Souffrez que je dévoile toute ma pensée. Le brillant aréopage dont vous êtes le très habile secrétaire, n'a-t-il pas eu peur de se compromettre ? Et sa prudente réserve n'a-t-elle pas pour facteur principal le respect humain ? On serait tenté de le croire, car, tout lecteur impartial ne peut se figurer, que tant de juges avisés tiennent pour *suspects* les faits merveilleux par eux *constatés*. Visiblement, ils ont craint de paraître avoir pris trop au sérieux une chose sérieuse. Si bien qu'après s'être livrés aux recherches scientifiques les plus diverses, à l'effet de déterminer la cause, les circonstances et le mode de production des phénomènes, ils ont, par un sentiment inexplicable, fait machine en arrière !

Eh quoi ? Messieurs, vous vous donnez la peine de noter les conditions météorologiques : pression barométrique, température, état hygrométrique ;

Vous vous livrez sur le sujet à des recherches psycho-physiologiques, sur sa mémoire, sa puissance de calcul mental, d'association d'idées, de raisonnement, de force dynamique ; vous étudiez sa température, sa respiration.

Analysez ses secrétions : dosage d'urée, de chlore, de chaux, de glucose ;

Vous explorez le milieu physique et le milieu chimique dans son voisinage immédiat;

Bref, vous tenez, et cela avec juste raison, à opérer d'une façon « ultra-scientifique », et, vous voudriez nous laisser entendre que vous avez agi ainsi tout en *n'étant pas scientifiquement certains des phénomènes* ? Ah bah ! Alors, c'est le comble du ridicule ! Je ne sache pas qu'il soit nécessaire pour étudier les tours subtils et les jongleries d'un prestidigitateur de faire l'analyse de ses urines ! Mais il y a plus encore. Dans l'hypothèse d'une mystification, que faut-il penser de la proposition de faire des rentes à... votre mystificatrice ? Comment apprécier l'hommage que vous rendez à son dévouement et à son désintéressement ?

Cependant, tout s'explique, tout s'éclaire si, convaincus de l'authenticité des phénomènes, mais soucieux de ménager la chèvre officielle et le chou matérialiste, vous évitez de conclure, et prenez pour prétexte la *fraude possible* du médium. La fraude possible ! ! Le bon billet vraiment ! Pour nous le faire accepter, il n'aurait pas

tallu vous livrer à des expériences scientifiques dont la signification est un langage accusateur en face de vos restrictions, ni prendre des précautions aussi extraordinaires : mesures que personne ne songe d'ailleurs à vous reprocher.

En fait de précautions, Monsieur Favre ne recommande-t-il pas *d'opérer constamment ou le plus possible en pleine lumière* ! Voilà une idée lumineuse, — sans jeu de mots, — mais hélas ! combien peu pratique ! Car la lumière empêche réellement les phénomènes, sauf lorsqu'on dispose d'un médium puissant et depuis longtemps entraîné. Et même alors elle diminue leur intensité.

Mais, j'y songe.

Pourquoi vous attaquer tout de go « aux manifestations transcendantales de la force psychique, lesquelles nécessitent une obscurité tout au moins relative, lorsque vous pouvez étudier en *pleine lumière* et sans le concours d'un médium professionnel, les phénomènes les plus simples et non les moins intéressants, ceux qu'on a coutume de désigner sous le nom de « tables tournantes » ? — « Ah oui, les tables tournantes et parlantes ! » je vous entends dire. — « C'est cela même ». Mais Je comprends : vous craignez le ridicule !... Ces phénomènes, qu'un certain nombre de personnes réunies obtiennent facilement, soit que la force médiumnique émane de la collectivité, ou qu'elle soit l'apanage d'un seul membre, sont cependant bien suggestifs. — Personnellement, j'ai vu une lourde table de salle à manger, surchargée, dans la personne de l'un des assistants, d'un poids de 70 kilos, se lever avec violence, et se débarrasser prestement de son hôte indiscret, puis, revenir à terre *doucement, lentement*, comme retenue par une main invisible. Ceci, pour répondre à l'assertion de M. de Varigny que *l'ascension de l'objet soulevé se fait toujours lentement*, et à celle de M. d'Arsonval qui veut que ce même objet *retombe toujours lourdement*. — M. d'Arsonval n'a t-il pas tendance à comparer la force manifestée dans cette occasion à celle de l'électro-aimant ? Or, Messieurs, je vous le demande, en quoi l'exemple ci-dessus autorise t il semblable comparaison ? — En rien évidemment. Alors que devient votre prétention de *rattacher les phénomènes observés à des faits déjà connus, en les rangeant dans le système des lois naturelles* ? Elle est, *dans l'espèce*, au moins prématurée. Osez entreprendre l'étude de ces faits qui sont en marge de la science de demain, découvrez en la cause,

déterminez-en les lois, et la solution de ce problème, vous permettra de solutionner les problèmes, en apparence, plus compliqués des grands phénomènes. Je dis « en apparence », car les phénomènes les plus simples de lévitation sont, à n'en pas douter, de même nature que ceux produits par les grands médiums, et partant, ils doivent être tributaires des mêmes lois Pouvoir expliquer les premiers, c'est être virtuellement dans la possibilité d'expliquer les seconds.

Allons, Messieurs, à l'œuvre, et bon courage ! *Ars longa, vita brevis* ! Et pour finir, laissez-moi espérer que vos prochaines expériences vous apporteront enfin *la certitude scientifique des phénomènes que vous aurez scientifiquement constatés*.

E. DELATOUCHE.

Coup d'œil d'ensemble sur le Psychisme

TROISIEME CAUSERIE

A MM. DELANNE ET WARCOLLIER
INGÉNIEURS

Quand le médium écrivain, ou même typtologue, reçoit une communication très supérieure à son instruction, elle vient vraisemblablement du monde invisible, mais en vient-elle toujours ? La question est embarrassante et il y a autant de solutions que de médiums.

L'évolution d'un être est extrêmement complexe. Combien de notions accumulées, que d'expériences enregistrées qui ont, peu à peu, transformé et fait avancer l'individu ! Et alors, en face de cette formidable subconscience enfouie en nous-même, pourquoi l'oubli ? l'oubli apparent tout au moins ! oubli d'autant plus étrange que l'on affirme que les acquis successifs se gravent dans l'être permanent.

Il est vrai que dans le cours de la vie actuelle, nous oublions bien des choses. Quant aux vies antérieures, l'immense majorité ne s'en rappelle rien à l'état qui est considéré comme normal Victor

Hugo a dit : « Le corps est une occultation qui masque le vrai visage. » Rien n'est plus vrai. Pour peu que l'on plonge un sujet dans le sommeil provoqué, dans le somnambulisme lucide, quel changement !

C'est apparemment le même moi fondamental qu'à l'état de veille et pourtant quelle transformation ! Dans cette perception décuplée, les organes des sens sont devenus inutiles. Ce moi profond n'a plus les mêmes notions de temps ni d'espace qui parfois même semblent ne plus exister du tout pour lui. Ses connaissances s'élargissent démesurément. Son regard intellectuel plonge dans le passé et dans l'avenir. Sa sensibilité rend des échos infinis issus des plans divins. Pour lui le corps charnel est à la fois une occultation et un obstacle.

C'est que l'homme est loin d'être borné et limité à ce que nous voyons. L'être fondamental n'apparaît, ne se manifeste que dans des circonstances particulières et par des moyens considérés comme exceptionnels, anormaux.

Il existe en nous — hors de nous d'après certains — une connaissance inconsciente, un abîme spirituel, contre les parois duquel sont inscrits les mystérieux secrets de notre évolution matérielle et psychique. L'être est donc comme un livre vivant où l'on peut s'accoutumer peu à peu à déchiffrer la merveilleuse histoire du Karma universel.

Le médium peut être considéré comme un être momentanément épanoui. C'est évident. Et avant d'attribuer aux intelligences de la vie impalpable les résultats qu'il obtient, il faut le connaître suffisamment pour diagnostiquer ce qui vient extérieurement et les manifestations des trésors extraordinaires que chacun porte en soi comme le diamant incrusté dans le sol. L'homme en plongeant en lui même par une observation patiente, peut découvrir les merveilles de la vie dans leur mystérieuse retraite.

Ce départ d'éléments personnels subconscients et de phénomènes externes est toujours délicat à faire. Mais il est indispensable de s'y exercer par une longue recherche, par une expérimentation patiente.

(*A suivre*)

*
* *

La Confédération Humanitaire Internationale « *Union Eclectique Universaliste* » association déclarée, a pour *but essentiel* la recherche de *l'unité de la pensée humaine* à travers ses trois modalités essentielles.

Ce but comprend les tendances suivantes 1° rechercher tout ce qui peut servir au *progrès*, rapprocher et unir les hommes : 2° lutter contre la misère physique intellectuelle et morale ; 3° faire l'union des écoles en vue de la *pacification universelle* par la science et par l'amour ; 4° étudier le problème de l'être et de ses destinées, développer les pouvoirs latents dans l'homme (méthode expérimentale, méthode intuitive) ; 5° donner à l'Humanité l'idée, le sentiment de sa grandiose unité ; 6° donner, dans l'Universalisme, Monisme Intégral ou Panmonisme, philosophie absolue, une synthèse essentielle et centrale, claire et complète des connaissances humaine (voir à ce sujet un premier ouvrage « L'essor moderne vers l'Idéal des Temps nouveaux, au siège de la Société Universaliste 86, Boulevard de Port Royal. C'est un Credo universel de la pensée humaine).

L'adhésion est purement morale.

La Confédération a le grand avantage de réunir les individus et les groupements par leurs meilleures aspirations, tout en les laissant libres et autonomes.

PAUL NORD.
Président du Congrès de l'Humanité.

Encore sur la mort de César Lombroso

Après la touchante nécrologie parue dans le dernier numéro de cette *Revue* sur César Lombroso, les lecteurs peuvent croire que la Revue a soldé la dette de reconnaissance des spirites vers la mémoire vénérée de l'éminent homme de science qui eut la noblesse d'âme de soutenir une vérité impopulaire, sachant fort bien qu'il courrait le risque de se diminuer aux yeux de ses confrères académiques, qu'il a déclarés atteints de *misonéisme*, maladie men-

tale très ancienne, que Lombroso a ainsi heureusement baptisée, il y a plus de 30 ans.

Mais la personnalité scientifique de Lombroso a été tellement marquante, qu'ils auraient tout à gagner à en faire plus ample connaissance, à travers les jugements, qui de tous les côtés du monde savant, ont jailli quand il quitta cette vie terrestre, d'une façon si soudaine et si inattendue.

Lombroso était né à Vérone de parents israëlites. Mais de sa mère areligieuse et voltairienne il avait pris, dès son enfance, l'idée d'un Univers sans Dieu, gouverné néanmoins par des lois matérielles et morales absolues, que l'humanité a le devoir d'accepter.

Il fut un enfant très précoce. A quatre ans il lisait déjà couramment les *Vies de Plutarque* en italien. Mais des revers de fortune affligèrent sa famille quand il était entre 11 et 14 ans et lui interdirent de suivre un cours régulier d'études.

Plus tard, il put les reprendre ; il s'y adonna avec tant d'ardeur qu'à 24 ans il prit son diplôme de médecin. Et parce qu'il s'était spécialisé dans la psychiatrie, il obtenait déjà à 26 ans la chaire de professeur de maladies mentales à l'Université de Pavie.

Dès ce moment, il commença à appliquer la méthode expérimentale aux recherches concernant la psychiatrie et à récolter les matériaux de l'énorme travail documentaire qui donna naissance à la nouvelle doctrine de l'*anthropologie criminelle*, dont il fut vraiment le père.

Presqu'en même temps, il abordait le problème de la *pellagre*, s'enfonçait dans l'étude de cette horrible maladie avec la génialité d'un précurseur et l'acharnement d'un lutteur.

Et c'est avec une persévérance incessante, qu'il réussit enfin à faire accepter des théories que la science officielle avait dédaigneusement repoussées pendant longtemps.

Harassé par les amertumes, les déceptions, les dérisions, les difficultés économiques, il poursuivit néanmoins sereinement son chemin ; et c'est seulement à l'âge de 40 ans qu'il toucha à la fin de ses tracasseries poignantes, en prenant la place qu'on venait de lui offrir, de professeur ordinaire de médecine légale à l'Université de Turin, où il eut encore postérieurement la chaire d'anthropologie criminelle.

Il s'installa ainsi à Turin avec sa petite famille, dont il était adoré. Une de ses filles, comme on sait, épousa, il y a dix ans, M. Guglielmo Ferrero, le savant sociologue et historien, aussi favorablement connu en France qu'en Italie.

Pendant les trente ans de son séjour à Turin, Lombroso a tenu en éveil et a agité le monde savant avec les perfectionnements apportés à ses travaux et à ses primitives conceptions.

La plus grande partie de son activité s'exerça naturellement sur l'*anthropologie criminelle*, qui avait été sa création et qui désormais courait le monde ; et il est peut-être utile de rectifier ici une inexactitude qui a été trop facilement accréditée, et qui, sous certains rapports, blesserait la doctrine des Esprits. Je veux parler de la théorie du génie, que Lombroso aurait proclamé un produit de la dégénérescence, ou plus précisément de l'épilepsie.

En réalité, il n'a jamais dit que le génie s'identifie avec l'épilepsie, ni que cette dernière soit la cause unique et déterminante du génie. Il a dit seulement qu'elle en est, ou peut en être, une prédisposition ; mais que d'autres causes existent — mystérieuses encore — qui doivent effectivement expliquer comment le phénomène exceptionnel du genie, jaillisse d'un milieu commun et parfois vulgaire.

Une constatation qui n'a jamais été démentie, c'est que Lombroso, dès ses premiers pas scientifiques, se tint constamment fidèle, jusqu'à sa mort, à la méthode expérimentale. Ceci ne l'a point empêché de se corriger toutes les fois que de nouvelles recherches et de nouvelles expériences lui révélaient des faits différents de ceux qu'il retenait déjà comme établis. Voilà son grand mérite ! Il ne s'est jamais entêté, ni cramponné au *quod dixi*.

C'est de quoi, comme on va le voir, viennent de témoigner les savants les plus éminents d'Italie, ce qui est important pour les partisans de la doctrine spirite.

Pour certains hommes de science, croire au spiritisme est presque une tare de dégénérescence intellectuelle. Crookes et Wallace par exemple, en savent quelque chose ! Ainsi Lombroso, après avoir repoussé pendant de longues années les anathèmes lancés par la Science officielle contre ses idées révolutionnant les théories des aliénistes et des criminologues ; anathèmes qui ont pris forme d'ouvertes moqueries de la part de ses jeunes élèves *misonéistes*, doit à son âge vénérable, de n'avoir pas été ouvertement bafoué quand il proclama sa croyance aux Esprits ; tout en étant, dans certains milieux, regardé comme une espèce de ramolli !

Mais « la vérité est en marche ! »

« A la force des idées, vient d'affirmer M. le professeur Ottolenghi, un aliéniste de haute renommée, Lombroso joignait une grande

sincérité dans toutes ses recherches. Parfois ses conclusions auront paru peut-être précipitées, mais jamais il n'a commis le manque de sincérité de les contraindre à s'accommoder aux théories qu'il croyait déjà établies ».

Un autre éminent aliéniste, le D[r] Leonardo Bianchi, qui a été aussi ministre à l'Instruction Publique, vient de proclamer que « partout où le génie de Lombroso a passé, il a laissé une empreinte profonde. » Et il n'hésite pas d'ajouter qu'il « a été une grande figure de notre temps et que c'est à ses éminentes qualités de savant et à ses découvertes, qu'on doit attribuer l'apothéose dont il a été l'objet au congrès international d'anthropologie criminelle, qui eût lieu en 1906 à Turin après lequel, lui, ministre, a été fier de le nommer professeur ordinaire d'anthropologie criminelle à l'Université où il professait déjà la médecine légale ».

Il aurait pu ajouter que chez plusieurs des membres de ce congrès, est encore vif le souvenir du savant de petite taille, aux grosses lunettes, à la toilette négligée, réellement souffrant, dans son ombrageuse modestie, du rententissement des ovations qui éclataient à son adresse !

Mais écoutez un autre aliéniste de grand renom : M. Tamburini, professeur à l'Université de Rome :

« La grande figure de Lombroso a jeté une vive lumière sur la pensée universelle. Presque dans toutes les branches du savoir il porta ses recherches et partout il déchira quelque voile qui cachait les profonds mystères de la nature et de l'âme. Il a découvert des vérités ignorées qui furent combattues avec acharnement, mais avec autant de ténacité et de fierté défendues par lui, jusqu'à les faire accepter presque toutes par le monde savant, après une lutte inlassable. Mais les éclairs de son génie ne se sont pas bornés à illuminer les champs scientifiques les plus mystérieux ; ils jetèrent des faisceaux de lumière et soulevèrent des innovations fécondes dans la thérapeutique et dans la prophilaxie physique et morale des humains, depuis le pellagreux jusqu'au crétin, depuis l'aliéné jusqu'au criminel, avec des bénéfices sociaux de grande étendue ! »

Et M. le professeur Morselli, qui n'a plus besoin d'être présenté aux lecteurs :

« Lombroso et Darwin sont les deux représentants caractéristiques de la pensée humaine au XIX[e] siècle ; le souvenir de Lombroso restera classé parmi les personnalités les plus typiques de la génialité italienne ».

Parmi les plus navrés par sa mort il y eut son disciple préféré

et le plus illustre, Enrico Ferri, qui n'a pas non plus besoin de présentation.

M. Ferri a parlé en pleurant à l'enterrement de son maître bien aimé ; il a rendu sans trève hommage à sa mémoire dans des discours, des conférences, des articles de revues.

En s'adressant à la foule qui avait suivi le convoi funèbre il dit : « Pendant trente ans il a été dans cette ville, non seulement un phare rayonnant des nouvelles vérités scientifiques ; non seulement avec les grands esprits du siècle qui vient de passer ; mais à côté de Darwin et de Spencer il a contribué à dévoiler le concept moderne de la vie, et comme tous les autres grands esprits il a senti profondément et il a aidé à divulguer par un labeur incessant, le grand principe de la solidarité humaine. Par conséquent il doit être tenu comme un des grands représentants et un des guides spirituels des peuples modernes... ! Au delà de toutes les écoles et de tous les partis, il a donné l'exemple d'un caractère monté à une forme supérieure d'existence ; et en disparaissant du monde il nous laisse un modèle admirable d'existence ! Ainsi il ne sera pas mort, non seulement parce qu'il est un champion du génie de la race latine, mais à cause des bienfaits qu'il a répandus sur l'humanité avec sa grande intelligence et son grand cœur ! ».

Et dans une conférence qu'il fit à Rome il ajoute : « Comme Galilée, qui fut suivi plus tard par Bacon et Descartes, Lombroso a appliqué toute la puissance de la méthode expérimentale.... et avec une conception philosophique à lui, il projeta des faisceaux de lumière sur l'humanité, en lui dévoilant la véritable et positive origine des maux dont elle est affligée...... une fois découverte une vérité il l'a défendue avec une tenacité indomptable ! »

Ces affirmations sont d'autant plus intéressantes, que M. E. Ferri est ennemi déclaré du spiritisme, accepté par Lombroso ; et qu'il a même fait, l'année passée, une conférence à Rome contre la réalité des phénomènes psychiques.

Un autre adversaire décidé de ce phénomène est le gendre du défunt M. Guglielmo Ferrero. Mais les paroles prononcées par lui aux funérailles ne sont pas moins intéressantes.

« J'ai été d'abord son ami — dit il — pendant dix ans et pendant les dix ans suivants j'ai appartenu à sa famille ; et je ne saurais dire ce que nous tous, ses intimes, nous avons dû admirer davantage : si c'est son héroïsme — puisque dans sa douceur,sa timidité même, il a été héroïque,—ou sa modestie et son désintéressement. Nul homme ne s'est jamais approché avec plus de pureté de la science que Lom-

broso, en fuyant les honneurs et la renommée, sans aucun souci des grosses sommes qu'il aurait pu gagner avec ses travaux. Et c'est pour la Science qu'il a caressée avec des mains si pures, qu'il eut à souffrir le plus de moqueries et de déboires ! »

Comme M. Ferri qui étant déterministe, négateur du libre arbitre et matérialiste a eu toutefois, comme on a vu, une note spiritualiste dans son discours, ainsi M. Ferrero qui est de la même école, a néanmoins fait une allusion qu'il vaut la peine de reproduire ici : Voici ce qu'il dit en terminant son discours :

« A présent qu'il nous a quittés, je souhaite qu'il ait rencontré dans l'au delà cette vérité que vaguement il pressentait, que souvent il conçut par intuition ; et je souhaite que son Esprit puisse revivre dans cette atmosphère de paix crépusculaire ultra-terrestre, d'où il puisse se tenir en contact avec l'esprit de ses bien-aimés qu'il a laissé ici-bas ! »

Enfin tous les hommes de science qui avaient refusé de suivre Lombroso dans son chemin conduisant au spiritisme, ont eu le tact de glisser sur ce point ou de se taire.

Une seule exception a été faite par M. Max Nordau dans un article, d'ailleurs très affectueux pour l'ami décédé, qu'il inséra dans la *Neuie Freie Presse* de Vienne.

Dans cet article, il a raconté que Lombroso dans une séance avec Eusapia avait — disait-il — obtenu la matérialisation de sa mère, ce qui avait confirmé sa croyance dans la survie et dans la possibilité de communiquer avec ceux qui sont morts, A quoi M. Max Nordau objecta amicalement « qu'il est bien difficile de distinguer les hallucinations subjectives de la réalité ». Lombroso ne fut pas ébranlé dans sa conviction et dans cette circonstance promit à son ami qu'il ferait son possible pour aller près de lui après sa mort.

Et puisqu'au moment où l'article venait d'être publié, Lombroso n'avait pas tenu sa promesse, M. Max Nordau « ne trouve pas de motif pour se convertir à la croyance qu'avait Lombroso ».

Dans le livre posthume de Lombroso : « Ricerche sui fenomeni ipnotici e spiritici » on lit à la page 93 qu'après la première matérialisation, l'ombre de la mère de l'auteur lui réapparut au moins 20 fois aux séances d'Eusapia D'où il faudrait conclure, d'après M. Max Nordau, que l'hallucination chez Lombroso était à l'état chronique.

Les journaux politiques en général, tout en faisant des nécrologies très élogieuses pour le défunt, ont évité de faire allusion à son spiritisme. Ceux qui en ont parlé, ont eu la bienveillance de

lui pardonner d'avoir ajouté foi à la réalité objective des phénomènes médianimiques laquelle malheureusement pour les sceptiques, a été admise aussi par M. Morselli, bien qu'il n'accepte pas la théorie spirite.

On n'a pas manqué cependant de trouver *un peu téméraire pour un savant l'interprétation spirite de ces phénomènes* Et quelqu'un, pour ne pas rester en arrière, a bien rondement déclaré que M. Lombroso *ne se gardait pas assez des déductions étourdies !*

Ce démenti à tout ce que l'on vient de lire, veut signifier évidemment que les hommes de science se sont mis d'accord pour accréditer et exalter l'œuvre de Lombroso qui n'est rien moins que superbe ! D'ailleurs on ne peut pas nier que pendant longtemps, bien avant qu'il s'occupât de phénomènes médianimiques, le mot d'ordre passait que Lombroso était un visionnaire et un toqué...

En effet il a travaillé à vide pendant toute sa vie, car il n'a jamais gagné ce que gagne un médiocre ténor d'opérette ; il a eu des lubies humanitaires au lieu de suivre le grand courant de l'utilitarisme, il a été pacifiste et même socialiste, de manière qu'il n'a pas même été créé Sénateur, ni élu député, ni décoré par le gouvernement, ni distingué parmi les autres professeurs ses collègues.

D'ailleurs il n'était pas orateur. Il ne possédait pas le joli tour de la phrase qui abat tant de barrières ; il ne savait pas étaler coquettement ses idées ; sa parole ignorait les nuances et avait la même caractéristique que sa pensée : fragmentaire, cassée, confuse ; de sorte que pour bien le comprendre il fallait combler les vides qu'il laissait dans son discours.

A son actif il n'avait que son amour immense pour les siens et pour les souffrants ; et son culte profond pour la vérité et pour la science.

Encore avant de mourir, c'est à la science qu'il voulut faire une dernière offrande, celle de son cadavre pour qu'on le disséquât au laboratoire de médecine légale de l'Université de Turin, où il avait tant travaillé ! Et il laissa son crâne au professeur Roncoroni de l'Université de Parme, avec prière de procéder à l'examen histologique de son cerveau !

Ivrea décembre 1909. V. G.***

Règlement du Comité d'études

DE

Photographie transcendantale

Article premier. — Les soussignés se sont constitués en Commission d'initiative sous le titre de *Comité de Photographie Transcendantale*.

Art. 2. — Ils ont fait appel au public par souscription, dans le but de fonder un prix qui sera accordé au chercheur qui arrivera à photographier les êtres et les radiations de l'espace, par le perfectionnement qu'il apporterait aux appareils, aux plaques sensibles, ou par des produits chimiques nouveaux.

Art. 3. — Ne pourra avoir droit à ce prix que celui qui présentera une Découverte pouvant être utilisée par tout le monde.

Art. 4. — Les fonds de la Souscription sont déposés à la Société Générale.

Art. 5. — Le capital en entier ne peut être retiré, pour la délivrance du prix, qu'après un vote du Comité, dont le Président et le Trésorier seront les représentants.

Art 6. — Lorsque cette campagne aura abouti, les soussignés se réservent, s'il y a lieu, de se transformer en Société, avec des Membres adhérents souscripteurs, pour répandre dans le public les grandes idées morales qui résulteront de cette Découverte.

Le Comité :

Président..... Dr FOVEAU de COURMELLES, Directeur de l'*Année Electrique*, 26 rue de Châteaudun, Paris. — *Vice-Président*... Colonel Albert de ROCHAS d'AIGLUN, ancien Administrateur de l'Ecole Polytechnique, Château de l'Agnélas, par Voiron (Isère). — *Secrétaire général* Emmanuel VAUCHEZ, aux Sables d'Olonne (Vendée). — *Secrétaire*..... Mlle Eugénie DUPIN, Professeur de Sciences à Saint-Didier au Mont-d'Or (Rhône). — *Trésorier*..... Commandant DARGET, 2, rue Champoiseau, à Tours (Indre-et-Loire).

MM. D. BELLE, Sénateur à Rouziers (Indre-et-Loire). — Docteur G. BOURAS, Professeur d'Anatomie, 29 *bis*, rue Picot, à Toulon (Var). — Pierre DECROIX, Président de l'*Union Photographique du Nord*, 126, rue Royale, à Lille. — Gabriel DELANNE, Rédacteur en chef de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, 40, boulevard Exelmans, Paris. Docteur Paul JOIRE, Président de la *Société Universelle d'Etudes Psychiques*, 42, rue Léon Gambetta, à Lille (Nord). — Docteur Le MESNANT des CHESNAIS, Vice-Président de la *Société universelle d'Etudes Psychiques*, 32, rue Jouffroy, Paris. — De VESME, Rédacteur en chef des *Annales Psychiques*, 6, rue Saulnier, Paris.

Biographie d'Allan Kardec

(*Suite*) (1)

Quelques instants après la dépêche suivante apprenait aux Spirites Lyonnais la fatale nouvelle :

« *Monsieur Allan Kardec est mort*; *on l'enterre vendredi.* »

Cette mort si prompte, si imprévue, fut une douloureuse surprise pour tous les amis de ce grand penseur, et jeta dans une douloureuse stupeur ses nombreux disciples. Les deux lettres suivantes, adressées à M Finet, nous donneront, avec des détails sur la mort d'Allan Kardec et sur ses funérailles, une faible idée de l'état d'esprit de tous, de la douleur profonde de chacun, et des unanimes regrets qui accompagnèrent la dépouille mortelle d'Allan Kardec à sa dernière demeure.

« Paris, le 31 mars 1869.

« Amis,

« Maintenant que je suis un peu plus calme, je vous écris ; en vous envoyant ma dépêche, j'ai peut-être agi un peu brutalement, mais il me semblait que vous deviez savoir de suite cette mort

« Voici quelques détails :

« Il est mort ce matin entre onze heures et midi, subitement, en donnant un numéro de la Revue à un commis de librairie qui venait de l'acheter ; il s'est affaissé sur lui-même sans proférer une seule parole ; il était mort ; il était seul chez lui, (rue Sainte-Anne), rangeant ses livres et papiers pour son déménagement qui était commencé et qui devait se terminer demain, son concierge, monté aux cris de la bonne et du commis, l'a relevé, rien, plus rien ; A. Delanne, accouru en toute hâte, l'a frictionné, magnétisé, mais en vain, c'était fini.

Je viens de le voir ; j'ai pénétré dans l'entrée tout encombrée d'ustensiles de ménage, la porte de la salle des séances grande ouverte m'a laissé voir le désordre d'un apprêt pour le départ ; introduit dans le petit salon que vous connaissez bien, avec son tapis rouge et ses meubles antiques, j'ai tout d'abord aperçu Mme Kardec assise

(1) Voir le n° d'Octobre.

à la place du canapé faisant face à la cheminée ; M. Delanne à ses côtés ; en face d'eux, sur deux matelas jetés à terre, auprès de la porte de la petite salle à manger, gisait le corps, restes inanimés de celui que nous aimions tous. Sa tête, couverte à son sommet par un mouchoir blanc, noué sous le menton, laissant voir la face entière, semblant reposer doucement et goûter le plaisir doux et calme du devoir accompli.

« Rien de hideux n'avait marqué le passage de la mort ; moins le souffle, il dormait.

« Sur son corps étendu, était jeté une couverture en laine blanche qui vers les épaules laissait apercevoir le collet de sa robe de chambre, seul vêtement qu'il eut quand il a été frappé ; à ses pieds, jeté, au hasard du déchaussé, ses pantouffles et ses bas semblaient avoir encore la chaleur de son corps.

« C'était triste, et pourtant, un sentiment de douce quiétude pénétrait l'âme ; tout dans la maison était désordre, chaos, mort ; et tout y semblait calme, riant et doux, forcément en face de ces restes, on songeait à l'avenir.

« Je vous ai dit que c'était vendredi que nous l'enterrions, nous ne savons pas encore à quelle heure ; ce soir son corps est veillé par Desliens et Tailleur ; demain par Delanne et Morin.

« On est à la recherche de ses papiers, de ses volontés dernières, en tant qu'il les ait écrites ; dans tous les cas, l'enterrement sera purement civil.

« Je vous écrirai et vous donnerai des détails de la cérémonie.

« Demain, je crois, on doit aviser à nommer un comité des spirites les plus attachés à la cause, ceux qui peuvent le mieux connaître ses besoins afin d'attendre et de savoir ce qu'il y aura à faire.

« Tout à vous de cœur.

Votre ami,
Signé : Muller.
« Paris, le 4 avril 1869.

« Amis,

« Une bien grande feuille : la remplirai-je ce soir ?

« Courbaturé, rompu, je commence à peine à revenir d'une émotion bien naturelle, n'est ce pas ?

Il me semble avoir rêvé, et, pourtant, je n'ai et je ne puis

avoir la triste consolation de l'illusion. C'est bien une réalité ; vérité brutale, sanctionnée par un fait : mais je suis ainsi fait que ma pensée ne peut s'accoutumer à l'idée qu'il n'est plus. — Qu'il n'est plus, comprenez bien ce que ma plume veut dire ; car ce que pense mon cœur dément ce qu'elle exprime. Pourtant c'est bien vrai ; vendredi nous avons, au champ du repos, conduit sa dépouille mortelle ; et le lugubre bruit de la terre recouvrant son cercueil s'est répercuté dans les échos de mon cœur ; que vous dirai je ?... que j'ai souffert et n'ai point pleuré !!!

« Mon intention, la triste cérémonie funèbre accomplie, était de vous écrire aussitôt, mais ma pensée paralysée et mon corps abattu n'ont point voulu que mon cœur eût ce doux soulagement ; je n'ai pu !

« Voici, autant que mes souvenirs peuvent être exacts, les détails de la cérémonie :

« A midi précis, le convoi se mettait en marche ; un corbillard modeste, seul, ouvrait la marche, entraînant après lui, doucement pressée, la foule bien nombreuse de tous ceux qui avaient pu se trouver à ce dernier rendez-vous. — Le deuil était conduit par M. Levent, vice-président de la Société ; à sa gauche M. Tailleur, à sa droite, M. Morin ; après venaient les médiums, le comité, la Société tout entière : puis la foule des amis, des sympathiques ; ensuite les intéressés de tout genre, les officieux et les désœuvrés fermaient la marche ; en tout, mille à douze cents personnes.

« Le convoi a suivi la rue de Grammont, traversé les grands boulevards, la rue Laffite, Notre Dame-de-Lorette, rue Fontaine, les boulevards extérieurs (Clichy) et a fait son entrée au cimetière Montmartre, au milieu de la foule de ceux qui l'avaient précédé ; bien loin, là-bas, plus loin encore, au fond du cimetière, une fosse béante attendait. A l'envi, les curieux rompent les rangs pour venir prendre place dans l'espoir des discours (pauvres gens) la corde du fossoyeur enroule la bière qui descend lentement au fond de l'abîme : un grand silence se fait ! le vice-président s'avance sur le bord du gouffre et sa voix touchante, pénétrée, convaincue, au nom de la Société, demande au mort ses conseils et lui dit, non pas adieu, mais au revoir. Camille Flammarion, sur un tertre élevé, placé là par le hasard, prend la parole, au nom de la science unie au Spiritisme, et d'une façon énergique, affirme aux yeux de tous,

la foi qui l'anime. Ensuite vint Delanne, qui parlant au nom de nos frères de province, a promis à l'Esprit que tous suivraient la voie par lui si laborieusement tracée. Un quatrième et dernier discours a été prononcé par notre collègue M. Barrot. Chaque orateur s'adressant à l'Esprit d'Allan Kardec, lui disait : Veille sur nous, veille sur tes œuvres, toi qui possèdes aujourd'hui toute ta liberté.

« Rien dans les paroles des orateurs ne ressemblait à ces tristes oraisons funèbres qui désespèrent le cœur par ces mots : Adieu, je ne te reverrai plus. Loin de nous cette triste pensée, le Spiritisme nous donne une plus large part de consolation et tous les discours prononcés sur la tombe du Maître furent terminés par ces rassurantes paroles : Au revoir, ami bien cher à nos cœurs, au revoir dans un monde meilleur, puissions-nous, comme toi, accomplir notre mission sur la terre.

Bientôt la foule se dispersa, allant à ses affaires ou à ses réflexions. La Société devait se réunir au local de la rue Sainte-Anne, pour solliciter une évocation : chacun de son côté s'y rendit avec empressement.

Six communications furent obtenues.

« Tout à vous,

Signé « MULLER ».

Ainsi que le dit M. Muller, quatre discours furent prononcés sur la tombe du Maître : le premier par M. Levent, au nom de la Société Spirite de Paris, le second par M. Camille Flammarion, qui ne fit pas seulement une esquisse du caractère de M. Allan Kardec et du rôle de ses travaux dans le mouvement contemporain, mais encore et surtout un exposé de la situation des sciences physiques au point de vue du monde invisible, des forces naturelles inconnues, de l'existence de l'âme et de son indestructibilité. M. Alexandre Delanne prit ensuite la parole au nom des Spirites des centres éloignés, puis M. E. Muller, au nom de la famille et de ses amis, adressa au cher défunt les dernières paroles d'adieu.

Nous ne savons pour quelles raisons M. Muller attribue à son collègue Barrot le discours si vibrant qu'il avait lui-même prononcé au nom de la famille, nous n'en chercherons point la cause,

elle tient probablement à ce que l'un était le pseudonyme de l'autre.

Des quatre discours dont il vient d'être parlé, nous croyons devoir reproduire celui prononcé par M. Levent au nom de la Société Spirite de Paris.

Messieurs,

« Je viens au nom de la Société Spirite de Paris dont j'ai l'honneur d'être vice-président, exprimer ses regrets de la perte cruelle qu'elle vient de faire en la personne de son vénéré Maître M. Allan Kardec, mort subitement avant-hier mercredi, dans les bureaux de la Revue.

« A vous, messieurs, qui chaque vendredi, vous réunissiez au siège de la Société, je n'ai nul besoin de rappeler cette physionomie, à la fois bienveillante et austère, ce tact parfait, cette justesse d'appréciation, cette logique supérieure et incomparable qui nous semblait inspirée.

« A vous qui partagiez tous les jours de la semaine les travaux du Maître, je ne retracerai pas ses labeurs continuels, ses correspondances avec les quatre parties du monde qui, toutes, lui envoyaient des documents sérieux, classés aussitôt *dans sa mémoire* et recueillis pieusement pour être soumis au creuset de sa haute raison et forme , après un travail d'élaboration scrupuleuse, les éléments de ces précieux ouvrages que vous connaissez tous.

Ah ! si comme à nous, il vous était donné de voir dans cette masse de matériaux accumulés dans le cabinet de travail de cet infatigable penseur ; si, avec nous, vous aviez pénétré dans le sanctuaire de ses méditations, vous verriez ces manuscrits, les uns presque terminés, les autres en cours d'exécution, d'autres enfin à peine ébauches, épars ça et là, et qui semblent dire : Où donc est notre Maître, toujours si matinal à l'œuvre !

« Ah ! plus que jamais, vous vous écrieriez aussi, avec des accents de regrets tellement amers, qu'ils en seraient presque impies : faut-il que Dieu ait rappelé à lui l'homme qui pouvait encore faire tant de bien ; l'intelligence si pleine de sève, le phare enfin, qui nous a tirés des ténèbres, et nous a fait voir ce monde nouveau bien autrement vaste, bien autrement admirable, que celui qu'immortalisa le génie de Christophe Colomb ? ce monde, dont il avait

à peine commencé à nous faire la description, et dont nous pressentions déjà les lois fluidiques et spirituelles.

« Mais rassurez vous, Messieurs, par cette pensée tant de fois démontrée et rappelée par notre président : « *Rien n'est inutile dans la nature, tout a sa raison d'être, et ce que Dieu fait est toujours bien fait.* »

« Ne ressemblons pas à ces enfants indociles, qui, ne comprenant pas les décisions de leur père, se permettent de le critiquer et parfois de le blâmer.

Oui, messieurs, j'en ai la conviction profonde et je vous l'exprime hautement : le départ de notre cher et vénéré Maître était nécessaire !

« Ne serions-nous pas d'ailleurs des ingrats et des égoïstes, si, ne pensant qu'au bien qu'il nous faisait, nous oubliions le droit qu'il avait acquis d'aller prendre quelque repos dans la céleste patrie, où tant d'amis, tant d'âmes d'élite l'attendaient et sont venus le recevoir après une absence qui, à eux aussi, a paru bien longue.

« Oh ! oui, c'est joie, c'est grande fête là-haut, et cette fête et cette joie n'ont d'égal que la tristesse et le deuil que nous cause son départ parmi nous, pauvres exilés dont le temps n'est pas encore venu ! Oui, le Maître avait accompli sa mission ! C'est à nous qu'il appartient de poursuivre son œuvre, à l'aide des documents qu'il nous a laissés, et de ceux, plus précieux encore, que l'avenir nous réserve ; la tâche sera facile, soyez-en sûrs, si hacun de nous ose s'affirmer courageusement ; si chacun de nous a compris que la lumière qu'il a reçue doit être propagée et communiquée à ses frères ; si chacun de nous, enfin, a la mémoire du cœur envers notre regretté président, et sait comprendre le plan d'organisation qui a mis le dernier cachet à son œuvre.

« Nous continuerons donc tes labeurs, cher Maître, sous ton effluve bienfaisante et inspiratrice ; reçois-en ici la promesse formelle. C'est la meilleure marque d'affection que nous puissions te donner.

« Au nom de la Société Parisienne des Etudes Spirites nous te disons non adieu, mais *au revoir, à bientôt.* »

Du discours de M. E. Muller rappelons aussi les passages suivants qui méritent de retenir notre attention.

« Je parle au nom de sa veuve, de celle qui fut sa compagne fidèle

et heureuse, pendant trente sept ans d'un bonheur sans nuages et sans mélange, de celle qui partagea ses croyances et ses travaux, ainsi que ses vicissitudes et ses joies ; qui restée seule aujourd'hui, est fière de la pureté des mœurs, de l'honnêteté absolue et du désintéressement sublime de son époux. C'est elle qui nous donne à tous l'exemple du courage, de la tolérance, du pardon des injures et du devoir scrupuleusement accompli.

« Je parle aussi au nom de tous les amis, présents ou absents, qui ont suivi, pas à pas, la carrière laborieuse qu'Allan Kardec a toujours honorablement parcourue ; de ceux qui veulent honorer sa mémoire, en rappelant quelques traits de sa vie.

« Et d'abord, je veux dire pourquoi son enveloppe mortelle a été conduite ici directement, sans pompe et sans autres prières que les vôtres ! Etait-il besoin de prières pour celui dont toute la vie ne fut qu'un long acte de piété, d'amour pour Dieu et pour l'humanité ? Ne fallait il pas que tous puissent se joindre à nous dans cette commune démarche qui affirme notre estime et notre affection !

« La tolérance absolue était la règle d'Allan Kardec. Ses amis, ses disciples appartiennent à toutes les religions : israélites, mahométants, catholiques et protestants de toutes sectes ; à toutes les classes : riches, pauvres, savants, libres-penseurs, artistes, ouvriers, etc. Tous ont pu venir jusqu'ici, grâce à cette mesure qui n'engageait aucune conscience et qui sera d'un bon exemple. »...

Dans cette assistance si nombreuse, si complexe, les regrets étaient unanimes et chacun avait à cœur de rendre hommage au grand philosophe que fut Allan Kardec dont le nom brillera à travers les âges, comme un puissant météore à l'aurore du Spiritisme.

Mme Allan Kardec avait 74 ans à la mort de son époux ; elle lui survécut jusqu'en 1883, où le 21 janvier elle s'éteignit, à l'âge de 89 ans, sans héritier direct n'ayant pas eu d'enfant.

On aurait tort de croire qu'en raison de ses travaux, Allan Kardec devait être un personnage toujours froid, a stère ; il n'en est rien cependant : ce grave philosophe, après avoir discuté les points les plus ardus de la psychologie ou de la métaphysique transcendantale, se transformait subitement en rieur bon enfant et bon vivant, sachant se mettre à la portée de tous, même des plus humbles, et ayant un talent tout particulier, pour distraire les invités qu'il rece-

vait à sa table, et auxquels il savait, si gentiment, faire partager sa gaîté communicative.

Dans une vieille correspondance, retrouvée à l'instant par un heureux hasard, je relève les passages suivants, écrits, sur Allan Kardec par un de ses commensaux : (1)

« Les lettres anonymes, les trahisons, les insultes et le dénigrement systématique suivaient ce laborieux, ce génie bienfaisant, et lui faisaient, moralement des blessures inguérissables ; bâti pour vivre 100 ans il avait un cœur de sensitif ; l'injustice, surtout celle des spirites bavards et inconsidérés, lui perçait le cœur et furent la cause de l'*anévrisme* qui l'emporta à 65 ans, alors qu'il avait encore tant à faire.

« Levé à 4 heures 1/2 du matin, en toutes saisons, il écrivait pour faire face à la correspondance, à ses compositions nouvelles, aux réceptions, aux séances du vendredi. Souvent il venait nous voir, aux moments de fatigue et assis à ma table il riait comme jadis, trouvant des anecdotes charmantes, des mots gaulois pour nous distraire, et stimulés, nous mêlions notre note à la sienne. Après, il reprenait gaîment sa chaîne.

« Tous les dimanches, surtout dans les derniers jours de sa vie, il conviait des amis à dîner, à sa villa Ségur ; alors ce grave philosophe, après avoir discuté avec des docteurs les points les plus hardis et les plus controversés de la doctrine, s'ingéniait pour nous distraire ; il se faisait enfant, tout simplement pour procurer une douce gaîté à ses convives, et il avait un génie spécial pour le faire dignement, sobrement, gentiment en y mêlant une note particulière d'amicale bonhomie.

« Pendant le repas, on annonçait parfois un plat spécial venu de très loin ; on l'apportait avec des précautions minutieuses et chacun de le considérer avec respect. Le moment venu, il enlevait le couvercle, et se présentait une chose minuscule que gravement il partageait entre 10 ou 12 convives. Alors le Maître qui jouissait de la stupéfaction générale, se riait de notre surprise et nous expliquait ce qu'était ce mets, sa provenance, le mode d'envoi, sa nécessité, son pourquoi, avec des considérations ingénieuses et savantes, qui nous charmaient et nous prouvaient que le Maître eût pu devenir un grand naturaliste.

(1) **M. P. G. Leymarie.**

« Que de fois nous avons appris, que bien des éprouvés avaient trouvé auprès de lui secours moral efficace et secours matériel qui ne l'était pas moins ; de cela il ne disait mot, célant à l'oubli ses bonnes œuvres. Les obligés furent trop souvent des ingrats, la reconnaissance étant un fardeau trop lourd à porter pour certaines natures insuffisamment évoluées.

« Il nous disait : *Plus nous irons, et plus ceux qui se dévoueront à notre cause auront besoin de patience, d'oubli des injures et d'élever haut leur cœur et leur intelligence pour ne point s'abandonner au souci et à la désespérance. S'ils résistent avec énergie, les bons guides les aideront à porter le bon et salutaire fardeau.*

« Il avait raison : l'expérience l'ayant renseigné, il fut de ceux qui ont monté leur croix tout le long du calvaire, qui les conduisit à la mort corporelle, et qui cependant ont résisté à tout ce qui pouvait les énerver et les contraindre à tout abandonner. »

*
**

Tous les journaux de l'époque se sont occupés de la mort d'Allan Kardec et ont essayé d'en supputer les conséquences. Voici, à titre de mémoire, ce qu'écrivait à ce sujet M. Pagès de Noyez dans le *Journal de Paris* du 3 avril 1869 :

« Celui qui, si longtemps, occupa le monde scientifique et religieux sous le pseudonyme d'Allan Kardec avait pour nom Rivail et est décédé à l'âge de 65 ans.

« Nous l'avons vu couché sur un simple matelas, au milieu de cette salle des séances qu'il présidait depuis de longues années ; nous l'avons vu, la figure calme, comme s'éteignent ceux que la mort ne surprend pas, et qui, tranquilles sur le résultat d'une vie honnêtement et laborieusement remplie, laissent comme un reflet de la pureté de leur âme sur ce corps qu'ils abandonnent à la matière.

« Résignés dans la foi d'une vie meilleure et la conviction de l'immortalité de l'âme, de nombreux disciples étaient venus donner un dernier regard à ces lèvres décolorées qui, hier encore, leur parlaient le langage de la terre. Mais ils avaient déjà la consolation d'outre-tombe ; l'Esprit d'Allan Kardec était venu leur dire quels avaient été ses déchirements, quelles ses impressions premières, quels de ses prédécesseurs dans la mort étaient venus aider son

âme à se dégager de la matière. Si « le style c'est l'homme », ceux qui ont connu Allan Kardec vivant ne peuvent qu'être émus par l'authenticité de cette communication spirite.

« La mort d'Allan Kardec est remarquable par une coïncidence étrange. La Société formée par ce grand vulgarisateur du Spiritisme venait de prendre fin. Le local abandonné, les meubles disparus, plus rien ne restait d'un passé qui devait renaître sur des bases nouvelles. A la fin de la dernière séance, le président avait fait ses adieux ; sa mission remplie, il se retirait de la lutte journalière pour se consacrer tout entier à l'étude de la philosophie spiritualiste. D'autres, plus jeunes, — des vaillants ! — devaient continuer l'œuvre et, forts de leur virilité, imposer la vérité par leur conviction.

« A quoi bon raconter les détails de la mort ? Qu'importe la façon dont l'instrument est brisé, et pourquoi consacrer une ligne à ces morceaux désormais rentrés dans l'immense mouvement des molécules ? Allan Kardec est mort à son heure. Par lui est clos le prologue d'une religion vivace qui, irradiant chaque jour, aura bientôt illuminé l'humanité. Nul mieux qu'Allan Kardec ne pouvait mener à bonne fin cette œuvre de propagande, à laquelle il fallait sacrifier les longues veilles qui nourrissent l'esprit, la patience qui enseigne à la longue, l'abnégation qui brave la sottise du présent pour ne voir que le rayonnement de l'avenir.

« Allan Kardec, par ses œuvres, aura fondé le dogme pressenti par les sociétés les plus anciennes. Son nom, estimé comme celui d'un homme de bien, est dès longtemps vulgarisé par ceux qui croient et par ceux qui craignent. Il est difficile de réaliser le bien sans froisser les intérêts établis Le Spiritisme détruit bien des abus, il relève bien des consciences endolories en leur donnant la conviction de l'épreuve et la consolation de l'avenir.

« Les Spirites pleurent aujourd'hui l'ami qui les quitte, parce que notre entendement matériel, pour ainsi dire, ne peut se plier à cette idée de *passage ;* mais, le premier tribut payé à cette infériorité de notre organisme, le penseur relève la tête, et vers ce monde invisible qu'il sent exister au-delà du tombeau, il tend la main à l'ami qui n'est plus, convaincu que son Esprit nous protège toujours.

« Le Président de la Société Spirite de Paris est mort, mais le

nombre des adeptes s'accroît tous les jours, et les vaillants que le respect pour le Maître laissait au second rang, n'hésiteront pas à s'affirmer pour le bien de la grande cause.

« Cette mort, que le vulgaire laissera passer indifférente, n'en est pas moins un grand fait dans l'humanité. Ce n'est plus le sépulcre d'un homme, c'est la pierre tumulaire comblant ce vide immense que le matérialisme avait creusé sous nos pieds et sur lequel le Spiritisme répand les fleurs de l'espérance. »

*
* *

Un point sur lequel je n'ai pas attiré votre attention, mais que je dois signaler en terminant, c'est la charité vraiment chrétienne d'Allan Kardec ; de lui on peut dire que la main gauche ignora toujours le bien que faisait la main droite, et que celle-ci ne connut pas non plus les morsures que faisaient à l'autre ceux pour qui la reconnaissance est un fardeau trop lourd à supporter. Lettres anonymes, insultes, trahisons, dénigrements systématiques, rien ne fut épargné cependant à ce vaillant lutteur, à cette âme virile et grande, entrée tout d'un bloc dans l'immortalité.

La dépouille mortelle d'Allan Kardec repose, au Père Lachaise, à Paris, sous un modeste dolmen élevé par la piété de ses disciples ; c'est là que, tous les ans, au 31 mars, se réunissent, depuis 1869, les adeptes qui ont gardé fidèle la mémoire du Maître aimé et conservent précieusement dans leur cœur le culte du souvenir.

Pour honorer sa mémoire, comme elle le mérite, efforçons nous de suivre ses conseils et surtout de pratiquer ses vertus. C'est dans ce but que je réitère à nos amis ce pressant appel que je leur adressais déjà dans : Le Spiritisme à Lyon :

Nos aînés, ceux que la mort a déjà couchés si nombreux dans le sillon, étaient avant tout imbus des principes d'Allan Kardec ; ils avaient reçu directement les leçons et les principes du Fondateur de la Philosophie Spirite, et ils s'efforçaient de les mettre en pratique en y conformant leur conduite. Etudiant avant tout la morale spirite, ils y cherchaient la foi raisonnée qui éclaire et console, et la force contre les épreuves de l'existence, contre les adversités méritées ou voulues qui nous accompagnent sur cette terre d'épreuves. Pour eux, le phénomène spirite avait, certes, le mérite d'être la base de l'édifice spirite, mais la morale qui découlait du phénomène

lui était de beaucoup supérieure. Depuis, les recherches scientifiques, ou prétendues telles ont porté les expérimentateurs vers le côté phénoménal ; on s'attache beaucoup plus à la manifestation tangible qu'à la sanction morale qui en résulte, et en agissant de la sorte, à mon avis, on délaisse la proie pour l'ombre. Aussi la croyance raisonnée, la foi ardente et sincère, le sentiment du devoir vont s'affaiblissant, remplacés par une curiosité maladive, incapable des nobles dévouements, des élans généreux et de cette ardeur de prosélytisme dont nous trouvons tant d'exemples dans la conduite de nos aînés. Revenons, mes amis, aux sentiments de nos devanciers, à leur foi éclairée et consciente, à leur désintéressement ; étudions avant tout la Philosophie Spirite pour la mieux connaître et y conformer notre conduite. Redevenons les adeptes de la troisième catégorie dont parlait Allan Kardec. Ne recherchons dans le Spiritisme qu'un moyen de nous perfectionner, de nous améliorer et non un tréteau pour débiter des boniments et battre monnaie.

Soyons les fidèles disciples d'Allan Kardec ; souvenons-nous que le Maître a dit : Il ne sert à rien de croire aux manifestations spirites si l'on ne conforme sa conduite à ses principes ; le véritable spirite est celui dont on peut dire : Il vaut mieux aujourd'hui qu'hier. Que tel soit le seul jugement qu'on puisse porter sur nous, si nous voulons être dignes de nos devanciers, si nous voulons rester les véritables disciples d'Allan Kardec.

Haut les cœurs, mes amis, unissons-nous, soutenons nous, aidons nous dans la recherche du bien et du beau, pour le triomphe de la justice et de la vérité, et pour la diffusion toujours plus grande de la Philosophie Spirite telle que nous l'enseigna Allan Kardec.

REFLEXIONS, CONSEILS & MAXIMES d'Allan Kardec

FRAGMENTS

EXTRAITS DES DOUZE PREMIERES ANNÉES DE LA REVUE SPIRITE

Puisque M. de Buffon a pu dire, avec tant de raison : *Le Style c'est l'homme ;* pour mieux apprécier Allan Kardec, étudions-le dans son œuvre, car plus nous serons à même de mieux juger les mérites de ce profond penseur, plus notre respect, notre attachement, grandiront pour lui. Dans ce but, nous croyons devoir reproduire ci-après, quelques passages extraits des nombreux articles qu'il publia dans la *Revue Spirite* de 1858 à 1869 ; ils nous rappelleront quelques-uns des principes philosophiques sur lesquels le Maître aimait souvent à revenir. En méditant ses conseils, ses maximes, nous apprendrons à mieux connaitre et à mieux aimer le Fondateur de la Philosophie Spirite.

R.S. 1865 page 328. — Dieu me garde d'avoir la présomption de me croire le seul capable ou plus capable qu'aucun autre, ou seul chargé d'accomplir les desseins de la Providence ; non cette pensée est loin de moi. Dans ce grand mouvement rénovateur, j'ai ma part d'action ; je ne parle que de ce qui me concerne ; mais ce que je puis affirmer sans vaine forfanterie, c'est que, dans le rôle qui m'incombe, ni le courage, ni la persévérance ne me feront défaut. Je n'en ai jamais manqué, mais aujourd'hui que je vois la route s'éclairer d'une merveilleuse clarté, je sens mes forces s'accroître. Je n'ai jamais douté ; mais aujourd'hui, grâce aux nouvelles lumières qu'il a plu à Dieu de me donner, je suis certain, et je dis à tous mes frères, avec plus d'assurance que jamais : *Courage et persévérance, car un éclatant succès couronnera vos efforts.*

R. S. 1867, p. 40. — Le Spiritisme est il, comme quelques-uns le pensent, une nouvelle foi aveugle substituée à une autre foi aveugle ; autrement dit un nouvel esclavage de la pensée sous une nouvelle forme ? Pour le croire il faut en ignorer les premiers éléments.

En effet, *le Spiritisme pose en principe qu'avant de croire il faut comprendre ; or pour comprendre, il faut faire usage de son jugement ;* voilà pourquoi il chercha à se rendre compte de tout avant de rien admettre, à savoir le pourquoi et le comment de chaque chose ; aussi les Spirites sont-ils plus sceptiques que beaucoup d'autres à l'endroit des phénomènes qui sortent du cercle des observations habituelles. Il ne repose sur aucune théorie preconçue ou hypothétique, mais sur l'expérience et l'observation des faits ; au lieu de dire : « *Croyez d'abord et vous comprendrez ensuite si vous pouvez* » il dit : « *Comprenez d'abord, et vous croirez ensuite si vous voulez* ». Il ne s'impose à personne ; il dit à tous : « Voyez, observez, comparez et venez à nous librement si cela vous convient. En parlant ainsi, il se met sur les rangs et court les chances de la concurrence. Si beaucoup vont à lui, c'est qu'il en satisfait beaucoup, mais nul ne l'accepte les yeux fermés. A ceux qui ne l'acceptent pas, il dit : « Vous êtes libres, et je ne vous en veux pas ; tout ce que je vous demande, c'est de me laisser ma liberté, comme je vous laisse la vôtre. Si vous cherchez à m'évincer, par la crainte que je ne vous supplante, c'est que vous n'êtes pas bien sûrs de vous.»

Le Spiritisme ne cherchant à écarter aucun des concurrents dans la lice ouverte aux idées qui doivent prévaloir dans le monde régénéré, est dans les conditions de la véritable libre pensée ; n'admettant aucune théorie qui ne soit fondée sur l'observation, il est en même temps dans celles du plus rigoureux positivisme ; il a enfin sur ses adversaires des deux opinions contraires extrêmes, l'avantage de la tolérance.

A ceux qui veulent voir des phénomènes avant de croire au Spiritisme, Allan Kardec donne ces sages conseils :

R. S. 1861, p. 130. — Il serait, du reste, bien fâcheux que la propagation de la doctrine fût subordonnée à la publicité de nos séances : quelque nombreux que pût être l'auditoire, il serait toujours fort restreint, imperceptible comparé à la masse de la population. D'un autre côté nous savons, par expérience, que la vraie conviction ne s'acquiert que par l'étude, la réflexion et une observation soutenue, et non en assistant à une ou deux séances, quelque intéressantes qu'elles soient ; et cela est si vrai, que le nombre de ceux qui croient sans avoir rien vu, mais parce qu'ils ont étudié et compris, est immense. Sans doute le désir de voir est très naturel, et nous sommes

loin de le blâmer, mais nous voulons que l'on voie dans des conditions profitables : Voilà pourquoi nous disons : *Etudiez d'abord et vous verrez ensuite, parce que vous comprendrez mieux.*

« Si les incrédules réfléchissaient à cette condition, ils y verraient la meilleure garantie de notre bonne foi d'abord, et ensuite de la puissance de la doctrine. Ce que le charlatanisme redoute le plus, c'est d'être compris ; il fascine les yeux et n'est pas assez sot pour s'adresser à l'intelligence qui découvrirait aisément le dessous de carte. *Le Spiritisme* au contraire, *n'admet pas de confiance aveugle ; il veut voir clair en tout ; il veut que l'on comprenne tout, que l'on se rende compte de tout ;* donc quand nous prescrivons d'étudier et de méditer, c'est appeler le concours de la raison, et prouver que la science spirite ne redoute pas l'examen, puisqu'avant de croire nous faisons une obligation de comprendre.

—

R. S. 1861, p. 377. — Celui qui a l'intention d'organiser un groupe dans de bonnes conditions doit avant tout s'assurer du concours de quelques adeptes sincères, prenant la doctrine au sérieux et dont le caractère conciliant et bienveillant lui soit connu. Ce noyau formé, ne fût-il que de trois ou quatre personnes, on établira des règles précises, soit pour les admissions, soit pour la tenue des séances et l'ordre des travaux, règles auxquelles les nouveaux arrivants seront tenus de se conformer.....

..... « La première condition à imposer, si l'on ne veut être à chaque instant distrait par des objections ou des questions oiseuses, c'est donc l'étude préalable. La seconde est une profession de foi catégorique et une adhésion formelle à la doctrine du *Livre des Esprits* et telles autres conditions spéciales qu'on jugera à propos. Ceci est pour les membres titulaires ou dirigeants ; pour les auditeurs, qui viennent généralement pour acquérir un surcroît de connaissances et de conviction, on peut être moins rigoureux ; toutefois. comme il en est qui pourraient causer du trouble par des observations déplacées, il est important de s'assurer de leurs dispositions ; il faut surtout, et sans exception, écarter les curieux et quiconque ne serait attiré que par un motif frivole.

« *L'ordre et la régularité des travaux sont des choses également essentielles.* Nous regardons comme éminemment utile d'ouvrir la séance par la lecture de quelques passages du *Livre des Médiums* et du

Livr. des Esprits; par ce moyen : on aura toujours présente à la mémoire les principes de la science et les moyens d'éviter les écueils que l'on rencontre à chaque pas dans la pratique. L'attention se fixera ainsi sur une foule de points qui échappent souvent à une lecture particulière, et pourront donner lieu à des commentaires et à des discussions instructives auxquelles les Esprits eux-mêmes pourront prendre part.....

..... Tout cela, comme on le voit, est d'une exécution très simple, et sans rouages compliqués ; mais tout dépend du point de départ, c'est à-dire de la composition des groupes primitifs. S'ils sont formés de bons éléments ce seront autant de bonnes racines qui donneront de bons rejetons.

(*À suivre*) HENRI SAUSSE.

Chez les morts

Le Voyant raconta sa vision ainsi :

Devant moi, brusquement, tout s'était obscurci.
Je fus d'abord saisi d'épouvante et de crainte,
Et crus de notre monde avoir franchi l'enceinte.
C'étaient des cris plaintifs, des soupirs, des sanglots,
Des bruits confus, pareils au murmure des flots
Quand la vague en fureur déferle sur la grève.
Un vent d'effroi soufflait dans cette nuit de rêve,
Sans étoiles, et rien ne révélait aux yeux
La nature de ce concert mystérieux,
Fait d'appels déchirants, de solitude et d'ombre.
Soudain, un vif éclair déchira le ciel sombre.
A ce signe d'en-haut, le bruit lointain cessa,
Un souffle plus léger sur ma tête passa,
Et, d'un nuage d'or, dans des clartés d'aurore,
Comme les sons que rend, la nuit, l'écho sonore,
J'entendis une voix grave disant : — Je sors
Pour votre enseignement de l'empire des morts.
Les temps sont arrivés où s'ouvriront les portes
Laissant passer l'erreur et les croyances mortes,
Berçant l'humanité. Des ombres du tombeau

Que l'on croyait muet, sort déjà le flambeau
Eclairant l'avenir.

— Docilement, j'écoute
Ce que dira la tombe, en indiquant la route
Qu'aux amants du mystère elle laisse entrevoir ;
Mais avant, est-il bon et permis de savoir
Quels étaient ces bruits sourds, ces voix, ces cris funèbres,
Ces longs gémissements perdus dans les ténèbres
Qui m'ont glacé d'effroi ?

— Le symbole pour vous
D'une immense douleur, rien de réel pour nous :
Des ondulations de l'air en tout pareilles
Aux sons accoutumés qui frappent vos oreilles.
L'emploi grossier des mots parlés, des mots écrits
N'entre pas dans la langue pure des Esprits
Où l'idée est pour eux, sans image sensible,
Quel que soit son objet, incessamment visible ;
C'est le miroir fidèle et terrible, où chacun
Sur l'autre peut jeter un regard importun.
Sur la terre, par ruse, on peut cacher le crime,
Dans le monde idéal, rien ne reste anonyme,
Tout demeure apparent. De l'acte humain scellé
Pour qu'il reste inconnu, le céleste a la clé.
Le mort qu'on ne craint plus, dont le vivant se moque,

L'incrédule lui-même en y pensant l'évoque.
La vérité luira, mais dans d'autres séjours,
Quand on aura monté la colline des jours
Conduisant dans le port où l'homme doit se rendre,
Et d'où, pour vivre encore, il devra redescendre
Pour une ascension nouvelle en plus haut lieu,
Le rapprochant plus près des êtres purs, de Dieu,
Caché même aux Esprits d'impénétrables voiles
Dans le champ radieux des tremblantes étoiles.
Loi d'évolution, de progrès infini,
Qui, par de nouveaux sens, rend l'homme rajeuni.
La terre est le creuset.

— Lorsque notre pensée,
Au souvenir des morts, vers eux s'est élancée,
Voient-ils de notre cœur les sentiments divers
Pour leurs actes passés connus, bons ou pervers ?
La voix me répondit :

— Pour les bons, c'est la gloire.
Pour ceux dont les forfaits ont souillé la mémoire,
Un supplice, un enfer que Dante n'a point vu.
Des moyens de le fuir, l'Esprit est dépourvu;
C'est le blessé gisant étendu sur sa claie,
Chaque trait idéal s'enfonce dans sa plaie.
Destin de Prométhée invisible au vautour.
Mais, quand votre pensée, émise avec amour,
Rayonne de pitié, de bonté fraternelle,
Un moment, la paix rentre en son âme immortelle.
Aux frères disparus devant encor souffrir,
Avec humanité vos cœurs doivent s'ouvrir.
Les sentiments mauvais de vengeance et de haine
Subsistent au delà de l'existence humaine;
A des morts irrités, souffrants, dans l'abandon,
Peut-être, vous avez à demander pardon.
Eux, demandent justice.

Et la voix de lumière
Ajouta : — Soyez bons. C'est toute la prière.

FIRMIN NÈGRE.

Ouvrages Nouveaux

Jeanne d'Arc Médium

Ses voix, ses visions, ses prémonitions. Ses vues actuelles exprimées en ses propres messages.

Un vol. in-12 de 450 pages : prix 2 fr. 50. LIBRAIRIE LEYMARIE *42 rue St-Jacques, Paris.*

Sous ce titre suggestif, M. Léon Denis vient de publier une œuvre dont la lecture exercera une vive impression sur tous ceux qu'intéresse et passionne le souvenir de la grande Lorraine.

La médiumnité de Jeanne d'Arc y est étudiée avec une grande richesse de détails et une précision rigoureuse. Tous les faits psychiques qui se rattachent à cette vie extraordinaire sont passés en revue, analysés, mis en lumière, et les lois qui les régissent, exposées avec clarté. Ces faits — dit l'auteur — ne sont pas accidentels, mais constituent une loi fondamentale de la nature et de l'histoire. A l'appui, il cite un certain nombre de phénomènes analogues, anciens et récents.

La question la plus délicate à traiter était la nature et l'identité des Esprits qui assistaient l'héroïne. Etant donné que les Saintes Catherine et Marguerite sont des personnages purement allégoriques et n'ont ja-

mais eu d'existence réelle, ainsi que certains écrivains catholiques le reconnaissent eux-mêmes, il devenait particulièrement difficile de faire la lumière sur ce point controversé. M. Léon Denis y a réussi en des pages où la critique subtile s'unit à une remarquable élévation de pensée.

L'auteur a consacré le principal chapitre de son livre à cette question de la médiumnité.

Dans un autre chapitre : *Jeanne d'Arc au XXe siècle*, il réfute les critiques des contempteurs de l'héroïne et les historiens genre Thalamas et Anatole France, qui ont traité le sujet sans posséder les connaissances psychiques nécessaires pour l'élucider. Ni les uns, ni les autres n'avaient en main le fil conducteur qui permet de s'orienter au milieu des faits constituant la trame de cette existence.

Pour aborder une telle question, il est indispensable d'étudier tout d'abord le monde invisible, les forces vitales et les énergies incalculables qu'il renferme. Il faut sonder les profondeurs de cet océan de vie qui nous enveloppe, d'où nous sortons tous à la naissance et où nous replongeons à la mort. Dépourvus de ces notions essentielles, les écrivains et les chercheurs seront toujours impuissants à comprendre l'œuvre de Jeanne d'Arc, et les moyens à l'aide desquels il lui fut possible de la réaliser.

Pour décrire ces existences mystérieuses qui tracent à travers l'histoire un sillage lumineux, il faut pouvoir entrer en rapport avec les grandes âmes qui les ont accomplies. C'est ce que l'auteur déclare en ces termes aux historiographes : « Si vous savez les aimer, ces âmes, elles viendront à vous et vous inspireront. C'est le secret du génie de l'histoire, c'est ce qui a fait les écrivains puissants, comme Michelet, Henri Martin et d'autres. Ils ont compris le génie des races et des temps, et le souffle de l'Au-delà court dans leurs pages. Les autres : Anatole France, Lavisse et ses collaborateurs, restent secs et froids, malgré leur talent, parce qu'ils ne savent ni ne comprennent la communion éternelle qui féconde l'âme par l'âme. Cette communion reste le secret des grands artistes, des penseurs et des poètes. En dehors d'elle, il n'est pas d'œuvre impérissable. »

Reprenons l'enchainement méthodique suivi par l'auteur. Son œuvre débute par une introduction d'une belle envolée, suivie d'une histoire résumée de la Vierge lorraine, écrite exclusivement au point de vue spirite. Elle est enrichie d'aperçus, de faits inédits, dont plusieurs ont été révélés par voie médianimique.

La deuxième partie n'est pas moins importante. Elle exprime non seulement la pensée de l'écrivain, en ce style brillant, coloré, qui lui est familier, mais encore celle de la grande inspirée, sous la forme de messages dictés par elle, en des conditions d'absolue authenticité. Dans ces messages, elle se prononce sur le mouvement d'opinion dont sa mémoire est l'objet, ainsi que sur sa béatification par l'Eglise romaine. Une phrase d'elle, choisie comme épigraphe, résume ses sentiments : « Je suis dolente, dit-elle, de voir que les Français se disputent mon âme ».

Cet ouvrage se distingue donc par un trait caractéristique des nombreux livres de science et d'érudition qui ont été publiés sur le même sujet. Il est illuminé, en quelque sorte, par la pensée de l'héroïne. Grâce aux messages qu'il contient, il devient comme un écho de sa propre voix et des voix de l'espace. C'est à ce titre surtout qu'il se recommande à l'attention du lecteur.

Signalons encore les chapitres sur l'*Idée de patrie, de religion*, sur l'*Idéal celtique* le *spiritualisme moderne et les missions de Jeanne d'Arc*, qui sont tout à fait remarquables. Ecrits dans un style entraînant, ils égalent, s'ils ne surpassent, tout ce que l'auteur a écrit de plus beau.

On le voit donc, ce livre présente un caractère d'actualité incontestable, paraissant au moment où les échos de la presse vibrent encore des controverses ardentes, passionnées, qui se sont produites depuis quelque temps autour de cette grande figure de l'histoire. Il vient nous donner la note juste, précise, la note spirite et psychique, dans cet ensemble de voix discordantes, celles des adulateurs intéressés ou des contempteurs aveugles de la Libératrice. Il nous montre la véritable médiumnité dans toute sa beauté et toute sa grandeur, comme un lien qui relie les mondes célestes aux sphères inférieures, ou encore comme une source inépuisable d'inspiration qui féconde les intelligences en touchant les cœurs, un des moyens que Dieu emploie pour élever et transformer les Sociétés.

R...

Les Matinales

L'Echo de Paris, du 22 novembre, publie la note suivante, que nous sommes heureux de reproduire, en attendant l'analyse de l'ouvrage de la jeune poétesse :

France Darget

Une poétesse qui débuta dans les lettres avant la douzième année, vers 1900. Tous les maitres de l'epoque, François Coppée, Sully-Prudhomme, l'encouragèrent vivement : « Je ne puis revenir de mon étonnement, écrivait ce dernier... Je n'hésite pas à déclarer que la vocation du langage poétique est *éminente* chez elle. C'est un *devoir* pour elle de le cultiver.. » Les contemporains la nommèrent l'« enfant prodige ». Avant vingt ans, elle avait déjà un vrai bagage : deux volumes, des brochures, quelques scènes théâtrales et une tragédie, la *Cité sur les eaux*, qui sera sans doute une révélation.

L'enfant prodige, devenue femme, nous présente aujourd'hui les poèmes, de sa vingtième année, les *Matinales* (Ficker, édit.)

L'étonnement avec lequel on accueillit ses débuts se retrouvera devant ces poèmes, où s'affirment, avec une incomparable pureté de sentiments, une singulière grandeur d'imagination et d'intelligence, une déconcertante perfection. Cette enfant de vingt ans connaît tous les secrets des émotions et des formes poétiques. Quelques-uns des poèmes de ce recueil, comme *Com-*

plicité, *A Christian*, la *Dernière Victoire*, les *Hippocampes*, *A la Loire*, ne se peuvent comparer qu'à ceux de nos plus grands lyriques.

Dans la belle pléiade des poétesses de notre temps, France Darget a pris une place à part, au-dessus de l'expression des instincts, par son attachement aux plus belles traditions, aux passions et vertus qui élèvent la femme, et qui lui ont valu le surnom de poétesse angélique. Les *Matinales* feront époque.

M. D'AVRAY.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Eusapia devant M. Hereward Carrington

En rendant compte du rapport de M. Feilding à la S. P. R. sur les séances que lui et M. Carrington avaient tenues avec Eusapia, rapport qui contraste d'une façon si heureuse avec celui des expérimentateurs de Cambridge, alors insuffisamment expérimentés, nous manifestions le désir de connaître l'opinion motivée de M. Carrington, reparti pour l'Amérique, d'autant plus que sa réputation de démasqueur de médiums était aussi bien établie que l'avait été celle du Dr Hodgson. Le *Journal* de la S. P. R. américaine, d'Octobre 1909, vient de nous donner toute satisfaction, et nos lecteurs verront que M. Carrington se prononce aussi énergiquement en faveur d'Eusapia, que le Dr Hodgson le fit jadis pour Mme Piper.

Il fait, une fois de plus, l'histoire d'Eusapia et cite la plupart des savants qui ont assisté à ses séances. Il ajoute : « Il faut bien remarquer que la majorité des hommes et des femmes qui ont étudié Eusapia, l'ont fait non parce qu'ils avaient adopté les doctrines du spiritisme ou parce qu'ils désiraient y être convertis, mais parce qu'ils désiraient s'assurer de la sincérité ou de la fausseté des phénomènes et découvrir, si possible, une nouvelle force opérante pendant ces séances et que la science physique n'a pas encore reconnue. »

L'auteur continue en citant les principaux phénomènes observés et les précautions prises par ses prédécesseurs pour éviter la fraude. Il fait remarquer que si incroyables et même absurbes que ces faits paraissent, dès qu'ils sont bien constatés comme réels, on n'a pas le droit de les repousser sous le prétexte qu'on ne connaît pas de lois qui en rende compte.

Il affirme que *tous les meilleurs phénomènes furent obtenus en pleine lumière*. (C'est lui qui souligne). Beaucoup de ces phénomènes, dit-il, sont si incroyables, que la plus simple explication qui vienne à l'esprit est celle de l'intervention de la fraude ; mais je puis affirmer positivement (et je crois que le compte-rendu le montrera bien) que la fraude fut abso-

lument impossible au cours de ces séances, non seulement à cause de la nature de notre contrôle du médium, qui fut rigoureusement exact, mais aussi à cause de l'éclat de la lumière. »

En faveur de la sincérité des effets produits, il invoque l'état de dépression absolue du médium à la fin des séances.

Entre autres phénomènes, lévitations complètes de table sans contact, les quatre membres du médium bien tenus, etc... l'auteur signale l'apparition de mains blanches sortant du cabinet, touchant les assistants, prenant et déplaçant des objets, les mains du médium tenues et *vues* en pleine lumière sur la table. C'est dans ces conditions de contrôle qu'une main sortie du cabinet saisit M. Bagally par son bras gauche avec une telle vigueur, qu'il fut presque arraché de sa chaise et entraîné vers le cabinet. D'autres mains apportaient des instruments de musique du cabinet ou se jouaient dans les cheveux de l'auteur, etc. .

Une boîte à musique étant placée dans le cabinet, Eusapia fait avec le doigt de son contrôleur le mouvement dans le vide de remonter la manivelle et aussitôt la boîte à musique commence à jouer. Elle s'arrête et la musique cesse ; elle recommence et la musique repart aussitôt.

Un tambourin étant placé à terre dans le cabinet, Eusapia dont les pieds sont *non seulement tenus mais liés aux jambes des contrôleurs*, annonce qu'elle va aller le prendre avec son pied (elle veut dire son pied fluidique) et elle le fait. Puis le tambourin ainsi apporté exécute tous les mouvements qu'Eusapia indique,à distance,avec ses mains.

Lorsque je constate, dit M. Carrington, que des mains et des figures sortirent du cabinet et que ces dernières spécialement furent touchées et nettement senties, je crains que l'opinion générale ne soit que de deux choses l'une : ou nous avons été hallucinés, ou il fut employé un truc que nous n'avons pu découvrir. Quelle que soit l'explication adoptée, je suis absolument certain que ni l'une ni l'autre de ces interprétations ne peut être la bonne. »

« En général, ces mains et ces têtes *diffèrent totalement* de celles du médium. Quelquefois ces mains sont plus grandes, dans d'autres cas elles sont plus petites. Les têtes sont le plus souvent des têtes d'hommes, largement osseuses, fortes et avec barbe. »

« A la neuvième séance je fus, à plusieurs reprises, touché au côté gauche et mon bras fut énergiquement saisi par une main, tandis que je tenais *les deux* mains du médium dans les miennes, une dans chaque. Je puis attester positivement que je tenais ses *deux* mains, les maintenant éloignées l'une de l'autre de plus d'un pied ».

M. Carrington explique pourquoi ils ont toujours pu avoir une pleine lumière. Celà dépend de l'état physique et *avant tout* de l'état moral du médium. Dès qu'elle est gaie et se sent dans un milieu sympathique, les phénomènes sont puissants et ne craignent pas la lumière. Lorsque le moral paraissait déprimé, l'auteur le relevait à coup sûr par des présents, des promenades, des spectacles auxquels elle assistait avec une joie enfan-

tine, ou en lui offrant un diner selon son goût. » (Voilà toutes choses dont se sont bien gardés Messieurs les savants de l'Institut).

M. Carrington raconte une scène très amusante. Il s'était procuré ce jouet connu de beaucoup de nos lecteurs et qui consiste en deux poires de caoutchouc inégales et reliées par un tube. La plus petite introduite sous la nappe jusque sous l'assiette d'un assistant est gonflée par petites secousses en pressant la plus grande, tenue cachée sous la table. De là une série de soubresauts de l'assiette et de son contenu qu'une personne non prévenue peut prendre au premier abord pour des mouvements d'origine psychique. Ce petit truc réussit à merveille et égaya beaucoup Eusapia aux dépens de son mari, qui s'y était laissé prendre.

M. Carrington, à propos de phénomènes non plus physiques, mais nettement spirites, cite les faits qu'il tient personnellement de Lombroso reconnaissant sa mère et de M. Youriewitch causant *en russe* avec son père, et recevant de lui des empreintes digitales caractéristiques.

Il termine en insistant sur l'importance de semblables phénomènes et en affirmant qu'il est absolument impossible, désormais, de mettre en doute la sincérité des phénomènes physiques.

On ne peut être plus catégorique et on ne saurait trop insister sur la valeur du témoignage d'un homme qui, depuis de longues années, s'est livré à l'étude spéciale des trucs des médiums et s'est fait une spécialité de leur démasquation.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Preuves positives des propriétés les plus mystérieuses de l'homme.

C'est sous ce titre que l'*Adriatico*, grand journal politique de Venise, vient de publier en première page deux grands articles dus à la plume du professeur Falcomer, que de nombreux et importants travaux ont fait connaître de tous les spirites.

Les phénomènes spirites et animiques sont si nombreux et si variés, que l'auteur n'a pu consacrer à chacun d'eux qu'une courte notice. Mais l'ensemble forme un tableau si impressionnant et chacun d'eux est appuyé de telles preuves, si clairement exposées, que le grand public auquel s'adressent ces articles a dû en être vivement frappé.

L'auteur parle d'abord de la photographie transcendantale et cite les recherches de Majewsky, de Durville et du Colonel de Rochas.

Il passe ensuite aux cas de dédoublement et de désagrégation du corps des médiums, observés par Carter Blake et les membres du comité qu'il pré-

sidait. Il rappelle que dans les meilleures conditions de contrôle, ces messieurs ont pu obtenir le moule du pied droit d'Eglinton. Du plâtre ayant été coulé dans ce moule, on put constater une identité absolue entre le pied vivant et sa reproduction. Nos lecteurs connaissent le cas de dédoublement d'Emilie Sagée et la dématérialisation partielle de Mme d'Espérance si complètement étudiée par Aksakof.

Le savant professeur montre ensuite que ce double, qui peut s'organiser si complètement en s'adjoignant la matière du médium et des assistants, persiste apres la dissolution du corps, qu'il abandonne en même temps que l'âme et continue à jouir des mêmes propriétés. Il rappelle les éclatantes démonstrations faites avec Miss Wood et Miss Fairlamb, dont le poids inscrit par des appareils enregistreurs diminuait en même temps que celui du fantôme augmentait et reprenait son chiffre à mesure que ce fantôme se dématérialisait. Le choix des exemples de chaque phénomène est constamment heureux et fait pour laisser une profonde impression dans l'esprit des lecteurs.

L'auteur parcourt ensuite toute la série des autres phénomènes : apports, double des animaux, double des végétaux, leur émanation fluidique et celle des minéraux et arrive aux preuves de la *survivance* et aux phénomènes plus spécialement spirites.

C'est ainsi qu'il rappelle les preuves si convaincantes fournies par Estelle Livermore pendant sa longue série d'apparitions à son mari, qui tenait les *deux* mains du médium pendant qu'elle écrivait en anglais et en français sur plus de 100 cartes spécialement marquées. Il affirme avec Aksakof, et tous les hommes libres de préjugés qu'il est *absolument impossible* de reproduire strictement de mémoire l'écriture d'une personne quelconque pendant de longs messages. Or cette écriture identique a été reproduite aussi bien par le fantôme d'Estelle Livermore, que par la main de certains médiums dans l'écriture automatique, que par l'écriture directe sur papier ou sur ardoises rigoureusement scellées.

L'auteur s'étend très longuement sur le cas de Mme Piper, avec George Pelham, observé par Hodgson, Hyslop, etc., et cite des passages caractéristiques, qui ne laissent aucune place au doute et ne permettent pas de recourir à la théorie si commode du subconscient, pas plus qu'à celle de la lecture ou de la transmission de pensée. Tout serait à reproduire dans cette citation si frappante.

Le professeur termine par un paragraphe intitulé : *Un conseil.* Le voici : « Avant de nier ou d'admettre des phénomènes du genre de ceux que je viens de citer, il faudrait lire et observer sans prévention ; il est surtout nécessaire d'observer beaucoup, parce que la certitude de la réalité des phénomènes dérive plutôt de l'habitude de les constater, que de leur démonstration.

« Par des faits choisis je vous ai prouvé la réalité de la bicorporéité de l'homme, ainsi que de la communication entre lui et d'autres êtres spirituels.

« Si des recherches poursuivies pendant 20 années dans le domaine de l'âme autorisent à parler, l'écrivain se permettra d'affirmer que la science de la communion des âmes triomphe désormais Sa cause fut gagnée en première instance, le jour où ceux qui niaient la *réalité* des phénomènes la reconnurent ; elle fut gagnée en deuxième instance lorsque ceux qui repoussaient leur *interprétation* finirent par l'admettre. La preuve la plus éclatante nous en est donnée dans la dernière œuvre de Lombroso : *Recherches sur les phénomènes hypnotiques et spirites.* ».

Dr DUSART.

Conférences spiritualistes

La *Société Magnétique de France* organise en Décembre les conférences suivantes :

Jeudi, 2 décembre, H. Durville. *Le Fantôme des Vivants. Essai de démonstration expérimentale du dédoublement des corps de l'homme.* Expériences avec Mme Lambert.

Samedi 11 décembre. *Réunion administrative.* Admission des membres nouveaux. Communications concernant le mouvement psychique dans le monde — 2e partie *Expériences sur les spectateurs qui voudront éprouver l'action du magnétisme.*

Jeudi 16 décembre. F. Girod. *La lucidité somnambulique et la vision à travers les corps opaques.* Expériences avec Mlle Edmée.

Les Conférences ont lieu au siège de la *Société Magnétique de France*, 23 rue Saint-Merri, Paris à 8 h. et demie du soir. Ceux qui désirent y assister doivent demander une invitation au secrétaire général au nom de M. Henri Durville fils.

Société d'Etudes Psychiques de Nice

La Société de Nice vient de reprendre la série de ses conférences, qui ont lieu les premiers et troisièmes mercredis de chaque mois, au siège social : Bureau du syndicat de la Côte d'Azur, Avenue de la Gare, n° 7.

Le nouveau bureau est ainsi composé : Président : Dr Breton ; Vice-président : Mme Diane Marest ; Secrétaire : M. Guillot ; Trésorier : M. Agnel ; Trésorier-Adjoint : M. Serra ; Membres : MM. Caressa et Guinon.

Dans la même séance, la Société a nommé M. Delanne, président d'honneur.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

15 — 1 — 1910

Revue Scientifique et Morale
DU
Spiritisme
A SES ABONNÉS ET LECTEURS
Souhaits fraternels 1910.

L'Ecriture directe et les Apports

Les lecteurs de cette Revue ont eu connaissance des expériences d'écriture directe rapportées par M. le docteur Breton avec tout le soin nécessaire et dont quelques-unes ont été couronnées de succès. L'honorabilité des médiums qui sont intervenus est au dessus de tout soupçon et, cependant, on a pu voir que les expérimentateurs ont pris des précautions aussi minutieuses que s'ils avaient eu la crainte d'être trompés. C'est que, de nos jours, il importe d'opérer d'une manière rigoureuse, si l'on veut que les récits relatifs à ces phénomènes soient dignes de créance. Il ne suffit pas de se convaincre, il est nécessaire que l'exposé des faits soit assez précis pour que le lecteur soit assuré qu'aucune fraude n'était possible, dans l'expérience relatée. Je suis persuadé que ces conditions ont été remplies à Nice, de sorte que les résultats obtenus ne font que confirmer les expériences, très nombreuses, relatées antérieurement un peu partout.

Le sujet étant intéressant, je crois devoir rappeler quelques-unes des meilleures observations qui ont été faites dans tous les pays. Le Spiritisme expérimental est si riche en documents de toute nature que je serai obligé de me borner beaucoup, tout en me restreignant à cette classe spéciale de manifestations qui, comme toutes les autres, a été fréquemment attaquée par les incrédules. Mais la question est de savoir si ces critiques sont justifiées ; c'est pourquoi un court historique de la question est indispensable.

On a dit souvent, et à juste titre, que les phénomènes spirites sont aussi vieux que le monde ; il n'en saurait être autrement s'ils résultent vraiment des rapports qui s'établissent entre l'humanité terrestre et celle qui est désincarnée. L'action du monde invisible sur le nôtre étant permanente, de tout temps les conditions nécessaires à la production de ces phénomènes ont dû se trouver réunies, soit dans un pays soit dans un autre, de sorte que ces phénomènes frappaient vivement l'imagination de ceux qui en étaient témoins, d'autant plus qu'ils les considéraient alors comme des manifestations divines. Les Annales des peuples anciens ou leurs livres sacrés sont remplis de récits de phénomènes merveilleux, dont certains présentent avec les faits spirites les plus évidentes analogies, et il est très remarquable que nous puissions de nos jours faire en quelque sorte un triage parmi ces récits, grâce aux expériences modernes, pour savoir séparer ceux qui sont purement légendaires, de ceux qui ont dû avoir pour base un fait réel.

En nous bornant à la Bible, à l'Evangile et aux Actes des Apôtres, il n'est pas difficile, par exemple, de reconnaître que le miracle de Josué arrêtant le soleil se rapproche plus d'un conte des mille et une nuits que d'un fait probable, car nous savons aujourd'hui, par les découvertes de l'astronomie, et de la physique, qu'un phénomène de cette nature est mathématiquement impossible. Il paraît non moins sûr que les murailles de Jéricho n'ont pas dû tomber simplement sous l'action des trompettes d'Israël, pas plus que Jonas n'aurait pu pénétrer et vivre pendant trois jours dans le corps d'une baleine. Au contraire, les apparitions, les matérialisations, l'extase, la clairvoyance, la glossolalie, les guérisons magnétiques, la prémonition, les phénomènes de dédoublement de l'être humain se reproduisent sous nos yeux, mais dépouillés du caractère miraculeux qui s'y attachait autrefois. Pour tout rationaliste, cette renaissance des antiques prodiges doit nous assurer qu'ils ont lieu en vertu de lois naturelles encore peu connues, mais qu'une investigation patiente nous permettra de découvrir. Nous sommes encore bien ignorants en ce qui concerne les forces mises en jeu, mais nous en savons assez déjà pour avoir remarqué que les phénomènes sont semblables à toutes les époques et dans tous les pays, et qu'ils dépendent de l'intervention de certains individus appelés médiums, ce qui suffit à leur enlever tout caractère surnaturel.

Pendant les deux derniers siècles, indistinctement, la critique a denié de parti pris toute valeur à ces récits, les tenant tous pour legendaires, car les uns semblaient aussi invraisemblables que les autres. Comment croire que Dieu lui-même aurait pris le soin de graver sur la pierre les dix commandements ?

Alors Moïse se tourna, et descendit de la montagne, ayant en mains les deux tables du témoignage ; et les tables étaient écrites des deux côtés, écrites de ça et de là. Et les tables étaient l'écriture de Dieu, gravé sur les tables. (Exode XXXII, 15 et 16).

Quelle confiance accorder à des histoires comme celle de cette main qui traçait devant le roi d'Assyrie les mots fatidiques qui présageaient sa ruine :

A cette même heure sortirent de la muraille des doigts d'une main d'homme, qui écrivait à l'endroit du chandelier sur l'enduit de la muraille du palais royal, et le *roi voyait* cette partie de main qui écrivait. (Daniel V, 5).

De nos jours, Dieu n'a pas manifesté sa présence de la même manière que sur le Sinaï, mais des savants bien qualifiés ont pu voir une main, qui n'appartenait à aucun des assistants, écrire sous leurs yeux et disparaître ensuite, laissant le message comme une preuve permanente qu'ils n'avaient pas été hallucinés.

Un témoignage que personne ne récusera, c'est celui de l'illustre William Crookes, dont la parole fait autorité en tout ce qui concerne les phénomènes physiques. Voici ce qu'il affirme par rapport à l'écriture directe : (1)

C'est-là, dit-il, l'expresion employée pour désigner l'écriture qui n'est produite par aucune des personnes présentes. J'ai obtenu maintes fois des messages écrits sur du papier marqué à mon chiffre particulier ; et sous les conditions *du contrôle le plus rigoureux* (2) j'ai entendu dans l'obscurité le crayon se mouvoir sur le papier.

Les précautions prises préalablement par moi étaient si grandes que mon esprit était aussi bien convaincu que si j'avais vu les caractères se former. Mais comme l'espace ne me permet pas d'entrer dans tous les détails, je me bornerai à citer les cas dans lesquels mes yeux, aussi bien que deux oreilles, ont été témoins de l'opération.

Le premier fait que je citerai eût lieu, cela est vrai, dans une séance

(1) W. Crookes. Recherches sur le Spiritualisme p. 157.

(2) C'est moi qui souligne.

noire, mais cependant le résultat n'en fut pas moins satisfaisant. J'étais assis auprès du médium, Mlle Fox, il n'y avait d'autres personnes présentes que ma femme et une dame de nos parentes et je tenais les deux mains du médium dans les miennes, pendant que ses pieds étaient sur les miens, du papier était devant nous sur la table, et ma main libre tenait un crayon.

Une main lumineuse descendit du plafond de la chambre, et après avoir plané près de moi pendant quelques secondes, elle *prit le crayon dans ma main*, écrivit rapidement sur une feuille de papier, rejeta le crayon, et ensuite s'éleva au-dessus de nos têtes et se perdit peu à peu dans l'obscurité ».

A trois mille ans de distance, voilà deux phénomènes d'écriture directe qui ont entre eux certaines analogies, car le roi Balthasar vit comme Crookes les doigts qui écrivaient et nous constaterons, plus loin, que souvent l'écriture fut obtenue de nos jours sans plume ni crayon, ce qui augmente encore les points de ressemblance entre les phénomènes anciens et les modernes. Si le récit du savant anglais est véridique, et qui donc en douterait ? celui du prophète Daniel acquiert dès lors un caractère de probabilité logique qui, sans cela, lui fait défaut.

De nos jours, le clergé catholique et les journaux qui lui sont dévoués affectent de croire que toutes les manifestations spirites sont des œuvres du démon. Je ne perdrai pas mon temps à discuter cette hypothèse ; mais je ferai observer que les premiers chrétiens pensaient tout autrement et que, parfois, tout comme les Spirites actuels, ils consultaient les défunts et en obtenaient des réponses par l'écriture directe.

Voici, d'abord, un extrait de *Sophronius* qui nous met en présence d'un phénomène non provoqué : (1)

Synésius, évêque de Cyrène, avait entrepris la conversion du philosophe Evagrius qui lui objectait toujours, comme des fables, et la résurrection du corps et la récompense au centuple, dans un autre monde, de la moindre des bonnes œuvres accomplies dans celui-ci. Toutefois, l'évêque fut victorieux et le philosophe, baptisé par lui, lui remit trois cents pièces d'or pour les distribuer à ses pauvres. « Seulement, ajoutait-il, vous allez m'en faire un reçu et me cautionner mon remboursement au centuple dans l'autre monde. » L'évêque y consentit et, plus ou moins sérieusement, il lui délivra sa caution. Evagrius vint à mourir et recom-

(1) Cité, ainsi que les deux autres cas qui suivent, par Pezzani dans le Journal : *La Vérité*, de Lyon, Année 1863, n° 42.

manda à ses enfants de l'ensevelir avec l'écrit entre ses mains, ce qui fut fait. Trois jours après cette mort, Synésius voit en songe l'image d'Evagrius qui lui dit : « Demain, tu pourras venir à mon tombeau rechercher ta caution. » Synésius, qui se rappelait à peine cette caution et qui ignorait complètement qu'elle eût été déposée dans le sépulcre, va trouver les enfants d'Evagrius et leur demande ce qu'ils ont enseveli avec leur père.

— Rien, répondent les enfants.

— Cherchez bien, dit l'évêque, rappelez-vous s'il n'y a pas un papyrus ?

— Oh ! s'écria l'un d'eux, c'est exact, nous avons remis entre ses mains un papyrus qu'il avait recommandé d'y placer.

L'évêque alors leur raconta le songe qu'il venait d'avoir, et, sollicitant les premières autorités de l'Eglise et de la ville, il se rend avec elles au tombeau ; on l'ouvre, et dans les mains du philosophe on trouve le papyrus revêtu de cette apostille toute nouvelle : « Au très saint évêque Synésius, Evagrius le philosophe, salut ; ayant reçu le remboursement de la caution que tu m'avais signée, en échange de l'or que je t'avais remis, ou plutôt que j'avais remis par toi à notre Seigneur Jésus-Christ, tu ne me dois plus rien. »

Admettons que le caractère anecdotique de ce récit ne lui confère pas une grande valeur ; il n'en reste pas moins établi que l'on ne doutait pas, dans les premiers temps du christianisme, que l'âme après la mort ne put encore se manifester, et même agir sur la matière. En voici deux autres preuves, et celles-ci officielles, puisqu'elles émanent d'un pape et d'un concile. Il s'agit d'évocations véritables, analogues à celles qui se pratiquent de nos jours.

Le pape St Léon avait, comme on le sait, écrit à St-Flavien, évêque de Contantinople, une lettre célèbre sur l'hérésie d'Eutychès et de Nestorius ; mais tout le monde ne sait pas qu'avant de l'expédier il l'avait déposée dans le tombeau de St Pierre, qu'il avait fait ouvrir, et auprès duquel il se mit à prier et à jeuner pendant quatre jours, conjurant le prince des apôtres de *corriger lui-même* ce qui pourrait avoir échappé à sa faiblesse et à sa prudence, de contraire à la foi et à l'intérêt de son Eglise. Au bout de quatre jours, le prince des Apôtres *lui apparut* et lui dit : « J'ai lu et *j'ai corrigé*. ». Le pape ouvre le tombeau et trouve en effet l'écrit surnaturellement corrigé (1).

Voici ce qui tranche la question sur l'usage qui nous occupe. C'est Grégoire de Césarée (2), et après lui Nicéphore (3) qui racontent la chose en ces termes :

(1) Sophonius, Chapitre CXLVII.

(2) Dans Lipoman, t, 6 ; *Discours sur le Synode de Nicée.*

(3) Livre VIII, Chap. XXIII.

Pendant que le Concile tenait encore ses séances, et avant que les Pères aient pu en signer les décisions, deux pieux évêques Chrysanthus et Musonius, vinrent à mourir. Le Concile, après avoir rendu sa sentence, regrettant vivement de n'avoir pu joindre leur vote à tous les autres, se porta en corps à leur tombeau et l'un des Pères, prenant la parole dit : « Très saints pasteurs, nous avons tous ensemble achevé notre carrière et combattu les combats du Seigneur ; si notre œuvre lui est agréable, veuillez nous le faire savoir *en y apposant votre signature.* »

Aussitôt, la décision du comité fut cachetée et déposée dans le tombeau sur lequel on apposa les sceaux du Concile. Après avoir passé toute la nuit en prières, le lendemain, au point du jour, on brise les mêmes sceaux, et l'on trouve au bas du manuscrit les lignes suivantes, *revêtues des paraphes et signatures des défunts consultés* : « Nous, Chrysanthus et Musonius, qui avons consenti, avec tous les Pères, au premier et saint Concile œcuménique, quoique à présent dépouillés de nos corps, nous avons pourtant souscrit, *de notre propre main,* à leur décision. » L'église, ajoute Nicephore, considéra cette manifestation comme un triomphe remarquable et positif sur ses ennemis.

Ici encore, les phénomènes modernes nous permettent de présumer que ceux-ci ont eu lieu réellement ; mais ces évocations et les signatures de Chrysanthus et Musonius n'ont rien à voir avec le triomphe de l'Eglise ; elles prouvent simplement que les vénérables prélats avaient conservé dans l'Au-delà leur manière de voir terrestre,ce que nous avons observé bien des fois depuis ces temps reculés.

Ainsi qu'on vient de le constater, il n'est pas toujours possible de voir à l'œuvre la cause agissante. Le plus souvent, l'écriture se produit en dehors du regard, dans un endroit clos, ou tout au moins soustrait à la lumière du jour.

Les premières manifestations de ce genre furent obtenues en France par le baron de Guldenstubbé, gentilhomme russe, très riche, qui s'occupait beaucoup, vers 1855, de sciences occultes. Jusqu'en 1872, il reçut un très grand nombre de communications et devant les témoins les plus honorables, ce qui donne à ses récits un caractère inconstestablement authentique. Il publia en 1857 un livre : *La Réalité des Espirit et le phénomène merveilleux de leur écriture directe,* qui contient 67 dessins reproduisant les textes originaux donnés par l'écriture directe. L'auteur était profondément religieux et il vit dans ces phénomènes un moyen infaillible de prouver l'existence de l'âme et celle de Dieu. Il dit dans son introduction : (1)

(1) Baron de Guldenstubbé. *La réalité des Esprits,* etc. *Introd.* p. 31.

Il faudrait avoir vraiment du courage et de l'audace pour oser faire paraître en plein XIXe siècle un livre aussi mystérieux et étrange, si l'auteur ne savait pas que les faits merveilleux que ce volume contient, ont de l'analogie avec les phénomènes sur lesquels toutes les religions positives, toutes les traditions sacrées et les mythologies de tous les peuples sont basées. Quant aux idées et aux opinions qu'il avance, elles sont d'accord avec les croyances de soixante siècles. Il n'y a que le XVIIIe siècle et les cinquante ans du XIXe siècle (exclusivement adonné à l'étude des sciences prétendues exactes, à une critique sceptique et négative, et surtout au culte du veau d'or inauguré par le commerce et l'industrie), qui aient professé des idées diamètralement opposées au spiritualisme, en reniant les anciens systèmes religieux.

Nous savons donc bien que le spiritualisme est incompréhensible aux esprits, tels que la philosophie sceptique, l'étude exclusive des sciences exactes et la critique historique les a faits. Mais au milieu de ces Sociétés sceptiques, il reste toujours des hommes qui ont pour mission de faire revivre les anciennes croyances, afin de ramener la foi et l'espoir parmi les peuples. Or, si l'auteur réussit à faire examiner et peser les faits que contient ce volume par ces esprits sérieux, il croit avoir atteint son but, étant convaincu que ces phénomènes merveilleux vont porter un coup mortel au matérialisme, au scepticisme, au rationalisme et au panthéisme logique. L'auteur croit avoir jeté les premiers fondements d'une science positive du spiritualisme, en établissant la *Croyance aux Esprits du monde invisible* sur une base inébranlable.

Oui, sans doute, l'écriture directe prouve la réalité d'intelligences qui agissent anormalement ; mais les faits une fois bien établis, il faut aussi se demander si le médium lui-même ne pourrait pas en être l'auteur inconscient, et ensuite à quels signes on peut reconnaître, d'une manière certaine, la personnalité des invisibles écrivains. Je discuterai, plus tard, toutes les objections que l'on a faites d'abord en ce qui concerne la réalité du fait lui-même, puis les diverses hypothèses explicatives qui ont été proposées. Actuellement, il me paraît intéressant de signaler que le baron de Guldenstubbé, après avoir étudié le magnétisme, fut un des premiers à organiser ces cercles d'étude expérimentale du spiritualisme, qui ont pris depuis de si grands développements.

Ce fut dans le courant de l'année 1850, dit-il (1), environ *trois ans avant l'épidémie des tables tournantes* (2), que l'auteur a voulu introduire

(1) *Ouvrage cité* p. 64.

(2) Ces mots sont en italique dans le texte, ainsi que ceux qui suivent dans tout le cours de la citation.

en France les cercles *du Spiritualisme d'Amérique*, les *coups mystérieux de Rochester* et *l'écriture purement machinale* des *médiums*. Il a rencontré malheureusement beaucoup d'obstacles de la part des autres magnétiseurs. Les fluidistes, et même ceux qui s'intitulèrent magnétiseurs spiritualistes, mais qui n'étaient en vérité que des *somnambuliseurs de bas étage*, traitèrent les coups mystérieux du spiritualisme américain de folies et de songes creux. Aussi ce n'est qu'au bout de plus de six mois que l'auteur a pu former le premier cercle selon le mode des Américains, grâce au concours zélé que lui a prêté M. Roustan, ancien membre de la *Société des magnétiseurs spiritualistes*, homme simple, mais plein d'enthousiasme pour la sainte cause du spiritualisme.

Plusieurs autres personnes sont venues se joindre à nous, parmi lesquelles il faut citer feu *l'abbé Chatel*, le fondateur de l'église française, qui malgré ses tendances rationalistes a fini par admettre la réalité d'une révélation objective et surnaturelle, condition indispensable du spiritualisme et de toutes les religions positives.

Ces quelques extraits montent l'état d'esprit du baron de Guldenstubbé, à la fois mystique et rationaliste, et l'on conçoit qu'il n'aurait voulu pour rien au monde altérer la vérité. Nous pouvons donc avoir confiance en lui et accepter comme réels les faits qu'il a observés.

Il obtint d'abord, dans son cercle et avec ses amis, des phénomènes de mouvements de la table, même sans contact, mais bientôt il désira des phénomènes plus intelligents, dans lesquels le rôle du médium fût éliminé le plus possible :

L'auteur, dit-il, a fait beaucoup d'expériences de tables avec son honorable ami M. le comte d'Ourches, l'un des hommes les plus versés dans la magie et dans les sciences occultes. Nous sommes parvenus peu à peu à mettre les tables *en mouvement sans attouchement quelconque*; M. le comte d'Ourches les a fait *soulever même sans attouchement*. L'auteur a fait courir les tables avec une grande vitesse *également sans contact et sans le secours d'un cercle magnétique*.

On voit, par cette dernière phrase, que M. de Guldenstublé était lui-même médium, et même assez développé, ce qui explique qu'il ait pu obtenir ensuite, étant seul, de l'écriture directe, puisque celle-ci est produite également par le déplacement, à distance, d'un objet matériel léger : le crayon ; la question sera de savoir quelle intelligence se manifeste alors, si c'est celle du baron, extériorisée, ou si l'écriture est due à une individualité étrangère. Je poursuis :

Il en est de même des vibrations des cordes d'un piano, phénomène obtenu déjà le 20 janvier 1856, en présence des comtes de Szapary et

d'Ourches : Tous ces phénomènes révèlent bien la réalité de certaines forces occultes, mais ces faits ne démontrent pas suffisamment *l'existence réelle et substantielle des intelligences invisibles*, indépendantes de notre volonté et de notre imagination, dont on agrandit, il est vrai, démesurément de nos jours le pouvoir.

Je m'arrête encore pour faire remarquer que, dès l'origine, les hommes sérieux n'acceptaient pas aveuglément les manifestations physiques comme des preuves d'une action supra-terrestre, reproche que l'on fait encore si souvent aux spirites, mais qui est d'autant moins justifié que les premiers investigateurs se tenaient sur leurs gardes, comme en témoigne le passage suivant :

De là le reproche que l'on adresse aux spiritualistes américains de n'avoir que des communications insignifiantes et vagues avec le monde des esprits, qui ne se manifestent que par certains coups mystérieux, et par la vibration de quelques sons. En effet, il n'y a qu'un phénomène *direct, intelligent et matériel à la fois, indépendant de notre volonté et de notre imagination, tel que l'écriture directe des esprits*, qu'on n'a pas même évoqués ni invoqués, qui puisse servir de preuve irréfragable de la réalité du monde surnaturel.

On remarquera le mot : surnaturel, employé toujours par M. de Guldenstublé pour qualifier l'au-delà. De nos jours, les spirites ne se servent plus de cette expression, car ils savent que le monde spirituel est aussi *naturel* que celui ci, et qu'il est régi, comme le nôtre, par des lois fixes, dont les rapports entre les esprits et nous dépendent.

Nous arrivons maintenant à la description de la première expérience qui remplit de joie le baron :

L'auteur, étant toujours à la recherche d'une preuve intelligente et palpable en même temps, de la réalité substantielle du monde surnaturel, afin de démontrer par des faits irréfragables, l'immortalité de l'âme, n'a cessé d'adresser des prières ferventes à l'Eternel de vouloir bien indiquer aux hommes un moyen infaillible pour raffermir la foi en l'immortalité de l'âme, cette base éternelle de la religion. L'Eternel dont la miséricorde est infinie, a amplement exaucé cette faible prière.

Un beau jour, c'était le 1er août 1856, l'idée vint à l'auteur d'essayer si les esprits pouvaient écrire *directement*, sans *l'intermédiaire d'un médium* (1). Connaissant l'écriture directe et merveilleuse du décalogue se-

(1) L'auteur veut dire : sans que le médium tînt le crayon, car il a parlé antérieurement : « de ceux qui écrivent machinalement,c'est-à-dire dont le bras sans intelligence exprime des idées. »

on Moïse, et l'écriture également mystérieuse durant le festin du roi Balthazar suivant Daniel, ayant en outre entendu parler des mystères modernes de Stafford, en Amérique, où l'on avait trouvé certains caractères illisibles et étranges tracés sur des morceaux de papier, et qui ne paraissaient pas provenir des médiums, l'auteur a voulu constater la réalité d'un phénomène dont la portée serait immense s'il existait réellement.

Il mit donc un papier blanc, à lettres, et un crayon taillé dans une petite boîte fermée à clef, en portant cette clef toujours sur lui-même et sans faire part de cette expérience *à personne*. Il attendit douze jours en vain, sans remarquer la moindre trace d'un crayon sur le papier; mais quel fut son étonnement lorsqu'il remarqua le 13 août 1856 certains caractères mystérieux, tracés sur le papier ; à peine les eut-il remarqués, qu'il répète *dix fois*, pendant cette journée, à jamais mémorable, la même expérience, en mettant toujours, au bout d'une demi-heure, une nouvelle feuille de papier blanc dans la même boîte. L'expérience fut couronnée chaque fois d'un succès complet.

Il est heureux que l'écriture se soit produite devant le baron lorsqu'il était éveillé, sans quoi on aurait pu supposer que c'était lui-même qui écrivait pendant la nuit, en état somnambulique, surexcité qu'il était par le désir d'obtenir ce phénomène.

Voici maintenant où les choses se compliquent encore davantage :

Le lendemain 14 Août, l'auteur fit de nouveau une vingtaine d'expériences, en laissant *la boîte ouverte et en ne la perdant pas de vue* ; c'est alors que l'auteur voyait que des caractères et des mots dans la langue esthonienne se formèrent ou furent gravés sur le papier, *sans que le crayon bougeât*. Depuis ce moment, l'auteur, voyant l'inutilité du crayon, a cessé de le mettre sur le papier ; il place simplement un papier blanc sur une table chez lui, ou sur le piédestal des statues antiques, sur des sarcophages, sur les urnes, etc., au Louvre, à St-Denis, à l'Eglise Saint-Etienne-du-Mont, etc.

Ce graphisme sans l'emploi direct du crayon nous rapproche des cas du pape St-Léon et des évêques Chrysanthus et Musonius dans les tombeaux desquels on n'avait pas mis de quoi écrire. L'intelligence qui opère a souvent emprunté à un crayon voisin la matière colorante nécessaire, nous le verrons plus tard. Essayons de savoir quelle était cette intelligence :

Après avoir constaté la réalité du phénomène de l'écriture directe par plus de trente expériences répétées, la principale préoccupation de l'auteur fut de démontrer l'existence réelle de ce miracle (1) à d'autres personnes,

(1) Quand un phénomène se reproduit aussi souvent en tous pays et avec des personnes de tout sexe, de tout âge et de toute confession, il n'a rien de miracu-

Il s'adressa d'abord à son noble ami M. le comte d'Ourches qui a également consacré sa vie entière à la magie et au spiritualisme.

Ce n'est qu'au bout de *six séances*, le 26 août 1856, à 11 heures du soir, dans le logement de l'auteur, que M. le Comte d'Ourches a vu pour la première fois ce phénomène merveilleux. Il fut d'abord déconcerté par la déconvenue de nos premières expériences. Il ne douta pas de la réalité de ce phénomème merveilleux sachant bien que l'auteur n'a pas le don de médium d'écrire machinalement ; il n'attribuait pas non plus la non réussite précisément à l'influence de démons, mais il croyait que la malice de certains esprits peu bienveillants voulait le priver d'être le témoin oculaire d'un miracle aussi évident.

Maintenant, nous savons que l'introduction d'une personne étrangère trouble toujours plus ou moins les conditions qui président à ces phénomènes, et qu'il faut attendre qu'un nouvel équilibre soit établi pour que les manifestations reprennent. Inutile, je crois, de faire appel à la « malice » de certains esprits ; ce sont les lois psycho-physiques qui sont seules en jeu. Mais pour le « noble ami » de M. de Guldenstubbé, quelque peu nécromancien, l'intervention du Malin n'était pas tout à fait improbable donc voici la précaution prise :

Il mit à côté du papier blanc, destiné à l'écriture d'un Esprit quelconque, une copie du fameux critérium de l'apôtre St Jean au sujet du discernement des bons Esprits (I Jean IV, 2), Voici ce verset :*Connaissez à cette marque l'Esprit de Dieu : Tout Esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu en chair est de Dieu.* Au bout de dix minutes, un Esprit sympathique dont l'auteur *a tout de suite reconnu l'écriture et la signature*, écrivit directement, en présence du Comte d'Ourches, ce qui suit : *Je confesse Jésus en chair.* L'Esprit accepta donc franchement la marque à laquelle, suivant St Jean, on peut reconnaitre un bon esprit. Ce phénomène doit confondre tous nos *orthodoxes démonophobes* qui ne croient qu'aux miracles démoniaques.

En effet, si la parole de St Jean a pour les catholiques cette puissance, ce ne peut être le diable qui a tracé les caractères que M. d'Ourches reconnut. Mais ce que je tiens à faire remarquer, c'est que l'intelligence, quelle qu'elle soit, qui écrivit, n'était pas celle de M. de Guldenstubbé, car lui ne connaissait pas ces carac-

---

leux. Il faut excuser M. de Guldentubbé de s'être servi d'un mot aussi impropre, car son enthousiasme était bien excusable, le phénomène de l'écriture directe était assez rare pour mériter le titre de merveilleux au milieu du siècle dernier.

tères et n'aurait donc pu, même en se dédoublant inconsciemment, simuler une écriture qu'il n'avait jamais vue. Voilà, au point de vue positif, un critérium qui vaut bien celui de St-Jean et nous verrons qu'il s'est produit avec assez d'abondance pour nous permettre, cette fois, d'affirmer que ce sont les âmes des personnes qui ont vécu sur la terre qui se manifestent ainsi, lorsque les circonstances le leur permettent, pour nous faire savoir que la mort ne les a pas anéantis et qu'ils vivent dans l'espace, en ayant conservé toutes leurs facultés.

(*A suivre*) GABRIEL DELANNE.

Conférences publiques sur le Spiritisme

La Société française d'Etude des phénomènes psychiques donnait le 12 décembre dernier, dans la salle des fêtes de la Société d'Agriculture, 8 rue d'Athènes, une première grande conférence publique, afin de se conformer au programme de vulgarisation qu'elle a adopté depuis dix ans.

Cette fois, elle avait fait appel au concours de M. le chevalier Le Clément de Saint-Marcq, docteur ès-sciences et président de la *Fédération Spirite Belge*. La salle des fêtes était remplie bien avant l'heure de la conférence, ce qui prouve l'intérêt croissant que le public porte aujourd'hui à ces questions.

M. Delanne présente en quelques mots M. le Clément de Saint-Marcq à l'assistance et lui donne ensuite la parole. Voici, sommairement résumés, les points qui furent successivement abordés dans cette intéressante conférence, dont le titre était :

Les Conditions de la Victoire

Mesdames, Messieurs,

Mon premier devoir est d'exprimer ma reconnaissance à M. le président Delanne pour les paroles bienveillantes qu'il vient de m'adresser en me présentant pour la seconde fois à vous, et je suis heureux de me retrouver à cette tribune que j'ai occupée il y a déjà deux ans.

En m'appelant ici, la Société française d'Etude des Phénomènes psy-

chiques a voulu témoigner ses sentiments de sympathie à l'égard de la Fédération spirite belge, et, au nom de cette dernière, je l'en remercie en même temps que j'apporte à tous l'expression des sentiments cordiaux et affectueux de tous les spirites de Belgique à l'égard de leurs frères de France.

Le sujet que je dois traiter devant vous, vous paraît peut-être un peu imprécis et son titre assez ambigu ; cela tient à la difficulté que l'on éprouve lorsqu'on veut exprimer une idée en quelques mots seulement, mais de quelle victoire pourrait-on parler, si ce n'est celle de la cause que nous défendons et pour laquelle nous combattons ici.

Comment pourrions-nous préciser cette victoire et la définir dans notre pensée ?

Je dirai que cette victoire m'apparaît comme celle d'une idée, d'une croyance, d'un mode de vie supérieur, grâce auquel nous sommes en rapport avec un monde intelligent et inconnu. C'est cette idée qui nous montre dans les phénomènes spirites la communication possible avec ceux que la mort a engloutis, c'est-à-dire le pont reliant la terre que nous foulons actuellement aux générations disparues.

Les procédés à l'aide desquels nous pouvons entrer en relations avec ce monde invisible des esprits, aussi bien que la théorie de ces manifestations phénoménales, ont rencontré et rencontrent encore des adversaires acharnés, et je ne vous apprends rien en vous faisant remarquer que c'est surtout sur le premier point que le combat est le plus opiniâtre.

Cela se conçoit facilement, d'ailleurs, car une fois que la réalité des phénomènes sera prouvée d'une manière indiscutable, le reste se démontrera de lui-même et c'est pourquoi nous voyons, de droite comme de gauche, surgir les attaques les plus violentes contre le Spiritisme.

Ceux qui prétendent avoir le monopole de l'infaillibilité par rapport à la vie éternelle de l'âme et ceux qui se vantent d'expliquer tous les phénomènes de la médiumnité au moyen du cerveau, du cervelet et de la moelle épinière, luttent désespérément contre le Spiritisme, car ils sentent que la victoire de ce dernier serait la ruine totale de leurs conceptions personnelles et la perte définitive de leurs prérogatives officielles.

De ces querelles et de ces affirmations contradictoires, naissent les dispositions hostiles et les nombreux préjugés que nous rencontrons dans la foule.

Combien de fois ne vous est-il pas arrivé d'entendre des gens n'ayant jamais lu aucun traité sur la matière, ni assisté à aucune séance, s'exprimer ainsi sur la question spirite : « Tout le monde sait qu'en fait de Spiritisme il n'y a que des phénomènes franduleux » !

D'autres, moins exclusifs, veulent bien admettre que tout n'est peut-être pas fraude, mais que les faits non frauduleux s'expliquent parfaitement par l'hallucination, et de part et d'autre, nous voyons ces adversaires crier haro sur le Spiritisme et sur les Spirites.

Quand, dans un journal, au cours d'un fait divers quelconque, le mot spirite se présente, le journaliste a beaucoup de peine à laisser passer ce mot sans lui décocher un trait qu'il croit spirituel, alors que la plupart du temps il ne l'est pas le moins du monde.

Cependant, il faut le dire à la louange de la magistrature, nous avons constaté, lors d'un récent procès, une amélioration de cet état d'esprit, car les considérants du jugement disaient : « que le fait de se livrer à des expériences spirites n'était pas suffisant pour prouver l'insanité de celui qui s'y livrait. »

Si, maintenant, quittant le milieu des gens qui ignorent tout des faits et des doctrines du Spiritisme, nous nous adressons à des personnes qui ont étudié, nous en trouvons qui, après une longue étude et des expériences réitérées, viennent cependant contredire nos idées et nos croyances.

Et nous ne pouvons nous défendre d'un mouvement d'étonnement quand nous entendons par exemple le professeur Charles Richet traiter d'absurde l'hypothèse spirite. Mais nous devons nous dire qu'au moment où il émettait ce jugement, le professeur Richet a peut-être traduit d'une façon tout à fait incorrecte sa pensée à l'égard de nos croyances.

D'autres, comme le professeur Morselli, après avoir reconnu la réalité des phénomènes médianimiques et essayé de les expliquer à l'aide d'une théorie dite « psycho-dynamique », constatent que la théorie en question ne peut s'appliquer à tous les faits. Ils annoncent alors qu'ils publieront prochainement une autre explication, mais ce « prochainement » ne vient jamais et, pardonnez-moi cette comparaison un peu triviale, cela ressemble passablement à la promesse que certain barbier avait faite à sa clientèle en affichant sur sa boutique : « Demain, je rase gratis. » (Applaudissements).

D'autres encore, comme Daniel Metzger, de Genève, affirmant aussi la réalité des faits, disent : « Il se pourrait que les spirites eussent raison, mais quant à nous, aucun des phénomènes observés ne nous a apporté la conviction que nous étions en rapport avec des esprits. » (1) Et lorsque nous entendons ces savants parler ainsi, nous nous demandons si ce sont les scrupules de la sincérité qui leur ont dicté ces paroles ou si c'est la crainte de se compromettre aux yeux de leurs collègues, ou de nuire à leur situation officielle en émettant des opinions contraires à celles des institutions auxquelles ils sont attachés.

Le Spiritisme est un visiteur de marque, et tel il se présente aux académies. Les pontifes de la science s'assemblent et se consultent entre eux pour s'entendre sur l'accueil qui devra lui être fait. Ils se rendent bien

---

(1) Il existe ici une légère erreur. Dans son livre : *Essai de Spiritisme Scientifique* M. Mezger affirme la réalité des phénomènes spirites et croit positivement aux rapports entre les esprits et nous, mais il met en garde les adeptes contre la pseudo-médiumnité qui est, dit-il, beaucoup plus fréquente qu'on ne le croit ordinairement. (*N. d. l. r.*)

compte que ce n'est pas un hôte de passage auquel on pourra assigner une place obscure ; un hôte semblable ne se reçoit pas volontiers et les pontifes de la science préfèrent ne pas entendre les coups redoublés qu'il frappe à leur porte.

Mais il frappe de plus en plus fort, et si ces Messieurs continuent à faire la sourde oreille, il est certain que leur porte volera en éclats.

Ce n'est pas seulement dans le domaine de la science que nous voyons la lutte se poursuivre entre partisans et adversaires du Spiritisme, elle est encore installée partout où on pratique la médiumnité.

Il n'y a pour ainsi dire pas une personne qui veuille étudier cette doctrine, sans qu'aussitôt des divisions, des querelles s'élèvent. Tantôt, c'est le père de famille qui s'y oppose sous prétexte de névrose ; tantôt c'est la mère, obéissant aux injonctions de personnes portant soutane ; tantôt, enfin, c'est la plaisanterie et le sarcasme qui accueillent les essais d'expériences médianimiques.

Cette lutte se produit partout, sous mille formes, et elle constitue un des éléments qui rendent l'existence pénible. C'est au point qu'on se demande parfois si l'avenir ne nous réserve pas de jours meilleurs ; cependant la vérité ne peut pas rester continuellement obscurcie et l'histoire nous démontre que toute vérité a dû subir cette incubation douloureuse pour resplendir ensuite avec plus d'éclat.

La même chose se produira en ce qui concerne le Spiritisme ; nous verrons le triomphe de la vérité que nous soutenons, et nous pouvons dire, dès maintenant, que nous voyons cette théorie en marche.

Nous avons vu les grands journaux se transformer, devenir moins hostiles, moins moqueurs et quelques-uns paraissent même presque sympathiques. Comme les générations marchent, il arrivera que ceux qui se montrent les adversaires irréductibles du Spiritisme disparaîtront pour faire place à d'autres qui chercheront la cause des phénomènes, et alors fatalement l'opinion des savants se modifiera. Vaincus par la force des choses, ils devront se rendre à l'évidence et l'immortalité de l'âme leur apparaîtra dans toute sa grandeur, avec les conséquences qu'elle comporte dans le domaine de la vie sociale.

Dans l'enseignement supérieur, des laboratoires seront créés pour étudier les phénomènes du médiumnisme et de là, le Spiritisme descendra jusqu'à l'école primaire, où il contribuera par ses lois fondamentales à donner une base solide à la morale, et au développement du cœur humain.

Déjà nous voyons nos idées gagner du terrain et nous pouvons être assurés qu'elles l'emporteront sur ceux qui luttent contre elles, car elles ont la force de la vérité. Nous verrons les barrières et les entraves disparaitre dans la vie courante, la médiumnité se développera presque partout et elle sera la direction de tous ceux qui représentent le sommet de l'esprit.

Nous pouvons esquisser rapidement quelques traits de ce tableau ;

Dans la famille, les ascendants auront leur place par leur puissance, par leurs conseils.

Dans les fêtes nationales, les héros de la patrie pourront dire au peuple les raisons de leurs actes, et si nous poursuivons tout ce qui pourra se produire, nous verrons l'humanité entière devenir une fédération de tous les peuples, à laquelle les plus grands génies des époques antérieures viendront rappeler le chemin parcouru et entretenir aux yeux de tous la perspective de revenir. (Applaudissements.)

Tel sera sans doute, ou du moins tel nous nous imaginons le résultat de la victoire de cette cause que nous défendons ici ; et si ce tableau peut fortifier notre courage, il faut en déduire des conseils pratiques. Il faut que nous sachions faire le plus pour l'obtenir, pour le rendre plus proche, plus triomphant, et c'est précisément ce que je compte vous dire.

La religion antérieure disait : « Faites votre salut et ne vous occupez pas des impies. » C'était un conseil profondément égoïste.

Allan Kardec nous dit : « Hors la charité, il n'y a point de salut ». Or la charité bien ordonnée commence, non par soi-même, mais par l'esprit, par l'élément immortel de ceux qui nous environnent et qui ignorent. Il faut donc nous efforcer de les instruire en les incitant à étudier la philosophie du Spiritisme et le premier moyen à employer est de se reconnaître et de se proclamer spirite, en tout et partout.

Il y a des personnes qui tout en reconnaissant le bien fondé de nos croyances n'osent pas se déclarer spirites sous prétexte que cela pourrait leur nuire dans leurs affaires, dans leur commerce, dans leurs relations. Mais nous devons cependant bien nous pénétrer de cette idée que si des sacrifices sont nécessaires pour le triomphe de notre cause, notre devoir est de faire ces sacrifices, et nous pouvons même dire que nos intérêts matériels n'en souffriront pas. (Applaudissements).

Après avoir ainsi lutté contre les préjugés en cours en se proclamant spirite, il faut travailler à faire connaître nos idées en les exposant à ceux qui nous entourent et ce ne sont pas les occasions qui manquent pour réaliser cette propagande. Tout d'abord nous pouvons expliquer que le doute est illogique lorsqu'il n'est basé sur rien ; ensuite, si nous descendons au fond de nous-même, nous y trouverons des preuves qui nous sont chères, des preuves que chacun de nous possède, qui sont conservées d'une façon trop jalouse, et que nous pouvons exposer pour l'instruction générale.

Pourquoi, en effet, garderions-nous secrètes ces preuves qui ont amené notre conviction ? Pourquoi, si précieuses qu'elles nous soient, les enfermer dans un coffre-fort ? Est-il donc si difficile d'y ajouter quelques témoignages susceptibles de les rendre incontestables aux yeux de ceux à qui nous en ferons part ?

Je crois qu'il serait nécessaire, au contraire, que chacun de nous s'efforçât de répandre dans le public ces faits démonstratifs de la communication du monde visible avec le monde invisible, ces manifestations des

esprits avec les vivants, et de cette manière d'agir, la cause que nous servons éprouverait le plus grand bien.

Il y a évidemment dans l'expérimentation spirite un élément défectueux, c'est l'élément de la fraude. Nombreux sont les cas où aux phénomènes réels viennent se mêler des phénomènes volontairement frauduleux, mais là encore, dans cet ordre d'idées, nous pouvons faire beaucoup pour rendre la fraude moins facile et pour l'éliminer même complètement.

La fraude vénale peut être facilement combattue par toute personne quelque peu clairvoyante, car les esprits ne viennent pas se communiquer pour procurer des rentes à leurs médiums ou leur faire contracter de riches mariages, et le critérium de ces manifestations intéressées et frauduleuses est patent pour tous.

Il y a encore des fraudeurs d'esprit un peu simpliste, qui se plaisent à aider le phénomène dans un but de prosélytisme. Ceux-là aussi doivent être opiniâtrement combattus, car ils sont pour une bonne part dans la difficulté qu'éprouve le Spiritisme à se répandre dans les masses.

Enfin, pour tout dire, il y a aussi certaines difficultés d'observation lorsque les circonstances obligent de tenir les séances dans l'obscurité et ces multiples causes d'erreur provoquent parfois le découragement des chercheurs.

Il est donc de la plus haute importance de nous efforcer d'attirer sur ces difficultés l'attention de tous ceux qui aiment le Spiritisme et le défendent.

Voilà, en résumé, Mesdames et Messieurs, la méthode que chacun doit suivre pour arriver au triomphe de la vérité, mais si chacun peut le faire individuellement, il n'y a plus à se dissimuler que ce travail sera rendu plus facile et plus simple en se réunissant. Tous ceux qui ont à cœur le progrès du Spiritisme doivent adhérer à la Société française d'Etude des Phénomènes psychiques, laquelle deviendra un puissant centre d'action.

Un autre devoir est celui qui consiste à faire connaître les preuves que l'on a obtenues, et ces documents réunis pourront être portés à la connaissance du public par les soins de votre groupement.

Dans les cercles, on peut organiser la lutte contre la fraude, et ainsi tous les devoirs deviennent faciles à remplir, grâce à la coopération de chacun.

Ce qui est vrai pour les individus, réunis en cercles, l'est également pour les cercles réunis en fédération, et nous en avons fait l'expérience en Belgique, où la Fédération spirite nationale gagne chaque jour plus de considération dans l'opinion publique.

Nous formons le vœu, en Belgique, de voir la nation française marcher dans cette voie, et nous venons vous dire que nous serons heureux de suivre le chemin qui nous sera tracé par la France d'Allan Kardec et de Jeanne d'Arc, portant à l'humanité entière le flambeau du Spiritisme pour le triomphe définitif de la Vérité et de la Justice.

***

Cette magnifique conférence, dont le compte rendu résumé ci-dessus

ne peut donner qu'un aperçu très imparfait, fut écoutée avec une religieuse attention par les nombreux auditeurs qui se pressaient dans la salle des Agriculteurs de France.

A différentes reprises, l'orateur fut interrompu par les applaudissements de l'auditoire et c'est avec un profond sentiment de reconnaissance que la Société française d'Etude des Phénomènes psychiques adresse à M. le Chevalier le Clément de Saint-Marcq ses remerciements pour cette belle journée, en même temps qu'elle le prie de transmettre aux Spirites belges les saluts fraternels des Spirites français.

*
* *

L'intermède magnétique présenté par M. Fernand Girod, à l'aide de son sujet Mlle Edmée, fut également très goûté des spectateurs et valut de nombreux applaudissements adressés tant à l'opérateur qu'au sujet.

UN SPECTATEUR.

Jeanne d'Arc médium

PAR LÉON DENIS (1)

Voilà un livre qui réchauffe le cœur et qui confondra les sceptiques. Entre l'imagination mystique, qui rend les choses invraisemblables, et l'esprit mesquin de la critique récente qui rapetisse les faits pour les réduire à la mesure des âmes vulgaires, il y a place pour une interprétation plus simple, plus claire, plus susceptible de démonstration, et qui aidera le libre penseur à mieux comprendre, sans blesser la foi du croyant. Ainsi nous pourrons rallier tous les cœurs autour de cette radieuse figure de Jeanne d'Arc, sublime et inspirée.

Sans doute le ciel ne s'est pas entr'ouvert pour faire descendre des nues un St-Michel tout armé et des saintes éclatantes de dorures. Mais il n'est pas permis, non plus, de présenter les faits sous un aspect si mesquin qu'ils n'expliquent plus, en rien, les évènements historiques.

Le livre de Léon Denis est une restitution à la gloire de Jeanne d'Arc. Jeanne est un prodige !... un prodige de médiumnité !... L'auteur expose avec bonheur les analogies qui existent entre les

---

(1) Librairie des Sciences Psychiquee, 42 rue St-Jacques. Paris 1909. *prix 2 fr. 50.*

faits tels qu'ils nous sont rapportés et les découvertes de la psychologie nouvelle. D'ailleurs, dit-il, la médiumnité a toujours existé, car l'homme a toujours été esprit et cet esprit, à toutes les époques, s'est ouvert une trouée sur le monde qui est inabordable à nos sens ordinaires.

Dans le silence des bois, dans le tumulte des combats, au fond de son cachot, jusque devant ses juges, Jeanne entend ses guides, reçoit des prémonitions, connait l'avenir. L'authenticité des faits n'est pas discutable car, comme l'a dit Quicherat :

— Que la Science y trouve ou non son compte, il n'en faudra pas moins admettre ses visions. — Et Léon Denis nous prouve que la Science nouvelle y trouvera son compte, puisque des phénomènes semblables sont à sa portée. Que les guides de Jeanne restent des entités mystérieuses, que les noms des messagers aient été plus ou moins symboliques, qu'importe au fait en lui-même ? L'inspiration existe, cela suffit.

On sait l'accueil réservé par l'Eglise à quiconque prétend à l'inspiration sans son concours ; Jeanne a été brûlée, elle ne pouvait échapper a sa destinée. Ainsi, prétendant intervenir comme juge, entre la conscience humaine et l'inspiration sainte, l'arbitre romain s'est trompé. Quelle lumière ! Il fallait cela pour éteindre la flamme des bûchers à venir. L'Eglise est entrée dans la voie de la réhabilitation, mais elle n'a point prononcé la parole de repentance ; ce n'est qu'un acte de politique habile, il n'effacera point l'enseignement que cette erreur comporte.

Léon Denis nous retrace admirablement cette carrière, sur laquelle plane sans cesse le secours des invisibles, lui communiquant une force morale dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire.

Dans une deuxième partie du volume, l'auteur envisage la mission de Jeanne d'Arc par rapport aux idées de patrie, de religion, d'humanité ; même dans la lutte, elle resta l'ange de la charité, de la miséricorde, offrant la paix avant l'attaque, voulant l'ennemi sauf, sitôt qu'il avait posé les armes.

L'auteur expose ses vues personnelles dans un chapitre où il voit, en elle, le génie de la Gaule opposé au génie de Rome. Déjà Vercingétorix s'était volontairement immolé à César, lui aussi entendait les voix mystérieuses. C'est une revendication en faveur de l'idéal Celtique toujours survivant dans notre race. L'âme Celtique

survit dans les intuitions de Jeanne d'Arc et elle réapparait encore dans l'esprit du Spiritualisme Moderne. Jeanne reviendra, sur le plan spirituel, soutenir les porte-parole de la foi nouvelle.

Et vous pourrez lire les témoignages contemporains qui réduisent à néant les platitudes de l'interprétation actuelle ; et vous verrez quelle bonne justice est rendue à ses talents de chef de guerre et à sa mission de libératrice de la conscience.

M. Bérenger, dans l'*Action*, a osé écrire :

— A bas, le culte de Jeanne d'Arc ! A bas, la légende empucelée ! A bas, toute hystérie contre nature, et contre raison, qui paralyse l'humanité au profit d'une dynastie !

Evidemment M. Bérenger reproche à Jeanne d'Arc de n'avoir pas bataillé pour la République au XVe siècle. Elle n'a travaillé que pour l'affranchissement de la conscience. Sur cet amas d'insanités, Léon Denis a donné le coup de balai, la place est propre.

Son livre contient aussi quelques messages médianimiques, en petit nombre, ils sont remarquables.

Ce livre ne convient pas uniquement aux spirites, il sera un puissant moyen de propagande auprès des profanes, il leur inculquera une meilleure compréhension de la communion qui existe réellement entre tous les êtres. Il fera comprendre, aimer et croire.

L. Chevreuil.

Bibliographie

Recherches sur les Phénomènes hypnotiques et spiritiques

PAR CESARE LOMBROSO

Nous avons donné dans une précédente Revue la traduction de la Préface de ce travail si important du savant qui, d'abord sceptique, mais d'une loyauté et d'un courage admirables, arrive successivement à constater les faits, en réservant son adhésion à la théorie, puis sous la poussée de l'expérience, finit par reconnaître et proclamer hautement que, seule, la théorie spirite peut rendre un compte satisfaisant des phénomènes psychiques intellectuels.

Lombroso consacre la première partie de son travail à l'exposé des phénomènes hypnotiques et hystériques.

Dans une seconde partie, après une étude des facultés d'Eusapia, il rappelle les opinions des anciens et des peuples sauvages et barbares, puis il étudie les influences qui agissent sur les médiums, et arrive aux apparitions des fantômes, à la photographie, à l'identité des fantômes et des communicants, à la formation des doubles et aux maisons hantées. Il termine par une très intéressante étude intitulée : Premiers linéaments d'une une biologie des esprits

On voit que tous les côtés intéressants du spiritisme sont touchés dans cette œuvre remarquable. L'auteur présente la défense de ses convictions, nettement spirites, avec tant de bon sens et une telle clarté que nous ne pouvons résister à la tentation de traduire un bon nombre des passages qui nous ont le plus frappé et nous croyons que les lecteurs nous approuveront.

Nous trouvons, avant l'étude de quelques phénomènes hypnotiques, une déclaration analogue à celle que tous les journaux ont reproduite, mais dans laquelle on ne remarque plus la réserve de l'auteur à propos de la théorie spirite. La voici :

« S'il fut au monde un homme qui, par éducation scientifique, en quelque sorte par instinct, se trouva opposé au spiritisme, ce fut bien moi, qui, de la thèse : *Toute force est une propriété de la matière, et l'âme est une émanation du cerveau*, m'étais constitué l'occupation la plus exclusive de ma vie ; moi qui pendant tant d'années tournai en dérision les esprits des tables... et des chaises.

« Mais, si j'ai toujours nourri une grande passion pour ma bannière scientifique, j'en ai une plus grande encore : l'adoration du vrai, la constatation du fait.

« Eh ! bien, moi qui étais tellement opposé au spiritisme, que pendant bien des années je n'acceptai même pas d'assister à une expérience, je dus, en 1882, assister, comme neuropathologiste, à des phénomènes psychiques singuliers, qui ne trouvaient aucune explication dans la science, si ce n'est qu'ils survenaient chez des hystériques ou des sujets hypnotisés. »

Un premier paragraphe est consacré à la *transposition* des sens. Lombroso cite l'observation, qui lui est personnelle, d'une jeune fille qui, à l'époque de la puberté, présenta les phénomènes hystériques les plus variées : vomissements, hyperesthésies, contractures, somnambulisme, avec profonde modification du caractère, transposition des sens (elle lisait une lettre placée près du lobule de l'oreille, ne sentait ni l'ammoniaque ni l'assa fœtida placées sous les narines, mais réagissait à l'odeur la plus légère placée sous le menton, etc.) bientôt elle annonça la date précise et la durée des accès futurs ; elle indiqua les métaux qui devaient la soulager. Enfin elle décrivit où se trouvait son frère, à plusieurs kilomètres de distance et annonça des événements qui ne devaient se réaliser que deux ans plus tard.

L'auteur fait avec raison le départ entre tous ces phénomènes : l'an-

nonce des accès futurs n'est pas, comme beaucoup d'observations ont de la tendance à l'admettre, un phénomène nécessairement prophétique et peut, avec plus de vraisemblance, être rangée parmi les faits d'autosuggestion, au même titre que la production des stigmates à jour et heure fixe.

Il n'en est pas de même pour les phénomènes de transposition des sens et d'annonce d'événements futurs Ici l'auteur dit : « La vérité est qu'une explication absolument scientifique ne peut être donnée de ces faits, lesquels entrent dans le vestibule de ce monde que l'on peut en toute justice appeler encore occulte, parce que inexpliqué. Cependant les dernières recherches expérimentales sur le *double* peuvent fournir une tentative d'explication de la transposition des sens. » Restent les prophéties proprement dites ?

Lombroso rappelle ensuite les expériences qu'il fit en 1881, avec Grimaldi et Ardu, sur la transmission de la pensée chez un jeune hystérique et sur une vingtaine d'autres sujets. On sait que ces expériences ont été souvent répétées depuis. Ces transmissions de pensée se font facilement et trouvent leur explication, surtout entre personnes voisines, dans la théorie des vibrations ; mais, dit l'auteur, « elles deviennent plus extraordinaires quand on les voit se produire à distances parfois énormes ; et ces derniers cas seraient beaucoup plus nombreux et plus fréquents, si notre scepticisme ne nous empêchait de les recueillir impartialement. Ici la théorie des vibrations se trouve en présence d'une objection capitale : on sait, en effet, que l'énergie du mouvement vibratoire décroît comme le carré de la distance. On ne comprend guère, avec cette théorie, la transmission de pensées qui, à des distances énormes, vont frapper un percipient, sans se disperser, en partant d'un instrument comme le cerveau, ne reposant pas sur une base immobile.

Lombroso fait remarquer que tous les cas dont nous avons parlé jusqu'ici se rencontrent le plus fréquemment chez des hystériques ou chez les sujets dans un certain degré d'hypnose.

A propos des *pressentiments*, Lombroso dit : « Et puis comment expliquer les pressentiments, les prophéties faites, non par des personnes éminentes, des génies ou des saints, mais par des malades, dans les songes, lorsque notre idéation est si imprécise et aberrante et quand notre personnalité psychique se désintègre ? »

Il raconte qu'il eut à soigner le Docteur C..., jeune savant des plus distingués et aussi des plus nerveux, qui entre autres prophéties, annonça dès le 4 février 1894, l'incendie de l'Exposition de Côme, qui ne se produisit que le 6 juillet. Sa famille avait déjà eu tant de preuves de ses facultés, qu'elle vendit toutes ses actions de la société spéciale et sauva ainsi 149.000 fr. Il fit la remarque que plus la date approchait, plus il doutait de l'accomplissement de sa prophétie, quand il était en état conscient ; tandis qu'il était de plus en plus affirmatif, surtout le matin même du sinistre, lorsqu'il était dans un état anormal.

« Le pressentiment, écrivait le Dr C..., m'est venu d'une façon instantanée et je ne sais comment j'ai pu arriver à une conviction aussi intense, n'ayant été influencé dans mon présage par aucune considération d'ordre technique... Pour moi, la nécessité de ce sinistre avait acquis d'une façon foudroyante une évidence qui ne supportait pas de discussion, comme d'une vérité, je dirai intuitive. »

Parlant des songes prémonitoires, Lombroso rappelle que d'après Myers qui en a fait une étude remarquable : « les songes furent les premiers faits qui ont conduit l'homme à croire à un *moi* intelligent. A toute époque on les a considérés comme précurseurs de quelques événements quoique dans ce sens ils n'aient jamais été étudiés scientifiquement, en notant ceux qui se réalisaient et ceux qui ne se réalisaient pas. »

Après avoir étudié l'influence de la suggestion sur les diverses facultés de l'homme à l'état d'hypnose et les phénomènes de polarisation et de dépolarisation produits par les aimants, Lombroso termine cette première partie de son travail par les réflexions suivantes :

« Comment expliquer un changement presque instantané dans la conscience de la personnalité propre ; et même par la simple application d'un aimant, le changement de la personnalité, la première à surgir et la dernière à disparaître de l'homme ? »

« En outre, ici comme dans la transmission de la pensée, dans la transposition des sens, dans les songes prémonitoires, on trouve des phénomènes qui sont en opposition complète avec les lois physiologiques, et qui, survenant dans l'état d'hystérie ou d'hypnotisme et en vertu de cet état, lorsque dans la désagrégation des facultés psychiques dominent l'automatisme et l'inconscience, nous obligent à admettre l'existence d'une série de phénomènes qui, dépourvus d'une explication satisfaisante, appartiennent plutôt au monde occulte qu'à la physiologie. »

SECONDE PARTIE

On voit par quelle série de phénomènes l'auteur, à son corps défendant d'abord, en est arrivé à s'occuper de faits ne relevant pas de la physiologie. Combien d'autres ont éte amenés par l'étude du Magnétisme à celle du Spiritisme !

On ne s'étonnera donc pas de voir Lombroso, toujours logique avec lui-même, commencer la seconde et principale partie de son œuvre par la déclaration suivante :

« Après m'être convaincu de ceci, la principale objection que j'avais adoptée pour n'avoir pas à m'occuper des phénomènes spirites, parce que inexplicables par les lois de la physiologie, vint à me manquer. Alors, quoique toujours à contre-cœur, je finis, en mars 1891, par accepter de prendre part à une expérience spirite en plein jour, et seul à seul avec Eusapia Paladino, dans un hôtel de Naples. Ayant vu des objets très lourds se soulever sans contact, j'acceptai dès lors de *m'en occuper*. »

Vient ensuite le compte-rendu des séances bien connues, tenues à Milan en 1892, avec le concours d'Aksakof, Richet, Finzi, Ermacora, Brofferio, Gerosa, Schiaparelli, Du Prel. On sait qu'ils eurent à constater de simples effets physiques, tels que soulèvements de table avec ou sans contact, changement de poids du médium, et d'autres plus complexes ; apparitions de mains, lévitation du médium avec sa chaise jusque sur la table ; attouchements, enlèvement et remise dans l'obscurité des lunettes d'un assistant.

A ce propos l'auteur fait remarquer que, malgré l'obscurité, ces opérations se firent avec une précision et une délicatesse absolues ; une chaise et divers objets furent apportés sur la table, dans la même obscurité, sans produire aucun choc ni provoquer aucun bruit. Des lèvres bien vivantes embrassèrent un assistant à plusieurs reprises et on put palper attentivement une tête humaine avec cheveux et *barbe*. Le pardessus d'un assistant, placé loin du médium, est retrouvé en fin de séance sur ce dernier, dont les bras sont passés dans les manches du vêtement, quoique le contrôle n'ait pas cessé. Impressions de doigts dans l'argile ; très nombreuses apparitions, *en pleine lumière*, de mains chaudes et agissantes ; chaises d'assistants violemment retirées et plusieurs autres phénomènes.

Voici les conclusions de cette série d'expériences, que signèrent tous les assistants :

« Ainsi donc tous les phénomènes merveilleux que nous avons observés dans l'obscurité complète ou presque complète (chaises tirées fortement avec les personnes qui y étaient assises ; attouchements de mains ; lumières ; impression de doigts ; etc.) nous les avons obtenus enfin, sans perdre jamais de vue un seul instant le médium. C'est pourquoi la séance du 6 octobre fut pour nous la constatation évidente et absolue de la justesse de nos impressions antérieures dans l'obscurité. Elle fut la preuve incontestable que pour expliquer les phénomènes de l'obscurité complète, il n'est nullement nécessaire de supposer une fraude du médium, ni une illusion de notre part. Elle fut la preuve que ces phénomènes peuvent résulter des mêmes causes qui les produisent lorsque le médium est visible avec une lumière suffisante pour contrôler ses mouvements et sa position ».

Lombroso fait remarquer que les objets apportés du cabinet ont une direction déterminée, comme s'ils étaient tenus par une main bien vivante. Il rappelle que Morselli sentit nettement une *grosse main* lui saisir le bras. Le même professeur, ayant apporté une ficelle, demanda que des nœuds y fussent faits La ficelle disparut et au bout d'un instant fut rapportée, présentant trois nœuds égaux, gros, bien faits et équidistants. Inutile de dire qu'Eusapia était sévèrement tenue.

Enfin Bottazzi, qui soumit le médium à un sévère contrôle, affirme avoir vu une main naturelle, chaude, qui après l'avoir touché, rentra dans le corps d'Eusapia. Galeotti, dans la même séance, vit un bras sortir de

l'épaule gauche d'Eusapia, bras *identique* à celui qu'il tenait. Ce bras toucha Galeotti, puis rentra dans l'épaule du médium.

C'est à l'action de ces bras éphémères que l'on peut attribuer une partie des phénomènes physiques observés à proximité du médium.

Nous arrivons maintenant aux phénomènes les plus impressionnants, à ceux qui ont sans doute déterminé la conviction de Lombroso ; nous voulons parler des fantômes reconnus par leurs parents et amis et identifiés.

FANTOMES

Beaucoup plus rarement se produisirent des fantômes véritables, à la fin de certaines séances très réussies.

« Je signale, dit l'auteur, parmi les plus importantes apparitions, parce qu'elle fut vue par plusieurs, celle du fils de Vassallo et celle que Morselli a d'abord racontée, à moi personnellement, quoique plus tard il l'ait mise en doute, de sa mère qui l'embrassa, lui essaya les cils, lui adressa plusieurs paroles. A une seconde apparition elle le caressa et pour lui prouver son identité, lui saisit la main et la porta vers le sourcil droit du médium. »

« Ce n'est pas cela ! » dit Morselli et alors elle la porta au-dessus du sourcil gauche, où se trouvait une petite marque.

« Il faut remarquer que Morselli était assis à la *droite* du médium, ce qui sans doute provoqua l'erreur légère du fantôme, qui prouva suffisamment qu'il connaissait l'existence de cette marque.

« Une autre fois, continue Lombroso, j'eus à constater avec une immense émotion une autre apparition C'était à Gênes, en 1902 ; le médium était en état de demi-inconscience et je n'espérais pas obtenir aucun phénomène sérieux. Avant la séance je l'avais priée de déplacer, en pleine lumière, un lourd encrier de verre. Elle me répondit avec son ton vulgaire : « Pourquoi t'occupes-tu de ces niaiseries ? Je suis capable de bien autre chose ; je suis capable de te faire voir ta mère. Voilà à quoi tu devrais penser ! » Impressionné par cette promesse, après une demi-heure de séance, je fus pris du désir le plus intense de la voir exécutée et la table répondit par trois coups à ma pensée. Tout-à-coup, je vis (nous étions dans la demi-obscurité avec la lumière rouge), sortir du cabinet une forme assez petite, comme était celle de ma mère. (Il est à remarquer qu'Eusapia avait une taille d'au moins dix centimètres supérieure à celle de ma mère) Le fantôme était voilé ; il fit le tour complet de la table, jusqu'à moi, en murmurant des paroles que beaucoup entendirent, mais que ma demi-surdité ne me permit pas de saisir. Tandis que mis hors de moi par l'émotion, je la suppliais de me les répéter, elle me dit : *Cesare, mio fio* ! Ce qui, je le reconnais, n'était pas dans ses habitudes. En effet, elle était vénitienne et avait l'habitude vénitienne de me dire : *mio fiol* ! Peu après, sur ma demande, elle écarta un instant son voile et me donna un baiser ».

« Dans huit séances postérieures, de 1906 et 1907, elle m'apparut de

nouveau à Milan et à Turin, mais moins distinctement, recouverte par le rideau et m'embrassa en me parlant. »

« Le 26 novembre 1906, à Milan, pendant une séance à laquelle j'assistais, Massaro, de Palerme, fit partie de la chaîne. Eusapia déclara presque aussitôt qu'elle voyait un jeune homme qui venait de loin. Elle ajouta : de Palerme, puis elle dit : « *Portrait vivant, fait au soleil.* » Phrase qui ne fut pas comprise. »

« Cependant Massaro se rappela alors qu'il avait dans son portefeuille une photographie de son fils, qu'il avait prise en pleine campagne : au même moment il se sentit vivement frappé à la poitrine, au point même où se trouvait ce portrait. Ensuite, il fut embrassé à deux reprises sur la joue droite, à travers le rideau. »

« Ces premières manifestations furent suivies des caresses les plus douces et une main s'introduisit dans l'ouverture de son habit, prit le portefeuille et l'ouvrit à l'endroit de la photographie. De nouvelles caresses suivirent et on le saisit par son habit, en l'entraînant vers le rideau, à travers lequel les caresses continuèrent. Enfin se montra sur le rideau une figure entourée d'un bandeau blanc *et qu'il reconnut pour être celle de son fils.* »

Lombroso après avoir parlé des *impressions* sur la glaise, dont un bon nombre sont reproduites dans le volume, fait une étude complète d'Eusapia, au cours de laquelle il raconte que le médium, à la suite d'un vol, fut si affectée que dans une séance en présence de l'ingénieur Graus, John King intervenant dit par typtologie : « Sauve ma fille, car elle devient folle ; sauve-la par la suggestion. » M. Graus ayant répondu que John était plus fort que lui, vit apparaître, *en plein jour*, un grand vieillard, maigre, portant une longue barbe, qui, sans parler, posa une main sur sa tête, l'autre sur la tête du médium, en provoquant chez l'assistant un profond épuisement, tandis qu'Eusapia se réveillait parfaitement réconfortée.

Dans le quatrième chapitre de cette seconde partie, qu'il intitule : *Conditions et influences des médiums*, Lombroso décrit les divers phénomènes de la trance et fait l'énumération de tous les phénomènes, soit animiques, soit psychiques. A ce propos le médecin aliéniste qu'est Lombroso se retrouve, comme nous l'avons déjà trouvé dans les chapitres consacrés à l'hypnotisme. Frappé de ce fait que beaucoup de grands médiums ont présenté dans leur jeunesse et même plus tard des accidents morbides, des tares propres ou héréditaires et aussi de ce que, surtout au début de la trance, on observe des mouvements spasmodiques très fréquents, l'auteur adopte une conclusion manifestement trop absolue : c'est que *tous* les médiums sont plus ou moins atteints de névroses, spécialement d'hystérie ou d'Epilepsie. Il suffit cependant de penser à Mme d'Espérance, à S. Moses et à tant d'autres médiums que chaque observateur a eu l'occasion de suivre pour repousser une affirmation aussi absolue.

(*A suivre*) Dr DUSART.

Le médium Miller à Nancy [1]

Le médium Miller a fait, cet été, un voyage en France, dans le but de s'occuper de ses affaires commerciales. Il aurait accepté de donner à Paris une seule séance de rigoureux contrôle, mais il paraît qu'un comité n'a pu être constitué.

Pendant son séjour à Nancy, il a consenti à donner une séance chez une famille amie. Bien qu'il n'y ait pas eu de contrôle, dans le sens strict du terme, cette séance a permis de constater que certaines suppositions malveillantes n'étaient pas fondées.

Nous donnons, ci-dessous, une relation succincte de cette séance.

Séance du 30 septembre 1909. — Etaient présents : MM. Beaulaton, P. Drouville, Fouquet, Jacob, Millery, Thomas, Xardel ; Mmes Beaulaton, Drouville, Fouquet, Jacob, Mlle Fouquet.

Miller s'assied, comme d'habitude, en dehors, à gauche du cabinet. Après quelques minutes, on entend la voix de Betsy donnant les indications pour régler la lumière.

Une forme blanche apparaît, donne le nom de Betsy, salue en disant bonsoir à tout le monde. Elle prie l'assistance de bien remarquer que les mains de Miller sont visibles sur ses genoux. Ce qui est reconnu exact. Elle se retire.

On distingue la forme d'un bras, faiblement lumineux, qui apparaît à différentes reprises et chaque fois touche plusieurs personnes. Mme Beaulaton, au moment où elle est touchée, éprouve une vive surprise ; d'un mouvement impulsif, elle écarte les personnes du premier rang, Mme Drouville et M. Fouquet, se penche, saisit les mains du médium. Ce geste n'interrompt pas la production du phénomène, le bras continue à être visible, à se mouvoir, à toucher les assistants.

Ce fait détruit l'insinuation que Miller profite de la demi-obscurité pour placer sur ses genoux des gants blancs, afin de simuler ses mains, pendant que celles-ci sont occupées à produire les manifestations.

(1) Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy, Novembre-Décembre 1909.

Des lumières apparaissent, affectant différentes formes : croix, cœurs, sphères. Ces lumières sont d'une intensité lumineuse très variable ; les unes ternes, les autres très brillantes ; pour d'autres, le centre nimbé brille d'un vif éclat. Elles se meuvent et s'approchent parfois des assistants, sans les toucher.

Une forme se présente, on remarque une lumière à la hauteur du front, elle prononce le nom de Jeanne d'Arc et dit être heureuse d'être venue.

Une apparition, d'une forme enfantine, vient vers Mme J.., la touche en disant : « Maman ». Mme J... lui demande de l'embrasser, Betsy dit à Mme J... de s'avancer, ce qu'elle fait, et elle ressent un frôlement sur les lèvres.

Une boule blanchâtre se forme sur le sol, près de M. Millery ; une formation fantômale s'en dégage, qui dit être venue pour M. Millery. Celui ci, dans l'intention d'une vérification ultérieure, demande l'heure à la personne préposée à la lampe. C'est Betsy qui répond 9 heures 10. On vérifie et on reconnaît l'exactitude de la réponse (1).

Vient un fantôme qui donne le nom de George Sand, et se retire.

Le bras apparaît de nouveau, il touche Mmes Beaulaton, Drouville et Jacob.

On aperçoit une sorte de petite ombre qui glisse sur le parquet ; le bas de la robe de Mme J... est tiré, elle baisse la main, et il lui semble tenir le cou d'un animal. Betsy dit que c'est un chien M. Thomas sent sur la jambe un grattement semblable à celui qu'un chien fait avec sa patte pour attirer l'attention.

Betsy dit que Miller doit entrer dans le cabinet, mais, qu'avant, il faut mettre un tapis. M. Thomas s'abaisse contre les rideaux pour placer le tapis demandé, il reçoit de nombreuses tapes amicales sur l'épaule gauche, c'est-à-dire sur celle qui se trouvait du côté opposé à Miller, *toujours assis dans l'assistance.*

Pendant la production de ces phénomènes, Miller a fréquemment attiré l'attention sur ses mains, *priant de constater qu'elles ne cessaient d'être visibles sur ses genoux.* Constatation en fut faite.

---

(1) On remarquera qu'une forme s'est développée *en dehors du cabinet*, quand le médium restait visible *parmi des assistants.* (*N. d. l. r.*)

Miller pénètre dans le cabinet, il n'est pas entrancé.

Betsy apparaît et dit que le médium va se montrer avec elle, ce qui a lieu, bien visiblement pour tous. Ils se retirent, Betsy revient, serre la main à Mmes Drouville et Jacob. Ces dames, ainsi que M. Thomas, ont pu constater que le tissu du voile dont Betsy est recouverte n'est pas du tulle illusion, mais un tissu identique à de la mousseline.

Un autre fantôme se manifeste et dit se nommer Jean Fouquet ; il était militaire. On lui demande s'il est venu pour M. F,.., plusieurs coups affirmatifs sont frappés dans le cabinet.

Une lumière astrale apparaît, le nom de Lily Roberts est donné ; on lui demande si elle pourra se matérialiser plus complètement. Elle répond que cela lui est impossible. D'autres lumières lui succèdent, elles diffèrent de forme et de clarté. Betsy dit que ces lumières sont des corps astraux, la représentation de ce qui reste de nous après la mort.

Une sphère lumineuse s'approche de M. Thomas, qui avance les mains avec lesquelles il contourne complètement cette boule, ce qui lui permet de constater sa fluidité ; elle flotte librement dans l'espace, *rien de matériel n'est saisissable.*

Un phénomène curieux se produit : M. Thomas ressent sur le côté gauche du visage une sorte de courant d'effluves. Il ne se rend pas bien compte, tout d'abord, de ce que cela peut être ; voulant se convaincre qu il n'est pas le jouet d'une illusion, il porte la main devant son visage, et il ressent sur la face dorsale de sa main la même impression. Le phénomène s'étant reproduit quelques instants après, M. Thomas apprécie que c'est bien la sensation (1) que l'on éprouve en présentant le visage à une machine électrique de faible intensité.

Betsy apparaît une dernière fois, prend congé de l'assistance et se retire en disant : « A l'année prochaine ».

Au cours de là séance, un froid intense fut ressenti à plusieurs reprises.

Après la séance, MM. Mllery et P. Drouville, ingénieurs-chimistes, dont l'attention avait été très attirée par les formations lu-

(1) M. Thomas, autrefois constructeur-électricien, a la compétence voulue pour apprécier la sensation qu'il a ressentie.

mineuses, examinèrent la possibilité de les produire sans employer un certain nombre d'appareils usuels d'un certain volume, que le médium n'aurait pu dissimuler à cette séance. Ils reconnurent que les connaissances actuelles de la science ne le permettaient pas.

M. Miller avait fait observer que, n'ayant donné qu'une séance depuis l'année dernière, les phénomènes se ressentiraient sans doute de ce manque d'entraînement. Les apparitions fantômales furent, en effet, moins condensées. Par contre, cette séance permit de faire certaines observations importantes : mains du médium tenues pendant la manitestation du bras ; boule lumineuse bien isolée dans l'espace ; effluves électriques ne pouvant être produits que par un appareil non dissimulable à cette séance.

Quelques jours avant la séance dont nous venons de parler, Miller assistait à une réunion intime, au cours de laquelle les mêmes formes lumineuses s'étaient produites. Une de ces formes avait frappé Mme Drouville à la poitrine ; une autre avait touché le genou de Mme Jacob, pendant que le mot « maman » était prononcé. A l'apparition d'une sphère lumineuse, on entendit la voix de Betsy dire que cette sphere la représentait, qu'elle ne pouvait se matérialiser sous une autre forme.

La porte de la chambre, qui se trouvait hors de la portée du médium et des assistants, fut, à plusieurs reprises, violemment ébranlée par des coups vigoureux.

Mme D... ressentit sur les mains un long et doux frôlement. Les cheveux de Mme J... furent effleurés par des ailes. M. Beaulaton annonca qu'il sentait sur la tête des attouchements semblables à ceux que produiraient les pattes et les ailes d'un oiseau. On entendit des bruissements d'ailes, l'air fut légèrement agité autour des têtes des assistants. Betsy dit que ces faits étaient produits par un pigeon matérialisé.

Après l'apparition d'une forme vague, Betsy annonca qu'il n'y aurait plus rien, le médium manquant d'entraînement.

A. Thomas,

Secrétaire de la Société psychique de Nancy.

Phénomène d'Ecriture directe et d'Apport

(*Suite et fin*) (1)

7° Etui en Bois

Le 18 novembre M. C. et moi, réunis chez M. Delanne, nous procédons de la façon suivante :

En supposant que les fluides traversent difficilement le verre et les métaux, nous prenons un étui en bois tourné, plein, d'un seul bloc, dont le couvercle s'engage vers la partie supérieure à frottement assez dur sur la feuillure du corps de l'étui. (Dimensions : Hauteur 6 c. 1/2, diamètre exact 3 c.) On y enferme un morceau de papier portant nos trois signatures aux angles, plié régulièrement en 3 parties et roulé sur lui-même, avec un bout de crayon finement taillé.

Après constation par nous trois que l'étui ne contient rien autre chose que le papier et le crayon, on adapte le couvercle.

On traverse avec un fin stylet de part en part le couvercle et la boîte à leur surface d'emboîtement, et par les deux ouvertures on fait passer 4 brins d'un fil métallique très fin, très solide, provenant d'une étoffe très ancienne tissée argent et soie, comme celui dont je m'étais servi dans l'expérience précédente. On ne trouve plus aujourd'hui ce genre de tissage dans le commerce ; peut-être en cherchant bien chez les marchands d'antiquités des grandes villes en trouverait-on, mais il n'y en a pas à Nice.

Les bouts de ces 4 fils métalliques sont ramenés sur le couvercle, fixés par deux nœuds bien serrés et coupés au ras.

Tout autour du nœud on dispose quelques parcelles d'une matière colorante et le tout est recouvert par une rondelle de papier mince, soigneusement collée par son pourtour sur le couvercle avec notre colle chimique, de telle façon que la substance colorante placée autour du nœud se trouve bien isolée.

Ainsi préparé, l'étui dont toute la surface est bien examinée, est

(1) Voir le n° de décembre 1909, p. 327 et suiv.

enveloppé dans un fin papier sans colle, les extrémités repliés en triangle sur la partie médiane de l'étui, les deux pointes de ces plis triangulaires sont cachetés en dedans et en dehors avec de la cire rouge, sur laquelle on applique un cachet aux initiales L. B. un troisième cachet est placé sur le fond de l'étui.

Pour ouvrir ce paquet, on peut d'abord soulever les cachets de cire, ce qui serait déjà bien délicat à cause de la minceur du papier. L'étui mis à nu, il faudrait ensuite décoller le disque de papier qui recouvre la matière colorante et le nœud, opération qui ne serait possible qu'avec de l'eau ou de la vapeur d'eau ; mais alors notre matière colorante maculera d'une manière indélébile le léger disque de papier qui la protège et le bois très poreux du couvercle. Si au lieu de chercher à décoller ce mince disque de papier, le fraudeur le déchire tout simplement, les grains de la matière colorante vont tomber ; or le fraudeur a peu de chance de remarquer, ce détail, cependant s'il s'en aperçoit, il ne pourra pas les remplacer ne connaissant pas sa nature de cette substance. Une fois en présence du nœud, malgré sa rigidité on pourra le défaire avec une épingle, mais il sera impossible de le refaire, les bouts ayant été coupés au ras, il faudra alors les couper pour arriver à oter le couvercle.

Mais cela fait il faudra reconstituer le tout ; on passera des fils à peu près semblables qui seront renoués sur le couvercle et recouverts par un disque de papier fin : mais au contrôle nous constaterons la substitution des fils, la disparition de la matière colorante, et en mouillant le disque de papier nous détacherons celui-ci et en même temps quelques débris du disque original déchiré.

Nous pensons donc avoir pris toutes les mesures de contrôle possibles, fil spécial, matière colorante, colle chimique.

L'étui est porté chez Mme C. et j'emporte le cachet chez moi.

Le 20 octobre, sur l'indication de Mme N., nous nous réunissons M. C. et moi chez Delanne, pour procéder à l'ouverture de l'étui en bois.

Examen minutieux des cachets et de toute la surface du papier d'enveloppe à la loupe ; pas trace de manipulation des cachets ni de section ou déchirure de cette enveloppe.

A la partie supérieure correspondant au couvercle, on voit par transparence un triangle bleu avec ses trois points, signature habituelle des communications obtenues par Mme C.

On sectionne avec des ciseaux les plis triangulaires du papier d'enveloppe en ménageant les cachets, puis on fait glisser avec précaution l'étui en dehors de son enveloppe.

Nous reconnaissons l'identité de l'étui à certaines défectuosités et à certains dessins des fibres du bois, que nous avions bien remarqués, donc impossibilité de substitution de cet étui.

On constate alors que le disque de papier collé sur le couvercle est intact et porte un triangle inscrit au crayon bleu, en traits fortement accentués, avec trois points à l'intérieur.

Les 3 secteurs du Cercle sont couverts de poudre dorée, alors qu'il n'y en a pas sur la surface du triangle, les trous de passage des fils sont pleins de cette poudre. Sur l'autre fond de l'étui se trouve dessiné, au crayon bleu, un second triangle avec 3 points, mais plus légèrement.

On découpe avec précaution le disque en papier du couvercle en suivant deux côtés du triangle inscrit, la languette de papier ainsi découpée est relevée et permet de constater :

1° la présence de la matière colorante intacte.

2° l'intégrité du nœud.

3° l'identité des fils métalliques.

Afin de conserver l'intégrité du nœud et des fils, on scie l'étui par son milieu ; en séparant les deux moitiés nous voyons s'échapper une petite quantité de poudre dorée. On retire le papier couvert de cette poudre, on en constate l'identité, puis le crayon couvert aussi de poudre dorée et dont la mine est cassée.

Le papier est couvert au recto et au verso d'une écriture en miroir, au crayon de graphite, en tout semblable à l'écriture en miroir obtenue dans les expériences précédentes.

On lit au recto :

Votre médium est très fatigué. Malgré sa docilité, il est inutile de continuer des expériences qui n'ont pour but que la curiosité et non la preuve.

— Au verso —

De la survivance de l'âme. Vous ne pouvez pas comprendre que vous tuez physiquement votre médium.

Et au milieu de ce verso, occupant la plus grande partie de la surface du papier, un grand triangle dont les côtés sont formés par

plusieurs traits violemment accentués, dessinés au crayon et portant à l'intérieur trois cercles irréguliers.

La cassure et l'usure du petit bout de crayon s'expliquent par la violence avec laquelle la force agissante a dû tracer les côtés du triangle.

Cette poudre dorée est du simili or, de la poudre à bronzer. Nous y retrouvons le petit bout de la mine du crayon cassée nette et dont la pointe qui avait été finement taillée est complètement arrondie, usée.

Il y a lieu de remarquer la ressemblance graphique de l'écriture directe en miroir, produite dans ces différentes boîtes avec l'écriture en miroir qu'obtient madame C. quand elle écrit automatiquement et de la main gauche.

En ce qui concerne les nœuds coupés au ras, quelle que soit la nature du fil employé, fil, coton, laine, soie, métallique, nous considérons que si on peut les défaire il est matériellement impossible de les refaire.

Nous avons consulté à ce sujet des ouvriers de diverses professions : opticien, orfèvre, horloger, tailleur, stoppeur, modiste, brodeuse, lingère, et jusqu'à un ouvrier en postiche, tous ont déclaré que quelle que soit l'habileté manuelle de l'opérateur, quelle que soit la finesse des instruments employés, la reconstitution de ces nœuds une fois défaits était matériellement impossible.

Voici donc une expérience d'écriture directe et d'apport, réalisée, je crois, avec toute la rigueur de la méthode expérimentale.

Dr F. BRETON,
Médecin en chef de la marine en retraite, président de la société d'études psychiques de Nice.

Une Synthèse Universelle

Un lecteur complaisant m'a envoyé un ouvrage en trois gros volumes ayant pour titre : L'HOMME ET L'UNIVERS ; par le chanoine Brettes, (1) en m'écrivant :

(1) L'HOMME ET L'UNIVERS. t. I. *L'Univers et la Vie* ; t. II. *Les sciences naturelles devant la critique*, t III. *Les origines de la nature actuelle.* 3 vol. in-8. Paris. Librairie de la Synthèse 1909.

« Vous qui êtes un adversaire résolu du transformisme, comme vous l'avez prouvé dans votre étude sur l'*Evolution du monisme* (publiée dans la *Revue Scientifique et morale du Spiritisme*), vous trouverez dans le chanoine Brettes un émule qui vous fournira, je pense, de nouveaux arguments d'une certaine valeur.

« D'autre part, vous êtes en même temps anti-catholique ; or, l'auteur de *l'Homme et l'Univers* vous présente des preuves d'un nouveau genre de la vérité de la religion, qu'il prétend concilier avec la Science ; et je ne désespère pas de vous voir revenir ainsi à la foi de nos pères.

« En tout cas, je serais heureux, et sans doute d'autres que moi le seraient aussi, d'avoir votre appréciation sur cet importont ouvrage et de savoir ce que vous en pensez. Donc, prenez et lisez. »

J'ai pris et j'ai lu et, puisque mon aimable correspondant attache de l'importance à mon sentiment, je ne puis refuser de l'exprimer.

Mais avant tout je dois observer :

1° Que je ne suis pas adversaire irréductible du transformatisme.

Je dis seulement que cette théorie ne repose sur rien que sur de pures hypothèses, plus ou moins vraisemblables et, à mon avis, plutôt moins que plus. Le transformatisme n'est donc pas une doctrine *scientifique*.

Ce que je reproche à ses partisans, c'est de nous présenter comme démontrée, comme basée sur des faits réels, une théorie dénuée de toute preuve et, par conséquent, de se tromper et de nous tromper.

Qu'on me prouve scientifiquement la vérité du transformisme, alors je l'accepterai, mais à parler franchement, je doute fort qu'on y réussisse ; et les objections présentées par le chanoine Brettes ne font que me confirmer dans mon doute.

2° Que je ne suis pas non plus anti catholique de parti pris. Je ne crois plus aux dogmes catholiques, mais je ne prétends pas empêcher les autres d'y croire, si ce n'est par persuasion. Je demande seulement la réciproque.

Je suis partisan de la liberté religieuse et scientifique, et convaincu que la libre discussion, la concurrence entre les diverses Eglises et Ecoles est le meilleur, le seul moyen de résoudre le problème de la science et de la foi.

Tout ce que je puis concéder, c'est qu'il vaut peut-être mieux croire au christianisme — tout imparfait qu'il soit, ou du moins

qu'il me paraisse, — que de ne croire à rien, ou de croire aux dogmes matérialistes, qui ne sont aussi que des dogmes et encore plus absurdes et plus dangereux que ceux de l'Eglise.

Mais il faudrait mieux autre chose : une science plus religieuse et une religion plus scientifique. C'est ce que cherche M. Brettes. Suivons-le donc dans sa tentative.

Trois volumes de 6 à 700 pages chacun, c'est beaucoup, et pourtant ce n'est pas assez pour porter un jugement définitif, puisque ce n'est pas tout. L'auteur annonce une suite et ne dit pas son dernier mot. Je ne pourrai donc dire le mien.

*
* *

Le problème qui domine tout l'ouvrage,qui préoccupe par dessus tout M. Brettes, est celui de l'origine du mal. C'est en effet le plus important et même le seul problème.

Le mal existe dans le monde. Les pessimistes l'exagèrent et ne veulent voir que lui. Je crois que M. Brettes est de ce nombre. Les optimistes l'atténuent autant qu'ils peuvent et ne nous présentent que l'autre face de la médaille. Mais personne ne peut nier d'une façon absolue l'existence du mal.

D'où vient-il ? Quelle est sa cause ? Comment concilier son existence avec celle de Dieu, qui est la perfection absolue et infinie ?

M. Brettes reproduit l'argument qu'on attribue aux Epicuriens :

Si Dieu est infiniment puissant, juste et bon, comment se fait-il qu'il ait créé le monde dans les conditions où nous le voyons ? Pourquoi ne l'a-t-il pas fait meilleur ? S'il ne l'a pas pu, il n'était donc pas infiniment bon ? S'il ne l'a pas su, il n'était donc pas omniscient ? S'il l'a fait meilleur et l'a laissé devenir si mauvais il s'est trompé ? Dans tous les cas, il n'est donc pas Dieu.

A ce raisonnement, que répond l'Eglise ?

Comment se fait-il, demande M. Brettes, que l'Eglise se dise divine et que, après 20 siècles de christianisme, il n'y ait pas, dans le monde, plus de Catholiques que de protestants et de Grecs, que de Boudhistes ou de Musulmans ?

Comment se fait-il que le Pape se prétende le Vicaire de Jésus-Christ, et que après 20 siècles, il reste prisonnier dans son Vatican, au milieu de l'indifférence profonde de l'Univers ?

« Et Jésus Christ lui-même, comment se fait-il qu'il se soit donné comme Dieu, et qu'il n'ait pas eu plus de succès pendant sa vie

qu'après sa mort; qu'il ait été abandonné par les chrétiens comme par les Juifs ?

On parle de Providence, comment a-t elle pu vouloir que la terre fut si mal accommodée aux besoins de la vie ?

A ces questions l'Eglise reste sourde et muette.

Et la Science ?

***

La science se croit bien supérieure à la religion. Elle prétend avoir trouvé la solution de l'énigme de l'Univers. Cette solution, c'est la théorie de l'Evolution transformiste.

Le monde, enseigne l'Ecole, n'est pas parfait et ne l'a jamais été, mais il le devient : il va se perfectionnant sans cesse et fatalement, qu'il le sache et le veuille ou non.

Par les lois de l'adaptation au milieu et de la sélection naturelle, les espèces sont nées les unes des autres, de plus en plus parfaites et toujours plus perfectibles.

L'âge d'or du paganisme et l'Eden du Judéo-Christianisme ne sont donc pas derrière nous, mais devant. Prenons donc patience et courage, nous y arriverons infailliblement.

Cela pourrait être beau, si c'était vrai ; mais est-ce vrai ? Où sont les preuves ?

M. Brettes a étudié toutes les sciences en vue de contrôler la théorie transformiste et d'examiner les preuves sur lesquelles elle repose.

La méthode préconisée par les savants est excellente. Ils prétendent ne baser leurs spéculations que sur des faits authentiquement établis.

C'est très bien. Mais dès qu'on se met à leur suite, on s'aperçoit que les faits sont les moindres de leurs soucis et que, tout en interdisant aux autres les hypothèses, ils se livrent eux-mêmes aux plus fantaisistes, aux plus extravagantes.

Les espèces naissent les unes des autres par transformisme, par la survivance des mieux adaptés.

Sur quels faits actuels est basée cette assertion ?

Où a t-on jamais vu une espèce se transformer en une autre, inférieure ou supérieure n'importe ?

Nulle part. On n'a jamais cité, encore moins montré un fait de transformisme.

Qu'à cela ne tienne. Les espèces ne se transforment plus, disent les savants, parce que les conditions de milieu requises sont changées, mais elles se sont transformées autrefois. Les preuves de ces transformations se trouvent, se lisent dans l'écorce terrestre, qui en a conservé les traces.

M. Brettes interroge la géologie, la paléontologie, l'embryologie etc, et ne trouve dans aucune de ces *logies* les preuves annoncées.

La marche suivie par les savants dans leur démonstration peut se réduire aux termes suivants:

1° Il *n'est pas impossible* que telle espèce se soit changée en telle autre.

2° Un peu plus loin, et sans plus de preuves : il est *possible* que telle espèce dérive de telle autre.

3° Encore un pas : il est *probable* que telle espèce a donné naissance à telle autre.

4° Dernière étape : Telles et telles espèces dérivent de telles autres, sans lacunes et sans miracles, depuis la monère jusqu'à l'homme.

M. Brettes s'est donné beaucoup de peine pour trouver les preuves de ces assertions ; il a constaté que chacune des sciences se contente de les poser et renvoie à une autre pour les preuves, qu'aucune ne fournit. Voici le résultat auquel il est arrivé :

La Science Géologique actuelle repose sur l'*hypothèse* de la permanence des couches de l'écorce terrestre depuis l'origine des choses. Elle n'est pas prouvée ; et nous verrons plus tard que l'hypothèse contraire est sinon prouvée, du moins très probable.

« La Chronologie Géologique repose sur l'*hypothèse* de la permanence des « causes actuelles ». Elle n'est pas prouvée non plus ; et nous verrons plus tard que l'hypothèse contraire paraît certaine.

« La Taxonomie actuelle repose sur l'*hypothèse* de la permanence de l'Evolution transformiste. On n'en a pas trouvé un seul exemple; de quelle permanence alors parle-t-on ?

« L'existence d'Epoques Glaciaires, enfin, est encore une *hypothèse* non prouvée, bien mieux, elle contredit, directement et en fait, les trois permanences déjà alléguées.

« Telles sont les principales, assises sur lesquelles reposent les sciences naturelles, d'après le système contemporain ». (T. II. p. 648).

*
* *

L'embryologie, dont on a fait tant de cas, ne prouve pas plus que les autres sciences la théorie transformiste, Les physiologistes ont dit :

« Puisque les espèces animales descendent les unes des autres, et que les formes les plus simples sont sûrement apparues les premières sur le globe, les formes successives qu'affecte l'embryon dans son développement doivent être celles de ses ascendants. Donc, l'embryologie est la répétition de l'anatomie comparée, les ancêtres d'un être sont formés par la série des espèces auxquelles on peut rapporter les apparences successives qu'il rappelle dans son développement. » (Brettes. I. 589).

Il suffit, objecte M. Brettes, que plusieurs individus possèdent des choses semblables, pour en conclure : donc, il y a eu héritage ; et aussitôt on ajoute : Il y a eu héritage, donc il y avait parenté. « De *l'unité des moyens* adoptés par la nature pour atteindre des buts différents, on ne peut conclure à une parenté, mais simplement à une *unité de plan.* »

Or cette unité de plan est admise depuis longtemps et n'a jamais été contestée.

« Il n'existe donc aucun fait, conclut M. Brettes, en faveur de la descendance simienne de l'homme. On y croit par foi, et on l'enseigne comme dogme ; mais la libre science doit repousser de pareils procédés, ou renoncer à chercher les lois de la nature. »

*
* *

Ces conclusions sont d'ailleurs conformes à celles de transformistes des plus autorisés, dont le nombre augmente sans cesse. C'est ainsi que Van Zittel, après avoir étudié la descendance de l'homme, dans son *Traité de Paléontologie*, arrive à dire :

« Ces recherches montrent combien les documents paléontologiques sont incomplets. On n'est pas encore arrivé, en effet, à établir avec certitude l'arbre généalogique d'un seul embranchement. On peut souvent suivre, d'anneau en anneau, la chaîne d'une série organique ; mais au bout d'un certain temps, on perd la trace ; il manque des anneaux et la série est interrompue.

« ... Quant aux causes qui ont déterminé les variations des espèces, ainsi que leur évolution dans un sens déterminé, avouons que nous n'en avons pas encore de notion exacte. Le principe de la

sélection naturelle, proposé par Darwin pour expliquer ces faits, est insuffisant dans beaucoup de cas, comme l'admettent du reste ses plus chauds partisans eux-mêmes ».

Après avoir résumé, dans ses *Enchaînements*, l'œuvre accomplie durant les diverses périodes géologiques, M. Gaudry, en terminant son chapître : « De l'accroissement des êtres », s'exprime ainsi :

« Nous pouvons donner quelques explications de ces époques successives... Mais certainement, à ces causes, il faut en ajouter d'autres qui sont encore ignorées. Nous sommes arrivés à cet état de la Science, où nous constatons beaucoup de choses, où nous en expliquons très peu.

« La progression de la grandeur des corps des animaux n'a pas été indéfinie.... cependant le perfectionnement des êtres semble être continu. Il faut conclure de là que le développement de la matière n'est pas la condition essentielle du progrès. Le progrès réside dans une sphère plus haute ».

On pourrait citer beaucoup d'autres autres auteurs plus récents, qui font les réserves les plus expresses sur la théorie transformiste, tout en la professant, mais je me borne à quelques citations de M. Brettes, et je n'en ajouterai plus qu'une pour montrer dans quelles inconséquences tombent les transformistes. Elle est de Broca :

« A une époque dont l'antiquité prodigieuse échappe à toutes nos chronologies, au milieu des monstres gigantesques qui se disputaient la possession de notre sol, apparut un être faible et chétif, nu et sans armes, soutenant à peine, au jour le jour, leur existence famélique, et ne trouvant dans le creux des rochers qu'un refuge insuffisant contre les dangers incessants qui venaient l'assaillir... Mais il possédait deux merveilleux intruments, plus parfaits en lui qu'en toute autre créature, le cerveau qui commande et la main qui exécute. A la force brutale, jusqu'alors reine du monde, il opposait l'intelligence et l'adresse, lutte grandiose, où, suivant l'expression du poète, ceci devait tuer cela, Les espèces colossales des temps géologiques out disparu : l'homme est resté ».

(*A Suivre*) ROUXEL.

Biographie d'Allan Kardec

(*Suite*) (1)

Si au contraire, ils sont formés d'éléments hétérogènes et antipathiques, de spirites douteux, s'occupant plus de la forme que du fond, considérant la morale comme la partie accessoire et secondaire, il faut s'attendre à des polémiques irritantes et sans issue, à des froissements de susceptibilités, et, par suite à des conflits précurseurs de la désorganisation. Entre vrais Spirites tels que nous les avons définis, voyant le but essentiel du Spiritisme dans la morale qui est la même pour tous, il y aura toujours abnégation de la personnalité, condescendance et bienveillance, et, par suite, sûreté et stabilité dans les rapports. Voilà pourquoi nous avons tant insisté sur les qualités fondamentales. »

Les sociétés nombreuses ont leur raison d'être au point de vue de la propagande, mais pour les études sérieuses et suivies il est préférable d'en faire l'objet des groupes intimes.

R.S. 1861, p. 347. — « Du reste, quelle que soit la nature de la réunion, qu'elle soit nombreuse ou non, les conditions qu'elle doit remplir pour atteindre le but sont les mêmes ; c'est à delà qu'il faut apporter tous ses soins et ceux qui les rempliront seront forts, parcequ'ils auront nécessairement l'appui des bons Esprits. Ces conditions sont tracées dans le *Livre des Médiums* n° 341.

« Un travers assez fréquent chez quelques nouveaux adeptes, c'est de se croire passés maîtres après quelques mois d'étude. *Le Spiritisme est une science immense*, comme vous le savez, *et dont l'expérience ne peut s'acquérir qu'avec le temps*, en cela comme en toutes choses. Il y a dans cette prétention de n'avoir plus besoin des conseils d'autrui et de se croire au dessus de tous, une preuve d'insuffisance, puisqu'on manque à l'un des premiers préceptes de la Doctrine : la modestie et l'humilité. Quand les mauvais Esprits rencontrent de semblables dispositions dans un individu ils ne manquent pas de les surexciter et de les entretenir, en lui persuadant qu'il possède seul la vérité. C'est un des écueils que l'on peut rencontrer, et contre lequel j'ai cru devoir vous prémunir, en ajoutant

(1) Voir le N° de décembre p. 366 et suiv.

qu'il ne suffit pas plus de se dire Spirite que de se dire chrétien : il faut le prouver par la pratique.

R. S. p. 376. — « Le Spiritisme, ayant pour but l'amélioration des hommes, ne vient point chercher ceux qui sont parfaits, mais ceux qui s'efforcent de le devenir en mettant en pratique l'enseignement des Esprits. Le vrai Spirite n'est pas celui qui est arrivé au but, mais celui qui veut sérieusement l'atteindre. Quels que soient donc ses antécédents, il est bon Spirite dès lors qu'il reconnaît ses imperfections et qu'il est sincère et persévérant dans son désir de s'amender. Le Spiritisme est pour lui une véritable régénération, car il rompt avec son passé ; indulgent pour les autres comme il voudrait qu'on le fût pour lui, il ne sortira de sa bouche aucune parole malveillante ni blessante pour personne. Celui qui dans une réunion s'écarterait des convenances prouverait non seulement un défaut de savoir-vivre et d'urbanité, mais un manque de charité ; celui qui se froisserait de la contradiction et prétendrait imposer sa personne ou ses idées, ferait preuve d'orgueil ; or, ni l'un ni l'autre ne serait dans la voie du vrai Spiritisme, c'est-à-dire du Spiritisme chrétien. Celui qui croit avoir une opinion plus juste que les autres la fera bien mieux accepter par la douceur et la persuasion ; l'aigreur serait de sa part un très mauvais calcul.

R. S. 1865, p. 92. — « Le Spiritisme n'est pas seulement dans la croyance à la manifestation des Esprits. Le tort de ceux qui le condamnent est de croire qu'il ne consiste qu'en la production de phénomènes étranges, et cela parce que, ne s'étant pas donné la peine de l'étudier, ils n'en voient que la surface. Ces phénomènes sont étranges pour ceux qui n'en connaissent pas la cause, mais quiconque les approfondit, n'y voit que les effets d'une loi, d'une force de la nature que l'on ne connaissait pas, et qui, par cela même, ne sont ni merveilleux, ni surnaturels. Ces phénomènes prouvent l'existence des Esprits, qui ne sont autres que les âmes de ceux qui ont vécu, prouvent, par conséquent, l'existence de l'âme, sa survivance au corps, la vie future avec toutes ses conséquences morales. La foi en l'avenir, se trouvant appuyée sur des preuves matérielles, devient inébranlable, et triomphe de l'incrédulité. Voilà pourquoi, lorsque le Spiritisme sera devenu la croyance de tous, il n'y aura plus ni incrédules, ni matérialistes, ni athées. Sa mission est de combattre l'incrédulité, le doute, l'indifférence ; il ne s'adresse donc pas

à ceux qui ont une foi, et à qui cette foi suffit, mais à ceux qui ne croient à rien, ou qui doutent. Il ne dit à personne de quitter sa religion ; il respecte toutes les croyances quand elles sont sincères. La liberté de conscience est à ses yeux un droit sacré ; s'il ne la respectait pas il manquerait à son premier principe qui est la charité. Neutre entre tous les cultes, il sera le lien qui les réunira sous un même drapeau, celui de la fraternité universelle ; un jour ils se tendront la main, au lieu de se jeter l'anathème.

« *Les phénomènes, loin d'être la partie essentielle du Spiritisme, n'en sont que l'accessoire*, un moyen suscité par Dieu pour vaincre l'incrédulité qui envahit la société : *il est surtout dans l'application de ses principes moraux.* C'est à cela qu'on reconnaît les Spirites sincères. Les exemples de réforme morale provoquée par le Spiritisme sont déjà assez nombreux pour qu'on puisse juger des résultats qu'il produira avec le temps. Il faut que sa puissance moralisatrice soit bien grande pour triompher des habitudes invétérées par l'âge, et de la légèreté de la jeunesse.

« L'effet moralisateur du Spiritisme a donc pour cause première le phénomène des manifestations qui a donné la foi ; si ces phénomènes étaient une illusion, ainsi que le prétendent les incrédules, il faudrait bénir une illusion qui donne à l'homme la force de vaincre ses mauvais penchants. »

R. S. 1864, p. 141. — « La force du Spiritisme ne réside pas dans l'opinion d'un homme ni d'un Esprit ; elle est dans l'universalité de l'enseignement donné par ces derniers ; le contrôle universel, comme le suffrage universel, tranchera dans l'avenir toutes les questions litigieuses ; il fondera l'unité de la doctrine bien mieux qu'un concile d'honneur. Ce principe, soyez en certains, messieurs, fera son chemin, comme celui de : *Hors la charité pas de salut*, parce qu'il est fondé sur la plus rigoureuse logique et l'abdication de la personnalité. Il ne pourra contrarier que les adversaires du Spiritisme, et ceux qui n'ont foi qu'en leurs lumières personnelles.

R. S. p. 235. — « Le Spiritisme est une foi intime ; il est dans le cœur et non dans les actes extérieurs ; il n'en prescrit aucun qui soit de nature à scandaliser ceux qui ne partagent pas cette croyance, il recommande de s'en abstenir par esprit de charité et de tolérance.

R. S. 1864, p. 100. — « Si la doctrine spirite était une concep-

tion purement humaine, elle n'aurait pour garant que les lumières de celui qui l'aurait conçue ; or, personne ici-bas ne saurait avoir la prétention fondée de posséder à lui seul la vérité absolue. Si les Esprits qui l'ont révélée se fussent manifestés à un seul homme, rien n'en garantirait l'origine, car il faudrait croire sur parole celui qui dirait avoir reçu leur enseignement. En admettant de sa part une parfaite sincérité, tout au plus pourrait-il convaincre les personnes de son entourage : il pourrait avoir des sectaires, mais il ne parviendrait jamais à rallier tout le monde.

« Dieu a voulu que la nouvelle révélation arrivât aux hommes par une voie plus rapide et plus authentique ; c'est pourquoi il a chargé les Esprits d'aller la porter d'un pôle à l'autre, en se manifestant partout, sans donner à personne le privilège exclusif d'entendre leur parole...

R. S. 1864, p. 101. — « On sait que les Esprits, par suite de la différence qui existe dans leurs capacités, sont loin d'être individuellement en possession de toute la vérité ; qu'il ne leur est pas donné à tous de pénétrer certains mystères ; que leur savoir est proportionné à leur épuration ; que les esprits vulgaires n'en savent pas plus que les hommes, et même moins que certains hommes ; qu'il y a parmi eux, comme parmi ces derniers, des présomptueux et des faux savants qui croient savoir ce qu'ils ne savent pas ; des systématiques qui prennent leurs idées pour la vérité...

« *Le premier contrôle est sans contredit celui de la raison, auquel il faut soumettre, sans exception, tout ce qui vient des Esprits ;* toute théorie en contradiction manifeste avec le bons sens, avec une logique rigoureuse, et avec les données positives que l'on possède, de quelque nom respectable qu'elle soit signée, doit être rejetée. Mais ce contrôle est incomplet dans beaucoup de cas, par suite de l'insuffisance des lumières de certaines personnes et de la tendance de beaucoup à prendre leur propre jugement pour unique arbitre de la vérité.

« *La seule garantie sérieuse est dans la concordance qui existe entre les révélations faites spontanément par l'entremise d'un grand nombre de médiums étrangers les uns aux autres et dans diverses contrées.*

« Telle est la base sur laquelle nous nous appuyons quand nous formulons un principe de la doctrine ; ce n'est pas parce qu'il est

selon nos idées que nous le donnons comme vrai, ce n'est pas non plus parce qu'il a reçu la sanction de la concordance.

—

R. S. p. 103. — Ce contrôle universel est une garantie pour l'unité future du Spiritisme, et annulera toutes les théories contradictoires. C'est là que dans l'avenir, on cherchera le critérium de la vérité. Ce qui a fait le succès de la doctrine formulée dans le *Livre des Esprits* et dans le *Livre des Médiums*, c'est que partout chacun a pu recevoir directement des Esprits la confirmation de ce qu'ils renferment. Si, de toutes parts, les Esprits fussent venus les contredire, ces livres auraient depuis longtemps subi le sort de toutes les conceptions fantastiques. L'appui même de la presse ne les eût pas sauvés du naufrage, tandis que, privés de cet appui, ils n'en ont pas moins fait un chemin rapide, parce qu'ils ont eu celui des bons Esprits dont le bon vouloir a compensé, et au delà, le mauvais vouloir des hommes. Ainsi en sera-t-il de toutes les idées émanant des Esprits ou des hommes, qui ne pourraient supporter l'épreuve de ce contrôle, dont personne ne peut contester la puissance. »

—

R. S. 1859, p. 176. — Les Esprits sont ce qu'ils sont, et nous ne pouvons changer l'ordre des choses ; n'étant pas tous parfaits, *nous n'acceptons leurs paroles que sous bénéfice d'inventaire et non avec la crédulité des enfants* ; nous jugeons, nous comparons, nous tirons des conséquences de nos observations, et leurs erreurs mêmes sont pour nous des enseignements, parce que nous ne faisons pas abnégation de notre discernement.

« Ces observations s'appliquent également à toutes les théories scientifiques que peuvent donner les Esprits. Il serait trop commode de n'avoir qu'à les interroger pour trouver la science toute faite, et pour posséder tous les secrets de l'industrie : nous n'acquérons la science qu'au prix du travail et des recherches ; leur mission n'est pas de nous affranchir de cette obligation. Nous savons d'ailleurs que, non seulement tous ne savent pas tout, mais qu'il y a parmi eux de faux savants comme parmi nous, qui croient savoir ce qu'il ne savent pas, et parlent de qu'ils ignorent avec un aplomb imperturbable. Un Esprit pourrait donc dire que c'est le soleil qui tourne et non la terre, et sa théorie n'en serait pas plus vraie,

parce qu'elle viendrait d'un Esprit. Que ceux qui nous supposent une crédulité si puérile, sachent donc que nous tenons toute opinion exprimée par un Esprit pour une opinion individuelle ; que nous ne l'acceptons qu'après l'avoir soumise au contrôle de la logique et des moyens d'investigation que nous fournit la science spirite elle-même.

R. S. 1864, p. 178 — « Nos études nous apprennent que le monde invisible qui nous entoure réagit constamment sur le monde visible ; elles nous le montrent comme une des puissances de la nature ; connaître les effets de cette puissance occulte qui nous domine et nous subjugue à notre insu, n'est-ce pas avoir la clef de plus d'un problème, l'explication d'une foule de faits qui passent inaperçus ? Si ces effets peuvent être funestes, connaitre la cause du mal, n'est-ce pas avoir le moyen de s'en préserver, comme la connaissance des propriétés de l'électricité nous a donné le moyen d'atténuer les effets désastreux de la poudre ? Si nous succombons alors, nous ne pourrons nous en prendre qu'à nous-mêmes, car nous n'aurons pas l'ignorance pour excuse. Le danger est dans l'empire que les mauvais esprits prennent sur les individus, et cet empire n'est pas seulement funeste au point de vue des intérêts de la vie matérielle. L'expérience nous apprend que ce n'est jamais impunément qu'on s'abandonne à leur domination ; car leurs intentions ne peuvent jamais être bonnes.

(*A Suivre*) HENRI SAUSSE.

Echos de Partout

La Crèche Spirite

La Crèche spirite offre ses vœux reconnaissants à tous ses sociétaires et donateurs. Elle les remercie de l'aide qu'ils lui apportent et sans laquelle elle ne pourrait subsister, car son œuvre est entièrement gratuite pour les familles dont elle reçoit les enfants : ses frais s'élèvent à 4.500 fr.

A tous, en rappelant qu'elle est une douce œuvre de charité dont on peut être Protecteur par un don de 3 francs par an, elle dit :

« Je suis une ardente propagandiste du Spiritisme car, en ma petitesse je m'honore de mon titre : « Crèche spirite » et, en ma faiblesse, je prouve la grandeur du spiritisme par la force et la puissance qu'il possède pour ouvrir les cœurs à l'amour et les esprits à la raison, au jugement, au sentiment du devoir envers tous.

« Je suis la première fille de la « Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche, et j'aspire à voir sur tout le sol français des sœurs qui avec moi s'honorent du titre de « spirite » et l'honorent par leurs efforts.

« O frères, aidez-moi à faire entendre ma voix. N'est-ce pas par des œuvres de solidarité que se confirment les principes que le Spiritisme met en lumière ! »

Toutes les adhésions à la « Société spirite » pour l'Œuvre de la Crèche se reçoivent au local de la Crèche spirite, 8, Place de la Croix Rousse. Lyon.

La Crèche est ouverte au public tous les jours ouvrables de 2 à 4 heures.

Congrès International de Psychologie Expérimentale

Référendum aux Spiritualistes

En mai dernier, M. H. Durville proposait à la *Société Magnétique de France* l'organisation d'un grand *Congrès International de Psychologie expérimentale*, devant siéger à Paris à la fin de 1910. L'idée, admise par l'assemblée, reçut aussi l'approbation enthousiaste de notabilités du mouvement spiritualiste auxquelles elle fut soumise.

Le *Congrès international de Psychologie expérimentale* se donne pour but d'établir scientifiquement et de façon désormais indéniable, l'existence de phénomènes encore contestés, qu'a enregistré, depuis vingt années, la psychologie expérimentale. Y seront étudiés sous toutes leurs formes la radiation humaine (magnétisme) dans ses propriétés physiques, physiologiques, thérapeutiques, etc., le Spiritisme scientifique, l'Hypnotisme, l'Occultisme, la Théosophie, la Psychologie indépendante. M. Fabius de Champville propose aussi l'étude de la Photographie transcendentale.

Le *Congrès international de Psychologie expérimentale* sera la plus intéressante, parce que la plus imposante, de toutes les manifestations modernes du Spiritualisme scientifique et positiviste. Il n'est pas destiné à favoriser une idée ou une école ; l'impartialité de ses vues et de ses travaux fait qu'il réunira tous les penseurs avides de progrès. Les savants du monde entier y prendront part et bon nombre d'entre eux nous ont promis leurs concours ; des sociétés françaises et étrangères ont déja nommé leurs délégués et préparent leurs travaux ; les journaux spiritualistes enfin nous ouvrent leurs colonnes.

Pour mener à bien l'organisation d'un tel congrès, la *Société Magnétique de France*, qui se charge de tous les frais de l'organisation, appelle toutes les énergies et demande des conseils, aussi adresse-t-elle le référendum aux spiritualistes en les priant de vouloir bien lui dire :

1° Ce qu'ils pensent de ce Congrès,

2° Comment ils veulent le voir s'organiser,

3° Quelles sont les questions touchant le Spiritualisme qu'ils désirent voir étudiées ou mises au concours.

4° Leurs observations.

Quand la *Société Magnétique de France* aura reçu les réponses (et elle vous prie de lui adresser la vôtre au plus tôt au secrétariat, 23 rue Saint-Merri, Paris), elle réunira les chefs de toutes les écoles spiritualistes françaises pour créer le comité d'organisation, fixer la date et le prix d'adhésion au congrès.

Bureau international

Très prochainement, un Bureau international sera constitué. Il permettra de correspondre en anglais, en allemand, en italien, en espagnol, en portugais, en russe, en espéranto, avec les spiritualistes du monde.

HENRI DURVILLE fils.

Nécrologie

Je viens avec regret vous faire part du décès subit de notre sœur en croyance Mlle Renaud, qui s'est désincarnée le 2 décembre, dans sa 49me année.

Mlle Renaud étant institutrice municipale en fonction, ses obsèques ont été suivies par les élèves de son école, par de nombreux professeurs ses collègues, ainsi que par nos amis de la Société Spirite Lyonnaise dont elle était trésorière adjointe et de la Société Fraternelle. Les funérailles ont été laïques et le cercueil était recouvert du drap mortuaire des Sociétés Spirites Lyonnaises.

Près de la tombe entr'ouverte un professeur, délégué du recteur de l'académie, a pris la parole au nom de tous ses collègues de l'enseignement pour faire l'éloge funèbre de notre amie, faisant ressortir les qualités du cœur et de l'esprit que Mlle Renaud avait toujours montrées comme professeur à ses élèves et à ses collègues et surtout le dévoûment et la tendresse dont elle avait entouré la vieillesse de ses parents. C'est profondément ému qu'il lui a adressé, au nom du personnel enseignant, l'expression des regrets et les adieux de tous ses collègues et élèves.

M. H. Sausse prenant ensuite la parole au nom de tous les Spirites Lyon-

nais, a prononcé l'allocution suivante, qui a vivement impressionné l'assistance :

Mesdames, Messieurs,

Après les paroles éloquentes que vous venez d'entendre je n'ai que quelques mots d'espoir à adresser à notre amie défunte.

Comme on vient de vous l'apprendre, depuis longtemps déjà notre sœur en croyance Mlle Renaud était éprouvée par de douloureuses souffrances qui l'avait éloignée de ses élèves. Elle paraissait cependant revenue à une santé plus prospère et nous la croyions enfin hors de danger. Elle avait voulu reprendre ses travaux, recommencer sa classe le 1er décembre, et le 2 décembre elle est tombée foudroyée au milieu de ses élèves, par un de ces coups du destin devant lesquels nous ne pouvons que nous incliner.

Bien que sur le désir de notre amie ses funérailles aient eu lieu sans le concours des ministres d'aucun culte, elles n'en sont pas moins religieuses, car c'est du cœur de chacun de nous que montent vers Dieu pour elle nos prières et nos regrets.

Loin d'être matérialiste et athée, Mlle Renaud croyait très fermement à l'existence d'un Maître souverain, Créateur de toutes choses ; elle croyait à l'âme qui anime chacun de nous et savait par des preuves journalières et probantes que cette âme immortelle survit à la destruction de son enveloppe charnelle, et que de retour dans l'au-de-là elle continue à nous manifester sa présence lorsque nous savons poûr cela nous mettre dans des conditions favorables.

Quoique jeune encore, Mlle Renaud était depuis longtemps une militante des vérités nouvelles que nous enseigne le Spiritisme. Amie et collaborarice de nos aînés Deprelle, Chevalier, Royer et tant d'autres membres fondateurs de la Société Spirite Lyonnaise, elle a toujours défendu hautement avec eux et après eux la survivance de l'âme à la destruction du corps matériel, et la réalité de la communication entre les vivants et ceux que nous appelons improprement les morts, puisque, suivant l'expression de notre grand Victor Hugo : ce sont des invisibles, mais non pas des absents.

Aujourd'hui, son tour est venu d'aller dans l'au-delà rejoindre nos amis qui l'y avaient précédée ; nous sommes persuadés que tous sont venus au devant d'elle pour lui ouvrir la voie, lui montrer le chemin de la lumière, qui sera pour elle la juste récompense d'une vie de labeurs, d'étude et de dévoûment.

Soyons donc bien persuadés que notre amie est entrée bien vivante dans un monde meilleur.

Au nom de la Société Spirite Lyonnaise, de la Fédération Spirite Lyonnaise, de la Société Fraternelle et de tous nos amis, sœur, je ne vous dis pas adieu, mais au revoir.

La perte de Mlle Renaud sera vivement ressentie par nos amis de la Société Spirite Lyonnaise qui allaient fêter dimanche prochain le cinquan-

tième anniversaire de la fondation de leur société et par son président M. H. Brun, dont elle était le précieux auxiliaire.

Que nos amis de la Société Spirite Lyonnaise et son dévoué président reçoivent ici nos sincères condoléances.

H. SYLVESTRE.

Ouvrages nouveaux

La clef du Zohar

(Les classiques de l'Occulte) Eclaircissement et Unification complète des Mystères de la Kabbale, par ALBERT JOUNET, 1 vol. in-8 carré. Prix : 6 fr. *Librairie Générale des Sciences Occultes, Bibliothèque Chacornac, 11, Quai Saint-Michel Paris* (V[e]).

Le Zohar est un des plus vastes et des plus sérieux monuments de la Tradition occulte : on sait en quelle estime exceptionnelle l'a tenu ELIPHAS LÉVI. C'est le recueil de l'Esotérisme occidental qui égale en étendue les recueils d'Oupanishads de l'Esotérisme hindou. Et les connaisseurs affirment qu'il les dépasse en profondeur. Il traite tous les grands sujets de la science occulte ; Théogonie, Cosmogonie, commentaire de la Genèse, origine et chute de l'humanité, origine, évolution de l'âme. La réincarnation et la vie dans l'astral y sont décrites en détail. On y trouve les documents les plus abondants sur les correspondances qui unissent les êtres et sont la clef du magnétisme transcendant et de la magie. Les hiérarchies d'esprits et d'élémentaux bons et mauvais, les réalités du monde extérieur, les membres de l'homme visible et invisible, les attributs de Dieu, tout s'y enchaîne dans un système à la fois initiatique et logique. Mais ce trésor est un chaos. Les sujets traités fragmentairement, quittés, repris, sans compter l'obscurité du symbolisme, fatiguent l'étudiant et le déçoivent. Ayant par une étude de plus de vingt années dissipé, pour son compte, ces obscurités et triomphé de ce désordre, l'auteur de la *Clef du Zohar* a voulu rendre facile à tous l'accès du grand ouvrage occulte. Non seulement il éclaircit le Zohar, mais il éclaircit en les comparant avec lui, les énigmes de la *Kabbala recentior* (1), de la Kabbale chrétienne, de l'Alchimie et du Psychisme. C'est une synthèse lucide et complète de l'occulte essentiel. (*Communiqué de l'éditeur*).

Les Mystères de l'Au-delà

par D. JAUBERT. — *Dialogues sur le Catholicisme entre un croyant et un athée.* — H. DARAGON, éditeur, 96-98. rue Blanche, PARIS.

1 fort vol. in-8 . . . . 5 fr.

(1) Isaac Loriah et ses disciples.

La doctrine catholique a été violemment attaquée dans sa base. Ses détracteurs prétendent qu'elle n'est ,qu'une collection de superstitions déprimantes. Or, avant de juger, il faut connaître. Et l'on ne connait guère le catholicisme que par les luttes qu'il a eu à supporter. Cependant, même en se plaçant au point de vue purement scientifique, une étude de cette religion s'impose à tout esprit réfléchi.

M. D. Jaubert, qui s'est déjà fait apprécier par de nombreux ouvrages, a entrepris de la présenter et montre en des tableaux rapides ce qu'est le catholicisme. Les deux ou trois cents questions traitées y sont abordées par leur sommet et pour ainsi dire photographiées de loin afin d'en saisir les lignes principales. Pour rendre son sujet plus attrayant et en faciliter la lecture, l'auteur l'a présenté sous la forme de dialogue entre deux hommes d'opinions opposées. Aussi malgré la gravité du sujet et le nombre des questions étudiées, cet exposé de la foi catholique et des systèmes qui lui sont contraires est-il clair, limpide. Toutes les expressions techniques ont été soigneusement écartées et les controverses sur la foi, Dieu, l'Homme, le Christ et son œuvre, l'Eglise et les Sacrements, le Mariage, le Divorce, l'Histoire de l'Eglise coulent sans effort sous la plume alerte de M. D. Jaubert.

C'est une œuvre consciencieuse qui mérite d'attirer l'attention. Elle vient à son heure et ne saurait passer inaperçue, ces pages devront être lues aussi bien des partisans que des ennemis de la religion catholique qui y trouveront matière à des réflexions judicieuses.

(*Communiqué de l'éditeur*).

L'Année Occultiste et Psychique

par Pierre Piobb. (deuxième année 1908), un volume de 350 pages in-16 avec figures, H. DARAGON, Editeur . . . . (*franco*). . **3.50**

Ce recueil de toutes les théories sérieuses et de toutes les expériences vraiment scientifiques qui voient le jour dans le cours d'une année en occultisme et en psychisme — tant en France qu'à l'étranger — devient de plus en plus indispensable à quiconque veut s'instruire. M. Pierre Piobb, qui s'est signalé au public par des ouvrages très personnels, s'efface ici devant les auteurs qu'il présente. Ainsi son livre est empreint d'une indiscutable impartialité et d'une haute tenue scientifique ; il constitue une belle vulgarisation des travaux accomplis en 1908 dans ce domaine nouveau que la science a entrepris depuis plusieurs années. Ceux qui ignorent en quoi consistent réellement l'occultisme et le psychisme y trouveront matière à les renseigner et à les satisfaire, voire même à les étonner. Ceux qui s'adonnent à des études de ce genre y rencontreront une multitude de documents d'un très grand intérêt, dont plusieurs sont inédits. L'originalité de ce livre réside en

effet dans ce que l'auteur y met à la portée de tout le monde un ensemble de travaux qui. autrement, demeureralt l'apanage des spécialistes.

La première année de cette publication (1907) est en vente au même prix à la même librairie (2e mille). (*Communiqué de l'éditeur*).

Pour combattre l'Anémie et la Chlorose

par H. Durville. — in-18 de 24 pages, deuxième édition. Prix 1 fr. à la *Librairie du Magnétime*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Petit ouvrage qui rendra de très grands services pour le traitement de l'*Anémie et de la Chlorose*, si fréquentes à l'époque actuelle, surtout dans les grandes villes.

Après avoir donné une définition de ces affections, expliqué leur nature, leurs causes, leurs symptômes, l'auteur décrit le traitement et les moyens d'applications qui leur conviennent le mieux. Ce traitement, à la portée de toutes les familles, consiste surtout en l'application du magnétisme et des aimants, ainsi que des moyens tirés de l'hygiène et de l'alimentation les plus rationnelles.

L'ouvrage se termine par des *Exemples de cures*, qui, tout en servant de modèles de traitement, ne laissent aucun doute sur l'efficacité de celui ci. (*Note de l'éditeur*).

Comment on se defend contre la Goutte

par le *Docteur* H. Labonne. — Lutte contre la diathèse urique. In-18 de 36 pages. Prix : 1 fr., à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

De toutes les maladies qui affligent la pauvre humanité, la *Goutte* est une des plus cruelles, car elle vous brise et vous déforme en attendant qu'elle vous emporte. L'auteur, fondateur et directeur scientifique actuel de la collection des *Comment on défend*, vient d'y ajouter une remarquable étude, qui apprend d'abord à se préserver de la goutte, ensuite à la guérir, ou tout au moins à la soulager par des moyens simples, tirés surtout de la matière médicale et de l'hygiène. C'est un excellent petit ouvrage de médecine classique, qui avait sa place marquée dans la collection. (*Note de l'éditeur*).

Comment on défend ses dents

par le *Docteur* A. Lombard. — In-18 de 38 pages. Prix ; 1 fr. à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

L'entretien de la *Bouche* et des *Dents* est trop négligée chez le plus grand nombre des individus. Cette négligence coupable est la cause directe de plus de la moitié des maladies de l'estomac, car le bol alimentaire arrive dans cet organe insuffisamment préparé, ce qui l'oblige à un travail excessif qui le fatigue, pour achever cette préparation.

L'étude du Docteur Lombard a pour but d'éviter cet inconvénient, en entretenant proprement la *Bouche* et les *Dents* ; et avec lui, la tâche est facile. (*Note de l'éditeur*).

Correspondance

Cher monsieur et F. en C.

Notre saine doctrine du spiritisme est si grandiose et captivante, si sublime et si réconfortante, qu'il faut chercher à la propager par tous les moyens en notre pouvoir et qui peuvent contribuer à assainir notre ambiance sociale, par trop saturée de miasmes et de corruption.

Les conférences, les groupements, toutes les publications inhérentes au spiritisme, apportent certes un tribut puissant à sa vulgarisation, mais, à mon avis, pas suffisant pour que la notion de notre origine et de nos véritables destinées, le pourquoi de notre existence, de nos luttes et de nos souffrances, puissent pénétrer dans tous les milieux et soient acceptés par les masses — force primordiale de notre bien-être — auxquelles, nous, les guides terrestres, devons transmettre les divines clartés qui nous viennent de nos chers invisibles.

Ils sont rares les travailleurs qui lisent les revues ou les livres spirites, qui assistent à nos conférences, mais leur nombre pourrait s'augmenter sensiblement si nous leur présentions le modèle d'une morale supérieure, sous la forme attrayante d'une pièce théâtrale dont l'action puisse les capter, et leur permettre d'y puiser les nobles enseignements aptes à les éclairer, à enrichir et à orienter leur conscience.

L'on pourrait m'objecter que porter la qustion spirite sur la scène, et se servir de celle-ci comme moyen de propagande est chose difficile et délicate ; que le public n'est pas encore assez préparé à ces sortes de question ; que Sardou, dramaturge habile, écrivit *Spiritisme* et n'eut qu'un succès éphémère. Je répondrai que la pièce de Sardou eut peu de représentations parce qu'il devança le moment où il fallait présenter sous la forme scénique un pareil sujet ; qu'il n'a pas entendu faire ni œuvre éducatrice, ni moralisatrice, mais qu'il a voulu, acte très louable, commencer à faire connaître, par les manifestations des Esprits, la réalité d'une vie supraterrestre.

Aujourd'hui je crois qu'il serait temps de faire pénétrer dans nos mœurs, par l'exemple de la vie intime ou publique se déroulant sur la scène, nos connaissances subliminales. C'est pour cela que je me permets de vous adresser ces quelques lignes en vous priant de lancer, par votre revue, dans le monde que les questions psychiques passionnent, l'idée de la création d'un *Théâtre Psychique*. Théâtre qui, en même temps qu'œuvre régénératrice, sera un lieu d'émulation, aux thèses salutaires, où les auteurs pourront, par la puissance de leurs conceptions, et par un art

consommé, faire accepter, dans un décor naturel et séduisant, les instructions qui doivent guider désormais notre humanité dans sa marche évolutive.

Veuillez agréer, cher monsieur et F. en C., mes remerciements anticipés et l'expression de mon dévouement.

C. CERNIGLIARI-MELILLI.

Décembre 1909.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Une séance de chambardement

Nos lecteurs savent que le savant professeur Morselli a consacré douze ans et des recherches bibliographiques considérables à composer deux énormes volumes in-8°, qui devaient, définitivement cette fois, écraser ce pauvre spiritisme que l'on a si souvent enterré déjà, et qui ne s'en porte pas plus mal, au contraire. Les attaques, même les plus violentes, valent mieux que le silence systématique. Dès l'apparition du travail du prof. Morselli, dont il nous menaçait depuis plusieurs années, les critiques vinrent nombreuses de divers pays et une lutte très vive s'engagea entre l'auteur et plus spécialement les observateurs italiens, parmi lesquels des hommes de premier ordre, Tummolo, Bozzano, Cavalli, Morelli, Lombroso, Falcomer, etc... relevant à l'envi les erreurs de fait, mais surtout les jugements erronés.

La Revue Romaine, *Il Veltro*, dans son numéro 16 de l'année courante, renferme encore plusieurs de ces articles, dans l'un desquels, signé de M. Alessandro Frezza, nous trouvons le récit d'une séance avec Eusapia, d'un caractère tout spécial et que ne parviendrait pas à expliquer ce fameux *psycho-dynamisme*, unique résultat de l'immense effort du professeur Morselli, et simple contrefaçon de la *force psychique* admise depuis si longtemps. Voici ce fait :

Chez M. De Santis, Vicolo Risario. a piazza Cavour N° 4, Naples. Mon ami m'invita à assister à une séance intime avec Eusapia, le 6 octobre 1893. A cette époque, le médium tenait un petit atelier de lingère dans la rue Teresa à Capodimente, à proximité du domicile de De Santis, lequel logeait au premier étage, dans un appartement composé seulement de deux pièces et d'une petite cuisine, où il se trouvait seul avec sa femme.

La séance commença à 10 heures. Elle comprenait le médium et quatre assistants : De Santis et sa femme, une dame que je connaissais et moi-même. Je ne dois pas oublier de signaler les deux chats de la maison, qui eurent à jouer leur rôle, comme nous le verrons plus loin.

La séance se tint dans la chambre à coucher, où se trouvait, entre

autres meubles, une vitrine bien garnie de plats, verres et faïences. L'obscurité n'était combattue que par la lueur provenant d'un bec de gaz dans la rue.

Pour ne pas prolonger ce récit outre mesure, je vais résumer les faits observés.

Après quelques minutes d'attente, il se produisit, à la grande terreur de Mme De Santis, un bouleversement général. Pour s'en rendre compte, il ne faut pas perdre de vue que tous les phénomènes suivants eurent lieu *en même temps*

1° Tous eurent le nez et les oreilles tirés, en même temps qu'ils reçurent des taloches ;

2° La vitrine s'ouvrit spontanément et on vit sortir, plats, carafes, bouteilles, verres et faïences, qui furent déposés les uns sur la table, les autres à terre, avec une certaine symétrie ;

3° Le lit conjugal fut défait ; les draps et couvertures pliés et repliés, les matelas bousculés. Quant aux oreillers, ils furent lancés violemment du côté de la table ;

4° La cuisine fut elle-même chambardée ; les ustensiles en cuivre enlevés de leurs clous et lancés à terre à grands fracas ;

5° *En même temps* John saisissant les deux chats qui miaulaient désespérément, caressait avec leur queue la figure de tous les assistants. Il eut même la bizarre idée de m'en introduire une dans la bouche, toute grande ouverte à ce moment par un éclat de rire.

Un souper suivit naturellement cette séance burlesque, lorsque nous eûmes remis en place tout ce qu'avait bouleversé John, aidé sans doute de plusieurs esprits originaux et tapageurs, car il eût été impossible à un seul de produire *simultanément* un nombre aussi considérable de phénomènes dans deux pièces distinctes.

Signé : Alessandro Frezza.

Il nous semble que cette scène burlesque renferme une preuve que ne présenteraient pas tant d'autres expériences scientifiques, de l'intervention d'intelligences étrangères aussi bien au médium qu'aux assistants.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Phénomènes spontanés en pleine lumière

Le *Light* reproduit sous ce titre un récit de l'*Oregonian*, qui semble avoir été bien observé, mais au sujet duquel nous répéterons l'expression du regret qu'un groupe de spirites autorisés ne soit pas intervenu pour

étudier les facultés du jeune médium signalé et pour évoquer le perturbateur. Quoi qu'il en soit, voici les phénomènes constatés :

Le 28 octobre, à Pasco, état de Washington, le mobilier garnissant la demeure de M. et Mme Sanders commença à être bouleversé et à s'agiter comme s'il était vivant : Sucrier renversé à plusieurs reprises ; table à rallonges dressée sur deux pieds et reposant sur le bord de son plateau ; aiguilles d'une horloge-coucou tournant spontanément pour s'arrêter à 2 h. 1|2 ; sopha enlevé de sa place et couché sur le côté ; assiettes et plats roulant sur leurs bords et rompus en mille morceaux, toutes les pièces de porcelaine, aussi bien à l'étage qu'au rez-de-chaussée, lancées sur le parquet ; en une demi-heure tout fut sens dessus dessous, tables, chaises et fauteuils furent mis en désordre aux deux étages. Tout ce qui se trouvait sur le fourneau se mit à sauter convulsivement, puis à se précipiter à terre, de telle sorte que la famille dut renoncer à souper ce soir-là. Le calme ne se rétablit que très tard.

Quelle était la cause de tout ce tumulte ?

La famille se composait de six membres : M. et Mme Sanders, leurs deux fils, un neveu et leur petit-fils, Ernest Harps, âgé de onze ans. On ne tarda pas à considérer ce dernier comme le médium dont la présence rendait possible ces phénomènes. On put en effet constater que lorsqu'il passait à côté de l'appareil téléphonique, le récepteur se détachait, tandis que deux fauteuils près desquels il marchait se précipitaient violemment l'un contre l'autre. Etait-il un sujet électrique, repoussant les objets par son contact ou son voisinage ? Non, puisque les mêmes phénomènes se produisaient simultanément aux deux étages. Plusieurs voisins, témoins de ces troubles, n'hésitaient pas à le déclarer possédé du diable. Telle était la conviction du propriétaire de la maison, qui menaçait d'expulser ses locataires, s'ils ne se séparaient pas de ce possédé.

Le bruit de ces faits s'étant répandu, de nombreux curieux accoururent, parmi lesquels un reporter de l'*Oregonian*, qui recueillit les témoignages et vit un fauteuil se dresser debout, puis retomber. Il ajoute que le jeune Ernest Harps sortant sur le seuil de sa demeure et regardant l'établissement de la Allen Company, situé de l'autre côté de la rue, une pile de bois fut renversée dans les magasins.

On ne dit pas ce que devint ce jeune médium, ce qui serait cependant bien important. Combien de forces et d'occasions d'expérimenter sont ainsi perdues fréquemment !

Une séance avec le médium mineur T. Potts

Nous avons jadis parlé d'une famille d'ouvriers mineurs dont le chef est médium à matérialisations et habite New Delaval. Un reporter du *Morpeth Hérald* qui connaît ce médium depuis trente ans, rend compte dans ce journal d'une séance à laquelle il assista. Il affirme la parfaite

honorabilité et la parfaite pondération du médium, âgé aujourd'hui de cinquante ans et qui ne présente aucune tare pathologique.

La séance se tint chez M. Robert Watson, qui avec le reporter et M. James Etheridge, fit avant l'entrée des autres assistants, une visite scrupuleuse du local et du médium. La lumière était suffisante pour voir l'heure à une montre.

Le médium entra dans le cabinet et on entendit bientôt la respiration stertoreuse indiquant l'état de trance.

Le premier fantôme qui se montra fut une fillette qui semblait avoir environ six ans Elle portait des draperies très brillantes, sa tête était couverte d'une sorte de capuchon d'où un voile semblait descendre. J'ai vu la forme de sa figure, ainsi que celle de tous les autres fantômes qui parurent. Cependant je n'ai pas distingué ses traits. Elle s'avança vers nous, nous saluant de la tête et agitant ses mains dans toutes les directions.

Un assistant lui ayant demandé de venir s'asseoir sur ses genoux, elle refusa par un signe de tête, puis s'avançant posa une main sur son genou, recula et disparut dans le cabinet, après lui avoir adressé un baiser avec un geste d'enfant.

Le second fantôme était un homme de haute taille, qui se promena dans l'assistance. Une dame très émue déclara que c'était son mari. L'auteur ajoute : « Pendant une minute ou deux il se tint devant nous, puis s'avançant doucement avec majesté, caressa la tête de cette dame, avec laquelle il avait passé une partie de sa vie, puis rentra lentement dans le cabinet. Les rideaux se joignaient parfaitement et ils ne présentèrent pas à ce moment le plus faible écartement. »

La fillette reparut, accepta une fleur offerte par un assistant et l'emporta dans le cabinet, dans lequel on ne cessait d'entendre la respiration spéciale du médium, puis elle reparut, en sortant sur un des côtés, s'avança hardiment, offrit la fleur à une dame et disparut.

Après le chant de quelques hymnes, une face noire se montra au centre des rideaux. La tête portait un turban blanc ; puis tout le corps se montra, sans que, cette fois encore, les rideaux aient fait le moindre mouvement. La forme est grande et souple ; elle incline la tête à droite et à gauche, la secoue en mesure comme pour accompagner l'hymne que l'on chante à ce moment ; puis les bras, qui sont visibles jusqu'au coude, marquent la mesure jusqu'à la fin de l'hymne et le fantôme disparait aussi brusquement qu'il était venu.

Une grande forme émerge ensuite du centre du cabinet et fait de la tête et des mains des signes vers une dame.

Il en vint encore deux autres :

L'une était une jeune fille qui *fut reconnue par sa tante comme la nièce qu'elle avait perdue récemment.*

L'autre fut une grande forme qui se tint au centre. Elle fut la plus re-

marquable de toutes, car après s'être tenue debout un instant, elle se dématérialisa ; c'est-à dire que tandis que toutes les autres forme sortaient du cabinet et y rentraient, celle-ci, se tenant devant moi à une distance de dix-huit pouces, *diminua graduellement jusqu'à ce qu'il ne restat plus rien sur le parquet.* (1)

Eusapia Paladino à New-York

Le Chicago Daily American écrit :

« En présence de reporters représentant tous les journaux, d'artistes hommes et femmes, de démasqueurs de fakirs et de professionnels de la prestidigitation, Mme Eusapia Paladino, les jambes et les mains bien tenues, fit enlever une table qui resta en l'air pendant trente-cinq secondes, puis retomba violemment sur le parquet. »

« Du cabinet vinrent divers meubles, apportés par une force invisible. En pleine lumière, une sonnette, une flûte et un tambourin, placés sur une petite table, furent successivement enlevés par une grande main qui semblait taillée dans l'albâtre et, par des mouvements brusques et saccadés portés sur la table de séance. Plusieurs assistants furent touchés par des choses invisibles. »

M. Hereward Carrington prouva qu'aucune fraude n'était possible.

Phénomènes spontanés

Lady Muir Mackenzie transmet au *Light* le récit fait par un mahométan de l'Inde, dont elle connaît la moralité, de faits spontanés remarquables dont il fut la victime.

« Dans plus d'une occasion, il m'est arrivé des incidents personnels et j'ai observé d'étranges phénomènes, dont il m'a été absolument impossible de découvrir la cause intelligente. La première fois, il y a quatre ans, je me trouvais avec ma famille dans une petite maison de campagne et il se produisit de mystérieux jets de pierres. Une après-midi, à la tombée de la nuit, une servante occupée dans une chambre vit tomber des pierres à côté d'elle. On crut d'abord que d'autres domestiques les avaient jetées pour l'effrayer. »

« Cependant l'examen auquel je me livrai et les expériences que je tentai me prouvèrent qu'aucune personne ne pouvait les avoir jetées. »

« J'appelai dans la chambre un de mes parents, en lui recommandant de m'appeler si pareil fait se renouvelait. Au bout de peu de temps, il m'annonça que quelques pierres étaient encore arrivées, mais qu'il ne savait d'où elles venaient. Je fis fermer soigneusement portes et fenêtres et je demandai à ce parent, en qui j'avais confiance, de rester dans l'embrasure de la porte qui faisait communiquer cette pièce avec la voisine. Cette fois les pierres tombèrent dans cette dernière pièce, vers laquelle le surveillant avait le dos tourné et il fut impossible de découvrir la direc-

(1) C'est le même phénomène qui fut observé à la villa Carmen et dans bien d'autres séances. Il est inimitable quand le médium est visible. (*N. d. l. r.*).

tion qu'elles avaient suivie. Plusieurs jours encore ces faits se renouvelèrent entre le coucher du soleil et 9 ou 10 heures du soir, lorsque la surveillance la plus active était exercée, aussi bien au dedans qu'au dehors. »

« L'année suivante, ma famille ne voulut plus retourner dans un endroit où elle avait été effrayée. Mais en décembre 1907, je décidai qu'on y reviendrait. Les premiers jours furent calmes ; mais bientôt les mêmes faits se reproduisirent et d'autres s'y ajoutèrent. On entendait comme des pas sur un toit recouvert de tuiles ; puis c'étaient des portes qui s'ouvraient et se refermaient d'elles-mêmes, des verrous tirés violemment. Ces troubles ne duraient plus seulement pendant la soirée,mais même pendant toute la nuit. Tous les moyens de rechercher furent employés,mais vainement. Nous fûmes enfin obligés de quitter la place, car on ne pouvait plus y tenir, les dames n'avaient plus une heure de sommeil de toute la nuit. »

« Je dois ici faire remarquer que dans l'intervalle de ces deux séjours avec ma famille, j'y vins seul et couchai dans la chambre où les phénomènes avaient débuté. A maintes reprises,je me levai au milieu de la nuit et je parcourus toute la maison sans trouver quoi que ce fût. Les phénomènes ne se produisaient que quand ma famille s'y trouvait.

« En Novembre 1908, des faits analogues se produisirent dans notre habitation, *en ville*. Un soir on entendit une balle tomber sur le parquet près de la muraille d'une chambre à coucher. Lorsqu'on me le dit, je me rendis dans la pièce et je vis cette balle. Le lendemain je commandai de décharger des armes chargées avec des balles de même calibre et de porter dehors toutes les munitions. Je croyais que quelque enfant avait pu lancer le projectile dans la maison. Je fis enlever la balle qui se trouvait dans la chambre à coucher, mais peu d'instants après on l'y trouva de nouveau. On la retira encore, mais pour la seconde fois elle y revint. Et cela se produisit encore plusieurs fois de la même mystérieuse manière. Comme la pièce était étroitement surveillée, il était impossible que quelqu'un y jetât cette balle sans être aperçu. Pendant la nuit quelques dames trouvèrent dans leurs lits des balles qui ne s'y trouvaient pas au moment du coucher. Ce mystérieux événement ne fut jamais éclairci. (Espérons que la suite nous apprendra la composition de la famille.)

V. Peters en Hollande

Après avoir donné en Belgique de nombreuses séances avec beaucoup de succès, M. V. Peters se rendit en Hollande et M. de Fremery, le spiritualiste hollandais bien connu, rend compte au *Light* de quelques-uns des faits qu'il observa.

« Les journaux firent un compte-rendu élogieux de ces séances, qui donnèrent toute satisfaction à ceux qui y assistèrent. M. Péters décrivit les esprits avec lesquels il fut mis en rapport par la psychonométrie ou

qu'il discernait par clairvoyance, d'une façon si convaincante, donnant tous les détails sur leurs caractères, leurs goûts, leurs qualités, leur aspect extérieur, les causes de leur mort, etc ... qu'aucune autre explication de ces descriptions ne semblait possible, que celle qui admettait qu'il voyait réellement et entendait les esprits qu'il décrivait. »

« Il transmit plusieurs messages consolants venant de l'au-delà et beaucoup de conseils sous forme indirecte, que ceux auxquels il s'adressait déclaraient être très clairs pour eux. Ses dons remarquables se révélèrent si clairement, avec une telle évidence et surtout avec tant d'exactitude, que son succès fut des plus grands. »

« Je veux signaler un cas, qui est digne d'attention, parce qu'il montre clairement que sa faculté ne s'étend pas seulement aux personnes mortes ou vivantes, mais qu'elle lui permet de discerner les scènes qui ont pour ainsi dire laissé leur empreinte sur les objets environnants, pour constituer ce que le professeur Denton a si justement appelé « l'*âme des choses*. »

« Parmi les objets qu'on lui présenta pour l'essai psychométrique, était un curieux travail en filigrane,tout usé et noirci par le temps. Il ressemblait beaucoup à un nid d'oiseau et excita au plus haut degré la curiosité de M. Péters. Il le prit dans sa main et déclara qu'aucune influence personnelle ne semblait s'y rattacher, mais que cela lui donnait l'impression du grand air, d'une région montagneuse ; une étendue d'eau était à ses pieds, lac ou rivière, il ne savait guère ; le bord opposé était onduleux, puis venaient des côllines et plus loin on apercevait des montagnes. Puis il ressentit l'influence d'une personne, homme ou femme, il ne voyait pas bien. Il décrivit cette personne, puis revint au paysage, qui semblait le fasciner par sa beauté. Bientôt il déclara qu'il craignait que ses impressions n'eussent aucun rapport avec l'objet qu'il tenait en mains. Mais à l'étonnement du public et à la satisfaction non moins grande de M. Péters, le propriétaire de cet objet en filigrane d'argent déclara qu'il provenait de la couronne d'une statue de la Vierge Marie, qui se trouvait autrefois dans une chapelle, près de Hornau, dans un pays absolument identique à celui qui venait d'être décrit. La chapelle tombant en ruine avait dû être démolie et le grand'père du propriétaire actuel,qui était alors maire de son village, avait gardé cette petite couronne à titre de souvenir. Il ajouta que les particularités révélées par M. Péters sur le personnage qu'il avait vu confusément, lui rappelaient d'une façon frappante son grand'père. »

« Il me semble que ceci est un exemple curieux de psychométrie C'est comme si cette petite couronne eût gardé l'impression de cette eau, de cette rive, de ces collines et de ces montagnes ; comme si cette charmante scène avait laissé dans son atmosphère psychique une impression que, seule, une faculté sensitive comme celle d'un psychiste de la valeur de M. Peters était capable d'y découvrir. »

« Partout où M. Peters se rendit en Hollande, il obtint le plus vif succès, aussi bien auprès des spiritualistes expérimentés que de tout le public. Il a fait du bien non seulement aux personnes que concernait spécialement le résultat de ses examens psychométriques, mais aussi à tous ceux qui ont assisté à ses séances et il a contribué à la propagation du spiritualisme... »

Signé : H. N. DE FREMERY.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Phénomènes spontanés à Santiago

M. Ballesteros, dans une lettre à *Constancia* de Buenos-Ayres, raconte les deux faits suivants :

Dans le courant du mois de mars dernier, le jeune E. de C.... neveu de la femme du Président de la République, fut invité à passer quelques jours dans une maison de campagne des environs de Santiago. Un soir que la famille était réunie dans le salon, on entendit un grand bruit venant du dehors. Le jeune de C... plein d'ardeur, sortit pour se rendre compte de ce bruit et s'engagea sous les arbres du parc. Peu après on le vit revenir pâle et tête nue. Qu'était-il arrivé ?

Il refusa d'abord de s'expliquer ; puis, sur les instances qui lui furent faites, il raconta ce qui suit :

« Quand je pénétrai sous les arbres, croyant à la présence d'un voleur, je distinguai au milieu du feuillage une vision étrange, devant laquelle je m'arrêtai. C'était ma mère. Je lui entendis prononcer les mots suivants avec une parfaite clarté : « Mon fils, tu viendras me retrouver dans quatre mois ».

Le jeune de C... recommanda de prendre note de la date.

Au bout de quatre mois exactement, sans que rien ait pu le faire présager, car il jouissait d'une parfaite santé et de tout l'entrain de la jeunesse, le jeune de C... mourut subitement et le fait fut vivement commenté dans les salons de Santiago.

Voici le second fait, qui a fait à Santiago encore plus de bruit que le premier.

M. Carlos M. C..., personne très répandue dans la société, eut une manifestation du plus haut intérêt de la part de sa fille Thérèse, décédée le 10 juin de cette année et qui était mariée à M. E..., ministre de l'Equateur.

Le 10 juillet, un mois exactement après le décès de la jeune femme, son fils âgé d'un peu plus d'un an, se mit, au moment du diner, à pleurer et à crier : Maman ! Maman ! en tendant les bras, comme s'il voyait sa mère venir à lui. On n'attacha pas d'abord grande attention à cet incident, que l'on se rappela par la suite.

En effet, le lendemain 11 juillet, M. C... remarqua avec étonnement qu'un mouchoir de poche qu'il avait placé dans le tiroir de sa table de nuit, se trouvait actuellement déplié et flottant sur cette même table. Bien certain de ne l'avoir pas sorti de son tiroir et qu'aucune autre personne que sa femme n'avait pu approcher de la table, il interrogea celle-ci, qui affirma n'avoir pas touché ce mouchoir.

Ces deux faits le préoccupèrent beaucoup et, comme il est passionné pour la photographie, il résolut de faire une tentative.

Laissant le mouchoir en place, il posa auprès un petit sac dans lequel il avait introduit une plaque bien enveloppée. Au bout d'un certain temps il retira cette plaque et la développa. Il trouva qu'elle présentait diverses taches et des points dont il ne pouvait saisir le détail. Il fit agrandir fortement ce cliché et il se trouva que l'un des points représentait le portrait de sa fille, avec ce fait caractéristique que la face était parsemée de pustules de variole, *maladie à laquelle elle avait succombé*.

Les autres points et taches présentaient les portraits de son père, de sa mère et de quelques autres personnes inconnues.

Ce fait rappelle les photographies multiples obtenues récemment aux Etats-Unis et que beaucoup de journaux et de revues ont reproduites.

Une preuve d'identité

M. Villasol rapporte le fait suivant à *Lo Maravilloso*, de Madrid :

Mlle M. A..., âgée de dix-huit ans et sa sœur G .. médium aussi, sont orphelines et vivent chez une tante, Mme R..., qui leur a enseigné un métier et qu'elles aident par leur travail. Leur condition est donc des plus modestes et les deux sœurs sont presque illettrées. C'est avec peine qu'elles peuvent lire Elles ne s'intéressent nullement au spiritisme et ne prennent part aux séances que pour complaire à leur tante. Mlle A... tombe en trance facilement, ne conserve aucun souvenir de ce qui s'est passé et ne peut lire ce qu'elle a écrit. M. Villasol s'est assuré que la trance est sincère : les séances ayant lieu en petit comité et sans aucune rétribution, les médiums n'ont aucun intérêt à tromper.

M. Villasol ayant pincé jusqu'au sang le bras du médium, l'esprit qui la contrôlait à ce moment dit : « Cela ne lui fait aucun mal maintenant, mais il n'en sera plus de même lorsqu'elle s'éveillera. Quant à moi, je ne suis pas uni à ce corps d'une façon assez intime pour sentir la douleur ».

Le médium parlant pendant la trance refuse de s'occuper d'intérêts matériels et fait avec beaucoup de facilité des discours pleins d'élévation, tout à fait hors de proportion avec son état normal.

Pendant un certain temps, M. Villasol, désirant obtenir des preuves d'identité, évoquait les esprits de ses parents, chaque fois sans succès.

Enfin,un soir,il évoqua un médecin de ses amis dont il ne prononça que le prénom, T....., en demandant à l'esprit qui parlait par la bouche du médium s'il le connaissait.

— Oui, répondit-il. *Il est ici.*

« Peut-il causer avec moi ? » — « Je le crois : je vais le voir ». — Le médium sortit de sa trance, nous demandant ce qui se passait. On lui répondit seulement qu'un autre esprit allait se manifester, sans autres détails. Cinq minutes après, il retomba en trance et sa physionomie fut aussitôt transformée.

C'était bien le décédé : vieillard petit, raide, énergique, agité d'un tremblement sénile. Sa parole facile et abondante, légèrement saccadée, alimentée par une très vaste instruction, occupa aussitôt toute la conversation et la soirée parut bien courte.

« Vous ne pouviez mieux faire que de m'appeler. Comment allez-vous ? Comment va ma fille ? — La voyez-vous ? »

Ma première surprise passée, je résolus d'obtenir la vérité, de chasser tous mes doutes et de m'assurer que je me trouvais bien devant un *mort.*

— « Mais, dis-je, êtes-vous bien réellement T... ? — « Oui, certes, je suis bien M... T... (donnant ainsi le nom qui n'avait jamais été prononcé dans cette maison, et le prénom). Pourquoi en doutez-vous ? — « Parce que je ne vous vois pas. Mais, vous, me voyez vous ? » — « Oui, mais pas nettement. Je vous vois *comme dans un portrait* ». — « Oui, parce que je suis avec *mon fils* ». — « Ah ! Oui ; votre fils, qui mourut peu de temps après vous ? » — « Non. Vous confondez. Mon fils est mort avant moi. Quand j'*arrivai* ici, il y était déjà *depuis un certain temps.*

Ce qui était vrai, son fils étant mort un an avant lui ; je le savais, mais c'est avec intention que je dis le contraire,

— « Vous rappelez-vous comment *vous étiez* et où vous *viviez* ? » — — « Oui, j'étais... » Et alors il me donna tous les détails exacts sur sa personne et sur son dernier domicile.

— « Voyez-vous ma fille ? J'ai aussi une autre personne à laquelle je m'intéresse beaucoup : La connaissez-vous ? La voyez-vous ? C'est ma petite-fille (nietecita, diminutif de nieta). Elle est avec ma fille. Allez les voir ; mais non, elles ne vous croiront pas, elles vous recevront mal, n'y allez pas. Je vous indiquerai un autre Jour ». Comment, vous aviez une petite fille ? » — « Oui, certainement, oui... »

Ici la conversation prit un autre tour. Il parla de sa félicité actuelle, des misères de notre vie, de son constant désir de se développer.

— « Ne me parlez pas des choses d'ici-bas, je veux les oublier ; je veux grandir, m'élever sans cesse... etc.

J'ignorais que mon ami eût une petite fille. Sa fille, qui vivait avec lui et que j'avais vue l'unique fois que j'étais allé chez lui, était célébataire ; je le savais.

Aussi je sortis fort désappointé de la séance et très préoccupé. Mme R... et les médiums, ses nièces, m'assuraient qu'elle ne connaissaient même pas de nom M. T... Quel intérêt auraient-elles eu à me tromper ? Même en le supposant, comment auraient-elles pu jouer la comédie aussi parfaitement ? Gestes, expressions, loquacité, vastes connaissances, non, cela n'était pas possible.

Cependant, selon moi, il y avait une erreur dans cette communication de M. T... la *nietecita*.

Ma famille connaissant M. T..., je lui demandai s'il avait une petite-fille. On me répondit qu'on ne le croyait pas.

Le lendemain j'allai interroger la concierge de son dernier domicile et je lui demandai quelle était la famille de M. T...

— « Sa fille et sa *nietecita* (sic) » — « Mais comment sa petite fille, sa fille n'était donc pas célibataire ? » — « Parfaitement si. La petite n'était pas *en réalité* sa petite-fille. Elle était fille d'un gendre de M. T... qui vivait en Amérique. Il l'abandonna bien jeune, et la mère de ce monsieur, la vraie grand'mère de l'enfant, étant venue à mourir, la petite vivait près de M. T.., qui l'aimait beaucoup et l'appelait sa *nietecita*.

Clairvoyance

El Siglo Espirita, de Mexico, rendant compte de séances tenues à San Pedro de Tlaquepaque, rapporte le fait suivant : à un moment, l'entité communiquant par la voix de Luisa dit : « Un moment, Conrado ; voyez à quoi mènent les inimitiés ; en ce moment un frère m'annonce qu'on vient d'assassiner un homme, à la sortie de cette ville, sur le chemin qui conduit à Tonolà, Un soldat à cheval court, poursuivant l'assassin. L'assassin... Oh ! non .. non... Conrado, la lumière, vite la lumière, allons, allons !..

On fait la lumière, et le médium se réveille immédiatement, en parfait état de tranquillité, s'étonnant que l'esprit l'ait quitté si promptement.

On cause quelques instants, puis on se dirige vers le tramway, dont la gare est sur la place. En chemin on passe devant le commissariat, où on apportait un cadavre trouvé sur la route de Tonolà.

Suivent cinq signatures de membres du cercle spirite.

Dr DUSART.

AVIS

M. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit au bureau du journal le Jeudi et le Samedi, de 2 heures à 6 heures.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

5 — 2 — 1910

L'Ecriture directe et les apports

(*Suite*) (1)

Nous devons croire que, dès l'origine, les objections qu'on ne manque pas de faire encore de nos jours avaient été exposées à M. de Guldenstubbé, car il s'en indigne en ces termes :

Avant de publier une foule de *fac-similé* (2) de ces écrits d'outre-tombe, il faut dire encore quelques mots pour réfuter l'objection absurde, qui voudrait réduire ce phénomène merveilleux à un reflet *étrange* de la pensée de l'auteur. Cela me répugne de tenir compte d'une objection aussi inepte qui n'est qu'une fiction des hommes écervelés de nos jours, dont la raison, aveuglée par le matérialisme, voudrait inventer une explication beaucoup plus merveilleuse que le phénomène de l'écriture directe, confirmé d'ailleurs par le témoignage de la Bible et par le principe de la révélation directe de toutes les traditions sacrées de l'antiquité.

Au surplus, nos expériences prouvent *amplement que le reflet de pensée n'est pour rien dans ce phénomène*. D'abord, généralement l'Esprit que nous désirons dans nos expériences, ne se présente pas pour écrire ; un autre vient, auquel nous n'avons nullement pensé et dont le *nom même nous est quelquefois inconnu*. Quant aux Esprits sympathiques, ils ne viennent presque jamais durant les expériences spiritualistes. Les Esprits écrivent souvent plusieurs pages entières, tantôt au crayon, *tantôt à l'encre*, lorsque l'*auteur vaque à d'autres affaires*. Cette exagération absurde du pouvoir de l'imagination et de la volonté, n'a donc aucune base ni aucune raison d'être.

De nos jours, les phénomènes d'extériorisation du double humain, pourraient peut-être fournir un argument aux incrédules, si les phénomènes se produisaient pendant le sommeil du médium. Je ne doute pas le moins du monde de cette action extra-corporelle, car il en existe des exemples nombreux que j'ai cités dans mon livre sur les *Apparitions Matérialisées des vivants* (3). Mais, à ma connaissance du moins, on n'a jamais constaté qu'un individu parfaitement

(1) Voir le n° de janvier p. 385 et suiv.

(2) On en trouve 67 reproduits sur des planches qui sont à la fin du volume.

(3) G. Delanne. *Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts*. Chapitre VI, p. 244 et suiv.

éveillé, poursuivant le cours de sa vie normale, se soit dédoublé avec assez d'objectivité pour agir sur la matière d'une façon intelligente, ce qui ferait supposer une double absurdité : celle qui consisterait pour un esprit humain à être au même instant dans un lieu et dans un autre. et simultanément conscient de ce que cet esprit ferait normalement dans son corps charnel et ignorant de ce que produirait son double. Dans les cas d'extériorisation du fantôme odique, ou de l'hallucination autoscopique, le double n'est qu'une image inerte, une effigie sans spontanéité, donc absolument incapable d'agir et de penser d'une manière intelligente.

D'ailleurs, il est un fait qui me paraît démonstratif : c'est l'obtention d'une écriture étrangère qui soit, cependant, un autographe parfait d'un individu totalement inconnu du médium. Or cette preuve absolue, M. de Guldenstubbé l'obtint, voici dans quelle circonstance. Je cite textuellement l'article de Pierrart, directeur de la *Revue Spiritualiste* : (1).

Le 16 janvier 1858, M. de Guldenstubbé étant dans un café occupé à lire le *Courrier de Paris*, vit tout à coup se dessiner sur la marge du journal des caractères écrits par son génie familier ; par cette écriture on conseillait au baron de se rendre au théâtre Italien. Il s'y rendit avec sa sœur, curieux de constater pourquoi son génie familier voulait qu'il se rendît dans ce sanctuaire de Melpomène, si cher à nos dilettantes.

A peine y étaient-ils arrivés qu'*ils virent l'ombre d'un gros homme ;* bientôt cette ombre s'approcha de la loge où le baron était à côté de sa sœur. Le baron eut alors l'idée de demander une écriture directe à l'esprit qui prenait ainsi plaisir à se manifester à lui. Il mit successivement sur sa loge deux cartes de visite. En retirant chacune de ces deux cartes, il y trouva la signature paraphée de Lablache. C'était donc l'illustre artiste qui avait fait la gloire du théâtre Italien, qui était venu s'y manifester à l'état d'esprit.

M. de Guldenstubbé, encouragé par ses expériences, mit sur le bord de sa loge une note de marchand limonadier, le seul papier qu'il eût en ce moment sur lui. Quand il le retira, un moment après, il y trouva ces mots : « *Ce n'est pas ici le seul lieu où je me manifeste, mais j'aime les théâtres de ma gloire.* LABLACHE. »

Le baron n'eût rien de plus pressé que de s'assurer de l'identité de la signature de Lablache. Toute certitude à ce sujet lui fut donnée le lendemain par le dessinateur Baugniet qui possédait des *fac-similé* de cette signature. M. Baugniet apprit en même temps au baron la nouvelle de la

(1) Pierrart — *Revue Spiritualiste.* Tome V. 1862, p. 92.

mort de Lablache, arrivée la veille à Naples, et transmise à Paris par dépêche télégraphique.

Jamais aucun rapport d'amitié n'avait uni le baron au célèbre chanteur, de sorte que la télépathie elle-même est incapable d'expliquer ce fait, que le Spiritisme seul fait comprendre.

Les messages reçus par le baron présentaient une grande variété, aussi bien pour les langues employées que pour les caractères de l'écriture. Il obtint des phrases et même des pages entières en grec lapidaire ; des sentences en langue latine ; des écrits en langue française, dans l'Allemande, l'Anglaise, l'Esthonienne et la Russe et l'Italienne. Le graphisme de ces communications différait du sien, ce qui démontre encore leur provenance étrangère.

Au point de vue physique, les expériences ont présenté des détails intéressants. Nous avons vu déjà de l'écriture produite spontanément sans qu'un crayon fût sur le papier. A plusieurs reprises, le phénomène a eu lieu dans l'intérieur d'un cahier de papier blanc tout neuf. La description de l'expérience exclut toute idée de fraude possible, toute erreur, comme le témoignage des témoins affirme l'authenticité du fait lui-même.

Voici, entre autres, le récit d'une de ces curieuses manifestations :

N° 48. — Figure tracée dans la même ramette cachetée, en présence du dit témoin oculaire (le général baron de Brewern), le 24 décembre, dans le logement de l'auteur. Les expériences de cette journée mémorable ont été couronnées du succès le plus complet. M. le général baron de Brewern y assista en qualité de témoin oculaire. MM. le comte d'Ourches et le marquis de Planty, également invités à y assister, manquèrent. On les attendit jusqu'à minuit, mais à peu près vers cette heure, les meubles commençant à craquer partout, le médium (la sœur de M. de Guldenstubbé) se met au piano, et nous ordonne de mettre une ramette de papier à lettres, *toute neuve*, enveloppée d'un papier jaune et cachetée par le marchand, telle qu'elle sort de la boutique, sur un petit guéridon. Au bout d'un quart d'heure, le médium cesse de jouer et prie le général baron de Brewern d'ouvrir la ramette ; on trouve d'abord une écriture grecque signée *Platon*, puis une écriture latine, signée par *Cicéron* ; une troisième feuille contient cette figure dont nous venons de parler (n° 48) ; enfin un quatrième papier renferme une écriture en anglais, signée par *Spencer* ..

Au point de vue rigoureusement scientifique, il eût peut-être mieux valu que le baron de Brewern défit le paquet et s'assurât au préalable qu'aucune écriture n'avait été inscrite d'avance sur le papier, car rien n'aurait été plus simple que de le décacheter dans

la journée, avec une lame mince chauffée, d'y tracer les différents messages et de le recacheter ensuite par le même procédé, qui ne laisse pas de traces visibles. Mais il faut tenir compte de deux choses : d'abord de l'honnêteté absolue de M. de Guldenstublé et de sa sœur, puis que, dans une autre circonstance, M. de Brewern avait vu se former des lignes dans ses yeux :

N° 44. — Figure tracée en présence du général baron de Brewern qui *voit* les différentes lignes se former sur la feuille de papier, placée sur le bureau de l'auteur, 74 rue du chemin de Versailles, le 15 novembre 1856.

On se souvient que le comte d'Ourches et M. de Guldenstubbé ont vu aussi les caractères se former *sous leurs yeux* sur le papier, dans ces conditions, le doute eût été déraisonnable. Nous possédons d'autres exemples, relatés par Mme Florence Marryat et le Docteur Nichols d'écritures produites dans l'intérieur de livres fermés. Je les rappellerai plus tard. Avant d'en finir, je tiens à faire remarquer encore que, parfois, c'est à *l'encre* que le message était écrit :

N° 63. — Lettre amicale *d'une parente de l'auteur*, morte il y a plus de treize ans. Cette épître en allemand a été tracée le 20 février 1857 dans le logement de l'auteur. Plusieurs connaissances de l'auteur *ont reconnu son écriture*, tracée avec de *l'encre bleue.*

Voici donc encore un cas de transport et d'utilisation de la matière par des procédés qui nous sont inconnus (1). Je note également que l'écriture de la parente a été reconnue par plusieurs personnes, ce qui me paraît établir solidement l'identité de l'esprit. En effet, même en supposant un improbable dédoublement inconscient de la part de M. de Guldenstubbé, on ne comprend pas comment il aurait pu, du premier coup et sans étude préalable, reproduire un autographe de sa parente, assez parfait pour tromper ceux qui avaient conservé le souvenir de l'écriture de la vivante. Il ne suffit pas de se rappeler la forme des lettres pour les reproduire, il est nécessaire de s'y exercer, sans quoi il est matériellement impossible d'y parvenir.

Il me paraît intéressant de rapprocher ce fait de l'écriture produite sans crayon ou sans encre, d'autres manifestations qui ont avec celles-ci d'évidentes analogies C'est ainsi qu'Eusapia a présenté parfois le singulier pouvoir de laisser des traces diverses sur du

(1) Il est regrettable que l'auteur ne nous dise pas s'il se servait habituellement d'encre bleue et si l'expérience eut lieu chez lui, car tous ces détails ont de l'importance.

papier, sur un mur blanc, même sur le linge des expérimentateurs, rien qu'en promenant son doigt propre sur ces objets et même, quelquefois, en faisant simplement le simulacre de tracer une ligne. Elle pouvait aussi communiquer cette propriété à la personne dont elle tenait la main. On sait avec quel soin ce médium fut étudié par toute une légion de savants dans tous les pays, nous devons donc tenir compte de leurs observations et les comparer à celles des Spirites qui ont constaté, comme M. de Guldenstubbé, l'existence des traces au crayon ou à l'encre produites anormalement.

Au cours des expériences qui eurent lieu à Carqueiranne, chez M. le professeur Richet, celui-ci écrit, après avoir relaté quantité de phénomènes : (2)

Ou encore — et c'est peut-être le phénomène le plus surprenant, au milieu de toutes ces choses étranges — *à travers les vêtements* (3) une marque de crayon est faite *sur la chemise* de l'un de nous, et ce qui est plus surprenant encore, sur une page blanche, *notre doigt, parfaitement propre*, traçant cinq fois de suite, *en pleine lumière*, des marques de crayon.

Chez M. Ochorowicz, à Varsovie, en 1893-94, le même phénomène fut relaté avec plus de détails. Le voici tel qu'il est rapporté dans l'ouvrage de M. de Rochas : (4).

Au nombre des phénomènes produits par Eusapia à une lumière telle qu'on peut voir, mais non distinctement, les traits du visage du médium et ses mains, se trouve le suivant : le médium écrit sur le papier, une manchette ou une tablette, sans du crayon, mais il se sert de son doigt, *du doigt d'un des assistants*, ou bien du côté d'un porte-crayon, terminé par une gomme à effacer reconnue comme non encore employée. A la pleine lumière de la lampe, en ma présence (dit M. Harusiewicz) une pareille expérience ne réussit jamais, malgré les tentatives faites dans ce but. J'ai observé le phénomène lors de l'avant-dernière séance. Un des médiums prit un crayon à gomme et, se servant du côté de la gomme, il traça des signes sur une feuille de papier blanc à l'ombre de plusieurs personnes qui couvraient légèrement la lampe obscurcie, placée sur le bureau. Evidemment, le résultat fut nul ; mais quand Eusapia posa sa main gauche sur celle du médium qui écrivait, *sans toucher du doigt le papier* (elle touchait seulement le crayon) on vit presque aussitôt *apparaî-*

(1) Guldenstubbé. L'*Ecriture direct.*, etc. Fac-similé des écrits directs des Esprits p. 83.

(2) De Rochas. *Extériorisation de la Motricité*. Expériences de Carqueiranne 1894, p. 190.

(3) C'est moi qui souligne.

(4) De Rochas. Ouvrage cité p. 162. Edit. de 1896.

tre sur le papier des signes visibles, tracés au crayon (Dr Harusiewicz, *la Voix*).

Voici un autre témoignage, dû à M. de Siemiradzki :

En ma présence, le médium, en promenant les doigts des Docteurs H. et D. sur les manchettes du Dr M. y produisit quelques lignes épaisses. Une autre fois, Eusapia produisit sur la manchette d'un assistant un *signe rouge* en faisant *à la lumière*, un mouvement de main *à la distance de plus de deux mètres*.

Nous fûmes témoins souvent, le Dr Oehorowicz et moi, du phénomène de l'écriture directe, qui peut être considéré comme un développement de celui des signes laissés par les attouchements sur les habits (1) dont je vous ai entretenu à propos de mes expériences de Rome. Le médium trace en l'air un signe quelconque (Eusapia ne sait pas écrire), *en pleine lumière*, avec son doigt dirigé soit contre une ardoise, soit contre le dos d'une personne, soit contre une feuille de papier et le signe apparaît sur la surface visée : en blanc ou en rouge sur l'ardoise ; au crayon noir ou rouge sur le papier. L'expérience ne réussit pas toujours. Souvent ces signes apparaissent *spontanément sur les ardoises, sur le papier ou sur la table*, sans que *ni Eusapia ni aucun des assistants s'en soit approché*. Une fois, à Varsovie, Eusapia fit en pleine lumière apparaître tracé en rouge, un de ces signes, sur la manchette d'un des asssistants *a la distance* de près d'un mètre.

A son tour, M. Wagner, professeur de Zoologie à l'Institut anatomique de St-Pétersbourg, fut témoin du même fait dans des séances à Naples, en 1893. La main d'un professeur K., incrédule, guidée par Eusapia, traça sur une porte un signe ressemblant à un C, qui semblait fait par un doigt noirci à la mine de plomb. Ceci ne satisfit pas M. K , qui dit que la porte n'ayant pas été examinée au préalable, il se pouvait que le tracé y fût déjà et n'avait pas été remarqué. Voici la suite (2) :

Lorsque nous eûmes communiqué cette opinion à Eusapia, elle nous pria d'examiner l'autre battant de la porte. Nous n'y *trouvâmes absolument rien*. Alors, dit M. Wagner, elle me prit la main comme elle l'avait fait avec le professeur K, et l'appliqua à cette autre moitié de la porte. J'attendis quelques secondes et ma main, guidée par celle du médium, se mit à se mouvoir ; puis elle s'arrêta, descendit abruptement d'un trait, et fit un mouvement brusque juste au bas du panneau. J'enlevai ma main et

(1) Voir dans l'ouvrage cité de M. de Rochas, le rapport de M. de Siémiradzki sur les expériences de Rome p. 122. Ce sont les mains fluidiques qui laissent des traces analogues à celles produites par la craie.

(2) Ouvrage cité, p. [illegible]

j'aperçus, à l'endroit même où le mouvement brusque s'était fait, une ligne nettement marquée au crayon, imitant la forme de la lettre C.

Je questionnai de nouveau le professeur K, pour avoir son avis. Il me répondit, en faisant observer que la ligne n'était pas tracée à l'endroit où nos mains étaient appliquées, mais beaucoup plus bas. Je me demande alors : par qui et à quel moment cette ligne a-t-elle été tracée ? Les négateurs, si absurde que ce soit, trouvent une réponse à tout.

En effet, et je crois qu'il ne faut pas gaspiller son temps en discussions oiseuses. Voici des hommes de science tels que MM. Richet, Ochorowicz, Wagner, le Dr Hasuziewicz et un observateur sérieux M. de Siemiradzky qui déclarent que les traces ont eu lieu : tantôt *à travers les habits*, d'autres fois *sans contact* avec le papier et même *à distance*, cela suffit pour nous affirmer que le phénomène est réel et comme il se produit également sur des ardoises, nous serons moins surpris quand nous verrons que des centaines de témoins l'ont également constaté.

Pour ne pas allonger trop cette partie de mon étude, je terminerai par deux récits, qui émanent également de bons observateurs. Le premier rapport, que j'abrège, est extrait du compte-rendu d'une séance à laquelle assistait notre correspondant à Rome, M. Carreras, bien connu pour son esprit critique. Il dit (1) :

Eusapia veut écrire, *elle demande de la lumière* (2). On allume. Je remarque qu'une feuille est barbouillée de graphite. Instinctivement, je saisis la main droite d'Eusapia, je l'examine avec le plus grand soin, *surtout sous les ongles*, et je ne trouve rien de suspect. Eusapia me regarde avec cette étrange fixité des yeux qui lui est particulière pendant les séances, puis elle me demande : « Vous n'avez rien trouvé ? — Alors donnez-moi la main. »

Aussitôt, elle me saisit la main gauche, allonge mon index avec une impatience nerveuse et replie les autres doigts. Les yeux fixés devant elle et *se servant de mon index comme d'un crayon*, elle commence à écrire. Je m'aperçois avec surprise que le bout de mon index *fait fonction de crayon* et écrit nettement mon nom : Enrico. Mes compagnons constatent le fait en même temps que moi. Nous examinons la main d'Eusapia et nous n'y trouvons aucune trace de graphite. Il est essentiel de remarquer qu'Eusapia porte des manchettes très courtes qui découvrent les poignets et, en outre, qu'elle est illettrée, car c'est avec beaucoup d'efforts qu'elle parvient à tracer son nom.

(1) *Revue Scientifique et morale du Spiritisme.* Mai 1903. p. 657.

(2) Remarquons que c'est le médium qui réclame de la lumière, ce qui prouve, une fois de plus, qu'elle ne cherche pas à tromper (G. D.).

« Avez-vous vu ? me dit elle. Oui, j'ai vu parfaitement et mes compagnons ont vu comme moi cet étrange phénomène de l'écriture réellement directe, que d'autres expérimentateurs, parmi lesquels le Dr Visani Scozzi, avaient déjà constaté en présence d'Eusapia.

On remarquera qu'Eusapia *ne sait pas écrire* et que le nom d'Enrico est tracé sur le papier ; alors, quelle intelligence dirigeait les mains du médium et de M. Carreras ? Fidèle au principe logique d'économie des hypothèses, tant que la célèbre napolitaine ne produit que des lignes ou des traits informes, nous devons supposer que c'est elle qui agit, bien que nous ne comprenions pas du tout le procédé par lequel elle laisse sur des objets divers des impressions qui ressemblent tantôt à du crayon, tantôt à la craie, et qui s'impriment en noir, en blanc ou en rouge. Mais lorsqu'un phénomène intellectuel, manifestement supérieur à la mentalité d'Eusapia se joint à l'action physique, il faut y voir l'intervention d'une intelligence étrangère. Or M. Carreras ne savait pas lui-même, étant à l'état normal, ce qui allait se produire, il ne peut donc être l'auteur de ces caractères.

M. Bozzano, que le professeur Morselli qualifie de « bon observateur », nous raconte un fait aussi convaincant, en ce qui concerne la cause agissante (1) :

Le 27 février 1902, la séance terminée, tandis que l'on causait des faits observés, Eusapia, affaissée au fond d'un fauteuil, dans un état d'épuisement complet, demande subitement à M. Bozzano, avec une voix qui indique un nouvel état de trance, de se procurer une feuille de papier, de la poser sur la table et de placer la main dessus. Elle met elle-même sa main immobile *sur celle de M. Bozzano*. Ce dernier accuse bientôt des vibrations intenses et un froid glacial dans sa main, tandis que *tous les assistants entendent* comme le grattement d'un crayon sur le papier. *La lumière était intense*. La feuille examinée ensuite portait un dessin au crayon d'un vase dont les contours étaient comme ponctués, rappelant les soubresauts imprimés à un crayon qui appuierait fortement sur une feuille de papier placée sans intermédiaire sur une table en sapin brut. On constata, en effet, la persistance en creux du susdit dessin sur le bois. C'était donc, en pleine lumière, un phénomène de dessin direct, avec *apport* de la matière remplaçant le crayon.

Eusapia ne sait pas plus dessiner que lire, c'est donc encore, plus que probablement, à une intervention étrangère que ce dessin est dû. Il eût été bien intéressant de faire analyser chimiquement

(1) Bozzano. *Hypothèse Spirite et théorie scientifique.*

la matière avec laquelle ce croquis a été tracé, afin de voir si c'était un composé de plomb analogue à ceux dont on se sert pour fabriquer les crayons. En tous cas, et quel que soit l'auteur véritable de ces manifestations, il est certain que sa volonté joue ici un rôle supra normal, car en supposant, ce qui est probable, que la matière qui a laissé des traces ait été empruntée à un crayon ordinaire, il y a eu désagrégation et transport de cette substance dans des conditions anormales, qui méritent la plus sérieuse attention de la part des savants.

J'examinerai dans le prochain numéro les supercheries qui ont été signalées au sujet de l'écriture sur les ardoises. Mais dans ce cas, comme dans tout ce qui touche à l'exercice de la médiumnité, on pourra constater que les explications qu'on donne pour essayer d'enlever toute valeur au phénomène de l'écriture directe, ne s'appliquent qu'à un très petit nombre d'expériences et que c'est : ou par une grossière ignorance des faits,ou à la suite d'un parti pris invétéré,que l'on tente de généraliser l'hypothèse que tous les phénomènes auraient été imités par les prestidigitateurs.

(A suivre) GABRIEL DELANNE.

Occultisme et Spiritisme

Nous croyons devoir reproduire l'article ci-dessous comme un échantillon de la manière dont certains prêtres parlent du Spiritisme. Nos lecteurs, mieux renseignés que le public catholique du P. Berthet, apprécieront la valeur des arguments employés contre nous et seront étonnés de savoir que les spirites se composent, sans exception « de rêveurs, de déçus, d'hallucinés, de demi fous, de gens disposés à prendre des vessies pour des lanternes. » Lorsque ceci s'adresse à des savants tels que Crookes, Wallace, Varley, Myers, Hodgson, Hyslop, Lombroso, Zoellner, etc. etc., à des intelligences comme Victor Hugo, Vacquerie, Victorien Sardou etc., le bon sens public suffit à faire justice de ces insanités. M. Chevreuil a pris la peine de répondre à ce pamphlet et, avec sa verve coutumière, il a remis les choses au point. Voici donc l'article :

N. D. L. R.

Une conférence du P. Berthet

Jamais l'occultisme et le spiritisme n'ont eu de si nombreux adeptes qu'à notre époque, laquelle se distingue pourtant, assure-t-on, par un remarquable développement de l'esprit critique et par une diminution

correspondante de l'esprit de foi. Il y aurait certes beaucoup à dire sur cette apparente anomalie, mais cela m'entraînerait trop loin. On peut, du moins, constater que ce sont en général les personnes les moins croyantes, au sens religieux du mot, qui se montrent les plus crédules aux doctrines occultistes et aux « phénomènes » spirites. Il faut reconnaître d'autre part que des catholiques très convaincus — par ailleurs trop faciles à convaincre — et de fort bons prêtres même ne sont pas à l'abri de la contagion, ceux-là ne prenant, il est vrai, de l'occultisme ou du spiritisme que ce qu'ils s'imaginent être conciliable en quelque manière avec le dogme chrétien. (1)

Et c'est pourquoi parmi les nombreux auditeurs que la conférence du P. Berthet avait attirés hier au Cercle catholique du Luxembourg, il s'en trouvait sans doute plus d'un qui doutaient s'ils allaient assister à une réfutation ou peut-être à une apologie. Mais leur hésitation n'a pu être de longue durée, l'éminent conférencier ayant tout de suite déclaré qu'il entendait commencer dès ce jour une véritable « campagne objective et critique contre l'occultiste et son enfant naturel le spiritisme ». Et le P. Berthet parla donc tour à tour de l'histoire de l'occultisme depuis 1750, de ses doctrines, des hommes qui le représentent, des faits sur lesquels implicitement ou explicitement il prétend s'appuyer.

Pour très intéressant que soit l'exposé historique, doctrinal, psychologique auquel l'orateur a consacré les trois premières parties de sa conférence, je n'ai pas le loisir de m'y arrêter. Je note simplement les diverses catégories dans lesquelles l'éminent religieux enferme toute la clientèle de l'occultisme : les rêveurs d'abord, puis « les endoloris, les meurtris, les endeuillés, êtres d'un sentimentalisme exacerbé, besogneux des sensibles quoique supra-terrestres consolations, embrassant fiévreusement une doctrine qui dit à l'époux inconsolable : Je te ferai entendre ton épouse et tu lui parleras ; au père désolé : l'enfant que tu viens d'avoir, c'est la réincarnation de ton premier-né, du disparu que tu pleurais. » Puis les déçus, « invinciblement croyants, mais quelque peu aristocratiques, que certains contacts ont froissés, qui ont rencontré peut-être une religion revêche, administrative, tatillonne, indifférente ou hautaine, à l'heure même où ils avaient le plus besoin d'elle ». Puis encore les hallucinés, les demi-fous, ceux qui ont le prurit de la grandeur et de la parade, les ignorants incorrigibles, etc. Bref, tout un monde auquel est particulièrement experte à faire prendre des vessies pour des lanternes « cette catégorie d'occultistes pratiques qu'on appelle médiums et qui, si l'on excepte quelques débutants, quelques hallucinés, quelques complices inconscients, quelques prestigiditateurs qui s'avouent tels, ne sont,

(1) Il est toujours amusant de voir un journaliste se mêler de faire la leçon à des théologiens qui, en ces matières, en savent mille fois plus que lui (*N. d. l. R.*)

somme toute, que de merveilleux et habiles exploiteurs de la bêtise humaine et de la crédulité publique ».

Ce jugement, par où le P. Berthet arrive enfin au fait spirite proprement dit, paraîtra t-il trop sévère ? Je ne sais. Toujours est-il que son auteur a fait de date récente certaine expérience personnelle et recueilli certains aveux qui sont plutôt de nature à le confirmer dans son opinion. Qu'on en juge.

Le P. Berthet avait dit, au cours d'une réunion très ouverte, ce qui suit :

« En somme, suggestion, magnétisme, hypnose, hallucination, trucs de prestigiditateurs, supercherie enfantine, phénomènes hallucinatoires, tours de passe-passe, effets de glace et jeux de lumière, phosphorescence et phonographie, craquement d'os ou illusions visuelles et auditives, le spiritisme n'est que cela.

« Disons mieux : il n'y a pas de spiritisme vrai, de spiritisme franc, de spiritisme vérifié. Il n'y en a point. Et pour un catholique il ne peut pas y en avoir. »

Il avait dit cela « après une enquête doucement menée, directement ou indirectement, pendant dix ans ». Or il se trouva cinq médiums pour relever ce qu'il leur plut de considérer comme un défi. Cinq médiums, dûment versés « dans la science hiramique » (1) et qui, après avoir « consulté la pléiade astrale », prirent le parti de convoquer le P. Berthet à une discussion qui devait être, aux termes de la lettre d'invitation, « pragmatique, sanctionnée, aléatoire et courtoise ». Pragmatique, c'est-à-dire accompagnée d'expériences ; sanctionnée, c'est-à-dire suivie d'une déclaration par laquelle le religieux se serait avoué vaincu et que l'on se proposait de livrer à la presse ; aléatoire, parce que les esprits ne sont pas absolument aux ordres des médiums ; enfin courtoise, cela s'entend. Or, ce fut un effondrement.

« On discuta longtemps, chaudement. Et l'esprit ne venait toujours pas. Il était onze heures du soir. — A quand les expériences ? demandai-je. — Il faut être patient. — Je le serai. — Il peut se faire attendre encore. — J'attendrai. — Nous ne sommes pas toujours sûrs de réussir. — Essayez au moins. »

J'abrège. La soirée se termina par un attrapage en règle entre les médiums dont l'un, fort connu, finit par lâcher le paquet.

« Eh bien ! Vous avez droit à la vérité. Tout est truqué. Truquées les flammes qui se promènent, truquée l'écriture sur l'ardoise, truquée l'em-

(1) Rien que cette épithète suffit à montrer que le Père Berthet a été mystifié par des farceurs, car qui jamais, dans le monde spirite, a entendu parler de la prétendue « science hiramique » ? Décidément, le bon père manque un peu de discernement, puisqu'il n'a pas été mis en garde par le charabia de la lettre d'invitation dans laquelle on lui parlait d'une discussion « pragmatique, sanctionnée, aléatoire (Oh ! oui) et courtoise » (N. d. l. r.).

preinte des mains, truqué l'apport d'objets, — témoin Eusapia Paladino — truquées les voix... Et tenez, j'étais parmi les organisateurs de la fameuse séance spirite organisée par la rédaction d'un grand journal du matin. Là encore tout était truqué, et nous le savions tous. Venez me voir et je vous conduirai dans l'unique maison de Paris, où se fabriquent les instruments qui nous servent. »

Une confession en règle, comme on le voit. Le P. Berthet ne s'imaginait pas, en franchissant le seuil de la maison qu'on lui disait hantée par des esprits familiers, qu'il y trouverait un médium pénitent, dont il aurait à recueillir les aveux. Et comment s'étonner qu'il ait donné à la très intéressante conférence dont je viens de parler et à laquelle il faut souhaiter un maximum de retentissement, la conclusion suivante :

« Le spiritisme comme tel, en tant qu'intervention des esprits à l'appel d'un médium, est inexistant. Il existe cependant, il se répand, il mutiplie ses ravages, il entasse ses victimes grâce à l'ignorance des foules, grâce à la crédulité ambiante, grâce à la diminution de la foi, grâce au développement des maladies nerveuses. Il existe, sincère chez les dupes, criminel chez les exploiteurs. Il existe, à l'état de pratique dangereuse, — au point de vue de l'hygiène sociale. Il existe, instrument merveilleux, aux mains de quelques-uns pour d'inavouables campagnes. Il existe, parce que la science officielle, en retard presque toujours sur les savants, a eu le tort de se désintéresser de ces purulences morbides et contagieuses qu'elle aurait dû analyser et enrayer. Il existe comme une épidémie, contre laquelle le temps semble venu d'agir, si l'on ne veut pas que notre race se névrose jusqu'à la folie dégénérescente et d'agir par la brochure, par le livre, par la critique, par la législation même. Je fais ici abstraction de mon caractère de prêtre, et je déclare, conscient de ce que j'avance et ne reculant devant aucune responsabilité : il y va de notre santé intellectuelle et morale. Soignons les malades, enfermons les fous dangereux, prévenons les inexpérimentés, poursuivons les exploiteurs et qu'en notre temps de sens pratique et de raison éclairée toutes les énergies contribuent à déterminer les grands courants d'air sain qui chassent les miasmes et purifient l'atmosphère.

« Aussi bien, l'Evangile y gagnera ; lui le code de la simplicité, de la bonté, de la droiture, de la miséricorde et du pardon ; lui, la charte des longs espoirs et des certitudes rédemptrices ; lui qui, assurant aux âmes l'éternelle libération, les arrache par cela même aux calculs intéressés et aux ridicules entreprises des « praticiens de l'au-delà ».

Espérons que ce cri d'alarme sera entendu comme il mérite de l'être. Le P. Berthet a bien servi hier non seulement la religion, mais le pays dont les doctrines et les pratiques dénoncées avec tant de chaleureuse éloquence par l'éminent religieux menacent d'entamer sérieusement les réserves de bon sens, de santé morale.

Le Figaro du 13 janvier 1910.

Julien de Narfon.

La conférence du P. Berthet

Le Spiritisme n'a plus bien longtemps à vivre. Le *Figaro* du 13 janvier nous annonce, en effet, sous la signature de M. Julien de Narfon, que le P. Berthet va tout exterminer.

Il résulte d'une conférence dudit père, faite au cercle catholique du Luxembourg, que, derrière le spiritisme, il n'y a rien rien, rien ! Le père Berthet va soigner les malades, enfermer les fous et poursuivre les exploiteurs ; il y va de la santé intellectuelle et morale de notre pays, et M. Julien de Narfon félicite le vaillant soldat qui part en guerre pour une si noble cause.

A la suite d'une enquête doucement menée, le Révérend Père a reçu la confession d'un médium prestidigitateur qui lui a proposé de le conduire dans l'unique maison de Paris où se fabriquent les instruments qui nous servent ; ce qui, ajoute M. de Narfon, semble bien de nature à confirmer l'opinion du Révérend Père.

Or cette opinion renferme deux propositions monstrueuses, qui blessent à la foi la science et la religion.

1° — Il n'y a pas de faits vérifiés.

2° — Les faits n'existent pas et ne peuvent pas exister pour un catholique.

Ainsi le Spiritisme n'existe que sous forme de suggestion, d'hallucination, de trucs, de prestidigitation, de supercherie enfantine, de tours de passe-passe, d'effets de glace et jeux de lumière, phosphorescences et phonographie, de craquements d'os, d'illusions visuelles et auditives.

Et, secondement, l'intervention des esprits est, non seulement inexistante, mais encore contraire à la foi catholique ! Et sur cette thèse fantastique le père Berthet fait appel à toutes les énergies pour partir en guerre.

Que la paix soit avec vous, mon R. Père, mais vous ne partirez pas ; ni vous, ni M. de Narfon, ni le *Figaro* ; vous ne partirez pas en guerre, parce que vous êtes liés par une impossibilité matérielle, celle de donner la parole à vos contradicteurs. Le *Figaro* peut vous prêter ses colonnes pour attaquer un Spiritisme impersonnel, mais

il ne vous les prêtera pas pour des attaques qui donneraient, à une personne autorisée, le droit de réplique. Les témoignages sont trop formidables pour que votre déroute ne soit pas certaine, et nul journal ne consentirait à ce qu'un débat contradictoire ait le grand public pour témoin.

Le Matin essaya naguère quelque chose de semblable et Monsieur J. Bois n'a pu s'en tirer qu'en passant la parole à des compères, et en refusant l'insertion de M. de Rochas que, pour la forme, il avait feint de consulter.

Telle est votre faiblesse que vous ne pourrez prêcher que chez vous, devant des convertis. Tous les savants du siècle nous serviraient de bouclier, si vous en veniez à nier publiquement les faits.

Si vos auditeurs connaissaient tant soit peu la psychologie moderne, vous n'auriez plus d'autre ressource que de leur dire : — que W. Crookes a été victime de supercheries enfantines ; que des effets de glace ont produit, chez lui et à son insu, l'illusion de Katie King ; que ses expériences contrôlées n'ont aucune valeur ; que ses appareils ont été hallucinés ; qu'il n'y eut jamais de coups frappés dans les murs, même quand le contrôle consistait à suspendre le médium entre ciel et terre ; enfin vous seriez obligé de soutenir que beaucoup de ses affirmations sont mensongères. C'est à cette thèse que vous seriez réduit pour infirmer les faits devant des auditeurs renseignés.

Ces témoignages, vous les connaissez, cependant votre conviction n'en est pas ébranlée, il y a donc, en vous, une lumière spéciale qui vous en montre le côté faible. Cette lumière ne verra jamais le jour, elle n'éclaire sans doute que votre conscience interne.

M. de Rochas a édité un livre, après lequel il semble bien que le mouvement de table soit plus que vérifié ; cela est évident pour quiconque possède quelque réserve de bon sens et de santé morale. Voilà ce qu'on ne peut pas discuter au grand jour sans se mettre dans la nécessité de nier l'incontestable, et nos ennemis sont si faibles qu'ils reculent toujours devant la crainte de donner de la publicité à cette œuvre indestructible.

Ainsi, mon R. P., je ne vous vois pas frappant avec efficacité des physiciens tels qu'Ochorowicz, des physiologistes de la valeur de M. Ch. Richet. Je ne vous vois pas égarant l'opinion publique,

au point de faire passer pour des exploiteurs Victor Hugo et Victorien Sardou. En face des expériences de Lombroso, je ne vous vois pas mettre dans la balance le témoignage unanime des savants Italiens et contredisant, sur la réalité des faits, le témoignage du docteur Lapponi dont l'ouvrage a été publié avec l'assentiment du pape. Et puis il faudrait encore faire passer sous les yeux du public les certificats de vénérables ecclésiastiques qui proclament la réalité des faits, ceux-là seront-ils rangés dans la catégorie des exploiteurs ? — Car il faut vous dire, chers lecteurs, que le père Berthet, en psychologue avisé, a classé en des catégories déterminées ceux qui tendent à admettre cette preuve objective de la survivance de l'âme. Ce sont : — les rêveurs, les endoloris, les déçus, les hallucinés, ceux qui ont le prurit de la grandeur, les ignorants incorrigibles et les exploiteurs de la bêtise humaine.

Soyons sans parti-pris, je veux adapter les faits à la théorie du R. P. et classer chaque témoin dans sa catégorie : Essayons ! — Voici M. de Rochas, ce sera un rêveur. — Voici M. Flammarion, mettons-le parmi les endoloris, il n'est pas de l'Académie. — M. Lombroso sera un halluciné, il était aliéniste. — Malgré son apparente mo lestie, M. Ch. Richet peut être atteint du prurit de la grandeur. — Quant à W. Crookes, c'est un ignorant, il est entré si jeune à la Société Royale ! — Mais je n'affirme rien, et je prie le père Berthet de me relever charitablement si j'ai commis quelque erreur d'appréciation dans la nomenclature ci-dessus. L'esprit critique de ces témoins éminents est déprécié par une diminution correspondante de leur esprit de foi, tandis que l'esprit de foi du P Berthet, soutenu du véritable esprit critique, saurait remettre les choses au point. Alors tout le monde s'inclinerait et nous n'attendons, pour nous enrôler nous même sous la bannière du père Berthet, qu'une dernière lumière ; que le père Berthet nous explique comment ces hommes éminents ont employé leur infécond labeur à des irréalités absolues.

Malheureusement le père Berthet ne partira pas en guerre, ni le *Figaro*, ni M. de Narfon non plus. Ce qu'on fera, il est trop facile de le prévoir ; tout se bornera à la publication de quelque petite brochure où le Spiritisme sera mis à néant pour l'usage des bonnes vieilles dames, et qu'on imposera à la pieuse indifférence de ceux

qui ne connaissent du Spiritisme que ce qu'on en voit dans *le Contrôleur des wagons-lits*.

Et la Religion? – Comment s'accommodera-t-elle de la négation du P. Berthet ? — Le bon père est en opposition avec l'Eglise lorsqu'il affirme qu'il n'y a pas de manifestation d'esprits. Que cela ne peut pas exister pour un catholique.

Alors... Jésus-Christ ne chassait pas les esprits ? Qu'on dise que les médiums sont des possédés, voilà une théorie défendable au point de vue catholique. Le père Pailloux, de la compagnie de Jésus, a fait un livre pour démontrer qu'il n'y a ni suggestion, ni influence du système nerveux, ni jonglerie, ni maladie dans les faits spirites. Qui croire... mon Dieu ! si le père Pailloux n'est plus catholique !

Et la *Mystique* de Ribet qui m'enseigne que dans la vie des saints ces sortes de prodiges ne se comptent plus (*Myst.* tom. II. p. 169) et que les âmes répondent ainsi aux supplications qu'on leur adresse. Et moi qui croyais aux visions glorieuses des saints martyrs ! Ribet me disait en effet que les élus annoncent l'heure de la mort à leurs amis et qu'ils se joignent aux anges pour recueillir leur âme (p. 173). Pour cela ils empruntent différentes formes, et ils se présentent avec l'extérieur qu'on leur a connu sur la terre ; ou encore tels qu'on a coutume de les peindre ou de les représenter. Ribet explique que ces âmes, dégagées de la chair, empruntent des corps étrangers, formés pour la circonstance avec des éléments ambiants.

Alors quoi ?... Ribet n'est pas une autorité ?... — Ni vous non plus ! — Eh bien, que St Thomas vous départage ! Le docteur angélique n'hésite pas ; il reconnaît que les âmes peuvent sortir du paradis, et même de l'enfer, pour apparaître aux vivants.

Après cela puis-je croire le père Berthet, me disant que les apparitions sont inexistantes ou ne sont que l'œuvre de quelques prestidigitateurs qui s'avouent tels ? Quelle franchise, mon Dieu, quelle franchise, chez les médiums que fréquente le P. Berthet !

Ce sont les âmes souffrantes, nous dit Ribet, qui s'adressent aux vivants et réclament leur intercession. Ce sont les évocations des hommes qui font apparaître les morts. St Macaire d'Egypte les évoque, et ceux ci lui répondent, mais après qu'ils avaient satisfait à sa question, le saint abbé, sans s'informer aucunement de

leur état, leur disait ces paroles : « Maintenant, dors en paix jusqu'à ce que le Christ te ressuscite. » (Ribet, II, p. 194).

St Antoine de Padoue fait relever un enfant, mort assassiné, pour lui faire déclarer l'innocence d'un accusé.

Faut il passer à l'histoire contemporaine ? — Le P. Mathieu Lecomte, zélé dominicain, meurt dans la terreur de l'enfer ; il revient dire à la sœur qui avait veillé à son agonie : — Ma fille ! Oh ! priez pour moi ! Je souffre horriblement ! —

Quinze jours après, il vient la remercier et demander une neuvaine de messe. La neuvaine achevée, un autre témoin, un frère convers, voit entrer le père Mathieu Lecomte dans sa cellule, le défunt s'avance vers lui, souriant, et lui demande des nouvelles du couvent. Les deux témoins de cette manifestation vivent encore. (*narration du Messager de Marie Immaculée*, de Poitiers, *citée par l'Echo du Merveilleux* du 15 janvier 1908).

Qu'en pense le P. Berthet ?

Veut-il des extériorisations ? Nous lui parlerons de sainte Lidwine. Veut-il des lévitations ? — Voilà St Joseph de Copertino. Veut-il des apports ? — Voilà sainte Dorothère qui envoie trois fruits des plus beaux et trois roses à un avocat romain qui lui avait demandé, par raillerie, des fruits et des roses du jardin de son époux.

De l'histoire des saints il résulte, avec évidence, que l'Eglise a toujours admis l'intervention des esprits à l'appel des médiums, et celle des mauvais esprits qui venaient tourmenter les serviteurs de Dieu. La sainteté du curé d'Ars ne l'a pas préservé des produits inférieurs de la médiumnité ; et, au matin, il constatait parfois des apports qui ne laissaient derrière eux aucune odeur de sainteté.

Tout cela ne saurait exister pour un catholique ! Va-t-on excommunier Ribet, le *Messager de Marie Immaculée* et l'*Echo du Merveilleux* ? — Ah ! mon révérend Père ! que le chemin est devenu étroit depuis que l'ancienne église catholique est devenue Romaine, allez-vous encore nous le rétrécir ?

L. Chevreuil.

Rapport

FAIT PAR

Messieurs Hereward Carrington, Bagally et Feilding à la Société des Recherches Psychiques Anglaise, sur onze séances avec Eusapia Paladino.

Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire : « Nous ne croirons à la sincérité des phénomènes psychiques, que lorsqu'ils auront été produits en présence de prestidigitateurs sérieux ! » Ceux qui parlent ains ignorent, et le plus souvent *veulent* ignorer, les constatations faites; maintes fois déjà par des spécialistes et affirmées par des certificats authentiques.

Voici maintenant que la S. P. R., surmontant ses répugnances obstinées et revenant sur sa décision prise à la suite des fameuses expériences de Cambridge, charge officiellement trois de ses membres de reprendre la question. Nous allons voir qu'elle n'a rien laissé au hasard et qu'elle a pris toutes ses mesures pour ne donner aucune prise à la critique et résoudre la question une fois pour toutes. Cela va-t-il modifier le langage des aveugles volontaires ? Pour quelques-uns, peut-être ; mais attendons-nous à voir la majorité continuer à chercher de nouvelles objections ou à faire le silence sur un document aussi décisif.

Quant à nous, nous trouvons ce rapport d'une telle importance, que nous demandons la permission à nos lecteurs de mettre sous leurs yeux quelques-uns des passages qui nous paraissent les plus propres à former ou à confirmer leur conviction.

Avant tout, nous voulons donner l'appréciation sommaire d'un critique excessivement sévère et difficile à convaincre, M. Petrovo-Solovovo. À la suite d'un examen critique du fameux rapport Courtier, il écrit les lignes suivantes :

« P. S. — Depuis que j'ai tracé les lignes ci-dessus, j'ai lu dans le numéro de juillet du *Journal* de la S. P. R. l'extrait du rapport par MM. Feilding, Bagally et Carrington sur leurs récentes investigations à Naples. Après l'avoir lu, je me trouve certainement dans une disposition d'esprit beaucoup plus optimiste sur ce sujet. Le fait que des hommes aussi experts dans le domaine de la prestidigitation ont pu être amenés parce qu'ils ont vu à la croyance dans la sincérité des phénomènes d'E. P. est éminemment significatif et satisfaisant. J'approuve sans hésiter leurs méthodes d'investigation et je pense que l'absence d'instruments techniques imposés est plus que compensée par quelques-uns des résultats

obtenus. En présence de cette dernière circonstance, je confesse que je serais heureux de voir une semblable ligne de conduite adoptée uniformément à l'avenir, même par les étoiles scientifiques de première grandeur. »

Voici maintenant les paroles d'introduction par lesquelles M[me] Sidgwick, présidente de la société, présente officiellement le rapport des trois enquêteurs.

« Le présent fascicule contient un rapport par MM. Feilding, Bagally et Hereward Carrington sur les résultats de leurs investigations, à Naples, sur le médium bien connu, Eusapia Paladino. Il semble nécessaire de le faire précéder par quelques explications des raisons qui ont porté le bureau de la Société à se départir en cette circonstance de sa pratique habituelle de ne pas s'intéresser aux médiums qui ont été surpris une fois à truquer, et l'ont décidé à envoyer les trois membres susnommés, tous chercheurs expérimentés, bien au courant des trucs pratiqués dans les séances, pour tenir à Naples des séances avec Eusapia. Cette explication est d'autant plus nécessaire, que le Bureau n'a nullemeut l'intention de modifier sa ligne de conduite. »

« Les raisons les plus graves s'opposent à l'emploi des médiums frauduleux. Cela encourage de préjudiciables manœuvres que l'on rencontre au cours des recherches scientifiques. Un médium, même bien doué, perd beaucoup d'autorité lorsqu'il a une fois été démasqué. »

« C'est pour ces raisons que ceux qui dirigent les affaires de la Société ont adopté la règle d'éviter d'employer des médiums reconnus comme ayant eu recours aux trucs et ils pensent que sur ce point ils ont l'approbation de la grande majorité des membres de la Société. »

« Cependant, dans le cas d'Eusapia Paladino, d'autres considérations sont intervenues et ont porté le Comité à décider qu'il serait bon que quelques personnes spécialement expérimentées dans l'étude des phénomènes physiques médiumniques et qui auraient déjà eux-mêmes dévoilé des trucs dans d'autres cas, poussent à fond une investigation au nom de la Société. Lorsque en 1894 et 1895 plusieurs membres de la Société avaient assisté pour leur compte particulier à des séances, d'abord à l'Ile Roubaud et à Carqueiranne, sur une invitation du professeur Richet, puis a Cambridge, Eusapia avait été nettement convaincue de fraude, quoique l'on fût autorisé à croire que ce n'était qu'accidentellement. Les séances de Cambridge avaient laissé dans l'esprit des expérimentateurs la conviction que les procédés frauduleux employés par elle indiquaient de sa part un savoir-faire et un usage habituel.(1) En

(1) On sait combien cette accusation était injuste, comme l'ont prouvé MM. Ch. Richet, Ochorowicz et Maxwell dans des articles admirablement documentés. (*N. d. l. r.*).

outre, dans ces séances, elle s'était opposée à l'expérimentation dans des conditions qui auraient dispensé d'une observation incessante. On fut donc obligé d'abandonner les investigations. »

« D'autre part, à l'étranger, des hommes experts dans les Recherches Psychiques ont continué leurs expériences et il est probable qu'Eusapia a été observée par un plus grand nombre d'hommes de sciences qu'aucun autre médium, et qu'elle peut citer un plus grand nombre de témoins dont les opinions sont du plus grand poids sur toute autre question et qui sont restés convaincus que dans certains cas des forces inconnues agissent en sa présence. C'est ainsi que certains des phénomènes cités ne peuvent être expliqués par les trucs *découverts* chez elle. Sir Oliver Lodge, en particulier, a toujours admis sans réserve qu'il en fut ainsi de quelques-uns des phénomènes observés à l'île Roubaud et qu'ils n'auraient pu être produits par *aucune* espèce de truc. »

« Dans ces circonstances,le Conseil a conclu que puisque nous ne persistions pas dans une attitude obstinée d'incrédulité, nous pouvions faire une nouvelle tentative pour réunir les éléments capables de former un jugement indépendant, sur les phénomènes que présente Eusapia. On trouvera le résultat dans le rapport suivant sur les séances tenues récemment à Naples. »

M. Feilding commence son rapport par quelques considérations générales et par un historique de la vie d'Eusapia et des si nombreuses séries de recherches que ses remarquables facultés ont provoquées. Voici comment il présente le comité de recherches nommé par la Société :

« Quant au *personnel* du Comité chargé par le Conseil d'entreprendre cette étude, on pensa que comme son objet était surtout de chercher à déterminer si les phénomènes étaient dus ou non à la fraude, on devait recourir à l'intervention de personnes parfaitement au courant des méthodes de tricherie.

M. Carrington a été pendant longtemps chargé par la S. P. R. américaine, de poursuivre ce genre de recherches et il est l'auteur d'un livre : *The Physical Phenomena of spiritualism*, dans lequel on trouve l'exposé détaillé des trucs employés par les médiums fraudeurs qu'il avait spécialement étudiés.

Pendant plusieurs années M. Carrington a joué le rôle d'un prestidigitateur amateur et il est capable de reproduire absolument tous les *tests* par écriture sur ardoise et autres, offerts ordinairement par les médiums. (1) Au cours de la mission qu'il remplit pour la Société

(1) Ici encore, il y a exagération. Si habile que soit M. Carrington, il est des

américaine il a étudié une foule de cas de maisons hantées, de phénomènes physiques, etc..., et dans le cours des dix ans qu'il y consacra il n'a jamais rien trouvé qu'il ne pût expliquer par la fraude, dont il lui arriva souvent de perfectionner les procédés. »

M. Bagally a été, lui aussi, pendant de longues années un investigateur des phénomènes physiques. Il est également un prestidigitateur amateur d'une grande expérience. Quoiqu'il ait étudié presque tous les médiums qui ont paru sur l'horizon spiritualiste depuis le temps de D. D. Home, il n'a, pas plus que M. Carrington, rencontré ce qu'il a cru pouvoir appeler un exemple authentique d'une action qui ne pût être plus ou moins facilement démontrée frauduleuse et avant les séances avec Eusapia, il en était arrivé à une conclusion absolument négative, en ce qui touche à la probabilité d'aucun phénomène physique sincère.

M. Feilding, quoiqu'il ne soit pas lui-même prestidigitateur, possédait une expérience suffisamment développée en tout ce qui concerne les phénomènes physiques. Il avait l'avantage d'avoir été mis complètement au courant des procédés des médiums truqueurs. Tandis qu'il conservait une disposition à admettre la possibilité de l'existence dans la nature d'une force indéterminée, au moyen de laquelle se produisaient les phénomènes constatés par un si grand nombre d'observateurs, la découverte de fraudes répétées avait produit chez lui une disposition au scepticisme complet, au sujet de la probabilité qu'il rencontrerait jamais des exemples de l'exercice d'une telle force. »

Ainsi donc deux prestidigitateurs très prévenus et spécialement experts dans la découverte des fraudes des prétendus médiums, et un observateur hésitant et plutôt défiant, tel est le comité devant lequel Eusapia a consenti à paraître.

Voyons maintenant ce qui est résulté d'une pareille épreuve.

Les rapporteurs décrivent la chambre des séances et font ressortir avec beaucoup de raison, que loin d'imposer à Eusapia la gêne d'instruments de précision et d'autres précautions qui la portaient à penser qu'elle était traitée en ennemie, ce qui ne pouvait que nuire à la manifestation de ses facultés, ils ont adopté ses dispositions ordinaires et se sont attachés à la maintenir dans l'état moral le plus favorable, en lui procurant des distractions et en la traitant avec la plus grande sympathie. (1)

---

faits d'écriture sur ardoise qui sont absolument inimitables par la prestidigitation, ainsi que M. Delanne le montrera dans son étude sur l'écriture directe. (*N. d. l. r.*)

(1) **Enfin ! Voilà donc des investigations qui ont le bons sens de compren-**

Ils se sont considérés comme chargés, non de rechercher scientifiquement la nature de la force en jeu, mais en leur qualité de prestidigitateurs, de constater si les phénomènes observés peuvent ou non être attribués à un *tour de main*.

Ils font remarquer que c'était dans les jours où la santé du médium était la meilleure, où sa bonne humeur permettait de prendre les précautions les plus strictes et d'admettre l'éclairage le plus fort, que les phénomènes furent les plus nombreux et les plus frappants.

C'était lorsque la lumière, devenue très faible, aurait rendu la fraude plus facile, qu'il se produisait le moins de phénomènes.

Le rapport étudie ensuite chaque genre de phénomènes et commence par les *mouvements de table* et les lévitations.

Il fait remarquer que la lumière fut généralement suffisante pour permettre de lire des petits caractères. La table se soulevait sur deux pieds. Elle s'abaissait sous la pression des mains, puis se relevait comme retenue par une suspension élastique et cela aussi bien sans contact qu'avec contact. Dans les mêmes conditions de contact, elle s'enlevait totalement à une hauteur de six pouces à deux pieds ; elle restait en l'air pendant quelques secondes et retombait. En présence d'observateurs de cette valeur, nous n'avons pas à insister sur l'efficacité absolue du contrôle des mains et des pieds ; nous n'y reviendrons pas.

« Le plus fréquent phénomène, dit le rapport, et le plus susceptible d'un contrôle satisfaisant, consista dans les *mouvements des rideaux* derrière le médium... Ses mains furent toujours à 8 ou 12 pouces de distance... Le mouvement produisait une proéminence arrondie comme un ballon ; la surface cédait à la pression de nos mains et la forme arrondie se reproduisait... Il se produisit, en outre, des projections du rideau, dont l'extrémité atteignait l'extrémité opposé de la table des séances, Eusapia restant toujours parfaitement visible et immobile. »

Raps. Rien de bien particulier, sauf que, à la dernière séance, lorsque la lumière était complète et que l'on considérait la séance comme terminée, des coups multiples furent frappés sur la surface de la porte de la chambre, dont les mains d'Eusapia se tenaient à une distance de 6 pouces à 3 pieds.

Coups violents (Bangs). Le rapport signale des coups frappés sur la

---

dre que parce qu'ils rétribuent un médium, cela ne leur donne pas le droit de le traiter comme un cheval de fiacre, et qu'un peu de sympathie n'empêche nullement une observation rigoureuse. Nous sommes loin de la morgue et des dédains des savants du temps d'Hodgson et de ceux de l'*Institut psychologique*. Aussi il y paraît aux résultats obtenus (*N. d. l. r.*).

table des séances et qui résonnaient comme sous le choc d'un pesant maillet de bois.

Bruits dans le cabinet. Ils furent constants et variés. Déplacement brusque de la petite table et bouleversement des objets qui y sont déposés ; coups retentissants sur un point quelconque, mouvements et bruits d'un objet, reproduisant le rythme indiqué par la main de l'un des assistants.

Jeu de la guitare. « Ce phénomène, dit le rapport, présenta un tel caractère, qu'il fut un de ceux qui nous impressionnèrent le plus. »

La petite table sort du cabinet, parait au dessus des épaules du médium, se couche sur la table des séances et cherche en vain à se redresser. A plusieurs reprises elle sort, s'enlève tout à fait, sans aucun contact.

Transport d'autres objets. Les divers objets placés sur la petite table du cabinet furent apportés sur la table des séances. La table ayant été fixée par des crampons, en fut arrachée violemment, ce qui nécessita l'emploi d'une force considérable, en même temps qu'un violent coup retentissait.

Des attouchements variés furent ressentis sur les bras, les épaules, les têtes ; mais la cause resta invisible.

Des attouchements se produisirent à travers le rideau. Ils étaient causés par une main *avec des doigts vivants, dont on sentit les ongles* à plusieurs reprises.

Apparitions de mains hors du rideau. « Bientôt ces mains devinrent visibles hors des rideaux. Généralement elles se montraient dans l'intervalle des rideaux, au-dessus de la tête d'Eusapia. Leur aspect variait : tantôt blanches comme du papier, tantôt de couleur naturelle. Elles sortaient et rentraient brusquement, permettant à peine de les entrevoir, ou bien s'avançaient avec lenteur et assurance, en apportant quelquefois certains objets. Dans un cas, un attouchement fut pratiqué par une main visible. »

Apparitions de têtes et d'objets plus ou moins semblables à des têtes. Elles se présentaient sous divers aspects. Quelquefois elle semblaient une masse vaporeuse, sortant en silence avec une extrême rapidité, faisant l'effet à la distance où elles étaient d'une face vue de profil et constituée par une toile d'araignée. D'autres fois, il semblait que le rideau avait été repoussé en forme de tête par une large main, dont les doigts repliés imitaient les diverses parties de la face. Dans d'autres cas, on les voyait comme une tête supportée par une grande tige, sortant au-dessus de la tête du médium, s'avançant au-dessus de la table et s'approchant à quelques

pouces de la figure des assistants. Dans ce dernier cas leurs mouvements étaient lents et on eût pu croire à une fraude du médium repoussant le rideau avec ses bras allongés, si ceux-ci n'avaient pas été tenus assez strictement pour éliminer tout soupçon de fraude (1).

Objets transportés du cabinet par une main visible. C'est ainsi que dans la 7e séance on vit une main apporter sur la tête du médium, puis sur la table, une sonnette qu'elle faisait tinter.

Dans la 8e séance une *corde* qui avait attaché la jambe du médium à la chaise et avait été fixée par des nœuds compliqués, fut déposée complètement dénouée *sur la tête du médium par une main visible.*

Mouvements d'objets hors du cabinet. Un petit tabouret, placé dans la salle à environ 3 pieds du médium, s'avance et recule, obéissant chaque fois aux gestes du médium. Il s'avança ensuite vers le rideau et s'éleva lentement contre lui jusqu'à la hauteur de la tête du médium, mais toujours à une distance d'au moins trois pieds. Un tambourin se promena sur le parquet.

Lueurs. Il ne s'en produisit que très peu, mais on peut les ranger parmi les phénomènes les plus intéressants. Ces lumières bleuâtres se montrèrent à maintes reprises pendant la 7e séance.

Après cette rapide analyse des divers phénomènes, les membres du comité disent dans leurs *Conclusions* :

« Ce ne fut que par la répétition constante des mêmes phénomènes, dans une bonne lumière *et aux moments où ils étaient attendus* et où nous avions constaté *qu'aucune précaution n'avait été négligée*, que nous sommes arrivés graduellement à la conviction qu'une certaine force était en jeu, laquelle se trouvait au-dessus d'un contrôle ordinaire *et supérieure à ce que pourrait l'adresse du plus habile prestidigitateur.* »

« Nos conclusions sont basées sur les impressions résultant de l'ensemble des séries, sans que nous puissions dire quel phénomène spécial les a provoquées. Nous nous bornerons ici à constater l'opinion, qui dans nos esprits a atteint le caractère d'une *certitude*, que pour expliquer les manifestations d'Eusapia, il faut invoquer une force d'*une espèce absolument différente de sa dextérité physique.* »

(1) C'est dans ce cas que bien des observateurs, qui se croient très perspicaces, auraient crié à la fraude ! Heureusement que ce sont des professionnels de la prestidigitation qui nous affirment que les faits sont sincères, *malgré les apparences contraires.* Ceci indique quelle prudence on doit apporter avant d'accuser un médium d'imposture. (*N. d. l. r.*)

Après avoir longuement discuté l'hypothèse, aujourd'hui abandonnée, de l'hallucination collective, les membres du comité ajoutent :

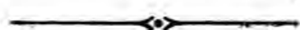
« Les lois généralement reconnues de la dynamique doivent être élargies par l'admission qu'il existe une certaine force, jusqu'ici indéterminée, qui se dégage en présence du médium et de certaines autres personnes. Nous croyons que cette opinion s'appuie sur un nombre de preuves qui mérite considération. »

« Nous adoptons cette alternative avec une grande lutte intellectuelle, quoique sans l'ombre d'un doute personnel sur sa légitimité, ... nous sommes d'avis que nous avons constaté en la présence d'Eusapia l'action d'une certaine force télékinétique, dont nous n'essayerons pas de déterminer la nature ni l'origine, au moyen de laquelle, sans l'intervention de complices, ni d'appareils, ni d'habileté manuelle, elle pouvait produire des mouvements et provoquer des bruits dans des corps tenus à distance et sans aucun lien avec elle que l'on puisse déceler physiquement. Elle peut aussi produire de la matière ou une apparence de la matière, sans aucune source déterminable. »

Nous trouvons ensuite le compte-rendu détaillé et très intéressant des Onze séances, suivies chaque fois de notes par les assistants. Il occupe 110 pages du volume.

Enfin chacun des trois membres du comité développe dans une note particulière les raisons de son adhésion au rapport d'ensemble. Ces notes offrent encore un très grand intérêt, mais nous croyons en avoir assez dit pour édifier nos lecteurs sur l'effet produit par la constatation des phénomènes sur l'esprit de ces observateurs, si défiants de prime abord, et si bien armés contre l'emploi de toute fraude. Nos lecteurs seront certainement frappés du contraste qui existe entre ce rapport et le si étrange document résultant de plusieurs années d'observations et de réflexions du comité de l'*Institut général* soi disant *psychologique*.

Dr DUSART.



Coup d'œil d'ensemble sur le Psychisme

QUATRIEME CAUSERIE

A MM. Delanne et Warcollier.
INGÉNIEURS.

La nature nous donne tous les éléments de cette expérimentation patiente qui est constamment offerte pour ainsi dire à ses investigations. Si étranges que paraissent les manifestations du domaine psychique, elles n'en sont pas moins vraies et elles ont existé de tout temps. En l'espèce, il ne suffit pas de nier ni d'affirmer, mais il convient d'observer scrupuleusement. Beaucoup de savants ont eu le grand tort de nier sans procéder à aucun examen.

Les hypothèses les plus inattendues ont été émises à titre de pseudo-explication. Ce fut la théorie du muscle craqueur de Schiff, professeur à l'Université de Genève, celles des mouvements inconscients, de la cérébration inconsciente, de l'intégration des petits mouvements, des trépidations nerveuses, enfin l'action fluidique du professeur Agénor de Gasparin et du professeur Thury de Genève.

Mais les phénomènes psychiques renaissaient toujours plus forts et toujours énigmatiques, volatilisant les doctrines dans lesquelles on avait cru un instant les emprisonner. De guerre lasse, un certain nombre de savants prirent la question de front, et le résultat, inattendu bien souvent des expérimentateurs eux-mêmes, fut une adhésion plus ou moins complète à la doctrine, nouvelle en apparence, et qui nous amènera peu à peu aux sources de la haute science initiatique,comme y puisèrent jadis les cycles de civilisation assez mûrs pour les comprendre, disparus aujourd'hui de nos plans inférieurs et appelés sans doute à évoluer dans des milieux et sur des mondes appropriés à leur degré d'avancement et dont nous suivrons les traces à notre tour.

Ce fut, à priori, un bouleversement des idées scientifiques admises. Il faut, en effet, approfondir longuement ces données nouvelles,complexes, pour en dégager les lois maîtresses et simples qui les régissent et dont le domaine fondamental essentiel doit s'accor-

der par une adaptation suffisamment profonde à la partie centrale et vraie des idées précédemment en honneur. C'est que, dans cette mutation constante qui est la manifestation du progrès et de la vie, il existe un fond permanent qui subsiste et se transforme, mais qui est fort diversement conçu par les esprits dénués de tendance généralisatrice et synthétique.

Malgré que nous ayons cinq sens, il n'y a pas deux personnes chez qui ils aient une portée identique. Cela est surtout vrai pour les phénomènes intellectuels, moraux et esthétiques. Combien d'impressions diverses en face d'un tableau. D'autre part l'éducation des sens et leur non éducation produisent des différences que suffiront à rappeler l'acuité visuelle du marin, l'ouïe du sauvage, l'odorat du pharmacien. La finesse d'olfaction est généralement plus développée chez l'homme que chez la femme chez qui, par contre, le goût est plus délicat, si bien qu'un jury d'hommes jugeant des femmes sur ce point, ou inversement, aurait tort et pourtant raison.

Les sons nous sont perceptibles entre un minimum de 32 vibrations par seconde et un maximum de 37000 vibrations. Pour la lumière, le rouge et le violet, qui sont les deux couleurs extrêmes du spectre, sont obtenues par 446 billions de vibrations pour l'infra-rouge et 483 trillions pour l'ultra-violet. D'ailleurs les impressions ne répondent pas à une réalité absolue et en quelque sorte fixe, et sur ce terrain indéterminé il ne faut pas abuser de l'hallucination qui n'explique rien. Aussi bien pourrait on dire que tout est hallucination. En effet, lorsque nous avons devant les yeux un corps quelconque, nous ne le voyons pas tel qu'il est en réalité, mais tel que le révèlent les sens. Ceux-ci ne nous montrent que les formes passagères, transitoires des choses. Au sens absolu, toutes les impressions sensorielles sont des hallucinations ou tout au moins des illusions. Par exemple : vous voyez une table. En réalité elle n'est pas solide, comme vous le croyez, mais poreuse et constituée par des atomes infiniment petits, individuellement séparés et en mouvement constant. On ne peut affirmer actuellement l'existence des hallucinations. Il y a d'ailleurs un véritable malentendu au sujet de cette expression, car on ne sait même pas dire comment naît et disparaît une hallucination. Voilà donc un phénomène bien fugitif. Or la science actuelle se fonde sur l'observation expérimentale dont il n'y

a pas lieu de contester la valeur pratique, mais les apparences ne sont pas absolues : la vérité est au-delà de ce que nous voyons. Ne limitons donc pas notre capacité d'observation par une appréciation rigoureusement rétrécie par excès.

(*A suivre*).

*
* *

La conférence de M. Le Chevalier le Clément de Saint Marcq a fait ressortir l'importance de la fédération de nos efforts. Il y a déjà en France d'importantes fédérations spirites qui équivalent à celle de nos frères belges. La réunion des branches au tronc principal, dont la racine est à Paris, ne sera pas d'une réalisation trop difficile. La situation intellectuelle de Paris est suffisamment établie pour faire de la capitale française la métropole des mouvements d'idées et des progrès sociaux, qui ne peuvent s'effectuer efficacement que par une évolution progressive de la mentalité courante. Paris ne fera, en l'espèce, que continuer à jouer son rôle traditionnel d'avant-garde. Aussi l'idée de fédération spirite française ne se limite pas à nos frontières. Elle fait plutôt de la France la centralisatrice et l'initiatrice de l'ère nouvelle, comme elle le fut à travers l'histoire. Le terme de Fédération Spirite Française sous-entend une Fédération Universelle.

PAUL NORD.

Les liseurs de pensée

LEURS TRUCS

L'*Echo du Merveilleux* vient de faire paraître un *Almanach* (1) pour l'année 1910, qui renferme des articles variés sur la chiromancie, la cartologie, les prédictions des voyantes, etc. Voici une étude sur les procédés employés par les prestidigitateurs pour simuler les phénomènes de la transmission de la pensée. Nous croyons utile de le reproduire afin de mettre les spirites en garde contre les exhibitions publiques, qui sont toujours dues à des artifices (N. D. L. R.)

La lecture de pensée, ou plutôt, la transmission de la pensée à

(1) Almanach illustré de l'*Echo du Merveilleux* pour 1901. p. 229 Alfred Leclerc, éditeur, 19 rue Monsieur le Prince n° 9. Prix 1 franc.

distance, sans paroles, sans signes, sans intermédiaire matériel quelconque, est-elle possible ?

C'est une question à laquelle, à notre sens, on n'a pas encore fait de réponse satisfaisante. (1)

Le phénomène de la transmission de pensée est, en effet, de tous les phénomènes psychiques, celui qu'il est le plus facile de truquer.

Nous croyons donc que nous contribuerons à la solution du problème en dévoilant quelques-uns des procédés au moyen desquels on peut, sous prétexte de lecture de pensée, faire illusion au public.

C'est d'ailleurs à un illusionniste de profession, M. Chautard, auteur d'un livre intitulé : les *Révélations d'un magnétiseur*, que nous empruntons les éléments de cet article.

*
* *

Il est tout d'abord nécessaire que les deux compères, c'est-à-dire le professeur et le sujet, soient doués d'une excellente mémoire, car il faut que chacun d'eux connaisse à fond la clef du mystère qu'ils ont travaillée ensemble d'un commun accord.

« Cette clé, dit M. Chautard, consiste en un moyen rapide de communication entre le professeur et son sujet, un moyen qui puisse remplacer l'expression de la pensée que l'on traduit généralement par la parole ; quelque chose dans le genre de l'alphabet des sourds-muets, mais moins visible, bien entendu. »

Tout le secret est là. Il existe six de ces moyens de communications rapides : les *paroles*, les *signes*, les *mots*, le *coffret*, le *téléphone*, et les *compères*.

Le premier, celui qui procède par les paroles, est le plus ancien, le plus employé, parce que, sans adresser un seul mot au sujet, on lui communique la pensée *rien qu'en parlant aux spectateurs.* On prend pour base un mot facile à retenir et composé de dix lettres différentes et l'on donne à chaque lettre la valeur d'un chiffre en suivant l'ordre numérique de 1 à 0. C'est ce que font les commerçants quand ils marquent à l'aide des lettres d'un mot con-

(1) C'est que l'auteur ne connaît pas les travaux des magnétiseurs et ceux, plus récents, de la *Société Anglaise de Recherches psychiques*. (*N.d.l.r.*)

ventionnel, le prix d'achat, sur les étiquettes des marchandises qu'ils mettent en vente :

Si l'on prend par exemple le mot :

ROCHEMADIN
1 2 3 4 5 6 7 8 9 0

il ne s'agit plus que de prononcer dix phrases commençant chacune par une lettre du mot convenu et correspondant à l'un des chiffres ci-dessus. On aura ainsi, si l'on veut :

Pour le chiffre 1 — Regardez bien, Messieurs, ce qui va se passer.
— 2 — Ouvrez les yeux, Messieurs, et voyez.
Pour le chiffre 3 — Comment ne serait-on pas surpris, Messieurs !
— 4 — Hâtez-vous d'apprécier ce travail.
— 5 — Etes-vous convaincus, Messieurs !

et ainsi de suite jusqu'à la dernière lettre du mot *Rochemadin*.

Toutes ces phrases s'adressent au public et non pas au sujet, mais comme en les entendant, ce dernier sait de quoi il retourne, il se reporte mentalement à une liste numérotée et apprise d'avance par lui et son professeur. En un clin d'œil il lui est possible d'exécuter ce qui lui a été ordonné.

***

A côté de ce moyen, il en est un autre basé sur le principe suivant tout à fait conventionnel, et qui exige des opérateurs une connaissance exacte des numéros que voici :

1 A présent.	8 Quel.
2 Répondez.	9 Vite.
3 Nommez.	10 Dites.
4 Quel est l'objet.	20 Dites-moi.
5 Tâchez.	30 Je vous prie.
6 Encore.	50 Voulez-vous me.
7 De suite	60 Voulez-vous.

Si le professeur veut désigner à son sujet un objet indiqué sur la liste qu'ils ont arrêtée d'avance par le numéro 67 par exemple, il lui dira :

Voulez-vous nous (60) dire *de suite* (7) ce que je tiens ?

Si c'est le numéro 29, il l'annoncera par cette phrase :

Dites-moi (20) *vite* (9) ce que je tiens ?

Si c'est le numéro 34 de la liste il demandera :

Je vous prie (30) de dire *quel est l'objet* (4) que je tiens ?

La voyante se reportant mentalement aux numéros 67, 29 et 34, qui sont désignés, répondra rapidement : *Une blague, un couteau, un portefeuille*, en supposant que ces objets répondent sur la liste aux numéros désignés par les phrases que nous venons d'énumérer.

Bien entendu, ce « catéchisme » peut varier à l'infini, suivant chaque opérateur, mais toujours il reste basé sur le principe énoncé plus haut. De même qu'on l'applique à la désignation de la nature des objets, il peut servir, sous une autre forme, à en désigner la couleur. Par exemple :

1. A présent, la couleur. — Blanche.
2. Répondez la couleur. — Bleue.
3. Nommez la couleur. — Rouge.

Ou bien encore la forme :

1. A présent la forme. -- Triangulaire.
2. Répondez, la forme. — Ronde.
3. Nommez la forme. — Carrée.

Si c'est pour les métaux, on conviendra des phrases suivantes :

1. A présent, le métal. — En or.
2. Répondez, le métal. — En argent.
3. Nommez le métal. — En platine.

Et pour les pièces de monnaie :

1. A présent, le règne. — La République.
2. Répondez, le règne. — Napoléon Ier.
3. Nommez le règne. — Louis XVIII.
4. Le règne — Charles X, etc.

Et maintenant un exemple. A un magnétiseur, un spectateur remet un louis de 20 francs à l'effigie de Charles X, et au millésime de 1826. A son sujet, le professeur posera d'abord la question suivante, si nous supposons que sur la liste conventionnelle dont nous avons parlé, le mot *monnaie* est représenté par le chiffre 47.

Voulez-vous nous (40) dire *de suite* (7) l'objet que je tiens. — R. Une pièce de monnaie.

Puis il poursuivra :

D. *A présent le métal.* — R. En or.

D. *Dites-moi* (20) sa valeur. — R. Vingt francs.

D. *Le règne.* - R. Charles X.

Dites-moi (20) *encore* (6) le millésime. — R. 1826.

Et voilà, ce n'est pas plus malin que ça.

*
**

Examinons maintenant le procédé des *signes*. Avec celui-là, nul besoin de prononcer à haute voix aucune parole. Les phrases employées dans les méthodes précédentes pour désigner des chiffres, ou des combinaisons de chiffres, se reportant à une liste convenue d'avance, sont remplacées par des signes.

Voici un tableau, indiqué par M. Chautard dans son livre, et dont il reconnaît s'être servi pendant de nombreuses années, en obtenant d'excellents résultats.

1	Porter la main *droite*		à la moustache
2	—	—	à l'oreille.
3	—	—	au nez.
4	—	—	à la cravate.
5	—	—	au revers de l'habit.
6	Portez la main *gauche*		à la moustache.
7	—	—	à l'oreille.
8	—	—	au nez.
6	—	—	à la cravate.
10	—	—	au revers de l'habit.

On maniera ces signes conventionnels comme on employait les phrases des tableaux précédents et l'effet ainsi obtenu sans paroles sera considérable.

*
**

Une autre méthode consiste à remplacer les phrases et les signes précédents par *dix* mots, qu'on intercale dans la conversation avec les spectateurs. Ces mots sonores autant que possible, font un effet merveilleux sur le public, et M. Chautard n'est pas loin de croire qu'ils le forcent à apprécier le travail à plus ou moins juste valeur.

Donnons un exemple de ces mots :

1 Effrayant.	6 Superbe.
2 Renversant.	7 Epatant.
3 Diabolique.	8 Phénomène.
4 Colossal.	9 Admirable.
5 Stupéfiant.	10 Incroyable.

Quoi de plus simple alors, pour le magnétiseur, de lancer cette

phrase à son sujet — tout en s'adressant au public — s'il veut lui désigner le n° 95 de sa liste :

« Ah ! mesdames et messieurs, ce qu'on vient de me demander est *admirable* (9) et le résultat va être *stupéfiant* ! (5).

*
* *

C'est simple, comme on le voit, et à la portée de toutes les intelligences. L'essentiel est d'avoir de la mémoire.

Il y a quelques années, un artiste présenta au Cirque d'Hiver, à Paris, une nouvelle expérience de transmission de pensée qui obtint un très grand succès. Ce magnétiseur demandait à un spectateur resté dans la salle, de déposer un objet quelconque dans un petit coffret qu'il tenait à la main. L'objet étant déposé, on rabattait le couvercle du coffre qui était ensuite fermé à clef.

Grande était la stupéfaction dans la salle quand on entendait le sujet nommer l'objet caché dans la petite boîte. Et cependant aucune parole, aucun signe n'avaient été échangés entre l'opérateur et son sujet, -- ou du moins on le croyait.

Bien entendu, il y avait un truc, et ce truc le voici : le coffret dont on se servait était une cassette de 15 à 20 centimètres de côté, en bois des îles, portant sur chaque face un motif de métal comme ornement. Chaque motif était différent comme forme, de façon à ce que l'on puisse, du premier coup d'œil, distinguer les faces sans les confondre.

En présentant telle ou telle face du coffret à son sujet, l'opérateur arrivait à obtenir les dix chiffres nécessaires à son alphabet. Suivant le numéro de la série correspondant à l'objet, il présentait le coffret une fois, deux ou trois fois, et pouvait ainsi arriver à composer tous les nombres jusqu'à 999.

Le difficile, va-t-on dire, était d'établir une liste comprenant tous les objets susceptibles d'être placés dans le coffret ! Quoiqu'elle le paraisse au premier abord, la difficulté n'est pas insurmontable.

« Les dimensions du coffret étant assez restreintes, nous dit M. Chautard, il n'y a donc que les objets de petit volume qui puissent y être enfermés. C'est pourquoi le nombre en est relativement restreint : 250 environ. Avec un dictionnaire français, rien de plus facile que d'en composer la liste, de la numéroter et... de s'en rappeler. »

Nous aurons terminé ce rapide examen des trucs employés par

les magnétiseurs, illusionnistes et liseurs de pensée en signalant le procédé dans lequel l'emploi du téléphone a mis le comble au succès du magnétisme (1) dans les théâtres.

Les frères Isola sont les premiers qui l'aient mis en pratique dans leurs expériences à leur établissement de la salle des Capucines. Le journal l'*Illusionniste*, organe mensuel des prestidigitateurs et voyantes, qui donne l'explication véritable de tous les trucs nouveaux, en a, en 1902, dévoilé le secret.

L'expérience consistait en ceci :

L'un des frères, Emile, se faisait bander les yeux avec de l'ouate et plusieurs serviettes qui lui cachaient également les oreilles. Il était ensuite conduit au milieu du public.

L'autre frère distribuait dans l'assistance des fascicules du Bottin, et dans son boniment expliquait que le sujet avait, par autosuggestion, la vision d'un immense Bottin lumineux dont les pages se tournaient et dans lequel il pouvait lire à la demande des spectateurs. L'auditoire adressait alors des questions au sujet en lui indiquant le numéro de la page à consulter, la colonne et le rang de la ligne qu'il devait lire. Aussitôt, Isola répondait à haute voix par le contenu de la ligne désignée.

Voici l'explication du truc :

Un téléphone est placé dans la coulisse ; le récepteur de l'appareil est dissimulé dans l'ouate dont on entoure la tête du sujet. Un petit contact bi-polaire est instantanément agrafé à une contre-partie qui se trouve sous le sol, à l'intérieur de l'habit. Les deux fils partent de ce point, passent sous les vêtements et aboutissent sous les bottines, dont la semelle est, elle-même, constituée par une plaque de cuivre souple.

Les fils de ligne venant du téléphone passent sous le tapis et se terminent par des pointes qui font une légère saillie en dessus. C'est en se plaçant sur ces pointes que le courant se trouve fermé ; le sujet peut recevoir de la coulisse, — où un servant, qui entend ce qui se dit dans la salle, compulse un second Bottin, — communication du texte qu'il doit annoncer.

Bien entendu, plusieurs de ces pointes sont mises sur le parcours

(1) Pardon, du pseudo-magnétisme, ce qui n'est pas la même chose (*N. d. l. r.*).

de chaque fil, ce qui permet au prestidigitateur de changer de place. Si un spectateur insiste pour qu'il vienne à tel endroit désigné, alors on lui donne satisfaction, mais à ce moment, c'est un compère qui pose la question.

*
* *

Nous avons passé en revue les principaux trucs ou procédés dont se servent les illusionnistes et les prétendus liseurs de pensée pour effectuer leurs expériences.

Il y en a d'autres, mais tous découlent des six moyens que nous venons d'exposer.

Il nous semble que ce résumé du livre de M. Chautard dégage le problème de la transmission de la pensée.

Il en résulte que la réalité du phénomène ne saurait être établie que si l'expérimentateur et le sujet sont inconnus l'un et l'autre.

Quelques-uns de nos lecteurs connaissent-ils des faits de transmission de pensée par lesquels cette condition ait été remplie?

(*L'Echo du Merveilleux*).

H. L.

Bibliographie

Recherches sur les Phénomènes hypnotiques et spiritiques

PAR CÉSAR LOMBROSO

(*Suite et fin*) (1)

L'auteur consacre le chapitre suivant à l'étude des médiums et des mages chez les sauvages, les barbares et les peuples anciens, sans oublier les thaumaturges et les saints du Christianisme.

« La médiumnité est plus fréquente, dit-il, chez les femmes, parce que plus sujettes à l'hystérie et il termine par une curieuse réflexion : la médiumnité et le don de prophétie paraissant être l'apanage de la femme, le médium masculin revêt souvent le costume féminin chez beaucoup de peuples. « Il trouve là l'origine du costume ecclésiastique, le prêtre remplaçant le médium, comme interprète de la divinité. A ce propos nous citerons sans commentaire la phrase suivante :

« Si les prêtres, par la bouche du Vatican et de ses organes ont jus-

(1) Voir le numero de Janvier, p. 404.

qu'ici lancé l'anathème contre le spiritisme (qu'eux-mêmes exercent sous le nom de prophétie et pour lequel ils ont fait tant de sacrifices) et l'hypnotisme, c'est que parmi les rapides découvertes faites sur ces phénomènes, ils n'ont pas encore trouvé le moyen, et cependant cela aurait été bien facile, de le monopoliser, de l'emprisonner à leur avantage. »

Dans le Chapitre VI, Lombroso fait remarquer que quelles que soient les facultés des médiums, elles ne suffisent pas à rendre compte de tous les phénomènes.

« Si l'on peut expliquer la transmission de la pensée à une faible distance par des vibrations produites par l'action cérébrale ou par l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, si bien étudiée par De Rochas, cette interprétation devient insuffisante lorsque l'action se produit à des milliers de kilomètres de distance, l'atténuation des vibrations se produisant en raison du carré de la distance. »

« Pour le médium écrivain, on a dit qu'un seul hémisphère cérébral entrait en jeu à l'insu de l'autre : mais comment expliquer le fait du médium écrivant en même temps des choses différentes avec les deux mains, tandis qu'il traite de vive voix un troisième sujet ? »

Les communications sont souvent opposées aux convictions des médiums, souvent obligés de faire ce qu'ils ne veulent pas et qui peuvent, comme Eusapia, recevoir deux retentissants soufflets, pour les punir de leur résistance. On connait aussi le cas du Dr Dexter, qui refusait énergiquement d'user de ses facultés médianimiques et fut gravement persécuté, jusqu'à ce qu'enfin il se soumît.

Lombroso écrit : « Il est remarquable que dans la trance spirite il se manifeste des énergies motrices et intellectuelles, qui sont très différentes, souvent supérieures et même disproportionnées, avec celles du médium. Elles font supposer l'intervention d'une autre intelligence, d'une autre énergie, quoique passagère. »

Comment Eusapia a-t-elle eu connaissance non seulement de l'existence mais aussi du contenu d'une lettre renfermée dans la poche d'un visiteur qu'elle voyait pour la première fois, elle qui est tout à fait illettrée.

Comment certains médiums parlent-ils une langue qu'ils ne connaissent pas et qui est également inconnue de tous les assistants ?

En terminant ce chapitre, Lombroso fait remarquer que la plus grande partie des médiums agissent automatiquement et il se demande qui anime ces automates ? Comment on peut concilier l'automatisme du médium avec sa multiple activité et sa production artistique ?

« Ici, dit-il, se présente comme nécessaire l'hypothèse d'une intervention extérieure, qui serait précisément celle d'un Esprit, qui, impuissant par lui-même, deviendrait puissant en s'associant au corps vivant du médium. »

« On a beau dire que c'est l'inconscient du médium qui intervient ; mais quand il est question d'une langue, d'un art complétement incon-

nus du médium et des personnes présentes, comment l'admettre, s'il est vrai que *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu* ? » (1).

« Par analogie avec l'automatisme, précisément parce qu'elle en est une preuve, il convient de citer la précocité extraordinaire de certains médiums, se comportant absolument comme s'ils étaient des adultes, robustes et exercés. »

« Le jeune Attwood, de Waterford, non seulement faisait remuer les tables, les chaises, etc... mais il obtenait des communications typtologiques qui semblaient venir des parents, des assistants. Le jeune Jenken, à deux mois, donnait des réponses par coups frappés ; à cinq mois il commença à écrire et conseilla à son père de retourner à Londres, parce que le séjour à la campagne lui était nuisible, à cause des fatigues que lui causaient de trop fréquents voyages. Le neveu du baron Seymour Kirkup, à neuf jours, écrivait automatiquement. Omerod, à quatre semaines, donnait des communications typtologiques. »

« On ne croirait pas de tels faits s'ils n'étaient confirmés par ceux des Camisards, historiquement constatés, où des enfants de 14 et 15 mois prédisaient en français très pur. Vernet en entendit un de 13 mois qui parlait en pur français, langue dont ceux qui l'entouraient ne se servaient jamais, et cependant, il ne marchait pas encore. Bonnemère et Figuier l'expliquent par l'exaltation religieuse (d'enfants au berceau !!), mais cette exaltation ne peut créer une faculté qui n'existait pas encore. Nous verrons que les quelques médiums des *maisons hantées* sont de jeunes enfants pour la plupart. »

Celui qui traduit ces lignes a vu un enfant de 23 mois écrire, devant de nombreux témoins, les mots suivants : « *Il est réincarné* », en réponse à un assistant qui demandait à entrer en communication avec l'esprit de son père. (2)

« L'influence des médiums sur les phénomènes spirites est donc grande, mais elle ne les explique pas *tous*. On ne peut en trouver une explication complète qu'en fusionnant la force médianimique avec une autre force, qui n'est que fragmentaire et provisoire, mais qui cependant acquiert pour un moment, en s'unissant au médium, une plus grande puissance. Par la tradition de tous les siècles et de tous les peuples, ainsi que par l'observation expérimentale, cette force est attribuée à l'action persistante des défunts. C'est ainsi que Davin attribue 60 o/o des phénomènes médianimiques aux esprits et seulement 16 o/o à l'autosuggestion du médium et nous ajouterons à sa désintégration psychique momentanée pendant la trance. »

« Cette désintégration momentanée, qui explique l'automatisme du médium, peut nous permettre de comprendre plus facilement comment

(1) Rien n'est dans l'esprit qui n'ait d'abord passé par les sens.

(2) Pour les détails, consulter l'ouvrage de M. G. Delanne : *Recherches sur la médiumnité*, p. 404 et suivantes.

l'esprit des défunts peut le pénétrer, avoir plus aisément accès en lui et se servir plus facilement de ses organes, comme s'ils lui étaient propres, ce que nous allons nous efforcer de démontrer plus complètement plus loin. Elle explique comment, dans certains cas, le médium manifeste pendant la trance une force et une intelligence supérieures à celles qu'il possède ».

Lombroso commence son huitième chapitre par ces paroles : « Garder le silence à propos des fantômes et apparitions des défunts est de première nécessité pour celui qui veut vivre tranquille dans le milieu académique. Cette règle le porte à dissimuler, à nier les faits qui se refusent à toute explication, comme ceux, qui paraissent si peu acceptables, de l'influence d'Outre-Tombe. Et cependant, je le répète, quoique ce soit périlleux de le faire, aucune explication des phénomènes spirites n'est possible, sinon que les défunts conservent encore assez d'énergie pour accomplir, sous l'influence des médiums, ce que les médiums et les personnes présentes aux séances ne pourraient pas faire sans eux. »

L'auteur n'admet pas que l'âme soit un pur esprit privé de matière et que notre imagination ne peut se figurer, mais un corps dans lequel la matière est tellement subtile, qu'elle ne peut-être pondérable ni visible que dans certaines circonstances. Ce corps éthéré ou radiant, peut utiliser momentanément les molécules terrestres qui l'entourent, pour se confectionner une sorte de structure matérielle, capable de se manifester à nos sens.

Lombroso rappelle ensuite un certain nombre d'apparitions de fantômes et revient sur celui de sa mère.

« Flammarion a beau dire que rien d'original n'a été révélé par les esprits et par les médiums, qui fût au dessus de la capacité des assistants. Mais je lui demande : dans une séance où ne se trouvait aucun sculpteur, avec un médium incapable de reproduire un œuf, comment ont pu se produire ces sculptures merveilleuses, que des artistes distingués ont déclaré ne pouvoir les exécuter qu'au prix de beaucoup de temps ? Que dire aussi des admirables portraits bien ressemblants tracés en quelques minutes par Mme d'Espérance, dans une obscurité absolue ?

[Cette objection qui a été si souvent faite, surtout par les matérialistes les plus déterminés, ne trouverait-elle par son origine dans ce dogme catholique, dont les plus sceptiques restent imprégnés à leur insu, qui nous affirme que la mort est pour chacun de nous le signal d'une transformation absolue, faisant des uns des anges de lumière et de perfection, tandis que les autres sont précipités dans les ténèbres et les supplices ?]

Lombroso consacre un important chapitre à la *photographie* spirite et à la formation des moules dans la paraffine.

Le chapitre dixième est consacré aux preuves d'*identité* qu'il énumère avec attestations suffisantes et il le termine par ces réflexions : « Beaucoup de ces faits, considérés isolément, peuvent laisser des doutes : mais leur ensemble apporte la certitude, qui est surtout produite par la révélation de circonstances de la vie, insignifiantes en elles-mêmes, mais igno-

rées de tous, ou que l'on avait un suprême intérêt non à les faire connaître, mais à les cacher. Cette certitude résulte encore de la parfaite identité de l'écriture dont le médium ignorait absolument la forme, étant donné que dans bien des cas il s'agissait d'écrits datant de plusieurs siècles ; notons encore la coïncidence dans le temps et dans la pensée de communications médianimiques entre pays très éloignés. »

Dans le chapitre XI, Lombroso parle du *Double* : « La réalité, dit-il, de l'existence des fantômes apparaît encore moins paradoxale, lorsque l'on admet celle du double, dont sont pleines toutes les légendes des anciens. Mais ceux-ci n'en ont observé qu'un petit nombre, tandis que nous, nous avons pour y croire une longue série d'observations et de preuves, telles que si chacune en particulier peut donner lieu au doute, elles acquièrent, comme les pierres d'une voûte, de la solidité par leur union réciproque. »

Il suit le développement des manifestations du double depuis les recherches de De Rochas sur l'extériorisation de la motricité et de la sensibilité, jusqu'aux plus récentes expériences de Durville et des magnétiseurs. Après avoir parlé de toutes les variétés de manifestations du double, il fait remarquer que son existence rend compte d'un certain nombre de phénomènes physiques observés pendant la trance, sans qu'il y ait lieu de faire intervenir les esprits. Peut-être est ce aussi le double qui permet de comprendre la transposition des sens et autres phénomènes de l'hypnotisme.

Lombroso croit que le double ne persiste pas après la mort et il ne parle nulle part du périsprit. (1)

Les maisons hantées font le sujet du chapitre XII. Lombroso cite un certain nombre de faits qui lui sont personnels et il admet la division en maisons hantées pendant la présence d'un médium, très souvent une jeune fille, au moment de la puberté, ou un jeune garçon ; une autre catégorie comprend les maisons abandonnées depuis un certain temps et dans lesquelles on ne trouve aucun médium ; dans d'autres cas il est question d'anciens châteaux, théâtres de faits tragiques ou de familles dans lesquelles se produit une apparition annonçant une mort prochaine.

Lombroso consacre un chapitre à l'étude des croyances des sauvages, des barbares et des peuples anciens civilisés, au sujet de l'âme des morts et ses manifestations. Il arrive ensuite au chapitre XIV intitulé : *Epilogue, premiers linéaments d'une Biologie des Esprits*. On y trouve résumées et condensées toutes les notions acquises par lui-même et par les principaux observateurs.

« Dans les phénomènes physiques, dit-il, la grande action du médium, aidée de l'énergie des assistants, qui en restent affaiblis, est prouvée non seulement par toute une série d'expériences précises, mais aussi par

(1) Ce qui périt : c'est le *corps odique*, tandis que le périsprit se montre après la mort, avec les mêmes caractères physiques que pendant la vie, dans les cas de dédoublements. (*N. d. l. r.*)

l'observation du vulgaire et par celle de peuples antiques ou sauvages. ».

« Mais il y a des phénomènes que cette influence seule ne suffirait pas à expliquer. Ainsi quand il est question de prémonition, d'un avis coïncidant avec la mort ou traitant de conditions simultanées de plusieurs entités agissant en sens différents, ou d'une force et d'une intelligence supérieures et extraordinaires dans des personnes faibles et incultes, comme les enfants de quelques mois, par exemple ; ou encore de certaines lévitations, d'apparitions et de disparitions d'objets et de personnes à travers les corps opaques, alors cette influence seule ne suffit plus à les expliquer. »

« Les faits concernant l'activité des esprits sont aujourd'hui si nombreux qu'ils nous en permettent une reconstruction synthétique ».

« Crookes et Richet ont relevé en effet dans les fantômes observés la température humaine, les battements du cœur et des artères, les mouvements normaux de la respiration, avec expiration d'acide carbonique. La sensibilite à la douleur est ressentie dans les parties homologues du médium. »

« Quelquefois le médium, comme Mme d'Espérance, se sent entouré d'une sorte de fils ténus, comme de toiles d'araignées, qui se condensent en un fantôme. Ceux-ci sont généralement revêtus d'un tissu excessivement léger, qui laisse sa marque dans les impressions sur glaise. Les fantômes prennent du poids et du volume aux dépens du médium. »

« Les formes humaines adoptées par les esprits ne sont pas réellement propres à leur manière d'être actuelle, mais des formes temporaires prises pour se faire reconnaître de nous et peuvent être excessivement variables pour imiter les caractères que les défunts présentaient pendant leur vie. » (1)

« Souvent les esprits sont attirés par la maison qu'ils ont habitée longtemps ou par les tombes où leur corps repose. »

« Les fantômes ont la propriété, je dirai négative, de se dissoudre à une vive lumière, ce qui explique qu'ils ne se produisent guère de jour. ».

« On ne peut calculer leur rapidité dans l'espace : les deux Pansini, de Bari, ont pu être transportés, certainement dématérialisés, à travers 45 kil. en 15 minutes. »

« Il n'est pas rare que dans les communications ils adoptent une forme symbolique, rappelant ainsi les oracles des anciens. »

« Chaque esprit adopte une forme spéciale de raps ou une forme de signalement qui lui est propre, imitant parfois le télégraphe Morse, au

(1) Ici encore, nous faisons les plus expresses réserves, car la création d'un organisme aussi compliqué que celui d'un fantôme matérialisé, qui possède tous les organes internes d'un corps humain ordinaire, nous paraît inexplicable par la génération spontanée, tandis qu'il est *naturel*, si c'est le périsprit qui existait pendant la vie qui se concréte de nouveau. (*N. d. l. r.*).

moyen duquel il souligne ou contredit les discours des assistants, ou reproduit les coups des contrôleurs. »

« Il semble qu'en général les esprits désirent vivement se faire connaître des vivants. Dans certains cas, ils s'imposent par la violence, comme on l'a vu pour le Dr Dexter et les sœurs Fox Un certain nombre prennent des pseudonymes. »

« Au moment de la mort, l'esprit a souvent de la peine à manifester sa propre existence, tant il est troublé par les conditions nouvelles ou il se trouve. Pelham disait : « Tout s'obscurcit pour moi ; puis la conscience revint, mais encore crépusculaire, comme quand on s'éveille d'un profond sommeil. Quand j'eus compris que je n'étais pas mort tout entier, j'en éprouvai une grande joie. » Un grand nombre restent très longtemps avant de prendre conscience de leur nouvel état et il arrive même qu'ils reproduisent les actes et les gestes ou le simulacre de leurs fonctions pendant leur vie. »

« Les esprits conservent la mentalité, les dispositions, les préventions, les affections et les haines qu'ils avaient pendant la vie, les dernières les portent à persécuter les ennemis qu'ils avaient et de là les obsessions personnelles ou par maisons hantées et les hallucinations qui dégénèrent souvent en folie caractérisée. Les esprits des enfants reproduisent les paroles et les gestes infantiles, mais au bout d'un certain temps, ils agissent et parlent comme des hommes, sauf quand ils veulent se faire reconnaître. »

« Il semble que beancoup ne se rendent pas compte du présent et peuvent cependant prédire l'avenir. Il leur arrive de parler du passé et de l'avenir comme du présent et n'avoir aucune notion de temps. De là des erreurs assez fréquentes, lorsqu'ils essaient de fixer des dates. Par suite d'une sorte d'association de pensées, il suffit souvent de leur présenter un objet qui leur a appartenu pour rafraichir leur mémoire et faire jaillir leurs souvenirs. »

Lombroso rappelle cette observation de G. Pelham : « Dans la trance, le corps éthéré du médium sort du corps physique comme pendant le sommeil et laisse vide son cerveau ; alors nous nous en emparons ; votre conversation nous arrive comme par téléphone d'une station lointaine Il nous manque la force, surtout à la fin des séances, dans l'athmosphère pesante du monde. L'action de cette atmosphère, de l'usage d'un corps étranger qui n'est pas fait à ma mesure, expliquent la peine que nous éprouvons à communiquer, l'incohérence fréquente et les erreurs que nous commettons. »

« Les esprits, dans les communications écrites, reproduisent identiquement les caractères de leur écriture, ce qui est absolument impossible à obtenir par imitation, d'autant plus que le médium n'en avait jamais eu sous les yeux. Ils écrivent à revers, dans l'écriture au miroir et ils commencent parfois par la fin. »

« S'il est vrai que le médium dans l'état de trance peut lire dans la

pensée des assistants, il ne peut apprendre et par suite manifester ce qu'il a toujours ignoré et n'est dans la pensée d'aucun des assistants. Il ne peut davantage décupler la force qu'il possède normalement, ni développer une énergie qu'il n'avait pas auparavant. Quand cela se présente, quand il devine l'avenir, quand sans aucune préparation littéraire il écrit un roman ou une œuvre hautement philosophique, quand il exécute une œuvre d'art, sculpture ou dessin, il ne peut le faire sans l'intervention d'un artiste ; quand il fait des communications sur un sujet ignoré de tous, quand il écrit avec les caractères et le style des défunts, complètement ignorés de tous, cela ne peut se produire sans qu'à sa puissance médianimique s'en soit associée une autre qui possède, au moins momentanément, ces facultés, qui manquent aux vivants, de lire dans l'avenir, d'improviser des œuvres d'art, etc... »

Après avoir ainsi manisfesté ses convictions, qu'il appuie par de nombreux exemples, Lombroso arrive au Chapitre qui termine son œuvre remarquable et qu'il intitule : TRUCS INCONSCIENTS ET TÉLEPATHIQUES.

« Arrivé a ce point, dit-il au début, je crains que le lecteur, imitant le fameux cardinal d'Este, ne m'interrompe par l'exclamation : « Ne vous êtes-vous pas laissé tromper par la plus vulgaire tricherie ? »

« Il est certain que cette impression, que j'ai éprouvée moi aussi, est la première qui surgit, justifiée par l'étrangeté des phénomènes, par l'obscurité adoptée le plus souvent et par la connaissance de ce vaste arsenal employé par de faux médiums et révélé par certains observateurs. On est encore tenté de croire à un truc, lorsque l'on voit des mains et des bras sortir des épaules du médium, ou ce fil médianimique étudié récemment par Ochorowicz, qui se produit et disparait par la force médianimique du médium.

« On peut répondre que de grands médiums ont pu produire tous les phénomènes en pleine lumière et que pour les séances obscures, des savants et des prestidigitateurs ont pris des précautions qui ne laissent place à l'emploi d'aucun truc. » L'auteur cite la plupart de ces précautions et il ajoute : *« Ayant vu moi-même des faits réels, il est inutile que Tyndall vienne me dire qu'il y en a de faux. »*

A propos de la *télépathie* et de la possibilité pour le médium de lire dans la pensée des assistants, il répète la réponse qu'il a déjà faite plus haut, en citant des faits et des langues totalement inconnus des présents. Il parle de fantômes photographiés avec le médium auquel ils ne ressemblent pas et dont ils ne peuvent par conséquent être le double et de ceux inconnus du médium et qui ont été reconnus par leurs parents. Dans ces cas on ne peut davantage invoquer l'action de l'*Inconscient*, auquel les incrédules font jouer un si grand rôle. A ce sujet, il demande à M. Flournoy comment il aurait suffi à Mlle Smith de feuilleter une grammaire de sanscrit (ce qu'elle nie du reste) pour pouvoir parler sanscrit et faire intervenir des personnages qui ont existé dans l'Inde, il y a plusieurs siècles, comment surtout il lui aurait suffi de traverser avec une société les rues

d'un petit village, pour prendre connaissance de signatures enfouies dans les cartons d'une mairie depuis un siècle et pouvoir les reproduire identiquement *Dix neuf ans* plus tard ?

On voudrait pouvoir reproduire tous les arguments exposés avec tant de clarté et de conviction dans cette œuvre remarquable, qui termine si dignement, comme un testament définitif, la vie toute de travail et de loyauté de cet homme, dont on peut ne pas partager toutes les théories, mais dont personne ne peut se croire en droit de nier le courage et la sincérité.

Il nous reste à formuler un vœu en terminant : c'est que ce volume soit bientôt traduit en français et nous ne doutons pas que tous ceux qui pourront alors le parcourir ne partagent complètement notre avis.

Dr DUSART.

Quels services
pouvons-nous rendre aux désincarnés et vice versa

Les Ames de nos frères, quoique invisibles à nos yeux, ont avec les nôtres des liens indissolubles que le temps ni l'espace ne peuvent atténuer.

La roue de l'évolution les ramène sur notre plan physique, comme elle nous y a amenés nous-mêmes, enveloppés dans les langes divers de l'immortelle nature.

La Monade, produit divin d'un Dieu manifesté, est *Une* en son essence première. — Dans ses pérégrinations à travers les plans des univers, en sa marche lente et *inégale*, des groupements se produisent : ils expliquent le retour ici-bas d'âmes ayant déjà pris contact ensemble dans leurs luttes, leurs souffrances, et leurs joies.

De là, les sentiments *innés* d'antipathie, de haine... de sympathie et d'Amour !...

Les grands Esprits directeurs, ces justiciers divins, donnent ainsi à chacun l'occasion de se libérer du poids de ses fautes, en même temps que le réconfort et l'appui *des sentiments profonds qui refleurissent* en nos cœurs de pauvres humains.

Cette chaîne des renaissances, bien comprise, éclaire nos destinées d'une des grandes lueurs de la Vérité. C'est *elle* qui nous

donne l'intuition de nos relations constantes avec nos frères « Les désincarnés » ; c'est elle aussi qui précise l'action directe de la Fraternité terrestre, universelle, infinie !

De même que nous aidons les malheureux içi-bas, nous pouvons et nous devons aider les âmes de l'espace qui souffrent dans le trouble, dans l'angoisse et dans l'ignorance par ces agents si puissants : la pensée et la prière.

Ces âmes en peine sont encore tellement englobées dans les fluides lourds de la terre; que ceux *si purs* des bienfaiteurs célestes n'arrivent pas à les toucher. De nombreuses communications nous apprennent l'importance des soulagements que nous leur procurons, en dirigeant vers elles nos pensées profondes de fraternité et d'Amour.

La prière à nos guides, aux puissances divines, attire sur toutes les âmes la rosée bienfaisante des fluides élevés.

C'est par les médiums, que les témoignages de notre influence directe sur nos frères désincarnés nous sont communiqués...

... Dans la concentration intime de notre pensée, ne sentons-nous pas *nous-mêmes* la portée de ce rayonnement de notre conscience supérieure, à laquelle les horizons terrestres ne peuvent suffire et qui va puiser dans l'au-delà, le bien à faire et le bien à recevoir !...

Nous donnons à plus pauvre que nous ; mais nous obtenons sans cesse : Aide, appui, force, de ceux, qui (ayant amassé des pouvoirs divins par l'épuration de leur personnalité) s'offrent à servir l'humanité souffrante et égarée.

L'intuition de ce secours céleste a donné naissance, dans la religion chrétienne, à ce joli symbole des « Anges gardiens »

— N'est-ce pas la personnification de ces antités bienfaisantes, toujours prêtes à diriger nos aspirations vers le bien, profitant de notre sommeil pour éclairer notre conscience et nous ouvrir les grands horizons des voies divines !

Ce besoin de protection est inhérent à notre faiblesse.

Notre âme, dans ses chutes, dans ses épreuves, dans la tristesse *navrante* de ce qui l'entoure, se recueille et cherche naturellement au-dessus d'elle la sensation qui réconforte, avec l'espérance.., *la certitude* d'un monde meilleur.

Les aides invisibles ne sont pas des mythes, et, si les basses régions de l'ératicité sont peuplées d'entités mauvaises, les plans en s'épurant ne peuvent contenir que des êtres de plus en plus parfaits ; ceux qui sont véritablement nos aînés, nos guides, nos Maîtres. Mais *tous*,,, nos frères

Pitié pour ceux qui retardent notre évolution, c'est à nous de les aider.

Hommage et reconnaissance à *ceux* qui,bien en avant, s'attardent en nous tendant les mains !

MARIE-LOUISE BRETON.

La Kabbale

I

> Quelques-uns des Hébreux ont pensé que Dieu, que l'intelligence de Dieu et les objets sur lesquels elle s'exerce sont une seule et même chose.
>
> SPINOSA.

Aujourd'hui,beaucoup de savants se tournent vers l'Orient, berceau des religions, patrie originelle des idées mystiques, et parmi les doctrines qu'ils s'efforcent de faire connaître, la *Kabbale* n'est pas oubliée.

Ainsi, sous le nom de *Société théosophique*, il existe une association dont l'organe principal en France s'appelle le *Lotus*. Sur un fond bouddhiste s'y développent souvent des considérations et des citations empruntées à la *Kabbale*.

Il y a même une branche de cette Société appelée l'*Ysis* qui a publié en 1888 une traduction du *Sepher Ietzirah*, un des deux livres kabbalistiques qui passent pour les plus anciens et les plus importants.

La *Kabbale* est une religion dont beaucoup de cultes sont des émanations.

D'autres *Revues*, l'*Aurore*, l'*Initiation* s'occupent de cette doctrine.

On voit que l'intérêt qui s'attache à la Kabbale depuis tant de siècles aussi bien dans le christianisme que dans le judaïsme, dans les recherches de la philosophie comme dans les spéculations de la théologie est loin d'être épuisé ; cela explique l'idée que nous avons eue d'en parler à nos lecteurs.

Une doctrine qui a plus d'un point de ressemblance avec celles de

Platon et de Spinosa, qui a pris naissance sur la même terre et à peu près dans le même temps que le christianisme, qui, pendant une période de plus de douze siècles, sans autre mobile que le désir de pénétrer plus intimement dans le sens des livres Saints, s'est développée à l'ombre du plus profond mystère : voilà ce que l'on trouve, après les avoir épurés de tout alliage, dans les manuscrits originaux et dans les plus anciens débris de la Kabbale. Dans un temps où l'histoire de la philosophie, et en général toutes les recherches historiques ont acquis tant d'importance, où l'on paraît enfin disposé à croire que l'esprit humain ne se révèle tout entier que dans l'ensemble de ses œuvres, il semble qu'un tel sujet, considéré d'un point de vue supérieur à l'esprit de secte et de parti, doit exciter un intérêt légitime.

Mais ce n'est point pour cette raison seule que la Kabbale se recommande à l'attention de tous les esprits sérieux ; il faut se rappeler que depuis le commencement du seizième siècle jusqu'au milieu du dix-septième, elle a exercé sur la théologie, sur la philosophie, sur les sciences naturelles et sur la médecine une influence assez considérable ; c'est véritablement l'esprit de cette doctrine qui inspirait les Pic de la Mirandole, les Reuchlin, les Cornelius Agrippa, les Paracelse, les Henry Morus, les Robert Fludd, les van Helmont et jusqu'à Jacob Boehme, le plus grand de tous ces hommes égarés à la recherche de la science universelle, d'une science unique destinée à nous montrer dans les profondeurs les plus reculées de la nature divine l'essence véritable de toutes choses.

Dans un ouvrage très remarquable et plein d'érudition, un des plus savants hébraïsants du siècle dernier, Ad. Franck, a fait une étude très approfondie de la Kabbale. C'est dans cet ouvrage que nous avons puisé les documents qui font l'objet de cet article.

Le premier qui ait révélé à l'Europe chrétienne le nom et l'existence de la Kabbale, est un homme qui, malgré les écarts de son ardente imagination, malgré la fougue désordonnée de son esprit enthousiaste, a imprimé aux idées de son siècle une vigoureuse impulsion ; nous voulons parler de Raymond Lulle. Il serait difficile de dire jusqu'à quel point il était initié à cette science mystérieuse et quelle influence elle a exercée sur ses propres doctrines.

Mais il est certain qu'il s'en faisait une idée très élevée, la regar-

dant comme une science divine, comme une véritable révélation, dont la lumière s'adresse à l'âme ; peut-être est-il permis de supposer que les procédés artificiels mis en usage par les kabbalistes pour rattacher leurs opinions aux paroles de l'Ecriture, que la substitution, si fréquente parmi eux, des nombres ou des lettres aux idées et aux mots, n'ont pas peu contribué à l'invention du *grand art*.

Avant d'entrer dans le fond même de notre sujet, disons ce qu'était la kabbale.

La kabbale était la philosophie religieuse secrète des Juifs.

Outre la Bible, les juifs orthodoxes reconnaissent des traductions qui obtiennent de leur part le même respect que les préceptes du Pentateuque. D'abord transmises de bouche en bouche et dispersées, ensuite recueillies et rédigées par Judas le Saint, sous le nom de *Mischna*, puis augmentées et développées par les auteurs du Thalmud, elles ne laissent plus aujourd'hui la moindre part à la raison et à la liberté.

Ceux d'entre les juifs qui ne voyaient dans la loi qu'une grossière écorce sous laquelle est caché un sens mystérieux se divisaient en deux classes.

Pour les uns, le sens intérieur et spirituel des Ecritures était un système de philosophie tiré d'une source étrangère ; c'était la doctrine de Platon un peu exagérée et mêlée à des idées d'une origine orientale. Les autres n'ont obéi qu'à l'impulsion de leur intelligence ; les idées qu'ils ont introduites dans les livres saints, pour se donner ensuite l'apparence de les y avoir trouvées et les faire passer même dans l'ombre du mystère, sous la sauvegarde de la révélation, ces idées, disons-nous, leur appartenaient entièrement et formaient un système vraiment grand, qui ne ressemble à d'autres systèmes que parce qu'il dérive de la même source, qu'il a été provoqué par les mêmes causes, c'est-à-dire par les lois générales de l'esprit humain. Tels sont les Kabbalistes, dont les opinions, pour être justement appréciées, ont besoin d'être puisées aux sources originales.

Avant la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, il se répandit mystérieusement parmi les juifs une science profondément vénérée que l'on distinguait de la Mischna, du Thalmud et des livres saints, une doctrine mystique enfantée par le besoin de réflexion et d'indépendance, nous dirions volontiers de philosophie, et qui cepen-

dant invoquait en sa faveur l'autorité réunie de la tradition et des Ecritures.

Les dépositaires de cette doctrine que nous ne craignons pas de désigner sous le nom de Kabbalistes, ne doivent pas être confondus avec les *Esséniens*, dont le nom était déjà connu à une époque bien plus reculée, mais qui ont conservé jusque sous le règne de Justinien, c'est-à-dire jusqu'au VIe siècle, leurs habitudes et leurs croyances. En effet le but de cette secte fameuse était essentiellement moral et pratique ; elle voulait faire régner parmi les hommes ces sentiments d'égalité et de fraternité qui furent enseignés plus tard par le fondateur du christianisme, car Jésus était Essénien. La Kabbale, au contraire, était une science toute spéculative qui prétendait dévoiler les secrets de la création et de la nature divine. Les Esséniens formaient une société organisée, assez semblable aux communautés religieuses du moyen-âge ; leurs sentiments se réfléchissaient dans leur vie extérieure ; d'ailleurs ils admettaient parmi eux tous ceux qui se distinguaient par une vie pure et même des enfants et des femmes. Les Kabbalistes s'enveloppaient de mystère. De loin en loin, après mille précautions, ils ouvraient à demi les portes de leur Sanctuaire à quelque nouvel adepte, toujours choisi dans l'élite de l'intelligence et dont l'âge avancé devait offrir une preuve de discrétion et de sagesse. Enfin, malgré la sévérité avec laquelle ils observaient le Sabbat, les Esséniens ne craignaient pas de rejeter les traditions, d'accorder à la morale une préférence très marquée sur le culte ; même ils étaient loin de conserver dans ce dernier les sacrifices et les cérémonies commandés par le Pentateuque, tandis que les adeptes de la Kabbale se conformaient à toutes les pratiques extérieures.

Les livres Kabbalistiques devaient être très nombreux ; deux surtout se recommandent à notre attention par leur importance aussi bien que par leur antiquité : l'un le *Sepher ietzirah*, (*Livre de la creation*) est un système de cosmologie. L'autre, le *Zohar* (*la lumière*) traite plus particulièrement de Dieu, des Esprits et de l'âme humaine, en un mot, du monde spirituel.

La première proposition qui se trouve dans le Sepher ietzirah est la suivante : « C'est avec les trente-deux voix merveilleuses de la sagesse que le monde à été créé par l'Eternel. »

Les moyens qu'on y emploie, pour expliquer l'œuvre de la

création, l'importance qu'on y donne aux nombres et aux lettres font comprendre comment l'ignorance et la superstition ont plus tard abusé de ce principe et comment s'est formé ce qu'on appelle la Kabbale pratique, qui donne à des nombres et à des lettres le pouvoir de changer le cours de la nature.

Notre grand écrivain occultiste Papus a publié sur le Sepher Ietzirah un ouvrage fort intéressant.

Nous avions songé à en parler, mais nous avons craint d'être trop long et d'abuser de la place qui nous est accordée.

Un intérêt bien plus vif s'attache au second livre le *Zohar*. C'est le code de la Kabbale. Il touche à toutes les questions de l'ordre spirituel et, quelquefois, il s'élève à des doctrines dont la plus forte intelligence pourrait encore se glorifier de nos jours, mais trop souvent il descend à un langage, à des sentiments et à des idées qui décèlent le dernier degré d'ignorance et de superstition.

(*A suivre*) ISIDORE LEBLOND

Une synthèse Universelle

(*Suite et fin*) (1)

En fait, non seulement une foule de traditions nous parlent de l'âge d'or, de l'Eden, mais la Science moderne elle-même nous fournit les preuves d'un ordre primitif antérieur au désordre actuel.

« Il a existé un temps où il n'y avait ni sécheresse, ni vent, et où toutes choses étaient encore en équilibre parfait. »

« La Terre a commencé par jouir des douceurs d'un printemps éternel ; l'écliptique se confondait alors avec l'équateur. Le soleil passait, chaque jour, exactement, 12 heures au dessus de l'horizon. Il était toujours à la même distance de la Terre, et suivait un cercle naturellement partagé en 360 degrés.

« Grâce à l'immense quantité de vapeur d'eau que l'atmosphère tenait en suspension, la chaleur et la lumière étaient les mêmes aux pôles et à l'équateur. Les plantes des tropiques fleurissaient égale-

(1) Voir le numéro de janvier p. 418 et suiv.

ment sous toutes les latitudes. La Terre était un jardin. L'Age d'Or des poètes et de la tradition était une réalité historique.

« Cet ordre, plus tard, fut troublé ».

Or, « il n'y a qu'une seule époque, dans toute l'histoire de la construction de l'univers, qui, de l'avis des savants, ait été, au moins en apparence, exempte de modifications du milieu ; c'est celle qui marque la fin des couches secondaires et les premiers terrains tertiaires. C'est, en effet, le seul moment où la stabilité ait paru régner sur la terre ; toutes les forces étaient en équilibre.

« La température était constante ; elle répondait même à peu près exactement à la température que possèdent aujourd'hui presque tous les animaux à sang chaud. Il semble bien que cette époque a dû être la seule ou ait existé le milieu parfait. »

In illo tempore, la terre était au centre de notre univers et toutes les planètes, y compris le soleil, qui était à l'extrémité du septième, tournaient en rond autour de Vesta.

Les jours étaient égaux aux nuits ; l'année était de 360 jours ; la révolution lunaire était de 30 jours, ni plus ni moins ; la température était uniforme. Les planètes étaient rangées par ordre, conformément à la loi de Bode, qui établit la progression double dans la distance des planètes entre elles (1).

*
* *

Il n'en est plus ainsi. Il y a donc eu rupture de l'équilibre. La Terre a subi un cataclysme formidable. Comment cet accident s'est-il produit ?

M. Brettes estime que ce déséquilibre n'a pu être provoqué que par une cause cosmique.

Quelle est cette cause ? Comment a-t-elle procédé dans son opération ? Je ne réponds pas de rendre exactement la pensée de M. Brettes sur ce point, ni de concilier tous les faits ou hypothèses qu'il avance.

Pour que la terre fût le centre de l'Univers, il fallait qu'elle fût

(1) Nous tenons à faire encore remarquer que la Direction de la *Revue* ne prend aucune responsabilité au sujet des opinions soutenues par ses rédacteurs, auxquels elle laisse la plus entière liberté d'appréciation. Le roman cosmologique de M. le chanoine Brettes ne s'appuyant sur aucune observation scientifique, sera apprécié à sa juste valeur par nos lecteurs. (*N. d. l. r.*)

douée d'une force attractive prodigieuse. Il suffit donc de « supposer que, à un moment donné, sans que rien d'essentiel d'ailleurs ait été changé, ni à la position de la Terre, ni à celle du Soleil, la Terre ait cessé d'avoir la force de maintenir les planètes autour d'elle comme centre, et que, par suite de cette défaillance de la Terre, le Soleil à raison de la puissance de sa masse, les ait accaparées et soit devenu leur centre de gravitation. »

Et alors, le soleil s'est rapproché de la Terre.

Il en est résulté pour celle-ci, une grande sécheresse. Il s'en est ensuite éloigné, ce qui a donné lieu à un refroidissement intense, à la condensation et à la chute des « Grandes Eaux ». Le ruissellement de ces grandes eaux a déterminé l'effondrement des Océans et l'inclinaison de l'écliptique avec toutes ses conséquences : les saisons, les climats, les inégalités de température, etc.

Voulez-vous une autre version ? Celle que M. Brettes appelle « la sarabande des planètes » ?

Ici, ce n'est pas une cause extérieure qui a agi, c'est la terre qui a donné le branle.

« Un jour, une impulsion violente a ébranlé l'ensemble de ce système. Elle est partie de la Terre, premier centre immobile, et s'est communiquée au soleil, à travers l'espace qui les sépare. »

Or, « rien n'est plus naturel que de voir un choc se produire, au milieu de la sarabande que dansaient alors les planètes dans les plaines du firmament... Il est tout à fait vraisemblable que c'est au milieu d'un chassé-croisé des planètes, en liesse dans le firmament, que la pauvre petite Cérès a reçu son mauvais coup. »

Cérès a donc été brisée par un choc ; il n'en reste plus que les éclats et un grand vide, entre Mars et Jupiter, qui viole la loi de Bode.

Quant à la Terre, qui avait pris l'initiative de la danse, elle est venue se réfugier ou s'est trouvée placée entre Mars et Vénus, place qui n'est pas du tout celle qui lui était assignée par la loi de Bode.

« Depuis lors, la terre est soumise au régime actuel. Elle est inclinée sur son axe, maltraitée par les saisons, semblable enfin à un infirme, qui a été broyé dans un accident, et qui reste également incapable de vivre et de mourir.

« Les astres regardent ses déformations et en sont ébranlés ; les

siècles entendent ses plaintes et en sont épouvantés. On ne peut la voir, ou l'entendre, sans en avoir pitié. »

En un mot, l'ordre primitif n'existe plus. Le monde est *cassé*.

« Un ouvrier construisait une horloge, avec des astres dans le ciel ; un artiste peignait l'histoire humaine, avec des radiations vivantes, sur le firmament. L'ouvrage allait à merveille ; mais il était à peine commencé que l'échafaudage s'est écroulé, et que l'artiste est tombé. »

« Là-haut, il ne reste plus que des ruines, faites d'ordre sublime et de désordre profond. Le chantier, depuis lors, est abandonné, et personne ne s'est jamais plus présenté pour reprendre le travail en sous-œuvre. »

Tel est, autant que j'en puis juger, le système de l'Univers de M. Brettes. Ces matériaux, qui devraient être assemblés et enchaînés, puisqu'il s'agit d'une synthèse, sont dispersés dans tout l'ouvrage. Je les ai coordonnés de mon mieux, mais je ne réponds pas d'avoir toujours bien saisi les idées de l'auteur.

***

Le système cosmogonique de M. Brettes ne me paraît pas moins hypothétique que celui de la science officielle et que ceux de beaucoup d'autres savants irréguliers. Car il y a un grand nombre de penseurs qui ont construit des synthèses universelles.

Et cela n'est pas très difficile. On trouve toujours des faits pour appuyer plus ou moins solidement une hypothèse, pour lui donner de la vraisemblance, il suffit de bien mettre en relief les faits qui lui sont favorables et de négliger ceux qui lui sont contraires.

On pourrait même proposer des modifications au système de M. Brettes.

On peut supposer par exemple, que, primitivement, les planètes étaient, en effet, disposées à des distances conformes à la loi de Bode, double les unes des autres. La terre n'existait pas. Cérès, par une cause quelconque, aurait reçu un choc violent et volé en éclats. Le plus gros serait allé se blottir entre Mars et Vénus et serait devenu la Terre, qui se serait en même temps inclinée sur son axe. Les autres fragments, trop petits, seraient restés dans l'orbite de leur mère où ils sont encore. Mais tout cela n'est que jeu d'esprit, plus romantique que scientifique.

Il semble même que M. Brettes pousse la fantaisie trop loin lors-

qu'il parle de la défaillanre de la terre, de l'impulsion qu'elle a donnée au chassé-croisé des astres, de la sarabande des planètes. C'est prêter des intentions, des volitions à des êtres qui n'en ont pas, du moins au point de vue scientifique.

Quoi qu'il en soit, M. Brettes prétend par sa théorie, concilier la Science avec la Foi, et prouver que la Genèse biblique et la vraie science ne sont point en désaccord, comme on l'assure.

Je ne vois pas l'accord. Il me semble même qu'il est plus loin que jamais d'exister.

La Foi donne comme source du mal, la chute de l'homme, précédée de la chute des anges rebelles. Elle nous présente le déluge « les Grandes Eaux » comme voulu par Dieu pour punir et régénérer le genre humain devenu corrompu.

M. Brettes, au contraire, nous enseigne que l'introduction du mal dans le monde provient d'une cause cosmique, c'est à-dire physique. Quel rapport y a-t-il ?

Est-il bien nécessaire, au surplus, de concilier la Science et la Foi ? Le mal a-t-il dans l'univers une si grande importance que le croit M. Brettes ?

« Il y a dans le monde de la souffrance. La vie est difficile et douloureuse. »

Il ne peut pas en être autrement. Dieu ne pouvait pas créer le monde parfait. D'abord, à quoi bon ? Ensuite, l'univers n'eût plus été l'image de Dieu, mais son double. Il y aurait eu deux dieux, ce qui implique contradiction, du moins dans la théologie et la philosophie modernes.

Dieu ne pouvait créer le monde, et spécialement l'homme, que perfectible. A cette fin, il fallait que l'homme fût doué de sensibilité et d'activité : de sensibilité pour distinguer le bien et le mal (matériel et moral) ; d'activité pour se procurer et faire l'un et éviter l'autre.

La sensibilité ne peut se concevoir sans plaisir et peine. Tout ce que Dieu pouvait et devait faire, c'est qu'il y eût équilibre entre le bien et le mal, ou mieux encore, que la somme des biens dépassât celle des maux.

Et la preuve qu'il en est ainsi, c'est que le monde se conserve et parfois même progresse.

Le « mystère de la famine » peut être une belle figure de rhéto-

rique ; mais sans réalité. En fait, tous les êtres de la création sont alternativement mangeurs et mangés. Dans quel but ? Nous n'en savons rien. C'est le secret de Dieu. Là est le vrai mystère. En tout cas, il n'y a dans ce fait ni bien ni mal ; il y a compensation.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, par ce moyen, l'équilibre entre les espèces s'établit et se maintient de lui-même. Tout le monde convient que, si la moindre espèce échappait à cette loi, elle détruirait toutes les autres et se détruirait elle-même.

*
* *

La température constante des êtres vivants n'appelle pas nécessairement la constance du milieu où ils vivent. Au contraire la différence de température et les variations de celle du milieu sont des conditions nécessaires à l'exercice de la sensibilité et de l'activité et, par conséquent, au progrès de la perfectibilité qui résulte de cet exercice.

Si les conditions du milieu et celles du vivant étaient les mêmes, celui-ci n'éprouverait aucune sensation et n'aurait aucun motif d'agir.

A l'origine du monde, il est admissible, il est même très probable qu'il y a eu un Age d'Or, tel que l'ont décrit les poètes et tel que le décrit M. Brettes, poète lui-même : un printemps et un été perpétuels ; des aliments en abondance en tous temps.

Le genre humain, à l'état d'enfance, n'avait pas encore d'expérience, ni, par conséquent, de prévoyance. Il fallait lui donner le temps de les acquérir.

Si l'homme avait été mis, dès le début, dans un milieu insupportable ou seulement trop inégal ; s'il y avait eu des saisons, il n'aurait pas su, l'été, réserver des provisions pour l'hiver et la bise venue, il serait infailliblement mort de faim, sinon de froid. Et il n'en serait plus question.

D'autre part, s'il était toujours resté dans le milieu édénique primitif, uniforme, monotone, la vie n'aurait pas eu de sel, pas même de but ; l'ennui se serait emparé de lui ; il en serait sans doute mort, ou tout au moins il serait resté stationnaire.

Il fallait donc, à un moment donné, que l'inégalité du milieu vînt le stimuler, lui donner des besoins plus nombreux et plus variés, afin de le pousser à agir, à penser, à vivre avec plus d'intensité.

Si j'avais été à la place de Dieu, il est plus que probable que j'aurais donné à Cérès' la fameuse chiquenaude qui l'a mise en pièces, afin de tirer du désordre un nouvel ordre approprié à mon but.

Nous pouvons donc dire : heureuse catastrophe, qui nous a permis de nous « développer ; » de même que les théologiens dirent à propos du péché originel ; « heureuse faute, qui nous a valu le Rédempteur et sa Mère. »

Il ne faut pas s'étonner du cataclysme, mais plutôt de ce qu'il ait été si petit et que l'ordre, le nouvel équilibre serait si vite et si bien rétabli. Cela nous montre que le Créateur a été sage et prévoyant et que ses lois sont mieux conçues qu'on ne l'imagine.

L'homme, dit M. Brettes, est, de tous les animaux, le plus mal adapté à son milieu vital.

Il ne paraît pas que cette assertion soit exacte, puisque les faits passés et présents nous attestent qu'il domine de plus en plus et la nature brute et la nature vivante. Il ne restera bientôt plus à désirer qu'une chose : c'est qu'il apprenne à se dominer lui-même ; à se respecter et à respecter ses semblables.

L'homme peut, quand il veut, faire de grandes choses, ériger des monuments, élever des cités, fonder de grands empires. Il est vrai qu'il peut aussi renverser tout cela. Ce qui fait, défait. — Mais c'est une nouvelle preuve de sa puissance et de sa liberté.

La naissance, la vieillesse et la mort ne me paraissent pas, comme à M. Brettes, des phénomènes anormaux et pathologiques ; mais bien normaux et physiologiques.

Il faut convenir que nous les avons rendus anormaux dans une large mesure ; mais c'est notre faute et nous ne devons pas la rejeter sur la nature, car nous ne nous en corrigerions jamais.

L'oisiveté, la gourmandise, le luxe etc. ont rendu la maternité pathologique ; mais il n'en a pas toujours été ainsi. A l'origine c'était une fonction physiologique et toute simple, comme le prouve la *couvade* ; il en est encore de même aujourd'hui chez les sauvages et même chez nos paysannes.

Les mêmes causes ont rendu la vieillesse triste, maussade, dolente, catharreuse, goutteuse, etc. ; et nous ont fait envisager la mort avec horreur. Tout cela est notre œuvre, et non celle de la

nature. Et il ne tient qu'à nous, en revenant à une vie plus simple et plus saine, de corriger tous ces maux.

Les dieux, a dit Epictète, ont créé les hommes afin qu'ils soient heureux, ils ne sont malheureux que par leur faute.

Il serait peut-être plus exact de dire : Les dieux ont créé les hommes afin qu'ils *se rendent* heureux ou malheureux, selon qu'ils suivront ou violeront les lois de la nature.

La mort ne peut être un mal, une anormalité.

Si la vie est trop douloureuse, comme l'assurent les pessimistes, la mort qui nous en délivre, est un bien.

Si la vie est bonne, la mort nous préserve de la satiété et du dégoût de vivre. Comme on s'ennuierait si l'on était immortel, même avec la jeunesse, la santé, la richesse en partage !

Et si la mort n'est qu'un changement du mode de la vie ?...

ROUXEL.

Ouvrages nouveaux

Synthèse Dualiste Universelle

Cosmogonique, Biologique, Sociale et Morale et *Culte spirituel*, par A. Alhaiza, 1 vol. in-8° de 440 pages, chez H. DARAGON, éditeur, 96-98, rue Blanche, Paris, (IXe). — Prix 5 francs.

Reprendre l'antique principe du Dualisme religieux ou philosophique et l'étendre à l'ensemble des sciences physiques et morales, aussi bien qu'à la nature de l'homme et de la divinité, tel est le travail considérable que présente ce livre nouveau.

On y trouvera une mise au point dualiste des différents et essentiels aspects de la connaissance et de la pensée humaines envisagées sans sectarisme ni parti pris.

Les esprits soucieux des principes et des origines, qui voudront bien examiner une théorie de portée aussi générale, qui éclaire toute chose d'un jour de vérité universelle, se rendront compte de la révolution profonde et heureuse que révèle le dualisme intégral.

(*Note de l'Editeur*).

Almanach illustré de l'Echo du Merveilleux

ALFRED LECLERC, Editeur — Prix 1 franc.

Le goût du merveilleux et de l'inconnu se répand de plus en plus. Le monde se trouve dans un état d'âme particulier qui lui fait désirer secrètement la connaissance de l'avenir, même s'il doit en souffrir.

Les hommes aiment à percer l'énigme de leur destinée, à demander une réponse aux angoisses intimes qui les torturent pour eux, pour ceux qu'ils aiment, pour leur Patrie. Ils espèrent que devant eux se soulèvera le voile qui nous cache un avenir plein de mystères.

Et c'est pour répondre au secret désir de tous ses nombreux lecteurs, que notre cher et regretté Gaston Méry avait commencé à préparer l'*Almanach de 1910*. Sa mort, si brusque, si déconcertante, a arrêté l'impression commencée sous sa direction.

Ayant retrouvé tous les curieux documents qu'il avait réunis et après y avoir ajouté ce que nous avons pu recueillir de nouveau, nous avons créé un *Almanach* des plus complets et des plus intéressants, indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'*Echo du Merveilleux*.

Mme GASTON MÉRY.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Maison hantée (*Suite*)

Un matin de novembre 1908, une autre et plus dangereuse manifestation nous frappa de surprise : l'explosion d'incendies sur divers points de la maison. Cela commença par les couvertures d'un lit d'enfants. Une jeune servante sortit en courant de la chambre en disant que les couvertures étaient en feu On s'y précipita et l'on constata le fait. Tout d'abord nos soupçons se portèrent sur cette fille. Mais bientôt il fallut reconnaître son innocence, lorsque l'on vit le feu s'attaquer à divers objets, dans des endroits où elle n'était pas allée. C'est ainsi que le feu se mit dans des pièces où personne ne se trouvait. On était averti que quelque chose brûlait par l'odeur de la fumée, que l'on voyait bientôt sortir du point attaqué. La façon dont le fait se produisait était tout à fait particulière. Tandis que la plupart des personnes étaient réunies sur un point pour arrêter l'incendie, ou occupées à toute autre chose, le feu éclatait subitement dans un endroit tout différent.

Les choses duraient ainsi plusieurs heures chaque jour. C'était ordinairement de huit heures du matin à midi ; puis après quelques heures de suspension, cela recommençait à quatre heures de l'après-midi jusque vers dix heures et cela pendant trois jours, pendant lesquels beaucoup d'objets furent ainsi attaqués, mais tous de faible valeur.

Quoique la perte éprouvée ne fût pas considérable, cela nous causa une véritable anxiété. Cette circonstance que le feu éclatait toujours dans les pièces où personne ne se trouvait, ajoutée à cette considération qu'aucun objet de valeur n'avait été détruit, nous fit penser tout d'abord qu'un domestique de l'un ou l'autre sexe en était responsable et qu'il avait été assez habile pour échapper à la surveillance. Mais il fallut abandonner ce soupçon, lorsque dans une chambre où se trouvaient un certain nombre de personnes on vit sortir de la fumée d'un banc de bois situé dans un coin ; l'examen le plus attentif ne put faire découvrir ni une allumette, ni un charbon enflammé dans le voisinage. Je remarquai que le feu avait laissé une très petite trace, fort limitée, au lieu d'une marque noircie sur un plus ou moins long espace, comme cela se fût produit par le dépôt d'une allumette enflammée ou d'un charbon qui aurait laissé des traces plus ou moins irrégulières.

Un autre fait encore plus impressionnant fut l'incendie d'une robe placée dans une garde-robes fermée à clef, au moment où l'une de mes filles, frappée de l'étrangeté des faits précédents, manifestait la crainte de voir sa garde-robes attaquée à son tour. A peine avait-elle fini de parler, que l'on sentit une odeur de fumée venir de cette garde-robes. On se hâte de l'ouvrir et l'on constate que l'un de ces vêtements portait plusieurs petits trous dont les bords présentaient encore la trace du feu. Il serait difficile de peindre l'émotion que cela produisit sur chacun de nous. Cette fois on ne pouvait soupçonner aucun être vivant. Le feu n'avait pu durer que quelques secondes et la garde-robes était sous nos yeux depuis plus d'une demi-heure ; en outre, personne ne s'était servi de la clef.

Les incendies ayant pris fin, les jets de pierres recommencèrent avec plus d'intensité. Il en tomba bientôt dans toutes les pièces de la maison et même dans la cour, où elle paraissaient venir de la rue, tandis que dans les chambres elles semblaient sortir des murailles. Un de mes neveux, âgé d'une vingtaine d'années, mis pour surveiller déclara qu'il avait vu une pierre paraissant sortir du mur entre le plafond et le haut d'une porte. Comme il se tenait en face de cette porte, il crut d'abord que cette pierre allait l'atteindre ; il s'écarta brusquement, mais la pierre tomba simplement à ses pieds sans le toucher. Un de mes frères observa un fait analogue.

Un jour, je visitai soigneusement une chambre et m'assurai qu'on n'y trouvait aucune pierre, puis je la fermai et quelques heures plus tard, je l'ouvris de nouveau et j'y trouvai toute une série de pierres disposées régulièrement en cercle dans un angle. On les enlève, on referme soigneusement portes et fenêtres et quelques heures plus tard on retrouve un nouveau cercle de pierres.

Je dois ajouter que plusieurs de mes parents et amis qui croyaient à l'intervention des mauvais esprits et à la facultéque posséderait un certain personnage de les exorciser, me conseillèrent de recourir à ses bons offices. Il vint, fit des exorcismes et pendit à la muraille un chapelet au-

quel il attribuait la vertu de les chasser. Or ce fut précisément sous ce chapelet que le cercle de pierres fut placé deux fois de suite, comme par moquerie.

Au bout de quinze jours, les phénomènes cessèrent et il nous fut impossible d'en découvrir la cause »

[Voilà encore une de ces observations de faits réellement remarquables et qui eussent pu être l'occasion des recherches les plus intéressantes. Malheureusement elle est, comme tant d'autres, annulée par le défaut d'une intervention intelligente. Nous ne connaissons ni la composition de la famille, ni celle du service, et aucun homme compétent n'a été appelé à étudier les faits sur place].

Dématérialisation

Le *Light* du 8 janvier contient, sous la signature de F. R. Begbie, colonel de l'Armée des Indes, le compte-rendu de phénomènes intéressants observés dans un cercle absolument privé, sans médium payé et dont les membres ont contresigné ce rapport. Voici les faits :

Le médium serait contrôlé par l'esprit d'une jeune Polynésienne qui se donne le nom de Süsü, qui déclare aimer beaucoup les dragées au chocolat. Le colonel prit une boîte contenant une demi-livre de ces dragées : il y inséra une lettre dont le contenu ne fut communiqué à personne. Il l'enveloppa de papier, puis l'entoura de plusieurs tours de ficelle, dont les bouts furent scellés et cachetés. Il la plaça sur la table, au milieu de cartes postales dont chacune portait la signature d'un assistant.

Pendant une période obscure, la carte du colonel et celle d'une dame furent enlevées ; une seconde fois on s'aperçut que la boîte de chocolat était presque vide. En la secouant on entendait le choc d'une seule dragée. L'obscurité étant faite pendant quelques instants, on s'aperçut en allumant et en ouvrant la boîte, dont la fermeture et les scellés étaient intacts, qu'elle ne contenait plus qu'une dragée et surtout qu'elle renfermait la carte postale portant la signature du Colonel Begbie, sur laquelle on put lire un message. Quant à la lettre, elle avait disparu. La carte disait que le colonel ayant demandé dans sa lettre que Süsü lui donnât une dragée, celle-ci s'était conformée à son désir en lui en laissant une dans la boîte.

On fit de nouveau l'obscurité et lorsque la lumière fut faite au bout de peu de temps, on trouva la lettre du colonel sur la table, avec une communication,disant que ses anciens compagnons d'armes habitant l'au-delà avaient trouvé les dragées excellentes et le remerciaient.

Il y aurait donc eu dans cette séance plusieurs cas de dématérialisation et d'écriture directe.

Le Progressive Thinker

du 11 Décembre, rend compte d'une importante séance de matérialisations et d'apports tenue à Denver, Colorado, avec le Rév. Minnie Jackson comme médium. Ce récit est fait par M. Clarck Bull et contresigné par

les quarante-trois assistants. La lumière a été toujours suffisante pour permettre à un sténographe de prendre des notes. Elle a été très vive pendant plusieurs matérialisations. L'examen du médium a été fait avant et après la séance.

Il se présenta entre quarante et cinquante esprits des deux sexes et de tout âge. L'un d'eux tenait un enfant dans ses bras ; on vit des bébés depuis trente pouces jusqu'à trois pieds de taille. Plusieurs furent nettement reconnus par leurs parents. On en vit se placer au milieu de la salle et s'y dématérialiser sous les yeux des assistants. D'autres rentraient à travers la moustiquaire qui entourait complètement le cabinet et ne laissait aucune ouverture. Des roses furent apportées en abondance. Un esprit matérialisa une écharpe de soie, en remit le bout à sa femme présente à la séance, et celle-ci vit le bout qu'elle tenait se dématérialiser dans ses mains. M. Bull et Mme Brennen ayant coupé un morceau des draperies d'un esprit, le virent aussi se dématérialiser entre les mains de Madame Brennen.

Plusieurs fantômes se donnèrent des noms qui nous laissent parfaitement sceptiques.

D[r] DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Ultra

l'importante revue théosophique de Rome, a reçu de quelques-uns de ses lecteurs, dont elle affirme la valeur, divers récits encore inédits, parmi lesquels les suivants nous paraissent de nature à intéresser nos lecteurs.

Prémonition

Un haut fonctionnaire fait le récit suivant : Il y a cinq jours, mourait à Saint Pétersbourg un officier supérieur de la Marine. Sa sœur, fille d'un Amiral, et veuve d'un haut personnage Russe, personne d'un caractère élevé et d'une éducation supérieure, me raconta en présence d'autres témoins le fait suivant : mon frère menait la grande vie. Un soir, se trouvant dans un banquet, avec cinq de ses compagnons, tous jeunes, riches, amis des plaisirs et des plus recherchés de Saint-Pétersbourg, il entendit un des convives faire cette triste prophétie : « Aucun de nous tous ici présents ne sera encore en vie dans trois ans. Je serai le premier à donner l'exemple. Puis viendront successivement nos amis, A. B. C. D. E. dans l'ordre que j'indique. N'en doutez pas ; je lis dans l'avenir. » Peu de mois après, en effet, il n'était plus de ce monde. Successivement, ses

compagnons de plaisir, quoique tous à la fleur de l'âge, comme par une loi fatale, s'éteignirent et *précisément dans l'ordre indiqué*. Le dernier fut le frère de la narratrice, qui donna tous les noms des convives. Aucun, du reste, ne finit de façon tragique.

Cela ne rappelle-t-il pas le fameux banquet de Cazotte ?

Prédictions

Un membre du corps diplomatique, plutôt athée et libre de préjugés, raconte les deux faits suivants : « Un jour, ma fille unique, âgée de 17 ans, m'avoua qu'elle était allée avec une de ses amies consulter une célèbre cartomancienne Egyptienne. Celle-ci lui prédit que, dans un long voyage, elle ferait la connaissance d'un monsieur qui peu après deviendrait son mari et ferait son bonheur. Je me rappelle qu'en me faisant ce récit elle en riait comme d'une plaisanterie invraisemblable et absurde. Quatre ans plus tard, cependant, elle vint de l'Extrême-Orient en Europe, accompagnant sa mère, qui allait faire une cure à Carlsbad. Sur le même vapeur se trouvait un monsieur tout à fait inconnu, qui sympathisa bientôt avec elle et qui se rendait également en Autriche. Bref, peu de mois après, ma fille l'épousa et elle se trouve parfaitement heureuse ».

« Moi-même j'ai personnellement expérimenté le phénomène incontestable de la clairvoyance, auquel je ne croyais pas. Je traversais une période triste de ma vie, tourmenté par des recherches pleines de difficultés de documents judiciaires se rapportant à d'importants intérêts de famille. Par hasard, un jour dans un voyage, aux confins du désert, je rencontrai une espèce de *Santon* arabe, ignorant et rustique, qui ne me connaissait nullement et qui, en outre, était complètement *aveugle*. Il me prit la main et semblant s'imprégner de mon fluide, au bout de quelques minutes de contemplation intime, sans que je lui eusse adressé une parole, me dit : « Les recherches que tu fais seront infructueuses. Laisse-les ; tu perds ton temps pour rien. Du reste, les choses en question sont sans importance, quoique tu les considères comme sérieuses N'y pense plus ! »

« Après une pause de quelques minutes, le santon, dont la physionomie changea subitement, comme s'il regardait au loin, me demanda : « Connais-tu la ville de X...? » Puis répondant à ma question : « Tu verras : si tu ne la connais pas encore tu la connaitras ».

« Mes recherches n'aboutirent pas. Peu de mois après, sans en avoir été prévenu, mon gouvernement m'envoya télégraphiquement l'ordre de me rendre dans la ville indiquée par l'aveugle. »

« Voici enfin un dernier cas dont je garantis l'authenticité et dont je puis affirmer le tragique épilogue. Il y a sept ans je me trouvais dans une ville de l'Autriche-Hongrie avec un comte de l'Italie Centrale, homme bien portant, splendide, fort comme un hercule. Un soir, il se trouvait chez moi avec plusieurs amis communs. Il semblait un peu sombre et nous dit : « Vous savez, je n'ai plus longtemps à rester dans ce monde. Dans un récent voyage que je fis en Espagne, une Gitane lisant dans ma main me prédit que je mourrais jeune, frappé mortellement *pour une femme*. »

« Quelques mois plus tard, le comte retourna dans son pays et il ne s'était écoulé que quelques semaines, lorsque les journaux Italiens racontèrent qu'il avait été tué à coups de révolver sur la place publique, par le père d'une jeune fille dont il était devenu l'amant. Comme il s'agissait de familles importantes, la chose fit beaucoup de bruit et il est inutile de dire que nous en fûmes tous stupéfiés. »

Apparition

Ultra emprunte le fait suivant à *Occult Review*, de Londres.

Une dame distinguée et instruite resta sceptique jusqu'à ce qu'elle constata le développement chez elle-même de facultés anormales. Voici ce qu'elle raconte: Une nuit, j'étais couchée et sur le point de m'endormir, lorsque je ressentis l'impression désagréable que je subis lorsque quelque phénomène spontané doit se produire en ma présence. En effet, je vis un fantôme obscur se pencher vers mon lit, en même temps que j'entendis une voix qui me disait : « Mabel, Mabel, prie pour moi. »

Irritée de voir mon sommeil interrompu, je lui répondis de mauvaise humeur : « Prie toi-même, comme je le fais aussi. »

Mais la voix du fantôme, devenue plus insinuante et triste, me répéta la même prière, en ajoutant : Je suis mort... tu ne le vois donc pas ? »

En parlant ainsi, le spectre releva la tête et je reconnus Antonio Grace, que j'avais connu tout jeune, lorsque j'habitais près de Bristol. Le jour suivant, ma sœur alla visiter notre ancienne habitation et elle apprit qu'Antonio Grace était mort subitement, presque à l'heure même qu'il m'était apparu.

Une autre fois, je crus entendre les pas d'une personne invisible qui montait l'escalier de ma demeure. Je voulus crier, mais la terreur arrêta ma voix dans ma gorge. Les pas s'approchèrent jusqu'à la porte de ma chambre et s'y arrêtèrent. Quoique j'eusse, comme d'habitude, fermé ma porte à la clef, elle fut ouverte brusquement et je vis entrer un homme portant un fusil sous le bras et tenant deux pigeons dans la main. Mes alarmes cessèrent dès que j'eus compris que j'avais affaire à un visiteur de l'autre monde, aux visions desquels je me suis habituée. Je crains beaucoup moins les esprits des morts que les voleurs. Le spectre déposa les deux pigeons sur mon lit et s'asseyant près de moi, me dit : « Tu ne me connais pas ? » — « Non » — répondis-je. « Eh ! bien, je suis Robert Wicherley ; j'ai connu Bob, ton père. » Ceci dit, le spectre reprit les pigeons et disparut.

Mon père à qui je racontai cette vision m'apprit que Robert Wicherley, mort quand j'étais toute jeune, il y avait environ vingt-cinq ans, était un fanatique de la chasse aux pigeons. Je me rappelai alors que Wicherley, parlant de mon père, l'avait appelé par le diminutif familier de Bob, et sachant que mon père détestait les diminutifs, je lui demandai si Wicherley avait l'habitude de l'appeler ainsi. « Il m'appelait Bob, répondit mon père, et quoique je pusse faire, je ne pus jamais arriver à lui faire dire mon nom entier, car il se faisait un jeu de provoquer mon aversion. »

La description de Wicherley que je fis à mon père, correspondait exactement à ce qu'il était pendant sa vie et le fait d'apporter les pigeons était un moyen d'établir son identité.

Dédoublement

Le fait suivant fut d'un tout autre genre. Mon père, absent, était tombé malade et je formulai mentalement l'ardent désir de le voir en esprit dans la localité où il se trouvait. Etant endormie, il me sembla que j'arrivais dans la maison où mon père se trouvait couché. Je le voyais dans son lit ; il m'eût à peine aperçue, qu'il s'écria en me montrant à ma mère, qui était près de lui : « Voilà notre fille ! »

Je ne vis et n'entendis rien de plus et je m'éveillai.

Le lendemain, une lettre de ma mère m'apprit que mon père s'était trouvé plus mal et qu'à un certain moment il s'était écrié avec surprise : « Voilà notre fille ! »

D[r] DUSART.

Société française d'étude des phénomènes psychiques 57, Faubourg Saint-Martin

Conférences

Le dimanche 13 février, à 2 h. 1/2, M. Chartier fera dans le local de la Société une CAUSERIE SUR LES DIFFÉRENTS PROCÉDÉS EMPLOYÉS PAR LES DEVINS, laquelle sera suivie D'EXPÉRIENCES DE CHIROMANCIE, par M. X.

—

Une seconde causerie, accompagnée de PROJECTIONS LUMINEUSES, sera faite le jeudi 17 février, à 8 h. 1/2 du soir, par M. le commandant Darget sur SES EXPÉRIENCES D'EFFLUVIOGRAPHIES.

—

La conférence du dimanche 13 mars aura lieu, à 2 h. 1/2, salle des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes. Elle sera faite par M. G. Delanne, président de la Société.

On y entendra également M. Aubert, le médium-musicien déjà bien connu.

Demander des cartes d'invitation au siège de la Société, ou à M. Dubray trésorier, 72, boulevard Richard Lenoir, à Paris.

Toutes ces conférences sont gratuites.

Conférences spiritualistes

Les conférences organisées par la *Société magnétique de France* pendant le mois de février sont disposées :

Jeudi 3 février, Pierre PIOBB, *Le Déterminisme des faits magnétiques et psychiques. Hypothèse du mouvement cosmique. Mouvements combinés de la Terre et des Astres. Corrélation entre l'Astrologie cosmologique et le Psychisme.*

Samedi 12 février, 1[re] PARTIE, *Réunion administrative.* Communications concernant le mouvement psychique dans le Monde. — 2[e] PARTIE, Réunion des chefs des Ecoles spiritualistes pour la nomination du *Comité*

d'Organisation du Congrès international de Psychologie expérimentale. (Paris fin 1910).

Ces deux conférences auront lieu au siège de la *Société magnétique de France*, 25, rue Saint-Merri à 8 heures et demie du soir. Les cartes d'entrée sont délivrées gratuitement au secrétariat.

En outre, une autre conférence aura lieu dans la grande salle de l'Hôtel des Sociétés savantes le jeudi 17 février à 8 h. et demie du soir. M. Henri MAGER traitera : *Les Prodiges de la Baguette divinatoire. Baguettes végétales et minérales. Action de la Pensée et des Radiations sur les Baguettes. Utilité de la Baguette pour la Recherche des Trésors, des Mines, et des Eaux profondes*, avec de nombreuses projections. Au début de la séance M. Gustave FABIUS DE CHAMPVILLE exposera les *Evènements psychiques du mois.* Pour couvrir les frais il sera perçu un droit d'entrée de 50 cent

***

A dater de février prochain, le Docteur Papus fera tous les jeudis à l'Ecole Hermétique un cours sur les forces psychiques de l'homme et leur maniement par la connaissance des tempéraments et de la graphologie. L'Ecole Hermétique, 15, rue Séguier, est ouverte aux auditeurs moyennant une faible cotisation (2 fr. par mois).

Les cours auront lieu à 9 heures du soir. Il y a encore 10 places d'élèves disponibles.

On peut s'inscrire tous les jeudis soirs.

***

Les Conférences Esotériques du Docteur Papus pour 1910 sont données cette année dans la grande salle des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, le 4e jeudi de chaque mois, à 9 h. du soir.

La Conférence de Janvier avait pour titre : « Réincarnation et Résurrection ». Celle de février aura pour sujet : « Les grands Mystères de l'Antiquité. — Maniement des forces occultes par les anciens Egyptiens. — Comment on forçait l'Amour par les philtres. Les divers sommeils provoqués dans les temples et la théorie physiologique du sommeil. — Ce qui reste à notre époque des connaissances antiques.

Cette conférence sera accompagnée d'expériences pratiques et de projections.

AVIS

M. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit au bureau du journal le Jeudi et le Samedi, de 2 heures à 6 heures.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

17 — 3 — 1910.

L'Ecriture directe et les Apports

(*Suite*) (1).

Comment on peut imiter l'écriture directe sur ardoises

Le *Spiritisme* a pour base des phénomènes expérimentaux, de nature très variée, qui démontrent que l'on peut entrer en rapport avec les Esprits, c'est à-dire avec les âmes des individus qui ont vécu sur la terre. Les faits constituent essentiellement la raison d'être de cette jeune science et son originalité ; c'est donc sur le terrain expérimental que ses adversaires devaient l'attaquer pour essayer de le détruire en prouvant : ou que les faits sont faux, ou que leur explication a été erronée, parce qu'ils ne seraient dûs qu'à de fausses interprétations ou à des supercheries. Il n'y ont pas manqué.

Le mouvement des tables a été attribué à des mouvements inconscients dont Chevreul, Faraday, Babinet, Chevillard, etc., ont donné diverses théories, mais dont aucune ne s'applique aux déplacements des tables sans contact, ce qui démontre leur insuffisance. Pour les phénomènes de l'écriture automatique ou de la trance, MM. Taine, d'abord, puis les D[r] Binet, P. Janet et le professeur Flournoy ont invoqué les phénomènes de double conscience et d'altérations de la personnalité, mais sans toucher le fond de la question, car leurs hypothèses ne s'accordent pas avec les faits d'écriture en langues étrangères, ignorées du médium, avec les autographes obtenus, avec la révélation de faits inconnus du médium, pas plus qu'ils n'expliquent l'écriture des nourrissons et des illetrés. C'est pourquoi leurs critiques sont restées sans valeur aux yeux des spirites, puisqu'elles n'attaquent que la contrefaçon du phénomène spirite et non le fait lui-même, dans ce qu'il a de réellement original et de démonstratif en ce qui concerne l'intervention d'une intelligence étrangère. Nous allons constater que la même tactique a été employée pour l'écriture directe.

Elle est très simple. Elle consiste à prouver qu'il est facile de

(1) Voir le 4[e] de février p. 449.

tromper les expérimentateurs novices au moyen d'artifices habiles, et ceci établi, on dira que, toujours et partout, il en a été ainsi. Cette manière de raisonner peut être commode, mais elle a le défaut d'être inapplicable aux faits que j'ai rapportés jusqu'ici, car jamais un prestidigitateur n'a pu faire naître, sans y toucher, de l'écriture sur une feuille de papier *non préparée d'avance*, comme cela eût lieu chez M. de Guldenstubbé, pas plus que dans l'expérience racontée par Crookes, on ne peut simuler une main qui descend *chez lui*, *du plafond*, alors qu'il tenait les deux mains de miss Kate Fox dans les siennes.

Mais les phénomènes d'écriture sur ardoises sont loin de se présenter toujours dans d'aussi bonnes conditions de contrôle et il ne faut pas se dissimuler, qu'en Amérique surtout, une légion de charlatans se sont servis de ce procédé pour faire des dupes. Ce sont les fraudes éhontées de ces individus sans scrupules qui ont pendant si longtemps discrédité ces phénomènes aux yeux des savants, qui ont englobé indistinctement dans la même réprobation tous les cas, sans même se donner la peine de rechercher si le fait en soi est possible. L'histoire du legs Seybert est édifiante à cet égard. (1)

En 1883, mourait à Philadelphie un spirite riche, M. Henry Seybert qui, par disposition testamentaire, léguait à l'Université de Pensylvanie une somme de 60.000 dollars (300.000 francs), destinée à doter une chaire de philosophie, à condition que cette Université nommât une commission, chargée d'examiner tous les systèmes de morale, de religion ou de philosophie, et tout spécialement le *Spiritualisme moderne*, nom adopté en Amérique pour désigner le *Spiritisme*. Une commission, formée exclusivement de professeurs notoirement hostiles au sipritisme fut nommée et, comme il fallait s'y attendre, un rapport soi-disant préliminaire, fut publié au bout de quatre années, d'après lequel il était affirmé que tous les médiums auxquels les enquêteurs avaient eu affaire, n'étaient que des jongleurs et des charlatans. La commission avait tenu vingt et une séances avec dix médiums différents. Depuis ce temps, oncques n'entendit plus jamais parler de ces messieurs, qui avaient ainsi bien

(1) Consulter sur ce sujet un ouvrage très clair et très bien fait de M. Gardy, intitulé : *Cherchons*. Pour ce qui concerne le legs Seybert, voir p. 107 et suiv. de ce volume.

gagné les trois cents mille francs du confiant M. Seybert. On conçoit que de pareilles conclusions, proclamées à son de trompe par toute la presse des Etats-Unis, n'étaient pas de nature à relever le prestige du *Spiritisme*, aux yeux de ceux et, hélas! ils sont nombreux, pour lesquels leur journal est un oracle et les savants des hommes infaillibles.

Pendant longtemps, les membres de la branche Américaine de la *Société de Recherches psychiques* furent incrédules en ce qui concerne la réalité des manifestations physiques du *Spiritisme*. M. Carrington, celui-là même qui vient de proclamer la sincérité d'Eusapia, a écrit un gros volume pour indiquer comment on peut expliquer par la simulation presque tous les phénomènes auxquels il a assisté depuis vingt-cinq ans. Il avait été précédé dans cette voie par M. Hodgson, le même qui fut converti plus tard aux théories du *Spiritisme* par ses expériences avec Mme Piper, mais qui avait fait preuve à Cambridge d'un parti pris et d'une incompétence remarquables, avec la même Eusapia Paladino.

Comment une intelligence aussi ouverte que celle de l'éminent psychologue a-t-elle pu se tromper à ce point? C'est que M. Hodgson s'était entraîné pendant si longtemps à simuler les phénomènes spirites, et principalement ceux de l'écriture sur ardoises, qu'il avait fini par être persuadé que tout n'était, sur ce terrain, qu'erreur et déception. Il s'était associé pour ses recherches avec un prestidigitateur nommé Davey, qui avait pour mission d'organiser des séances soi-disant spirites, et M. Hodgson se servait des procès-verbaux des assistants pour démontrer qu'ils s'étaient laissés duper très facilement, ce qui rendaient suspectes toutes les autres narrations analogues, publiées un peu partout dans le monde entier.

C'est pour montrer quelle est la faiblesse du témoignage humain en pareille matière qu'il publia dans les *Proceedings* (vol. IV), une série d'articles (1) dans lesquels il expliquait par quels procédés on avait surpris la confiance des expérimentateurs.

La lecture de cette étude est instructive. Une fois de plus, elle montre la nécessité de prendre les plus minutieuses précautions de

(1) Une traduction de ce travail a été faite par M. Marcel Mangin dans les *Annales Psychiques* de 1894, p. 167, 235, 287 et 355.

contrôle quand il s'agit de constater l'existence de phénomènes supra-normaux ; nous devons être reconnaissants à M. Hodgson de nous avoir mis en garde contre les entreprises des individus sans scrupules qui n'hésitent pas à battre monnaie en exploitant les plus nobles aspirations de l'âme humaine. Mais de là à croire que tous les phénomènes d'écriture directe sont le résultat de la prestidigitation, il y a un abîme, car nous possédons des rapports, émanant de gens sérieux, où il est manifeste qu'aucune tromperie n'était possible.

Quels étaient les tours de M. Davey ? Ils consistaient : 1° A écrire sur la *surface supérieure* d'une ardoise appliquée sous la table ; 2° à produire de l'écriture sur la surface *supérieure de l'ardoise* de dessous, quand deux ardoises étaient placées *ensemble sur la table* ; 3° L'écriture dans l'ardoise *fermée à clef* de M. Davey.

Voici maintenant, suivant Hodgson, comment il procédait.

Après avoir fait nettoyer l'ardoise des deux côtés par un assistant, Davey prenait dans sa poche un dé-crayon et le passait à l'un de ses doigts, le quatrième, par exemple, de la main droite. Un dé-crayon est un dé de tailleur auquel est attaché un petit bout de crayon ou de craie. Il tire alors l'ardoise sur le rebord de la table, le pouce de la main droite sur le dessus de l'ardoise, le doigt auquel est attaché le crayon rentré dans la paume de la main. Il avance l'index et le médium sur la surface inférieure de l'ardoise et la glisse lentement sous la table, en demandant au spectateur à sa gauche de la tenir avec lui et de l'appliquer contre la surface inférieure de la table. L'ardoise est invisible, mais les pouces de ceux qui la tiennent sont visibles.

En réponse à une suggestion de M. Davey, l'assistant fait une question. Davey, avec son dé-crayon, écrit sans bruit la réponse, sur la surface inférieure de l'ardoise, à l'insu de l'assistant.

Notons déjà ici une chose importante qui est la suivante : c'est qu'il existe des cas où la question est formulée de telle sorte que le prestidigitateur ne pourrait pas y trouver de réponse, par exemple lorsqu'il s'agit de choses qui lui sont notoirement inconnues, tels que des détails de famille du consultant, des mots obtenus avec une écriture autographe, etc. etc. Ce sont là des choses qui défient toutes les habiletés des illusionnistes et qui, cependant, se sont produites souvent avec les vrais médiums. Je continue la citation.

Après un intervalle d'attente, il retire l'ardoise pour voir ostensiblement s'il y a quelque chose d'écrit. Il la place sur la table et pendant ce temps-là l'assistant ne la tient plus. On ne trouve rien d'écrit (sur la sur-

face supérieure de l'ardoise où le témoin sait que l'écriture doit apparaître, si elle apparaît, *et qu'on examine seulement*), M. Davey enlève le bout de crayon, frotte de nouveau la surface supérieure avec un linge, puis saisit l'ardoise les *doigt dessus*, le pouce en dessous, l'enlève de la table et avant de la réappliquer contre la surface inférieure de la table, laisse tomber dessus un bout de crayon. La réponse à la question est maintenant sur la surface supérieure de l'ardoise pressée contre la table.

M. Hodgson qui est si pointilleux, quand il épluche les relations qu'on lui communique, oublie de nous dire comment et à quel moment M. Davey se débarrassait de son crayon, car j'imagine qu'il ne tenait pas constamment son quatrième doigt replié dans la paume de sa main pour le dissimuler, car cela eût immédiatement attiré l'attention quand il replaçait l'ardoise sur la table. Et puis, quand il retournait l'ardoise pour y placer la touche de crayon, son voisin de gauche, celui qui avait tenu l'ardoise avec lui, ne regardait donc pas ? Ce serait un observateur singulièrement distrait, celui qui ne verrait pas que quelque chose est déjà écrit sur cette surface. Enfin, admettons que tout cela soit facile à exécuter pour quelqu'un qni possède une grande dextérité dans les doigts. On voit maintenant qu'il n'y aura plus qu'à retirer l'ardoise sans la retourner pour que ce qui a été écrit tout à l'heure soit visible. Encore une fois, il est évident que la réponse sera tout à fait banale, ce qui, très-souvent, n'est pas le cas quand on est en présence d'un vrai médium.

Nous allons constater maintenant que pour admettre les explications de M. Hodgson, en ce qui concerne la suite des expériences, il faut avoir affaire à des personnes d'une confiance véritablement exagérée, car ils paraissent ne faire attention absolument à rien de ce qui se passe sous leurs yeux. Voici textuellement sa description :

2° *Ecriture sur la surface intérieure de l'une des deux ardoises tenues ensemble au-dessus de la table.*

Pour exécuter ce tour, M. Davey faisait une substitution, en remplaçant une des ardoises, celle du dessous, par une autre qui se trouvait sur la table et sur la surface intérieure de laquelle de l'écriture était faite d'avance. Pour réussir, il fallait d'abord feindre un premier insuccès. Ensuite, quand l'échange a été réussi, M. Davey tient les deux ardoises et simule le bruit de l'écriture soit avec son ongle sur l'ardoise, soit au moyen d'une tige qu'il avait dans son pantalon à la hauteur du genou et qui frottait contre la table.

Rien n'est plus simple que de se garantir contre cette superche-

rie, car il suffit de nettoyer soi-même des deux côtés *toutes les ardoises qui sont sur la table, et d'en faire autant après chaque insuccès simulé.* D'ailleurs, on peut enlever de dessus la table les ardoises qui ne servent pas et les tenir à côté de soi, hors de la portée du prestidigitateur. Pour l'écriture dans l'ardoise fermée, je cite textuellement :

3° *Ecriture dans une ardoise fermée à clef.*

M. Davey a deux ardoises fermées à clef exactement pareilles, c'est-à-dire aussi exactement pareilles que peut les faire un habile ouvrier. Parfois, une communication était préparée à l'avance et quand on ne demandait pas de réponse à une question spéciale, une seule substitution suffisait. Quand on faisait une question dans l'ardoise fermée à clef, deux substitutions étaient nécessaires. Par exemple, le témoin écrit une question dans l'ardoise fermée A. M. Davey substitue l'ardoise B à A; ouvre A et répond à la question (il l'emporte pour cela hors de la chambre) et plus tard la substitue de nouveau à B.

Laisser sortir le prétendu médium pendant la séance constitue une faute de méthode incompréhensible de la part de ceux qui expérimentaient avec M. Davey, et l'on conçoit qu'il avait beau jeu à tromper des assistants aussi peu défiants. Voici comment il opérait la substitution d'une ardoise fermée à l'autre :

La première chose à faire était d'attirer l'attention de l'assistant sur quelque autre objet. Il le faisait habituellement en commençant l'expérience avec une ou deux ardoises. Tandis que le témoin était occupé à essuyer les ardoises ou à examiner les bouts de crayon (1) ou de craie, ou encore à inspecter l'écriture si « mystérieusement » apparue sur l'ardoise ordinaire, M. Davey manipulait la serviette qu'il employait à éponger les ardoises. Après s'en être peut-être servi de cette manière, il la jetait avec une insouciance apparente sur l'ardoise fermée à clef posée sur la table de manière à la cacher complètement. Alors, sous prétexte d'avoir besoin de son mouchoir, il sortait l'autre ardoise fermée de sa poche ou de dessous son gilet, la glissait doucement sur le bord de la table et, se penchant quelque peu, le bras étendu sur la table de façon à cacher l'ardoise en mouvement, la poussait doucement jusqu'à ce qu'elle fût près de la première ardoise dissimulée par la serviette. Quelquefois alors il enlevait hardiment la première ardoise avec la serviette et sous la table, la glissait sous son gilet, après avoir replacé le linge sur la table.

Parfois, après que la seconde ardoise avait été placée sur la table, il laissait la première recouverte par la serviette pendant un temps considérable, vu le danger possible d'être découvert en l'enlevant. Elle y resta

(1) Et les autres témoins ? Ils ne surveillaient donc pas le médium ? (G. Del).

une fois, je crois, jusqu'à la fin de la séance, où alors il remit ses différents objets dans un sac ; tandis que le témoin s'étonnait de la longue communication contenue dans la *seconde* ardoise fermée à clef, la *première* ardoise fermée était à sa portée, sous la serviette, sur la table et devant lui.

Admettons qu'avec l'habileté manuelle bien connue des prestidigitateurs ces substitutions se fassent sans que les assistants s'en aperçoivent, il n'en est pas moins vrai que les messages ainsi reçus seront toujours sans signification précise pour l'expérimentateur et se borneront à des *oui* ou des *non*, ou à des phrases banales sans valeur probante, ni par leur graphisme, ni par leur contenu. Dans les vraies communications, c'est le contraire qui a lieu, comme nous le constaterons plus loin.

M. Hodgson, en reproduisant le récit d'une séance par deux personnes qui ont été trompées au moyen de l'ardoise placée sous la table, fait observer avec raison que les comptes-rendus ne mentionnent pas, qu'à plusieurs reprises, l'ardoise avait été retirée de dessous la table sans que rien y fut écrit. Ces manœuvres avaient pour objet d'habituer les expérimentateurs à ne pas s'étonner de ces allées et venues de l'ardoise et à ne plus faire attention au sens dans lequel l'ardoise serait appliquée sous la table, quand le mot y aurait été inscrit sans faire de bruit. Cela nous montre l'importance de ne rien négliger dans une description de séance ; même les événements qui paraissent dénués d'intérêt en ont souvent un considérable, pour celui qui est au courant des trucs employés par les illusionnistes.

Il faut signaler aussi que certains expérimentateurs arrivant chez M. Davey, à 7 h 1|2 par exemple, laissaient sans surveillance les ardoises achetées par eux jusqu'à 8 h 1|2, heure à laquelle commençait la séance. Pendant ce temps, l'artiste, la séance n'était pas commencée, pouvait aller et venir d'une chambre à l'autre et avait écrit d'avance sur l'une d'elles un message, que la substitution faisait trouver à la place de l'une des deux qu'on avait si bien nettoyées. La conclusion pratique à tirer de cet épisode, c'est que, sous aucun prétexte, il ne faut se dessaisir de ses ardoises, qui ne doivent *jamais* quitter les mains des observateurs.

Un cas est à signaler (1) : M. Davey ayant su qu'un Japonais

(1) *Annales psychiques*. Les prétendus phénomènes spirites, année 1894, p. 240.

devait venir le voir pour expérimenter, avait fait écrire d'avance par un interprète Japonais une communication en caractères nippons et fit la substitution habituelle, de sorte que ce fut un prétendu cas d'écriture directe en langue étrangère.

Arrivons, maintenant, à l'explication du truc au moyen duquel M. Davey produisait de l'écriture sur les surfaces intérieures d'ardoises ordinaires, vissées et ficelées ensemble et les bouts de la corde scellés (1) :

M. Davey prend les ardoises ainsi préparées et les place dans une position horizontale entre la jambe droite et le pied de la table qu'il a devant lui. Il les maintient dans cette position par la pression de sa jambe droite. Il prend alors dans sa poche un coin dont l'une des extrémités est très effilée afin qu'elle puisse s'insérer, et dont l'autre est émoussée de façon à éviter d'entamer l'encadrement des ardoises. Je crois, dit M. Hodgson, que le coin dont se servait M. Davey était en cuivre et avait un peu plus de deux pouces de long sur un demi pouce de large. Il introduit ce coin dans l'encadremeut des deux ardoises au point le plus éloigné des vis. Ainsi, si les vis sont au haut et au bas des ardoises, il introduit le coin au milieu de l'un des côtés. L'encadrement et les cordes sont assez élastiques pour qu'ils ne soient pas plus abîmés que les cachets. De cette manière, il produit facilement une ouverture d'un quart de pouce. Laissant le coin dans cette position, il prend dans la poche de son pantalon, où elle était fixée par ses extrémités insérées dans deux petites brides de caoutchouc, un morceau de baguette (2) de parapluie, de sept à huit pouces de long, au bout de laquelle est attaché un morceau de craie ou un crayon. Il l'insère dans l'ouverture produite par le coin et écrit les mots demandés. Il retire la baguette et le coin, les remet à leurs places respectives et apporte l'ardoise au-dessus de la table.

Ce procédé, pour ingénieux qu'il soit, ne réussit pas toujours, principalement lorsque le prestidigitateur a en face de lui un assistant qui ne lui laisse pas faire toutes ces évolutions avec sa main droite. C'est ce qui arriva à M. Davey lorsqu'il eut affaire à M. T. C. Roberts, un observateur très fin. Il fut obligé de déclarer qu'il ne pourrait écrire si on ne lui laissait pas emporter les ardoises dans la salle à côté. Cela suffit à M. Roberts pour être sûr que le phénomène était forcé, bien que l'absence de l'opérateur n'excédât pas trois minutes.

Un autre tour de M. Davey, consistait à placer une ardoise sur

(1) Voir *Proceedings S. P. R.* V. IV. 1886-1887, p. 471.

(2) C'est probablement de *baleine* de parapluie qu'il faut lire. (G. D.)

trois salières ; puis il demandait que l'on pensât à un nombre ou à un dessin et en réunissant les morceaux de craie et de crayon sur le milieu de l'ardoise, il dessinait la figure en la recouvrant avec les petits morceaux de crayon de toutes les couleurs. Un fil de soie très fin était attaché par lui à un bouton de son gilet, et à l'autre extrémité se trouvait un morceau de cire qu'il mettait au milieu du tas le plus près de lui. Recouvrant le tout avec un verre, il semblait entrer en trance, remuait, et l'on voyait le petit amas des fragments de craie s'agiter, comme sous l'influence d'une force mystérieuse. Lorsque le phénomène avait duré assez longtemps, il soulevait le verre et sous son bras ramenait le fil, pendant que les assistants s'extasiaient sur le dessin ainsi produit.

Voici encore un tour que M. Davey faisait rarement, mais qui ne manque pas d'ingéniosité. Il consiste à employer une ardoise dans l'encadrement de laquelle est une fausse ardoise qui s'y adapte exactement. Sur la partie cachée de la vraie ardoise est écrite d'avance une communication, que l'ardoise superposée empêche de voir. On nettoie l'ardoise, puis en la retournant, la fausse ardoise dont le côté intérieur est recouvert de papier buvard maculé d'encre est laissée sur d'autres feuilles de papier buvard usagé avec lesquelles elle se confond, plaçées là soi-disant pour sécher les ardoises. Trois morceaux de craie coloriée étant sur la table, M. Davey plaçait dessus la partie écrite de l'ardoise, sur laquelle le témoin appuyait sa main. Après imitation de bruit de l'écriture, en retournant l'ardoise on y trouvait la pseudo-communication. Si les morceaux de craie paraissaient usés, c'est qu'ils l'étaient auparavant.

Un subterfuge intéressant à connaître est celui qui consiste à faire écrire un mot sur un carton blanc par un assistant, qui le met dans une forte enveloppe blanche bien fermée, l'écriture du côté opposé à la colle. Le soi-disant médium met l'enveloppe sur une ardoise qu'il recouvre par une autre et déclare que le mot caché dans l'enveloppe sera écrit. Pour faire ce tour, il possède une petite éponge imbibée d'alcool très pur dans sa poche et pendant qu'il glisse les ardoises sous la table, il laisse tomber l'enveloppe sur ses genoux et humecte la partie supérieure avec l'éponge, ce qui rend le papier transparent et lui permet de voir le mot inscrit. Au bout de peu de temps, l'alcool s'évapore sans laisser de traces et par

substitution, un moment après, on retrouvera le mot écrit sans que l'enveloppe, que l'on peut même cacheter, ait été ouverte.

Que faut-il conclure de tout cela ? C'est qu'incontestablement le phénomène d'écriture sur ardoises peut-être simulé par des charlatans et il n'est malheureusement que trop certain qu'il l'a été souvent. Mais cette possibilité de tromperie est-elle suffisante pour invalider tous les récits que l'on possède sur la psychographie? Tous les témoins ont-ils pu être trompés par des trucs comme ceux indiqués par M. Hodgson ou par d'autres analogues ? Ce que nous avons vu jusqu'ici suffit pour nous rassurer, car jamais, sur une feuille de papier blanc appartenant à l'expérimentateur un prestidigitateur, *qui n'y touche pas*, ne fera apparaître des caractères comme MM. de Guldenstubbé, le comte d'Ourches et le baron de Brewern en virent se former devant leurs yeux.

Le dessin obtenu *sous la main* de M. Bozzano est inimitable, aussi bien que les caractères que traça le doigt de M. Carreras tenu par Eusapia Paladino (1).

En se bornant même à ce qui a trait au phénomène d'écriture sur des ardoises, il faut observer : ou que M. Davey écrivait d'avance sur des ardoises, ou qu'il sortait de la pièce pour tracer le message, ou enfin que l'écriture se produisait *sous la table*. Mais si adroit que fut cet illusionniste, il lui aurait été impossible : 1° de faire écrire seul un crayon en pleine lumière, comme cela s'est produit devant des témoins tels que les professeurs Crookes, Elliott Coues, MM. Burns, Benett, etc. ; son truc du fil de soie étant inapplicable pour réussir ce phénomène ; 2° Si l'opérateur bien prévenu ne *quitte jamais ses ardoises*, toute substitution devient matériellement inexécutable, ce qui enlève immédiatement toutes ses ressources au prestidigitateur ; 3° Enfin, quand le message révèle des faits inconnus, ou contient un autographe de personne morte que sûrement l'opérateur n'a pu connaître, il faut s'incliner, car l'art de tromper ses semblables ne va pas jusque-là, à moins de faire intervenir d'autres causes, qui relèvent de facultés psychiques telles que la clairvoyance ou le dédoublement de l'être humain, ce que nous étudierons à part.

Puisque M. Hodgson a utilisé dans sa discussion les procédés

1) Voir la Revue de février, pp. 455 et 456.

d'un prestidigitateur de profession pour accuser Slade et Eglinton, d'ailleurs sans preuves, de s'être servis des trucs qu'il indique, il est bon de mettre en regard les témoignages d'autres prestidigitateurs très habiles, qui affirment que dans les séances auxquelles ils ont assisté avec les médiums dont je viens de parler, aucune supercherie n'a été possible.

Voici d'abord l'affirmation du prestidigitateur de la cour de Prusse, M. Samuel Bellachini. (1).

Fait à Berlin, le 6 décembre 1877, et inscrit dans les registres de l'étude sous le n° 482 de la dite année, signé et officiellement estampillé par Gustav Hagen, conseiller et notaire.

Après avoir, sur les instances de plusieurs gentilhommes hautement estimés par leur rang et leur position, étudié la médiumnité physique de M. Slade dans une *série de séances*, en plein jour aussi bien que le soir, je dois dans l'intérêt de la vérité, certifier hautement que les circonstances phénoménales avec M. Slade ont été soigneusement examinées par moi, avec les plus minutieuses observations et investigations de tous les objets qui l'entouraient, y compris la table ; que je n'ai rien trouvé, dans le plus petit cas, *qui pût être produit par le moyen de la prestidigitation* et avec des appareils mécaniques, et qu'aucune explication de ces expériences, dans les circonstances et les conditions ainsi obtenues, *ne peut trouver place dans les choses de la prestidigitation. — Que c'est impossible.*

Je déclare en outre que les opinions publiées par des laïques, et tous les *comment* sur ce sujet sont prématurés, et, selon ma façon de penser et mon expérience, faux et penchant du même côté.

Voilà ma déclaration écrite et signée devant un notaire et ses témoins, le 6 décembre 1877.

SAMUEL BELLACHINI.

Entre M. Hodgson qui *n'a pas expérimenté* avec Slade et ne raisonne que d'après M. Davey, et M. Bellachini qui a suivi *une série de séances* pendant lesquelles les trucs n'auraient pu lui échapper, étant donnée son habilité, jusqu'à preuve du contraire je croirai plutôt l'homme de l'art que le critique, car il faut s'en rapporter avant tout aux témoins, quand ils sont compétents.

En passant, je crois bon de rappeler que Wallace (2) cite le témoignage de M. Trollope qui affirme que Bosco, un des maîtres de la prestidigitation « raillait l'idée que des phénomènes tels que ceux

(1) Eugène Nus. *Choses de l'autre monde*, p. 331.

(2) Alf Russell Wallace. *Les Miracles et le Moderne spiritualisme*, p. 222-223.

que M. Trollope racontait de Home puissent être dus à n'importe laquelle des ressources de son art. » Une autre attestation ne manque pas de valeur non plus, car elle émane du célèbre « professeur » Kellar, dont le renom était très grand en Angleterre et en Amérique il y a 25 ans. Elle est extraite d'un article de l'*Indian Dailey News*, de Calcutta, du 26 janvier 1882. (1) M. Hodgson prétend, dans une note de son travail (2) que Kellar, ne connaissant pas à cette époque les trucs de l'écriture directe, s'est laissé induire en erreur. Nous allons voir immédiatement si une telle supposition est admissible. Elle nous fera toucher du doigt le parti pris invétéré du psychologue américain, quand il s'agit des faits de l'écriture directe, ou des autres manifestations physiques.

Voici l'article de M. Kellar :

Monsieur, dans votre n° du 13 janvier, je constatais qu'il me serait très agréable de trouver une occasion pour assister à une séance de spiritisme, afin de pouvoir, en ma qualité de prestidigitateur de profession, émettre une opinion sur les effets que l'on dit être produits avec l'aide des esprits, et voir s'il n'y aurait pas moyen d'en donner une explication naturelle.

Cette occasion que je sollicitais, je viens de l'obtenir, grâce à la courtoisie de M. Eglinton, médium spirite qui est à Calcutta et de son hôte, M. J. Meugins.

Je me rendis à cette séance *en sceptique* ; j'en suis sorti *entièrement incapable d'expliquer, par un moyen naturel, les phénomènes dont j'ai été le témoin*. Je donne une courte description de ce qui s'est passé :

J'étais assis dans une chambre *brillamment éclairée*, avec M. Eglinton et M. Meugins, et placé avec eux autour d'une *teawood* table ; après quelques minutes, cette table commença à s'agiter ; elle marchait en avant, puis en arrière, j'entendais des bruits comme si quelqu'un donnait des coups de poing sous la table. *J'essayai inutilement* de découvrir la cause de ce mouvement. Après cela, M. Eglinton me présenta deux ardoises comme celles dont on se sert dans les écoles ; je les nettoyais avec une éponge mouillée, les frottant à fond, *les séchant moi-même*, avec un essuie-main. M. Eglinton *me passa* une boîte avec de petits morceaux de crayons d'ardoise. Je choisis l'un de ces fragments de touche, et d'après les instructions de M. Eglinton, je le déposai sur la surface de l'une des ardoises, *plaçant l'autre ardoise au-dessus de celle-ci*, et je saisis fermement les deux ardoises par l'un des coins ; M. Eglinton prit l'autre coin ; nos deux mains restées libres s'entrelaçaient ensemble. Les ardoises abaissées par nous au-dessous du bord de la table demeurèrent toujours à notre vue,

(1) Voir *Revue Spirite*. Mai 1882, p. 156.

(2) *Annales psychiques*, 1894, p. 364, en bas de la page.

l'éclairage de la chambre fut maintenu comme ci-devant. Instantanément, j'entendis un grattement, comme le bruit d'un crayon écrivant sur l'ardoise.

Le rapport ne dit pas si d'autres ardoises étaient aussi sur la table et M. Hodgson en profiterait, comme d'habitude, pour insinuer que la substitution d'une ardoise eut lieu pendant que Kellar nettoyait l'autre. Ceci me paraît bien difficile à exécuter sous les yeux attentifs d'un artiste venu spécialement pour découvrir les trucs. Admettons-le cependant. Mais la suite de l'histoire devient réellement inexplicable par un subterfuge. Qu'on en juge :

Au bout de quinze secondes, trois coups distincts furent frappés sur l'ardoise, et en les ouvrant, j'y trouvai l'écrit suivant : « Mon nom est Geary. Ne vous souvenez-vous pas de moi ? Nous avons parlé plus d'une fois de ce sujet à St-Georges, je sais mieux aujourd'hui à quoi m'en tenir. »

Ayant lu ce qui précède, je fis remarquer que je ne connaissais personne du nom de Geary. Nous plaçâmes alors nos mains sur la table et M. Eglinton commença à réciter l'alphabet, jusqu'à ce qu'il vint à la lettre G ; la table commença à s'agiter violemment. Ce procédé fut répété jusqu'à ce que le nom de Geary fut épelé.

M. Eglinton prit un morceau de papier et un crayon, et avec des mouvements convulsifs, difficiles à décrire, il écrivit très indistinctement les mots qui suivent :

« Je suis Alfred Geary, de la *Lantern*, vous m'avez connu avec Saint-Ledger. »

Je me rappelai subitement avoir connu M. Geary et M. St-Ledger, à Cap-Town, Afrique du Sud, il y a quatre ans, à l'hôtel St-George où je demeurais à cette époque. M. Geary était l'éditeur du *Cape-Lantern*. Je crois qu'il est mort il y a trois ans environ ; M. Ledger était l'éditeur du *Cape-Times*, et je crois qu'il l'est toujours.

Plusieurs autres messages furent écrit sur les ardoises qu'il me fût permis chaque fois de nettoyer avant qu'elles fussent employées. Je ne m'attends pas à être cru sur parole, mais quarante-huit heures avant je n'aurais pas ajouté foi à celui qui m'aurait rapporté de pareilles manifestations sous des conditions semblables. Je reste sceptique devant le spiritualisme, mais je me reconnais incapable d'expliquer ce que peut être une force intelligente qui produit de l'écriture sur des ardoises, ce qui, si je puis me fier à mes sens, ne fut *en aucune façon le résultat d'une tricherie, ou d'un tour de passe-passe.*

HARRY KELLAR.

Calcutta, 25 janvier 1882,

Le jour ou M. Davey, M. Hodgson ou d'autres, pourront, par un procédé quelconque, révéler des noms qui ne sont connus que de

l'assistant, ce jour-là je consentirai à reconnaître que tout peut s'expliquer par la supercherie ; mais, jusque-là, je persiste à croire que l'intervention d'intelligences étrangères est l'explication la plus logique. M. Kellar a eu raison de supposer qu'il ne serait pas cru sur parole, c'est pourqui il est essentiel de prouver que son cas est celui de quantités d'autres personnes, dont la science et l'honorabilité ne sont pas douteuses. C'est précisément ce que je me propose de faire dans la suite de cette étude.

(*A suivre*) GABRIEL DELANNE.

Les droits méconnus de la raison

Huit années sont passées depuis que la fondation d'un *Institut Général Psychologique* devait nous assurer qu'un verdict définitif serait rendu, concernant la réalité des faits médianimiques.

Huit années sont passées depuis que des hommes graves, instruisant le procès de notre ignorance, refaisaient, à l'usage des spirites, le discours de la méthode qui devait projeter la lumière sur le monde.

Hélas !... à peine cette méthode, la seule scientifique, est-elle mise en pratique, que son impuissance apparaît avec une évidence qui avoisine le ridicule.

Nous sommes des scientifiques, déclarent ces messieurs, nous avons vu formellement des lévitations d'objets, mais aucune de ces expériences ne peut nous donner une certitude scientifique de ce phénomène (1). — Eh bien mais..., et les tambours..., et les cylindres..., et les signaux électriques..., et les gaines ? — *Tout ça c'était pour la forme, car ça ne servait à rien du tout* !...

En effet nous devons considérer nos organes comme imparfaits et, si les instruments enregistrent, c'est que le soulèvement est bien réel, mais les organes imparfaits de ces messieurs ne sauront jamais quels sont les moyens employés pour l'obtenir.

Cet aveu d'impuissance ne nous laisse aucun espoir de solution, même pour l'avenir, puisqu'il s'agit d'un vice de méthode ; vice redhibitoire s'il en fut jamais et qui consiste à enregistrer un phénomène, indépendamment de nos sens, et à lui refuser ensuite les

(1) Rapport de M. Courtier, p. 567.

droits au raisonnement subjectif qui pourrait seul établir si les conditions d'enregistrement sont valables et probantes.

Ces droits de la raison subjective ont été constamment méconnus, telle est la raison de l'impuissance de l'Institut, G. P. dont les conclusions marquent un recul regrettable dans une question déjà élucidée par W. Crookes, Ch. Richet, de Rochas, Ochorowicz, Lombroso et Morselli qui, eux, ont toujours mis la raison subjective au service de leurs expériences.

Nous assistons désormais à une sorte de snobisme scientifique qui refuse toute espèce de droits à la raison. Ou plutôt les subtilités du raisonnement ne sont appliquées qu'à la négative.

Enregistrer le phénomène indépendamment de nos sens, à les entendre, tout était là.

Voici le phénomène enregistré, il n'y a plus rien là. — Ah... ! si le fameux tambour n'avait rien enregistré, si la table n'était pas sortie de ses gaînes, si aucune lévitation ne s'était produite en pleine lumière, vous eussiez vu le raisonnement reprendre ses droits, vous eussiez entendu la conclusion que, rien ne s'étant produit, tout était irréel ; mais le tambour a enregistré... chut... redevenons scientifiques : — Nous n'avons pas pu découvrir de fraudes ; mais nous ne pouvons pas affirmer qu'il n'en exista pas. (Rapport, p. 563).

Eh bien nous sommes de ceux qui pensent qu'une raison suffisante peut venir en aide à ce contrôle matériel. Quand Mme la comtesse de Gramont, assise sur la table du côté opposé à Eusapia, est enlevée, les mains du médium étant tenues par M. Curie et par M. Youriévitch, il me semble « *non pas, qu'il n'existe pas de fraude, mais que je n'en puis pas imaginer* ».

L'imaginer, c'est tomber dans le ridicule. Car enfin il faut donner une forme quelconque à une prétendue possibilité ; parce que nos sens matériels nous trompent, ce n'est pas une raison pour ne plus croire au bon sens. En mettant en pratique le doute scientifique de M. d'Arsonval, je lui dirai qu'il n'est pas certain que les lapins aient deux oreilles, ils eurent tant à souffrir des vivisecteurs que ceux-ci ont peut-être greffé la seconde ; d'ailleurs, une troisième oreille aurait pu échapper à mes sens, et jamais on ne pourra me faire la preuve scientifique, telle qu'on l'entendit aux séances d'Eusapia. Toute hypothèse de fraude formulée, sur le cas de lévitation de Mme de Gramont, sera aussi ridicule que celle-là, et la discussion ne tournerait pas à l'avantage de celui qui voudrait la soutenir.

Pour que le doute soit possible, il faut qu'il existe une hypothèse possible. Tels sont les droits de la raison subjective. Ces droits, nous les appliquerions facilement à bien d'autres incidents du compte-rendu.

A quoi sert que la table soit restée en l'air « un assez grand nombre de secondes »... pendant que MM. d'Arsonval et Ballet exerçaient, sur les pieds et sur les mains, un contrôle absolu, (p. 542) si cela n'interdit pas à la raison le commentaire suivant : — Nous n'avons pas de certitudes. Lorsqu'on assiste à une séance de prestidigitation on constate un phénomène sans pouvoir expliquer par quel moyen il a été produit ?

Voilà une remarque déraisonnable, jamais un phénomène de prestidigitation ne présente ce caractère d'impossibilité, les hypothèses explicatives sont nombreuses ; de plus, la situation d'Eusapia et celle d'un prestidigitateur sont tellement dissemblables qu'aucune comparaison ne saurait être acceptée par la logique. Ainsi, pour soutenir l'hypothèse du doute possible, il a fallu blesser les droits imprescriptibles de la raison.

On a été bien plus loin. Là où le contrôle insuffisant permettait simplement de douter de la validité de l'expérience, on n'a gardé aucune mesure en risquant l'accusation. Nous savons qu'on s'autorise du moindre geste pour conclure à la fraude. Eusapia demande parfois à reposer sa main d'un contact qui la fait souffrir, elle se dégage violemment ; il se trouve généralement un snob qui qualifie de fraude ce dégagement, quand bien même aucun phénomène ne se produit durant cette interruption de séance.

Or, pour pouvoir meubler le chapitre : *Supercherie*, et pour y faire figurer le mensonge classique de la substitution de mains, il a fallu recourir à des séances tenues en dehors de l'Institut G. P. Et encore ne nous dit-on pas qu'aucun phénomène se soit produit, mais on nous dit qu'on avait *volontairement* suspendu le contrôle.

Je dis que c'est un mensonge classique, parce que l'on trompe ainsi le public, qui ignore ce qu'il y a d'inconscient et d'involontaire dans ces faux mouvements dont on parle, *mais qui n'ont jamais trompé personne.*

Notons encore qu'on accueille avec complaisance l'affirmation du premier venu qui a cru voir un cheveu dans l'obscurité; pour des hommes qui ne croient pas au témoignage de leurs sens, en plein jour, cela est grave. Nous savons d'ailleurs de quoi se contente un esprit hostile, en matière d'accusation, cela va facilement jusqu'à l'aberration mentale. Témoin ce psychologue qui écrivit sur le petit enfant prodige, présenté au congrès de 1900 par Monsieur Ch. Richet, qu'il avait vu ce dernier embrasser l'enfant avec des pleurs d'enthousiasme, pendant que tout l'auditoire avait vu que ce n'était qu'une tricherie de la mère. Or, dit Richet : — l'enfant était en pleine lumière. Sa mère était loin de lui. Quelquefois elle n'était pas dans la même salle. A vingt reprises différentes, avec des pianos variés et toujours en pleine lumière, l'en-

fant jouait du piano. On voyait ses mains, ses pieds, toute sa personne, car c'était en plein jour. De vingt à trente observateurs attentifs regardaient, analysaient son doigté, son procédé... etc.

Voilà l'ordinaire mentalité du snob scientifique qui reparaît, dans la négative, après avoir refusé l'application du raisonnement à la preuve positive. Devant de telles aberrations, non plus des sens, mais de la mentalité, nous avons le droit d'exiger de l'expérimentateur une preuve de la fraude aussi rigoureuse que celle qu'il exige du phénomène lui-même.

Qu'un de ces petits clous dits semence, parce qu'on en sème partout dès qu'il faut les employer, comme c'était le cas dans l'aménagement d'un cabinet médiumnique, qu'un de ces petits clous, dis-je, ait pu adhérer un instant à la main, ou à la manche d'Eusapia, et retomber ensuite sur la table, c'est une hypothèse qu'on n'examinera même pas, l'incident servira à meubler le chapitre fraude. Quant à l'utilité du clou dans l'espèce, une épingle, qu'une femme peut toujours avoir sur elle sans éveiller de soupçon, eût été beaucoup plus avantageuse.

C'est encore en dehors des séances de l'Institut qu'un monsieur passant sa main sous la table a rencontré le genou d'Eusapia près du rebord... Il jugea qu'elle avait dû mettre son pied droit sous son jarret gauche de manière à... etc. Il est vraiment regrettable que ceux qui font ces découvertes ne soient pas invités à faire une démonstration pratique, et mis en demeure de produire les mêmes effets. L'Institut psychologique qui a dépensé 25000 fr. sans obtenir aucun résultat pourrait, pour cent sous, en obtenir un d'une grande valeur. Qu'elle produise un de ces moulages dont elle a découvert le secret. Cette fois ce serait l'expérience qui viendrait au secours du raisonnement.

J'avoue que j'ai obtenu moi-même une empreinte, que j'ai considérée comme n'ayant aucune valeur au point de vue expérimental. Mais j'ai tout de même été chez le mouleur et c'est lui qui a été stupéfait. Il le fut encore bien plus, en constatant que le plâtre ne pouvait pas se démouler ; en arrachant cette épreuve unique l'empreinte fut perdue. C'est en me livrant à des essais d'imitation que j'ai partagé la stupéfaction du mouleur. Dix fois j'ai essayé sans succès, je n'obtenais toujours qu'un écrasement du mastic ; le mastic se refusait à mouler ma main. La netteté de la forme obtenue, exige un mode opératoire dont l'Institut G. P. est seul à posséder le secret, il paraît qu'un chiffon découpé en bandelette suffirait à tout expliquer. Je voudrais bien le croire, mais je voudrais aussi un peu plus de développement dans la démonstraion. A Florence, une série d'expériences pour reproduire des empreintes semblables fut faite inutilement. Les empreintes de Montfort-l'Amaury et de la société française d'études des phénomènes

psychiques demeurent un mystère impénétrable. Cet état de chose n'a plus de raison d'être depuis que l'institut G. P. détient le secret du mystère. Si l'Institut se refuse à faire, devant témoin, cette expérience probante, c'est qu'il est déjà vendu aux spirites, et qu'il veut entretenir sciemment l'erreur et la superstition qu'il fait semblant de combattre.

Des simples considérations qui précèdent, je me permettrai de tirer quatre conclusions.

1° La tendance manifeste de se méfier de nos organes trop imparfaits, a été poussée jusqu'à l'absurde.

2° Les expérimentateurs n'ont pu justifier leur réserve, soi-disant scientifique, qu'en violant les droits imprescriptibles de la raison.

3° Au contraire, ceux qui tiennent pour l'affirmative ne sont arrivés à ce résultat, qu'en tirant, de la raison subjective, les déductions inséparables de toute expérience personnelle.

4° Et enfin, la ligne de conduite préconisée, la fameuse méthode qui consiste à douter des autres et de soi-même, n'est même pas prise en considération quand il s'agit d'affirmer la fraude sur le témoignage d'un seul.

L. CHEVREUIL.

Un nouveau grand médium italien

Nous devons à l'obligeance de notre collaborateur et ami, M. Henri Carreras — bien connu en Italie comme écrivain (1) et comme infatigable investigateur des phénomènes psychiques, de pouvoir annoncer au grand public international l'apparition à l'horizon spirite d'un nouvel astre de première grandeur, d'un puissant médium, que M. Carreras n'hésite pas à proclamer de la force de Mme Eusapia Paladino et destiné, probablement, à la remplacer.

J'ai la bonne fortune de faire connaître aux spirites français la découverte d'un nouveau grand médium romain, à effets principalement physiques, qu'après de longues expérimentations, je juge de

(1) Le plus répandu des journax romains : « *Il Messaggero* » publié en ce moment un roman scientifique spirite de M. Carreras, ayant pour titre *L'Uomo occulto* (L'homme occulte) qui est un grand succès pour la propagande et qui, probablement, sera traduit en français.

la même puissance que la fameuse Eusapia Paladino ; avec cette bonne qualité en plus que Mme Lucie (je me borne à indiquer seulement son prénom, ainsi que celui de son mari et de ses filles, pour des raisons de famille) se prête à tout contrôle avec une patience admirable, et qu'elle ne bouge pas.

Faute d'espace et de temps, je ne puis pas faire de description détaillée des séances auxquelles j'ai eu le plaisir d'assister — détails qu'on trouvera, avec des illustrations, dans la revue spirite italienne *Luce e Ombra* à partir du mois de février. Je me bornerai donc à présenter un compte rendu synthétique de ce que j'ai vu jusqu'à présent, non sans dire que les manifestations progressent à chaque séance et que nous sommes en train d'étudier et de développer des qualités médiamniques, très intéressantes, de la photographie spirite et des matérialisations à la lumière rouge.

*
**

Je dois à l'exquise courtoisie de M. l'ingénieur Ettorre et de mon vieil ami M. Joseph Squanquerillo, d'avoir pu pénétrer dans le sanctuaire dont ils se sont fait — avec beaucoup de raison — les gardiens jaloux : c'est à-dire dans la modeste, mais tranquille et honorée famille du médium.

Je saisis cette occasion pour les remercier tous publiquement, car ils m'ont ainsi permis de constater et de faire connaître des phénomènes merveilleux.

Je remercie d'une façon spéciale, Mme Lucie et son mari, M. Mario, ainsi que leurs trois demoiselles, Milena, Lina et Pauline de la bonté avec laquelle il nous ont permis de fouiller toute leur maisonnette, jusque dans les armoires, pour nous assurer qu'il n'y avait rien de suspect — et de la bonne grâce avec laquelle ils se sont tous soumis à nos exigences d'expérimentateurs consciencieux.

Dès la première séance, je pus m'assurer que j'avais à faire effectivement à un grand médium, tel que mes amis me l'avaient annoncé.

Nous avions perquisitionné dans tout l'appartement et nous avions condamné toutes les portes, en les scellant avec nos propres cachets.

J'avais lié soigneusement le médium, de manière à empêcher tout mouvement des mains et des bras.

Eh bien, malgré cela — et après nous être mis à faire la chaîne, nous tenant bien fort par les mains — (nous étions 7 personnes, le médium y compris) nous fûmes touchés par des mains très agiles, tantôt très légères tantôt très vigoureuses.

Nous entendîmes des coups formidables sur les murs et sur le parquet ; des frappements de mains entre elles ; on nous apporta nos chapeaux que nous avions attachés dans l'antichambre, (qui est séparée par une porte à vitrage de la salle des séances, et dont deux carreaux, en haut, manquent).

On nous apporta aussi le chat de la maison, dans un des chapeaux, et, après cela, la baïonnette de M. Verghetti, un élève-officier qui faisait partie de la chaîne.

On entendit cette baïonnette fouetter plusieurs fois l'air, avec force, en rentrant dans sa gaîne. Après cela on la déposa sur la table ronde où nous tenions nos mains.

Nous vîmes des lueurs très nombreuses, mobiles, de formes différentes et simultanément en plusieurs endroits.

Nous entendîmes le son d'une voix, faible mais très claire, parler près des oreilles de M. Tritoni, de l'ingénieur Ettorre, de M. Squanquerillo et de moi-même.

Ce fantôme invisible me fit aussi des caresses très légères sur les joues, avec une main fine et froide et m'embrassa à la hauteur du front, pourtant sans me toucher.

J'ai ressenti, aussi bien dans la première séance que dans les suivantes, lorsque le fantôme me parle près du visage, *des bouffées d'haleine qui correspondaient à la prononciation des mots* : ce qui indique la formation d'un organe vocal complet et qui exclût tout soupçon de ventriloquie.

On pourrait supposer un dédoublement du médium — ce qui serait confirmé par d'autres phénomènes dont je vais parler — mais il est à remarquer qu'on a entendu *jusqu'à trois fantômes parler en même temps* ; de même qu'il y avait, quelque fois, huit ou dix mains qui nous battaient, caressaient, chatouillaient, sonnaient de la trompette, du tambourin, etc.

Je pense qu'il serait difficile d'attribuer cette polyactivité au dédoublement du médium tout court.

L'être mystérieux qui se manifeste de préférence et qui dirige le contrôle du médium — comme disent les anglo-américains —

est un soi disant *Remigio*, dont on n'a pas pu établir, jusqu'ici, l'identité.

C'est, à en juger par ses manifestations, l'esprit d'un ouvrier, pas très cultivé, mais intelligent et toujours prêt à nous rendre service.

Son caractère est jovial, rieur, un peu farceur, porté à nous faire quelques petits tours.

Par exemple : l'ingénieur Ettorre est un peu chauve, et pour cette raison il garde son chapeau sur la tête.

Eh bien ! Remigio lui ôte son chapeau et pose une main gelée sur la tête.

En réponse, aux protestations de l'ingénieur qui craint d'attraper un rhume, le brave Remigio pose sur sa tête... les deux mains plus froides encore !... Mlle Melania, la plus petite des filles de la dame médium, une fillette de 13 ans, s'amuse quelquefois à imiter la voix nasale de Remigio, se manifestant par la bouche de Mme Lucia.

Alors Remigio lui donne de petits soufflets, ou la chatouille, ou la tire par ses tresses.

La petite, moitié riante, moitié effarouchée, crie et proteste.... pour recommencer plus tard !

Mais un soir je l'ai vue vraiment épouvantée et se plaignant, car la main de Remigio — une grande main très énergique — se matérialisa plusieurs fois près d'elle — bien visible à la lumière rouge d'une lampe à photographie — et s'allongea plusieurs fois pour frapper l'ingénieur Ettorre, pour lui ôter son chapeau, et pour attraper un mouchoir sur la poitrine de M. Squanquerillo et sur la mienne.

Dans cette même soirée, nous vîmes une jolie main, très fine et mince, agile, bien faite — parfaitement visible dans ses détails — se matérialiser *sous nos yeux*, nous saluer, écarter les doigts pour se bien montrer, et frapper la table pour nous dire *oui* ou *non*.

Cette main charmante resta matérialisée sous nos yeux *pendant presque un quart d'heure*.

A nos demandes, la main affirma, avec une mimique bien éloquente, appartenir à Valentine — fille de M. le Chev. Tritoni, désincarnée à presque 14 ans, il y a 4 ans environ.

Et comme je demandais à Valentine si elle était satisfaite de mon ambassade, (elle m'avait chargé, *avec sa voix directe*, dans une séance précédente, de me rendre à la maison de son père pour le saluer de

sa part à elle et pour lui dire de rester tranquille, car sa maladie n'était rien) on vit alors apparaître une seconde petite main — sous la lumière rouge — *et frapper sur la première, joyeusement.*

C'était un spectacle émouvant que celui de voir ces deux mains *pleines de vie* nous communiquer les sentiments d'une créature humaine vivant *de l'autre côté* !

Il est à noter que Mme Lucie faisait la chaîne avec nous, *qu'elle ne dormait pas*, et qu'elle était un peu épouvantée de voir lesdites mains se former près de son flanc droit, entre elle et sa fille Lina.

Moi, M. Squanquerillo, M. l'ingénieur Ettorre, Mlle Pauline et Mlle Lina *vîmes tous parfaitement les deux mains, et les entendîmes frapper* ; et toutes les personnes présentes, en dehors de moi, à cause de la position que je dûs prendre – virent les deux mains me caresser la tête et me fouiller énergiquement entre les cheveux, en me les tirant amicalement — cela sur ma demande.

*
* *

Ayant eu l'idée d'essayer la paraffine fondue jusqu'à l'ébullition, pour obtenir les moules des formes fantômales, comme j'en avais obtenus avec le médium M. Randone, j'en apportai presque 3 kilos.

Dès la première soirée, l'essai réussit parfaitement, car nous obtînmes deux index et la pointe d'un pied féminin, probablement celui d'une jeune fille.

Dans la deuxième tentative, nous eûmes deux moulages : un demi pied de femme et une main presque complète.

Le demi-pied correspondait parfaitement au pied droit du médium, jusqu'à la reproduction d'un cor sur le petit doigt.

Ce qu'il y a de particulièrement intéressant dans cette empreinte très nette, ce sont des mailles d'un bas sur la peau.

*
* *

Notons qu'il n'était pas possible au médium de se déchausser, d'enlever ses bas et encore moins d'immerger son pied dans la paraffine bouillante. Mais en admettant, — ce qui est absurde, — qu'elle ait pu faire tout cela, il lui eût été physiquement impossible de retirer son pied de la forme sans la briser ou la déformer, tandis que le moule est parfait, comme l'ont constaté MM. Piranio et Oliva, sculpteurs, le professeur de gravure Albert de Nicola et M. Bucci, mouleur, dans un procès-verbal dûment signé.

Enfin les moules n'auraient pu être apportés tout faits dans les poches, car ils sont minces et friables, de sorte que l'on est contraint de reconnaître qu'ils ont été fabriqués sur place et que le phénomène est inimitable.

Ceci est pleinement confirmé par la production d'*un pied complet* obtenu dans une séance postérieure, du 21 janvier 1910.

La forme en paraffine de ce pied semblait une espèce de galoche ou, mieux, de pantoufle nageant sur l'eau froide.

Lorsque le photographe, M. Chévreton, et moi, la prîmes dans nos mains, la forme était encore tiède : cela signifie qu'elle venait d'être produite précisément à ce moment.

Immédiatement, Remigio nous demanda la lumière, ce que je fis tout de suite avec ma lampe électrique de poche — et nous pûmes constater, par les mains et par les yeux, que le médium était encore là, bien lié, avec tous les nœuds intacts, profondément endormi ; ce dont je m'assurai au moyen d'une épingle.

Son anesthésie était complète! Au contraire, à la fin des séances j'ai constaté plusieurs fois l'*extériorisation de la sensibilité.*

Nous avons obtenu aussi deux formes d'une partie de visage : une joue avec une narine ; et un demi-nez avec la bouche et le menton, vus de face.

Presque dans toutes ces formes, la *ressemblance avec les membres du médium est évidente* ; mais il est à noter que plusieurs fois le type est mixte et que les dimensions ne se maintiennent pas toujours.

Il est évident que l'organisme du médium entre pour quelque chose dans la production des phénomènes, et que quand son propre dynamisme est le plus fort, le type de son corps a la prédominance : le contraire arrive, si l'esprit opérateur peut faire prévaloir, par sa force volitive, le dynamisme de son propre corps fluidique : de *son périsprit.*

Si les deux forces psycho-biologiques se font, à peu près, équilibre, les moulages sont mélangés : c'est ce qui arrive le plus souvent.

Jusqu'ici, nous avons obtenu une dizaine de formes, dont nous avons fait prendre le plâtre et que nous avons fait photographier.

J'en ferai la publication dans la revue *Luce e Ombra*, comme je l'ai dit.

*
**

Mais un phénomène encore plus important c'est celui de *la ma-*

tière traversée par la matière ; ce que nous avons eu la chance d'obtenir dans les séances du 28 janvier et du 4 février.

Nous avions placé un *tambourin* et une sonnette en laiton dans une espèce de caissette en bois entourée d'un réseau en fer, à mailles d'un centimètre carré, à peu près.

Nous avions fermé cette caissette avec un cadenas à clef et avec des rubans liés et scellés, de façon à rendre absolument impossible la sortie des deux objets.

Eh bien ! un quart d'heure après avoir fait l'obscurité, on entendit sonner joyeusement le *tambourin* et la sonnette sur nos têtes, et peu après, les deux objets tombèrent sur la table où nous tenions nos mains.

Dans la séance du 4 février, *deux objets rentrèrent dans la caissette* : le *tambourin* et une lampe électrique de poche, tandis que les baguettes d'un tambourin étaient portées hors de la caissette !

Nous fîmes immédiatement la lumière et nous constatâmes que le médium n'avait pas bougé. Il était encore là, dans le cabinet, près de mes épaules, solidement lié, et en profonde trance.

Les scellés étaient intacts.

Ces phénomènes ont été constatés par M. le Chev. Tritoni, employé à la municipalité de Rome ; M. Joseph Squanquerillo, négociant, Piazza di S. Ignazio, Rome ; M. Martinori, négociant, rue du Corso Umberto. M. Chevreton, photographe, Piazza Castel Sant'Angelo ; l'avocat M. Innocence Calderone, directeur de la revue *Filosofia della Scienza* et conseiller provincial ; un des plus distingués citoyens de Palerme, et par M. Henri Carreras publiciste, et Inspecteur élève de l'Ecole Supérieure des Postes et des Télégraphes italiens — et par l'ingénieur *Ettorre*, pseudonyme d'un ingénieur bien connu à Rome, prêt à témoigner à titre privé de la vérité de tous ces phénomènes, car c'est à lui que revient le plaisir et l'honneur d'avoir découvert et développé ce *grand médium*.

Je me borne simplement à dire que, à mon avis, la pénétration de la matière surpasse les connaissances et les puissances des hommes incarnés et que ce seul phénomène — pour ne pas parler de tous les autres ! — suffit pour nous prouver l'existence de l'opérateur « Remigio » — : *à savoir la vie spirituelle.*

*
* *

Nous avons obtenu aussi des impressions d'encre d'aniline sur du papier blanc, mais je n'ai pas pu les comparer avec les papilles digitales du médium, celles-ci n'ayant pas été obtenues avec assez de netteté.

Pourtant, jusqu'ici, on y voit une certaine ressemblance générale avec les circonvolutions du pouce de Mme Lucie.

*
* *

Pour m'assurer si les fantômes qui se forment dans la salle et qui circulent autour de nous, dans l'obscurité, sont un dédoublement du médium, j'ai attaché des sonnettes aux pieds et aux bras de celui-ci.

Eh bien ! les fantômes ont fait leur promenade, nous avons vu la lumière provenant d'une fissure s'obscurcir à leur passage, nous avons reçu leurs caresses ou leurs poignées de mains — mais les sonnettes *sont restées muettes ou ont retenti dans le cabinet, formé par un simple drap.*

Je dois ajouter que la salle des séances étant étroite, les chaises des assistants qui forment le cercle empêchent complètement le passage autour de la chaîne — et que personne ne pourrait sortir de la chaîne, sans qu'on s'en aperçût immédiatement.

J'ai essayé, dans le même but — et me souvenant que quelques expérimentateurs avaient trouvé sur le fantôme l'odeur du vin ou de la fumée de cigare dont le corps du médium était imprégné, de faire manger des pastilles de menthe à Mme Lucie, avant de commencer la séance.

Dans la réunion du 11 février, le fantôme de la soi-disante Valentine se matérialisa et parla avec son père, M. Squanquerillo et puis avec moi.

Lorsqu'il était tout près de moi, je le priai de me souffler son haleine sur le visage.

Il souffla en effet à plusieurs reprises — mais son haleine n'avait aucune trace du parfum de la menthe.

Jusqu'ici, donc, je n'ai pas pu constater expérimentalement un échange de matière corporelle entre le médium et le fantôme.

*
* *

Nous avons constaté aussi, plusieurs fois, encore un autre phéno-

mène qui est merveilleux et qui se rattache à celui de la dématérialisation.

Une chemisette à manches collantes, de flanelle épaisse, est liée étroitement aux avant-bras, aux bras, aux épaules, et à la taille du médium.

Malgré cela, la chemisette sort à l'improviste du dos du médium, *mais les liens restent intacts !*

Il semble, à en juger par l'état de faiblesse et de confusion de Mme Lucie après la séance, que ces phénomènes de dématérialisation instantanée de la matière demandent une grande quantité de force. Le médium en reste comme brisée dans les épaules et dans les bras.

La dernière séance dans laquelle nous avons constaté ce phénomène merveilleux a été celle du 11 février.

Comme bon témoin il y avait M. le docteur Roberto Villetti, médecin, administrateur du journal romain le *Messaggero*.

*
* *

D'après ce compte rendu forcément synthétique, mes amis les spirites français pourront se faire une pâle idée de la grande puissance de ce nouveau médium italien, qui deviendra célèbre dans peu de temps, s'il se décide à sortir de sa tranquille maison pour se soumettre aux recherches des spirites et des savants qui viendront l'examiner.

Henri CARRERAS.
Roma, via Aurora, 43.

Radio-activité des corps vivants

Il vient de me tomber entre les mains un journal de médecine *Revue clinique d'andrologie et de gynécologie* en date du 13 décembre 1909, dans lequel j'ai lu un long article de l'éminent docteur Foveau de Courmelles ayant pour titre : *Analogie des phénomènes électriques, nerveux, psychique* et commençant par les mots : Tout est force et mouvement.

J'en détache les phrases suivantes :

— L'électricité paraît être la nécessité ou la résultante des phénomènes vitaux.

— Le radium est dans tout, partout autour de nous comme l'électricité.

— Le corps lui-même n'émet-il pas des ondes Hertziennes quand l'esprit concentré sur un point, il se concentre à distance en une ombre reconnaissable dans les phénomènes dits de télépathie.

— Les rayons N, pour niés actuellement, existent certainement ; ce sont des radiations émises par l'agent agissant ; ce sont les rayons vitaux du commandant Darget ; c'est la radio-activité du phosphore de nos cellules et le phosphore agit tout comme le radium.

— Le corps humain serait-il lui aussi comme un aimant avec ses pôles, un amas de courants sinusoïdaux perçus par les sensitifs. La contiguïté du tube à limailles de Branly, ou de nos cellules nerveuses explique nos phénomènes d'arrêt, d'inhibition, d'excitation.

— On a plaisanté maintes fois les sciences dites occultes reposant sur le fluide vital — notre fluide électrique humain à mon avis — et l'on est obligé de reconnaître leur utilité.

— Le commandant Darget a communiqué en 1908, à l'Académie des sciences, maintes expériences concluantes de rayons qu'il appelle V, ou vitaux.

De là à croire que le corps humain se dématérialise en sa partie sensitive et motrice, l'âme si l'on veut, et émette des radiations pouvant impressionner la plaque sensible, voire même certains appareils électro-enregistreurs, il n'y a qu'un pas, franchi par le pionnier d'idées des Sables d'Olonne, Emmanuel Vauchez, d'où la fondation du prix dont il a été le promoteur et dont la souscription atteint déjà cinquante mille francs. —

Puisque un homme de science aussi considérable a l'audace de parler ainsi, sortant des sentiers timides où d'autres savants ne font que patauger, n'ayant pas la force de caractère pour aborder la rive, craignant d'avoir à dire la vérité qu'ils retiennent captive par manque de franchise et un puéril respect humain, je demande au docteur Foveau de Courmelles la permission de le féliciter pour avoir eu le courage d'affirmer l'existence des « Sciences dites occultes reposant sur le fluide vital » et de le remercier d'avoir signalé mes expériences.

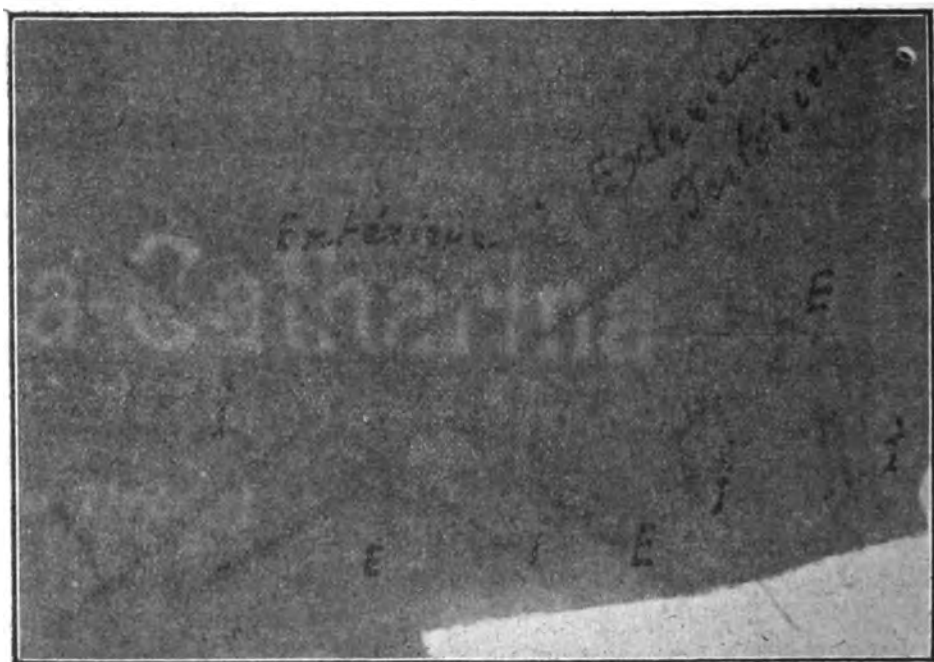
On connaît depuis longtemps mes photographies du fluide vital, de la pensée, des maladies... etc... je voudrais maintenant dire quelques mots de ce que le docteur a appelé « maintes expériences concluantes présentées à l'Académie par le Commandant Darget. »

Ces expériences, de dégagement du fluide vital par le corps humain, et aussi par les animaux, les végétaux, certains minéraux et peut-être tous, sont démontrées par la photographie ; de telle sorte que les clichés ne peuvent comporter aucune simulation, aucune fraude, parce qu'ils sont la représentation d'un témoin permanent, qui est le papier imprimé qui enveloppe la plaque.

Nul procédé opératoire, nulle lumière connue, ne peuvent impression-

ner la plaque à la fois en noir, en blanc, ou bien encore en noir et blanc sur la même plaque, faisant ressortir, sur le cliché, les lettres ou signes que porte la 1[re] enveloppe.

Pour le prouver je présente ci-dessus en gravure une de mes expériences.



C'est la photographie obtenue sur une plaque recouverte de trois enveloppes superposées.

1° Enveloppe blanche imprimée et manuscrite.

2° En papier noir opaque à la lumière.

3° En papier rouge ou de couleur quelconque pour enserrer le tout.

Ce tout, je l'ai placé sur mon front, côté gélatine du côté du front, pendant 1 heure. Cette plaque (une vitrose rigide Lumière) avait comme 1[re] enveloppe une feuille de papier portant les mots imprimés Catharina et plus bas Brésil, mots qui étaient placés à l'extérieur du gélatino bromure d'argent, et qui ont impressionné la plaque en noir ce qui donne du blanc par conséquent sur la présente épreuve. J'avais fait une barre à l'encre ordinaire coupant A R de Catharina qui a impressionné en Blanc.

Puis un autre trait en diagonale sur le premier touchant CA, également imprimé en blanc. Ensuite 2 croix qui ont donné du blanc.

Retournant mon papier, j'avais fait à l'intérieur 2 traits semblables à ceux de l'extérieur, un D, un losange, et 3 barres courtes parallèles.

Ces derniers traits et signes, à l'encre ordinaire et en contact direct avec le gélatino-bromure, ont imprimé en blanc comme les traits et signes de l'extérieur du papier.

On ne peut pas dire, par conséquent, comme l'ont fait certaines gens

peu au courant des manifestations psychiques, que c'est l'encre qui a déchargé son noir par contact.

Il est bon de noter que ce n'est pas la composition de l'encre qui impressionne en blanc ou en noir ; car l'encre Antoine, dont je me sers toujours, m'a donné du blanc chez certaines personnes et du noir avec d'autres ; et qu'il en a été de même pour les caractères d'impression.

Je dois dire aussi que certaines personnes, principalement les magnétiseurs et les médiums, m'ont donné des impressions très nettes en moins de une heure de pose, et que d'autres m'ont donné de faibles impressions au bout de 3 ou 4 heures.

Je dois ajouter encore que l'épigastre semble produire les mêmes phénomènes que le front et avec la même intensité, tandis que d'autres régions du corps donnent beaucoup moins.

J'ajoute aussi que j'ai obtenu les mêmes impressions avec les vitroses par le côté opposé au gélatino ; mais plus difficilement ; je n'ai pu obtenir aucune impression sur les plaques en verre, dont le côté verre était placé sur le front. Dans ce dernier cas, le fluide contournait la plaque et impressionnait les lettres sur le gélatino du côté inverse.

Si ces effluves humains sortaient d'une même source, impressionnaient toujours de la même façon, soit en blanc, soit en noir, nous pourrions en inférer que c'est une source lumineuse comme les rayons X, ou du radium que nous aurions dans le corps.

Mais, comme on l'a vu, il n'en est pas ainsi, et non seulement les plaques portent du noir et du blanc ; mais encore sont colorées de diverses couleurs, couleurs que j'ai rencontrées aussi bien dans le fluide humain que dans le fluide animal et végétal.

Donc nous devons produire plusieurs espèces de fluide encore inconnus, encore non analysés, comme il en est d'ailleurs de l'électricité ellemême qui nous éclaire et fait mouvoir nos machines, sans que nous la connaissions dans son intime essence.

Et cependant, c'est en étudiant ces nouveaux phénomènes fluidiques qu'on connaîtra davantage notre corps humain et qu'on arrivera à la photographie des maladies dont j'ai déjà obtenu quelques échantillons rudimentaires.

Il s'agit de trouver des plaques, plus aptes que celles que nous avons, pour enregistrer ces nouvelles vibrations.

La souscription Emmanuel Vauchez, dont le docteur Foveau de Courmelles a parlé, provoquera sans doute ce résultat. Des chercheurs surgiront.

Quant aux savants officiels, on ne peut guère compter sur eux.

Leur orgueil de tout savoir les rend inaptes à trouver quelque chose de nouveau.

On les accuse d'entraver les chercheurs, les inventeurs, la science ellemême qu'ils mettent continuellement en faillite. Est-ce par paresse d'es-

prit ou parce qu'ils se croient être les bornes du savoir humain qu'ils sont frappés d'atonie, d'impuissance, de stérilité ?

Il semble que toute vérité nouvelle se présente à leurs yeux comme un effrayant tunnel à passer. Ils ont peur et décorent leur nonchalance du nom de prudence scientifique.

Les efforts cérébraux qu'ils ont faits pour arriver à ce qu'ils croient être l'apogée de la science, leur ont enlevé toute vitalité.

Ils n'ont même plus la virilité nécessaire pour encourager les productions scientifiques les plus évidentes ; leur apathie ou leur mauvaise volonté en fait des éteignoirs.

Quand la vague du progrès les a submergés, ils nagent péniblement jusqu'à la grève et s'arrêtent de nouveau en disant, aussi inutilement que la fois précédente, tu n'iras pas plus loin,au lieu de dire les mots du philosophe : je sais que je ne sais rien.

Si j'avais leur pusillanimité, j'en resterais là de ma démonstration sur les fluides ; et je ne parlerais pas des autres parties de ma plaque, qui sont marquées de signes à des endroits où le papier enveloppant était complètement blanc.

J'aurais pu présenter une autre photographie qui ne porterait pas ces marques « compromettantes ».

Mais je suis assez fort, avec les vérités que je démontre, pour n'avoir pas besoin d'être un adroit ; et c'est toujours pour mon bon plaisir, en mettant cependant plus haut l'intérêt de la science, qu'il me plait de montrer toute la réalité des phénomènes. Car, selon l'expression du Dr Foveau de Courmelles, je vais faire apparaître les « sciences occultes ».

Il faut remarquer que, sur la plaque, il y a une pyramide noire au coin inférieur droit, par conséquent touchée, en ce point, par une lumière, électricité ou fluide ; c'est-à-dire par un mouvement vibratoire qui a décomposé les sels d'argent.

Cette pyramide a une pénombre grise sur la moitié gauche de sa longueur et un trait blanc au tiers inférieur droit.

De plus, il y a un trait blanc qui coupe une barre pour passer près du B de Brésil. (Je fais remarquer, pour la deuxième fois, que les couleurs de l'épreuve sont l'inverse de celles du cliché.) Or, ces signes n'existent pas sur le papier enveloppant. D'où viennent-ils ?

Par quel contre coup, quel remous fluidique, ont-ils pu se former ?

Mais il n'y a pas que ce remous, qu'on pourrait supposer accidentel ; car je possède des clichés où des mots et des signes sont répétés une deuxième fois à côté, comme si l'enveloppe avait bougé, et réimprimé la même chose plus loin. Mais aussi cette supposition tombe quand on voit une lettre ou un signe en noir par exemple, se répéter en blanc à quelques millimètres plus loin, ou inversement.

Si c'étaient toutes les lettres ou signes qui soient déplacés,nous pourrions encore, avec un excès de bonne volonté, supposer le déplacement du papier, quoique ayant obtenu la couleur inverse ; mais il reste un autre

point déconcertant : certaines lettres sont reproduites une deuxième fois, et pas les autres.

Ce dernier phénomène n'est que l'antichambre de « l'occulte ».

Là où il se manifeste en toute assurance, avec la certitude la plus absolue, c'est lorsqu'il se trouve sur mes clichés des lettres qui n'existaient pas sur le papier ou bien encore des figures bien dessinées d'hommes ou d'animaux qui ne peuvent provenir que d'Intelligences extérieures à nous.

Je suis donc obligé de faire intervenir les Esprits.

Que ceux qui, quoique ayant déjà vu des manifestations intelligentes données par des tables qui s'enlèvent sans contact, et répondent aux questions posées en disant des choses inconnues, vérifiées par eux ensuite et trouvées réelles, mais qui sont assez faibles, poltrons, lâches, pour ne pas oser en convenir et le proclamer, se voilent la face.

Ce sont bien des Esprits, et je n'ai pas le puéril respect humain de les appeler d'un autre nom, pas même du nom d'Entité, dont se servent des spirites timides, pour chevaucher sur un mot ayant une allure scientifique.

La radio-activité des corps vivants peut bien, à elle seule, de par son essence lumineuse, écrire les mots portés sur la première enveloppe de mes plaques, mais ce sont bien des Esprits qui écrivent, sur mes clichés, des mots qui n'existent pas sur le modèle.

Ce sont, d'après leur dire, et j'ai toutes espèces de raisons pour le croire, des parents, des amis, des inconnus qui sont morts et qui viennent nous rappeler que l'âme est immortelle et qu'elle peut manifester sa présence.

Par conséquent je ne veux me servir que de l'appellation employée par l'homme de génie fondateur de la haute science du spiritisme, le grand Allan Kardec.

Les cinq livres qu'il a laissés sont ma Bible, le Code, la Loi.

COMMANDANT DARGET.

Je croyais avoir fini, il me reste quelques mots à dire.

Je lis encore une phrase du Dr Foveau de Courmelles :

« Les Matérialisations, les Apparitions, les Apports spirites seraient dès lors possibles à admettre ; W. Crookes, Zœllner, Lombroso en constatèrent et publièrent des cas, ainsi que maints autres auteurs. »

En fait d'auteurs, pour avoir des preuves indiscutables, puisées à bonne source, il n'y a qu'à lire les deux derniers volumes : *Les Apparitions matérialisées* de G. Delanne. On peut lire aussi les expériences de Durville donnant la photographie du double ou corps astral humain. Également le volume de M. Maxwell, avocat général à Paris au sujet du Fantôme de la Villa Carmen, que le Dr Ch. Richet et M. G. Delanne ont photographié.

Ou encore les *Annales psychiques*, où l'on voit, en gravure, le Dr Ochorowicz avec la photographie de l'Esprit, qui se disait être le guide de

Mlle Stanislas son médium, obtenue dans des conditions telles qu'aucun procédé humain ne peut l'imiter.

J'ai eu le plaisir de recevoir une de ses lettres dans laquelle il me disait avoir obtenu les rayons V d'après mes indications, avec une écriture très nette, ainsi que mes colorations.

J'ajoute à son sujet qu'il a obtenu avec son médium, plusieurs photographies où l'on voit des petits objets enlevés sans contact. Ce sont les plus probantes photo de ce genre publiées jusqu'à ce jour.

Quel est le fluide enlevant ces objets ? Ce doit être les rayons V portés à une grande puissance.

Quoi qu'il en soit, le devoir de la science est de sonder ce problème.

COMMANDANT DARGET.

La Kabbale

(*Suite*) (1)

> Le créateur est lui-même tout à la fois la connaissance et ce qui connaît et ce qui est connu.
>
> MOÏSE CORDUERO.

Ce qui précède doit faire naître chez nos lecteurs le désir de mieux connaître les deux livres Kabbalistiques.

Nous ne leur cacherons pas qu'il est assez difficile de comprendre certaines théories du premier livre, nous ne ferons que les effleurer en nous efforçant d'être aussi clair que possible.

Ceux d'entre eux qui désireront les approfondir pourront consulter utilement l'ouvrage de Papus.

Commençons par le *Sepher Ietzirah*.

Dans la Bible, ce n'est qu'en s'appuyant sur l'idée de Dieu, qu'en se faisant l'interprète de la pensée et de la volonté suprêmes qu'on explique le monde et les phénomènes dont il est le théâtre.

— Dans le Sepher Ietzirah, on suit une marche opposée : c'est par le spectacle du monde qu'on s'élève à l'idée de Dieu ; c'est par l'unité qui règne dans l'œuvre de la création qu'on démontre à la fois et l'unité et la sagesse du Créateur. Jusqu'ici, tout est conforme aux procédés de la raison, mais, au lieu de chercher dans

(1) Voir le nº de février, p. 493.

l'univers les lois qui le régissent, on s'efforce d'établir une grossière analogie entre les choses et les signes de la pensée. Les vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu et les dix premiers nombres qui, en conservant leur propre valeur, servent encore à l'expression de tous les autres, sont appelés les trente-deux *voies merveilleuses de la Sagesse* avec lesquelles « *l'Eternel a fondé son nom.* » A ces trente-deux voies de la Sagesse il faut ajouter trois autres formes qui ont une très grande ressemblance avec les termes qui en grec désignent le *sujet*, l'*objet* et *l'acte même de la pensée*. Par le premier de ces trois termes *Sephar* on veut désigner les nombres. Le second terme *Sipur* veut dire la *parole*. Le troisième terme *Sepher* signifie *l'écriture*.

Sous le nom de *Sephiroth* qui joue un si grand rôle, on s'occupe des dix nombres ou *numérations abstraites*. Elles sont représentées comme les formes essentielles de tout ce qui est. Nous voulons dire qu'en cherchant les premiers éléments du monde, on doit rencontrer toujours le nombre *dix*. « Pour les dix Sephiroth, il n'y a pas « de fin, ni dans l'avenir, ni dans le passé, ni dans le bien, ni dans « le mal, ni en élévation, ni en profondeur, ni à l'orient, ni à l'occi- « dent, ni au midi, ni au nord. »

Cette manière d'entendre les dix Sephiroth a un caractère éminemment abstrait et métaphysique. Nous y trouvons subordonnées à l'infini et à l'unité absolue, les idées de durée, d'espace et d'un certain ordre invariable sans lequel il n'y a ni bien, ni mal, même dans la sphère des sens.

« Avec les vingt-deux lettres, en leur donnant une forme et une figure, en les mêlant et les combinant de diverses manières, Dieu a fait l'âme de tout ce qui est formé et de tout ce qui le sera. »

Elles se partagent en divers ordres qu'on appelle :

les trois mères
les sept doubles
et les douze simples

Dans la composition du monde, les *mères*, c'est-à-dire le nombre *trois*, représentent les trois éléments qui sont l'eau, l'air et le feu. Dans la division de l'année le même signe rappelle les saisons principales l'été, l'hiver et la saison tempérée. Enfin dans la conformation du corps humain, cette trinité se compose de la tête, du cœur ou de la poitrine et du ventre ou de l'estomac.

Par les sept *doubles* on représente les contraires ou du moins les choses de ce monde qui peuvent servir à deux fins opposées. Il y a sept planètes dont l'influence est tantôt bonne et tantôt mauvaise ; il y a sept jours et sept nuits dans la semaine ; il y a dans notre corps sept portes qui sont les yeux, les oreilles, les narines et la bouche.

Les douze *simples* répondent aux douze signes du zodiaque, aux douze mois, aux principaux membres du corps humain et aux attributs les plus importants de notre nature. Ces derniers sont la vue, l'ouïe, l'odorat, la parole, la nutrition, la génération, le toucher, la locomotion, la colère, le rire, la pensée, et le sommeil.

Le dernier mot du système, c'est la substitution de l'unité absolue à toute espèce de dualisme. Tandis que la Bible regarde l'univers et Dieu comme deux substances absoluments distinctes l'une de l'autre, le *Sepher Ietzirah* considère Dieu comme étant au-dessus, mais non en dehors des nombres et des lettres. Dieu est à la fois et la matière et la forme de l'univers. Il n'est pas seulement cette matière et cette forme ; mais rien n'existe ni ne peut exister en dehors de lui ; sa substance est au fond de tous les êtres et tous portent l'empreinte, tous sont les symboles de son intelligence.

Cette conséquence si audacieuse est le fond de la doctrine enseignée dans le *Zohar*.

Les auteurs qui ont contribué à la formation de ce livre nous présentent leurs idées sous la forme d'un simple commentaire sur les cinq livres de Moïse. Et d'abord il nous importe de savoir comment ils entendent l'interprétation des Ecritures Saintes, comment ils parviennent à s'en faire un appui dans l'instant même où ils s'en écartent le plus. Voici sur ce sujet leur jugement formulé par eux-mêmes :

« Malheur à l'homme qui ne voit dans la loi que des paroles « ordinaires ! Car si elle ne renfermait que cela, nous pourrions, « même aujourd'hui, composer aussi une loi bien autrement digne « d'admiration. Pour ne trouver que de simples paroles, nous n'au- « rions qu'à nous adresser aux législateurs de la terre chez lesquels « on rencontre souvent plus de grandeur. Il nous suffirait de les « imiter et de faire une loi d'après leurs paroles et à leur exemple. « Mais il n'en est pas ainsi, chaque mot de la loi renferme un sens « élevé et un mystère sublime. »

— Chose curieuse ! nous trouvons dans les œuvres d'un Père de l'Eglise une manière de voir et jusqu'à des expressions tout à fait semblables : « S'il fallait, dit Origène, s'attacher à la lettre et en« tendre ce qui est écrit dans la loi à la manière des Juifs ou du peu« ple, je rougirais de dire que c'est Dieu qui nous a donné des lois « pareilles ; je trouverais alors plus de grandeur et de raison dans « les législations humaines, par exemple dans celles d'Athènes, de « Rome ou de Lacédémone. »

« A quel homme sensé, dit encore le même auteur, fera-t-on « croire que le premier, le second et le troisième jour de la créa« tion, dans lesquels on distingue un soir et un matin, ont pu exis« ter sans soleil, sans lune et sans étoiles ; que pendant le premier « jour il n'y avait pas même de ciel ? Où trouvera-t-on un esprit « assez borné pour admettre que Dieu s'est livré comme un homme « à l'exercice de l'agriculture en plantant des arbres dans le jardin « d'Eden ; que l'un de ces arbres était celui de la vie, qu'un autre « pouvait donner la science du bien et du mal ? Personne, je pense, « ne peut hésiter à regarder ces choses comme des figures sous les« quelles se cachent des mystères. »

Les Kabbalistes ont deux manières de parler de Dieu. Quand ils cherchent à le définir, leur langage est celui de la métaphysique ; il a toute la clarté que comportent de telles matières. Mais quelquefois ils se contentent de représenter la Divinité comme l'être qu'il faut renoncer à comprendre entièrement, qui demeure toujours en dehors de toutes les formes dont notre imagination se plaît à le revêtir ; tous leurs efforts tendent à détruire l'anthropomorphisme, en lui donnant des proportions tellement gigantesques que l'esprit effrayé ne trouve plus aucun terme de comparaison et se voit forcé de se reposer dans l'idée de l'infini.

ISIDORE LEBLOND.

(A suivre).

AVIS

Le dimanche, 3 avril prochain, les Spirites parisiens se réuniront à 2 heures, au cimetière du Père Lachaise, autour du tombeau d'Allan Kardec pour célébrer l'anniversaire de sa désincarnation.

Le soir, un banquet aura lieu à 7 heures, chez Catelain, au Palais Royal. On trouve des cartes au siège de la Société française d'études des phénomènes psychiques, 57, *faubourg Saint-Martin.*

Les mystérieux tableaux d'Hélène Smith

Nous avions promis de tenir nos lecteurs au courant, s'il se produisait un fait nouveau dans le merveilleux cas de médiumnité d'Hélène Smith, auquel nous avons consacré un long article il y a deux ans et qui a passionné l'opinion publique non seulement à Genève, mais dans le monde entier. (1)

Hélène Smith a bien voulu nous recevoir et nous donner les intéressants détails suivants sur le nouveau tableau qu'elle vient de terminer, toujours dans les mêmes circonstances mystérieuses.

On se rappelle que trois tableaux ont été exposés, le dernier représentant le Christ à Gethsémani, et terminé le jour du Vendredi-Saint, l'an dernier (1908).

Puis, un certain temps se passe sans aucune manifestation nouvelle. En octobre 1906, le tableau de la « Crucifixion » lui avait déjà été annoncé. Une première vision en avril 1907, une seconde le 19 mai, jour de la Pentecôte, et une troisième définitive et complète le 24 décembre décident la jeune fille à tout préparer ; elle commande au charpentier un panneau en bois de 2 m. 35 de haut et 1 m. 55 de large, à livrer pour le 7 janvier. Une furieuse envie de peindre et de peindre n'importe où, la tient constamment : c'est comme une possession. Sa boîte de couleurs est toujours prête et ne la quitte pas. Une vision des yeux du Christ mourant, qui apparaît sur la porte de sa chambre, l'angoisse profondément. Mais la livraison du panneau subit un retard : il n'est remis que le 21 janvier et dans de mauvaises conditions. Hélène commande un autre panneau de toile sur châssis, livré dans les vingt-quatre heures. Alors elle est saisie d'un profond dégoût de peindre et l'inspiration la quitte complètement. Elle comprend qu'elle a désobéi à la « Voix » et qu'elle doit s'en tenir au panneau de bois, tel qu'il lui avait été ordonné. Elle se décide donc à commander un autre panneau en bois qui, cette fois, lui est livré en bon état. Mais le « désir de peindre » l'a quittée. Elle s'en inquiète, s'en tourmente : serait-elle abandonnée de « l'inspiration divine » ? Dans cette angoisse, et bien que n'étant pas

(1) L'on sait que Mlle Hélène Smith est le médium que M. le professeur Flournoy a étudié dans son livre : *Des Indes à la planète Mars*. Ses facultés médianimiques la portent aujourd'hui à peindre, et le Journal Genevois : *La Suisse*, tient ses lecteurs au courant des phrases diverses qui, depuis quelques années, se produisent avec ce curieux sujet. Nous pensons que les renseignements ci-contre intéresseront nos lecteurs. (*La Direction*).

catholique, elle use d'un moyen qui, paraît-il, lui a réussi une fois ; le 7 mars 1908 elle se rend au Sacré-Cœur où elle pose un cierge devant la Vierge ; elle la prie avec ferveur en la suppliant de laisser revenir son Fils pour que le tableau annoncé puisse commencer.

Le 14 mars, à 9 heures du soir, elle se trouve assise dans son salon, où les trois premiers tableaux sont exposés. Vu sa grandeur, le quatrième panneau avait été placé dans une chambre voisine. Hélène pensait qu'elle pourrait le peindre là. Tout à coup, la lampe du salon qui était fraîchement remplie de pétrole, et bien allumée, commence à baisser jusqu'à ne laisser qu'un petit lumignon. En revanche, une lumière argentée, en certains endroits si éblouissante qu'elle en est insoutenable, remplit l'appartement. A remarquer que les meubles sont perçus quand même et qu'aucun ne fait ombre. — Au bout d'un quart d'heure, Hélène se décide à se lever et va dans la pièce où est le panneau. Elle voit une étoile magnifique à la place où sera la tête du Christ. Elle a l'intuition qu'il lui faut transporter le panneau dans son salon où elle devra le peindre, contrairement à son idée première ; mais comment transporter cette planche dont elle touche à peine les bords, les deux bras étendus ? Hélène vit alors, soudain, le panneau se rétrécir ; elle le prend sans peine aucune, le soulève comme une plume et, après avoir repris conscience, se retrouve dans son salon, avec le panneau en place et qui a retrouvé sa dimension primitive.

Pourquoi Hélène avait-elle, d'abord, cru devoir peindre ce tableau dans une autre pièce ? Et pourquoi se refuse-t-elle à ce que quelqu'un assiste à une de ses séances de peinture, lorsqu'elle est sous cette influence mystique ? Elle craignait que l'on pût dire que le spectateur ou la spectatrice l'ait suggestionnée et influencée sur la forme à donner au tableau. « Cela pourrait lui changer ses visions », dit elle ; elle préfère rester seule pour ce travail, cette « Œuvre » qu'elle estime d'inspiration directement divine et qu'elle ne veut pas voir déflorée ni mélangée par une inspiration humaine. En outre, ne sachant que le matin à son réveil si elle sera prise de « l'obligation » de peindre, et cette obligation la prenant de bonne heure, en toilette matinale, il lui faudrait avoir quelqu'un à demeure, pour profiter du bon moment. Et puis, « l'inspirateur » divin se manifesterait-il d'une façon aussi nette dans ces conditions ? Hélène croit que non.

Mais revenons au fait. Ayant tout mis en ordre, le panneau bien placé, Hélène voit la lumière blanche s'effacer et la lampe reprendre d'elle-même son éclat normal. Elle entend dans le vestibule une voix douce et nette de femme (la Vierge, pense-t-elle), qui lui dit : « Eh oui ! c'est pour mardi. » — « Ah ! le tableau ? » demande-t-elle. — « Oui, le tableau ».

Le lendemain, mardi 17 mars, en effet, elle voit comme d'habitude, le pinceau entre ses doigts, un nuage épais devant le panneau. Le nuage, au lieu de se cristalliser, comme d'habitude, se partage en deux et la vision très nette du tableau entier apparaît, puis s'efface par parcelles,

pour ne laisser que ce qui restera peint au réveil d'Hélène, c'est-à-dire les yeux,à la première séance,qui dure une demi-heure. En outre, Hélène entend la voix du Christ, voix éteinte et mourante : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Les séances se suivent, jusqu'au nombre de quarante, les vingt-huit premières durant trente, vingt-cinq, puis vingt minutes chacune. Les dernières ne durent environ qu'un quart d'heure. Après chaque séance, plusieurs visiteurs viennent constater les progrès ; des peintres, des médecins, des spirites naturellement, des chrétiens, des athées ; et tous sont frappés d'étonnement devant ce mystère.

On sait, d'après le fameux livre de M. le professeur Flournoy « Des Indes à la planète Mars », qu'Hélène Smith a un guide spirituel, un protecteur qui n'est autre que Cagliostro, cet homme rendu si populaire par les romans d'Alexandre Dumas : « les Mémoires d'un médecin » et « le Collier de la Reine » et qu'Hélène appelle habituellement Léopold. Pendant la période de travail des tableaux, Léopold ne se manifeste jamais et les intéressantes « séances » dans lesquelles Hélène incarne Cagliostro-Léopold ne peuvent avoir lieu. Léopold a d'ailleurs déclaré une fois qu'il n'était pour rien dans l'affaire des tableaux, ceux-ci étant d'essence divine, et qu'il ne fallait pas l'interroger là-dessus. En outre, Hélène ne peut ni manger de viande, ni boire de vin le jour où elle peint. Les premières séances de peintures pour cette « Crucifixion » l'ont beaucoup éprouvée et elle avait des palpitations très douloureuses. Chaque soir, s'attendant à être appelée le lendemain, elle préparait les couleurs, la palette, les pinceaux. Plusieurs fois elle se réveillait couchée à terre, venant de peindre le bas du tableau. Dans un prochain article, nous donnerons la description de cette dernière œuvre, actuellement complètement terminée et qui émerveillera les futurs visiteurs.

Un nouveau tableau d'Hélène Smith

Nous avons déjà analysé la série de tableaux sacrés peints, à l'état d'hypnose, par Mlle Hélène Smith. Notre dernier article à ce sujet (18 juillet 1908) détaillait le tableau de la « Crucifixion » et annonçait trois visions apparues à Hélène Smith, celles de son « guide-protecteur spirituel » Cagliostro. Or, le jour de Pâques de cette année,, le 11 avril, le portrait de Cagliostro a été complètement terminé. Nous avons été aimablement admis à le voir et nous nous faisons un plaisir de donner les détails suivants qui sont marqués par un fait nouveau, important et positif.

Rappelons que le comte Alexandre de Cagliostro (*alias* le médecin et occultiste italien Joseph Balsamo) est né à Palerme en 1743, mort en 1795, croit-on, dans la prison de Saint Léon (San-Leo) où il avait été enfermé par ordre de l'Inquisition. Cagliostro joua un rôle très fameux dans la franc-maçonnerie, fut mêlé à l'affaire du Collier et fut célèbre à la cour de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Alexandre Dumas l'a popularisé

dans ses romans « le Collier de la reine » et « les Mémoires d'un médecin ».

Nous ne reviendrons pas sur le cas médiumnique si curieux d'Hélène Smith. M. le professeur Flournoy, dans son livre « Des Indes à la planète Mars », a étudié ce cas avec une science et une conscience remarquables. Une quatrième édition de ce livre va d'ailleurs paraître chez Atar, ce qui prouve avec quel intérêt on s'est préoccupé de ces merveilleuses manifestations. Cagliostro apparaît constamment en vision à Hélène Smith. Ils ont ensemble des conversations. Cagliostro encourage, conseille, blâme même et gronde à l'occasion Hélène. Celle-ci suit toujours ses conseils et s'en trouve bien. Elle aurait été, paraît-il, sauvée de maint danger, préservée de maint ennui grâce à cet excellent esprit et protecteur. Nous nous bornerons à donner des détails objectifs sur la nouvelle manifestation.

Le nouveau portrait a été fait en treize séances, du 23 novembre au 11 avril dernier, toujours dans les mêmes conditions, que nous ne répéterons pas. A noter cependant que, cette fois, le pinceau seul a servi à peindre et qu'Hélène n'a pas utilisé ses doigts. Les séances ont duré environ un quart d'heure chacune. Avant de commencer le tableau, plusieurs visions étaient apparues au médium. Le 5 septembre, c'est une grande ombre carrée non définie, le 10 encore la même avec des flocons blancs tourbillonnant devant : c'est l'annonce d'un nouveau tableau dont on ne connaît pas encore le sujet mais qui fut expliqué plus tard, le 13 avril, une fois le portrait de Cagliostro terminé. Cette dernière vision montrait le tableau complètement terminé de « Jésus à Emmaüs ». Deux jours après, nouvelle vision d'un nouveau tableau « La Transfiguration », ce dernier avait un tel éclat et rayonnait d'une telle beauté que Mlle Smith se demande avec anxiété comment elle pourra arriver avec des moyens humains à reproduire ce qu'elle a vu.

On se rappelle que pour les tableaux déjà mentionnés, notre médium voyait le personnage figurer derrière la planche (car elle peint sur du bois) et que celle-ci devenait transparente comme du verre. Pour Cagliostro, ce n'est plus la même chose. Le modèle lui apparaît à côté de la planche et entouré d'une sorte de lumière astrale, tandis que des flocons blancs recouvrent ladite planche.

Mlle Smith a eu cette fois l'heureuse idée de faire photographier à ses diverses périodes son nouveau tableau. Neuf photographies ont été prises sur les treize séances et apportent à la science un document capital du plus haut intérêt.

Les voici dans leur ordre :

Première séance : Les deux yeux sont entourés d'une sorte d'auréole ombrée et ressemblent à des lunettes de chauffeur. L'effet de ces yeux solitaires piqués sur cette planche est des plus bizarres.

Deuxième et troisième séances, les 25 et 27 novembre. La tête apparaît encore informe ; cela donne l'impression d'un crâne sali ayant séjour-

né dans la terre (à rapprocher du fait que Cagliostro ou Léopold, comme l'appelle Hélène Smith, a été enseveli à San Leo dans le coin des criminels, et jeté par conséquent sans cercueil dans la terre).

A remarquer aussi l'emplacement du nez restant tout blanc. Les contours de la tête sont encore à terminer ; pas encore de cheveux, une sorte d'ombre s'étendant sur le crâne et le front.

Quatrième et cinquième séances, les 30 novembre et 2 décembre : le cou et le haut de la chemise apparaissent.

Sixième et septième séances, les 8 et 12 décembre : Le buste se termine presque, recouvert d'une robe de prisonnier en bure et couleur marron, attachée avec une cordelette.

Ces quatre photographies sont prises un ou deux jours après chaque séance et reproduisent normalement le tableau.

Le 15 décembre, à la huitième séance, on photographie le jour même et le résultat stupéfie le photographe autant que Mlle Smith. Le cliché reproduit une tache lumineuse, sorte de nuage ou vapeur fluidique, cachant en partie et défigurant la tête de Cagliostro. Par un curieux effet d'optique, l'œil semble avoir changé de direction et regarde du côté du nuage. A noter que cette tache lumineuse n'a pas été perçue sur le tableau par le photographe ni par Mlle Smith au moment de l'opération ; c'est seulement pendant les visions postérieures que le médium avait vu cette sorte de lueur fluidique entourer Cagliostro.

Là-dessus, Mlle Smith étant tombée malade, les séances sont interrompues.

Le 26 février, neuvième séance et on photographie le jour même. Les mêmes lueurs fluidiques, placées plus au centre cependant, recouvrent la figure et la déforment.

L'impression de ces photographies est terrible. On croirait voir une de ces têtes de noyés exposés à la Morgue, tant la déformation est intense.

Le 3 mars, dixième séance et photographie : la lueur reproduite est encore plus forte et est répandue sur tout le tableau.

Le 15 mars, onzième séance. Les cheveux et le fond se terminent. La lueur déformante est toujours là.

Enfin, les deux dernières séances, les 30 mars et 11 avril, terminent complètement le portrait. Cette fois, la dernière photographie est prise plusieurs jours après et le cliché produit un résultat normal, sans aucune lueur mystérieuse. Le nez est enfin terminé. La tête est remarquablement intelligente, le menton carré, très accusé, énergique. De grands yeux bruns bien ouverts. Des cheveux gris, doux, séparés par une raie et relevés sur le front par une mèche. La bouche lippue bien dessinée. La physionomie est très ouverte : c'est l'expression de quelqu'un qui a souffert Quelques rides au front et au coin de la bouche. Cagliostro peut avoir là environ une cinquantaine d'années ; il a le teint mat, les traits sont amaigris par la souffance. Il est en costume de prisonnier

avec sa robe de bure. — La figure se détache avec un relief très saisissant sur un fond vert d'eau remarquablement fondu et s'éclaircissant vers les épaules. On se rappelle que les tableaux sacrés sont de style byzantin. Ici rien de pareil. C'est en somme un tableau moderne tout différent des autres. Il existe au Louvre un portrait de Cagliostro en costume de cour et perruque. La pose, le costume sont tout différents ; en outre, il a la figure très bouffie. La ressemblance n'est certes pas frappante. Cependant on reconnaît le même front et le même menton carré. Mlle Smith possède une reproduction de ce tableau et chacun pourra comparer. C'est avec beaucoup d'étonnement que Mlle Smith a vu sa série de tableaux sacrés ainsi interrompue par ce portrait de Cagliostro. Elle pensait que cela apporterait de la pertubation dans son œuvre. Les visions qui lui ont annoncé la reprise incessante de ces deux tableaux sacrés dont nous avons parlé plus haut l'ont rassurée sur ce point.

Quant au cadre, il a aussi son histoire.

Le fond en bois avait été enchâssé dans le cadre. Le 16 décembre, Mlle Smith entend la voix de Léopold lui disant de sortir le panneau du cadre ; obéissante, elle fait venir le menuisier qui est obligé de creuser le cadre pour sortir le panneau. Le 20 février, autre vision du tableau entièrement terminé avec cadre ovale à l'intérieur et non carré ; le menuisier est appelé pour corriger ce détail. Hélène croit voir des roses rouges sur le cadre. Elle se trompe ; car le lendemain une nouvelle vision lui montre que ce sont des dahlias qu'elle devra peindre. Elle se met donc au travail, fait un fond vieil ivoire, puis le change sur le conseil d'amis. Mais Léopold n'est pas content ; il se manifeste à deux reprises et insiste pour qu'on fasse à son idée. Mlle S. fait tout regratter et reprend son fond vieil ivoire. Sur le fronton, elle place une médaille « Rose-Croix » ; de chaque côté un bouquet de pensées se continuant dans les angles par de beaux dahlias et retombant sur les côtés par des branches de lierre ; en bas, un ruban vert-argent avec l'inscription « Cagliostro » et au dessus le triangle franc-maçonnique enlacé de branches d'accacia blanc.

Cette nouvelle manifestation médiumnique de Mlle Hélène Smith, nous l'avons relatée dans ses petits détails, étant donné son intérêt extrême. Qui donnera maintenant la solution de ces étonnantes photographies enregistrant des lueurs fluidiques non perçues par le photographe ? (1) C'est un fait nouveau que nous ne nous chargeons pas d'élucider. Les personnes que cela intéresse seront toujours reçues avec la même bienveillante hospitalité par Mlle Smith. On peut lui écrire directement (joindre un timbre pour la réponse) ou demander des renseignement à « La Suisse » (joindre aussi un timbre pour la réponse).

Journal : *La Suisse* à Genève

(1) Ce sont des phénomènes analogues à ceux constatés par M. Beattie et le Dr Thomson, à Bristol et dont Aksakoff a donné le détail dans son livre : *Animisme et Spiritisme*. (*N. d. l. r.*)

Séances
DE
matérialisations avec Craddock [1]

Sur notre demande, le médium F. F. Craddock est venu à Paris au mois de novembre dernier, et il a donné chez nous, ainsi que dans une autre maison de Paris, une série de séances. Après la discussion suscitée par les séances de Miller en 1908, nous avons cru d'abord qu'il valait mieux garder le silence sur cet autre médium à matérialisations, et nous avons eu, à plusieurs reprises, de belles séances avec lui sans en parler publiquement. Cependant il y a eu, dans cette dernière série, des manifestations si convaincantes, que ce serait vraiment dommage que de ne pas en rendre compte.

Craddock n'est plus un médium public. Il est la plus grande partie de l'année dans une petite ferme qu'il possède en Angleterre, et il ne donne qu'une séance, de temps en temps, devant quelques amis. Découragé par de tristes expériences, il ne consent que rarement à donner des séances en dehors de chez lui, et il évite toute réclame, prie même ses amis et admirateurs de ne rien publier sur lui.

Dans l'après-midi qui précède une séance, Craddock, qui est un vrai spiritualiste, se retire chez lui, se repose pendant plusieurs heures, invoque l'assistance d'esprits élevés, et il se laisse, en quelque sorte, préparer par eux. Il ne mange que très légèrement les jours de séance et ne prend pas d'alcool, ni avant, ni après ; il ne fume que rarement, et jamais pendant une série de séances.

---

(1) La direction de la *Revue* a pour règle de n'apporter aucune restriction à la liberté d'appréciation de ses rédacteurs, mais en leur laissant l'entière responsabilité de leurs affirmations. Le médium Craddock a été très discuté, comme d'ailleurs presque tous les médiums publics, de sorte qu'il plane sur lui une certaine suspicion qu'il sera difficile de détruire tant que celui-ci ne se soumettra pas à des séances où le contrôle pourra être sérieusement organisé. Un médium qui n'est pas fouillé au préalable, qui opère constamment dans une obscurité absolue n'offre pas — au point de vue scientifique — de suffisantes garanties pour convaincre les incrédules. Cependant le récit de M. et Mme Letort présente quelques particularités intéressantes, c'est pourquoi notre impartialité nous fait un devoir de le faire connaître au public. (*Note de la Rédaction*).

Les séances ont lieu tous les trois jours seulement, et encore ne pourrait-il continuer longtemps à donner aussi souvent des séances à matérialisations, car celles-ci l'épuisent beaucoup.

Disons d'abord que le médium vient *seul* chez nous, sans amener aucun ami ou conducteur de séance, et sans inviter, de son côté, un seul assistant. Le nombre des assistants est strictement limité à douze, c'est le maximum, le médium trouve déjà que c'est trop, et sous aucun prétexte, à aucun prix il n'admettrait une personne de plus.

Le cabinet, fermé comme d'habitude, de rideaux de flanelle noire, suspendus dans un coin de la pièce, est examiné par les assistants, après quoi ceux-ci s'asseyent en un seul rang et en faisant un demi-cercle. Il n'y a ni porte ni placard dans le cabinet, et comme les assistants forment la chaîne devant la seule porte de la pièce, il est impossible que quelqu'un puisse pénétrer par là.

Le médium entre dans le cabinet, M. Letort dit une prière, on baisse un peu la lumière, il fait jouer la boîte à musique.

Bientôt le médium tombe en trance et sort du cabinet sous le contrôle d'un de ses guides, le docteur Graem, un canadien qui parle anglais avec un accent français. Il parle aussi français, mais difficilement ; incarné dans le médium, il ne trouve pas les mots français dans le cerveau de celui-ci. D'un maintien très énergique et très autoritaire, qui ne ressemble en rien à celui du médium, il vérifie les fluides, en passant les mains, les doigts tendus, devant les assistants, et souvent on voit alors des étincelles jaillir de ses doigts. Il fait en général changer de places plusieurs personnes, puis il prend la main de la personne qui est au bout du cercle, soit à droite, soit à gauche et met l'autre main sur une petite table en bambou. Si la force est bonne, la table se lève rapidement, et quand le médium — ou M. Graem — lève la main et la balance, à une bonne hauteur, à droite et à gauche, la table suit comme si elle était suspendue. Si la lévitation n'est pas facilement obtenue, M. Graem passe de nouveau les mains devant les assistants et fait de nouveau changer une ou deux personnes de place, jusqu'à ce qu'il réussisse l'expérience indiquée. Ceci toujours en bonne lumière.

Les fluides ainsi harmonisés, le médium rentre dans le cabinet ; on éteint la lampe.

Bientôt on entend la voix nasillarde et aiguë de Joey, un autre guide du médium. Ce serait Joseph Grimaldi, un clown anglais très connu pendant les trente premières années du XIX[e] siècle. La voix semble quelquefois venir de très loin, puis de très près ; on dirait parfois qu'elle sort de tous les côtés en même temps. Un des tours habituels de Joey, c'est lorsque quelqu'un fait la remarque que la voix semble très loin, de toucher immédiatement cette

personne et de faire éclater à ses oreilles son rire caractéristique de clown. Et qu'on ne nous parle pas de ventriloquie. Ceci se passe dans l'obscurité avec une rapidité inouie, et de l'aveu même des ventriloques les plus expérimentés, l'illusion du changement des voix a besoin de s'appuyer sur une illusion visuelle, c'est à-dire que, chez les ventriloques, les voix sont toujours stationnaires, tandis qu'avec les médiums on les suit et on peut indiquer les endroits précis d'où elles partent.

Joey, dans les séances, a une besogne très utile : il fait rire les assistants, il empêche une trop grande tension d'esprit, toujours mauvaise pour la production des phénomènes. Comme nous le verrons plus tard, son rôle ne se borne pas à cela.

La voix mélodieuse de Cerise se fait aussi entendre ; elle a vécu nous dit-elle, à Vintimille, et elle parle toujours français. Elle s'exprime plus ou moins facilement, plus ou moins correctement, selon que les conditions de la séance sont bonnes ou mauvaises, mais elle parle toujours beaucoup mieux que le médium, qui ne connait que quelques mots de cette langue ; son accent un peu chantant ressemble à celui des méridionaux, pas du tout à l'accent anglais. Puis il y a la voix de basse du Dr Alder, la douce voix de Sister Amy, d'autres voix. Toutes ces voix, qui nous causent et qui causent entre elles, sont directes ; mais quand le Dr Graem parle, il emploie les organes mêmes du médium. Il est facile de distinguer entre sa voix, son parler bref et énergique, et la voix grave du Dr Alder.

Les esprits matérialisés se montrent à l'aide d'écrans lumineux, enduits auparavant de substances chimiques, dont nous animons la luminosité avant et même pendant la séance, en brûlant devant eux du magnésium. Ces écrans donnent une lumière assez forte pour permettre de bien voir les formes matérialisées, de distinguer parfaitement leurs traits, et même la nuance de leurs yeux.

Trois des séances données cet hiver furent surtout très belles, le cercle étant particulièrement harmonieux et formé toujours des mêmes personnes. Voici quels étaient les assistants de ces trois séances : M. le docteur et Mme Péchin, Mme de Valpincon et sa nièce, Mme Brasseur, M. le comte et Mme la comtesse de Sainte-Marie, Mme Agache, Mme la comtesse d'Orni, M. Henry Hawkins, ancien vice-président d'une des principales sociétés spirites de Londres, la *Marylebone Association*, Mme Basse, et M. et Mme Letort. A un bout du demi-cercle était assise Mme de Sainte-Marie, à l'autre bout Mme Letort, et à côté d'elle M. de Ste-Marie. On ne décessait pas de former la chaine pendant toute la séance. Une ou deux fois au cours de la séance, M. de Ste-Marie et Mme Letort sortaient de la salle de séance pour revi-

vifier, dans la pièce contiguë, les cartons lumineux, leur donner plus d'éclat.

A ces trois séances, nous avons vu un ou deux Hindous parfaitement matérialisés. C'était tantôt Abdullah, non un hindou proprement dit, mais un afghan, et dont le turban est plus plat que ceux des autres hindous. Il est grand, bien plus grand que le médium, et sa figure paraît très dure, avec des traits irréguliers, de grosses lèvres fort avancées, un teint très foncé et des yeux noirs qui ont une expression sauvage. Ou bien nous voyions Ali Musgid, plus petit, aux traits réguliers, au teint moins foncé, dont les yeux, d'un noir vif également, ont une expression plus calme ; il paraît civilisé, et Joey nous dit que c'est en effet un homme instruit, cultivé. Ou c'était un autre hindou appelé Omar Khan. Tous les trois faisaient rouler leurs yeux dans l'orbite, et le noir de la pupille tranchait fortement sur la sclérotique blanche. Impossible de confondre ces yeux avec ceux du médium, lesquels sont un mélange de bleu et de brun.

Dans quatre séances, sur cinq données cet hiver, un de ces esprits se montra en même temps que le médium. Après avoir fait le tour du cercle et s'être bien fait voir à tous, il écarta les rideaux du cabinet, se plaça à côté du médium et laissa tomber sur celui-ci la lumière de l'écran. Le médium endormi était assis sur sa chaise de bois, la tête inclinée sur l'épaule gauche, affalé sur lui-même, mais *pas immobile* car, toujours sous le contrôle du Dr Graem, il frottait vigoureusement son côté droit avec sa main gauche. En même temps on aperçut l'autre être debout à son côté, et bien vivant celui-là aussi, s'avançant, reculant, et donnant avec le carton de petites tapes sur la tête du médium, de façon à faire passer un soupir à celui-ci. Tous ont bien vu en même temps ces deux êtres, bien séparés l'un de l'autre, bien vivants tous deux, et rien ne pouvait être plus convaincant.

La gentille Sister Amy se matérialise à toutes les séances, montrant à chacun sa douce figure aux beaux yeux marrons, à l'expression tendre et langoureuse. Elle a le visage d'un oval fin, un nez droit un peu fort, et une petite bouche. Elle va droit à chacun, surtout à ceux qui ont pu être un peu négligés par les autres esprits ; elle caresse ceux-ci, bénit ceux-là, dit à d'autres de douces paroles encourageantes. On l'aime, on l'appelle, et elle vient en général plusieurs fois au cours d'une séance. Elle nous montre son bras fin, sa petite main à travers les légères draperies, et plusieurs fois elle nous a fait toucher celles-ci. Nous avons palpé une substance très fine, très molle et pas soyeuse du tout. Ce n'était, certes pas du « tulle illusion ».

(A suivre) CHARLES et ELLEN LETORT.

Biographie d'Allan Kardec

(*Suite*) (1)

Une de leurs tactiques pour arriver à leurs fins, c'est la désunion, parce qu'ils savent très bien qu'ils auront bon marché de celui qui est privé d'appui ; aussi leur premier soin, quand ils veulent s'emparer de quelqu'un, est-il toujours de lui inspirer la défiance et de l'éloignement pour quiconque peut les démasquer en l'éclairant par des conseils salutaires ; une fois maîtres du terrain, ils peuvent à leur gré le fasciner par de séduisantes promesses, le subjuguer en flattant ses inclinations, profitant pour cela de tous les côtés faibles qu'ils rencontrent, pour mieux lui faire sentir ensuite l'amertume des déceptions, le frapper dans ses affections, l'humilier dans son orgueil, et souvent ne l'élever un instant que pour le précipiter de plus haut.

Pour se prémunir contre de tels dangers, Allan Kardec nous donne le sage conseil suivant :

R.S. 1859 p. 180. — Je dirai d'abord que, d'après leur conseil — le conseil de ses Guides — *je n'accepte jamais rien sans examen et sans contrôle ;* je n'adopte une idée que si elle me paraît rationnelle, logique, si elle est d'accord avec les faits et les observations, si rien de sérieux ne vient la contredire. Mais mon jugement ne saurait être un critérium infaillible ; l'assentiment que j'ai rencontré chez une foule de gens plus éclairés que moi, m'est une première garantie ; j'en trouve une autre non moins prépondérante dans le caractère des communications qui m'ont été données depuis que je m'occupe de Spiritisme. Jamais, je puis le dire, il ne s'y est glissé un seul de ces mots, un seul de ces signes par lesquels se trahissent toujours les Esprits inférieurs, même les plus astucieux ; jamais de domination ; jamais de conseils équivoques ou contraires à la charité et à la bienveillance, jamais de prescriptions ridicules ; loin de là, je n'ai trouvé en eux que des pensées grandes, nobles, sublimes, exemptes de petitesse et de mesquinerie ; en un mot, leurs rapports avec moi, dans les plus petites, comme dans les plus grandes choses, ont toujours été tels que si c'eût été un homme qui m'eût parlé, je l'aurais tenu pour le meilleur, le plus sage, le plus

(1) Voir le n° de Janvier page 425 et suiv.

prudent, le plus moral et le plus éclairé. Voilà messieurs, les motifs de ma confiance, corroborée par l'identité d'enseignement donné à une foule d'autres personnes avant et depuis la publication de mes ouvrages....

....« On peut différer d'opinion sur des points de la science sans se mordre et se jeter la pierre ; il est même très peu digne et très peu scientifique de le faire. Cherchez de votre côté comme nous cherchons du nôtre ; l'avenir donnera raison à qui de droit. *Si nous nous trompons, nous n'aurons pas le sot amour-propre de nous entêter dans des idées fausses* ; mais il est des principes sur lesquels on est certain de ne pas se tromper : c'est l'amour du bien, l'abnégation, l'abjuration de tout sentiment d'envie et de jalousie ; ces principes sont les nôtres, et avec ces principes on peut toujours sympathiser sans se compromettre ; c'est le lien qui doit unir tous les hommes de bien, quelle que soit la divergence de leurs opinions : l'égoïsme seul met entre eux une barrière infranchissable.

....« Quoi qu'il arrive, ma vie est consacrée à l'œuvre que nous avons entreprise, et je serai heureux si mes efforts peuvent aider à la faire entrer dans la voie sérieuse qui est son essence, la seule qui puisse assurer son avenir. *Le but du Spiritisme est de rendre meilleurs ceux qui le comprennent* ; tâchons de donner le bon exemple et de montrer que, pour nous, la doctrine n'est pas une lettre morte ; en un mot *soyons dignes des bons Esprits, si nous voulons que les bons Esprits nous assistent.* Le bien est une cuirasse contre laquelle viendront toujours se briser les armes de la malveillance ».

R. S. 1865, p. 67. — Les idées de l'homme sont en raison de ce qu'il sait ; comme toutes les découvertes importantes, celle de la constitution des mondes a dû leur donner un autre cours. Sous l'empire de ces nouvelles connaissances, les croyances ont dû se modifier : *le ciel a été déplacé* ; la région des étoiles étant sans limites ne peut plus lui en servir. *Où est-il* ? Devant cette question, toutes les religions restent muettes.

« Le Spiritisme vient la résoudre en démontrant la véritable destinée de l'homme. La nature de ce dernier, et les attributs de Dieu étant pris pour point de départ, on arrive à la conclusion.

« L'homme est composé du corps et de l'Esprit ; l'Esprit est l'être principal, l'être de raison, l'être intelligent ; le corps est l'enveloppe matérielle qui revêt temporairement l'Esprit pour l'accom-

plissement de sa mission sur la terre et l'exécution du travail nécessaire à son avancement. Le corps usé se détruit, et l'Esprit survit à sa destruction. Sans l'Esprit, le corps n'est qu'une matière inerte, comme un instrument privé du bras qui le fait agir ; sans le corps, l'Esprit est tout : la vie et l'intelligence. En quittant le corps il rentre dans le monde spirituel d'où il était sorti pour s'incarner.

Il y a donc le *monde corporel* composé des Esprits incarnés et le *monde spirituel* formé des Esprits désincarnés.

Les Esprits sont créés simples et ignorants, mais avec l'aptitude à tout acquérir et à progresser en vertu de leur libre arbitre. Par le progrès, ils acquièrent de nouvelles connaissances, de nouvelles facultés, de nouvelles perceptions, et, par suite, de nouvelles jouissances inconnues aux Esprits inférieurs ; ils voient, entendent, sentent et comprennent ce que les Esprits arriérés ne peuvent ni voir, ni entendre, ni sentir, ni comprendre. Le bonheur est en raison du progrès accompli ;de sorte que, de deux Esprits, l'un peut n'être pas aussi heureux que l'autre, uniquement parce qu'il n'est pas aussi avancé intellectuellement et moralement, sans qu'ils aient besoin d'être chacun dans un lieu distinct. Quoique étant à côté l'un de l'autre, l'un peut être dans les ténèbres, tandis que tout est resplendissant autour de l'autre, absolument comme pour un aveugle et un voyant qui se donnent la main ; l'un perçoit la lumière qui ne fait aucune impression sur son voisin. Le bonheur des Esprits étant inhérent aux qualités qu'ils possèdent, ils le puisent partout où ils se trouvent, à la surface de la terre, au milieu des incarnés ou dans l'espace ».

***

R. S. 1865 p. 37. — La doctrine spirite change entièrement la manière d'envisager l'avenir. La vie future n'est plus une hypothèse, mais une réalité ; l'état des âmes après la mort n'est plus un système, mais un résultat d'observation. Le voile est levé, le monde invisible nous apparaît dans toute sa réalité pratique ; ce ne sont pas les hommes qui l'ont découvert par l'effort d'une conception ingénieuse, ce sont les habitants mêmes de ce monde qui viennent nous décrire leur situation, nous les y voyons à tous les degrés de l'échelle spirituelle, dans toutes les phases du bonheur ou du malheur ; nous assistons à toutes les péripéties de la vie d'outre-tombe.

Là est pour les Spirites la cause du calme avec lequel ils envisagent la mort, de la sérénité de leurs derniers instants sur la terre. Ce qui les soutient, ce n'est pas seulement l'espérance, c'est la certitude ; ils savent que la vie future n'est que la continuation de la vie présente dans de meilleures conditions, et ils attendent avec la même confiance qu'ils attendent le lever du soleil après une nuit d'orage. Les motifs de cette confiance sont dans les faits dont ils sont témoins, et dans l'accord de ces faits avec la logique, la justice et la bonté de Dieu, et les aspirations intimes de l'homme ».

⁂

R. S. 1865 p. 41. — Le Spiritisme ne s'écartera pas de la vérité, et n'aura rien à redouter des opinions contradictoires, tant que sa théorie scientifique et sa doctrine morale seront une déduction des faits scrupuleusement et consciencieusement observés, sans préjugés ni systèmes préconçus. C'est devant une observation plus complète que toutes les théories prématurées et hasardées, écloses à l'origine des phénomènes spirites modernes, sont tombées, et sont venues se fondre dans l'imposante unité qui existe aujourd'hui, et contre laquelle ne se roidissent plus que de rares individualités qui diminuent tous les jours. Les lacunes que la théorie actuelle peut encore renfermer se combleront de la même manière. *Le Spiritisme est loin d'avoir dit son dernier mot, quant à ses conséquences, mais il est inébranlable dans sa base, parce que cette base est assise sur des faits.*

« Que les Spirites soient donc sans crainte : l'avenir est à eux ; qu'ils laissent leurs adversaires se débattre sous l'étreinte de la vérité qui les offusque, car toute dénégation est impuissante contre l'évidence qui triomphe inévitablement par la force des choses. C'est une question de temps, et dans ce siècle-ci le temps marche à pas de géant sous l'impulsion du progrès ».

⁂

R. S. 1868, p. 209. — Le Spiritisme, par sa nature et ses principes, est essentiellement paisible ; c'est une idée qui s'infiltre sans bruit, et si elle trouve de nombreux adhérents, c'est qu'elle plaît ; il n'a jamais fait ni déclamations, ni réclames, ni mises en scène quelconque ; fort des lois naturelles sur lesquelles il s'appuie, se voyant grandir sans efforts ni secousses, il ne va au devant de personne ; il ne violente aucune conscience ; il dit ce qui est, et il attend

qu'on vienne à lui. Tout le bruit qui s'est fait autour de lui est l'œuvre de ses adversaires ; on l'a attaqué, il a dû se défendre, mais il l'a toujours fait avec calme, modération et par le seul raisonnement ; jamais il ne s'est départi de la dignité qui est le propre de toute cause ayant la conscience de sa force morale ; jamais il n'a usé de représailles en rendant injures pour injures, mauvais procédés pour mauvais procédés. Ce n'est pas là, on en conviendra, le caractère ordinaire des partis remuants par nature, fomentant l'agitation,et à qui tout est bon pour arriver à leurs fins ; mais puisque on lui donne ce nom — de parti — il l'accepte, certain qu'il ne le déshonorera pas par aucun excès ; car il répudierait quiconque s'en prévaudrait pour susciter le moindre trouble.

Le Spiritisme poursuivait donc sa route sans provoquer aucune manifestation publique, tout en profitant de la publicité que lui donnaient ses adversaires ; plus leur critique était railleuse, acerbe, virulente, plus elle excitait la curiosité de ceux qui ne le connaissaient pas, et qui, pour savoir à quoi s'en tenir sur cette soi-disant nouvelle excentricité, allaient tout simplement se renseigner à la source, c'est-à-dire dans les ouvrages spéciaux ; on l'étudiait et l'on trouvait toute autre chose que ce qu'on en avait entendu dire. C'est un fait notoire que les déclamations furibondes, les anathèmes et les persécutions ont puissamment aidé à sa propagation, parce que, au lieu d'en détourner, elles en ont provoqué l'examen, ne fût-ce que par l'attrait du fruit défendu. Les masses ont leur logique ; elles se disent que si une chose n'était rien on n'en parlerait pas, et elles en mesurent l'importance précisément à la violence des attaques dont elle est l'objet et à l'effroi qu'elle cause à ses adversaires.

*
* *

R. S. 1866, p. 114. — En inscrivant au frontispice du Spiritisme la loi suprême du Christ, nous avons ouvert la voie du *Spiritisme chrétien* ; nous sommes donc fondé à en développer les principes, ainsi que les caractères du vrai Spirite à ce point de vue.

« Que d'autres puissent mieux faire que nous, nous n'allons pas à l'encontre, car nous n'avons jamais dit : « Hors de nous point de vérité ». Nos instructions sont donc pour ceux qui les trouvent bonnes ; elles sont acceptées librement et sans contrainte ; nous traçons une route, la suit qui veut ; nous donnons des conseils à

ceux qui nous en demandent, et non à ceux qui croient pouvoir s'en passer ; nous n'avons pas qualité pour cela.

« Quant à la suprématie, elle est toute morale, et dans l'adhésion de ceux qui partagent notre manière de voir, nous ne sommes investi, même pour ceux-là, d'aucun pouvoir officiel, nous n'avons sollicité ni revendiqué aucun privilège ; nous ne nous sommes décerné aucun titre, et le seul que nous prenions avec les partisans de nos idées est celui de frère en croyance ; s'ils nous considèrent comme leur chef, c'est par suite de la position que nous donnent nos travaux et non en vertu d'une décision quelconque. Notre position est celle que chacun pouvait prendre avant nous ; notre droit, c'est celui qu'a tout le monde de travailler comme il l'entend et de courir la chance du jugement public ».

*
* *

R, S. 1866, p. 299. — Il ne dit point : *Hors le Spiritisme point de salut*, mais avec le Christ : *Hors la charité point de salut*, principe d'union, de tolérance, qui ralliera les hommes dans un commun sentiment de fraternité, au lieu de les diviser en sectes ennemies. Par cet autre principe : *Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison, face à face, à tous les âges de l'humanité*, il détruit l'empire de la foi aveugle qui annihile la raison, de l'obéissance passive qui abrutit ; il émancipe l'intelligence de l'homme et relève son moral.

R .S. 1863, p. 377. — Ajoutons que la tolérance, conséquence de la charité, qui est la base de la morale spirite, lui fait un devoir de respecter toutes les croyances. Voulant être acceptée librement par conviction et non par contrainte, proclamant la liberté de conscience comme un droit naturel imprescriptible, elle dit : *Si j'ai raison, les autres finiront par penser comme moi ; si j'ai tort, je finirai par penser comme les autres*. En vertu de ces principes, ne jetant la pierre à personne, elle ne donnera aucun prétexte à représailles, et laissera aux dissidents toute la responsabilité de leurs paroles et de leurs actes.

Les amis maladroits

R. S. 1867, p. 74. - « Toutefois, si rien ne peut arrêter la marche générale — du Spiritisme — il est des circonstances qui peuvent y apporter des entraves partielles, comme un petit barrage

peut ralentir le cours d'un fleuve sans l'empêcher de couler. De ce nombre sont les démarches inconsidérées de certains adeptes plus zélés que prudents, qui ne calculent pas assez la portée de leurs actes ou de leurs paroles ; par là ils produisent sur les personnes non encore initiées à la doctrine une impression défavorable bien plus propre à les éloigner que les diatribes des adversaires. Le Spiritisme est sans doute très répandu, mais il le serait encore plus si tous les adeptes avaient toujours écouté les conseils de la prudence, et su se tenir dans une sage réserve. Il faut sans doute leur tenir compte de l'intention, mais il est certain que plus d'un a justifié le proverbe : *Mieux vaut un ennemi avoué qu'un ami maladroit*. Le pire de cela, c'est de fournir des armes aux adversaires qui savent habilement exploiter une maladresse. Nous ne saurions donc trop recommander aux Spirites de réfléchir mûrement avant d'agir ; en pareil cas la prudence commande de ne pas s'en rapporter à son opinion personnelle. Aujourd'hui que de tous côtés se forment des groupes ou des sociétés, rien n'est plus simple que de se concerter avant d'agir. Le vrai Spirite, n'ayant en vue que le bien de la chose, sait faire abnégation d'amour-propre ; croire à sa propre infaillibilité, refuser de se rendre à l'avis de la majorité et persister dans une voie qu'on démontre mauvaise et compromettante, n'est pas le fait d'un vrai Spirite ; ce serait faire preuve d'orgueil si ce n'était le fait d'une obsession. »

***

Allan Kardec ne cesse de nous mettre en garde contre les communications de certaines catégories d'esprits et nous recommande à chaque instant de toujours passer toutes leurs dictées au creuset de la conscience et de la raison.

... « Ces faux savants parlent de tout, échafaudent des systèmes, créent des utopies, ou dictent les choses les plus excentriques, et sont heureux de trouver des interprètes complaisants et crédules qui acceptent leurs élucubrations les yeux fermés. Ces sortes de publications ont de très graves inconvénients, car le médium abusé lui-même, séduit le plus souvent par un nom apocryphe, les donne comme des choses sérieuses dont la critique s'empare avec empressement pour dénigrer le Spiritisme, tandis qu'avec moins de présomption, il eût suffi de prendre conseil de ses collègues pour être éclairé. Il est assez rare que, dans ce cas, le médium ne cède pas à

l'injonction d'un Esprit qui veut, hélas ! comme certains hommes, à toute force être imprimé ; avec plus d'expérience, il saurait que *les Esprits vraiment supérieurs conseillent, mais ne s'imposent ni ne flattent jamais* et que toute prescription impérieuse est un signe suspect.

On ne saurait donc, en fait de publicité, apporter trop de circonspection, ni calculer avec trop de soin l'effet qui peut être produit sur le lecteur. En résumé, c'est une grave erreur de se croire obligé de publier tout ce que dictent les Esprit , puisque s'il y en a de bons et d'éclairés, il y en a de mauvais et d'ignorants ; il importe de faire un choix très rigoureux de leurs communications et d'élaguer tout ce qui est inutile, insignifiant, faux ou de nature à produire une mauvaise impression. *Il faut semer sans doute, mais semer de la bonne graine et en temps opportun.*

C'est dans ces sortes de travaux médianimiques que nous avons remarqué le plus de signes d'obsession, dont un des plus fréquents est l'injonction de la part de l'esprit de les faire imprimer, et plus d'un pense à tort que cette recommandation suffit pour trouver un éditeur empressé de s'en charger ».

Dans toutes les œuvres médianimiques : Il convient d'abord d'en écarter tout ce qui étant d'intérêt privé, n'intéresse que celui que cela concerne ; puis tout ce qui est vulgaire pour le style et les pensées, ou puéril par le sujet. Une chose peut être excellente en elle-même, très bonne pour en faire son instruction personnelle, mais ce qui doit arriver au public exige des conditions spéciales ; malheureusement l'homme est enclin à se figurer que tout ce qui lui plaît doit plaire aux autres ; le plus habile peut se tromper, le tout est de se tromper, le moins possible. Il est des Esprits qui se plaisent à entretenir cette illusion chez certains médiums : c'est pourquoi nous ne saurions trop recommander à ces derniers de ne point s'en rapporter à leur propre jugement, et c'est en cela que les groupes sont utiles, par la multiplicité des avis qu'ils permettent de recueillir ; celui qui, dans ce cas, récuserait l'opinion de la majorité, se croyant plus de lumières que tous, prouverait surabondamment la mauvaise influence sous laquelle il se trouve.

R.-S 1864, p. 329.— « C'est un fait constant que le Spiritisme est plus entravé par ceux qui le comprennent mal que par ceux qui ne le comprennent pas du tout, et même par ses ennemis dé-

clarés ; et il est à remarquer que ceux qui le comprennent mal ont généralement la prétention de le comprendre mieux que les autres ; il n'est pas rare de voir des novices prétendre, au bout de quelques mois, en remontrer à ceux qui ont pour eux l'expérience acquise par des études sérieuses. Cette prétention, qui trahit l'orgueil, est elle-même une preuve évidente de l'ignorance des vrais principes de la doctrine. »

* * *

A un amateur, trop crédule, et qui se croyant leurré par un médium salarié, demandait à Allan Kardec de le faire poursuivre par la justice des hommes, en attendant qu'il soit châtié par celle de Dieu, le Maître répond :

R.-S 1865, p. 88. — Je regrette que vous ayez pu penser que je servirais en quoi que ce soit vos désirs vindicatifs, en faisant des démarches pour livrer les coupables à la justice. C'était vous méprendre singulièrement sur mon rôle, mon caractère et mon intelligence des véritables intérêts du Spiritisme. Si vous êtes réellement, comme vous le dites, mon frère en Dieu, croyez-moi, implorez sa clémence et non sa colère ; car celui qui appelle cette colère sur autrui court risque de la faire tomber sur lui-même ».

(*A Suivre*) HENRI SAUSSE.

Ouvrages nouveaux

L'Extériorisation de la Motricité

PAR M. DE ROCHAS. Chacornac, éditeur

Une nouvelle édition de ce livre vient de paraitre. Nous sommes heureux de l'annoncer, car ce succès montre combien la question du psychisme passionne le public à l'heure actuelle. On sait que sous le titre d'*Extériorisation de la Motricité*, M. de Rochas a réuni une série de documents de premier ordre pour montrer qu'il existe une force qui émane de l'organisme humain pour produire des déplacements d'objets sans contact. Les nombreuses séances tenues avec le concours d'Eusapia Paladino sont démonstratives au plus haut point, et nul aujourd hui ne peut se dispenser de les connaître pour traiter convenablement les questions qui se rattachent au côté purement physique du spiritisme.

M. de Rochas a peut-être un peu systématiquement laissé de côté les phénomènes intellectuels ; mais comme il s'agissait avant tout d'entamer le scepticisme des savants officiels, on ne saurait lui reprocher d'avoir sérié les difficultés en se bornant à une question physique : celle de l'action à distance, que personne ne pourra plus nier de bonne foi, car les recherches de savants tels que Crookes et autres, qui sont rappelées dans la seconde partie, ne laissent plus de doute pour tout investigateur impartial.

Les faits étant la base indestructible sur laquelle repose le spiritisme, il est utile de prouver que c'est une science nouvelle qui se crée, avec ses méthodes spéciales et ses résultats particuliers. Souhaitons donc à cette nouvelle édition le rapide écoulement des premières, puisque c'est préparer les intelligences à comprendre les vérités encore plus hautes qui se dégagent de ces recherches, c'est-à-dire la démonstration de l'existence de l'âme, de son immortalité et de ses rapports avec l'humanité.

Précis d'Auto-Suggestion volontaire

Education pratique de la volonté. — Maîtrise de soi-même. — Influence sur autrui par le Dr Géraud Bonnet, Oran, 1910, 1 vol. in-18, 300 pages. Prix : 3 fr. 50. Librairie J. Rousset, éditeur, 1, rue Casimir-Delavigne et 12, rue Monsieur-le-Prince (Paris VIe).

Améliorer l'individu, développer la vigueur physique, l'énergie morale, la fermeté du caractère, *tel est le but de ce livre*.

Il existe dans l'organisme humain des forces trop longtemps ignorées qui facilitent le succès et le bonheur.

L'auto-suggestion volontaire est une de ces forces.

Avec son aide, on peut se constituer une personnalité puissante qui permettra d'acquérir dans la société une situation prépondérante et de *devenir quelqu'un*. *(Communiqué de l'Editeur)*.

*
* *

H. Durville. — *Pour combattre les Maladies de l'Estomac.* Aigreurs, Pyrosis, Eructations, Fringale, Pituite, Nausées, Vomissements, Gastralgie, Gastrite, Indigestion, Embarras gastrique, Dyspepsie, Cauchemar, 2e édition, avec une figure. Prix : 1 franc.

Après avoir fait, en très peu de mots, la description anatomique de l'estomac et indiqué comment se fait la digestion, l'auteur donne une définition de chacun de ces cas, explique leur nature, leurs causes, leurs symptômes, et indique les moyens les plus puissants, les plus économiques et les mieux à la portée du plus grand nombre des malades pour les éviter, et ensuite pour les guérir, si on les a laissé se développer. Ces moyens sont dans le magnétisme que chacun peut pratiquer utilement, et dans une hygiène bien comprise qui est parfaitement décrite. L'ouvrage se termine par des exemples de cures, destinés à servir de modèles

à ceux qui entreprendront le traitement indiqué dans le cours de l'ouvrage.

H. DURVILLE. — *Pour combattre les Maladies de l'Intestin.* Coliques, Diarrhée, Entérite, Gastro-entérite, Dysenterie, Appendicite, Péritonite, Carreau, 2e édition, avec une figure. Prix : 1 franc.

Ouvrage conçu sur le même plan que le précédent, et destiné d'ailleurs, comme tous les *Pour combattre* de l'auteur, à rendre de grands services à la thérapeutique populaire. (*Communiqué de l'Editeur*).

La Théogonie des Patriarches

JÉSUS (Nouveau Testament), MOÏSE (Ancien Testament) *Adaptations de l'Archéomètre à une nouvelle traduction de l'Evangile de saint Jean et du Sepher de Moïse.*

La Bible est indispensable à bien connaître pour tout esprit cultivé. Dans la Bible même, le Sepher Bereschit (la Genèse) de Moïse cache les plus importants secrets de la science égyptienne sur les forces occultes de la Nature et de l'Homme. Or, les clefs véritables de la langue sacrée n'ont jamais été données, et tous les dictionnaires de la langue hébraïque, composés d'après les fausses révélations des Septantes, sont incapables de permettre une traduction réelle de la Genèse.

Il s'ensuit que les savants contemporains discutent sur des textes trahis et non traduits, que l'Eglise réformée commente des versions fausses et qu'on fait dire à Moïse des enfantillages et des niaiseries, indignes d'un initié de sa valeur.

Après plus de vingt ans d'efforts, Saint-Yves d'Alveydre est parvenu à établir enfin *une véritable traduction de la Genèse*, conforme aux idées de Moïse et révélant la grandeur de la pensée du génial initiateur.

Cette traduction, fidèle d'après les clefs de la langue primitive retrouvée par Saint-Yves, est faite en prose rythmée, comme l'original moïsiaque. Le sens ésotérique de tous les termes spéciaux est révélé et commenté.

Pour bien prouver qu'il ne s'agit pas d'une œuvre d'imagination, les mêmes clefs sont adaptées aux premiers versets de l'Évangile de saint Jean. Enfin, chacune des clefs de la langue secrète des Temples est analysée et commentée dans une section spéciale.

Nous avons voulu que le cadre soit digne des hautes vérités présentées pour la première fois aux penseurs de toute Religion et de toute École et aucun sacrifice n'a été trop grand pour éditer ce volume. L'impression en a été confiée à la Maison Lahure, de Paris ; le papier est le plus beau qui ait été trouvé ; enfin, six gravures originales de Gabriel Goulinat, un portrait inédit de l'auteur et un chapitre explicatif de la Vie Esotérique de Moïse d'après la « Mission des Juifs », contribuent a faire de cet ouvrage une merveille de science et d'art.

Le tirage a été fait à petit nombre d'exemplaires et le prix de 10 francs

l'exemplaire sera vite dépassé pour les collectionneurs. Nous engageons nos lecteurs à se procurer rapidement ce livre si important.

Un volume grand in-4, orné de 6 planches et d'un portrait inédit de l'auteur. Prix : 10 francs.

(*Communiqué de l'Editeur*).

L'essor moderne vers l'Idéal des Temps Nouveaux

par Paul Nord, est un ouvrage de vulgarisation psychique, publié par la Société Universaliste et destiné à faire pénétrer nos doctrines dans les milieux les plus réfractaires, par une sorte de mouvement tournant de la pensée.

L'*Essor Moderne* répond, à notre époque de crise générale, aux besoins actuels de la mentalité moderne sur les problèmes essentiels : le pourquoi de la vie, la question sociale générale, les destinées de l'être et de l'humanité.

Le problème moral de nos jours se confond intimement avec le problème scientifique et avec le problème social général, pour lequel les destinées de la France sont pressenties comme étant de la plus haute importance au point de vue de l'organisation générale des sociétés et surtout de l'élaboration d'une nouvelle conscience humaine.

Si l'intelligence a besoin de précision, il faut au cœur des certitudes. Ces deux éléments, séparés dans la Science et la Religion, malheureusement hostiles, sont conciliés dans l'Universalisme, Monisme Intégral ou Panmonisme qui centralise l'essentiel des doctrines adverses.

Forts de ses convictions spiritualistes, l'auteur a étudié les théories divergentes, en particulier le Positivisme, qui est la plus rationnelle et la plus savante des doctrines opposées à l'idéalisme. Il a fait pénétrer en quelque sorte la conscience spiritualiste dans la mentalité matérialiste. Le résultat est de concilier le matérialisme et le spiritualisme dans l'unité de la vérité fondamentale et essentielle.

La doctrine universaliste permet d'extraire les vérités partielles de tous les puits où elles se dissimulent et d'harmoniser leur ensemble dans la vérité intégrale qui nous est accessible.

C'est grâce aux données de l'initiative spirite, psychique, théosophique, occultiste que l'édification de cette synthèse universaliste a été rendue possible.

En voici la première formule, série d'études rassemblées sans l'idée primitive d'en faire un livre et décrivant les perspectives nouvelles de la pensée moderne.

Librairie Arnaud, 26, avenue de l'Opéra. Prix : 2 fr. 75 et dans les librairies du quartier de l'Opéra et du quartier latin (Larousse, Larose, Giard et Brière, O. Berthier, Croville-Morant, Leymarie, etc.) et à la Société Universaliste.

Exposition de la Religion chrétienne moderne scientifique et philosophique

Accompagnée des analogies et des différences qui se rencontrent dans la religion des époques Aryenne-Orientale et Hellénique par L. S. FUGAIRON, *docteur ès-sciences et docteur en médecine* et S. G. † JOHANNES BRICAUD, *évêque-primat*. Un vol. in-32. Prix : 2 fr. 50. — Bibliothèque CHACORNAC, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Traité complet de Gnose Moderne, puisée à la Tradition la plus pure et la plus antique. Ouvrage de près de 400 pages dont le but d'exposer un Christianisme scientifique et philosophique tel que peuvent l'accepter des savants et des philosophes spiritualistes modernes. Pour la première fois, l'ésotérisme des Mystères de la religion chrétienne est dévoilé. Les Dogmes, la Morale et le Culte gnostique font l'objet de ce livre écrit par les deux chefs du mouvement gnostique moderne.

(*Note de l'Editeur*).

Correspondance

Monsieur le Rédacteur en chef, de la *Revue du Spiritisme*,

CHER MONSIEUR ET CONFRÈRE,

Je lis dans votre numéro de février 1910, un article signé H. L., sur *Les Liseurs de Pensée*.

Me rapportant à la dernière phrase, je viens me permettre de vous signaler le fait suivant : Il y a environ deux ans, je me trouvais MOI-MÊME, dans une réunion mondaine. Une des dames, qui se trouvait là, et que je ne connaissais pas du tout, me parût être un excellent sujet.

Je l'endormis moi-même, et je fis avec elle, sans aucune espèce de truc, la transmission de la pensée. Je lui fis répéter un nom dit à voix basse, ce nom était assez difficile, puis je lui fis lire différentes choses.

Je suis convaincu, que la transmission de pensée, « sans trucs » existe réellement.

La dame en question que je n'ai plus revue, habite Paris, et il serait facile, si elle y consentait, de recommencer cette expérience, devant n'importe quel jury.

Je ne nie pas les trucs, mais je peux certifier, que le fait cité plus haut, a été accompli, par moi-même, dans une simple réunion d'amis, et à brûle pourpoint.

Veuillez agréez, Monsieur le Rédacteur en chet, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

J. E. SALLES.

Administrateur de *La Nouvelle Presse*.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Phénomènes multiples dans un cercle privé

Le numéro de décembre 1909 du *Journal* de la S. P. R. Américaine publie le récit d'expériences faites dans un cercle absolument privé et observées par deux médecins, dont l'un est auteur du compte-rendu. Hyslop déclare dans une note que s'il faisait connaître le nom de ces médecins, cela suffirait pour imposer à ses lecteurs un sentiment de confiance absolue. Tous les noms ont été changés.

Le cas en question est le pendant de celui que nous avons déjà signalé dans cette Revue et où l'on voit qu'une famille, dans laquelle s'étaient manifestés quelques indices de médiumnité, a persisté pendant plusieurs années à se réunir chaque semaine à jour fixe et a vu se produire successivement tous les phénomènes, depuis le simple rap jusqu'à l'écriture directe et la matérialisation complète.

Voici l'énoncé sommaire des faits observés par les deux médecins américains.

Le médium est Miss Anna Burton, née à Rochester de parents français, orpheline, recueillie d'abord à douze ans par Mme Galton et plus tard par Mme Milton, sœur de la précédente, filles elles-mêmes d'un médium guérisseur et écrivain bien connu, Mme Waterman. Dès le début de Miss Burton chez Mme Galton on remarqua que, pendant son sommeil, des coups étaient frappés dans la tête de son lit. Aussitôt Mme Galton résolut de se consacrer au développement de cette médiumnité et pendant trois ans, sans se laisser jamais rebuter par les alternatives de succès et d'échecs, elle fit en famille avec le jeune médium des séances régulières. Ces raps produits pendant le sommeil normal d'une enfant de douze ans, répondaient aux questions posées. Dès lors, Mme Galton commença à interroger l'intelligence invisible pendant des séances régulières, et pendant longtemps, elle n'obtint que des raps.

Plus tard elle se procura une trompette, deux sonnettes, une paire de dés, un tambourin, un phonographe et trente-huit pieds de grosse ficelle.

On vit alors le tambourin transporté, sans contact visible, du parquet sur la table ; la trompette changea de place, les sonnettes tintèrent et la table, pesant environ 50 kilos, se souleva ; le phonographe fut remonté et joua, toujours sans intervention visible.

Le contrôle était présenté comme un Indien pendant les séances éclairées Pendant l'obscurité le contrôle changea et s'annonça comme un soldat américain tué à Cuba et nommé Dan Rulland, accompagné parfois par d'autres esprits. Son arrivée était annoncée par des séries de coups violents. C'est à lui que furent attribués les phénomènes beaucoup plus importants que nous allons signaler. Des mains se montrèrent, d'abord

sous la table, où elles touchaient les pieds, les jambes, les genoux des assistants. Puis, dans la dernière année, elles apparurent au-dessus de la table. Les unes étaient petites, d'autres plus grandes ; tantôt chaudes et sèches, tantôt froides, rudes ou flexibles et douces.

A partir de cette époque, le médium commença à tomber en trance. On vit des mains délicates s'emparer du tambourin et en jouer, en le présentant successivement aux divers assistants ; souvent les sonnettes tintaient, accompagnant en mesure le tambourin. On joua de la trompette, d'abord très faiblement, puis peu à peu avec beaucoup de force. On vit la main de *Dan* remonter le phonographe, placer l'aiguille sur le disque, l'enlever après chaque morceau et remplacer les disques. Des voix se mirent à chanter. Pour s'assurer que le médium n'y était pour rien, un assistant lui posa la main au devant du larynx ; dans certaines séances on le baillonna. Enfin dans les séances obscures, la main d'un des docteurs fut saisie par une main fantômale, élevée au-dessus de la table, et appliquée contre le larynx du fantôme qui chantait et il en observa les vibrations. On entend parler les fantômes ; les voix se faisant entendre devant chaque assistant et paraissant être à six ou huit pouces de distance Le contrôle se servit de la ficelle dont nous avons parlé pour lier les membres du médium et on constata qu'elle était fixée par les nœuds les plus compliqués. Plus tard on plaça des ciseaux sur la table ; une main fantômale les prit, divisa la ficelle en deux parties égales, qui furent employées séparément par *Dan* pour attacher les bras et les pieds du médium et tous les phénomènes continuèrent avec la même intensité.

Dan accepta toujours toutes les mesures de contrôle qui lui furent proposées. Les mains fantômales se firent un jeu d'enlever aux assistants, lorgnons, bagues, boucles d'oreilles, portefeuilles et mouchoirs ; de les changer de propriétaires et ensuite de les restituer aux véritables, toujours avec une parfaite délicatesse et sans une erreur, le tout *en pleine obscurité*. Une bague était cachée par *Dan* et personne ne put la retrouver. L'obscurité reproduite, on entendit la bague frapper joyeusement la suspension, puis elle fut replacée délicatement au doigt de son propriétaire. Quelquefois les bagues ou autres objets n'étaient rendus qu'après plusieurs jours.

Dan aime à montrer sa force, en transportant au milieu de la pièce un piano pesant six cents livres. Quelquefois il prend successivement les mains de chaque assistant et les place sur le bord de la table ; alors la table s'enlève des quatre pieds et flotte d'une façon élastique pendant tout le temps que *Dan* fait exécuter un morceau de musique par le phonographe.

A la fin de la séance, le signal de la retraite est donné par la trompette ; alors chaque assistant, successivement, sent sa main soulevée par une main fantômale et un baiser y est appliqué, tantôt à la paume, tantôt sur la partie dorsale, quelquefois même à plusieurs reprises et chacun accuse la sensation de lèvres bien vivantes ainsi appliquées.

L'auteur du compte-rendu insiste longuement sur les mesures de con-

trôle prises par lui et son confrère. Ils comparèrent le pouls du médium avec celui des mains fantômales ; le médium portant sous la mâchoire inférieure deux glandes volumineuses, ils purent s'assurer à plusieurs reprises que rien de semblable ne se trouvait sur les faces fantômales. Cependant, ayant demandé que l'une d'elles présentât ces glandes, leur demande fut aussitôt exaucée. Ils constatèrent que pendant le jeu de la trompette, le larynx du médium vibrait, et cependant l'oreille placée contre ses lèvres n'entendait aucun son. Cela rappelle les mouvements d'Eusapia concordant avec les phases des phénomènes.

Les mêmes vibrations du larynx du médium ont été constatées lorsque des voix fantômales parlaient ou chantaient à une certaine distance et chaque fois, lorsque le médium n'était pas baillonné, l'auscultation faite par les médecins constatait qu'aucun son ne sortait de ses lèvres.

Il est presque superflu de dire que, quoique les séances fussent strictement privées et tenues entre personnes se connaissant très bien, toutes précautions furent prises au point de vue de l'occlusion des portes et fenêtres.

Fin d'une hantise

Nous lisons dans le *Light*, du 12 février, une de ces histoires de hantise qui se multiplient de jour en jour. Nous la citons, quoiqu'elle manque de contrôle, comme la plupart des cas semblables, parce qu'elle est assez étrange et qu'un médium, auteur du récit,est intervenu et a pu mettre fin à la persécution.

Mme Welles, médium clairaudiant et clairvoyant, écrit à la *Mastica*, que voulant acquérir une maison, dans le Texas, elle fut loyalement prévenue par l'agent que cette maison était hantée et que jusqu'ici chacun des locataires qui s'y étaient succédé payait un terme et se hâtait de déménager. Loin de la rebuter, cette déclaration provoqua son intérêt, comme médium et elle s'installa.

La première semaine se passa dans le calme. Mais un jour, comme elle venait de fermer le robinet de la salle de bains, elle fut surprise de le voir s'ouvrir et laisser couler l'eau qui inonda la pièce. Elle le referma bien à fond, mais il se rouvrit et le même fait se renouvela à plusieurs reprises. Elle fit changer le robinet, mais en vain. Descendant dans sa cuisine, elle y trouva sa cuisinière tout effarée, parce que le même fait lui était arrivé.

Enfin, elle se retira dans sa chambre, espérant tomber en trance et obtenir le mot de l'énigme, grâce à ses facultés spéciales. Elle réussit, car elle ne tarda pas à avoir la vision d'une vieille femme à la chevelure toute blanche, qui ne prononça pas un mot tout d'abord et ne fit pas un geste. Mme Welles se sentit envahir par une soif intense. Elle se fit monter à boire et but en telle quantité que sa bonne en était effrayée. Enfin, sa soif étant apaisée, elle entendit la vieille prononcer ces mots : « Grâce à Dieu ! Maintenant je puis mourir ! » Mme Welles demanda : Qui êtes-vous êtes donc ? » La voix lui répondit : « La dernière propriétaire de

cette maison ». — « Etes-vous heureuse ? » — « Oui depuis que j'ai obtenu autant d'eau que je voulais ». Le fantôme disparut et la pensée vint à Mme Welles qu'elle venait de se trouver en présence d'une infortunée, morte en proie à un monoïdéisme, comme on le constaterait probablement dans la plupart des cas de maisons hantées, si on avait recours à des évocations en présence d'un bon médium.

Elle fit des recherches et le médecin qui avait soigné la propriétaire, lui apprit qu'elle avait succombé en proie à un cancer de l'estomac et que dans les derniers temps elle avait été tourmentée par une soif inextinguible.

Mme Welles ajoute que depuis lors elle jouit de la paix la plus absolue dans sa nouvelle propriété.

L'Horloge de la Mort.

Dans le numéro de janvier 1910 du *Journal* de la S. P. R américaine, J. Hyslop cite une série de faits qui lui ont été communiqués par un Clergyman bien connu et observés par diverses personnes notables, dont le nom ne peut être divulgué. Le nom du présentateur nous engage à citer les suivants :

Miss K .. d'Ossining, N. York, raconte que se trouvant avec sa mère dans une chambre du rez-de-chaussée pendant un orage, elle crut entendre le cri d'un grillon, paraissant venir de la cheminée. Comme elle se disposait à rechercher l'insecte, sa mère l'en dissuada, en disant : « Ne vous en inquiétez pas ; c'est inutile. » L'orage passé, elle monte dans sa chambre et se couche ; mais aussitôt elle entend le même cri paraissant partir de la muraille, près de la tête de son lit. Cette fois la peur la prend et elle se rend près de sa mère, qui lui dit : « Ce n'est pas un grillon que vous avez entendu. Chaque fois qu'un décès doit se produire dans notre famille, on entend le même bruit, que nous appelons l'*horloge de la mort*. Il est probable que, cette fois, il annonce la mort de la grand'mère. » Et, en effet, il cessa tout-à-fait depuis le décès.

Le fantôme de Verplanck.

Miss G..., fille d'un docteur de la Cinquième Avenue, raconte que se trouvant à la campagne, elle voyageait par une nuit absolument obscure, lorsque le cheval fit un écart brusque et s'arrêta. En même temps elle vit une sorte de colonne vaporeuse blanche s'élever près de la tête du cheval, se diriger vers elle et disparaître. Au moment où cette masse vaporeuse se trouvait à son niveau, elle ressentit un froid intense. Elle dit à son cocher de rechercher ce qui avait pu produire cet incident, mais il répondit : « C'est inutile. Nous sommes le 20 octobre et nous venons de nous trouver en présence du fantôme de Verplanck. Voyez comme le cheval tremble et est couvert de sueur. »

Rentrée chez elle, Miss G... prit des renseignements et apprit que Miss Verplanck, riche héritière Hollandaise, était recherchée par son cousin Verplanck, tandis qu'elle s'était fiancée à un avocat de New-York.

Une nuit de 20 octobre, elle attendait celui-ci, mais il ne vint pas et on trouva le lendemain son cadavre percé d'un coup de poignard, au lieu même où s'était produite l'apparition. Dans le pays on affirmait que le même fait se reproduisait chaque année à la même date. Quant à Samuel Verplanck, il avait disparu et on n'entendit plus parler de lui.

Un rendez-vous de chasse hanté.

Miss W..., fille d'un Colonel, raconte qu'elle s'était arrêtée avec son père à Innsprück et logeait dans un ancien rendez-vous de chasse de l'Empereur Maximilien Un soir son père étant absent, elle entendit frapper à la porte de celui-ci dont la chambre était voisine de la sienne. Elle alla ouvrir et ne trouva rien. Une dame habitant le même château vint passer la soirée près d'elle, mais Miss W... ne lui parla pas de l'incident et cette dame étant sortie, elle se coucha. Au bout de quelques instants, lorsqu'elle ne dormait pas encore, elle vit un grand fantôme enveloppé complètement d'un grand manteau noir, s'approcher de son lit, se pencher vers elle, lui appuyer doucement les mains sur les épaules puis disparaître. A ce moment elle se rappela une légende d'une jeune fille au grand manteau bleu, apparaissant fréquemment dans cette même demeure et cela la rassura. Elle dormit ensuite profondément et le lendemain elle raconta son aventure à ses amies, en l'attribuant à la jeune fille au manteau bleu. Mais celles-ci lui répondirent : « Vous vous trompez. Nous connaissons parfaitement ce château. La jeune fille au manteau bleu n'apparaît que dans la chambre du second étage et votre chambre est située au troisième, où se montre de temps à autre le fantôme d'un Anglais vêtu de noir. »

Carancini et le Comité de la S. P. R. de Londres.

Beaucoup de journaux et de revues spéciales ont parlé des phénomènes obtenus en présence de Carancini. Aussi la S. P. R. de Londres, après les séances avec Eusapia, dont nous avons rendu compte, prit-elle la résolution de le soumettre à l'examen d'une commission prise dans son sein. Nous trouvons le résultat dans le numéro de Janvier 1910 du *Journal* de la Société. Le rapport est signé de M. Baggally, un des examinateurs convertis par Eusapia.

Treize séances furent tenues, dont neuf chez M. Feilding et quatre chez un ami de celui-ci et de M. Baggally.

M. Feilding assista à douze séances ; M. Sydney Scott à douze ; sir William Crookes à quatre ; Lady Crookes à trois ; sir Laurence Jones à quatre ; le Dr Mac Dougall à deux ; Mme Sidgwick et Miss Isabel Newton à une. Quant à M. Baggally, il assista aux treize séances.

Notons immédiatement que c'est un vrai désastre pour le médium Italien. Les phénomènes furent très peu nombreux ; les coups seuls furent entendus en séance claire ; les autres se sont produits en pleine obscurité et les assistants se sont retirés avec la pleine conviction que *tous*, sans exception, étaient frauduleux.

M. Baggally termine son rapport par ces mots :

« Pour conclure, je tiens à bien spécifier que les phénomènes obtenus dans ces séances diffèrent fondamentalement de ceux que l'on observe avec Eusapia, non seulement parce que les phénomènes de Carancini, sauf les coups, se passent en complète obscurité, tandis qu'avec Eusapia beaucoup de phénomènes se produisent à la lumière, lorsque ses mains et tout son corps sont en pleine vue, condition essentielle à toute bonne preuve de supernormalité ; mais encore en ce qu'il y a dans le cas de Carancini des preuves nettement caractéristiques de fraude. »

Ce rapport lu devant la Société, une discussion s'en suivit, dans laquelle M. Sydney Scott, qui fut présent dans douze séances présenta ses observations, toutes concordantes avec celles de M. Baggally et termina par les conclusions suivantes : « En présence de toutes ces preuves, je suis arrivé à une opinion nettement contraire à la sincérité de tous les phénomènes, qui se sont produits pendant les séances auxquelles j'ai assisté. En considérant ces séances, j'ai été convaincu non seulement que Carancini a fraudé mais qu'il fraude tout le temps et partout où il peut. »

Un tel jugement, contre lequel aucune voix ne s'est élevée parmi les personnes distinguées qui avaient pris part aux réunions, ne pourra pas soulever les objections si justes provoquées par l'insuffisante préparation des expérimentateurs de Cambridge, est d'un poids terrible pour Carancini, dont la réputation s'était rapidement étendue dans les deux mondes.

Dr DUSART.

AVIS

L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain n° le compte-rendu de séances dans lesquelles des tentatives ont été faites pour fonder une union de toutes les écoles spiritualistes. Nous avons aussi à signaler l'apparition de nouveaux journaux, qui viennent augmenter le nombre toujours grandissant des défenseurs de l'Immortalité.

AVIS

M. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit au bureau du journal le Jeudi et le Samedi, de 2 heures à 6 heures.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

13 — 4 - 1910.

L'écriture directe et les Apports

(*Suite*) 1)

L'expérimentateur ne quitte pas ses ardoises

Je rappelle que le mode le plus fréquent de supercherie employé par les prestidigitateurs et les faux médiums, est celui qui consiste à substituer une ardoise sur laquelle une phrase est écrite : soit d'avance, soit pendant la séance, mais de manière à ce qu'après plusieurs tentatives, le message soit sur le côté intérieur de l'une des deux ardoises superposées.

Il est clair que si l'expérimentateur ne *quitte jamais ses ardoises*, le prestidigitateur sera dans l'impossibilité matérielle d'y rien écrire ; cependant, si l'on y trouve une communication, alors la réalité d'une manifestation transcendantale ne sera plus niable. Ces faits se sont reproduits assez souvent ; ils sont affirmés par des hommes dont l'honorabilité et l'intelligence ne sont pas douteuses, de sorte que comme ici il s'agit seulement d'une chose très simple à contrôler : savoir si on a tenu toujours les ardoises, il suffit que le témoin soit véridique, pour que nous puissions nous faire une opinion motivée et que des dénégations dans le genre de celle d'Hodgson soient — dans ce cas — sans portée. Je vais donc citer un certain nombre de rapports qui me paraissent des plus sérieux.

Voici d'abord un récit de W. Stainton Moses, l'écrivain spiritualiste bien connu, dont W. H. Myers affirme la parfaite loyauté : (2).

Au mois de juillet 1877, j'expérimentai seul avec Slade. J'avais apporté une petite tablette de porcelaine blanche, que j'avais prise sur ma table de travail. *Je la mis moi-même* sous le coin le plus éloigné de Slade. J'obtins une courte communication, griffonnée sur la tablette avec un bout de crayon à la mine de plomb que j'y avais déposé.

Ici, il paraît bien qu'aucune substitution n'a pu avoir lieu, puisque la couleur blanche de la tablette ne permettait pas de la con-

(1) Voir le n° de Mars, p. 513.

(2) M. Stainton Moses (sous le pseudonyme d'Oxon). *Psychographie*. Trad. française du Dr Dusart dans la *Revue Spirite* 1900. Voir p. 387 et 389.

fondre avec une ardoise,que le médium ignorait qu'on l'apporterait, et que Slade *n'y a pas touché.*

Voici une seconde expérience avec des ardoises ficelées. Nous savons comment M. Davey procédait avec son coin, *sous la table,* pour écrire au moyen d'une touche de crayon insérée au bout d'une baleine. Ici, rien de pareil. Les ardoises sont manipulées tout le temps par Stainton Moses ; elles restent constamment *sur la table* en pleine vue et *tenues* par l'opérateur. Nulle faute opératoire n'est possible dans ces conditions, puisque l'hypothèse que les mots auraient été écrits d'avance est détruite par le fait que les ardoises furent nettoyées et immédiatement liées ensemble. Cette fois, la séance a lieu chez M. Colley, qui devint archidiacre, et avec le fameux médium Mouck, celui qui produisait des matérialisations en pleine lumière. Je cite textuellement, c'est toujours Stainton Moses qui raconte :

Le second document que je présente à l'appui de mon attestation, fut obtenu avec un autre psychiste F. W. Monck. Nous nous trouvions le 19 octobre 1877 au soir, 26 Southampton Row ; la lumière, celle d'une petite lampe, était suffisante pour bien observer et les assistants étaient Archdeacon Colley, Mme Colley, moi-même et le psychiste.

Je pris deux petites ardoises d'écolier, *dont je fis l'examen, que je nettoyai soigneusement* et marquai d'un signe spécial : elles étaient manifestement toutes neuves. Je plaçai un petit crayon d'ardoise entre les deux faces internes et les attachai ensemble d'une façon solide, de telle sorte qu'elles ne pouvaient glisser et qu'il était impossible d'introduire quoi que ce fût entre elles. J'assurai mon lien avec un nœud spécial. Les ardoises bien fixées, je les déposai *moi-même devant moi sur la table* et je demandai à M. Colley de *poser un doigt sur un coin*, tandis que je plaçai le mien à l'angle voisin et que Monck, assis en face de nous, posait ses mains sur les coins les plus rapprochés de lui.

On me demanda de choisir un mot assez court, en formulant le désir de le voir écrit sur les ardoises. Je choisis *snow* (neige). On entendit distinctement le bruit de l'écriture et Monck, tombé en trance, m'avertit que le mot était écrit. On constata alors trois choses : on raturait l'S mal formée ; les deux autres lettres présentaient également des particularités pendant leur formation.

Il est bon de faire observer que ces constatations furent faites tandis que les ardoises *étaient encore posées devant moi, sous mon doigt* et que je les contrôlai aussitôt, en détachant les liens qui les tenaient appliquées l'une sur l'autre. Comme *je ne les avais pas perdues de vue à aucun moment*, il est superflu d'ajouter que mon nœud était intact. A l'intérieur des ardoises je

trouvaï le mot *snow*, avec les ratures et les particularités de tracé qui avaient été signalées. En outre, les mots : « *manière favorite* » étaient écrits. Tandis que les mots se traçaient, nous avions causé de la façon particulière dont les mots étaient souvent écrits dans les messages, et l'un de nous avait fait observer que quoiqu'un nom de baptême particulier fût souvent écrit, il n'était jamais orthographié suivant la *manière favorite*, de celui qui le portait. Ces deux mots avaient été saisis au passage et tracés à l'instant même sur les ardoises.

Laissant de côté tout commentaire, je note les points suivants de cette expérience :

1° Les ardoises étaient neuves, bien nettes ; portant une marque secrète et étaient solidement liées ensemble ;

2° Elles n'ont jamais été perdues de vue et je n'ai pas un seul instant enlevé les mains de dessus elles ;

3° Je ne les ai pas lâchées un seul instant après les avoir nettoyées et marquées ;

4° La lumière était suffisante pour une observation parfaite ;

5° Les mots écrits n'avaient pu être préparés à l'avance ;

6° Mon témoignage est corroboré par celui de deux témoins.

On voit la différence qui sépare une expérience honnête et sagement conduite, des tours de passe-passe des faux médiums.

Il est évident que si tout s'est bien passé ainsi, aucune fraude ne peut même être soupçonnée. Nous avons un second garant de la possibilité du phénomène de l'écriture directe sous des conditions aussi strictes, c'est l'éminent Alfred Russel Wallace qui, dans une lettre adressée par lui au *Spectator*, du 6 octobre 1877, donne les détails d'une séance avec Monck, qu'il résume ainsi : (1)

Les traits essentiels de cette expérience, — dit le grand naturaliste en terminant sa lettre, sont : — que lui-même, d'abord, nettoya et attacha les ardoises, — qu'il tint sa main sur elles pendant tout le temps ; — que pas un seul moment elles ne furent hors de sa vue ; — qu'il indiqua lui-même le mot qui devait être écrit, — et il demande quelle explication on peut donner de ces faits.

On possède aussi une attestation collective d'un M. W. M. Metherell et de MM. Harrison, directeur du *Spiritualist*; Ch. Blackburn et Geo de Carteret, que Slade a possédé la même faculté d'obtenir de l'écriture dans des ardoises fermées et ficelées que l'expérimentateur n'avait pas quittée. Ne pouvant m'étendre sur cet aspect

(1) *Revue Spirite 1883*, p. 79.

particulier du phénomène, je citerai seulement deux rapports ; l'un de M. Wedgwood, qui fut membre du parlement, parce que en outre des précautions prises, ce fut du grec qui fut obtenu, et l'autre du Dr Gibier. Je laisse d'abord la parole au témoin anglais : (1)

Je couvris les ardoises de mon haleine et les essuyai soigneusement avec mon mouchoir de poche ; puis opposant les faces ainsi nettoyées, *nous les attachâmes avec une ficelle*, après avoir placé entre elles un fragment de crayon d'ardoise. Les ardoises attachées de la sorte furent posées *à plat sur la table*, sans jamais avoir été placé au dessous *et sans avoir été perdues de vue un seul instant*. Je posai mes *deux mains dessus* et le Dr Slade y posa une des siennes. Aussitôt l'on commença à entendre le bruit de l'écriture, que je distinguai parfaitement en appliquant mon oreille sur l'ardoise, pour mieux écouter. Ainsi que nous en fimes tous deux la remarque, le bruit n'était pas celui d'une écriture courante, mais celui de traits séparés, comme si quelqu'un s'efforçant d'écrire ne pouvait arriver à faire marcher son crayon et je m'attendais à avoir à constater l'insuccès d'une tentative d'écriture. Cependant le même bruit continua à se produire assez longtemps, peut-être six à sept minutes. Enfin il survint un changement complet dans le bruit produit, qui devint, sans aucun doute possible, celui d'une écriture courante et rapide.

Lorsque ce fut fini, je portai les ardoises dans une autre chambre, laissant derrière moi Slade *encore entrancé* et les ayant détachées, je trouvai *écrit en grec* et en caractères très-élégants, le vingt-sixième verset du premier chapitre de la Genèse, de la version de Septantes et sur l'autre ardoise un message en anglais d'une bonne écriture courante. Les lettres grecques étant écrites chacune séparément avaient donné ces bruits de traits interrompus de la première partie de l'opération, tandis que le brusque changement de son qui nous avait frappés avait été produit par l'écriture courante.

Si l'on m'objecte que les ardoises avaient été préparées avant la séance au moyen d'une écriture invisible que la chaleur de ma main aurait fait apparaitre, je répondrai (entre autres graves raisons) que l'écriture exécutée pouvait être enlevée par le plus léger contact et que dans la supposition ci-dessus, elle n'eût pas manqué d'être effacée lorsque je frottai si soigneusement les ardoises avec mon mouchoir de poche.

H. WEDGWOOD.

Retenons le fait que Slade était en *trance* pendant l'obtention des phénomènes, cela nous servira quand nous aborderons la discussion de la cause intelligente de l'écriture.

Le Dr Gibier, un des plus brillants élèves de Pasteur, chargé à

(1) Stainton Moses. Psychographie. Voir *Revue Spirite* 1900, p. 666.

différentes reprises par le gouvernement de missions scientifiques, a publié un ouvrage : *Spiritisme ou Fakirisme Occidental* dans lequel il raconte qu'il a eu trente-trois séances avec Slade, en 1886 (1). Le Docteur a pu l'étudier chez lui, se servir de ses propres ardoises, et il déclare que les faits existent :

Nous ne pouvons plus reculer, dit-il, les faits sont là, qui nous pressent ; nous avons beau nous débattre et dire : « Ce n'est pas possible » ils nous répondent : « Non, cela est. » Nous objectons un : « mais », on nous répond encore par un « fait » et comme l'a dit Russel Wallace « les faits (pùisqu'il faut encore prononcer ce mot odieux à ceux qui ne veulent pas voir) les faits sont des choses opiniâtres. » En effet, on peut en plaisanter durant une séance d'Académie ; ils s'éclipsent pendant quelque temps, puis, un beau jour, ils reparaissent; narquois, et ceux qui n'ont pas voulu les voir jadis, seront parfois enchantés de les *découvrir* demain. « Errare humanum est. »

Au sujet de la réalité de l'état de trance de Slade, « le Dr Gibier a constaté qu'à l'état normal le pouls était de 85 pulsations à la minute. Trois minutes après, il était à 60 ; la peau, qui était chaude tout-à-l'heure, était devenue froide presque subitement. » Ce sont des choses insimulables, aussi bien que les différences d'énergie musculaire enregistrées par le dynamomètre.

Pendant la trance on constatait :

à droite 55 kilos (au lieu de 27 k. à l'état normal)
à gauche 60 « (au lieu de 35 k. «)

En passant, je crois bon de rappeler qu'à Paris, Slade fut examiné par un prestidigitateur de profession de chez Robert-Houdin, M. Jacobs, dit Ely-Star, qui produisait sur le théâtre l'imitation de l'écriture sur ardoises. Après la séance, voici le témoignage qu'il donna spontanément : (2).

J'affirme, messieurs les savants, moi prestidigitateur, que la séance de M. Slade est *vraie*, vraiment spiritualiste et incompréhensible en dehors de toute manifestation occulte. Et de nouveau j'affirme.

16 Avril 1886. Signé : E. Jacobs, dit Ely Star.

---

(1) Il faut observer que sur ces 33 séances, plus de la moitié ont été presque nulles, et que deux n'ont même donné aucun résultat. Ceci montre, avec évidence, ce que l'on savait déjà : c'est-à-dire que la faculté médianimique est intermittente. Que dire alors de ces observateurs qui veulent obtenir les faits à heure fixe ?

(2) Dr Gibier. *Spiritisme* p. 342. Le même témoignage a été cité par le Journal *Le Spiritisme*. 1886.

Si on rapproche cette affirmation de celles de Bellachini et de Kellar, il faut bien admettre que les prestidigitateurs honnêtes avouent que leur art est impuissant à reproduire le vrai phénomène spirite ; le Dr Gibier cite un certain nombre d'expériences, prises, dit-il, parmi beaucoup d'autres : (1)

Nous avons vu plus de cent fois, écrit-il, des caractères, des dessins, des lignes et même des phrases entières se produire à l'aide d'une petite touche, sur les ardoises que Slade tenait, et même entre deux ardoises avec *lesquelles il n'avait aucun contact* et qui nous appartenaient, que nous avions achetées nous-mêmes dans une papeterie quelconque de Paris et que nous avions marquées de notre signature.

Voici, par exemple, le récit de ce qui se passa le 12 mai 1886, à 11 heures du matin, chez Slade (2).

Deux ardoises Faber n° 7, m'appartenant — dit toujours Gibier — et *marquées de ma signature* sont placées par moi sur la table. J'enferme moi-même une petite touche de cinq millimètres de longueur entre mes deux ardoises. Slade, *qui n'a pas encore tenu ces ardoises* (3) pose l'extrémité des doigts de sa main droite sur l'ardoise de dessus, sa main gauche reste sur la table avec les nôtres et celles d'une troisième personne. J'appuie mon coude gauche sur les deux ardoises et au bout d'un instant, je *sens* et j'*entends* distinctement écrire dans leur intérieur. Je remarque qu'il y a interruption du bruit de l'écriture à chaque fois que je lève ma main du « cercle » qu'elle forme avec les mains de la personne qui est à la droite de celle de Slade. Après quelques minutes, trois ou quatre petits coups secs sont frappés sous mon coude. « C'est fini » dit en anglais Slade, qui enlève sa main droite de sur mes ardoises. Je prends celles-ci, je les ouvre, et je trouve l'une d'elles, sur laquelle je reconnais mes points de repère, couverte d'écriture. Le petit crayon que j'avais placé sur cette ardoise et dont les cassures étaient nettes porte à l'une de ses extrémités des signes d'usure non douteux.

Quel écrivain a usé ce crayon et écrit les trois phrases (anglais, français, allemand) que je vois là ? J'ai bien mis, moi-même et non un autre, le crayon entre mes deux ardoises, je n'ai pas quitté un seul instant de vue ces ardoises ni les mains de Slade ; sa gauche était sur ma main gauche et sa droite était à trente centimètres de ma vue, l'extrémité des doigts seuls reposant sur les ardoises que je maintenais avec mon coude.

Pas un muscle de ses doigts n'a bougé ; j'ai entendu le bruit de l'écriture, il partait bien des ardoises ; j'ai ouvert celles-ci moi-même, je suis sûr qu'on ne les a pas changées ; personne ne les a touchées que moi, à

(1) Dr Gibier. *Ouvrage cité*, p. 343.
(2) Dr Gibier. *Ouvrage cité*, p. 352.
(3) C'est moi qui souligne.

part l'extrémité des doigts de Slade en contact avec celle des ardoises sur les deux faces de laquelle aucun caractère n'a été tracé.

Combien nous sommes loin, avec ces derniers récits, de ceux de M. Davey ! Il ne s'agit plus de spectateurs bénévoles qui s'ébahissent des moindres choses. Les observateurs ne permettraient pas à l'artiste de sortir de la salle pour écrire entre les ardoises. Celles-ci sont surveillées du commencement à la fin de l'expérience et une substitution quelconque est réellement impossible dans les conditions décrites. Voici un cas, où Slade ne toucha même pas les ardoises : (1)

30 juin 1886. — Dans une séance antérieure, un visiteur est venu chez Slade et a obtenu, m'a-t-on dit, de l'écriture dans deux ardoises qu'il tenait sous ses pieds. J'ai demandé et obtenu la permission, après avoir mis la petite touche traditionnelle entre elle deux, *de m'asseoir sur mes ardoises.* Les ayant donc posées sur ma chaise, je m'assis dessus et ne les quittai de ma main que lorsque tout le poids de mon corps porta sur elles. Je plaçai alors mes mains sur la table avec celles de Slade et *je sentis et entendis* alors, très nettement, que de l'écriture se traçait sur l'ardoise avec laquelle j'étais en contact.

Quand ce fut fini, *je retirai moi-même* mes deux ardoises et je lus les douze mots suivants fort mal écrits, du reste, mais enfin *écrits*, et lisibles quand même : *Les ardoises sont difficiles à influencer, nous ferons ce que nous pourrons.* Slade n'avait pas touché ces ardoises. Je ne pus en obtenir davantage.

Je puis joindre mon témoignage à ceux que je viens de citer. En 1886, j'ai vu Slade, en compagnie de M. Auzanneau, et un compte rendu de cette séance a été publié dans le Journal que je dirigeais : *Le Spiritisme.* (2) Nous avions acheté des ardoises à la papeterie Jeanne, dans le passage Choiseul ; elles portaient l'étiquette de cette maison et nous les avions fait envelopper. La séance eut lieu en plein jour, dans l'après-midi, rue Beaujon, 21. Je passe sur la description d'un certain nombre de faits pour arriver à l'écriture sur nos ardoises. Voici ce que relate notre rapport :

Ensuite M. Slade développa nos ardoises qui étaient restées ficelées sur la table, les appliqua l'une contre l'autre ; et après avoir introduit entre elles un petit bout de crayon les mit par terre (3) *et n'y toucha plus.* Un instant après les ardoises furent relevées. Sur l'une d'elles se trouva écrite,

(1) *Ouvrage cité*, p. 367.
(2) *Le Spiritisme*. 4e Année 1887, p. 227.
(3) Devant nous, sous nos yeux (G. D.).

en anglais, la phrase dont voici le sens : « La vérité est chose sublime. Tous les hommes sont appelés à la connaître ».

Il est superflu de rappeler que tous les mouvements du médium étaient surveillés par nous...

C'étaient bien nos ardoises, avec leurs étiquettes, qui étaient restées enveloppées et ficelées depuis le commencement de la séance sur la table et sous nos yeux. Nous n'étions que trois : Slade, M. Auzanneau et moi, donc nulle substitution n'était possible et l'écriture ainsi produite, *sans contact de Slade* pendant le phénomène, me paraît absolument authentique.

Mon père, M. Alexandre Delanne, obtint également de l'écriture sur des ardoises qui lui appartenaient. Voici comment il raconte cette expérience : (1)

Demande — Pouvons-nous obtenir quelque chose d'écrit sur les ardoises que nous avons apportées ?

Le médium interroge ses guides : « Nous le ferons ! » est-il répondu.

Alors M. Slade prend nos tablettes immaculées, il glisse entre les deux un microscopique fragment de mine de plomb (2), il *me les passe immédiatement*, en me priant de les déposer sur le parquet *et de mettre mes pieds dessus*. Je les pose comme sur une chaufferette.

Quelques secondes à peine s'écoulent et *je sens* que l'on écrit. On entend du reste parfaitement le grincement du crayon. La fin du message est signalée par plusieurs coups fortement frappés. Je m'empare des ardoises, et on lit ce qui suit, en anglais :

« Madame, (c'était Mme Delanne) a des pouvoirs médianimiques pour la musique et le dessin. Elle sera bien aidée pour développer les nouvelles facultés.

« Madame devrait trois fois par semaine travailler à cela et d'ici l'automne prochain elle obtiendrait des phénomènes. »

Pendant la durée de cette manifestation, une main nous frappe alternativement sur les genoux. Le médium est hors de notre portée. Notre devoir et notre conscience nous obligent à écrire ce dont nous venons d'être témoins...

Je dois dire, par respect de la vérité, que ma mère était un excellent médium, aux facultés variées, mais qu'elle ne présenta jamais aucune aptitude médianimique pour la musique ou le dessin ; peut-

(1) *Le Spiritisme* — 2e Quinzaine de juin 1886. *Le Spiritisme expérimental* p. 67.

(2) C'est une erreur de plume, car Slade se servait toujours de crayon d'ardoise. (G. D.)

être aussi ses occupations commerciales, très absorbantes, ne lui permirent-elles pas de suivre les conseils qui lui étaient donnés.

Une observation de Stainton Moses est à rapprocher de celle du baron de Guldenstubbé, au sujet de l'écriture produite sans l'usage ordinaire du crayon. En expérimentant chez le Dr Speer, voici ce qui se produisit :

J'assistais à une séance chez un de mes amis intimes et à laquelle n'assistaient que trois amis. Du papier marqué au préalable des initiales de chacun de nous fut déposé sur le parquet, sous la table, en même temps qu'un crayon muni de graphite comme à l'ordinaire. L'un de nous sentant le crayon près de sa botte, posa son pied dessus et le maintint ainsi pendant toute la durée de la séance. On trouva cependant de l'écriture sur ce papier et nous discutâmes entre nous pour savoir comment le fait avait pu avoir lieu, puisqu'il était constant qu'il n'avait pas été possible de se servir du crayon. Le papier portait bien nos marques et autant que nous pouvions le croire, il n'avait pas été dérangé.

Les trois assistants étaient le Dr Speer, sa femme, et Stainton Moses, celui-ci étant le médium. Pour s'assurer que la matière servant à produire l'écriture était bien empruntée au crayon, voici ce que ce dernier imagina :

Nous eûmes une seconde réunion dans la même semaine et je pris soin de me pourvoir des moyens de résoudre la question. J'apportai un crayon d'un vert clair, et sans qu'on s'en aperçût, je le substituai au crayon noir et maintins mon pied dessus pendant tout le temps. Lorsque l'on fit l'inspection du papier, on y trouva un très-court message griffonné avec un *crayon vert*. On s'était donc servi du crayon, mais je ne sais comment.

Ici, il y a eu transport de la matière verte du crayon sur l'ardoise, sans que le crayon ait été employé comme à l'ordinaire.

L'étude des faits prouve donc que divers procédés sont mis en œuvre par la cause intelligente qui trace le message. Le plus souvent, la petite touche de crayon d'ardoise est mue directement par l'écrivain dont — nous en aurons la preuve plus tard — tantôt on ne voit pas la main, alors que l'on constate oculairement le déplacement matériel du crayon sur l'ardoise, tandis que d'autres fois, au contraire, comme chez Crookes, la main agissante est visible.

Si le *fait* de l'écriture directe est bien démontré, et je crois qu'il commence à l'être pour nous, il s'agit de chercher quelle est l'intelligence qui opère. Fidèle à la méthode logique qui recommande de ne pas multiplier les causes sans nécessité, nous avons le devoir

de supposer d'abord que c'est le médium qui, inconsciemment, est l'auteur du message, puisque sans lui rien ne se produirait. Pour nous, Spirites, qui savons que le dédoublement de l'être humain est possible et qu'il a lieu assez fréquemment avec les médiums, il faudra étudier les circonstances qui accompagnent l'écriture entre ardoises et chercher si celle-ci diffère de l'écriture normale du sujet, et si pendant qu'elle a lieu le médium est en trance ou à l'état normal. L'extériorisation du double s'obtient généralement pendant le sommeil, ce qui explique que le médium ne sait pas ce qui s'est passé, car il perd la mémoire,en se réveillant, de ce qu'il a fait pendant l'état de trance.Mais l'identité du graphisme de l'écriture normale et de l'écriture directe du médium sera déjà un indice de son action extra corporelle,et si la communication est banale,nous devons la lui attribuer.Au contraire, si l'écriture diffère de celle du sujet,ou si elle indique des faits précis qu'il ignore certainement, alors il faudra voir si la transmission de la pensée des assistants ne pourrait pas les expliquer, ou si la clairvoyance du médium n'est pas en jeu.

Ce sont des recherches de cette nature que je me propose de faire la prochaine fois, toujours au moyen de documents sérieux, et j'espère arriver à établir que le phénomène surnormal de l'écriture obtenue sans la participation matérielle des assistants est certaine, et que, dans certains cas, elle émane évidemment des âmes désincarnées, que nous appelons les Esprits.

(*A Suivre*)

GABRIEL DELANNE.

Le psychisme en Italie

M. Enricò Ferri conférencier anti-spirite

La presse italienne, depuis quelques années, s'occupe assez souvent de phénomènes psychiques.

L'essor lui a été donné par les conférences et les publications faites par les hommes de science, qui ont consenti à expérimenter avec Eusapia Paladino et avec d'autres médiums, moins bien doués que la célèbre napolitaine, et tous à effets physiques comme elle.

A part quelques exceptions, dont la plus retentissante fut celle de M. César Lombroso, les savants italiens ont repoussé l'hypothèse spirite.

La presse en fait autant ; et de même le grand public, qui adopte les opinions toutes faites que les journalistes lui imposent.

Les savants les plus hostiles au spiritisme, chez nous, sont les psychiatres et les anthropologistes.

Parmi les psychiatres, le plus connu par les lecteurs de cette *Revue* est M. le professeur Morselli, auteur d'un gros ouvrage où l'on apprend que les phénomènes médianimiques sont dûs au psyco-dynamisme et que pour les recherches concernant ces phénomènes, les seuls hommes compétents sont les neuro-pathologistes. Si cela était vrai, ces praticiens pourraient trouver dans ces recherches une application de leur activité et de leur savoir, bien plus utile que dans les maisons d'aliénés, d'où nul malade ne sort guéri d'une manière durable.

Parmi les anthropologistes, le plus acharné et le plus batailleur contre le spiritisme est M. Enrico Ferri, professeur à l'Université de Rome et continuateur éminent de la doctrine d'anthropologie criminelle créée par M. César Lombroso, dont il a été l'élève favori. Il est, en outre, avocat et député à la Chambre. Orateur de grande éloquence, impétueux et protéiforme, chef jusqu'à hier de l'aile la plus révolutionnaire du parti socialiste et aujourd'hui conspué, parce qu'il a fait un revirement politique qui a mis hors d'eux-mêmes ses anciens admirateurs.

Il va sans dire qu'il avait refusé de suivre le professeur Lombroso, dans sa dernière orientation vers le spiritualisme.

Il est resté matérialiste, positiviste, négateur de Dieu, de l'âme, du libre arbitre. Il est conférencier très goûté et ses conférences sont très suivies. Il en a fait plusieurs récemment, avec beaucoup de succès, dans la république Argentine, où il va entreprendre bientôt une autre tournée, qui s'annonce largement lucrative.

Et comme il vient de rééditer à Turin une conférence contre le spiritisme qu'il avait déjà faite jadis à Rôme, il est permis de supposer qu'il a l'intention de la colporter au delà de l'Atlantique.

Voilà pourquoi je pense qu'il ne sera pas tout à fait superflu d'exposer en raccourci, dans cette Revue qui a des lecteurs partout où l'on s'intéresse aux phénomènes psychiques, ce que M. Ferri a dit de plus saillant dans sa conférence, afin que les lecteurs d'outre-mer, en voyant surgir en armes chez eux un si célèbre adversaire... ne s'effrayent pas.

Après la première conférence anti spirite qu'il avait faite à l'association de la Presse de Rome, notre vaillante revue « Luce e Ombra » en donna le compte rendu suivant :

« M. Ferri a déterré de vieilles histoires et de vieilles hypothèses. On ne saurait comprendre le besoin de conférences de ce genre, qui n'apportent rien de nouveau ni de rare dans un centre de haute intellectualité tel que l'Association de la Presse romaine. Ce qui peut éventuellement intéresser, c'est peut être la parade, faite par le conférencier, d'un matérialisme peu scientifique et désormais démodé, dans un homme qui se pose en révolutionnaire ; et l'absence absolue de pratique expérimentale

dans un savant qui veut être positiviste Nous le regrettons sincèrement pour l'Association de la Presse de Rome, qui avait bien le droit d'attendre quelque chose de mieux que les traits d'esprit anti-spirite de M. Enrico Ferri. »

Les lecteurs verront tout à l'heure si ce jugement était sévère ou indulgent.

La conférence dont je vais les entretenir eut lieu le 1er février courant, au théâtre Victor Emmanuel de Turin, devant une salle bondée d'auditeurs malgré qu'il puisse contenir près de 6000 personnes. C'était un public naturellement très mêlé, qui s'empressa de faire un accueil très chaleureux au conférencier, aussitôt qu'il parut à l'avant-scène. Car, ainsi que tous les meneurs populaires, M. Ferri homme de science, bénéficie beaucoup de la faveur dont jouit M. Ferri politicien.

Quand les applaudissements prirent fin, M. Ferri commença sa conférence en affirmant que ce qui a attiré dans ces dernières années l'attention publique sur le spiritisme est d'abord l'attrait que le mystère exerce habituellement sur les humains : puis le ralentissement survenu dans les recherches scientifiques ; enfin l'adhésion que quelques savants de renom ont accordé aux phénomènes.

Il s'est attaché ensuite à retracer rapidement l'histoire du spiritisme moderne, depuis les phénomènes de 1848 à Hydesville dans la famille Fox, jusqu'à nos jours.

Cette histoire, qui comme exactitude a été, par ci par là, bien douteuse, est très suivie par le public, dont la grande majorité n'a jamais eu connaissance de rien de ce qui concerne les phénomènes du spiritisme. D'ailleurs, M. Ferri, en conférencier bien avisé, a soin d'assaisonner son discours de remarques plaisantes, qui amusent et aident à faire gober tout, et à rire de n'importe quoi.

Ainsi, par exemple, en faisant allusion à la différence des croyances sur la médiumnité qui existait entre lui et Lombroso, malgré leur fraternité intellectuelle, il raconta la conversation suivante :

Lombroso lui demanda : « Crois-tu que l'homme moderne connaisse tout le connaissable ? »

« Ma foi non, répondis-je, car s'il en était ainsi, nos descendants futurs seraient condamnés à l'oisiveté forcée et au vagabondage intellectuel ! »

Cette réponse parut énormément spirituelle et l'hilarité du public dura quelques minutes.

M. Ferri continua ainsi son récit :

« Les phénomènes médianimiques interprétés comme des manifestations des esprits des défunts, après avoir échauffé les imaginations en Amérique, en firent autant en Angleterre ; et ensuite en France, où Allan Kardec leur donna une forme ayant des prétentions scientifiques.

« Cependant, les origines du spiritisme remontent effectivement aux

temps primitifs. Depuis les époques les plus reculées, des phénomènes merveilleux avaient été observés.

« La première humanité était toute disposée à accueillir les impressions du mystère et de l'inconnu. D'ailleurs les phénomènes de la nature étaient alors beaucoup plus importants et plus effrayants que ceux qui se passent à présent sous nos yeux. Les déluges, les submersions et les émersions des continents, les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, etc., contribuaient à agrandir le sens du mystère dans ces cerveaux rudimentaires. Qu'on ajoute à tout cela les trois grands mystères de la vie : le sommeil, le rêve et la mort, et on trouvera expliquée l'origine des nombreuses doctrines occultistes qui se sont formées dans les siècles suivants : l'alchimie, l'astrologie, l'onéiromancie, la chiromancie la magie, la démonologie, les arts divinatoires, le fakirisme, le yoghisme, le magnétisme animal, le mesmérisme, la télépathie et la prémonition, et à la fin, le médianisme ! »

Sans se plaindre de ce pot-pourri dont l'intention est évidemment sarcastique, il est bon de remarquer que M. Ferri a exposé dans ce qu'on vient de lire, la thèse que ces savants nous ont, en toute occasion, ressassée.

« Dans l'homme moderne sommeille encore l'âme du sauvage, son ancêtre. Si elle se tient cachée c'est sous l'influence de la civilisation, mais une circonstance favorable peut suffire à faire renaître son activité. C'est ce réveil qui donne l'explication des croyances d'aujourd'hui dans le spiritisme. C'est une psychose provenant de ce que le Spiritisme a appartenu aux peuplades sauvages primitives, d'où l'homme civilisé actuel est descendu. »

Cette prétendue découverte, fondée seulement sur une supposition qui est loin d'être prouvée, pourrait avoir une apparence de bien fondé, comme argument contre les spirites, si ceux-ci n'avaient pas adopté la méthode positive ; si, en d'autres termes, ils n'avaient pas édifié leur doctrine sur la base granitique de la recherche expérimentale. Mais pour MM les savants nos expérimentations ne méritent aucun crédit.

Revenons à la conférence :

« Du fatras de pseudo-sciences, qu'on vient de mentionner, l'intelligence humaine a su tirer — avec une patiente élaboration — des sciences véritables. C'est ainsi que la chimie est née de l'alchimie, l'astronomie de l'astrologie ; du mesmérisme l'hypnotisme de Charcot (!!) ; de la démonologie la psychiatrie. Le même processus devra succéder au médianisme, s'il aspire à s'élever à la dignité de science ! »

Arrivé à ce point, M. Ferri parle de la classification que l'on peut établir entre les phénomènes médianimiques. Il constate que cette classification a été faite d'abord par W. Crookes, ensuite par le professeur Ch. Richet et dernièrement par M. Morselli, qui a trouvé 49 catégories de phénomènes, au lieu de 14 qu'elles étaient au commencement !

« Et pour ces phénomènes, dit le conférencier, deux enquêtes sont nécessaires pour résoudre les deux questions suivantes :

« 1° Sont-ils réels ou illusoires ?

« 2° S'ils sont réels, quelle est leur explication ?

« Hélas ! pour leur réalité il faut s'en tenir aux témoignages des autres ; car ces phénomènes ne peuvent pas être reproduits à volonté. Par conséquent, il existe toujours le danger que le témoin se trompe, même de bonne foi.

« Une autre source de doutes réside dans l'émotion et l'énervement des expérimentateurs qui assistent à ces expériences. »

Il faut en convenir, la méthode est ingénieuse !

Ne pouvant pas dénoncer les phénomènes comme frauduleux en bloc, on a la ressource de la suspicion. Une vérité est-elle gênante ? Il suffit de la déclarer suspecte pour lui ôter les deux tiers de sa valeur. Et il est très facile de faire croire suspect ce qui n'est pas tangible pour tout le monde !

Seulement M. Ferri ignore — car pour savant qu'il soit il est encore vierge de polémiques spirites — que cette méthode est désormais si usée, qu'elle est devenue inutilisable.

Aussi il reste presque seul, parmi les adversaires du spiritisme, à se flatter d'en avoir raison en ne lui jetant dans les jambes que des preuves négatives. Il en est encore à imiter l'Irlandais qui amena vingt personnes pour témoigner qu'elles ne l'avaient pas vu voler des pommes de terre, se leurrant de l'espoir de détruire ainsi le témoignage des deux seules personnes qui affirmaient l'avoir vu les dérober !

Mais M. Ferri a fait encore mieux que cela ; il a fait des aveux qu'aucun adversaire du spiritisme n'avait encore laissé échapper !

Voici ses paroles textuelles :

« Quant à moi, jusqu'à un certain point, je puis garder à une séance la possession de mes facultés critiques, mais ensuite je la perds et alors je m'en vais... Cependant il y en a qui restent ; et alors ils voient et ils entendent tout ce que l'on désire... »

Est-il admissible qu'un savant, qui, à chaque instant, fait profession de positivisme, en assistant à une séance médianimique brûle la politesse à son monde, juste au moment où les phénomènes vont commencer ? Pour retrouver quelque chose de semblable, il faut remonter jusqu'à Madame de Sévigné, qui ne croyait pas aux esprits et en avait peur ! Et encore Mme de Sévigné avait-elle au moins la bienséance de ne pas accuser d'imbécillité les personnes qui ne craignaient pas d'assister aux séances !

Mais, une fois lancé, M. Ferri n'hésite plus à aller jusqu'au bout. Ainsi il va étayer d'un exemple palpitant ce qu'il vient d'énoncer. Il dit :

« Qui est-ce qui pourrait maintenir son calme, son sang-froid, l'empire de soi-même, quand on va évoquer, supposons, le fantôme de sa propre mère ?

« Une fois, Eusapia a bien évoqué le fantôme de la mère de Lombroso. Lombroso en reconnut la voix... mais malheureusement le fantôme lui parla en patois piémontais, que la bonne dame n'avait jamais parlé de son vivant ! »

Ceci veut signifier que Lombroso a été victime d'une illusion quand il a cru reconnaître la voix de sa mère ; et que le fantôme devait être simulé, car, autrement, il ne se serait pas servi du patois piémontais. A tout prendre, le disciple fait croire que le Maitre a été berné comme un nigaud.

Remarquons d'abord qu'Eusapia n'aurait pas pu être coupable de la prétendue simulation, pour l'excellente raison qu'elle n'emploie que le dialecte napolitain et ne sait pas un mot de piémontais.

Constatons ensuite que ce que M. Ferri affirme là n'est pas exact !

La vérité a été publiée plus d'une fois, et encore à deux reprises dans son ouvrage posthume par Lombroso, acteur de la scène.

D'après ces récits, le fantôme de sa mère n'a proféré aucune parole en piémontais. Les paroles prononcées ont été : « *Cesar fio mio* » qui appartiennent au dialecte vénitien. En dialecte véronais que parlait de son vivant Mme Lombroso, elle aurait dit *Cesar mio fiol* ». La différence est insignifiante, puisque les deux dialectes, des deux provinces qui sont limitrophes, ont beaucoup d'analogies. Mais ils ne ressemblent absolument pas au piémontais.

Ce *qui pro quo* de M. Ferri pourrait avoir aussi un but caché. On sait que M. Lombroso, dans les occurences de la vie privée, était d'une grande naïveté, ce dont on pouvait aisément abuser pour lui soutirer de l'argent. Et les fournisseurs en profitèrent à leur aise ! Or les adversaires de l'école Lombrosienne en tirèrent argument à leur tour, en faisant courir le bruit qu'il était dépourvu de la prudence et de la circonscription indispensables dans les recherches scientifiques. Mais n'insistons pas. Constatons seulement que les insinuations de M. Ferri ont fait éclater de rire le public et qu'encouragé par ce succès, il raconta aussitôt que pour M. Morselli aussi avait eu lieu l'évocation du fantôme de sa mère. Mais Morselli ne s'est pas laissé attrapper, car le fantôme avait les cheveux blancs, tandis que sa mère était morte avec ses cheveux qui étaient encore noirs ; et les âmes ne doivent pas blanchir !

Or, nous savons tous que Morselli, lui aussi, a fait le récit de cet épisode, *sans jamais parler des cheveux blancs du fantôme.*

Effectivement, M. Morselli, pendant les premiers jours qui suivirent l'apparition, avouait avoir vu sa mère et avoir eu avec elle un entretien gesticulé. Avec ses gestes, le fantôme l'avait plaint de ce qu'il avait perdu déjà une bonne partie de sa chevelure et qu il devait actuellement porter des lunettes. Seulement, voulant accéder à la demande que le professeur lui faisait, pour qu'elle donnât un signe d'identification, elle lui prit la main pour lui faire toucher une verrue qu'elle avait eue au front de son vivant ; et par méprise elle lui fit toucher le côté gauche du front

où il n'y avait rien ; mais tout de suite se ravisa et lui fit toucher le côté droit où la verrue effectivement se trouvait.

C'est seulement quelques jours après, que M. Morselli se décida à nier que le fantôme fût celui de sa mère.

Mais M. Ferri n'a probablement pas eu le loisir de se mettre au courant des publications les plus récentes sur les questions psychiques. Ou peut-être dans sa colère contre ce maudit spiritisme, que la science officielle n'a pas encore réussi à mettre en fuite, a-t-il pensé que pour culbuter une telle superstition il n'était pas nécessaire de se morfondre sur des livres ou sur des revues, et qu'un savant n'a pas besoin de choisir soigneusement ses armes, avant de marcher au combat contre un moulin à vent.

Ainsi, après avoir amusé son auditoire avec les prétendus cheveux blancs du fantôme apparu à M. Morselli, notre conférencier en vint à raconter que les lévitations du médium Zuccarini avaient été démasquées comme une des jongleries gymnastiques par le professeur Lori, de l'Uninersité de Padoue. Un autre démasquement avait aussi eu lieu jadis pour Eusapia à Cambridge, grâce au prestidigitateur Maskelyne.

En effet le professeur Lori, avec son collègue le professeur Vicentini, après trois séances d'expériences, avaient conclu que la lévitation de Zuccarini n'était qu'un saut gymnastique. Cette conclusion avait été néanmoins entourée de toutes réserves, et écartait nettement l'hypothèse d'une fraude de la part du médium En outre, M. Ferri n'a pas tenu compte de ce qu'un groupe de savants avait auparavant expérimenté avec le même médium pendant neuf séances, à l'Institut de psychologie de l'Université de Modène, et avaient déclaré réelles les lévitations dont on avait aussi pris des photographies instantanées à la lumière du magnésium, ce que MM. Lori et Vicentini n'avaient pas pu, ou voulu faire.

Aux lecteurs de cette *Revue*, il n'est pas nécessaire de répéter que désormais l'histoire du démasquement d'Eusapia à Cambridge est classée aux archives du pays des vieilles lunes et que l'accusation dont Eusapia a beaucoup souffert, a été prouvée injuste par des hommes de science tels que MM. Ch. Richet, Ochorowicz et J. Maxwell. Et tout dernièrement encore, par des hommes pour lesquels la prestidigitation n'a plus de secrets, comme MM. Hereward Carrington, Feilding et Baggalli, délégués de cette même *Society for psychical Resarch* qui fait aujourd'hui amende honorable.

Cependant M. Ferri, qui aime à maquiller la vérité, ne néglige pas de réclamer quand quelqu'un en fait autant avec lui. Récemment encore, pendant une leçon à l'Université de Rome, il n'a pas épargné les sarcasmes à un avocat, son adversaire qui, dans sa plaidoirie, avait cité des arrêts de cassation inexistants.

L'artifice adopté était peut-être pour M. Ferri le seul moyen d'éliminer la plus grande partie des obstacles que sa thèse devait surmonter. La suspicion des trucs ayant admirablement aidé à déblayer le terrain,

il eut vite fait de jeter par dessus bord beaucoup de faits qui le gênaient encore.

« Après les trucs — dit-il — il faut mettre au compte passif du spiritisme les illusions, les hallucinations, les autosuggestions etc ! »

Mais parvenu à ce point, les négations devaient avoir enfin un terme pour l'eurythmie de la conférence ; et alors M. Ferri se décida à admettre « que néanmoins il y a encore un résidu de phénomènes qu'on n'a pas encore réussi à démontrer faux ! »

Cette concession lui imposait naturellement le devoir d'engager la bataille contre ces phénomènes par trop obstinés, qui ne veulent pas battre en retraite.

On va donc voir comment M. Ferri s'est acquitté de ce devoir ! Je vais reproduire son argumentation le plus fidèlement possible.

« Les explications données pour les phénomènes médiumniques peuvent être réduites aux trois suivantes : Satanisme ; Spiritisme ; Lois naturelles.

En glissant sur le Satanisme qui ne mérite pas même d'être discuté, il arrive au spiritisme.

« Les phénomènes spirites n'admettent d'autre méthode que celle de l'observation, tandis que la caractéristique de la Science moderne est d'exiger l'expérimentation.

« Les phénomènes ne sont pas seulement rares ; ils sont aussi inconcluants. Les spirites, dans leurs évocations, n'ont jamais pu obtenir aucune haute et forte manifestation de la pensée, capable d'apporter à l'humanité une grande idée, ou une émotion nouvelle.

« Quant à moi, je refuse résolument d'admettre l'hypothèse de la survivance des âmes et de la possibilité de leurs rapports avec les vivants, *car cela porterait à l'anéantissement des conquêtes de la science moderne* qui affirme que la force est inséparable de la matière. »

Pour M. Ferri la défaite du spiritisme n'est pas plus difficile que ça !

Il le regarde évidemment comme déjà anéanti, car il passe tout de suite aux lois naturelles. Voici ce qu'il dit :

« Plus facile et plus probable se présente l'hypothèse des lois naturelles, malgré qu'elles soient encore inconnues ou mal connues.

« Mais ceci n'intéresse pas la science... tout au plus cela peut-il intéresser l'opinion publique (!!)

« La science ne se soucie que des faits ; que leur explication vienne ou ne vienne pas, peu importe » (!!)

Si je ne me trompe pas, ceci est une déclaration de banqueroute de la science... Cependant je ne réussis pas à comprendre comment M. Ferri, après avoir proclamé que la science doit se désintéresser des recherches pour l'explication des phénomènes médiumniques, ait aussitôt claironné cet épiphonème final :

« La science reste encore l'ancre solide qui ne se laisse pas ébranler : la Science doit faire pour le médiumnisme ce que jadis elle a fait pour

l'alchimie et le mesmérisme (?!) Elle doit, en d'autres termes, en briser la gangue de mensonges, pour en extraire le brillant noyau de la vérité qui s'y tient caché ! Seule, la Science est vérité et liberté ! »

Evidemment l'orateur a été entraîné par son élan, en vue de l'effet à produire au moment de toucher à la fin de sa conférence. Et, naturellement, le grand public qui n'avait pas saisi la contradiction dans laquelle il était si gauchement tombé, lui accorda l'ovation qu'il attendait. Après quoi il se retira rayonnant et peut-être persuadé d'avoir écrasé le spiritisme, qui ne s'en portera que mieux, comme notre docteur Dusart a l'habitude de dire !

De cette démonstration d'impuisance donnée par ce, champion de la science officielle, parti en guerre pour exterminer ce qui pour nous est, depuis longtemps, une certitude, nous n'avons donc qu'à nous réjouir.

Cependant, on ne peut pas assister avec indifférence au triste spectacle des succès que la propagande matérialiste tire de la paresse intellectuelle des foules.

Les fruits désolants de la propagande matérialiste sont : l'endurcissement des cœurs, la glorification de l'égoïsme toujours plus aride, le triomphe de l'axiome de Hobbes : *homo homini lupus !*

Notre devoir à nous est donc d'entraver par tous les moyens dont nous pouvons disposer, la diffusion de toute propagande hostile à la doctrine qui nous est chère, ne perdant pas de vue ces paroles si justes que M. Albin Valabrègue adressait à feu M. Gaston Méry :

« Les conséquences morales du spiritisme sont incalculables. C'est le relèvement de toutes les défaillances ; le *patriotisme* de la vie rendu à tous, le pessimisme refoulé, la lumière dans les taudis et la lumière plus grande encore dans l'âme humaine où tout s'éteint..... ! »

V. G***

Ivrea (Piémont) février 1910.

Mon premier rapport
sur
l'Exploration de l'autre monde
par
W. T. STEAD

Le numéro de décembre 1909 de *Harbinger of Light*, contient, à titre de supplément, un très long rapport de W. Stead sur les séances du *Bureau de Julia* jusqu'au 15 octobre. Nous nous proposons de mettre sous les yeux de nos lecteurs les parties essentielles de ce travail considérable. Voici le début :

J'ai publié dans la *Fortnightly Review* de mai 1909, un exposé des raisons qui m'ont porté à tenter l'Exploration de l'autre Monde, ainsi que des méthodes que je proposais et des résultats que j'espérais obtenir. Six mois se sont écoulés, pendant lesquels j'ai eu la possibilité de mettre mes théories à l'épreuve, et je pense que je dois aux lecteurs de mon premier article de leur soumettre un premier rapport sur les résultats obtenus.

Depuis que j'ai publié mon plan d'exploration de l'autre monde qui nous entoure de toute part, c'est-à-dire qui est si près et en même temps si loin de nous, les journaux ont été remplis de détails sur le résultat des tentatives de conquête du Pôle Nord. Pendant ces deux derniers mois les prétentions des deux derniers explorateurs ont été débattues, aux Etats-Unis, avec une extrême véhémence et autant de passion qu'en soulève l'élection présidentielle. Des publicistes se sont disputé, au prix de nombreux milliers de livres, le privilège de publier le récit de ce voyage à travers ces énormes espaces désolés de glace déserte, vers un point mathématique indéterminé, que des observations astronomiques peuvent seules fixer. La grande majorité de ces ardents champions, qui luttent les uns pour Peary, les autres pour Cook, seraient incapables de comprendre même ces observations. Cependant, sauf l'intérêt de jeu provoqué par la lutte dans ce que je pourrais appeler la course d'obstacles de la Planète, la découverte du Pôle Nord ne présente pas le plus faible intérêt pratique pour aucun habitant terrestre. Pourtant, afin d'atteindre un tel but, l'argent a été largement dépensé, des existences humaines ont été risquées, des privations ont été affrontées sans hésitation et tous les humains ont été frappés d'admiration.

Il en a été tout autrement pour l'Exploration de l'autre monde que j'ai dû entreprendre avec de si faibles moyens et des ressources si insignifiantes. Je ne cherchais pas à atteindre un point géographique dont personne ne conteste l'existence. Mon but était de chercher d'abord, si l'autre monde a une existence quelconque et de le prouver ensuite. Sa non-existence est nettement affirmée par les uns, regardée par d'autres comme indémontrable. Même ceux qui nominalement professent leur croyance dans son existence avouent si timidement leur croyance, qu'ils refusent de la soumettre à la simple épreuve de l'observation et de l'expérience. Pour l'immense majorité des hommes, orthodoxes ou incrédules, l'autre monde est un peu comme l'Atlantide disparue au fond de l'Océan, une chose étouffée sous les débris de milliers de croyances

religieuses. Cependant si la tradition presque universelle de notre race a quelque fondement sérieux, si les spéculations des plus éminents philosophes et les témoignages les plus nets des fondateurs de toutes les religions sont vrais, l'existence d'un autre monde nous intéresse tous, hommes et femmes, au plus haut degré. Car si au-delà de cette vallée d'ombre se trouve un autre monde dans lequel tous les enfants des hommes doivent également passer au bout de peu d'années, il semble que ce soit le comble de la déraison de traiter avec indifférence ou mépris les tentatives faites pour arriver à obtenir la preuve authentique de la nature de la région à laquelle nous devons tous arriver, et du degré de perfection que nous y ménage notre conduite dans celui-ci.

Justification de l'expérience

Telle est la justification des recherches expérimentales vers la découverte, que j'ai poursuivies sous la direction de feu Julia A. Ames, au cours de ces derniers six mois. Notre *modus operandi* fut des plus simples. Nous croyons avoir entendu une voix, ou, pour être plus précis, nous croyons avoir reçu, comme par un téléphone sans fil, des messages articulés, intelligibles, de la part d'amis qui ont traversé le fleuve de la mort depuis quelques années, affimant que les régions restées inconnues d'où on supposait qu'aucun voyageur n'avait pu revenir, étaient en réalité un pays dont les habitants revenaient constamment prendre part aux préoccupations des hommes. En conséquence des suggestions contenues dans ces messages sans fil, j'ai ouvert le Bureau de Julia, espérant donner à ceux qui pleurent leurs bienaimés la possibilité d'entrer en communication avec ces disparus. Les résultats ont dépassé mes espérances les plus audacieuses.

Nous avons essayé environ dans deux cents cas, la plupart restant encore en cours d'expérience. Dans mon précédent article je déclarais que si j'arrivais au succès dans dix pour cent des cas seulement, je me considérerais comme ayant atteint mon but et que l'ouverture du Bureau de Julia était plus que justifiée. Le pourcentage des succès est de beaucoup supérieur à Dix pour cent.

Dans plus de la moitié des cas aujourd'hui complets, dont les dossiers ont pris place dans nos archives, les solliciteurs ont signé une constatation déclarant qu'ils ont la conviction d'avoir été mis en communication avec leurs morts aimés. Quand l'année sera écoulée, je publierai un rapport détaillé sur le résultat des opérations du Bureau de Julia, au point de vue du but poursuivi dès le début,

c'est-à-dire de la réunion de ceux qui s'étaient trouvés séparés par ce que les hommes appellent la Mort.

Les résultats

Après ce bref exposé des résultats de six mois d'exploration expérimentale, je vais faire connaitre ce qui fut le résultat le plus imprévu de notre voyage dans le grand Inconnu. Nous sommes parvenus à réunir seulement quelques unités non choisies parmi cette grande multitude d'orphelins avec leurs parents et amis aussi peu connus de l'autre monde. En poursuivant ce but strictement limité, nous sommes tombés sur une découverte qui me semble mériter d'être au moins examinée et discutée. L'intelligence, la sagesse du grand public trouvera sans doute une hypothèse satisfaisante qui expliquera victorieusement les faits que je vais rapporter. Pour moi, ma tâche comme explorateur n'est pas de dogmatiser, mais d'observer avec soin et de rapporter sincèrement et patiemment le résultat de mes observations, laissant à d'autres la charge de réconcilier les faits nouveaux avec les systèmes existant de la science et de la religion.

Mon idée primitive était de me borner simplement à placer ceux qui vivent encore dans leurs corps physiques en contact avec ceux qu'ils ont aimés et qui sont de l'autre côté. Mais, comme le fait remarquer un grand juge du sud de l'Afrique, c'était un arrangement tout à fait unilatéral. Si notre hypothèse de travail était correcte, on doit trouver de l'autre côté un désir d'autant plus ardent de communiquer avec ceux qui habitent encore ce monde, que ceux-ci le désirent plus vivement de leur côté. Nous avons donc ouvert en quelque sorte une porte par laquelle ceux qui sont passés de l'autre côté pourront revenir, s'ils désirent communiquer avec notre monde. Les résultats en ont été surprenants, pour ne pas dire plus.

Les méthodes employées

Avant d'aller plus loin, je veux expliquer brièvement les méthodes employées. Le Bureau de Julia consiste en deux établissements, l'un à Mowbray House, 14 Norfolk street, Strand, et l'autre dans la banlieue. Dans chacun, un personnel restreint se tient en permanence pour l'œuvre du Bureau. Chaque matin à 10 heures, le personnel de ces établissements s'assemble dans le bureau de Julia pour recevoir ses instructions et rendre compte des faits. Cette réunion du matin est en partie religieuse, en partie scientifique, en partie consacrée aux affaires.

La marche des opérations est strictement tracée dans ses moindres détails par l'invisible *Directrice*, qui, nettement visible pour les clairvoyants, occupe son siège à la table. La séance s'ouvre toujours par une prière et se termine par le chant d'une hymne. Chaque membre des deux personnels préside à son tour.

Après la lecture d'une œuvre choisie, les procès-verbaux de la séance précédente sont lus et approuvés. Ensuite les messages reçus dans les dernières vingt quatre heures par les écrivains automatiques sont lus et rangés dans les Archives. Les décisions de Julia sur les demandes d'admission au Bureau sont lues (elles sont prises indépendamment aux deux cabinets par les écrivains automatiques, qui agissent comme secrétaires de Julia) et si, ce qui arrive très rarement, (pas une fois sur cent), il se trouve quelque différence entre ces décisions inscrites indépendamment, le cas est soumis directement à Julia, dont le jugement, reçu par un clairvoyant,est définitif.

Ceci terminé, la porte, pour employer une métaphore, est ouverte pour l'admission des visiteurs de l'autre monde, dont l'arrivée est vue et annoncée par notre clairvoyant et dont les messages, répétés à haute voix par le clairaudiant, sont inscrits par un sténographe. Quelquefois, mais rarement, l'un des employés est contrôlé par un des visiteurs, qui préfère user des organes de la voix des sensitifs, au lieu de se borner à adresser son message à un clairaudiant. Ce que nous n'avons pas tardé à découvrir, c'est que le nombre des visiteurs, vus et entendus par les clairvoyants et clairaudiants, qui désiraient communiquer, dépassait ce que nous pouvions recevoir au cabinet de Londres. J'ouvris donc une sorte de succursale dans la banlieue, où on recevrait par écriture automatique les messages des visiteurs qui préféreraient ce mode de communication. C'est de ce genre de messages que je vais faire quelques extraits, pour permettre au lecteur de se former une certaine idée de leur nature et de faire des conjectures sur leur origine.

Quelques-unes des communications reçues

Avant de reproduire le texte de ces communications, je dois mentionner deux cas dans lesquels des visiteurs inattendus, inconnus, même de nom, par le personnel du bureau, se sont manifestés dans le but défini de donner un avis pressant afin d'éviter une catastrophe. Le premier se présenta à la succursale de banlieue.

Le lundi de Pâques deux sensitifs se trouvant, contre l'habitude,

assis à une table, reçurent un avertissement précis, épelé lettre par lettre, qu'une certaine dame bien connue dans la société Anglaise aurait un accident à son automobile. Celle-ci devrait être renversée et il y avait en conséquence, urgence de ne pas s'en servir pendant cette semaine. Le message était transmis au nom d'un homme également inconnu des deux médiums. On me le transmit sans retard, le matin même, au bureau principal. A une heure et demie, un rapport écrit à la machine fut mis à la poste, à l'adresse de la dame en question. Malheureusement elle était sortie en automobile. A six heures, le jour suivant, c'est-à-dire le mercredi, je reçus un télégramme de cette dame. Elle était au lit et soignée par un médecin. Son automobile avait été renversée par un autobus, tandis qu'elle traversait Londres. Le jour était pluvieux : en tournant un coin, l'omnibus avait dérapé, frappant l'automobile et démolissant son arrière. La dame et sa suivante avaient échappé comme par miracle à la mort. On l'avait reconduite chez elle et dès qu'elle y fut et qu'elle eut reçu les premiers soins, on lui remit des lettres. La première qu'elle ouvrit fut le rapport du bureau de Julia. Elle reconnut le nom de celui qui avait donné l'avis, pour celui d'un ami passé dans l'autre monde et qui lui avait promis de veiller sur elle.

[Vient ensuite le récit de l'avis donné par l'ingénieur Lefebvre de la panne qui devait arriver à l'aéroplane de Bolotof à Châlons. L'histoire et les discussions qui suivirent ont fait le tour de la presse, aussi bien politique que spéciale. Nous le passerons donc sous silence.]

Dans ces cas, une certaine connaissance ou prévision de l'avenir semble indiquée, mais ce n'est pas à ce point de vue que je les rapporte ici. C'est seulement pour montrer combien de visiteurs inattendus et inconnus se pressent à la porte ouverte au Bureau de Julia. Ceci m'amène directement à l'objet de cet article, qui est la transcription de certains messages reçus par la même voie, soit par les clairaudiants, soit par les médiums à trance, à Mowbray House ; soit par les écrivains automatiques de la banlieue, messages qui se présentent comme émanant des leaders des partis politiques anglais décédés, à propos de la crise politique et constitutionnelle qui agite actuellement leurs successeurs.

Un mot d'explication préliminaire est indiqué ici, pour permettre aux lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec les études psychiques de comprendre exactement ce qui arrive quand des messages de cet ordre sont reçus. Tout ce que les matérialistes les plus absolument

sceptiques veulent y voir, c'est que voici ce qui se passe : Des hommes ou des femmes, qui affirment posséder certaines facultés mystérieuses, écrivent ou parlent des messages de ce genre, tout à fait émanant de leurs pensées et *c'est là tout ce qu'il y a*. J'admets que c'est là *tout ce qu'il y a*, jusqu'à ce que quelque chose devienne visible aux yeux ordinaires. Aussi pour le reste de ce rapport, je ne plaide pas en faveur de l'hypothèse que j'adopte personnellement. Je rapporte simplement les faits tels qu'ils se sont passés.

Les communications me parviennent sous trois formes différentes, de la part d'autant d'intermédiaires : Deux hommes et une femme. Aucun des trois ne fait de politique. L'un ayant passé toute sa vie à l'étranger ne possède pas le moindre rapport avec les politiciens Anglais. Les autres ne se préoccupent pas assez des affaires publiques pour suivre avec quelque attention le cours des controverses actuelles. Tous trois diffèrent profondément comme caractère, éducation et tempérament. L'objet de leur intérêt est psychique et non physique. L'un d'eux, au moins, regrette l'intrusion des politiciens dans une sphère qui devrait être réservée à des choses d'un intérêt moins éphémère. Au point de vue de la religion, l'un est Anglican, le second est occultiste, le troisième un spiritualiste éclectique. Aucun d'eux ne possède les facultés d'imagination politique et n'a les qualités mentales nécessaires pour rédiger, sans y être aidé, un article sur les politiques Anglais.

Voilà ce que j'affirme ; et si la question doit être soulevée, les sensitifs sont visibles et on peut les examiner non seulement au point de vue de leurs connaissances générales, mais aussi au sujet de leur ignorance de la politique contemporaine. Ce sont d'aussi honnêtes et sincères chercheurs de la vérité que je le suis moi-même. Je réponds de leur probité autant que de la mienne.

Comment les messages sont reçus

La façon dont sont reçus les messages est la suivante, comme ils l'expliquent eux-mêmes :

1° *Par écriture automatique*. Le médium siégeant seul au bureau suburbain, prend une plume à la main, la laisse reposer légèrement à la surface du papier et faisant le vide dans sa pensée, laisse sa main se mouvoir librement, sans intervenir par sa volonté dans la direction des mouvements. Chaque jour des messages sont écrits automatiquement, l'écrivain n'ayant pas la plus faible idée de ce qui se passe, ou de l'entité qui est censée se présenter, jusqu'à ce que le message soit écrit sur le papier.

2° *Par clairvoyance ou clairaudience.* Le médium étant assis au milieu de tout le personnel, ferme les yeux, voile sa figure de ses mains, fait tous ses efforts pour rester absolument passif. Le but poursuivi est de rendre l'esprit du sujet aussi uni que la surface d'un lac sans rides, qui reflète comme un miroir toutes les étoiles du ciel. Alors il a conscience, grâce à ses facultés de clairvoyant, des formes invisibles pour la vue ordinaire, soit des visiteurs de l'autre monde, soit du corps astral des vivants qui souvent sont aussi présents. Il décrit ce qu'il voit à un sténographe. Il écoute alors les voix que les autres ne perçoivent pas et qui viennent de ces formes invisibles. Il recueille l'impression de leurs pensées, telles qu'elles frappent la surface unie du clair miroir de son esprit et il formule ces pensées aussi fidèlement que le permet sa facilité à s'exprimer, et le sténographe en prend note.

3° *Par la trance médianimique.* Dans ce cas, le médium tombe en trance. Il perd toute conscience de ce qui l'entoure et ses organes sont accaparés par un des visiteurs désincarnés, qui s'en sert pour communiquer avec la compagnie par langage articulé. Dans ce cas, le médium ne sait rien de ce qui passe par ses lèvres. Le contrôle pendant la trance dure aussi longtemps que le visiteur parvient à le maintenir. Dès qu'il prend fin, le médium s'éveille et ne se rappelle rien de ce qui s'est passé.

Un jour du mois dernier, je dépensai une heure de l'après-midi à discuter vivement avec certain noble Lord sur le cours probable de la crise entre les Lords et les Communes. Le soir, la pensée me vint que si les habitants de l'autre monde communiquent avec nous et s'ils portent encore intérêt aux choses de ce monde sublunaire, il pourrait être extrêmement intéressant et de la plus haute importance de connaître les vues actuelles des fameux leaders, comme Gladstone, Bright, sur la collision qui menace d'éclater entre les deux chambres. Une ou deux fois ces deux hommes d'état avaient inscrits leurs noms sur le bloc-notes de demandes du bureau de banlieue, mais tout s'était borné à cette inscription. Le caractère de l'écriture présentait une frappante ressemblance avec celui de leurs signatures pendant la vie. Il ne me paraissait nullement impossible qu'ils désirassent exprimer une opinion sur le conflit à propos du budget. Cela portait à supposer que les êtres humains, lorsqu'ils avaient abandonné leurs corps, conservaient encore de l'intérêt pour les choses qui les avaient passionnés sur terre. Ceci n'est qu'une supposition, mais je l'ai considérée comme hypothèse de

travail. Après tout, le meilleur moyen de résoudre la question est d'interroger les personnes elles-mêmes.

Quelque présomptueuse ou absurde que ma conduite puisse paraître à ceux qui rejetteront cette hypothèse de travail, il est incontestable que pour celui qui accepte cette hypothèse, une telle méthode de recherche directe était aussi logique qu'inévitable.

W. Stead raconte ensuite qu'ayant évoqué Gladstone et Bright, il fut très étonné de se trouver en présence de Disraëli, qu'il avait jadis violemment combattu. Alors s'engagea pendant plusieurs jours une série de conversations avec Disraëli, le cardinal Manning, un certain nombre d'anciens parlementaires qui ne permirent pas de publier leurs noms, d'autres qui y consentirent comme Gladstone, Forster, Charles Bradlaugh et Richard Cobden, ainsi que Henri George, Lord Palmerston et le Duc de Wallington. Nous ne reproduirons par ces longues conversations qui occuperaient de nombreuses pages de cette Revue. Leur intérêt est singulièrement diminué par cette considération, qu'aucune preuve d'identité n'ayant été donnée, nous ne savons pas devant qui se sont trouvés les médiums, dont nous ne soupçonnons pas la parfaite sincérité. Nous nous bornerons à constater que tous les soi-disant parlementaires, même l'ardent tory Disraëli, sont unanimes à blâmer les Pairs et à prévoir que cette lutte, quelle que soit sa conclusion, aura les conquences les plus graves.

W. Stead termine son rapport par la conclusion suivante :

Tel est le compte-rendu que je puis faire de ce qui est pour moi le développement le plus extraordinaire du Bureau de Julia ; je ne me hasarderai pas à demander à aucun de mes lecteurs d'accepter comme parole d'Evangile cette étrange série de communications avec l'autre monde. Si nous considérons l'immense difficulté d'ouvrir des communications entre incarnés et désincarnés ; la facilité avec laquelle un reporter entendant un discours politique, peut, de la meilleure foi du monde, en altérer le sens et modifier le point de vue qu'il s'efforce sincèrement de développer, nous admettrons la nécessité de laisser la plus large marge à l'erreur dans toutes les communications de cet ordre. Ces réserves étant faites, il faut reconnaître qu'il est très extraordinaire qu'une série de communications, si cohérentes, si nettes, si consistantes et si caractéristiques, aient pu être reçues par trois personnes différentes, dont aucune n'est politicienne et dont une n'a jamais connu les noms des personnes dont elle parlait.

Je ne veux pas me laisser aller à disserter sur les déductions que

l'on peut tirer de la découverte de ce fait, si c'est un fait réel, qu'il est possible à ceux qui sont passés de l'autre côté de revenir parmi nous et de goûter une fois encore l'âpre jouissance des luttes politiques. Ceci sent certainement plus l'Iliade que le *Nouveau Testament*, et nous rappelle le jour où les Immortels descendaient de l'Olympe pour exciter les courages et diriger les forces de leurs alliés immortels.

Pour la traduction :
Dr DUSART.

La Kabbale

III

C'est pour connaître la pensée divine, ô âmes ! que vous descendez et remontez péniblement la route des sept planètes et de leurs sept cieux.

Fragment (d'après HERMÈS).

Nous arrivons à ce qui nous intéresse le plus, nous spirites, c'est-à-dire à ce qui concerne les âmes. C'est d'ailleurs ce qui nous a engagé à choisir ce sujet.

Voici comment le *Zohar* nous présente le cercle que parcourent les âmes saintes. L'âme a sa racine dans l'intelligence suprême qui n'est en réalité que l'âme universelle. De là, si elle doit être une âme masculine, elle passe par le principe de la grâce ou de l'*expansion* ; si c'est une âme féminine, elle s'imprègne du principe de la Justice ou de la *concentration* ; enfin, elle est enfantée à ce monde où nous vivons par l'union de la beauté (*le Roi*) et de la présence divine dans les choses (la *Matrone* ou la *Reine*) qui sont à la génération de deux âmes ce que l'homme et la femme sont à la génération du corps. Voilà par quel chemin l'âme descend ici bas. Voici comment elle est rendue au sein de Dieu : quand elle a rempli sa mission et que, parée de toutes les vertus, elle est mûre pour le ciel, elle s'élève de son propre mouvement par l'amour qu'elle excite comme par celui qu'elle éprouve et avec elle s'élève aussi l'existence réelle, ainsi mise en harmonie avec la forme idéale.

Dans chaque objet de la nature, les Kabbalistes reconnaissaient

deux éléments distincts : l'un, intérieur, incorruptible, qui se révèle exclusivement à l'intelligence, c'est l'Esprit, la vie ou la forme ; l'autre purement extérieur et matériel. Ils auraient pu dire aussi comme un philosophe moderne issu de leur race, l'illustre Spinosa : *Omnia, quamris diversis gradibus, animata tamen sunt.* « Toutes les choses, quoique à des degrés différents, sont animées. »

C'est surtout par le rang élevé qu'ils ont donné à l'homme que les Kabbalistes se recommandent à notre intérêt et que l'étude de leur système devient d'une haute importance, tant pour l'histoire de la philosophie que pour celle de la religion. « Tu es poussière et tu retourneras à la poussière » a dit la Genèse, et à ces paroles de malédiction ne succède aucune promesse positive d'un avenir meilleur, aucune mention de l'âme qui doit remonter vers Dieu quand le corps s'est confondu avec la terre. Voici ce que nous lisons dans l'*Ecclesiaste* au chapitre III :

Verset 18. — J'ai pensé en mon cœur sur l'état des hommes, que Dieu leur fera connaître et qu'ils verront qu'ils ne sont que des bêtes.

Verset 19. — Car l'accident qui arrive aux hommes et l'accident qui arrive aux bêtes est un même accident ; telle qu'est la mort de l'un, telle est la mort de l'autre, et ils ont tous un même souffle et l'homme n'a point d'avantage sur la bête, car tout est vanité.

Verset 20. — Tout va en un même lieu ; tout a été fait de la poudre et tout retourne dans la poudre.

Verset 21. — Qui est-ce qui connaît si l'esprit des hommes monte en haut et si l'esprit de la bête descend en bas dans la terre ? C'est dans un tout autre langage que le *Zohar* nous entretient de notre origine, de nos destinées futures et de nos rapports avec l'Etre divin : « L'homme, dit-il, est à la fois le résumé et le terme « le plus élevé de la création ; c'est pour cela qu'il n'a été formé « que le sixième jour. »

« Ne va pas croire que l'homme soit seulement de la chair, une « peau, des ossements, et des veines ; loin de là ! Ce qui fait réelle- « ment l'homme, c'est son âme. »

D'après les Kabbalistes : l'être humain se compose, 1° d'un esprit qui représente le degré le plus élevé de son existence ; 2° d'une âme qui est le siège de tous les attributs moraux ; 3° d'un esprit

plus grossier, immédiatement en rapport avec le corps et cause directe des actions et des instincts de la vie animale.

Outre ces trois éléments, le *Zohar* en reconnaît un autre d'une nature extraordinaire et dont l'antique origine se révèle à nous : c'est la forme extérieure de l'homme conçue comme une existence à part et antérieure à celle des corps, en un mot l'*idée* du corps, mais avec les traits individuels qui distinguent chacun de nous. Cette idée descend du ciel et devient visible dès l'instant de la conception.

La croyance que nous venons d'exposer est inséparable du dogme de la préexistence et celui-ci, déjà renfermé dans la théorie des *idées*, s'enchaîne étroitement à celle qui confond l'existence et la pensée. Ce qui suit le prouve suffisamment : « Dans le temps où le Saint « voulut créer l'univers, l'univers était déjà présent dans sa pensée ; « alors il forma aussi les âmes qui devaient dans la suite appartenir « aux hommes. Quand son temps est venu, chacune de ces âmes « est appelée devant l'Eternel qui lui dit : Va dans telle partie de la « terre animer tel ou tel corps. L'âme lui répond : O maître de « l'Univers, je suis heureuse dans le monde où je me trouve et je « désire ne pas le quitter pour un autre où je serai asservie et ex- « posée à toutes les souillures. Alors le Saint reprend : Du jour où « tu as été créée, tu n'as pas eu d'autre destination que d'aller dans « le monde où je t'envoie. Comprenant qu'il faut obéir, l'âme prend « avec douleur le chemin de la terre et descend au milieu de nous. » A côté de cette idée nous trouvons dans le passage suivant la doctrine de la réminiscence : « De même qu'avant la création, « toutes les choses de ce monde étaient présentes à la pensée di- « vine, sous les formes qui leur sont propres ; ainsi toutes les âmes « humaines, avant de descendre dans ce monde, existaient devant « Dieu, dans le ciel, sous la forme qu'elles ont conservée ici-bas ; « et *tout ce qu'elles apprennent sur la terre, elles le savaient avant d'y* « *arriver*. »

C'est pour concilier la liberté avec la destinée de l'âme que les Kabbalistes ont adopté le dogme pythagoricien de la métempsycose. Il faut que les âmes, comme toutes les existences particulières de ce monde, rentrent dans la substance absolue dont elles sont sorties. Mais pour cela, il faut qu'elles aient développé toutes les perfections dont le germe indestructible est en elles : il faut qu'elles aient ac-

quis, par une multitude d'épreuves, la conscience d'elles-mêmes et de leur origine. Si elles n'ont pas rempli cette condition dans une première vie, elles en commencent une autre et après celle-ci une troisième, en passant toujours dans une condition nouvelle, où il dépend entièrement d'elles d'acquérir les vertus qui leur ont manqué auparavant.

Nos lecteurs voient que les doctrines spirites ne datent pas d'hier; ils voient que des peuples bien inférieurs à nous comme instruction et comme civilisation les connaissaient. Cette remarque nous paraît d'une importance capitale, car elle semble prouver la vérité de ces doctrines.

D'ailleurs la transmigration des âmes, si nous en croyons saint Jérôme, a été longtemps enseignée parmi les premiers chrétiens. Origène la considère comme le seul moyen d'expliquer certains récits bibliques, tels que la lutte de Jacob et d'Esaü avant leur naissance, tels que l'élection de Jérémie quand il était encore dans le sein de sa mère, et d'autres faits qui accuseraient le ciel d'iniquité s'ils n'étaient justifiés par les actions d'une vie antérieure à celle-ci.

Comme conséquence de tout cela, les Kabbalistes admettent l'existence d'un tabernacle désigné sous le titre de *Saint des Saints* où toutes les âmes vont se réunir à l'âme suprême. Là tout rentre dans l'unité et dans la perfection ; tout se confond dans une seule pensée qui se répand sur l'univers et le remplit entièrement. Dans cet état, la créature ne peut plus se distinguer du créateur ; la même pensée les éclaire, la même volonté les anime.

Nos lecteurs pourront d'ailleurs consulter avec fruit l'excellent ouvrage d'Albert Jounet « *La clef du Zohar.* »

(*A suivre*). ISIDORE LEBLOND.

Séances
DE
matérialisations avec Craddock

(*Suite et fin*) (1)

A la première séance, donnée chez nous avec les assistants indiqués plus haut, le quinze novembre dernier, Joey nous dit tout

(1) Voir le n° de Mars p. 554.

d'un coup de ne point parler, mais d'accompagner doucement en fredon la boite à musique, un esprit supérieur allait venir. En effet, apparut bientôt une religieuse à l'expression énergique et sereine à la fois, à l'aspect calme, imposant, elle était grande et belle, et elle portait des voiles noirs ou bleu foncé sur les draperies blanches qui entouraient son visage. Sans parler, elle se montra à chacun, puis se plaça au milieu du cercle, à une certaine distance du cabinet, et elle se dématérialisa devant nous, s'éclairant avec l'écran lumineux jusqu'au moment de s'enfoncer complètement dans le parquet.

Parmi les autres formes matérialisées dans cette séance, il y eut un homme qui ne se montra qu'à M. et Mme de Ste-Marie, et dans lequel la dernière reconnut immédiatement le père de son premier mari, « Bonjour, grand-père », lui dit-elle aussitôt qu'elle le vit. « Je suis très contente de vous voir. Mais ne pleurez pas je vous en prie. . » Et elle nous dit qu'elle l'avait reconnu instantanément, sans la moindre hésitation. « Il pleurait en disparaissant », ajouta-t-elle. Mme Letort, assise à côté de M. de Ste-Marie, vit parfaitement cet esprit, un vieillard qui avait une figure remarquable, un front large, proéminent, et un menton qui semblait très développé et qui était couvert d'une barbe blanche ou grise ; entre ces deux proéminences, le milieu de la figure paraissait resserré, écrasé, avec un nez plutôt petit, mais avancé.

Devant le Dr Péchin se présentèrent deux formes matérialisées, en qui il crut reconnaître d'anciens malades. Il demanda à Joey, après leur disparition, si c'étaient bien les personnes auxquelles il pensait, et Joey répondit oui, dit qu'il les avait soignées dans un hôpital, ce qui était vrai. Une vieille dame se montra aussi à Mme de Valpinçon, et celle-ci nous dit que la figure lui paraissait connue, mais qu'elle ne pouvait se rendre compte qui c'était.

Au cours de cette séance, Joey nous parla de beaucoup d'esprits qui étaient présents mais qui n'avaient pas la force de se matérialiser. Aussi il nous apprit qu'il y avait auprès de Mme de Ste-Marie un homme appelé Maurice, que c'était un parent, et qu'il la priait de transmettre ses tendresses à Louis. Et Mme de Ste-Marie nous dit que Maurice était un cousin, passé dans l'au-delà, Louis le père, son oncle à elle, vivant encore, elle promit de lui transmettre le message. Il y avait auprès de Mme Agache, nous dit Joey, un officier français appelé Nicou... Nicole... Nicolet..., et il cherchait à bien saisir le nom que l'esprit en question lui disait, car il trouvait des difficultés à prononcer les noms français. « Il veut envoyer un message à votre mère », ajouta Joey, « un message de reconnaissance ». Et Mme Agache, allemande, nous dit que sa mère avait été, pendant la guerre franco-allemande, très hospitalière envers plusieurs officiers français prisonniers à Cologne ; il y en avait un

parmi eux qui portait un nom de ce genre. Elle écrivit à sa mère pour avoir des renseignements plus précis ; celle-ci lui a répondu que l'officier en question s'appelait bien Nicolet. Il était malade, logé chez une dame qui ne parlait pas français, et la mère de Mme Agache s'était occupée de lui et l'avait soigné avec dévouement. Il lui avait témoigné une grande reconnaissance, et, après son retour en France, il lui avait envoyé sa photographie.

Joey dit ensuite dans cette même séance, qu'il y avait une très belle dame auprès de Mme d'Orni. « Ce doit être ma mère » dit celle-ci, « elle était très belle et elle est morte jeune : » « Elle dit Anne... Annette... » poursuivit Joey. « En effet » dit Mme d'Orni surprise, « son nom était Anne, et on l'appelait Annette. Je ne pensais pas à cela, car je n'ai jamais connu ma mère ; elle est morte en me mettant au monde ». « Elle pose la main sur votre tête », continua Joey, « et elle dit qu'elle vous protège, qu'elle vous aidera, mais qu'il faut avoir de la patience. »

Ces preuves d'identité, et d'autres qu'ils seraient trop long d'énumérer, avaient d'autant plus de valeur, que les personnes en question étaient absolument inconnues au médium, qui les voyait, ce soir-là, pour la première fois.

Dans la seconde séance qui eut lieu le 18 novembre, un esprit matérialisé alla droit à Mme Agache, et aussitôt qu'elle le vit, celle-ci s'exclama : « C'est monseigneur X.» L'esprit fit : « oui » et il dit quelques mots que nous ne pûmes saisir « Bénissez-moi monseigneur », dit Mme Agache. L'esprit resta assez longtemps devant elle, essayant de parler, puis il disparut sans se montrer à d'autres. Après la séance, Mme Agache nous apprit que non seulement elle avait immédiatement reconnu la forme matérialisée, mais qu'elle avait reçu aussi une preuve morale. L'évêque en question n'aimait pas, de son vivant, qu'on lui demandât des bénédictions dans le monde ; il répondait volontiers : « Nous ne sommes pas à l'église », ou quelque chose dans ce genre. Eh bien quand dans la séance, elle s'était écriée : « Bénissez-moi », l'esprit, au lieu de la bénir, lui donna de petites tapes amicales sur la tête.

En dehors des esprits familiers, il y eut ensuite une jeune femme à la figure ronde qui se montra à Mme de Valpinçon, Mme Brasseur et à d'autres ; une petite fille devant Mme Basse, qui ne la reconnut pas ; une vieille dame devant plusieurs, et une ou deux formes devant Mr et Mme Péchin. Un homme brun, plutôt jeune, est allé se montrer d'abord à M. Letort, puis il est venu devant Mme Letort et M. de Ste-Marie. Il avait une figure fine et pâle, le front haut et large, une petite moustache et une petite barbe en pointe. Joey nous dit plus tard que c'était un de nos guides. A un moment, les formes matérialisées se succédèrent très rapidement, ramassant les

cartons lumineux à l'instant même où l'esprit qui le tenait avant l'avait laissé tomber.

Plusieurs fois il y eut deux esprits dehors en même temps ; ils ne s'éclairaient pas cependant, mais ils touchaient simultanémen des personnes assises de différents côtés du cercle, ou leur par-t laient, et en même temps on entendait, dans le cabinet, les frottements énergiques du médium. Ceci fut constaté à haute voix par M. de Sainte Marie et par le docteur Péchin.

Une fois, Joey dit à Madame Letort que sa tante était là, celle qui portait le même nom qu'elle. « Elle vous prie de dire de sa part bien des choses affectueuses à Christine O. Il ne faut pas l'oublier.» Et une autre voix essayant de parler en norvégien, dit, en effet quelques mots. Christine O. est la mère de Mme Letort, mais jamais personne ne l'appelle Christine, toujours Stine. Il est possible que le médium connaisse le nom de famille de Madame Letort, mais il est absolument certain qu'il n'a jamais eu connaissance du prénom de sa mère, ni Christine, ni Stine. Mme Letort écrivit à sa mère, qui est à l'étranger, le message, tel qu'il fût donné, et elle fut surprise elle-même en recevant la réponse de celle-ci, de lire la phrase suivante : « C'est curieux, tante Ellen m'appelait toujours Christine ». Mme Letort ne savait pas cela, car la tante en question partit de ce monde avant sa naissance.

La troisième séance, qui eut lieu le 24 novembre, fut peut-être encore plus belle que les précédentes.

Au commencement de la séance, on vit, à l'ouverture du cabinet, quelque chose de blanc, de nuageux, de forme flottante, comme de la vapeur lumineuse ; cela se leva, puis s'écroula, puis se leva de nouveau, prit vaguement une forme humaine, puis brusquement disparut. C'était ce qu'on appelle des éthérialisations.

Une des premières formes matérialisées alla droit à Mme de Sainte-Marie, qui reconnut un neveu qu'elle avait particulièrement aimé. « Oh, c'est toi, Georges ? » s'écria-t-elle en voyant l'esprit. « Je suis si contente que tu sois venu ; je te reconnais très bien... je t'aime beaucoup ». Et l'esprit resta assez longtemps devant elle, même lorsqu'il n'eût plus la force de s'éclairer ; on l'entendit chuchoter, Mme de Sainte-Marie nous dit qu'il la caressait. Le vieux monsieur de la première séance revint également, et Joey nous dit que si Mme de Sainte Marie était ainsi favorisée, c'était parce qu'elle était médiumnistique elle-même et qu'elle donnait beaucoup de force aux esprits.

Devant M. de Sainte-Marie et Mme Letort surgit la curieuse et énergique figure du Dr Goosch, un esprit qui se montre assez souvent dans les séances Craddoch : face large et blême, front haut et bombé, nez fort ; traits gros, lèvres serrées et les coins de la

bouche un peu relevés une expression de force concentrée, mais un peu dure. Devant Mme de Valpinçon une figure qui s'efface presque immédiatement, figure petite et maigre ; quelqu'un dit qu'il avait l'air d'un japonais.

Sister Amy vint trois fois ce soir-là, causant assez longuement, tantôt en anglais, tantôt en français. Elle ne s'éclaira qu'une fois, mais montra alors à chacun sa douce figure, très bien matérialisée, son bras fin, ses belles draperies. Elle mit la main sur la tête de Mme Letort, comme pour la bénir, et lui caressa la joue et la main ; elle caressa également Mme Brasseur, Mme de Valpinçon et d'autres.

La manifestation d'Abdullah fut magnifique. On vit encore mieux que d'habitude sa figure sauvage et toute sa puissante personne, puis, sans qu'on le perdît de vue un instant, il écarta les rideaux, il se montra à côté du médium endormi, mais qui, sous l'influence du Dr Graem, se mit à frotter son côté droit.

Le rideau n'étant pas d'abord suffisamment tiré du côté droit, Mme Letort l'écarta, et tout le monde aperçut alors très bien ces deux êtres vivants l'un à côté de l'autre, le médium qu'on reconnut bien et l'esprit. Après quelques instants, Abdullah tendit son bras vers Mme Letort et lui donna sur la main une légère tape avec l'écran ; elle laissa alors tomber le rideau, et le cabinet se referma sur les deux formes. Mais bientôt, Abdullah sortit de nouveau, et prenant un des écrans lumineux, il le fit monter très haut ; on ne l'entendit pas toucher le plafond, mais à en juger d'après la façon dont nous devions tenir la tête pour le suivre des yeux, il ne devait pas en être loin.

Joey nous parla aussi cette fois d'amis invisibles présents ; ainsi il dit à Mme de Valpinçon que sa mère dont le nom, Maria, avait été déjà donné à la première séance, était auprès d'elle, ainsi qu'un vieux monsieur, et il donna à Madame d'Orni un message d'un esprit nommé Géraud. Il parla à M. Hawkins d'une amie et il dit à Mme Basse que son fils était là, un grand garçon brun avec une moustache brune. La mère de Mme Basse était là aussi, et elle lui fit dire d'être prudente et patiente, et que d'ici un an tout irait mieux pour elle. A M. Letort, Joey dit qu'il y avait auprès de lui un esprit nommé Paul Blanchard. Mme Letort, n'ayant jamais entendu parler de quelqu'un nommé ainsi, crut qu'il y avait erreur, mais M. Letort déclara qu'il avait bien connu, comme enfant, un homme de ce nom qui avait eu de l'amitié pour lui et sa mère.

Au cours de cette séance, comme aussi dans une des séances précédentes, Cerise chanta. Cette fois c'était les *Rameaux* de Faure, et elle chantait en vraie musicienne, d'une voix douce et mélodieuse. Et c'était, de l'avis de tous, une vraie voix de femme, une

voix de femme et de musicienne. Impossible de parler ici d'une voix d'homme en fausset.

Pendant toutes les séances on entendait continuellement, dans le cabinet, les frottements énergiques du médium, et souvent au moment même où une forme matérialisée était debout devant nous. Ceci fut bien constaté et déclaré à haute voix par les assistants.

Ainsi, non seulement nous pouvions tous voir en même temps l'esprit et le médium, quand un des hindous se montrait à côté de ce dernier, mais encore nous pouvions, au cours de la séance, très souvent, nous rendre compte que le médium était bien dans le cabinet au moment où les formes matérialisées se montraient à nous.

CHARLES ET ELLEN LETORT.

Ce compte-rendu est fait d'après des notes prises immédiatement après chaque séance.

L'Hallucination de Jeanne d'Arc

En ces derniers temps, Jeanne d'Arc est entrée en Paradis, avec la permission du concierge de ce lieu de délices, du pape Pie X. Va-t-elle entrer aussi à l'Institut ? Ce qu'il y a de certain, c'est que les Académiciens s'occupent d'elle avec autant de sollicitude que les prêtres.

On sait que M. Anatole France a publié un ouvrage en deux volumes tendant à prouver que Jeanne était, pour le moins, un peu *toc toc*.

M. A. France est un littérateur émérite, mais il n'est, de profession, ni savant, ni légiste. Son jugement est donc contestable et son autorité pouvait être récusée.

Au point de vue scientifique, M. France avait pour lui les médecins, qui sont tous savants, et les savants qui sont tous médecins, peu ou prou ; mais il lui manquait l'appui des juristes.

M. Esmein, membre de l'Institut, est venu le lui apporter. Ce savant jurisconsulte a publié, dans la *Revue Politique et Parlementaire* de novembre et décembre 1908, une étude sur *Jeanne d'Arc et son historien*, qui complète l'œuvre de M. France et que je n'ai

pu analyser plus tôt, non pas faute d'envie, mais faute de temps. Je vais donc essayer de regagner le temps perdu.

***

Pauvre Jeanne ! on peut dire, en employant une image très vulgaire mais très juste, qu'elle a été mise à toutes les sauces.

De son vivant, elle fut angélique (envoyée de Dieu) pour les uns, diabolique pour les autres. L'opinion de ceux-ci prévalut et elle fut brûlée vive. *Ceux-ci*, c'étaient les dirigeants de l'époque, les Prélats et les Docteurs de l'Université de Paris.

Plus tard, on convint que Jeanne d'Arc ne méritait ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ; qu'elle n'était ni ange ni démon, mais simplement une fille enthousiaste, se disant et se croyant inspirée, et qui parvint à communiquer son enthousiasme aux Français et à les décider à « bouter hors » les Anglais.

Les partisans de cette nouvelle opinion oublièrent seulement de définir les mots. Qu'est-ce que l'enthousiasme ? D'où provient-il ? Comment se communique-t-il de l'un à l'autre ? Comment et pourquoi cesse-t-il au moment où l'on s'y attend le moins ? Et l'inspiration, d'où vient-elle ? Pourquoi A. est-il plutôt inspiré que B. ou C. ?

Tant qu'on n'aura pas répondu à ces questions et à plusieurs autres, les mots *enthousiasme* et *inspiration* seront des mots et rien de plus.

La science moderne a-t-elle compris cela ? Quoiqu'il en soit, son jugement est différent des précédents, en paroles du moins. Pour les savants, pour les littérateurs, comme M. A. France, pour les légistes, comme M. A. Esmein, Jeanne d'Arc fut une hallucinée, tout simplement.

« Jeanne d'Arc, dit-il, est une grande et poétique figure de notre histoire. Elle est apparue comme un ange sauveur. Dans un moment critique, elle a contribué à sauver la France, dont elle avait l'amour au cœur, en apportant à l'entourage de Charles VII et à ses troupes la confiance qui leur manquait, le levain nécessaire à la fermentation. Mais il faut reconnaître que ce fut une hallucinée. Si elle ne l'avait pas été, il est très probable d'ailleurs qu'elle n'eût pas joué son rôle magnifique.

« ... Elle fut hallucinée, puisqu'elle eut des visions, des apparitions, entendit des paroles qui n'étaient point sorties de bouches humaines, et subit l'obsession qui la poussa à exécuter les ordres de ses voix. »

On voit que M. Esmein est plus précis que ses prédécesseurs, les enthousiastes ; il définit l'hallucination.

Est hallucinée toute personne qui a des visions que les autres n'ont pas, qui entend des paroles qui ne sont pas sorties de bouches humaines.

Pour être encore plus clair, M. Esmein revient sur sa définition un peu plus loin : « Les hallucinations, comme les songes, ont toujours un élément réel : ce que voient et entendent l'halluciné et l'homme endormi est nécessairement la reproduction, la combinaison, de ce qu'ils ont vu ou entendu antérieurement, des impressions qu'a gardées leur cerveau. »

Que vaut cette définition ? M. Esmein suppose que les sens sont la mesure de toutes choses.

Si 2, 3, 10, 1000 personnes ont des visions que les autres n'ont pas ou entendent des paroles qu'aucune bouche humaine n'a proférées, ces 1.000 personnes seront hallucinées, de sorte que, sur 38 millions de Français, s'il y en a 19 millions + 1 (la majorité), qui sont dans ce cas, l'hallucination changera de bord.

« Les hallucinations comme les songes ont toujours un élément réel. » Elles sont la reproduction de ce qui a été « vu et entendu. » Est ce bien sûr ? La fable des *Deux Pigeons*, composée par La Fontaine en état de somnambulisme est-elle une reproduction de ce que le fabuliste a vu ou entendu ? Comment le savez-vous et comment le rêveur n'en a-t il pas conscience lui-même. Savez-vous mieux que lui ce qui se passe dans son intérieur ou dans son *intime* ?

« Dans ces conditions, conclut M. Esmein, la mission de Jeanne se présente comme rentrant dans une catégorie de phénomènes connus et classés. »

N'allons pas si vite *Classés*, peut-être ; mais *connus*, certainement ces phénomènes ne le sont pas, du moins par les savants, tant qu'ils n'auront pas répondu aux questions que nous avons posées.

Les savants ont l'air de croire — ils croient peut-être réellement — que les faits *classés* sont *connus*, que la classification est toute la science. La vérité est que le classement n'est qu'un aide-mémoire, conventionnel, plus ou moins arbitraire, éminemment instable, ne reposant sur aucune base solide.

Or, même une classification parfaite ne serait pas encore une *connaissance*. Ce serait une *description* des choses ou des phénomènes, mais non une *explication*.

***

Hallucinée ou non, Jeanne d'Arc possède une foule de qualités que M. Esmein lui reconnaît et que l'on aimerait à trouver à un pareil degré chez les personnes qui passent pour avoir leur bon sens.

Dès son enfance, Jeanne est dévote, mais combien d'autres le sont, qui ne sont pas considérées comme hallucinées ! En tout cas elle était d'une dévotion sincère : « elle était souvent honteuse de ce que les gens lui disaient qu'elle allait trop dévotement à l'Eglise. »

Autre témoignage en sa faveur : « Elle faisait volontiers l'aumône, faisait donner asile aux pauvres et voulait coucher dans le foyer et que les pauvres couchassent dans son lit. »

Dans Jeanne d'Arc, dit encore M. Esmein, il n'y a pas que la voyante et la guerrière ; il y avait aussi la vraie femme du peuple : elle en avait l'énergie, la générosité et (en dehors de ses visions) le vigoureux bon sens. Elle avait l'inspiration et le langage du peuple, celui qui a produit les proverbes, les beaux contes et les vieilles chansons. Elle avait les qualités solides de la paysanne, le labeur constant, l'utile administration de son avoir. On ne la trouvait jamais inoccupée.

Elle était mystique mais pas superstitieuse. « Elle n'avait aucunement le tempérament d'un thaumaturge. Elle déclare qu'elle n'a jamais guéri personne par « les anneaux ». La réponse est significative qu'elle fit à son hôtesse, chez qui les femmes apportaient des patenôtres *et alia signacula* pour qu'elle les touchât ; elle lui dit en riant : « touchez-les vous-même, ils seront aussi bons touchés par vous que par moi. »

Jeanne n'est ni vaniteuse ni ambitieuse. L'archevêque de Reims lui demandant : en quel lieu avez-vous l'espoir de mourir ? Elle répondit : « Où il plaira à Dieu ; car du temps et du lieu je ne suis point assurée et n'en sais pas plus que vous. Mais plût à Dieu, mon créateur, que je me retirasse en posant les armes et que j'aille servir mon père et ma mère, en gardant leurs brebis, avec ma sœur et mes frères, qui se réjouiraient grandement de me voir. »

Je rapporte ces faits, quoiqu'ils soient connus de tout le monde, parce qu'il me semble qu'il serait fort à désirer que tous les jeunes gens de notre temps, garçons et filles, fussent hallucinés de cette façon.

***

Des critiques que nous venons de faire, il ne faut pas conclure

que tout soit mauvais dans l'œuvre de MM. France et Esmein. L'intention de ces représentants de la science est de combattre le cléricalisme et de montrer qu'il n'y a aucune intervention de Dieu ou du Diable dans les affaires humaines.

M. France a fait tout son possible pour expliquer les dits faits et les gestes de Jeanne d'Arc par des causes naturelles. Il rapporte les prophéties courantes annonçant que la France serait sauvée par une Pucelle (1).

Il s'applique à montrer que toutes les circonstances ont été en sa faveur ; que les hommes, les choses et les événements lui sont venus en aide, et ont eu une plus grande part dans les résultats que la volonté, la capacité et l'influence personnelle de Jeanne.

Il soutient que ce qu'a fait Jeanne n'était pas très difficile à réaliser et que même ce qui a été accompli par elle, sous sa direction ou à son instigation, aurait pu être mieux fait ; qu'elle n'a dû son succès à la cour et l'armée qu'à ses qualités naturelles et à ce qu'elle a été bien secondée ou plutôt dirigée, sous couleur de lui obéir, par les chefs de l'armée.

Cela serait déjà beau, si c'était vrai. Mais est-ce toute la vérité et l'exacte vérité ?

Des prophéties annonçaient la délivrance de la France. Comment ces prédictions ont-elles pu être faites et se réaliser ? Pur hasard ? Soit.

En quoi Jeanne a-t-elle été aidée dans son entreprise ? Les théologiens de Poitiers, Jacques Gelu et Jean Jerson, conseillent à la cour de ne pas croire à Jeanne d'Arc, mais d'y laisser croire le peuple et les gens d'armes, et de la laisser faire autant qu'il n'y aurait pas danger évident.

On s'est si bien conformé à ce conseil que, devant Troyes, le roi et son conseil délibèrent, en l'absence de Jeanne, de battre en retraite, et qu'elle a beaucoup de peine à vaincre les résistances. Après Reims, après Compiègne et surtout pendant le procès de Jeanne, où voit-on que le roi, la cour, les prélats, les seigneurs lui soient venus en aide ?

De l'aveu de tous les contemporains, spécialement des hommes de guerre, les victoires remportées par Jeanne d'Arc paraissent presque impossibles, miraculeuses. Les affaires étaient désespérées

(1) C'est pour contrôler cette prophétie que l'on tint à s'assurer de la virginité de Jeanne.

aux yeux de tout le monde. Personne ne considérait comme réalisable la délivrance d'Orléans.

Pouvons-nous savoir aujourd'hui, même et surtout étant académicien, mieux que les contemporains, quelle était la difficulté de l'entreprise ?

Jeanne d'Arc, disent nos auteurs, ne décida qu'une opération, la marche sur Reims, et ce fut une faute. Les chefs de l'armée n'étaient point de son avis et voulaient porter la guerre en Normandie.

« Pour bien faire, dit M. A. France, il aurait fallu, le 18 juin, sans reprendre haleine, marcher sur Paris. On était à 30 kilomètres de la grande ville, qui, à ce moment n'eût pas même songé à se défendre. »

On conviendra sans doute que Jeanne était assez intelligente pour comprendre qu'il était plus facile d'arriver à Paris qu'à Reims, et que les hommes de guerre et surtout les gens d'église, qui avaient, dit-on, tant d'influence sur elle, auraient facilement pu la décider à suivre leur parti.

Mais Jeanne ne considère pas ce qui est de meilleure tactique, mais ce qui est sa mission, ce que ses « voix » lui prescrivent de faire. L'objection tourne donc en sa faveur.

D'ailleurs, arrivée à Reims, elle pouvait aussi bien aller à Paris et s'en emparer plus facilement encore, ses victoires ayant dû lui donner plus de prestige. Et pourtant elle ne l'a pas fait. Pourquoi ? Parce que sa mission était terminée, Jeanne l'avait dit dès le début et s'y était toujours tenue.

Pourquoi ses « voix » ont-elles voulu que Jeanne conduise Charles à Reims plutôt qu'à Paris et qu'il y soit sacré roi ? Peut-être ces « voix » sont elles celles d'Esprits qui ont appartenu à la terre qui ont conservé leurs idées ou préjugés sur le sacre. Qui sait ?

***

Cette réflexion nous amène au point capital de notre sujet, au nœud gordien qu'il s'agit de dénouer.

Les historiens de Jeanne d'Arc veulent écarter l'intervention directe de Dieu et du Diable dans l'explication des événements de ce monde. Ils ont raison, et, sur ce point, nous sommes d'accord avec eux.

Dieu ou le Diable, c'est l'absolu du bien ou du mal. L'homme étant un être contingent, relatif, ne peut connaître que le relatif. L'absolu existe : on ne conçoit pas plus le relatif sans l'absolu que la circonférence sans le centre. Mais aussi de même que le point n'est qu'idéal, qui forme le centre d'un cercle, de même l'absolu n'est

qu'idéal et, précisément parce qu'il explique tout, il n'explique rien.

La science, qui est humaine, ne doit pas chercher en dehors de la nature les explications qu'elle peut trouver au-dedans. Elle doit adopter de préférence les explications les plus simples.

Mais à condition que ces explications soient suffisantes, c'est-à-dire qu'elles expliquent complètement les faits qui lui sont soumis.

Or, dans le cas présent, les explications naturelles, proposées par les savants, ne suffisent pas : enthousiasme, hallucination, folie, ne sont que des mots qui ont besoin d'être expliqués eux-mêmes et qui conduisent même à des contradictions.

C'est ainsi que M. A. France est amené à porter sur Jeanne d'Arc le jugement suivant :

« La folie fut plus sage que la sagesse, car ce fut la folie du martyre, sans laquelle les hommes n'ont encore rien fondé de grand et d'utile dans le monde. Cités, empires, républiques, reposent sur le sacrifice. »

Je ne discuterai pas en détail le contenu de cette sentence, je dis seulement que de faire de la folie la sagesse, c'est tout confondre, tout renverser, ce qui n'a certes rien de scientifique.

Il faut donc autre chose pour expliquer rationnellement, scientifiquement le cas de Jeanne d'Arc.

Cette autre chose ne peut se situer qu'au-dessus de l'homme et au-dessous de Dieu.

Entre l'homme et Dieu, l'antiquité reconnaissait une série infinie et hiérarchisée d'êtres : demi-dieux, anges, héros, etc. Le catholicisme a changé cela, il a fait le vide, creusé un abîme entre Dieu et l'homme, entre l'absolu et le relatif ; vide dont l'existence n'est nullement vraisemblable.

Les savants sont donc excusables de ne pas admettre ce vide ; mais ils tombent dans un autre abus en ne voulant admettre rien au-dessus de l'homme, pas même Dieu. Pourquoi ? Quelles raisons peuvent-ils en donner ? Aucune. Ils n'essaient même pas.

Si certains phénomènes ou certains événements ne peuvent être expliqués par les causes dites naturelles, et s'ils ne doivent pas être expliqués par l'hypothèse Dieu, il faut de toute nécessité qu'il existe un autre cadre de causes intermédiaires entre Dieu et l'homme.

Ce que l'analogie et la raison exigent, l'expérience le démontre.

De tout temps et partout, il y a eu des hommes et surtout des femmes qui ont prétendu être en rapports avec des êtres invisibles pour le commun des humains.

Ces personnes, comme Jeanne d'Arc, ne diffèrent des autres êtres de leur espèce que sur ce point. Elles sont sous tous autres rapports aussi bien équilibrées, aussi intelligentes, souvent plus, d'une intelligence naturelle, car elles sont généralement peu instruites ; ce qui n'est pas à leur désavantage, car l'endoctrinage fausse plus d'esprits qu'il n'en redresse.

Ces personnes jugent de leurs sensations, comme nous tous, par leurs sens, contrôlés par leur raison. Sans s'entendre, sans se connaître, elles s'accordent sur les points généraux dans la description des Esprits qu'elles voient et entendent et à qui elles parlent.

Quelles raisons avons-nous de ne pas les croire, ou, tout au moins d'examiner leurs témoignages, de les contrôler les unes par les autres ? Pourquoi les savants refusent-ils d'explorer ce domaine laissé en friche depuis si longtemps?

Jeanne d'Arc voyait des clartés et entendait des voix. Saint Paul, de même, sur le chemin de Damas, vit une grande lumière et entendit des paroles. Et des milliers d'autres médiums ont été dans le même cas. L'inspiration des poètes, les invocations adressées à leur muse ne sont pas seulement subjectives, mais objectives.

On nous dit : La voix qu'entendait Jeanne d'Arc, c'est la voix de sa conscience.

En quoi la conscience de Jeanne était-elle intéressée à ce que les Français plutôt que les Anglais régissent la France ?

Pourquoi la voix de sa conscience lui a-t elle parlé avec tant de véhémence, tandis que celles du roi et des grands seigneurs ecclésiastiques et laïques qui l'entouraient, sont restées muettes ?

Comment Jeanne, qui était intelligente et avisée, comme on en convient, a-t-elle pu confondre la voix de sa conscience avec une voix extérieure ?

***

De ce que certaines personnes peuvent entrer en communication avec des Esprits, des êtres invisibles et *inaudibles* pour les autres humains, il ne faut pas conclure que ces esprits sont infaillibles et impeccables, et que l'on doit s'abandonner à eux sans réserve ni discernement.

Si nous soutenions une pareille thèse, les savants et tout le monde auraient grandement raison de nous combattre et même de nous condamner.

La raison et l'expérience prouvent qu'il y a des êtres spirituels à divers degrés de sagesse et de science. Ils peuvent donc se tromper ou nous tromper, tout comme nos semblables vivants, et même

d'autant plus facilement que nous avons moins de moyens de les étudier et de les connaître. Ils peuvent nous vouloir, en tout cas, nous faire du bien ou du mal.

Il faut donc à leur égard, comme à l'égard de nos semblables, nous tenir sur la réserve, user de prudence et de discernement envers eux.

Les voyants (médiums) disent et des faits nombreux démontrent, que certains Esprits s'intéressent à des particuliers, à des sociétés humaines. Ils peuvent exercer sur les événements privés ou publics leur influence directement ou indirectement, que nous en ayons conscience ou non.

Que les Esprits de Jeanne d'Arc fussent St Michel, Ste Catherine, Ste Marguerite ou d'autres, les noms importent peu. Elle même n'y attachait pas plus d'importance qu'il ne convenait ; elle n'assurait même pas s'ils étaient bons ou mauvais ; elle certifiait seulement qu'elle voyait et entendait des Esprits : « *Soient bons, soient mauvais esprits, ils me sont apparus.* »

Certes, ce n'est pas là le langage d'une hallucinée, d'une folle ; et, tout en reconnaissant les bonnes intentions anti-cléricales des historiens de Jeanne, nous devons dire que leur thèse n'est pas soutenable, et que la seule explication rationnelle de cette héroïne est celle qui a été donnée par M. Léon Denis dans un livre récemment paru ; Jeanne d'Arc était un médium, plus remarquable que la plupart des autres médiums, mais médium tout de même.

ROUXEL.

Coup d'œil d'ensemble sur le psychisme

CINQUIÈME CAUSERIE

A MM. DELANNE ET WARCOLLIER,
INGÉNIEURS

L'esprit scientifique et l'esprit philosophique

Le meilleur moyen de ne pas limiter notre capacité d'observation et de lui donner au contraire sa pleine valeur, est d'associer l'esprit scientifique d'expérimentation positive à la méthode philosophique d'intuition et de méditation profonde. Ce sont là les deux nuances les plus tranchées de la conceptivité humaine. Une men-

talité vraiment synthétique doit les absorber dans une conception d'ensemble qui ne les sépare plus.

Elles objectivent, en quelque sorte, les deux génies opposés de l'Occident et de l'Orient. L'un est le monde des effets, l'autre est le monde des causes.

Souvent l'observateur des effets ne saisit pas les causes, parce qu'il s'adresse au monde superficiel de la matière manifestée, objective à ses yeux, domaine très étroit perdu entre deux infinis de mystères qui n'ont rien de surnaturel, mais qui échappent complètement à la métaphysique matérialiste.

L'observateur des causes emploie une méthode d'introspection qui fait naître et développer en lui une vie intérieure insoupçonnée de l'observateur superficiel, et, comme l'être humain est un reflet de l'Univers, un microcosme dans le macroscome, il arrive à lire en lui-même les lois de la pensée, de la vie intime des êtres et des choses, les secrets de la Nature.

Les vérités existent. Le savant découvre. Il n'invente rien.

Sa personnalité évolue, se perfectionne, au point de se mettre en synchronisme vibratoire avec des plans de plus en plus élevés, d'où lui viennent comme une inspiration naturelle, les intuitions qui visitent tous les chercheurs, tous les artistes, poètes, littérateurs, philosophes et savants, même matérialistes et même à leur insu.

Tout ce qui a été « trouvé » dans le domaine de la pensée est le fruit légitime de l'intuition, bien qu'il soit souvent contesté, ou même ignoré.

Le savant est intuitif au même titre que le penseur. Qu'il se souvienne comment se sont réalisées ses inventions. Il a fait les études scientifiques dont le programme est suffisamment identique dans tout un pays pour que l'on puisse passer d'un lycée ou d'un collège dans un autre, sans être trop dépaysé. Pourquoi cette découverte se fait-elle presque toujours subitement ? Elle ressemble souvent à une sorte d'illumination, d'éblouissement de l'esprit, sorte de révélation, qui n'est que la vue spirituelle d'un être parvenu à un niveau d'évolution qui lui a permis de déchiffrer ce qu'il ignorait auparavant.

L'intuition, ainsi vécue, se retrouve pour toutes les idées, pour tous les sentiments. Et tandis que des savants comme M. Poincaré reconnaissent la valeur de l'intuition, des penseurs éminents comme M. Bergson déchiffrent, en pleine Sorbonne, au milieu d'un public compact et enthousiaste, le « poème de l'esprit à travers la

matière ». M. Bergson pénètre par l'intuition profonde dans ce domaine sensible des lois de la pensée et prépare, dans le monde intellectuel, une révolution considérable.

Paul NORD.

La Réalité de nos rapports avec les Esprits

Le dimanche 13 mars, avait lieu, à la Société des Agriculteurs de France, rue d'Athènes, la conférence de M. G. Delanne, président de la Société Française d'Etude des Phénomènes Psychiques, sur *La Réalité de nos rapports avec les Esprits.*

Dès 2 heures de l'après-midi, la vaste salle contenant plus de 800 personnes était comble, et les auditeurs qui arrivaient encore en foule durent, pour la plupart, rester debout par suite du manque de sièges

M. le Général Fix, qui présidait cette imposante réunion, présenta le conférencier à l'assemblée dans les termes suivants, auxquels s'associeront certainement tous les spirites :

Mesdames,
Messieurs,

« Le Spiritisme n'a aucun rapport avec la divination et la fantasmagorie. Sa mission est beaucoup plus noble ; elle consiste à démontrer, par des *faits irrécusables*, la survivance de l'âme et sa manifestation au-delà de la mort. Aucune philosophie ni aucune science n'ont pu arriver jusqu'aujourd'hui à un si grand et si sublime résultat.

« Les arguties, les dénégations stériles, les innocentes plaisanteries de nos adversaires, que pèsent-elles ? Je vous le demande, en présence de ces faits, surtout lorsqu'ils ont été constatés et étudiés par une pléiade de savants de premier ordre, de nationalités différentes et appartenant à toutes les branches de la science ? Et, ce qui donne la plus haute valeur à leurs constatations, c'est que la plupart d'entre eux n'avaient entrepris leurs recherches que dans le but, hautement avoué, de *démasquer* ce qu'ils croyaient être de la fourberie de la part des Spirites.

« Parmi ces savants, notre honorable président, M. G. Delanne, a sa place indiquée au premier rang. Pendant de nombreuses années il s'est livré méthodiquement à une série d'expériences, en

s'entourant, bien entendu, de toutes les précautions possibles pour se garantir de la plus petite erreur.

« Aussi, pour rendre hommage à la vérité des manifestations spirites, s'en est-il constitué un des plus infatigables champions et propagateurs, par ses remarquables écrits et ses conférences si goûtées en France et à l'étranger.

« M. Delanne, vous avez la parole !!! »

Le sympathique et talentueux orateur débute alors en rappelant brièvement l'ancienneté du spiritisme, connu dès l'antiquité, ainsi qu'en témoignent les nombreux documents retrouvés dans les tombeaux, lesquels démontrent que dès l'époque de la pierre polie, le culte des ancêtres était en honneur parmi les primitifs habitants du globe.

Il remémore en quelques mots les preuves fournies par l'histoire : la défense de Moïse d'évoquer les morts, les psychagogues grecs ; les évocations chez les Romains, relatées par Ammien Marcellin, au troisième siècle ; l'apparition vue par Vespasien, etc., et, arrivant aux temps plus rapprochés de nous, les visions et les voix de Jeanne d'Arc.

Si on rapproche toutes ces relations de l'histoire, des faits étudiés par la Société anglaise de recherches Psychiques depuis vingt et quelques années, dit-il, on acquiert la conviction que les phénomènes spirites ont existé de tous temps et en tous lieux, en vertu de lois naturelles encore peu connues, mais qui n'en sont pas moins aussi réelles que celles étudiées dans les autres branches de la science.

Les critiques se sont naturellement évertués à démontrer l'inanité de ces phénomènes en les attribuant : soit à la fraude, soit à l'hallucination collective, et les théories les plus invraisemblables et les moins justifiées ont été émises pour expliquer les faits positifs dont la négation n'était plus possible. Faraday attribuait le mouvement des tables aux mouvements naissants et inconscients des expérimentateurs, mais les recherches du Comte Agénor de Gasparin, ainsi que celles du professeur Thury, de Genève, démontrèrent que l'hypothèse de Faraday était inapplicable dans beaucoup de cas, les mouvement desdites tables se produisant parfois sans aucun contact.

En Amérique, le professeur Robert Hare arriva, en employant des boules en bois pour isoler les mains du médium, à une conclusion identique, et la Société dialectique de Londres confirma la réalité des mouvements d'objet sans contact.

La grande objection qui fut alors faite en réponse aux affirmations de ceux qui avaient constaté ces faits, fut celle de l'hallucination collective; mais là encore la photographie vint prouver objectivement que l'hallucination n'avait rien à faire en tant qu'explication des phénomènes constatés, de très nombreux clichés montrant des objets matériels flottant dans l'espace, sans être tenus par personne.

William Crookes, le savant physicien anglais, membre de la Société Royale de Londres, construisit des appareils spéciaux pour constater l'existence et enregistrer l'intensité de la force psychique. Un grand nombre de savants européens, italiens, français, russes, etc., étudièrent depuis vingt ans la médiumnité d'une femme du peuple, Eusapia Paladino, originaire de Naples, et se convainquirent de la réalité des faits. Beaucoup d'entre eux, qui avaient entrepris leurs recherches avec la conviction bien arrêtée et hautement avouée qu'il ne s'agissait que de trucs de prestidigitations à découvrir et à dévoiler, furent forcés de se rendre à l'évidence; et non seulement ils admirent les phénomènes en tant que phénomènes, mais encore ils durent reconnaître dans leurs auteurs des entités invisibles, distinctes du médium et des assistants.

Dès lors, dit M. Delanne, que nous importent les négations d'un père Berthet ou d'un docteur Lebon, quand ils se refusent à admettre les faits, uniquement parce qu'ils n'en ont pas été les témoins? Peut-on imaginer une argumentation plus enfantine? L'aveugle pourrait-il se prévaloir de sa cécité pour nier l'existence de la lumière et celle des couleurs?

Et le docteur Grasset est-il autorisé à dire que les phénomènes non explicables par les lois connus de la psychologie sont pré-scientifiques?

Ne sont-ce pas là de véritables puérilités, émanées du cerveau de quelques savants ou prétendus tels?

Mais toutes ces négations intéressées n'ont pas empêché des sommités scientifiques, comme Crookes, Wallace, Mapes, Robert Hare, le docteur Hogdson, Zollner, Weber, Fechner, Myers, Lodge etc., et tout récemment le docteur Lombroso de se rallier, par suite de leurs méticuleuses études, à la théorie spirite qui, seule, permet d'expliquer tous les faits.

Alors l'orateur a passé en revue les phénomènes de la typtologie qui prouvent l'intervention d'intelligences étrangères aux assistants, en citant des exemples empruntés aux savants. Même démonstration pour la médiumnité de l'écriture, en faisant ressortir ce qu'a de

probant le cas de Georges Pelham et celui du père du professeur Hyslop. Parlant des phénomènes de la trance, il a rappelé les moyens d'en apprécier la valeur. Enfin, les matérialisations ont offert toutes les garanties de contrôle par la photographie, les moulages et la réapparition des êtres chers que les observateurs ont reconnus. C'est Lombroso qui embrasse sa mère, Vassallo, son fils, le docteur Venzano son frère et une parente, etc. etc.

Il est donc nécessaire, conclut le conférencier, que nous, spirites, nous fassions tous nos efforts pour répandre dans les masses les enseignements qui découlent des phénomènes du Spiritisme, c'est-à-dire la preuve de l'existence de l'âme, de son immortalité et de la loi de Responsabilité qui régit tous les êtres ; car c'est seulement par la connaissance de cette loi que nous pouvons espérer l'avènement d'un avenir meilleur où il y aura plus de solidarité, plus de justice et plus de véritable fraternité.

La magnifique péroraison de M. G. Delanne fut saluée d'applaudissements nourris et prolongés, qui lui prouvèrent la reconnaissance de l'auditoire pour sa superbe conférence, dont l'imparfait compte rendu ci-dessus, rédigé à la hâte, ne peut donner qu'un très faible aperçu.

V. Chartier.

***

L'audition, à l'issue de la conférence de M. Delanne, de Monsieur Aubert, l'excellent médium musicien, a été un nouveau triomphe pour ce dernier.

Sa splendide exécution des œuvres des grand maîtres disparus, dont en la circonstance il fut l'interprète, provoqua l'admiration de la salle tout entière. Du reste l'éloge de M. Aubert, en tant que médium, n'est plus à faire, aussi nous bornerons-nous à énumérer pour ceux de nos lecteurs qui n'ont pu assister à cette matinée, les noms des compositeurs illustres qui ont bien voulu s'y faire entendre.

Tout d'abord, ce fut une symphonie héroïque, hérissée de difficultés et très impressionnante, signée de *Mendelshonn*.

Ensuite, une fantaisie inimitable qu'on pourrait qualifier de diabolique, tant le style en était vertigineux, fut donnée par *Chopin*.

Wagner fit son entrée par un chant très mélodieux, sorte de prière adressée à la Puissance Infinie ; mais peu à peu, il nous sembla entendre gronder l'orage qui se transforma bientôt en un ouragan furieux, formidable. On eût cru assister à un bouleversement terrestre, à un cataclysme effroyable, et l'impression pro-

duite par cette imitation des éléments en fureur, à l'aide d'un simple piano, fut véritablement merveilleuse. Cette œuvre importante se termina par une sorte de *Te Deum* très bien défini.

Une fugue savante, brillante et fort compliquée, de l'immortel *Bach*, fut suivie d'une marche triomphale due au grand pianiste *Rubinstein*.

Enfin *Gounod*, l'auteur universellement admiré de Faust, termina la séance par une magnifique symphonie, qui charma l'auditoire et valut au médium des applaudissements enthousiastes.

Merci à M. Aubert et aux grands maîtres qui l'inspirèrent.

UN ASSISTANT.

(Extrait de la *Tribune Psychique*).

Correspondance

Paris le 9 mars 1910.

MON CHER DIRECTEUR ET AMI,

Dans une lettre que publie la *Revue* de Janvier, M. Cernigliari-Melilli écrit :

« Ils sont rares les travailleurs qui lisent les revues et les livres spirites qui assistent à nos conférences ; mais leur nombre pourrait s'augmenter sensiblement si nous leur présentions le modèle d'une morale supérieure, sous la forme attrayante d'une pièce théâtrale dont l'action puisse les captiver, et leur permettre d'y puiser les nobles enseignements aptes à les éclairer, à enrichir et à orienter leur conscience ».

Je partage absolument cette manière de voir, et voici pourquoi : La crainte de l'enfer n'améliore pas les malfaiteurs, pas plus que la crainte des châtiments n'arrête les criminels.

Le croyant espère échapper à la damnation par la confession et l'absolution que lui donne le prêtre; le sceptique espère de même échapper à la justice humaine.

Il faut donc l'éclairer en faisant pénétrer en eux la doctrine des *réincarnations*.

Quand ils auront la certitude que la vie terrestre n'est qu'une étape sur le chemin de l'éternelle évolution ; quand ils sauront que l'état particulier où ils se trouvent n'est que la conséquence de ce qu'ils ont fait de bien ou de mal dans leurs vies antérieures, ils ne mettront plus leurs multiples imperfections sur le compte du hasard aussi aveugle qu'implacable, ou sur les injustices d'autrui. Ils supporteront avec courage les épreuves de la vie ; ils se souviendront qu'ils en ont choisi la plupart comme expiation et que certains malheurs, beaucoup d'ennuis et de tourments sont la conséquence de leur propre conduite.

Ils apprendront aussi à se mieux connaître individuellement et collectivement. Il y aura sur la terre moins d'envie, plus de charité et de fraternité.

Arrière donc les plaintes ridicules et inutiles contre la destinée. Ils sauront que la seule chose qui doit les préoccuper sur cette terre, c'est de s'acquitter avec résignation des devoirs que leur impose la condition, quelle qu'elle soit, dans laquelle ils sont placés.

Il ne peut être ici question de cette résignation mystique qui a tant pesé sur le moyen âge et ses successeurs, et suspendu le progrès social, en refusant aux masses populaires tout droit à l'amélioration de leur condition.

Cela a été une des grandes victoires de la Révolution française d'avoir proclamé les principes d'une nouvelle morale sociale, dont les conséquences se poursuivent désormais dans l'humanité.

Pour toutes ces raisons, je voudrais voir la création d'un *Théâtre Psychique* « qui, comme le dit M. Cernigliari-Melilli, en même temps qu'œuvre régénératrice, sera un lien d'émulation aux thèses salutaires, où les auteurs pourront, par la puissance de leurs conceptions, et par un art consommé, faire accepter, dans un décor naturel et séduisant, les instructions qui doivent guider désormais notre humanité dans sa marche évolutive ».

Quant aux voies et moyens pour aboutir au résultat désiré, M. Cernigliari-Melilli, qui doit avoir étudié la question à fond, en donnera sans doute la solution.

Veuillez agréer, cher Directeur et ami, l'expression de mes sentiments les plus fraternels (1).

Général H. C. FIX.

Echos de Partout

L'Alliance Spiritualiste

Une Alliance Spiritualiste a été fondée en vue de constituer un terrain impersonnel et neutre d'étude et d'entente pour toutes les Ecoles et Modalités de la Pensée Spiritualiste. Son siège est à l'hôtel des Sociétés savantes, 28 rue Serpente à Paris. Voici quels sont les buts poursuivis :

1° La fraternisation universelle des Ecoles spiritualistes et l'accroisse-

(1) Oui, il font souhaiter la réussite d'un théâtre psychique qui opposera aux éternels adultères des pièces actuelles, des histoires vraies, mais hautement moralisatrices, quand l'auteur saura faire valoir le *pourquoi* des souffrances de la vie.

Aucun moyen de propagande ne serait plus efficace et nous désirons que le succès couronne les efforts si méritants de M. Cernigliari-Melilli. (*Note de la Rédaction*).

ment de leurs propres forces par une connaissance pratiquement plus approfondie les unes des autres ;

2° Le dégagement des principes communs à toutes les écoles spiritualistes ;

3° L'action spiritualiste générale dans le monde en face des théories dissolvantes du matérialisme, ainsi que l'action moralisatrice et sociale, corollaire de ces efforts ;

4° L'étude approfondie des lois secrètes de la nature et des puissances psychiques et spirituelles de l'homme.

Conférences publiques et Réunions fermées

L'A. S. donne au cours de l'année, à Paris et en province, des conférences publiques avec le concours des principales écoles spiritualistes. En outre l'A. S. tient des réunions fermées d'études spéciales pour ses membres et auxquelles elle peut admettre, sur demande, les personnes qui s'intéressent activement à ses travaux.

Admissions

Pour faire partie de l'A. S. comme membre, il suffit d'en faire la demande au secrétaire général et d'être admis par le comité fondateur. La participation annuelle, donnant droit à la Revue et aux Séances, est de 5 francs. On peut devenir membre fondateur et racheter sa cotisation par un versement de 100 francs minimum. Les dons sont reçus avec reconnaissance et donnent droit au titre de bienfaiteur de l'A. S. qui fait appel à toutes les bonnes volontés.

La première séance publique d'inauguration des travaux de l'*Alliance Spiritualiste* a eu lieu le 9 janvier, à l'hôtel des Sociétés Savantes avec la fortification de beaucoup de personnalités éminentes appartenant au monde spiritualiste. Le vénérable Frédéric Passy, entre autres, en faisait partie. On peut prendre connaissance dans l'organe de l'Alliance des beaux discours qui y furent prononcés. Tous s'accordent pour montrer quel péril social, moral et philosophique, présentent les doctrines matérialistes de nos jours.

Les Spirites ne peuvent qu'être heureux de voir toutes les forces spiritualistes se grouper, afin de lutter énergiquement pour la diffusion des idées d'âme, d'immortalité, de responsabilité des actes qui sont les leurs. Plus ils formeront eux-mêmes une armée nombreuse et plus leur concours sera efficace, dans l'aide qu'ils pourront apporter à des organisations comme celle de l'Alliance Spiritualiste.

Nos lecteurs savent, par les lettres qui ont été publiées dans la *Revue*, que l'idée d'une ligue ou fédération spirite est favorablement accueillie par nos frères de province, qui en désirent vivement la réalisation. M. Valabrègue, l'éminent publiciste si connu, a pris en mains la réalisation de cette grande œuvre et nous sommes persuadés qu'il saura la mener à bonne fin. Au sujet du titre à donner à cette ligue, nous pensons que le mot de Spirite est celui qui lui convient le mieux, d'abord pour éviter

toute confusion avec l'*Alliance Spiritualiste* dont nous venons de parler, qui a un rôle à part et bien défini, ensuite parce que le Spiritisme a des méthodes expérimentales qui en font une science, alors que le spiritualisme, qu'il soit religieux ou philosophique, diffère complètement de notre doctrine, aussi bien en ce qui concerne la connaissance de l'âme et du périsprit, qu'en ce qui a trait aux conditions de la vie future.

Nous croyons que cette opinion est celle de la majorité des spirites. Voici aussi quelques réflexions sur le même sujet qui nous semblent utiles à reproduire.

Quelques idées en faveur de la Ligue
(*union ou fédération*) **Spirite**

On a exprimé quelques appréhensions au sujet de notre Ligue.

Nous ne devons pas avoir plus de crainte pour l'organisation d'une *Ligue Spirite*, que n'en ont eu pour s'organiser et vivre les autres sociétés spirites et psychistes existantes.

Au contraire. Il suffit d'ailleurs d'établir des statuts et un centre d'action en conséquence. La Ligue aurait, au contraire disons-nous, une influence bénéfique en établissant un contrôle sérieux qui fait trop souvent défaut et l'une de ses tendances les plus efficaces serait précisément de dévoiler la fraude et de la pourchasser.

La formation d'une ligue est d'ailleurs le complément attendu, sorte de premier couronnement et de récompense des efforts tentés jusqu'ici, la mise au grand jour d'une famille de pionniers de l'Humanité.

Le spiritisme a été à la peine. C'est bien juste qu'il obtienne les légitimes résultats de ses efforts, victorieux déjà sur bien des points.

L'union fait la force, surtout pour les tentatives qui ont pou but un bel idéal.

Et quel idéal plus élevé que celui du spiritisme, idéal qui se confond avec son but qui est :

— d'unir consciemment le Visible à l'Invisible,

— de dégager la preuve de la permanence de l'être, de la survivance, de la loi de responsabilité et de commune et profonde solidarité, qui relie les humains entre eux et les vivants aux morts.

A une époque où la pensée humaine est dissociée, où les religions, les sciences, les arts, les philosophies forment des domaines séparés et, en quelque sorte étrangers, où la question capitale : le pourquoi de la vie, reste une énigme et presque une chimère, c'est au spiritisme et aux sciences psychiques que revient, et que reviendra surtout, l'honneur de faire éclore la conscience moderne, encore imprécise, de l'éveiller au contact d'élans plus enthousiastes, et plus avertis également, vers des horizons de vérité agrandis et mieux précisés.

Le spiritisme est l'arme du progrès dans le combat de la pensée, car sa force réside surtout dans les conséquences morales qui se dégagent des preuves positives qu'il donne de la survivance et du perfectionnement indéfini des êtres et des choses.

C'est lui qui permettra de réveiller l'âme française encore engourdie par les dogmatismes, religieux ou athées.

Et, ne l'oublions pas, c'est a la France qu'il appartiendra de formuler le nouvel évangile social ; les autres pays suivront.

C'est donc la France qui doit porter l'étendard de la Ligue et en donner le nom de ralliement. La France, la Belgique, l'Espagne, et aussi l'Italie sont d'ailleurs accoutumées au vocable de spiritisme, dont l'étymologie : spiritus, signifie et qualifie : tout le domaine de l'esprit. Ajoutez-y, si vous voulez, le mot spiritualisme, *mais le mot spirite doit y figurer et y figurer le premier.*

Le rôle de la France sera capital dans l'évolution prochaine, car l'âme française n'est pas latine par essence : elle est gauloise, elle est celte et la propagande spirite dans le monde n'est que le premier geste de réveil de l'initiation celtique, source première de toute initiation connue dans notre monde.

Donc, la France dans le monde, et Paris en France, jouent un rôle capital dans l'œuvre d'émancipation consolatrice,

Aussi la Ligue Spirite centralisée avec les Revues Spirites et les Sociétés spirites et psychiques n'est pas seulement utile, mais c'est une œuvre nécessaire qui vient à son heure, c'est presque un devoir à remplir à l'égard de ceux qui nous ont précédés et dont c'était certainement le but.

Les spirites et psychistes constituent d'ailleurs le gros bataillon dans l'armée spiritualiste et, dans la bataille des idées, c'est lui qui jouera ce rôle principal de l'infanterie, qualifiée à juste titre de reine des batailles et dont l'intervention est la condition essentielle de la victoire spiritualiste.

L'action spirite est l'action centrale de l'union spiritualiste. Elle permet aux données occultes de prendre contact avec la vie individuelle et sociale et de les influencer en bien.

C'est elle qui fut la racine profonde de toutes les religions, et, à cette heure, c'est par le spiritisme, c'est par les sciences psychiques que la grande réconciliation peut être envisagée entre les croyants sincères et les penseurs libres dans l'unité de la vérité.

PAUL NORD.

L'Evolution

Tel est le titre d'un nouveau journal qui est l'organe de la *Fédération des Spiritualistes* du Sud-Ouest. L'administration et la rédaction sont 91, rue Porte-Dijeaux à Bordeaux. Le prix de l'abonnement est de 2 fr. 50 pour les fédérés et de 3 fr. 50 pour le public. Les premiers numéros parus sont très intéressants. La rédaction des articles en est très soignée. Mme Agullana commence la publication de ses souvenirs et nous sommes sûrs que les lecteurs seront charmés de connaitre les faits innonbrables que mme, qui est aussi un médium remarquable, aura à leur

raconter. Donc bonne chance et longue vie à notre nouveau confrère, auquel nous souhaitons tout le succès qu'il mérite si bien.

Le Voile d'Isis

inaugure, avec sa 20e année, une troisime série, sous la direction de M. Sédir, bien connu parmi les plus anciens promoteurs du mouvement idéaliste moderne. En changeant son format, il augmente le nombre de ses pages. Chaque numéro contiendra un article de tête sur l'actualité occulte du mois, des notices explicatives sur les phénomènes les plus curieux observés récemment, et surtout une série de réimpressions hors texte d'œuvres rares des classiques de l'occultisme oriental ou occidental. Le prix de l'abonnement est fixé à 5 fr. (France et Etranger). Rédaction et administration : Bibliothèque Chacornac, 11, Quai Saint-Michel Paris (Ve).

Le Réveil gnostique

Tel est le titre du journal qui se publie tous les deux mois 8 rue Bugeaud, à Lyon. Le prix de l'abonnement est de 2 francs pour la France et de 2 fr. 50 à l'étranger. Cette publication est l'organe de l'Eglise gnostique universelle. Suivant notre confrère et Madame Annie Besant, un second avènement du Christ serait proche. Le prophète Vintras l'aurait annoncé il y a plus de 60 ans. Il paraît que Jules César reviendra aussi, sans doute comme chef d'un grand pays « peut-être les Etats-Unis d'Amérique qui, après entente avec certains Etats d'Europe, imposeront le désarmement général ou la paix à toutes les nations. C'est alors que reparaîtra le Christ. » Le retour du Christ serait sans aucun doute un grand bienfait, mais celui de Jules César, à moins qu'il n'ait pas mal évolué, nous paraît moins désirable.

La Revue Spirite Belge

Depuis cette année, *la Fédération Spirite Belge* possède maintenant un organe officiel. C'est une Revue mensuelle de 32 pages qui se publie sous la direction de M. J. Van Geebergen, le distingué secrétaire général de la Fédération. Le siège de la rédaction est 74 rue Sohier, à Jumet. Le prix de l'abonnement est de 2 fr. pour la Belgique et de 3 francs pour l'étranger. Ce journal rend compte des travaux des différentes sections qui ont leur siège : à Liège, à Charleroi, à Anvers, à Bruxelles, à Namur et à Mons. Les comptes-rendus des travaux de nos frères Belges promettent d'être très intéressants, surtout à l'occasion du Congrès Spirite qui se tiendra à Bruxelles du 14 au 19 mai 1910. *La Société française d'Etude des phénomènes psychiques* y sera représentée par trois des membres du conseil, délégués à cet effet.

Une bonne idée

Un de nos lecteurs nous écrit :

« Une des plus grandes difficultés que l'on a jusqu'ici rencontrées dans les séances médianimiques a été l'identification des Esprits. Eh bien ! Je pense qu'un moyen très sûr pourrait être adopté à l'avenir : c'est celui

dont on use en France pour identifier les criminels, d'après le système Bertillon.

« En supposant l'échange entre deux amis de la promesse assez fréquente entre spirites de revenir après la mort donner une preuve de la survie, ne pourrait-on pas, en même temps, laisser l'empreinte digitale des doigts, empreinte que l'esprit matérialisé n'aurait plus ensuite qu'à reproduire sur un carton enduit de noir de fumée, ou sur de la terre glaise, pour que l'identité fut indiscutable ? » Nous pensons, en effet, que cela serait une bonne preuve, à la fois de la survie et de l'existence du périsprit.

Histoire admirable de Gilbert des Essars (1)

Ce gentilhomme (Gilbert des Essars), fait captif avec Saint Louis, languit plusieurs années en esclavage. Il fut enfin délivré par les Religieux de la Trinité, d'entre les mains des Sarrazins. Puis, au moment de s'embarquer, il fut repris et les autres captifs rachetés mirent à la voile et s'en retournèrent en France.

« Néantmoins parce qu'ils s'aduisèrent en mesme temps qu'il n'y avoit « que Dieu seul qui le peust tirer de ce danger, ils se mirent tous en « prière avec leurs captifs, implorant la miséricorde divine pour la déli- « vrance de ce pauvre seigneur. Luy, de son costé n'en fit pas moins ; et « accompagna ses ardentes prières d'un vœu solennel, de faire bastir un « couvent au nom de la Sainte-Trinité, pour y establir des Religieux de « cet ordre, s'il plaisoit à la bonté divine, le guarentir de ce péril immi- « nent, surquoy s'estant endormi, sa prière eut vu si bon succez, que « par un miracle évident, il se trouva transporté de la Syrie à la porte de « sa maison de la Pautière ; où après avoir esté reconneu des siens, il « accomplit ponctuellement son vœu, et fit bastir un couvent à ces « mesmes Religieux de la Sainte-Trinité.

« Bien que cet evènement soit mémorable, il n'est pas toutesfois sans « exemple, puisque le semblable se lit de la fondation que trois cheva- « liers de S. Iean de Jérusalem ont fait en Picardie, de la deuote et célèbre « Eglise de Notre-Dame-de-Liesse, comme nous l'avons remarqué ailleurs « après le témoignage authentique qu'en rend l'Histoire de Malte ».

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Répercussion sur le corps physique des actions exercées sur le corps astral, par le Colonel De Rochas

Le numéro de février de *Filosofia della Scienza* est particulièrement intéressant : Il débute par l'article dont nous donnons le titre et dans lequel

(1) *Résumé* du Livre 6 ;.— IV — de l'Histoire de Barbarie par le R. P. Pierre Dan — Paris 1649.

l'auteur, après avoir rappelé le phénomène d'extériorisation de la sensibilité qu'il a si bien démontré et que connaissent et admettent aujourd'hui tous ceux qui s'occupent des phénomènes psychiques, reproduit quatre observations qui présentent le fait sous un jour tout nouveau, et bien fait pour produire le plus vif étonnement.

Dans la première, le Colonel De Rochas extériorise le corps astral de Madame Lambert, ce remarquable sujet qu'il a étudié pendant 15 ans, et lui demande de décrire les lésions de l'intestin qui la font souffrir depuis si longtemps. Elle voit des plaques de couleur spéciale disséminées dans cet organe et qui se reproduisent dans le corps astral. M. De Rochas déclare qu'il les touche successivement sur ce corps astral, pour les pénétrer de son fluide. Le sujet lui dit que la coloration de ces plaques se modifie graduellement et disparait. Elle est guérie.

Le Colonel se demande avec raison quelle part il convient de faire à la suggestion. Rien de semblable ne peut être évoqué dans les deux faits suivants :

1° Lina, le sujet qui a fourni les photographies du volume : *Les sentiments, la musique et le geste*, était atteinte d'une descente de matrice si complète que la marche devenait presque impossible. Lorsque le corps astral fut extériorisé, M. De Rochas appuya graduellement sur le point du corps astral correspondant à l'organe et le refoula lentement. L'organe matériel reprit peu à peu sa place et la guérison se maintient depuis plusieurs années.

2° Madame de N..... à la suite d'une très violente secousse subit un déplacement du rein, qui resta mobile, infirmité des plus graves, généralement au dessus des ressources de l'art. Le même traitement lui fut appliqué et la guérison reste complète depuis lors.

Le quatrième cas, par son insuccès, confirme les deux précédents : Il s'agit d'une dame X.... atteinte d'une hypertrophie considérable du foie, que les traitements médicaux n'avaient pu modifier.

M. de Rochas ne parvint pas à extérioriser son corps astral et se résolut à agir directement sur le corps physique par des passes.

Au bout de quelques instants la malade lui dit de cesser, parce que ces passes la faisaient trop souffrir et qu'elle ne pourrait être guérie que par un traitement magnétique de longue durée, ce qui eut lieu effectivement, grâce à l'intervention prolongée d'un parent, puissant magnétiseur. Mme X... est aujourd'hui en pleine santé.

Ce dernier fait montre toute la différence qui existe entre l'action sur le corps astral extériorisé et l'influence directe du magnétisme sur le corps physique.

On ne saurait trop attirer l'attention sur cette application tout à fait inattendue d'un phénomène psychique à la thérapeutique. Sans doute, il faut, pour réussir, rencontrer en même temps un sujet dont le corps astral est extériorisable et un magnétiseur suffisamment puissant pour provoquer ce phénomène ; mais on voit quels bienfaits on peut alors en attendre.

Combien d'autres phénomènes, étudiés d'abord au point de vue exclusivement scientifique, ou comme de simples curiosités, se sont montrés ensuite d'une importance pratique de premier ordre !

Madame Finch contre Eusapia

Madame Finch, qui dirige l'édition Anglaise des *Annales des sciences psychiques*, avait déjà fait preuve d'une absence de logique et d'une notable insuffisance d'impartialité, que plusieurs écrivains psychistes avaient relevées. Son dernier article, non pas *sur*, mais *contre* Eusapia, où elle porte contre le médium des accusations aussi injustes que calomnieuses, n'est pas fait pour modifier l'opinion. Aussi E. Carreras, dans un long article, repousse-t-il avec énergie des imputations que rien ne justifie et dont les expériences faites en Italie, en France, en Pologne et récemment encore à Naples par le comité de la S.P. R., montrent l'absence absolue de fondement. Pour porter contre Eusapia les accusations que Mme Finch a formulées, il faut vraiment faire table rase de tout ce qui a été fait et n'obéir qu'à d'aveugles préjugés.

Voici quelques phrases qui permettront de se rendre compte des procédés de Mme Finch : « Mon expérience personnelle me l'a révélée comme une maitresse parfaite dans l'art du truc et d'un caractère aussi bassement vulgaire et répugnant que, l'ayant suivie de bonne foi, spécialement sur l'affirmation de personnalités officielles d'une autorité reconnue, qui avaient maintes fois expérimenté avec elle, ma première impression fut d'un immense étonnement et d'une profonde et pénible désillusion ! »

Ainsi donc la première impression a suffi à Mme Finch pour se faire une opinion contraire à celle de tant d'hommes distingués, qui ont si longuement étudié le médium et dont plusieurs ont eu recours aux procédés scientifiques les plus rigoureux ! Mais continuons :

« Non seulement elle posède une nature manifestement érotique, mais, à mon avis, elle ne pense pas à autre chose. Tout le monde connait l'histoire de son *amant invisible* (John King, qu'Eusapia appelle son père, transformé en *Incube* !). »

« Sous beaucoup d'aspects elle me rappelle un de *ces élémentals* qui, si souvent, s'emparent des déments et qui, dans le cas présent, aurait pris possession de son corps. »

Après l'avoir décrite comme folle et érotomane, elle lui reproche d'avoir eu un enfant à l'âge de 16 ans, ce que les hommes honorables, qui la connaissent depuis l'âge de 14 ans, n'hésitent pas à déclarer une simple calomnie. Ceci nous donne la mesure du calme et de l'impartialité que Mme Finch apporte dans ses jugements !

Dans son article de la *Filosofia della Scienza*, E. Carreras relève comme il convient de pareils procédés et termine en rappelant le monumental rapport de M. Courtier au nom de l'*Institut psychologique*, sans psychologues, et en reproduisant les passages les plus caractéristiques de l'article d'Ochorowicz dans les *Annales des Sciences psychiques*, que G. Delanne a relevés déjà dans cette Revue.

Un nouveau médium

Nous avons vu, dans une précédente revue, que E. Carreras annonçait l'existence d'un nouveau médium privé, dont les facultés déjà remarquables paraissaient se développer rapidement. Il s'agit d'une dame, mère de famille, dont Carreras ne donne ni le nom ni l'adresse, qui s'est révélée fortuitement et qui, depuis, n'a donné qu'une vingtaine de séances, toujours en famille et en n'admettant que fort difficilement quelques amis.

Le numéro de janvier-février de *Luce e Ombra* publie le compte-rendu d'une première séance, qui sera suivie de quatre autres.

Carreras, accompagné de son ami Squanquerillo, s'est présenté au médium, qui est, dit-il, une dame encore jeune, robuste, de taille plutôt élevée, brune, aux cheveux et aux yeux noirs, paraissant d'une bonne santé. Deux de ses filles, âgées de 13 et 15 ans assistent à la séance ; la main droite de l'une est solidement fixée à la main gauche de l'autre et les bouts libres du cordon sont confiés à Carreras. Les autres assistants sont connus de Carreras et trois d'entre eux ont signé le procès-verbal. Les portes et fenêtres sont soigneusement fermées et scellées. On place sur une petite table une trompette à clefs, qui nécessite pour être jouée l'emploi des deux mains et de la bouche ; on y place également un tambour de basque, un petit tambour, une sonnette et une ardoise avec de l'argile, ainsi que quelques feuilles de papier. Le médium fait partie de la chaîne ; ses mains sont tenues par Carreras et Squanquerillo. La pièce est éclairée par une lanterne à verre rouge.

Des mouvements de table se produisent d'abord vivement, puis la lampe étant éteinte, après qu'on eut lié avec beaucoup de soin les mains et les bras du médium, des attouchements sont produits ; le médium en trance annonce que son guide est un certain *Remigio*, sur lequel on n'a du reste aucun renseignement. Il semble peu instruit, médiocrement intelligent, amateur de grosses plaisanteries, mais plutôt bienveillant, aimant à faire preuve d'une grande force physique.

Dans l'obscurité, le médium passe dans le cabinet médianimique, sans que Carreras se rende compte d'abord du fait. On entend à la fois la voix de Milena, fille du médium et médium elle-même, et trois voix étrangères. Deux de ces voix affirment être celles de filles décédées de deux assistants, avec lequels elles causent. En même temps, Remigio bat des mains dans l'espace, frappe des coups contre toutes les parois, produit des attouchements aussi vigoureux que ceux de John King, et Carreras entend nettement la respiration du médium dans le cabinet. On enlève et on replace les chaises de deux assistantes. Le tambourin et la trompette se font entendre en même temps et jouent un air populaire.

Carreras atteint de douleurs au côté droit, à la suite d'une pleurésie, demande à Remigio de le magnétiser et il sent une main forte et rude, comme celle d'un ouvrier, le magnétiser en avant et en arrière du point douloureux. Il se dresse sur la pointe des pieds, lève la main aussi haut que possible et la sent saisie par des doigts bien caractérisés.

Des lueurs peu éclatantes et de faible volume, laissant une traînée lumineuse, parcourent la pièce et s'approchent à quelques centimètres de la face de plusieurs assistants.

Nous avons dit que les mains et les bras du médium étaient étroitement attachés. Cependant sa jaquette est lancée sur la table. On constate aussitôt que les *liens sont en place et les nœuds intacts ; le médium est en trance et la tête renversée.*

A la fin de la séance, on trouve sur l'ardoise, posée sur une console, les mots suivants : « *Carreras et Remigio sont deux amis.* »

La table, que personne ne touche, est enlevée, rejetée hors du cercle, puis replacée au centre

Luce e Ombra promet de donner le récit de quatre autres séances dans son prochain numéro.

Agents mystificateurs ?

Luce e Ombra publie, sous la signature de Anastadi, un phénomène étrange, qui justifie le point d'interrogation dont il fait suivre son titre. Le voici en résumé :

Le Dr A. Palica, directeur de l'Hôpital de St-Jean, était en bons rapports avec l'auteur de l'article, mais il n'avait jamais été question entre eux de psychisme.

Il n'en était pas de même du chirurgien M.. qui n'était pour lui qu'une simple connaissance. Tous deux étaient en relations avec le pharmacien Selba.

Un soir, M. Anastadi ayant remplacé ses vêtements mouillés par une vieille pelisse, soupa avec sa femme ; après quoi ils mirent les mains sur un guéridon, comme ils le faisaient quelquefois.

Dès le début, ils reçoivent typtologiquement ces mots : « Il me déplaît que tu aies endossé cette simarre indécente ! ».

— Que t'importe ? Dis-moi plutôt qui tu es. » — « Je suis Antonio Palica. » — Le médecin ? » — « Oui, lui-même, en chair et en os ! » Anastadi s'adressant à sa femme manifeste le regret de la mort d'un homme dont il fait l'éloge.

« — Que dites-vous donc ? Sachez que je ne suis pas mort. Je me porte parfaitement. » — « Tant mieux ; demain j'irai à St-Jean et je te serrerai la main. » — Tu ne me trouveras pas à St-Jean. » — « J'avais donc raison de croire à ta mort. » — « Tu avais tort. Je suis vivant et bien vivant. Mais tu ne me trouveras pas à St-Jean. » — « Pourquoi ? A quelle heure sortiras-tu ? » — « Je ne sortirai pas, mais tu ne me trouveras pas. » — « Si tu ne sors pas, tu seras toujours à l'Hôpital. » — « Non je ne sortirai ni aujourd'hui, ni demain, ni après-demain ni... » — « Ni pour l'éternité !!... » — « Allons, Allons !! Je n'y serai pas, tu ne me trouveras pas et *tu n'iras même pas*. Mais demain, le Dr M... te donnera le mot de l'énigme. » — « Tu te moques de moi : bonne nuit ! »

Cependant, le lendemain, une circonstance imprévue empêche Anastadi

de se rendre à l'hôpital St-Jean. En se trouvant à la pharmacie Selba, il voit arriver le Dr M..., qui se plaint vivement, disant que le séjour à l'hôpital est devenu impossible. A une question qui lui est adressée, il répond : « Il y a que je perds la boussole avec cet énergumène de Palica. Depuis quatre jours il ne me laisse pas un instant de trève, sans cesse il tourne autour de moi : changez ceci ; déplacez cela ; adoptez telle heure au lieu de telle autre ;... etc... je n'y tiens plus ! » — « Vous êtes donc maintenant à l'Hôpital St-Jean ? » — « Non, depuis un an je suis à St-Antoine. » — « Que peut faire à St-Antoine le Dr Palica, qui est à St-Jean ? » — « Le Dr Palica vient d'être transféré à St Antoine et, pour mon malheur, il y est entré en fonctions depuis quatre jours. »

Le lendemain Anastadi se rendit à St-Antoine où il trouva le Dr Palica et, dans la conversation, il apprit que le soir de la communication il était au théâtre.

Il n'y avait pas eu d'évocation de la part d'Anastadi ; le Dr Palica ne s'était pas trouvé dans un état de trance qui favorisât un dédoublement ; alors, que faut-il admettre ? Un esprit mystificateur, connaissant le transfert du Dr Palica et la nature de ses rapports avec Anastadi, s'était-il moqué de lui ? Cette hypothèse est peut-être la plus vraisemblable.

La médiumnité de Carancini et de Bailey

Nous avons fait remarquer dans une précédente revue que les mêmes hommes, qui avaient affirmé la sincérité des phénomènes d'Eusapia, venait de constater, qu'avec eux, Carancini avait fraudé pendant toute une séance.

D'autre part, nous voyons dans le *Light* que Bailey, dans ses séances à Grenoble, en présence du groupe organisé par le Colonel de Rochas, a stupidement fraudé Faut-il en conclure que ces deux médiums ont définitivement disqualifiés et qu'ils ne sont que fraudeurs ?

Faut-il admettre que tous les hommes distingués qui ont assisté aux séances chez le baron Von Erhardt et ceux qui, depuis plusieurs années, observent Bailey chez M. Stanford et affirment avoir pris les plus strictes précautions, dans ces séances hebdomadaires, visites du médium, cage rigoureusement scellée, etc... ont tous été naïvement mystifiés ou se sont résignés au rôle de complices ? Il nous répugne de le penser. Comment donc se rendre compte de résultats aussi dissemblables et contradictoires ? Pour notre part, nous sommes assez portés à admettre que ces médiums très sensitifs et vaniteux, aux idées étroites, sentant leurs facultés notablement diminuées, peut-être même tout à fait éclipsées momentanément, comme cela est arrivé aux meilleurs, et ne voulant pas [illegible] truquer, espérant tromper l'étroite surveillance [illegible] uniquement par leur vanité, ils ne se préoccupent [illegible] de la découverte de [l]eur fourberie.

glais, a produit, dans une séance dont M. Monnosi rend compte dans le *Giornale d'Italia*, des phénomènes qu'il nous semble impossible d'expliquer par un truc, sans complicité.

On pose sur la table des séances une cage dont la charpente est en bois et les côtés formés par un treillis en fil de fer. Elle est fermée par un cadenas Sur cette cage on place un plat dont le fond est noirci par la fumée d'une lampe et que l'on recouvre par une glace qui le dépasse de toute part.

L'obscurité étant faite, le médium prie Monnosi de poser la main sur cette glace, pour s'assurer qu'elle est toujours là ; puis de descendre la main jusqu'au cadenas et de ne pas le lâcher. Pendant que Monnosi tient le cadenas toujours fermé dans la main, le médium dit : « *C'est fait.* » On allume et on constate que le plat et la glace qui le recouvre sont dans la cage et que le mot *Eurèka* est écrit sur le fond enfumé du plat.

Neuf témoins affirment le fait et les conditions de contrôle.

Devant ce fait, qui s'ajoute à tant d'autres, nous croyons pouvoir conclure que Carancini ne fraude pas *toujours*.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Bailey démasqué à Grenoble

Nous avons trop souvent signalé les faits remarquables constatés en présence de Bailey chez M. Stanford, à Melbourne, et toutes les précautions prises pour assurer le contrôle : enveloppement complet après visite corporelle, emploi de la cage, etc. ; les résultats identiques chez d'autres personnes soit de Melbourne, soit de pays voisins, pour ne pas considérer comme un devoir de présenter une contre-partie.

Nous avons cité le témoignage très formel de M. Reichel. Celui-ci était si nettement convaincu, qu'il a eu la générosité de faire les frais du voyage de Melbourne à Grenoble de Bailey et de la personne qui l'accompagne, car il ne voyage jamais seul. Il a, en outre, assumé ses frais de séjour à Grenoble, le tout ne s'élevant pas à moins de 5.000 fr. Malgré cela, Bailey menace M. Reichel d'un procès C'est un acte de folie.

Bailey était déjà en route, lorsque M. Stanford, en honnête homme, crut devoir prévenir M. Reichel qu'il venait de constater une fraude grave. Plusieurs personnes avaient demandé, pour être convaincues, de voir apporter de Londres à Melbourne un journal du jour ou de la veille. Or tout récemment fut apporté un imprimé en langue arabe, que les prétendus guides affirmaient dater de très peu de jours. M. Stanford avait, dans

sa satisfaction, très largement rémunéré Bailey. Or, il venait d'avoir la preuve que cet imprimé datait de *cinq mois* !

On voit que Bailey n'a pas été assez intelligent pour prévoir que cet imprimé serait examiné avec d'autant plus de soin et même de défiance, que l'intérêt du fait aurait été capital, si on avait établi sa sincérité !

A Grenoble, M. De Rochas avait formé un comité d'hommes de science, qui devait examiner Bailey dans un local de l'Ecole de Médecine. Bailey ne se laissa pas examiner à fond. Deux oiseaux furent présentés par lui comme venant des Indes. Or le Cl de Rochas trouva à Grenoble le marchand qui avait vendu les oiseaux et qui reconnut Bailey comme l'acheteur auquel il les avait remis !

On comprend que devant une aussi stupide duplicité, M. de Fontenay, qui faisait partie du Comité, ait signifié à Bailey qu'il eût à retourner à ses savates. (On sait que Bailey est cordonnier de son état). Le médium démasqué répondit que le comité de Grenoble en avait eu plus qu'il ne méritait !

Attendons maintenant le rapport de M. De Rochas (1).

Lettre de W. Reichel à Bailey

Le N° du 12 Mars de *Light* publie la lettre suivante de Bailey et une note du Cl De Rochas. Les voici :

Londres, 28 Février, 1910.

M. Charles Bailey,

Comme votre prétendu contrôle et vous-même personnellement, pendant mon séjour à Melbourne, m'aviez prié de vous présenter en Europe à des hommes de science, pour vous permettre de leur montrer vos facultés médiumniques pour les apports et que je me sentais tout à fait convaincu de votre honnêteté, je vous remis Deux mille deux cents francs, pour payer votre traversée. Je vous fis entrevoir d'importantes rémunérations dans le cas ou vous pourriez convaincre les hommes de science auxquels j'allais vous présenter, de la sincérité de vos phénomènes. Puisque j'étais moi-même extrêmement désireux, en ma qualité de lutteur depuis trente ans pour la défense de l'occultisme, de convaincre le monde scientifique de la possibilité des phénomènes occultes, j'aurais fait ce qui m'eût été possible pour assurer votre avenir, dans le cas où vous auriez prouvé la sincérité de vos apports devant le Colonel De Rochas et le comité d'hommes de science éminents qu'il avait formé.

(1) Un rapport sur les séances de Grenoble a paru dans les *Annales Psychiques* du 1er au 15 Mars 1910. Ces démasquements prouvent combien les médiums qui veulent tromper sont facilement dévoilés, aussi bien par les spirites eux-mêmes que par les savants *N. d. l. r.*).

Qu'avez-vous fait ? Il est prouvé sans contestation possible que c'est vous-même qui avez acheté à Grenoble les deux oiseaux que vous avez déclaré, à la seconde séance, avoir été apportés de l'Inde par vos contrôles Hindous. Vous avez ainsi commis une fourberie inqualifiable vis-à-vis de ce comité scientifique et de moi-même, qui vous avais jusque là traité comme un frère. Lorsque l'on vous a confronté avec le marchand d'oiseaux, il vous a reconnu sans hésiter, aussi bien que les deux oiseaux, Il vous a rappelé que, comme vous ne saviez pas un mot de français et que vous n'aviez pas de monnaie française, vous étiez allé en changer et étiez revenu ensuite avec de l'argent français.

Lorsque je vous demandai de donner une autre séance, pour prouver la réalité de vos facultés, vous avez refusé et vous avez demandé de quitter la ville Votre déclaration, que vous considériez comme une insulte de la part du comité, de vous demander de vous examiner dans le bas du dos est ridicule, car cela devait être fait, puisque des médiums avaient été convaincus de cacher des objets dans cette partie de leur corps.

Vos procédés frauduleux sont d'autant plus répugnants, que de mon côté, et je crois aussi du côté du Colonel de Rochas, je suis absolument convaincu que vous êtes réellement capable de produire des phénomènes authentiques. Si des apports n'eussent pas été faits d'abord, nous aurions continué les expériences, car nous savons qu'il se présente souvent des circonstances qui ne permettent pas les manifestations occultes. Mais dans le cas actuel vous avez été, sans la possibilité d'aucun doute, convaincu de fraude.

Je vous emmène à Londres avec moi, parce que vous m'avez dit que vous y aviez des relations et que je ne veux pas vous laisser dans un pays dont vous ne connaissez pas la langue. Je remets à M. Shipley 2.115 francs pour payer votre voyage de retour et qu'il vous remettra contre reçu.

Le compte-rendu des séances de Grenoble sera publié par le Colonel de Rochas et son comité, en Mars ou en Avril, et tout ce que je vous recommande, c'est de quitter l'Europe au plus tôt, car vous vous exposeriez à des poursuites judiciaires si vous teniez des séances payées. Je fais facilement mon deuil des 5 000 fr. que j'ai dépensés pour vous ; mais vous avez couvert de ridicule non seulement moi-même, mais votre patron, M. Stanford et Mme Bright qui ont tant fait pour vous. Vous avez également causé un dommage incalculable au mouvement occultiste et spirite.

Signé : Professeur « Willy Reichel ».

De son côté, le Colonel de Rochas écrit, au *Light*, en date du 23 Février :

« Nous venons de mettre fin ici, après trois séances, à nos expériences avec Bailey, car nous avons eu la preuve que ces oiseaux qu'il avait donnés comme apportés de l'Inde, à la seconde séance, avaient été

achetés par lui, la veille, à un marchand d'oiseaux de Grenoble. En outre, lui même s'est refusé à être examiné complètement par un médecin de notre comité. »

Il reste donc bien démontré, qu'en France, Ch. Bailey a fraudé. Les précautions prises à Melbourne ne nous permettent cependant pas de mettre en doute la réalité de ses facultés médianimiques, car nous ne nous croyons pas autorisé à récuser la valeur des affirmations de Madame Bright, de M. Stanford et de M. Willy Reichel qui ont fait preuve non seulement de leur désintéressement, mais aussi de leur véritable générosité et dont l'honorabilité ne peut être mise en question.

Comment donc se rendre compte de la chute de ce médium ? Nous savions que Bailey était d'une intelligence médiocre et sujet à des caprices inexplicables. N'ayant pas obtenu de résultats à sa première séance, il n'a pas compris que le voyage, le changement de milieu avaient pu apporter une profonde perturbation dans ses facultés. Comme tant d'autres médiums, il a été trop vaniteux pour avouer un échec, problement momentané, et s'est aliéné la bienveillance de ceux qui l'avaient soutenu jusqu'ici et dont les bons procédés lui avaient sans doute donné une trop haute opinion de lui-même. Quant au spiritisme, il en a vu bien d'autres et ce n'est pas la déloyauté d'un médium qui pourra l'arrêter dans sa marche.

Dr DUSART.

*
* *

L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro la suite de la Bibliographie d'Allan Kardec et un article très intéressant sur les materialisations de M. le Dr Chazarain.

AVIS

M. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit au bureau du journal le Jeudi et le Samedi, de 2 heures à 6 heures.

Le Gérant : DIDELOT

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

17 — 5 — 1910.

L'Ecriture directe et les Apports

(*Suite*) (1).

Quelques témoignages de savants

M. Gustave Le Bon, dans une conférence récente, a déclaré que les hommes de science qui ont étudié les phénomènes psychiques sont les moins compétents pour les juger sainement. Il ressemble un peu à un individu qui, ne connaissant rien de l'Astronomie, pénétrerait dans un observatoire en proclamant d'un air fanfaron qu'il en sait plus que les astronomes en ce qui concerne leurs travaux. C'est un genre de mentalité qui témoigne plus de la haute estime en laquelle M. Le Bon tient son propre jugement, qu'en faveur de sa modestie, et il est un peu singulier que ce négateur ait une pareille suffisance, alors qu'il ne possède qu'un si mince bagage expérimental, dans ce domaine particulier.

Il est vrai qu'une opinion aussi paradoxale n'empêchera personne d'étudier ces phénomènes si intéressants, puisque voici longtemps déjà que des hommes, autrement qualifiés au point de vue scientifique, tels que Tyndall, Faraday ou Babinet, n'ont pu en entraver l'essor. Je crois donc utile de faire voir, par quelques autres exemples, que l'écriture directe possède les plus sérieuses références. Un homme très versé dans la pratique des phénomènes spirites, M. Harrisson, directeur du *Spiritualiste*, a publié un récit curieux, qui montre que le médium a pu répéter un message obtenu sur des ardoises que les expérimentateurs n'avaient jamais perdues de vue. Le voici textuellement : (2)

Il y a quelques jours, M. Ch. Blackburn, (3) de Parfield, Disburg, près de Manchester, vint à Londres et invita à assister à une séance de Slade,

---

(1) Voir le n° d'avril p. 557 et suiv.

(2) Voir la traduction française, par M. le Dr Dusart, dans la *Revue Spirite*, 1901, p. 333.

(3) C'est ce Monsieur qui fit les premières expériences avec miss Cook, le médium de Crookes.

deux sceptiques déterminés en ce qui concerne les questions spiritualistes, qui étaient tous deux des hommes d'affaires dont l'influence est reconnue dans la cité. Ils se rendirent au domicile de Slade, Upper Bedford Place, n° 8, lundi dernier entre trois et quatre heures de l'après-midi. M. Blackburn apportait avec lui une ardoise *achetée à Manchester.* C'était une ardoise pliante, c'est-à-dire garnie de charnières au dos, de telle sorte que quand on la fermait les deux feuillets d'ardoise se faisaient face ; l'encadrement était en bois. Un ami de M. Blackburn, habitant Manchester, y avait apposé une marque particulière. A Londres, le correspondant du Monsieur qui avait fait la marque était l'un de ceux qui étaient venus à la séance pour en contrôler les résultats.

Les deux messieurs de Londres apportèrent l'ardoise dans la salle des séances et *comme ils la tenaient ouverte,* le Dr Slade *y jeta* un fragment de crayon du volume d'un grain de froment. Ils fixèrent ensuite avec beaucoup de soin une ficelle autour de l'ardoise fermée, après que l'un d'eux la déposa sur la table *et la maintint en appuyant son coude sur elle* (1). On entendit le grattement de l'écriture. Ils emportèrent ensuite l'ardoise dans la pièce voisine, l'ouvrirent en présence de M. et Mlle Blackburn, ainsi que de M. Simmons et l'on trouva *les deux feuillets de l'ardoise couverts des traits raides et poudreux d'une écriture avec le crayon d'ardoise.* Le crayon d'ardoise se *trouva usé* par l'exécution de l'écriture.

Depuis la première jusqu'à la dernière minute, l'ardoise ne fut à aucun moment hors de la vue des observateurs. La séance avait lieu en pleine lumière du jour.

Puisque l'ardoise était marquée, aucune substitution ne pouvait se produire pour la remplacer par une autre sur laquelle l'écriture aurait été tracée d'avance. N'ayant pas été placée sous la table, on ne pouvait la soustraire à l'attention des observateurs et le truc de la baleine dans laquelle est emmanché un fragment de crayon d'ardoise, était également inutilisable. D'ailleurs, Slade n'étant pas sorti de la chambre ; aucun soupçon de fraude n'est valable dans ce cas, qui diffère complètement de ceux décrits par Hodgson. Je continue :

Deux ou trois mots de ce message étaient mal orthographiés. Après que le tout eut été bien examiné, le Dr Slade effaça l'écriture ; un crayon fut introduit de nouveau et l'ardoise replacée dans les mêmes conditions que précédemment, pour obtenir de nouvelle l'écriture. On entendit entre les ardoises un bruit semblable à celui de l'écriture et le monsieur enleva l'ardoise pour l'ouvrir chez l'un d'eux. Lorsqu'ils furent partis, le Dr Slade tombe en trance et l'intelligence qui se communiqua dit à M. Sim-

(1) Cette précaution empêche une substitution dans le genre de celle que M. Davey utilisait toujours.

mons que ces assistants n'avaient pas attendu assez longtemps ; qu'il n'y avait pas d'écriture sur l'ardoise ; que les esprits avaient seulement fait rouler le crayon *en essayant de le tenir*. Tout ceci fut, plus tard, démontré exact.

Retenons, en passant, qu'ici la force qui opère déclare qu'elle *tient le crayon*, ce qui diffère du procédé mis en œuvre avec Stainton Moses, quand il posa le pied sur le crayon vert pour empêcher qu'on s'en servît à la façon habituelle. Le mode opératoire n'est donc pas toujours le même ; c'est une remarque qui ne sera pas inutile quand nous en viendrons à chercher l'explication. L'article se poursuit ainsi :

Le lendemain, ils revinrent à 2 h. 30 de l'après-midi, comme il était convenu, et obtinrent de l'écriture *dans les mêmes conditions* que dans la précédente séance. Lorsqu'ils furent sortis de la salle des séances, et avant qu'ils eussent détaché les ardoises, M. Blackburn, tenant une séance avec le Dr Slade, demanda s'il y avait de l'écriture sur l'ardoise cette fois-ci.

Les esprits dirent qu'ils étaient prêts à répéter le message sur une autre ardoise. Ils le firent, tandis que l'ardoise sur laquelle se trouvait un fragment de crayon, était tenue par le Dr Slade appliquée contre la face inférieure du plateau de la table. Le médium recevait la lumière de face et M. Blackburn avait lui-même nettoyé l'ardoise avant la séance. Il porta ensuite le message dans la pièce voisine, on rompit les attaches de l'ardoise double et les deux messages furent trouvés identiques, sauf que celui de l'ardoise double contenait une phrase de plus.

Ce récit a été fait pour rendre hommage à la vérité et il nous est attesté par MM. Blackburn, Simmons et le Dr Slade.

On ne doit pas ignorer que Slade fut soumis en Allemagne, en 1877 et 1878, à l'examen d'un comité scientifique formé par des professeurs de l'Université de Leipsig. C'étaient : Zoellner, l'astronome bien connu ; Weber, professeur de physique ; Scheibner, mathématicien distingué et le Dr Fechner, également professeur de physique et philosophe éminent.

Du travail que Zollner publia (1), je crois devoir détacher les passages suivants, qui prouvent que le célèbre astronome prit toutes les précautions pour se garantir d'une supercherie toujours possible :

Pour répondre à cette supposition que l'on nous présente si souvent

(1) Zoellner — *Scientifische Abandlungen*.

que M. Slade écrit lui-même sur les ardoises avec un fragment de crayon qu'il tient entre l'ongle et la chair de l'un de ses doigts, j'ai acheté une demi-douzaine d'ardoises, de dimensions telles que toute manipulation était absolument impossible. Je suppose que mes lecteurs sont assez intelligents pour convenir avec moi que celui qui voudrait écrire sur une ardoise de la façon indiquée ci-dessus, tout en la maintenant en même temps, devrait être capable d'atteindre avec ses doigts toute les parties de la surface sur laquelle l'écriture devrait être tracée.

Or, les ardoises que j'avais achetées et qui portaient la marque : Faber n° 19, avaient une longueur de 334 millimètres sur une largeur de 155 millimètres. Qu'on saisisse et qu'on tienne comme on le voudra une semblable ardoise, la plus grande main humaine, avec les doigts complètement allongés ne pourra jamais atteindre, à beaucoup près, toutes les parties d'une telle surface. Eh bien ! c'est une semblable ardoise qui, tenue par Slade de la façon usuelle, a été couverte, *sur toute sa surface* par de l'écriture, de telle sorte que la théorie que nous combattons est *matériellement* inacceptable et doit être rejetée.

Nous allons avoir, encore une fois, l'affirmation que l'écriture peut se produire dans des ardoises sans que personne y touche. Le témoignage de Zoellner étant de premier ordre, je cite textuellement sa relation :

Lorsque nous avons repris avec Slade notre séance chez mon ami O. Von Hoffmann, le 7 mai 1878, à huit heures et demie du soir, j'avais apporté plusieurs de ces grandes ardoises, achetées par moi et soigneusement nettoyées et je les avais placées *devant moi sur la table* autour de laquelle nous étions assis. A peine avions-nous pris nos places que Slade tomba en trance... Lorsqu'il s'éveilla, ses yeux tombèrent sur ces longues ardoises nouvellement apportées. Je répondis évasivement lorsqu'il me demanda à quoi je les destinais. Il me proposa d'essayer de nouveau si de l'écriture se produirait spontanément sur deux ardoises mises l'une l'autre, sans que personne, *ni lui ni moi*, puisse les toucher, comme cela avait si splendidement réussi dans l'expérience tentée en présence de W. Weber et de moi, le 13 décembre 1877, lorsque, entre deux ardoises étroitement serrées l'une contre l'autre par une solide corde d'emballage aux tours entrecroisés et que l'on avait tranquillement posées sur la table, *sans que personne les touchât*, ni Slade ni aucun de nous, il se produisit tout-à-coup de l'écriture, dont tout le monde entendit nettement le grattement.

Slade me pria donc de prendre deux des nouvelles ardoises, de placer entre elles un fragment de crayon d'ardoise, et de les fixer solidement ensemble. Je le fis, après *m'être assuré de nouveau, par moi-même, qu'elles était parfaitement nettes.*

On n'avait donc pu, par aucune habileté de main, substituer une

ardoise pour écrire dessus en opérant sous la table, puisque Zoellner prend la précaution de les regarder encore avant de les attacher. Si l'on avait opéré ainsi avec M. Davey, jamais il n'aurait réussi à tromper les expérimentateurs. Je reprends le récit du savant Allemand :

On appliqua quatre cachets sur les longs côtés et je les déposais avec le bout de crayon entre elles, sur un coin de la table le plus éloigné de nos mains. Celles-ci furent réunies sur la table, de telle sorte que les mains de Slade, *recouvertes par les miennes, ne pouvaient faire aucun mouvement.* A peine les choses étaient-elles ainsi disposées, que les ardoises, *que personne ne touchait,* furent soulevées un grand nombre de fois sur un de leurs côtés; ce que nous voyions tous deux le plus nettement sous la lumière que donnait une bougie placée sur la table. Les deux ardoises restèrent ensuite immobiles, après avoir un peu modifié leur position première, et l'on entendit aussitôt entre les deux un bruit d'écriture comme si elle était tracée par une main ferme avec un crayon d'ardoise. Après que les trois coups bien connus eurent annoncé la fin de l'écriture, nous séparâmes nos mains que *nous avions tenues tout le temps bien serrées.* La séance fut levée et nous nous rendîmes avec les deux ardoises *dont je m'étais aussitôt emparé*, dans la pièce voisine, où nous attendaient M. Von Hoffmann et sa femme. En leur présence, les deux ardoises que je venais de sceller si peu de temps auparavant furent séparées.

Les deux côtés étaient *complètement couverts* d'un message en Anglais.

Je pourrais multiplier les récits d'expériences aussi précises que celle-ci, mais il me suffira de citer encore un témoignage, émanant du professeur Barett, membre de la *Société Royale*, pour établir que le *fait* de l'écriture sur ardoises existe bien réellement.

Au moment du procès qui fut intenté à Slade en Angleterre, et à la suite duquel il fut acquitté, le professeur Barett se crut obligé de déclarer ce dont il avait été témoin. Il écrivit : (1)

Prenant une ardoise *bien nette sur ses deux faces*, je la plaçai sur la table, de telle sorte qu'elle était maintenue au-dessus d'un fragment de crayon que sa surface ne pouvait toucher. Dans cette position, je maintins fermement l'ardoise immobile en *y appuyant mon coude.* L'une des mains de Slade *fut saisie par une des miennes* et le bout des doigts de son autre main *touchait à peine l'ardoise.* Tandis que je surveillais étroitement les deux mains de Slade, constatant qu'elles ne remuaient pas d'une façon perceptible, je fus fort étonné d'entendre un grattement semblant venir de dessous la table, et lorsque je relevai l'ardoise, je trouvai que le côté qui regardait la table *était couvert d'écriture.* J'ai obtenu d'autres fois des ré-

(1) *Revue Spirite* 1902, p. 14 et 15.

sultats semblables. Plus tard même, un savant éminent de mes amis obtint de l'écriture sur une ardoise nette, tandis qu'il la tenait seul et que les mains de Slade reposaient sur la table.

Je pense qu'il serait difficile de récuser la bonne foi d'hommes tels que le baron de Guldenstubbé ou celle de Stainton Moses, comme la compétence de Wallace, de Crookes, du Dr Gibier, de Zoellner et du professeur Barett. Ou il faut dénier toute valeur au témoignage humain, ce qui est manifestement exagéré dans le cas présent, ou les faits ont bien eu lieu comme ils sont décrits. Pour lever tous les doutes, je rapporterai encore quelques cas dans lesquels on voit : soit le déplacement du crayon sous un linge, soit, directement, la touche en mouvement.

Vue des mouvements du crayon

Un jésuite, le R. P. Pailloux, a publié en 1863, un livre dans lequel il cite un certain nombre de phénomènes dont il fut témoin ou qui lui sont attestés par des amis dans lesquels il a toute confiance. Bien entendu, pour notre religieux, c'est l'esprit du mal qui est l'auteur de ces manifestations. Laissons de côté son interprétation pour ne voir que le fait lui-même. En voici un, que je lui emprunte, qui est tout à fait remarquable : (1).

M. Simmons, magistrat des plus considérés, venant de perdre son fils, se laissa aller au désir de l'évoquer dans un cercle. Le *médium* voit ce fils et le dépeint ; cela ne suffit pas au malheureux père. Il reconnaît son langage, cela ne lui suffit pas encore.

Qu'il m'écrive ! s'écrie-t-il, et je le reconnaîtrai certainement.

Un crayon est alors placé sur la table et toute l'assistance observe et palpite ; le crayon s'agite, mais retombe à plusieurs reprises ; on le place alors dans un support annulaire et, grâce à ce léger support, le *crayon marche seul*, écrit la plus touchante des lettres et confond l'heureux père, moins encore par l'expression de sentiments bien connus, que par *l'imitation parfaite de l'écriture*, *par les incorrections du style*, et surtout par *quelques fautes d'ortographe habituelles à son fils*. A partir de ce moment, M. Simmons devint un des prosélytes les plus ardents de la nouvelle doctrine.

On le conçoit aisément ; car l'écriture et le style sont les meilleurs critériums de la personnalité et ce père n'avait pas plus de raison de douter de l'authenticité du message, que si c'eût été une lettre de son enfant éloigné qui lui parvint, et dans laquelle il eût reconnu,

(1) R. P. Xavier Pailloux. *Le Magnétisme, le Spiritisme et la possession.*

en même temps que son écriture, sa manière de s'exprimer et jusqu'aux incorrections et aux fautes d'orthographe qui lui était familières.

On a pu remarquer que le crayon n'a pu écrire que lorsqu'il fut étayé par un support. Cette observation est à rapprocher de celle de Crookes : (1).

Mon second exemple — dit le savant anglais — peut être considéré comme un insuccès. « Un bon échec enseigne souvent plus que l'expérience la mieux réussie. » Cette manifestation eut lieu *à la lumière*, dans ma propre chambre, et seulement en présence de M. Home et quelques amis intimes. Plusieurs circonstances dont il est inutile de faire le récit, m'avaient montré que le pouvoir de M. Home était très fort ce soir-là. J'exprimai donc le désir d'être témoin en ce moment de la production d'un message écrit, ainsi que, quelque temps auparavant, je l'avais entendu raconter par un de mes amis.

Immédiatement, il nous fut donné la communication alphabétique suivante : « Nous essayerons. » Quelques feuilles de papier et un crayon avaient été placés au milieu de la table; alors *le crayon se leva sur sa pointe*, s'avança vers le papier avec des sauts mal assurés, et tomba. Puis *il se releva* et retomba encore. Une troisième fois il essaya, mais sans obtenir de meilleurs résultats. Après ces trois tentatives infructueuses, une petite latte, qui se trouvait à côté, sur la table, glissa vers le crayon et s'éleva à quelques pouces au-dessus de la table, le crayon *se leva de nouveau*, et s'étayant contre la latte, ils firent ensemble un effort pour écrire sur le papier. Après avoir essayé trois fois, la latte abandonna le crayon et *revint à sa place*; le crayon retomba sur le papier, et un message alphabétique nous dit : « Nous avons essayé de satisfaire à votre demande mais c'est au-dessus de notre pouvoir. »

Il est à présumer que l'échec fut dû à la trop grande lumière, car nous allons voir immédiatement que le mouvement du crayon, commencé dans l'obscurité a pu continuer ensuite à la lumière, ou lorsque l'on prenait le soin de projeter une certaine ombre sur l'ardoise, avec un mouchoir, par exemple.

Le récit de ces expériences est dû au professeur Elliot Coues, qui fut président du Congrès des Sciences psychiques qui se tint à Chicago en 1891.

Ce que Crookes n'a pas vu, c'est à-dire le crayon écrire seul, le professeur Elliott Coues l'a constaté, à son grand étonnement (2).

« Il y a peu de temps encore, dit-il, j'aurais eu de la peine à me figurer

(1) Crookes. *Recherches sur le Spiritualisme*, p. 158.

(2) *Annales psychiques*, mai-juin 1892, pp. 152 et suiv.

que je serais l'auteur d'une telle histoire. Cependant, je ne pourrais être infidèle à mes convictions sans détruire mon intégrité intellectuelle, et je ne puis me taire en face de pareils faits, sans qu'on puisse m'accuser de lâcheté morale ».

Le professeur raconte que, se trouvant à San Francisco en octobre 1891, il se rendit, accompagné de sa femme, le vendredi 16 octobre, chez un médium nommé Mme Mena Francis.

« Aussitôt qu'elle eut fini avec un visiteur qui nous avait précédés, elle nous fit entrer dans une chambre de derrière, exposée au midi, ou dans laquelle tout au moins le soleil entrait en plein par une fenêtre unique, près de laquelle nous nous assîmes. Mme Francis prit un fauteuil bas et confortable ; ma femme s'assit en face d'elle, et moi tout près, entre les deux dames, à droite de Mme Francis, tandis qu'en face de nous se trouvait une petite table de jeu avec un tapis ordinaire en drap. Sur la table, il y avait deux ardoises minces en « silicate », sans cadre, d'environ 4 pouces de large sur 6, un verre d'eau et un chiffon pour effacer. Mme Francis nous invita à examiner à loisir la table et ses accessoires. Nous le fîmes, et nous trouvâmes que les choses étaient comme je viens de le dire. Elle prit une des ardoises, posa dessus un morceau de crayon, long peut-être d'un tiers de pouce, et la fit passer doucement sous la table, hors de notre vue, la tenant par un coin avec une main, comme le ferait quelqu'un qui tiendrait ainsi une ardoise ou quelque objet semblable. Son autre main en vue sur la table. Elle se balança un peu sur son fauteuil, tandis que deux paires d'yeux étaient fixées sur elle, et elle dit d'une voix tranquille :

« Les chers Esprits voudront-ils bien écrire ? » ou quelque chose de semblable.

« Ma conscience scientifique fut désagréablement impressionnée par ces paroles, car s'il y a une chose que je n'aime pas, c'est justement une chose pareille. Cependant, je ne bougeai point, et bientôt tic, tic, tic, on entendit quelque chose sous la table, comme si le crayon écrivait.

« C'est, en effet, ce qui avait lieu, et l'on peut juger de mon étonnement quand Mme Francis, pendant que le bruit durait encore, retira lentement l'ardoise de dessous la table et *qu'alors, là, à découvert, en pleine vue*, à quelques pouces devant moi, je vis distinctement le crayon écrire *de lui-même* et finir le dernier ou les deux derniers mots d'une phrase en plusieurs lignes couvrant presque toute l'ardoise. Ma femme ne vit pas cela, simplement parce que la table interceptait son regard. Mais que je l'aie vu, exactement comme je le décris, c'est la pure vérité. Pour abréger mon récit, je dirai que la même chose se répéta pendant au moins une heure. A plusieurs reprises, des phrases furent écrites, comme je l'ai dit : une partie de l'écriture de plusieurs d'entre elles fut faite sous les yeux de ma femme, aussi bien que sous les miens, *personne ne touchant au crayon*. Plusieurs fois, Mme Francis fit varier l'expérience en tenant l'ardoise élevée en l'air, au-dessus de la table, et en plaçant dessus un

mouchoir ou un livre entr'ouvert, pour la protéger des rayons du soleil ; l'écriture continuait à se faire, et l'on entendait le bruit comme avant. »

« ... Je peux constater, sans rien préjuger en particulier, que les mots n'étaient certainement pas écrits au hasard, car ils formaient des réponses intelligibles et intelligentes aux diverses questions, et constituaient ainsi, jusqu'à un certain point, une conversation continue et rationnelle. Ces réponses se rapportaient aussi, en partie à des personnes, des endroits, des choses, au sujet desquels Mme Francis devait être, *humainement parlant, dans une ignorance complète*. D'ailleurs, ces réponses étaient données comme des séries de communications venant des esprits de personnes vivantes ou mortes ; elles l'étaient ostensiblement, et Mme Francis le croyait vraiment. De ces personnes, Mme Coues et moi *nous en reconnûmes quelques-unes que nous avions connues vivantes*, etc...

Il est utile d'ajouter que M. Elliott Coues n'était pas connu de Mme Francis avant la séance et qu'elle n'aurait pu prendre aucun renseignement sur lui. Dans une seconde séance qui, cette fois, eut lieu dans l'appartement de M. et Mme Coues, à l'hôtel, assistaient également M. Coleman, l'écrivain spiritualiste anglais et sa femme. Tous purent constater le mouvement du crayon sur les ardoises, préalablement nettoyées par MM. Elliott Coues et Coleman. Je cite ici le rapport textuel :

Nous nous assîmes tous les quatre autour d'une de ces tables que l'on trouve ordinairement dans les petits salons d'hôtel. Il était près de midi, il faisait *un temps très clair*. Tantôt tous ensemble, tantôt successivement, *nous vîmes le morceau de crayon se mouvoir, personne ne le touchant et écrire des phrases lisibles et intelligibles*. Il écrivit des réponses raisonnables et judicieuses à différentes questions, répondit à quelques questions *faites mentalement*, avec un à propos quelquefois étonnant ; il affirma qu'il écrivait de la part de différentes personnes mortes dont les noms furent signés (mais je ne reconnus qu'un seul de ces noms), enfin il se conduisit comme un être doué d'intelligence et de volonté et non comme un petit morceau de minéral inanimé.

Voici ce qui a trait à l'éclairement de l'ardoise :

Plusieurs fois Mme Francis fit varier l'expérience en tenant l'ardoise en l'air, au-dessus de la table, et en plaçant dessus un mouchoir ou un livre entr'ouvert, pour la protéger des rayons du soleil.

Enfin, M. Coues, tenant lui-même la main de Mme Francis, put se convraincre très positivement et très complètement qu'il n'était pas le jouet d'une hallucination ou d'une supercherie habile :

Une fois, dit-il, pendant cette seconde séance, Mme Francis me demanda de lui tenir la main, comme elle avait déjà demandé la première fois à Mme Coues de le faire. Mme Francis tenait l'ardoise devant moi, en pleine

vue ; elle la tenait par un coin, les doigts en dessous, le pouce en dessus, comme l'on fait ordinairement ; je serrais sa main fortement ; je tenais même en réalité un peu l'ardoise aussi. Je sentis dans mes doigts un fort tiraillement, très particulier, presque convulsif, et à en juger par mon toucher et par mes yeux, elle me parut étreindre l'ardoise avec une telle force, dans ses doigts crispés, qu'elle fit se courber un peu le silicate ; le crayon était en dessus *et il écrivait tout seul, là, en plein sous mes yeux.*

Je crois que l'observation dans de semblables conditions est tout à fait excellente et que, de plus en plus, la certitude de la possibilité de l'écriture directe n'est plus niable, à moins d'accuser tous les témoins d'un mensonge aussi invraisemblable qu'inutile, puisque M. Coues n'était nullement spirite et qu'il ne pouvait que se diminuer, aux yeux de ses savants confrères, en affirmant de pareilles choses.

(*À Suivre.*) GABRIEL DELANNE.

Matérialisations peu connues

Observées à Paris, avec, pour quelques-unes, vue simultanée du médium et des formes matérialisées et très belles communications écrites par ces dernières sous les yeux des assistants

par

le DOCTEUR L. CH. CHAZARAIN.

Tout observateur qui a été témoin de faits accusant l'existence de forces jusqu'alors inconnues ou mal comprises, a le devoir de dire ce qu'il a vu, car en contribuant à faire accepter une vérité nouvelle, il peut rendre les plus grands services à l'humanité ! Or quels plus grands services peut-on lui rendre qu'en l'éclairant par des faits d'observation et d'expérience sur la véritable nature de l'être humain, puisque de cette connaissance dépendent les efforts que fera l'homme pour réaliser sa destinée qui est de se perfectionner et par là d'être heureux ?

C'est pourquoi j'écris ces pages, à un âge où le repos est la règle ; elles reproduisent les principales notes prises par moi sur les matérialisations qui m'ont été rapportées par des témoins dignes de foi, ou

que j'ai vues moi-même, longtemps avant d'avoir assisté aux séances de Miller, séances qui ont achevé de m'éclairer sur la manière inimitable qu'emploient les invisibles pour se matérialiser.

Il a été dit que le phénomène si curieux et si troublant de la matérialisation de formes humaines n'avait pas été observé en France à une époque où les Spirites Américains et Anglais pouvaient en être chaque jour témoins, grâce à la présence parmi eux d'un certain nombre de médiums doués de facultés rares et, de plus, longuement et intelligemment entraînés. Cette remarque se rapporte aux années que suivirent les expériences célèbres du savant Anglais William Crookes, c'est-à-dire à la période comprise entre les années 1874 et 1888. Mais elle est loin d'être justifiée.

En effet, à peine les expériences avaient-elles été publiées que le comte de Bullet, investigateur parisien de grande valeur, mais qui se préoccupait très peu d'attirer l'attention de ses compatriotes sur ses travaux, entreprenait l'étude des moyens capables de rendre évidente l'existence des entités invisibles de l'espace. Possesseur d'une belle fortune qui le rendait indépendant à beaucoup de points de vue et lui permettait de supporter sans en être gêné les dépenses de temps et d'argent qu'exigeaient ses recherches, il se donna un laboratoire pourvu de tous les appareils nécessaires pour répéter dans la mesure du possible les expériences de William Crookes. Mais il n'admettait aux dites expériences que quelques rares amis.

Au bout de quelques mois de tâtonnement il parvenait, à l'aide du médium Firman, à obtenir dans l'obscurité absolue, la photographie de formes humaines invisibles à l'œil, c'était la photographie transcendantale. Les premières nouvelles de telles photographies étaient venues d'Amérique en 1875 (voir *Spiritualist*, 1875, II, p. 287 ; 1876, I p.p. 308, 315). Mais, nous dit Aksakof, dans ***Aminisme et Spiritisme***, p. 240, la série la plus remarquable d'expériences de photographie dans l'obscurité a été organisée à Paris en 1877 par le comte de Bullet, avec le médium Firman (*Spiritualist* 1877, II, p. p. 165, 178, 202). M. de Bullet en publia à la suite un rapport circonstancié dans la revue précitée en 1878 (II p. 175).

Je possède une de ces photographies mesurant 22 centimètres de haut sur 15 centimètres de large, qui m'a été donnée par Hugo d'Alési, quelque temps avant sa mort ; il la tenait de M. Hue, de Fécamp, spirite convaincu et magnétiseur très expérimenté que le

comte de Bullet, qui l'avait en grande estime, avait fait assister à plusieurs de ses séances d'expérimentation.

Cette photographie, obtenue le 15 juillet 1878, représente le chapeau de M. Hue, posé sur une table du cabinet noir et portant, placées en aigrette entre le tissu du chapeau et le ruban de deuil qui l'entourait, deux de ses cartes de visite sur lesquelles on peut lire son nom à la loupe.

Au dos de la dite photographie, qui fut offerte par lui à ses amis M. et Mme Hugo d'Alési, M. Hue explique dans quelles conditions de rigoureux contrôle l'expérience s'est faite, dit pourquoi la photographie ne donne que l'image du chapeau sans celle de l'esprit guide, sur laquelle on avait cru pouvoir compter, et nous apprend que M. X (le comte de Bullet) s'occupait de spiritisme depuis vingt ans, qu'il avait obtenu des photographies d'esprits de grandeur naturelle dont il l'a gratifié et qui figurent dans son reliquaire.

L'explication de la non apparition sur la plaque sensible de l'image de l'esprit guide, *John King*, fut donnée en ces termes par la bouche du médium réveillé, dit M. Hue: « Mes chers amis, ayant découvert que je n'étais pas assez fort pour sortir bien formé, j'ai décidé de me couvrir et de soutenir le voile drapé autour du chapeau, en éclairant le tout avec ma lumière. J'ai pensé que ce serait aussi curieux qu'en donnant mon portrait, ce qui eût été difficile aujourd'hui. Maintenant je vous dis adieu à tous. Que Dieu vous bénisse ! John King.

On voit d'après cette photographie et d'après celles du même genre qui l'avaient précédée, que les spirites, bien avant la découverte des rayons Roetgen, ont fourni la preuve expérimentale que des formes humaines invisibles à l'œil pouvaient impressionner la plaque photographique et qu'il en était de même d'objets plongés dans l'obscurité.

—

Le médium Madame de L.

Matérialisations obtenues par sa médiumnité — faits d'extériorisation de la sensibilité. — A la même époque on parlait déjà beaucoup, dans le monde spirite de Paris, des pouvoirs surnormaux que présentait une jeune femme fort instruite et d'une éducation parfaite, dont les facultés médianimiques avaient été reconnues par M. Hue et par le docteur Puel. C'était Madame de L. qui fut

une grande amie de Madame Noeggerath, chez laquelle elle donna à un petit groupe d'intimes un assez grand nombre de séances. Ses facultés médianimiques étaient intenses, nous dit un écrivain spirite bien connu, qui fut au nombre des heureux invités de ces réunions. Ecriture mécanique, typtologie, soulèvement complet de la table, incarnations, phosphorescences, matérialisations partielles, tels étaient les phénomènes principaux qui se produisaient par son intermédiaire, un certain nombre de ces faits nécessitaient l'obscurité ; mais ajoute l'auteur dont je parle, j'ai vu une fois la table se soulever complètement dans une bonne demi-lumière ; elle s'agitait alors comme si elle eut été portée sur une eau mouvante, sur le flot de la mer.

Pendant les expériences, Madame de L. exigeait que ses mains fussent liées et enveloppées de manière qu'elle ne pût, ni consciemment ni inconsciemment, se dégager et agir physiquement sur la production des phénomènes, car ce qui la distinguait c'était l'amour de la vérité, le grand désir que sa médiumnité pût servir la cause de la science nouvelle.

A une des séances de Madame de L. se trouvait M. Marchal, l'auteur du livre si beau — et aujourd'hui introuvable « L'Esprit consolateur ». M. Marchal, ayant vu dans l'obscurité apparaître des lueurs et la forme d'un bras fluidique, voulut savoir, m'a raconté Madame Noeggerath, si ce bras était ou n'était pas celui de l'organisme physique du médium. Il ne trouva rien de mieux, sans se douter du mal qu'il pouvait faire au sujet, d'élever sa main et de l'abaisser avec force, comme une lame de couteau sur cette forme nébuleuse, qu'elle traversa sans ressentir la moindre résistance. Mais aussitôt le médium poussa un cri de douleur, se plaignant d'avoir reçu un coup violent sur le bras. On fit aussitôt la lumière et on trouva les mains du médium liées comme au début de la séance. M. Marchal n'avait donc atteint qu'un fantôme de bras, soit le double astral extériorisé du bras du médium, et son acte avait démontré que *dans ce double résidait la sensibilité* du bras physique correspondant.

On peut rapprocher de ce fait l'expérience du docteur Willis que rapporte Aksakof (p. 198, dans *Animisme et spiritisme*) et un accident qui se produisit à une des séances qui eurent lieu chez M. Mac-Nab en 1888, à Paris.

Le docteur Willis était médium. Pendant une des séances, qu'il donnait, et alors qu'il était en état de trance, on vit des mains lumineuses apparaître. Soudain un assistant qui n'avait confié ses intentions à personne, sortit alors de sa poche un canif et à un moment donné en porta un coup formidable sur l'une des mains matérialisées. Le médium poussa un cri de douleur, ayant senti comme un couteau traversant sa main. Mais à l'examen on ne trouva pas la moindre écorchure sur cette main. Seulement la douleur ressentie persista pendant près d'une heure.

Ce qui arriva aux expériences de Mac-Nab eut des conséquences plus regrettables. J'ai entendu raconter l'accident par M. Georges Montorgueil dans la soirée du 31 octobre 1906, chez Madame C., boulevard de Courcelles, au milieu d'un groupe d'invités à la séance de matérialisation que Miller devait donner à 9 heures chez cette dame. On parlait dans le groupe des phénomènes de matérialisation, et chacun répétait ce qu'il avait vu, en donnant son appréciation. M. Georges Montorgueil ayant pris la parole dit ce qui suit : Une forme humaine ayant paru près de moi dans l'obscurité, je lui saisis un bras et l'attirai sous mon épaule en l'y tenant pressé de toutes mes forces. Mais ce bras fondit sous le mien, malgré la pression énergique que j'exerçais sur lui, et en même temps on entendit un corps tomber violemment sur le plancher et quand la lumière fut faite, nous vîmes le médium n'ayant pas sa connaissance se rouler à terre dans d'horribles convulsions qui nous effrayèrent.

Ici encore le bras saisi n'était, comme dans les deux exemples précédents, qu'un membre fluidique extériorisé et matérialisé, puisqu'il n'avait pu rester entre les mains qui le pressaient et la douleur résultant de la violence subie avait retenti sur le corps physique, d'où les mouvements convulsifs de ce dernier.

Ces trois faits nous font bien voir que la sensibilité réside dans le corps psychique, et qu'elle s'extériorise pendant la trance dans laquelle sont plongés les médiums pendant les séances de matérialisations.

Ainsi s'est trouvée reconnue par l'observation des phénomènes qu'étudie le spiritisme une des propriétés les plus importantes de l'être humain et dont devait donner la preuve expérimentale, vingt-cinq ans plus tard, l'investigateur si remarquable qu'est le colo-

nel de Rochas, je veux dire l'extériorisation de la sensibilité pendant les états profonds de l'hypnose.

Cela dit, je reviens aux séances de Mme de L. Après avoir vu des mains matérialisées, les habitués eurent la grande satisfaction de se trouver en présence du buste bien vivant d'une personnalité historique appartenant au siècle de Louis XIV et sur l'identité duquel il était difficile d'hésiter, tant il ressemblait aux divers portraits que l'on possède de lui. Il se communiquait par la typtologie et par incarnation, s'exprimant avec une facilité et une élégance de style qui rappelaient les qualités qu'on trouve dans les écrits qu'il a laissés. Mais il exigea des habitués des séances de n'être pas nommé en dehors du cercle intime dans lequel il se manifestait et où il n'était attiré, disait-il, que pour donner une preuve de la survivance, en renouant les liens d'affection qui l'attachèrent dans une autre existence à une des personnes faisant partie du groupe. Je crois pouvoir le nommer maintenant : C'était Molière.

Mme de L., quelques années avant sa mort, m'a favorisé de la lecture de quelques unes de ces communications et j'avoue que ce que j'avais entendu dire de leur supériorité ne m'a paru nullement exagéré : je les ai trouvées d'une très réelle beauté, tant par leur style que par l'élévation des idées et des sentiments qu'elles exprimaient.

Mme de L. voulant ménager sa santé qui laissait beaucoup à désirer et ayant vu d'ailleurs d'importants et heureux changements non prévus survenir dans sa position de fortune, ne pouvait que vouloir donner une nouvelle orientation de sa vie ; elle crut donc devoir renoncer de trop bonne heure à rendre ses amis plus longtemps témoins des beaux phénomènes que produisait sa remarquable médiumnité. Mais l'enseignement qui fut la conséquence de ces phénomènes ne fut pas tout à fait perdu pour la science psychique, car les esprits directeurs de ces séances avaient demandé, bien avant qu'elle prit cette résolution, qu'on leur fournit les moyens de laisser une preuve durable de la matérialité momentanée de formes apparues et de la parafine fondue ayant été apportée aux séances qui suivirent, les formes matérialisées s'en servirent pour donner le moulage en creux de leurs mains dans une position qui eût rendu impossible leur dégagement du moule, s'il se fût agi des mains appartenant à un organisme physique.

Etant devenu, en 1885, le médecin de M. et de M. de L., chez qui je me rencontrais avec Mme Noeggerath, j'ai vu plusieurs formes de mains en plâtre obtenues avec ces moules. Mme de L. sachant quelle importance j'attachais à la possession de pareilles formes, m'en offrit une, en souvenir d'une charmante fête de famille à laquelle j'avais été invité avec plusieurs des miens et je la possède encore. Cette forme représente une main maigre et petite, à moitié fermée, qui n'a pu être retirée du moule en parafine qui l'emprisonnait qu'après s'être fluidifiée.

La main était donc celle d'une forme éthérée matérialisée d'abord, puis dématérialisée, par conséquent appartenant à un organisme psychique et non physique.

Le plâtre dont il s'agit m'a paru être l'image fidèle de la main physique de Mme de L., ce qui nous fait voir, une fois de plus, que le double fluidique matérialisé reproduit très exactement la forme du corps physique.

Expériences du Dr Puel

Déplacement d'objets sans contact, dématérialisations, écriture directe, séances de matérialisations. Nous voilà arrivés au commencement de l'année 1882 et malgré ce que j'avais vu aux réunions bi-mensuelles qui avaient lieu au siège de la société spirite, sous la direction des continuateurs de l'œuvre d'Allan Kardec, j'étais loin d'être fixé sur la valeur des phénomènes de tables et autres dont j'avais été le témoin et dont j'avais entendu la relation. Mais j'avais fait la connaissance du savant et très aimable colonel d'artillerie en retraite Devoluet, qui, spirite de la première heure, avait beaucoup vu et beaucoup observé par lui-même, ayant obtenu chez lui de très beaux phénomènes par la médiumnité d'une jeune bonne, Madame Amélie, à laquelle Mme Devoluet, morte alors, s'était beaucoup attachée, et grâce à lui j'allais pouvoir être témoin de phénomènes qui sortaient du cadre ordinaire. Mr Devoluet me mit d'abord en rapport avec le Dr Puel, Directeur de la *Revue de psychologie expérimentale*, fondée en 1874 avec le concours pécuniaire d'Aksakof, et qui, disposant à ce moment d'un excellent médium, Mme Rosine L. B., cherchait à répéter quelques-unes des expériences de William Crookes ; puis il me fit connaître Mme Bablin, médium à effets physiques et à matérialisations aux séances de laquelle on pouvait voir dans l'obscurité des mains matérialisées.

Le Dr Puel m'ayant autorisé à suivre ses expériences, j'en profitai pour assister à toutes celles qui furent faites devant le groupe d'invités qui les suivaient régulièrement. Parmi ces invités se trouvaient, en plus du Dr Ed. Dupouy son distingué collaborateur, le colonel Devoluet, M Auguste Réveillac, maître de forges, M. X..., professeur de théologie, Mme Elise Picard, artiste dramatique attachée au théâtre de l'Odéon, le médium Mme Rosine L. B. et son mari qui étaient des amis du Dr Puel. De temps en temps y venaient, en plus, des personnalités marquantes de Paris ou de la province.

Les expériences autres que celles de matérialisations se faisaient toujours en pleine lumière. C'est ainsi que je pus voir, la pièce étant éclairée par une bonne et forte lampe, la marche d'une table à jeu sans aucun contact et sans imposition de mains, pendant que le médium étais assis dans un fauteuil, où elle restait immobile.

La table, placée au fond de la pièce où nous étions réunis, commençait à se balancer sur place et bientôt glissant sur ses pieds, s'en allait en droite ligne jusqu'au fond de ladite pièce, c'est-à-dire dans l'embrasure d'une fenêtre, puis retournait à sa place de la même manière. — Un soir, lorsque la table fut arrivée dans l'embrasure de la fenêtre, — on plaça dessus une ardoise et un morceau de craie, puis on ferma les rideaux qui firent ainsi l'obscurité sur la table. Au bout d'un moment, on entendait le bruit que fait sur l'ardoise le bâton de craie avec lequel une main humaine écrit — et le bruit ayant cessé et les rideaux ayant été écartés, on lut sur l'ardoise ceci : « 1900 !!! Puel, souviens-toi ! » — Cette date et ces mots, avaient été déjà plusieurs fois écrits dans des conditions semblables, raconte le Dr Edmond Dupouy dans son livre si intéressant, si instructif et si clairement écrit : *Sciences occultes et Physiologie psychique.*

Ces expériences, dit le Dr Dupouy (livre cité p. 119) étaient faites avec toute la rigueur possible : examen préalable des deux surfaces de l'ardoise, isolement de la table, obstacles apportés à toute supercherie. Je tenais moi-même les mains de Mme L. B. qui était toujours en état d'hypnose pendant les expériences, auxquelles assistaient d'ailleurs plusieurs personnes capables de contrôler les faits dont elles étaient témoins.

Presque toutes les communications portaient une signature, et

beaucoup la date de 1900, comme l'époque où le spiritualisme devait être scientifiquement reconnu dans le monde. »

— Voilà de beaux cas de déplacements d'objets sans contact et d'*écriture* directe ; arrivons maintenant à la *pénétration de la matière par la matière* ou *dématérialisation d'objets* et *rematérialisation.*

— Un bracelet en laiton, sans ouverture ni soudure, découpé à l'emporte pièce, était mis à l'un des avant-bras de Mme L. B. Les deux mains de cette dame reposaient à plat sur une table ou étaient tenues dans les mains d'un des expérimentateurs.

A un moment donné, souvent au milieu de la conversation, on entendait un cri perçant poussé par Mme L. B. et au même instant le bruit que produisait le bracelet en tombant avec force sur le parquet ou sur le meuble.

— Plusieurs fois j'ai tenu moi-même les mains du médium, soit appliquées sur la table, soit serrées dans les miennes.

— Plusieurs fois, nous dit M. le Dr Dupouy, nous avons constaté, dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire les mains du médium étant appliquées sur la table et maintenues par la pression des mains d'un assistant, le passage du bracelet d'un bras à l'autre.

— Ce fait, après tant d'autres du même genre observés par d'autres expérimentateurs, et en particulier par William Crookes, nous permet de dire, bien que cela soit en oppposition avec les lois physiques admises par la science officielle, que la matière peut traverser la matière, ou que des *objets matériels peuvent être dématérialisés et rematérialisés* sous l'action de la force qu'extériorisent certains sujets mis en état d'hypnose.

Le phénomène peut n'être pas compris, mais il n'en est pas moins réel et par conséquent ne doit pas être rejeté. C'est la connaissance de tels phénomènes qui a fait dire au savant géologue anglais P. Barkas, après dix ans de recherches et de contrôle des phénomènes spirites, qu'il déclara sincères et véritables : « Qui peut déterminer les limites du possible, limites que la science et l'observation reculent chaque jour. Examinons, doutons, mais ne soyons pas assez hardis pour nier la possibilité de pareilles occurrences. »

« Ayons donc le courage, dit éloquemment le Dr Dupouy, après avoir cité la conclusion du savant anglais, ayons le courage de gravir les hauts sommets où réside la vraie science, sans craindre les i norantins de nature ou d'opinion : Ad alta, per alta ».

Séances de matérialisations

Ces séances avaient lieu le soir, vers 9 heures et dans l'obscurité. Les assistants étaient assis autour d'une table de salle à manger, tenant leurs mains au dessus de la table et faisant la chaîne. Pendant ce temps le médium, Mme Rosine L. B. était renversée dans un fauteuil et maintenue par Mme P. (Mme Elise Picard) remarquable médium à incarnations dont M. Puel et ses collaborateurs étaient certains de la scrupuleuse attention, *scientifiquement*, nécessaire, puisqu'on expérimentait en une obscurité absolue. Au bout de très peu de temps de silence, on entendait de petits pas sur la table et bientôt de petites mains d'enfant touchaient tantôt l'un, tantôt l'autre, — agitaient le menus objets laissés sur la table —, venaient nous caresser, nous tirant les cheveux ou la barbe, — nous fouillant et nous enlevant notre portefeuille pour le remettre ensuite dans la poche d'où elles l'avaient enlevé.

Plusieurs fois une des petites mains s'enfonça dans la manche du Dr Dupouy, lui tira ses manchettes et les porta à une autre personne de l'assistance — son lorgnon lui fut également enlevé et apporté à l'un des assistants.

Un soir, au moment de l'entrée en séance, je passai à mon doigt une bague, en me cachant de tout le monde, bague que j'avais apportée avec le désir qu'elle me fût prise par la petite main.

Cela ne tarda pas à arriver, car nous étions à peine depuis quelques minutes dans l'obscurité, que la main dont il s'agit s'approcha de la mienne et sans hésitation, sans tâtonnement, mais plutôt avec toute l'assurance qu'aurait eue une personne agissant en pleine lumière, elle me tira ma bague et alla la passer aussitôt au doigt de l'abbé X., assis en face de moi de l'autre côté de la table, ce qui le fit s'écrier avec tout l'étonnement d'un homme qui ne croit pas une telle action possible dans l'obscurité : « on me passe la bague au doigt ».

La personnalité qui, en agissant ainsi, nous donnait la preuve certaine de sa parfaite matérialité du moment, nous faisait voir qu'elle jouissait d'une vue supernormale, qu'elle pénétrait notre pensée, quelle possédait une intelligence semblable à la nôtre. J'ai su qu'en se communiquant par la typtologie elle disait être l'esprit d'un enfant mort à l'âge de dix ans, que plusieurs des assistants avaient connu et que l'on appelait le petit Théodore. J'ai appris plus tard

qu'il s'était communiqué sous ce nom chez Mme de L... laquelle me l'a dit elle-même.

Dans ces séances de matérialisations données chez le Docteur Puel, je ne vis jamais ces lueurs phosphorescentes que l'on aperçoit généralement dans les séances de ce genre, avant que les formes matérialisées se manifestent. Mais cette absence devait avoir sa cause dans un défaut d'entraînement du médium, qui ne put donner qu'une dizaine de séances obscures à M. Puel et à ses amis. Après ces séances sa médiumnité dut même s'affaiblir ou peut-être se perdre tout à fait, car Mme Rosine L. B. fut dans l'obligation de quitter Paris avec son mari, que ses intérêts professionnels appelaient dans une ville de province, où il devait prendre la direction d'un journal politique. Mais elle serait certainement arrivée, si ses séances avaient continué à produire les lueurs dont il s'agit, lueurs qui ne sont que des masses de fluides accumulés extériorisés par les médiums, car elle était capable d'en fournir, comme le prouve le fait suivant raconté par le D[r] Dupouy qui en a été le témoin : « Un soir, dit-il, après avoir commencé quelques expériences avec Madame L. B., dans le salon de M. le D[r] Puel, nous fûmes obligés de les interrompre brusquement, en raison d'une violente attaque convulsive de cette dame, attaque qui ne se calma qu'au bout d'une heure.

Après avoir repris ses sens, elle se retira avec son mari et M. Puel dans le cabinet de travail, où je fus appelé quelques instants après par mon savant confrère. Mme L. B. était debout, soutenue par mes deux amis ; de sa poitrine sortaient des vapeurs phosphorescentes de plus en plus épaisses et d'autant plus visibles qu'on s'était empressé d'éteindre les lumières. Ce phénomène dura plus d'un quart d'heure pendant lequel Mme L. B. poussait de longs et douloureux gémissements ; ces vapeurs phosphorescentes semblaient partir de la région épigastrique ».

(*A suivre*).

Une conférence de M. Gustave Le Bon

L'influence dont le savant dispose est légitime, la confiance que l'ignorant met en lui est justifiée. Le simple ou l'ignorant est un sage quand il se laisse conduire par la meilleure autorité.

Mais si le savant veut rester sage à son tour, il ne doit pas faire abus de cette influence en dehors des séances académiques. Le prestige qui s'attache à son nom est une force qui suggestionne les foules. Or, c'est une force dont on n'a pas le droit de se servir, dans l'attitude négative, contre des faits affirmés par des collègues, parce que la négation ne se prouve pas. S'adresser au scepticisme gouailleur d'un public ignare, pour combattre des faits positifs, et jeter ainsi le crédit de son nom dans la balance, c'est un abus de la force trop souvent constaté.

C'est pourquoi nous protestons contre la campagne de M. Gustave Le Bon qui, malgré les leçons de l'histoire, persiste dans cette attitude.

En s'improvisant psychiste, M. Le Bon ajoute son nom à la liste des illustres infaillibles à qui Eugène Nus dédiait les *Choses de l'autre Monde.*

— « C'est une erreur très générale de s'imaginer qu'un sávant distingué dans sa spécialité possède, pour cette seule cause, une aptitude spéciale à l'observation de faits étrangers à cette spécialité. — »

C'est M. Le Bon qui a formulé cette vérité et, disant ainsi, il parlait d'or, mais en même temps il prêchait d'exemple, car il a manqué cette bonne occasion de se taire. Maintenant l'indigence de sa critique brille d'un vif éclat.

Car voilà le pauvre grand savant retombé aux pires illusions de la suggestion individuelle, incapable de constater même l'évidence. De même que M. Scripture fut incapable de voir un enfant jouer du piano, mais crut que le piano jouait par une supercherie de la mère qui n'était pas là, de même M. Le Bon croit que M. d'Arsonval n'a pas vu autre chose que ce que l'on réussit facilement dans les foires sur des sujets névropathes, tel est son état de crédu-

lité qu'il attribue les témoignages de M. d'Arsonval au pouvoir suggestionnant d'Eusapia. Il admet qu'un Hindou tout nu peut prendre votre mouchoir de poche, le secouer et en faire sortir une multitude de lapins. Là est la base de son argumentation. Si de telles choses sont possibles, en effet les Spirites sont bien moins forts que les prestidigitateurs. Avec cette force de raisonnement il accepte la déclaration simple, mais absurde de M. Jules Bois, au sujet de Katie King. W. Crookes croyant exercer un contrôle parfait sur son médium, ayant pris toutes ses précautions pour qu'une jeune fille entrât à son domicile, seule et sans bagages, en a laissé passer deux, il les a nourries et couchées pendant quinze jours à son insu, les prestidigitateurs font des choses plus fortes que cela !!!

Voir l'analogie là où il n'y en a pas l'ombre, tenir son public dans l'ignorance de faits décisifs, c'est manœuvre d'avocat, ce n'est pas œuvre de savant.

Cette psychologie de la négation est fort curieuse. Les observateurs savants se sont trompés, M. Le Bon va vous dire le fin mot de la chose; c'est l'amour du merveilleux, la tendance religieuse, le retour à la magie qui pousse des professeurs éminents à affirmer les faits nouveaux, depuis une vingtaine d'années, et, en fin psychologue, il range M. d'Arsonval parmi ces éminents professeurs qui favorisent ainsi le retour aux formes les plus basses de la sorcellerie et de la superstition.

Un pareil état d'esprit, chez ces hommes éminents !... Cela demandait explication. N'ayez crainte, M. Le Bon va vous la fournir. Grasset a dit : — « C'est l'entraînement que subissent les expéri-
« mentateurs, quand une fois ils sont entrés dans ce genre d'études,
« et l'évolution que subit leur mentalité. Ils commencent en sa
« vants, des expériences étroites, précises, limitées, de nature par
« conséquent à donner des conclusions vraiment scientifiques. Puis
« ils étendent leur champ d'observation, généralisent leurs con-
« clusions et citent, à côté de leurs expériences, d'autres faits infi-
« niment moins scientifiques. — »

Ne croirait-on pas que cela a été écrit, tout exprès, pour les lapins de M. Le Bon, qui passe à côté des expériences les plus précises sans les apercevoir, pendant que des histoires fabuleuses retiennent toute son attention.

Il me semble que les expérimentateurs de la rue de Condé échappent au reproche d'être sortis des expériences étroites, précises et limitées. Les procédés d'enregistrement automatique et de sténographie sont loin d'être employés dans les tours de foire, et M. d'Arsonval, qui n'est pas un névropathe, est accusé d'avoir subi la suggestion d'Eusapia. Où diable M. Le Bon va t-il chercher ses analogies ? — Quand je vous disais qu'il avait manqué une belle occasion de se taire ! —

C'est le cas de lui emprunter sa conclusion et de la lui retourner en appliquant à l'*incrédulité,* la loi qu'il applique à la crédulité et qu'il appelle une loi psychologique (??) Et nous disons : — *Quand par predisposition mentale, et par un parti pris quelconque, l'incrédulité est entrée dans certaine région de l'entendement elle s'y cristallise, l'obnubile et finit par s'y fixer tellement solidement qu'aucun raisonnement, aucune expérience ne saurait l'ébranler. Elle est alors à l'abri des atteintes de la logique. Le temps seul pourra lentement l'user.*

M. Le Bon se figure réellement qu'on peut ébranler une affirmation par une expérience négative. Nous disons, nous, que l'expérience positive est la seule qui autorise l'affirmation. Ainsi, parce que quelque prix a été fondé pour la personne capable de lire quelques mots à travers une enveloppe fermée, et parce que ce prix n'a pas été décerné, M. Le Bon croit que la question de la double vue est expérimentalement résolue. La double vue a bien d'autres formes que celle imposée par des examinateurs, d'ailleurs incompétents.

Et M. Le Bon s'en prend à l'histoire, on n'a jamais constaté un seul exemple... Ah ! mais pardon, ici, Jeanne d'Arc se présente. Elle connut le roi de France qu'elle n'avait jamais vu, elle reconnut de même Robert de Baudricourt. Une prédiction publique aussi invraisemblable qu'était alors la délivrance d'Orléans par une jeune fille inconnue, est un fait d'histoire. Elle avait indiqué la blessure qu'elle devait recevoir dans l'assaut des Tourelles, elle l'avait dit au roi, une lettre d'un seigneur flamand, de Rotselaer, en date du 22 avril, retrouvée aux archives du Brabant en fait foi. Nous avons donc l'enregistrement officiel au 22 avril d'un événement arrivé le 7 mai. — Et la délivrance de Compiègne avant la Saint-Martin ? Et celle de Paris au bout de 7 ans ? — Aux actes du procès, Jeanne interrogée, le 1er mars, sur son propre sort : — Dans trois mois,

dit-elle, je vous répondrai. — Ce fut le 31 mai, trois mois après, exactement, qu'elle fut délivrée de ses bourreaux.

Dites que vous contestez les faits de l'histoire, ne dites point qu'il ne s'en trouve pas.

Quant à la suggestion, c'est une erreur grossière d'assimiler, à des expériences précises et tombant sous le sens, le fait de consentement accordé aux rayons Blondlot; il s'agissait là d'un fait, non perceptible aux sens, que les amis de M. Blondlot étaient tout disposés à accepter de confiance. Dans le cas des mouvements d'objets, c'est une suggestion toute contraire qui devrait se présenter puisque MM. Lombroso et d'Arsonval étaient convaincus d'avance de l'impossibilité du fait.

De plus l'illusion ne dure pas. Si l'on nous disait qu'un homme est resté, une année entière, devant un escamoteur répétant éternellement la même chose, pour lui délivrer ensuite un certificat de désagrégation de la matière, M. Le Bon dirait avec nous : — Quel idiot! Or, voilà soixante ans que la science est assise, en observation, devant un mouvement de table, éternellement répété, et qu'elle délivre les certificats que tout le monde connaît, mais que M. Le Bon ignore. Aujourd'hui, en 1910, M. d'Arsonval se retrouve en même posture que, en 1853, M. le comte de Gasparin, et jamais l'observation n'a chômé dans l'intervalle. Faut-il dire : — Voilà une chaîne ininterrompue d'idiots. Franchement il est plus facile de croire que M. Le Bon ferme les yeux à la vérité.

Mais M. Le Bon déclare que le savant possède une incompétence spéciale et il réclame des prestidigitateurs pour contrôler ce genre de phénomènes. A l'heure même où il parle, il ignore les récentes conclusions qui lui donnent pleine et entière satisfaction. MM. Feilding, Bagally et Carrington, délégués par la Society for P. R., en raison de leurs aptitudes spéciales, ont émis un jugement devant lequel M. Le Bon devra s'incliner.

Ils ont déclaré que : — Ce fut aux jours où les bonnes dispositions du médium permirent le meilleur contrôle et le plus fort éclairage que les phénomènes furent les plus nombreux et les plus frappants. Par contre, c'est lorsque la lumière, devenue très faible, aurait rendu la fraude plus facile qu'il se produisait le moins de phénomènes.

M. Le Bon subit une suggestion évidente quand il déclare qu'il a

saisi le mécanisme des matérialisations — j'ai vu moi-même des sceptiques subir une suggestion semblable et déclarer frauduleux des gestes simplement indifférents; et dans des moments où aucun phénomène n'était, déclarer frauduleux des gestes simplement indifférents, et dans des moments où aucun phénomène n'était déclaré.

Le rapport des prestidigitateurs donne un démenti à M. Le Bon, il s'exprime comme suit : — Dans d'autres cas on les voyait (*les matérialisations*) comme une tête supportée par une grande tige, sortant au-dessus de la tête du médium, s'avançant au-dessus de la table et s'approchants à quelques pouces de la figure des assistants. Dans ce dernier cas leurs mouvements étaient lents et on eût pu croire à une fraude du médium repoussant le rideau avec ses bras allongés, si ceux-ci n'avaient pas été tenus assez strictement pour éliminer tout soupçon de fraude. — Tenir les mains strictement...! Voilà de quoi les accusateurs d'Eusapia se sont toujours montrés incapables; car leur rapport à ces moments, accuse invariablement que les mains n'étaient pas tenues. — Ils subissent donc non seulement une suggestion, mais encore ils obéissent à l'impulsion de lâcher les mains, par suite du désir inconscient qu'ils ont de ne rien avouer.

Le même désir inconscient, de tout nier, leur permet de subir la suggestion d'une simple affirmation. Croyant d'avance à la fraude, ils ne se croient pas obligés de remonter aux sources. Et on lit, dans la conférence de M. Le Bon, que ce fut un prestidigitateur, Maskelyne, qui, — dans les mémorables séances de la Society for P. R,. découvrit la fraude du médium. — De quel médium .. ? — Dans quelle mémorable séance... ? Nous ne savons pas... ! Nous savons seulement qu'un jugement a condamné Maskelyne pour diffamation.

Ah! nos contradicteurs s'épargnent les recherches longues et laborieuses, ils sont si faciles à suggestionner, en matière de fraude, que n'importe quelle affirmation du passé devient, avec eux, impérissable. On ose écrire que Home et les frères Davenport ont été convaincus d'obtenir tous leurs phénomènes sans exception, uniquement par des fraudes.

Devant cette affirmation d'une fraude intégrale et partout constatée, je consulte l'homme qui a plus particulièrement connu D. D. Home. Voici ce que — après vingt ans de réflexions — Sir

W. Crookes écrit dans les *Proceedings*, tome VI. Sur le cas spécial de Home : — Ces notes constituent une rédaction soignée de faits que je tiens être d'une profonde importance pour la science. Leur publication montrera en tous cas que je n'ai pas changé d'opinion ; que, après une révision calme des rapports écrits par moi, il y a une vingtaine d'années, je ne trouve rien à rétracter ni à modifier. Je n'ai trouvé, dans les expériences faites alors, aucune fissure, pas plus que dans les déductions que je basais sur elles. — Willam Crookes ajoute qu'il a souvent découvert la fraude, mais avec Home, il eut beau se tenir sur ses gardes, il n'a jamais découvert de tricheries ; bien plus, il n'a même jamais reçu d'aucune autre personne une allégation de cette nature venue de première main.

Dire, après cela, qu'une fraude constante et absolue a été constatée partout, n'est ce pas l'indice d'une mentalité inquiétante, d'un état d'âme accessible aux suggestions des cancans les plus vulgaires ?

La critique de M. Le Bon est d'ailleurs désordonnée, il condamne Sir William Crookes par M. Jules Bois et Lombroso par Miller. Il récuse les observations précises des savants les plus autorisés, sous prétexte que d'autres ont jadis accepté de faux autographes. Entre le fait de juger si un mouvement de table est enregistré ou photographié et celui de juger la valeur d'un manuscrit, l'analogie n'apparaît pas. Après avoir déclaré que les témoignages des prestidigitateurs seront seuls acceptables, il ignore ces témoignages, ceux de Robert Houdin sur la double vue d'Alexis, ceux qui couvrent les principaux médiums, D. Home et les frères Davenport y compris, il ignore ceux qui couvrent Eusapia.

Un esprit critique aussi faible ne pouvait pas s'attaquer au rapport invinciblement documenté de Bottazzi. Il remplace l'impossible réfutation par une insinuation vague, prétendant que ce rapport se termine par des invectives à l'égard des individus rebelles à sa foi. — Or, voici ce passage incriminé.

— « Désormais, écrit Botazzi, il ne reste plus aux incrédules qu'à « nous accuser nous-même de fraudes et de charlatanisme ; je serais « étonné au plus haut point si quelqu'un d'eux, plus hardi et plus « prétentieux que les autres, osait nous lancer une telle accusation, « ce qui du reste ne troublerait pas notre sérénité ».

Voilà ce que M. Le Bon a pris pour des invectives. Ce rapport est

au contraire exempt de toute passion, d'une précision et d'un esprit critique remarquable, mais il constate une fois de plus l'aveu des prestidigitateurs qui ont dû confesseur leur impuissance. M. Le Bon enjambe l'obstacle sans discussion, de même qu'il enjambe les rapports de Venzano, de Morselli, de Lombroso, sans les discuter, ce qui, ose-t il dire, serait bien inutile, parce que les convaincus resteront les convaincus et les sceptiques resteront toujours les sceptiques.

Quel aveu du parti-pris invétéré ! Comment M. Le Bon ne voit il pas la contradiction flagrante. Les rapports qui le gênent émanent justement des sceptiques les plus avérés, qui sont devenus des convaincus. Il faut être cristallisé dans sa propre opinion pour ne pas voir le démenti donné par les faits.

Voilà comment et pourquoi les phénomènes sont niés. Il est certain que, pour qui n'a pas étudié le sujet, la parole de M. Le Bon aura une grande influence. C'est une suggestion ; en s'improvisant psychiste, M. Le Bon fait un faux-pas et une mauvaise action, non-seulement par sa négation personnelle, mais par les erreurs qu'il propage. En sortant de sa conférence ses auditeurs auront le droit de crier partout que le contrôle des prestidigitateurs a fait défaut dans cet examen des phénomènes, alors que c'est le contraire qui est la vérité. Ils crieront qu'Eusapia est une coquine ; et les journaux, renchérissant toujours, lui prodiguent des épithètes qu'ils ne donnent pas à des malfaiteurs traduits en cour d'assises.

Voilà l'abus ! Ce sont des conférenciers comme M. Le Bon qui sont la source de tant d'injustices, ceux-là oublient que l'attitude négative ne leur confère pas ce droit. Nier n'est pas prouver ; et M. Le Bon ne prouve rien sinon qu'il ignore l'aspect actuel de la question. Son explication vieillotte d'une renaissance de la magie, appliquée à nos savants modernes, prouve bien son ignorance de la psychologie nouvelle.

L. CHEVREUIL.

La Kabbale

IV

(Suite et fin) (1)

> Il faut que tu saches qu'entre le monde corporel et le monde spirituel, il y a le même rapport qu'entre notre ombre et notre corps.
>
> AL GAZALI.

Si nous voulons mesurer de la manière la plus sommaire, l'espace que nous venons de parcourir, nous trouverons que, dans l'état où nous la présentent le *Sepher ietzirah* et le *Zohar*, la Kabbale se compose des éléments suivants :

1° En faisant passer pour des symboles tous les faits et toutes les paroles de l'écriture, elle enseigne à l'homme à avoir confiance en lui-même ; elle met la raison à la place de l'autorité.

2° A la croyance d'un Dieu créateur, distinct de la nature, elle substitue l'idée d'une substance universelle réellement infinie, toujours active, toujours pensante, cause immanente de l'univers.

3° Au lieu d'un monde purement matériel distinct de Dieu, sorti du néant et destiné à y rentrer, elle reconnaît des formes sans nombre sous lesquelles se développe et se manifeste la substance divine. Toutes existent d'abord réunies dans l'intelligence suprême, avant de se réaliser sous une forme sensible ; de là deux mondes, l'un intelligible ou supérieur, l'autre inférieur ou matériel.

4° L'homme est de toutes ces formes la plus élevée, la plus complète ; il sert de transition entre Dieu et le monde ; il les réfléchit tous deux dans sa double nature. Il est d'abord renfermé dans la forme absolue à laquelle il doit de nouveau se réunir un jour, quand il y sera préparé par les développements dont il est susceptible. Mais il faut distinguer la forme absolue, la forme universelle de l'homme et celle des hommes particuliers qui en sont la reproduction plus ou moins affaiblie. La première, ordinairement appelée l'*homme céleste*, est entièrement inséparable de la nature divine ; elle en est la première manifestation.

(1) Voir le n° d'Avril p. 603 et suiv.

Ceux de nos lecteurs qui ne se contentent pas de connaître les choses, mais qui veulent remonter jusqu'à leur origine, doivent se demander si les Hébreux ont tiré d'eux-mêmes cette admirable doctrine Kabbalistique ou si elle a été empruntée à d'autres nations.

Eh bien! nous trouvons à peu près tous les éléments de la Kabbale dans le *Zend Avesta*; c'est le livre sacré des Parsis, sectateurs de Zoroastre.

La première délivrance des Israélites, retenus captifs en Chaldée depuis Nabuchodonosor, a eu lieu durant les premières années du règne de Cyrus sur Babylone de 536 à 530 avant l'ère chrétienne; or Zoroastre avait déjà commencé sa mission religieuse en 549, c'est-à-dire au moins quatorze ans avant le premier retour des captifs hébreux. Il était alors âgé de quarante ans; l'époque la plus brillante de sa vie venait de s'ouvrir et elle se prolonge jusqu'en 539. C'est pendant ces dix années que Zoroastre convertit à sa loi la cour et le royaume d'Hystaspe, père de Darius. C'est durant ces dix années que la réputation du nouveau prophète va effrayer jusqu'aux brahmanes de l'Inde et que l'un d'entre eux, arrivé chez le roi d'Hystaspe pour confondre celui qu'il appelle un imposteur, est obligé de céder, comme tout ce qui l'entoure, à l'irrésistible puissance de son adversaire. Enfin, de 539 à 524, Zoroastre enseigne publiquement sa religion dans la capitale de l'empire babylonien qu'il convertit tout entier.

Et maintenant est il raisonnable de supposer que, témoins d'une telle révolution, retournant dans le pays de leurs pères au moment où elle répandait le plus vif éclat, par conséquent lorsqu'elle devait laisser dans leur esprit l'impression la plus forte, les Israélites n'en aient emporté aucune trace, au moins dans leurs opinions et dans leurs idées les plus secrètes? Ce n'est pas tout: outre les quarante-deux mille personnes qui retournèrent à Jérusalem, à la suite de Zorobabel, une seconde émigration, conduite par Esdras, eut lieu sous le règne d'Artaxerxès Longue-Main, c'est-à-dire environ soixante-dix-sept ans après la première. Durant cet intervalle, la réforme religieuse de Zoroastre avait eu le temps de se répandre dans toutes les parties de l'empire babylonien et de jeter dans les esprits de profondes racines. Enfin, de retour dans leur pays, les Juifs demeurent toujours jusqu'à la conquête d'Alexandre le Grand,

les sujets des rois de Perse et même après cet événement, jusqu'à leur entière dispersion, ils semblent regarder comme une seconde patrie ces rives de l'Euphrate, autrefois arrosées de leurs pleurs, quand leurs regards et leurs pensées se tournaient vers Jérusalem. A l'énumération de ces faits on peut déjà prévoir que nulle nation n'a exercé sur les Juifs une action plus intime que les Perses ; que nulle puissance morale n'a dû pénétrer dans leur esprit plus fortement que le système religieux de Zoroastre. Mais le doute n'est plus possible aussitôt qu'on abandonne ces rapports purement extérieurs pour comparer entre elles les idées qui représentent chez les deux peuples les bases mêmes de leurs civilisations respectives.

Si, à côté des plus sages maximes sur l'emploi de la vie, des idées les plus consolantes sur la miséricorde et la justice divine, on trouve dans le judaïsme des traces de la plus sombre superstition, il faut surtout en chercher la cause dans l'effroi qu'il inspire par sa démonologie. Telle est en effet, la puissance qu'il abandonne aux esprits malfaisants que l'homme, à tous les instants de son existence, peut se croire entouré de ces ennemis invisibles, non moins acharnés à la perte de son corps qu'à celle de son âme. Eh bien, dans les idées de ce genre, il y a une similitude parfaite entre la tradition juive et le *Zend Avesta*. Ainsi, d'après ce dernier monument, les démons ou *dews*, ces enfants d'Ahrimane et des ténèbres, ne sont pas moins nombreux que les créatures d Ormuzd ; ils sont la cause de nos propres impuretés, par les actes honteux d'une débauche solitaire et les dérèglements même involontaires que provoque durant le sommeil un songe voluptueux. De là, chez les Juifs comme chez les Parsis, certaines formules de prières dont la vertu est de prévenir ce malheur. Enfin, ce sont les mêmes fantômes, les mêmes terreurs qui les assiègent les uns et les autre à leurs derniers instants. A ces croyances nous pouvons ajouter une foule d'usages et de pratiques religieuses, également commandés par le Thalmud et par le Zend Avesta.

Si l'on prend enfin un à un tous les éléments essentiels de la Kabbale, on voit leur parfaite ressemblance avec les principes métaphysiques de la religion de Zoroastre.

N'abusons pas de la bienveillance de nos lecteurs et disons pour terminer : Quelle que soit la valeur des doctrines que les livres Kabbalistiques enseignent, ils méritent d'être conservés comme un

monument des longs et patients efforts de la liberté intellectuelle au sein d'un peuple et dans un temps où le despotisme religieux s'est exercé avec le plus d'énergie. Mais tel n'est pas leur seul titre à notre intérêt; le système qu'ils renferment est par lui-même, par son origine et par l'influence qu'il a exercée, un fait très important dans l'histoire de la pensée humaine.

On le voit : dans tous les foyers de civilisations antiques, dans l'Inde, en Perse, en Chaldée, en Egypte, en Grèce, partout on trouve la même doctrine, c'est-à-dire la récompense ou l'expiation par des existences suscessives ; chez tous les peuples règne la doctrine de la réincarnation et du perfectionnement continu de l'âme. Que nos lecteurs méditent bien sur cette unanimité. N'y verront-ils pas comme une preuve de la vérité de la doctrine spirite ? Chose curieuse, celle-ci était en honneur à une époque d'ignorance et de superstition et aujourd'hui que la science a fait d'immenses progrès, nos idées sont rejetées et méprisées ! Mais patience et espoir ! la lumière commence à se répandre et nos jeunes adeptes ne quitteront pas la terre sans avoir vu réhabiliter ceux que l'on traitait d'insensés.

Isidore LEBLOND.

Union Eclectique Universaliste

POUR L'ENTENTE GÉNÉRALE DES ESPRITS DANS L'UNITÉ DE LA VÉRITÉ INTÉGRALE, PAR L'UNION FÉDÉRALE, DES DOCTRINES ET DES ÉCOLES EN VUE DE LA PACIFICATION ET DU PROGRÈS GÉNÉRAL PAR LA SCIENCE ET PAR L'AMOUR

L'Union Eclectique Universaliste est un « mouvement d'idées » par l'association de bonnes volontés et le groupement des bonnes forces.

Elle comprend :

A) **La Confédération Spiritualiste Universaliste** pour le rapprochement et l'action commune de tous les spiritualistes ;

B) **La Confédération Humanitaire Internationale** pour la convergence de toutes les aspirations d'humanité, Domaine d'entente entre matérialistes et spiritualistes, entente réalisable par la doctrine de conciliation, la synthèse intégrale unitaire, sorte de « Credo Universel de la Pensée, »

L'UNIVERSALISME, MONISME INTÉGRAL ou PANMONISME (1)

permettant de se mettre d'accord dans l'unité de la vérité en cas d'une entente possible des écoles matérialistes ou « Confédération des Ecoles Matérialistes, Positivistes, Monistes, Evolutionnistes. »

RÉSUMÉ SYNTHÉTIQUE DES STATUTS

DE

L'UNION ECLECTIQUE UNIVERSALISTE

ASSOCIATION DÉCLARÉE LE 6 OCTOBRE 1906. *J. Off.* DU 27
FONDÉE EN 1848 : *L'ARC-EN CIEL*

SECRÉTARIAT et SIÈGE SOCIAL : 86, boulevard de Port-Royal.

BUT ESSENTIEL : dégager et formuler l' « unité de la pensée humaine » dans ses trois modalités essentielles.

TENDANCES : *a*) donner, dans l' « Universalisme », une synthèse essentielle et complète des connaissances humaines, conciliatrice du matérialisme et du spiritualisme ;
b) donner à l'Humanité l'idée, le sentiment de sa grandiose unité ;
c) lutter contre la misère physique, intellectuelle et morale ;
d) rechercher ce qui peut servir au progrès, rapprocher et unir les hommes ;
e) étudier le problème de l'être et de ses destinées, développer les pouvoirs latents dans l'homme.

ADHÉSION : toute morale, pas de cotisation obligatoire.

ACTION : revues, livres, théâtre, conférences, causeries, correspondances.

TRAVAIL : trois modalités d'études ou tendances, autonomes ou associées, faisant converger leurs tendances vers cette « unification de la pensée pour la fraternisation des esprits » :

Etudes scientifiques et philosophiques	*Etudes psychiques spiritualistes et esthéthiques*	*Etudes sociologiques et humanitaires*
—	—	—
LE VRAI	**LE BEAU. L'IDÉAL**	**LE BIEN. LE JUSTE**
Méthode expérimentale Méthode intuitive	Beaux-arts, Belles-lettres, Religions (exotérisme et ésotérisme) Initiations Sciences psychiques	Questions Sociales éducation et féminisme rationnels, mutualité et coopération, arbitrage, et droit international
—		
Les Universités La Sorbonne	**Ecoles Initiatiques et Esthétiques**	**Sociétés d'Education pacifique**

ORGANISATION : Impartialité. Impersonnalité. Sincérité. Indépendance.

---

(1) La doctrine est exposée dans un ouvrage récent : ***L'Idéal des Temps Nouveaux***. Les perspectives nouvelles de la pensée moderne Problème moral. Problème scientifique. Problème social.

Prochainement : ***La Crise moderne*** et ***La Conscience contemporaine***.

DIRECTION : toute morale, pas de présidence d'autorité ni d'habitude, mais par ordre alphabétique ou sympathique et par séance. En principe les membres sont égaux.

AVANTAGES : « L'Union Eclectique Universaliste » a l'avantage, par sa forme de Confédération morale, de réunir les individus et les groupements par leurs meilleures tendances tout en leur laissant une entière liberté et leur autonomie complète.

L' « Universalisme » est une méthode susceptible de centraliser les efforts essentiels de la tradition et de les relier, de les adapter toujours aux progrès de l'évolution. C'est en quelque sorte un « credo universel de la pensée humaine ».

a) **Confédération Spiritualiste Universaliste**

Par l'union des écoles spirites, psychistes, magnétiques et spiritualistes.

Pour le développement et la propagande de leurs doctrines, fortifiées par l'association commune et libre de leurs tendances.

En vue d'unifier leurs éléments de base ésotérique, de remplacer la lettre qui tue par l'esprit qui vivifie.

Et en vue de concurrencer, sans esprit d'hostilité, l'influence matérialiste dans l'évolution générale.

Afin de pouvoir se mettre d'accord, sur une base universaliste unitaire, avec la coalition possible d'une **Confédération Matérialiste** (positivistes, monistes, évolutionnistes), que nous ne considérons nullement comme des adversaires, mais comme des auxiliaires précieux pour l'équilibre de la pensée.

Une « Section spéciale » prépare la « Renaissance Occidentale du XXe siècle » par la rénovation de la doctrine celtique par l'étude et l'assimilation de laquelle la France est appelée à reprendre consciemment son rôle d'inspiratrice et d'émancipatrice de l'Humanité.

b) **Confédération Humanitaire Internationale**. — ACADÉMIE SOCIALE DES SCIENCES INTÉGRALES.

Correspondant plus spécialement au groupe d'études sociologiques et humanitaires, permet d'établir — en dehors de la doctrine universaliste unitaire qui réalise l'accord doctrinal entre le matérialisme et le spiritualisme — un terrain d'entente générale à priori entre ces écoles.

PRINCIPE FONDAMENTAL. — Le principe fondamental de l'action universaliste est l' « impersonnalisme conciliateur » qui donne aux individualités toute leur valeur et qui les unit dans la conception supérieure et consentie, dans la communion intellectuelle du Vrai, du Beau et du Bien.

En conséquence, ainsi qu'il a été dit par addition aux statuts en date du 3 mai 1909 et attendu qu'en principe les membres sont égaux, « les présents statuts remplacent les dispositions statutaires successives précédemment prises au fur et à mesure du développement du mouvement

universaliste », qui compte actuellement l'adhésion de plus de soixante sociétés, parmi lesquelles nous citerons l'Encyclopédie Nationale, la Société Théosophique, les Sociétés Psychiques de Nancy et de Montpellier, de nombreuses personnalités des mouvements psychiques, spirites et spiritualistes de Paris, Lyon, Marseille, Douai, etc., la Fédération Mutualiste, l'Académie Philosophique et Littéraire, le Théâtre d'Idées, l'Ecole de la Pensée, le Congrès de l'Humanité, de nombreuses sociétés d'éducation pacifique, de sociétés initiatiques, des représentants à l'étranger et des correspondants appartenant aux diverses races du monde.

Nota. — Nous insistons sur la nécessité d'une action impersonnelle et commune où chaque école sera accueillie impartialement et où toutes les nuances sont et seront représentées, sans aucune tendance spéciale, rendue d'ailleurs impossible dans l'« Universalisme » par sa conception intégrale de l'unité de la Vérité.

L'Union Universaliste sera donc ouverte à toutes les bonnes volontés. Elle ne sera fermée à personne. Nous sommes convaincus que cette méthode d'impartialité, de tolérance vraiment fraternelle est la meilleure méthode d'alliance. Nous tendons franchement et ouvertement la main à tous, forts de nos convictions et sûrs du triomphe de la Vérité, qui présente l'harmonie de toutes les nuances.

La Société Universaliste est donc une **Confédération Générale de la pensée** une **Université sociale libre**.

Son but est de devenir la **Conférence de Paris**, organe permanent d'arbitrage intellectuel universel, correspondant, dans le plan moral, à la Conférence de la Haye dans le plan social.

Concluons. — Il est grand temps que le règne de l'Esprit s'affirme dans sa bénéfique et incontestable supériorité. Les meilleures intentions resteraient sans résultat si elles étaient éparses et sans doctrine de conciliation générale.

L'intérêt de tous se confond avec l'intérêt personnel et c'est de nos efforts communs et conscients de cette solidarité fondamentale et magnifique que naîtra l'avenir, notre avenir, ce travail sur le chantier, à l'amélioration duquel nous sommes tous intéressés et conviés.

Venez donc à nous vous tous qui cherchez le bonheur et la vérité qui sont inséparables l'un de l'autre.

Le Secrétaire Général.
PAUL NORD.

La Renaissance de la Magie

La Magie, en tant qu'elle a pour objet les rapports des hommes avec des êtres invisibles, a existé dans tous les pays du globe et dans tous les temps, ou du moins son origine remonte aux époques

les plus reculées. Elle s'est maintenue ou transmise sous divers noms et sous diverses formes et elle existe encore presque partout.

Non seulement les sauvages, les barbares, les paysans, les ignorants y ont cru, mais les plus grands savants de l'antiquité, (sans en excepter Aristote), du moyen-âge et l'Ancien régime, (y compris Bacon, Descartes, Newton, etc.) ont admis la réalité de la magie et même beaucoup l'ont pratiquée.

On peut dire que jusqu'à la Révolution française de 1789, cette scienoe ou prétendue science a eu droit de cité dans les pays dits civilisés.

Mais depuis lors, si l'on en croit M. Gustave Le Bon (1), la magie s'est évanouie devant la lumière projetée par la science moderne, comme la rosée s'évapore à l'apparition du soleil matinal. Les savants, avec les progrès de leurs méthodes scientifiques, ont terrassé l'hydre de cette superstition.

Mais, ajoute notre savant auteur, « l'amour du merveilleux, la tendance religieuse qu'aucune foi n'alimentait plus, l'espoir de survivre au tombeau sont des sentiments trop vivaces pour jamais mourir. La magie antique devait, une fois encore, reparaître en changeant de nom sans se modifier beaucoup. Elle s'appelle aujourd'hui occultisme et spiritisme, les augures s'appellent médiums, les dieux inspirateurs d'oracles s'appellent les esprits. »

Déjà la magie renaît ? Elle n'était donc qu'endormie et son sommeil n'a pas duré longtemps, ou bien c'est un nouveau Phénix, qui renaît de ses cendres plus tôt que l'ancien.

Il s'agit donc de retuer ou de rendormir cette récalcitrante, et c'est ce qu'entreprend M. Le Bon, un peu à bâtons rompus ; un savant ne s'arrête pas longtemps à ces futilités, son temps est trop précieux.

M. Le Bon pose le problème magique dans les trois termes suivants :

1° Peut-on, parmi les faits merveilleux annoncés chaque jour, en citer un ou plusieurs rigoureusement démontrés ?

2° Si tous ces faits sont chimériques, comment de très éminents savants ont-ils pu affirmer leur existence ?

3° L'illusion peut-elle dans certaines circonstances à déterminer, acquérir assez d'intensité pour se confondre avec la réalité ?

(1) *La Renaissance de la Magie* dans la *Revue scientifique* des 26 mars et 2 avril 1910.

*
* *

En homme d'un coup d'œil rapide et sûr, mais surtout pressé, M. Le Bon, en compagnie de M. Dastre, de l'Académie des sciences, a fait quelques expériences avec le médium Eusapia.

« Elle ne nous révéla rien de bien sensationnel », dit-il. Donc, il n'y a rien, car il n'y a pas de raison pour que les savants ne soient pas infaillibles, comme les prêtres.

Pourtant, d'autres savants que M Le Bon ont obtenu ou cru obtenir des révélations très sensationnelles. Tout cela n'est qu illusion, suggestion ou fraude. M. Le Bon nous montre avec insistance et par plusieurs exemples typiques combien les savants sont faciles à illusionner, à suggestionner et à tromper.

Sous ce rapport, les savants ne sont pas plus malins, pas moins naïfs que le dernier venu. « La mentalité des observateurs modernes, y compris les plus savants, apparaît sur ce point tout à fait identique à celle des sorciers Jamais ils ne reconnaissent s'être illusionnés et ne pourraient d'ailleurs le reconnaître. On ne s'arrête pas sur la pente de la crédulité. Les suggestions s'enchaînent et finissent par envahir tout le champ de l'entendement. »

Si j'avais été à la place de M. Le Bon, je me serais dit : Les savants sont très faciles à illusionner et à suggestionner. Je suis savant. Ne serait-ce pas moi (et non les autres) qui suis dans l'erreur ?

M. Le Bon ne se pose pas cette question là.

Quant à la fraude, elle s'explique très naturellement par ce fait que « les médiums sont très adroits, puisqu'ils vivent tous de leur métier ».

Suivez bien le raisonnement scientifique :

Les médiums vivent de leur métier : or, tous ceux qui vivent de leur métier fraudent ou pour le moins sont très adroits à frauder ; donc, tous les médiums fraudent et se jouent de ces pauvres savants qui les étudient.

Tournons maintenant ce syllogisme dans un autre sens, voulez-vous ?

Les savants, non seulement vivent de leur métier, mais vivent aux dépens de l'Etat, de sorte que nous, particuliers, n'avons aucune reprise sur eux s'ils nous dupent ; or, tous ceux qui vivent de leur métier fraudent, ont fraudé ou frauderont ; donc tous les savants etc. etc.

Il y a une autre différence importante entre les médiums et les savants. Puisque les médiums sont si adroits en prestidigitation sans avoir jamais appris cet art, ils vivraient encore mieux de leur

métier en s'avouant prestidigitateurs qu'en se disant médiums, car on ne sait guère de médiums qui s'enrichissent ; tandis que les savants...

Retenons bien la conclusion de M. Le Bon sur les savants, les médiums et les prestidigitateurs :

« Soyez-en donc bien persuadés : ce n'est pas par des savants que peuvent être efficacement constatés les phénomènes du spiritisme. Les seuls observateurs compétents sont ceux habitués à créer des illusions et, par conséquent à les déjouer, c'est-à-dire les prestidigitateurs. Il est fort regrettable que l'*Institut Psychologique* ne l'ait pas compris. Si on avait demandé leur assistance, une grande partie des 25.000 francs, inutilement gaspillés dans d'assez insignifiantes expériences, eût été sûrement économisée ».

Les savants ont remplacé les prêtres dans la direction du troupeau humain. Il ne semble pas que cette réforme ait profité aux moutons autant qu'aux bergers. Voici que les savants, à leur tour, vont être supplantés par les prestidigitateurs. Nous ne perdrons peut-être pas au change.

***

Parmi tous les faits merveilleux annoncés par les occultistes et les spirites, il n'y en a donc pas un seul qui soit démontré. Tous ces faits sont chimériques et se ramènent à l'illusion, la suggestion ou la fraude.

Cependant, M. Le Bon est bon prince. Il ne nie pas la possibilité de ces faits.

« Ne contestons pas, dit-il, la possibilité de ces faits puisqu'il ne faut rien nier *a priori*, mais attendons-en une preuve décisive. Depuis longtemps on la cherche. Le jour où on la trouvera il ne sera pas besoin de livres volumineux pour entraîner les convictions. Un fait unique bien établi, est plus probant que l'accumulation de petits faits incertains.

En conséquence, il convient « de choisir un fait isolé, bien déterminé, très précis et tâcher de le mettre en évidence ». C'est ce qu'a tenté M. Le Bon en fondant son prix de 2.000 francs destiné à récompenser le médium qui soulèverait un objet sans y toucher, prix aussi vite fondu que fondé.

C'est là la méthode de la science moderne.

Autrefois on commençait par observer la nature dans ses manifestations ; on constatait les phénomènes quand et comme ils se présentaient : on les comparait entre eux pour découvrir leurs essemblances et leurs différences, on cherchait à les reproduire, etc.

On ne se trouvait pas trop mal de cette méthode ; c'est à elle que les anciens ont dû leurs découvertes les plus difficiles à faire, puisque c'étaient les premières.

La science moderne a changé cela. Elle *choisit* les faits ; c'est-à-dire qu'elle prétend commander à la nature.

Pourquoi la science moderne veut-elle choisir ? Pourquoi un seul fait ? Quel critérium a-t-elle pour choisir ceci plutôt que cela ? Mystère.

***

M. Le Bon, qui ne veut pas entendre parler des esprits, ne répugne pas à admettre la possibilité d'une force psychique.

« Bien que des impressions ne puissent jamais tenir lieu de preuves et soient sans valeur pour établir une conviction, j'avouerais volontiers que, dans tous les phénomènes spirites, l'hypothèse la moins invraisemblable est précisément l'existence d'une force psychique rayonnée par les êtres vivants. »

Mais aucune expérience n'a pu démontrer l'existence de cette force. « Il serait fort intéressant de la rechercher, ce qui implique naturellement la nécessité de découvrir d'abord le réactif capable de la révéler ».

Je ne demanderai pas à M. Le Bon comment une force psychique peut intervenir dans la production de phénomènes qui n'existent pas et dont l'explication se tire de l'illusion, de la suggestion ou de la fraude. Je dirai seulement que l'intervention des esprits n'est pas plus difficile à admettre que celle d'une force psychique que l'auteur considère — à tort d'ailleurs — comme purement hypothétique.

Les esprits, nous en avons quelque notion, puisque ce sont d'après les spirites, les âmes des morts.

M. Le Bon répondra que les âmes ne survivent pas au corps.

Qu'en sait-il ? Où sont ses preuves ? Ne dirait-on pas que l'expérience a démontré aux savants la mortalité de l'âme, et qu'ils possèdent un réactif qui prouve sa non-intervention dans les phénomènes du spiritisme.

S'ils possèdent ce réactif, ils n'ont qu'à nous le montrer et la dissidence sera vite terminée.

***

Ce qu'il y a de plus curieux est que ces mêmes savants qui nient l'existence de l'âme individuelle, proclament l'existence d'âmes collectives. Tout le livre de M. Le Bon lui-même sur la *Psychologie des foules* est basé sur ce principe, et l'auteur n'a pas changé

d'opinion sur ce point, car il répète, dans sa *Renaissance de la magie* que, dans les réunions spirites, il se forme — comme dans les foules — une âme collective se substituant aux volontés individuelles »,

Comment une âme collective peut-elle se former s'il n'y a pas d'âmes individuelles ? Et que devient cette âme collective lorsque l'assemblée se disperse ?

Abondance d'explications ne nuit pas, surtout quand il s'agit de rendre raison de faits inexistants.

Après avoir admis la force psychique et l'âme collective pour expliquer les faits spirites, qui ne sont, nous assure l'auteur d'autre part, que des illusions ou des mystifications, M. Le Bon nous propose encore dans le même but, le dédoublement de la personnalité et le subconscient

J'ai toujours entendu dire que la personnalité était la manifestation de l'âme. Comment la personnalité peut-elle se dédoubler si elle n'existe pas ?

Quant à la subconscience, les savants possèdent sans doute un réactif pour en constater l'existence, mais ils ne le montrent pas, ils le gardent pour eux : les égoïstes !

M. Le Bon parle du subconscient comme s'il l'avait vu, disséqué, soumis à toutes sortes de préparations chimiques et anatomiques.

« Notre moi, dit il, se compose de personnalités momentanément agrégées ». La preuve ? Si les personnalités s'agrègent elles existent donc,

« La plus grande partie de cet agrégat, celle qui forme le subconscient, n'est probablement qu'un résidu de personnalités ancestrales ». — La preuve ?

Et l'auteur conclut : Ces notions — qui ne sont que des *suppositions*, — « nous font comprendre que les phénomènes produits par les médiums résident en eux-mêmes et ne proviennent pas d'êtres étrangers qualifiés d'esprits ».

Il y a donc des phénomènes *produits par les médiums* et qui, par conséquent, ne relèvent pas de la prestidigitation. La seconde partie de l'étude de M. Le Bon contredit la première, *scientifiquement*, j'en conviens, mais la contredit.

*
* *

M. Le Bon n'a pas fait beaucoup d'expériences spirites, du moins il ne s'en vante pas et ne parle que d'un médium, Eusapia. C'est

donc avec un peu de témérité et de présomption qu'il attaque si vertement ses confrères en science qui en ont fait plus que lui.

Le professeur Morselli a assisté à la « matérialisation d'une désincarnée qui lui était chère ».

Le savant professeur Lombroso affirme avoir vu, lui aussi, se matérialiser sa mère défunte et avoir causé avec elle.

MM. Richet, d'Arsonval, tous les membres de l'*Institut Psychologique* croient avoir observé quelque chose de plus que des illusions, des suggestions, des prestidigitations.

Qu'est ce que cela prouve ? Que tous ces observateurs ont été bernés, mystifiés par cette petite Napolitaine et par quelques autres médiums.

Cela montre « avec quelle facilité des savants éminents peuvent abdiquer tout esprit critique en matière de merveilleux et se laisser aisément duper ».

Cela prouve que « sur le chapitre de la crédulité, le savant ne se montre en rien supérieur à l'ignorant, et cette constatation, mise en évidence par l'étude des phénomènes spirites, est très importante ».

Ce n'est pas à M. Le Bon qu'on en impose ainsi. Ce n'est pas lui qui sera dupé par les médiums.

Si M. Le Bon a peu expérimenté, il a beaucoup lu.

M. Boutroux, qui a beaucoup observé, a écrit :

« Parfois les révélations spirites sont si étranges qu'il semble bien que le sujet était en communication avec des êtres autres que ceux qui lui sont normalement accessibles ».

Mais M. Boutroux n'est qu'un philosophe. — Les philosophes expérimentent et les savants lisent. M. Le Bon lui répond :

« J'ai lu une foule de communications, supposées d'esprits, reproduites par les journaux spéciaux. Elles sont d'une médiocrité navrante et généralement très au-dessous de ce que pourrait nous révéler une intelligence ordinaire. Jamais les prétendus esprits ne nous ont appris une vérité ignorée ».

Les esprits n'étant autres que les âmes des hommes désincarnées, cette médiocrité, pourvu que les communications soient authentiques, est plutôt en faveur de la thèse spirite qu'en opposition. Il n'y a aucune raison de croire qu'en tournant l'œil les hommes acquièrent la science infuse, ni, encore moins, que, supposé qu'ils l'acquièrent, ils puissent nous la communiquer.

L'état d'âme des savants en face du spiritisme est bien singulier. Ils demandentdes manifestations et communications merveilleuses,

surhumaines et, d'autre part, ils les redoutent, car ils craignent qu'alors les prêtres reprennent leurs primautés.

***

Tout en critiquant et blâmant la renaissance de la magie, M. Le Bon ne considère pas ce mouvement comme tout à fait inutile. C'est ce que nous prouvent les mots de la fin.

« Puisque les hommes de tous les âges, du plus savant au plus ignorant, ont versé dans les mêmes croyances, il faut bien admettre qu'elles correspondent à des besoins indestructibles de notre esprit et sont par conséquent nécessaires.

« .. Il ne faut pas proclamer la vanité de tant d'efforts puisque les croyances qui en sont issues ont consolé bien des générations d'hommes et illuminé leur vie.

« La science, parfois un peu intolérante jadis, respecte de plus en plus aujourd'hui les conceptions des choses étrangères à son domaine. Elles correspondent à des besoins que son rôle n'est pas de satisfaire. Science et croyance, raison et sentiment appartiennent à des domaines indépendants qui ne pourront jamais se pénétrer. On n'y parle pas la même langue ».

Sans admettre que les domaines de raison et sentiment soient indépendants — ils sont seulement distincts, mais se fondent dans le sujet, l'homme, — prenons bonne note de cette évolution de la science vers la tolérance.

ROUXEL.

La Mort est-elle la porte de la Vie?

Par MISS H. A. DALLAS

Miss Dallas est l'auteur bien connu de plusieurs volumes sur le Psychisme, de la traduction de *L'Ame est immortelle* de G. Delanne et de nombreux et importants articles dans les Revues spéciales anglaises.

Frappée de la très grande importance des Cross-Correspondences dont nous avons parlé à plusieurs reprises et de la grande difficulté pour la plupart des lecteurs de consulter les très volumineux et surtout les très diffus rapports publiés par les Proceedings de la S. P. R. de Londres, elle a réuni en un petit volume, sous le titre ci-dessus, quelques-uns des exemples les plus frappants et les a fait suivre de conclusions où elle aborde la question d'identité et surtout où elle fait ressortir les consé-

quences intellectuelles et morales que ce nouveau genre de preuves si décisives peut entrainer.

Le professeur W. F. Barrett a fait précéder le volume de Miss Dallas d'une introduction où nous trouvons les considérations suivantes : « Les connaissances de Miss Dallas dans toutes les branches des recherches sur les phénomènes psychiques sont exceptionnellement étendues et son jugement aussi sain que scientifiquement basé. Dans le présent volume elle traite d'une façon intéressante et succincte d'un genre de preuves, qui va peu à peu en se multipliant, sur la question de la survivance après la mort du corps. Le service qu'elle rend par là est considérable. Peu de personnes ont le temps et la patience de lire complètement et avec réflexion les longs, minutieux et souvent ennuyeux rapports publiés par la S. P. R. Aussi tandis que l'intérêt soulevé par ce genre de questions se généralise dans tout l'Occident avec une étonnante rapidité, ceux qui sont réellement bien informés sont très rares. »

Après avoir fait ressortir l'influence du médium sur la production des phénomènes et le caractère des communications, ainsi que la difficulté d'établir l'identité des communicants, le professeur Barrett ajoute :

« Miss Dallas a, du moins, apporté un élément de preuve qui permettra au lecteur de juger par lui-même et se faire une opinion, au sujet des communications présentées comme venant de F. Myers. Ayant connu intimement Myers pendant trente ans, je déclare que le poids de l'ensemble de preuves accumulées par les écrits automatiques de Mme Holland, Mme Verrall et Mme Piper m'a convaincu que dans ce cas il est extrêmement probable que l'intelligence invisible n'est autre qu'un fragment de la personnalité de M. Myers. »

De son côté, Miss Dallas dit dans sa Préface : « Je me suis tracé les limites les plus étroites, me restreignant à un seul point, qui est la prise en considération de la partie des preuves qui ont trait à la survivance de la personnalité de Myers. Même en agissant dans ce sens, il m'a été nécessaire de ne prendre qu'une faible portion des preuves sérieuses et de me contenter de l'étude la plus brève qui s'est trouvée compatible avec le but que je poursuis, qui est de montrer qu'il existe un ensemble de preuves digne de la plus sérieuse attention ; d'indiquer la nature de ces preuves et les conclusions que l'on est autorisé à en tirer. »

« Il y a certainement d'excellentes raisons de croire que des rapports télépathiques peuvent exister entre ceux qui ont passé dans l'invisible et l'esprit de leurs amis restés encore dans ce monde et dont ils influencent les pensées. Mais il n'est pas possible d'en faire la preuve scientifique. »

« M. Myers était convaincu que l'on attendait quelque chose de plus de sa part. Il était bien familiarisé avec le genre d'objections présentées par les sceptiques, objections qui ne sont pas sans valeur. Lui-même pendant sa vie terrestre avait réclamé la preuve cruciale de la survivance et il avait pris la résolution de fournir cette preuve dans son propre cas,

si cela était jamais possible. Il aurait été profondément désappointé si après sa mort il n'était pas parvenu à produire une preuve d'une nature plus complexe et plus définitive que tout ce que l'on avait présenté jusqu'ici. Il était évidemment de la plus grande difficulté d'atteindre ce but et cela demandait l'effort et l'ingéniosité les plus notables »

Après avoir fait ressortir l'idée fixe, le monoïdéisme dont Myers était possédé au moment de la mort et qui explique avec quelle énergie il poursuivit l'accomplissement de son plan, Miss Dallas analyse les faits de cross-correspondences contenus dans les écrits de Mme et Mlle Verrall, de Mme Holland et de Mme Piper et termine par quelques pages de conclusions, où nous lisons les passages suivants :

« Quiconque a pris la peine de considérer attentivement le choix d'incidents cités au-dessus reconnaîtra, j'ose l'espérer, qu'on ne peut les repousser à la légère et qu'ils constituent tout au moins une série de cas digne d'étude et de considération.

. ..... Supposons pour un moment que l'identité de Myers comme communicant ait été établie, que vaut son message ? Que pouvons-nous en déduire au sujet de la future période de notre existence ?

« Tout d'abord, il prouve non seulement que Myers a survécu à la mort de son corps, mais aussi qu'il a conservé tout ce qui le caractérisait et que, dans son état actuel, il continue à s'intéresser aux objets qui occupaient jadis sa pensée et toute son énergie. »

« On ne peut mettre en doute que les communications portent le cachet du caractère de Myers ».

Miss Dallas se demande si nous continuons à nous intéresser également à *tout* ce qui nous préoccupait pendant la vie terrestre et elle montre, par des citations, que plus nous nous élevons, plus nous avons de tendance à oublier les intérêts matériels, en même temps que nous nous préoccupons plus vivement de tout ce qui a rapport aux progrès moraux et intellectuels de ceux que nous avons aimés sur terre et de tous les hommes en général.

Comme conséquence, nous devons, de notre côté, poursuivre avec la plus vive ardeur le développement de nos communications et de notre collaboration avec ceux qui nous ont précédés dans l'au-delà.

Après avoir mis en lumière les nombreux passages des cross-correspondences qui affirment la complète solidarité entre ce monde et l'au-delà et la persistance des biens d'affection entre les esprits élevés, Miss Dallas termine par ces mots :

« Je termine ici mon travail sur cette pensée de progrès, avec la conscience de n'avoir pu être complètement à la hauteur de l'œuvre, mais avec l'espérance que les esprits guides, qui sont chargés de nous aider et de nous encourager dans la recherche de la vérité dans ce monde si plein de mystère, et pour beaucoup si plein de souffrances, pourront le faire servir, si incomplet qu'il soit, à diriger quelques amis de la vérité dans le che-

min qui les conduira, comme beaucoup d'autres l'ont fait déjà, à la réalisation de la *grande joie* et de la *plus vive espérance* ! »

On voit que dans cette œuvre de propagande, si Miss Dallas s'est attachée à faire ressortir la valeur scientifique des preuves de survie et de l'identité de Myers, elle s'est plus encore préoccupée de l'effet moral sur ses lecteurs des preuves de solidarité entre les deux mondes. Elle a voulu leur faire considérer la mort, non comme une fin redoutable, mais comme le début de la véritable vie C'est ainsi qu'elle a résolu le problème posé par son titre : *La mort est-elle la porte de la vie ?*

Dr DUSART.

Biographie d'Allan Kardec

(*Suite*)

R.-S. 1869, p. 354. — Ces phénomènes, mis à la mode par l'attrait de la curiosité, devenus un engouement, ont tenté la cupidité des gens à l'affût de ce qui est nouveau, dans l'espoir d'y trouver une porte ouverte. Les manifestations semblaient une matière merveilleusement exploitable, et plus d'un songea à s'en faire un auxiliaire de son industrie ; d'autres y virent une variante de l'art de la divination, un moyen peut-être plus sûr que la cartomancie, la chiromancie, le marc de café, etc. etc., pour connaître l'avenir et découvrir les choses cachées, car, selon l'opinion d'alors, les Esprits devaient tout savoir.

Dès que ces gens-là virent que la spéculation glissait dans leurs mains et tournait à la mystification, que les Esprits ne venaient pas les aider à faire fortune, leur donner de bons numéros à la loterie, leur dire la bonne aventure vraie, leur faire découvrir des trésors ou recueillir des héritages, leur donner quelque bonne invention fructueuse et brévetable, suppléer à leur ignorance et les dispenser de tout travail intellectuel et matériel, les Esprits n'étaient bons à rien, leurs manifestations n'étaient que des illusions. Autant ils avaient prôné le Spiritisme tant qu'ils ont eu l'espoir d'en tirer un profit quelconque, autant ils le dénigrèrent quand vint le désappointement. Plus d'un critique qui le bafoue le porterait aux nues s'il lui avait fait découvrir un oncle d'Amérique ou gagner à la Bourse.

R.-S. 1866, p. 78. — « Nous dirons d'abord que le Spiritisme ne

peut être responsable des individus qui prennent indûment la qualité de médium, pas plus que la science véritable n'est responsable des escamoteurs qui se disent physiciens. Un charlatan peut donc dire qu'il opère à l'aide des Esprits, comme un prestidigitateur dit qu'il opère à l'aide de la physique ; c'est un moyen comme un autre de jeter de la poudre aux yeux ; tant pis pour ceux qui s'y laissent prendre. En second lieu, le Spiritisme, condamnant l'exploitation de la médiumnité, comme contraire aux principes de la doctrine au point de vue moral, et démontrant quelle ne doit, ni ne peut être un métier, ni une profession ; tout médium qui ne tire de sa faculté aucun *profit direct* ou *indirect*, *ostensible* ou *dissimulé*, écarte, par cela même, jusqu'à la suspicion d'escroquerie ou de charlatanisme ; dès lors qu'il n'est sollicité par aucun intérêt matériel, la jonglerie serait sans but. Le médium qui comprend ce qu'il y a de grave et de saint dans un don de cette nature, croirait le profaner en le faisant servir à des choses mondaines pour lui et pour les autres, ou s'il en faisait un objet d'amusement et de curiosité ; il respecte les Esprits comme il voudrait qu'on le respectât lui-même quand il sera Esprit, et ne les met pas en parade. Il sait en outre que la médiumnité ne peut être un moyen de divination ; qu'elle ne peut faire découvrir des trésors, des héritages, ni faciliter la réussite dans les chances aléatoires, et ne sera jamais diseur de bonne aventure, ni pour de l'argent ni pour rien ; donc il n'aura jamais de démêlé avec la justice. Quant à la médiumnité guérissante, elle existe, cela est certain ; mais elle est subordonnée à des conditions restrictives qui excluent la possibilité de tenir bureau ouvert de consultations, sans suspicion de charlatanisme, c'est une œuvre de dévouement et de sacrifice, et non de spéculation. Exercée avec désintéressement, prudence et discernement, et renfermée dans les limites tracées par la doctrine, elle ne peut tomber sous le coup de la loi.

En résumé, le médium selon les vues de la Providence et le Spiritisme, qu'il soit artisan ou prince, car il y en a dans les palais et dans les chaumières, a reçu un mandat qu'il accomplit religieusement et avec dignité ; il ne voit dans sa faculté qu'un moyen de glorifier Dieu et de servir son prochain, et non un instrument pour servir ses intérêts ou satisfaire sa vanité ; il se fait estimer et res-

pecter par sa simplicité, sa modestie et son abnégation, ce qui n'est pas le fait de ceux qui cherchent à s'en faire un marchepied ».

R. S. 1867, p. 300. — Le désintéressement matériel, qui est un des attributs essentiels de la médiumnité guérissante, sera-t-il aussi une des conditions de la médecine médianimique ? Comment alors concilier les exigences de la profession avec une abnégation absolue ?

Ceci demande quelques explications, car la position n'est plus la même.

La faculté du médium guérisseur ne lui a rien coûté ; elle n'a exigé de lui ni étude, ni travail, ni dépenses ; il l'a reçue gratuitement pour le bien d'autrui, il doit en user gratuitement. Comme il faut vivre avant tout, s'il n'a pas, par lui-même, des ressources qui le rendent indépendant, il doit en chercher les moyens dans son travail ordinaire, comme il l'eût fait avant de connaître la médiumnité : *il ne donne à l'exercice de sa faculté que le temps qu'il peut matériellement y consacrer*. S'il prend ce temps sur son repos, et s'il emploie à se rendre utile à ses semblables celui qu'il aurait consacré à des distractions mondaines, c'est du véritable dévoûment, et il n'en a que plus de mérite. Les Esprits n'en demandent pas davantage et n'exigent aucun sacrifice déraisonnable. On ne pourrait considérer comme du dévoûment et de l'abnégation l'abandon de son état pour se livrer à un travail moins pénible et plus lucratif. Dans la protection qu'ils accordent, les Esprits, auxquels on ne peut en imposer, savent parfaitement distinguer les dévoûments réels des dévoûments factices.

Fraudes spirites

R. S. 1859, p. 94. — « De ce qu'il y a des charlatans qui débitent des drogues sur les places publiques, de ce qu'il y a même des médecins qui, sans aller sur la place publique, trompent la confiance, s'ensuit-il que tous les médecins sont des charlatans, et le corps médical en est-il atteint dans sa considération ? De ce qu'il y a des gens qui vendent de la teinture pour du vin, s'ensuit-il que tous les marchands de vin sont des frelateurs et qu'il n'y a point de vin pur ? On abuse de tout, même des choses les plus respectables, et l'on peut dire que la fraude a aussi son génie. Mais la fraude a toujours un but, un intérêt matériel quelconque ; là ou il

n'y a rien à gagner il n'y a nul intérêt à tromper. Aussi avons-nous dit, à propos des médiums mercenaires, que la meilleure de toutes les garanties est un désintéressement absolu.

R. S. 1869, p. 43. — « En stigmatisant l'exploitation comme nous l'avons fait, nous avons la certitude d'avoir préservé la doctrine d'un véritable danger, danger plus grand que le mauvais vouloir de ses antagonistes avoués, parce qu'il n'y allait rien moins que de son discrédit ; elle leur eût, par cela même, offert un côté vulnérable, tandis qu'ils se sont arrêtés devant la pureté de ses principes. Nous n'ignorons pas que nous avons suscité contre nous l'animosité des exploiteurs, et que nous nous sommes aliénés leurs partisans ; mais que nous importe ! notre devoir est de prendre en main la cause de la doctrine et non leurs intérêts ; et ce devoir, nous le remplirons avec persévérance et fermeté jusqu'à la fin.

R. S. 1864, p. 78. — « Mais ce n'est pas seulement contre la cupidité que les médiums doivent se tenir en garde ; comme il y en a dans tous les rangs de la Société, la plupart sont au-dessus de cette tentation ; mais il est un danger bien autrement grand, parce que tous y sont exposés, c'est l'orgueil qui en perd le plus grand nombre ; c'est contre cet écueil que les plus belles facultés viennent trop souvent se briser. *Le désintéressement matériel est sans profit s'il n'est accompagné du désintéressement moral le plus complet. Humilité, dévouement, désintéressement et abnégations sont les qualités du médium aimé des bons Esprits.* »

***

R. S. 1867, p. 8. — Il faut se figurer que nous sommes en guerre et que les ennemis sont à notre porte, prêts à saisir l'occasion favorable, et qu'ils se ménagent des intelligences dans la place.

En cette occurrence, qu'y a-t-il à faire ? Une chose fort simple : se renfermer strictement dans la limite des préceptes de la doctrine : *s'efforcer de montrer ce qu'elle est par son propre exemple*, et décliner toute solidarité avec ce qui pourrait être fait en son nom et serait de nature à la discréditer, car ce ne saurait être le fait d'adeptes sérieux et convaincus. *Il ne suffit pas de se dire spirite : celui qui l'est par le cœur le prouve par ses actes.* La doctrine ne prêchant que le bien, le respect des lois, la charité, la tolérance et la bienveillance pour tous ; répudiant toute violence faite à la conscience d'autrui, tout charlatanisme, toute pensée intéressée en ce

qui concerne les rapports avec les Esprits, et toute chose contraire à la morale évangélique, celui qui ne s'écarte pas de la ligne tracée ne peut encourir ni blâme fondé, ni poursuites légales ; bien plus, quiconque prend la doctrine pour règle de conduite, ne peut que se concilier l'estime et la considération des gens impartiaux ; devant le bien l'incrédulité railleuse elle-même s'incline, et la calomnie ne peut salir ce qui est sans tache. C'est dans ces conditions que le Spiritisme traversera les orages qu'on amoncellera sur sa route et qu'il sortira triomphant de toutes les luttes.

*
* *

R. S. 1864, p. 5. — L'état du Spiritisme en 1863 peut se résumer ainsi : attaques violentes, multiplication des écrits pour et contre ; mouvement des idées ; extension notable de la doctrine, mais signes extérieurs de nature à produire une sensation générale, les racines s'étendent, poussent des rejetons, en attendant que l'arbre déploie ses rameaux. Le moment de la maturité n'est pas encore venu.

La modération des Spirites est ce qui étonne et contrarie le plus leurs adversaires ; on essayera de tout pour les en faire sortir, même de la provocation ; mais ils sauront déjouer ces manœuvres par leur prudence, comme ils l'ont déjà fait en plus d'une occasion, et ne pas tomber dans les pièges qu'on leur tendra ; ils verront, d'ailleurs, les instigateurs se prendre dans leurs propres filets, car il est impossible que tôt ou tard ils ne montrent pas le bout de l'oreille. Ce sera un moment plus difficile à passer que celui de la guerre ouverte, où l'on voit son ennemi face à face : mais plus l'épreuve sera rude, plus grand sera le triomphe.

Au reste, cette campagne a un immense résultat, c'est de prouver l'impuissance des armes dirigées contre le Spiritisme ; les hommes les plus capables du parti opposé sont entrés en lice : toutes les ressources de l'argumentation ont été déployées, et, le Spiritisme n'en ayant pas souffert, chacun est demeuré convaincu qu'on ne pouvait lui opposer aucune raison péremptoire, et la plus grande preuve de la pénurie de bonnes raisons, c'est qu'on a eu recours à la triste et ignoble ressource de la calomnie ; mais on a beau vouloir faire dire au Spiritisme le contraire de ce qu'il dit : la doctrine est là, écrite en termes si clairs qu'ils défient toute fausse

interprétation, *c'est pourquoi l'odieux de la calomnie retombe sur ceux qui l'emploient et les convainc d'impuissance.*

R. S. 1864, p. 198. — L'opposition que l'on fait à une idée est toujours en raison de son importance ; si le Spiritisme eût été une utopie, on ne s'en serait pas plus occupé que de tant d'autres théories ; l'acharnement de la lutte est l'indice certain qu'on le prend au sérieux. Mais s'il y a lutte entre le Spiritisme et le clergé, l'histoire dira quels ont été les agresseurs. Les attaques et les calomnies dont il a été l'objet l'ont forcé de retourner les armes qu'on lui lançait et de montrer le côté vulnérable de ses adversaires ; ceux-ci, en le harcelant, l'ont ils arrêté dans sa marche ? Non, c'est un fait acquis. S'ils l'eussent laissé en repos, le nom même du clergé n'eût pas été prononcé, et peut-être celui ci y eût-il gagné. En l'attaquant au nom des dogmes de l'Eglise, il l'a forcé à discuter la valeur des objections, et par cela même d'entrer sur un terrain qu'il n'avait pas l'intention d'aborder. La mission du Spiritisme est de combattre l'incrédulité par l'évidence des faits, de ramener à Dieu ceux qui le méconnaissent, de prouver l'avenir à ceux qui croient au néant ; pourquoi donc l'Eglise jette-t-elle l'anathème à ceux qui donnent cette foi, plus que lorsqu'ils ne croyaient à rien ? En repoussant ceux qui croient à Dieu et à leur âme par lui, c'est les contraindre de chercher un refuge hors de l'Eglise. Qui le premier, a proclamé que le Spiritisme était une religion nouvelle, avec son culte et ses prêtres, si ce n'est le clergé ? Où a t on vu, jusqu'à présent, le culte et les prêtres du Spiritisme ? *Si jamais il devient une religion, c'est le clergé qui l'aura provoquée.*

*
* *

L'auto-da-fé de Barcelone n'ayant pas assouvi la haine du clergé contre le Spiritisme et les Spirites, la Congrégation de Rome mit à l'*Index* le *Livre des Esprits*, le *Livre des Médiums*, et l'*Imitation de l'Evangile selon le Spiritisme.* Loin de s'attrister de cette nouvelle preuve d'intolérance cléricale, Allan Kardec s'en réjouit.

R. S. 1864, p. 217. — Quoi qu'il en soit, les livres spirites sont mis à l'*Index*. Tant mieux ! car beaucoup de ceux qui ne les ont pas encore lus les dévoreront, tant mieux ! car des dix personnes qui les parcourront sept au moins seront convaincues, ou fortement ébranlées et désireuses d'étudier les phénomènes spirites ; tant mieux ! car nos adversaires eux-mêmes, voyant leurs efforts

n'aboutir qu'à des résultats diamétralement contraires à ceux qu'ils espéraient, se rallieront à nous, s'ils possèdent la sincérité, le désintéressement et les lumières que leur ministère comporte. Ainsi le veut d'ailleurs la loi de Dieu, rien au monde ne peut rester éternellement stationnaire, mais tout progresse, et *l'idée religieuse doit suivre le progrès général si elle ne veut pas disparaître.* »

R. S. 1865, p. 187. — « Jamais aucune doctrine philosophique des temps modernes n'a causé tant d'émoi que le Spiritisme, jamais aucune n'a été attaquée avec tant d'acharnement ; c'est la preuve évidente qu'on lui reconnaît plus de vitalité et des racines plus profondes qu'aux autres, car on ne prend pas la pioche pour arracher un brin d'herbe. Les Spirites, loin de s'en effrayer, doivent s'en réjouir, puisque cela prouve l'importance et la vérité de la doctrine. Si ce n'était qu'une idée éphémère et sans consistance, une mouche qui vole, on ne tirerait pas dessus à boulet rouge ; si elle était fausse, on la battrait en brèche avec des arguments solides qui en auraient déjà triomphé; mais puisque aucun de ceux qu'on lui a opposés, n'a pu l'arrêter, c'est que personne n'a trouvé le défaut de la cuirasse ; ce n'est cependant ni le talent ni la bonne volonté qui ont *manqué* à ses antagonistes.

R. S. p. 190. — « Le Spiritisme marche à travers des adversaires nombreux qui, n'ayant pu le prendre par la force, essayent de le prendre par la ruse ; ils s'insinuent partout, sous tous les masques, et jusque dans les réunions intimes, dans l'espoir d'y surprendre un fait ou une parole que souvent ils auront provoqués, et qu'ils espèrent exploiter à leur profit. Compromettre le Spiritisme et le rendre ridicule, telle est la tactique à l'aide de laquelle ils espèrent le discréditer d'abord, pour avoir plus tard un prétexte d'en faire interdire, si cela se peut, l'exercice public. C'est le piège contre lequel il faut se tenir en garde, car il est tendu de tous côtés, et auquel, sans le vouloir, donnent la main ceux qui se laissent aller aux suggestions des Esprits trompeurs et mystificateurs ».

*
* *

R. S. 1869, p. 357. — *Travaillons à comprendre, à grandir notre intelligence et notre cœur ; luttons avec les autres ; mais luttons de charité et d'abnégation. Que l'amour du prochain inscrit sur notre drapeau, soit notre devise ; la recherche de la vérité, de quelque part qu'elle vienne,*

notre but unique ! Avec de tels sentiments, nous braverons la raillerie de nos adversaires et les tentatives de nos compétiteurs. Si nous nous trompons, nous n'aurons pas le sot amour-propre de nous entêter dans des idées fausses ; mais il est des principes sur lesquels on est certain de e jamais se tromper : c'est l'amour du bien, l'abnégation, l'abjuration de tout sentiment d'envie et de jalousie. Ces principes sont les nôtres ; nous voyons en eux, le lien qui doit unir tous les hommes de bien, quelle que soit la divergence de leur opinion ; l'égoïsme et la mauvaise foi mettent seuls entre eux des barrières infranchissables.

Mais quelle sera la conséquence de cet état de choses ? Sans contredit, les menées des faux frères pourront apporter momentanément quelques perturbations partielles. C'est pourquoi il faut faire tous ses efforts pour les déjouer autant que possible ; mais elles n'auront nécessairement qu'un temps et ne sauraient être préjudiciables pour l'avenir : d'abord parce qu'elles sont une manœuvre d'opposition qui tombera par la force des choses ; en outre, quoi qu'on dise et qu'on fasse, on ne saurait ôter à la doctrine son caractère distinctif, sa philosophie rationnelle est logique, sa morale consolante et régénératrice. Aujourd'hui, les bases du Spiritisme sont posées d'une manière inébranlable ; les livres écrits sans équivoque et mis à la portée de toutes les intelligences, seront toujours l'expression claire et exacte de l'enseignement des Esprits et la transmettront intacte à ceux qui viendront après nous.

Il ne faut pas perdre de vue que nous sommes dans un moment de transition, et que nulle transition ne s'opère sans conflit. Il ne faut donc pas s'étonner de voir s'agiter certaines passions ; les ambitions compromises, les intérêts froissés, les prétentions déçues ; mais peu à peu tout cela s'éteint, la fièvre se calme, les hommes passent et les idées nouvelles restent. *Spirites, si vous voulez être invincibles, soyez bienveillants et charitables ; le bien est une cuirasse contre laquelle viendront toujours se briser les manœuvres de la malveillance.*

R. S. 1865, p. 264. — « En attendant, faisons le bien le plus possible à l'aide du Spiritisme : faisons-en même à nos ennemis, dussions-nous être payés d'ingratitude, c'est le meilleur moyen de vaincre certaines résistances et de prouver que le Spiritisme n'est pas aussi noir que quelques-uns le prétendent. »

*
* *

R. S. 1864, p.326. — « Le Spiritisme, je le répète, en démontrant, non par hypothèse, mais par des faits, l'existence d'un monde invisible, et l'avenir qui nous attend, change totalement le cours des idées ; il donne à l'homme la force morale, le courage et la résignation, parce qu'il ne travaille plus seulement pour le présent, mais pour l'avenir ; il sait que s'il ne jouit pas aujourd'hui, il jouira demain. En démontrant l'action de l'élément spirituel sur le monde matériel, il élargit le domaine de la science et ouvre, par cela même une nouvelle, voie au progrès matériel. L'homme aura une base solide pour l'établissement de l'ordre moral sur la terre ; il comprendra mieux la solidarité qui existe entre les êtres de ce monde, puisque cette solidarité se perpétue indéfiniment ; la fraternité n'est pas un vain mot ; elle tue l'égoïsme au lieu d'être tuée par lui, et tout naturellement l'homme imbu de ces idées y conformera ses lois et ses institutions sociales. »

R. S. 1864, p. 26.— « *La charité et la fraternité se reconnaissent à leurs œuvres et non aux paroles ;* c'est une mesure d'appréciation qui ne peut tromper que ceux qui s'aveuglent sur leur propre mérite, mais non les tiers désintéressés ; c'est la pierre de touche à laquelle on reconnaît la sincérité des sentiments ; et quand on parle de charité, en Spiritisme, on sait qu'il ne s'agit pas seulement de celle qui donne, mais aussi et surtout de celle qui oublie et pardonne, qui est bienveillante et indulgente, qui répudie tout sentiment de jalousie et de rancune. Toute réunion spirite qui ne serait pas fondée sur le principe de la vraie charité, serait plus nuisible qu'utile à la cause, parce qu'elle tendrait à diviser au lieu de réunir, elle porterait d'ailleurs en elle-même son élément destructeur. Nos sympathies personnelles seront donc toujours acquises à toutes celles qui prouveront, par leurs actes, le bon esprit qui les anime, car les bons Esprits ne peuvent inspirer que le bien. »

*
* *

R. S. 1867, p. 278. — Un dernier caractère de la révélation spirite, et qui ressort des conditions mêmes dans lesquelles elle a été faite, c'est que, s'appuyant sur des faits, elle ne peut être qu'essentiellement progressive, comme toutes les sciences d'observation. Par son essence, elle contracte alliance avec la science, qui, étant l'exposé des lois de la nature, dans un certain ordre de faits, ne

peut être contraire à la volonté de Dieu, l'auteur de ces lois. *Les découvertes de la science glorifient Dieu au lieu de l'abaisser, elles ne détruisent que ce que les hommes ont bâti sur les idées fausses qu'ils se sont faites de Dieu.*

Le Spiritisme ne pose donc en principe absolu que ce qui est démontré avec évidence, ou qui ressort logiquement de l'observation. Touchant à toutes les branches de l'économie sociale, auxquelles il prête l'appui de ses propres découvertes, il s'assimilera toujours toutes les doctrines progressives, de quelque ordre qu'elles soient, arrivées à l'état de vérités pratiques, et sorties du domaine de l'utopie, sans cela il se suiciderait ; en cessant d'être ce qu'il est, il mentirait à son origine, et à son but providentiel. *Le Spiritisme, marchant avec le progrès, ne sera jamais débordé, parce que, si de nouvelles découvertes lui montraient qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifierait sur ce point ; si une nouvelle vérité se révèle, il l'accepte.* »

*
* *

R. S. 1869, p. 258. — Le Spiritisme n'est pas plus solidaire de ceux à qui il plaît de se dire Spirites, que la médecine des charlatans qui l'exploitent, ni la saine religion des abus ou même des crimes commis en son nom. Il ne reconnaît pour ses adeptes que ceux qui mettent en pratique ses enseignements, c'est-à-dire qui travaillent à leur propre amélioration morale, en s'efforçant de vaincre leurs mauvaises inclinations, d'être moins égoïstes et moins orgueilleux, plus doux, plus humbles, plus patients, plus bienveillants, plus charitables envers le prochain, plus modérés en toutes choses, parce que c'est le signe caractéristique du vrai Spirite.

La connaissance des lois qui régissent le principe spirituel, se rattache d'une manière directe à la question du passé et de l'avenir de l'homme. Sa vie est-elle bornée à l'existence actuelle ? En entrant dans ce monde sort-il du néant, et y rentre-t-il en le quittant ? A-t-il déjà vécu et vivra-t-il encore ? Comment vivra-t-il et dans quelles conditions ? En un mot d'où vient-il et où va-t-il ? Pourquoi est-il sur la terre et pourquoi y souffre-t-il ? Telles sont les questions que chacun se pose, parce qu'elles ont pour tout le monde un intérêt capital, et qu'aucune doctrine n'en a encore donné de solution rationnelle. Celle qu'en donne le Spiritisme, appuyée sur les faits, satisfaisant aux exigences de la logique et de la justice la plus ri-

goureuse, est une des principales causes de la rapidité de sa propagation.

Le Spiritisme n'est ni une conception personnelle, ni le résultat d'un système préconçu. Il est la résultante de milliers d'observations faites sur tous les points du globe et qui ont convergé vers le centre qui les a colligées et coordonnées. Tous ses principes constituants, sans exceptions, sont déduits de l'expérience. L'expérience a toujours précédé la théorie.

(A Suivre) HENRI SAUSSE.

Ouvrages nouveaux

La Clef du Zohar

Albert JOUNET. — Librairie Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris. Un volume in-8 ; prix : 6 francs.

L'étude la plus sérieuse et la plus creusée qui ait encore paru sur la Kabbale est ce qu'on nomme occulisme. Tous les aspects importants de la question sont élucidés. Traduction et explication du texte le plus ancien et (d'après Franck, de l'Institut), le plus authentique. Philosophie étrange et puissante, d'accord avec l'évolutionisme moderne, harmonies singulièrement précises avec la science, notamment pour ce qui regarde la polarité, renouvellement de la théorie du magnétisme et de l'hypnotisme, accord avec les travaux du chimiste et physicien Reichenbach, documents inédits, anciens et modernes, sur l'Alchimie — et au point de vue religieux, comparaison entre les Dogmes chrétiens et les Dogmes correspondants de la Kabbale juive, ce livre est une encyclopédie condensée par une réelle compétence.

(*Communiqué de l'éditeur*).

Maîtresse Mystique

Par Antoine WYLM

Un vol. in-12, 3 fr. 50. — Librairie Félix Juven, 13, rue de l'Odéon, Paris.

Né dans dans des conditions irrégulières, socialiste militant, l'avocat Iribarrea aime une intellectuelle, Marthe ; d'autre part, il a fait élever une orpheline, Marie-Thérèse, qu'il retrouve plus tard, au moment où il brigue un mandat législatif. Elle est dactylographe et devient la secrétaire du candidat. Elle a des accès de somnambulisme, au cours desquels elle montre d'étranges facultés de divination. Iribarrea s'éprend de la jeune fille mystérieuse, sans cesser d'aimer Marthe, et l'intrigue naît de la lutte qui survient entre les deux amours dont le cœur de l'avocat est rem-

pli, ses péripéties passionnantes se déroulent au milieu de scènes politiques où les dons merveilleux de Marie-Thérèse jouent un rôle capital. Comment concilier les passions rivales ? C'est le problème poignant qu'aborde l'auteur, et la solution qu'il propose est fort imprévue.

Nous reviendrons sur l'analyse de cet ouvrage qui mérite mieux qu'une courte notice car, cette fois, c'est vraiment de spiritisme qu'il s'agit et l'auteur traite le sujet sérieusement.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Prévision ou Coïncidence ?

Nous trouvons dans *Constancia* un récit qui rappelle le fameux repas de Cazotte.

Les troupes Argentines étaient à la veille d'attaquer les retranchements de Curupayti par trois colonnès, dont la première était commandée par le colonel Rivas et la seconde par Aredondo, en soutien de la première.

Prévoyant que l'affaire serait très chaude, de nombreux officiers prirent leurs dernières mesures en prévision d'une fin imminente. Le soir, la plupart assistèrent à un repas commun, entre autres Roseti, Charlone, Fraga, Paz, Diaz, Calibar. Au café, Arredondo quitta la table pour répondre à l'appel du général. A ce moment Charlone se lève en s'écriant : *Voilà le seul de nous tous qui sortira sans blessure du combat de demain !*

Ainsi qu'on le prévoyait, la lutte fut extrêmement meurtrière. La première colonne fut presque anéantie. Rivas eut un bras emporté ; Charlone et Nicoloriche furent tués.

La seconde colonne s'avança alors et, dès le début, Roseti et Fraga tombèrent ; puis ce fut le tour de Paz, Diaz, Calibar et Sarmiento. Quant à Arredendo, il eut ses vêtements criblés de mitraille, mais resta seul indemne de toute blessure. Par un singulier pressentiment, Roseti, qui avait déclaré que la seule chose qu'il craignait était une blessure entraînant une péritonite, s'était entouré le ventre d'une épaisse ceinture ; mais un fragment d'obus le frappa au ventre et il n'expira qu'au bout de vingt-quatre heures d'atroces souffrances causées par la péritonite.

Phénomènes de Cheragas (1)

On trouve dans *Lumen* le compte-rendu de faits qui se sont produits à Cheragas, près d'Alger, dans la maison de M. Tudeschini, en la présence de Thérèse Sellès. Celle-ci, ainée de huit enfants et âgée de 14 ans et quel-

(1) Nous avons parlé, en son temps, de ces phénomènes qui ont eu lieu l'année dernière (*N. d. l. r.*).

ques mois, est d'une très bonne santé. Elle entra comme domestique chez M. Tudeschini et au bout de huit jours on vit se produire les étranges phénomènes suivants : Les fruits, oranges et citrons se précipitaient hors des vases qui les contenaient ; un verre placé sur une table était projeté à terre sans se rompre et reprenait sa place sur la table ; une lampe était portée en haut d'un escalier, puis redescendait, après avoir parcouru toutes les pièces de l'étage ; les couvertures d'un lit étaient jetées pêle-mêle sur le parquet, puis replacées sur le lit ; les ustensiles de cuisine et tous les objets garnissant la table se mettaient également en mouvement, puis reprenaient leurs places ; une carafe pleine d'eau quittait la table, gravissait quatre marches d'un escalier, en descendait trois et s'arrêtait.

Il faut ajouter que la jeune Thérèse voyait des apparitions. Ainsi, elle vit un jour une dame vêtue de noir, portant au sommet de la tête un voile, blanc qui repassait devant son menton. Le médium quittant la salle à manger pour aller chercher du bois à brûler, fut suivi par le fantôme, qui lui prenant les mains, lui dit : *Aidez mon mari, embrassez mes enfants.*

M. Tudeschini lui demanda si elle reconnaîtrait le portrait de ce fantôme et elle répondit affirmativement. Elle prit un album, le parcourut et reconnut sans hésiter la photographie de la femme de M. Tudeschini, morte depuis neuf ans. M. Tudeschini remit l'album en sa place et se dirigea vers la porte de la salle ; mais l'album s'enleva en l'air et vint tomber à ses pieds.

Le récit de ces phénomènes provoqua une grande curiosité et un grand nombre de témoins vinrent les constater.

M. Tudeschini renvoya Thérèse chez elle, où les mêmes faits se reproduisirent.

Nous ne savons ce que ce médium est devenu et si on l'a, depuis, observé dans de bonnes conditions.

Un fantôme suppliant

M. Navarro envoie de Barcelone à *La Revista de Estudios psiquicos* le récit suivant :

Le 20 août de l'année 1909, entre une et deux heures du matin, Mme J... M... fut réveillée par quelques petits coups sur l'épaule droite. S'étant mise sur son séant, elle vit près de son lit une femme en deuil, à la figure émaciée, penchée vers elle, qui lui dit d'une voix très douce :

« Ne vous effrayez pas ; je suis E..., sœur de Mme J..., que vous connaissez ; je sais que vous ne m'avez jamais vue, mais je viens solliciter de vous une grande faveur et je vous supplie de ne pas me repousser. Je suis morte ; mais pendant mon existence terrestre j'ai laissé souffrir ma pauvre sœur que vous connaissez, et qui a eu souvent besoin de secours. Je le jsavais ; j'avais les moyens de la soulager ; mais l'ambition me dominait, e ne l'ai pas secourue et aujourd'hui je me trouve dans une situation terrible. Je souffre beaucoup et suis constamment entourée de ténèbres terrifiantes. Si je m'adresse à vous, c'est afin que vous disiez à ma sœur de

prier Dieu pour moi et surtout que vous lui demandiez de me pardonner sincèrement et de tout son cœur. Dites-lui que je suis profondément malheureuse et que, seul, son pardon peut me sauver. »

Avec un accent plein de tristesse et de supplication, elle répéta :

« Vous le ferez, ma sœur ? »

A quoi J... M... répondit : « Oui, je le ferai ».

« En outre, dit l'apparition, dites à ma sœur que je remercie de ce qu'on a mis dans mon cercueil le portrait de mon petit-fils que voici. »

Joignant alors l'action à la parole, elle tira de son sein une photographie et la posa dans la main gauche de Mme J... M... Celle-ci l'approcha de sa veilleuse toujours allumée ; elle la considéra quelque temps et la remit à E..., qui la replaça sur sa poitrine. Avant de disparaître elle dit :

« Maintenant, je m'en vais et j'espère que vous n'oublierez pas ma prière ; je souffre tant ! Vous le promettez ? »

« Je ferai ce que vous demandez », répondit J... M..., qui, étonnée de voir que pour partir le fantôme se dirigeait vers le balcon, lui dit :

« Mais par où passez-vous ? » — « Par ici même, répondit E... » et elle disparut en face de la muraille.

Mme J... M... resta profondément troublée et répondant aux instances réitérées de M. Navarro, qui fait ce récit, lui communiqua tous les détails de cette scène. Celui-ci lui dit que pour éviter la reproduction de ce phénomène, il fallait se rendre au désir du fantôme. On rechercha donc le domicile de Mme J... et on lui raconta les faits.

Elle reconnut le costume, déclara les circonstances exactes et attacha la plus haute importance à vérifier le fait de la photographie, qu'elle ne connaissait pas.

Les renseignements le confirmèrent et on résolut de présenter à Mme J... M... une autre photographie qui ressemblait beaucoup à celle du petit-fils. Mme J... M... la *repoussa sans aucune hésitation* ; elle décrivit de nouveau celle que le fantôme lui avait présentée et la reconnut dès qu'enfin on la mit sous ses yeux.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Les derniers exploits de Baccalà

M. Zingaropoli vient de publier à Naples un numéro unique, intitulé : *Non c'è morte* (Il n'y a pas de mort !), comprenant des articles de divers auteurs très connus et de lui-même. Nous allons y puiser quelques faits que nous croyons de nature à intéresser nos lecteurs.

C'est ainsi que sous la rubrique : *Pour la recherche psychique*, nous trouvons un récit des dernières manifestations du joyeux Baccalà, dont nous avons parlé en son temps (1906) : « Désormais, dit Zingaropoli, ce porte-faix vulgaire et joyeux, qui répondait au nom familier de Baccalà, fait partie des plus célèbres manifestations de ce genre, dans lequel se succèdent les phénomènes spontanés et provoqués. Parmi les spontanés il s'en trouva des plus intéressants : objets cachés puis retrouvés dans les endroits les plus excentriques ; l'ombrelle qui s'ouvre, s'agite en l'air et se referme d'elle-même, comme manœuvrée par une main invisible ; les serrures des portes qui s'ouvrent et se ferment ; les fantômes qui traversent les chambres ; les bruits, gémissements, les agitations des fenêtres de maisons inhabitées. Ajoutons la note sympathique et sentimentale de cet esprit, devenu en quelque sorte un membre de la famille, et se livrant aux manifestations les plus bizarres et les plus folles, lorsque l'allégresse règne au logis, tandis qu'il adresse une parole de consolation et d'espérance, à l'heure de la douleur, lorsque la mort jette les enfants dans le désespoir et les larmes. »

Récemment M. Vincenzo Fornaro vint dans les salons du *Cercle du Commerce* rappeler que le joyeux Baccalà était loin d'avoir oublié ses amis : voici ce qu'il en dit :

« Je croyais que Baccalà s'était confiné dans la demeure où, à tant de reprises, il accomplit les exploits que j'ai souvent racontés. J'en étais d'autant plus convaincu, que les manifestations continuaient, que les coups retentissaient dans les portes de ce domicile que j'avais abandonné ainsi que ma famille. Mais le soir même de ma conférence au Cercle du Commerce j'eus la preuve que Baccalà *était*, je n'ose dire qu'il *est* encore dans la maison que j'habite actuellement.

Après la conférence, la présidence du *Commerce* eut la courtoise pensée de m'offrir un magnifique porte-cigarettes en argent, avec le cendrier correspondant, le tout contenu dans un élégant étui avec dédicace. Le sympathique président, mon excellent ami Giura, en me l'offrant avec des paroles pleines d'esprit, ajouta que Baccalà venait encore de faire une des siennes, en cachant cet étui sous une table.

Lorsque je rentrai chez moi la nuit commençait et mon premier soin fut de montrer à ma famille le cadeau magnifique que je venais de recevoir. J'ouvris donc l'étui, mais au moment même où ma mère et mes sœurs s'avançaient pour le voir, *tac* ! la lumière électrique s'éteint. Nous crûmes tous à la fusion de la valvule principale, mais il n'en était rien, car les autres pièces restaient éclairées. Une de mes sœurs se dirigea vers le commutateur ; mais au moment où elle étendait la main, la lumière reprit *spontanément*.

Ce second incident nous fit aussitôt penser à Baccalà et je prononçai exactement les paroles suivantes : *Baccalà, si tu veux montrer que tu es présent, peut-être pour me remercier de la conférence, éteins et rallume trois fois de suite la lampe.*

Aussitôt la lampe s'éteignit et se ralluma trois fois.

Je remerciai Baccalà de sa visite et je soumis de nouveau à l'admiration de ma famille le cadeau du *Cercle du Commerce*. La lampe s'éteignit encore une fois : Baccalà tenait à s'amuser, comme à l'ordinaire. Mais je le priai de rallumer la lampe et de ne plus l'éteindre et il se rendit à ma prière : la lampe se ralluma et ne s'éteignit plus. »

Signé : « V. FORNARO ».

Quant aux sceptiques, qui font profession de ne croire ni à l'existence de l'âme, ni à sa survivance, mais sont à leur insu imprégnés de cette idée fausse professée par l'Eglise depuis tant de siècles, que la mort nous transforme en anges parfaits ou en esprits de ténèbres, ils ne manqueront pas de s'offusquer du rôle vulgaire, parfois burlesque, attribué aux esprits ici et dans tant de séances. Pour nous, qui pensons que rien de brusque ne se produit dans la voie du progrès et que la mort continue la vie, nous pensons que les faits vulgaires du genre de ceux dont nous venons de citer des exemples sont de meilleures preuves de la *continuité* de la vie et de l'identité des esprits que de solennelles déclamations.

Combien de temps devra encore s'écouler avant que ce fait si simple de la séparation de l'âme et du corps cesse de provoquer l'idée d'un mystère redoutable ?

Le Crâne de la Roussette

Sous ce titre, M. E. Falanga publie dans le même numéro un fait observé par lui et quelques amis de haute culture scientifique.

La séance a lieu chez le professeur D. C.., en présence de M. G. P... étudiant, fils d'un professeur à l'Université et du signataire du compte rendu.

La pièce ne contient qu'une ardoise, posée sur un chevalet, une bibliothèque pleine de livres, un bureau et quatre sièges. L'habitation est isolée ; les fenêtres sont soigneusement fermées, ainsi que la porte. On a laissé dans la serrure la clef, attachée à un trousseau par un anneau. On est en hiver par une soirée neigeuse ; la pièce est éclairée à la lumière rouge.

Les trois assistants font la chaine autour d'un guéridon à trois pieds. Après quelques instants, celui-ci s'agite violemment et réclame l'obscurité. On obéit ; et aussitôt le trousseau de clefs suspendu à la porte commence à s'agiter, doucement d'abord, puis de plus en plus fort et enfin, arraché violemment de la serrure, est lancé en l'air, passe au-dessus des assistants, et va tomber dans un coin de la vaste pièce.

« Nous sommes, dit M. Falanga, tellement voisins l'un de l'autre que nous ne formons qu'une masse. Tandis que nous commentons le fait à voix basse, voilà que nous entendons des pas cadencés et lourds s'approcher de nous. Ils s'arrêtent derrière moi et je sens deux mains lourdes et vigoureuses s'appuyer sur mes épaules. Je me baisse vivement pour échapper à ce contact, et nous entendons à ce moment comme le choc de plusieurs corps solides tombant sur le guéridon. Des coups frappés réclament la lumière. »

On trouve alors sur la table 19 petits fragments de fer découpés de diverses façons et du volume de pièces de deux centimes.

Les assistants demandent : « Qui êtes-vous ? Que signifient ces fragments de fer ? » La chaîne est rompue ; personne ne touche le guéridon, dans lequel des coups sont frappés, dictant ces mots. *C'est un Indien, qui pour donner des preuves d'authenticité vous apporte ces fragments, employés par les Indiens dans la chasse aux serpents.* » (??).

« Voilà un autre apport. Faites l'obscurité. »

La chaîne se reforme ; les genoux se touchent. On entend de nouveau les pas lourds et cadencés, qui s'avancent, puis passent d'un point à l'autre de la salle. On entend la craie écrire sur l'ardoise, puis un corps tombe sur le guéridon. On fait la lumière et l'on constate qu'un des assistants est dans une trance profonde.

Sur l'ardoise, au milieu de traits sans signification et de mots en langue inconnue, on lit : « Nous arriverons ! » Sur le guéridon on trouve un objet blanc, luisant, ressemblant au crâne d'un jeune chien.

On demande quelle est sa nature et les coups dans la table répondent : « *C'est un crâne de Roussette*, vampire de Java ! »

Un vol médianimique

Nous ferons un dernier emprunt à ce numéro unique, qui contient tant d'articles aussi intéressants que variés.

Nous laisserons la parole à M. Michele Ferrera, auteur du récit.

« Il y a quelques années je demeurais, en qualité de chef de gare, à S. Maria Capra Vetere et je fréquentais un cercle spirite formé par Messieurs Marsolin, directeur du Lycée local, le professeur De Carolis, M. Indaco, chef de musique et deux médiums, l'un fils de l'illustre professeur de la faculté de médecine de Naples, Italo Petronio ; l'autre, fils d'un magistrat, Carlo Cagnazzi.

Les séances spirites étaient tenues sous le plus sévère contrôle ; ainsi avant d'entrer dans la salle des manifestations, on était soumis à une visite, comme un bagage à une douane de frontière. Aux phénomènes ordinaires de typtologie s'en mêlaient d'autres des plus variés ; dessins lumineux sur les murs, flammes errantes comme des feux follets, écriture à distance et incorporations d'entités chez les médiums. Apports d'objets parfois très volumineux, photographies en pleine obscurité ou à la lumière rouge, etc... j'en passe pour ne citer, à l'adresse de ceux qui nient parce qu'ils n'ont jamais rien vu, et qui ne veulent pas croire, que les deux cas suivants, qui excluent absolument toute possibilité de truc ou d'hallucination.

Un jour nous étions réunis autour d'une table à écrire, en noyer massif, dont les tiroirs étaient pleins de papiers et de livres et qui pesait plus de cent kilos.

Au moyen de l'écriture médianimique nous fûmes priés par une entité de placer deux chaises sur cette table, sur lesquelles le professeur Marsolin

et moi dûmes nous asseoir, ajoutant ainsi 160 kilos au poids de la table. Les deux médiums, jeunes hommes de 18 ans, de stature médiocre, tombèrent en trance et au bout de quelques minutes la table se mit à glisser dans tous les sens, avec des craquements dans le bois ; puis tout à coup nous avons senti que le meuble se levait doucement. Arrivé à 15 ou 20 centimètres de hauteur, il prit un léger mouvement de tangage et se balança pendant quelques instants, puis se reposa sur le parquet, sans aucune secousse.

Mais tout à coup, comme pour apporter quelque variété, la table commença à sursauter en bonds désordonnés, comme un cheval qui s'emballe. Cela dura quelque temps et nous n'étions guère rassurés ; mais nous restâmes comme cloués immobiles sur nos chaises. Il est inutile d'ajouter que dans la suite nous avons essayé à plusieurs reprises, M. Marsolin et moi, d'imprimer de semblables mouvements à ce meuble, même débarrassé de notre poids, sans le moindre succès.

Je passe maintenant à un second fait, qui est plus remarquable que tous les autres.

Les deux médiums tombaient souvent en trance, en dehors des séances, le jour, le soir, chez eux et en présence de n'importe qui. Un soir, Cagnazzi, l'un des deux, entra dans le local du cercle où se tenaient les séances à jour fixe, et s'y renferma avec MM. Barbati, lieutenant de Carabiniers, le fils du général Giletta di san Giusepe et, si je ne me trompe, Indaco et De Carolis, pour y faire quelques expériences.

J'arrivai bientôt avec Marsolin et Petronio. Comme l'heure ordinaire des séances avait sonné, on frappa à la porte, mais vainement.

Impatienté par ce contre-temps, Petronio, qui allait et venait avec agitation, s'écria à un moment, avec une voix qui n'était plus la sienne : *Je vais mettre fin à cette séance*, et ouvrant la porte-fenêtre qui donnait sur le balcon, il s'avança vivement, au milieu de l'obscurité, car il était 7 heures, en plein hiver. Je ferai remarquer à ce propos que Petronio Italo bégaye d'une façon très prononcée ; mais lorsqu'il est *en trance avec automatisme*, une entité intervient, et ce qui le démontre, c'est qu'il peut avec la plus grande facilité et sans hésitation, parler correctement pendant des heures entières.

Préoccupé et surpris par son acte, je le suivis sur le balcon, qui n'avait aucune autre issue et je le trouvai vide. J'appelai Marsolin et me livrai avec lui à l'inspection du balcon. Bientôt j'aperçus Petronio, droit, sur la pointe des pieds, se tenant sur la corniche en pierre de la fenêtre de la chambre où se trouvaient renfermés Cagnazzi et ses amis. Cette fenêtre était sur la même ligne que le balcon, à une distance de *deux* mètres et au dessus du vide. Tandis que je le regardais effrayé et n'osant proférer une parole, Petronio, comme soutenu par deux bras invisibles, frappait aux carreaux de la fenêtre fermée, et ordonnait avec force : *Messieurs, ouvrez.*

En effet la fenêtre s'ouvrit et il entra dans la pièce à la stupéfaction des assistants.

Je laisse la parole à ceux qui voudront expliquer le fait par un truc ou par l'hallucination. »

signé : MICHELE FERRERA.

L'Editeur de *Ultra*, l'importante revue théosophique, cite les deux faits suivants, observés par des personnes qu'il connait très spécialement.

Clairvoyance ou télépathie ?

Mlle M... P.. se trouvait à la campagne chez une amie. Après une nuit d'insomnie, elle commençait à sommeiller, lorsque son amie vint lui demander de l'accompagner à la messe.

Elle refusa impatientée et se rendormit aussitôt. Pendant son sommeil, elle rêva qu'elle se trouvait à l'église, lorsqu'un jeune homme tomba évanoui. Aucune des dames qui l'entouraient et le regardaient ne se dérangeant pour le secourir, elle s'avançait et à grand effort, elle parvenait à l'entraîner à la sacristie.

Elle fut réveillée par le retour de son amie, qui lui raconta qu'un jeune homme s'étant trouvé mal dans l'église, elle avait été seule à le secourir et à l'entraîner jusqu'à la sacristie. En un mot, la scène était de tous points celle du rêve, sauf que la secouriste était changée.

Voici le second fait : Thérèse C... dans la nuit du 7 au 8 octobre, à Milan, rêve qu'on lui dit qu'un cousin, dont elle n'avait pas de nouvelles depuis quatre ans, était malade à l'hôpital. Toujours dans son rêve, elle va pour le voir et s'aperçoit qu'au lieu d'être dans l'hôpital général de Milan, elle se trouve dans celui des *Fate bene fratelli* qu'elle avait visité un an auparavant. Le portier interrogé ignore le nom du dernier malade reçu. Thérèse s'adresse à un infirmier qui la conduit au lit de son cousin. Elle le trouve dans un état fort grave et il ne la reconnait pas, portant déjà sur ses traits les signes d'une mort imminente. Elle le considère quelque temps sans parler, puis s'éloigne.

A ce moment elle s'éveille et constate qu'il est neuf heures.

Le lendemain elle voit arriver son frère, qui vient du pays de ce cousin pour assister à ses funérailles. Il lui dit qu'il vient de mourir inopinément, et lui fait un récit qui concorde absolument avec le rêve, aussi bien pour les incidents que pour les lieux et les dates.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Phénomènes remarquables en Islande

Le *Ligth*, du 19 mars, reproduit le compte rendu fait à la Société Danoise Métapsychique, par M. Einar Hjorleifsson, président de la Société Expérimentale de psychisme de Reykyavik, de faits intéressants observés

dans une société formée pour l'expérimentation des phénomènes psychiques.

Le médium est un jeune apprenti peintre. Devant lui une lourde table s'enlève, malgré les efforts de deux de ses amis, impuissants à la faire retomber. Le médium lui-même est enlevé. Son bras gauche fut dématérialisé trois fois et ce phénomène est affirmé par la signature de sept témoins.

Un certain nombre de matérialisations furent obtenues, entre autres celles d'un tailleur de Copenhague, qui proposa de devenir le guide des séances, dans le but de provoquer ce genre de phénomènes. Dans une des séances, il vint annoncer qu'un incendie venait d'éclater à Copenhague. Une heure plus tard, il se montra de nouveau et annonça que l'on était maître du feu. La date et l'heure furent prises et l'on eut confirmation du fait.

Ce fantôme prit le nom de Jensen. Dans une séance tenue chez M. Hjorleifsson, dans une vaste pièce, celle-ci fut tout à coup brillamment éclairée et Jensen, revêtu de grandes draperies très fines et lumineuses par elles-mêmes, se montra. Cette apparition se reproduisit souvent et la matérialisation était si complète, que Jensen put prendre le médium sur ses genoux. Chacune de ses apparitions durait peu de temps, mais elles se reproduisaient jusqu'à onze fois dans une heure. Plus de quarante témoins ont constaté le fait.

Souvent des objets s'élevaient sans contact et la force agissante était telle qu'un jour, *en pleine lumière*, une cruche pleine d'eau fut enlevée des mains d'un assistant, malgré les efforts qu'il fit pour la retenir. Le médium lui-même est enlevé, sans qu'on puisse s'y opposer, deux hommes très solides ayant fait tous leurs efforts pour l'arrêter. Le médium, à son grand effroi, fut un jour enlevé et porté dans une situation horizontale vers la fenêtre, par laquelle on semblait vouloir le faire sortir, tandis qu'il appelait à l'aide.

Peu à peu les phénomènes prirent un caractère familier ; on entendait quelquefois deux ou trois voix causant amicalement avec divers assistants. D'autres fois des voix d'homme et de femme chantaient ensemble et donnaient une sorte de concert.

Nous avons dit que ces séances avaient lieu chez M. Hjorleifsson, auteur de ce compte rendu, qui s'étend sur les précautions prises contre la fraude.

Curieux récit d'apparition

Le *Ligth*, du 2 avril, publie un récit fait par le *Sunday World* de Toronto, que lui transmet le président de la S. P. R. Canadienne. Ce rapport a été rédigé par deux reporters chargés par le journal de faire une enquête sur les lieux.

Les faits se sont passés dans une ferme appartenant à M. William Johnston, très honorablement connu, qui l'habitait avec ses cinq fils et une fille adoptive, Miss Hannah Pigott, âgée d'environ vingt ans.

Celle-ci étant occupée à traire dans l'étable, vers neuf heures du soir, entendit meugler les vaches et, se relevant, vit, près de l'enclos des veaux, une forme blanche, d'abord vaporeuse, qui se condensa et prit une apparence humaine. Comme elle levait sa lanterne pour l'éclairer, tout disparut. Le fantôme ressemblait à un homme de haute taille, aux cheveux noirs,bouclés. Il paraissait sourire. Son cou était nu et un long le vêtement blanc couvrait des épaules jusqu'aux pieds.

Les fils de William Johnston vinrent tous, chacun des soirs suivants,et purent constater l'exactitude de la description de Miss Pigott Ils interrogèrent l'apparition, qui essaya de répondre. Les premières fois on vit ses lèvres s'agiter ; des sons en sortirent, mais trop peu distincts pour être compris. Enfin un soir, en entendit le mot Crawford.

Dans les derniers soirs, l'apparition fut si nette que les fils du fermier affirmèrent qu'ils l'avaient distinguée comme en plein jour, décrivant ses yeux bleus, ses moustaches grisonnantes et ses longs favoris. Lorsque le fantôme parla, prononçant les mots : *Crawford*, *Land*, *And*, on le vit étendre le bras droit et poser la main sur la barre de séparation du parc des veaux. Dans ce mouvement on put distinguer nettement les détails de la main,et même les ongles. Chaque fois il disparut brusquement,sans le moindre bruit,et sur place. On ne dit pas combien de temps cette apparition se reproduisit.

Renseignements pris, on sut que le jour même de la première apparition, un beau-frère de W. Johnson, nommé Thomas Crawford, mourait à Cobourg. Le mot *Land* que l'on parvint à comprendre fait penser que préoccupé à sa mort de la disposition de ses biens, il était venu dans le but de donner des conseils sur la conduite à tenir.

Miss Pigott déclara que, la nuit de la première apparition, l'horloge de la maison s'arrêta,et malgré plusieurs tentatives, ne put être remise en marche qu'après l'enterrement de Thomas Crawford.

D[r] DUSART.

AVIS

M. Delanne, pour raison de santé, devant se rendre dans le midi, prie ses correspondants de l'excuser s'il ne peut répondre aux lettres qui lui sont adressées. Les réceptions sont suspendues pendant quelques mois.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

21 — 6 — 1910.

L'écriture directe et les Apports

(*Suite*) (*1*)

On voit le crayon écrire

Parmi les témoignages sérieux,il me paraît impossible de ne pas citer celui de M.Benett,qui assista chez M.Reimers, — bien connu des spiritualistes anglais par ses remarquables recherches sur les moulages de mains obtenus dans la paraffine — à une séance avec le médium Monck. Après divers phénomènes, voici ce qui se produisit : (2).

Le Dr Monck, entrancé, dit au docteur en médecine A. : — Donnez-moi le prénom de celui de vos amis (décédé) que vous voudriez voir se rendre ici.

Dr A. — Sophie.

Le guide de Monck. — Elle *est* ici et il y a avec elle un vieillard d'un aspect plein de dignité. Il est ennuyé à votre égard à cause de quelque chose. Je pense que c'est à propos d'argent. Il porte sur la tête un objet bien curieux : C'est une couronne garnie de pointes, portant de petites boules au bout de chacune d'elles.

Le Dr A. — Voudrait-il donner son nom ?

Le médium demande une feuille de papier,la tient un instant à la main, la place sur la table et met près d'elle un petit crayon de poche, long d'environ trois pouces. *Ce crayon se déplace sans que personne le touche.* Il fait de faibles efforts pour se redresser.

Enfin il y parvient et nous le voyons *se tenir debout de lui-même*, *écrire* comme s'il était fermement tenu par une main pendant quelques secondes, puis retomber de nouveau. Le Dr A., prend le papier et y trouve écrit le nom de X.., appartenant à un noble actuellement décédé, avec lequel sa profession l'avait mis en rapport ; il était parent de la dame dont le nom venait d'être donné,et son titre de noblesse était correctement indiqué par la *curieuse couronne*.

On constate, dans cet exemple, qu'à l'action physique de l'écriture se joint un phénomène intellectuel des plus intéressants, celui de la révélation d'un nom inconnu du médium.Nous en trouverons

(1) Voir le nº de Mai p. 641 et suiv.

(2) *The Spiritualist*. 21 septembre 1877.

d'autres cas, au sujet desquels il y aura lieu de rechercher quelle part peut être attribuée à la transmission de la pensée ou à la clairvoyance. Actuellement, c'est le fait de voir le crayon se mouvoir sans être tenu par les assistants, qui indique qu'il est employé comme le ferait une personne qui voudrait s'en servir à la manière ordinaire. C'est certainement une intelligence à l'œuvre et elle dispose de moyens d'action sur la matière qui, bien qu'invisibles, se rapprochent des nôtres.

Au cours de son étude sur la *Psychographie*, Stainton Moses cite le rapport d'un écrivain sceptique, un reporter du *Malvern News*, lequel assistant à une séance de Monck fut contraint de reconnaître la réalité de l'écriture directe produite sous ses yeux, car toute supercherie semble bien impossible dans les conditions qu'il énumère. J'extrais de son article le passage suivant : (1).

Un peu après six heures, plusieurs dames et messieurs, étrangers pour la plupart les uns aux autres, se réunirent autour d'une table oblongue, en sapin, recouverte d'un épais tapis de table de Witucy, le tapis qui la recouvrait ordinairement ayant été employé comme rideau pour masquer la fenêtre. Toute trace de lumière naturelle avait été rigoureusement supprimée et le gaz *brûlait à plein bec*. Lorsque les assistants eurent siégé un certain temps, le Dr Monck demanda un crayon et quelques feuilles de papier. On lui présenta trois crayons et il choisit le mien. Une feuille de papier fut repliée et on posa le crayon dessus. Il demanda quelques mouchoirs et prit encore le mien, qu'il étendit avec soin au dessus du crayon et de la feuille de papier. Sous la pleine lumière du gaz, *on vit le crayon se lever et se tenir debout*, pendant que le Dr Monck tenait les mains *relevées sur sa tête*. Il enleva le mouchoir et *le crayon continua de se tenir debout*, mais sans tracer d'écriture. Un monsieur sceptique émit l'opinion que le crayon était fixé dans la table à travers la couverture de laine. A la demande du Dr Monck, il l'enleva, l'examina et le remit sur la table. Il ne l'eut pas sitôt lâché, que le crayon *se releva de nouveau et à la vue de tous, malgré les conditions défavorables, il écrivit une phrase sur le papier*.

Il faut faire remarquer ici que la lumière était largement suffisante pour l'observation et que l'obscurité, généralement nécessaire à la production de l'écriture, fut produite sans gêner en rien une rigoureuse surveillance.

Le reporter termine son compte-rendu en avouant son impuissance à expliquer comment furent obtenus ces résultats, constatés par *neuf dames et messieurs, sains d'esprit*. Comme plusieurs, ajoute-t-il, (sans doute dans la crainte de n'être pas cru) sont bien connus à Malvern, ils peuvent nous contredire si nous avons avancé quelque chose qui ne soit pas vrai.

(1) Voir *Revue Spirite* 1900. p. 452.

Il me paraît certain que dans une maison inconnue du médium, c'est-à-dire dans laquelle nulle machinerie n'existe, en se servant de papiers et de crayons fournis par les observateurs, le médium tenant ses mains sur sa tête pendant qu'une bonne lumière permet d'observer tous ses mouvements, il me paraît certain, dis-je, qu'aucun subterfuge ne peut expliquer ces phénomènes, pas plus que ceux qui ont été contrôlés par Crookes ou le professeur Elliott Coües. Les adversaires du Spiritisme se gardent bien de parler de ces faits démonstratifs. Ils préfèrent, en général, raisonner comme si ces preuves n'existaient pas, et attribuer à la prestidigitation tout ce qui leur paraît incompréhensible. Mais ces équivoques n'auront qu'un temps. Les phénomènes se reproduisant un peu partout, il arrivera un moment où leur multiplicité sera telle que toute dénégation paraîtra simplement ridicule. C'est ce qui a eu lieu pour les mouvements de la table, pour la lévitation, pour l'écriture automatique. Ayons donc de la patience, certains que nous sommes que la vérité finira par s'imposer à tous.

Pour en finir avec cet aspect particulier du phénomène, je reproduis le récit de M. Burns, directeur du Journal *The Médium*, qui raconte une séance qui eût chez lui et à laquelle sa femme assistait également : (1)

Sur la table, devant moi, j'avais plusieurs feuilles de papier sur lesquelles je prenais des notes. Le Dr Monck en prit une, encore blanche, et la déchira en deux. Il réduisit une des moitiés au huitième de sa dimension primitive en la repliant trois fois sur elle-même. Il la chiffonna ensuite et la plaça sous un mouchoir blanc qui se trouvait sur la table, exactement devant lui. Un crayon de poche capable de s'allonger fut ensuite placé près du papier. Ce crayon était muni d'un pas de vis permettant de faire sortir et rentrer la mine de plomb ; le manche était de couleur sombre et se terminait par une tête en os blanc. Dans cette partie de la séance, la lumière ne brillait pas en plein, comme elle le fit à d'autres moments, mais elle était suffisante pour me permettre de lire mes notes au crayon. De sa main droite, le Dr Monck introduisit le crayon sous le mouchoir, puis il continua à agiter pendant quelques secondes ses doigts au-dessus de ce mouchoir. Nous attendions avec attention ce qui allait arriver, lorsque Mme Burus s'écria que le crayon écrivait. Je le vis se tenir dans une position inclinée, avec la pointe tournée vers moi, mais comme le mouchoir était interposé entre mes yeux et la pointe du crayon, je ne pouvais voir ce qu'il faisait. Avant que j'eusse eu le temps de réfléchir, je vis que le crayon, après s'être tenu

(1) Voir *Revue Spirite*. Août 1900, p. 453.

incliné avec la pointe tournée vers moi, se trouvait dans un état de violente agitation, allant de côté et d'autre, comme s'il avait été tenu par le milieu et rapidement secoué. Ce mouvement n'était nullement régulier ; les bonds faits par le crayon étaient tantôt grands, d'autres fois courts, et se compliquaient de mouvements dans toutes les directions.

Tandis que je cherchais à comprendre ce que cela voulait dire, je le vis se tenir de nouveau droit, puis se mouvoir doucement d'un côté et d'autre. Mme Burns et le Dr Monck disent : « Il biffe un mot », et de rapides vibrations l'agitèrent de nouveau comme auparavant. Quelques secondes plus tard le crayon tomba, le mouchoir fut écarté et on trouva le papier couvert d'une écriture au crayon tracée d'une main ferme...

Quel est l'opérateur invisible qui dirige le crayon ?

Fidèles à la méthode logique qui veut que l'on ne multiplie pas les causes sans nécessité, les spirites sérieux se sont dit, il y a longtemps, que puisque le médium était indispensable pour obtenir le phénomène de l'écriture, c'est qu'il devait participer à la production du phénomène, soit d'une manière passive, en fournissant l'énergie physique nécessaire qui était employée par une intelligence désincarnée, soit directement, en écrivant le message lui-même pendant la trance, au moyen de son double extériorisé.

Il ne faut jamais perdre de vue que l'homme étant un esprit incarné, s'il peut quitter momentanément son corps, il se trouvera, pendant cette période, dans la même situation qu'un esprit désincarné, et pourra produire les mêmes phénomènes que ceux qui sont dus aux habitants de l'espace, à la condition qu'il ait été entraîné à le faire, soit par ses guides, soit par auto-suggestion.

Il faut donc se demander, lorsque l'on étudie un médium, si celui-ci produit les communications à l'état normal ou si elles n'ont lieu que pendant qu'il est en trance. Ensuite, il faut savoir si les caractères de l'écriture directe ressemblent ou diffèrent du graphisme ordinaire du médium. Si l'on constate une identité entre l'écriture du sujet et celle des communications, il y a de grandes probabilités pour que ce soit l'esprit du médium qui ait agi sur le crayon pour le diriger. Nous savons maintenant, par l'analyse des faits qui se produisent dans les séances de matérialisations, que des mains fluidiques, encore invisibles pour l'œil humain, ont cependant acquis un degré suffisant de tangibilité pour agir sur la matière, comme nous le faisons nous-même.

Tous les observateurs qui ont expérimenté avec Eusapia sont d'ac-

cord sur ce point. On trouvera des preuves nombreuses de cette affirmation dans l'ouvrage de M. de Rochas : *L'Extériorisation de la Motricité* (1). Le professeur Morselli écrit aussi (2) :

Attouchements et serrements *de mains invisibles*. C'est un phénomène *très fréquent* des séances dans l'obscurité, ou à une lumière faible ou à la lumière rouge. Ce sont vraiment des *mains humaines* qui touchent, pincent, saisissent, attirent, repoussent, tapent légèrement, frappent, tirent la barbe ou les cheveux, ôtent les lorgnons, donnent des taloches, etc.

Certaines personnes, encore novices à ces attouchements en frissonnent, et en effet, les premières fois cela produit une certaine impression.

La remarque que l'obscurité, ou une faible lumière, est nécessaire pour que ces mains puissent agir, nous explique pourquoi Slade ou d'autres médiums mettaient l'ardoise sous la table ; c'était afin de créer une zone sombre, formée par l'espace existant entre le cadre et la surface inférieure de la table contre laquelle il était appliqué. Dans d'autres cas, c'est un livre posé sur l'ardoise, ou un mouchoir, qui remplit le même office.

Il est donc possible que ce soit le double du médium qui produise parfois le phénomène, et nous en aurons une bonne preuve si l'on remarque qu'il existe une ressemblance entre l'écriture sur l'ardoise et celle du médium. On accuse souvent les Spirites de manquer de discernement ou de sens critique,mais c'est bien à tort, car il n'existe pas une observation de savant qui n'ait été faite, bien auparavant, par les premiers chercheurs. Pour ce qui nous intéresse, je crois utile de reproduire un article de M. Harrison, rédacteur en chef du *Spiritualiste*, — observateur très perspicace qui expérimenta plusieurs fois en compagnie de Crookes et de Varley — qui avait noté la grande similitude qui existait entre les caractères produits directement sur l'ardoise et l'écriture courante de Slade.

Avant que Slade vînt à Londres, dit-il, (3) des années d'observation et d'innombrables séances m'avaient démontré que les mains matérialisées qui se présentent souvent aux séances n'étaient le plus souvent que *des dédoublements de celles du médium* et qu'elles reproduisaient presque le même caractère d'écriture.

(1) De Rochas. *L'extériorisation de la Motricité.* Rapport de Milan, p. 67. Professeur Wagner, à Naples, p. 147 ; Ochorovicz, p. 161, etc.

(2) *Annales Psychiques. Eusapia Paladino et la réalité des Phénomènes.* Avril 1907, p. 259.

(3) Voir la traduction de cet article dans la *Revue Spirite.* Janvier 1902, p. 15.

Les premiers messages que je vis se produire en présence de Slade étaient donnés en pleine lumière du jour, dans des conditions matérielles de contrôle tellement satisfaisantes, qu'elles ne laissaient aucune prise aux accusations d'imposture, pour tout homme instruit et habitué aux méthodes d'observation. J'ai remarqué que presque tous les messages *semblaient écrits par la main du médium*. Cette circonstance, qu'une personne ignorante n'aurait pas manqué d'invoquer comme une preuve d'imposture, ne peut être aux yeux d'un homme compétent qu'un signe de sincérité des phénomènes.

En quittant la pièce après la séance j'eus une courte conversation avec M. Simmons et, sans lui dire ce que je savais, je lui demandai, pour m'assurer de son état d'esprit, si l'écriture sur ardoise présentait quelque ressemblance avec celle de Slade. Il me répondit sans aucune hésitation que *cette ressemblance était frappante*. Ceci montre la véracité et l'absence d'exagération des affirmations de M. Simmons, que je considère comme un des hommes les plus froids et les plus calmes que l'on connaisse. S'il avait été porté à trop accentuer ses attestations, il aurait essayé de rendre les phénomènes plus surprenants et aurait affirmé qu'il n'y avait généralement pas de ressemblance entre les écritures. Mais M. Simmons, dès son retour à Londres,a proclamé la vérité sans aucune réserve et je l'ai de mon côté déclaré hautement dans le *Spiritualist*, pour l'édification des observateurs qui voulaient assister aux séances de Slade.

Un rapport, dû au Docteur Spinney, confirme ces remarques.(1) Dans les derniers temps de sa vie, Slade, paralysé et fatigué par l'abus des spiritueux, fut recueilli dans le sanatorium du docteur; et il y resta jusqu'à sa mort. Pendant les derniers mois, son écriture avait changé, et les communications obtenues par l'écriture directe reproduisaient ces modifications. Voici comment le Dr Spinney raconte le fait :

Les guides ne l'abandonnèrent pas dans l'état de profonde déchéance où il était tombé.Il y a environ neuf mois,comme il ne pouvait plus tenir les ardoises, j'en posai deux *sous mes pieds*, à une certaine distance de son lit. Je m'étais assuré qu'elles étaient parfaitement nettes. J'introduisis entre elles un fragment de crayon et elles furent couvertes d'un long message dans lequel on nous remerciait, la Société Nationale et moi-même (2) des soins dont nous entourions les derniers jours de notre malheureux ami.

Ce qui est étrange, c'est que l'écriture *rappelait les caractères de la sienne, telle que l'avait produite la paralysie* et que les expressions employées *étaient bien les siennes*, quoique les ardoises fussent restées cons-

(1) Voir *Harbinger of Light*. Mars 1906 ; et *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, mai 1906, p. 634.

(2) L'*Association Nationale des Spiritualistes Américains* paya la moitié de la pension de Slade et le Dr Spinney le reste.

tamment sous mes pieds et à plus de *trois mètres* du lit dans lequel il gisait. Il ne les avait pas touchées.

Je crois, qu'ici, le doute n'est pas possible. C'est bien le double extériorisé du médium qui produit l'écriture et le périsprit conservait les modifications que la maladie avaient déterminées dans le mécanisme idéomoteur au moyen duquel il écrivait.

Encore un détail bien digne d'attirer l'attention : c'est que malgré le triste état de dépression dans lequel se trouvait Slade, pendant la trance il recouvrait immédiatement ses facultés et s'exprimait comme il l'eût fait dans le plus parfait état de santé.

A la veille de Noël, dit encore le Dr Spinney, j'organisai un arbre de Noël et je fis un petit discours ; puis je m'avançai vers lui, (vers Slade) je lui pris les mains et il tomba en trance. Quoique son corps fût arrivé *au dernier degré de déchéance*, il nous adressa un remarquable discours, d'une voix parfaitement claire, et sans donner aucun symptôme de démence, montrant ainsi que les organes du corps peuvent subir le plus haut degré de misère physique sans que l'esprit en soit diminué en aucune façon.

Mais de ce que l'écriture était ordinairement tracée par Slade, il ne s'en suit pas pour cela qu'il ne fut pas un véritable médium, soit en servant d'intermédiaire pour écrire, en état d'extériorisation pendant la trance, les réponses des esprits qui voulaient se manifester, soit en les mettant à même d'opérer directement eux-mêmes. Ainsi M. Spinney qui attire notre attention sur le fait que l'écriture des ardoises était à la fin celle de Slade, a obtenu, quelques années auparavant, avec le même médium, diverses écritures qu'il reconnut pour appartenir à quelques-uns de ses parents décédés.

Quelques années avant, dit le Docteur, Slade vint à Détroit, où j'habitais alors, et comme j'assistais avec mon fils à une séance, il me proposa d'essayer de faire quelque chose pour moi.

Nous prîmes deux ardoises bien nettes, un fragment de crayon fut placé entre elles et elles furent tenues sous la table.

Elles furent bientôt couvertes par des messages venant de mes amis décédés et reproduisant tout à la fois, *les caractères de leur écriture et leur façon de s'exprimer*. Il en fut de même pour une communication *de mon père*, qui me rappela un fait particulier, un legs qu'il me fit à son lit de mort.

On voit combien il faut se garder soigneusement de généraliser trop vite et de vouloir qu'une même explication suffise pour tous les cas. La réalité nous place souvent en présence de causes différentes capables de produire le même phénomène. C'est pourquoi une

étude attentive est nécessaire pour discerner les faits de l'animisme de ceux qui ressortissent au spiritisme proprement dit. Mais, que l'on ne s'y trompe pas, le scepticisme n'a rien à gagner dans les différences que nous établissons au point de vue analytique, car un esprit de vivant, s'il sort de son corps, s'il matérialise suffisamment son double fluidique pour agir sur un crayon, n'est plus, évidemment, une fonction de l'organisme : c'est un être autonome, qui possède une vie propre, et dont l'existence est alors indépendante de celle de son corps physique puisque celui ci, dans le cas de Slade, était arrivé au dernier degré de déchéance, tandis que son esprit conservait l'intégrité de ses facultés.

Voilà les faits qui établissent matériellement la dualité de l'être humain, qui montrent avec une éloquence irrésistible notre double nature, et qui prouvent la magnifique continuité qui existe entre les manifestations de l'âme humaine : soit pendant l'incarnation, soit après la mort.

C'est en étudiant avec persévérance, et sans parti-pris, les manifestations extra-corporelles de l'être vivant que nous comprendrons de mieux en mieux celles des esprits désincarnés. Alors apparaîtra à tous les yeux cette grande vérité : que l'homme n'est qu'un esprit revêtu de chair, celle-ci étant seulement destinée à le mettre en rapport avec le monde physique pendant l'incarnation, mais que l'âme possède seule l'intelligence, la sensibilité et la volonté, et qu'elle les emporte dans l'au-delà lorsque, se dégageant de sa gangue, elle retourne dans l'espace qui est sa véritable patrie.

GABRIEL DELANNE.

(*A suivre*).

Le Congrès spirite de Bruxelles

Le 27 mai 1910.

Mon cher Directeur,

Après trois journées bien remplies, le Congrès spirite universel, réuni à Bruxelles, a terminé ses travaux, le 18 de ce mois.

Les séances furent précédées d'une réception intime et cordiale offerte le 14 Mai, par la Fédération spirite belge aux congressistes. Parmi les Français présents : MM. Léon Denis, Albert Jounet, commandant Darget, Chevreuil, Dubois de Montreynaud, Durville père et fils, Chartier, Thureau, Pillault, Beziat et Bonnardon, de Douai.

Le 15 mai, dans la matinée, Assemblée générale dans les « Salons modernes », lieu bien choisi au centre de la ville, où se tinrent les assises du Congrès. Allocution du Président, M. le chevalier Le Clément de St-Marcq, qui souhaite la bienvenue aux congressistes, et expose brièvement et éloquemment le but du Congrès. Après lui, M. Léon Denis développe quelques considérations avec cette ardente conviction qui conquiert les cœurs et qui est bien connue.

Plusieurs délégués prennent ensuite la parole pour faire des déclarations de principe. M. Pauchard, délégué de la Société psychique de Genève, présente les excuses et les regrets de sa vénérable Présidente. L'un des délégués de la *Société française d'Etude des Phénomènes psychiques* dit les regrets et les vœux du président de la Société, M. Delanne, retenu dans le Midi par son état de santé.

Ensuite, il est procédé à la nomination des membres devant former les bureaux de chacune des trois sections du Congrès.

Dans l'après-midi, de nombreux auditeurs se pressaient pour entendre la conférence faite par M. Chartier, délégué de la Société française précitée, sur le *Caractère scientifique des expériences spirites*. Cette conférence, accompagnée de nombreuses projections, eut tout le grand succès qu'elle méritait.

Les 16 et 17 Mai, les sections réunies, chacune de son côté, examinèrent les diverses questions portées à l'ordre du jour.

De nombreuses et intéressantes communications furent faites, qui mériteraient d'être citées et analysées, je me bornerai à vous en citer quelques-unes, capables de vous intéresser particulièrement.

En l'absence de M. Albin Valabrègue, M. Chevreuil donne lecture d'une communication de ce dernier, sur *la cité future*, telle que la conçoit le Président de l'*Union spiritualiste*.

M. Jounet explique que l'*Union spiritualiste* qui vient d'être créée à Paris n'a rien de commun avec le projet de Fédération nationale actuellement à l'étude, et que les deux groupements peuvent

fort bien co-exister, sans se porter ombrage, car ils n'ont pas le même objet.

Le féminisme a eu en Madame de Bézobrazow une éloquente interprète, qui voudrait voir la femme jouer un rôle plus actif dans l'évolution des idées et le développement du spiritualisme.

M. Beziat, de Douai, a exposé les bases philosophiques de la « Psychosie », qui est destinée à « rendre l'humanité plus tolérante devant la faute ».

L'un des auteurs de cette philosophie est M. Pillault, médium guérisseur qui aurait rendu la santé à 1.800 tuberculeux, 500 hernieux, etc., et donne ses soins à environ 600 personnes par semaine. M. Pillault demande instamment que des docteurs, des hommes de science, viennent sur place pour constater les résultats obtenus par lui auprès des malades.

Au nom de la *Société française d'Etude des Phénomènes psychiques*, M. Thureau donne lecture d'une communication exposant les vues de la Société sur le projet d'Alliance spirite universelle, et sur la Fédération spirite nationale. (1)

Les réunions des Sections eurent lieu le matin seulement, les après-midi étant consacrés aux réunions publiques.

Le 16 mai, M. Durville père fit une conférence intéressante, avec projections et démonstration expérimentale, à l'aide de deux sujets amenés de Paris. Avec sa compétence habituelle, M. Durville traite des *Fantômes des vivants*.

Le lendemain, conférence publique par M. Léon Denis sur le spiritisme et la mission du xxe siècle. Que dire de l'orateur qui ne soit connu de tout le monde? Le succès remporté par M. Léon Denis prouve qu'il est resté à la hauteur de la réputation que lui firent son éloquence persuasive et ses enseignements si purs.

Dans la séance de clôture du Congrès, l'Assemblée générale eut à examiner les vœux présentés par les sections,

M. Van Geebergen qui prit la présidence, exposa que M. Le Clément de St-Marcq, président, avait été obligé de s'absenter, pour remplir une mission du Gouvernement belge à l'étranger, ce qui l'avait mis dans l'impossibilité de clore les travaux du Congrès. Les regrets exprimés par M. Van Geebergensont partagés par l'assemblée tout entière.

---

(1) Voir plus loin, page 719, le texte de ce rapport.

Ont ensuite été adoptés divers vœux :

1° recommandant la propagande intense et rationnelle du spiritisme, notamment par l'enseignement, la démonstration expérimentale, l'encouragement aux recherches par la photographie, etc.

2° préconisant une entente entre tous les spirites pour organiser le contrôle par des moyens sûrs et identiques de chaque espèce de médiumnité, démasquer la fraude, vérifier les facultés réelles et les constater.

3° tendant à la création d'une Alliance spirite universelle et, en attendant, à la constitution d'un bureau permanent chargé de servir de trait d'union entre les groupes spirites de toute nationalité, et de faciliter l'échange des divers organes consacrés à l'étude des sciences psychiques et spiritualistes.

4° proposant la réunion d'un congrès spirite universel dans trois ans.

A ce propos, MM. Chartier et Thureau ont demandé que ce congrès fût réuni à Genève, M. Pauchard a accepté en principe, persuadé que le Gouvernement donnerait ses encouragements. Adopté.

Le congrès émet encore plusieurs autres vœux et décide ensuite que les photographies spirites les plus intéressantes figurant à l'Exposition, seront reproduites en cartes postales pour être mises à la disposition du public.

A la demande des délégués de la Société française et des délégués de la société de Genève, les Associations spirites sont invitées à envoyer à Bruxelles, au bureau permanent, des notices avec plans concernant l'installation et le fonctionnement de leurs services, et les moyens financiers employés pour réaliser cet objet. Ces notices seront ensuite adressées à toutes les sociétés qui les demanderont. A signaler, en passant, et comme exemple, que l'Alliance spirite danoise possède un hôtel appelé *Le temple spirite.*

Je ne vous ai pas encore parlé, mon cher Directeur, des séances qui furent données, le soir, par M. Vout-Peters.

M. Vout-Peters est, vous le savez, un médium voyant et clairaudient qui a une réputation bien établie en Angleterre. Vous avez aussi entendu parler de séances remarquables qui eurent lieu en d'autres endroits.

M. Vout-Peters consentit à donner trois séances aux membres du

Congrès et dans chacune d'elles, fit douze phychométries, après tirage au sort des personnes appelées à profiter de cette faveur. Les résultats obtenus furent des plus satisfaisants ; plusieurs troublèrent profondément les assistants et particulièrement les intéressés. Plus d'une larme coula silencieusement.

A la dernière séance, une agréable surprise nous fut réservée. Madame Suzanna Harris, déléguée de l'Association spiritualiste de Ohio (Etats Unis) arrivée le jour même, fit une intéressante communication : La Fédération spirite étendue à 22 Etats comprend six cents sociétés, dont quelques-unes ont un millier de membres. Elle-même exerce des fonctions d'inspectrice, et comme elle est aussi « pastoresse », elle jouit d'une haute autorité. Madame Harris qui est médium voyant, nous fit aussi quelques psychométries qui, reconnues exactes par les intéressés, les émurent vivement.

Il ne faut pas oublier non plus une autre Dame, arrivée aussi à l'improviste, au moment de la clôture du Congrès : Madame Cadwallader, de Philadelphie, accourue tout exprès pour recommander d'élever les enfants dans les idées du spiritualisme, afin de préparer une génération de spirites convaincus et tout prêts à répandre la bonne doctrine.

Voilà, mon cher directeur...

Veuillez agréer...

UN ASSISTANT.

Autre cloche

A PROPOS D'ÈVE RÉHABILITÉE

Prenons-y garde, Spirites mes amis, le féminisme le plus dangereux nous envahit, et si l'on trouve souvent dans les Revues des articles comme ceux que Léon Denis et Francesco Zingaropoli publient dans la *Revue Spirite* de Mai, nous autres, pauvres hommes, n'aurons qu'à nous bien tenir. Le moment n'est pas loin où, pour nous faire recevoir dans une réunion spirite, il nous faudra revêtir un corset droit, une jupe fourreau et un des charmants aéroplanes

que les femmes, en ce moment, se mettent sur la tête, sous prétexte de chapeaux.

C'est une chose curieuse que les courants d'idées, et il est intéressant pour ceux que leur sang-froid retient au bord de la route d'y voir passer tous les écrivains qui, comme des moutons de Panurge, se hâtent vers la surenchère. En ce moment l'heure est au féminisme, et les esprits les plus ouverts semblent obnubilés. La femme est hissée sur un pavois, et les hommes courbant le front se précipitent à l'envi, afin d'être les premiers admis à l'honneur de la porter sur leurs épaules.

Cette conception nouvelle de la femme est aussi loin de la vérité que celle de Molière qui dans l'extrême opposé voulait :

« Que la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse »

Je me ferais un scrupule de reprocher à Mme Claire Galichon d'avoir écrit son très beau livre. Elle est dans son rôle, et soutient sa thèse avec une éloquence qui mérite d'être lue. Mais je ne puis arriver à comprendre l'emballement des écrivains mâles.

La femme égale de l'homme ! oh ! la belle théorie ! mais combien fausse !

Madame Galichon pose un axiome très séduisant au premier abord. Elle nous dit : « Le corps n'est que l'enveloppe de l'esprit.
« Il n'est qu'une modalité de l'être, puisqu'il disparaît avec la mort.
« Qu'importe le sexe qui pour un même esprit peut être différent
« dans deux incarnations différentes ! L'esprit lui ne change pas. »

Ceci serait vrai si l'esprit pendant l'incarnation avait une vie différente du corps et pouvait faire abstraction de ce dernier. Mais il n'en est pas ainsi. L'esprit ne peut se manifester au dehors qu'en se servant du corps. Sans le cerveau matériel, pas de pensée, pas d'acte. Le cerveau joue le rôle de la corde du violon : le son existe indépendamment du violon, mais il ne sera perçu que si la corde est touchée. La pensée existe indépendamment du cerveau, mais elle ne pourra se faire connaître que si l'organe entre en jeu.

Il suit de là que la plus belle intelligence dans un corps malade, atteint d'un ramollissement du cerveau par exemple, restera lettre morte pour les autres hommes, et ne sera perçue par eux que dans une autre existence, quand elle se trouvera dans un corps sain.

Le corps a donc une importance considérable.

Mais, va-t-on m'objecter, oserez-vous comparer le corps charmant et délicat de la femme au corps grossier et fort peu gracieux de l'homme ?

J'oserai ; non au point de vue de l'esthétique, je serais battu d'avance, mais à tous les autres.

La femme, sous ses dehors séduisants, est, au point de vue physique, bien inférieure à l'homme. Elle n'en a ni la force ni la résistance, ni surtout le calme. Soumise par son sexe à des fatigues mensuelles, au fardeau de la gestation qui amène souvent dans son organisme entier les perturbations les plus graves, elle est, de plus, affligée d'un système nerveux dont tous les hommes ont éprouvé les effets, et qu'elle avoue elle-même en répétant à toute occasion : « Je suis énervée, je suis agacée. »

Je pourrais ajouter des pages. N'en ai-je pas dit assez ?

Et maintenant, prenez les deux esprits égaux que Mme Galichon envisage, et placez l'un dans un corps d'homme, l'autre dans un corps de femme. Ils seront toujours égaux en valeur, mais, disposant pour se traduire de deux instruments si différents, ils ne pourront donner des résultats égaux. Faites jouer deux très grands violonistes l'un sur un Stradivarius, l'autre sur un violon de bazar, et vous me direz si, malgré l'égalité de leurs talents, ils vous font également plaisir par la qualité du son.

Que les charmantes spirites qui me liront veuillent bien ne pas croire que je les traite de « violons de bazar » comme le gendarme sans pitié de Courteline se figurait qu'on l'avait traité de « visu ».

Mais, vont s'écrier les féministes, les femmes, si elles ont moins de raisonnement que l'homme, ont bien plus de cœur que lui, et peuvent avec leur cœur faire faire de grandes choses. Hélas ! je ne puis m'empêcher de me rappeler que « le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas » et, par tempérament, je me défie un peu de ces raisons-là. Et puis je voudrais qu'on m'en montre de ces grandes œuvres uniquement établies par des femmes, et dans lesquelles il n'y ait pas, pour les pondérer et les rendre viables, un modeste sous-ordre masculin qui dirige et modère les emballements des grands cœurs.

Mais, dira-t-on encore, les Spirites plus que tous autres ont besoin des femmes. C'est à leur nervosité, à leur extrême sensibilité

que vous devez les médiums. D'accord, mais depuis quand les médiums sont-ils les directeurs des séances ? Ils sont des facteurs, des instruments de production des phénomènes. Là encore, le rôle de la femme est subalterne.

A mon avis la femme et l'homme, dans la société actuelle, sont admirablement associés et se complètent l'un l'autre. Seule, la femme irait trop loin avec son cœur et ses nerfs. Seul, l'homme resterait souvent en deça du but avec sa raison trop froide et trop géométrique. Mais que les deux esprits se pénètrent, que le cœur de la femme échauffe la raison de l'homme, et que le calcul de ce dernier retienne un peu l'emballement de sa compagne. Voilà l'idéal. N'est-il pas atteint dans notre société où l'homme ne fait rien sans l'avis, sans l'inspiration de la femme, dont je ne pourrais sans paradoxe nier l'immense et souvent utile influence ? A quoi bon vouloir séparer ces deux éléments faits, je le répète, l'un pour l'autre ? Et c'est à cela qu'aboutit le féminisme. Le jour où la femme se sera posée en rivale de l'homme, celui-ci refusera de se soumettre à son influence, et elle refusera de son côté les salutaires conseils qu'il pourrait lui donner. Personne n'y gagnera rien.

Que chacun de nous conserve son Egérie, mais qu'Egérie se garde de se présenter aux élections. Ne lui suffit-il pas de les diriger en inspirant Numa dans le bois d'Aricie.

Eug. Philippe,
Vice-Président de la Société française
d'Etude des Phénomènes psychiques.

Rapport lu au Congrès de Bruxelles

Par M. THUREAU

Délégué de la Société française d'Etude des Phénomènes psychiques.

Mesdames, Messieurs,

La question d'association soumise à votre examen est une de celles qui intéressent le plus vivement les Spirites de tous les pays, et tout spécialement ceux de France.

Cette question n'est pas neuve ; elle est agitée depuis longtemps dans les milieux consacrés à l'étude du Spiritualisme et du Spiritisme, et fut étudiée dans plusieurs Congrès.

Laissez-moi rappeler que, au Congrès international tenu à Paris, en l'année 1889, l'alliance des groupes spirites et spiritualistes a été préconisée par plusieurs délégués d'Europe et d'Amérique, mais que la proposition fut écartée jusqu'à nouvel examen, pour laisser aux divers groupes le soin de constituer, avant tout, des fédérations nationales.

Au congrès qui eut lieu à Paris, en 1900, l'idée d'alliance fut à peine effleurée, et aucune résolution ne vint la couronner.

Depuis, on vit naître en France comme en divers autres pays, quelques fédérations régionales, œuvres méritoires et dignes d'être propagées, mais l'idée d'une Fédération française ne parvint point à passer dans le domaine des faits.

Cette idée féconde — le groupement national — nous eûmes la joie, il y a six ans, de la voir se réaliser dans un pays voisin et ami. C'est la gloire des spirites belges d'avoir fondé en Europe la première Fédération spirite nationale, et c'est notre devoir, à nous, de leur payer le tribut d'éloges et d'admiration qui leur est dû.

Le bel exemple donné par nos frères belges, les heureux résultats obtenus par la Fédération, la vaillante campagne qu'elle a entreprise pour hâter ailleurs l'éclosion d'institutions semblables, ne doivent pas être perdus pour les autres pays.

Qui donc ignore la puissance de l'association ?

En France, nous sommes légion, nous spirites et spiritualistes, qui voudrions voir réunir en un seul faisceau les efforts isolés, pour donner à nos moyens d'action leur maximum d'intensité, en vue du triomphe de la vérité et de l'expression du Bien.

Ces idées ne pouvaient pas manquer d'être partagées par la Presse. Nos principaux organes, *La Nouvelle Presse*, *La Revue Spirite*, *La Revue Scientifique et morale du Spiritisme* ont fait de chaleureux appels au bon vouloir de tous, et, depuis, divers projets de ligue, d'alliance ont été ébauchés.

Il semble donc que cette importante question soit mûre en France, et que l'heure des résolutions ait sonné.

C'est, du moins, l'avis du comité de *la Société française d'Etude des Phénomènes psychiques*, séant à Paris, lequel, en raison de l'empêchement de son éminent président, hélas ! souffrant, et de ses membres les mieux qualifiés, m'a confié le soin et l'honneur de vous exposer ses vues sur l'Alliance spirite.

Le moment est-il venu de provoquer la formation d'une alliance universelle entre tous les groupes spirites du monde?

Ce problème fut, à diverses reprises, posé par la Presse, par divers groupements, de même que dans plusieurs Congrès, mais les avis recueillis manquèrent de concordance.

Assurément, ce sera une entreprise laborieuse que la fondation de l'Alliance universelle, en raison surtout de la diversité des langues et des législations qui opposent des obstacles aux groupements internationaux; mais cette œuvre aurait une portée si considérable, serait appelée à contribuer si puissamment à la vulgarisation des idées et des faits spirites et à la manifestation de la vérité, que tous, nous devons en désirer ardemment la réalisation.

Toutefois, il serait prématuré, semble-t il, de vouloir, dès maintenant, provoquer l'avènement à la vie de cette haute conception. Nous estimons, pour nous, que l'Alliance universelle ne sera possible qu'après la formation des fédérations nationales destinées à en faire partie.

Pour l'instant, nous nous bornons à exprimer le désir que les principaux organes spirites, dans tous les pays, se concertent pour l'étude du problème et échangent leurs idées, en vue de préparer la fondation de cette Alliance, dès que le moment sera venu.

Il nous reste maintenant à examiner la question relative aux groupements nationaux.

Voici la pensée de la Société dont j'ai l'honneur d'être ici l'interprète, au sujet de la création d'une fédération nationale en France.

La Fédération Spirite Française comprendrait les spirites isolés, de même que les groupes, cercles et sociétés de spirites créés en France et aux colonies, qui demanderaient leur admission.

La demande impliquerait nécessairement la reconnaissance par le postulant des deux principes fondamentaux du spiritisme : la croyance à l'existence et la survivance de l'Ame, et à la possibilité des communications entre les vivants et les morts, autrement dit les désincarnés.

Seraient donc admises toutes les Ecoles partageant la croyance spirite, comme elle vient d'être définie, quelles que soient d'ailleurs leurs idées personnelles sur l'Etre Suprême, la réincarnation et autres sujets d'importance moindre, qui font l'objet des études et des controverses des Spiritualistes et des Spirites et, en général, des penseurs.

Chaque groupe fédéré conserverait son autonomie absolue et la

liberté de ses croyances, sans avoir à craindre les tentatives d'un prosélytisme assez mal avisé pour chercher à lui imposer un credo philosophique ou religieux.

La Fédération, en effet, n'aurait pas à dogmatiser ni à prendre parti dans les graves questions qui divisent les hommes et concernent la destinée humaine, mais elle aurait le devoir de recueillir et classer les matériaux qui permettront, un jour, de tirer des conclusions définitives, et de proclamer les vérités scientifiquement démontrées.

Elle remplirait un rôle essentiellement pratique, exprimant des avis, donnant des conseils, guidant l'inexpérience, enregistrant, contrôlant et publiant les résultats acquis.

Comme le spiritisme n'est pas seulement une croyance spiritualiste, du domaine de la Philosophie, mais encore une science basée sur l'observation, la Fédération poursuivrait la recherche de la Vérité par la démonstration expérimentale et au moyen du fait, plus éloquent que le VERBE. Le *fait*, il faut le chercher, le mettre en pleine lumière, car c'est lui le meilleur champion du Spiritisme, c'est lui le futur vainqueur de l'ignorance et de l'incrédulité.

Pour découvrir le fait et le saisir sur le vif, il faut des médiums puissants et honnêtes, et vous n'ignorez pas, mesdames et messieurs, combien il est difficile de trouver ces bons médiums.

Eh bien ! l'un des grands soucis de la Fédération devra être de rechercher les personnes ayant des facultés médianimiques, développer leurs dons naturels, s'attacher ces personnes et les mettre à la disposition des groupes ayant besoin de leur concours. Les séances feraient l'objet de procès-verbaux que l'on enverrait au siège de l'Association, et les plus intéressants seraient publiés par ses soins, après examen.

Des brochures, d'un prix minime, répandues à profusion, indiqueraient au public la méthode à employer pour organiser des séances d'expérimentation et éviter les causes d'erreur pouvant vicier les communications.

L'un des meilleurs modes de vulgarisation, c'est la conférence publique. La Fédération ne manquerait pas de s'assurer la collaboration de conférenciers expérimentés, qui iraient semer la bonne parole jusque dans les régions les plus reculées.

Nous ne saurions mieux faire, pour le choix de nos moyens d'action, que de nous inspirer de l'exemple de *La Ligue Française de l'Enseignement*.

Tous les moyens de propagande sont employés par la Ligue avec

une activité et une persévérance inlassables : cours publics, conférences, prêts d'appareils et vues photographiques, organisation d'associations amicales, publication d'un bulletin périodique, dons en espèces et en nature, subventions aux bibliothèques et aux œuvres d'éducation morale, participation aux Congrès et aux expositions, etc.

Dans une seule année, les conférences avec projections dépassèrent le chiffre de 8.000 et eurent plus de 700.000 auditeurs.

La Ligue sait aussi se rendre aimable, attirer et charmer ses adhérents, en organisant des fêtes familiales, des réunions amicales et même des fêtes populaires, avec concerts, séances théâtrales et divertissements variés.

Rien d'étonnant à ce que, avec une telle propagande, la Ligue ait étendu ses racines dans tout le territoire de la France et groupé sous sa banniere plus de 4.000 sociétés.

Mais pourquoi ai-je cité l'exemple de la *Ligue Française*, puique nous avons sous les yeux, ici même, la *Ligue belge de l'Enseignement* qui, avec une noble émulation, suit la trace de son aînée et emploie les mêmes procédés ?

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que, dès que ses ressources le lui permettraient, la Fédération aurait à cœur d'organiser, d'encourager les œuvres de bienfaisance et d'assistance, et de chercher à étendre la pratique de ces belles maximes : « Aidons-nous les uns les autres. Aimons-nous les uns les autres. » Elle ne saurait faillir au plus doux des devoirs : La consolation de la douleur, le soulagement de l'infortune.

Maintenant, Mesdames et Messieurs, voyons comment on pourrait arriver à constituer la Fédération spirite française.

Tout d'abord, il conviendrait de former un comité d'initiative à Paris où se trouvent les principaux groupes. Il ne serait pas malaisé aux auteurs des divers projets d'association et directeurs de journaux spirites, de se réunir et s'entendre avec les chefs des principaux groupes, pour la formation de ce Comité.

Le Comité d'initiative se chargerait de rédiger un projet de statuts et d'adresser un appel aux sociétés et groupes en France et aux Colonies, en un mot, de faire tous les préparatifs et diligences nécessaires à l'effet de réunir les adhérents en Assemblée générale.

Il importe que la Fédération ne soit pas l'œuvre d'une société

particulière, et ne puisse pas servir de tremplin pour une ambition, ni d'instrument de domination pour une Ecole ; elle doit être l'œuvre commune de tous les spirites, afin de pouvoir devenir comme le cœur du spiritisme en France.

Aussi serait-il indispensable d'inviter tous les groupes, toutes les sociétés à nommer des délégués pour les représenter à l'Assemblée générale qui serait réunie en vue de la constitution de la Fédération. Si ces délégués ne pouvaient, pour cause d'éloignement ou tout autre motif, assister à cette réunion, ils auraient la faculté de désigner, pour les remplacer, des représentants choisis parmi les spirites. Rien n'empêcherait plusieurs groupes peu importants ou éloignés de s'entendre pour le choix d'un seul délégué.

Cette première assemblée générale établirait les statuts de la Fédération, et nommerait le Comité permanent chargé de la direction et de l'administration de la Société.

Voilà, Mesdames et Messieurs, les principales lignes du projet d'organisation de la Fédération spirite française, tel que l'a conçu la *Société française d'Etude des Phénomènes psychiques*, de Paris. Ce sont également les vues personnelles de son excellent président, M. Delanne, dont vous connaissez la science consommée et les brillantes campagnes pour le triomphe des principes qui nous sont chers.

L'esquisse que je viens de tracer n'a pas la prétention de chercher à s'imposer à nos frères ; nous la soumettrons simplement à leur examen et leurs observations, prêts à nous incliner, sans arrière-pensée, devant d'autres conceptions plus capables de nous conduire au but que nous nous proposons.

Nous serons heureux de recevoir les conseils des gens d'expérience, de la *Fédération spirite belge* dont nous partageons les nobles aspirations. Nous savons déjà que nous pouvons compter sur ses sympathies. Nous en avons pour garant son très distingué président, M. Le Clément de Saint-Marcq qui, le 12 décembre dernier, après une conférence aussi instructive que captivante, faite à Paris devant un auditoire charmé, nous a donné les encouragements de sa parole éloquente et de sa haute autorité.

En terminant, Mesdames et Messieurs, je vous demande de vous unir à nous, dans une même pensée, pour former le vœu que les spirites et les spiritualistes français dirigent leurs efforts vers la

réalisation de cet idéal supérieur : l'Union par la Fédération. Ce sera une œuvre de progrès, de fraternité et d'amour.

De la Terre au Ciel

C'était au déclin de l'Eté. Je m'étais hissé sur le plateau d'une petite collinette gazonnée.

Là, adossé à un arbre, la tête à l'ombre, les pieds au soleil, et ma bonne pipe entre les dents, j'écoutais deux moineaux qui se disputaient au-dessus de moi.

A en juger par les battements d'ailes, les cris aigus et les plumes qui tombaient sur moi, la querelle devait être sérieuse. Pour sûr ils se disaient des gros mots... Qui sait pourquoi ? Peut-être une épouse un peu volage qui ne recevait pas en douceur les remontrances de son seigneur et maître — certaines mauvaises langues affirment que le cas n'est pas rare — Peut-être aussi, un fils irrespectueux envers ses parents — ceci est plus fréquent — et reçoit de son auteur une bonne raclée...

Après tout peu m'importe ! Ces histoires-là ne me regardent pas ; d'autant plus qu'un soir — j'avais vingt ans et des idées chevaleresques — en rentrant chez moi une femme sort en coup de vent d'une maison en criant : à l'assassin ! Je m'informe du lieu du crime, je grimpe au deuxième étage ; d'assassin et d'assassiné, nulle part ; mais, tout bêtement un mari qui battait sa femme et la femme qui griffait son mari — aujourd'hui on se tue, c'est plus radical. —

Je me précipite sur le drôle pour lui faire lâcher prise ; mais le particulier se retourne, me flanque un coup de poing que je lui rends — en m'engageant à me mêler de mes affaires. Ma foi ! je trouvais l'avis assez logique.

Quant à la particulière, elle s'élança les ongles en avant, me déclarant, net et clair, que ça lui plaît d'être assommée.

Ami lecteur, qu'auriez-vous répondu à cela ? Moi je n'ai rien répondu du tout, pensant que chacun prend son plaisir où il le trouve, et je fis demi-tour ; mais je fis, aussi, le serment solennel — vous m'entendez, chers lecteurs ? et vous pouvez m'en croire — je fis le serment solennel que jamais, jamais plus, je ne mettrai

mon doigt entre l'arbre et l'écorce... Qu'ils se dépeignent ! qu'ils s'écarbouillent !... Eh ! bien, après ?.

Partant de ce principe, que je reconnais peu chrétien, je laissais le couple emplumé, en train de se déplumer, pour attacher toute mon attention sur le charmant panorama qui m'entourait.

Mais, pourtant, la discussion violente entre ces deux créatures à plumes me fit jeter un regard en arrière et je conclus, avec tristesse, que depuis les temps les plus reculés c'est toujours la même histoire : des grincheux, des batailleurs pour un rien, des égoïstes voulant tout pour eux, des orgueilleux, durs et hautains envers ceux qu'ils *jugent* d'une nature inférieure à la leur.

Mais je compris, aussi, que ce mal qui divise encore actuellement la société venait du peu d'évolution animique de ces hommes, et qu'un jour, entraînés par l'ascendant que le bon finit toujours par avoir sur le mauvais, ils s'amélioreront. De la bonne volonté suffit à cette tâche.

Mais je revins au tableau qui attirait mes regards.

Du haut de mon petit observatoire j'embrassai toute la vallée.

L'air était calme et pur. La prairie, émaillée de fleurs courbant leur tige sous la rosée, s'étendait au loin. Un ruisseau la traversait et venait alimenter un petit lac, autour duquel un troupeau s'abreuvait, et les chiens de garde couraient en aboyant, faisant rentrer dans le rang des brebis égarées.

A ma droite, un village en fête ; les cloches sonnaient à toute volée le carillon de joie, et les oriflammes se balançaient mollement au sommet des lignes.

A gauche, un grand bois de pins jetait son ombre sur le pré ; et, de distance en distance, de jolies villas à la blanche façade et aux toits rouge. émergeaient des bosquets.

Dans le fond, des collines en forme de cirque élevaient leurs pics nus que les rayons du soleil traversant la couche d'air, humide encore de la nuit, coloraient de rose et de bleu.

Ah ! si nous admirons pendant le jour les beautés de la nature, combien notre admiration est-elle plus grande lorsque, dans le silence d'une nuit sereine, nous élevons notre regard et notre pensée vers les régions étoilées ! Alors notre âme, prise par l'émotion, a conscience du travail gigantesque s'accomplissant éternellement, sans trêve ni merci, dans tout l'Univers.

Combien, alors, nous sentons-nous petits et fragiles !

Est-ce sous l'impression de ce calme qui m'environnait, du gazouillement des oiseaux, des chants des insectes lançant, sous les doux feux du soleil levant, leurs notes d'adoration vers le Créateur ? Je ne sais ; mais je sentis mon esprit s'engourdir et bientôt quitter la Terre pour le Ciel.

Je ne sais combien dura cet état extatique ; mais revenu à mon état normal je me sentis plus joyeux et plus fort ? Pourquoi ? Parce que mon Esprit, dans son envolée au séjour de la paix, de l'union et de l'amour ; là où il n'y a plus ni haine, ni rivalité, ni égoïsme, mais où l'on s'aime et se le prouve m'avait, en rentrant dans son corps, communiqué l'intuition des beautés entrevues et des fluides réconfortants des amis de l'au-delà.

Je crois absolument que si les matérialistes pouvaient, *et voulaient*, journellement pendant deux heures — et avec un esprit réfléchi — se mettre sous l'influence de la nature, ils finiraient par lire couramment dans son grand livre, dont chaque page nous donne un enseignement, nous démontre une vérité, nous fait connaître et aimer Dieu dans ses œuvres.

Par cet exercice quotidien, ils arrivaient à vivre des deux vies : de la vie matérielle et de la vie spirituelle. Ils seraient en relations constantes avec les invisibles qui, attirés par l'harmonie de leurs pensées, viendraient les instruire, et les fortifier dans leurs épreuves en les leur expliquant.

Ils leur diraient que la Terre n'est qu'une halte dans notre course ascensionnelle à travers la hiérarchie des mondes pour atteindre le but final : le bonheur dans l'immortalité.

Ils leur diraient de ne pas s'attacher aux biens fragiles et périssables d'ici-bas ; car nous n'emportons, en quittant la planète, que notre petite besace chargée, d'un côté, des quittances de nos bonnes actions et, de l'autre, du relevé du bien que nous aurions pu faire et que nous n'avons pas fait ; et que le résultat de la balance de ces deux situations nous conduit *fatalement* à *notre* place.

Car Dieu n'intervient pas dans notre bonheur ou notre malheur spirituel. Il a voulu que l'homme soit son propre juge et son propre exécuteur.

En face de nos actes, notre conscience, qui ne se trompe pas, car elle est le murmure de Dieu dans l'âme de l'homme, prononce

la sentence et nous la subissons irrésistiblement par l'immuable loi du progrès.

Elle leur dirait que la mort n'existe pas ; qu'elle ne doit pas être un épouvantail car, à l'heure de la séparation, l'âme ne va pas s'abîmer dans les ténèbres éternelles du néant, mais qu'elle n'est qu'une transformation, un passage d'un état à un autre.

Tel le papillon quitte sa chrysalide pour voler dans les airs et se nourrir de soleil et de fleurs, de même l'âme abandonnant sa dépouille matérielle, sans regret du passé, n'envisageant que l'avenir, s'envole pour planer dans l'espace et s'élever vers Dieu, dans la lumière et l'harmonie.

Elle leur dirait, enfin, de ne pas s'attarder à cueillir les roses de la Terre, qui se fanent et s'effeuillent si vite — et qui, souvent, nous piquent — mais de gravir résolument, et sans se retourner, le chemin escarpé qui conduit vers les régions supérieures de l'Au-delà où les attend la phalange de ceux qui nous ont précédés pour les couronner des lauriers destinés aux vainqueurs.

Là, dans la radiation divine et la plénitude absolue de toutes leurs facultés ; au sein de la félicité éternelle et des merveilles célestes, sans cesse renouvelées, ils entendront la voix de Dieu.

Alors, Messagers divins, porteurs des instructions sacrées, rapides comme la pensée, ils traverseront l'immensité dans tous les sens pour transmettre aux Esprits travailleurs les ordres du Maître.

Dans l'éternel et majestueux silence de l'Univers, troublé seulement par les symphonies de l'Ether, jusque dans les insondables profondeurs de l'Espace, rien n'est au repos ; tout vibre, tout vit, tout se meurt, tout travaille, tout progresse.

Dans ce moment la Terre, qui doit être transformée dans un temps donné, préoccupe les Esprits.

De tous les points de l'infini des groupes, sous la conduite de chefs expérimentés, viennent collaborer à la grande œuvre de régénération d'un monde et au relèvement de son humanité.

Des nuées d'Esprits s'occupent à déraciner les vieux préjugés ; d'autres labourent et sèment la graine qui germera et détruira les vieilles racines, pour une floraison nouvelle et fertile.

Les chefs s'assemblent, tiennent conseil et envoient, dans toutes les directions, des messagers porter leurs ordres.

Tous ont une mission à remplir ; et les occupations, exemptes

de fatigue, y apportent une incessante variété, par les nombreux incidents dont elles sont parsemées. Chacun a sa tâche ; des protégés à assister, des amis à visiter, des affligés à consoler, des désespérés à relever.

Quelle agitation règne dans les régions supérieures pour amener au progrès les humanités attardées dans les jouissances matérielles ! ..

O vous, matérialistes et athées, vous qui ne vivez que pour la matière et qui dites : « la vie est courte, jouissons le plus possible, car à la mort tout est fini », élevez-vous plus haut.

Dans la solitude, alors que la nuit jette autour de vous son ombre silencieuse et pleine de mystères, regardez les Etoiles ; elles vous diront qu'elles sont autant de mondes habités et graduellement perfectionnés ; escalier du Ciel, dont chaque marche nous rapproche de la divinité et sur chacune desquelles nous laissons un lambeau de nos imperfections pour arriver à l'état pur.

Alors, dans le recueillement de tout votre être, des voix, venues de l'Espace, murmureront à vos oreilles ces mots : « Crois et espère ».

Ecoutez-les, ces voix, car elles sont de vos frères qui vous ont devancés dans la grande patrie.

Ecoutez-les, ces frères dé l'au-delà, qui viennent, avec un dévouement inlassable, nous enseigner l'amour, le devoir, la charité et la solidarité.

Alors, sous l'influence, les inspirations et les révélations de ces hautes intelligences d'outre-tombe,qui cherchent à nous détacher des jouissances passagères de la Terre pour nous parler des joies du Ciel, votre âme s'épurera et votre cœur s'ouvrira pour recevoir et comprendre les souffrances, les misères, les tristesses d'autrui... Et votre charité fera le reste.

Dès ce jour l'égoïsme, le matérialisme et l'athéisme, auront vécu.

Courage donc, frères ! Et sachez que la Terre vous attend pour être régénérée.

HENRI TIVOLLIER.

Marseille, mars 1910.

Histoire de Médium

Où l'on voit une femme, qui jamais n'apprit la peinture, peindre endormie

Nos lecteurs sont au courant des faits qui se produisent par l'intermédiaire de Mlle Hélène Smith. Voici une confirmation de la valeur de ces tableaux médianimiques, donnée par un journaliste non spirite, mais de bonne foi. C'est à ce titre que nous publions cet article et pour montrer que la grande presse est moins réfractaire que jadis en ce qui concerne notre doctrine. (N. D. L. R.)

Il y a en ce moment, à Genève, au troisième étage d'une maison de faubourg entourée de jardins, une jeune femme vers laquelle se tournent avec une curiosité ardente tous les amis du merveilleux. Ce ne sont pas seulement les professeurs de psychologie, les spirites, les experts en sciences psychiques, des prêtres et des pasteurs de toutes les Eglises qui sollicitent une audience de Mlle E. M... (elle ne veut être connue de la science et de ses visiteurs que sous le nom d'Hélène Smith), mais des pèlerins venus des quatre coins du monde. Ils quittent la grande route de leur voyage et font un coude pour frapper à sa porte.

Mlle Hélène Smith est brusquement devenue le théâtre de manifestations qui n'ont pas d'équivalent dans les annales de la médiumnité. Au cours d'une suite de visions, la figure du Christ lui est apparue ; en même temps elle recevait de ce visiteur divin l'ordre impérieux de dresser un chevalet et de peindre son image.

La jeune femme protestait en vain :

— Seigneur, comment m'y prendrai-je ? C'est tout juste si, à l'école, j'ai appris à tenir un crayon, et si depuis j'ai barbouillé une ombre de paysage !

L'apparition et la voix ont imposé leur volonté. Les suites de l'obéissance de Mlle Hélène Smith ont été la production de quatre toiles : une tête de Christ ; un portrait de la Vierge ; un Jésus, grandeur naturelle, dans le jardin de Getsemani ; un autre Christ, également de grandeur naturelle, représenté sur la croix. Le médium affirme avoir exécuté ces peintures en quelques heures, dans l'inspiration d'un sommeil insconscient. Elle applique la peinture

avec ses doigts sur le panneau où, tout en travaillant, elle mêle ses couleurs. C'est pour venir contempler ces extraordinaires images que spirites, occultistes, ecclésiastiques, étudiants en théologie, affamés de miracles, sceptiques et croyants, se sont mis en branle. Et on peut assurer que la procession n'a pas fini de se dérouler.

***

Je suis venu, ces jours-ci, frapper la porte de Mlle Hélène Smith. Je lui étais annoncé par une amie qui l'avait rassurée sur mon compte. Nous sommes restés cinq heures en tête-à-tête et dans la contemplation des mystiques peintures dont les murs de son salon sont recouverts. Ce sont les impressions de cette visite que j'apporte ici, sans prendre parti...

Et d'abord il faut confesser que si l'on n'était point averti des facultés si exceptionnelles de Mlle Smith, on ne les soupçonnerait à aucun indice. Il est impossible d'être plus loyale, plus franche, plus éclatante de force et de belle santé. Son désintéressement — elle n'a jamais rien accepté de personne, et encore aujourd'hui elle ne reçoit de ses visiteurs aucune rémunération quelconque pour ce qu'elle a donné d'elle-même — égale sa bienfaisance. Elle travaille cependant pour vivre. Ceux qui usent de ses services l'estiment comme une femme de tête à qui l'on peut confier des responsabilités. Au cours de ma longue visite, nous avons abordé toutes sortes de sujets. Elle parlait librement, clairement, avec un bon sens et un esprit qui ne sont point choses communes. A peine ai-je noté l'extraordinaire variabilité de son expression : elle modifie à ce point le dessin de ses traits que sa large figure, éclairée de beaux yeux noirs, très écartés du nez, apparaît tour à tour, selon les impressions qui passent, un simple visage bien modelé ou une face vraiment inspirée d'où de la beauté rayonne.

***

Je passe sur les appels de voix et sur les apparitions qui traversèrent l'enfance de Mlle Smith. J'arrive à la curiosité particulière qui m'amenait chez elle, au mode de production et à l'apparence des tableaux qu'elle peint, inconsciemment, à ce qu'elle affirme, et pendant ses transes.

Le phénomène se produit toujours de la même façon et à la

même minute, entre sept et huit heures du matin. Au milieu de sa chambre, qui se fait obscure, Mlle Smith aperçoit un foyer lumineux. Ce globe de feu éclate, et le Christ apparaît. Il parle. Il ordonne à la voyante de lui obéir. Elle vient donc se placer devant le panneau de bois, sur lequel elle a reçu l'ordre de fixer les traits divins, et qui est là, disposé sur un chevalet, avec des couleurs toutes préparées, pour le cas où la vision viendrait à se produire. Alors le Christ passe derrière la planche à peindre, et comme si cette substance se faisait transparente, à la façon d'une glace, la sainte effigie affleure sous les doigts du médium. Presque aussitôt des nuages obscurcissent la vision, dont un petit coin seulement — par exemple un œil — demeure clair. C'est la minute où le médium s'endort et obéit, impulsivement, sans qu'elle garde une conscience ultérieure de ses actes, à l'injonction de peindre.

*
* *

Pour les peintures elles mêmes, auxquelles s'est ajouté maintenant un portrait de Cagliostro et la préparation d'un grand panneau à qui la voix divine a déjà donné ce titre : « Jésus à Emmaüs », voici, en toute sincérité, les impressions que j'en ai reçues.

Je constate d'abord que d'une toile à l'autre, les progrès du médium sont surprenants. C'est à ce point que la supercherie, à laquelle certains esprits chagrins pensent toujours, expliquerait beaucoup moins facilement que l'inspiration la surprenante et rapide ascension de ce talent de peintre. Certes, en se plaçant au point de vue que Mlle Smith propose pour expliquer ce phénomène, on s'étonne que le choix d'un style byzantino-égyptiaque, aux canons implacablement réguliers, ait été imposé au médium par une intervention divine. Mais on conçoit encore moins aisément qu'elle se soit si promptement affranchie de cette contrainte pour figurer dans une atmosphère de mysticité qui a un charme émouvant, des réalités anatomiques si exactes, des détails de vie et de paysage dont elle n'a sous les yeux aucun modèle.

Je précise ici quelques-uns des objets de ma surprise. Le collier de perles bleues que Mlle Smith a mis au cou de sa Vierge et qui scandalise si fort des personnes puritaines, je l'ai vu au cou de toutes les jeunes femmes abyssines, dont les grand'mères furent converties au christianisme vers le troisième siècle de notre ère. De

même ai je soigné dans mes routes d'Afrique beaucoup de pieds blessés de soldats. Ce n'est pas seulement le pied de l'homme qui marche sans souliers ou avec des sandales, ce sont ses ongles qui subissent une déformation particulière. Sous le choc incessant des pierres, ils cessent d'être oblongs comme les nôtres : ils deviennent absolument ronds. J'ai retrouvé ce détail, précisé avec une réalité saisissante, dans les pieds du Crucifié de Mlle Smith. J'en pourrais dire autant des mains trouées, des parties du corps que soutient une corde ; mais je suppose que l'on s'attend surtout à ce que je précise l'impression d'ensemble que j'ai reçue de ces compositions de leur expression, de leur style.

***

Mlle Hélène Smith ne sait rien de ce qui s'apprend. Elle a, d'intuition et certainement par grâce supérieure, tous les dons qui ne s'acquièrent pas. Cela va de la netteté hardie du dessin à la beauté lumineuse de la pâte, en passant par la divination des lois de la composition. Puvis de Chavannes aurait été bien ému devant ces figures, et Cazin bien touché par ces paysages. Ceux qui veulent que le Christ soit un homme prendront plaisir à le voir ainsi matérialisé. Ceux qui veulent qu'il soit une personne divine ne douteront pas qu'aussi bien qu'une sainte Thérèse, Mlle Hélène Smith n'ait été favorisée de quelque vision.

On comprend que je ne choisisse pas entre les uns et les autres et que je me contente de rappeler ici cette sage parole de Charles Richet :

« Il n'y a plus, pour nous autres gens d'aujourd'hui, de choses naturelles, et de choses surnaturelles ; il n'y a que le connu et l'inconnu. »

(*Le Matin*, 16 mai). HUGUES LE ROUX.

CONFÉRENCE

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Léon Denis fera le 19 juin, à 2 heures, dans la salle des Agriculteurs, 8 rue d'Athènes, une conférence sur : Le Spiritisme et la mission du xxe siècle.

Cette conférence a lieu sous le patronage de la Société française d'Etude des phénomènes psychiques. *On trouve des cartes au siège de la société, 57 faubourg Saint-Martin ; chez M. Drubay, trésorier, 92 boulevard Richard Lenoir, chez M. Rousseau, 16 boulevard Beaumarchais et à la librairie Leymarie, 42 rue Saint-Jacques.*

Coïncidences, suggestion ou Action de la Volonté?

Un de nos correspondants a réuni les cas suivants, qui sont intéressants, car on se demande si les morts annoncées ont eu lieu par suite d'une coïncidence avec la malédiction des victimes, si c'est la volonté du mourant qui a produit une suggestion chez les bourreaux, ou si elle possède en soi une sorte de pouvoir maléfique. A nos lecteurs de juger.

Parmi les plus sombres souvenirs du Moyen Age, l'histoire de France compte la résidence du siège pontifical en Avignon, dont la durée a pris plus des deux tiers du XIVe siècle.

Il est hors de contestation que seulement pour gagner la bienveillance du roi Philippe le Bel, le pape français Clément V (Bertrand de Ghot.) transporta le Saint Siège de Rome en France. Avignon devint par ce fait le centre du monde catholique et en même temps — malheureusement — la sentine de tous les vices. Le luxe sacerdotal le plus insolent y côtoya la plus hideuse misère. La papauté, de concert avec la royauté, n'eurent d'autres soucis que d'inventer des impositions de tout genre et de s'adonner aux pires extorsions. Une de ces dernières fut accomplie avec la suppression de l'Ordre des Templiers, dont les grandes richesses avaient déchaîné les convoitises du roi et du pape Clément V.

La corruption des Templiers pouvait bien excuser le projet de suppression de leur ordre, mais toutefois ils n'avaient pas mérité les infâmes accusations dont on voulut les accabler, ni les cruels supplices avec lesquels on fit périr bon nombre de Chevaliers, y compris leur Maître Jacques de Molay, un vieillard vénérable.

C'est précisément une circonstance accompagnant ce dernier supplice qui se rattache à l'objet des études poursuivies par cette *Revue*.

Jacques de Molay, arrivé au bûcher où il allait être brûlé vivant, annonça à ses bourreaux, le pape et le roi, qu'ils auraient à rendre compte de leurs forfaits devant le tribunal de Dieu ; le pape dans quarante jours ; le roi dans une année et un jour. L'effet ne manqua pas ! Clément V mourut dans le terme fixé (en 1314) et le roi, à son tour, mourut avant que l'année 1314 se fût écoulée, et avant qu'on eût accompli les travaux qu'il avait commandés à la demeure des Templiers — cet édifice du Temple où devait venir agoniser, sous les verroux, sa dynastie condamnée à disparaître quatre siècles plus tard !

Du poteau d'un autre bûcher allumé au nom de la foi chrétienne,

une autre sommation du même genre a été ensuite lancée avec le même effet funeste.

Georges Wisart, Reformé Ecossais, avait été condamné par inimitié personnelle, au supplice du feu, par le cardinal Beaton. Au moment où la première flamme s'entortilla au corps du malheureux, tous les assistants ont pu entendre sa voix perçante prononcer cette prédiction : « Avant que les feuilles se renouvellent sur les arbres qui ont fourni le bois de ce bûcher, la mort frappera celui qui a voulu mon martyre ! »

Wisart fut brûlé au mois de février ; et aux premiers jours du mois de mai suivant, le cardinal Beaton était mort !

Toujours au xive siècle, étaient populaires en Espagne, sous le nom de *Los Carvajales*, deux frères : Juan et Pedro Alonso de Carvajal, qui avaient vaillamment guerroyé sous les ordres d'Alphonse X roi de Castille. Sous le règne de son successeur Ferdinand IV, on les accusa d'avoir tué un nommé Benavides, qui était le favori de ce roi. Sur des simples présomptions, sans preuves et même sans procès, le roi, aveuglé par l'indignation et la soif de vengeance, les condamna tous les deux à être roués vivants. En vain les deux malheureux opposèrent les plus énergiques protestations de leur innocence ; rien ne put émouvoir le roi ; et alors, au moment de subir leur supplice, ils lui assignèrent trente jours de temps pour paraître lui aussi au tribunal de Dieu. Toutefois Ferdinand pendant trente jours se porta à merveille et ne fut exposé à aucun accident. Seulement au matin du trente et unième jour, il fut trouvé mort dans son lit !

Dernièrement le directeur de la *Academia de la Historia* de Madrid, qui porte lui aussi le nom de Bénavides, comme le feu favori de Ferdinand IV, a essayé de soulever des doutes sur l'exactitude de l'événement ci-dessus, puisque, d'après ses affirmations, le roi Ferdinand IV eut une mort naturelle. Mais il n'a pas contesté le point intéressant : c'est-à-dire que la mort, eut lieu effectivement au trente et unième jour après le supplice des Carvajales.

C'est encore dans la première moitié du même siècle qu'était devenu tristement célèbre en Italie un aventurier provençal : Montréal d'Albarno, né à Narbonne. Après avoir combattu au service du roi Louis de Hongrie, il forma une véritable bande de brigands, très nombreuse, qui prit le nom de *Grande compagnia* Et avec le surnom de *Fra Moriale*, à la tête de sa soi-disant armée, parcourut en pillant en rançonnant et en assassinant, les territoires de la Toscane et de la Romagne.

En 1354, comptant sur la bienveillance du tribun de Rome Colà di Rienzo, à la suite d'un gros emprunt que ses frères à lui, lui avaient accordé, il se rendit à Rome pour lui proposer « une bonne affaire » ne conduisant avec lui qu'une petite escorte.

Cola di Rienzo s'empresse de le faire bien vite arrêter, et de le condamner à mort à cause des forfaits qu'il avait commis comme chef de brigands. Fra Moriale eut beau objecter le prétendu droit de guerre qu'il avait exercé, Cola di Rienzo était un naïf pour son temps, et tenait l'honnêteté pour un devoir auquel il n'était permis à personne de se soustraire. Fra Moriale, d'ailleurs, s'était rendu coupable de toute sorte de crimes, et comprit qu'il ne pouvait plus éviter de les expier. Mais dans sa colère impuissante, il voulut jeter à la face de Cola di Rienzo une prédiction funeste. Il lui annonça qu'il viendrait le rejoindre dans l'autre monde avant qu'un mois se fût écoulé.

La prédiction ne fut pas tout à fait exacte ; mais le sursis ne fut pas long. Moriale avait eu la tête coupée le 29 août 1354 ; et le 8 octobre suivant, Cola di Rienzo tombait massacré dans une émeute populaire !

V...,

Revista de Estudios psicologicos

ANALYSE DU LIVRE :

LES APPARITIONS MATÉRIALISÉES

PAR

GABRIEL DELANNE

Si le spiritisme a été si vigoureusement attaqué de toutes parts, c'est qu'il combat les idées fausses émises sur la vraie nature de l'homme, par les savants, les philosophes et les adeptes de toutes les religions. Il a démontré à tous *scientifiquement*, c'est-à-dire par l'emploi de la méthode positiviste, qui s'appuie sur l'observation et l'expérience, que l'âme n'est pas le produit de l'organisme, comme le supposent les matérialistes, ni un pur esprit sans réalité positive comme l'imaginent les spiritualistes de toutes les écoles.

La connaissance et l'étude du périsprit est un des points fondamentaux de cette nouvelle science. Grâce à son enveloppe physique, l'âme construit son corps matériel, l'entretient et le répare en suivant un plan idéal, qui est celui du type auquel il appartient

C'est dans cet organisme supra-matériel que se conservent les souvenirs et c'est cet organisme qui aide à la production des phénomènes somnambuliques, clairaudients, télépathiques etc... C'est lui qui permet d'expliquer tous les actes subconscients, depuis ceux qui sont justement appelés physiologiques, jusqu'à ceux qui appartiennent à la vie mentale proprement dite. Lorsque l'esprit se sépare de son organisme matériel pour s'élancer dans l'espace, il emporte avec lui ce corps impondérable qui constitue son individualité et qui a enregistré toutes les expériences de ses vies passées. Aussi on comprend quel intérêt immense s'attache à la démonstration de son existence, car il est en quelque sorte une des pierres angulaires du spiritisme.

La nouvelle œuvre de Delanne consacre ses deux importants volumes à cette étude. Le premier volume, qui vient de paraître, s'occupe en premier lieu à mettre hors de doute l'existence du périsprit pendant la vie. L'auteur ne présente aucune théorie *a priori*. Il s'attache à réunir le plus grand nombre possible de faits, et de leur discussion il fait peu à peu surgir la grande vérité de l'existence du corps fluidique de l'âme, jusqu'à ce qu'il arrive à l'imposer à la raison, non seulement comme une nécessité logique, mais comme le résultat évident de l'observation du fantôme des vivants, que les phénomènes soient naturels ou provoqués.

Dans ces 500 pages de composition compacte, illustrées de nombreux dessins et photographies, l'auteur a réuni une énorme quantité de documents disséminés dans les vingt volumes de la S. P. R. parmi les livres publiés sur cette question et dans toutes les Revues psychiques et spirites de France et des autres pays. C'est un résumé substantiel qui synthétise toutes les recherches faites sur ce sujet dans le dernier quart de siècle. Nos lecteurs connaissent la méthode précise de cet écrivain et la clarté avec laquelle il conduit ses discussions. Aussi s'explique-t-on le plaisir avec lequel on le prend pour guide, quand on éprouve le désir de s'orienter dans le dédale compliqué des phénomènes.

Une étude sur les apparitions doit commencer logiquement par une discussion sur les hallucinations, parce que c'est la seule explication admise par la science. Mais, et ceci est une nouveauté, les travaux des psychologues Anglais ont prouvé que l'hallucination appelée *véridique ou télépathique* est compatible avec une parfaite

santé et reconnaît pour cause la pensée d'un parent ou d'un ami éloigné. Une étude approfondie prouve que cette hallucination n'est ni fortuite ni morbide, mais bien le résultat de l'action de la pensée de l'âme dont se voit l'image mentale. Les recherches sur la transmission expérimentale de la pensée donnent une base solide à cette Théorie.

On passe ensuite aux apparitions télépathiques proprement dites, qui ne sont pas des hallucinations produites par le sujet, mais la preuve que l'esprit de l'agent, c'est-à-dire de celui qui provoque, se trouve réellement présent. Chose curieuse et cependant bien démontrée : cette apparition n'est visible que pour celui qui est soumis à l'action du fantôme.

Comment distinguer entre cette vision et l'hallucination ordinaire ? Delanne énumère les caractères spéciaux, qui ne permettent pas de se tromper. On trouve en première ligne les particularités inconnues du voyant, telles qu'un vêtement déterminé ou une plaie inconnue, qui se trouvent des représentations de la réalité, parce que l'imagination ou la transmission de la pensée ne peuvent les expliquer ; ensuite lorsque l'apparition ne se montre pas où se trouve le vivant mais s'y trouve transportée. De nombreux exemples font comprendre que cette double action ne peut s'expliquer par des hallucinations réciproques, mais qu'elle nécessite la sortie, l'exode de l'âme de l'agent hors de son corps. Enfin il arrive que le fantôme est décrit de façon identique par plusieurs témoins qui l'ont vu ensemble ou séparément, et on est amené à cette conclusion, que l'âme est vue par les yeux du corps comme toutes les autres personnes, ce qui prouve qu'il y a eu réellement *matérialisation*. Quelle plus grande nouveauté que la certitude de la double nature de l'être humain ! Chacun de ces ordres de phénomènes est appuyé par des exemples authentiques puisés aux meilleures sources. Le choix éclairé de nombreuses citations augmente la valeur de la démonstration et cette lecture est positivement convaincante, surtout lorsque l'on pense que l'auteur a dû forcément se limiter dans ses choix, tout en donnant toutes les indications nécessaires pour que l'on puisse compléter la recherche, en recourant aux innombrables récits originaux.

Des preuves nombreuses démontrent l'ancienneté ainsi que la généralité du phénomène des apparitions et si à ces preuves vient

s'ajouter l'expérience, on comprend que les fantômes n'ont rien de surnaturel ni de diabolique, attendu qu'on peut les produire quand on les demande et sur les points déterminés ; quelquefois même l'opérateur se trouve transporté à l'endroit même où des témoins le voient. La supposition logique que le périsprit, pour se faire voir par beaucoup de personnes, s'est matérialisé, se transforme en certitude, lorsque le fantôme du vivant agit sur la matière. En pareil cas, il n'est plus possible d'invoquer l'hallucination, car une image mentale ne peut changer de place un fauteuil, ouvrir une porte, etc... Au contraire, l'âme matérialisée se comporte comme le vivant. Elle va, prend un livre de prières dans ses mains, parle, écrit sur une ardoise, etc... Toutes ces diverses actions ont été fréquemment observées et l'un des principaux attraits de l'œuvre que nous analysons est de voir groupés tant de faits démonstratifs, que par eux seuls, ils suffiraient pour convaincre qu'un fantôme peut se conduire comme une personne en chair et en os.

Une chose bien remarquable est que l'on a pu obtenir fortuitement la photographie de ces êtres extériorisés, au grand étonnement des opérateurs, qui ne les attendaient pas et restaient d'abord incrédules. Ceci est ce qui a été révélé par l'observation; mais ce n'est pas tout. La démonstration devient tout à fait irréfutable si on se place dans des conditions qui permettent de comprendre : 1° D'où vient le fantôme ; 2° De quelle substance il se forme ; 3° Comment il s'extériorise ; 4° Quelles relations il conserve avec le corps ; 5° Où il prend l'énergie qu'il met en œuvre ; 6° Comment il perçoit la nature sans les organes habituels des sens.

A ce propos, l'auteur expose toutes les recherches des magnétiseurs qui ont étudié le corps fluidique. Deleuze, Chardel, Charpignon, Lafontaine, Reichembach, apportent leur tribut ; puis viennent les travaux des chercheurs modernes ; le commandant Darget, les Docteurs Baraduc et Luys et surtout le comte de Rochas. Là s'accumulent les preuves positives et l'on assiste à la démonstration de l'existence du *Fluide des Magnétiseurs*, au moyen duquel se forme cette figure inerte du corps humain que l'auteur appelle le *fantôme odique* et qui constitue la majeure partie des *hallucinations autoscopiques*. Comme on peut le voir, l'auteur n'oublie aucune des modalités des apparitions.

Viennent ensuite les expériences de Varley et de Crookes sur les

fantômes des vivants ; les recherches aussi nombreuses que précises des savants avec Eusapia Paladino ou Eglinton, qui ont permis d'obtenir des empreintes et des moules du corps fluidique extériorisé et même les traits de sa face ; les photographies à distance de Messieurs Istrati et Hasdeu, du capitaine Volpi, etc, etc... Devant cela aucun doute n'est plus permis ; l'âme est sortie du corps et en a constitué temporairement un autre, d'une réalité momentanée aussi absolue, pendant ce court instant, que celle du corps charnel lui-même.

Que de documents, de recherches, de preuves sont accumulés dans ce gros livre ? C'est une démonstration irréfutable du phénomène de la matérialisation de l'âme des vivants et un avant-propos qui nous fait comprendre que la matérialisation des prétendus morts n'est plus que la suite logique des précédents. Il faut lire cette œuvre pour apprécier la prudence avec laquelle l'auteur discute les faits. Il se sent si sûr de l'excellence de sa thèse, qu'il se contente d'établir parfaitement la gradation des faits, pour que la vérité jaillisse d'elle même de leur examen, tant leur enchaînement est efficace. C'est la nature qui parle. La conviction s'impose d'une manière irrésistible, lorsque l'expérimentation vient confirmer l'hypothèse que les faits ont fait proposer.

Quelle magnifique confirmation, par la science indépendante, des enseignements du spiritisme ! Cette fois ce n'est plus de croyances qu'il s'agit, mais de la preuve sans réplique de l'existence de l'âme, obtenue sans le concours d'aucun dogme, d'aucune confession. Les travaux de ce genre sont de ceux qui contribuent à fonder la psychologie intégrale, celle qui ne s'appuyant que sur l'observation et l'expérience, aboutit cependant à l'affirmation absolue de la spiritualité du principe pensant. Aussi souhaitons-nous à l'auteur un grand succès, qui sera en même temps un succès non moins précieux pour le spiritisme, que de semblables travaux élèvent à la hauteur d'une science.

Signé : P. L.

Prochainement doit paraître le second volume des *Apparitions matérialisées des vivants et des morts*. Il forme un gros livre de plus de 700 pages, illustré de nombreuses gravures et contient l'exposé le plus complet des cas authentiques de matérialisations d'Esprits que l'on connaît jusqu'à ce jour.

Les Bienfaits de la Douleur

Sous prétexte de plaindre l'homme, le pessimisme détruit ses joies. Il veut lui faire encore plus de mal. Ne prétend-il pas lui enlever la douleur ? Or, sans la douleur, pas de plaisir, pas de bonheur.

On médit trop des joies, et l'on calomnie, outre mesure, la douleur. Celle-ci est sous le coup d'une diffamation vieille de quelques dizaines de siècles. Son procès demande à être revisé. Les souffrances qu'elle cause à ses élus enlèvent toute sérénité à leur jugement. Elles leur enlèvent aussi toute impartialité.

Peut-on condamner la douleur en bloc ? Faut-il la bannir de l'existence humaine ? La contre-épreuve est faite. Il y a une espèce d'hommes indemnes de la douleur. Ce sont des idiots, des crétins, et une certaine catégorie de fous. Ils ressentent maints plaisirs et restent insensibles à la douleur. Un sourire figé sur leurs lèvres témoigne de leur état d'âme. Il est à l'abri des souffrances ! Sont-ils heureux ? Ou plutôt quel est l'homme d'intelligence saine qui voudrait accepter leur bonheur ?

Une autre contre-preuve.

La science a mis à notre portée le moyen de jouir du genre de bonheur si cher aux pessimistes. La suggestion procure un vaccin contre la douleur physique ou morale. Certains états d'hypnose ne rendent sensible qu'à la béatitude. Les piqûres morales et physiques n'agissent plus. Notre impressionnabilité aux sensations agréables restant intacte, nous bannissons de notre existence les douleurs positives. Sommes-nous pour cela plus heureux ? Ceux qui veulent nous le faire croire manquent de franchise. Car convaincus des bienfaits que nous procurerait l'absence de la douleur, ils n'ont qu'à réaliser leur salut par la suggestion. Salut bien facile et accessible à tous ! La psycho-physiologie nous enseigne que peu d'hommes restent rebelles à l'hypnose et à la suggestion. L'homme normal la subit dans certaines conditions toujours. Et pourtant, qui

de nous voudrait accepter le bonheur dont jouissent les crétins, les idiots, les fous ou les médiums (1) à l'état d'hypnose ?

Il en est de la douleur comme des souffrances de la maternité. Les femmes s'en plaignent, sans doute. Mais elles les accueillent avec tendresse et les arrosent avec des larmes de bonheur. Souffrance bénie et ardemment désirée ; elle crée la vie et la vie se trouve rénovée par elle.

La douleur lui ressemble. On la craint, on la fuit, on la maudit. Elle vient quand même. Aussitôt arrivée, elle donne du prix à la joie passée, comme elle en donnera à celle de demain. Bien plus, le bonheur et la joie ne vivent que par elle et souvent vivent en elle.

*
**

Comme le sol qui ne donne des fruits qu'en étant fortement tourmenté, notre âme demande l'intervention de la douleur pour donner sa mesure.

La douleur, c'est le mâle. Le bonheur est femelle. De leur union naissent la pensée, l'effort, l'énergie, la joie.

Lorsqu'on fait le bilan de son passé, on s'aperçoit pour quelle part de profit y rentre la douleur. Elle ennoblit l'âme. Elle lui impose la réflexion. Dans la marche incessante vers l'avenir, elle sert de station d'arrêt. Notre âme s'y purifie. La douleur lui tient lieu de miroir qui lui renvoie ses défauts, ses péchés, ses oublis. Elle lui sert aussi d'école. La douleur lui montre les erreurs de la route suivie et lui découvre des voies nouvelles. Notre conscience grandit dans l'épreuve, dit la sagesse populaire, et par hasard, la sagesse populaire a raison.

Consultez les hommes d'élite. Revoyez la biographie des grands disparus ou questionnez les grands hommes de nos jours. Tous vous diront le rôle bienfaisant de la douleur dans la formation de leur moi. Dans les larmes versées sur ses propres misères, ou sur les misères de ses prochains, on trouve presque toujours la source du progrès, comme dans la sensibilité des poètes la source de la poésie.

Les peuples sont comme les individus. La douleur les spiritua-

(1) Ici, le mot a trahi, probablement, la pensée de l'auteur. C'est *sujet* qu'il aurait fallu écrire (*N. d. l. r.*).

lise et les grandit. On vantait certaines qualités supérieures de la race juive. Or, cette supériorité n'a été faite que des persécutions et des souffrances du passé. Les temps modernes, en accordant aux juifs, dans certains pays, l'égalité des droits, les ont privés en même temps de leur supériorité reconnue. Les descendants de la race privilégiée baissent à nos yeux. Avec le nivellement complet de leur inégalité sociale et politique, se tariront les sources de leurs dons exceptionnels.

Les partis d'opposition une fois au pouvoir diminuent de valeur. Ils sont grands dans la persécution, dans la lutte, dans la souffrance. Le parti se trouvant à la tête de la France actuelle ne fait que rappeler le sort de toutes les minorités qui ont remplacé les douleurs et les avantages de la lutte par le déclin moral et intellectuel, qu'amène, avec le temps, le triomphe.

*
* *

La souffrance de nos pères rentre dans la constitution de notre âme comme y rentrent leur bonheur et leur joie. Il en est de notre âme comme de notre santé physique. Nous souffrons des excès ou jouissons de la modération de nos devanciers. Dans la profondeur ou l'ingéniosité de la pensée du fils, il y a souvent beaucoup de la souffrance de son père, comme dans l'affaiblissement de son esprit on retrouve la vie inconsciente et facile de ses ancêtres.

La douleur, lorsqu'elle ne brise pas, fortifie. Son excès, comme celui de la joie, détruit la vie. Il est bon qu'elle en soit un des éléments ; il ne faut pas qu'elle s'y substitue. Elle est comme ces poisons qui, appliqués à petites doses, sauvent l'organisme. Pour fortifier les globules rouges de notre sang, on y injecte certains sérums. La dose en doit être modérée. Augmentez-la, et loin de multiplier, vous détruirez les sources de la vie.

Même le règne végétal vit et renaît sous le coup de la souffrance. Les horticulteurs tourmentent fortement les fleurs qui s'oublient dans leur vie heureuse. On prive d'eau les plantes herbacées et l'on fait des incisions profondes dans l'écorce des arbres fruitiers. Qui de nous n'a pas assisté au spectacle des pommiers ou des poiriers dont on a déterré et torturé les racines ? Nos paysans, plus simplistes, donnent des coups de hache aux arbres stériles.

Rénovés par la souffrance, les arbres donnent des fruits, les plantes refleurissent et les vignes se couvrent de grappes...

*
* *

Les esprits superficiels diffament la douleur. Les pessimistes détraqués lui rendent les honneurs royaux. Mais ils la bannissent de la cité et, avec elle, la vie. La vérité se trouve entre ces apologistes étranges et les destructeurs à outrance. La vie se chargeant avec prodigalité de sa distribution, il serait superflu de vouloir faciliter sa tâche. N'augmentons pas, de grâce, la quantité de douleur sur terre. Ne la créons pas surtout inutilement. Elle existe et elle existera. C'est au sage à en tirer le meilleur parti.

Ne tremblons pas surtout devant la douleur, car elle nous laisse rarement désarmés. La plus forte n'a qu'une existence éphémère. Elle est créée par nous, dépend de nous et est en nous. Pour s'en convaincre, il suffit de voir comment agit la douleur. Les uns rient devant un échec de leur vanité, les autres s'en désolent. Les pertes d'argent causent des frissons mortels aux uns et laissent indifférents les autres.

La croyance en la douleur, existant *en elle-même*, ressemble à la superstition barbare, relativement au feu. Des âmes candides le considèrent comme une qualité inhérente au bois ou au charbon. La même illusion de nos sens, qui nous fait croire à la douceur cachée dans chaque morceau de sucre où à l'amertume de la quinine, nous inspire l'idée que la tristesse et la douleur se trouvent dans les phénomènes qui les précèdent. Il suffit pourtant d'examiner la douleur physique la plus accessible à l'analyse pour s'apercevoir de notre erreur. Un coup de massue qui abat un chien est à peine ressenti par un éléphant. La même opération qui fait s'évanouir un intellectuel sensitif laisse indifférent un être atteint de crétinisme. La même lumière qui aveugle un œil malade est agréable pour une vue saine. La chair humaine, objet d'horreur pour les civilisés, fait les délices des anthropophages. Certains vices répugnants et inimaginables pour tant d'hommes, enthousiasment beaucoup d'autres.

La douleur, de même que le plaisir, ne se trouvent par conséquent ni dans les rayons solaires, ni dans la chair humaine, ni dans le vice. Ils sont en nous. La pédagogie de la volonté arrivera

facilement à augmenter ou à diminuer leur intensité. Elle arrivera même à les créer ou à les détruire, au gré de nos intérêts.

La compréhension de certaines douleurs équivaudrait à leur diminution, sinon à leur anéantissement. Prenons celles les plus profondes, occasionnées par la mort implacable. Tâchons de les raisonner. Devant la tombe d'un ami, nous oublions les moments vécus ensemble. Les sensations douces léguées par le mourant nous restent pourtant comme un héritage inviolable. Nous ne nous souvenons plus du passé, comme source de joies, pour ne penser qu'à l'avenir, qui n'est pas toujours souriant.

Spiritualistes ou réalistes oublient que dans leurs larmes, nage transparent un égoïsme féroce. Devant la pensée « que deviendrons-nous ? » après l'affection enlevée, il n'y a point de place pour le disparu. Nous oublions *ses* peines, *ses* souffrances, *ses* maladies, qui lui ont rendu la délivrance désirable, pour ne songer qu'à nos plaisirs ou intérêts compromis.

*
* *

La douleur est d'essence éternelle. Elle nous suit, car elle est liée à notre bonheur. C'est le revers de la médaille de la vie. Il ne s'agit point de savoir comment la tuer, mais comment en tirer tous les enseignements bienfaisants. Car ce prétendu poison contient des trésors de miel. Il n'en faut pourtant pas trop. Le but où tend l'individu est d'en diminuer la dose. C'est aussi le but du progrès, en ce qui concerne la collectivité.

Accommodons-nous donc de la douleur. La vie sans elle ne serait pas complète. C'est un peu comme cet agneau pascal qui, d'après la Bible, devait être mangé avec des laitues sauvages.

Car sans l'amertume pas de joie ! La douleur est, en outre, notre professeur d'énergie. Le plaisir amollit. La joie, à la longue, nous épuise. La douleur fortifie. Elle agit souvent comme la douche qu'on applique aux neurasthéniques. Ils poussent des cris en la recevant. Ils en sortent pourtant rajeunis et régénérés.

Le Figaro. JEAN FINOT.

CONGRÈS INTERNATIONAL

DE

Psychologie expérimentale

qui se tiendra à PARIS, du 15 au 20 Novembre 1910.

Le *Congrès international de Psychologie expérimentale* a pour but d'étudier tous les phénomènes qui, se produisant chez les êtres animés ou par un effet de leur action, ne semblent pas pouvoir s'expliquer entièrement par les lois et les forces de la nature déjà connues.

COMITÉ DE PATRONAGE

MM. E. Boirac, recteur de l'Académie de Dijon ; Jules Bois, homme de lettres (Paris) ; Professeur Enrico Morselli, directeur de la clinique des Maladies nerveuses et mentales de l'Université de Gênes ; Van der Naillen, président of the School of Engineering (San Francisco) ; Colonel Albert de Rochas, ancien administrateur de l'Ecole Polytechnique (Grenoble) ; Docteur Freiherr von Schrenk Notzing (Munich).

BUREAU DU CONGRÈS

Président : M. G. Fabius de Champville, président de la Société Magnétique de France.

COMITÉ D'ORGANISATION

1re Commission. — Président : Docteur Desjardin de Regla, vice-président d'honneur de la Société Magnétique de France ; Docteur Albert Charpentier ; J. Brieu, rédacteur au « Mercure de France » ; Chartier ; rédacteur en chef de la « Tribune psychique » ; Secrétaire : M. Tisserand,

2e Commission. — Président : Docteur Moutin, co-directeur de l'Ecole pratique de Magnétisme, vice-président d'honneur de la Société Magnétique de France ; Marcel Mangin, rédacteur aux « Annales des Sciences psychiques » ; Docteur Ridet, professeur à l'Ecole pratique de Magnétisme, vice-président de la Société Magnétique de France ; Emile Magnin, professeur à l'Ecole pratique de Magnétisme ; Secrétaire : Henri Durville fils, secrétaire de la Société Magnétique de France.

3e Commission. — Président : M. Guillaume de Fontenay ; Gabriel Delanne, président de la Société française d'étude des Phénomènes psychiques, directeur de la « Revue scientifique et morale du Spiritisme » ; César de Vesme, secrétaire de la Société universelle d'Etudes psychiques, rédacteur en chef des « Annales des Sciences psychiques » ; Ch. d'Orino ;

Démétrio de Tolédo, directeur de « Revista internacional de Spiritualismo scientifio ; Secrétaire : M. Gaston Durville, interne des hospices.

4e Commission. — Président : M. G. Fabius de Champville, rédacteur en chef du « Journal du Magnétisme » ; Ch. Blech, secrétaire général de la Société Théosophique ; Docteur Encausse (Papus), directeur de l'Ecole hermétique et du journal « L'Initiation ».; Charles Lancelin de la Société des Auteurs dramatiques ; L. Chevreuil, président de la Société d'Expérimentation psychique ; Secrétaire : M. Lefranc.

5e Commission. — Président : M. Pierre Piobb (comte Vincenti), président de la Société des Sciences anciennes : Henri Mager, délégué au Conseil supérieur des Colonies ; Docteur Vergnes ; Ch Barlet ; Julevno ; Secrétaire : M. Bonnet.

Secrétaire général et trésorier : M. Henri Durville fils, secrétaire de la Société Magnétique de France.

I. — RÈGLEMENT DU CONGRÈS

ARTICLE PREMIER. — Le Congrès est organisé par la Société Magnétique de France.

Art. 2. — Il se réunira à Paris du 15 au 20 novembre (le lieu de réunion sera indiqué ultérieurement).

ART. 3. — Le Congrès se composera :

1° D'une séance d'ouverture ;

2° De séances en nombre encore indéterminé, consacrées à la lecture des rapports, aux communications et discussions, de séances de commissions et de séances plénières ;

3° De concours, de conférences, de fêtes s'il y a lieu, organisés d'accord avec le bureau.

ART. 4. — Seront membres du Congrès, tous ceux qui auront donné leur adhésion et acquitté la cotisation fixée à 15 francs. Les membres du Congrès auront seuls le droit d'assister et de prendre part aux réunions et aux discussions. Ils recevront le volume des comptes rendus (tirage limité au nombre des congressistes).

ART. 5. — L'organisation du Congrès est confiée à cinq commissions de six membres qui ont pour but de rassembler les résultats divers d'observations de faits et phénomènes et d'examiner les hypothèses capables de les expliquer.

La première commission étudiera les Phénomènes psychiques universellement admis : Hypnotisme, Suggestion et Double conscience (Ecriture automatique, Dédoublement de la personnalité).

Quatre autres commissions étudieront les Phénomènes psychiques non universellement admis :

La deuxième étudiera les Forces inconnues émanant d'un Etre animé agissant ou semblant agir sur un Etre animé (Action de l'homme sur l'homme, sur les animaux, sur les végétaux, l'étude de la radiation hu-

maine dans ses propriétés biologiques, développement de la force magnétique).

La troisième commission étudiera les Forces inconnues émanant d'un Etre animé agissant ou semblant agir sur les Corps bruts (Extériorisation de la motricité, mouvements de tables, lévitations, apports, étude de la radiation humaine dans ses propriétés physiques et chimiques, etc.).

La quatrième commission étudiera les Forces inconnues émanant d'un Etre animé agissant ou semblant agir sur un Etre animé à grande distance. (Dédoublement du corps humain, transmission de la pensée, télépathie, clairvoyance, double vue, etc.).

Enfin la cinquième commission étudiera les Forces inconnues émanant des Corps bruts, agissant ou semblant agir sur un Etre animé. (Action des courants atmosphériques et souterrains, des masses métalliques, des planètes, influence de l'aimant, des métaux (métalloscopie, métallothérapie), des substances diverses (homéopatie), des médicaments à distance, etc.

ART. 6. — Chaque commission mettra à l'ordre du jour un nombre limité de thèmes de discussion. Tout congressiste peut présenter des communications sur des sujets autres que ces derniers. Les travaux et rapports devront parvenir avant le premier novembre au secrétariat général, qui en fera la répartition aux commissions. Celles-ci seront seules juges de la mise en discussion et des conclusions à prendre. Les commissions sont souveraines dans la direction de leurs travaux. Leurs conclusions, quelles qu'elles soient, ne peuvent engager qu'elles-mêmes.

Dans les réunions plénières, seuls les travaux, rapports ou questions que les commissions auraient examiné au préalable et pris en considération, seront présentés et discutés s'il y a lieu.

ART. 7. — Toutes les correspondances, communications et fonds devront être adressés au secrétariat de la Société Magnétique de France, 23, rue Saint-Merri, Paris, au nom de M. Henri Durville fils. Secrétaire général et Trésorier du Congrès.

II. — **Travaux du Congrès**

PREMIÈRE COMMISSION

Quel est le rôle de la Suggestion dans les phénomènes de l'Hypnose ?

DEUXIEME COMMISSION

Action des Forces inconnues émises par l'homme sur l'homme sain ou malade.

Action des Forces inconnues émises par l'homme sur les animaux, les végétaux et les micro-organismes.

Méthodes de développement de la Force magnétique.

Ce qu'il faut penser des dangers que présenteraient le Magnétisme et l'Hypnotisme au point de vue social.

TROISIEME COMMISSION

Examen des moyens à employer pour contrôler plus objectivement et d'une façon moins empirique les déplacements ou transports médiumniques d'objets, sans nuire aux conditions spéciales dans lesquelles se produisent ces phénomènes.

Effet des diverses lumières sur la production des phénomènes physiques de la médiumnité. — Est-il possible d'atténuer l'action nuisible de la lumière ? Moyens à employer pour y parvenir.

Reconstitution et Examen des appareils imaginés par Hare, W. Crookes, Faraday, Alrutz, etc., pour contrôler scientifiquement la Lévitation des tables et autres objets.

Reconstitution et Examen d'appareils du genre de ceux imaginés par Dubois-Reymond, de Puyfontaine, l'abbé Fortin, Thore, Lafontaine, Baraduc, etc., pour étudier les Forces inconnues émanant d'un être animé agissant à distance sur la matière. Appareils nouveaux.

QUATRIEME COMMISSION

Etude du Dédoublement expérimental du Corps humain. — Divers procédés au moyen desquels on peut arriver à sa production. — Moyens de contrôler objectivement les phénomènes.

Etude du Dédoublement spontané du Corps humain. — Enquête sur les faits bien prouvés de Dédoublement spontané : 1° A l'état de veille (chez les malades, les mourants, etc.) ; A l'état de sommeil (certains rêves sont-ils dûs à un dédoublement ?)

Examen des méthodes à employer pour le développement de la Faculté de Vision et de Lecture sans le secours des yeux.

Examen des méthodes à employer pour le développement de la Transmission de Pensée. — Subsidiairement, Recherche des fraudes et trucs de scène concernant ce phénomène.

CINQUIEME COMMISSION

La Baguette de coudrier réagit-elle sous l'action des cours d'eau souterrains ou sous l'action des failles, qu'elles soient ou ne soient pas remplies d'eau ?

Etude du déterminisme cosmique des Faits psychiques et en particulier de la corrélation entre la hauteur du soleil sur l'horizon (selon l'heure et la saison) et les phénomènes du Magnétisme animal et du Psychisme.

Influence de la Lune sur la génération et la naissance.

CONCOURS

CONCOURS DE BAGUETTISANTS

Douze boites en bois exactement semblables ont été placées en ligne à une certaine distance l'une de l'autre, et dans l'une d'elles a été mis un

morceau de métal pur, pris parmi dix métaux déterminés par le jury, 1° Dire qu'elle est celle des douze boîtes qui contient le morceau de métal ; 2° Dire quel est ce métal ; 3° Dire quel est le poids du métal.

Biographie d'Allan Kardec

(Suite)

Le Spiritisme s'est ainsi trouvé, dès le début, avoir des racines partout ; l'histoire n'offre aucun exemple d'une doctrine philosophique ou religieuse qui ait, en dix ans, réuni un aussi grand nombre d'adeptes ; et cependant il n'a employé pour se faire connaître, aucun des moyens vulgairement en usage ; il s'est propagé de lui-même, par les symphaties qu'il a rencontrées.

Il est encore avéré que la propagation du Spiritisme a suivi depuis l'origine, une marche constamment ascendante, malgré tout ce qu'on a fait pour l'entraver et en dénaturer le caractère, en vue de le discréditer dans l'opinion publique. Il est même à remarquer que tout ce qu'on a fait dans ce but en a favorisé la diffusion; le bruit qu'on a fait à son occasion l'a porté à la connaissance de gens qui n'en avaient jamais entendu parler ; plus on l'a noirci ou ridiculisé, plus les déclamations ont été violentes, plus on a piqué la curiosité ; et comme il ne peut que gagner à l'examen, il en est résulté que ses adversaires s'en sont faits, sans le vouloir, les ardents propagateurs ; si les diatribes ne lui ont porté aucun préjudice, c'est qu'en l'étudiant à sa source vraie, on l'a trouvé tout autre qu'il n'avait été présenté.

Dans les luttes qu'il a eu à soutenir, les gens impartiaux lui ont tenu compte de sa modération : il n'a jamais usé de représailles envers ses adversaires, ni rendu injure pour injure.

Le Spiritisme est une doctrine philosophique qui a des conséquences religieuses comme toute philosophie spiritualiste ; par cela même il touche aux bases fondamentales de toutes les religions : Dieu, l'âme et la vie future ; mais ce n'est point une religion constituée, attendu qu'il n'a ni culte, ni rite, ni temple, et que, parmi ses adeptes, aucun n'a reçu le titre de prêtre ou de grand-prêtre. Ces qualifications sont une pure invention de la critique.

On est Spirite par cela seul qu'on sympathise avec les principes de la doctrine, et qu'on y conforme sa conduite. C'est une opinion comme une autre, que chacun doit avoir le droit de professer comme on a celui d'être juif, catholique, protestant, fouriériste, saint-simonien, voltairien, cartésien, déiste et même matérialiste.

Le Spiritisme proclame la liberté de conscience comme un droit naturel, il la réclame pour les siens, comme pour tout le monde. Il respecte toutes les convictions sincères, et demande pour lui la réciprocité.

De la liberté de conscience découle le droit au *libre examen* en matière de foi. *Le Spiritisme combat le principe de la foi aveugle* comme imposant à l'homme l'abdication de son propre jugement ; il dit que toute foi imposée est sans racine. C'est pourquoi il inscrit au nombre de ses maximes : « *Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité.* »

Conséquent avec ses principes, le Spiritisme ne s'impose à personne ; il veut être accepté librement et par conviction. Il expose ses doctrines et reçoit ceux qui viennent à lui volontairement.

Il ne cherche à détourner personne de ses convictions religieuses ; il ne s'adresse pas à ceux qui ont une foi et à qui cette foi suffit, mais à ceux qui, n'étant pas satisfaits de ce qu'on leur a donné, cherchent quelque chose de mieux.



Pour compléter cette étude sur Allan Kardec et son œuvre, et préciser le but que le Maitre voulait assigner au Spiritisme, nous croyons utile de reproduire, pour terminer, les passages suivants du dernier chapitre de la GENÈSE. *Les Temps sont arrivés.*

N° 14. La vie spirituelle est la vie normale et éternelle de l'Esprit, et l'incarnation n'est qu'une forme temporaire de son existence. Sauf le vêtement extérieur, il y a donc identité entre les incarnés et les désincarnés ; ce sont les mêmes individualités sous deux aspects différents, appartenant tantôt au monde visible, tantôt au monde invisible, se retrouvant soit dans l'un, soit dans l'autre, concourant dans l'un et dans l'autre au même but, par des moyens appropriés à leur situation.

« De cette loi découle celle de la perpétuité des rapports entre les êtres ; la mort ne les sépare point et ne met point de terme à leurs relations sympathiques ni à leurs devoirs réciproques. *De là la* SOLIDARITÉ *de tous pour chacun, et de chacun pour tous, de là aussi la*

FRATERNITÉ. Les hommes ne vivront heureux sur la terre que lorsque ces deux sentiments seront entrés dans leurs cœurs et dans leurs mœurs, car alors ils y conformeront leurs lois et leurs institutions. Ce sera là un des principaux résultats de la transformation qui s'opère.

« Mais comment concilier les devoirs de la solidarité et de la fraternité avec la croyance que la mort rend à tout jamais les hommes étrangers les uns aux autres ? Par la loi de la perpétuité des rapports qui lient tous les êtres, le Spiritisme fonde ce double principe sur les lois mêmes de la nature ; il en fait non seulement un devoir, mais une nécessité. Par celle de la pluralité des existences, l'homme se rattache à tout ce qui s'est fait et à ce qui se fera, aux hommes du passé et à ceux de l'avenir ; il ne peut plus dire qu'il n'a rien de commun avec ceux qui meurent, puisque les uns et les autres se retrouvent sans cesse, dans ce monde et dans l'autre, pour gravir ensemble l'échelle du progrès et se prêter un mutuel appui. La fraternité n'est plus circonscrite à quelques individus que le hasard rassemble pendant la durée éphémère de la vie ; elle est perpétuelle comme la vie de l'Esprit, universelle comme l'humanité, qui constitue une grande famille dont tous les membres sont solidaires les uns des autres, *quelle que soit l'époque à laquelle ils ont vécu*.

« Telles sont les idées qui ressortent du Spiritisme, et qu'il suscitera parmi tous les hommes, quand il sera universellement répandu, compris, enseigné et pratiqué. Avec le Spiritisme, la fraternité, synonyme de la charité prêchée par le Christ, n'est plus un vain mot ; elle a sa raison d'être. Du sentiment de la fraternité naît celui de la réciprocité et des devoirs sociaux, d'homme à homme, de peuple à peuple, de race à race ; de ces deux sentiments bien compris sortiront forcément les institutions les plus profitables au bien-être de tous.

« 15 *La fraternité doit être la pierre angulaire du nouvel ordre social ;* mais il n'y a pas de fraternité réelle, solide et effective si elle n'est appuyée sur une base inébranlable ; cette base, c'est *la foi ;* non la foi en tels ou tels dogmes particuliers qui changent avec les temps et les peuples et se jettent la pierre, car en s'anathématisant ils entretiennent l'antagonisme ; mais la foi dans les principes fondamentaux que tout le monde peut accepter : *Dieu*, *l'âme*, *l'avenir*, LE PROGRÈS INDIVIDUEL INDÉFINI, LA PERPÉTUITÉ DES RAPPORTS

ENTRE LES ÊTRES. Quand tous les hommes seront convaincus que Dieu est le même pour tous, que ce Dieu souverainement juste et bon, ne peut rien vouloir d'injuste, que le mal vient des hommes et non de lui, ils se regarderont comme les enfants d'un même père et se tendront la main.

« C'est cette foi que donne le Spiritisme, et qui sera désormais le pivot sur lequel se mouvra le genre humain, quels que soient leur mode d'adoration et leurs croyances particulières, que le Spiritisme respecte, mais dont il n'a pas à s'occuper.

« De cette foi seule peut sortir le véritable progrès moral, parce que seule elle donne une sanction logique aux droits légitimes et aux devoirs ; sans elle, le droit est celui que donne la force ; le devoir, un code humain imposé par la contrainte. Sans elle qu'est-ce que l'homme ? un peu de matière qui se dissout, un être éphémère qui ne fait que passer ; le génie même n'est qu'une étincelle qui brille un instant pour s'éteindre à tout jamais ; il n'y a certes pas là de quoi le relever beaucoup à ses propres yeux.

« Avec une telle pensée, où sont réellement les droits et les devoirs ? Quel est le but du progrès ? Seule, cette foi fait sentir à l'homme sa dignité par la perpétuité et la progression de son être, non dans un avenir mesquin et circonscrit à la personnalité, mais grandiose et splendide : cette pensée l'élève au dessus de la terre ; il se sent grandir en songeant qu'il a son rôle dans l'univers ; que cet univers est son domaine qu'il pourra parcourir un jour, et que la mort ne fera pas de lui une nullité, ou un être inutile à lui-même et aux autres.

« Le progrès intellectuel accompli jusqu'à ce jour dans les plus vastes proportions est un grand pas, et marque la première phase de l'humanité, mais seul il est impuissant à la régénérer ; tant que l'homme sera dominé par l'orgueil et l'égoïsme, il utilisera son intelligence et ses connaissances au profit de ses passions et de ses intérêts personnels ; c'est pourquoi il les applique au perfectionnement des moyens de nuire aux autres et de s'entre-détruire.

« *Le progrès moral seul peut assurer le bonheur des hommes sur la terre en mettant un frein aux mauvaises passions ; seul, il peut faire régner entre eux la concorde, la paix, la fraternité.*

« C'est lui qui abaissera les barrières des peuples, qui fera tomber les préjugés de caste, et taire les antagonismes de sectes, en appre-

nant aux hommes à se regarder comme des frères appelés à s'entr'aider et non à vivre aux dépens les uns des autres.

« C'est encore le progrès moral, secondé ici par le progrès de l'intelligence, qui confondra les hommes dans une même croyance établie sur les vérités éternelles non sujettes à discussion et par cela même acceptées par tous.

« L'unité de la croyance sera le lien le plus puissant, le plus solide fondement de la fraternité universelle, brisée de tous temps par les antagonismes religieux qui divisent les peuples et les familles, qui font voir dans le prochain des ennemis qu'il faut fuir, combattre, exterminer, au lieu de frères qu'il faut aimer. »

Notes Complémentaires

La certitude et le bien fondé de sa mission, son authenticité, l'étendue de l'œuvre qu'il avait à remplir, ainsi que le choix de son successeur, furent toujours, pour Allan Kardec, l'objet d'une préoccupation attentive. Pour que le lecteur puisse se faire une idée de l'importance que le Maître attachait à ces questions, je crois utile de reproduire ici les notes, ci-après, extraites de ces œuvres posthumes.

H. S.

Première révélation de ma Mission

« chez M. Roustan, Médium Mlle Japhet »

30 AVRIL 1856

« Je suivais depuis quelque temps les séances qui avaient lieu chez M. Roustan, et j'y avais commencé la vérification de mon travail qui devait plus tard former « Le Livre des Esprits ». Dans une séance intime, à laquelle n'assistaient que sept à huit personnes, on s'entretenait de différentes choses, relatives aux événements qui pouvaient amener une transformation sociale, lorsque le médium, saisissant la corbeille à bec écrivit spontanément ce qui suit :

« Quand le bourdon sonnera, vous le laisserez ; seulement vous soulagerez votre semblable : individuellement vous le magnétiserez afin de le guérir. Puis, chacun à son poste préparé, car il faudra de tout, puisque tout sera détruit, surtout pour un instant. Il n'y aura

plus de religion,et il en faudra une,mais vraie,grande,belle et digne du Créateur... Les premiers fondements en sont déjà posés... Toi, Rivail, ta mission est là. (Libre,la corbeille se retourna de mon côté comme l'aurait fait une personne qui m'aurait désigné du doigt). A toi M. .. l'épée qui ne blesse pas, mais qui tue ; contre tout ce qui est, c'est toi qui viendras le premier. Lui Rivail,viendra le second ; c'est l'ouvrier qui reconstruit ce qui a été démoli ».

« *Nota.* — Ce fut la première révélation positive sur ma Mission, et j'avoue que lorsque je vis la corbeille se diriger brusquement vers moi, et me désigner nominativement, je ne pus me défendre d'une certaine émotion.

7 MAI 1856

(chez M. Roustan, Méd. Mlle Japhet)

Ma mission

« *Demande* (A Hahnemann). — L'autre jour les Esprits m'ont dit que j'avais une mission importante à remplir, et m'en ont indiqué l'objet ; je désirerais savoir si vous la confirmez ?

« *Rép.* Oui, et si tu interroges tes aspirations, tes tendances, et l'objet presque constant de tes méditations,cela ne doit pas te surprendre. Tu dois accomplir ce que tu as rêvé depuis longtemps ; il faut que tu y travailles activement pour être prêt,car le jour est plus proche que vous ne pensez.

« *Dem.* Pour accomplir cette mission telle que je la conçois,il faut des moyens d'exécution qui sont encore loin de moi.

« *Rép.* Laisse la Providence faire son œuvre, et tu seras satisfait.

12 JUIN 1856

(Chez M. C... Méd. Mlle Alice C.)

Ma mission

« *Demande* (A la Vérité).— Bon Esprit je désirerais savoir ce que vous pensez de la mission qui m'a été assignée par quelques Esprits ; veuillez me dire,je vous prie,si c'est une épreuve pour mon amour-propre. J'ai sans doute, vous le savez, le plus grand désir de contri-

buer à la propagation de la vérité, mais, du rôle de simple travailleur à celui de Missionnaire en chef, la distance est grande, et je ne comprendrais pas ce qui pourrait justifier en moi une telle faveur, de préférence à tant d'autres qui possèdent des talents et des qualités que je n'ai pas. »

(A. Suivre) HENRI SAUSSE.

Ouvrages nouveaux

Le clergé catholique et le Spiritisme et la Paix Universelle

par *l'Evolution morale des Peuples par* I. L. P. BONSENS.

Un volume in-18 jésus. Prix : 1 fr. 50. Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Voici un nouveau livre de l'Ingénieur Bonsens :

Au fond la pensée intime des livres de l'Ingénieur est celle-ci :

La base de tout progrès c'est la liberté !

Parce que *elle seule* permet à chacun d'émettre sa pensée, et par conséquent d'avoir une pensée.

Parce que *elle seule* permet à chacun de prendre une initiative, et par conséquent de faire son chemin en ce monde.

Aussi, on le voit à chaque pas, s'attacher à rechercher tous les moyens de laisser à l'enfant son esprit d'initiative personnelle.

Pour cela, il faut convaincre d'abord son premier éducateur, qui est toujours et forcément le prêtre.

C'est donc ce prêtre qu'il faut toucher d'abord et faire *évoluer* ensuite.

C'est donc en somme, aux mains du clergé, le premier éducateur de l'enfant dans le peuple que se trouve la clef de ces problèmes angoissants.

C'est lui que l'Ingénieur Bonsens voudrait convaincre en lui montrant la terrible responsabilité que lui a légué le passé, et qui pèsera sur lui de tout son poids, s'il reste au-dessous de sa tâche :

L'*Evolution* qui n'est plus possible que par :

Le Spiritisme.

Des faits établissant l'identité indéniable de l'esprit d'un ami qu'il vient de perdre, ont été révélés à l'Ingénieur Bonsens, pendant l'impression de ce livre.

Elles lui servent de conclusion.

(Communiqué de l'Editeur).

Vient de paraître.

L'Au-Delà Dévoilé !

PAR DAVYL ET NOUTTY

C'est un livre étrange et qui éclaire d'un jour tout nouveau les sciences occultes. Les phénomènes de médiumnité, de clairvoyance occulte, de lévitation, d'apports matériels, y sont expliqués d'une manière fort simple et très compréhensible, même pour les profanes. Les éléments de l'âme humaine y sont en quelque sorte disséqués et l'être psychique apparaît comme une entité très accessible et très familière. On y trouve la clé des communications avec l'Au-Delà ; l'Universalité et les Forces éthérées s'y dévoilent discrètement, mais avec une précision suffisante pour ouvrir aux lecteurs des aperçus nouveaux, surprenants et entièrement inédits sur la vie de l'Ether. Ouvrage troublant parfois parce qu'il détruit bien des hypothèses scientifiques, ouvrage d'une grande portée morale et qui est appelé à calmer bien des inquiétudes et à apporter bien des consolations. La thérapeutique des grands Initiés, la pratique de leurs miracles y est enseignée dans un chapitre spécial intitulé : Ethéropathie.

Tous les esprits curieux voudront posséder ce nouvel ouvrage, véritable bréviaire de l'occultisme.

(Communiqué de l'Editeur).

Notes envolées sous l'archet

PETITS POÈMES EN PROSE PAR M. P. NÉVA.

Un volume in-18 jésus de 360 pages. Prix : 3 fr. 50

EN VENTE : *à la Librairie Spirite*, 42, rue St-Jacques, Paris

Le Nouvel ouvrage de Madame P. NEVA *Notes envolées sous l'archet* est un ensemble de petits poèmes en prose très variés et très harmonieux. L'auteur s'est attaché à exprimer ses pensées et ses sentiments dans un style musical où l'assonance et la rime ajoutent un prix original à cette prose qui tient par là de la poésie. Il faut savoir gré à l'écrivain de cette innovation heureuse qui revêt de mélodies les thèmes les plus divers et qui lui devra de nombreux lecteurs.

Il y a lieu de mentionner tout spécialement les poèmes suivants : *Souffrance* qui berce douloureusement l'esprit ; *Le Baiser* et *Surprise* deux joyaux délicatement sertis par une main féminine ; *J'aime les oiseaux* ; *l'Heure du Thé* ; Les *Pigeons de St-Marc* ; *Les Noisettes* ; fantaisies charmantes où se déploient la grace et l'enjouement ; *Ce sont les songes*, balade qui est tout un poème de mystère et de beauté et enfin *Sur la Terre* ; *L'Apôtre* et *Très Haut* ; trois hymmes où l'auteur s'élève jusqu'à la philosophie transcendante du spiritualisme moderne qui inspire d'ailleurs dans toutes ses pages un fin et noble talent.

(Communiqué de l'Editeur).

Manuel synthétique et pratique du Tarot

Par E. PICARD

Lames mineures et majeures. Interprétation. Paris. H. Daragon, Editeur, 96-98, Rue Blanche, 1 Joli, vol. 5 fr.

L'ouvrage de E. Picard est d'une grande documentation — nous le recommandons à tous les adeptes de l'occultisme, aux astrologues, aux professionnels et aux non initiés. — L'introduction fournit une étude très approfondie et peu connue du Tarot, sur ses origines très controversées et sur la manière scientifique de s'en servir pour dévoiler l'avenir.

L'Auteur nous apprend que le Tarot résume le système de l'Univers — qu'il nous révèle le monde des Idées et des Principes et qu'à ce titre il constitue un des plus merveilleux procédés de Divination — 78 figures reconstituées d'après des documents authentiques et fidèlement dessinés par E. Picard permettent au lecteur d'en déchiffrer les symboles.

Les Bohémiens passaient jadis pour être les plus forts dans cette science de prédiction ; avec cet ouvrage, nous n'aurons plus rien à leur envier et nous devons savoir gré à l'auteur de nous avoir communiqué en un charmant volume le résultat d'une existence entière, de recherches basées sur les plus sincères observations.

Avec le Manuel Synthétique et Pratique du Tarot, nous pouvons tous connaître l'avenir en suivant ponctuellement les justes et savantes observations de l'auteur.

Sur demande l'Editeur H. Daragon adresse ses importants catalogues de livres sur les sciences hermétiques.

(*Communiqué de l'Editeur*) (1).

La Puissance Magique mise à la portée de tous

PAR J. ROY

Cours pratique d'hypnose évocative et curative et d'influence suggestive, permettant de dominer ses semblables et d'acquérir facilement la santé, le bonheur, la richesse. In-8 carré, illustré de 11 gravures hors texte. Prix : 5 fr. — Librairie Générale des Sciences Occultes, Bibliothèque Chacornac, 11, Quai Saint-Michel, Paris (5e).

On comprend à quel point, chez les peuples de tous les temps, la curiosité humaine a dû s'acharner à la découverte des mystères de l'Au-delà. Pendant une longue suite de siècles, l'homme, n'arrivant point à s'expli-

(1) La direction de la *Revue* rappelle à ses lecteurs qu'elle ne prend pas la responsabilité des appréciations contenues dans les articles qui annoncent les livres et qui portent la mention : *Communiqué de l'Editeur*.

quer rationnellement divers phénomènes qu'il lui était donné d'observer, les a imputés à des causes surnaturelles, et de là est venue sa foi dans le miracle et son goût pour le merveilleux.

Mais il n'est plus permis, aujourd'hui, de croire qu'une chose peut arriver par hasard et contrevenir aux lois qui régissent l'Univers, *car le surnaturel n'existe point*. Croire à la possibilité d'un fait surnaturel, c'est donc méconnaître la puissance et la diversité des forces créatrices dont les lois immuables nous sont chaque jour de mieux en mieux révélées et expliquées par la science, c'est-à-dire par les connaissances déjà acquises, amplifiées par l'observation, l'étude et le jugement.

C'est pour cette raison que Mme Roy s'est attachée à condenser dans ce remarquable ouvrage la matière éparse dans des centaines de volumes anciens et modernes, que ses études personnelles l'ont amenée à compulser et à laquelle elle a joint l'appoint de ses observations et de son expérience acquise.

Son but est précisément d'initier tous les lecteurs à la connaissance des procédés pratiques permettant à chacun, homme ou femme, d'obtenir avec la certitude la plus absolue, tous les phénomènes envisagés et tous les résultats attendus de leur réalisation.

Mme Roy entreprend d'assurer la réussite triomphale dans la vie à toute personne douée d'un peu d'initiative et de volonté. Lorsqu'elle est livrée à elle-même, celle-ci demeure généralement, malgré ses qualités, enveloppée dans un tel réseau de forces fatales que tous ses efforts demeurent vains, si elle ignore la manière de s'en délivrer. Alors, elle lui révèle les forces dont elle dispose, en soulevant pour elle le voile qui les lui dissimule encore et qui lui cache ainsi la route de la réussite et du bonheur.

(*Communiqué de l'Editeur*).

*
* *

Dr Labonne. — *Comment on se défend des Maladies nerveuses*. Lutte contre l'Ataxie locomotrice, Chorée, Convulsions, Epilepsie, Hystérie, Migraine, Névralgies Neurasthénie, Alcoolisme, Morphinomanie, Insomnie, Vertiges, avec 4 Figures. Quatrième édition. Prix : 1 fr.

Avec sa clarté habituelle, l'auteur de ce petit ouvrage de propagande médicale, décrit chacun des cas ci-dessus, et indique les moyens médicaux qui lui paraissent les plus susceptibles de les guérir. Cette quatrième réimpression en dit plus que ne pouvons en dire sur sa valeur réelle.

(*Communiqué de l'Editeur*).

*
* *

Dr Monin. — *Comment on défend sa Virilité*. Lutte contre l'Impuissance et l'Anaphrodisie chez l'homme. 4e édition. Prix : 1 fr.

L'auteur, un des médecins les plus distingués de Paris, un praticien doué d'un tact médical particulièrement délicat, que les lecteurs de la col-

lection des *Comment on défend* apprécient, traite la question de l'*impuissance* dans un style clair, précis, et à la portée de tout le monde. Après avoir défini la *virilité*, étudié les causes de l'impuissance qui sont souvent dans l'onanisme, il expose les moyens de guérison qui lui paraissent les plus naturels, les plus puissants ; et j'ajouterai que le plus grand nombre de ces moyens sont surtout tirés de l'hygiène.

(*Communiqué de l'Editeur*).

*
* *

SCHWAEBLÉ. — *Pour devenir Alchimiste*. Cours d'Alchimie simplifiée et mise à la portée de tous. Troisième édition, avec Portrait de l'Auteur et une Figure. Prix : 1 fr.

Quoiqu'elle soit réellement la mère de la chimie actuelle, l'*Alchimie* a passé et passe même encore pour une science chimérique. Cela tient surtout à ce que les Alchimistes du moyen-âge étaient obligés de voiler leurs descriptions sous des termes spéciaux, afin d'en cacher le sens à une certaine catégorie d'individus. D'autre part, il était difficile d'admettre que les métaux, par exemple, puissent changer de nature et se transmuer en d'autres métaux. Depuis que des savants hardis ont affirmé l'unité de la matière, cette difficulté a cessé, et des alchimistes contemporains, pour ne citer que Tiffereau et Jollivet-Castelot, affirment la possibilité de faire de l'or, et l'un deux affirme même en avoir fait.

L'ouvrage de M. Schwaeblé, très court, très concis, affirme aussi cette possibilité et d'autres encore, il les décrit dans un style correct des plus simples, excluant tous les mots difficiles à comprendre de l'ancienne alchimie, pour les remplacer par des mots ou des expressions que tout le monde comprend parfaitement.

(*Communiqué de l'Editeur*).

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Eusapia Paladino et le Professeur Müensterberg

On sait qu'Eusapia vient de faire un assez long séjour aux États-Unis. On a raconté que pendant la traversée elle avait consenti à donner une ou plusieurs séances, au cours desquelles s'étaient produits des phénomènes qui avaient intéressé les assistants ; mais on manquerait de détails sur son séjour en Amérique si un professeur à l'Université d'Harvard, M. Müensterberg, n'avait soulevé un gros scandale par un article qu'il publia dans le *Metropolitan Magazine*, et dans lequel il accusait faussement Eusapia d'avoir fraudé. Naturellement tous les journaux, muets

jusque là, se mirent à crier à l'unisson à la fin d'une imposture, à la démasquation du médium, etc... Voici, aussi condensées que possible, les conditions dans lesquelles l'incident se produisit.

La séance eut lieu dans l'obscurité complète ; M. Carrington tenait la main droite d'Eusapia, dont le pied droit était posé sur le pied gauche du contrôleur. Le professeur Müensterberg tenait la main gauche et son pied droit était sous le pied gauche d'Eusapia. Il affirme qu'à aucun moment il ne surprit le moindre mouvement de la jambe du médium et ne cessa de sentir le poids du pied gauche dans toute sa longueur. Il reconnaît que dans ces conditions il fut touché sur diverses parties de son bras par une main, dont il distingua nettement le pouce et les autres doigts. Cependant il attribue à *ce pied, dont il a constaté l'immobilité*, la sensation si nette d'une main avec des doigts bien distincts. Bien plus, un complice de l'ingénieux professeur, qui a gardé courageusement l'anonyme, ayant, à la faveur de l'obscurité, rampé derrière Eusapia, au moment où une petite table placée dans le cabinet venait de faire un mouvement et de se renverser, allongea la main entre la chaise du médium et le cabinet. Il rencontra un membre qu'il serra, au même instant Eusapia poussa un cri de douleur et l'explorateur se retira instantanément, sans s'assurer de la nature du membre saisi. On peut donc se demander s'il a pénétré sous la chaise et saisi le pied réel d'Eusapia, ou s'il a rencontré entre la chaise et le cabinet un membre fluidique, comme il s'en produit si souvent dans les séances avec ce médium. Néanmoins, le professeur proclame la fraude et prétend qu'Eusapia, *sans faire le moindre mouvement de son pied ni de sa jambe*, a pu se déchausser, lui donner sur l'épaule la sensation *d'une main* complète, allonger son pied sous sa chaise, et aller chercher à plusieurs pieds de distance un guéridon dans le cabinet ; tout cela pendant que son contrôleur constatait son immobilité absolue !! Et ce Monsieur Müensterberg est professeur de psychologie à l'Université d'Harvard ! C'est aussi odieux que grotesque.

C'est cependant sur de pareils articles, payés largement, que bien des gens poussent des clameurs et des accusations de fraude ! Le *Magazine* et ses lecteurs en ont vraiment pour leur argent !

Le professeur Hyslop consacre un long article à la réfutation de cette calomnie et s'efforce de mettre en lumière les mobiles qui ont pu porter le professeur d'Harvard à commettre cette mauvaise action, contre laquelle M. C. de Vesme proteste à son tour avec une logique et une énergie remarquables ; mais nous n'espérons pas que ceux qui ont publié l'accusation auront la loyauté de reproduire la réfutation.

Cross-Correspondences

Le fascicule LX du volume XXIV des Proceedings de la S. P. R. consacre ses 328 pages à la suite des études de la Société sur les Cross-Correspondences, auxquelles de gros volumes ont déjà été consacrés et

dont les auteurs nous annoncent la continuation. Le présent fascicule contient des notes complémentaires et des rapports nouveaux de Miss Alice Johnson, M. Piddington, Mme et Mlle Verrall et Mme H. Sidgwick.

Espérons qu'un jour nous pourrons lire une analyse claire et concise de ces rapports, dont la lecture est très aride, et que nous pourrons y trouver un ensemble de faits d'une importance capitale pour la démonstration de la survie et des communications avec l'au-delà.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Apparition en songe

Nous trouvons dans *Filosofia della Scienza* de Palerme, un récit confirmé par plusieurs signataires et dont nous extrayons l'incident suivant.

Un propriétaire d'Archi se pendit le 15 février 1910. Trois semaines plus tard, la femme d'Olindo Lannutti, notaire à Archi, fit le rêve que voici : Elle entendait tomber près de sa fenêtre trois pierres qu'elle crut lancées par des individus attaquant la maison et elle demandait à son mari de fermer et barrer la porte, ce que celui-ci faisait aussitôt. Malgré cela, un homme l'ouvrait et pénétrait dans sa chambre en lui disant : « Tu as fermé ta porte et cependant me voilà. » Frappée de terreur, elle poussait un cri ; son mari accourait et prenant l'intrus par les épaules, le précipitait dans l'escalier. Elle avait eu le temps de remarquer que l'homme était vêtu d'un habit marron, que son gilet était posé de telle sorte que la doublure était sur le devant de la poitrine, et qu'il portait sur la tête un chapeau d'enfant, qui ne s'y adaptait nullement.

Réveillée, elle raconta ce songe à son mari, en ajoutant qu'elle n'avait nullement reconnu le personnage.

Or le jour même un frère du pendu, qui lui ressemblait beaucoup, vint chez le notaire pour signer un acte. Celui-ci le présenta à sa femme qui, très étonnée, déclara que c'était le visiteur de son rêve. On eut le mot de l'énigme lorsque l'on sut que la famille avait revêtu le pendu de son costume de fête qui était marron ; que les membres raidis par la mort n'avaient pas permis de passer régulièrement les manches du gilet et qu'on l'avait simplement appliqué sur la poitrine, le dos en avant ; que dans le trouble, ne trouvant pas son chapeau, on lui avait mis un chapeau d'enfant et qu'enfin on lui avait mis une paire de pantoufles neuves, détail signalé également par Mme Lannutti dans son rêve.

Songes prémonitoires

Le professeur Falcomer, auquel nous avons fait si souvent des emprunts, raconte dans *Ultra* les faits suivants, qui se sont produits dans sa famille.

Il était allé avec sa famille et sa mère très malade passer les vacances d'automne à Solicra, province de Modane, chez Mme Augusta Righi. Cette excellente dame entoura la malade des soins les plus délicats.

Les vacances terminées, le professeur et sa famille rentrèrent à Venise. Peu de jours après, ils reçurent une lettre dans laquelle Mme A. Righi racontait qu'elle venait de rêver qu'elle voyait la mère de M. Falcomer venir la remercier de ses soins et lui recommander de prendre à la loterie le numéro 9. Puis elle avait vu la plus jeune fille du professeur qui était venue lui confirmer ce conseil. Ce numéro étant conseillé deux fois, elle en concluait qu'il fallait prendre 9 et 2.

Le conseil fut suivi et les numéros sortirent à Modane au premier tirage.

Le professeur Falcomer dit que sa mère et sa fille présentent des facultés médianimiques, mais qu'elles n'ont rien éprouvé qui fût en rapport avec le rêve de Mme Righi.

***

La belle-mère de Mme Righi mourut d'un cancer et fut soignée avec beaucoup de dévouement par sa bru. Quelque temps après, celle-ci écrivit au professeur Falcomer : « Au cours d'un songe ma pauvre belle-mère m'apparut et me dit : « Augusta, toi qui m'as fait tant de bien et qui as tout sacrifié pour me soigner, je ne sais comment je pourrais te récompenser. » Elle me donna ensuite trois numéros, en me conseillant de les prendre à la loterie. Je le fis et je gagnai cinq cent trente et un francs. »

***

Le professeur Falcomer continua : « Madame B. L. G. F. notre amie intime, nous avait à plusieurs reprises raconté, à ma femme et à moi, que dans une circonstance critique elle avait dû, à son grand regret, emprunter au Mont de Piété une certaine somme en engageant des boucles d'oreille en or, que la vice-supérieure des sœurs de charité avait données à sa fille à l'époque de sa confirmation.

Cette religieuse était morte depuis quelque temps, ce que savait la dame en question, lorsqu'elle se manifesta dans un songe.

La dame disait : « Oh ! Mère, voyez quel sacrifice j'ai dû faire ! J'ai engagé les boucles d'oreille ! »

« Calme-toi ! Calme-toi ! répondit la sœur avec sa beinveillance ordinaire. Je regrette de ne pouvoir te donner qu'un numéro ».

C'est tout ce qu'elle lui dit. La dame joua à la loterie sur ce numéro

et gagna exactement la somme nécessaire pour dégager les boucles d'or.

* * *

Voici enfin un fait personnel à la mère du professeur.

Lorsqu'elle habitait P... elle voyait chaque samedi une petite vieille qui venait lui demander une aumône. Un jour elle lui demanda où elle couchait. La mendiante lui répondit qu'elle dormait dans un sac, avec un peu de paille.

Très émue, Mme Falcomer lui dit : « Attendez, je vais vous donner une couverture de mes fils. »

La mendiante manifesta sa reconnaissance et le samedi suivant elle dit qu'elle avait couché sur son sac, en s'enveloppant dans la couverture.

Comme Mme Falcomer ne la voyait plus depuis plusieurs semaines, elle pensa qu'elle était morte, ce qui lui fut confirmé dans un rêve, dans lequel son obligée venait la remercier en lui disant que tout ce qu'elle pouvait faire pour la récompenser, était de lui indiquer un numéro de loterie. Ce qu'elle fit, et ce numéro sortit en effet au premier tirage à Venise.

Voilà, il est vrai, une série intéressante. Elle le serait selon nous, bien plus encore, si le professeur Falcomer nous disait si ces rêves confirmés furent les seuls et s'il n'y en eut pas, à côté de cela, un certain nombre d'autres que l'événement ne vint pas confirmer. On sait que dans toute l'Italie les tirages de la loterie sont suivis avec une vraie passion, et le professeur Falcomer nous dit dans son article que sa mère, quoique ne jouant pas souvent, les observait avec le plus vif intérêt. Il est fort possible, et même probable, qu'elle en a bien souvent rêvé. Dans ce cas, il serait fort intéressant de connaître la proportion des rêves confirmés.

Dr DUSART.

AVIS

M. Delanne, pour raison de santé, devant se rendre dans le midi, prie ses correspondants de l'excuser s'il ne peut répondre aux lettres qui lui sont adressées. Les réceptions sont suspendues pendant quelques mois.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

Table des Matières

DE L'ANNÉE 1909-1910

N° 1 Juillet 1909

Une Fédération Spirite Française..........	GABRIEL DELANNE.	pages	1
De la preuve suffisante de la Survivance de l'Etre spirituel humain................	Colonel E. COLLET.	»	6
Contemplons la Nature	C. FLAMMARION...	»	11
Biographie d'Allan Kardec	HENRI SAUSSE....	»	14
La Religion Biologique	ROUXEL.........	»	27
Nécrologie............................	G. D............	»	32
Comment obtenir des phénomènes.........	PAUL NORD......	»	33
Egypte, Grèce, Judée....................	I. LEBLOND......	»	35
Les apparitions matérialisées des Vivants et des Morts	FIRMIN NÈGRE ...	»	39
Phénomènes Psychiques.................	Dr BRETON......	»	42
La Photographie transcendantale..........	R. BOISMONT	»	47
Echos de Partout......................	....	»	50
Ouvrages nouveaux	....	»	53
Revue de la Presse en langues anglaise et italienne	Dr DUSART	»	57

N° 2 Août 1909

Les vies successives	G. DELANNE.....	»	65
Il n'y a pas d'autre terrain que celui des faits.	L. CHEVREUIL....	»	73
Egypte, Grèce, Judée	I. LEBLOND......	»	82
Biographie d'Allan Kardec	HENRI SAUSSE ...	»	88
L'Armée Spiritualiste et Humanitaire.......	PAUL NORD......	»	102
Les Fantômes des vivants ou l'Homme double................................	ROUXEL.........	»	107
Une innovation	G. ARSOUZE......	»	112
Nécrologie	G. D............	»	114
Correspondance........................	HENRI SAUSSE ...	»	115
Les fantômes des vivants peuvent communiquer à distance	....	»	117
Ouvrages nouveaux.....................	X.............	»	118
Revue de la Presse en langues anglaise, italienne et espagnole	Dr DUSART	»	119

N° 3 Septembre 1909

Les vies successives	G. DELANNE	»	129
Rapport sur quelques communications médianimiques	OLIVIER LODGE	»	141
Le Spiritisme devant la conscience	L. CHEVREUIL	»	145
La transmutation et la création des éléments.	ALFRED NAQUET	»	152
Biographie d'Allan Kardec	HENRI SAUSSE	»	158
Phénomènes psychiques	Dr F. BRETON	»	172
La Crèche spirite Lyonnaise	Un assistant	»	174
Egypte, Grèce, Judée	I. LEBLOND	»	176
Correspondance	L. CHEVREUIL	»	179
Ouvrages nouveaux		»	183
Revue de la Presse en langues anglaise et espagnole	Dr DUSART	»	185

N° 4 Octobre 1909

La défense d'Eusapia	G. DELANNE	»	193
Réponse aux objections contre la survie	L. CHEVREUIL	»	204
Coup d'œil d'ensemble sur le Psychisme	PAUL NORD	»	211
La Science et la Poésie à l'Académie des jeux floraux de Toulouse	PAUL SABATIER	»	213
Biographie d'Allan Kardec	HENRI SAUSSE	»	225
En communication avec les morts	SERGE DE BOLOTOFF	»	231
Matérialisation du même Esprit avec des médiums différents	G. DELANNE	»	236
Egypte, Grèce, Judée	I. LEBLOND	»	246
La photographie Spirite		»	250
Correspondance	C. HÉBRARD	»	252
Congrès international de psychologie expérimentale		»	253
Revue de la Presse en langue anglaise	Dr DUSART	»	254

N° 5 Novembre 1909

Les vies successives	G. DELANNE	»	257
Phénomènes d'écriture directe et d'apport	F. BRETON	»	268
La mort de César Lombroso	G. D.	»	273
L'Avenir des forces invisibles	C. M. SAVARIT	»	277
Sur les Communications médianimiques	Dr DUSART	»	285
Egypte, Grèce, Judée	I. LEBLOND	»	294
L'Hallucination autrefois et aujourd'hui	L. CHEVREUIL	»	298
A nos sœurs et frères en croyance		»	307
Ouvrages nouveaux		»	309
Revue de la Presse en langues anglaise et italienne	Dr DUSART	»	310

N° 6 Décembre 1909

Jeanne d'Arc Médium	G. DELANNE	»	321
Phénomènes d'écriture directe et d'apport	Dr F. BRETON	»	327
Contre le surnaturel	L. CHEVREUIL	»	331
Rapports des Esprits et des Vivants	ROUXEL	»	336
Eusapia et l'Institut général Psychologique	E. DELATOUCHE	»	347
Coup d'œil d'ensemble sur le Psychisme	PAUL NORD	»	350
Encore sur la mort de César Lombroso	V. G	»	352

Réglement du Comité d'etude de Photographie transcendantale		»	359
Biographie d'Allan Kardec		»	360
Réflexions, conseils et maximes d'Allan Kardec ; Fragments extraits des douze premières années de la Revue Spirite	H. SAUSSE	»	372
Chez les morts	FIRMIN NÈGRE	»	375
Ouvrages Nouveaux	M. D'AVRAY	»	377
Revue de la Presse en langues anglaise et italienne	Dr DUSART	»	380

N° 7 Janvier 1910

L'Ecriture directe et les Apports	G. DELANNE	»	385
Conférences publiques sur le Spiritisme	Un Spectateur	»	396
Jeanne d'Arc médium	L. CHEVREUIL	»	402
Bibliographie	Dr DUSART	»	404
Le médium Miller à Nancy	A. THOMAS	»	411
Phénomènes d'écriture directe et d'apport	Dr F. BRETON	»	415
Une Synthèse Universelle	ROUXEL	»	418
Biographie d'Allan Kardec	HENRI SAUSSE	»	425
Echos de Partout	HENRI DURVILLE	»	438
Nécrologie	H. SYLVESTRE	»	430
Ouvrages Nouveaux		»	434
Correspondance	CERNIGLIARI-MELILLI	»	437
Revue de la Presse en langues italienne, anglaise et espagnole	Dr DUSART	»	438

N° 8 Février 1910

L'Ecriture directe et les Apports	G. DELANNE	»	449
Occultisme et Spiritisme	JULIEN DE NARFON	»	457
La conférence du P. Berthet	L. CHEVREUIL	»	461
Rapport fait par Messieurs Hereward Carrington, Bagally et Feilding, etc	Dr DUSART	»	466
Coup d'œil d'ensemble sur le Psychisme	PAUL NORD	»	474
Les liseurs de pensée	H. L	»	476
Bibliographie	Dr DUSART	»	483
Quels services pouvons-nous rendre aux désincarnés et vice-versa	MARIE-LOUISE BRETON	»	491
La Kabbale	I. LEBLOND	»	493
Une Synthèse Universelle	ROUXEL	»	497
Ouvrages Nouveaux		»	504
Revue de la Presse en langues anglaise et italienne	Dr DUSART	»	505

N° 9 Mars 1910

L'Ecriture directe et les Apports	G. DELANNE	»	513
Les droits méconnus de la raison	L. CHEVREUIL	»	526
Un nouveau grand médium italien	HENRI CARRERAS	»	530
Radio-activité des corps vivants	Commandant DARGET	»	538
La Kabbale	I. LEBLOND	»	544
Les mystérieux tableaux d'Hélène Smith		»	548

Séances de matérialisations avec Craddock..	CHARLES ET ELLEN LETORT.	»	554
Biographie d'Allan Kardec	HENRI SAUSSE ...	»	558
Ouvrages nouveaux	....	»	566
Correspondance....................	J. E. SALLES.....	»	570
Revue de la Presse en langue anglaise......	Dr DUSART	»	571

N° 10 Avril 1910

L'Ecriture directe et les Apports	G. DELANNE	»	577
Le psychisme en Italie................ ..	V. G***..........	»	586
Mon premier rapport sur l'exploitation de l'autre monde	W. T. STEAD.....	»	594
La Kabbale	I. LEBLOND	»	603
Séances de matérialisations avec Craddock..	CHARLES et ELLEN LETORT.	»	606
L'Hallucination de Jeanne d'Arc...........	ROUXEL.........	»	611
Coup d'œil d'ensemble sur le psychisme	PAUL NORD......	»	619
La réalité de nos rapports avec les esprits...	UN ASSISTANT....	»	621
Correspondance	Général FIX.....	»	625
Echos de Partout........................	....	»	626
Revue de la Presse en langues italienne et anglaise..........................	Dr DUSART	»	631

N° 11 Mai 1910

L'Ecriture directe et les Apports	G. DELANNE......	»	641
Matérialisations peu connues..............	Dr L. CH. CHAZARAIN .	»	650
Une conférence de M. Gustave Le Bon .. .	L. CHEVREUIL....	»	661
La Kabbale	I. LEBLOND	»	668
Union Eclectique Universaliste............	PAUL NORD......	»	671
La Renaissance de la Magie...............	ROUXEL.........	»	674
La Mort est-elle la porte de la Vie.........	Dr DUSART......	»	681
Bibliographie d'Allan Kardec..............	H. SAUSSE	»	684
Ouvrages nouveaux	....	»	694
Revue de la Presse en langues espagnole, italienne et anglaise	Dr DUSART	»	695

N° 12 Juin 1910

L'Ecriture directe et les Aports	G. DELANNE	»	705
Le Congrès Spirite de Bruxelles	UN ASSISTANT	»	712
Autre cloche.	E. PHILIPPE	»	716
Rapport lu au Congrès de Bruxelles........	....	»	719
De la Terre au Ciel	HENRI TIVOLLIER	»	725
Histoire de Médium.....	HUGUES LE ROUX	»	730
Coïncidences, Suggestion ou Action de la volonté	V	»	734
Revista de Estudios psicologicos	P. L	»	736
Les Bienfaits de la Douleur	JEAN FINOT.........	»	741
Congrès international de Psychologie expérimentale	....	»	746
Biographie d'Alland Kardec..............	HENRI SAUSSE	»	75[illegible]
Ouvrages nouveaux	....	»	75[illegible]
Revue de la Presse en langue anglaise	....	»	760
Revue de la Presse en langue italienne	....	»	762
Table des matières de l'année 1909-1910...	....	»	765